

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

#### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

#### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <a href="http://books.google.com/">http://books.google.com/</a>

PAYCONS POR CENTRAL PROPERTIES POR SE



Pur 3975 d.7L 36 P.R.1.

Pur 3975 d. 71 36

## HISTOIRE

# DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

AVEC

Les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M. DCCLXVII, jusques & compris l'année M. DCCLXIX.

TOME TRENTE-SIXIÈME.



A PARÍS, DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXIV.





POUR

#### L'HISTOIRE.

#### HISTOIRE

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis l'année 1767, jusques & compris l'année 1769. Page 1

CHANGEMENS arrivés dans la liste des Académiciens, depuis l'année 1767, jusques & compris 1769. Page 5 Liste des Académiciens qui composoient l'Académie en 1769. 6

#### HISTOIRE

Des Ouvrages de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

- Observations sur une Cornaline antique du cabinet de M. le duc d'Orléans.
- Observations sur une Améthyste du cabinet de M. le duc d'Orléans,
- Mémoire sur la corruption des Romains, & sur les causes de la guerre civile entre César & Pompée. 27
- Mémoire historique sur l'Éloquence chez les Romains. 34

Mémoire sur les erreurs populaires des Romains.	48
Idée générale de la Géographie d'Hérodote.	56
Addition au Mémoire précédent. Sur l'Araxe des Massag selon Hérodote.	ètes,
Erreur d'Hérodote sur l'Araxe.	76.
Des Fleuves du nom d'Araxe.	79
Sur la mesure du Stade employé par Hérodote; pour serve suite au Mémoire sur l'idée générale de la Géographie d Écrivain.	ir de
Deux différentes routes de l'Itinéraire d'Antonin, qui de I conduisoient à Héliopolis.	Péluse 99
'Mémoire dans lequel on prouve que dans les siècles précéde il y avoit beaucoup de causes de malheur qui n'existent présentement.	dens,
Observations sur un ancien Manuscrit, qui contient un recue Chroniques, attribué communément à Frédégaire.	il de 119
Observations sur un Écu d'or de l'empereur Louis de Bas semblable aux Écus d'or frappés en France sous Philipp Valois, depuis 1337 jusqu'en 1346.	rière, ne de 128
Observations historiques sur l'origine & le règne de Rodolphe roi de la Bourgogne Trans-jurane, & sur l'étendue à royaume.	
PREMIER MÉMOIRE. De quelle Maison étoi. Rodolphe I <sup>st</sup> , roi de la Bourgogne Trans-jurane en 888.	
Observations sur plusieurs Monumens de l'antiquité, sur-toi moyen âge.	
ARTICLE I.	Ibid.
ARTICLE II. Sur Mercure Marunus	163
ARTICLE III. Sur une Traduction allemande d'Onosander.	164
ARTICLE IV. Traduction françoise de Valère-Maxime.	165
A P T I C I E V Sur un Titre miginal de a z 2	766

Observations sur le Recueil qui a pour titre Formulæ Alsaticæ: 176

Vision de l'empereur Charles-le-Gras, roi de France & d'Italie.

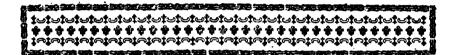
Devises, Inscriptions & Médailles faites par l'Académie. 234

#### ÉLOGES

Des Académiciens morts depuis l'année M. DCCLXVII, jusques & compris M. DCCLXIX.

Éloge	de	M.	Hardion.	237
Éloge	de	М.	Tercier.	245
Éloge	de	М.	Ménard.	253
Eloge	de	М.	de Noinville.	257





POUR

### LES MÉMOIRES.

#### TOME TRENTE-SIXIÈME.

HUITIÈME MÉMOIRE sur les Phéniciens. Histoire des premiers hommes, selon Sanchoniaton. Par M. l'Abbé MIGNOT. Page I

Neuvième Mémoire sur les Phéniciens. Origine de l'idolâtrie chez les Phéniciens. Par M. l'Abbé MIGNOT. 30

Dixième Mémoire sur les Phéniciens. Des Dieux mortels adorés en Phénicie. Par M. l'Abbé MIGNOT. 53

Onzième Mémoire sur les Phéniciens. Du culte religieux des Phéniciens. Par M. l'Abbé MIGNOT. 86

Mémoire historique & critique sur les Langues orientales. Par M. DE GUIGNES. 113

Examen critique des Annales Chinoises, ou Mémoire sur l'incertitude des douze premiers siècles de ces Annales, & de la chronologie Chinoise. Par M. DE GUIGNES. 164

Idée de la Littérature Chinoise en général, & particulièrement

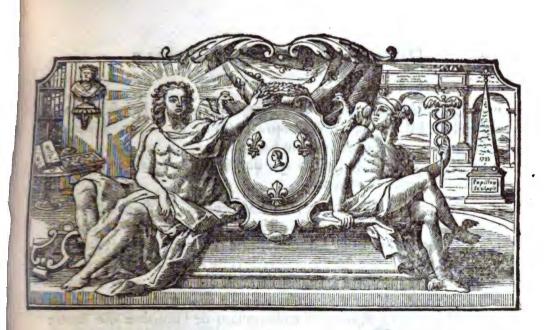
- des Historiens & de l'étude de l'Histoire à la Chine, Par M. DE GUIGNES. 190
- Dissertation philologique & critique sur les Voyelles de la langue Hébraïque, & des langues Orientales, qui ont une liaison intime avec elle. Par M. Dupuy. 239
  - CHAPITRE I, Où l'on examine si les lettres aleph, hé, chet & haïn (N, II, II) doivent porter le nom de consonnes ou de voyelles, & quel est le sentiment de S. Jérôme à cet égard.
  - CHAPITRE II, Où l'on prouve que les lettres aleph, hé, chet & haïn, n'ont jamais servi de voyelles dans le texte hébreu.
  - CHAPITRE III, Où l'on examine si, du temps de S. Jérôme, & avant l'invention des points-voyelles, il y avoit dans le Texte sacré quelques signes qui en sixassent la lecture, au moins dans les endroits les plus importans.
- Recherches sur l'origine & la nature de l'Hellénisme, ou de la religion de la Grèce. Cinquième Mémoire. Les Théophanies Païennes. Par M. l'Abbé Foucher. 292
- Recherches sur l'origine & la nature de l'Hellénisme, ou de la religion de la Grèce. Sixième Mémoire. Les Théophanies Égyptiennes. Par M. l'Abbé Foucher.
  - I. ere QUESTION. Les Égyptiens ont-ils admis des Théophanies permanentes!
  - II. QUESTION. En quel temps faut-il placer les grandes Théophanies des Égyptiens? 361
  - III. QUESTION. Les Égyptiens ont-ils admis des Théophanies postérieures à Ménès, leur premier Roi! 383.
- Premier Mémoire sur les Mœurs des siècles héroiques. Par M. DE ROCHEFORT. 326
- Second Mémoire sur les Mœurs des siècles héroïques. Par M. DE ROCHEFORT. 428

Trossième Mémoire sur les Mœurs des siècles héroïques. Par M. DE ROCHEFORT. 460

Observations générales sur l'état de la Grèce avant le règne de Thésée, pris pour l'époque de la naissance des siècles héroïques. Par M. DE ROCHEFORT. 481



HISTOIRE



## HISTOIRE

DE

## L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS

ET

BELLES-LETTRES.



ES deux volumes qui présentent au Public les travaux de l'Académie, pendant les années 1767, 1768, 1769, ont l'avantage rare de débuter par un trait historique glorieux pour la Compagnie, pour les Lettres en général, pour le Prince même

qui l'a fourni. Sa Majesté le Roi de Danemarck ayant résolu de visiter les trois Académies, nous honora de sa présence le 3 Décembre 1768, dans une séance extraordinaire, tenue exprès pour le recevoir. M. le Beau, alors Secrétaire perpétuel, adressant la parole au Roi, dit:

Hist Tome XXXVI.

A

#### HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

#### «SIRE.

" L'Académie Royale des Belles - Lettres fut fondée par "Louis XIV en 1663, & jusqu'à la fin de ce siècle, sécond "en grands évènemens, elle ne sut occupée qu'à composer les "médailles & les inscriptions qui devoient perpétuer la gloire "de son auguste fondateur.

En 1701, Sa Majesté, en augmentant le nombre des Académiciens, étendit aussi la sphère de leurs études. Il ouvrit à quarante hommes de Lettres le vaste champ de la Littérature entière. Il renserma dans le ressort de cette Académie l'antiquité avec ses origines, ses loix, ses mœurs, ses usages; le moyen âge avec ses épines & ses ténèbres. La discussion des points les plus obscurs & les plus embarrassans de l'histoire de notre monarchie, la connoissance des Langues savantes, les questions de Chronologie & de Géographie, la critique des anciens Auteurs, l'histoire de l'esprit humain & les divers systèmes qu'il a enfantés, l'explication des anciens monumens, la composition de ceux qui doivent parler à notre postérité, sont l'occupation de nos assemblées, qui se tiennent deux sois par semaine.

Nous en rendons compte au Public, & les lectures de nos séances ont déjà produit un grand nombre de volumes. C'est à l'Europe savage à juger de seur mérite; l'usage qu'elle en fait nous persuade que nos travaux ne sont pas inutiles. Le tribut annuel de deux Mémoires, que chacun de nous est obligé de payer à l'Académie, n'épuise pas le sonds de nos études: il en est sorti, il en sortira encore une ample moisson d'ouvrages particuliers.

» Nos recherches ne cessent de sournir de nouveaux matériaux » à l'Histoire, cette immortelle dépositaire de la gloire des » Princes, qui fixant ses yeux sur Votre Majesté dès le moment » qu'elle la vit naître, la suit aujourd'hui dans ses voyages, » recueille ses paroles, dont elle admire la sagesse, & se prépare » à transmettre ses souanges aux siècles à venir.

Les vertus de Votre Majesté composeront son histoire: un

des plus glorieux évènemens de la nôtre sera l'honneur d'avoir « reçu Votre Majesté. »

Ensuite M. Dupuy lut une courte analyse de différens Mémoires, dont la lecture avoit occupé plusieurs séances de l'Académie; & comme il eut à parler de quelques voyages littéraires entrepris par des Membres de la Compagnie, il saisit l'occasion de comparer en peu de mots ce que les Anciens avoient fait en ce genre pour l'intérêt des Lettres & de l'humanité, avec ce que les modernes ont eu le courage de tenter & le bonheur d'exécuter. Il n'oublia pas l'entreprise formée de nos jours par le roi de Danemarck Frédéric V, d'envoyer dans l'Arabie plusieurs Savans, pour en rapporter en tout genre des lumières utiles au bien des hommes. Cette Compagnie en sentit trop vivement l'importance, s'y intéressa même avec trop de chaleur pour en perdre jamais le fouvenir. Ensuite il fit observer que si l'antiquité peut citer un Alexandre, emporté autant par le desir des connoissances que par celui des conquêtes, presque au-delà des bornes du Soleil, selon l'expression d'un de ses historiens; un Germanicus, qu'un motif pareil, mais couvert d'un prétexte différent, fit passer en Égypte; un Hadrien, dont les voyages divers sont marqués par autant de médailles, nous avons de plus grands exemples à lui opposer: qu'elle ne nous annonce elle-même qu'un motif frivole de curiosté dans ces Princes, qui d'ailleurs se montroient par-tout avec la pompe & l'éclat attaché à leur rang; que nous lui présentons une passion plus noble, des vues plus sublimes, des intérêts, des succès plus importans & plus chers à l'humanité, dans des Souverains qui s'exilant en quelque sorte de leurs États, pour se former dans le grand art de gouverner les peuples & de les rendre heureux, écartent de leur personne la majesté du trône, & ne laissent apercevoir que les dehors d'une condition privée; que l'histoire seule du Czar Pierre suffit pour nous donner sur elle une supériorité, que l'exemple récent & non moins auguste du roi de Danemarck nous assure à jamais. « Je ne puis m'empêcher, ajouta-t-il en finissant, A ij

#### HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

- 🗩 de rappeler avec complaisance que les fastes de cette Académie
- » transmettront à la postérité le souvenir de l'honneur que lui
- » fit le Czar en assistant à une de ses séances. Tandis que le
- » spectacle, donné par l'empereur de Russie, se reproduit aujour-
- » d'hui aux yeux de l'Europe, le même honneur se renouvelle
- » aussi pour nous en ce moment; & la mémoire s'en conservera
- de même toujours, plus encore dans nos cœurs que dans nos
  fastes. »

#### SUJETS DES PRIX

Le Prix que l'Académie avoit remis à Pâques 1767, & qui étoit double, fut adjugé à M. Mathon de la Cour, fils. Comme la Compagnie décida en même temps qu'une autre pièce, portant pour devise: Quid leges sine moribus! étoit digne de l'Accessit, un particulier qui ne voulut pas être nommé, envoya la somme nécessaire pour faire frapper une seconde médaille, laquelle sut donnée à l'Auteur, M. l'abbé de Gourcy. Le sujet étoit, Par quelles causes & par quels degrés les loix de Lycurgue se sont altérées chez les Lacédémomens, jusqu'à ce qu'elles aient été anéanties!

L'Académie avoit proposé pour le sujet du Prix qui devoit être distribué à la S. Martin 1767, Quels furent les noms & attributs divers de Saturne & de Rhée chez les dissérens peuples de la Grèce & de l'Italie: quelles peuvent être l'origine & les raisons de ces attributs! Aucune des Pièces admises au concours n'ayant paru remplir suffisamment l'objet proposé, l'Académie décida que le Prix seroit remis à la S. Martin 1769, & il sut adjugé à M. Jérôme Zanetti, Bibliothécaire de S. Marc à Venise.

Le sujet du Prix de Pâques 1768, adjugé à M. l'abbé de Gourcy, consistoit à examiner: Quel sut l'état des personnes en France sous la première & la seconde race de nos Rois!

Pour le Prix de la S. Martin de la même année, l'Académie avoit proposé cette question: Quels furent les noms & les attributs divers de Jupiter chez les différens peuples de la Grèce & de l'Italie: quelles peuvent être l'origine & les raisons de ces attributs! Mais peu satisfaite des Pièces qui concoururent, elle remit ce Prix à la S. Martin 1770. Elle annonça en même temps pour le sujet du Prix de Pâques 1770, l'Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand.

En 1769, elle crut devoir remettre à Pâques 1771, le Prix dont le sujet étoit: Quelles ont été, depuis les temps les plus reculés jusqu'au IV. siècle de l'ère Chrétienne, les tentatives des différens peuples, pour ouvrir des canaux de communication, soit entre diverses rivières, soit entre deux mers différentes, soit entre des rivières des mers, of quel en a été le succès!

CHANGEMENS arrivés dans la Liste des ACADÉMICIENS, depuis l'année 1767 jusques è compris 1769.

#### EN M. DCCLXVII.

Nous perdimes M. Tercier, Pensionnaire. Il sut remplacé par M. le Beau, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

La place d'Associé, vacante par la promotion de M. le Beau, sur donnée à M. Gaultier de Sibert.

La mort de M. Ménard fit-aussi vaquer la même année une place d'Associé, qui sut remplie par M. de Rochesort.

#### EN M. DCCLXVIII.

Une place d'Académicien-libre, vacante par la mort de M. Durey de Noinville, fut remplie par M. de Pouilly, Lieutenant général de la ville de Reims.

#### EN M. DCCLXIX.

Le P. Pacciandi, Théatin, Historiographe de l'Ordre de Malte, Bibliothécaire de S. A. R. l'Infant Duc de Parme, sut nommé à la place d'Académicien-Libre, vacante par la mort de M. l'Abbé Vénuti.

٠٤٦٤٦٤٠

## LISTE des Académiciens qui composoient l'Académie en 1769.

#### 'ACADÉMICIENS-HONORAIRES.

#### Messieurs,

- LE Duc DE SAINT-AIGNAN, Chevalier des Ordres du Roi; de l'Académie Françoise.
- Le Comte DE MAUREPAS, Ministre d'État, Commandeur des Ordres du Roi.
- Le Duc DE NIVERNOIS, Chevalier des Ordres du Roi, Grand d'Espagne; de l'Académie Françoise.
- BIGNON, Conseiller d'État, Commandeur, Prevôt & Maître des cérémonies des Ordres du Roi, Bibliothéçaire du Roi, Prevôt des Marchands; de l'Académie Françoise.
- HENAULT, Président honoraire en la première Chambre des Enquêtes, Surintendant de la Maison de la Reine; de l'Académie Françoise; des Académies Royales de Nanci, de Berlin & de Suède.
- Le Marquis DE PAULMY D'ARGENSON, Ministre d'État; Commandeur des Ordres du Roi, Chancelier des Ordres de Saint-Louis & de Saint-Lazare; de l'Académie Françoise, & de celles de Nanci & de Berlin.
- Le Comte DE SAINT-FLORENTIN, Ministre & Secrétaire d'État, Chancelier des Ordres du Roi.
- DE LAMOIGNON DE MALESHERBES, Premier Président de la Cour des Aides; de l'Académie Royale des Sciences.
- DEL'AVERDY, Ministre d'État, & Conseiller ordinaire au Conseille Royal, Contrôleur général des Finances, & Conseiller d'honneur au Parlement.
- LE FÈVRE D'ORMESSON DE NOISEAU, Président à Mortier du Parlement.

## ACADÉMICIENS-PENSIONNAIRES... Messieurs,

- DE FONCEMAGNE, de l'Académie Françoise, Sous-gouverneur de M. le Duc de Chartres.
- DE LA CURNE DE S. PALAYE, de l'Académie Françoise; des Académies de Nanci, de Dijon & della Crusca.

BONAMY, Historiographe & Bibliothécaire de la ville de Paris.

L'Abbé VATRY, Professeur royal en langue grecque, & Inspecteur du Collége Royal.

DE LA NAUZE, de la Société Royale de Londres.

L'Abbé DE LA BLÉTERIE, Professeur d'Éloquence au Collége Royal.

L'Abbé Belley, Bibliothécaire & Secrétaire ordinaire de M. le Duc d'Orléans.

GIBERT, Inspecteur du Domaine.

L'Abbé BARTHÉLEMY, des Académies de Londres, de Madrid & de Cortone; Garde des Médailles & Antiques du Cabinet du Roi, . Secrétaire général des Suisses & Grisons.

LE BEAU, ancien Professeur d'Éloquence en l'Université de Paris, Professeur au Collége Royal, Secrétaire ordinaire de M. le Duc d'Orléans, & Secrétaire perpétuel de l'Académie.

## 'ACADÉMICIENS-ASSOCIÉS. Messieurs,

CAPPERONNIER, Professeur royal en langue grecque, Garde de la Bibliothèque du Roi.

DE SIGRAIS, Capitaine de Cavalerie, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis.

DE GUIGNES, Professeur royal, de la Société Royale de Londres, Interprète à la Bibliothèque du Roi pour les langues Orientales.

L'Abbé Foucher.

L'Abbé LE BATTEUX, Professeur de Philosophie grecque & latine au Collége Royal.

D'ANVILLE, Secrétaire de M. le Duc d'Orléans.

DE BURIGNY.

Dupuy, de l'Académie de Gottingen, Bibliothécaire de M. le Prince de Soubife.

De Bréquigny.

DE CHABANON.

GATLLARD.

L'Abbé Mignot.

L'Abbé GARNIER, Professeur en hébreu au Collége Royal.

BÉJOT, Garde de la Bibliothèque du Roi.

8 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

L'Abbé ARNAULD.

ANQUETIL.

L'Abbé AMEILHON, Sous-bibliothécaire de la ville.

BOUCHAUD, Docteur de la Faculté des Droits.

GAULTIER DE SIBERT.

DE ROCHEFORT.

ACADÉMICIENS-VÉTÉRANS. Messieurs,

L'Abbé DE CANAYE.

NICOLAÏ.

DUCLOS, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, Historiographe de France.

BERTIN, Trésorier des parties casuelles.

ACADÉMICIENS-LIBRES:
Messions,

SCHOEPFLIN, Historiographe du Roi, Professeur en Histoire & Belles - Lettres à Strasbourg.

L'Abbé VÉNUTI, ancien Abbé de Clérac.

Le Comte DE CIANTAR.

DE BROSSES, Président à Mortier du Parlement de Dijon.

Le Baron DE ZURLAUBEN, Capitaine au régiment des Gardes-Suisses, Maréchal-de-camp.

ASKEW, de la Société Royale de Londres.

L'Abbé DE GUASCO, Chanoine de Tournai, Comte de Clavière, Membre de l'Académie de Berlin, de Londres, & de celle de Cortone.

Le Comte de CHESTERFIELD, Pair de la Grande-Bretagne.

L'Abbé MAZOCCHI, Chanoine de Naples.

GROSLEY, Avocat au Parlement; de la Société Royale de Londres.

Le Prince JABLONOWSKI, Palatin de Novogrod, Chevalier des Ordres du Roi.

DE POUILLY, Lieutenant général de la ville de Reims.



HISTOIRE

## HISTOIRE

O U V R A G E S

DF

L'ACADÉMIE ROYALE

**DESINSCRIPTIONS** 

ET

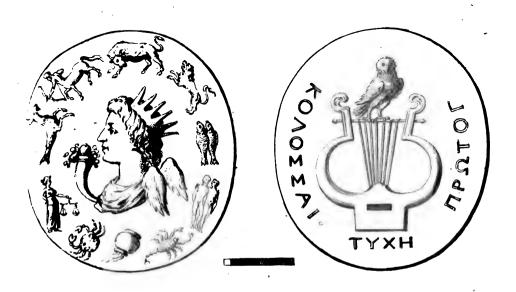
BELLES-LETTRES.

Hist. Tome XXXVI.

P



#### OBSERVATIONS SUR UNE CORNALINE ANTIQUE DU CABINET DE Mª LE DUC D'ORLÉANS.



L cabinet de M. le Duc d'Orléans renferme une collection de pierres gravées, si riche & si précieuse, qu'il en est peu en Europe qui méritent de lui être comparées. Plus d'une sois M. l'abbé Belley a puisé dans cette source séconde pour enrichir nos Mémoires. On a vu, dans le vingt-sixième volume, qu'elle lui a sourni deux belles pierres gravées, l'une en relief, l'autre en creux, qui ont donné matière à ses recherches. La première représente, à son avis, une cérémonie de jeux séculaires, célébrés à Rome sous l'empire de Dioclétien. La seconde su gravée à l'occasion des jeux Chrysantins, que B ij

la ville de Sardes fit célébrer en l'honneur de l'empereur Pertinax, de l'impératrice Titiana sa femme, & du jeune Pertinax-César leur fils.

Celle dont il s'agit présentement est une cornaline gravée en creux des deux côtés, d'un très-beau travail, & de la grandeur qu'indique, dans la figure, la ligne ombrée entre les deux faces. Sur une de ces faces paroît la tête du Soleil, couronnée de rayons, avec des ailes à la naissance des épaules. L'autre présente une lyre, sur laquelle est posée une chouette, avec cette inscription, ΤΥΧΗ ΠΡΩΤΟΓ ΚΟΛΟΣΣΑΙ, c'est-à-dire Fortuna Primigenia Colossensium. Quand nous disons une lyre, nous employons un terme dont on se sert quelquesois pour exprimer en général tout instrument de musique dont les cordes étoient tendues à vide. M. Burette a essayé d'expliquer les différences qui caractérisoient la lyre appelée aussi vilus, en latin testudo, & la cithare zu Dueza, d'où nous avons formé notre mot guitarre, quoiqu'il désigne un instrument bien différent.

Mém. tome IV. p. 124.

> M. l'abbé Belley juge que les habitans de la ville de Colosses, en Phrygie, firent graver ce monument en l'honneur de leurs divinités tutélaires; & pour développer sa pensée, il commence par donner l'explication de la pierre gravée, ensuite il trace

un précis historique de la ville.

I. On sait que le Soleil étoit la grande divinité de l'Orient. On le voit représenté sur des médailles des villes de Nicée, de Milet, de Rhodes & de beaucoup d'autres. Il avoit des temples célèbres à Héliopolis, à Émèle, à Palmyre, dans le Pont, dans la Cappadoce & ailleurs. Mais il étoit adoré

particulièrement dans la ville de Colosses.

Il paroît sur deux médailles autonomes de cette ville, dont Kec. II, p. 40. l'une a été publiée par M. Pellerin. Monté sur un char, il tient de la main droite une torche allumée, & de la gauche un globe. L'autre, dont la description a été envoyée par le P. Panel, le représente sur un char à quatre chevaux. Sur toutes les deux on lit ΔHMOC ΚΩΛΟCCHNΩN, le peuple de la cité de Colosses, parce que le gouvernement de cette ville étoit démocratique.

On lit même les noms de quelques-uns de ses Magistrats sur cing de ses médailles qui sont connues, mais très-rares.

Les médailles fournissent une explication naturelle de la première face de la cornaline. La corne d'abondance placée devant la figure du Soleil, désigne la grande fertilité dont le territoire de Colosses étoit redevable à cet astre. & les ailes marquent la rapidité de sa course. Les dix signes du Zodiaque qui entourent la tête du Soleil ne sont pas placés selon leur ordre. Le graveur a mis au-dessus de cette tête le signe du Taureau, & allant de la droite à la gauche, le Sagittaire, le Capricorne, la Balance, le Cancer, le Verseau; le Scorpion. les Gémeaux, les Poissons & le Lion; il a omis le Bélier & la Vierge. M. l'abbé Belley croit qu'on a voulu donner par-là le thême, c'est-à-dire la position des constellations zodiacales, leurs aspects, & par conséquent leurs influences au moment que la ville fut fondée.

Le signe du Taureau semble indiquer le mois que les Latins ont appelé Aprilis. Il est au nombre des constellations bienfaisantes, & désigne l'agriculture, la fécondité & l'abondance. L'inscription ΤΥΧΗ ΠΡΩΤΟΓΕΝΕΙΑ ΚΟΛΟΣΣΑΙΩΝ. que présente la seconde face, le confirme dans cette opinion. Les Anciens dressoient l'horoscope non-seulement des hommes. mais encore des villes, des Républiques, des Empires, & prétendoient en tirer des prédictions pour la grandeur, la puissance & le bonheur à venir. C'est la fortune sur-tout, TYXH, qu'ils croyoient présider à la naissance, comme on peut le voir dans Censorin. On invoquoit la bonne fortune, comme une divinité tutélaire, à la tête des pléphilmes ou des décrets, & lorsqu'on érigeoit quelque monument, AFAOH, TYXH<sub>1</sub>, ce que les Romains ont rendu par une formule presque semblable, QUOD BONUM FELIX FAUSTUMQUE SIT. M. l'abbé Belley, pour prouver que la Fortune étoit regardée comme une divinité tutélaire de plusieurs villes, se borne à deux exemples; l'un lui est fourni par une médaille de la ville d'Attæa en Phrygie, ATTAITΩN; au revers paroît Polon. une tête de femme couronnée de tours, avec l'inscription

#### 14 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

TΥΧΗ ΠΟΛΕΩΣ. Le second est une médaille de Tarse; AΔΡΙΑΝΗ C ΤΑΡΟΟΥ, au revers de laquelle une semme; da tête ornée de tours, est assis sur des rochers, tenant de la main droite des épis, & ayant à ses pieds l'image d'un sleuve; avec l'inscription ΤΥΧΗ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩС.

Goltz, Grac.

La lyre & la chouette ne permettent pas de méconnoître Apollon & Minerve, dont elles sont les attributs. On les trouve séparément sur plusieurs médailles de dissérentes villes, & réunies de même qu'ici sur plusieurs monumens. Tels sont les médailles de Scotussa en Thessalie, dans Goltzius; de Lyttos, dans l'île de Crète; celles de Domitien, de Nerva & de Trajan, dans Vaillant & dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin. Ces attributs, accompagnés de l'inscription, prouvent donc, selon M. l'abbé Belley, que les Colossiens adoroient Apollon & Minerve comme leurs divinités tutélaires. Il conjecture même que ce monument a été exécuté par l'ordre des Colossiens à l'occasion de quelque sête, & probablement de la sête de la fondation de leur ville. C'est ainsi qu'au x 1.º des calendes de mai, jour de la fondation de Rome, on célébroit la sête Palilie ou Parilia, en l'honneur de la déesse Palès.

Les Romains avoient ausst leur fortune Primigenia, qui; selon quelques auteurs, avoit présidé à la fondation de seur ville. Elle avoit deux temples à Rome, l'un au Capitole, dédié par Servius Tullius, à la naissance duquel on croyoit qu'elle avoit présidé, comme à la naissance & à l'éducation de Jupiter ensant; l'autre sur le mont Quirinal, qui avoit été voué pendant la seconde guerre Punique par le consul P. Sempronius Sophus, l'an 550, 204 avant J. C. Mais le plus célèbre étoit le temple de Præneste; rien de plus connu que les oracles qu'on appeloit sortes Prænestina. Après la conquête de l'Asse mineure les Romains y portèrent le culte de la fortune Primigenia, terme que les Grecs avoient de la peine à prononcer, & qu'ils rendoient par celui de memorares.

Titus-Livius, XXIX.

Dio. l. XLII, p. 197, edit. 1606. Plutarq. Quaft. Rom. 107.

Le titre de génie tutélaire sut d'abord réservé à dissérentes divinités, comme à la déesse Astarté dans la ville de Bostres, à Diane dans celle de Gérasa en Palestine, à Castor & Pollux

dans la ville de Tripoli en Syrie, &c. mais la flatterie le déféra ensuite à des Impératrices, à Julia-Domna dans les villes d'Azot en Palestine & de Laodicée en Syrie, à Faustine la mère dans la ville de Bostra. &c.

Avant de passer à l'histoire de Colosses. M. l'abbé Bellev fait quelques observations sur le nom même de cette ville. On le trouve écrit de différentes manières : les médailles. autonomes de cette ville, publiées par M. Pellerin, le présentent de trois façons, c'est-à-dire que la première syllabe porte tantôt un omicron, tantôt un oméga; & que le sigma est tantôt simple, tantôt redoublé. Dans Hérodote & dans Strabon c'est Herod. l. VII, Κολοοταί. dans Xénophon Κολοσία. Polyen, Théodoret, les Strab. L. XII. actes du concile de Nicée donnent un alpha à la seconde Xenoph. exped. fyllabe, Korgarai, & Wesseling approuve cette leçon. Mais & Wessena, Hier la pierre gravée, qui est indubitablement du haut empire roch p. 666. Romain, & l'autorité d'Hérodote, de Xénophon, de Strabon. de Pline, & du précieux manuscrit des épîtres de S. Paul en lettres onciales du v.º ou v1.º siècle, conservé à la Bibliothèque du Roi, décident M. l'abbé Befley pour l'omicron à la seconde Cyllabe, & pour la leçon Ko No and. L'ethnique est sur les médailles KOAOCCHNOZ, sur la pierre gravée KOAOCCAIOC. & dans le manuscrit du Roi KOAOCCAEYC.

II. La ville de Colosses étoit située en Phrygie, environ huit lieues à l'est de Laodicée, en tirant vers le nord-est, sur le penchant d'une montagne qui domine la vallée du fleuve Lycus. Cette rivière, assez considérable sortant du mont Cadmus au-dessus de Laodicée, passe près de cette ville, recoit plusieurs rivières & arrive à Colosses; ensuite elle se perd, & reparoissant après cinq stades, elle va se jeter dans le Méandre. La vallée qu'elle arrole est très-fertile en fruits & en grains: Strabon vante la beauté de ses laines. Les Anciens parlent de Colosses comme d'une ville riche, grande & bien peuplée. Elle étoit gouvernée par un Conseil commun, dont le premier Magistrat a le titre d'archonte sur une médaille de M. Pellerin. Il prenoit quelquesois le titre de Préteur, CTPATHFOC. comme on le voit sur un médailson du Roi. La ville a éprouvé

Pell. P. II.

Strab. 1, XII.

#### HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

différentes révolutions, sous la domination des Perses & sous celle des rois Séleucides de Syrie. Après la défaite d'Antiochus III, à la bataille de Magnésie, elle passa au pouvoir d'Euménès, roi de Pergame. Lorsqu'Attalus, le dernier de ses fuccesseurs, légua ses États aux Romains, Colosses avec toute la Phrygie fit partie de la province proconsulaire d'Asse, laquelle

subsista jusqu'au temps de Constantin.

Peller. part. 11, planche XLV,

Outre les divinités dont M. l'abbé Belley a parlé. Colosses rendoit un culte particulier à Jupiter, représenté sur une médaille de M. Pellerin; à Diane chasseresse, sur le médaillon. du cabinet du Roi: & à la Providence, représentée par une femme qui, tenant de la main droite un globe, s'appuie de la gauche sur une haste. Un Magistrat nommé Apollonius avoit érigé une statue à cette divinité. Du temps de S. Paul. un grand nombre d'habitans avoit embrassé le Christianisme, & formoit une église décorée du titre d'Apostolique; l'Apôtre seur écrivit de Rome où il étoit détenu, peu de temps avant sa mort.

Après le règne de Constantin, lorsque les grandes provinces de l'Empire furent divisées, la Phrygie fut partagée en deux, la Phrygie Pacatienne & la Salutaire. La première, selon Hiéroclès, comprenoit vingt-deux villes, dont Laodicée fut la métropole & Colosses la sixième. Ce gouvernement subsissa jusqu'au temps d'Héraclius: alors les provinces furent encore partagées en différens départemens militaires, OEMATA; & Colosses se trouva comprise dans celui des Thracéssens, **ΘEMA ΘPAKHCIΩN.** 

Vers ce même temps cette ville prit le nom de CHONAE. C'est sous cette dénomination que l'évêque Dosithée souscrivit au septième Concile général : Δοσιθέν ἐπισκόπου Χωνών ήποι Ko Now wy. C'est aussi le surnom de Nicétas appelé Choniate, né dans cette ville, qui composa une histoire des empereurs Grecs depuis l'an 1118 jusqu'à l'an 1205, & mourut à Nicée en 1206. Il y avoit un temple magnifique, dédié en l'honneur de S. Michel archange, & fréquenté par un grand concours de peuples. Il fut profané, rempli de sang & de carnage, iorique lorsque les Turcs-Selgiucides ayant pénétré, en 1070, dans l'Asie, s'emparèrent de Chônes & de plusieurs autres villes. Photius avoit élevé l'Évêque à la dignité d'Archevêque ou de Métropolitain. Tant que les Turcs, qui avoient établi leur siège à Iconium, furent les maîtres de cette partie de l'Asie, Chônes leur fut soumise; mais, dit M. l'abbé Belley, elle rentra quelquefois sous la domination des empereurs Grecs. Théodore Mangaphas, qui s'étant révolté contre Isaac Ange prétendit Nicet. Actinou. à l'Empire, maltraita la ville & brûla le temple célèbre dont on vient de parler. Lorsque vers l'an 1294, Karaman, prince Turckman, s'empara de cette partie de la Phrygie, Chônes passa sous la domination des Turcs-Ottomans, qui la possèdent aujourd'hui sous le pachalik ou gouvernement d'Anadoli.

Déchue de son ancienne splendeur, ce n'est plus qu'une bourgade qui conserve le nom de Konos. Le château qui, construit sur le roc, la domine, est très-négligé & n'a que quelques pièces de canon. Smith en parle dans sa Notice des Lept Eglises. Richard Pococke, dans ses Observations sur l'Asse P. Jone 11, mineure, décrit l'état déplorable où cette ville étoit réduite part. 11, p. 78. vers l'an 1740. Les Grecs qui l'habitent, grands ennemis des Chrétiens Latins, sont sans église & sans Pasteurs; ils ont même oublié leur langue ancienne, & ne parlent plus que la langue Turque.



Hift. Tome XXXVI.

C

## OBSERVATIONS SUR UNE AMÉTHYSTE DU CABINET DE Mª LE DUC D'ORLÉANS.

Trène, colonie Grecque établie en Libye sur la côte d'Afrique, étoit anciennement une ville riche & opulente. Dans le sein de l'abondance, ses citoyens cultivoient avec succès les Sciences & les Arts; ils excelloient dans l'art de la gravure. On conserve encore dans les cabinets plusieurs de leurs monnoies d'un travail exquis; on admire sur-tout de petites monnoies d'or d'une très-belle fabrique, on ne peut qu'avec le secours d'une loupe en lire l'inscription & voir toute la finesse des détails. Mais les Cyrénéens excelloient principalement dans la gravure des pierres fines; suivant Élien ces ouvrages étoient admirables; le faste & la richesse des habitans excitoit l'habileté des artistes & animoit leur industrie. Un Cyrénéen, même de condition médiocre, whicams, payoit un cachet ou une bague jusqu'à dix mines d'argent, qui feroient de notre monnoie environ trente louis: Σφερχίδας uy Nice μιων. L'améthyste ne tenoit pas le dernier rang parmi les pierres fines.

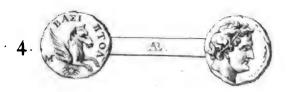
Æl Hijl.var. 4 XII, c. 3 a.

Catal. n.º 199.

Quelques-uns de ces précieux monumens ont échappé à l'injure des temps depuis un grand nombre de siècles. Le cabinet de M.º le Duc d'Orléans conserve une améthyste gravée à Cyrène, & d'un prix inestimable; elle représente la tête de Magas, ancien roi de la Cyrénaïque, couronnée d'un diadème avec des cornes de bésier; au-dessous on lit le nom du Prince, MAFAE. On voit en face le silphium, plante précieuse du pays. Cette pierre est d'un très-beau travail, extrêmement juste de dessin; les cheveux sont touchés avec sagesse & cependant avec seu. La gravure n'en donne qu'une idée très-soible, comme il arrive ordinairement aux besles choses, qui perdent dans la copie ce que les mauvaises y gagnent.

#### Hist. de l'Acad. dos B.L. To. XXXVI, Pag. 18.





Pour l'explication de ce beau monument, M. l'abbé Bellev a cru devoir faire graver, au-dessus de l'améthyste, une médaille du roi Magas; & au-dessous deux autres médailles. la première de Bérénice sa mère, la seconde de Ptolémée-Philadelphe. frère utérin de Magas. Ensuite il a divisé ses observations en deux parties: l'une contient le précis historique de la vie du roi Magas, avec l'examen des attributs qui accompagnent sa tête: dans la seconde il rapporte ce que les Anciens ont dit du silphium, cette plante qui étoit presque détruite du temps de Strabon, & qu'on croit perdue depuis

quinze siècles.

I. Magas, suivant Pausanias, étoit fils de Bérénice & d'un nommé Philippe, homme d'assez basse naissance. Elle épousa en secondes nôces Ptolémée-Soter, roi d'Egypte, dont elle eut Ptolémée surnommé Philadelphe. La Cyrénaique avoit été d'abord soumise à Ptolémée-Soter, mais les peuples se révoltèrent. Magas obtint, par le crédit de la Reine sa mère, l'honneur d'être envoyé pour les réduire. Il réussit, & le Roi son beau-père lui donna le gouvernement de la Cyrénaïque L. XIX. vers l'an 306 avant J. C. Magas devenu Gouverneur, fit frapper des médailles en l'honneur de Bérénice sa mère (voyéz le n.° 3), avec l'inscription BEPENIKHΣ BAΣΙΛΙΣΣΗΣ, & le monogramme de son nom composé des trois lettres M. A. T. placé sous un éperon de navire. La ville où il les fit frapper étoit une place maritime de la Cyrénaïque. Il fit aussi graver la tête du roi Ptolémée-Philadelphe, avec l'inscription abrégée BAZI. IITOA. (voy. le n.º 4). Le type est un cheval marin avec l'écrevisse de mer & le monogramme de Magas. M. Pellerin, qui a expliqué ce monogramme avec la sagacité qui lui est ordinaire, a fait graver une semblable médaille de Philadelphe, avec le même monogramme & le type d'une proue de vaisseau. Magas épousa Apamée, fille d'Antiochus roi de Syrie & petite-fille de Séleucus.

Ce Prince resta soumis & fidèle pendant plusieurs années au roi Philadelphe son frère; mais vers l'an 264 avant J. C. après avoir persuadé aux Cyrénéens de se révolter, il se mit Pausan il de

Paufan. lib. 1.

Diod. Sic.

Rec. de Roys,

Polyan. firat. 1. 11, 6, 28.

à la tête des rébelles & marcha en Égypte; avant de partir il démantela la ville de Cyrène, & transporta toutes les machines de guerre dans le château, బియా ని బిxeas. Au premier bruit de sa marche Ptolémée fortifia tous les passages, résolu d'attendre les Cyrénéens. Magas prit la ville de Parætonium, & s'avança vers les frontières de l'Égypte. Il apprit en chemin que les Marmarides, peuples Nomades de Libye, avoient secoué le joug; il abandonna son premier dessein & ne songea plus qu'à retourner à Cyrène. Ptolémée auroit bien voulu le poursuivre. mais les conjonctures ne le lui permirent pas. Pour se défendre contre Magas il avoit pris à sa solde des troupes étrangères. & entr'autres quatre mille Gaulois. Il s'apercut que ces mercénaires vouloient livrer l'Égypte; pour les en punir il les fit conduire par le Nil dans une île déserte, où ils périrent tous, soit de faim, soit en s'entre-tuant les uns les autres. Suivant un autre auteur, Philadelphe les envoya à la bouche sébennytique du

Paufan. ibid.

Scholiaft. Callimac.

Nil & les v fit nover.

Magas, qui avoit époulé la fille d'Antiochus Ier, n'eut pas de peine à persuader à son beau-père de tourner ses armes contre l'Egypte, au mépris du traité que son père Séleucus-Nicator avoit fait avec le roi Ptolémée-Soter. Philadelphe voyant qu'Antiochus alloit l'attaquer, envoya dans tous les pays de la domination de ce Prince des gens de confiance, pour tenter la fidélité des peuples, avec ordre d'exciter les plus foibles à piller le pays & les plus forts à se faire craindre en tenant la campagne. Par-là il donna tant d'affaires à Antiochus, qu'il lui fit perdre l'envie de le venir attaquer en Egypte (a). Enfin Magas, pour terminer tous ses différends avec son frère, entra en négociation avec sui, & promit de Japania de la fille Bérénice à Ptolémée fils aîné de Philadelphe, ce qui fut exécuté.

Magas ayant gouverné la Cyrénaïque pendant cinquante ans, c'est-à-dire quarante-deux en qualité de Gouverneur & huit avec le titre de Roi, mourut victime de sa voracité. Il

(a) Antiochus I', surnommé Soter, roi de Syrie, mourut l'an 262 avant l'ère Chrétienne. Froëlich. Annal. p. 24.

ne se vit pas plutôt tranquille & sans guerre, qu'il se livra Athen. Deipn. totalement à la paresse & à la bonne chère; & sur la fin de C.edii. Dalech. ses jours devenu d'une grosseur monstrueuse, il périt par un

excès d'embonpoint.

Après sa mort, la reine Apamée sa femme, renvoyée en Syrie, engagea son frère Antiochus II à faire à Philadelphe une guerre opiniâtre, qui dura plusieurs années. Bérénice, fille du roi de Cyrène, épousa, suivant la volonté de son père, Ptolémée III, surnommé Evergètes, & elle donna son nom

de Bérénice à une ville maritime de la Cyrénaïque.

L'améthyste représente la tête de Magas ceinte du diadème. ainsi cette pierre, selon M. l'abbé Belley, a été gravée après qu'il se fut révolté contre Philadelphe & qu'il eut pris le titre de Roi. On a vu qu'auparavant il se contentoit de faire mettre sur les monnoies le monogramme de son nom. Ce ne fut que sur la fin de sa vie qu'il fit frapper la médaille avec sa tête ceinte du diadème, le visage gras & replet. Au revers la tête d'Apamée sa femme, pareillement avec se diadème, est figurée comme le sont, sur les monumens, les têtes des reines d'Égypte Bérénice & Arsinoé. Derrière la tête on lit le nom & la qualité du Prince, BAZIAE ON MATA, du roi Magas. Cette précieuse médaille, jusqu'à présent unique, est conservée dans le cabinet de M. Pellerin, qui l'a publiée & expliquée.

La corne de bélier, avec laquelle la tête de Magas est représentée sur l'améthyste, indique, suivant M. l'abbé Belley, que ce Prince étoit roi de la Cyrénaïque. On sait que Jupiter-Ammon, adoré dans ce pays, étoit représenté avec des cornes de bélier, xp10 resources. On voit communément, sur les médailles de la Cyrénaïque, Jupiter avec de la barbe & une corne de bélier, & en particulier sur une belle médaille du Rec. de ville, cabinet de M. Pellerin. Jupiter-Ammon avoit un temple LXXXVI, très-célèbre sur les confins de la Cyrénaïque. On croit que no 10, p. 9. les têtes sans barbe, avec une pareille corne de bélier, représentent Battus, fondateur de Cyrène, ou quelques - uns des rois Battiades ses successeurs. La ville de Cyrène, pour honorer le roi Magas, aura fait placer sur la tête de ce Prince la corne

Voy. pl. n. 4 3

Rec. des Rois.

de bélier, à l'exemple des anciens Rois. Les médailles de Cyrène & de la Cyrénaïque représentent non-seulement des têtes avec la corne de bélier, mais souvent avec le silphium, comme l'a remarqué Hélychius: Ω' τε χαὶ κα ΝΟΜΙΣΜΑΤΙ. οπε ιδύ ΑΜΜΩΝΑ, όπε ο ΣΙΛΦΙΟΝ έγχεραράρθαι. Les recherches de M. l'abbé Belley sur cette plante utile & précieuse forment la seconde partie de son Mémoire.

Diofcor. 4.111, cap. 97.

Plut.

Sect. 15.

II. Elle croissoit, suivant Dioscoride, en Syrie, en Perse. en Médie, &c. mais le silphium le plus excellent & le plus estimé venoit de la Cyrénaïque, suivant Théophraste, & on l'appeloit par excellence le filphium de Battus, TO BATTOY Aristoph. in ZIA PION. Dans Aristophane c'est une espèce de proverbe pour désigner quelque chose de rare & de précieux. Il croissoit Plin. L XIX, dans la Cyrénaïque & sur la côte de la grande Syrte; mais cette plante avoit été apportée anciennement de l'intérieur de l'Afrique, elle ne fut connue sur la côte que sept ans avant la fondation de Cyrène, trois cents ans avant l'archontat de

fect. 15.

Theophr. LVI, Simonide à Athènes, suivant Théophraste & Pline, c'est-à-dire Plin. L. XIX, environ fix cents quatre ans avant J. C. Les vents, disoit-on. en avoient apporté la graine des pays méridionaux. Cette plante est non-seulement décrite dans quelques

auteurs, on la voit aussi représentée sur un grand nombre de médailles de Cyrène, & en particulier sur une médaille Rec. de Méd. d'or (b). & sur un beau médaillon d'argent du cabinet de Lxxxv1, M. Pellerin. Elle ressemble à la ferula par sa tige, & au laserpitium par sa tige & par ses seuilles, c'est pourquoi les Anciens sui ont donné le nom de laserpitium, mais avec cette différence que le las la classes des rosacées ombellisères. & que le véritable silphium étoit dans la classe des simples rosacées.

> Le stiphium, ainsi qu'il paroît sur les monumens, pousse une tige grosse & haute comme la férule, suivant Théophrasse & Pline.

Ses feuilles sont disposées en ailes, qui paroissent fermes,

(b) Haym a fait représenter la plante en grand. Tesor. Britann. ton. II, p. 124.

charnues & roides comme celles du la serpitium, & déchiquetées Theophr. Disse. à leur extrémité; elles sortent deux à deux de chaque nœud de la plante; on les appeloit un con ra, maspeta.

A la naissance des feuilles sort de chaque côté un pédicule

qui porte une fleur en rose.

Le sommet de la plante est terminé par une tête feuillue. à peu-près comme celle de l'artichaut. Aux fleurs succèdent des semences en forme de seuilles, semen foliaceum, grandes & larges, man quitables, selon Théophraste, qui tombent au lever de la canicule, lorsque les vents du midi commencent à souffler en Afrique, cadentia à Canis ortu Austro flante. Ces semences étoient jaunes, folia aurei coloris. Cette plante, suivant Théophraste & Pline, est annuelle; de la tige & de la racine on tire par incision un suc laiteux; l'auteur Grec donne la manière de le préparer & de le conserver. Il étoit d'un grand ulage dans la Médecine: Magnificum, dit Pline, in usu medica- Plin l'xix, mentisque, & se vendoit au poids de l'argent, ad pondus argenti lib. xx11, denorii penfum.

Cette liqueur, ômis ou laser, étoit aussi employée à l'usage des tables délicates, ce qu'on voit par plusieurs passages d'Aristophane & d'Athénée; dans le livre troisième des Deipnosophistes un ancien poëte comique, nommé Alexis, fait dire à un cuisinier, qu'après avoir fait un ragoût, il le finira P. 117. E. & l'égaiera avec le silphium, 'Oπγανώσας σιλφίω.

Arift. Equit.

Apulée dit que les gens délicats recherchoient les viandes Prafil et usu. apprêtées avec le filphium; carnes lasere inseclas. Il paroît, par Apul. Meiam. le témoignage des Anciens, qu'on employoit aussi la tige & les feuilles. On ne doit donc pas être surpris que le silphium ait été si recherché & d'un si haut prix. Pline atteste qu'on sett. 15. en gardoit à Rome avec soin une grande quantité. On en défendoit l'exportation: les Carthaginois, ces habiles négocians, Strab. l. XVII, n'en faisoient le commerce qu'en fraude.

Spanh. tom. I,

Mais enfin cette plante précieuse devint fort rare dans la Cyrénaïque; au temps de Strabon elle manquoit presque entièrement, อังวุบร ภิทิภาร ารี อันภาระเรา. Des peuples barbares ayant fait une invasion dans le pays, & détruit par haine les

Plin. l. XIX.

Idem, ibidem;

Soun cap 300 racines de la plante, suivant Solin, les habitans eux-mêmes achevèrent dans la suite ce désastre, irrités de la rigueur extrême des tributs; qua germina initio barbarica impressionis vastatis agris, postea ob intolerandam vecligalis nimietatem, ferme

Pin. l. XIX, fect. 15, lib. XXII, 6. 23.

penitus ipsi accola eruerunt. Suivant Pline, on présenta à l'empereur Néron une plante de silphium comme une chose extrêmement rare & précieuse. Enfin le même auteur assure que de son temps la plante n'existoit plus, & que l'extrême avidité des Traitans, fermiers des pâturages publics, qui faisoient manger par les bestiaux les plantes de suphium encore tendres, afin d'en rendre la chair plus délicate & plus agréable, en avoit caulé la perte.

IL W. XIX. c, 3; L XXII. sect. 48.

Cependant on se persuadera difficilement, dit M. l'abbé Belley, qu'une plante qui a été très-commune dans un pays puisse y être entièrement détruite, sur-tout lorsqu'elle produit des graines qui peuvent y être portées des pays voisins par des vents violens, par des oiseaux & par d'autres causes. Galien, qui est mort sous le règne de Septime-Sévère, atteste p. 440, edit, qu'il y en avoit encore en abondance à Rome, puisqu'il s'en servoit fréquemment pour la préparation d'un antidote, & il fait mention expresse du véritable suphium, on Kupnvaux (c). Synésius, évêque de Ptolémaïde au commencement du v. siècle, parle du silphium comme subsistant de son temps; dans sa lettre 133, il dit qu'il avoit rassemblé pour Tryphon, qui avoit gouverné sagement la province, une bonne quantité de

Galen. de Antidot. lib. II. grac. Ball.

silphium, bien entendu que c'étoit du véritable, du silphium Smel p. 271. de Battus, O'mor σιλφίν πολύν; Batty 20 anovers auto Nimov.

Enfin on peut croire que cette plante précieuse subsiste encore aujourd'hui dans la Cyrénaïque. M. le Maire, consul Paul Lucas, de France à Tripoly en 1706, fit un voyage dans la Cyréimpr. en 1712. naïque; dans son Mémoire, qui a été publié, on lit: « Toutes Luc. p. 112. les campagnes de Derne (port de la Cyrénaïque) sont garnies

(c) Peut-être Galien entendoit, par | le suc cyrénaique, le suc de la plante magydaris, qui, suivant Dioscoride, croissoit dans la Cyrénaïque, mais qui étoit bien inférieure en qualité au véritable silphium, & qu'on lui substituoit néanmoins dans le besoin.

de

de plantes de felsione ou serpissione, que les Arabes appellent « aujourd'hui cesie ou zerra. Cette plante fait un petit buisson; « la feuille en est épaisse & veloutée, couleur de sauge; elle est « toujours verte & sleurie en toute saison. La fleur en est jaune, « & jette plusieurs bouquets les uns dans les autres en forme « d'artichauts. Les abeilles ne vivent que de ces sleurs, qui « rendent le miel admirable. Cette plante, qui est marquée au « revers des médailles de Jupiter-Ammon, se trouve à Cyrène « & à Libida, ci-devant Leptis magna. »

On voit par cette description, qui a été faite par un témoin oculaire & intelligent, que la plante conserve encore son ancien nom, celui de silphium des Grecs & de laserpitium des Latins; que la description des parties de la plante est assez conforme à celle qui a été donnée ci-dessus, d'après les auteurs & les monumens, & par conséquent on peut croire que le véritable

ulphium subsiste encore.

Un médecin Vénitien, appelé Livio Ignatio de Conti, crut au siècle dernier avoir retrouvé le véritable silphium des Anciens: il vero sissio o vero laserpitio de gli antichi, & publia un Mémoire à ce sujet dans le Giornale XV I Veneto de' Letterati, décemb. 1 67 3. On y voit la description d'une plante qui se trouve dans le royaume de Borno ou de Bornou, presque dans le centre de l'Afrique; elle est ombellisère, ses seuilles ressemblent en haut à celles de la thapsia, & dans la partie inférieure à celles de l'ache. La tige est menue, fuslo gracile, les sleurs blanches; la graine ressemble à celle de coriandre. On tire de cette plante une gomme blanche-roussatre, très-odorisérante, piquante, cependant assez douce & aromatique; on la nomme le sucre d'Ethiopie. Mais la description même de cette plante, de sa tige, de ses seuilles, de ses fleurs blanches & de la graine, ne permet pas à M. l'abbé Belley de la prendre pour le silphium des Anciens.

Avant de finir il propose une question, qui consiste à savoir si le silphium est encore employé aujourd'hui dans la Médecine. Maimonide & Bartenora, dans seurs commentaires sur la Mischne, ont remarqué que le lase ou suc du silphium est appelé Hist. Tome XXXVI.

Spanheim 1.1. par les Arabes nontre, chilthith, que son odeur est désagréable. p. 3000

des drogues.

que cependant on en fait entrer dans les ragoûts. Quelques modernes paroissent l'avoir confondu avec l'assa fætida, gomme d'une odeur forte & très-désagréable, qui sui a fait donner Lémery, Dict. le nom de stercus diaboli; elle découle du tronc d'une plante dont les feuilles ressemblent aux feuilles de la rue, & croît dans la Libye, la Syrie, la Médie & dans les Indes. Les Anciens, à la vérité, ont parlé d'une espèce de silphium qu'on trouvoit dans les trois dernières contrées; mais il étoit bien inférieur à celui de la Libye, & d'une nature très-différente. On dit qu'on mêle souvent, dans le Levant, l'assa sec le suc de l'opium; mais il est démontré que le véritable silphium est totalement dissérent de la plante d'où l'on tire l'assa fætida. Le suc du silphium étoit très-agréable, odoriférant, employé dans la Médecine & dans l'assaisonnement des mets.

> Quelques auteurs croient que le suc cyrénaïque est ce qu'on appelle aujourd'hui le benjoin, qui est une gomme résineuse fort odoriférante; mais comme cette gomme sort par incision d'un grand arbre rameux & étendu, qui croît aux Indes dans la presqu'île de Malaca, à Siam & dans l'île de Sumatra, elle ne peut être le suc cyrénaïque qui sort d'une plante annuelle du genre des férulacées.

> M. l'abbé Belley pense qu'il ne seroit peut-être pas impossible de faire venir à Paris, de la côte d'Afrique, quelques plantes de silphium ou selfione, par le moyen du Consul de France qui réside à Tripoly de Barbarie; il écriroit à Bengazi ou à Derne, ports de l'ancienne Cyrénaïque, & demanderoit que l'on choisit trois ou quatre belles plantes, tiges, racines & graines, qu'on mettroit dans une caisse pour les envoyer à Marseille & de-là à Paris. L'examen qu'en feroient nos habiles Botanistes leveroit bien des doutes & réfoudroit plusieurs difficultés.

> On peut consulter, sur cette plante & sur le suc qu'on en tiroit, les ouvrages de deux Docteurs en Médecine de la Faculté de Paris, publiés vers le milieu du siècle précédent. L'un est intitulé: Philip. Douté, Diatriba de succo Cyrenaïco.

Paris, 1650, in-4°. L'autre: Bertini Dieuxivoie, Defensio appendicis de liquore Cyrenaïco adversus, lib. Philip. Douté, de succo Cyrenaico. Paris, 1659, in-4.

# MÉMOIRE

### LA CORRUPTION DES ROMAINS.

Et sur les causes de la guerre civile entre César & Pompée.

L'un spectacle des plus intéressans pour le triomphe de la Es premiers siècles de la république Romaine offrent 1769. vertu. Une valeur soutenue par des travaux constans, un attachement inviolable à la patrie, une passion insatiable de la servir, une préférence décidée de l'honneur sur les richesses. des mœurs pures & innocentes, une concorde inaltérable entre les citoyens, frugalité dans l'intérieur, magnificence dans le service des Dieux, bonne foi inviolable dans le commerce de l'amitié, dévouement total aux devoirs de la justice & de l'équité, tel est à peu-près le tableau que Salluste & Tite-Live tracent de ces premiers temps, & dont M. de Burigny présente les principaux traits après eux. La face de la République ne fut plus la même, après que des victoires multipliées lui eurent asservi une foule de nations. Le changement sut tel que le plus juste & le meilleur des gouvernemens dégénéra, selon Salluste, en une tyrannie insupportable. Paterculus fixe l'époque Lib. 11, cap. 16 de cette dégradation à la destruction entière de l'empire des Carthaginois, de sorte que Q. Métellus avoit raison de dire en plein Sénat, « qu'il ne savoit pas si la ruine de Carthage n'avoit pas été plus funeste qu'utile aux Romains. » La conquête de l'Asie hâta les progrès de la dépravation : tout le luxe Asiatique passa en triomphe à Rome, & vengea l'Univers vaincu de ses vainqueurs. L'ancienne frugalité, l'intégrité des

Valer. Maxe

Tims-Livius, mœurs disparurent, à mesure que la soif de l'or, la somptuosité des ameublemens, les délices & la volupté s'introduisirent avec une foule de baladins, de danseurs, d'histrions & de musiciens efféminés. Un luxe immodéré fit éclore une multitude de besoins factices, autrefois inconnus, qu'il fallut satisfaire aux dépens de l'honneur & de la probité. Dès-lors les provinces furent le théâtre des vexations les plus cruelles & les plus rafinées dont l'histoire gémit: elle en a transmis à la postérité une foule d'exemples; M. de Burigny se borne à quelques-uns que lui fournit Cicéron, & qu'on peut d'autant moins révoquer en doute que l'orateur Romain en fait le détail en présence du peuple, & qu'il le prend même à témoin des faits qu'il avance. Il s'agit des brigandages exercés par Verrès en Asie, en Pamphylie & sur-tout en Sicile. Cet indigne & insatiable Préteur peignoit exactement à la fois son caractère & celui des Romains de son temps, en disant que les exactions de la première année de son administration étoient pour lui seul. les vols de la seconde pour ses patrons & ses défenseurs, les brigandages de la troisième destinés à la corruption de ses juges, au cas qu'il fût traduit en justice. Quel espoir un peuple. épuisé par la barbare cupidité de ses Gouverneurs, pouvoit-il fonder sur des loix portées contre la prévarication, lorsque l'argent qu'on lui avoit extorqué par toutes sortes de moyens iniques, étoit capable de leur imposer silence! L'impunité dont le crime étoit assuré, fit naître aux provinces désolées l'idée de demander l'abolition de la loi de repetundis pecuniis. Peut-être. disoient-elles, serons-nous moins exposées aux vexations, dès que nos Gouverneurs auront moins besoin d'argent pour corrompre leurs juges, quand nous portons nos plaintes à Rome.

> Pison, aussi avide & aussi scélérat que Verrès, donna pareillement lieu à Cicéron de lui reprocher des crimes énormes, & des violences dont un monstre est seul capable. Les Sénateurs s'étoient tellement déshonorés, par les jugemens portés en faveur des Magistrats convaincus du plus indigne péculat & des plus affreules concussions, que lorsque le Tribun C. Gracchus

proposa la loi qui transféroit aux Chevaliers la connoissance de ces sortes de crimes, elle sut applaudie & reçue avec Appian. de Bell. civ. lib. I. transport: mais on ne fit que changer de juges, la perversité p. 618. subsista. Bientôt tout fut vénal à Rome, sur-tout les charges qui servoient de degré pour parvenir au gouvernement des provinces, source intarissable de richesses injustement & impunément acquises. Marius distribua des sommes immenses Plut. in Marlo. pour obtenir son sixième consulat. On reprocha ouvertement Id. in Sylla. à Sylla que la charge de Préteur lui appartenoit, puisqu'il l'avoit achetée chèrement & bien payée. Plus d'une fois les brigues Idem, in vita des aspirans aux charges qui conduisoient à la fortune ensanglantèrent les places publiques; c'est ce que la muse de Lucain, indignée de ces excès, a voulu peindre dans ces vers:

..... Hinc leges & plebiscita coacta, Et cum Consulibus turbantes jura Tribuni: Hinc rapti pretio fasces, sectorque favoris Ipse sui populus; lethalisque ambitus urbi, Annua venali referens certamina campo.

Luc. Pharf. 1.1, v. 175,60.

L'infame Clodius, convaincu d'un crime que la religion faisoit regarder comme exécrable, fut néanmois absous, parce qu'il eut le secret de satisfaire à la fois l'avidité de ses juges & leur honteuse passion pour la débauche. Ce jugement inique donna lieu au mot de Catulus, rapporté par Cicéron; les juges Epist. ad Au avoient demandé main-forte pour être à l'abri des insultes: « Craignez - vous donc, dit Catulus, qu'on ne vous enlève l'argent que vous avez reçu pour prononcer en faveur de « Clodius? » Malheur à ceux qu'un sentiment d'humanité portoit à s'opposer aux vexations des Publicains, c'est-à-dire des Chevaliers; c'étoit les troubler dans leurs fonctions: juges à la fois & parties, la probité qui leur faisoit obstacle étoit jugée par eux un crime digne d'animadversion, & celle de P. Rutilius Tit. Liv. Epit. lib. LXX. Cic. fut punie de l'exil. Les loix étoient sans vigueur, & les plus pro Rabir. Poss. équitables décrets du Sénat sans force, parce que de hardis n. X. pro Fonscélérats avoient assez de pouvoir pour en arrêter l'exécution.

Senec. epift. 97. Val. Mar.

Epift. ad Att.

à main armée sans craindre d'être punis. On sait avec quelle insolence s'opposa Clodius au décret qui rappeloit Cicéron de l'exil.

Pomp. Cic. pro Sextio, u. 39.

Depuis long-temps l'autorité du Tribunat, introduit pour le maintien de la liberté populaire, ne servoit souvent qu'aux entreprises de la violence & aux excès de la tyrannie. L'histoire Plin. lib. VIII, en a conservé plusieurs exemples, donnés par les tribuns Epit, 59. Plut, Atinius Labéo, Marius, Sulpicius, Saturninus, Clodius & in Mar. Sylb & d'autres. La compation d'autres. La corruption, qui avoit gagné tous les états, avoit réduit la République à un tel point de foiblesse & de langueur que Cicéron désespéroit de son salut, comme il le témoigne en plusieurs endroits. Il voyoit le mal empirer de jour en jour. & les lumières qu'il devoit à ses réflexions & à son expérience lui faisoient envisager avec douleur la chute prochaine de la République. « Tel en étoit l'état déplorable lorsque les ennemis » de César lui donnèrent, au jugement de M. de Burigny, des » sujets légitimes de se plaindre, & lui fournirent un prétexte plausible de recourir à la voie des armes. » Mais ce n'étoit vraisemblablement qu'un prétexte. Pompée, avec qui il avoit d'abord été très - uni, avoit engagé, pendant son troissème consulat, les dix Tribuns du peuple à proposer une loi qui portoit que César, quoiqu'absent, pourroit demander un second consulat, & conserver en même temps le gouvernement des Gaules & le généralat de l'armée qu'il y commandoit avec les plus grands succès. Trois ans après Célar voulut se prévaloir de la grâce qui lui avoit été solennellement accordée: mais Pompée, qui depuis la mort de sa femme Julie, fille de César,

Caf. de Bell.

à annuller le privilége accordé à César. Quelques Tribuns, entr'autres Marc-Antoine, traités avec indignité pour s'être Cicer. Phil. 11, opposés à cette résolution, & ne se croyant pas en sûreté dans Rome, se réfugièrent auprès du vainqueur des Gaules. Alors Plus vis Cas. César déclara qu'il seroit usage de son armée pour la désense de ses droits, & pour soutenir l'autorité violée des Tribuns. Il promettoit néanmoins de mettre les armes bas, pourvu que

avoit bien changé, & qui ne pouvoit souffrir que personne pût entrer en rivalité de puissance avec lui, engagea le Sénat

Pompée en fît autant. Il pensoit bien que Pompée, qui ne pouvoit soussirir d'égal, ne se prêteroit pas à cet arrangement. Celui-ci cependant inclinoit vers un accommodement, lorsque Lentulus s'y opposa de toutes ses forces, & fit chasser Antoine & Curion du Sénat. M. de Burigny pense que c'étoit une conduite dissimulée de la part de Pompée, qui aspiroit au même degré d'autorité que Sylla avoit eu autrefois. C'est ce que Cicéron écrivoit à son ami Átticus: Mirandum in modum Cnaus LAX, ep. X. noster Sullani regni similitudinem concupivit. Caton, dans un discours que lui fait tenir Plutarque, paroît persuadé que Pompée, par le moyen de l'anarchie qu'il introduisoit dans la République, le frayoit une route à la monarchie. La plupart des Romains, ajoute M. de Burigny, étoient persuadés que les demandes de César étoient raisonnables, ce qui fit essuyer beaucoup de contradictions au consul Lentulus, quand il voulut enrôler des citoyens. César vouloit une conférence où l'on pût parler en liberté: il offroit de mettre bas les armes si Pompée vouloit se retirer en son gouvernement d'Espagne. Ce parti plaisoit à Cicéron, qui le regardoit comme l'unique moyen d'éviter AdAmic. LIZ. la guerre civile. Pompée lui-même n'en étoit pas éloigné, que vi. mais ses amis le lui firent rejeter, en lui représentant que s'il restoit maître à Rome, César ne pourroit lui résister. C'est ce que Cicéron écrivit à Cécina: Eumdum in Hispaniam censui: quod si fecisset (Pompeius) civile bellum nullum omnino fuisset.... Victa est auctoritas mea non tam a Pompeio (nam is movebatur) quam ab iis, qui duce Pompeio freti peropportunam & rebus domessicis & cupiditatibus suis illius belli victoriam fore putabant. Il est vrai que Cicéron avoit d'abord désapprouvé l'union de César & de Pompée, parce qu'elle lui paroissoit funeste à l'autorité du Sénat, & qu'ensuite il l'avoit conseillée, pour éviter la guerre civile. Il l'avoue lui-même en ces termes, dans la même lettre: Plurimi sunt testes, me & initio, ne conjungeret se cum Cafare, monuisse Pompeium: & postea ne sejungeret. Conjunctione frangi Senatus opes; disjunctione civile bellum excitari videbam.

M. de Burigny loue la conduite modérée de César, lorsqu'il envoya deux de ses ségions à Pompée, quoiqu'il n'ignorât Pomp.

1.1, n. 32; & L III, n. 90. Suet. c. 2 3.

pas qu'on ne les lui demandoit que pour l'affoiblir & pour Plut. in vit. s'en servir contre lui-même. Le trouble dont fut agité César prêt de passer le Rubicon prouve, selon M. de Burigny, qu'il 1d ibid. & in ne faisoit la guerre que malgré lui. Maître de Rome, il engagea les Sénateurs à ne rien négliger pour déterminer Pompée à un accommodement; il lui proposa une conférence, s'offrant de congédier ses troupes si Pompée ne restoit pas armé; & avant la bataille qui décida du sort de la République, il prit ses soldats à témoin du zèle qu'il avoit montré pour la paix.

> Si Caton se défioit des intentions de Pompée, les meilleurs amis de César, dit M. de Burigny, étoient persuadés que celui-ci ne demandoit que de vivre tranquillement à Rome; qu'il n'avoit même pas envie de disputer le premier rang à son rival. C'est ce que Balbus avoit écrit à Cicéron, qui ne paroît pas y ajouter beaucoup de foi: Balbus quidem major ad me scribit, nihil malle Casarem, quam principe Pompeio sine metu vivere. Tu puto hac credis. Cicéron lui-même, ajoute M. de Burigny, reconnoît, dans son oraison pour Ligarius, que César n'avoit pris les armes que pour défendre ses droits, & qu'il avoit toujours desiré la paix: Tua quid aliud arma voluerunt, nisi a te contumeliam propulsare! Quid egit tuus invictus ille exercitus,

nife ut jus suum tueretur, & dignitatem tuam! Quid! tu, cum pacem esse cupiebas, idne agebas, ut tibi cum sceleratis, an ut cum bonis

Il est vrai que c'est en présence de César, alors maître de la République, que parloit l'orateur Romain. Il est vrai encore que Célar vainqueur prit les mesures les plus efficaces pour conserver l'autorité souveraine, soit qu'il craignit la vengeance de ses ennemis, soit qu'il crût les Romains trop corrompus pour vivre tranquillement sous l'empire des loix anciennes. Il affecta la royauté, & s'il est vrai qu'il avoit formé le projet d'épouser Cléopâtre, il comptoit triompher de l'aversion des Romains pour le titre de roi & de reine. Un critique célèbre, Scaliger, n'a pu se persuader que la reine Cléopâtre se soit trouvée à Rome avec César; mais à cet égard les témoignages de Cicéron & de Suétone sont précis. Malgré les précautions prifes

Ad Att. l. XV. epist. XV. Suet. in Cas.

civibus conveniret!

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

3 3

prises par César pour s'assurer la puissance absolue, M. de Burigny juge que ce Prince ne pensoit point à suivre l'exemple de Sylla. S'il eût usé de sa puissance pour rendre la liberté à la République, au Sénat son autorité, aux loix seur ancienne vigueur, il auroit acquis un droit éternel à la reconnoissance & à la vénération de ses citoyens, & auroit évité le coup fatal qui trancha le fil de ses jours. Par sa mort le tyran disparut pour un moment, la tyrannie subsista. Le peuple qui paroissoit las & embarrassé de sa liberté, enhardit Auguste à se déclarer l'héritier & le vengeur de César. Le nouveau tyran parut d'abord prendre le parti du Sénat, & changea ensuite de plan. Au faîte de la grandeur & de la puissance, il fit encore mine de vouloir en descendre, & de rendre à la République tous ses droits. Mécène n'eut pas de peine à lui persuader que l'État avoit besoin d'un monarque; & soit flatterie, soit intérêt, le Sénat s'opposa fortement à la résolution vraie ou feinte qu'il montra de se décharger du poids du gouvernement. Ainsi finit une République qui avoit donné les plus rares exemples de courage & de vertu.



Hist. Tome XXXVI.

## MÉMOIRE HISTORIQUE sur

### L'ÉLOQUENCE CHEZ LES ROMAINS.

'OBJET dont s'occupe M. de Burigny dans ce Mémoire, a été traité en partie par Cicéron, dans son livre des illustres Orateurs (a); mais cet ouvrage, propre à intéresser tous les Romains, n'a pas pour nous le même attrait; il est rempli d'un nombre infini de petits détails qui se lisoient avec plaisir à Rome, mais qui ne sont plus pour nous de la même importance.

"Je me propose uniquement, dit M. de Burigny, de saire
"l'histoire de l'origine, des progrès & des variations de l'éloquence chez les Romains, de ne parler que des Orateurs dont
"le nom a mérité d'être conservé, d'éclaircir plusieurs faits qui
"ne sont pas assez développés dans Cicéron, & de continuer
"cette histoire de l'éloquence jusqu'au temps où elle sut entiè"rement altérée, par les révolutions qui arrivèrent dans le
"gouvernement.

Rome dans sa naissance, peuplée de brigands & gouvernée par des Rois, n'avoit pas la moindre idée des beaux Arts: la vertu militaire étoit presque la seule qui y sût connue. L'obligation de se désendre contre des voisins inquiets, de pourvoir à des besoins pressans, d'établir une forme de gouvernement, fut la seule occupation des Romains dans leur origine.

"L'éloquence y fut donc entièrement inconnue dans ces temps de barbarie. Car, comme le remarque Cicéron, le desir de briller par le talent de la parole, ne naît pas ordinairement ni dans l'établissement d'un État, ni dans l'exercice de la guerre, ni lorsqu'on est embarrassé dans ses affaires, ni lorsqu'on est assujetti à la domination d'un Roi; elle est, ajoute le même

(a) De claris Oratoribus, liber qui dicitur Brutus.



Orateur, la compagne de la paix & du repos, & comme l'élève « d'un État déjà bien réglé (b).

Il n'y a donc pas d'apparence qu'il y ait eu à Rome des « Orateurs tant que le gouvernement monarchique y a subsissé. « Aussi Cicéron ne commence sa tradition de l'éloquence « Romaine, qu'après l'expulsion de Tarquin le superbe.

Il conjecture que ceux qui acquirent, dans ces premiers « temps, de la considération à Rome, la dûrent en partie à des « harangues par lesquelles ils eurent le talent de persuader le « peuple. Nous voyons, dit-il, que peu de temps après l'expulsion « des Rois, le peuple s'étant retiré sur les bords du Tévéron, à trois « Aniom Anien. milles de Rome, & s'étant emparé du mont qui fut appelé sacré, « voy. Cellarius, le distateur M. Valérius appaisa, par ses discours, la dissension, ce « Geo. 1. 1. 11. qui lui procura de grands konneurs & le sit surnommer très-grand, a titre qu'il reçut le premier des Romains.

Valère-Maxime confirme le récit de Cicéron: & ce qu'il « y a de singulier, c'est que l'un & l'autre ont manqué à « l'exactitude. Il est bien vrai que le dictateur Valérius, par sa « prudence, rétablit la tranquillité à Rome; mais le peuple ne « " Rome; le retira sur le mont sacré qu'après que Valérius eut abdiqué « la Dictature, & ce fut Ménénius-Agrippa qui eut la gloire « de faire cesser les troubles, par l'ingénieux apologue de la « dispute des membres avec l'estomac.

La première des harangues prononcées à Rome, que l'on « Brutu, » 16. crut digne d'être conservée, est celle que fit dans le Sénat « Appius-Claudius-Cæcus, lorsqu'il se rendit dans cette assemblée « pour empêcher qu'on n'y reçût les offres de paix que faisoit « le roi Pyrrhus. Plutarque, qui avoit vu ce discours, nous en a Vie de Byrrhus. a conservé le précis; il y a du pathétique. Le commencement « est digne de l'ancienne Rome: Jusqu'ici, disoit-il, j'avois regardé « la perte de la vue comme un malheur; mais aujourd'hui je regarde « comme un plus grand malheur de n'avoir pas perdu l'ouie, puisque &

Rempublicain, nes in bella gerentibus, nec in impeditis ac Regum dominatione derinclis nasci cupiditas dicendi solet,

1/b) Nec enim in constituentibus | pacis est comes, otilque socia; & jam bene constitute civitatis quasi alumne quedam eloquentia. Brutus, n. XII.

Lib. VIII, Livius, lib. 11,

» j'ai entendu la résolution honteuse que vous êtes sur le point de prendre, » en concluant un traité qui tend à anéantir toute la gloire que Rome » a acquise jusqu'à présent. La harangue d'Appius eut l'effet qu'il » s'étoit proposé: Cynéas, député de Pyrrhus, sut renvoyé avec. » ordre d'assurer son maître que tant qu'il resteroit en Italie il » n'avoit point de paix à espérer. Les grandes guerres des » Romains avec les Carthaginois ne nuisirent point au progrès » de l'art de parler. Fabius-Maximus, ce fameux Dictateur dont » la prudence sauva Rome, fut regardé comme un orateur pour Cier. \* 14. » le temps où il vivoit: Orator habitus est temporibus illis, dit Vie de Fabius. » Cicéron. Plutarque, qui en parle plus en détail, assure que son. » éloquence n'étoit ni affectée, ni chargée de grâces inutiles & » vaines, qui ne sont propres que pour la pompe & l'ostentation; » mais pleine d'un bon sens qui lui étoit propre, & qui donnoit » à toutes ses pensées tant de force & de solidité qu'elles ressem-. » bloient, dit-on, à celles de Thucydide. On conserve encore, » continue Plutarque, un discours qu'il prononça dans une » assemblée du peuple, à la louange de son fils, qui étoit mort

N. 1 5, Brut.

M. Cornélius Céthégus, qui fut Consul l'an 550 de Rome, avec P. Sempronius Tuditanus, crut devoir moins négliger les grâces; & Cicéron, sur la foi d'Ennius qui l'avoit entendu & avoit parlé avantageusement de lui après sa mort, le regarde comme le premier des Romains qui se soit distingué par le goût de la véritable éloquence. On ne peut que s'en former une haute idée, d'après les qualités qu'Ennius lui attribue, suaviloquentia, suada medulla. Mais le nom de Céthégus sut presque essacé par celui de Caton le Censeur, un peu plus jeune que lui.

Cicéron, qui avoit lû plus de cent cinquante des oraisons de ce dernier, & qui se plaint qu'on ne les lisoit point de son temps, lui donne les plus grands éloges, & reconnoît en lui tous les talens de l'orateur (c). Plutarque témoigne que

(c) Quis illo gravior in laudando!
acerbior in vituperando! in sententiis argutior! in docendo edisserendoque subsilior!
reservae sunt orationes amplius centum
quinquaginta, quas quiden adluc inve-

après avoir été Consul »

nerim & legerim, & verbis & rebus illustribus. Licet ex his eligant ea qua votatione & laude digna sunt: omnes orasoria virtutes in eis reperientur.

ses citovens l'honoroient du surnom de Démosshènes Romain. Nous sérions en état d'en juger si cette belle harangue, que lui prête Tite-Live, en faveur de la loi Oppia contre le luxe des femmes, étoit véritablement du Censeur, & que l'historien ne l'eût pas au moins retouchée. Quoi qu'il en soit. Atticus regardoit comme autant d'ironies les louanges que Cicéron avoit données à Caton, & la comparaison qu'il en avoit faite avec Lysias, Philiste & Thucydide. Il trouvoit dans ses harangues des traces de génie, mais d'un génie très-grossier & sans culture, qui n'avoit pas même l'idée d'un discours nombreux & orné (d). Malgré ce jugement, Cicéron persiste à soutenir qu'une lecture résléchie & un examen impartial forceront de reconnoître qu'il ne manquoit aux harangues de Caton que ces fleurs & ces ornemens dont l'invention étoit récente (e). Au reste Caton ne dut qu'à lui, & non aux Grecs, ces traces de génie que Pomponius-Atticus ne lui contestoit pas, puisque prévenu long-temps contre les lettres grecques, il ne les cultiva que dans un âge fort avancé, & lorsque l'éloquence avoit déjà rendu son nom célèbre. Son livre de Oratore lui assure, au jugement de Quintilien, la gloire Quint. L 111. d'avoir été le premier des Romains qui ait traité ce suiet.

Cn. Scipion, fils du premier Scipion l'Africain, auroit excellé dans l'art de parler, si une santé foible lui eût permis ce genre de travail. Scipion-Émilien, qu'il adopta, joignit à la palme militaire celle de l'éloquence, au jugement de Cicéron, erat in eo summa eloquentia.

Ce fut dans ces temps-là, dit M. de Burigny après le même auteur, que l'art oratoire acquit une nouvelle forme chez les Romains. Leur commerce avec les Grecs le rendit moins sec & plus brillant: jam erat unclior quædam splendictiorque consuetudo loquendi. Plusieurs d'entr'eux, depuis la conquête de la Grèce,

(d) Brutus, n. 85. Orationes ejus, ut illis temporibus valde laudo. Significant enim quandam formam ingenii, sed admodùm impolitam & plane rudem.... Quos enim ne e Græcis quidem quisquam imitari potest, iis tu comparas hominem Fusculanum, nondum suspicantem, quale effet copiose & ornate

(e) N. 85. Nihil illius lineamentis, nisi corum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuisse.

Titus-Livius. XXXIV, n. 2.

Brat. n. 8 5.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE allèrent v chercher le savoir & le goût; d'autres attirèrent à Rome un grand nombre d'habiles Grecs, & les Arts avec eux: ce qui a fait dire à Horace:

Hor. Eb. 11. wift. 1, v. 1 5 6,

Græcia capta ferum victorem cepit & artes Intulit agresti Latio.

Le caractère de rudesse qui se faisoit remarquer dans les discours de Servius Galba, n'empêchoit pas Cicéron de le De Oratore, regarder comme un homme divin, divinum hominem in dicendo. 61, 4. 10. Y apercevoit-il les mêmes défauts que l'auteur du dialogue sur les Orateurs, reproche à Galba en l'associant à Carbon:

sunt horridi & impoliti & rudes & informes! Au moins il en découvroit plusieurs dont il parle. & auxquels il attribue le sort de ces oraisons qu'on ne lisoit plus de son temps, & qu'on

avoit même de la peine à trouver (f).

Les deux Scipions, qui se rendirent célèbres par une intime amitié fondée sur la vertu, ne le furent guère moins par leur Aoguence, sur-tout Lælius. Mais le premier qui fit briller à Rome cette aménité, cette douceur de style, cette harmonie de périodes qui distinguoient les Grecs, sut M. Æmilius-

Lépidus, surnommé Porcina, consul l'an 617 avec C. Hostilius-Mancinus. Il fut imité par les deux Gracchus, formés sous les yeux d'une mère très-instruite, par les plus habiles maîtres

Brut. 27. 33; qu'il y eût dans la Grèce. Cicéron & Plutarque ont fait un très-bel éloge de l'un & de l'autre; mais c'en est un plus grand Gracchor. pour C. Gracchus d'avoir été préféré à Cicéron même, par A. Gell. L. X. d'anciens critiques.

Q. Lutatius-Catulus, Consul en 652, fit admirer la pureté de son style, soit dans ses harangues, soit dans une histoire de Brut 11, 35. sa vie, écrite dans le goût de Xénophon. Il avoit presque seul le talent de bien parler la langue, au jugement de Cicéron (g),

> (f) De Oratore, lib. 111, n. 7. Asperitatem Galba... habuit. Brutus, n. 21. Sed nescio quomodo hujus, quem constat eloquentia præstitisse, exiliares orationes sunt, & redo-

Lælii aut Scipionis, aut etiam ipfius Catonis: itaque exaruerunt, vix jam ut appareant.

(g) Quid juscundius aurilius nostris.
unquam accidit hujus oratione Catuli !: lentes magis antiquitatem, quam aut que est pura sic ut latino loqui pera

qui assure qu'on ne pouvoit rien retrancher de ses harangues.

ni ajouter, ni changer, sans les gâter entièrement.

C. Julius-César, qui fut tué dans l'année de son Édilité. Bress n. 48. 664 de Rome, sut allier aux grâces & à l'urbanité le ton de la plaisanterie & l'art des bons mots. Crassus & Antoine éclipsèrent les Orateurs qui les avoient précédés. Quoique parée de fleurs & d'ornemens, l'éloquence du premier avoit toute la véhémence propre à porter le feu dans l'ame de ses auditeurs. Il n'avoit que dix-neuf ans lorsqu'il se rendit accusateur de Carbon, & la harangue qu'alors il prononça se lisoit Dial de Orate encore plusieurs siècles après. Un des interlocuteurs, que Cicéron fait parler dans le second livre de Oratore, prononce hardiment que L. Licinius Crassus étoit le plus fleuri de tous les De Oraun Orateurs: Atque ego, is qui sum, quantusque sum ad judicandum, omnibus auditis Oratoribus, sine ulla dubitatione sic statuo & judico, neminem omnium tot & tanta, quanta funt in Crasso, habuisse ornamenta dicendi. Un autre n'hésite point de le nommer le De Orat. L. 1. Dieu de la parole, in dicendo semper putavi Deum. Cicéron confirme ces éloges, soit dans ses livres de l'Orateur, soit dans plusieurs autres (h). Aussi la réputation de Crassus subsistoit-elle encore avec éclat du temps de Pline l'ancien.

Marcus - Antonius, Consul l'an 655, grand - père du Triumvir, marcha son égal, au jugement de plusieurs de ses contemporains, quoique d'autres donnassent la présérence à Brat. 11. 38. Crassus; mais tous convenoient qu'on devoit s'estimer heureux d'avoir l'un ou l'autre pour Avocat. Tout ce qu'on pouvoit dire pour une cause se présentoit à l'esprit d'Antonius, & il 1bid. n. 37. avoit le placer dans l'endroit le plus favorable pour faire impression. Il négligeoit les ornemens inutiles, & ne s'attachoit qu'à ceux qui servoient à convaincre. Il étoit d'un âge avancé,

folus videatur: sic autem gravis ut in singulari dignitate omnis tamen adsit humanitas ac lepos; quid multa! Istum andiens equidem judicare soleo quicquid ant addideris, aut mutaveris, aut detrexeris, vitiofius & deterius futurum. Gc. de Orat. lib. 111, n. 8.

(b) Brutus, n. 38. Craffo nihil statuo

fieri potuisse persectius. Erat summa gravitas, erat cum gravitate junctus facetiarum & urbanitatis oratorius, non scurrilis, lepos. Latine loquendi accurata U sine molestia diligens elegantia. In disserendo mira explicatio. Cum de jure civili, cum de æquo & bono disputaretur, argumentorum & similitudinum copia.

L. XVII. c. z.

& jouissoit déjà d'une grande réputation lorsqu'il cultiva les Lettres grecques. Nommé Proconsul de Cilicie, il passa par Athènes, où forcé de s'arrêter pendant quelques jours, il assembla les plus habiles gens, & eut de fréquentes conversations avec eux sur l'art de l'éloquence. Il composa sur cette matière un ouvrage que M. de Burigny conjecture avoir eu pour titre,

de officio & ratione Oratoris; sans doute parce qu'il s'exprime en ces termes, sorsqu'il parle du sujet de ses entretiens avec les savans d'Athènes. Dans cet écrit, qu'il se reprochoit presque d'avoir publié, il disoit qu'il avoit connu quelques hommes diserts, mais qu'il n'en avoit encore point connu d'éloquens:

Bid. n. 21. Disertos me cognosse nomullos, eloquentem adhuc neminem (i). Il paroît que Brutus ne faisoit pas grand cas de cet ouvrage.

qu'il appelle exilem libellum. Cicéron reconnoît lui-même que le talent d'Antonius étoit plus propre aux plaidoyers qu'aux harangues: Antonii genus dicendi multò aptius judiciis qu'am

concionibus.

Après eux plusieurs autres, dont M. de Burigny rapporte les noms, qu'on peut voir dans le Brutus, se montrèrent sur la scène, & surent à leur tour éclipsés par Hortenssus & par Cicéron. Hortenssus n'avoit que dix-neuf ans lorsqu'il parut au Barreau, & sur applaudi tant par les Consuls d'alors, Brut. n. 64. L. Crassus, Q. Scævola, deux hommes distingués par leur éloquence, que par le reste de l'auditoire. Les traits par lesquels Cicéron caractérise le talent d'Hortenssus méritent d'être sûs (k).

(i) Voici la différence qu'il mettoit entre difert & éloquent: Quod eum statuebam difertinn, qui posset satis acuté atque dilucide apud mediocres homines ex communi quadam opinione dicere: eloquentem verò, qui mirabiliùs d' magnificentiùs augere posset, atque ornare qua vellet, omnesque omnium rerum, qua ad dicendum pertinerent, sontes animo ac memorià contineret.

(k) Brutus, n. 88. Attulerat minimė vulgare genus dicendi: duas quidem res, quas nemo alius; partitiones, quibus de rebus dicturus esset, & collectiones, memor & quæ essent dicta contra, quæque ipse dixisset. Erat in verborum splendore elegans, compositione aptus, facultate copiosus: eaque erat cum summo ingenio, tum exercitationibus consecutus. Rem complectebatur memoriter, dividebat acute, nec prætermittebat sere quidquam, quod esset in causa, aut ad consirmandum aut ad refellendum. Vox canora & suavis; motus & gestus etiam plus artis habebat, quam erat oratori sais.

« Il avoit, dit M. de Burigny, donné la préférence à ce style brillant que l'on connoissoit sous le nom d'éloquence « afiatique, & ce genre d'éloquence, qui convient mieux à la « jeunesse qu'à un âge plus mûr, lui avoit fait un grand nombre « d'admirateurs. Il crut devoir conserver ce même ton lorsque « l'âge & les dignités sembloient exiger quelque chose de plus « grave; aussi fut-il moins applaudi dans la maturité de l'âge qu'il « ne l'avoit été dans sa jeunesse.Les jeunes gens l'entendoient « toujours avec le plus grand plaisir, mais il ne plaisoit pas « également à ceux qui avoient vieilli dans l'exercice de l'art.

Une chose contribua encore à diminuer sa grande répu- « tation; il ne fut pas plutôt parvenu au comble des honneurs, « N. 93. c'est-à-dire au consulat, qu'il s'appliqua beaucoup moins, soit « qu'il n'y eût personne entre les Consulaires qui pût lui être « comparé, soit qu'il ne crût point devoir se gêner, sorsqu'il « n'avoit affaire qu'à des Orateurs qui n'étoient pas Consulaires. » Les effets de cette négligence devinrent sensibles; on s'aperçut de jour en jour que l'Orateur étoit différent de lui-même:

lui dissimilior videbatur quotidie.

« Les grands succès de Cicéron ranimèrent l'émulation d'Hortensius: c'étoit par le moyen de l'éloquence que Cicéron « Brut. n. 94. étoit parvenu au consulat, six ans après qu'Hortenssus eut « été Consul. Pour lors celui-ci se remit au travail : ils furent « tous deux chargés des plus grandes affaires. Hortensius avoit « d'abord vu avec quelques mouvemens de jalousie la gloire « que Cicéron s'étoit acquise pendant son consulat; mais ce « sentiment ne dura pas long-temps; ces deux grands hommes « se rendirent justice; ils vécurent dans la plus grande union « pendant douze ans, & chacun d'eux donnoit la préférence « à son rival sur lui-même.

Il y a tout lieu de croire que l'amitié de Cicéron pour « Hortensius étoit sincère; il en fait les plus grands éloges, & « lorsqu'il déplore la mort de ce grand Orateur, c'est avec des « bid n. s. expressions qui paroissent partir du cœur. Hortensius plaida « Bid n. 96. jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 704, peu de temps avant la « guerre civile, qu'il avoit prévue. F

Hist. Tome XXXVI.

Il avoit été le modèle que Cicéron s'étoit proposé d'imiter » entre les Latins; mais persuadé que les Grecs devoient être » regardés comme les maîtres de l'éloquence, Cicéron les étudia De optimo ge- » avec le plus grand soin. Il prit même la peine de traduire en » latin les deux célèbres harangues d'Eschine & de Démosthène. » Molon de Rhodes, grand orateur & professeur d'éloquence, Brut. n. o o . » ayant été envoyé de la part des Rhodiens à Rome, Cicéron » voulut se perfectionner sous ce grand maître. Il donna en » même temps une très-grande application à l'étude du Droit. » Il fit aussi une étude particulière de la dialectique, sans laquelle » il étoit persuadé qu'on ne pouvoit pas être un parfait orateur, » sous le stoïcien Diodote, philosophe d'une grande réputation p qui demeuroit chez lui. Il ne passoit aucun jour sans s'exercer » dans tout ce qui étoit nécessaire pour devenir grand orateur. Muni de toutes ces connoissances & étant si bien préparé. » il se présenta en public. La première cause célèbre qu'il plaida » fut celle de Sextus-Roscius, accusé de parricide, l'an de Rome » 674, lorsque Sylla étoit Consul pour la seconde fois, avec A. Gellius, » Q. Cæcilius-Métellus-Pius. Il étoit pour lors âgé de vingt-sept % XV, c. 28. » ans. Ce plaidoyer fut si généralement applaudi, qu'on ne tarda » pas à lui confier les causes les plus importantes, & ses succès » rendirent son nom très-célèbre dans le Barreau.

Brut. n. g r .

La foiblesse de sa complexion & le conseil de ses amis l'ayant » déterminé à quitter pour quelque temps la plaidoierie, il jugea » à propos de faire le voyage de Grèce & d'Asie, pour y lier » connoissance avec les Philosophes & les Orateurs, qui s'y » trouvoient en très-grand nombre, & pour se persectionner » dans l'art de parler. Étant arrivé à Athènes, il se mit sous la » discipline de Démétrius le Syrien, ancien maître d'éloquence » qui avoit de la réputation, & il s'exerça avec soin sous ses yeux. » Il passa ensuite en Asie, où il sut toujours accompagné des » plus habiles Orateurs de cette grande province. De-là il vint » à Rhodes, où il retrouva Molon, dont il avoit déjà reçu des » leçons à Rome. C'étoit le premier homme de son siècle pour » faire remarquer les défauts d'un discours & pour former un » orateur: Is dedit operam (fi modo id consequi potuit), dit

Cicéron, ut nimis redundantes nos, & superfluentes juvenili quadam « dicendi impunitate & licentia, reprimeret, & quasi extra ripas « diffluentes coërceret.

Ce fut pendant ce voyage qu'arriva cette aventure dont « parle Plutarque. Molon pria Cicéron de faire un discours en « grec, où fut invité tout ce qu'il y avoit de plus considérable « à Rhodes. Les auditeurs furent transportés d'admiration, Molon « seul étoit triste; Cicéron lui en demanda la raison. Molon « lui fit cette réponse : Je vous loue & je vous admire, mais je déplore « le malheur de la Grèce, lorsque je vois que le seul avantage qui nous « restoit va être transporté aux Romains.

Il revint à Rome après deux ans d'absence, non-seulement « Valer. Maxhm. plus exercé, mais presque entièrement changé: non modo «

exercitation fed prope mutatus.

Hortensius étoit alors au plus haut degré de sa réputation; « Cicéron se proposa de l'imiter & de lutter contre lui. Il ne nous « Brut, n. 9 26 est pas possible de faire présentement une comparaison exacte « de ces deux grands Orateurs, puisqu'il ne nous est rien resté des « ouvrages d'Hortensius, mais il n'y a pas lieu de douter que « Cicéron n'ait mérité la préférence sur son rival. Les éloges supé-« rieurs qu'il a reçus, & l'attention de la postérité à conserver « les écrits de ce grand homme, en sont la démonstration. Il « introduisit un genre d'éloquence plus majestueux & plus orné, « magnificentius & ornatius; & lorsqu'on eut vu ses plaidoyers, « on ne voulut plus lire ceux des anciens Orateurs. Ce fut pour « lors que Rome put se flatter d'ensever aux Grecs, ou du moins « de partager avec eux là seule supériorité qu'ils avoient sur les « Romains: Quo enim uno vincebamur a victà Græcià id aut ereptum « lbid. n. 73. illis est aut certe nobis cum illis communicatum. Nous ne dissimu-« lerons pas que Virgile donne la préférence aux Grecs, lorsqu'il « dit, Orabunt causas melius; mais c'est un poëte qui parle, dans « L.VI, v. 849; Eneid. le temps que la flatterie ne permettoit pas de rendre justice « à Cicéron. »

M. de Burigny n'essaye pas de faire connoître en détail le mérite, l'art & la sublimité de Cicéron; sa modestie lui fait envilager cette entreprise comme supérieure à ses forces. Il se

contente de rapporter une partie des éloges que l'orateur Romain a reçus de la part des plus habiles gens de son siècle. & du siècle suivant, Catulle, Jules - César, Pline l'ancien,

Sénèque, Cornélius-Sévérus & Quintilien.

6.55.

Jules-César auroit peut-être éclipsé Cicéron lui-même, si les occupations militaires lui avoient permis de cultiver les Vii. Casar. dispositions qu'il tenoit de la Nature. Suétone lui adjuge la gloire d'avoir égalé ou surpassé les plus grands hommes dans l'art de l'éloquence & dans celui de la guerre. Il seroit du moins, au jugement de Quintilien, le seul Romain dont on pût opposer le nom à celui de Cicéron, s'il se fût renfermé dans la même carrière. Ce judicieux critique ajoute: Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse auo bellavit appareat.

> « Au milieu de ses plus grandes occupations, dit M. de » Burigny, il adressa un sivre à Cicéron, de l'Art de parler, de » ratione Latine loquendi. C'est ainsi que cet ouvrage est caractérisé » dans le Brutus; mais le véritable titre, comme nous l'apprenons

L. XIX, c. 8. » d'Aulu-Gelle, étoit de Analogià: Caius enim Casar vir ingenii. » præcellentis, sermonis præter alios suæ ætatis castissimi in libris quos

» ad M. Ciceronem de analogià scripsit.

Mem. de l' Ac. >> Calvus eut aussi une très-grande réputation dans ce même tome XXXI. » temps. Quintilien assure qu'il y avoit des gens qui le présép. 126. » roient à tous les autres Orateurs. Pline le jeune déclare qu'il » le regardoit comme son modèle, & qu'il tâchoit de l'imiter. » Les talens de Calvus lui avoient donné une si grande idée » de son mérite, qu'il voulut disputer a Cicéron même le premier » rang dans l'ordre des orateurs, mais fort injustement, dit » Sénèque. Le jeune Curion avoit reçu de la Nature les plus » grandes dispositions pour être un parfait orateur; c'est Cicéron Brut n. 81. " Qui nous l'apprend : Atque hic a Magistris parum institutus » Naty am habuit admirabilem. Ils avoient été très-liés: nous » avons encore quelques lettres de Cicéron à Curion. Il épousa » entièrement les intérêts de César, & il aima mieux se faire

De Bello civ. » tuer en Afrique que de paroître devant César, dont il avoit » mal fait les affaires dans cette province.

45

Corvinus devoit être un très-grand orateur, puisque « l'auteur du dialogue des causes de la corruption de l'éloquence, « en parle en ces termes: Cicerone mitior Corvinus & dulcior & in « N. 18. verbis magis elaboratus.

Brutus, ce fameux républicain qui ne ménagea rien pour «
tâcher de rendre la liberté à sa patrie, étoit orateur, & auroit «
pu tenir un des premiers rangs parmi ceux qui se sont «
distingués à Rome par l'éloquence, si les conjonctures lui «
eussent permis d'exercer & de persectionner ses talens. C'est «
ce que l'on peut assurer sur l'autorité de Cicéron, qui en parle «
ainsi: Tuum enim forum, tuum erat illud curriculum; tu illuc veneras « Brut. n. 97.
unus, qui non linguam modo acuisses exercitatione dicendi, sed & «
ipsam eloquentiam locupletavisses graviorum artium instrumento, & «
iisdem artibus decus omne virtutis cum summâ eloquentiæ laude «
junxisses.

Cicéron avoit pour Brutus la plus tendre amitié & la plus a grande estime: il lui a dédié les livres qui ont pour titres de a claris oratoribus & Orator. » Ils n'avoient pourtant pas les mêmes idées sur l'éloquence. Décidé pour l'éloquence douce & modérée, Brutus n'aimoit pas ce caractère d'abondance & de majesté qui distinguoit celle de Cicéron. Il soumit à la censure de l'Orateur-philosophe la harangue qu'il avoit composée sur la mort de César, avant de la rendre publique. Cicéron qui la lut, sans y pouvoir rien changer, qui en admira l'élégance, n'y trouva pas assez de chaleur: Est autem oratio scripta elegantissimé sent ntiis, verbis, ut nihil possit ultra. Ego tamen si illam causam habuissem, scripsissem ardentiùs consocus. Vides quæ sit persona dicentis, itaque eam corrigere non potui. C'est ce qu'il L. xv, qu. cerivit à son ami Atticus, en sui demandant son jugement.

Les Romains s'étoient déjà fait quelque réputation dans l'art de parler, qu'ils n'avoient pas encore pensé à la Grammaire. Il fallut que Cratès - Malleotes, habile critique de Pergame, envoyé au Sénat par le roi Attalus, s'étant cassé la cuisse, sût sorcé de faire à Rome un plus long séjour qu'il n'avoit compté, & d'employer son loisir à donner des leçons de cet art & de celui de la critique. Cet essai sut suivi d'un tel succès qu'en

peu de temps on vit dans Rome plus de vingt écoles, où les Grammairiens, qu'on désignoit d'abord par le nom de Literati. Literatores, firent une brillante fortune. On peut voir dans De Grammatica Suétone les noms de ceux qui se distinguèrent en ce genre; il parle entr'autres de Marc. Antonius-Gnipho, né dans la Gaule, que Cicéron même, étant Préteur, alloit souvent entendre.

Rhetorib.

Mais ce ne fut pas sans peine que les Rhéteurs se maintinrent à Rome. En 593, Marc. Pomponius, Préteur, consulta le Id. de claris Sénat pour savoir si l'intérêt de la République n'exigeoit pas gu'on en chassat les Rhéteurs & les Philosophes. Heureusement pour eux l'édit de proscription porté contre ce genre d'étude, par les censeurs Domitius & Crassus, resta sans exécution ou fut bientôt négligé,

VIII, p. 462.

C'est en grec que les Grammairiens commencèrent à donner Cic. pro Archie, leurs leçons dans Rome. Lucius-Plotius fut le premier qui enseigna en latin : c'étoit un Gaulois que C. Marius protégeoit. Senec, Controv. & qu'il auroit voulu avoir pour historien. Cicéron, alors fort jeune, desiroit aller l'entendre, mais il en fut détourné par un Suet, de clar. de ses amis, qui lui représenta qu'il y avoit plus à profiter dans les écoles des maîtres Grecs. A la fin les Latins prévalurent, Ils s'attachoient les uns & les autres à expliquer aux jeunes gens toutes les figures de la rhétorique, &, dans la critique des meilleurs auteurs, de leur faire remarquer les plus beaux endroits comme les plus foibles. Les espèces de compositions auxquelles ils exerçoient en même temps leurs disciples, donnèrent inaissance à des plaidoyers sur des sujets, soit réels, soit imaginaires, ou à des controverses semblables à celles que Sénèque le père nous a laissées. L'art de la déclamation, auparavant inconnue aux Romains, selon Quintilien, étoit aussi enseigné dans ces écoles, & Cicéron témoigne qu'il s'y exerçoit souvent avec ses amis.

L, 11, c. g. Brut. n. 90.

> Mais la licence & l'ignorance de ces déclamateurs, ainsi que s'exprime Quintilien, ne pouvoient qu'être funestes à la véritable éloquence. C'est aussi ce que Pétrone leur reproche: Pace vestra, liceat dixisse, primi omnium eloquentiam perdidistia?

levibus enim atque inanibus sonis, ludibria quadam excitando, effecissis ut corpus orationis enervaretur & caderet. L'abus sut, par gradation, porté à un tel excès que le Sénat se crut obligé de sévir contre les harangues de Scaurus & de Labiénus, en les condamnant au seu, ce qui n'étoit jamais arrivé du temps de la République. Plus occupée des mots que des choses, la jeunesse négligea l'étude de la saine philosophie, des loix & des grands principes, étude qui avoit sait la base de l'éducation ancienne.

Senec. Contr.

Les esprits déjà affoiblis & énervés par ce genre frivole d'institution, le surent encore par la tyrannie des Empereurs. L'énergie des ames disparut avec la liberté. Le luxe d'ailleurs sit naître la soif des richesses, & serma la route pénible qui ne pouvoit conduire qu'à une éloquence stérile. Plus d'espoir de récompense: il n'étoit plus ce temps où le mérite pouvoit aspirer aux premières places de l'État, où l'importance des causes publiques à traiter enslammoit le génie de l'orateur, & sixoit sur lui les regards & la considération des citoyens.

Cette matière, selon la remarque de M. de Burigny, étoit fans doute traitée à fond, dans un ouvrage où Quintilien examinoit les causes de la décadence de l'éloquence. Quelques-uns ont cru que cet ouvrage n'est autre chose que le Dialogue des Orateurs, qu'on a encore attribué à Tacite: mais il est constant, dit M. de Burigny, qu'il n'est ni de l'un ni de l'autre: & ce qui suffit pour en convaincre, c'est que l'auteur étoit Gaulois. Quintilien, qui parle encore de quelques Orateurs qui, depuis la destruction de la République, se montrèrent comme quelques étincelles après un incendie, fit de vains efforts pour rappeler le goût de l'éloquence ancienne. La mollesse, le fard, les petits ornemens, les métaphores recherchées avoient remplacé la vigueur, la solidité, l'élévation. la noble & féconde simplicité des Orateurs républicains. Le sentiment s'évaporoit en pensées ingénieuses; c'est ce qu'on remarque assez souvent dans le panégyrique de Pline le jeune, que M. de Burigny regarde comme le dernier Orateur que Rome ait eu. Il faut pourtant remarquer, à la louange de Pline,

& même de son siècle, que les endroits de son panégyrique les plus graves & les plus conformes au ton de l'éloquence ancienne, furent aussi le plus de son goût & de celui de ses

auditeurs.

Mais le mal, qui avoit déjà pris de fortes racines, croissoit de jour en jour: les sages leçons de Quintilien ne purent arrêter la contagion; tant il est difficile que la raison retienne le bon goût chez une nation qui n'apporte pas la plus grande. vigilance pour le conserver. « Rome, dit M. de Burigny en » finissant, après l'avoir perdu, fut plus de quatorze cents ans avant de le voir renaître chez elle. 4

### MÉMOIRE

SUR

#### LES ERREURS POPULAIRES DES ROMAINS.

28 Juin 1768,

E tout temps les peuples ont adopté des erreurs, dont les Savans ont autant de peine à découvrir l'origine, que les Philosophes à en assigner la cause ou le prétexte. Pour l'ordinaire ces erreurs ne sont pas tellement propres à une nation que d'autres n'en partagent la honte. Il faut donc s'attendre que plusieurs peuples pourront se reconnoître dans ce que M. de Burigny dit des Romains, en écartant tout ce qui concerne leur religion.

Chez eux, comme ailleurs, l'opinion qui supposoit que les ames des morts reparoissoient quelquesois sur la terre avec Plin. l. xxx, leurs corps, n'étoit pas particulière à la populace. Pline & Suet. in Ner, d'autres l'ont cru établie sur des faits qu'ils ne jugeoient pas

6. 34. pouvoir être révoqués en doute.

Quand Plaute, dans une de ses pièces, fait raconter à un des personnages l'aventure d'un homme assassiné, qui vient Aa, 11, sc. 11. se plaindre qu'on ne lui a pas accordé les honneurs de la sépulture, il ne faut pas croire qu'il ait ajouté foi à cette fable; l'emploi

Tillem. t, III,

Pemploi qu'il en a fait, montre seulement quelle étoit alors

l'opinion commune.

Pline le Naturaliste paroît raconter sérieusement que Gabiénus, zélé partisan de César, ayant été pris, Sextus-Pompéius ... 52. lui fit couper la tête: le cadavre resta un jour entier sur le rivage. Aux approches de la nuit des plaintes & des prières se font entendre; on accourt en foule. Gabiénus demande qu'on fasse venir Pompée, ou du moins qu'il envoie quelques-uns de ses confidens, parce que revenu des enfers il a des choses importantes à lui communiquer. Il déclare donc que les Dieux infernaux favorisoient la cause de Pompée, & que les succès de ce Général répondroient à ses desirs. Il y a tout lieu de croire que cette fiction fut imaginée par les partisans de Pompée; mais Pline, loin de se récrier contre la fausseté du fait, ne le rapporte que pour prouver qu'il faut se défier de ces sortes de prédictions; aussi ajoute-t-il: Post sepulturam quoque visorum exempla sunt.

Pline le jeune, son neveu, ne montre pas moins de crédulité, comme le témoigne la 27.º lettre du VII.º livre, où, après avoir supposé que souvent des fantômes apparoissent pour apprendre aux hommes les choses à venir, il raconte une aventure arrivée au philosophe Athénodore, dans la ville Voy auffi le d'Athènes, & termine son récit en disant, & hac quidem Lucien.

affirmantibus credo.

Phlégon raconte, avec le même air de persuasion, l'histoire mirab. d'une fille qu'on vit, six mois environ après sa mort, marcher, manger & faire toutes les fonctions d'une personne vivante. Phlégon ajoute qu'il fit ouvrir lui-même la cave, où toutes les personnes de cette famille étoient enfermées après leur mort, & qu'il trouva vide le lit seul où la fille avoit été placée six mois auparavant. Le P. Calinet trouve le sait bien Traité sur les circonstancié, & revêtu de tous les caractères peuvent p. 25. le faire passer pour véritable. M. de Tillemont le met sur le Vie d'Adrien. compte du démon.

Au reste l'opinion des Anciens à cet égard ne pouvoitqu'être accréditée par celle qui attribuoit aux Magiciens le Hift. Tome XXXVI.

pouvoir d'évoquer des enfers & de faire paroître à leur gré les ames des morts. D'ailleurs il ne paroissoit rien en cela de plus difficile que de faire descendre la Lune sur la terre. Il étoit peut-être un peu plus aisé d'attirer la foudre ou de la détourner, de ruiner les espérances du moissonneur, d'ensorceler les hommes. & en troublant l'imagination par des opérations magiques, de produire des effets dont les esprits étoient frappés. On ne doit pas être surpris que la poësse, qui se Leg. XII. Tab. nourrit de fictions, ait adopté & amplifié ces idées populaires; Plin.l. XXVIII. mais on gémit de les voir enseignées par des personnes graves, Serv. in VIII consignées dans les écrits des Sages, & autorisées par des loix. Que penser de l'esprit humain, quand on voit celui d'un Pin.LxxvIII, César, & d'autres grands hommes, honteusement asservi sous l'empire de pareilles chimères!

Ec'og. Virgil. Cato, Varr. &c.

Voy. les 1.00 chapit. du birre XXVIII.

W. I. XXVIII, cap. v. Virgil. Echog. VIII. lå, ibid.

Pline a transmis à la postérité une soule de ces idées superstitieuses, qui subjuguoient les esprits des Savans & des ignorans: M. de Burigny en rapporte plusieurs qui lui paroissent mériter une attention particulière. Que chacun ait Par. L11, 67, eu son étoile, & que le cours des astres ait réglé les évenemens humains, c'est une opinion moins folle peut-être que celle qui attribuoit plus de vertu aux nombres impairs qu'aux nombres pairs; qui regardoit comme funeste de se couper les ongles en certaines occasions, sur-tout en pleine mer dans un temps calme; qui faisoit dépendre la guérison de plusieurs maladies de la prononciation de certains mots, ou de quelques p atiques aussi frivoles qu'absurdes; qui prenoit pour le signe d'un grand malheur le cri d'une souris ou l'apparition d'une belette, au moment qu'on étoit occupé d'une entreprise importante.

T. I. & VIII, **s**. 82, p. 483.

Val. Max. L I, 6 3, 4 5.

Pline, après avoir dit de la souris, hand spernendum in ossentis etiam publicis animal, ajoute, foricum occentu dirimi auspicia, Annales refertos hab . Valère-Maxime atteste que le cri d'une souris fit perdre la Dictature à Fabius-Maximus, & le commandement de la cavalerie à C. Flaminius: Occentus soricis auditus, Fabio Max. diclaturam. C. Flaminio magisterium equitum deponendi cousam prabuit. M. de Burigny sait observer que Plutarque.

qui rapporte le même fait dans la vie de Marcellus, se trompefur le nom du Dictateur, qu'il nomme Minucius au lieu de Fabius-Maximus. On regardoit comme le présage de quelque évènement sinistre que les rats eussent mangé quelque chose de sacré, & Cicéron se moque avec raison de cette crainte De Divin. L11, superstitieuse.

On connoît le proverbe mustelam habes, dont on se servoit pour déligner une personne malheureuse; sur quoi Érasme remarque que de son temps encore, en Angleterre, on étoit perfuadé que la chasse seroit mauvaise si quelqu'un prononcoit le nom de belette pendant qu'on en faisoit les préparatifs.

Instruits par les Etrusques, les Romains étoient persuadés qu'il n'arrivoit rien d'un peu intéressant dans le monde qui n'eût été annoncé par des prodiges, ou par des phénomènes dans le ciel ou sur la terre. L'imagination des Toscans s'étoit principalement exercée sur le tonnerre & la foudre. Cæcinna & Attalus avoient écrit sur cette matière, dont on avoit fait Senec. Natur. l'objet d'une science aussi frivole qu'épineuse. Que de prodiges 6,32,44,50. ne voit-on pas dans les meilleurs historiens Romains? Justin rapporte sérieusement ceux qu'on croyoit avoir annoncé la grandeur future du roi Mithridate; Plutarque, ceux qui avoient \*xxxv11, c. 2. précédé les maux que produisirent les divisions de Sylla & de Marius, ensuite les fureurs de Catilina; Sénèque, tout philosophe qu'il étoit, & d'une secte fort éloignée de la superstition, ne prétend-il pas que la mort d'Auguste, celle de Séjan, celle de Germanicus & la guerre contre Persée furent annoncées par des globes de feu qui parurent en l'air! le iudicieux Tacite ne rapporte-t-il pas des prodiges comme prélages d'évènemens funestes?

L'art des Auspices, des Aruspices & en général de la divination avoit tout envahi; il n'y avoit presque rien à quoi son domaine ne s'étendit, & si quelquesois il sut utile à la politique, plus souvent il en déconcerta les plus utiles projets. Qu'on ait redouté une écliple ou une comète, dans un temps où l'Astronomie étoit peu cultivée, c'est de quoi on doit être peu surpris; mais il est étrange que l'ignorance ait si long-temps

Justin. lib. Plut. in Sylla & in Cicer. Seneca, Nat.

Tacit. Annal. l. XII, n. 64; L XV, 1. 47.

fomenté ces craintes frivoles chez les Romains. C. Sulpicius-Gallus, dont le consulat est de l'an 588 de Rome, fut le premier parmi eux qui expliqua la cause des éclipses, comme le remarque M. de Burigny; mais il ne put détromper le

C'étoit parmi les Romains une opinion constante, que les

vulgaire.

Plut. in Coriol.

6, 107.

Dieux apparoissoient souvent sur la terre, pour protéger ceux Cie. de Nat. qui étoient dévoués à leur culte. Castor & Pollux combattirent plus d'une fois à cheval pour la République. Il n'y avoit presque point de pays qui ne se flattât de la protection sensible de quelque Dieu, & l'on appuyoit cette persuasion sur des prodiges jugés incontestables. Les Prêtres étoient intéressés à faire croire que des miracles continuels s'opéroient dans certains temples: ici la flamme s'allumoit d'elle-même sur les autels; là les cendres restoient immobiles malgré le souffle impétueux des vents; des familles entières, connues sous le nom de Hirpi, prétendoient avoir reçu du ciel le privilége de marcher impunément sur des charbons ardens, le jour d'un sacrifice

Servius, in XI Æn. v. 785.

Plin. ubi supra. Hirpes par le Sénat n'en favorisoient pas moins l'erreur

commune. Pline, sur la foi du consul Mucien, parle d'une fontaine du temple de Bacchus dans l'île d'Andros, dont l'eau se changeoit tous les ans en vin aux nones de janvier, qualité qu'elle perdoit lorsqu'on la transportoit à quelque distance du temple.

annuel fur le mont Soracte. Varron nous apprend qu'il n'y avoit rien en cela de miraculeux, Hirpini ambulaturi per ignem

medicamento plantas tingunt; mais les exemptions accordées aux

Pan. lib. 11,

Les songes étoient regardés comme une des branches de l'art de la divination, & il nous reste encore quelques-uns des livres qui avoient été publiés en grand nombre sur cet objet; on en peut voir la liste dans Fabricius. Zénon, Pythagore, Platon même étoient persuadés que souvent les Dieux se servoient des songes pour nous dévoiler l'avenir; & c'est à cette occasion que Cicéron a dit, dans le second livre de la Divination: Nescio quomodo minil tam absurde dici potest quod non

Bib. Gr. 4. 111,

Digitized by GOOGIC

dicatur ab ahquo philosophorum. Ce livre, où M. de Burigny trouve un grand fonds de critique, ne tend qu'à détruire les preuves qu'on avoit coutume d'alléguer en faveur de l'art de la divination; mais on y voit un témoignage que presque tous les esprits en étoient infatués: Nam ut vere loquamur, superstitio fusa per gentes oppressit omnium ferè animos, atque hominum imbecilheatem occupavit. Cicéron lui-même, qui parle en philosophe dans cet ouvrage, ne tient pas le même langage dans ses livres des Loix, où la divination est placée parmi les objets nécessaires Lib. 11, m. 13. de la religion.

M. de Burigny observe que l'opinion qui envisage les songes comme des prédictions de l'avenir, est une des plus anciennes qu'il y ait dans le monde. Dès le temps du patriarche Joseph on voit des interprètes des songes en Egypte. Homère atteste quelle étoit la croyance des anciens Grecs à cet égard, quand il dit: Καὶ γαὶρ τ' ὅναρ κα Διός εςτ. Mais M. de Burigny déplore les abus d'une opinion funeste à quelques personnes, qui sur la foi de vains songes, furent mises à mort, comme on le voit dans l'histoire de l'empereur Claude.

Pline témoigne que suivant la croyance du peuple, chaque in Claud. 6.37. homme avoit son étoile particulière, dont la nature & l'éclat varioient selon l'état & l'âge des personnes: de-là l'origine de plusieurs expressions encore usitées dans notre langue. Virgile a parlé d'après une opinion vulgaire, selon la remarque p. 74. de Servius, quand il a dit qu'on voit quelquefois tomber les étoiles du ciel. La distinction des jours heureux & malheureux, dont parle le même poëte, n'avoit pas d'autre principe, qui lbid.v. 276. néanmoins existoit avant les Romains, comme on le voit par les ouvrages d'Hésiode. Mais les Romains en adoptant cette idée, l'avoient sans doute modifiée & amplifiée à leur gré. Chez eux le lendemain des calendes, des nones, des ides étoit un jour sinistre, & le mois entier de mai proscrit pour les mariages, comme l'assure Plutarque.

Solin prétend que les loups d'Italie ont la propriété d'ôter Solin. c. 2: & Pline, l. VIII. la parole à ceux qu'ils voient avant d'en être vus, à quoi Virgile p. 450, t. l.

Théocr. Idil. Les Grecs, au contraire, pensoient que ceux qui

Tacit. Annal.

Plin. tib. 11, Virg. George 1. 1, 2, 3 65

Hefiod. Dief.

Plut. Qualt.

voyoient le loup perdoient la parole. Les loups n'étoient nes les seuls qui eussent cette propriété; il y avoit chez les Illyriens Pin. l. VII. & les Triballiens des familles qui faisoient mourir ceux sur qui elles fixoient les yeux, au rapport de Pline. Cicéron, L. b. p. 372. dans un ouvrage qui n'existe plus, attestoit que le regard des femmes qui ont deux prunelles est nuisible. Il n'y avoit point Plin. lib. 1711, de Romain, dit M. de Burigny, qui ne crût que la ville de xxviii, pag. Rome avoit un autre nom qu'il falloit tenir secret. & qu'on ne pouvoit divulguer sans commettre un crime digne de la Solin. cap. 1. plus grande punition. Valérius-Soranus fut puni de mort pour avoir manqué de discrétion à cet égard. Le Dieu sous la protection particulière duquel étoit Rome, n'étoit connu que de quelques Prêtres. & les cérémonies de son culte devoient Macr. Sature. être secrètes, de peur que les ennemis n'en fissent usage pour se le rendre favorable. Quelques-uns ont prétendu que Valentia étoit le nom secret de Rome, qu'il étoit si sévèrement désendu

de divulguer.

Rien de plus ridicule & de plus obscène que l'objet qu'on 66. xxy///, suspendoit au col des enfans pour leur porter bonheur. Il n'étoit pas moins insensé de se laver la nuit deux ou trois fois la Perf. San. II. tête dans le Tibre, avec l'espoir d'obtenir des Dieux quelque riche succession, ou la découverte d'un trésor. C'étoit un préjugé, démenti par l'expérience, que le tonnerre ne tombe jamais sur le laurier, & la précaution qu'en conséquence 1d. 13. xv. prenoit Tibère, de se couronner de laurier dans le temps d'orage, étoit des plus frivoles. L'interprétation qu'on donnoit Id. 1. XXVIII, au tintement d'oreilles ne l'étoit pas moins: si le frémissement se faisoit sentir à l'oreille gauche, c'étoit un ennemi qui parloit mal de nous; à la droite, c'étoit un ami qui tenoit sur notre compte des discours favorables. Les esprits superstitieusement crédules s'alarmoient s'ils entendoient parler d'incendie pendant le repas, ou s'ils voyoient répandre de l'eau sous la table; ils s'imaginoient que le cœur d'une taupe, mangé tout palpitant, donnoit la faculté de prédire l'avenir : ils admettoient la fable du phénix, mais ils ne pouvoient croire aux antipodes. 1d. lib. 11. Quelques - uns néanmoins, parmi les Anciens, ont à cet

Varro, de Ling. Lat. l. VI. Plin. v. 15.

Rom. 61.

L III.

Plus. Ib, II, P. 102.

P. 447.

Pline, L XXX, p. 525.

¥. 105.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

egard mieux connu la Nature. On ne finiroit pas si l'on vouloit entrer, avec Pline, dans le détail des opinions fausses & absurdes qui régnoient presque généralement chez les Romains.

Enfin on voit peu d'hommes, dans l'antiquité, qui se soient mis au-dessus des préjugés vulgaires introduits par la superstition. Les plus grands génies, si supérieurs à d'autres égards, ont payé tribut à la soiblesse humaine, & ont donné lieu à la réslexion de Pline, par laquelle M. de Burigny termine son Mémoire: Nec miserius quidquam homine, aut superbius.

Ilb. 11, p. 73.



# IDÉE GÉNÉRALE

### LA GÉOGRAPHIE D'HÉRODOTE.

Après Pâques 1768.

A Géographie d'Hérodote ne doit point entrer en parallèle avec la Géographie technique & savante, qui, sous les successeurs d'Alexandre, acquit la plus grande célébrité: on eut obligation de celle-ci à des Géographes, en même temps voyageurs, géodésistes & astronomes: Hérodote n'avoit été dans ce genre-là que voyageur; & même la connoissance de la position des lieux, qu'il parcouroit, ne sut jamais le principal objet de ses voyages. Sa géographie, subordonnée à l'histoire, ne fait que suivre le fil de la narration, souvent par des indications fort légères, quelquefois par des digressions plus ou moins abrégées: celle des autres enfanta des ouvrages véritablement géographiques, où l'histoire n'entroit pour rien, ou bien n'y entroit qu'à l'occasion des lieux dont on faisoit l'énumération. Quelle différence d'ailleurs entre le siècle d'Hérodote, & les siècles suivans, où les découvertes successives. en paroissant agrandir notre globe, étendirent prodigieusement la sphère de ces sortes de connoissances! Un tableau raccourci. de ce qu'Hérodote a connu dans les trois parties du monde. mettra d'abord le contraste en évidence.

M. de la Nauze, qui exquisse ce tableau, ne parle point de la Grèce Asiatique, où naquit Hérodote; ni de la Grèce Européenne, le théâtre de ses succès sittéraires; ni des pays voisins, la Thessalie, la Macédoine, la Thrace & disserntes îles: on sent assez par tout ce que cet historien en dit, combien ces endroits lui étoient connus. Par une raison contraire, on ne fera pas mention de l'Italie, dont il a parlé trop supersiciellement; il s'agit de se transporter avec lui dans des régions plus ésoignées.

A l'extrémité de l'Europe, vers l'Ibérie, il connoissoit,

CE

ce qui n'est pas fort étonnant, les colonnes d'Hercule & des îles d'Erythie & de Gadès. Il y connoissoit encore, d'après les aventures des Phocéens, les Tartessiens voisins des colonnes, & Herodot. 1, les Cynètes, qu'il regardoit comme le peuple le plus occidental Gronov. de l'Éurope, & dont l'ancienne position répond aujourd'hui au [11,33;111, cap Saint-Vincent, & à la pointe sud-ouest du Portugal. Il ne sait aucune mention, ni du reste intérieur de l'Ibérie, ni des monts Pyrénées, borne commune des Ibères & des Celtes.

Il savoit la position des Celtes sur l'Océan, puisqu'il en fait le peuple de tous le plus occidental, aux Cynètes près. Du reste, il ignoroit, dit-il lui-même, si la mer baignoit ou 1v. 45. non le septentrion & l'orient de l'Europe. Dans le milieu des terres, il place chez les Celtes, à une ville nommée Pyrène, la source du Danube: quelques Modernes, qui ont entrepris de lui contester la connoissance de cette source, ont été solidement réfutés par de plus habiles critiques. Ailleurs il décrit 111, 48, sq. le cours du Danube jusqu'au Pont-Euxin, & nomme par ordre les principales rivières, qui venoient de droite & de gauche tomber dans ce fleuve; & M. Bouhier, dans ses Dissertations sur Hérodote, autorise la description de l'auteur, par le parallèle des rivières modernes sous des noms aujourd'hui différens. Le silence de l'historien, sur l'article des Gaulois & des Germains, montreroit assez, indépendamment des autres preuves que nous en avons, que la division de la nation Celtique en ces deux peuples, doit être rapportée à des temps moins anciens.

Depuis l'embouchure du Danube jusqu'aux rives du Tanaïs, s'étendoit au nord du Pont-Euxin la nation des Scythes. Hérodote a consacré à ce qui les regardoit, le quatrième livre de son histoire, avec quelques digressions ordinaires; & quoiqu'il eût parcouru leur pays, en philosophe & en historien plutôt qu'en géographe, il ne laisse pas de faire un long dénombrement de ces peuples; de marquer la situation respective des uns par rapport aux autres; de distinguer leurs diverses positions sur le Pont-Euxin, sur les bords des rivières, au milieu des plaines, ou au voisinage des montagnes.

Hist. Tome XXXVI.

#### 8 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Il y trace les distances par les journées de chemin; & s'il

Herodoi. IV. marque un nombre de stades dans un endroit, c'est pour

évaluer les journées par sa propre estimation: les Scythes ne
connoissoient point ces sortes de mesures; ils n'habitoient

as même dans des villes. & la seule qu'on y rencontrât.

etoit celle de Borysthénis, soufferte pour des Grecs commerçans. Il admire la politique des Scythes de se rendre indomptables, en ménageant exprès la rudesse d'un pays sans

attrait comme sans ressource pour des conquérans. Il assure enfin qu'au-delà du Tanaïs il n'y a point de Scythie, quoiqu'il

vii, 164. reconnoisse au voisinage de l'Inde une petite peuplade de Scythes isolés. Il est à croire, dit M. de la Nauze, que c'étoit la postérité de quelques Scythes, qui se seront sauvés en Orient, lorsque leurs nationaux furent chasses de la Médie

poignée de Scythes échappés peut avoir donné occasion à des écrivains postérieurs & peu exacts, de méconnostre comme ils ont fait, la Scythie de l'ancien écrivain, & d'appeler Scythie ces vastes régions obscures qui ont depuis porté le nome de Tartarie.

Au-delà des Scythes, vers le Septentrion, Hérodote place IV, 24, Segq. aussi en Europe les Argippées & les Issédons, deux peuples, dit-il, très-connus & contigus l'un à l'autre, le premier à l'Occident & le second à l'Orient. Méla. Pline & les autres ont affigné aux Issédons la même position Européenne & septentrionale; & ce seroit, suivant M. de la Nauze, aller contre la saine antiquité que de ne les y pas reconnoître. L'historien, après avoir parlé des mœurs & des usages des Issédons, traite de fabuleux avec raison ce que ce peuple racontoit de deux autres nations plus septentrionales, les Arimaspes & les Hyperboréens. Quant à la réflexion d'Hérodote, que s'il y avoit des Hyperboréens, il y auroit aussi des Hypernotiens, M. de la Nauze ne la juge pas digne de la façon de raisonner ordinaire à ce judicieux écrivain. Voilà pour l'Europe, qu'il termine du côté des Scythes au fleuve

du Tanaïs.

Ce n'est pourtant pas à ce fleuve qu'il fait commencer l'Asie; il la renferme dans des bornes étroites, auxquelles on n'a pas fait, ce semble, assez d'attention, non-seulement pour l'objet de sa Géographie, mais encore pour l'intelligence de divers points historiques de son ouvrage. Du côté du Septentrion il la termine au fleuve du Phase, condamnant expressément la méthode qui la prolongeoit jusqu'au Tanaïs; & du côté de l'Orient il ne la fait avancer que jusqu'aux confins de l'Inde, ne comprenant pas plus, dans ce qu'il appelle Asie, les pays d'au - delà du Phase & de l'Indus, que nous ne comprenons aujourd'hui dans notre Asie les Terres Australes. Selon lui, l'étendue de l'Asie, depuis la mer Érythrée jusqu'à l'embouchure du Phase dans le Pont-Euxin, se trouve remplie par quatre peuples seulement, successivement limitrophes les uns des autres, les Perses, les Mèdes, les Sapires & les Colques. On voit donc que les Mèdes limitrophes de la Perside étoient les Mèdes de la Médie proprement dite; que les Mèdes limitrophes des Sapires, vers le Pont-Euxin, étoient les Mèdes de la Médie prolongée vers l'Occident, à l'instar de l'empire Mède; & qu'entre les peuples de cette Médie prolongée, il comprenoit les Matiens voisins de la mer Caspienne, & les Arméniens situés entre les Matiens & les Sapires.

Enfin du côté du Phase il rétrécit la largeur de l'Asie, au point de faire aboutir vers ce fleuve, non-seulement les Colques, comme étant le peuple de l'Asie le plus septentrional, mais aussi le peuple limitrophe des Colques, comme étant le peuple de l'Asie le plus oriental de ce côté-là: car voici l'arrangement qu'il fait des Assatiques orientaux. Quant aux peuples, dit-il, qui au-dessus des Perses, des Medes, des Sapires & des 400 Colques, sont à l'Orient, d'un côté la mer Erythrée les baigne, & du côté du Nord la mer Caspienne & l'Araxe coulant vers l'Orient. Ces paroles désignent donc, au-dessus & à l'orient des Perses, les Carmaniens ou autres situés entre la Perside & l'Inde; elles désignent, au-dessus & à l'orient des Mèdes, les peuples que les Parthes y subjuguèrent dans les temps postérieurs; elles désignent, au-dessus & à l'orient des Sapires.

Herodut. IV.

Digitized by Google

quelques Mèdes annexés à l'ancienne Médie, comme les Matiens baignés au nord par la mer Caspienne, & les Arméniens baignés au nord par l'Araxe d'Arménie: elles désignent ensin, au-dessus & à l'orient des Colques, les Mosques & autres, baignés d'un côté par l'Araxe, de l'autre par le Phase, & situés, comme on sait, dans le milieu des terres, à une distance à peu-près égale du Pont-Euxin & de la mer Caspienne. C'est ainsi que dans l'arrangement des Assatiques les plus orientaux, les Carmaniens étoient limitrophes des Perses, les Parthes proleptiques limitrophes des Mèdes, les Arméniens

limitrophes des Sapires, & les Mosques limitrophes des Colques; en sorte que les Colques qui étoient les Asiatiques les plus septentrionaux, & les Mosques qui étoient les Asiatiques les plus orientaux de ce côté-là, se terminoient conjointement vers le Phase, ce qui rétrécissoit extrêmement

dans cette partie la largeur de l'Asie d'Hérodote.

M. de la Nauze ne s'arrête ni aux autres limites, soit occidentales soit méridionales, trop clairement fixées par des côtes maritimes que tout le monde connoît; ni aux indications géographiques de l'intérieur de l'Asie, répandues en soule dans tous les livres d'Hérodote; ni à ce qu'il dit des Indiens au-delà de l'Asie, vers l'orient. La matière seroit trop

Entre l'Asie & l'Afrique, l'historien semble mettre pour

abondante pour un précis tel que celui-ci.

Herodot. 11, 16, seq.

borne commune, tantôt le Nil, tantôt l'Égypte entière, & marquer peut-être un peu trop d'embarras dans une question de nom assez peu importante pour les notions géographiques. Il établit que l'Afrique est une véritable péninsule, ne touchant au continent que par l'endroit où elle avoisine l'Asse. Cest une découverte, dit-il, dont le premier auteur, que je sache, a été Necos, roi d'Égypte; & il raconte ensuite, comment les navigateurs Phéniciens envoyés par ce Prince, sirent le tour de l'Afrique. Il emploie le second livre de son histoire, à nous faire connoître l'Égypte, à y remarquer les anciennes traditions, les mœurs & les coutumes, la succession non interrompue des derniers Rois, avec les années de presque

chaque règne, à commencer par Sésostris inclusivement, les merveilles de la Nature & de l'Art répandues par tout le pays, les singularités du Nil, les noms de plusieurs villes, & les indications géographiques de divers endroits. L'envie de s'instruire le conduisit de l'Égypte chez les Cyrénéens, & même à ce qui paroît, chez les Carthaginois. Il nomme par ordre, d'orient en occident, les peuples de cette partie maritime, ainsi que leurs voisins du côté des terres. Dans le dedans même de l'Afrique, il hasarde, sur des relations aujourd'hui reconnues comme visiblement fausses, de marquer de peuple en peuple, de désert en désert, les journées de chemin depuis la ville de Thèbes jusqu'au mont Atlas & vers les colonnes d'Hercule.

Herodot. IV, 154, seqq.

Telle est en substance, dans Hérodote, la description des trois parties du Monde alors connu. C'est à des Savans également versés dans la lecture des anciens auteurs & dans la connoissance de la géographie moderne, de bien distinguer ce qu'il y a dans cet écrivain de vrai ou de saux, ou d'incertain. La distinction auroit pu se faire plus aisément dans les siècles éclairés des successeurs d'Alexandre: malheureusement Hérodote n'étoit point alors consulté; & s'on connoît plusieurs points de géographie, où ayant été abandonné par les anciens Géographes qui ont écrit après lui, il a eu besoin d'être justissé par les Géographes modernes. M. de la Nauze en donne quelques exemples relativement aux trois parties du Monde alors connu.

Sur l'Europe, il a fallu dans les derniers siècles, que la source du Don au lac Ivan en Moscovie, & son embouchure dans la mer d'Asoph, prouvassent la vérité de ce qu'Hérodote avoit dit, que le Tanaïs avoit sa source à un grand lac, & son embouchure au lac Méotide encore plus grand. Les anciens Géographes des siècles suivans, ont méconnu la source du Tanaïs: les uns, comme Strabon, l'ont crue aussi cachée que celle du Nil; les autres l'ont renvoyée aux monts Riphées, qui ne se distinguent nulle part, à force de se trouver par-tout,

17, 570

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE & d'ailleurs il n'y a point de montagne à la source du I ni aux environs.

Herodot. 1. 202, seq.

Dans l'Asie, pour vérifier les remarques d'Héroc concernant la mer Caspienne, & pour résuter des ic contraires généralement suivies malgré son autorité, n'apas fallu que, dans le dernier siècle, on ait reconnu le ba de cette mer fans canal de communication avec les autres m & que, dans le siècle où nous vivons, les Mathématicien Russie aient restitué à la mer Caspienne la figure oblons

que cet historien lui avoit donnée?

Quant à l'Afrique, il a fallu que les Portugais doublas le cap de Bonne-espérance, pour faire sentir le tort qu'e eu de préférer à la géographie d'Hérodote faisant de l'Afri une péninsule, la géographie de Ptolémée, qui, malgr témoignage de tous les Anciens jusqu'à lui, fit aboutir le Midi cette partie du Monde à des terres inconnue indéfinies. Strabon lui-même, quoiqu'il niât gratuitement navigations de l'Afrique sans cesse renouvelées de sièck siècle depuis Hérodote, n'avoit pas laissé de reconnoîtr forme triangulaire de l'Afrique, environnée de tous les c par des mers.

M. de la Nauze auroit pu pousser plus loin l'énuméra des points sur lesquels la géographie d'Hérodote s'accorde : la Géographie moderne, & qui avoient été mal-à-pro dérangés par une Géographie intermédiaire, Mais, à son a il y en a beaucoup d'autres qui sont encore méconnus dont la discussion pourroit sournir matière à des recher particulières. On en verra un exemple, à la fin de ce Mém

auguel il sert d'addition.

Qui étoit plus en état que les Géographes d'Alexanc d'apprécier la géographie d'Hérodote, de discerner le vra travers des méprises qui lui sont échappées? Ils étoient contredit plus versés que lui dans ce genre de connoissa qui étoit un objet particulier de leurs études. Par quelle fa leur est-il donc arrivé de s'égarer si souvent, en s'éca

d'Hérodote? C'est, dit M. de la Nauze, que la géographie de l'historien a suivi le sort de l'histoire à laquelle elle étoit intimément liée, & que le sort de cette histoire a été d'être fort décréditée. Mais comment celle-ci est-elle tombée en discrédit? C'est une question décidée par un auteur moderne. dans un jugement critique, dont, selon M. de la Nauze, on ne peut assez louer le fond plein de vérité, ni trop blâmer la forme remplie d'amertume & de fiel. Hérodote, dit Jacques Gronovius, jouissoit après sa mort, de la réputation que ses présace à se se de son édit. écrits lui avoient méritée, lorsque Ctéssas entreprit de la détruire. Avec toute l'audace & la jactance d'un détracteur jaloux. il se donna pour un homme mieux instruit des affaires Persiques que ne l'avoit été Hérodote qu'il prit à tâche de contredire & de déchirer, comme le témoigne Photius. D'abord, loin d'ajouter foi au nouveau Zoïle, on ne daigna même pas l'écouter. Néanmoins, quelques siècles s'étant écoulés, vint un temps où l'on commença à goûter Ctéssas, au point qu'on ne lut plus Hérodote, ou qu'on ne le lut que pour le critiquer. Gronovius tombant ensuite sur les censeurs d'Hérodote, traite d'écrivains indignes d'être lûs sur cet article. Diodore de Sicile, Manéthon, Strabon, Plutarque & d'autres qu'il nomme. ne reconnoissant que Denys d'Halicarnasse & Cicéron qui aient rendu justice au premier des historiens Grecs. Quant à la cause de la présérence donnée à Ctéssas, Gronovius déclare que cette révolution s'est faite sans sujet, sans motif: Labentibus verd & mutantibus sæculis, nec quid, nec quare exstitit post etas... qua perspicue nonnullis placere etiam Ctesias incepit adeo nt Herodotus antea assiduè laudatus quodammodo exigeretur suo honore, &c.

M. de la Nauze qui ne pense pas de même, assigne à ce changement une cause fort vraisemblable, qui de la partie historique le fait rentrer dans la partie géographique. Les siècles d'Alexandre & de ses successeurs suscitèrent, dit-1, de toutes parts, en Europe, en Asie, en Egypte, des Savans distingués dans tous les genres de science & d'érudition. Il s'en trouva parmi eux quelques-uns, qui manquant de bonne foi plutôt

Préface à la

#### 64. HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

que de lumières, firent, à l'envi les uns des autres, servir leurs talens à fabriquer, chacun pour sa nation, des antiquités jusqu'alors inouïes. Le Syncelle attribue expressément à ce motif de rivalité l'entreprise de Manéthon sur les antiquités Égyptiennes qui sont si opposées, comme on le sait, à celles d'Hérodote. Celui-ci avoit sappé d'avance les fondemens de tous ces systèmes à venir, de la Chronique de Paros pour les Grecs, de Bérose pour les Chaldéens, de Manéthon pour les Égyptiens, ainsi des autres: il avoit parcouru leurs dissérens pays, avoit recueilli avec un soin étonnant leurs plus anciennes traditions. & n'avoit rien trouvé d'approchant de ce qui fut depuis imaginé. Dans l'intervalle d'Hérodote au règne d'Alexandre, survint Ctésias qui accusa l'historien d'avoir été un menteur & un conteur de fables. Entr'autres points qu'il lui opposa sur des antiquités étrangères, trop indifférentes aux Grecs de son temps, pour lui faire craindre un démenti, il produisit une longue succession, une énorme durée de rois Mèdes qu'Hérodote avoit réduits à cinq Rois seulement, en rapportant leurs actions & la durée de chaque règne. Dans la suite, auprès des écrivains & des peuples également jaloux de leur prétendue antiquité renversée d'avance par Hérodote, en fallut-il davantage, pour donner gain de cause à Ctésias, & pour laisser la personne, les ouvrages, & par conséquent la géographie d'Hérodote dans le mépris & l'oubli? Sans ces observations, qui naissent du sein même de la Littérature historique, on ne sauroit comprendre, dit M. de la Nauze, comment une histoire aussi intéressante que celle d'Hérodote, sans s'être jamais perdue, auroit toujours roulé dans la poussière des cabinets, & auroit, par une suite nécessaire, entraîné la géographie de l'auteur dans la décadence. Les uns peut-être, sur les principes chronologiques d'Hérodote si bien établis par le savant Conringins, voudront un jour rétablir la partie historique, en y distinguant soigneusement le certain d'avec le probable, l'incertain d'avec le mythologique: les autres qui voudront approfondir la partie géographique, doivent y procéder avec la même circonspection & la même défiance.

défiance. On n'auroit point une juste idée de la géographie d'Hérodote, si outre les imperfections dont nous avons parlé. on refusoit d'v reconnoître de véritables fautes. En voici trois exemples, chacun dans chaque partie du Monde.

En Europe, les Celtes font contigus aux Cynètes, & ces derniers situés, comme on l'a vu, à la pointe sud-ouest du 33. Portugal. Hérodote qui ne connoissoit, ni les divers peuples de la côte occidentale de l'Ibérie, ni les limites des Celtes & des Ibères, étendit les Cynètes jusqu'aux Celtes, & les fit contigus les uns aux autres; voilà sa méprise. On a tâché de le justifier par le voisinage des Cynètes & des Celtes de la Bétique, anachronisme visible. Pline nous apprend, au commencement de son troissème livre, que les Celtes de la Bétique furent un démembrement des Celtibères de la Lusitanie: & toute l'histoire fait foi que les Celtibères, mélange des deux nations, habitoient primitivement l'Espagne septentrionale, d'où ils ne se transportèrent dans le reste du pays, que peu avant la première guerre Punique: il n'y avoit donc point de Celtes dans la Bétique au temps d'Hérodote.

En Asie, depuis le bord de la mer de Cilicie, jusqu'à la ville de Sinope sur le Pont-Euxin, il ne compte que cinq 1,72;11,34. journées de chemin en ligne droite, pour un voyageur agile & vêtu à la légère. M. de l'Isse, dans sa carte de la Retraite des Dix-mille, marque pour l'intervalle des deux mers en cet endroit, trois degrés cinquante minutes, qui font quatrevingt-seize lieues de vingt-cinq au degré, & qui donneroient dix-neuf lieues pour chacune des cinq journées, célérité incroyable pour des voyageurs ordinaires. Scymnus de Chio remarque avec raison, qu'Hérodote s'est trompé, & qu'il y avoit sept journées de chemin : c'étoit pour chacune un peut moins de quatorze lieues.

En Afrique, observateur exact du cours inférieur du Nil, depuis l'Éthiopie jusqu'à la mer, à travers l'Égypte, il ne connoissoit point le cours supérieur du fleuve, en remontant 11,30, seqq. vers la source; découverte réservée à des Missionnaires du dernier siècle: aussi déclaroit-il, que personne n'avoit rien à

Hist. Tome XXXVI.

1

4

1

3

:1

.

1

:

7

1

نا نا

3

·J

.

Herodot, 111,

Si M. de la Nauze avoue qu'Hérodote a montré trop de crédulité à l'égard des objets dont on vient de parler, il trouve en même temps qu'une sévère critique a inspiré quelquesois aussi à l'historien trop de défiance sur d'autres points de Géographie. Hérodote dit que, malgré toutes ses recherches en Asse & dans la Grèce, il ne put trouver personne qui eût vu. les îles Cassiterides d'où venoit l'étain, ni l'Eridanus d'où venoit l'ambre. On fait depuis long - temps, que les îles Cassiterides sont les îles Britanniques, & l'on présume que l'Éridanus est ici la Rhodaune rivière de Prusse. Apparemment que les marchands Phéniciens faisoient mystère de la position des îles & du fleuve: en conséquence, Hérodote refuse d'en reconnoître l'existence, c'étoit aller trop loin. Pline prenant cet Eridanus pour le fleuve du Pô, tomba dans une autre méprise. Il est fort étonnant, dit-il, ce que nous croyons pourtant fur la parole d'Hérodote, que l'Asie, la Grèce, Hérodote sui-même. ne connussent personne qui est vu le Pô. A la vue des fautes de ces deux écrivains, qui se ressemblent si bien entre eux, par le mérite & par le sort de leurs ouvrages, quoique d'un genre différent, toujours conservés dans des bibliothèques & jamais assez étudiés, on est affligé de les voir l'un & l'autre, sujets de temps en temps à payer tribut à l'humanité.

Ces observations prouvent que si la géographie d'Hérodote n'est exempte ni d'erreurs, ni de méprises, elle ne méritoit pas l'indigne traitement qu'elle a reçu; & M. de la Nauze est révolté de lui voir essuyer le plus cruel outrage, précisément de la part des anciens Géographes. Strabon sur-tout s'est déchaîné contre lui comme contre Pythéas, contre Ératosthène, contre Hipparque. Hérodote, ajoute M. de la Nauze, est assez vengé par son propre ouvrage qui subsiste; les autres sont pleinement justissés par des historiens sans prétention, mille sois plus croyables que des écrivains passionnés. Il y en a qui ont blâmé la géographie d'Hérodote mal-à-propos aussi, mais de meilleure soi: ils voyoient de leur temps tel peuple situé dans tel pays, & accusoient l'historien d'erreur, pour l'avoir placé ailleurs, au lieu de songer que les changemens des limites, sort communs sur-tout dans les siècles reculés, apportoient de fréquentes variations dans les dénominations géographiques.

Pour l'intelligence de la géographie d'Hérodote, il ne faut donc pas nous attendre à de grands secours de la part des Anciens. Nous adresserons - nous aux écrivains modernes? écontons M. de la Nauze. Cellarius est le seul, dit-il, qui ait embrassé l'ancienne Géographie dans toute son étendue, en citant pour preuve de chaque position les textes mêmes des auteurs Grecs & Latins; ouvrage d'un grand travail & d'une ressource infinie pour les amateurs de l'antiquité. Il auroit pu, sans s'écarter de son plan & de sa méthode, recueillir également les textes d'Hérodote, nécessaires pour faire sentir que la géographie de l'historien, quoique bornée, méritoit beaucoup d'attention: l'exactitude à le citer ainsi à la tête des autres écrivains de siècle en siècle, auroit même fourni des matériaux à l'histoire de la Géographie. Ce n'est pas ainsi que Cellarius en a usé. Il a passé trop souvent Hérodote sous silence. soit dans les endroits où il s'accordoit, soit dans ceux où il ne s'accordoit pas avec les écrivains postérieurs. Les cartes même de Cellarius pourroient, contre son intention, faire quelquefois illusion sur des points importans de l'ancienne Géographie; par exemple, quand il y retranche la partie méridionale de l'Afrique, sans la conduire jusqu'à la mer; quand il supprime, ce qui lui arrive souvent, d'autres points de Géographie antérieurs & inconnus à Ptolémée, comme si

#### 68 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

celui-ci pouvoit alors nous représenter les idées & les sentimens de l'antiquité. La connoissance exacte de la géographie d'Hérodote, conclut M. de la Nauze, ne sauroit donc se trouver dans Cellarius, & encore moins dans les autre Géographes modernes, dont le travail, fort estimable d'ailleurs ne nous conduit point à la vérification des sources où ils on

puilé.

Une carte du monde connu des Anciens, ajoute-t-il, n pourra pas non plus, malgré son utilité à plusieurs égards servir à faire connoître les idées géographiques d'Hérodote Quand il seroit possible de les y faire entrer, elles y seroien confondues avec celles de plusieurs siècles suivans, & l'on n pourroit plus y distinguer Hérodote dans la soule des auteur de tant d'ouvrages anciens. Il y a plus; les positions assignée par cet historien, ne peuvent guère entrer dans une carte pareille elles en paroissent bannies par la nécessité de faire place à un Géographie plus copieuse & plus intéressante, que firent naît sur-tout les conquêtes d'Alexandre d'un côté, & celles de Romains de l'autre. La géographio d'Hérodote a si bien dispar dans ces cartes prétendues de l'ancien monde, qu'on y voi par exemple, le pays des Tartessiens effacé par la Bétique celui des Cynètes par la Lustanie méridionale, l'Ibérie p l'Espagne, la Celtique par la Gaule & par la Germanie, Scythie par la Sarmatie, & ainsi des autres. A quoi do aura-t-on recours, pour acquérir la connoissance exacte de géographie d'Hérodote? A l'ouvrage original, répond l de la Nause, à la discussion & à la confrontation des texte en attendant qu'une main, également habile & fidèle, ait dre sur l'histoire même, une carte particulière, accompagnée d' mémoire instructif, qui fournisse les preuves & de l'exactitu & des erreurs géographiques de l'écrivain.

#### ADDITION AU MÉMOIRE PRÉCÉDENT

#### SUR

#### L'ARAXE DES MASSAGÈTES, SELON HÉRODOTE.

A question que traite ici M. de la Nauze, roule sur un A question que traite les vis de mandes, qui lui paroissent mériter de nouveaux éclaircissemens. L'Araxe dont parle l'historien, quand il décrit l'expédition de Cyrus contre les Massagètes, est-il le même fleuve que celui qu'il désigne 1,201 & suiv. par le même nom, lorsqu'il fixe les limites de l'Asie? Plusieurs 17, 37 & suiv. Savans se sont décidés pour l'affirmative; quelques autres ont cru qu'il s'agissoit, en ces deux endroits, de deux sleuves différens. M. de la Nauze commence par rappeler une observation qu'il a faite dans le Mémoire précédent. C'est que l'Araxe des limites est le même que l'Araxe d'Arménie en-decà de la mer Caspienne. Car l'historien fait couler d'occident en orient le fleuve qu'il décrit en parlant des peuples septentrionaux de l'Asie; & d'ailleurs il le fait passer entre les peuples limitrophes des Sapires, & les peuples limitrophes des Colques; deux caractères distinctifs, dont un seul suffiroit pour reconnoître l'Araxe d'Arménie. Mais ce fleuve est-il aussi l'Araxe des Massagètes? C'est ce que prétend M. de la Nauze contre l'opinion de ceux qui, plaçant les Massagètes au-delà & à l'orient de la mer Caspienne, jugent que l'Araxe d'Arménie ne peut leur convenir, & croient en conséquence qu'Hérodote a confondu, sous un même nom, deux fleuves très-distingués. l'un à l'est, l'autre à l'ouest de cette mer.

Pour établir son sentiment. M. de la Nauze fait observer qu'Hérodote, après avoir placé les Issedons dans l'Europe septentrionale, comme on l'a vu dans le Mémoire, place les Massagètes au-delà de l'Araxe, vis-à-vis des Issedons: méplu ารี A egitem mora แร้, ลำท่อง ถึง ใบรางองตง ล่งออดึง: trans Araxem fluvium, e regione Issedonum. Donc, conclut M. de la Nauze, les Massagètes, situés en face des Issedons vers le septentrion,

étoient adossés, du côté du midi, à un Araxe qui ne pouvoit être que celui d'Arménie. Cependant, ajoute-t-il, les Massagètes n'atteignoient le fleuve que vers son embouchure. Ils étoient resserés dans cette partie méridionale, d'un côté par la mer Caspienne, & dans le continent par les peuples voisins des Colques, tels que les Mossques & quelques autres nommés par Hérodote. Mais si les Massagètes s'étendoient peu en largeur de ce côté-là, ils s'étendoient beaucoup le long de la côte maritime, puisque Hérodote les appelle ilros uisa; & cela devoit être: car pour atteindre aux Issedons ils s'approchoient nécessairement du Volga.

زد

.,1

31

ï

, ii

11

i,

.4

7 . 3

A cette première preuve, fondée sur le voismage des Massagètes & des Issedons, M. de la Nauze en ajoute une autre que lui fournit encore Hérodote. L'historien dit que les Scythes-Nomades, habitant en Asie, après s'être vus pressés par les Massagètes qui les attaquoient les armes à la main, gagnèrent le pays des Cimmériens, après avoir passé l'Araxe: Σκύθας της νομάδας, οικέρντας Ο τη Ασή, πολέμα πιεθέντας Tão Massayeriar, ornoday Nacarras nora por A'paklu 'An mir The Kippeedee. Ce passage montre bien clairement des Scythes en Asse postérieurement à l'irruption des Massagètes. Cependant on s'est obstiné à voir toujours les premiers hàbiter dans l'Asse, même avant l'irruption des seconds, parce qu'on avoit placé les Massagètes au-delà de la mer Caspienne. Ce premier dérangement en a produit beaucoup d'autres par une suite nécessaire; mais, dit M. de la Nauze, tout s'éclaireit par plusieurs passages de l'historien, où les aventures de ces Scythes-Nomades sont racontées dans un assez grand détail.

1.º On prétend que, suivant Hérodote même, les Scythes-Nomades habitoient l'Asie avant l'irruption des Massagètes, tandis que l'historien dit positivement que ces Scythes sont devenus habitans de l'Asie, après avoir été forcés par les Massagètes d'abandonner seur pays.

2.º Par l'Asie dont il s'agit dans ce texte d'Hérodote, on entend celle qui est au-delà de la mer Caspienne, tandis que l'Asie d'Hérodote étoit bornée en-deçà de cette mer.

3.º On donne à ces Scythes-Nomades pour patrie une prétendue Scythie Asiatique, totalement inconnue à la haute antiquité, tandis qu'Hérodote nomine les Scythes-Nomades 1v. 191 entre les autres peuplades Scythes situées en Europe au nord du Pont-Euxin, & qu'il déclare expressément qu'il n'y a point de Scythie au-delà du Tanais: Tarair 3 mora pur s'acarn gran Zzudaci.

4.° On admet dans Hérodote deux Scythies différentes: la Scythie Asiatique, d'où l'on veut que les habitans aient été chassés par les Massagètes, & la Scythie Européenne, qu'on suppose avoir été habitée & formée par les Scythes expatriés. ayant été jusqu'alors déserte. La Chronologie, dit M. de la Nauze, détruit cette nouvelle idée. L'irruption des Massagètes & la fuite des Scythes qui chassèrent à leur tour les Cimmériens, sont des évènemens d'environ l'an 650 avant l'ère Chrétienne, sous le règne de Cyaxare, roi des Mèdes; mais les antiquités des Scythes Européens remontent bien plus haut dans Hérodote. Il assure, en deux endroits dissérens, que Sésostris avoit subjugué les Scythes d'Europe; il rapporte leur propre tradition de mille ans écoulés depuis Targitaiis, leur auteur Européen, jusqu'à l'arrivée de Darius dans leur pays: il y joint le récit fabuleux des Grecs, qui attribuoient l'origine de ces Scythes à un fils d'Hercule; mais la fable même est souvent une bonne preuve de l'ancienneté des peuples.

5.º Préoccupé de l'idée que les Massagètes ont toujours habité au-delà de la mer Caspienne, on juge incroyable que leur irruption dans le pays des Scythes se soit faite en Europe: mais les Massagètes, placés aux environs du Volga, étoient fort à portée de venir passer le Tanaïs & d'attaquer de présérence les Scythes-Nomades, les seuls chez qui il y eût des bestiaux

à piller.

6.º On prétend que, suivant Hérodote, la première habitation des Scythes, après qu'ils furent chassés par les Massagètes, n'a point été en Asie, mais en Europe, dans la Cimmérie. Il est vrai, reprend M. de la Nauze, qu'à l'approche des Scythes les Cimmériens leurs voisins évacuèrent la Cimmérie, & que

#### 72 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

L. 19, 11, les Scythes la trouvant déserte y saissèrent leurs femmes & leurs esclaves; mais sans s'y arrêter eux-mêmes, ils continuèrent leur marche pour atteindre les Cimmériens fugitifs. Ceux-ci côtoyant le Pont-Euxin passèrent en Asie, & s'arrêtèrent dans la Chersonèse où est aujourd'hui la ville de Sinope, dit Hérodote. Les Scythes qui les poursuivoient, ayant à leur droite le Caucale, s'égarèrent, & changeant de route pénétrèrent par un long circuit dans la Médie, où ils dominèrent pendant vingt-huit ans. A ce sujet Hérodote observe qu'à partir des Colques pour arriver en Médie, le chemin n'est pas long, & qu'il n'y a que le pays des Sapires à traverser; mais il ajoute que les Scythes ne suivirent pas cette route, qu'ils prirent plus au nord & au-delà du Caucase: The Kartiπερθεν ομπραπόμενοι, ον δεξίη έχρητες το Καυχάσιον δορς. De tous ces faits racontés par l'Historien, M. de la Nauze conclut que les Scythes expulsés par les Massagètes eurent l'Asie pour

leur première habitation.
7. On soutient enfin

7.º On soutient enfin que l'irruption des Massagètes obligea les Scythes à passer l'Araxe; mais ce sur Cyaxare qui, après un asservissement de vingt-huit ans, délivra la Médie & en chassa les Scythes, qui allèrent rejoindre leurs semmes en Cimmérie, comme Hérodote le raconte assez en détail. Or pour aller de la Médie dans la Cimmérie il falloit passer l'Araxe d'Arménie. C'est ainsi, dit M. de la Nauze, que toute l'histoire d'Hérodote consirme la vérité du texte cité plus haut, qui porte que les Scythes-Nomades habitant l'Asse après avoir été chassés par les Massagètes, pénétrèrent dans la Cimmérie après avoir passé l'Araxe.

Ibid. 204.

Il se présente ici une difficulté. Hérodote dit que la partie occidentale de la mer Caspienne est bornée par le Caucase, & que dans sa partie orientale se trouve une plaine immense, dont une grande portion est occupée par les Massagètes: d'où s'on conclut que les Massagètes étoient placés à l'orient de la mer Caspienne. Ce n'est point ainsi que l'entend M. de la Nauze, & voici son idée. Qu'on se place au nord de l'extrémité occidentale de la mer Caspienne, la face tournée vers le pôle arctique,

73

arctique, on aura le Caucase à sa gauche, à sa droite & à sorient une vaste plaine terminée au midi par cette mer. Or c'est une partie de cette plaine qui, selon Hérodote, étoit habitée par les Massagètes. On a déjà vu que ces peuples, répandus dans les plaines du Volga, se resservoient le long de la côte occidentale de la mer Caspienne, & s'étendoient jusqu'aux embouchures de l'Araxe d'Arménie. C'est ainsi, suivant M. de la Nauze, qu'il faut expliquer Hérodote par lui-même.

A la partie occidentale de la mer Caspienne se trouve le Caucase, & de-là vers l'Orient une plaine immense occupée en partie par les Massagètes. Τὰ μι δη τουθές ἐσσίρης... ὁ Καύκασος ἐπέργει τὰ τὰ τὰ τὰ τὰ τὰ πλιον ἀνατέλλοντα, πεδίον ἀκδέκσαμ. On ne doit donc pas conclure de ces paroles, qu'Hérodote ait placé les Massagètes au-delà de la mer Caspienne.

Mais, dit-on encore, il les place indéfiniment à l'Orient, rees no re red n'his avarones. Sans doute, répond M. de la Nauze; leur pays en-deçà de la mer Caspienne, n'étoit-il pas à l'orient de la Grèce où écrivoit Hérodote? n'étoit-il pas à l'orient de l'Araxe d'Arménie, puisque l'Historien les établit parallèlement aux Issedons, dans la partie d'une plaine qui s'étend à l'est du Caucase?

Qu'on n'oppose pas à M. de la Nauze une soule d'anciens Auteurs, qui ont placé les Massagètes au-delà & à l'orient de la mer Caspienne. Tous ces Écrivains, dit-il, postérieurs au sècle d'Hérodote, ne peuvent fixer nos idées sur la Géographie de son temps. Ne sait-on pas que presque tous les peuples de l'Univers ont été sujets à des migrations, sur-tout dans ces temps reculés? Pline jugeoit que les migrations avoient eu lieu principalement dans les environs de la mer Caspienne.

Après ces observations, M. de la Nauze croit inutile de discuter les hypothèses des Savans qui ont pris pour l'Araxe des Massagètes dans Hérodote, les uns l'Oxus, d'autres le Jaxarte, & quelques-uns le Volga. Cependant comme l'opinion d'Isac Vossius en faveur du bas Oxus est aujourd'hui la plus accréditée, il ajoute aux preuves précédentes plusieurs raisons

Hist. Tome XXXVI.

L. 1, 2040

Ibid. 2011

Plin. lib. VI,

de probabilité, qui par leur union formeront une preuve non moins forte en faveur de l'Araxe d'Arménie.

L'Araxe des Massagètes, dit-il, bornoit l'empire de Cvrus. qui en les attaquant périt après avoir passé le fleuve. Ce Prince avoit déjà régné au-delà de l'Oxus, puisqu'il avoit étendu ses conquêtes jusque vers le Jaxarte, dont le cours, à peu-près parallèle à celui de l'Oxus, étoit beaucoup plus septentrional: mais on ne voit pas qu'il ait jamais régné au-delà de l'Araxe d'Arménie; c'est donc l'Araxe d'Arménie qui est l'Araxe des Massagètes. Dans l'hypothèse contraire, on est forcé de supposer que Cyrus régnant sur le haut Oxus vers l'extrémité de son empire, ne régnoit pourtant pas sur le bas Oxus, quoique beaucoup plus à portée de ses armes, par la position du pays, comme enclavé dans ses États, & comme se réduisant à une plaine immense, favorable pour un ennemi. Il n'en est pas de même pour le bas Araxe d'Arménie; après l'avoir passé, on rencontre un pays de montagnes; c'est aussi, selon Justin, dans une montagne que les Massagètes pratiquèrent une embuscade où Cyrus perdit la vie.

Lib. 1, 202.

Hérodote nous apprend que l'Araxe des Massagètes se jetoit dans la mer Caspienne par quarante embouchures. Aujourd'hui elles ne subsistent pas plus à l'Araxe d'Arménie qu'à l'Oxus: mais un reste de ces quarante embouchures se découvre assez dans une opinion rapportée par Plutarque, que le Cyrus ayant reçu l'Araxe d'Arménie, se jetoit par douze embouchures dans la mer Caspienne.

Plut. vie de Pompée.

Divers fleuves ont autrefois porté le nom d'Araxe; & l'on pense, dit Strabon, que ce nom seur a été donné à cause de quelques cataractes qui empêchoient le cours de la navigation. Le même auteur reconnoît en particulier à l'Araxe d'Arménie une cataracte; & il suppose au contraire le cours de l'Oxus entièrement libre, en disant que ses marchandises de l'Inde venoient par l'Oxus dans la mer Caspienne; & Pline dit aussi la même chose. Encore aujourd'hui nos cartes géographiques ne marquant aucune cataracte pour l'Oxus, marquent celle du bas Araxe d'Arménie.

Hérodote semble fixer à cette dernière cataracte, non la Lib. 1, 202. source, mais le commencement du bas Araxe, lorsqu'il dit que l'Araxe des Massagètes couloit de chez les Matiens, peuple situé en-deçà de la Médie proprement dite. Il est évident que l'Oxus tout-à-fait situé au-delà de la Médie, ne pouvoit en aucun sens couler de chez les Matiens. La preuve n'est pas moins décisive contre l'Oxus que contre le Jaxarte & contre le Volga.

Hérodote rapporte que les Massagètes saisoient grand usage des ornemens en or. On le comprend aisément quand on voit ce peuple habiter la côte occidentale de la mer Caspienne; car Pline affure que les Valli & les Suerni, peuples indomptables, exploitoient de son temps des mines d'or dans les montagnes des portes du Caucase, voisines de cette mer. Mais les vastes plaines qui règnent au-delà du bas Oxus, n'ont jamais montré ni mine ni sable d'or. Il est vrai que ces plaines s'étendent jusque vers le Jaxarte, & que les Russes, disoit-on, Historiale Voyages, tiroient de cette rivière un sable d'or, sous le règne du Czar a VII, p. 242. Pierre Ier; mais ils ont depuis reconnu que ce sable leur venoit de la Bucharie au voisinage de l'Inde.

Si les Massagètes avoient fait passer le bas Oxus aux Scythes-Nomades, ceux-ci, continue M. de la Nauze, avant de passer le fleuve, auroient donc habité le pays voisin du bas Oxus contigu à la Médie, & dans leur fuite ils auroient parcouru successivement toute la côte orientale de la mer Caspienne, toute la côte septentrionale, tout l'intervalle depuis la mer Caspienne jusqu'au Pont-Euxin & à la Cimmérie, & de-là, sans s'y être arrêtés, tout l'intervalle encore du Pont-Euxin à la mer Caspienne, dont ils auroient longé en partie la côte occidentale, & seroient arrivés ensuite dans la Médie, sur la côte méridionale de cette mer; circuit prodigieux & incroyable pour une marche non interrompue, comme il paroît que fut celle des Scythes. N'est-il pas plus vraisemblable qu'ils étoient sortis de leur pays voisin de la Cimmérie?

Enfin dans l'hypothèse qui, au lieu de les faire aller d'occident en orient dans la Cimmérie, les y fait venir d'orient Ibid, 21 s.

en occident, il faudroit que les Cimmériens qui sortirent d'Europe pour les éviter, fussent allés à leur rencontre. M. de la Nauze ne pousse pas plus soin l'article des probabilités; celles qu'il vient d'exposer, sui paroissent suffisantes, quand d'ailleurs tout seroit égal, pour prouver l'identité de l'Âraxe d'Arménie & de l'Araxe des Massagètes.

#### D'HÉRODOTE ERREURSUR L'ARAXE.

UELQUE pressantes que puissent être les raisons déduites par M. de la Nauze dans l'addition dont nous venons de rendre compte, elles n'ont pas paru suffisantes à M. de Guignes, pour justifier pleinement Hérodote au sujet de

ce qu'il a écrit sur l'Araxe.

D'abord M. de Guignes convient que l'Araxe dont parle l'historien au quatrième livre, est incontestablement celui d'Arménie; mais il ne peut se persuader que l'Araxe du pays des Massagètes dont il est question dans le premier livre, soit le même que celui d'Arménie. Il pense donc qu'Hérodote a confondu deux objets, deux fleuves différens, sous la même dénomination: méprise d'autant plus pardonnable à un auteur si ancien, à l'égard de contrées si reculées, qu'on doit lui savoir gré de son exactitude, & s'étonner qu'il ne lui soit pas échappé un plus grand nombre de fautes.

M. de Guignes insiste sur les expressions dont se sert Hérodote dans le premier livre, en fixant la position des Massagètes. Cette nation, dit-il, est à l'orient; ce qu'il explique bientôt d'une manière plus précise, en disant qu'à l'est de la mer Caspienne, s'étend une plaine immense, dont une partie est habitée par les Massagètes que Cyrus avoit formé le projet d'attaquer. Il lui paroît évident que cette position est donnée par l'historien comme orientale, non relativement à la Grèce, ni au Caucase, mais relativement à la mer Caspienne, parce

L. I, 202.

que c'est le sens le plus naturel, & que d'ailleurs Hérodote assigne les limites de cette mer. Par conséquent, comme le Caucase est réellement à l'extrémité occidentale, il saut aussique la vaste plaine s'étende depuis l'extrémité orientale de la mer Caspienne; & comme les Massagètes occupent une partie de cette plaine, il saut donc qu'Hérodote ait placé ces peuples à l'orient de la mer. Donc l'Araxe, au-delà duquel il les établit, ne peut pas être celui d'Arménie, qui est occidental, de même que le Caucase.

Au-delà de ce fleuve d'Arménie, tout ce qui s'étend au nord, dit M. de Guignes, n'est qu'un amas de montagnes prolongées jusque sur les bords de la mer Caspienne. Il n'y a de passage libre, & même fort étroit, que le Derbend. Plus à l'ouest, ce ne sont également que de songs défilés dans les montagnes. Cette vaste chaîne de montagnes ne finit qu'à Terki, au sud de l'embouchure du Volga. Les Massagètes qui, suivant Hérodote, habitoient une vaste plaine près de l'Araxe, ne pourroient donc, conclut M. de Guignes, être placés que dans ces plaines sablonneuses & désertes en plusieurs endroits. qui se rencontrent au nord de Terki. Or du Terki à l'Araxe d'Arménie, la distance n'est pas petite; & comme dans cet intervalle il n'y a point de vaste plaine, il faut supposer que le roi de Perse, pour aller attaquer les Massagètes, se sera imprudemment engagé dans une multitude de défilés trèsdangereux pour ses troupes. L'embarras sera bien plus grand encore, si au lieu de placer les Massagètes près du Volga, comme le prétend M. de la Nauze, on les établit à l'orient de la mer Caspienne, comme le récit d'Hérodote porte à le croire. Car alors Cyrus, outre cette chaîne de montagnes au nord de l'Araxe d'Arménie, auroit été obligé de traverser le Volga & une étendue confidérable de pays, avant d'arriver à l'ennemi qu'il vouloit attaquer. Ne lui étoit-il pas incomparablement plus facile de le joindre en dirigeant sa route à l'est, & passant le fleuve Oxus?

M. de Guignes fait une autre observation. Si les Massagètes occupoient une vaste plaine aux environs du Volga, comment

Hérodote, à la fin de son premier livre, a-t-il pu dire que ce peuple vivoit en partie du poisson que l'Araxe lui fournissoit en abondance? Il est vrai qu'Hérodote dit qu'ils vivoient aussi d'animaux & de lait, sans rien semer; ce qui peut faire croire que les Massagètes voisins de l'Araxe vivoient de leur pêche, tandis que ceux de la plaine avoient d'autres ressources. Mais en comparant le récit de Ctéssas avec celui d'Hérodote. M. de Guignes pense que l'expédition de Cyrus ne pouvoit avoir pour objet que des peuples à l'est de la mer Caspienne. Ctésias nomme Derbices les peuples que Cyrus attaqua, & chez lesquels il périt. Ces Derbices avoient dans leur armée des Indiens & des éléphans. Il ajoute même que les Indiens donnoient du secours aux Derbices dans cette guerre. ce qui suppose qu'ils étoient voisins les uns des autres. Aussi Etienne de Byzance place les Derbices dans l'Hyrcanie; c'étoit apparemment quelques hordes des Massagètes. D'ailleurs Ctésias joint aux Derbices les Saca; & l'on sait que ces derniers, qui habitoient à l'orient de la mer Caspienne, étoient confondus avec les Massagètes. M. de Guignes conclut que l'Araxe dont parle Hérodote, quand il raconte l'expédition de Cyrus contre ces peuples, ne peut être que l'Oxus; ce qui

» dit-il en finissant, se trouve par-tout exact, s'il désigne l'Oxus » sous le nom d'Araxe: il ne s'est trompé que sur le nom du

paroîtroit plus certain encore, si l'on consultoit les Historiens & les Géographes postérieurs à Hérodote, que M. de la Nauze a cru devoir écarter. Ceux qui ont pris l'Araxe pour le Jaxarte. ajoute M. de Guignes, ne contredisent point Hérodote ni Ctésias, à l'égard de la position des Massagètes, ces deux fleuves n'étant pas fort éloignés l'un de l'autre; mais l'opinion de ceux qui le prennent pour le Volga, lui paroît insoutenable relativement à l'expédition de Cyrus. « Hérodote,

» fleuve; ce qui a pu lui arriver par oubli ou par négligence.

» ou peut-être par une certaine ressemblance du mot Oxus avec » la fin de celui d'Araxès; & en conséquence il a décrit en partie l'Araxe d'Arménie, en voulant parler de l'Oxus."

Tel est aussi le sentiment qu'après Vossius & Cellarius.

avoit adopté M. d'Anville dans sa Géographie ancienne abrégée, publiée en 1768, & qu'il a entrepris de fortissier par de nouvelles raisons, dans un Mémoire qu'il a sû à la Compagnie sous ce titre.

#### DES FLEUVES DU NOM D'ARAXE.

M'ANVILLE commence par observer que plusieurs Nov. 1768. fleuves ont porté le nom d'Araxe chez les Anciens. « Les Dix-mille, dans Xénophon, dit-il, rencontrent un Araxe en Mésopotamie, qui ne peut être différent du Chaboras « que l'Euphrate recoit à Circessum. Alexandre passa un Araxe « dans la Perse, pour arriver à Persépolis; & cette rivière est « connue sous le nom de Bend-emir, qu'une digue, pour le « contenir, lui a fait donner. Strabon nous apprend que le «L.x1, subfin, Pénée de la Thessalie avoit été nommé Araxe, parce qu'en « percant le mont Olympe & l'Ossa, pour se rendre dans la « mer par une bouche appelée actuellement Lyco-stomo, il avoit « cela de commun avec l'Araxe d'Arménie, qui en effet, à « l'issue du Campus Araxenus, perce également des montagnes, « entre lesquelles il semble disparoître, près d'un lieu nommé « Ordovar. Le passage du Rhône au fort de Cluse (a), en feroit « un Araxe; & s'il faut une pareille circonstance, pour que « l'Oxus puisse porter le nom d'Araxe, on la trouve dans le « cours du Gihon ou de l'Oxus, à l'entrée du Kharas'm ou « du pays des Chorasmiens, la Géographie actuelle y connoissant « la cataracte de Djanishir, où ce fleuve traverse aussi des mon- « tagnes. La digue de Bend-emir n'en pourroit-elle pas tenir « lieu pour l'Araxe de la Perse proprement dite, par la manière dont elle auroit été construite? »

M. d'Anville conclut de ce détail, que le terme d'Araxe est moins un nom propre qu'un nom appellatif, sur-tout pour les fleuves qui sont dans le cas indiqué par Strabon à l'égard du fleuve Pénée. Il convient que lorsqu'Hérodote parle

(a) Non de l'Écluse, selon l'usage vulgaire.

de l'Araxe qui coule vers le soleil levant, cette particularité convient à l'Araxe d'Arménie, à l'exclusion de l'Oxus. Mais quand l'historien dit ailleurs que l'Araxe sort des monts Matieni, de même que le Gyndès, M. d'Anville y trouve une difficulté à l'égard de l'Araxe d'Arménie.

« Il faut observer, dit-il, qu'un espace de cent lieues " Françoises, en droite ligne, sépare les sources de l'Aras, près » de Hassan-Cala, d'avec celles du Kara-Sou qui répond au » Gyndès, comme je l'indique dans la Géographie ancienne » abrégée. Les montagnes qui donnent naissance à ces rivières. » sont plus écartées l'une de l'autre que les Pyrénées ne le sont » des Alpes les plus prochaines, & même que la Vosge ne l'est " des Cévennes. La plus considérable des branches qui forment " l'Euphrate ou le *Murad-Siai*, coupe cet intervalle; & deux » lacs fort léparés l'un de l'autre, quoiqu'ils paroissent se joindre " dans d'autres cartes que celles que j'ai publiées, y remplissent » un grand espace, où l'Araxe & le Gyndès n'ont aucune » partie de leur cours qui pût les rapprocher des mêmes mon-" tagnes. Si la source du Gyndès (c'est-à-dire du Kara-Son) » est dans les monts Matiens, comme le dit expressément Bid. 189. » Hérodote dans un autre endroit, ces monts sont précisément » au midi du plus reculé de ces lacs, & dans la distance marquée » ci-dessus à l'égard de l'origine de l'Araxe d'Arménie. Ptolémée » donne à la Médie, dans la partie nommée Atropatène, le lac " dont on vient de parler; & le nom qui se lit Marcianes, » doit être évidemment Mantianes ou Matianes. C'est de ce " lac que parle Strabon, sous le nom de Spauta, que l'on re-" trouve dans la Géographie Arménienne de Moyse de Khorène, " sous la forme de Capotan. Ce que Strabon dit du sel qu'il » produit, est confirmé par Gyllius & par un voyageur à la » suite de M. d'Aramond, Ambassadeur de France auprès de " Soliman. L'usage actuel est de le désigner par le nom d'une " ville voisine, celle d'Urmiah. Il est à propos de savoir que » Matiana, contrée de la Médie, loin d'être plus proche de " l'Arménie que la source du Gyndès, en est peut-être plus In Stathmis : éloignée. Matiana Media, dans Isidore de Charax, est au-delà Parthicis. d'Aprobatana d'Aprobatana ou d'Ecbatane, & sous les portes Caspiennes. « La proximité de la Matiane & du mont Parachoatras, dans « Strabon, pourroit donner un plus grand éloignement. »

P. 514, edit. Par. 1620.

M. d'Anville conclut que l'intervalle qui sépare la source du Gyndès de celle de l'Araxe, est trop grand pour ne pas reconnoître qu'Hérodote s'est exprimé à cet égard d'une manière peu exacte, & qu'on ne peut insérer de ce qu'il dit sur la source de ce sleuve & de son cours d'occident en orient, qu'il s'agisse dans son récit du seul Araxe de l'Arménie.

Hérodote (b) attribue à l'Araxe une particularité bien remarquable. Il en sort, dit-il, quarante canaux qui se perdent tous dans des marais, à l'exception d'un seul. Celui-ci traversant un sol plus facile ou plus solide ( ) na Sups ), se rend dans la mer Caspienne. « Or ce qu'on ne voit point dans l'Araxe d'Arménie, se montre, dit M. d'Anville, dans un « autre Araxe qui est l'Oxus; & à cet égard, la Géographie « actuelle ne laisse subsister aucun doute. Ptolémée donne à « l'Araxe Arménien une embouchure dans la mer Caspienne. « qu'on ne lui connoît point. On lit dans Strabon, que l'Araxe « Pag. 5014 le rend dans cette mer, près du Cyrus ( m) noior); mais « dans Pline, a Cyro defertur (Araxes) in Caspium mare: ce « qui est positif. Plutarque, dans la vie de Pompée qui avoit « porté la guerre jusqu'en Albanie, dit de même, quoiqu'il ne « dissimule pas que d'autres conduisoient l'Araxe à la mer près « du Cyrus. Appien s'exprime d'une manière très-expresse, en « In Minhridat, disant qu'entre les rivières que reçoit le Cyrus, l'Araxe est le « plus considérable. Quand on supposeroit que l'Araxe ne versoit « pas autrefois, comme aujourd'hui, toutes ses eaux dans le Kur, « cette circonstance ne satisferoit qu'à la moins importante de « celles que demande Hérodote; & on n'a aucune notion que « le Mogan côtoyé par l'Aras tendant vers sa jonction avec le « Kur, ait contenu des lagunes recevant un grand nombre de « dérivations, & dont il ne reste aucune apparence, quoique la «

<sup>(</sup>b) Ι, 202. Στόμασι δὲ ἐξερεύρεται περαφάκοντα, τῶν τὰ πάντα πλίω ἐνὸς, ἐς ἐκιστε καὶ πακάγεα ὀκολοδοῖ... τὸ δὲ ἐν'τῆν τομάτων τῆς Α΄ εμξίω ρίει διὰ καθαρὰ εἰς τὰν Κααπίω Βαίλακταν.

Hist. Tome XXXVI.

» Géographie ne manque pas de lumières pour cette contrée qu'on » sait avoir été traversée par plus d'un voyageur moderne.

Le récit d'Hérodote convient au contraire très - bien à » l'Oxus ou au Gihon. « Ce fleuve appelé par les Persans » Abi-Amu, par les Tartares Amu-Daria, c'est-à-dire eau ou » rivière d'Amu, du nom d'une ville située peu loin de sa rive » gauche, à la hauteur de Bukara, se rend dans un lac salé » dont le nom est Arall. & auquel on donne la qualification » de mer. Le Jaxarte, nommé Sihon dans les Géographes » orientaux, & par les Tartares Sir, d'un nom qui paroît le » même que Silis, propre au même fleuve chez les Scythes. » au rapport de Pline, se rend également dans Aral-skoé More, » comme disent les Russes qui ont éclairé la Géographie sur cette » contrée. L'un & l'autre fleuve avoient autrefois leur cours » jusqu'à la mer Caspienne; mais on se tromperoit si l'on croyoit. » que le lac n'existe que parce que les eaux que recevoit la mer » Caspienne l'ont formé. Les Tartares n'ont point vu sans » ombrage que la côte orientale de la mer Caspienne sût depuis » quelque temps visitée par des bâtimens Russes; & on prétend » qu'un Officier commandant de ces bâtimens ayant-reconnu » l'entrée de l'Amu - Daria ou de l'Oxus, la trouva desséchée » quand il revint une seconde fois. Le canal principal du fleuve » qui passoit par Urghenz, capitale du Kharas'm, est actuellement » à sec, ce qui a fait presque déserter cette ville, & laisser des » terres sans culture aux environs. En obstruant l'ouverture de » ce canal, les eaux qui lui étoient restées après plusieurs » dérivations, ont reflué dans le canal, & l'ont vraisembla-» blement agrandi de ce côté-là. Dans la première partie de » ma carte d'Asie, continue M. d'Anville, c'est d'après un » morceau manuscrit des porte-feuilles de la Bibliothèque du » Roi, que les environs d'Urghenz sont figurés, & d'une autre » manière que dans la plus générale des cartes que contient » l'Ouvrage du P. du Halde sur la Chine. Mais indépendam-» ment de ce qui ne consiste que dans le détail d'un objet » particulier, le lac se fait connoître bien antérieurement au » changement arrivé dans le cours du Gihon. On le distingue

à l'orient de la mer Caspienne, dans une espèce de mappe- « monde que l'on peut estimer de la fin du treizième siècle, « tirée du cabinet de Paul Pétau, avec plusieurs autres cartes « particulières du même temps, publiée dans la collection des « Gesta Dei per Francos, & dont i'ai fait mention dans un « Mémoire sur le rempart de Gog & de Magog. Le lacus « Chowaresmia, selon un morceau d'Abusseda, donné par « Mémoires de l'Acad. Greaves, est le lac même dont il s'agit, & ne sauroit être la « T. XXXII. mer Caspienne du même Géographe, qui dans la description « qu'il fait de cette mer en rapportant les différens noms de « Cozar, de Tabaristan, de Jurjan, ne sait point entrer un autre « nom qui ne lui convient point. Mais on ne peut pas douter « que ce lac (c) n'ait existé de tout temps, puisqu'on le reconnoît « dans Hérodote, & qu'il sert à vérifier la description qu'il donne « d'un fleuve Araxe, différent de celui d'Arménie.»

Pour établir cette différence, M. d'Anville insiste, comme M. de Guignes, sur les limites que l'Historien assigne à la mer Caspienne, bornée au couchant par le Caucase, & ayant au levant une plaine immense, dont une partie est occupée par les Massagètes, auxquels Cyrus entreprit de faire la guerre. Hérodote place donc incontestablement ces peuples, non en deçà, mais au-delà de la mer Caspienne. Quand leur nom se rencontreroit ailleurs que dans cet emplacement, ne conviendroit-il pas de s'arrêter à celui que l'Historien détermine si distinctement pour ce qui doit faire l'objet de sa narration? Peu importe que quelques hordes de Massagètes, détachées du gros de la nation, se soient portées dans quelques autres cantons particuliers. On fait que le mouvement naturel aux nations Scytiques, les a fait passer dans différentes contrées. Tels ont été les Issedones: & l'on ne peut douter, dit M. d'Anville, que l'emplacement du corps principal de cette nation, n'ait été partagé entre la Scythie au-delà de l'Imaüs & la Sérique. Sur quoi il renvoie à un Mémoire imprimé

Digitized by GOOGLE

<sup>(</sup>c) Ce lac, qu'on ne voyoit sur aucune carte touchant l'ancienne Géographie, paroît avec cette indication, Paludes recipientes Araxem apud Herodotum, dans l'Orbis veteribus notus, publié par M. d'Anville en 1763.

, dans le tome XXXV de ce recueil. On y voit des Issedones écartés vers l'occident, d'autres dans l'Inde; mais on peut dire que ce n'est point de ces essaims particuliers que veut parler Hérodote, quand il place les Massagètes dans le voisinage des Issedons. Et si la contrée de ces Massagètes attaqués par Cyrus, étoit à l'orient, ainsi que l'assure l'Historien dans le même endroit, comment l'Araxe qu'il lui fallut tarverser, seroit-il celui de l'Arménie, puisqu'au contraire l'Arménie est entre le couchant. & le nord? Cyrus bâtit sur le Jaxarte, plus septentrional que l'Oxus, une ville, appelée de son nom Cyreschata, dénomination qui la distinguoit d'autres villes portant le nom de ce Prince. Alexandre la remplaca par une autre, qui fut aussi distinguée des différentes Alexandries, par l'épithète ultima. Cette ville atteste que cette contrée fut celle de l'expédition de Cyrus; car la vie de ce Prince n'offre aucune autre particularité qui ait pu donner lieu à la construction de cette place.

« Un endroit bien digne de remarque dans Strabon, ajoute M. d'Anville, c'est qu'après avoir parlé de l'Araxe de l'Ar-" ménie, il le distingue formellement d'avec l'Araxe d'Hérodote. Lib. x1, " avec cette circonstance qu'il sépare les Scythes d'avec les p. 531, edit. Bactriens, ce qui ne peut absolument s'entendre que de Parif. 1620. l'Oxus. Nous sommes encore redevables à Strabon d'ap-" prendre que Callisthène, qu'on sait avoir suivi Alexandre assez avant dans les contrées de l'orient, pensoit de même (d). Ce point de séparation par l'Oxus entre deux grandes con-» trées, nous est encore marqué, comme subsistant, dans la » Géographie orientale, laquelle fixe au fleuve Gihon ou Abi-

> (d) Ce passage de Strabon est en effet bien remarquable. On rapporte, dit-il, qu'autrefois les eaux de l'Araxe d'Arménie n'ayant point d'issue, restoient stagnantes dans les plaines, où Jason pratiqua une saignée par laquelle les eaux se précipitent dans la mer Caspienne. Ce récit, ajoute-t-il, a quelque probabilité; mais celui d'Hérodote n'en a point. Cet Historien dit que ce sleuve coulant des Matianes, l

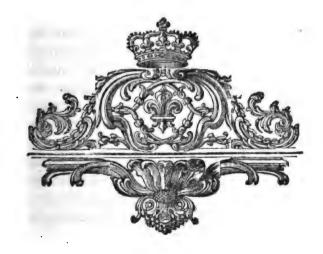
se partage en quarante branches, & qu'il sépare les Scythes des Bactriens. Il a pourtant été suivi par Callisshène: Και महत्त्वर & Αρμορία देता नी ορών καπαδάντα, πλατυνέδαι φασί το παλαίν καί मध्यम् (सर वे कार रेक्कास्मर्धराह मार्गाह है Exorme d'égodor. l'agora de . . . moinous नां में मुद्रक्षित्र , में में द्र स्वन्तर एवं ने प्राणे ने volup eis the Kacmar Sahaslar on 3 συμβαίτει βεων βπί τον καιπερράκτιω • Amou, les limites respectives de l'Iran, qui s'étend aux « provinces de la Perse & du Touran, qui est le pays Turc « ou Tartare. De-là l'usage établi d'employer un mot Arabe, « qui signifie au - delà du fleuve, pour désigner les terres qui « succèdent immédiatement à celles de l'Iran. »

Telles sont les discussions qui ont occupé dissérentes séances de l'Académie, sur un point de l'ancienne Géographie assez difficile à décider.

παμείς. από με ντ ο λόρος ποι το Α΄ ράζο ποπικό λερόφος έχει το περανότ. Ο΄ εξ Η΄ ερθόταις ν πάνυ. Φποί γο δι Μαντιανών πόντο ρέντα, , είς πεθαράκοντα πυπιμός χίζεδαι, μερίζειν ή Σκυθας η Βακπριανός... Και Καλλιθότης ή πολύθησον πίσω.

On ne voit aujourd'hui, dans aucun endroit de l'histoire d'Hérodote, qu'au

rapport de cet Historien l'Araxe sépare les Scythes des Bactriens. Y auroit-il donc à cet égard quelque lacune dans les écrits d'Hérodote, ou quelque faute dans le texte de Strabon, ou le Géographe auroit-il été mal servi par sa mémoire!



## SUR LA MESURE DU STADE EMPLOYÉ PAR HÉRODOTE;

Pour servir de suite au Mémoire sur l'idée générale de la Géographie de cet Écrivain.

Es Savans modernes qui avant ce siècle ont écrit sur les mesures anciennes, n'ont reconnu dans Hérodote &

dans les écrivains Grecs de la haute antiquité, que le grand stade, pareil en longueur au stade Romain; & c'est une opi-

T. xxv111,

nion dont les Savans étrangers ne paroissent pas encore trop désabusés. Dans un Mémoire imprimé, M. de la Nauze avoit désà montré, quoiqu'en passant, qu'Hérodote avoit constamment sait usage d'une seule espèce de stade, dont dix composent le mille Romain. Comme on lui a fait observer que cette matière méritoit un plus ample éclaircissement, & qu'il manquoit encore à l'idée générale de la géographie d'Hérodote, une notion complète du stade employé par cet historien, il a cru devoir traiter ce sujet avec un peu plus de son, pour dissiper les nuages que la multiplicité des hypothèses n'a pu manquer d'y répandre. Les principaux stades dont il s'occupe dans ce Mémoire, se réduisent à trois espèces; un grand stade, environ la huitième partie du mille Romain; un petit stade, environ la quinzième; & un stade qu'il appelle moyen, environ

1.<sup>er</sup> Août 1769.

M. de l'Isle, dit-il, destiné à porter le slambeau dans les ténèbres qui nous déroboient la connoissance des anciennes mesures, & à ouvrir une carrière où l'on s'est depuis exercé avec tant de succès, aperçut dans le siècle d'Hérodote, l'usage d'un stade plus court qu'on ne l'avoit cru jusqu'à lui; mais sans oser contredire ouvertement l'opinion commune, il se

la dixième. Avant d'entrer en matière, il jette un coup d'œil fur les efforts qu'ont faits en ce genre les écrivains François.

pour découvrir la vérité.

contenta, dans sa carte de la retraite des Dix-mille, publiée en 1723, de fixer au nombre de sept cents pour un degré du Méridien, les stades employés par Xénophon. Ce sont, comme on le voit, des stades moyens d'environ dix au mille Romain, puisqu'un degré du méridien répond à soixantequinze milles Romains, & à sept cents cinquante stades moyens. M. de la Nauze ne prétend pas faire entendre que M. de l'Isse ait reconnu dans Hérodote la même espèce de stade que dans Xénophon, quoique le stade de l'un dût assurément s'ensuivre du stade de l'autre: son dessein est seu-lement d'indiquer l'époque récente de la découverte de l'ancien stade moyen, & le premier germe des opinions qui depuis ont substitué des stades plus courts au grand stade attribué mal-à-propos à Hérodote.

Vers le temps de la mort de l'illustre Géographe, M. Fréret lut à l'Académie un Mémoire rempli de beaucoup d'érudition, sur les mesures anciennes; mais tel qu'il a paru dans le tome XXIV de nos Mémoires, c'est, dit M. de la Nauze, un ouvrage posthume qui ne doit être consulté qu'avec beaucoup de précaution. Il y marque pour Hérodote l'usage varié du stade moyen & du petit stade. Il nomme encore le grand stade, comme une conséquence de la coudée Babylonienne d'Hérodote; mais ce stade étranger, eût-il été réel, n'appar-

tiendroit point à la question présente.

Dans la suite, M. de la Barre attaquant les principes de M. Fréret, tâcha d'établir, pour Hérodote & pour tous les écrivains de la Grèce jusqu'après les temps d'Alexandre, un seul & même stade de douze & demi au mille Romain. Cependant il admet dans la Grèce, non-seulement pour le temps même de ces Anciens, un grand stade dont ils n'ont fait selon lui aucun usage dans leurs écrits; mais encore pour les temps postérieurs, le stade moyen de dix au mille Romain précisément, comme établi par les Grecs, quand ils passèrent sous la domination de Rome.

Avant la publication du Mémoire de M. Fréret, M. Gibert T. xxvIII. lut à la Compagnie des observations sur les mesures auciennes.

88

Comme il y traite des stades de tous les temps & de tous les lieux, avec beaucoup de profondeur & en même temps beaucoup de précisson, il insiste peu sur Hérodote, se rencontrant d'ailleurs quelquefois avec M. Fréret, & quelquefois prenant une route toute différente.

M. d'Anville, dans divers ouvrages pleins de recherches. adjuge à Hérodote le stade moyen & le petit stade, l'un & l'autre plus développés chez lui que dans M. Fréret; & il y joint encore le grand stade en qualité de stade Olympique: mais comme il ne cite aucun exemple de ce troissème stade de l'auteur, M. de la Nauze croit qu'il suffira de renvoyer à la fin de ce Mémoire, une remarque sur le stade Olympique. Comm. Acad. Il s'arrête encore moins à un mot d'un écrivain moderne, qui décide les stades d'Hérodote pareils à ceux de Ptolémée si connus par leur prodigieuse longueur. Ainsi, pour écarter les inutilités, il n'embrasse presque dans ses discussions que le stade

P. 406.

moven & le petit stade.

On viendra peut-être à bout d'établir dans Hérodote le stade moyen exclusivement, pourvu qu'à cette nouvelle hypothèle on ajoute aussi une nouvelle méthode d'y procéder par des preuves claires & positives, & par un enchaînement de conséquences intimement liées les unes aux autres; enchaînement qui jusqu'ici n'a point été aperçu. Cette méthode plus praticable pour qui se borne au seul stade d'un auteur. l'étoit moins pour des Savans d'un plus grand mérite & d'une plus grande érudition, qui embrassant l'immensité des anciennes mesures, ont apporté moins d'attention à une mesure en particulier d'un seul historien. Ils sont tombés sur des textes isolés d'Hérodote, qui pris séparément, sans être comparés ensemble, paroissent convenir assez au petit stade; & par cette apparence, jugeant de la réalité, ils n'ont plus songé que le stade moyen y étoit applicable. C'est pourtant ce qu'entreprend de montrer M. de la Nauze, en ajoutant, selon le besoin, aux textes qui lui serviront de preuves, un mot d'explication, pour y faire sentir la convenance des mesures en stades moyens; & si ces explications prises quelquesois entre plusieurs plusieurs autres également satisfaisantes, ne sont pas toujours les véritables, elles ne laisseront pas d'être concluantes; une vraisemblance, une simple possibilité, à l'abri d'une preuve. suffit pour trancher toutes les vaines difficultés. Du moins cette méthode aura l'avantage de faire voir d'un coup d'œil à un lecteur, si les preuves sont justes & les explications probables, & de le mettre à portée de se décider aisément, pour ou contre, sur la question présente.

D'abord il faut, dit M. de la Nauze, partir du fameux texte d'Hérodote sur l'évaluation des mesures Persanes, Égyptiennes Herod, 11, 6, & Grecques. La parasange, dit-il, répond à trente stades, & le schoène, mesure Égyptienne, à soixante. On sait & il est généralement avoué qu'il n'y avoit encore alors qu'une sorte de schoène, qu'une sorte de parasange, & que la diversité de chacune de ces mesures ne s'introduisit qu'après les temps d'Alexandre; il sembleroit donc que de l'unité de l'une & de l'autre, on devroit conclure aussi l'unité de stade, du moins du stade employé par l'écrivain dans le cours de son histoire: mais comme la conséquence trouveroit des contradicteurs, ne statuons encore rien sur l'unité ou la pluralité; & cherchons avant tout, la mesure des stades, dont trente ont composé la parasange, & soixante le schoène, dans le texte cité de l'évaluation. Commençons par la parasange.

Les trente stades de la parasange de ce texte, a surviyms resaxorra casta, sont répétés ailleurs dans un autre texte. ολεσάγγης δύνατα τελάκοντα ςάδια, à l'occasion d'une route Idem, ν, 530 depuis la ville de Sardes jusqu'à l'Euphrate, à l'entrée de l'Arménie. Hérodote compte sur la route deux cents quatorze paralanges, fix mille quatre cents vingt stades; & M. de l'Isle, dans sa carte de la Retraite des Dix-mille, marque pour le même intervalle, huit degrés de grand cercle, qui font six cents mille Romains ou six mille stades moyens. Or ces six mille stades ne disserent des six mille quatre cents vingt d'Hérodote, qu'autant qu'il convient pour la différence entre la mesure directe d'un côté & la mesure itinéraire de l'autre: mais dans l'hypothèse du petit stade, la mesure itinéraire auroit

Hift. Tome XXXVI.

#### 90 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

été considérablement plus courte que la directe, ce qui implique contradiction. Par conséquent nulle difficulté que les trente stades de la parasange n'aient été des stades moyens sur la route de Sardes, & que les autres trente stades de la parasange n'aient été pareillement des stades moyens dans le texte de l'évaluation. Ces trente stades de dix au mille Romain, donnent trois milles Romains à la parasange; & c'est aussi la mesure que lui ont assignée sur d'autres principes, M. de l'Isle & d'Anville. Le premier a compté pour le temps de Xénophon. vingt-deux & demie parasanges au degré du méridien, ce qui fait pour chaque parasange trois milles Romains & environ un tiers de mille: M. d'Anville détermine pareillement la parasange à trois milles Romains pour le temps du même Xénophon, & pour le temps plus ancien de la captivité des Juifs à Babylone. Ils ont ainfi la gloire l'un & l'autre, de s'accorder entr'eux & avec Hérodote, pour les trente stades moyens de la parasange. Voici présentement ce qui regarde le schoène, point essentiel, que l'hypothèse du petit stade ne cesse de tourner à son avantage par des discussions embarrassées. M. de la Nauze le fixe par un raisonnement bien fimple.

La parasange comprenoit trois milles Romains en trente stades moyens; Hérodote sait monter la parasange à trente stades & le schoène à soixante: donc le schoène, double de la parasange, répondoit à six milles Romains & à soixante stades moyens. Cette preuve décisive paroît à M. de la Nauze avoir échappé aux désenseurs du petit stade, qui réduisent le schoène d'Hérodote à quatre milles Romains seulement, pour y pouvoir trouver seurs soixante petits stades. Entre les divers schoènes introduits après les temps d'Alexandre, celui de quatre milles Romains se rencontre pour la première sois dans des indications d'Ératosthène: il faisoit usage du stade moyen, comme on le voit, pour sa mesure de la Terre; & il comptoit quarante stades à son schoène, selon le témoignage de Pline.

Tout ceci ne persuadera point encore à tout le monde, qu'Hérodote n'ait jamais employé que le stade moyen dans

le cours de son ouvrage. On conviendra sans doute ( & comment n'en pas convenir!) que cette espèce de stade s'annonce dans le texte de l'évaluation. & même dans tous les endroits de l'auteur relatifs à l'Europe & à l'Asie: mais on se retranchera sur l'Égypte; & c'est principalement dans la description qu'Hérodote a faite de cette contrée, qu'on croira voir régner l'ulage du petit stade; c'est aussi ce retranchement que M. de la Nauze se propose de forcer, en montrant au'ici même tout dépose en faveur du stade moven.

A la partie orientale de l'Égypte, l'historien compte mille stades du mont Casius au golfe Arabique, non pas, à son ordinaire, par une distance itinéraire, mais par l'intervalle le plus court, Tero à ouvre pui rator; & nos meilleures cartes Hered, 112 géographiques déterminent l'intervalle à un degré vingt mi- 158. nutes de grand cercle, qui faisant cent milles Romains, rendent avec précision les mille stades moyens d'Hérodote. Mille petits stades ne donneroient que soixante-six deux tiers de milles Romains, au lieu de cent.

Vers la partie orientale de l'Égypte, il marque huit plèthres Bid 1244 de longueur, pour chacun des quatre côtés de la grande pyramide. M. Fréret a prouvé que ces huit plèthres répondent à six cents cinquante de nos pieds de Paris; donc les six plèthres dont le stade d'Hérodote étoit composé, répondent à quatre cents quatre-vingt-sept de nos pieds, autrement à cent neuf ou cent dix pas Romains. C'est donc un stade d'environ dix au mille Romain.

A la partie septentrionale de l'Égypte, il compte pour la longueur de la côte maritime, depuis le lac Sirbonide jusqu'au bid 6. golfe de Plinthiné, soixante schoènes, Enzora xo voi, ou trois mille fix cents stades, σάδιοι ξακόστοι τοι τοιχίλιοι; & c'est même à cette occasion qu'il établit l'évaluation qui constate si bien soixante stades moyens pour un schoène. Les trois mille six cents stades moyens de la côte maritime, y sont donc également constatés. On voudroit cependant que ce sussent de petits stades, sous prétexte que la mesure en stades moyens seroit exorbitante; & dans cette vue, on allègue pour

ce canton de l'Égypte, des mesures plus courtes, prises dans Diodore, dans Strabon, dans les Itinéraires. Mais, comme l'observe M. de la Nauze, ces mesures prises dans les terres. peuvent-elles jamais entrer dans une comparaison rigoureuse, avec la mesure d'un circuit maritime, nécessairement plus étendu, parce qu'il comprend une multitude de sinuosités? D'ailleurs Hérodote laisse la liberté non-seulement d'une réduction à faire des stades du circuit, & me ar emour, mais encore d'une extension à donner aux deux termes, un lac & un golfe, où l'on n'est point astreint aux deux extrémités les plus voifines. Enfin, quand on seroit obligé, ce qui n'est pas, de reconnoître un tiers de différence en longueur, entre la ligne droite du lac au golfe, & le circuit du Delta & du reste de la côte, il faudroit bien, après la preuve donnée du stade moyen, appliquer ici la règle de Marin de Tyr & de Ptolémée, qui veulent ce tiers de différence entre les mesures directes & les mesures des anciens Navigateurs prises terre à terre. Ce sont-là, si l'on veut, des possibilités opposées à d'autres possibilités; mais les possibilités à l'appui d'une preuve sont victorieuses, & les possibilités contrariant les preuves, tombent d'elles-mêmes.

49.

Pour le circuit du lac de Mœris, Hérodote compte aussi trois mille six cents stades, pareils, dit-il, (1001) à ceux de la côte maritime de l'Égypte: les uns & les autres sont donc également des stades moyens. A la faveur de la découverte de M. Gibert, on connoît aujourd'hui les traces du lac de Mœris dans le Barh-Jousef; & le Barh-Jousef n'étant plus qu'une lagune, il y a tant de façons arbitraires d'y adapter l'ancien circuit, qu'un calcul en stades moyens s'y prêtera facilement pour Bid. 4. la vérification de la preuve. Hérodote met aussi ses lecteurs à l'aise, pour les sept journées de navigation depuis la mer 29. jusqu'à la tête du lac : il compte, selon les circonstances, depuis trois schoènes jusqu'à neuf pour une journée de 9. navigation en remontant le Nil, selon qu'elle étoit plus ou moins laborieuse. M. de la Nauze n'infiste pas sur une autre explication concernant le lac de Mœris, dans laquelle pour

pouvoir trouver les petits stades, on avance qu'Hérodote & Diodore ont appelé, par une méprise d'expression, mesure

de circuit une mesure de surface.

Hérodote compare, non une distance directe, mais une Herod. 11, 7; route itinéraire, on, depuis Héliopolis d'Égypte jusqu'à la mer, avec la route depuis Athènes jusqu'à Pise; observant pour toute différence, que la première comprenoit quinze cents stades, & la seconde quinze stades de moins seulement, depuis l'autel des douze Dieux dans Athènes. jusqu'au temple de Jupiter dans Pise. Une précisson si scrupuleuse marque bien que l'Écrivain étoit assuré de ce qu'il avançoit; il connoissoit par lui - même tous ces dissérens endroits, pour y avoir voyagé. Or l'intervalle qu'il assignoit entre Athènes & Pise, exigeoit des stades moyens, comme il est démontré par les quatre-vingt-quatre milles romains d'Athènes à Sicvone, dans la table de Peutinger, & par les cinquante minutes de grand cercle de Sicyone à Olympie, dans la carte de la Grèce de M. de l'Isse: par conséquent les quinze cents stades d'Héliopolis à la mer étoient aussi des stades moyens. Voilà la preuve. M. de la Nauze l'avoit indiquée ailleurs, & l'on a prétendu qu'Hérodote s'est trompé, en jugeant des petits stades de la route d'Égypte, par les stades moyens de la route de la Grèce: comme si la croyance d'Hérodote n'étoit pas la preuve la plus complette de l'égalité des deux routes & de l'unité du stade; comme si, dans la supposition même qu'à cet égard il se sût trompé, son erreur encore ne constatoit pas l'intention d'employer ici son stade moyen. Mais il y a plus: le Mémoire suivant fournira par surabondance une explication assez simple des quinze cents stades d'Héliopolis à la mer. On y verra, d'après l'itinéraire d'Antonin, la description de deux routes de Péluse à Héliopolis. La plus longue, passant par Héroopolis, plus praticable que l'autre dans toutes les saisons, garnie de postes romains pour la défense de la partie orientale de l'Égypte, étoit de cent quarante milles romains. C'est donc avec cette route qu'on peut comparer les cent cinquante milles

romains, ou les quinze cents stades moyens d'Hérodote. depuis Héliopolis jusqu'à la mer : on peut même les comparer avec les quinze cents stades dont parle Diodore de Sicile. Sésostris, dit-il, pour arrêter les courses des Syriens de des Arabes, fortifia toute la partie orientale de l'Égypte, dans une longueur de quinze cents stades, depuis Péluse jusqu'à Héliopolis à travers le désert, Le vis esquou. Tout cela nous retrace les quinze cents stades moyens d'Hérodote, qui vivoit entre le siècle de Sésostris & celui des compilateurs de l'Itinéraire.

On doit reconnoître aussi pour des stades moyens, les sept mille neuf cents vingt qu'il assigne à la longueur de l'Egypte, depuis la mer jusqu'à Éléphantine, puisqu'il les annonce de la même espèce que les trois cents soixante Herod, 11, 9. de la côte maritime; voici ses paroles: J'ai fait voir que l'étendue de l'Égypte le long de la mer, est de trois mille six cents stades; j'en marquerai présentement l'étendue depuis la mer jusqu'à Thèbes : les stades y sont au nombre de six mille cent vingt, & depuis Thèbes jusqu'à Éléphantinc, de dix-huit cents. De ce texte d'Hérodote il s'ensuit donc que les stades de la longueur de l'Égypte étoient des stades moyens, comme il a été prouvé que l'étoient ceux de la côte maritime. Il est vrai que sept mille neuf cents vingt stades moyens, donnent ici une mesure beaucoup plus forte qu'une mesure prise en ligne droite; mais il faut appliquer ici une remarque que fournira encore le Mémoire dont on vient de parler. L'itinéraire d'Antonin, a marqué le long du Nil, les distances d'une ville à l'autre en milles Romains, qui excèdent considérablement la mesure directe; parce que les débordemens du fleuve exigeoient des routes dirigées de telle sorte, qu'elles circulassent plus ou moins au - delà des terres sujettes à l'inondation. Cette observation, en justifiant la longue mesure de l'itinéraire, justifie aussi la longue mesure d'Hérodote. On conçoit donc comment il comptoit pour la longueur de l'Égypte sept mille neuf cents vingt stades, quoiqu'Ératosthène, employant le même stade moyen, n'y en ait compté

que cinq mille trois cents : c'est qu'Hérodote, en qualité de voyageur, avoit suivi les routes itinéraires du pays. & qu'Eratostène, en qualité de Mathématicien qui mesuroit les degrés du méridien, pour sa mesure de la Terre, avoit suivi la ligne droite, la ligne méridienne. Il auroit pourtant dû augmenter un peu la longueur qu'il donne à l'Égypte, n'ayant compté que sept cents stades, au lieu de sept cents cinquante pour chaque degré. Ici M. de la Nauze remarque en passant. que l'illustre Mathématicien, fort exact dans la partie astronomique fut trompé dans la partie géodésique, per mensores regios; erreur corrigée depuis par l'addition que fit Hipparque.

de près d'un dixième à la mesure d'Ératosthène.

Pour terminer l'article des mesures prises par stades, dans toutes les parties de l'Égypte, il suffit d'observer que les textes d'Hérodote, comparés ensemble & déduits les uns des autres, ont donné par-tout des preuves suivies & précises du stade moyen, indépendamment des explications au moins vraisemblables, dont on auroit pu se passer, pour répondre aux présomptions contraires. Comme c'est à ces présomptions que se réduit tout ce qu'on a cru pouvoir alléguer de plus fort en faveur de l'hypothèse du petit stade, il est assez visible, selon M. de la Nauze, que par rapport à l'Égypte même, le stade moyen reste tranquille dans la possession exclusive qu'on a voulu lui contester. Hérodote, après avoir parlé de la coudée de règle Herod. 11. & d'usage, partie aliquote du stade, la distingue d'une coudée 149. égyptienne & samienne, qui mesuroit l'arure, selon lui, & Ibid. 168. apparemment aussi le nilomètre, dont la coudée, dit-on, est de dix-neuf pouces cinq lignes de notre mesure. La coudée égyptienne étoit donc une mesure isolée, qui n'entrant dans la composition d'aucun stade, ni en Égypte ni dans l'île de Samos, n'empêche point l'unité du stade moyen d'Hérodote, soit en Egypte, soit par-tout ailleurs. Tel est ce stade exclusif; le seul qu'Hérodote établisse par des témoignages positifs; le seul qu'il fasse servir à l'évaluation des mesures persanes, égyptiennes & grecques; le seul qu'il emploie à régler les journées ordinaires de chemin, chacune de deux

cents stades, qui font les vingt milles romains usités depuis pour les journées des voyageurs; le seul enfin, dont les parties aliquotes, la coudée & le pied, soient en proportion avec les dimensions prises du corps humain, vrai caractère

du stade primitif.

Que dire présentement, ajoute M. de la Nauze, d'un soupcon trop vague & trop frivole pour être injurieux à Hérodote ? On yeut qu'il ait brouillé les différens stades, sous prétexte, ajoute-t-on, qu'il n'étoit pas plus versé dans les matières de Géographie, que Strabon, Pline & les autres, qui ont perpétuellement confondu le grand stade avec un stade plus court, sans jamais en distinguer la différence. Hérodote, quoique moins habile Géographe, ne pouvoit pas tomber dans une pareille inexactitude; il n'employoit, il ne connoissoit qu'un stade unique. Apparemment que dans la suite, lorsque les Romains eurent mis le pied dans la Grèce, le grand stade y fit évanouir peu-à-peu le stade moyen. Polybe est le premier Auteur connu qui fasse mention du grand stade grec; on sait qu'il étoit pareil au stade romain, & différent seulement par la nature des pieds, plus longs d'un vingt-cinquième que les pieds romains. C. Gracchus, peu de temps après, ayant numéroté de mille en mille pas les routes de l'Empire, on en vint, selon l'idée de M. de la Barre, à négliger & enfin jusqu'à méconnoître les anciennes mesures de la Grèce. comme il arrive souvent dans les pays qui ont passé sous une domination étrangère. Avec Hipparque, contemporain de Gracchus, les connoissances de l'Astronomie physique furent pour long-temps ensévelies : ce qui dut contribuer encore à étouffer la mémoire du stade moyen, dont Ératosthène & lui avoient fait usage. Strabon expose la diversité des schoènes & des parasanges de son temps, parce qu'il les avoit sous les yeux; il ne distingue jamais les deux stades grecs, parce qu'on avoit perdu l'ancien de vue. Pline rend en milles romains, composés de huit grands stades, les stades moyens qu'Eratosthène avoit employés dans la mesure de la Terre: il en use de même pour l'évaluation du schoène de cet Astronome.

Astronome. En un mot, le stade grec étoit oublié, & cet oubli s'est perpétué jusqu'au commencement de ce siècle. Il nous reste donc aujourd'hui, c'est la remarque de M. de la Barre & de M. d'Anville, une réduction à faire dans Diodore, dans Strabon, dans Pline, toutes les fois qu'ayant copié les nombres des stades des anciens Auteurs, ils les rendent littéralement: bien entendu que nous n'abusions pas de la règle, pour en faire une application arbitraire à des hypothèles favorites, sans aucune preuve que ce soient des nombres copiés. Tant de raisons de vraisemblance font assez voir comment on a pu confondre les différens stades, sans qu'Hérodote ait pu en donner l'exemple : & ces sortes de probabilités, qu'il faut distinguer soigneusement d'avec les preuves, ne laissent pas d'être souvent comme nécessaires. pour bien persuader la vérité des preuves mêmes. L'idée que présente ici M. de la Nauze, pour expliquer l'origine de la diversité & de la confusion des stades, parut plausible: néanmoins on remarqua qu'elle laissoit subsister une difficulté digne de quelque considération. Le stade est une mesure grecque. d'abord inconnue aux Romains; ceux - ci semblent l'avoir tirée des Grecs. & ne l'avoir connue que par eux. N'en doit - on pas conclure que les Romains, loin d'introduire dans la Grèce l'usage d'un grand stade, de huit au mille, ne l'ont adopté que parce qu'ils l'y ont trouvé établi? D'ailleurs cette conséquence ne seroit-elle pas confirmée par le témoignage d'Hérodote, qui, après avoir donné les dimensions 149. du lac Mœris & des pyramides, dit que cent orgyes font précilément le stade composé de six plèthres, & que l'orgye est de six pieds? Car il paroît résulter de ce passage, que le stade étoit de six cents pieds grecs, qui répondoient à six cents vingt - cinq pieds romains, huitième partie du mille. Quoi qu'il en soit, M. de la Nauze termine son Mémoire par une conjecture analogue à la matière qu'il y a traitée.

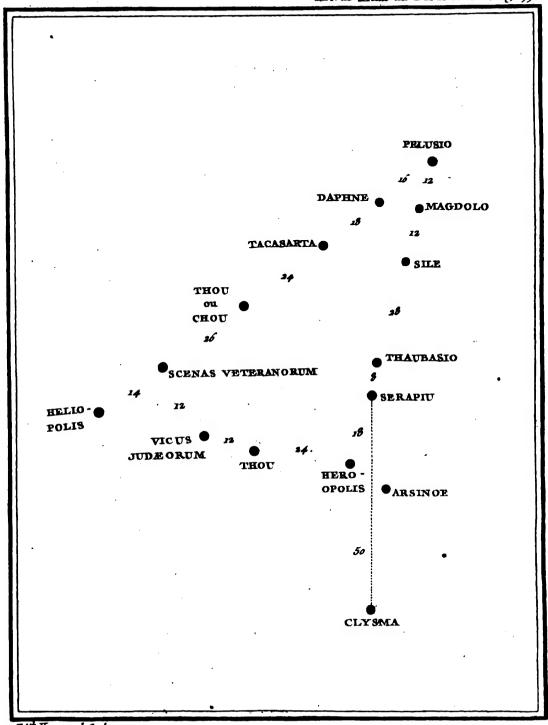
« Les Auteurs grecs ou latins, n'ont peut - être jamais connu de stade olympique, différent du stadium de Pise. «

Hist. Tome XXXVI.

N

Herod, 11,

» Censorin semble évaluer en pieds romains, trois différens » stades grecs, lorsqu'il assigne six cents vingt-cinq pieds au » stade italique de Pythagore, six cents au stade olympique & » mille au stade pythique. En premier lieu, les six cents vingt-» cinq pieds du stade italique, paroissent manifestement les six » cents vingt-cinq pieds si connus du stade romain. En second » lieu, ces pieds romains étant d'abord annoncés comme la mesure » commune des trois stades grecs, les six cents pieds romains du » stade olympique ne sauroient regarder que le stadium de Pise. » En troisième lieu, ce stadium de Pise ayant été le plus grand » de toute la Grèce, selon les anciens Auteurs, & la petitesse du » stadium de Delphes, étant de plus attestée par les voyageurs » modernes, il semble nécessaire de corriger par une réduction » les mille pieds romains de ce stadium pythique; or la correction » la plus légère qu'on puisse faire, sera de supprimer le premier » des trois traits qui figurent dans le texte de l'Auteur, le chiffie » de mille, & de lire 10 au lieu de C10, cinq cents au lieu de » mille. Alors le stade italique de Pythagore, de six cents vingt-» cinq pieds romains, aura été le grand stade grec & romain, le » seul stade grec de mesure connu de Censorin, qui sur ce point » n'étoit pas mieux instruit que Strabon, Pline & tous les » autres. Le stade olympique de six cents pieds romains, aura » été un stade de carrière & non de mesure, en un mot, le » stad um de Pise, le plus grand de la Gièce. Enfin le stade » pythique, de cinq cents pieds romains, aura été aussi un stade » de carrière, le stadium de Delphes. Ainsi Censorin ignoroit \* avec tout le monde, que ce stade pythique avoit été aussi » un stade de mesure, le propre stade d'Hérodote & de l'anti-» quité grecque, le stade moyen de dix au mille romain. M. » Fréret, après avoir tourné & retourné de toutes les saçons » le texte de Censorin, prononce qu'il est inexplicable, & qu'on » ne sauroit jamais en faire aucun usage. Je penserois comme » lui, au défaut de la correction proposée. Elle est fondée sur » l'unité du stade moyen de l'ancienne Grèce, & sur l'oubli » où dans la suite ce stade, comme ancien stade giec, sub



Elth Houseard Sculp.

enséveli: car entre divers stades qui s'introduisirent dans la « suite hors de la Grèce, on trouve quelque mention d'un stade « de dix au mille Romain, stadia mille quod facit millia centum, « dans un endroit de l'Itinéraire de Jérusalem.»

# DEUX DIFFÉRENTES ROUTES

DE

### L'ITINÉRAIRE D'ANTONIN,

Qui de Péluse conduisoient à Héliopolis.

L'Approprie les anciens Itinéraires, on y rencontre souvent des routes ou des portions de route, qui après être parties d'un même endroit, s'écartent ensuite l'une de l'autre, & vont enfin se rejoindre à un seul & même terme. Tels sont dans la partie orientale de l'Égypte, au-delà du Delta, deux chemins différens qui conduisent de Péluse à Héliopolis. On peut les figurer à peu-près de la manière suivante, avec ses noms des manssons & ses numéros des milles Romains.

La figure représente un triangle dont le côté d'Héliopolis Voy. la planche. à Péluse, en cent deux milles Romains, du sud-ouest au nord-est, le long du Delta, donne la petite route: les deux autres côtés composent la grande route; l'un de Péluse à Héroopolis, en soixante-dix-huit milles, du septentrion au midi; & l'autre d'Héroopolis à Héliopolis, en soixante-deux milles, d'orient en occident.

La question qu'à ce sujet examine M. de la Nauze, se a Juin 1769e réduit à savoir si le triangle à peu-près borné à l'occident par le Delta, à l'orient par l'isthme de Suez, au septentrion par les montagnes d'Arabie, doit subsister en bonne Géographie, ou bien s'il doit disparoître, au moyen de la grande route rapprochée du Delta, & sondue dans la petite avec ses manssons

Digitized by Google

& ses numéros. L'unité ou la diversité des deux routes doit être principalement décidée par la position d'Héroppolis, ou vers le Delta pour l'unité, ou vers le golfe Arabique en preuve de la différence. Mais peut-on, dit-il, balancer sur l'alternative. quand ceux des anciens auteurs qui ont eu occasion de parler du rapport d'Héroopolis avec le golfe, en ont tous garanti la proximité? M. de la Nauze indique leurs témoignages. quoiqu'allégués par-tout & généralement adoptés, pour fixer invariablement un point de Géographie qui jusqu'ici n'avoit iamais été contesté

Héroppolis subsistait encore sous les premiers Empereurs Romains, puisque Strabon qui avoit parcouru l'Egypte, nous apprend une révolte d'Héroopolis appaisée par Cornélius-Gallus: on ne peut donc mieux commencer que par ce Géographe voyageur, l'énumération des écrivains qui parlant de la ville comme existante, l'ont placée auprès du golse Arabique.

Il est certain, il est avoué que l'emplacement de Suez à la pointe du golfe, représente l'ancien emplacement d'Arsinoé: & Strabon déclare qu'Héroopolis est au voisinage de la même Arfinoé, πλησίον & Αρσινόης κὶ ή τ Η εφών πόλις; qu'elle est au fond du golfe, du côté de l'Égypte, c' rol pur of To A'eg Cis χόλπου, πεί τος)ς Αίγυπίου. Il place l'isthme, aujourd'hui de Suez, entre Péluse & le fond du golfe d'auprès d'Héroopolis, "Bid. p. 803. 6 3 μεταξυ ίδμος τη πηλεσίε και τη μυχού τη καθ' Η εφων πόλιν. Il observe qu'on navige depuis Héroopolis jusqu'à Ptolémais de la Troglodyte, Σποπλέκσι Σπο Ηρφων πίλεως μέχει Πτο-Idem, xvi, Aspaidos; & qu'Artémidore, célèbre par les voyages d'Égypte, avoit aussi parlé de la navigation depuis Héroopolis, le long Ibid. p. 769. de la Troglodyte, Σπο 5 Hegew πολεως πλέκσι κτι τίω Τρωγλοδυπκών. Pline établit Héroopolis sur le même golfe, Hist. Nat. v1, in quo Heroum est oppidum; ce qui peut & doit s'entendre d'une proximité morale. Quelques lignes plus haut, il avoit fixé la plus grande largeur de l'Arabie septentrionale entre Héroopolis & Charax séparé de l'Arabie uniquement par le Tigre. Arrien fait mention de la partie de l'Égypte près d'Héroopolis: A'eachas à mis mess H'essur modeus. Enfin

p. 804.

p. 768.

p. 29.

311,

Ptolémée, qui composoit en Égypte ses ouvrages de Géographie, atteste que l'Arabie s'étendoit jusqu'au fond du golfe Arabique, près d'Héroopolis: μέχει το καθ Η έσων πόλιν μυχοῦ ρ. 103, edit. τε Αραδίε χόλπου.

Le langage unanime de ces auteurs s'est perpétué dans les siècles qui les ont suivis, & il n'avoit été contredit d'avance dans aucun des siècles précédens. Bien loin de-là. Hérodote. Lans avoir employé la dénomination d'Héroppolis, n'a pas laissé de s'expliquer de manière à ôter toute ressource à quiconque voudroit placer la ville loin du golfe Arabique, au milieu de la plaine d'au-delà du Delta, inondée par les eaux du Nil pendant environ six mois de l'année.

L'identité de la ville d'Héroppolis & de celle de Patumos dans Hérodote, est, selon M. de la Nauze, solidement établie Bonjour. Mon, par les Savans modernes, sur ce que Pithom, dans la Bible, est Copi. p. 21. rendu par Pethom dans les versions coptes, & par Héroopolis dans les versions grecques: or Patumos n'étoit point dans la plaine de l'inondation. Hérodote plaçant la ville sur le fameux canal de communication de l'Égypte au golfe Arabique, la nomme ville Arabique, c'est-à-dire, comme on le voit, voisine de l'Arabie: & rien ne convient mieux à Héroopolis voisine d'Arsinoé. Les traducteurs latins d'Hérodote, au lieu de ville Arabique, disent ville d'Arabie, comme s'il eût enclavé dans l'Arabie même, la partie Arabique de l'Egypte; au lieu que l'historien ne donne jamais le nom d'Arabie qu'aux régions d'au-delà de l'isthme, & à la contrée montagneuse d'entre la rive orientale du Nil & le golfe Arabique. Il n'entend donc que le voisinage de l'Arabie, tant pour la plaine Arabique de l'Égypte, que pour la ville Arabique de Patumos; d'où M. de la Nauze conclud que Patumos, au milieu de la plaine Arabique, n'étant plus voisine de l'Arabie, n'auroit pas pu être désignée sous le titre de ville Arabique, dans les principes de la géographie d'Hérodote.

La description qu'il fait du canal entrepris par Nécos roi d'Egypte, achevé par Darius roi de Perse, & passant par Patumos, est accompagnée de circonstances qui éloignent cette

ville encore plus positivement du milieu de la plaine de l'inondation. Le canal fut tiré, non d'une branche du Delta, mais du Nil même, au-dessus du Delta, vis-à-vis de Memphis: & il fut conduit, non par le milieu de la plaine inférieure. mais par le pied des montagnes d'Arabie. Voici les termes de l'auteur. « Du Nil on dériva les eaux du canal: d'un peu » au-dessus de la ville de Bubastis, elles sont conduites par » Patumos ville Arabique, & vont se jeter dans la mer Rouge. » On commença l'excavation à la plaine d'Égypte, du côté de » l'Arabie; & là, au-dessus de la plaine, s'étend depuis Memphis, » la montagne où sont des carrières. C'est ainsi, ajoute-t-il. que » par le pied de cette montagne, le canal fut creusé dans une grande longueur, d'occident en orient ». Ces paroles font assez entendre, selon M. de la Nauze, que l'ancien canal fut dans son origine, le même que le canal rétabli par Trajan. depuis Babylon, vis-à-vis de Memphis, jusqu'à Héroopolis, suivant Ptolémée; & que si Trajan, ou plutôt Hadrien. ne poussa pas la réparation un peu plus loin jusqu'au golfe, c'est qu'il n'en étoit pas besoin, la navigation depuis Héroopolis avant subsisté apparemment du temps de cet Empereur, comme précédemment, du temps d'Artémidore & de Strabon. à la

Geogr. 1V, p. 1 0 6, edit. Bert.

p. 158.

faveur sans doute du flux & du restux de la mer.

Hérodote ajoute que le canal, après avoir coulé vers l'orient, s'avance par des détours, & que du pied d'une montagne, il se porte vers le sud-est, dans le gosse Arabique. Les cartes géographiques, dit M. de la Nauze, nous mettent parsaitement au fait de cette remarque; elles représentent, un peu en-deçà du gosse & d'Arsinoé, un petit rameau des montagnes d'Arabie, qui s'étend du sud au nord, parallèlement au gosse, avec un terrein entre deux. Le canal tournoit donc la pointe du rameau de la montagne par le nord, pour porter ensuite ses eaux vers le sud-est, comme le dit Hérodote, qui seul doit être écouté sur ce point: presque contemporain de Darius, il avoit le canal sous les yeux; & les Écrivains qui suivirent, recueillant après la dégradation de l'ouvrage, les bruits populaires, ne s'accordèrent ni entr'eux ni avec Hérodote. Je

n'en parle, dit M. de la Nauze, qu'à cause du rapport nécessaire

de l'ancien canal à la question présente.

En s'éloignant des idées d'Hérodote, qu'a-t-il fallu faire pour transporter Patumos ou Héroopolis des environs du golfe vers le milieu de la plaine de l'Inondation. & pour v conduire un canal qui venant du côté de Memphis, longeoit le pied des montagnes d'Arabie, d'occident en orient! Il a fallu, dit M. de la Nauze, tracer du sud-ouest au nord-est. une chaîne de montagnes d'Arabie par le milieu d'un terrein où Hérodote n'admettoit ni Arabie, comme on l'a dit, ni montagne, mais seulement un pays de plaine dans tout son entier, πασα υπίμ. De plus, comment dans Hérodote, la Herod, II, 70 montagne d'Arabie dont le canal suivoit le pied pour se rendre dans la mer Rouge, & qui étoit recommandable par ses carrières, seroit-elle différente de la montagne d'Arabie qu'il nomme ailleurs avec la même direction vers la mer Rouge, & avec la circonstance d'avoir fourni les pierres des pyramides? Elle présente encore aujourd'hui, avec la dénomination de montagne taillée, les marques & les creux des anciennes fouilles. On doit donc, sans aucune issificulté, mettre Hérodote à la tête des anciens auteurs qui ne permettent pas de placer Héroopolis autre part qu'au voisinage du golfe d'Arabie.

Il se présente encore, en faveur de cette proximité, plusieurs raisons de vraisemblance dont il est convenable quelquesois d'appuyer une vérité prouvée, autant qu'il est révoltant de les employer à la renverser. On pourroit donc, continue M. de la Nauze, alléguer la dénomination de sinus Heroopolites, donnée à la partie du golfe du côté de l'Egypte; faire observer que l'historien Josèphe, en conduisant Jacob de la Palestine à Héliopolis, le fait passer par Héroopolis: on pourroit expliquer pourquoi dans Étienne de Byzance, Héroopolis est appe'ée la ville du sang de Typhon, en conséquence de l'identité mythologique d'Orus & d'Apollon, de Typhon & de Python; laquelle aura fait nommer ville de Typhon, celle du nom de Pethom, de Patumos, d'Héroopolis. Mais en voilà peut-être

trop sur un article aussi notoire que l'est le voisinage d'Hé-

roopolis & du golfe Arabique.

Ouant à la détermination du degré précis de ce voisinage. elle ne paroît pas nécessaire à M. de la Nauze pour son objet: voici pourtant ce qu'il croit qu'on en pourroit dire. Le triangle proposé au commencement de ce Mémoire, donne pour l'emplacement d'Héroopolis, l'angle formé par les soixantedix-huit milles de l'Itinéraire depuis Péluse. & par les soixante-deux milles depuis Héliopolis. Le point de rencontre de ces deux lignes, tombe, selon nos meilleures cartes géographiques, à douze milles au nord-ouest d'Arsinoé: il faut bien s'en tenir-là pour la position d'Héroopolis, jusqu'à ce qu'elle soit dérangée par les observations, ou par des témoignages prépondérans à l'autorité réunie des cartes & de l'Itinéraire. Ce point est assez voisin du château d'Agerud, où le P. Sicard avoit fixé l'ancienne Héroppolis, sur les mêmes raisons apparemment que M. de la Nauze vient de proposer: mais encore une fois, on n'a pas besoin ici de toute cette précision; il suffit que cette ville ait été dans le voisinage du golfe Arabique, pour voir droit d'en conclure que la route de Péluse à Héliopolis, par Héroopolis, étoit différente d'une autre route voisine du Delta, & qu'on a tort de les confondre l'une & l'autre, pour n'en former qu'une seule. Si jusqu'ici on ne les a pas distinguées d'une manière assez précise, la proximité de la ville & du golfe, généralement reconnue, n'a pu permettre à personne de les confondre.

On voit donc clairement, ajoute M. de la Nauze, que les mansions de la grande route, situées les unes à l'orient, le long de l'isthme, depuis Péluse jusqu'à Héroopolis; les autres au septentrion, vers les montagnes, depuis Héroopolis jusqu'à Hésiopolis, embrassoient également de ces deux côtés la plaine d'au-delà du Delta. Si l'on considère même en particulier, chacune de ces mansions, on en découvre la position suffisamment indiquée par le voisinage de l'Arabie & par les postes militaires dont elles étoient garnies, suivant l'usage qu'avoient les Romains, de saire garder les frontières des

pays

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. pays qu'il leur importoit de conserver: nouvelle raison de

ne point insérer la grande route dans la petite.

Magdolum, à douze milles de Péluse, couvroit le pays de ce côté-là. Silé, ville épiscopale de l'ancienne Egypte, étoit connue encore par un poste militaire, comme l'ont remarqué. d'après la Notice de l'Empire, les Commentateurs de l'itinéraire d'Antonin. Thaubasium ou Taubastum, dans l'Augustamnique avoit un poste pareil, selon les mêmes autorités. Sérapiu, à huit milles seulement de Taubastum, n'avoit peutêtre point de troupes, mais on ne sauroit le rapporter à la petite route: A est fixé par l'itinéraire, dans ce qu'il appelle iter per partem Arabicam, où il place, à cinquante milles de Sérapiu, Clysma, port de mer au-delà de Suez, sur le golfe d'Arabie; il faut donc voir ici, dans l'expression de l'itinéraire, la partie Arabique le long de l'isthme, & non celle qui avoisinoit le Delta, d'où les cinquante milles de Sérapiu

à Clysma auroient été de beaucoup trop insussilans.

L'itinéraire compte depuis Sérapiu, par deux routes collatérales, dix - huit milles jusqu'à Héroopolis, & cinquante milles jusqu'au port de Clysma. Il a fallu tout déranger, continue M. de la Nauze, en plaçant Héroopolis, sur la petite route. L'unique Sérapiu que l'itinéraire connoisse, on la doublé; on en a fait deux : l'un un Sérapiu septentrional entre Taubastum & Héroopolis, comme dans l'itinéraire, excepté qu'on a réduit les numéros presque à rien par le déplacement d'Héroopolis; l'autre un Sérapiu méridional, qui pût approcher assez de Clysma, pour la vérification des cinquante milles. Or, d'un seul Sérapiu en faire deux, de deux routes collatérales en faire deux continuées dans la même direction, des dix-huit milles au nord d'Héroopolis en faire dix-huit milles au sud de la même ville; cela est un peu fort pour un morceau d'itinéraire qui porte les caractères de la plus grande intégrité, & qui en particulier conserve si bien, à Héroopolis sa place auprès du Delta, & à Sérapiu la sienne, dans la partie Arabique de l'Égypte le long de l'isthme.

Apics Sérapiu viennent Héroopolis, Thou, vicus Judaorum, \_Hist. Tome XXXVI.

Scenæ veteranorum & Héliopolis, toutes cinq sur la même route, iter per partem Arabicam, non vers l'isthme, comme Sérapiu, Thaubastum & les autres, mais vers les montagnes d'Arabie: & quoique la chose soit indubitable par tout ce qui a été dit jusqu'ici, M. de la Nauze juge à propos de s'arrêter un peu sur chacune des trois mansions placées entre Héroopolis & Héliopolis; d'autant plus que les Commentateurs de l'itinéraire, quoique bien convaincus du voisinage d'Héropoolis & du golse, semblent n'avoir pas trop aperçu l'arrangement, qui nécessairement en résulte, pour les trois mansions comme

places frontières de l'Égypte.

Thou, poste militaire de l'Augustamnique, selon la Notice, Thou, désigné par la circonstance partem Arabicam, Thou enfin, à vingt-quatre milles d'Héroopolis, ne sauroit être Thou de la petite route, éloigné deux fois plus de la même Héroppolis, & nommé Chou dans le manuscrit de l'Escurial; quand même ce dernier endroit le seroit véritablement appelé Thou, on sait que différens lieux, principalement en Égypte, portoient le même nom. Il s'offre encore une indication particulière pour Thou de la grande route. Hérodote, qui parle d'une ville de Butus, fort connue dans l'intérieur du Delta, parle aussi ailleurs, suivant une remarque de M. de Wesseling, d'une autre Butus, au-delà du Delia; & il étoit réservé à la sagacité de M. d'Anville de saisir le rapport de Thou avec la seconde Butus. En profitant de la découverte, M. de la Nauze y ajoute que cette ville de Butus ne peut absolument convenir qu'à Thou de la grande route; en voici la preuve. Hérodote dit que s'étant transporté dans un endroit de l'Arabie voisin de Butus, il y vit, dans un défilé de montagnes, les carcasses des serpens ailés, qu'on disoit y avoir été tués par les ibis, qui ne leur permettoient pas d'entrer en Égypte; & il ajoute que de ce défilé on débouchoit dans une grande plaine contigue à celle de l'Égypte. Qui ne voit là les montagnes d'Arabie, d'où l'on descendoit dans la plaine Arabique de l'Égypte, contiguë à celle du Delta? & qui ne voit par conséquent au voismage de ces

Herodot. 11,

montagnes Thou de la grande route? En y substituant Thou de la petite route, on a recours encore aux prétendues montagnes & à la prétendue Arabie de la plaine de l'inondation: ce n'étoit point là certainement, dit M. de la Nauze, le lieu de la scène des ibis & des serpens.

De Thou, l'itinéraire ne compte que douze milles jusqu'à Vicus Judaorum, qui ne pouvoit donc point appartenir non plus à la petite route, laquelle effectivement n'en fait aucune mention. D'ailleurs l'itinéraire place Vicus Judaorum, ainsi que Thou, per partem Arabicam. Enfin Surita rapporte avec raison Vicus Judaorum, au poste militaire, Castra Judaorum,

que la Notice renferme aussi dans l'Augustamnique.

A douze milles de Vicus Judaorum, on rencontroit Scenas veteranorum, où la Notice établit encore des postes militaires de l'Egypte: & l'itinéraire a marqué les mêmes Scenas vetcramorum, ici sur la grande route iter per partem Arabicam, & ailleurs sur la petite route iter Pelusio Memphim. Comment donc se peut-il faire, dira-t-on, que les tentes des vétérans. aboutissant à la petite route vers le Delta, atteignissent la grande route vers les montagnes! La réponse paroft aisée à M. de la Nauze. Les tentes des vétérans n'annoncent ni une ville, ni une bourgade, ni aucun lleu accompagné de bâtimens: elles devoient occuper un long terrein champêtre. donné en partage, dans ce canton de l'Égypte, à de vieux Militaires, en récompense de leurs services. Ces vétérans devenus scénites, furent, comme tous les autres scénites orientaux, dans l'usage de déplacer leurs habitations mobiles, pour des raisons de commodité, de salubrité, de subsissance. Ici donc ils transportoient leurs tentes, vu le terrein & la faison', tantôt vers le midi au voifinage des montagnes, pour éviter les inconvéniens de l'inondation; tantôt vers le septentrion dans le milieu des terres, pour tirer de celles qui leur étoient assignées, le bénéfice du débordement une sois passe; & il suffisoit pour cela que seur terrein occupat en longueur environ trois lieues vers le Delta, & autant vers les montagnes, où devoient être les postes fixes de la

Notice. Quant aux vétérans, troupe ambulante, leurs tentes aboutissoient successivement aux deux routes; & cette dissérence des deux côtés est clairement indiquée dans l'itinéraire, qui compte, depuis le terrein des vétérans jusqu'à Héliopolis, dix - huit milles sur la petite-route, & quatorze seulement sur la grande; & c'est ainsi que les contrariétés qu'on croit voir & qu'on se permet de corriger dans les itinéraires, ne sont souvent que des traits de la plus parsaite exactitude.

L'itinéraire d'Antonin, dont on ne peut ici soupçonner l'intégrité, ayant mis successivement Héliopolis sur la grande & sur la petite route, on voit, dit M. de la Nauze, comment les deux routes parties de Péluse, ne se rejoignoient parsaitement qu'à Héliopolis; l'hypothèse contraire, outre toutes les difficultés essentielles pour le fond de la question, se jette encore dans de nouveaux embarras pour la forme de l'insertion de la grande route dans la petite : on suppose arbitrairement dans celle-ci des lacunes, & dans l'une & l'autre plusieurs corrections soustractives de chiffies. Mais il lui paroit superflu d'entrer dans un plus long détail sur la différence incontestable des deux routes, qui de Péluse conduisoient à Héliopolis.

Avant de finir, il fait une réflexion générale sur les itinéraires, monumens précieux de l'ancienne Géographie, qui demandent la même circonspection, la même réserve à les corriger, que les autres ouvrages de l'antiquité. Plus l'usage des corrections est commode pour trouver dans les chiffies d'un itinéraire tout ce qu'on veut, plus elles deviennent suspectes, & il n'y a qu'une nécessité bien marquée qui puisse les autoriser. L'itinéraire d'Antonin, par exemple, marque deux routes de Vienne à Lyon. M. P. XXII, aut per compendium XVI. S'il eût manqué à faire mention de la plus courte, qui s'accorde assez avec la distance directe aujourd'hui connue, nous nous hâterions de corriger celle qui est plus longue d'environ un tiers, & notre correction porteroit à faux. Mille raisons peuvent rendre nécessaires les détours & les circuits d'un chemin: & par tout ce qu'on

vient de dire des deux routes de Péluse à Héliopolis, on voit que la plus courte, fort convenable hors le temps de l'inondation, n'excluoit pas la plus longue, praticable & commode dans toutes les saisons de l'année.

L'Égypte même en fournit un autre exemple. L'itinéraire d'Antonin marque sur les routes du bord du Nil au-dessus du Delta, les distances d'une ville à l'autre en milles Romains, qui excèdent de beaucoup la distance directe. Pour diminuer le contraste, on emploie les corrections, les réductions des chistres, quand au contraire l'inondation du Nil exigeoit, d'un lieu à l'autre, sur le bord du sleuve, des routes qui circulassent plus ou moins au-delà des terres ordinairement submergées. Avec cette facilité pour la réduction des mesures itinéraires à une ligne à peu-près droite, les corrections auroient été encore portées ici plus soin, si l'on eût reconnu la nécessité d'abréger la longueur de l'Égypte, en plaçant la ville de Syené au vingt-quatrième parallèle; position que M. de la Nauze croit avoir démontrée, il y a long-temps, dans un Mémoire sur Ératosshène.

Mémoires, some XXVI.



## MÉMOIRE

Dans lequel on prouve que dans les siècles précédens, il y avoit beaucoup de causes de malheur qui n'existent plus présentement.

DEMANDER si une nation est aujourd'hui plus heureuse ou moins malheureuse qu'elle ne s'a été dans les siècles précédens, ce seroit proposer une question souvent aussi délicate que dissicile à décider. Si elle n'éprouve pas maintenant le genre de malheur qui l'affligeoit autresois, peut-être en éprouve-t-elle d'une espèce diverse & non moins accablante. La lèpre, les seux S. Antoine, S. Elme, & ne font plus aujourd'hui les mêmes ravages que dans des siècles antérieurs. Pour être en droit d'en conclure que l'espèce humaine est présentement sujette à moins de maladies, il faudroit prouver que les anciennes n'ont pas été remplacées par d'autres peut-être encore plus redoutables & plus sunesses.

Ainsi combien d'élémens ne faudroit-il pas admettre dans le calcul nécessaire pour la solution du problème? quelle exactitude dans la comparaison qu'il faudroit faire du présent au passé! quelle adresse, quelle impartialité pour tenir une balance juste entre l'un & l'autre? Aussi cette question n'est-elle pas l'objet du Mémoire que M. de Burigny a sû à la Compagnie. Il ne considère qu'une des deux parties du parallèle qu'il faudroit établir pour la résoudre. Il n'envisage que les maux passés qui n'existent plus, sans arrêter ses regards sur les maux présens qui peut-être n'existoient pas non plus autresois. Si la destinée de l'homme n'est jamais qu'un tissu de bien & de mal, souvent du moins il se console des malheurs qu'il éprouve, par la considération de ceux dont il est exempt.

Du point de vue où se place M. de Burigny, il ne contemple

ms l'Univers entier, ni même l'Europe; un objet plus intéressant pour nous, la France seule fixe son attention. Il parcourt donc nos Annales, pour y découvrir les causes qui ont influé sur le malheur des peuples, & qui ne subsistent plus auiourd'hui.

Le premier objet qui le frappe, est cette sérocité qui caractérisoit la nation dans son origine, & qui lui étoit commune avec ses Souverains. Peut-on lire sans horreur, le récit Gregor. Turon, de la mort des enfans de Clodomir, roi d'Orléans, égorgés lill, c. 18. par leur oncle même, Clotaire, roi de Soissons, qui signala ensuite sa cruauté sur sa propre famille, en faisant périr dans les flammes, Chramne son fils, coupable à la vérité, mais 6 20. avec une femme & des enfans qui ne l'étoient pas! Ce caractère de barbarie se fait remarquer dans les guerres de ces premiers siècles. On frémit au récit que fait le roi Thierry, fils de Clovis, des excès auxquels se livrèrent les Thuringiens. Les 6.7. Généraux de Chilpéric portèrent dans les États du Roi son frère, le fer, le feu, le désastre, la désolation, avec une fureur dont l'antiquité n'a jamais fourni d'exemple, comme le remarque Gregoire de Tours. Que de vexations n'exerça pas l'insatiable avarice de Chilpéric lui-même, sur des sujets qui pour s'en affranchir, le virent réduits à la nécessité de s'expatrier! On célébrera toujours la bienfaisance de la reine Batilde, mère de Clotaire III, qui gouvernant le royaume pendant la minorité de son fils, supprima une capitation énorme qui forçoit les peuples à renoncer au mariage, ou, s'ils se marioient, à exposer & même à vendre leurs enfans. Mais l'histoire sera toujours détesser la mémoire d'Ébroin. Maire du Palais sous le règne du fils de Batilde, monstre d'ambition, de cruauté & de vices.

La sigueur des loix sur la chasse, paroît aussi à M. de Burigny tenir de la barbarie de ces siècles. On sait avec quelle inhumanité le roi Gontran, que l'histoire représente d'ailleurs a so. comme un Prince humain & même pieux, fit accabler de pierres le chambellan Chandon, accusé d'avoir tué un buffle dans une forêt royale. La mort étoit la peine de ce prétendu crime.

Contin. Freder. c. 95.

Childéric II projetant d'établir une imposition excessive: fit indignement battre de verges Bodilon qui, pour le détourner de ce dessein, avoit olé lui représenter la misère du peuple. Il est vrai qu'il porta lui-même la peine d'un tel outrage, puisque les Grands indignés formèrent contre lui une consoiration dont il fut la victime. Mais les Conjurés firent à leur tour éclater leur inhumanité, lorsqu'ayant forcé le Palais, ils massacrèrent le Roi avec sa femme alors enceinte, & un de ses fils. M. de Montesquieu n'a pas tort de dire que nos Rois de la première race étoient meurtriers, injustes.

Liv. YXXI.

cruels, parce que toute la nation l'étoit.

M. de Burigny voit le règne de l'injustice subsister après eux: Charles-Martel prendre pour lui les bénéfices les plus considérables, distribuer les évêchés & les abbaves aux principaux Seigneurs de son armée, & les cures aux Officiers subalternes. Il voit les bénéfices devenus héréditaires, ou partagés comme des biens de famille, ou assignés en dot, ou mis indécemment dans le commerce. Il voit, sous la seconde race de nos Rois, l'Europe, & la France principalement, ravagée par les courses des Normands; le pillage, les désastres. la mort, les crimes de toute espèce marcher à la suite de ces brigands, & porter la consternation de toutes parts. Tant de ravages ne pouvoient qu'accabler un État affoibli déià par ces partages continuels qu'une politique mal-adroite avoit introduits. Chaque fils de Roi prétendoit avoir une souveraineté en apanage, & bientôt le royaume se trouva divisé comme en plusieurs petites monarchies sans force & sans vigueur. On vit jusqu'à cinq Princes du sang de Charlemagne porter la couronne en même temps. Louis V, le dernier de cette race, n'avoit pour tout domaine que Laon, Soissons & quelques autres petites terres qui même lui étoient contestées.

Une autre scène s'ouvre aux yeux de M. de Burigny. Le Vatican lance ses foudres; l'interdit est jeté sur des Etats entiers pour la faute d'un seul. Rome dispose à son gré des couronnes, dégage les peuples du serment prêté à leurs Princes, & abulant d'un respect aveugle qui subjugue tous les esprits,

net plus de bornes à son autorité. A l'exemple des Papes, les Évêques veulent étendre la leur, & pour le moindre sujet de mécontentement, mettent leurs diocèles en interdit, & privent les fidèles de tout exercice de religion. Rome sut mettre à profit les entreprises du Clergé, & tourner à son avantage le pouvoir qu'il s'arrogeoit. Se prévalant de la soumission des peuples pour tous ses oracles, de quelque nature qu'ils fussent, elle prétendit que d'elle seule dépendoient les Eccléssaftiques, & que l'autorité séculière n'avoit sur eux aucune juridiction. Boniface VIII n'oublia rien pour accréditer en France cette doctrine, & il y trouva quelques entre Bonif. & c. coopérateurs. L'évêque de Pamiers osa dire au Roi, qu'il se par M. Dupry. reconnoissoit sujet du Pape tant au spirituel qu'au temporel, pages 3, 9 6 que l'autorité du Saint-Siège s'étendoit sur les Rois sans aucune distinction entre le temporel & le spirituel. Il en vint même au point de menacer le royaume d'un interdit général. Le Roi punit de la prison l'insolence du sujet: mais quoique la fermeté du Monarque, imitée par ses successeurs, & les lumières des jurisconsultes François aient arrêté les progrès de cette doctrine séditieuse, de temps en temps, dit M. de Burigny, on s'est efforcé de la faire renaître (a), & d'appuyer les conséquences qu'elle traîne à sa suite,

Un plus grand fléau pour l'État, fut, selon M. de Burigny, le droit des guerres privées, que s'arrogeoient les Seigneurs, & dont ils ne firent que trop souvent usage. Du Cange, qui a traité ce sujet avec son érudition ordinaire, dans sa 29. me Dissertation sur l'Histoire de Saint-Louis, a fait voir les désordres sans nombre, qui émanés de cette source, inonderent la France. Sous le règne de Philippe I.er elle fut un théâtre affreux de violences, de pillage, de meurtres & de

Histoire

(a) M. de Montchal, archevêque de Toulouse, a essayé de prouver dans une Differtation, que les Puissances séculières ne peuvent imposer aucupes tailles, taxes, subsides, ni autres droits sur les biens du Clergé, sans le consentement de l'Église, &c. Hist. Tome XXXV I.

M. de Burigny a fait imprimer cette Differtation dans le tome VI de l'Europe Savante, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de S.16 Geneviève, qui contient les Mémoires de Montchal. beaucoup plus corrects qu'ils ne le sont dans l'édition qui en a été publiée.

carnage. La trève du Seigneur, durant laquelle il n'étoit pas permis d'attaquer son ennemi, & à laquelle on donna des bornes plus ou moins étendues en différens temps, n'étoit pas capable de mettre un frein à la fureur guerrière. Louisle-Gros réussit un peu mieux, en affranchissant les serfs, en établissant des communes, & en diminuant la trop grande autorité des justices seigneuriales. Saint-Louis rendit en 1237 une ordonnance qui défendoit absolument les guerres dans toute l'étendue de son royaume, & enjoignoit aux Sénéchaux de punir sévèrement ceux qui prendroient les armes pour venger leurs querelles particulières; mais s'il fut obéi pendant quelque temps, Philippe-le-Bel se vit forcé d'abord de renouveler la même défense, ensuite d'accorder le privilége de guerrover, suivant la forme accoutumée, aux sollicitations tumultueuses de la Noblesse. Le roi Jean, Charles V, le profcrivirent encore; enfin par un arrêt du Parlement de Paris. en 1286, la guerre fut défendue entre les sujets du Roi.

Suivant le témoignage de Jean Le Coq.

> Dans le douzième siècle le Clergé inférieur dut beaucoup souffrir du luxe effréné des Prélats. On en peut juger par les seuls frais de visite qui souvent mettoient dans la nécessité de vendre les ornemens de l'Église, & par le règlement que fit le concile de Latran, en 1179, sous Alexandre IIL II statua que les Archevêques dans leurs visites auroient tout au plus quarante ou cinquante chevaux; les Cardinaux, vingtcinq; les Évêques, vingt ou trente; les Archidiacres, sept: les Dovens & leurs inférieurs, deux; que d'ailleurs ils ne mèneroient ni chiens ni oiseaux pour la chasse; & qu'enfin. les Évêques n'imposeroient ni taille, ni taxe sur leur Clergé. Ce siècle vit la haine de deux Rois, Philippe-Auguste & Richard roi d'Angleterre, se porter à des excès dont l'humanité rougit. Sous le règne de Saint-Louis le fanatisme signala par des atrocités son faux zèle pour la religion. Sous le règne des Valois, agité par des troubles & des séditions. ces Princes eurent recours à des voies iniques pour se défaire des sujets dont ils pouvoient être mécontens. Sans règle. sans formalité de justice, sans preuves, souvent sur de simples

soupcons. ils emplovoient la ruse ou la violence, pour les immoler à leur sûreté. Montchal, dans ses Mémoires, pré-Tome I, p. 19. tend que le cardinal de Richelieu avoit fait demander au Pape, par le cardinal de Bagni, nonce du Saint-Siége en France, un Bref portant permission au Roi de pouvoir faire mourir. sans forme ni figure de procès, des personnes en prison, quoiqu'il n'y eût preuve concluante contr'eux, ni assez de charge pour les condamner par la voie ordinaire de la justice. Souvent, ajoute M, de Burigny, les Valois violèrent les loix sacrées de l'équité, en s'épargnant le ridicule d'une pareille demande.

A ce tableau M. de Burigny fait succéder celui des vexations exercées sur la France par les papes d'Avignon. L'Université de Paris fit des efforts pour arrêter les abus énormes introduits au profit de la Chambre Apostolique, par l'avidité dévorante des Pontifes & des Cardinaux. Mais ce Corps illustre abusa souvent aussi de la considération qu'il s'étoit acquise. Il eut à se reprocher des moyens injustes pour soutenir ses priviléges; des assemblées séditieuses, des scandales, des libelles disfamatoires, des prédications offensantes, un esprit d'indocilité & de rébellion qu'il ne connoît plus sujourd'hui.

M. de Burigny remarque, en ces temps-là, dans l'administration un vice intérieur, source d'une infinité de maux dont l'État fut affligé; il veut parler des changemens continuels qui se faisoient dans les monnoies. Ce vice, qui avoit commencé sous Philippe-le-Bel, a régné long-temps; M. de Burigny, après le Blanc, le suit dans sa marche & dans ses progrès. Désordres de plusieurs espèces dans les principaux membres de l'Etat, dégradation subite & forcée dans la fortune des particuliers, engourdissement de l'industrie, anéantissement du commerce, appauvrissement du Royaume; tels en ont été les funestes effets, dont il faut espérer que l'expérience du passé garantira la postérité. Mais tandis que le peuple souffroit le plus de l'altération des monnoies, l'État étoit d'autre part réduit à la plus fâcheuse extrémité; & ce

fut sur-tout pendant la prison du roi Jean que le mai parvint à son comble. Tous les malheurs de l'anarchie se firent sentir jusqu'au commencement du règne de Charles V. Des bandes de brigands infestoient & ravageoient les provinces. Des paylans, ayant formé une affociation pour exterminer toute la Noblesse, assouvirent leur vengeance par des crimes atroces.

Froillard. 183.

35,36,41.

Ce fut dans de si tristes conjonctures que Charles VI résolut de faire la guerre aux Anglois. Les préparatifs immenses absorbèrent la fortune des particuliers. Les troupes Tw. 111, chap, mal disciplinées & mal payées pillèrent & dévastèrent tous les pays quelles parcoururent. Le désordre ne fit qu'augmenter fous Charles VII: les François & les Anglois portèrent à la fois la désolation & le désespoir dans les provinces déjà 1 épuisées par leurs Gouverneurs. Ceux - ci s'arrogeant un pouvoir absolu dans leurs départemens, l'exerçoient d'une : manière tyrannique, & sur les biens, & sur les personnes. Liv. IV. ch. 5. Il faut voir dans Froissard, l'état déplorable où les ducs

d'Anjou & de Berri, tous deux oncles du Roi & gouverneurs -

du Languedoc, avoient réduit cette province.

La France ne se montre pas à M. de Burigny dans un ' jour plus serein sous Louis XI & Charles VIII; encore moins sous François I.er après la bataille de Pavie, sans Roi; sans argent, sans armées sur les frontières, menacée d'une invasion de la part du roi d'Angleterre & d'une troupe nombreuse de paysans fanatiques attroupés dans l'Allemagne. H détourne avec horreur ses regards des règnes infortunés de François II, Charles IX & Henri III. Si la paix reparut fous le règne d'Henri IV, il trouve que l'autorité royale souffrit beaucoup, non-seulement depuis la naissance des troubles, mais encore après que l'exercice des deux religions fut permis. « Il y avoit, dit-il, comme deux États en France » au commencement du règne de Louis XIII, avant le minif-> tère du cardinal de Richelieu. Les Calvinistes avoient cent » trois places de sûreté; ils en demandèrent encore de nou-» velles, dans l'affemblée de Saumur, pour les provinces de

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Bretagne, de Normandie, de l'isse de France, de Picardie, « de Champagne, de Brie, de Bourgogne, de Forès, de « Lyonnois, de Beaujolois, de Vivarais & d'Auvergne. Et ces « demandes se faisoient avec tant d'audace, que l'on menacoit « de se soulever & d'employer la force, si on ne leur accordoit « pas ce qu'ils souhaitoient. Le duc de Bouillon est convenu de « Vie, tome II, cette insolence dans une représentation qu'il fit au Roi. Le « pages 33 o. cardinal de Richelieu confirme ce partage de l'autorité royale « dans fon Testament, &c. »

Ce Cardinal devenu Ministre réforma un abus qui s'étoit introduit depuis quelque temps, & dont se plaignirent les Etats de Blois. Les Laïques avoient usurpé & retenoient les revenus des hôpitaux, maladreries & autres biens destinés au soulagement des pauvres. Mais il ne put arrêter la fureur. des duels, qui depuis quelque temps s'étoit emparée de tous les esprits. Il fallut que dans la suite Louis XIV employât toute son autorité pour la réprimer : heureux s'il avoit pu

l'extirper jusque dans sa racine!

Le cardinal Mazarin, aux qualités d'un grand Ministre. joignoit, dit M. de Burigny, des principes de morale, qui le conduisoient à la vexation & à l'injustice, & qu'il n'héstoit pas de mettre en pratique. Il remplaça Richelieu, mort durant la guerre commencée en 1636, qui n'avoit pas été toujours heureuse, & laissant le royaume dans une situation qui ne l'étoit pas davantage. Le commerce languissoit, l'argent étoit si rare qu'en 1643 le Roi fut réduit à emprunter au denier quatre. L'avocat général Talon, dans le Lit de Justice de 1648, en présence du Roi & de la Reine sa mère, eut le courage d'exposer les misères du peuple avec une énergie qui fait honneur à sa mémoire. Elles ne sont pas dépeintes avec des traits moins forts dans un Traité où pendant qu'on songeoit à tenir un congrès à Munster, on Tr. de Munster, examina si la paix étoit nécessaire.

La paix des Pyrénées, & la brillante administration de M. Colbert, rendirent bientôt à ce royaume une partie de son lutre; mais les longues & fréquentes guerres de Louis XIV.

part. I. ch. I.

mirent obstacle aux succès complets du Ministre. Le Monarque fut couronné de gloire, son royaume épuisé. Veut-on savoir quel étoit l'état des finances & la condition des peuples à la mort du Prince? on peut, au jugement de M. de Burigny, s'en rapporter à ce qu'en a écrit un homme Jur les finances, très-versé dans cette partie.

Recherches 273,3380

Tirons le voile sur cette longue suite de sombres tableaux qui portent la tristesse au fond de l'ame, & sélicitons-nous. avec M. de Burigny, de nous voir affranchis d'une foule de malheurs qui ont affligé nos pères. Nos mœurs, dit-il, ne connoissent plus la férocité des premiers âges. Nous n'avons plus à redouter les courses de ces barbares, qui le fer dans une main, le feu dans l'autre, portoient la désolation dans les provinces, & la consternation jusque dans la capitale. La loi fondamentale de l'État le garantit de l'anéantissement où le reduisoient les partages des aînés avec les cadets. La Nation instruite de ce qu'elle doit à Dieu & à Célar, n'a plus à craindre les funestes abus de l'autorité sacrée. Les Seigneurs retenus dans les bornes de la soumission dûe à l'autorité royale, savent bien que, s'ils s'en écartoient, ils seroient bientôt réprimés par les dépositaires des loix. Ces guerres privées, ces entreprises de sujets trop puissans qui ébranloient & énervoient l'État, en sont bannies pour toujours. Les jugemens rendus avec les formalités prescrites par de sages loix, laissent à l'innocence le pouvoir de confondre la calomnie. L'état de la monnoie qui paroît immuablement fixé, ne permet plus au Citoyen des alarmes pour sa fortune. A la faveur de la discipline militaire, de l'ordre sagement établi pour le passage des troupes, l'habitant de la campagne ne redoute plus le soldat comme un ennemi; il ne voit en lui que le caractère respectable de désenseur de la patrie. Les Gouverneurs n'usurperoient pas impunément l'autorité souveraine, qui entre leurs mains dégénéroit autrefois en tyrannie. Nos champs ne sont plus abreuvés du sang, dont les guerres de religion les ont si souvent inondés. Le faux point d'honneur n'exerce plus son empire avec

cette audace qui a immolé tant de victimes. Enfin, dit M. de Burigny en terminant son Mémoire, « ces principes de mauvaile foi & d'injustice que les Italiens avoient portés « jusque dans le ministère, font présentement horreur à tous « ceux que le Roi honore de sa constance. »

### OBSERVATIONS

SUR

### UN ANCIEN MANUSCRIT.

Qui contient un recueil de Chroniques, attribué communément à Frédégaire.

E Manuscrit, connu par les notices détaillées qu'en ont données D. Ruinart & les auteurs de l'Histoire littéraire de la France, a long-temps appartenu aux Jésuites, & faisoit partie de la Bibliothèque de leur collége de Paris. Comme il passoit à juste titre pour un des plus anciens monumens de notre Histoire, on sut alarmé de ne le point voir sur le catalogue de leurs Manuscrits, quand la vente en sut annoncée. On craignoit que les Étrangers n'en sussent de venus possesseurs; mais il avoit passé dans les mains de M. de Lauragais, qui en le donnant au Roi, en a pour jamais assuré la possession à la France.

Il sut remis par M. Bertin, Ministre & Secrétaire d'État, à Sa Majesté, à qui M. de Bréquigny eut l'honneur de rendre compte de l'âge & de l'importance de ce monument historique. Elle ordonna qu'il sût placé dans sa bibliothèque à Paris, après qu'on en auroit transcrit les parties non publiées, dont la copie seroit mise dans le dépôt des chartres & pièces relatives à notre Histoire, sormé sous les ordres

de M. Bertin.

L'examen de ce précieux Manuscrit a fourni à M. de Bréquigny diverses observations qui lui ont paru mériter d'être présentées à la Compagnie. Après des réslexions générales sur la collection même qu'il contient, & sur l'Auteur à qui elle est attribuée, M. de Bréquigny indique les pièces qui n'ont point encore été imprimées. Ensuite il discute l'âge du Manuscrit, & finit par quelques observations sur

plusieurs figures qui s'y font remarquer.

I. C'est un recueil de chroniques; & nous avons déjà dit qu'on en trouvoit d'amples notices dans des ouvrages modernes qui sont entre les mains de tout le monde. On s'accorde communément à donner le nom de Frédégaire le Scholastique à l'Auteur de cette compilation, quoique personne jusqu'ici n'ait pu découvrir sur quel fondement porte cette attribution. Joseph Scaliger & Marquard Fréher sont les premiers qui aient donné ce nom au Compilateur, sans citer aucun garant. S'il est probable qu'ils ne l'ont pas imaginé, il est certain qu'on les a crus sur leur parole. Aucun manuscrit que l'on connoisse, ne confirme cette opinion. Adrien de Valois & D. Ruinart, attestent qu'ils n'en ont jamais rencontré qui portât le nom de Frédégaire. Néanmoins ils ont connu celui dont il s'agit; ils ont même remarqué que, loin de porter le nom de Frédégaire, il portoit celui d'Adacius: Breviarium scarpsum \* ex chronica, &c. a quodam Adacio. A la vérité ils ont observé que ce titre avoit été ajouté, & qu'il étoit d'une écriture du neuvième siècle, bien plus récente que celle du Manuscrit. Ils ont même prouvé que dans ce titre on s'étoit mépris, en attribuant le recueil entier à Adace qui n'est réellement l'Auteur que d'une des chroniques, & qu'on nomme ordinairement Idace. On ignoroit donc, dans les temps les plus voisins du siècle de l'Auteur, qu'il eût nom Frédégaire, & dans le neuvième siècle on croyoit qu'il s'appeloit *Idace*: ce n'est que vers le commencement du dix-septième qu'on l'a nommé Frédégaire.

Basnage a cru trancher la difficulté, en disant que cette collection n'avoit point d'Auteur proprement dit, que c'étoit une compilation faite au hasard par les Moines qui, dans les sept & huitième siècles, s'occupoient à copier des livres qu'il

qu'ils n'entendoient point, réunissant en un corps, sans dessein & fans ordre, les ouvrages qui leur tomboient sous la main. Mais cette opinion, dit M. de Bréquigny, ne peut se soutenir. Ce recueil est distribué avec méthode; & l'Auteur lui-même. dans la préface qu'il a mise à la tête de la dernière partie. expose son plan en ces termes: « J'ai parcouru les temps. depuis l'origine du monde jusqu'à la fin du règne de Gontran, « d'après les Chroniques de Jérôme, d'Idace, d'un Savant « anonyme, d'Isidore & de Gregoire; sans passer sous silence les « traits que j'ai cru dignes d'être ajoutés. Ces cinq Chroniques « servent en quelque sorte de préliminaires à mon ouvrage, « pour les siècles qui ont précédé le nôtre. Je les ai abrégées « avec autant d'exactitude qu'il m'a été possible, comme il sera « aisé de s'en convaincre en recourant aux Auteurs mêmes. « Enfin je vais continuer ces Chroniques d'après ce que j'ai lû, « ce que j'ai ouï dire & ce que j'ai vu.»

Son recueil n'est donc point une compilation faite au hasard, comme Basnage voudroit le persuader; mais un corps régulier, divisé en six parties, dont les cinq premières sont tirées des Chroniques de divers Auteurs qu'il nomme, auxquelles il se permet de faire des retranchemens & des additions. La sixième partie est uniquement son ouvrage: il y continue jusqu'à son temps les Chroniques précédentes. Ces six parties, qui n'ont pas été jusqu'ici bien distinguées par ceux qui ont parlé de ce recueil, sont aisées à démêler dans le manuscrit du Roi.

D'abord on y trouve les Chroniques de S. Jérôme, puis celles que l'Auteur attribue à un Savant anonyme, cujusdam Sapientis; ensuite celle d'Isidore, déplacée à la vérité dans le manuscrit qui la renvoie à la fin, mais où elle ne laisse pas de porter le titre de troissème livre: Incipit liber Chronicorum S. Isidori. Elle est suivie de celle d'Idace, qui précède l'abrégé des six premiers livres de Gregoire de Tours, les seuls sans doute que l'Auteur du recueil connût pour lors. Ensin la dernière partie, qui est la continuation de ces Chroniques, porte avec raison le titre de sixième, Chronica sexta. C'est celle qui est Hist. Tome XXXVI.

annoncée comme un ouvrage anonyme, prologus cujusdam

Sapientis.

II. C'est aussi celle dont M. de Bréquigny juge devoir s'occuper, comme étant la seule qui n'ait pas encore été publiée. Elle contient un assez grand nombre de catalogues de Papes, d'Empereurs, de Rois, & quelques calculs chronologiques. On y voit 1.º un catalogue des empereurs Romains depuis Auguste jusqu'à Alexandre-Sévère. 2.º Une liste des rois des Juifs dépuis David. 3.º Un calcul chronologique. assez court, des années depuis l'origine du monde jusqu'à la première année du règne de Sigebert I. et 4.º Une liste des Papes jusqu'à Théodore, continuée ensuite jusqu'à la seizième année d'Adrien I.er 5.º Des Tables chronologiques des Patriarches depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham. 6.º De nouveaux catalogues des Juges & des Rois du peuple Juif, des rois d'Égypte depuis Alexandre le grand jusqu'à Cléopâtre, & des empereurs Romains depuis Auguste jusqu'à la fin du règne d'Héraclius.

Dans ces diverses listes on a marqué le nombre des mois & des jours. Ce nombre est souvent fort dissérent de celui qui est communément adopté, dissérence qui peut être importante sur-tout pour les temps voisins de l'âge du manuscrit.

Tout le reste a été imprimé; mais, ajoute M. de Bréquigny, la cinquième & la sixième partie, c'est-à-dire l'abrégé & la continuation de Gregoire de Tours, sont les seuls morceaux qui aient été publiés d'après le manuscrit dont il s'agit; & ce manuscrit fournit d'excellentes leçons pour rectifier le texte des autres parties mises au jour par Canisius, sur des manuscrits beaucoup moins anciens & remplis de fautes. Ce n'est pas que celui-ci en soit exempt: l'ignorance des copistes étoit alors si grande qu'ils n'avoient aucune idée des règles de la Grammaire, & souvent ils en faisoient l'humiliant aveu. Tel étoit le siècle de l'ouvrage attribué à Frédégaire; & c'étoit, ou peu s'en faut, le siècle de ce manuscrit.

III. En effet, l'ouvrage même fut composé un peu après le milieu du vii. siècle: il ne s'étend, dans le manuscrit, que

123

jusqu'à l'an 641, & les Savans ont prouvé depuis long-temps que si quelques autres manuscrits le prolongent au-delà, ce sont des supplémens ajoutés par des mains étrangères. Mais ils ont aussi remarqué que l'auteur parlant de Samon, élu roi des Winides en 623, dit que ce Prince régna trente-cinq ans; d'où l'on doit conclure que l'auteur écrivoit ce sait au plus tôt en 658.

Dom Ruinart, & plusieurs Critiques après lui, ont prétendu que le manuscrit étoit du même âge, & voici sur quel sondement. Ils ont observé que la liste des Papes qui se trouve dans la seconde partie du manuscrit, avoit été d'abord terminée au pontificat du pape Théodore, qui mourut en 649, & qu'une main un peu dissérente l'avoit continuée jusqu'à l'an 16.º du pontificat d'Adrien Ler, c'est-à-dire en 787. Or, dit-on, il y a lieu de croire que le copiste n'avoit terminé sa liste à Théodore, que parce que dans le temps où il transcrivoit le manuscrit ce Pape vivoit encore.

Mais, suivant M. de Bréquigny, on peut répondre que le manuscrit même sait mention d'un fait qui est de l'an 658. Alors Vitalien occupoit le siége Pontisscal, après la mort non-seulement de Théodore, mais encore de Martin I. et & d'Eugène I. et, qui lui avoient succédé. Le copiste, en interrompant la liste des Papes à Théodore, n'a donc point prétendu marquer par-là qu'il transcrivoit son manuscrit du temps de ce Pape. On peut seulement conclure que la liste qu'il transcrivoit avoit été dressée avant la mort de Théodore, & que l'auteur du recueil l'avoit adoptée sans la continuer.

Dom Ruinart insiste encore sur une note qui se trouve à la fin du manuscrit, d'une écriture fort semblable à celle du manuscrit même. Elle est à demi essacé; mais ce qu'on en peut lire sussit pour qu'on en puisse démêler le sens. C'est qu'un Moine nommé Lucérius avoit calculé, & sur les Chroniques précédentes, & sur d'autres encore, les années du monde jusqu'à la quatrième du règne de Dagobert, Indiction XIII. D'où s'on conclut que le manuscrit existoit en 715, puisque c'est s'année que ces caractères indiquent.

Cette observation prouve seulement, selon M. de Bréquigny, que le recueil attribué à Frédégaire existoit en 7 1 5, puisqu'il avoit servi aux calculs de Lucérius, & qu'il avoit été composé dans l'intervalle de temps écoulé depuis 658 jusqu'à cette année; mais elle ne prouve pas que Lucérius se soit servi du manuscrit même dont il s'agit.

Cependant M. de Bréquigny pense que l'âge de ce manuscrit peut être à peu près désigné par la seizième année du pontificat d'Adrien, ce qui répond à l'an 787, temps où finit la continuation de la liste des Papes. C'est une conjecture qu'il fonde

fur deux observations.

Premièrement, la différence qu'on remarque entre l'écriture du manuscrit & celle de la continuation de la liste des Papes, ne lui paroît pas assez grande pour pouvoir en conclure que ces deux parties ont été écrites par deux mains dissérentes. Quelques années d'intervalle suffisent pour introduire dans les caractères formés par une même main des dissérences plus considérables. On peut donc supposer que le copiste, plusieurs années après avoir sini son manuscrit, voulant continuer jusqu'à son temps la liste des Papes, prosita de la partie du feuillet qui étoit restée vide, addition qu'il sit la seizième année du pontisicat d'Adrien. Quelque intervalle que l'on suppose entre ces deux opérations, l'âge du manuscrit ne pourra guère remonter que vers le milieu du VIII.º siècle.

Secondement, l'écriture même du manuscrit entier porte en esset les caractères de celles du VIII. siècle. M. de Bréquigny la trouve parsaitement semblable à l'écriture des six premiers livres de Gregoire de Tours, dans le célèbre manuscrit de Cambrai, dont on peut voir des échantillons dans la présace du second volume de la nouvelle collection des Historiens de France. Or ce manuscrit passe pour être du VIII. siècle. Au reste que le manuscrit, examiné par M. de Bréquigny, ait un demi-siècle de moins que ne le pensoit Dom Ruinart, il conserve encore assez d'ancienneté pour mériter d'être regardé comme un monument précieux. On sait de quelle rareté sont les manuscrits de cet âge.

IV. Quant aux figures qu'on voit dans le manuscrit, ce n'est pas relativement au dessin & à l'art que M. de Bréquigny les considère. Rien de plus grossier, de plus informe & de

plus mauvais goût.

Les premières se présentent au verso du 23. feuillet, vers la fin de la seconde partie du recueil. Ce sont deux figures debout, & entr'elles une troissème beaucoup plus petite & fort bizarrement dessinée. On lit au-dessous une épigraphe. de la même encre & de la même main que le manuscrit. Elle contient ces mots, Chronicorum multiplicem ediderunt historiam, tirés de la préface de la chronique d'Isidore, qui fait partie du recueil. M. de Bréquigny juge, par cette épigraphe, qu'on a voulu représenter en cet endroit les deux auteurs des deux premiers livres de la compilation, qui ne sont en effet composés que de l'assemblage de divers catalogues de Papes, de Rois, d'Empereurs, & de quelques tables chronologiques; ce qui est assez bien désigné par les termes de l'inscription. La troisième figure pourroit bien n'être qu'une fantaisse de dessinateur, pour remplir un espace vide. Nue, elle tient une jambe tendue horizontalement, & porte sur la cuisse droite la forme d'un cœur, d'où sort une espèce d'aile qui sert de bras à la figure.

Mais une singularité plus digne de remarque, c'est que l'une des deux grandes sigures est représentée avec un pied d'oie. Jusqu'ici on ne connoissoit que la sigure d'une Reine avec cette espèce d'attribut. En cet endroit ce n'est point une Reine, & l'épigraphe paroît désigner un des auteurs des Chroniques insérées dans ce recueil. On a déjà vu que celui de la seconde partie n'est indiqué que comme un Savant anonyme, cujusdam Sapientis. Seroit-ce par allusion à cette épithète qu'on l'auroit représenté avec le pied d'oie, qu'on regarde communément comme un symbole de la sagesse! C'est sur quoi M. de

Bréquigny s'expliquera bientôt.

Mais auparavant il fait observer que l'épigraphe latine dont ces figures sont accompagnées, est écrite en caractères grecs. C'étoit dans ce siècle une gloire non médiocre de savoir sormer

ces caractères. Mais la manière dont le copisse les emploie fait voir qu'il ignoroit la langue. Il se sert de l' $\omega$  au lieu de l' $\sigma$ , du  $\kappa$  au lieu du  $\chi$ , du D latin au lieu du  $\Delta$  des Grecs: il donne au  $\Pi$  la forme de l'F des Latins, &c.

Une autre figure fournit à M. de Bréquigny une remarque plus intéressante. Elle se trouve au sol. 75, verso, de la même encre que le manuscrit, ainsi que les précédentes, & aussi grossièrement dessinée. C'est une Reine assise, tenant d'une main un livre, & de l'autre une croix. La tête est ornée d'une couronne & entourée d'une auréole. Le pied droit paroît encore avec la forme d'une patte d'oie.

On a cherché quelle pouvoit être cette Reine, dont on voit la statue avec le pied de cet oiseau au portail de plusieurs églises de France, & que par cette raison on a nommée la reine Pédauque. Les uns ont cru que c'étoit la reine de Saba qui vint visiter Salomon, & dont on dit que les jambes surent trouvées difformes par ce Prince. D'autres se sont décidés pour Ragnachilde, mère d'Alaric II, tué par Clovis. Plusieurs ensin pour la semme même de Clovis, Clotilde, dont la prudence a été désignée par une patte d'oie.

La Reine représentée dans le manuscrit n'est assurément pas celle de Saba. La croix qu'elle tient d'une main ne permet pas de méconnoître une reine Chrétienne. D'ailleurs la figure est placée à l'endroit de la chronique d'Idace où il est parlé de la bataille de Clovis contre Alaric II, dans les plaines de Vouillé. Il y a donc lieu de croire que la figure a quelque rapport avec l'un de ces Rois, & il ne reste à se décider qu'entre Ragnachilde mère de l'un, & Clotilde semme de l'autre.

Mais la première de ces Princesses étoit Arienne, ainsi s'auréole, qui désigne la sainteté, paroît à M. de Bréquigny ne pouvoir lui convenir. La seconde, au contraire, qui convertit Clovis au Christianisme, & dont la foi sut pure, est honorée comme Sainte. C'est donc Clotisde que représente la figure du manuscrit, avec un sivre, pour marquer les instructions données à Clovis, laquelle a été nommée la reine Pédauque par nos Historiens, & qu'on voit au portail des églises du

prieuré de Saint-Pourçain en Auvergne; de l'abbaye de Saint-Benigne, à Dijon; de celle de Nesse, transsérée à Villenaux en Champagne; enfin de celle de Saint-Pierre, à Nevers.

Mais quelle peut être l'origine de ce pied d'oie avec lequel paroissent plusieurs figures du manuscrit? D'abord M. de Bréquigny observe que ce pied est assez mal dessiné, qu'on en remarque seulement la division en trois parties. Est-ce donc réellement une patte d'oie qu'on a voulu exprimer? Voici à cet égard quelle est sa conjecture. Le dessinateur fort mal-adroit voulant placer les deux pieds de la figure dans une position différente, a représenté le pied gauche, vu de profil, par une espèce de triangle, sans séparation de doigts, parce que sous ce point de vue cette séparation peut n'être pas aperçue. Il lui a fallu la faire sentir lorsqu'il a voulu représenter le pied droit vu de face: peu scrupuleux néanmoins sur le nombre des lignes qui l'indiquoient, au lieu de cinq doigts il n'en a marqué que trois, mais joints ensemble, & non écartés comme dans la patte d'une oie. Ceux qui ensuite ont voulu copier ces figures, croyant que ces trois doigts n'avoient pas été tracés sans dessein, les ont écartés en les imitant, parce qu'ils s'imaginoient voir dans le modèle plus de ressemblance avec une patte d'oie qu'avec un pied humain. La ressource de l'allégorie ne seur aura pas manqué pour rendre raison de ce bizarre attribut. Le manuscrit dont il s'agit a donc été peut-être le premier modèle des pieds d'oie attribués à la reine Pédauque, & la source de la fable adoptée par quelques-uns de nos Écrivains. C'est une conjecture que hasarde M. de Bréquigny, sans prétendre sui donner plus de poids qu'elle n'en peut avoir. C'est ainsi, ajoute-t-il, que des Dessinateurs mal-habiles ayant voulu exprimer les rayons de lumière que Moyse cherchoit à cacher sous un voile, donnèrent lieu à des Peintres & à des Sculpteurs, trompés par quelque ressemblance, de représenter le législateur des Juifs avec des cornes au front.

やき

# OBSERVATIONS SUR UN ÉCU D'OR DE L'EMPEREUR LOUIS DE BAVIÈRE.

Semblable aux Écus d'or frappés en Françe sous Philippe de Valois, depuis 1337 jusqu'en 1346.

Juill. 1769. A PFEFFEL a communiqué à la Compagnie un savant 1. & curieux Mémoire sur un Écu d'or, représentant d'un côté l'empereur Louis de Bavière, assis, tenant de sa main droite une épée nue, & appuyant sa main gauche sur un écusson chargé d'une aigle à deux têtes, avec la légende Ludovicus Dei gratia Romanorum imperator: au revers une croix ornée de divers fleurons, & autour yet vincit yet regnat

ypc inperat.

Le chancelier Ludewig, qui le premier a fait connoître cette pièce (a), a cru qu'elle avoit été frappée à Rome à l'occasiondu sacre & du couronnement de cet Empereur. M. Koehler a soutenu que c'étoit à l'occasion de l'investiture des comtés de Hollande, de Séelande & du Hainault, donnée par ce Prince, en 1346, à l'Impératrice sa femme, ou du moins à l'occasion de l'hommage que les États de cette province prêtèrent ensuite à leur Souveraine. M." Widebourg & Oetter ont prétendu qu'elle avoit été destinée à conserver la mémoire de la célèbre Constitution de 1338, qui déclara l'Empire indépendant du Saint-Siége. M. Pfeffel expose & détruit parfaitement ces opinions. Il établit ensuite la sienne, & entreprend de prouver que cette pièce fut frappée en 1338, pour servir de monument au décret de la diète de Coblents, qui déclara Philippe de Valois privé des fiefs qu'il possédoit dans la mouvance de l'Empire, & nomma Édouard III Vicaire général de l'Empereur dans la basse Allemagne.

De

<sup>(</sup>a) On voit cette pièce gravée au frontispice du tome VIII des Reliquiæ manuscripterum onnis avi diplomatum; & à la page 55 de la préface du même volume, quelques observations du chanceller Ludewig sur cette monnoie.

De ces quatre opinions, quelle que soit celle qu'on adopte, il en résultera sans doute que cet écu, ou (comme M. Psessel le nomme) cette médaille, mérite une place distinguée parmi les plus rares monumens du règne de Philippe de Valois, & toute l'attention des historiens de France. M. de Bréquigny admet cette conséquence; mais il prétend qu'on donne une idée trop avantageuse de la pièce dont il s'agit. Il n'y voit qu'une monnoie fabriquée d'après l'écu d'or de France, sans autre motif que celui d'en faciliter le cours dans les États du Monarque François, à la faveur de l'imitation. Peut-être même voulut-on seulement s'épargner la peine d'imaginer un nouveau type, en adoptant celui de l'écu de France.

M. Pfeffel, dit-il, n'ignore pas la parfaite ressemblance de l'écu de l'empereur Louis avec la monnoie de Philippe de Valois, appelée denier d'or à l'écu, ou simplement écu d'or. Il observe même que cette conformité s'étend jusqu'aux fautes d'orthographe de la légende du revers: mais il ne peut se persuader qu'un Empereur n'ait eu pour but, dans cette imitation, que le profit que peut produire la contrefaçon d'une monnoie. Il lui semble plus digne de Louis de Bavière, de supposer que ce Prince, en faisant frapper cette pièce, voulut configner à la postérité le souvenir d'un acte important de son pouvoir, la concession du vicariat de l'Empire faite à Édouard III. Ce qui le détermine à choisir cet évènement par préférence à ceux qu'ont adoptés les Savans qu'il a réfutés, c'est qu'Edouard fit aussi frapper une pièce semblable, comme cela étoit en effet fort naturel, puisque cet évènement étoit au moins aussi intéressant pour lui que pour l'Empereur.

Mais quelque ingénieuse que soit cette conjecture, M. de Bréquigny la croit destituée de fondement; & pour justifier ses doutes, il se propose de faire voir, 1.° que la pièce dont il s'agit, ne porte point de caractère assez marqué pour pouvoir être appliquée à quelque évènement particulier; 2.° qu'au contraire tout annonce qu'elle n'a été copiée sur l'écu d'or de France, que pour en faciliter le cours dans ce royaume: 3.° que rien n'étoit si commun que de pareilles Hist. Tome XXXVI.

imitations, qui pouvoient avoir pour but un profit réel. 4.° Qu'enfin ce profit, loin d'être indigne de la politique des Princes, devoit entrer dans les vues de leur administration, relativement à deux parties très-importantes, le commerce & les finances.

I. Une médaille destinée à conserver la mémoire de quelque évènement particulier, doit avoir un type dont l'application soit spécialement propre à l'évènement qu'on a en vue; si ce type est vague & peu significatif, il doit au moins être déterminé, par les paroles de la légende, au sens qu'on veut lui donner. Ici rien de tout cela: les légendes sont encore plus vagues que le type; d'un côté le nom de l'Empereur, de l'autre la formule si commune, Christus vincit, &c. qui est gravée sur les monnoies d'or de tous nos rois de France, depuis le commencement du XII. siècle jusqu'à présent.

Le type est celui d'une monnoie qui venoit d'être frappée en France, & qui étoit imitée non-seulement dans l'Empire & en Angleterre, mais encore en Flandre. M. de Bréquigny a vu un écu & un demi-écu d'or de Louis II, comte de Flandre (b), dont les types sont semblables à ceux de Philippe de Valois, d'Édouard III & de Louis de Bavière (c). Or se persuadera-t-on, dit-il, que l'Empereur eût choiss un pareil type pour transmettre à la postérité un évènement particulier de son règne? Ce type ne pouvoit être employé par ces divers Princes, pour désigner un même évènement; car en convenant qu'il seroit possible qu'Edouard III & l'empereur Louis de Bavière, ligués contre la France, eussent pu choisir un même type, pour désigner un évènement qui les intéressoit également, peut-on penser qu'ils aient été chercher ce type dans les monnoies du roi de France & de Louis II, comte de Flandre, seurs ennemis déclarés? Y a-t-il la moindre probabilité que l'Empereur, pour désigner un évènement

<sup>(</sup>b) Ils sont tirés du cabinet de M. de Boullongne.

<sup>(</sup>c) Ces trois autres écus d'or sont au Cabinet des médailles du Roi, & ont été communiqués par M. l'abbé Barthélemy. Ils ont été pesés & trouvés exactement du même poids.

fingulier, (tel que son couronnement, ou l'investiture du Hainaut donnée à l'Impératrice, ou le Grand-vicariat de l'Empire accordé au roi d'Angleterre) ait emprunté un type, non-seulement si commun qu'il se trouve dans ce même temps empreint sur les monnoies frappées dans divers États, mais un type si vague qu'il étoit employé indisféremment par divers Princes dont les intérêts étoient opposés? Il est donc contre toute vraisemblance, conclut M. de Bréquigny, que l'écu d'or dont il s'agit, soit une médaille destinée spécialement à conserver la mémoire d'un évènement considérable du règne de l'empereur Louis de Bavière.

II. Tout annonce au contraire que cet écu a été frappé à l'imitation de la monnoie de Philippe de Valois, pour avoir cours dans les États de ce Prince, concurremment avec la monnoie de France.

M. de Bréquigny ne s'arrête point à prouver que l'écu d'or de Philippe a été imité par l'Empereur, & que ce n'est pas l'écu de l'Empereur qui a servi de modèle à Philippe. M. Psessel lui en a épargné le soin. Il a lui-même observé que les types de la tête & du revers sont particuliers aux monnoies de France, & absolument étrangers aux monnoies impériales; que d'aisleurs la conformité de l'écu de Louis de Bavière avec celui de Philippe de Valois, s'étendoit même aux fautes d'orthographe. On y retrouve dans la légende du revers, le mot INPERAT écrit par une N, faute qui sut corrigée (d) sur les écus sabriqués en France sous le règne suivant. Si ce n'est pas une assectation qui prouve le dessein sormé de procurer à l'écu de l'Empereur une ressemblance plus parsaite avec l'écu de France, au moins c'est un témoignage

(d) Cette faute se remarque sur des monnoies de nos Rois, & avant & long-temps après Philippe-Auguste, même sous Louis XII; si du moins il en faut juger d'après les Figures des monnoies de France, par Haultin, recueil très-rare. On la voit, page LXIX de ce recueil, sur deux monnoies de

Philippe-Auguste. L'N y est bien marquée; ce qu'on ne peut pas dire de la monnoie de Louis de Bavière, telle que M. Ludewig l'a donnée. Ce caractère y est formé de manière qu'on pourroit absolument le prendre pour une M.

R ij

bien singulier qu'en frappant cet écu, on ne se proposoit

que de copier servilement l'écu de Philippe.

« Il faut ajouter, continue M. de Bréquigny, que le titre » & le poids de l'écu de Louis de Bavière sont exactement les » mêmes que ceux de l'écu d'or de Philippe de Valois, de la » première fabrication. Je dis de la première fabrication, c'est-à- » dire depuis 1 3 37 qu'ils surent ordonnés pour la première fois, » jusqu'en 1 3 47, parce que depuis on en afsoiblit le titre. Ce » ne pouvoit être en esset que la première fabrication de cette » monnoie que l'Empereur avoit imitée; car il mourut cette même année 1 3 47, où elle commença à être altérée en France. »

M. Pfeffel nous apprend que l'écu d'or de l'Empereur est d'or fin. & pèse un gros treize grains. Les deniers de Philippe étoient exactement de même poids, selon Du Cange, & comme M. de Bréquigny l'a vérifié sur l'écu d'or de ce Prince, conservé au Cabinet du Roi. L'ordonnance de Philippe, pour la première fabrication de ces espèces, fixe le titre à vingt-quatre karats, & le nombre des pièces à cinquantequatre au marc; ce qui leur suppose le même poids, d'un gros treize grains, à une très-légère fraction près. Cette exacte ressemblance, non-seulement de la forme & des types, mais encore du poids & du titre, ne pouvoit être l'effet du hasard; c'étoit donc une imitation faite à dessein. Or quel dessein pouvoit-on avoir, sinon de faciliter le cours de la nouvelle pièce dans les États dont on imitoit si exactement la monnoie? Le cours des monnoies étrangères étoit continuellement défendu par les ordonnances de nos Rois. La parfaite ressemblance des écus de l'Empereur, au moins quant au revers. étoit donc nécessaire pour éluder ces défenses, en donnant lieu de les confondre avec la monnoie de France.

L'Empereur y avoit cependant laissé des dissérences: elles consistoient dans son nom & dans les armoiries de l'écu. It ne pouvoit se dispenser de conserver des caractères essentiels à ses monnoies, destinées à avoir cours, non-seulement dans la France, mais dans ses propres États; à cela près, il rendoit son écu le plus semblable qu'il étoit possible à l'écu de France.

Mais il n'étoit pas absolument nécessaire qu'il confondit l'écu étranger avec l'écu de France, pour le faire recevoir dans le commerce; il suffisoit qu'il lui donnât le type de l'écu de France, pour faire connoître que la valeur en étoit la même. Aussi savoit-on qu'en effet ils ne différoient l'un de l'autre.

ni quant au poids, ni quant au titre.

Si l'on demande à M. de Bréquigny pourquoi l'Empereur imitoit cet écu plutôt que les autres monnoies de France. en supposant que ce soit le seul qu'il ait imité. le Blanc lui fournit une raison de cette présérence. Il assure que cette monnoie eut grand cours sous Philippe de Valois, & qu'on Le Blanc, en fit frapper plus que de pas une autre. Or lorsque les Princes imitoient les monnoies de leurs voisins, c'étoit sur-tout celles de France, qui étoient le plus répandues dans le commerce, comme nous l'allons voir dans un moment.

Monnoies p. 207.

III. L'usage d'imiter dans un État les monnoies des Princes voisins, s'étoit introduit depuis long-temps; Louis de Bavière ne fit que le suivre. Le florin d'or est une monnoie qu'on croit originaire de Florence, mais que la France pourroit revendiquer, selon M. de Bréquigny. Car, dit-il, on ne frappades florins d'or à Florence qu'en 1252, selon Villani; & le nom de florin étoit connu en France dès le x1.º siècle. Or le florin fut adopté par presque toutes les nations, & devint même une monnoie de compte. On sait qu'il portoit d'un côté l'image & le nom de S. Jean-Baptiste, & de l'autre un lis. Il n'y a guère de Souverain dans la Chrétienneté, dit le Blanc, qui n'en ait fait frapper sous cette figure. Ces florins étoient distingués seulement par le nom du Prince dans les États duquel ils étoient frappés, ou quelquefois par le nom du lieu même.

Le denier tournois, dont le nom annonce l'origine Francoise, eut autant de célébrité que le florin, & fut frappé presque par toute l'Europe, avec les mêmes types que le tournois fabriqué en France. M. de Bréquigny en a vu & examiné plusieurs, qu'il a comparés avec deux gros tournois d'argent de deux rois de France, Philippe & Louis. Ceux-ci portent

d'un côté une espèce de portail d'église, & autour la légende Turonus Civis avec une bordure de fleurs-de-lis; de l'autre côté, dans le centre, une croix rensermée dans un cercle, autour duquel sont deux légendes concentriques: l'extérieure contient ces mots, Benedictu sit nome Dni nri Dei Jhu xoi; l'intérieure est le nom du Prince, Ludovicus Rex, Philippus Rex (e). Un troisième est de Florentius IV. du nom, comte de Hollande & de Zélande depuis 1223 jusqu'en 1235, parsaitement semblable aux tournois de France, à la réserve qu'au lieu de Ludovicus ou Philippus Rex, on lit Florentius C. Un quatrième de Guillaume duc de Gueldres depuis 1372 jusqu'en 1393, ou peut-être de son fils qui mourut en 1402: ce tournois ne dissère aussi des précédens que par le nom du Prince. Willelmus Dux.

Il y a plus de différence sur un cinquième qui est de Francsort. La sorme extérieure, au premier coup-d'œil, est la même du côté de la croix, mais il y a quelque dissérence dans les légendes: au lieu de Turonus Civis, on lit Turon. Franc. c'est - à - dire Turonus Francosurtiensis. Ainsi le mot tournois est pris ici dans le sens générique de monnoie. Le revers est plus dissérent encore; au lieu du portail d'église, ce sont les armes de la ville de Francsort, l'aigle éployée; & pour légende, moneta nova.

Le sixième est un demi-gros ou obole. La forme est exactement la même que celle du gros tournois: d'un côté le portail d'église avec la bordure de fleurs-de-lis, de l'autre la croix au centre, & les deux légendes rensermées dans des cercles concentriques; mais les légendes sont dissérentes. Au lieu de Turonus Civis, on lit Auxone Comes. Ainsi cette monnoie est d'un comte d'Ossone. Il n'est point nommé; mais l'on sait que ces Comtes n'ont subsisté que jusqu'en 1280. De l'autre côté, autour de la croix, au lieu du nom de ce Comte, on lit le nom de la monnoie, Auxona Obolus.

<sup>(</sup>e) On voit dans le recueil cité, de Haultin, d'autres tournois pareils, avec la légende intérieure, Karolus Rex, Johannes Rex.

Tel étoit donc, conclut M. de Bréquigny, l'usage d'adopter les formes, les noms mêmes des monnoies des États voisins. quelquefois sais autre différence que le nom du Prince qui les adoptoit, quelquefois avec d'autres changemens, mais qui laissant subsister la même apparence extérieure, annonçoient que c'étoit une monnoie de même espèce & de même valeur que celle à laquelle elle ressembloit, & qui par conséquent devoit être reçue concurremment; objet principal de cette imitation.

Après ces exemples qu'il seroit facile de multiplier, on doit, ce semble, être peu surpris, si l'on trouve les écus d'or de Philippe de Valois imités par divers Princes, comme les florins & les tournois l'avoient été; & l'on n'y doit pas soupçonner plus de mystère que dans les imitations des autres monnoies. Plus il y a de Princes qui ont imité ces écus, moins on doit chercher d'allusion particulière. Or non-seulement ils furent imités par l'empereur Louis de Bavière, mais ils le furent aussi, comme on l'a déjà vu, par le roi d'Angleterre Édouard III. Le Blanc rapporte à l'an 1339 cette Le Blane, abl fabrication de l'écu d'or en Angleterre. Des deux monnoies supra, p. 207. d'or de Louis II, comte de Flandre, dont M. de Bréquigny a déjà parlé, l'une qui est parfaitement semblable à l'écu d'or de Philippe de Valois, à la réserve du nom du Prince & des armes de l'écu, porte pour légende, du côté de la tête. Ludovicus Comes Dns Fland, & les armoiries dont est chargé l'écu sur lequel ce Prince appuie sa main gauche, représentent un lion; l'autre pièce est un demi-écu d'or qui ne diffère en rien de la pièce précédente, si ce n'est par la grandeur & par les armoiries, ou l'aigle à deux têtes, telle qu'elle se trouve sur l'écu d'or de Louis de Bavière; de sorte que l'on seroit tenté d'attribuer ce demi-écu à cet Empereur, si l'on avoit quelque raison de croire qu'il eût jamais pris le titre de Comte de Flandre.

M. de Bréquigny observe en passant, que s'il y a quesque chose qui paroisse principalement mériter l'attention dans les monnoies dont il parle, c'est cette aigle à deux têtes: on la

voit sur l'écu d'or de l'empereur Louis de Bavière. Quoique l'on convienne assez généralement (f) que l'aigle à deux têtes n'a été prise pour armes par les Empereurs que sous Charles IV, successeur de Louis de Bayière, & qu'elle n'est devenue les armes de l'Empire que sous Sigismond, qui ne commença à régner qu'en 1410; il n'est pas moins singulier de la retrouver sur l'écu d'un comte de Flandre. Peut-être ces armoiries étoient-elles celles des villes où les monnoies étoient frappées; ceci expliqueroit pourquoi sur l'écu de Louis II, comte de Flandre, nous venons de voir tantôt un lion, tantôt une aigle à deux têtes.

dipl. t. I, n. 8 t . Bahız. Mifcelle

M. de Bréquigny a parlé précédemment d'un tournois portant pour type les armes de Francfort; ce qui lui donne lieu de penser que l'empereur Louis de Bavière aura employé l'aigle à deux têtes sur les monnoies qu'il faisoit fabriquer dans certaines villes: car il est certain que ce Prince ne portoit Lette Cod point l'aigle à deux têtes dans ses sceaux. Léibnitz & Baluze nous ont donné la description de son sceau pendant au traité L. II. p. 274. qu'il fit avec Philippe de Valois. On y voit une aigle de chaque côté du trône sur lequel il est assis, & une autre aigle au contre-scel: nulle part l'aigle à deux têtes. Cette aigle sur l'écu de Louis de Bavière prouveroit qu'il auroit été frappé à Vienne, si nous pouvions ajouter foi à ce que dit Wolfgang-Lazius, que ce Prince avoit donné en 1337, une aigle à deux têtes pour armoiries à la ville de Vienne, au lieu d'une croix d'argent qu'elle portoit auparavant. Mais le P. Menestrier a remarqué que dans les chartes rapportées par Lazius, il n'est point question de l'aigle à deux têtes.

Après cette digression, M. de Bréquigny revient à son

fujet.

IV. Il résulte de ce qu'on a dit jusqu'ici, que l'écu d'or de l'empereur Louis de Bavière est visiblement une imitation de l'écu d'or de Philippe VI; que ces imitations de monnoies étoient fréquentes dans ce siècle, & même dans les

(f) Voy. N. Diplom. tom. IV, p. 94, 179, &c. & M. Pfeffel lui-même, Abrégé de l'Hist. & du Droit publ. d'Allemagne, p. 330.

fiècles

siècles précédens; & qu'on n'a aucune raison de croire qu'un type aussi vague, aussi commun, adopté par divers Princes dont les intérêts étoient très-dissérens, ait été choisi par l'Empereur, pour conserver la mémoire d'un des principaux évènemens de son règne. Le seul motif qui détermine M. Psessel à le croire, c'est qu'il ne peut se persuader que l'Empereur ait imité le coin de France, pour en tirer un avantage par le cours que cette imitation donnoit en France à sa monnoie; mais la délicatesse de M. Psessel à cet égard paroît portée trop soin.

La fabrication des monnoies formoit autrefois une des branches les plus considérables des revenus des États. L'avantage que nos Rois en tiroient, naissoit principalement de ce qu'ils attachoient au marc d'or monnoyé un prix plus fort qu'à celui qui ne l'étoit pas. Les monnoies étrangères qui n'avoient point couru en France, étoient portées comme billon aux hôtels des monnoies, pour y être fabriquées, & n'étoient payées que comme l'or en masse. Ainsi le droit de fabrication étoit payé par l'étranger, & tournoit absolument au profit du Roi. Il étoit donc d'un très-grand avantage pour les Princes étrangers, que leurs monnoies eussent cours comme la monnoie de France, parce qu'alors ils retiroient euxmêmes le profit de la fabrication. Pour parvenir à ce but, les Princes voisins de la France, sur-tout ceux pour qui leur commerce avec ce royaume rendoit ces considérations plus importantes, avoient grand soin d'imiter les monnoies de France, principalement celles qui avoient le plus de cours. comme on l'a déjà observé.

Le cours respectif des monnoies & les inconvéniens politiques du change sont assurément des objets dignes d'occuper les Souverains. Il ne s'agit point ici d'une monnoie contrefaite & altérée, il n'est question que d'une monnoie imitée, qui malgré cette imitation, porte le nom de son Souverain, & qui d'ailleurs conserve exactement le poids & le titre de la monnoie qu'elle imite.

Ce n'est donc point une opération sordide & contraire Hist. Tome XXXVI.

i la bonne-foi. L'imitation du type n'a pour but que d'annoncer que la monnoie imitée, quoique frappée dans un pays étranger, est cependant, quant au titre & au poids. &

par conséquent, quant à la valeur, exactement la même que celle qu'elle imite, & qu'ainsi on peut la recevoir comme la

monnoie nationale.

Ce fut sur-tout sous le règne de Philippe VI, que l'utilité de cette imitation se fit le mieux sentir, parce qu'alors les monnoies éprouvèrent des variations fréquentes & considérables; car, pour ne parler que de l'écu d'or, la première fabrication en fut ordonnée par des Lettres du 1. et janvier 1337 (g). Selon notre façon de compter actuelle, le marc d'or monnoyé étoit alors à cinquante-quatre livres, & on tailloit cinquante-quatre de ces pièces au marc; ainsi chacune valoit vingt sous. Le marc d'or aux monnoies ne se pavoit que cinquante francs. En 1338 (h), le marc d'or monnoyé fut porté à soixante-deux livres dix sous, non monnoyé il ne se payoit que cinquante-huit livres. En 1343, le marc d'or monnoyé fut porté à cent vingt-une livres dix sous, & alors l'écu d'or se trouva monter à la valeur numéraire de quarante-cinq sous au lieu de vingt, qu'il valoit au temps de la première fabrication. On peut juger par - là, suivant M. de Bréquigny, combien il importoit à l'empereur Louis de Bavière de faire recevoir en France, comme monnoie courante, celle qu'il faisoit fabriquer.

Aussi la France se trouva-t-elle bientôt remplie de monnoies ou contresaites ou imitées. Philippe VI, dans plusieurs Ordonnances, se plaint de cet abus, & cherche les moyens d'y remédier: mais il avoit beau décrier ces espèces, elles continuoient d'avoir cours, & l'on ne portoit rien aux hôtels des Monnoies. C'est ce qu'attestent ses Lettres du 8 juin 1 240.

Ordonn. 1. 11, des Monnoies. C'est ce qu'attestent ses Lettres du 8 juin 1 340,

(g) Voy. Ordonn. tom. VI, p. s. M. Pfeffel se trompe lorsqu'il rapporte cette sabrication au commencement de l'an 1336. Le Blanc se trompe aussi en la rapportant au 1. er février de cette

même année. (Monn. de Fr. p. 20 6.)
(h) Voy. les Tables des Monn.
à la tête du toine VI des Ordonn. p. 10
& Suiv. & les Lettres du 22 aoûe
1343, tome II des Ordonn. p. 183.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

dans lesquelles il dit que malgré ses Ordonnances précédentes. qui défendoient le cours des monnoies faites hors du Royaume,

elles étoient reçues dans le commerce.

Il désigne encore mieux, dans les lettres du 22 novembre Ordonn, t. Il. suivant, les monnoies imitées d'après ses coins. « Nous avons ? 153. entendu, dit-il, que plusieurs monnoies faites hors de notre « Royaume, qui par malice sont faites assez semblables aux « nôtres, se prennent & mettent communément pour tel prix « comme les nôtres. &c. »

Malgré ces défenses très-souvent réitérées (i), les monnoies étrangères continuoient d'avoir cours, & le Royaume en étoit peuplé, ce sont les expressions de ce Prince. On portoit chez l'Etranger l'or & l'argent, pour y frapper des monnoies, telles que florins de Florence, gros & petits tournois & autres espèces que l'on rapportoit ensuite en France, où elles étoient reçues dans le commerce.

Pour remédier plus efficacement à ce cours d'espèces étrangères ou décriées, Philippe avoit annoncé des diminutions successives dans le prix de l'or & de l'argent monnoyé: l'écu d'or avoit été réduit dès 1343 à seize sous huit deniers, & depuis il avoit été décrié. Il continuoit cependant nonseulement d'avoir cours, mais d'être pris à près d'un tiers au-dessus de la réduction. Les Lettres du 17 décembre 1 346, portent que le denier d'or à l'écu, qui ne devoit avoir cours, étoit communément pris en cours pour vingt-deux sous tournois. Philippe, pour dernière ressource, obtint du Pape Clément VI une bulle semblable à celles que Clément V & Jean XXII avoient accordées aux Rois ses prédécesseurs dans de pareilles con-Spicileg. i. XI, jonctures; car, comme on l'a remarqué, ces inconvéniens Le Blanc, n'étoient pas nouveaux.

La Bulle porte principalement sur les faux-monnoyeurs, qu'elle déclare excommuniés; mais elle excommunie aussi ceux qui ayant droit de frapper monnoie, en faisoient fabriquer dans leurs domaines du même volume, de la même

(i) Voy. plusieurs Lettres à ce sujet, depuis 1337 jusqu'en 1347, rassemblées à la tête du tome VI du Rec. des Ordonn.

Dachery, Mém. p. 185.

Sij

forme, avec les mêmes légendes que les monnoies de France, auxquelles on les faisoit ressembler le plus qu'il étoit possible, de sorte que le petit peuple & les gens simples n'en pouvoient aisément saisir les dissérences.

On sera d'autant plus porté à croire que cet endroit de la Bulle avoit en vue l'empereur Louis de Bavière, qu'on sait les quérelles de cet Empereur avec le Pape. Il est vrai que le nom & les armoiries que portent ces monnoies, suffissient pour les faire distinguer; mais cette dissérence échappoit facilement aux yeux du menu peuple, pour lors très-peu instruit. Aussi le Pape sait-il entendre que le peuple seul pouvoit y être trompé: simplices & populares persona, non habentes inter monetas tanta similitudinis, peritiam discernendi.

Après avoir prouvé que l'écu d'or de Louis de Bavière avoit été fabriqué d'après celui de Philippe de Valois; que ce genre d'imitation, introduit depuis long-temps, avoit été adopté non-seulement par l'Empereur, mais par plusieurs autres Princes; que la politique avoit intérêt de se prêter à un usage ordinairement suivi d'heureux succès; après avoir conclu de ces discussions, que ces pièces de monnoie n'avoient point été frappées en mémoire de quelque évènement remarquable, M. de Bréquigny examine si on peut leur donner le nom de médailles.

Il avoue que le Blanc, sur la foi d'un manuscrit du règne de Charles VI, a dit que la plupart des monnoies de Philippe VI sont historiques; & en conséquence il a pensé que l'épée nue que tient ce Prince sur ses écus d'or, pouvoit faire allusion à la guerre qu'il avoit alors contre l'Angleterre. Je consens, dit M. de Bréquigny, qu'on explique aussi vaguement un type aussi vague; je consens qu'on l'explique de même sur les monnoies frappées par Louis II, comte de Flandre, allié de Philippe, & qui sut tué à la malheureuse bataille de Cressy; je consens ensin qu'on l'interprète dans un sens pareil sur les écus de Louis de Bavière & d'Édouard III, qui dans le temps où cette monnoie sut fabriquée, faisoient la guerre à la France.

Mais cela suffit-il pour donner à ces monnoies le nom de

## DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

médailles! Nos derniers Rois sont représentés avec la couronne de laurier, sur les monnoies fabriquées dans le temps de leurs triomphes; nomme-t-on pour cela ces monnoies des monumens pour l'histoire! Les Princes y sont représentés avec les attributs qui leur conviennent: de même qu'on leur donne souvent le sceptre pour symbole de leur puissance, on y substitue l'épée dans les temps de guerre, on y ajoute le laurier pour les Princes victorieux. Mais des allusions si générales ne caractérisent point ce que nous nommons proprement médailles, en parlant de médailles modernes. Le but de la fabrication fixe les espèces, soit dans la classe des simples monnoies, soit dans celle des médailles proprement dites. Les premières sont frappées pour avoir cours dans le commerce, les autres pour conserver la mémoire des évènemens importans. Les deniers d'or à l'écu, soit de Philippe VI, soit d'Édouard III, soit de Louis empereur, soit de Louis comte de Flandre, sont de la première espèce, & faits pour l'usage des contemporains. non pour l'instruction de la postérité; ils restent dans la classe des simples monnoies, sans mériter une place dans celle des véritables médailles. Au reste, en s'écartant des idées de M. Pfeffel, M. de Bréquigny n'en rend pas moins de justice à l'érudition & à la sagacité qui caractérisent le Mémoire présenté à la Compagnie.



## OBSERVATIONS HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LE RÈGNE DE RODOLPHE I.",
ROI DE LA BOURGOGNE TRANS-JURANE;

Et sur l'étendue de ce royaume.

T E royaume de la Bourgogne Trans-jurane, formé des débris de l'empire Carlovingien, mais foible dans son origine, reçut avec le temps des accroissemens si considérables qu'il comprit le royaume de la Bourgogne Cis-jurane; c'està-dire non-seulement la Franche-comté qui sui étoit annexée dès les commencemens, mais encore le Lyonnois, une partie du Forès, la Bresse, le Bugey, le Dauphiné, la Provence & le Comtat Venaissin. L'histoire de son origine, de ses progrès, de ses révolutions, ne paroît pas à M. le baron de Zur-Lauben avoir été assez éclaircie par les Modernes qui en ont traité: la plupart y ont porté un esprit de partialité qui ne pouvoit manquer de les égarer. Les Allemands n'ont pas voulu reconnoître que le royaume nommé proprement la Bourgogne Trans-jurane a toujours été indépendant de celui de Germanie jusqu'à la mort de Rodolphe III, dit le Fainéant, & que même depuis cette époque jusqu'à l'extinction de la Maison impériale de Souabe, dans le XIII. siècle, il n'étoit censé appartenir à l'Empire que par les droits héréditaires des Maisons de Franconie & de Souabe, qui descendoient en ligne féminine de Rodolphe I. er fondateur de ce royaume en 888. Ils ont prétendu que ce Prince & ses successeurs avoient été feudataires ou vassaux de l'Empire pour tous les États de la Bourgogne Trans-jurane. D'autre part, plusieurs historiens François ont voulu ignorer que le royaume de la Bourgogne Cis-jurane,

formé en 879 par Boson, beau-frère de l'empereur Charlesle-Chauve, relevoit de l'Empire; dépendance qui subsista néanmoins jusqu'au xIV.º siècle. Long-temps après réuni à celui de la Bourgogne Trans-jurane, il fut compris sous le nom général de royaume d'Arles. Il ne faut rien moins qu'un examen réfléchi & impartial des diplomes, des titres & des historiens, pour dissiper les ténèbres répandues sur cette branche de l'histoire. M. de Zur-Lauben se propose de distribuer en trois Mémoires le fruit de ses recherches en ce genre. Dans le premier, qui est celui dont nous présentons le précis, il examine de quelle Maison sortoit Rodolphe I.er II se propose de donner dans le second, le récit historique des principales actions de ce Prince, & de montrer que sa puissance étoit indépendante de l'empire ou du royaume de Germanie. Le troisième fixera l'étendue du royaume de la Bourgogne Trans-jurane, nom qu'il doit à sa situation au-delà du mont Jura. Si ce travail est accueilli, M. de Zur-Lauben est disposé à le pousser plus loin. Il continuera l'histoire des règnes de Rodolphe II, de Conrad & de Rodolphe III, jusqu'à l'extinction de la branche masculine de Rodolphe I.er Il entrera dans le détail des accroissemens successifs & des révolutions diverses que ce royaume éprouva. On y verra Rodolphe II devenu roi d'Italie pour quelque temps, obtenir en échange de cet État, ce qu'on a depuis appelé le royaume d'Arles. Ensuite, après avoir établi les limites de la Bourgogne Cisjwane, M. de Zur-Lauben montrera comment des débris des deux Bourgognes se formèrent différentes principautés, plus ou moins considérables, entr'autres le Dauphiné de Viennois; les comtés de Bourgogne, de Provence, de Savoie, de Maurienne, de Genève, de Neuchâtel, &c. sans parler des droits de Princes ou de Comtes appropriés aux Archevêques de Lyon, de Besançon, de Vienne, d'Embrun, d'Arles, d'Aix & de Tarentaise, de même qu'aux Évêques de Basse, de Lausanne, de Belley, de Genève, de Sion, d'Aoste, de Maurienne, de Grenoble, &c.

#### HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE 144 MÉMOIRE. PREMIER

De quelle Maison étoit issu Rodolphe 1.er, roi de la Bourgogne Trans-jurane en 888.

LA plupart des Historiens modernes ont débité bien des De Migrat. rêveries sur l'origine de Rodolphe. Lazius a, Nicolas Vignier b. Gent. lib. XI, Gollut & Delbène d ont donné le nom de Stratlingen à ce bRer, Burgund, Prince ou au comte Conrad son père. Il est vrai qu'il y avoit Chronic. p. 61, anciennement dans la Suisse, des barons de Straethlingen (a). Mém. de la Leur château, dont il reste encore une tour, étoit bâti à Répub. Séguan une lieue au-dessus de la ville de Thun, canton de Berne, liv. IV. ch. 14. à peu de distance de la côte méridionale du lac de Thund De Regn. Il fut ruiné en 1383, durant la guerre que la ville de Berne Burg. & Arel. eut avec le comte de Kibourg. Les barons de Straehtlingen, Orig. Guelfica... fort connus par plusieurs titres des XIIE, XIII. & XIV. siècles, dii, 1. 11, p. 24 & alliés aux principales Maisons de l'ancienne Suisse, possédoient, entr'autres seigneuries, la baronnie de Spietz, sur le lac de Thun. Mais on ne voit pas que jusqu'au temps où leur race s'éteignit, c'est-à-dire vers la fin du xiv. siècle, ils aient jamais prétendu être issus des rois de la Bourgogne Transjurane, ni qu'ils aient répété la succession de Rodolphe III qui en fut le dernier Roi. Guillimann, qui craignoit avec raison que les titres de l'abbaye de Payerne, cités par Lazius. ne fussent de l'invention de cet historien, s'est bien gardé d'adopter son opinion, sans nier pourtant que Rodolphe ait porté le surnom de Straethlingen, parce que ce Prince pouvoit être né dans ce château. Mais plusieurs autres historiens (6)

> (a) Jo. Stumpfii Chronic. Helvet. 1. VII, cap. 22, pag. 221, germanice. Herrgott, Geneal. Diploin. Gentis Hahlpurg. tom. 11, pag. 303, 339. Leu, Dich. hift. de Suisse, t. XVII, pag. 667 - 669, en allemand. (b) Plantin, Abrégé de l'Hist. de Saint-Marc, Abrégé ( Suisse, p. 84 & 471. Lausser, hist. d'Ital. t. II, p. 641.

de Suisse, t. 11, p. 207, en allemand. Dunod, Hist. du Comté de Bourgogne, t. 11, p. 94. Watteville, Hist. de la Confédérat. Helvét. t. I, p. 11 – 12. Tscharner, Hift. de la Suiffe, tome I, p. 37, édit. 1756, in-8. en allemand. Saint-Marc, Abrégé chron, de l'Hist.

·ont

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. ont suivi Lazius, sans méssance & sans réserve. Pour saissir le vrai. M. de Zur-Lauben remonte aux sources.

Réginon, abbé de Prum dans le diocèse de Trèves, qui vivoit encore en 907, étoit contemporain de Rodolphe qui mourut en 912. Ce grave & judicieux historien nous apprend que Rodolphe avoit pour père Conrad, & pour oncle Hugues l'Abbé (c). L'auteur anonyme qui écrivoit en 904 les annales de l'abbaye de Metz, s'explique dans Annal Met. ad les mêmes termes. On dira peut-être que l'expression de an. 888, apud Thistorien, nepos Hugonis Abbatis, est équivoque, & qu'on Scriptor. Historien ne sait si elle signifie que Rodolphe étoit neveu ou bien petit-fils d'Hugues l'Abbé. Mais indépendamment des autorités qui décident pour le premier sens. M. de Zur-Lauben observe que c'est dans cette signification que Réginon a coutume d'employer le mot nepos. Ainsi en parlant de la nomination de Wautier à l'archevêché de Sens, la même année que Rodolphe se fit proclamer roi de la Bourgogne Trans-jurane, il dit que ce Prélat étoit neveu de Wautier évêque d'Orléans, nepos Waltharii Aurelianensis episcopi.

Rodolphe Ler avoit pour bisaieul paternel Welph, père de l'impératrice Judith, seconde femme de Louis-le-Débonnaire. Son père Conrad & son oncle Hugues l'Abbé étoient frères utérins d'Eudes & de Robert, rois de France, tous deux fils de Robert-le-Fort, tige de l'auguste Maison de France. Une

li illustre origine mérite quelques recherches.

### Premier Degré.

WELPH, Duc & Comte, de la Maison Agilolphingienne en Bavière.

L'ANONYME Astronome qui a écrit la vie de Louisk-Débonnaire, dit que Welph ou Welf ou Guelf, étoit très-noble

(c) Rudolphus filius Conradi, nepos Hugonis Abbatis... provinciam inter Juam & Alpes Penninas occupat, & apud Sanctum-Mauricium, accitis scan quibusdam primoribus & nonnullis Hist. Tome XXXVI.

Sacerdotibus, coronam sibi imposuit, Regemque se appellari jussit. Chron. Regin. lib. 11, ad an. 887 & 888, apud Pistorium, inter Scriptor. rer. Germ. tom. 1, pag. 62, 64.

Regin, ad and 888, ib. 114 p. 64.

p. 280, inter Script. histor. som. II, edit. Ouercet.

4. IV. p. 336.

But. Script. rer. Brunsv. p. 781 797.

Can XXVI. Comte (d). Thégan, contemporain de l'Empereur, lui donne le titre de Duc d'une très-noble race de Bavière, Welfi Ducis qui erat de nobilissima stirpe Bavarorum; & il dit que Judith sa fille étoit, par sa mère, du très-noble sang de Saxe, aux erat. ex parte matris, nobilissimi generis Saxonici. Guelf eut de cette femme, à qui Eccard donne le nom de Hegilawich, & qu'il dit sœur d'Egbert, duc de Saxe, trois fils, Éthicon, Conrad & Rodolphe, outre Judith dont on vient de parler. On peut Apud Leibniz consulter sur les Guelfes l'anonyme Moine de Weingarten. Gabriel Bucelin, Religieux de la même abbaye (e), a donné l'histoire de la Maison Avilolfingienne, ou Agilolphingienne, dont il est parlé dans l'ancienne loi des Bavarois (f), & dont fortoit le duc Guelf.

> Au reste, la Maison des anciens Guelses est à peu-près comme celle des Witikind, l'origine commune des généalogies Allemandes. Les auteurs qui en ont le mieux écrit, font Leibnitz, Eccard, Gruber & Scheidius; & leur collection a été implimée à Hanovre en 1750 - 1753, en quatre volumes in-fol. Ces Savans font descendre la Maison des Guelfes, de Welf, duc des Squires, des Hérules, des Ruges & des Turcilinges, frère d'Odoacre roi d'Italie. Elle se partagea, dans le viii. fiècle, en deux branches. Adelbert. comte de Bavière & fondateur de l'abbaye de Tegernsée vers 747, est la tige des marquis de Toscane & des comtes de Lucques. Ruthard, comte du duché d'Alemannie, frère puiné d'Adelbert, est l'auteur de la première branche des Guelfes de Souabe, ducs de Bavière, & des rois des deux Bourgognes.

> De la plus ancienne branche, formée par Adelbert, descendoit Azon II, marquis de la Ligurie en 1050. Il épousa

(e) Agiloffingica famil. principum

Guelphorum deductio, p. 346 2 seq. part. 11. Germania, Topo-chrono-Itemnato-graphica.

(f) Cette Loi portoit: Dux verò, qui præest in populo, ille semper de genere Agilolfingorum fuit, & debet effe. Originum ac Germanic. Antiquit. lib. auctore Herold. p. 93.

<sup>(</sup>d) Vita Lud. Pii ad an. 919, inter Script. hift. Franc. edit. Quercet. pag. 300, Ann. Fuld. ad an. 819, p. i 3, edit. Freher. Anonym. Weingart, de Guelphis, p. 782, inter Script. rer. Brunsv 1 eibnitz, Origin. Guelfic .... Scheidii, tom. 11, p. 10-14.

en premières nôces Cunégonde, héritière de la première branche des Guelses, ducs de Bavière, qui reconnoissoit Ruthard pour auteur. De ce mariage descend la seconde branche des Guelses qui a donné quatre ducs à la Bavière, & quatre à la Saxe, dont le dernier sut Henri dit le Lion.

Azon II épousa en secondes nôces Garsende, fille de Robert Guiscard, duc de la Pouille. De-là est sortie la Maison des ducs de Ferrare & de Modène. Ce détail généalogique suffit pour donner une idée de l'illustre origine de Rodolphe I<sup>ce</sup>. M. de Zur-Lauben ne remonte pas au-delà du duc Guelf, pour écarter plusieurs objets qui pourroient faire perdre de vue l'objet principal.

## SECOND DEGRÉ.

CONRAD Ier, du l'Ancien, comte de Paris & d'Auxerre, & c.

HÉRIC, moine de S. Germain d'Auxerre (g), parle de Conrad fils de Guelf, en le nommant l'ancien, Conradus major, pour le distinguer d'un fils qui porta le même nom. Il lui donne aussi le titre de Prince, le qualifie de Collègue des Rois. & dit que la munificence royale l'avoit élevé à des honneurs dignes de sa haute naissance. Quoiqu'il ne s'explique point sur la nature de ces honneurs, on est d'autant plus porté à croire qu'il veut parler des comtés de Paris & d'Auxerre. qu'on trouve dans la suite Conrad II son fils aîné, nommé Comte d'Auxerre & de Paris, & Hugues-l'Abbé son second sils, qualissé Duc de France. Conrad I.er accompagna sa sœur Judith lorsqu'elle épousa Louis-le-Débonnaire en 819, & peut avoir joui du comté d'Auxerre dès l'an 825, comme l'observe M. l'abbé Lebeuf (h). Ce qui paroît certain à M. de Zur-Lauben, c'est que Conrad étoit comte d'Auxerre au plus tard après l'an 843.

(g) De miraculis S. Germani Autiss.

lib. 11, p. 556, dans la Bibliot. du P.

Labbe, t. I. Scheidius, Origin. Guels.

1. 11, p. 19.

Digitized by Google

Héric dit que ce Prince avoit épousé Adélaïde (i) dont la naissance égaloit celle de son mari. Bientôt après il exalte la piété & les vertus des deux époux. Il n'oublie pas de dire que Conrad avoit signalé sa biensaisance envers dissérentes églises, sur-tout celle de S. Germain d'Auxerre, à qui il avoit fait plusieurs dons. Il assure même que ce Comte guéri miraculeusement d'une fluxion sur un œil, contre laquelle avoit échoué toute la science des plus habiles Médecins, forma le projet de rebâtir l'église de S. Germain d'Auxerre, & que l'ouvrage poussé avec vigueur, fut achevé en peu de temps. Leurs enfans, ajoute-t-il, héritèrent des vertus de leur père. sur-tout Hugues-l'Abbé, nomine & officio Abbas, dont il ne croyoit pas pouvoir dire assez de bien.

Un fragment d'un ancien manuscrit publié par le P. Labbe (k), nous appre d en quoi confistoit l'augmentation faite à l'église d'Auxerre; c'est que Conrad fit bâtir les cryptes ou souterreins du côté de l'orient, & les fit couvrir d'un dôme, sous lequel on tranféra l'autel de l'endroit où il étoit placé auparavant. Le corps de S. Germain fut aussi transféré dans ces cryptes le jour de l'Épiphanie 859, en présence du roi Charles-le-Chauve, selon le témoignage du moine Héric.

Lib. 11, Mirac. S. Genn. c. 7

La piété de Conrad I.er ne l'empêcha pas de desirer d'avoir en commande le prieuré de Lebiaha (1) en Alsace; entreprise à laquelle s'opposèrent fortement les Pères du concile tenu à Verberie en 853 (m). M. de Zur-Lauben pense que dès l'an

(i) Elle étoit fille de Hugues comte d'Alface, & fœur d'Ermengarde femme de l'empereur Loth vire l'', elle épousa en secondes nôces Robert-le-Fort dont elle eut trois enfans. C'elt le sentiment qu'adopte M. de Zur-Lauben avec M. Schoepflin. Néanmoins Scheidius ne pouvoit le persuader que la veuve de Gonrad l'Ancien eût épousé Robertle-Fort.

(k) T. I, Bibl. MSS. p. 521. Voy. aussi l'Hitt. ecc. & civ. d'Auxerre, par M. l'abbé Lebeuf, t. II, P · 34 ·

(1) Ce monastère est situé au village de Leberau, en françois Lièvre, en basse Alsace. Il appartenoit des l'an 774, à l'abbaye de Saint-Denys-en-France. Voy. D. Mabillon, Annal. Bened. t. Il, p. 180, 181. D. Felib. Hist. de l'abb. de S. Denys. preuv. p- 30 & 38. Schoepflin, Affat. illust. t. 1, p. 722.

(in) Conc. Lab. t. VIII, p. 100. Lebeuf, ibid. t. II, p. 33. Scheidius, Orig. Guelf. t. 11, p. 24, & prob. n. XII.

849. Conrad étoit aussi comte de Paris. D. Mabillon a publié une charte datée dans cette ville, du 1.er avril de cette année: c'est une donation faite par un nommé Brunard à S. Germain évêque de Paris, & confirmée par le comte Conrad. En 860. Louis roi de Germanie, Charles-le-Chauve & leur neveu Lothaire roi d'Austrasie, s'étant assemblés à Coblentz (n). avec plusieurs Évêques & Grands de leurs États, firent enfin entr'eux la paix, las des maux qu'avoit causés leur division. A la tête des Seigneurs assemblés, paroît Conrad; c'est vraisemblablement, selon M. de Zur-Lauben, le comte de ce nom, oncle maternel de Charles-le-Chauve. On voit ensuite dans cette liste, le nom d'un autre Conrad, après celui de Hugues, probablement l'Abbé. & tous deux comme fils de Conrad comte de Paris & d'Auxerre.

L'annaliste de S. Bertin n'est pas aussi favorable à la mémoire de Conrad I<sup>er</sup>, que le moine Héric. Charles-le-Chauve, en 862, avoit rendu publiques les raisons qu'il avoit de se plaindre de Lothaire, qui venoit de répudier Thietberge sa femme, pour épouser sa concubine Waldrade. Ce procédé déplut à la fois & à Lothaire & à Louis de Germanie, & ces sentimens leur étoient inspirés par Conrad dont ils suivoient les conseils. A ce sujet, l'Annaliste (0) dépeint le Comte comme un homme qui à une hauteur dédaigneuse joignoit des talens nuisibles à lui-même & à beaucoup d'autres.

D. Mabillon rapporte, d'après un catalogue des Abbés de S. Germain d'Auxerre, que le comte Conrad avoit été, en 846, Abbé de ce monastère, & qu'il y eut pour successeur Ion fils Hugues. Le temps de la mort de ce Seigneur seroit Mabil sac. IV aisé à déterminer, si l'on pouvoit s'en rapporter au Nécrologe Bened. part. II.

(n) Annal. Fuld. ad an. 860, p. 27, edit. Freheri. Annal. Pitha. Recueil des hist. de Fr. par les Benéd. t. VII, p. (42 - 644 Miræus, rer. Belgic. Annal. p. 360 - 361. (o) Usi consilie p-acipue Hludowicus & Lotharius Chuonradi sui Consiliarii,

Caroli autem avunculi, qui superciliosa, sed frivola, & nec sibi adeo nec pluribus proficua, more sueto, scientia nitebatur, ne innotescerentur p pulo causa quas Carolus Lothario reputabat, &c. Ad an. 862. Recueil des hift. de France. i. VII, p. 80.

d'Auxerre cité par du Bouchet (p), puisqu'elle y est fixée au 16 février 862. Il y est nominé Conradus major. Mais M. Hill, etcl. & l'abbé Lebeuf qui a fait imprimer ce Nécrologe y lisoit au civ. d'Auxerre, 22 mars. obiit Conradus Comes, sans indication d'année & 4. Il, p. 249. sans aucune épithète personnelle.

> Le comte d'Auxerre avoit épousé avec chaleur les intérêts de Charles-le-Chauve, dont il étoit oncle maternel, comme frère de Judith seconde femme de Louis-le-Débonnaire. Aussi durant les malheureuses divisions qui régnèrent entre le père & les enfans, partagea-t-il le sort de sa sœur. Lorsque Lothaire renferma dans un couvent Judith sa belle-mère, il sit raser Conrad & Rodolphe frères de cette Princesse, & les mit en Aquitaine, sous la garde de Pepin qui en étoit Roi.

L'histoire de Judith est trop connue pour qu'il soit né cessaire de suivre le détail dans lequel M. de Zur-Lauben entre à cet égard : celle de Rodolphe l'est un peu moins. Ce Comte étoit en 849 abbé de Jumièges, diocèse de Rouen, Gemmeticensis monasterii Rector, selon l'expression d'un acte rapporté par D. Mabillon. Il fut aussi abbé de Centula ou de S. Riquier, diocèle d'Amiens, après la mort de l'abbé Louis. oncle paternel de Charles-le-Chauve. La chronique (q) de ce monastère en fait le plus grand éloge, & dit que le Roi, après l'avoir déterminé à accepter la dignité d'Abbé, lui persuada ensuite de se charger du gouvernement d'une province maritime. La chronique d'Adon nous apprend que Rodolphe de Fr. t. VII. étoit Conseiller de Charles-le-Chauve, & le premier Officier de son palais. Il mourut en 866, suivant l'Annaliste de S. Bertin & la Chronique de Fleury (r). Les moines de

Ann. Bened. t. 11, p. 685, o in Append. P. 754.

Rec. des hift. P. 550

> (p) Du Bouchet, hist. de la Maison de France, p. 181. Duc d'Espernon, orig. de la Maison de Fr. part. 11, p. 100. Le P. Jourdan, Critique de l'origine de l'aug. Maison de Fr. Le Gendre de S. Aubin, Antiq. de la Maison de Fr. p. 130 - 136.
> (q) Chron. Centul. lib. III, cap. 9,

apud Dacher. t. 11. Spicil. p. 316. Voyez aussi t. IV, p. 498. Recueil des hist. de Fr. tome VIII, p. 539. Scheidius, orig. Guelf. t. 11, p. 19, & c. (r) Pag. 304 Miscell. Baluz. t. 11, & inter Script. Fr. Quercet. toun. III, P. 354.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 151 S. Riquier (f) ses contemporains, fixent sa mort au 6 de janvier.

Conrad I<sup>er</sup>, son frère aîné, eut de son mariage avec Adélaide, entr'autres enfans, 1.° Conrad 11, ou le Jeune, dont on parlera bientôt; 2.° Hugues-l'Abbé; 3.° Welphe, en latin Welfo, Welfus & Guelfo. Quelques Modernes (t) ajoutent Pétronille, semme de Tertulle & mère d'Ingelger ou Ingelrem, comte du Gâtinois, tige de la Maison des Plantagenètes, rois d'Angleterre.

Hugues-l'Abbé. On lit dans la vie de Garnier, Prevôt Perard, Rec. de de S. Étienne de Dijon, mort en 1050, qu'il étoit frère pièces servant de l'Eude & de Robert, tous deux sacrés rois de France, s'un p. 125. après l'autre. Ce recit fixe la leçon & le sens d'un mot abrégé (Frs) qu'on voit dans la chronique de S. Benigne de Dijon, Spicileg. Aches & dans une chronique ms. de l'abbaye de Bèze (u), dont solicité, p. 417. l'original se conserve à la Bibliothèque du Roi; de sorte que par ce moyen, ces pièces qui sont du même âge, se prêtent un secours mutuel, & s'accordent sur ce point. Mais il saut entendre qu'ils étoient frères utérins, parce qu'Adelaïde seur mère épousa en secondes nôces, vers l'an 864, Robert-le-Fort, dont elle eut Eudes & Robert. Scheidius, qui a nié l'existence de ce second mariage, prétendoit qu'il falloit sire fratris au lieu de Fratres.

Conrad II & Hugues étoient trop jeunes à la mort de leur père, pour lui succéder au comté d'Auxerre, qui fut donné à Robert-le-Fort; cependant celui-ci ayant été tué en 867, Hugues-l'Abbé lui succéda dans le gouvernement de Neustrie. Environ quatre ans auparavant, Lothaire, roi de Lorraine, avoit voulu le placer sur le siège de Cologne, d'où il avoit

(f) Dans une lettre qu'ils écrivent pour faire part de la mort de leur Abbé. Voy. Scheidius, orig. Guelf. tom. II, prob. n. x.

(t) Blondellus, Geneal. Francicæ plenier affertio, t. 11, p. 50. Labbe, Tables généal. page 108. Chasot de Nantigny, hist. gén. des Maisons souv. t. IV, p. 12. Scheidius, orig. Guelf.
t. II, præf. p. 46 – 48.
(u) Dominicy, in Ansberti famil.
rediv. part. 1, c. 5, Acher. Spicil. t. I.
Mabill. Annal. Bened. t. III, p. 130.
214, 259 Origin. Guelf. Schedii,
t. II, lib. IV, p. 34, 35. D. Plancher,
hist. de Bourg. t. I, p. 231 – 233.

chassé Gonthier qui s'opposoit à son mariage avec Waldrade: mais Hugues promu contre les règles canoniques, ne fut point sacré, & Gonthier fut rétabli. Il avoit aussi obtenu en 850. l'abbaye de S. Bertin, qu'il rendit deux ans après à Adélard qui en avoit été dépossédé. On le vit depuis abbé de S. Germain d'Auxerre, de S. Quentin, de S. Vast d'Arras & de Chaplies dans la contrée de Tonnerre. En 866, Charlesle-Chauye lui donna le comté d'Anjou, l'abbaye de S. Martin de Tours, & d'autres abbayes. Les historiens du temps ont célébré les exploits de Hugues-l'Abbé contre les Normands. & les services importans qu'il rendit à Louis-le-Begue & à ses fils, ensuite à Charles-le-Gros, Déréglé dans sa jeunesse, il réforma tellement ses mœurs qu'il mérita les éloges de Réginon qui avoit blâmé sa conduite passée.

A' Auxer. t. II, p.41 & 251.

Ce Chroniqueur & Sigebert de Gemblours placent la mort de Hugues-l'Abbé à l'an 887, & le Nécrologe de la cathédrale d'Auxerre au 12 de mai. Il fut enterré dans cette église. L'auteur de l'histoire des comtes d'Anjou, Gesta comitum Adegavensium, lui a donné le titre de duc de Bourgogne, qui ne lui a jamais appartenu, comme D. Plancher l'a fort bien prouvé. Le pape Jean VIII, dans une lettre qu'il lui adressa, Scheid. Orig. lui donne le titre de Prince de race royale.

Hist. de Bourg. tom. I, liv. V, p. 231-232. Guelf. com. II, probat. p. 97. & Concil. Lab. p. 1X, p. 95.

Indépendamment des liens d'affinité qui unissoient la Maison des Carlovingiens à celle de Hugues-l'Abbé, la race Agilolfingienne, d'où sortoient les aïeux paternels de Hugues, étoit, suivant plusieurs auteurs modernes, la même que celle de Tassillon II, duc de Bavière, que Charlemagne sit ensermer en 788, dans l'abbaye de Jumiège, & dont les ancêtres régnoient dans la Bavière depuis l'an 456. Cette origine justifioit le titre que le pape Jean VIII donnoit à Huguesl'Abbé.

WELPHE fut nommé en 864, abbé de Centula ou de S. Riquier. La chronique (x) de ce monastère le représente

(x) Apud Acher. t. IV, Spicileg. Rec. des hist. de Fr. par les Bénédict. t. VIII, p. 273. Mabillon, Ann. Ben. t. 111, p. 109. Scheid. Orig. Guelf, t, 11, p. 26, 91, 92.

comme

comme un saint personnage de sang royal, & rapporte un diplome dans lequel Louis-le-Begue donnoit à Welphe ou Guelf, le titre de consanguineus noster. La chronique de Sens (y) nous apprend que Welphe fut aussi abbé de S. te Colombe de Sens; que mort en 881, il fut enterré dans l'église de ce monastère, & qu'il eut pour successeur dans la même dignité, son frère Conrad qui mourut aussi la même année. Welphe fut un des Abbés choisis par Charles-le-Chauve pour former Capit. Carifiace le Conseil de son fils Louis-le-Begue.

### Troisième Degré.

CONRAD II, dit le Jeune, comte de Paris & d'Auxerre. duc des pays situés entre le mont Jura & les Alpes Rhétiques. abbé de S. Germain d'Auxerre. & c.

CONRAD le Jeune avoit succédé à son père dans le comté d'Auxerre; mais pour le punir d'avoir pris le parti de Lothaire roi de Lorraine, Charles-le-Chauve le priva de toutes les charges qu'il possédoit, & confisqua tout son domaine. Il en fut dédommagé par le comté ou duché de la Rhétie, ou de la partie de la Suisse entre le mont Jura & les Alpes Rhétiques. Il faut remonter à l'origine de ces évènemens.

Thietberge ou Theutberge, fille de Boson, que Lothaire, frère de l'empereur Louis II, & neveu par sa mère de Conrad l'Ancien, avoit époulée en 856, étoit sœur de Hugbert ou Hubert, Clerc marié, abbé de S. Martin de Tours, & sujet du roi Charles-le-Chauve. Trois ans après ce mariage, c'està-dire en 859 (7), Lothaire donna à son beau-frère Hugbert le gouvernement du pays situé entre le mont Jura & le mont Jou ou le Grand-Saint-Bernard. La passion du roi de

Alberic, Monac. Trium-font. chronic. (y) Ad an. 881. Mabill. Annal. Ben. T. III, p. 232. Scheid. Orig. ad an. 862. S. Marc, Abr. de l'hist. Guelf, T. 11, p. 29.
(7) Regino, ad an. 856 & 859. d'Ital, T. II, p. 513, &c. Hist. Tome XXXVI.

Digitized by Google

Lorraine pour Waldrade (a), avoit précédé son mariage avec Thietberge, & subsista encore après avec tant de violence qu'il prit le parti de rompre des liens sacrés qui lui étoient devenus insupportables. Dès l'année 861, il fit accuser sa femme légitime de plusieurs crimes, & quoique, suivant l'usage superstitieux du temps, elle se sût purgée par l'épreuve de l'eau chaude, il la confina dans un monastère. Thietberge trouva le moven d'en sortir, & se résugia chez son frère Hugbert, avec lequel on l'accusoit d'avoir eu un commerce incestueux. On publioit qu'elle avoit fait elle-même l'aveu de ce crime; mais ce qui donnoit sans doute plus de poids à l'accusation dans l'esprit du peuple, c'est la vie déréglée de son frère Hugbert. Les historiens du temps le peignent avec les traits les plus odieux. Ses rapines, ses excès, ses violences sont décrits dans une lettre que le pape Benoît III (b) adressa, vers l'an 856, aux Évêques du royaume de Charles-le-Chauve. On lui reproche sur-tout d'avoir envahi le monastère d'Agaune ou de S. Maurice en Vallais, & celui de Luxeu en Bourgogne. Réginon & l'annaliste de Metz lui donnent l'épithète d'Acephale, & voici la raison qu'ils en allèguent, quia fuit Clericus conjugatus, ac proinde clericatus regulis minime addictus. Il possédoit aussi, lorsqu'il mourut, l'abbaye de S. Martin de Tours, selon l'annaliste de S. Bertin (c).

Quelque temps après que Lothaire eut épousé Waldrade, Hugbert résolu de soutenir les droits de sa sœur, leva l'étendard de la révolte, & ayant ramassé une troupe nombreuse de

(a) Elle étoit nièce de Gonthier archevêque de Cologne. Ce Prélat, Thietgaut archevêque de Mayence, & quelques autres Évêques, favorisèrent la passion de Lothaire. Ils séduissirent les Nonces du pape Nicolas I.er, & de concertavec eux, dans un concile tenu à Metz, déclarèrent légitimes, & la répudiation de Thietberge, & le mariage de Waldrade. Le Pape, en 863, condamna dans un concile tenu à Rome, tout ce qui s'étoit fait dans

celui de Metz, & excommunia les archevêques de Mayence & de Cologne.

(b) Tom. VIII, Concil. Lab. p. 233. Rec. des hist. de Fr. par les Bénéd. t. VII, p. 384.

(c) Ad an. 864, p.222, edit. Querc. Voy. sur cet Hubert, Alberici Chron. ad an. 865, p. 193. edit. Leibnit. Mabill. Ann. Bened. t. II, Folcuin, de Gest. Abbat. Lobiens. Apud Acher. Spicil. tom. VI. Regino, & c. brigands, il tua ou chassa les vassaux du Roi qui possédoient des terres dans le voisinage de son gouvernement, & distribua leurs biens à ses partisans. Réginon ajoute que Lothaire, à la tête de ses troupes, tenta sans succès, à trois reprises dissérentes, de le réduire, parce que le rebelle trouvoit un asse inaccessible dans les désilés entre le mont Jura & les Alpes Pennines.

Conrad II, à qui Lothaire avoit donné le gouvernement de cette contrée, fut plus heureux; il attaqua Hughert, & le tua près du château d'Orbe dans le pays de Vaud. L'annaliste de Metz & Réginon placent cet évènement à l'an 866; mais l'annaliste de S. Bertin fixe la mort d'Hughert à l'année 864. Thietberge chercha dès-lors un asse auprès de Charles-le-Chauve qui lui donna l'abbaye d'Avenai. Il existe un diplome du 24 novembre (d), la douzième année du règne de Lothaire, indiction première, c'est-à-dire de l'an 868, par lequel ce Prince donne à Thietberge, dilectissima conjugi nostra, des biens à lui appartenans, res nostra proprietatis, dans les cantons de Grenoble, Belley, Maurienne, Genève, Lausane & Lyon, & en outre toutes les terres de désunt son frère l'Abbé Hubert, sur qui elles avoient été confisquées.

Conrad II ne tarda pas à rentrer en grâce auprès de Charles-le-Chauve, à quoi sans doute contribuèrent les bons offices que sui rendit son frère Hugues-l'Abbé. Ce Prince l'envoya, en 876, avec d'autres Seigneurs, pour conclure un traité avec les Normands qui infestoient les bords de la Seine. On voit en 879, Conrad comte de Paris; c'est le titre que sui donnent les annales de S. Bertin. M. de Zur-Lauben ne sait s'il doit sui appliquer l'endroit du testament de Charles-le-Chauve (e), qui parmi les exécuteurs de ses dernières volontés, désignoit en 877, le comte Conrad avec Hugues-l'Abbé.

Quoi qu'il en soit, après la mort de Louis-le-Begue, en 879, l'ingratitude de Conrad éclata de nouveau. Gozlin,

<sup>(</sup>d) Murator. Antig. Ital. t. II, p. 264, p. 122. Orig. Guelf. Scheidii, t. II, p. 265. Du Chesne, Rec. des hist. de prob. n. XV, p. 92. Fr. t. II, p. 461 — 466.

abbé de S. Germain-des-Prés, qui connoissoit l'esprit remuant du Comte, n'eut pas de peine à l'entraîner dans sa révolte contre les fils de ce Prince. Ils n'oublièrent rien l'un & l'autre. pour persuader aux Évêques, aux Abbés & aux Grands du royaume de s'attacher à Louis roi de Saxe ou de la France orientale, second fils de Louis-le-Germanique. C'est alors que Hugues-l'Abbé fignala son attachement pour Louis III & Carloman à qui on contestoit la légitimité de leur naissance; & après avoir déconcerté par son courage & par sa prudence. les projets des Confédérés, il vint à bout de réconcilier le roi de la France orientale avec ses cousins.

On a vu précédemment que Conrad succéda en 881 à son frère Welphe, dans l'abbaye de S. Colombe de Sens, & qu'il mourut la même année. Il eut pour successeur son autre frère Hugues-l'Abbé; mais Eudes, fils de Robert-le-Fort, qui étoit aussi son frère utérin, le remplaça dans le comté de Paris. Eccard a ignoré le nom de la femme du comte Conrad; on Lebenf, Hist. voit par quelques titres qu'elle s'appeloit Valdrada ou Valvarda: a' Aux. 1. 11. il paroît que c'est tout ce qu'on en sait.

VIII.

Quant à ses fils, Réginon nomme Rodolphe, premier roi de la Bourgogne Trans-jurane; mais Rodolphe lui-même nous apprend qu'il avoit une sœur nommée Adelaide. Dans un acte daté du 10 juin de l'an 888 (f), il lui donne l'abbaye c'est-à-dire les revenus de l'abbaye de Romain-Moutier dans le pays de Vaud.

Adelaïde étoit en 923 veuve de Richard, duc & marquis de Bourgogne (g), comte d'Auxerre, & Abba-comes de Saint-Simphorien. Elle vivoit encore en 928; & cette année (h). elle donna, du consentement de son neveu Rodolphe II.

(f) André Duchesne, Bibliot. Cluniac. p. 72, in notis. Mabillon, Appendix Annal. Ben. t. III, p. 32 269. Duc d'Epernon, Orig. de la troisième race des Rois de Fr. 2. part. p. 193 — 195. Orig. Guelf. t. II, p. 37, & prob. n. XXIV, p. 103. (g) Duc d'Épernon, ib. p. 189

- 205. Orig. Guelf. ib. p. 205 -(h) Orig. Guelf. ib. n. XXV, p. 104 - 106. Mabil. Annal. Ben. ad an. 930; & Acta Ord. S. Ben. Sæc. V. p. 135 & Suiv. D. Plancher, Hift. de Bourg. t. I, p. 236 & 237. André Duchesne, Hist. de Bourg. p. 210. roi de la Bourgogne Trans-jurane, le monastère de Romain-Moutier aux moines de Cluni: ses fils, Hugues & Boson, approuvèrent cette donation. Leur aîné Rodolf ou Raoul, duc de Bourgogne, avoit été élu & couronné roi de France en 923. Hugues dit le Noir, sut duc & marquis de la basse Bourgogne. Boson perdit la vie au siège de Saint-Quentin en 935.

Blondel & Gundling ont prétendu que Conrad, comte de Paris, étoit différent du père de Rodolphe premier roi de la Bourgogne Trans-jurane; mais ils ont été solidement résutés par Eccard, au jugement de M. de Zur-Lauben.

Orig. Gueif. t. II, p. 3 o b

### QUATRIÈME DEGRÉ.

## RODOLPHE Ou RODOLF, Comte & Marquis, premier Roi de la Bourgogne Trans-jurane.

It sut couronné en 888, à Saint-Maurice en Vallais, où il avoit le titre d'Abba-comes, comme on le voit par un titre que rapporte Muratori (i). Par cet acte, il accorde à la reine Ingelberge, sa vie durant, deux terres qui dans le royaume de Toscane dépendoient du monastère d'Agaune ou de Saint-Maurice. M. de Zur-Lauben conjecture que cette Reine est la semme de l'empereur Louis II, mère d'Hermengarde qui épousa Boson roi de Provence.

On voit dans le cartulaire de Lausane, un acte daté du 13 août 886, par lequel le Seigneur Rodolf, Conte & illustre Marquis, investit Jérôme évêque de Lausane, & son Chapitre, de la possession de l'église de Saint-Prez. Ce lieu renommé pour ses vins, portoit anciennement le nom de Basuges, jusqu'à ce qu'il prit celui de Saint-Protais(k), évêque d'Avanche, qui vivoit en 501.

On voit aussi dans le même Cartulaire, un acte de la même

(i) Antiq. Ital. tom. III, p. 156. Scheidius, Orig. Guelf. t. II, p. 361 & prob. 101 — 102.

(k) En patois du pays de Vaud, Saint-Protais se prononce Saint-Prez.

Fol. 66.

Digitized by Google

année, consenti & signé par Rodols; c'est une donation qu'un nommé Réginold sait à l'église de Lausane, de biens propres qu'il tenoit de la libéralité de l'empereur Charles-le-Gros, & qui étoient situés dans le canton de Lausane ou de Vaud:

l'église de Saint-Prez en faisoit partie.

Enfin on lit dans ce Cartulaire, un autre acte de 896, par lequel le comte Gerlandus & sa femme font à l'église de Lausane des donations pour le repos de leur ame, ainsi que pour le Seigneur (Senior) Comte Conrad de bonne mémoire, seur biensaiteur, & pour le très-glorieux Roi Rodols. Ces trois actes n'ont point encore été imprimés. Le comte Conrad dont il est parlé dans la dernière de ces chartes, ne peut être que le père de Rodols. «Senior, dit M. de Zur-Lauben, est » un titre de suscraineté qu'on donnoit alors aux Rois, aux Ducs, aux Comtes & aux Marquis ». On sait qu'en France, en Allemagne & en Italie, le titre de Marquis se donnoit aux Gouverneurs des provinces frontières, ce mot étant dérivé du tudesque mark qui signisse encore aujourd'hui borne, limite.

M. le baron de Zur-Lauben conclut de ces recherches, que Rodolf, premier roi de la Bourgogne Trans-jurane, étoit d'une Maison dont l'origine remontoit à des temps fort reculés, & dont le lustre égaloit celui des premières Maisons de l'Europe.



## OBSERVATIONS

SUR

## PLUSIEURS MONUMENS DE L'ANTIQUITÉ,

sur-tout du moyen âge.

Les différens voyages que M. le baron de Zur-Lauben Mai 1769. La faits en France, en Allemagne & en Suisse, ont été en quelque sorte des voyages littéraires; ou du moins si les Lettres n'en ont pas été l'unique motif, elles en ont partagé le fruit. Par-tout il a porté cet esprit avide de connoissances. cet œil exercé & curieux qui se trouvent si rarement dans les voyageurs. Il a communiqué à la Compagnie plusieurs observations qu'il a été à portée de faire sur des inscriptions, sur des manuscrits, sur des monumens & des chartes du moyen âge. Nous présenterons les principales par articles séparés, parce qu'elles roulent sur des objets différens.

En 1768 & 1769.

### ARTICLE I.

Au milieu du chœur de l'église du Chapitre de Limbourg, dédiée à S. George, est un tombeau de pierre où l'on voit la figure du fondateur. Il est couché, sans barbe, les cheveux courts, sur la tête un bonnet assez semblable au casque des Dragons d'aujourd'hui, couvert d'une robe brodée par le bas, un sceptre non-fleurdelisé dans la main droite, au cou deux chaînes qui descendent le long du corps. On lit autour du tombeau, en caractères du x.º siècle:

CLAVDITVR HOC TVMVLO PER QVEM NVNC SERVITVS ISTO EST CELEBRIS TEMPLO SIT LAVS ET GLORIA CHRISTO. CONRADYS D. S. F. H. E. R. IN P.

M. de Honteim & avant lui le P. Brower b ont rapporté · Hill. Trevir. diplom & pras. cette inscription de la manière suivante,

ab Honteim, t. I. D. 258. LAnnal Trevir. Leod. 1671, t. 1, p. 447. ad an 919.

ed an 9401

Hic jacet in tumulo Dux per auem servitus isto Fit celebris templo, laus, virtus, gloria Christo.

en omettant ce que M. le baron de Zur-Lauben a lû à la fin de l'épitaphe. M. de Honteim a tiré d'une table contenant les principaux anniversaires de l'église, & placée dans le chœur, ces paroles: Hodie (VIII julii) anniversarium Ducis Conradi, fundatoris hujus ecclesia. D'autre part, le P. Brower a cité le Nécrologe de la même église, qui fixe à un autre jour la mort du fondateur: II. kal. julii obiit... Conradus primus fundator ecclesia in Lintburg. Sur quoi il n'y a que deux partis à prendre, ou de dire qu'il y a erreur au moins dans l'un ou l'autre de ces monumens historiques, ou que le jour de l'anniversaire n'étoit pas le même que celui de la mort du fondateur.

Brower a cru que la figure dont il s'agit, représentoit Conrad I.er, roi de Germanie, & que le tombeau étoit un cénotaphe qui contenoit ou ses entrailles, ou une partie de ses dépouilles, & qu'on lui avoit élevé en mémoire ou de sa libéralité, ou des obsèques qu'on lui avoit faits, le reste de

son corps ayant été transporté à Fulde.

Inter Script. p. 861.

Pag. 73, edit. Pifter.

On pourroit appuyer l'opinion de Brower du témoignage rer. Bruis. de Ditmar, qui parle de funérailles faites à Limbourg au roi Conrad, exequiis in Limburg peractis, si Léibnitz n'avoit pas Adan 919, averti qu'il falloit lire Wiliniburg au lieu de Limburg; & cette int. Scrip. medii correction s'accorde avec le récit de l'annaliste Saxon, qui Eccardo, t. I. néanmoins se trompe lorsqu'il assure que Conrad I. er fut enterré à Weilbourg. C'est la remarque du savant Eccard: ce Prince Francia orient. eut sa sépulture dans l'abbaye de Fulde, & mourut en 918, ill, LXXXIII, selon Réginon.

M. le baron de Zur-Lauben n'a point vu dans l'inscription le titre de Duc que le P. Brower donne au fondateur de l'église de Limbourg, & que sui avoit aussi donné avant sui la table des anniversaires. Aussi croit-il que le Conrad dont il s'agit, est le comte de Lohngau fils d'Éberhard. Il se fonde fur

sur un diplome de Louis IV, le dernier roi de Germanie, De Hontein; de la race mâle des Carlovingiens, daté de Francfort le 10 hist. Trev. t. I. p. 258, 259, sévrier 909, indiction XIII, par lequel ce Prince cède en Brower. Ann. Trev. ibidem. propriété perpétuelle à son cher comte Conrad, fils d'Éberhard, P. 445. & dans le comté du même Conrad, au canton appelé Logenahe. la terre de Brechene, avec toutes ses dépendances, & avec la permission d'en doter la basilique que le Comte entreprenoit de bâtir au mont Lintburck: Securam teneat potestatem basilicam dotandi, quam exstruere nititur in monte quodam Lintburck vocato, in Logenahe.

Il y a encore aujourd'hui dans le Lohngan, qui sans doute tire son nom de la rivière de Lohn ou Lahn, deux villages nommés Brechen; celui d'en haut dont l'église de Limbourg jouit encore, & celui d'en bas, tous deux appartenans à l'électeur de Trèves; & le chapitre de S. George de Limbourg y a des revenus, mais moins dans le second que dans le premier. Quant à Lintburck, aujourd'hui Limbourg, M. de Zur-Lauben pense que cette ville tire son nom du ruisseau Linter ou Linterbach, qui arrose le pied de la montagne sur laquelle est placée l'église, & va se jeter dans le Lahn.

Les fils d'Eberhard, après la mort de leur père, en 902; surent, avec leur mère & leur oncle Rodolphe évêque de Wirzbourg, chassés de toutes leurs terres par Adalbert, comte Voy. Reginoz; de Bamberg, qui les dépouilla de tous les honneurs que le roi ad an. 903. de Germanie leur avoit accordés; mais ils furent rétablis, après que Louis IV, en 905, eut fait trancher la tête au comte Adalbert, pour le punir de la rébellion & de ses déprédations.

Le comte Conrad eut le titre de Sage, selon le témoignage des historiens (a), & rendit en 939 de grands services à Otton I.er, roi de Germanie, depuis Empereur, dans la guerre

(a) Voy. le Continuat, de Regin. p.77, ejufd. edit. Liutprand, l. IV, c.x,p. 134, edit. Ruberi. L'Annaliste Saxon, ad an. 939, p. 266, edit. Hist. Tome XXXVI.

Eccardi. La Chronique de S. Pantaléon, int. Scriptores med. ævi. Eccard, tan. I, p. 886, 888, 894.

 $\mathbf{X}$ 

que ce dernier eut à soutenir contre Éberhard, duc de Franconie,

cousin germain (b) de Conrad, du côté paternel.

M. de Zur-Lauben fait usage de cette épithète pour l'explication des lettres initiales de l'inscription, omises par Brower & de Honteim. Elles signifient, selon lui, Conradus dichus sapiens, fundator hujus ecclesia. Requiescat in pace. Cette explication est ingénieuse. D'autres, pour suivre le goût des anciennes inscriptions, auroient cru que ses lettres D. S.

signifient de suo.

Ce Conrad a encore été nommé Cunon & surnommé Churzibolt. Voici comment s'exprime à son sujet Ekkehard le jeune (c), moine de S. Gall: Chuono quidem regii sanguinis Churzibolt (vel Churizibolt) a brevitate cognominatus. Dans l'ancien tudesque, dit M. de Zur-Lauben, Cunon étoit la même chose que Chunrad, ou Conrad, & Kurtz en allemand signifie de courte taille; ainsi le père de Charlemagne sut nommé Pepin-le-Bref. Il ajoute que Bolt peut être la racine de Bilt, figure. Le continateur de Réginon donne au comte Conrad, fils d'Éberhard, le surnom de Curcipoldus, sans expliquer la raison de cette dénomination. On trouve dans le glossaire de Du Cange, curcinbaldus, curceboldus, curcimbaldus, curciboldus, cortiballus, cortibaldus, cortibaudus, pour désigner la tunique courte ou dalmatique des Diacres, appelée courtibault dans la langue vulgaire du Berri. Cunon ou Conrad étoit de race royale, suivant le moine Ekkehard, parce qu'il étoit de la même Maison que Conrad le roi de Germanie, qui du côté des femmes descendoit de Charlemagne.

Ann. Trev. Ger. a Conr. 1, orc. lib. 11, p. 41 & 67. Abr. chron. de l'hift. génér. d'Isalie, t. 11, 793.

Le P. Brower<sup>a</sup>, M. Mascov<sup>b</sup> & M. de Saint-Marc<sup>c</sup> ont ibid. p. 455.

b Comment. de confondu Conrad duc de Lorraine en 943, mort en 955, reb. imp. Rom. avec le comte de Lohngau, dit le Sage, qui mourut en 948. Le premier eut un fils nommé Otton, qui fut duc de Carinthie & marquis de Vérone; le second n'eut point d'enfans, & ne

(c) De casibus S. Galli, cap. V. p. 29, apud Goldast. t. I, int. Script. rer. Alaman.

<sup>(</sup>b) Voy. la Differt. généal. de 1 pag. 791 & Koeler sur la Maison impériale de Franconie, réimprimée en latin, à Altorff en 1747, in-4.

fut même jamais marié; aussi rien de plus étrange que l'aversion naturelle qu'il avoit pour le sexe, au rapport du moine de S. Gall: Mulieres ille & mala arborum naturali sibi quodam odio adeo execratus est, ut ubi in itinere utrumvis inveniret, manssonem facere nollet.

#### ARTICLE II.

#### Sur Mercure Marunus.

On a souvent découvert & on découvre encore des monumens qui confirment le témoignage de Jules-César & de Tacite, touchant le culte particulier que les Gaulois & les Germains rendoient à Mercure. Les noms seuls de Hermes-buhel (Hermetis collis) colline sur laquelle est bâti un des saubourgs de la ville de Soleure, & de Hermetschwys (Hermetis villa) abbaye de Bénédictines voisine de Bremgarten, attestent la vénération des Helvétiens pour cette divinité. On découvrit, il y a quelques années, à Baden en Argeu, une pierre transférée (d) depuis dans la bibliothèque publique de Zurich, sur laquelle on lit cette inscription fort mutilée:

P
MERCVRIO
MARVNO
NS.
P. M R P.
NR

M. Ott (e) de Zurich, qui rapporte cette inscription, n'a

X ij

<sup>(</sup>d) Bluntschli, Memorabilia Tigur. Zurich, 1742, pages 11 & 12, en allemand.

<sup>(</sup>e) Observ. sur les Antiquités découvertes à Cloten, en 1724, dans le Canton de Zurich, p. 32, en allemand.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE ī 64 pu expliquer le mot Maranus. M. de Zur-Lauben propose une conjecture.

On sait 1.º que Mercure étoit révéré comme le Dieu tutélaire des voyageurs; 2.º que le passage des Alpes pour aller des Gaules en Italie, a toujours été réputé difficile & même dangereux; 3.º que les habitans des Alpes qui portent les passans à travers ces montagnes couvertes de neiges & de glaces perpétuelles, étoient nommés en latin Marones ou Du Cange, Marruni. L'auteur de la vie d'Odon abbé de Clugni, fait Gloff voce venir ce mot d'une province septentrionale du même nom: Arbitror ex Marroneà aquilonari provincià illud nomen traxisse Li. xII. originem. La chronique de S. Trudon, parlant des Marons.

dit, Marones appellantur viarum præmonstratores. Voilà précisément un des attributs de Mercure chez les Gaulois, suivant De Bel, Gall. le témoignage de Jules - César: hunc viarum atque itinerum Ducem. &c.

Il y a donc lieu de croire que Mercure révéré comme la divinité tutélaire des voyageurs, par les Marons, & dans les montagnes qu'ils habitoient, en a reçu la dénomination de Marunus, comme on le voit avec l'épithète d'Arvernus dans

les inscriptions de Gruter.

#### III. ARTICLE

Sur une Traduction allemande d'Onosanaer.

M. DE ZUR-LAUBEN qui publia en 1757, à Paris, une Traduction françoise d'Onosander, en découvrit en 1760 une allemande dans la bibliothèque de Francfort sur le Mein. imprimée à Mayence chez Yvo Schoeffer, le 16 mars 1532. un volume in-fol. orné de figures. Le titre traduit sur l'allemand porte: Les quatre livres de Sextus Julius Frontin, homme consulaire, des bons conseils & actions valeureuses des grands Capitaines. Onexander, de la conduite militaire & des conseils des Capitaines les plus expérimentés, leçons qu'étudia dans sa jeunesse l'empereur Maximilien, & que l'un de ses Conseillers de guerre, très-distingué, lui offrit.

M. de Zur - Lauben a remarqué dans cette traduction allemande, un chapitre entier qu'il n'a vu ni dans les éditions du texte grec, ni dans aucune version de ce Tacticien. Il v est parlé des Athéniens, des Lacédémoniens & des Macédoniens.

peuples très-versés dans l'art de combattre.

Le dernier chapitre de cette traduction en allemand, a pour titre: En combien de formes se fait l'ordre de bataille, & comment celui qui est inférieur en force & en nombre de combattans, peut obtenir la victoire. M. Schwebel, professeur de Nuremberg, ignoroit l'existence de cette traduction & du chapitre qu'on ne trouve dans aucune autre édition, lorsqu'il publia dans cette ville, en 1762, une édition grecque d'Onolander sur plusieurs manuscrits, avec des planches & de avantes notes. On imagine assez quelle dut être sa surprise lorsque M. de Zur-Lauben l'instruisit de ces particularités.

# ARTICLE IV.

# Traduction françoise de Valère - Maxime.

PARMI quelques manuscrits conservés dans l'abbaye de Rhinau en Suisse, ordre de S. Benoît, M. de Zur-Lauben remarqua en 1765, une traduction françoise de Valère-Maxime, entièrement écrite sur papier, à l'exception du commencement & de quelques feuilles du milieu qui sont de parchemin. Elle est en deux volumes in-fol. On y voit des peintures qui ne sont point désagréables, & dont les & cclxiile couleurs vives sont très-bien conservées. A la page 37 V. du second volume, on lit:

Par layde divine sans laquelle nulle chose nest droitement commencee ne proffitablement continuee ne menee a fin est la translacion de Valere le Grant terminee laquelle chose commenca tres reverend Maistre Simon de Hesdin (f) maistre en Theologie Religieux des

Lettres, on vit paroître plusieurs traductions sous son règne. « Ce fut par » son ordre que Simon de Hesdin traduisit Valère-Maxime », comme l'a remarqué M. Falconnet, tonte VII

(f) Comme Charles V aimoit les de ces Mémoires, hist. p. 295. Mais il paroît que Simon de Hesdin ne traduilit que les sept premiers livres de Valère - Maxime, & que le reste sus traduit par Nicolle de Gonnesse.

Hospitaliers de Saint Jehan de Jherusalem qui poursuiuny jusques au vij livre ou chapitre des Stratagemes & la laissa tout de la en avant jusques en la fin du livre, je Nicolle de Gonnesse Maistre es Ars & en Theologie ay poursuivy ladite translacion au moins mal que jay peu, & ne doulte point que mon stile de translater ness si bel ne si parfait comme est celui de devant mais je prie a ceulx qui le siront qui me le pardonnent, car je ne suis mie si expert es histoires comme il estoit, & sut sinee cette translacion lan mil iiis & ung la veille de Saint Michiel Arcangel. Explicit.

Cette traduction en rappelle à M. de Zur-Lauben une autre aussi manuscrite & françoise, du même auteur latin, qu'il vit en 1762, à Louvain, dans la bibliothèque des Jésuites. Elle est aussi en deux volumes in-sol. dédiée à un roi de France du nom de Charles, & ornée de figures à la tête de chaque chapitre. Le caractère lui parut du xiv. siècle; mais c'est tout ce que sa mémoire lui fournit à cet égard. La Bibliothèque du Roi conserve aussi plusieurs traductions françoises mss. de Valère-Maxime, ornées de figures, & en caractères du même siècle.

## ARTICLE V.

# Sur un Titre original de 913.

CE titre se conserve depuis plusieurs siècles dans les archives de la Maison de Salis, dont le dépôt est au château de Soglio voisin du château de Castellazzo. Il est en parchemin de cinq pouces cinq lignes de hauteur sur huit pouces de largeur, d'une écriture que M. de Zur-Lauben juge être du commencement du x.º siècle, par la comparaison qu'il en a saite. Comme cette pièce a souffert de l'injure des temps, M. de Zur-Lauben a eu de la peine à la déchissirer en entier; néanmoins il en est venu à bout, à la réserve de deux ou trois mots presque entièrement essacés. La planche ci-jointe en présente la copie sigurée, avec la forme des caractères. En voici la teneur:

Divina propitiante Clementia Hatto Arcipresul Moguntinus

in Moguntinul Dum lalicary
tienli polellorel produlphul & andreal
largillimi regil in Italical partel itinere
alacriter exceperint & in eory cals
ld jul quoque regium procuptilib'pras
ate novem lolidorum lolutione prels
ntibul hunc eximiz fidelitatil teltis
i teltibul quorum hic ligna continentur

lulis scripsi & subscripsi

Lecundo regnante domino nostro Chuonrado

dum Salicarum terrarum in valle que vocatur Pergallia in pago Raicensi possessores Ruodulphus & Andreas libere condicionis viri nos jussu Domini nostri Chuonradi largissimi regis in Italicas partes itinere properantes non tantum in ipso septimi montis culmine alacriter exceperint & in eorum castellum cui nomen Castellacium comiter perduxerint sed jus quoque regium pro curtilibus pratis silvis Alpibus salici juris que regia possedere largitate novem solidorum solutione prestiterint nos viris clemenciam regiam optime promerentibus, hunc eximie sidelitatis testimonium largiri decrevimus. Actum in villa Sol... coram testibus quorum hic signa continentur.

Signum Guidonis presbiteri Signum Utonis Signum Andree

Signum Aluici..

..go.. taque.... g... cum jussione.. omini Arcipresulis scripsi & subscripsi notavi diem x mensis augusti indictione prima anno vero secundo regnante Domino nostro Chuonrado Rege invictissimo.

Cette pièce paroîtra peut-être d'abord peu importante, & on n'imaginera pas qu'elle puisse être de quelque utilité pour l'Histoire, pour la Géographie & pour la connoissance de l'Antiquité. M. de Zur-Lauben y découvre néanmoins des rapports à tous ces objets, par l'art avec lequel il tire & réunit comme en une masse sensible les rayons de lumière qu'elle recèle dans son sein. Nous diviserons en trois parties ses observations. La première aura pour objet la date; la seconde l'auteur de l'acte; & la troissème contiendra des éclaircissemens pour l'intelligence de dissérens traits particuliers.

I. Pour déterminer la date, il faut d'abord supposer, ce qu'on établira plus bas, qu'il s'agit dans cette pièce, de Conrad I. qui après la mort de Louis IV dit l'Enfant, sut élu roi de Germanie, & qu'en Allemagne on se servoit de l'indiction Impériale ou Césarienne, qui commençoit le voy. l'Art de 24 septembre. Ensuite pour reconnoître l'année de l'ère versier les daues.

Chrétienne qui étoit la seconde du règne de Conrad. & 3 laquelle convient le caractère de l'indiction première, il faut consulter les diplomes & les historiens.

Prodromus. Chron. Gorwic. tom. I, p. 94 # 106.

Dom Bessel a publié deux diplomes de Conrad, tous deux datés du VIII des calendes de juin DCCCCXIIII, indict. II. l'an III de Conrad. Si l'année 914, indiction II, étoit la troisième du règne de Conrad; donc l'année 9 1 3, indiction 1. étoit la seconde du règne de ce Prince; donc le titre dont il s'agit, est du mois d'août de l'an 913, où l'on comptoit encore l'indiction 1. la seconde n'ayant commencé qu'au 24 de septembre suivant.

Thid

Cette induction est confirmée par d'autres actes. D. Bessel en a rapporté deux qui ont pour date 11 id. Mar. DCCCCX11, indict. xv, 1.7e de Conrad. D. Herrgott (g) en a produit deux autres, l'un daté du 11 janvier 912, indiction xv, & l'autre du 11 octobre même année, sans indiction, mais tous deux expédiés par Conrad, la première année de son règne.

On a encore un diplome (h) de Conrad, du 25 septembre 912, première de son règne, indiction 1. re, l'indiction xv ayant fini avec le 23 du même mois: donc l'élection de Just Scriptor. Conrad est de l'année 912. Aussi Lambert de Schafnabourg som. I, Francf. place à cette année & la mort de Louis & l'élection de son successeur. Les annales de Hildesheim, publiées par Léibnitz, fixent aussi à l'an 912 la mort de Louis à qui Conrad succéda. Sigebert donne la même époque & à la mort de Louis & à l'avènement de Conrad au trône de Germanie.

Germ. Piftorii . 1613, p. 155. Inter Scriptor. ver. Brunswic. p. 717, Han. 1707, in-fol

> Telles sont les raisons qui déterminent M. de Zur-Lauben à croire que l'acte qu'il a déchiffré, est du mois d'août de l'an 913; mais il ne dissimule pas que plusieurs historiens ont fixé à l'an 911, le commencement du règne de Conrad Ier.

> (g) Geneal. Diplom. Habspurg. 1758, in-fol. germanice. Guler, Ratia p. 104, Tiguri 1616, in-fol. germanice. Fortun. Sprecheri Pallas Rhatica, tom. 11, p. 66 & 67, Vien. Aust. 1737, in-fol. (h) Voy. Ægid. Tschudi, Descrip. 1. III, p. 104. Lugd, Bat. 1663, Galliæ Comatæ, p. 317, Constantiæ, in-24.

C'est

C'est pour ce sentiment que M. Gatterer a s'est déclaré. & Comment hist. en faveur duquel il a cité le continuateur de Réginon, Hermanus-Contractus, le nécrologe de Fulde & la chronique 1759, in 4, de Corbie c. Il auroit pu y ajouter les témoignages de Hépidann d moine de S. Gall, & de Marianus - Scotus e in histor. Fuld. Le savant Tolner a cru pouvoir concilier ces diverses opinions, en supposant que Louis IV mourut au mois de décembre in cod. traduct. 911. & que comme l'année commençoit alors à Noël en Allemagne, Conrad élu dans le courant du même mois, aura daté la première année de son règne, du commencement Script. Alaman. de l'année 912. Tschudi avoit déjà eu la même idée, dans rer.t. I. part. 16. un ouvrage (i) qui n'a jamais été imprimé, & dont M. Scriptor. Germ. de Zur-Lauben a une copie.

Mais comment concilier cette explication avec le témoi- p. 183. gnage du Chronicon Augiense, dont l'auteur qui fait commencer les années à Noël, fixe à l'an 911 l'élection de Conrad? Car il suit de-là que cette élection fut faite avant Noël de notre année 911. Aussi Eccard, qui la place après le 9 juillet de cette année, a rapporté un diplome de ce Prince, daté du francia orient. 29 octobre 9 1 1, la première année de son règne. Ce n'est pas tout. On a un diplome (k) du roi de France Charles-le-Simple, daté de Metz le 1.er janvier, indiction xv, anno XIX, regnante Karolo gloriosissimo Rege, redintegrante XIV. largiore verò hereditate indeptà primo. Charles-le-Simple, qui avoit été couronné roi de France à Reims, le 28 janvier 893, fut rétabli sur le trône en 898, après la mort d'Eudes qui s'en étoit emparé, & ne réunit la Lorraine à ses États qu'après la mort de Louis IV dit l'Enfant: c'est ce qu'il appeloit l'accroissement de ses États; époque dont il faisoit ulage dans ses diplomes. Donc la dix-neuvième année de son règne, la quatorzième de son rétablissement, est l'an 911.

p. 62 & 63. b Apud Schan cod.pr.p. 4716
CApud Falkens, Corbeiens, Lipf. 1752, in-folo p. 603, &c. Apud Goldasts E Apud Pistore rer. t. I, p. 446. Hist. Palate

> Inter Baluzi Miscell. tom. L

Comm. de rebi

<sup>(</sup>i) Excerpta Diplom. histor. Helv. ab an. 613 ad 1452. L'original est dans la bibliothèque de l'abbaye de S. Gall. Celle de l'abbaye d'Engelberg en Suisse en a une copie.

Hist. Tome XXXVI.

<sup>(</sup>k) Martène & Durand, Collectio amplif. t. I, p. 267. Eccard, Comm. de reb. Fr. orient. tom. 11, p. 830

Or il comptoit cette année, qui étoit la xv. de l'indiction, pour la première de l'acquisition de la Lorraine, & cela dès le 1. de janvier; donc Louis IV étoit mort avant le 1. rianvier 911.

D'ailleurs conçoit-on qu'au 29 octobre 911, on ait compté la première année du règne de Conrad I.ef, comme le prouve le diplome rapporté par Eccard, & qu'aux mois de janvier. de septembre & jusqu'au 11 d'octobre de l'année suivante. on ait pareillement compté la première du règne de ce Prince. comme en font foi les actes cités précédemment; sur-tout s'il faut placer, avec Eccard, au 9 juillet de 911, l'élection de Conrad I.er, roi de Germanie? car depuis cette époque jusqu'au 11 d'octobre 912, il y a plus de quinze mois d'intervalle. On pourroit, il est vrai, imaginer un moyen de conciliation, en disant que l'élection de Conrad n'a pas précédé le 11 d'octobre 911, & que le diplome du 29 du même mois n'est postérieur que de peu de jours à cette nomination. Car, par exemple, si l'on suppose que Conrad ait été élu le 20 octobre 911, on conçoit que le 29 octobre de la même année, & le 12 octobre de la suivante, peuvent appartenir à la première année de son règne, parce que du premier terme au dernier, l'intervalle n'est pas de douze mois complets.

Enfin si Louis IV dit l'Enfant est mort en 911, comme l'assure l'auteur du Chronicon Augiense, il saut que ce soit ou le jour même de Noël, ou dans l'intervalle qu'il y a entre Noël & le 1. er de janvier suivant. Alors il saut supposer que Charles-le-Simple n'aura pas perdu de temps, & qu'en moins de huit jours il se sera trouvé maître de la Lorraine, puisqu'au 1. er janvier de cette même année, il comptoit la première dé la réunion de cette province à la Couronne.

Abr. de l'hist. d'Italie, t. II, p. 629. Ibid. p. 625.

Doit-on s'étonner après cela que M. de Saint-Marc soit tombé dans une contradiction visible, Jorsque dans un endroit de son ouvrage il a placé l'élection de Conrad I. à l'an 911, & dans un autre au 19 octobre 912?

II. Dans le nombre des Prélats qui occupèrent le siège de Mayence au x.º siècle, on compte deux Hattons, célèbres

l'autre par leur sin tragique, selon les chroniqueurs qui font précipiter le premier par le Diable dans le gouffre du mont Etna en Sicile, & dévorer le second par des rats dans une tour bâtie au milieu du Rhin. Le titre que M. de Zur-Lauben a présenté à la Compagnie, a été accordé par le premier. Hatton ou Otton, d'une naissance obscure. dut sa fortune à ses talens, & par la faveur d'Arnoul, roi de Germanie, père de Louis IV, obtint Jusqu'à douze abbayes. Il fut placé sur le siège métropolitain de Mayence en 890 suivant Réginon, ou en 891 selon Hermannus-Contractus. Après la mort d'Arnoul, il fut l'un des Administrateurs du royaume de la Germanie ou France orientale, pendant le bas âge de Louis, avec son ami Salomon, évêque de Constance, qui comme lui possédoit aussi douze abbaves. Il fut honoré de la confiance de Conrad, duc de Franconie. élu roi de Germanie après la mort de Louis IV. Ce Prince qui avoit projeté de conquérir l'Italie, & qui n'en fut détourné que par les incursions continuelles des Huns ou Hongrois. envoya dans cette contrée le prélat Hatton, pour y faire reconnoître sa prétendue souveraineté. Ce fait est attesté par Ekkehard moine de S.' Gall. Cet auteur a consacré un long Apad Goldaf. chapitre à l'histoire de Salomon, évêque de Constance. Il dit Alam. rer. Ser. que ce Prélat étant de retour d'un pélerinage qu'il avoit fait Tom. L à Rome, trouva son ami l'archevêque Hatton qui arrivoit à Constance, prenant la route d'Italie, pour y lever les droits du Roi: Accidit autem ut eo quidem domum reverso, Hatto Archiepiscopus sodalis utique, ut sibimet dicebat, suus kaham jus regium exacturus tendens Constantiam deveniret.

Ce passage est d'autant plus remarquable qu'il contient la même expression, jus regium, qu'on voit dans le titre dont s'occupe M. de Zur-Lauben, & qu'il fait aussi mention du voyage d'Italie que Hatton entreprenoit par l'ordre de Conrad roi de Germanie. M. Mascou (1) traitoit ce récit de fabuleux, parce que le moine de S. Gall place le voyage de Hatton

(1) Comment, de reb. Imperii Romano Germ. &c. p. 8, & in Adnotat. m. IV, p. 8 & 9. Lipsie, 1757, in-4. Y ij

en Italie, après le retour de Salomon qui n' alla qu'après son emprisonnement en 914; mais le déplacement d'un fait ne suffit pas pour en prouver la fausseté, & le récit d'Ekkehard est confirmé par la charte de 9 1 3. Selon les auteurs du nouveau Gallia Christiana, le voyage de Salomon à Rome est de l'an o 1 2. M. Mascou pourroit avoir raison, s'il falloit placer avec lui la mort de Hatton au 19 janvier 913. On peut admettre l'époque de l'année, après quelques historiens, d'autant plus qu'Ekkehard témoigne (m) que Hatton mourut peu de temps après son retour d'Italie, d'une sièvre qu'il y avoit gagnée. Mais rien n'oblige de fixer sa mort au 10 de janvier de cette année: d'autres historiens la renvoient aux années 914. ois & même oi8.

III. L'acte de 913, porte que Rodolf & André, hommes de condition libre, possesseurs de terres Saliques dans le val appelé Pergallia, au canton de la Rhétie, avoient fait un accueil distingué à l'archevêque Hatton sur le mont Septimus, & l'avoient conduit avec honneur dans leur château nommé Castellacium, & qu'en outre ils avoient acquitté les droits royaux, en payant neuf sous pour les courtils, prés, bois & Alpes du droit Salique qu'ils tenoient de la libéralité des Rois. Ce récit a besoin de quelques éclaircifsemens.

1.º Qu'entendoit - on par terres Saliques, droit Salique! M. de Zur-Lauben pense, avec M. Pfessel (n), que la terre Salique étoit une espèce de fief tirant son origine des terres enlevées aux peuples que les Francs s'étoient soumis, & distribuées par les Rois aux guerriers, pour en jouir sous la condition d'une certaine redevance annuelle Quoiqu'héréditaires, ces fiess ne passoient jamais aux femmes, & revenoient à la Couronne, lorsque la famille qui les possédoit, venoit Hist. de Bresse à manquer de mâles. C'est, dit-il, ce qui constituoit le droit part. IV, p. 5 Salique, & que prouve un acte rapporté par Guichenon.

1 650, iz-fol

(m) Comment. de rebus Imperii Romano-German. &c. p. 47, Tom. I, · Alaman, rer. Script. Goldast.

(n) Abrégé chron. de l'Hist. & du Droit pub. d'Allemag. p. 24, Par-1754, in-8., & p. 15, édit. de 2766.

Cet acte concerne Girard seigneur de Charmey, dont le père avoit fondé la chartreuse de Val-sainte, aujourd'hui dans le canton de Fribourg. Les Religieux, avec la permission de l'évêque de Lausane, accordent à la fille de Girard le tiers des biens qu'ils avoient recus de cette famille, se réservant le droit usité de la loi Salique: sub tamen conditione legis Salica his in locis observari solitæ; videlicet ut si illa absaue liberis masculis naturalibus & legitimis, vel sui hæredes ex hac vitâ decederent, tunc illa tertia pars ad nos rediret pleno jure & fine calumnià. Les filles étoient appelées à la succession du père, lorsque celui-ci étoit affranchi de l'usage de la soi Salique, comme on le voit par un autre acte de 1 185, aussi rapporté Hist. de Bresse par Guichenon.

2.º Les terres Saliques dont parle l'acte de 913, étoient dans la vallée Pergallia, au canton de la Rhétie, in pago Raiciensi. Ce canton ou territoire portoit aussi le nom de Ratia Curiensis, comme on le voit par un acte d'échange (o) passé en 904 avec Hatton, archevêque de Mayence, le même dont on a parlé. Cette Réthie, qui avoit Coire pour capitale, étoit un comté nommé en allemand Churwalacha, Churwalaha, Churwalen, Churwalchen, en partie de la ville de Chur ou Coire, & en partie du nom de Walen, Walchen, ou Waelsche, par lequel, selon M. de Zur-Lauben, les Allemands désignoient les Italiens. Tschudi & Guler b ont publié un acte du 30 août 891, qui fixe les limites réciproques des trois ac vera Alpina du 30 août 891, qui fixe les limites réciproques des trois Rhatia, p. 32 comtés de Turgovie, de Linzgeu & de la Rhétie de Coire. Ce dernier comté contenoit entr'autres districts, le val Bergel ou BRAILE, Pergel (vallis Pergallia.)

L'itinéraire d'Antonin trace deux chemins pour aller de Vetera Roman. Brégentz à Côme, l'un par Coire ( Curia ), Tarvesede & inner. Wesselling. Chiavenne, anciennement nommée Clavenna; & l'autre par Coire, Tinnetio, Murum, summus Lacus. Le premier de ces chemins passoit par le mont Specula, en allemand Spulger, d'où le village de Splugen a pris son nom, & que Tschudi

(o) Codex principalis, olim Laureshannensis abbatice Diplomaticus, &c. Manheim, 1768, in-4°, T. I, p. 107.

croit être le Tarvesède d'Antonin. L'autre passoit par le mont Septner, en latin Septimus mons, dont il est parlé dans l'acte de 913, & conduisoit de Tintzen (Tinnetio) à Murum dans le val Pregel. Le château ruiné de Castelmur, au-dessus de Porta, conserve encore le nom de Murum. L'Itinéraire compte quinze milles de ce dernier lieu au lac de Côme qu'il appelle s'étendoit vers ce lac en Italie. On croit que le nom de ce district lui est venu de sa situation limitrophe des Alpes Gauloises. Des Modernes l'ont aussi nommé Præjulia, parce que cette vallée est au pied des Alpes Juliennes / Julia Alpes). Elle est étroite, sauvage, pierreuse, & s'étend vers le midi depuis le mont Septner jusqu'à la comté de Chiavenne, dans une longueur de six lieues. Les historiens des Grisons (p) citent un diplome de l'an 1024, par lequel l'empereur Henri II, dit le Saint, confirme aux habitans du comté de Prégell (Prægallia) tous leurs priviléges, & les appelle libera conditionis homines; qualité que Rodolf & André portent aussi dans l'acte de 913.

Le mont Septner est une partie des Alpes Juliennes, située dans la ligne Caddée, ou de la Maison-Dieu, qu'on appeloit anciennement pagus Raiciensis, ou Rhætia Curiensis: c'est sur le haut de ce mont que Rodolf & André reçurent le prélat Hatton, & de - là le conduisirent dans seur château dit Castellacium. On voit encore ses ruines du château Castellazzo (q), sur un rocher près de Soglio, dans la juridiction de Prégel. Ce château a été long-temps habité par les Nobles de Salis, avant qu'ils eussent fixé seur établissement à Soglio.

On lit à la fin de l'acte de 913, actum in villa Sol... le reste est essacé. M. de Zur-Lauben ne doute pas que ce ne soit Soglio, en latin Solium, village situé sur une haute montagne escarpée. C'est de-là que sort originairement toute la Maison de Salis, dont une branche est encore établie à Soglio. Les autres branches se sont sixées en divers endroits, &

<sup>(</sup>p) Sprecher, Pallas Rhæt. lib. 111, p. 111. Guler, Rætia, p. 112.

<sup>(9)</sup> Leu, Dict. hist. de la Suisse, T. V, p. 159. Zurich, 1751, in-4."

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. ajoutent les noms de ces lieux à celui de leur Maison: Salis de Soglio, Salis de Coire, Salis de Marschlins, &c. Bucelin (r)

a donné la généalogie de cette illustre Maison.

Sur le mot Alpes qu'on lit dans l'acte de 013, M. de Zur-Lauben observe que les plus anciennes chartes de l'Allemagne & de la Suisse en font usage, pour désigner les biens situés sur les montagnes, & dans lesquels le gros bétail passoit l'été. Il pense qu'on ne sera pas effrayé du solécisme hunc testimonium; rien n'est plus fréquent dans les chartes du moyen âge. L'acte de 913 n'est point scellé, & il a cela de commun avec la plupart des chartes ecclésiastiques du 1 x.º siècle, pour lesquelles on se contentoit de la souscription des témoins, comme l'ont observé les auteurs de la nouvelle Diplomatique. Les Trainé de Diplo monogrammes qu'on voit dans le même acte, dit M. de Zur- T. V. p. 464 Lauben, ont été formés à l'aide de tablettes ou de lames percées: on en trouve des exemples semblables dans le traité lbid. p. 27. qu'on vient de citer.

(r) Rhætta sac. & prof. Ethrusca, &c. p. 420 .- 427. Ejusd. Germania Topo-chro-stemmatograph Leu, Dict. hist. de la Suisse, Tome XVI, in-4. pages 31 - 55, en allemand.



### OBSERVATIONS

Sur le Recueil qui a pour titre FORMULÆ ALSATICÆ.

Lû en Mars 1767.

Es Observations de Jérôme Bignon sur les Formules de Marculfe (a), ont répandu un grand jour sur les loix & les usages de la France sous les deux premières races de nos Rois. Animé du même esprit de recherches. M. le baron de Zur-Lauben a entrepris d'examiner un autre recueil de Formules dont l'étude lui paroît intéressante pour tous ceux qui veulent approfondir la légissation de l'empire des Carlovingiens. Cette collection a pour titre Formula Alsatica: elle concerne particulièrement le royaume d'Austrasse, dans lequel l'Alsace étoit comprise; au lieu que les Formules de Marculfe sont dressées principalement sur les usages des royaumes de Paris & de Bourgogne.

Magni Aur. Parif. 1 388.

Cassiodore, préset du Prétoire, qui mourut en 565 ou 575, nous a laissé deux livres de Formules des principales Cassiod opera dignités de l'empire Romain: on en faisoit usage à la Cour de Théodoric, roi des Ostrogots.

> Pour donner la notice des recueils différens d'anciennes Formules, M. le baron de Zur-Lauben a profité des remarques qui lui ont été communiquées par M. de Foncemagne.

La plus ancienne collection que nous ayons des Formules, paroît être celle que D. Mabillon (b) a publiée en 1685, T. IV, p. 2320 dans ses Analecta vetera, sous le titre de Formulæ Andegavenses; c'est ce qu'on appelle les Formules Angevines, ainsi nommées parce qu'elles ont été tirées des actes publics du pays d'Anjou.

(a) Marculfi monachi, aliorunque auctorum Formulæ veteres, editæ ab illustrissimo viro Hieronymo Bignonio Advocato regio, cum notis ejus auctioribus & emendationibus. Accessit liber Legis Salicæ, olim editus a clarissimo

viro Francisco Pithoeo, nunc verò notis ejusdem illustrissumi Bignonii illustracus. Parisis, Cramoisy, 1666, in-4.°
(b) D'après un manuscrit de l'abbaye de Weingarten en Souabe.

Ces

Ces Formules qui sont au nombre de cinquante-neuf, sont relatives à la forme judiciaire des Romains. & à celle des premières loix des Francs, telles que celles des Saliens. Il v a toute apparence que celui qui a rédigé ces Formules, étoit un Moine dont on ignore le nom. Comme la quatrième année du règne de Childebert, revient plus d'une fois dans les Formules Angevines, D. Mabillon en conclut qu'elles appartiennent au règne d'un Prince de ce nom. Les sayans auteurs du nouveau Traité de Diplomatique (c), ont adopté le sentiment de D. Mabillon, qui a fait remonter l'époque de ces Formules à la quatrième année de Childebert I.er, mort en 558. Il faut distinguer trois époques pour le commencement du règne de Childebert; la première à Paris l'an 511, la seconde à Orléans en 526, la troisième en Bourgogne l'an 524. Il eut Angers en 526, dans le partage qu'il fit avec ses frères, du royaume d'Orléans, après la mort de ses deux neveux, fils de Clodomir roi d'Orléans.

Après le recueil des Formules Angevines, M. de Foncemagne croit que le plus ancien est celui de Marcuse, beaucoup plus connu & plus souvent imprimé. Cet Écrivain étoit Moine: il avoit soixante-dix ans quand il acheva ses deux livres de Formules; il les dédia à un Évêque nommé Landeric (d), que Jérôme Bignon soupçonne avoir été évêque de Paris sous le règne de Clovis II, fils de Dagobert I<sup>cr</sup>. Mais M. l'Abbé Lebeus (e) a prouvé d'après deux manuscrits des Formules de Marcusse, qui sont à la Bibliothèque du Roi, tous deux du IX.º siècle, que l'auteur les avoit dédiées à deux Évêques Landeric & Glidulf. Il croit avec assez de sondement, que Landeric exerçoit les sonctions de Chorévêque ou Évêque régionnaire, non-seulement sur les limites de Meaux & de Paris, mais encore dans la province de Trèves, avec S.º

Hist. Tome XXXVI.

(d) Vulgairement Saint Landry.
(e) Differtations sur l'Histoire ecclésiastique & civile de Paris, T. 11, p. LXIX — LXXVII, & p. 333 — 338. Paris, 1741, in-4°.

<sup>(</sup>c) T. 1, p. 304. Voyez aussi les Voyages de Dom Martin Gerbert, (aujourd'hui prince-abbé de Saint-Blaise dans la Forêt noire), en Allemagne, en Italie & en France, p. 222, Ulm, 1767, in-8', en allemand.

Hidulfe, ancien chorévêque du diocèle de Trèves, retiré l'abbaye de Moyen-Moutier, au diocèse de Toul. Marcusse vivoit vers l'an 700. Son dessein fut de recueillir les formules d'actes qui existoient dès-lors, & de laisser des modèles pour ceux qui se présenteroient à dresser, ut cui libuerit, is exinde aliqua exemplando faciat; & pour cela, il en composa quelques-unes de sa façon: ex sensu proprio cogitavi. Le stile de Marculfe est demi-barbare, & tel qu'on le trouve dans les auteurs & dans les chartes du temps où il vivoit. Ces Formules sont sans date, comme sans désignation de noms personnels ni de lieu, parce que la plupart ne sont que des modèles.

Aux formules de Marculfe, Bignon en ajouta plusieurs autres dont les auteurs ne sont pas connus, & qui appartiennent à des temps différens. Les unes s'étoient trouvées à la suite de celles de Marculfe, dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi : les autres lui avoient été ou communiquées par le P. Sirmond, ou indiquées par le P. Labbe.

Pour rendre l'édition de Bignon encore plus complète, il faut y joindre les variantes que Baluze a extraites de l'édition de Lindenbrog, & qu'il a placées à la suite de la sienne, au second tome des Capitulaires, sous le titre de Formula

Lindenbrogii.

-494

Les formules qui portent le nom du Père Sirmond, Formulæ Sirmondica, parce que ce Père les a le premier tirées d'un ancien manuscrit, paroissent être du 1x. e siècle; elles ont été revues par Baluze sur deux autres manuscrits, & publiées T. 11, p. 467 dans les Capitulaires. Elles sont au nombre de quarante-six, dont quelques-unes sont presque les mêmes que celles de Marculfe, & paroissent avoir été faites en particulier, pour ceux qui suivent le Droit romain.

Baluze a encore donné un autre Recueil, sous le titre de Bid.p. 557-Nova Collectio Formularum, tiré de divers manuscrits & de 590. quelques livres imprimés. Ces formules au nombre de quarante-neuf, sont de divers temps, & regardent dissérens pays. A la fin du même volume, Baluze en a ajouté quatre autres que lui a fournies un manuscrit de la Bibliothèque du # 1564.

Digitized by GOOGLE

Roi. Enfin, trente-six ans après, il en publia un nouveau recueil dans le sixième volume de ses Miscellanea, sous le titre de Formulæ veteres; on pourroit les qualifier Formules d'Auvergne, parce qu'il y est souvent parlé de cette province & de la ville de Clermont. Elles ne paroissent pas être toutes du même temps. Au reste, la plupart de ces formules sont d'un stile si barbare (f), & tellement désigurées par les Copistes, qu'elles paroissent souvent inintelligibles. Plusieurs ne nous apprennent rien; la seule du dernier recueil qui soit de quelqu'importance, est la cinquième, libertas, assimanchissement.

En 1687, on imprima au Louvre (g), à la suite du Codex Canonum vetus Ecclesiæ Romanæ, d'après un manuscrit de la bibliothèque du President Claude le Pelletier, qui l'avoit eu de celle de François Pithou, un recueil de vingt-sept sormules, intitulé Formulæ Alsaticæ, parce que peut-être (h) la première découverte de ces sormules avoit été saite

en Alface.

Jean-George Eccard a fait réimprimer en 1720, à Francfort & à Léipsick, ces formules d'Alsace, d'après l'édition du Louvre, à la suite de son recueil des loix Saliques, Ripuaires à autres, & il les a accompagnées de quelques notes très-succintes, mais généralement assez exactes. On ne peut guère se dispenser de croire avec sui, que ces formules ont été rédigées par un Moine de Saint-Gall; aussi voudroit-il qu'on les nommât Formulæ Sangallenses; titre qui leur conviendroit beaucoup mieux que celui d'Alsaticæ, puisque la plupart d'entre elles concernent le duché d'Allemannie ou de Souabe, l'évêché de Constance & l'abbaye de Saint-Gall. Elles ont été presque toutes composées vers la fin du 1x.º siècle, & quelques-unes dans le suivant. Avant que d'en donner le précis, M. le baron de Zurlauben indique encore quelques recueils d'anciennes

m-fol p. 232.

<sup>(</sup>f) La barbarie du stile & l'orthographe vicieuse, loin de nuire à la vérité des plus anciennes chartes, en sont la preuve depuis le VI.º siècle jusqu'au x1º. Nouveau Traité de Diplomatique, T. VI, p. 434.

<sup>(</sup>g) In-fol. C'est aux pages 431 — 438 qu'on trouve les Formulæ Alfaticæ.

<sup>(</sup>h) Eccardi Prafatio ad Leges Francorum Salicam & Ripuariorum.

formules, un sur-tout qui a été inconnu jusqu'à présent. On conserve à Rhinau en Suisse, dans la bibliothèque de cette ancienne & illustre Abbaye, entr'autres manuscrits rares, une collection de formules, pour dresser des chartes, des actes publics. Ce manuscrit paroît être de la fin du 1x.º siècle.

Parmi ces formules, il y a quelques lettres véritables; de ce nombre est une lettre de Thiatilde, ou Dieuthilde (i).

abbesse de Rémiremont, à l'empereur Louis-le-Débonnaire: elle commence ainsi; incipit indecolarius dominæ Thiathildæ ad doninum Imperatorem. Domino Ludovico Divina ordinante providentià, Imperatori semper Augusto, Dieuthildis ancilla vestra omnesque ipsi in Deo subjecta canobii Sancti Romarici sorores perpetuam orant gloriam. L'Abbesse & son couvent offrent de faire dire pour l'Empereur, huit cents messes, & de réciter Par. 61, mille fois le pseautier pour sa conservation. La seconde lettre de ce recueil est encore adressée au même Prince. & la troisième à l'impératrice Judith sa femme; celle-ci a le préambule suivant: gloriossima domina Judith imperatrici prosapiæ nobilissimæ progenitæ (k), sanctæque Religionis defensatrici semper augusta, Thiatildis omnesque reliqua famula Sancti Romarici. La quatrième lettre est adressée par l'abbesse Theatilde à un Grand de la Cour (1), qu'on croit avoir été le comte Conrad, frère de l'impératrice Judith, ou le comte Adalard. La cinquième lettre est écrite au même Seigneur; l'abbesse Theatilde l'appelle son cousin (m), mais elle en tait également le nom. M. de Zur-Lauben doit le détail de ce manuscrit à Pag. 66. Dom Maurice Van-der-meer, prieur de Rhinau, qui a com-

posé une Histoire diplomatique de son monastère. Au reste,

(i) Page 57. D. Mabillona ignoré le nom de cette Abbesse. Il avoue qu'après les quatre premières abbesses de Remiremont dont il a rapporté les noms, il a trouvé un vide de près de trois cents ans, avant que de pouvoir en donner la suite. Annales Benedicsini, T. I, p. 426.

(k) Cette Princesse étoit fille du

duc Welf, fondateur de l'abbaye de Rhinau.

(1) Eximio viro atque per omnia magnifico, summis Palatii dignitatibus sublimato, necnon sapientia faleramentis adornato Dno.... Theatildis humillima ancilla, &c.

(m) Fidens de vestra dilectione, necnon etiam, si ausa sum dicere, de consanguinitatis propinquitate.

ces notices prouvent combien étoit illustre l'abbave de Remi-

remont sous l'empire des Carlovingiens.

Saint Bennon (n), évêque de Meissen en Allemagne, composa dans le xi.º siècle un livre de formules, qu'il intitula :Liber Dictaminum; le quatrième chapitre de cet ouvrage roule tout entier sur les suscriptions de son temps. M. de Zur-Lauben finit par observer qu'un manuscrit de la cathédrale de Metz, fait probablement sous le pontificat d'Urbain II vers la fin du XI. fiècle, contient des formules & des règles pour dresser des lettres & des priviléges; il est intitulé Syntagmata dictandi.

Après ces observations, M. le baron de Zur-Lauben passe

à l'examen des formules d'Alface.

La première a pour titre (o), Carta traditionis monasterio in precaria; & la seconde, Carta repræstationis a monasterio in precaria. Elles méritent d'être examinées par le rapport qu'elles semblent avoir avec les fiefs & reprise de fiefs. Toutes deux regardent le monastère de Saint-Gall, dont Salomon, évêque de Constance, étoit alors abbé. Ce Prélat. célèbre dans l'histoire d'Allemagne, fut fait abbé de Saint-Gall en 891 (p), évêque de Constance en 892, & mourut le 5 janvier 919. Les noms de Salomon & du monastère de Saint-Gall, sont désignés par des lettres initiales. Les deux formules parlent d'un lieu dit Arguna. Goldast (q) a rapporté plusieurs chartes de l'abbaye de Saint-Gall, qui font mention. du canton d'Arguna, pagus Argunensis, actum in villà Arguna. Eccard (r) a confondu Arguna avec l'Argen, district de la Suisse le long de la rivière de l'Aar. On ne peut pas se refuser aux preuves par lesquelles Goldast (f.) a établi-

(n) Pez. Thefaur. nov. Anecdot. T. V, part. 1. col. 264. Nouveau Traité de Diplomatique, T. V, p. 239 & 247<u>.</u> (o) Pag. 434 — 436, édition du Louvre, 1687.

Alamannicarum, apud Goldastum, t. I,

(q) Rer. Alam. T. II, parte 1.3,.

p. 6, 43, 44; & T. III, p. 51, 52.

(r) Adcalcem legis Salica, p. 233.

(f) Rer. Alam. T. II, parte 1. pag. 6. Zeiller, Topographia Sueviæ, p. 7. Petri Suevia ecclesiassica, p. 493. Besselii, Prodromus Chron. Gottvicens. lib. 1V, p. 549.

<sup>(</sup>p) Hepidanni Annales ad an. 891, 892 & 919. Ekkeardi junioris liber de Casibus monasterii S. Galli, cap. 1, p. 12 = 21. Inter Scriptores rerum

qu'Arguna & son canton dit Argangaw, sont le comté de Langenargen & la petite ville de ce noin, en Souabe, diocèse de Constance, sur le torrent Arga ou Argen, qui se jette dans le lac de Constance. Au reste, Eccard a prouvé que la première des formules où on lit Arguna, est de 894. la septième année du regne d'Arnoul, qui y est désignée, ego itaque N. notavi supra dictos dies, annum, N. regis piissimi VII. La nomination de Salomon à l'abbaye de Saint-Gall en 891, détermine la vraie époque de cette formule. Arnoul avoit été proclamé roi de Germanie à la fin de 887. On peut voir dans le Glossaire de Du Cange ce qu'on entendoit par Lib. 11, n. 5, une charte de donation faite en forme précaire; on en trouve plusieurs dans Marculfe. « C'étoient, dit M. de Zur-Lauben,

p. 64, & n. 41,

» des requêtes par lesquelles chaque possesseur de biens ecclé-» siastiques, demandoit au Titulaire de l'église, à laquelle avoient

» appartenu ces biens, de lui en laisser la jouissance, à condition

» qu'il reconnoîtroit les tenir de lui en bénéfice, & lui en payeroit un dixième ou un neuvième. » Toutes ces précaires étoient accordées sous l'autorité du Roi.

La seconde formule concernant Arguna, est la suite de la précédente; c'est une represtation. L'évêque Salomon, abbé de Saint-Gall, rend au donateur ce qu'il avoit donné à son monastère. Cette represtation est saite (t) du consentement des moines de Saint-Gall & de leur avoué. Jérôme Bignon Pog. 140, a placé dans le recueil d'anciennes formules, à la suite de Marculfe, des actes qu'on appeloit prastaria. L'évêque ou abbé à qui on avoit adressé la requête nommée precaria, accordoit à certaines conditions, pour la vie durant, la jouissance des biens ecclésiastiques qu'on avoit postulés, ou qu'on avoit donnés à l'église. « Repræstare, c'étoit, dit M. de Zur-Lauben, accorder de nouveau, par une donation conditionnelle & usufructuaire, ce qui avoit été donné à " des monastères ou à des églises, après que par une requête

#51 6 331.

.Cangii, Gloff.

(t) Ut res quas nobis N. tradidit cum consensio Fratrum & manu Adyocate nostri N. hoc ei repræstaremus.

en forme précaire, on en avoit demandé la jouissance viagère « ou limitée. »

On trouve dans la troisième formule d'Alsace, le parallèle Pag. 434 entre les dignités de l'église & celles du monde par Walafrid 436 6 437. Strabon, abbé de Richenau, tel que ce Savant (u) du IXe siècle l'avoit donné dans son traité de Exordiis rerum Ecclesassificarum. C'est dans ce parallèle qu'on lit que les Chapelains (Capellani) furent primitivement ainsi appelés à cause de la cappe de Saint-Martin, que les rois de France avoient coutume de faire porter dans les batailles par des prêtres nommés Chapelains, pour obtenir la victoire. Il y a un passage de l'Anonyme (x), moine de Saint-Gall, dans la vie de Charlemagne, qui fortifie cette étymologie. Cappa est la racine de Capella, & on voit par une formule de Marculfe, N. xxxvIII. qu'on prêtoit alors serment dans le Palais sur la cappe de 10. 1, pag. 46 Saint - Martin. On lit dans la loi des Allemands (y): ista vero sacramenta sic fieri debent ut illi conjuratores manus suas supra capsam ponant, & ille solus cui causa requiritur, verba tantum dicat, & super omnium manus manum suam ponat, ut sic eum Deus adjuvet vel illa reliquia, &c. L'Auteur de la relation des miracles de Saint-Étienne (z), adressée en 418 à Saint Evode, évêque d'Uzale, s'exprime ainsi: Capella argentea, in quâ erat reliquiarum portio. Aujourd'hui on appelle chapelle, ce que les Anciens nommoient cella & sacellum.

Il est aussi parlé, dans le traité de Valafrid-Strabon, des Chorévê aues, qui sont mis en parallèle avec les Missi (a), les Commissaires employés par les Comtes dans leurs départemens. L'explication de ce traité jetteroit beaucoup de lumière sur

(u) Walafrid-Strabon mourut en 849, selon le témoignage de Hépidann. (x) Lib. 1, cap. 4, p. 58. Inter Canisii Lect. antiq. T. 11, parte 111, editlo Basnagii. Goldast, rer. Alam. T. I, parte 1.2, pag. 119 & 120. Marculf, p. 305, cum notis Bignon.
(y) Lex Alemannorum, tit. VI,

p. 63, editio Joannis Herold. Basileze, 1557, in-fol.

(7) Lib. 1, de Mir. S. Stephani, apud Augustinum, in appendice, t. VII, Benedict. Lovan. t. X.

(a) Porro sicut Comites quidem missos suos præponunt popularibus, qui minores causas determinent, ipsis majora reservent; ita quidam Episcopi Chorepiscopos habent, qui in rebus sibi congruentibus quæ injunguntur efficiant,

l'origine des différentes dignités eccléssastiques & séculières : mais elle ne doit pas avoir lieu ici.

Salica, p. 235.

La quatrième formule d'Alsace est le modèle d'une charte de manumission, suivant la loi Salique & suivant le cérémonial ordonné par cette Loi. Elle est au nom de l'empereur Charles-Ad calcem legis le-Gras. Eccard en explique les caractères chronologiques qui marquent l'an 881. Marculfe a donné la formule de la manup. 3 1; & nota, mission ou de l'affranchissement sait en présence du Roi, suivant p. 283, 284. la loi Salique, par le jet du denier. Il nomme cet acte, præceptum denariale. La formule d'Alsace est pour ainsi dire calquée sur le texte de celle de Marculfe. L'empereur Charles v donne la liberté à un serf appartenant à un monastère (b) de Religieuses situé à Brescia. L'affranchissement se fait suivant la loi Salique, secundum legem Salicam, en secouant de la main du serf un denier ou d'autres pièces de monnoie. Il y a un acte d'affranchissement (c) à peu-près dans la même forme, & aussi selon la loi Salique, daté de 906, & passé à Rothweis dans l'Allemannie, devant le roi Louis (c'est-à-dire Louis IV, roi de Germanie.)

Pag. 437.

La cinquième formule d'Alsace est une exemption de tribut. L'empereur Charles (le Gras) l'adresse à tous les comtes de l'Allemannie (d), en faveur d'un monastère qui avoit un Évêque pour Abbé. L'Empereur exempte de tout tribut un bien appartenant à ce monastère. Ce bien étoit situé près de l'église de Constance, juxta Constantiensem ecclesiam, in comitia N. in Durg..... M. le baron de Zur-Lauben croit qu'il s'agit ici du canton de Durgau, aujourd'hui la Turgovie. landgraviat limitrophe de Constance, & qui appartient aux huit premiers cantons du Corps Helvétique. Le Durgau ou

(d) Omnibus Comitibus partibus

Alemannia, seu successoribus, atque junioribus vestris, & omnibus fidelibus nostris, notum sit. M. de Foncemagne pense que juniores, ici comme ailleurs, doit s'entendre des descendans, vos successeurs & vos descendans.

Turgan

<sup>(</sup>b) Ad monasterium novum puellarum in Brixia.

<sup>(</sup>c) Guillimann, de rebus Helvet. lib. II, p. 239. Friburgi Aventicorum, 1598, in-4.º Goldast. rerum Alaman. Script. T. II, parte 1º, p. 27.

Turgau étoit un canton très-considérable qui comprenoit dans

son étendue plusieurs comtés.

La sixième formule d'Alsace, est intitulée, Carta and Rex Pag. 434 & concedit parochiæ jus eligendi Episcopi; c'est une permission 438. donnée par le Roi à une Église d'élire son Évêque. Le Roi. suivant la remarque d'Eccard & de Heumann (e), est Louis Ad calcen les le Germanique, fils de Louis le Débonnaire; mais comme la Salica, p. 23 5 date du distome ne peut convenir qu'à Charles le Gras. Eccard soupconne que les copistes ont confondu deux chartes en une. M. le baron de Zur-Lauben conjecture que Louis roi de Germanie, HL Rex Germania, qui est nommé à la tête de la sixième formule, étoit Louis dit le Jeune, second fils de Louis le Germanique, & frère aîné de Charles le Gras. Ce Prince mourut le 20 janvier 882. Il étoit roi de la France orientale ou de Germanie. Son père Louis le Germanique n'a Hermann, vill. jamais pris dans ses diplomes le titre de Roi de Germanie. P. 2. Il v est appelé tantôt Rex Bajoariorum, Roi des Bavarois. & tantôt, sans aucune désignation particulière, HLudovicus divinà favente gratià Rex. Charles le Gras signoit cette sixième formule, la cinquième année de son empire, ou en 885 (f). Il avoit été couronné Empereur à Rome, le jour de la Chandeleur 881.

On remarque dans cette formule des expressions qui attestent le droit du Prince dans les élections d'Évêques: ut per nos Archiepiscopo commendatus, officii sui autoritatem per

nostram obtineat potestatem.

L'Évêque étoit élu par le Clergé, mais il tenoit du Roi l'exercice de son autorité. Aussi, dans le cas où l'élection seroit tombée sur un sujet indigne, soit par sa naissance, soit par ses mœurs, le Roi se réserve d'user de son autorité, & de nommer d'office un nouvel Évêque: Liceat nobis potestate regià uti, & juxta scientiam nobis divinitùs concessam,

<sup>(</sup>e) Commentarii de re diplomatica Imperatorum ac Regum Germanorum. inde a Ludovici Germanici temporibus adornati, p. 32 & 33.

<sup>(</sup>f) Signum K. Serenissuni Regis in orientali Francia, data kalend, maij anno imperii ejus V. Hist. Tome XXXVI. Αa

Ecclesia Dei dignum constituere Sacerdotem. On lit à la fin de cette formule, donnée la cinquième année de l'empire de Charles le 1. er Mai, Actum Regino curte publica, in regno Bajoariorum. Ratisbonne sut pendant quelque temps la capitale du royaume de Bavière. Son nom Allemand (g), Regenspurg, dérive de celui de la petite rivière Regen, Regentz, en latin Rheginus fluvius, qui se jette dans le Danube au-dessous de cette ville. L'anonyme Géographe de Ravenne, Qui écrivoit · Lib. IV. dans le VII. fiècle, dit que la rivière Reganum, après avoir pag. 185, arrosé le pays des Turinges b, se jette dans le Danube. Dom Porcheron, qui a commenté l'Anonyme, ignoroit le nom <sup>b</sup> Turingorum moderne de cette rivière. La ville de Ratisbonne est appelée dans les Historiens & dans les actes du moyen âge, Regino, Regina, Ratispona, Reganesburg, Radaspona, Reinesburg, Ratisbona.

patria,

Pag. 438 & 439.

La septième formule est une concession en faveur d'une Église, d'un domaine appartenant au Roi. Le Roi donateur, désigné par la lettre K, est Charles le Gras. On lit à la finde ce titre, Signum K serenissimi Augusti Rectoris Francorum. Sueviorum, Bajoariorum, Turingonum, Saxonum, domitorisque Barbararum nationum. Charles réunit sous sa domination tout l'empire de Charlemagne. Il mourut en Janvier 888, dépouillé de tous ses États par son propre neveu Arnoul.

La huitième formule (h) est une concession en faveur d'un monastère, d'élire son Abbé, ou plutôt confirmation du droit de ce monastère, qui avoit été troublé dans sa possession par un Évêque. On lit à la tête de la formule: N. divinà largiente clementià Imperator Augustus. Le nom de cet Empereur n'est pas marqué; mais comme ce Prince rappelle dans l'acte un diplome de l'empereur Louis son père (i), on peut conjecturer qu'il s'agit ici de Louis le

Cottwicensis, lib. 111, p. 505 & seq.

(h) Pag. 439 — 440. Eccard

croit que cette formule est encore de Charles-le-Gras; mais ce Prince étoit

(g) Besselii, Prodromus Chronici | fils de Louis-le-Germanique, qui n'a jamais porté le ture d'Empereur.
(i) Gloriofissimi genitoris nostri HL. Imperatoris preceptum.

Débonnaire, & de l'un de ses deux fils, Lothaire ou Charlesle-Chauve, qui furent Empereurs. La même formule exemptoit le monastère, pour lequel elle fut dressée, de toute juridiction étrangère, excepté de celle de l'Évèque, en ce qui peut concerner la discipline Ecclésiastique, præter in eo solum. Episcopo suo deferrent, quod ad Ecclesiasticam disciplinam pertinet. Ce que l'Empereur explique ainsi: videlicet ordinationem accipiendi, & si qua forte contra canonicam auctoritatem commissa fuerint corrigendi. L'Empereur se réservoit, dans le cas où il y auroit du trouble dans le monastère, causé par quelques frères Dyscoles, de leur donner pour Abbé, quelqu'un qui saura les dompter.

La neuvième formule est un diplome du roi Charles le Gras pour l'établissement d'un nouveau monastère sous la règle de Saint-Benoît, uniquement soumis au Roi & à l'Evêque diocésain; mais avec cette réserve à l'égard de celui-ci: cui tantum canonice, non autem serviliter se obtemperare debere noverint. Les moines doivent être nobles & remplis de piété. nobiles & religiosos homines illic congregando. L'illustre Editeur de Marculfe (k) cite des autorités respectables pour prouver qu'anciennement avant la fin du vi. siècle & même depuis. on n'élisoit les Évêques que dans la classe de la noblesse. On exigeoit aussi, en quelque manièm, cette qualité dans l'élection des Abbés. Cette formule neuvième finit par ces mots: Actum in castrum TRI. Eccarde n'a pas expliqué le local de cette date. C'est, dit M. de Zur-Lauben, Triburie, Prodrom. Chron, palais des empereurs Carlovingiens & Saxons, hâti dans le Gouwicensis. Rhingow, entre le Rhin & le Mein, & le district dit Bergstraff 4 111, p. 5 176 près d'Astheim & Gerau, à une lieue du Rhin. On appelle aujourd'hui cet endroit, Trebern, Trebur ou Tribur. C'est un bourg considérable, appartenant au Landgrave de Hesse-Darmstatt: le savant Marquard Freher (1), qui avoit examiné les ruines de Tribur, dit qu'en voyant les débris du palais

Pag. 4402

<sup>(</sup>k) Bignonii Notæ in Marculfum, p. 262 & 263.

<sup>(1)</sup> Origin. Palatin. pars 11, p. 19 & 20, edit. 1612, in-fol. Aa ij

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE des Césars, il s'étoit rappelé comme philosophe, ces vers de Rutilius:

> Cur indignemur mortalia corpora solvi! Cernimus exemplis, oppida posse mori.

L'Antiquaire du Rhin (m) a aussi détaillé ces ruines. Tribur est célèbre par plusieurs Conciles qui y ont été tenus dans les 1x.º & x1.º siècles, & l'on a un grand nombre de

diplomes des Empereurs, datés du palais de Tribur. La dixième formule est un échange avec le Roi. Charles

le Gras prend à la tête du titre, la qualité de roi d'Alemannie, K. ex Dei constitutione & antiquorum Regum propagatione rex Alemannia. L'acte est daté de Rothweil, actum in Rotuvilà curte Regali. Rothweil, aujourd'hui ville impériale, située dans la Souabe près du Necker (n), est célèbre dans l'Histoire Rer. Alaman. par la résidence de plusieurs Empereurs. Il y a dans Goldast, T. 11, pars 1, un acte d'affranchissement, passé en 906 à Rhotweil en De Miraculis présence de Louis, roi de Germanie. Walafrid-Strabon, abbé.

S. Galli, lib. 11. de Richenau, qui mourut en 849, nommoit Rothweil, Regis c. 9, p. 165, possession est l'équivalent de cartis Regalis.

Le duché d'Allemannie a porté quelque temps le titre de royaume. Il comprenoit entr'autres pays, l'Alsace, la Suisse Alfaria ilbustrat. orientale jusqu'à la Russ, une grande partie du pays des Grisons, la Souabes la Forêt noire & le Brisgau. Charles Regin. Chron. le Gras, l'un des fils de Louis le Germanique, avoit été, ad an. 876, suivant le testament de son père, déclaré roi d'Allemannie, en 876; il devint roi d'Italie vers novembre 879. La formule dont il s'agit ici, doit être placée entre 876 & 879. Il y avoit une distinction entre le royaume d'Allemannie & celui de Bavière, comme on le voit par une charte de Goldast. rer. l'abbaye de Saint-Gall. Regnante Domino HLudovico rege p. 54 to 55. Alemannorum & Bajoariorum. Ces deux peuples avoient austi leurs loix distinctes; lex Alamannorum, lex Boioariorum.

pag. 57, editio Piftorii.

(in) Pag. 522 & 523. Francfort | lib. III, p. 507. Antiquarius fluminum fur le Mein', 1744, in - 8.º fig. Neccari, Mani & Lana, necnon ouvrage écrit en allemand. Mosellæ, p. 6 & seq. Francosurti ad (n) Prodromus Chronici Gotwicensis, 1 Monum, 1740, in-8. fig. germanice.

Pag. 434 440 & 441

L'article XI des formules d'Alsace a pour titre, Epistola commendatitia formata Episcopo in favorem Sacerdotis de sua diocesi in aliam transeuntis. On lit à la marge formata: c'est un modèle de lettres (o) qu'on appelle formées, epistola formata. Elles seroient de véritables énigmes, si on n'avoit pas la cles du chiffre; mais on la trouve dans une note que l'éditeur du décret de Gratien a mise à la tête du premier canon de la distinction 73, & qui est attribuée à Atticus évêque de Constantinople. Ce premier canon & le suivant sont des modèles de lettres formées dont l'usage fut ordonné par le concile de Nicée. Le canon IX de la distinction 71, & le I.er de la distinction 72, renouvellent l'ordre de s'y conformer. Le 1.er de la distinction 73 en prescrit la forme. Tout le mystère de cette espèce de chiffre consistoit à exprimer les nombres par les lettres grecques. Il consistoit, suivant D. Rivet (p). en deux nombres pris des caractères grecs qu'on y employoit : l'un étoit général & se trouvoit toujours le même dans toutes les lettres, l'autre étoit particulier & ne se rencontroit jamais le même; celui-ci le prenoit de la valeur des premières lettres des noms de la personne qui écrivoit, de celle à qui la lettre formée étoit adressée, de celle en faveur de qui l'on écrivoit, & de la ville d'où la lettre étoit écrite.

Ces premières lettres se marquoient par autant de caractères grecs, à quoi l'on ajoutoit l'indiction que l'on comptoit, avec la valeur des lettres grecques. Les écrivains Ecclésiastiques Latins ont nommé formata, les lettres que les Grecs

(o) Le P. Sirmond a publié dans le second tome des Conciles de la Gaule, page 663, onze modèles de lettres formées, précédées de l'instruction d'Atticus sur la manière de les composer; & dans l'avertissement qu'il a mis à la tête, il s'exprime ainsi: Nicænorum quoque Patrum auctoritate institutas suisse (epistolas formatas) turn alii vulgò tradunt, turn ipsa quæ Attici Episcopi Constantinopolitani titulo circumsertur, vetus consiciendarum formatarum formula docet, La même

instruction d'Atticusa été imprimée par Lindenbrog, à la suite de son recueil des Formules, & c'est par-là qu'il le termine. (Bahrze, Capit. T. 11, col. 556; D. Rivet, Hist. Littér. de la Fr. T. V, p. 697.) (p) Ibid. T. V, p. 697. Voyez aussi l'ouvrage de l'abbé Duguet sur la Discipline de l'Église, & se quatrième volume du grand Recueil des Historiens des Gaules & de la France, p. 561.

Later to grade

& 634, voce Formatæ.

appeloient revouvel. Ce dernier nom annonçoit que la forme en avoit été réglée par les canons des Conciles. Le gloffaire de Du Cange penche pour l'opinion qui dérive le mot formata de la forme du sceau dont ces lettres étoient munies. Ce nom n'étoit-il pas plutôt relatif à la forme particulière dans laquelle elles étoient dressées, forme qui étoit accompagnée de certaines notes numéraires?

Ouoi qu'il en soit de l'étymologie du mot formata, l'onzième formule d'Alsace est une recommandation faite par un Évêque en faveur d'un Prêtre de son évêché, qui passoit dans un autre diocèle. L'Évêque dont le nom n'est pas de-Tigné, se dit Pastor Ecclesia C. Il étoit vraisemblablement évêque de Constance. Il s'adresse à un autre évêque dont le nom a pour lettre initiale Y. Le jeune Prêtre dont il loue des vertus, les mœurs, est qualifié Sectator fidei II a, id est Confessor aqualitatis & coaternitatis II & Y. a. nomine a M CCC. LXII.

Jérôme Bignon, dans ses observations (q) sur une lettre de pareille forme, adressée à Magnus, archevêque de Sens du temps de Charlemagne, & dans laquelle on trouve les mêmes caractères grecs, dit qu'il n'étoit pas alors permis aux Prêtres de voyager sans le consentement de leur Évêque diocésain, & qu'un autre Évêque ne pouvoit les recevoir, s'ils n'avoient obtenu des lettres de recommandation de leur propre Evêque. Il n'étoit pas même permis aux Évêques de s'absenter de seur diocèle, fans la permission de leur Métropolitain. Cette subordination sait honneur à l'esprit qui l'avoit dictée. Les Marculf, Evêques, pour empêcher toute tromperie, avoient alors l'usage (r) de se servir dans leurs recommandations, de

(q) Marculfi, aliorumque auctor. Formulæ veteres, p. 126 - 128, & 341, 342. Baluz. Capitularia Regun Franc. T. I, p. 1225.

(r) Dans les lettres formées dont l'usage dura jusqu'au XI.º siècle, les évêques de France & d'Allemagne employèrent un certain nombre de lettres numérales grecques. On peut 1

voir dans la collection des Conciles (Labbe, T. VIII, p. 1893 & seq.) la valeur, les diverses significations & le mystère de ces caractères, au moyen desquels les Prélats se précautionnoient contre les artifices des imposteurs. Nouveau Traité de Diplomatique, par les Bênédictins, T. III, p. 513; & T. V, p. 438;

anelques caractères, symboles, notes exprimées en lettres grecques. Les églises d'Allemagne s'écrivoient des lettres formées, pour recommander les Ecclésiastiques voyageurs. On en a une de l'archevêque de Mayence, Riculfe, qui écrivit Marten. Thes. l'an 800 à Bernarius évêque de Worms, en saveur d'un anecdoi. T. I. Clerc nommé Gerbert. L'Archevêque y déclare que pour rendre cette lettre authentique, il y a marqué des nombres & certaines supputations qu'on voit avant & après la salutation finale: I. D. XXX, valete in Domino XCV 1. 111, Ces chiffres, dont la signification n'étoit connue que du Prélat qui écrivoit la lettre. & de celui qui la recevoit, servoient à distinguer les fausses lettres des véritables.

On lit à la fin de la formule XI. d'Alsace, L. XL. VIII. L. Scripta est epistola hac anno prasenti, indictione XII. M. CCCC. IXIIII. L'indiction douzieme tomboit en 924, 939, 954. L'une de ces années a été vraisemblablement la date de cette lettre formée. Le Prêtre que l'évêque de Constance y recommandoit, étoit fils de la coufine germaine de ce Prélat. Filins confobrine Il est parlé dans la lettre, de Salomon mort évêque de mea. Constance (/). Ce fut lui qui avoit donné sa tonsure au Prêtre dont il s'agit dans cette formule. Salomon l'avoit même recommandé à un favant religieux de Saint-Gall. La meilleure école étoit alors celle des monastères. Les abbayes de Saint-Gall & de Richenau étoient dans les 1x.º & x.º siècles, les deux principaux colléges de l'Allemagne: il en sortit des hommes célèbres & illustres. Salomon évêque de constance & abbé de Saint-Gall, étoit mort en 919. L'Évêque qui écrivoit la lettre forméc, le nomme son oncle maternel. Salomon (1) avoit eu pour successeur dans l'évêché de Constance, Nating, 80

(f) A sancta recordationis avunculo 1 meo S. Episcopo detonsus in Clericum: mox apud monasterium Sancti Galli cuidann religiofissimo, ominique vigore U iradustrià plenissimo viro commendatus sub arctissima disciplina & custodia, Literarum studiis monasterial busque insistens rudimentis, vitam suam, ut credo,

spero & confido, adjutus gratie Dei hactenus servavit illæsam.

(t) Hermanni Contracti, chr. ad an: 925, 973 & 974. Hepidannt Annal. ad an. 934, 935. Gabrielis Bucclini, Chronologia Conflantiensis, p. 168, 170 & 186.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE celui-ci avoit été remplacé en 935 par S. Conrad, de sa Maison des Welfs comtes de Bavière, qui mourut en 974. Je crois, dit M. de Zur-Lauben, que la formule XI. étoit dressée au nom de ce vertueux Prélat, pour être envoyée à S. Ulric, évêque d'Augsbourg. La lettre initiale d'Ulric en Y: Summa sanctitatis, scientia, pietatis & ordinis culmine sublimato

Y. dignitatis episcopalis, infimus N. Pastor Ecclesia Č. On lit à la fin de la formule, un éloge bien digne de S. Ulric. Cet Évêque mourut en 973. Il a été, à ce qu'on prétend, le premier Saint canonilé hors de son diocèse. Sa

canonisation sut faite en 993, au concile de Rome.

p. 239. e Italia facra, T. III, p. 35.

La formule douzième a est adressée à un Évêque anonyme de Florence. Eccard b croit qu'il se nommoit André, & il Legis Salica, cite à ce sujet Ughellic. Cette settre est une recommandation pour un Prêtre qui passoit dans le diocèse de Florence.

> La treizième formule d'Alsace (u) a pour titre, Lettre d'un Suffragant à son Métropolitain pour lui recommander de consacrer un Evêque nommé par le Roi. Elle paroît être du règne de Charles le Gras. Voici son commencement: Domino & Patri S. Visosensis Ecclesia Pontifici C. indignus Episcopus Ecclesia C. à Deo II & Y & A per intercessionem beati II. a gratia er misericordia, pacisque abundantiam. C'est une lettre par laquelle un évêque de Constance ou de Coire, instruit l'archevêque de Besancon que le roi Charles ayant appris la retraite (recessu) de l'évêque de Lausanne, avoit résolu de conférer ce siège à un Clerc de bonnes mœurs, d'extraction noble. qui s'étoit acquitté dignement des fonctions d'Archiprêtre. Le Roi avoit un jour trouvé dans la maison de cet Ecclésiastique, un abri contre les chaleurs excessives de l'été; il en avoit été reçu avec tout le respect & les honneurs qui lui étoient dûs. Il promit de lui en marquer sa reconnoissance. & tint sa parole; il le nomma à l'évêché vacant de Lausanne.

(u) P. 434, 441 & 442. Le pre- Bisontium, & même Chrysopolis. Voy. mier & véritable nom latin de Besançon Dunod, Hist. des Sequanois, T. I, ost Vesontio. On appela depuis cette ville, Visontio, Visontium, Vesuntium, Bisuntio, Bisantium, Bisincionum & T. II, p. 558.

Ces

Ces particularités sont détaillées dans la lettre de recommandation, adressée à l'archevêque de Besançon, qui est prié de sacrer le nouveau promu, comme son suffragant. Cette lettre est terminée par un nombre mystérieux. Scripta est ... anno prasenti, indict. XII. M. CLXXIIII.

L'indiction XII, selon la remarque de M. de Zur - Lauben. tomboit en 879, & le nouvel Évêque étoit vraisemblablement du diocèse d'Allemannie, dans lequel étoient compris les évêchés de Constance & de Coire. Charles-le-Gros fut nommé roi d'Allemannie en 876, roi d'Italie en 879, Empereur en 881, & roi de France en 884. M. de Zur-Lauben est tenté de croire que le nouvel évêque de Lausanne étoit Jérôme successeur d'Armann ou Harmann, qui étoit mort en 878. Un cartulaire de Lausanne, dont il a une copie, & qui fut transcrit sur un plus ancien, en 1240, atteste que Jérôme fut ordonné Évêque en 88 1, la troisième année après la mort d'Harmann (post decessum Harmanni), & qu'il siègea douze ans. Cette expression rectifie le texte de la formule, où sans doute il faut lire decessu au lieu de recessu. Dès l'an 878, le Pape Jean VIII avoit écrit (x) à l'archevêque de Besançon, qu'ayant appris qu'il s'étoit élevé une division scandaleuse (nefanda divisio) dans l'église de Lausanne pour l'élection d'un Évêque à la place de celui qu'elle avoit perdu. il lui défendoit de sacrer aucun nouvel Évêque, avant qu'ils eussent eu ensemble une conférence sur le choix, & cela, sans avoir égard ni à aucun ordre contraire du Roi, ni au desir du peuple. Néanmoins Jérôme étoit celui que le même Pape favorisoit, comme on le voit par trois settres (y) qu'il écrivit le 20 juin 880 (Indict. XIII), l'une à Charles-le-Gros; la seconde au principal ministre de ce Prince, Liuthward, évêque de Verceil; & la troisième à Théodoric, archevêque

<sup>(</sup>x) Gallia Christiana vetus, T. II, p. 627. Epist. decret. Summ. Pontif. T. III, Epist. cx, Joan. VIII, p. 378. Romæ, 1591, in fol. Cette lettre est datée IV id. jan. indict. x1, ce qui indique l'an 878.

<sup>(</sup>y) Epist. Decret. T. III. Epist. CCXLIII, CCXLIV, CCXLV Joannis Papae VIII, p. 466 & 468.

Hist. Tome XXXVI,

Bb

de Besançon. Le Pape déclare que l'élection de Jérôme avoit été régulière, qu'il l'avoit confirmée, & qu'il ne souffriroit pas que du vivant de l'évêque élu, on sit choix d'un autre, les canons désendant expressément qu'il y eût deux Évêques

dans une même ville.

Cependant Jérôme avoit été sacré dès l'an 879, puisqu'il assista le 15 octobre de cette année au concile de Mantaille (7), diocèse de Vienne, avec Théodoric, archevêque de Besançon. Ce fut dans cette assemblée que Boson obtint le titre de roi de Provence. Le pape Jean VIII avoit favorisé la tenue de ce Concile au préjudice des rois de France. Louis & Carloman, fils de Louis le Begue. L'extrême habileté de Boson le maintint sur le trône contre tous les efforts de ces deux Princes, & malgré leur ligue avec les fils de Louis le Germanique. Lorsqu'ayant réuni en 880 leurs forces contre l'usurpateur, ils firent le siège de Vienne, le pape Jean VIII. docile aux évènemens, ne tarda pas de protester qu'après l'attentat de Boson contre les rois de France ses souverains. il l'abandonnoit entièrement. Il est certain que l'évêché de Lausanne dépendoit alors de ces deux Princes à cause du royaume de Bourgogne. On avoit voulu un temps disputer leur état comme fils d'une concubine. Louis, roi de Saxe ou de la France orientale & frère de Charles le Gras qui étoit alors roi d'Allemannie ou de Souabe, avoit fait une irruption dans la France à la mort de Louis le Begue, arrivée le 17 avril 879. Charles profitant de la circonstance, avoit nommé à l'Évêché vacant de Lausanne (a). Son protégé dont la formule d'Alsace tait le nom, & qui s'appeloit Jérôme, en arrivant à Besançon pour y être sacré, sut gagné avec Théodoric son Métropolitain, par les promesses de Boson. Jérôme se prêtoit à l'illusion; il voyoit Boson soutenu & par

(a) In ecclesiá Laozonensi, quæ sine Patre nunc cernitur. Ce sont les paroles du pape Jean VIII, dans son épître CX.º p. 378 & 379.

<sup>(7)</sup> Voy. Sirmond, Concil. ant. Gallie. T. III, p. 497 & suiv. Eccard, Comment. de reb. Franc. orient. T. II, p. 644, 645 & 652. Dunod, Hist. des Sequan. T. II, preuv. p. 587. Charvet, Hist. de l'Église de Vienne,

le Pape & par l'archevêque de Besançon. La paix ayant été saite depuis entre Louis & Carlomann & seur cousin Louis, roi de Saxe, l'évêque de Lausanne, quoique sacré, continua d'être inquiété par les rois de France. Charles le Gras, son premier protecteur, étoit devenu seur Allié; ils avoient soumis presque tous les États de Boson. On peut juger quel devoit être l'embarras de Jérôme, dont la nomination à l'évêché de Lausanne n'avoit pas été consirmée par Louis & Carlomann. Le pape Jean VIII vint à son secours; il s'adressa à Charles le Gras, devenu roi d'Italie, & il y a grande apparence que Jérôme dut une seconde sois à ce Prince, l'évêché de Lausanne, dont on menaçoit de le priver pour toujours. Ce sont des conjectures qu'ossre M. de Zur-Lauben, mais qui combinées avec les évènemens du temps, sui paroissent vraisemblables.

La quatorzième formule d'Alface (b) est une settre de Pag. 4422 Louis, roi des Francs, à son frère Louis, roi des Gaules, de l'Aquitaine & de l'Espagne; ce Prince le prie d'oublier l'inimité qui régnoit entre seurs pères, & qui avoit été somentée par des esprits pervers; il le prie d'y faire succéder une amitié mutuelle & fraternelle. Cette lettre ne respire que la paix & la concorde. Le Prince envoie à son Allié pour gage de son alliance & de sa sincérité, un cheval estimé d'un grand prix à cause de sa vigueur & de sa vîtesse, des aromates, une belle tenture & d'autres présens.

M. de Zur-Lauben pense avec Eccard (c) & Heumann (d), que cette lettre est de Louis, roi de Saxe ou de la France orientale, adressée à Louis le Begue, roi de la France occidentale, qui comprenoit aussi l'Aquitaine & tous les pays de la domination de Charlemagne en Espagne. Elle est sans date; mais on peut la placer en 878. La paix entre

Bb ij

<sup>(</sup>b) Dilectissimo fratri & unanimo amico gloriosissimo Galliarum, Aquitania & Hispania regi HLudovico agnominis vestri HL Rex Francorum.

(c) Commentarii de rebus Francia

orientalis, Tom. II, p. 637 & 638.
(d) Commentarii de re diplomatică Imperatorum ac Regum Germanorum, p. 301 & 302.

ces deux Princes avoit été ébauchée le 1.er novembre de cette année à Mersem (e), dans une entrevue qu'ils y eurent. Le congrès fut bientôt après transporté au palais de Foren<sup>2</sup>, entre Mastricht & Aix-la-Chapelle. On a conservé la teneur du Traité de paix qui y fut conclu (f).

La formule quinzième est écrite à deux frères utérins (g), pour recommander aux clercs la tonsure, & aux moines la coule (cuculla), comme deux pratiques nécessaires à leur état. On voit qu'au temps où cette lettre a été écrite, les uns croyoient que Saint Pierre s'étoit rasé le haut de la tête en mémoire de la couronne d'épine: patres nostri Petrum Apostolum... fummum capitis denudare, & infra ad similitudinem coronæ capillos sibi relinquere tradiderunt. D'autres pensoient que Saint Pierre étoit naturellement chauve de même que Saint Paul, mais non dans la même partie de la tête: quidame Petrum & Paulum non attonsos & derasos, sed naturaliter priorem recalvastrum asseverare soleant, sequentem in frontispicio . calvum.

p. 240.

L'Auteur de la lettre se désigne par ces mots, adoptulus, Ad calcem balbus, edentulus, & ideo blesus. Eccard conjecture avec beaucoup de fondement que par ces mots il faut entendre Notker le Beque, célèbre moine de Saint-Gall, mort au commencement du x.º siècle. Goldast lui attribuoit la vie de Charlemagne, qu'un moine de Saint-Gall écrivit par ordre de l'empereur Charles le Gras. On a conservé une grande Lib. 11, c. 26. partie de cette histoire; l'Auteur s'y désigne ainsi : hic igitur quæ ego balbus & edentulus . . . . explicare tentavi. Il y a de Notker quelques chartes ou formules d'actes publics. Goldast (h), qui en a publié six, assure qu'il avoit entre les mains des originaux de ces mêmes chartes. Mais on voit assez que

des rois Carlovingiens dans le voilinage de Mastricht.

(f) Heumann, ibid. p. 376 – 379. Annales Bertiniani apud Muratorium, inter rerum Italic. Scriptores, Tom. 11, part. 11. p. 566. Baluz.

(e) En latin, Marsna, ancien palais | Capitular. Tom. 11, pag. 277. (g) Uternis fratribus (apparemment uterinis fratribus.)

(h) Rer. Alaman. T. II, part. 1.3, p. 5, 6, 9, 42, 59 & 60. D. Rivet, Hilt. Litter. de la France, T. VI, P. 144.

Pag. 434 6

Il en est de même de la seizième, dont M. de Zur-Lauben ne croit pas qu'on puisse déterminer le temps. C'est une lettre d'un Évêque, désigné par la lettre N. au Roi désigné de même (i), & non nommé, par laquelle il s'excuse sur sa santé, de ne s'être pas rendu à la Cour suivant l'ordre recu. & lui annonce un présent qu'il prend la liberté de lui adresser.

Le détail des choses qu'il envoye, peut donner une idée du commerce d'Outre-mer de ce temps-là. Parva xeniola sed peregrina seu transmarina, qua modo ad obsequium vestrum pietatem divinam, mihi credo, direxisse, augusta dominationi restrae curavi destinare, pallium coloris prasini, & aliud polimetum, spatulas palmarum cum suis fructibus, cynamomi, calaugani, cariofili, masticis, & piperis fasciculum, caricas ficorum, malogrannata, pectinen elefantinum, vermiculos, cicadas, aves pstacos, merulam albam, & longissimam spinam de pisce marino. C'étoient des présens venus d'Outre-mer; un manteau de eouleur verte, un autre bigarré de couleurs, des branches de palmiers chargées de dates, du cinamome ou de la canelle, du galanga, des clous de girofle, du mastic, du poivre, des figues sèches, des grenades, un peigne d'ivoire, de la cochenille, des petits oiseaux des Indes, des perroquets, un merle blanc & une très-longue arête d'un poisson de mer. On trouve dans le premier livre de Marculfe, une formule qui a pour titre, Tractoria legatorum. Ce règlement, sur lequel Jerôme Bignon a fait d'excellentes remarques, contient la Nota ad lib. 1
Marc. p. 268 plupart des présens désignés dans la formule d'Alsace: mais tres, il n'y est pas fait mention du galanga ni de la cochenille, autrement vermiculi; ni des petits oiseaux (k) des Indes, des perroquets, du merle blanc (1), &c.

Pag. 201

(i) Domino pracellentissimo & Regi | eloriofissimo N.

(k) C'est ainsi que M. de Zur-Lauben traduit cicada.

dans sa relation du voyage de Jérusalem, qu'on prend du côté d'Alexandrie en Egypte, des oiseaux très-blancs qu'on appelle inerulæ, inerles. (Cangii Glossa-(1) Bernard de Breydenbach dit | rium, T. IV, p. 696, voce merula.)

Pag. 444 V 445. La dix-septième formule d'Alface est une lettre d'un Évêque à son Métropolitain qui n'est pas plus nommé que le Sussiagant, par laquelle le premier avertit le second de ne se pas laisser tromper par les fausses allégations de quelques personnes de noble extraction (m), qui ont appelé d'une sentence par lui prononcée pour cause de mariages contractés aux degrés prohibés; & ces degrés sont ainsi désignés: quia iidem conjuges ita sibimet consanguinitate juncti essent, ut de uno parente in quintâ, de altero in quartâ generatione mutuam ducerent propagationem. Le Sussiagant qui écrit, avoit ordonné la séparation, de concert avec son Clergé; mais les parties avoient appelé au Métropolitain.

Pag. 445.

La dix-huitième formule est une lettre circulaire d'un Évêque aux Archiprêtres de son diocèse, pour seur annoncer qu'entre plusieurs règlemens que les Rois seurs Souverains venoient de saire dans seur dernière entrevue, ils avoient aussi ordonné un jeûne général de trois jours, pro multis necessitatibus. L'Évêque prescrit ce qui doit être observé; une procession générale à saquelle les Fidèles assisteront couverts de cendre & enveloppés d'un cilice, ou tout au plus couverts d'habits de saine; une messe solennelle à saquelle ils assisteront nus pieds; le jeûne au pain sec, avec des ségumes cruds, des pommes & de l'eau. Les personnes désicates pourront user de ségumes cuits, & boire un seul verre de bière. Tous s'abstiendront de chair, de poisson, d'œuss, de toute espèce de saitage, de vin & de toute siqueur où l'on auroit mêlé du miel.

Eccard pense que l'entrevue dont il est parlé dans cette pièce, est celle que Louis, roi de la France orientale, eut en 879 avec son frère Carloman, roi de Bavière,

Pag. 445

La dix-neuvième formule est encore une lettre circulaire d'un Évêque aux Fidèles de son diocèse, pour ordonner des prières & un jeûne de trois jours, à l'occasion de la solennité d'un Saint.

(11) Qui ut erant Nobilet, & Ca

La vingtième pièce est une lettre de l'évêque de Constance, adressée à l'évêque de Strasbourg. Il lui mande que le Roi leur Souverain, dont le nom commence par la lettre C(n), & qui étoit vraisemblablement Conrad roi de Germanie, l'a chargé d'aller au monastère de Luxeuil. Il le prie de vouloir bien lui faire préparer à Russach, un gîte & tout ce qui est nécessaire, tant pour lui que pour sa suite. Russach, ville de la haute Alsace, passe pour le plus ancien patrimoine de l'église Alsaia illustre. de Strasbourg. Les Évêques envoyés par les Rois, comme & T.II, p. 70. misse, avoient la coutume de loger dans les maisons des Évêques diocésains des pays par lesquels ils passoient; ils se rendoient mutuellement ces offices d'amitié fraternelle.

La vingt-unième formule est un ordre adressé par un Évêque Pag. 446, à son Vidame, Vicedomino & fideli suo, de fournir à G. évêque de Spire (G. Nemidonensis Episcopus) qui partoit pour Rome, un gîte & toutes les choses dont il pourroit avoir besoin. Voici le détail qu'en fait l'Évêque, en des termes dont plusieurs ne peuvent être entendus qu'avec le secours des glossaires: maldra quatuor de pane, de cervisa carradam unam, triginta situlas de vino, situlas tres, friskingas ovinas quatuor, porcum unum, de lardo dimidium tergum, agnellum unum, porcellum unum, anserem unum, annetas duas, pullos quatuor. & ipfi aliquem piscem si potueris, ligna ad socum, & vasa ad ministerium, plumatia & capitalia ad lectum, de avena trita & ventilata ad pastum cavallorum maldra tria, & sænum in pratis & in agris, fingulis cavallis vasallorum & servorum illius unum manipulum.

M. de Zur-Lauben se borne à deux observations; l'une sur les mots tringinta situlas de vino, l'autre sur friskingas.

L'Anonyme (o) qui a recueilli dans le XII. fiècle les Acta Murensia, dit: Cum autem venerit tempus vindemie, omnia, que

Form. IV, V, VI, VII, IX, X, XIII.
(0) Ad calcem libri Vindicise actorum Murenfiam, p. 88. Muris, 1750, in-4.º fig. édit. de D. Fridolin Kopp.

<sup>(</sup>n) M. de Zur-Lauben croit que la lettre C désigne ich Conrad, parce que la lettre initiale du nom de Carolus dans toutes ces formules est K, & non C.

#### 200 Histoire de l'Académie Royale

necesse habent sui adjutores, debet eis quoque procurare, scilicet in victu & potu, ac mercede, & vasis, postque vindennationem, ac uvarum calcationem in cellarium nostrum mustum importare. sextam autem situlam sibi habere, que situle signate debent esse ad constitutam mensuram. D. Hergott lisoit siculam, sicula: c'étoit une mesure de liquides, la même qu'on nommoit sicla. La plupart des auteurs qui ont voulu expliquer ce qu'on entendoit par friscinga, friskinga, en ont donné des idées confuses. L'empereur Henri V dit dans son diplome pour l'abbaye de Muri, en 1114, & unum fruitschingum, & unum siclum de vino. Les capitulaires de Louis le Débonnaire, en 819 & 820, portent le mot friscinga, sans en donner l'explication. Eccard, dans une longue note sur ce mot, croit qu'il désignoit un porc ou un mouton d'un an. M. de Zur-Lauben croit que ce mot désignoit les animaux nés dans la même année (p), & qui n'étoient point parvenus au juste degré de croissance; & que le droit qui autorisoit le Seigneur de prendre annuellement, ou en nature, ou en argent, un mouton, un porc de l'année, excepté les cochons de lait, sur tous & chascuns les manans & habitans de la seigneurie, étoit le droit de la fressange ou d'annelage, en latin frisengagium & frescengagium. On disoit à Toulouse, fresingues, & primitivement frischinga, comme on le voit par un capitulaire de Charles le Chauve, daté de cette ville. Le mot frischinga avoit peut-être sa racine dans le tudesque frisch, qui signifioit frais, récent. Ce mot est encore usité dans l'allemand de nos jours : schencke veut dire présent, offrande.

Acta Murensia, ibid. p. 33.
Capitul. Baluz.
T. 1, p. 618
b 621.
Ad calcem

legis Salica,

p. 243, 244.

Tit. V, cap. 2

L'évêque de Spire dont il est parlé dans la vingt-unième formule, se nommoit G. Nemidonensis Episcopus; on appeloit Spire, Nemetes, Nemetis & Spira. Le recueil des confraternités des églises & monastères de l'Allemannie (q), porte quelque part, Fratribus in Nebidona, id est Spira. On trouve dans le

catalogue

<sup>(</sup>p) Jacobi Sirmondi Notæ ad Capitularia, n. v. Cangii Gloffarium, T. III, p. 717-720, nova editio.

<sup>(</sup>q) Alemannica Ecclesia veteres Fraternitates, p. 140, edit. Goldasti. T. III, inter Scriptores rer. Alaman,

catalogue des évêques de Spire (r), en 848 Gebehard, en 881 Gotedancus, & en 960 Godefrid. Voilà trois Évêques de cette ville dont le nom commençoit par la lettre G. M. de Zur-Lauben croit que cette formule avoit été écrite au nom de l'évêque de Constance. Le passage le plus fréquenté de l'Allemagne en Italie, étoit alors celui de Constance à Coire, & de Coire au lac de Chiavenne, en passant le mont Septner, en latin Septimus mons.

La vingt-deuxième formule est un ordre du Vidame de l'Évêque à son Intendant de Polligen ( s), pour lui annoncer Pag. 446. l'arrivée d'un Evêque, & lui recommander d'engraisser moutons, cochons, poules & poulets, pour le recevoir. Voici un article que M. de Zur-Lauben juge digne de remarque: Tolle de XII. censariis singulas ovas (oves) & da illis quotidie sal & ventilamina & commixtum migma, at tunc bona sint. L'usage du sel pour engraisser les moutons, subsiste encore aujourd'hui. On lit dans le glossaire de Du Cange, que migma signifioit dans le moyen âge, de l'orge en paille, palea minuta, vel tritura frumenti permixta. Le Vidame ordonnoit à l'Intendant d'avoir de la bière, & de tirer le vin de la cave de l'évêque de Constance. La lettre finissoit par des menaces terribles, en cas de négligence: & ova congrega, ut quando ego venero omnia parata inveniam, si cuteni & capillos habere volueris. Vale.

Eccard entendoit par Polligen, une ville de la Bavière, sur la Ad calcem legis rivière Ambra, où est aujourd'hui un chapitre de Chanoines Salica, p. 244. réguliers, & qui, suivant l'annaliste Saxon, appartenoit en Inter Scriptores 1002, à Sigefride évêque d'Augsbourg. Mais si Eccard eût medii avi, apud fait attention à l'ordre que le Vidame donnoit à l'Intendant ? 377! de tirer le vin de la cave de l'évêque de Constance, il eût trouvé la vraie position de Pollingen dans Bollingen ou Bolingen, & par corruption Bolligen, village voisin du lac de Constance, à une lieue & demie de la ville de Ratolf-Zell, sur le chemin de cette ville à Stein sur le Rhin, dans une situation délicieuse.

<sup>(1)</sup> Apud Eccardum, inter Scriptores medii avi, T. II, p. 1273 & seq. å 2257.

<sup>(</sup>f) Vicedominus N. Episcopi N. Procuratori in Polligen. Hist. Tome XXXVI.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE C'est une des plus anciennes possessions des évêques de Constance.

La vingt-troisième formule est une lettre d'un Évêque à

U 447.

son Intendant ( Procuratori ), de faire porter surement & promptement une lettre qu'il lui adresse, sous peine de perdre tout ce qu'il tient de lui. La lettre étoit scellée de terre sigillée. & hanc brevicolam apertam illi signata coargilla; c'est-à-dire, suivant la conjecture d'Eccard, signata cum argilla. Les savans auteurs du nouveau Traité de Diplomatique, disent que la T. IV, p. 31. terre sigillée dont les anciens se servoient pour cacheter, étoit graisseuse & argileuse; & qu'au temps du vii. concile général, c'est-à-dire en 787, certaines terres molles ou détrempées étoient encore la matière des sceaux. La lettre devoit être remise sans délai au Maïeur résidant à Tringonilla, donec eam (brevicolam) ad Tringonilla Maiori deferat. L'Évêque se proposoit de passer par Strasbourg, inde ad Strataburgam perrecturus: & il espéroit être accompagné dans ce voyage, de l'abbé de Richenau, Augiensis Abbas, & d'un Comte. On présume par tout cet extrait, que l'Évêque dont il s'agit ici, étoit celui de Constance, voisin de l'abbaye de Richenau. M. de Zur-Lauben ignore la situation & le nom moderne de Tringonilla. Parmi les doyennés ruraux de l'évêché de Constance, est celui de Turingen (t). Ratpert parle de ce village dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Gall (u), & dit que Sidoine, évêque de

> qui avoit persécuté S. Othmar, premier abbé de Saint-Gall. L'empereur Frédéric I.er, dans un diplome de 1155 (x) nomme parmi les possessions de l'église de Constance, Curtis in Thuring. L'empereur Charles IV confirma cette possession en 1357.

> Constance, fit la donation de cette terre au comte Warin.

Pag. 447.

La vingt-quatrième formule est une lettre d'un évêque de

<sup>&#</sup>x27;(t) Chronicon Constantiense, p. 702, inter sex Scriptores rer. Germ. Collectore Pistorio.

<sup>(</sup>u) Cap. 11, p. 21, apud Goldastum, T. I, Script. rer. Alamannic. edit. 1606. (x) Manlii Chronicon Episcopatûs Constantiensis, p. 623 - 628, apud Pistorium, inter rerum Germanicarum Scriptores.

Mavence (y) à un Prêtre qu'il traite de frère, fratri, & à qui il enjoint de se trouver à une assemblée ecclésastique qu'il a convoquée pour remédier à plusieurs désordres. Elle étoit fixée au 4 avril, & devoit se tenir à Mayence. Il paroît que Pridie nona ce Prêtre étoit un Évêque suffragant de l'archevêque de Mayence, vraisemblablement celui de Constance. L'assemblée ordonnée étoit proprement un concile provincial. Depuis très-long temps on n'en avoit tenu aucun dans l'archevêché de Mayence: Dilectio tua novit quod a recordatione juventutis tua, ut reor, nunquam in nostra diocest Episcoporum concilium est habitum. Il y eut un concile à Mayence en 857, pour les droits de l'Église, & en 888 sur la discipline. C'est de ce dernier concile dont il paroit être question ici.

La formule vingt-cinquième est une settre d'un Suffragant Pag. 447. à son Métropolitain, pour s'excuser d'assister à une assemblée convoquée dans la métropole, pour l'obligation où il est d'achever la visite de son diocèse, dont il n'a pu, depuis deux ans qu'il est Évêque, parcourir la moitié; visite d'autant plus nécessaire que ses prédécesseurs vieux & infirmes n'avoient pu, depuis neuf ans, s'acquitter de ce devoir. Cet Évêque étoit apparemment celui de Constance, suffragant de Mayence. On sait que l'évêché de Constance est le plus grand diocèse qui soit en Europe. L'empereur Frédéric I. en régla les limites par un diplome daté de Constance le 29 août 1155 (7). Frédéric y assure que l'étendue de ces limites est la même que celle qui a été fixée par le roi Dagobert, du temps de Marcien évêque de Constance.

La vingt-sixième pièce est une lettre de l'évêque de Brescia (a) à un évêque de France ou de Germanie, dans laquelle il le prie de l'informer des dispositions des Rois à la paix: quant pacati inter se Domini nostri Reges sint, id est filii Hludovici,

(y) Sanctæ Moguntiacensis Ecclesiæ 1 Preful.

(7) Bucelini Chronol. Conftantiensis, 1.50 — 54 & 116.

(a) Brixiensis Ecclesia Pastor. En 876. ésoit évêque de Brelcia Antoine.

à qui le pape Jean VIII écrivit le 25 mai 877, sur la convocation du concile de Ravenne. Voyez Ughelli, stalia facra, T. IV, p. 736. Epistolæ decre-tales Summorum Pontificum, T. III, p. 334.

Cc ij

qualemque pacem ad consobrinum suum filium K. conservent. Heumann (b) qui rapporte la date de cette lettre à l'année 877, croit que les Rois dont parle la formule, étoient les fils de Louis le Germanique, dont l'aîné Carloman fit cette année une guerre sanglante à son oncle l'empereur Charles le Chauve. Il l'obligea de se sauver à Tortone & de-là en Savoie. Charles mourut en chemin, le 6 octobre de la même année, dans une cabane en decà du mont Cenis. La lettre le nomme improprement consobrinus, au lieu de patruus. Eccard (c) place la date de cette lettre à l'an 878. Il pense qu'elle concerne le traité de paix fait en février de cette année, entre Louis le Begue, roi de France, fils de l'empereur Charles le Chauve; & Carloman, roi d'Italie, fils de Louis le Germanique, & frère de Louis, roi de Saxe & de la France orientale; & de Charles le Gras, roi d'Allemannie ou de Souabe. Lorsque l'évêque de Brescia écrivoit cette lettre, on étoit encore trèsincertain sur le sort de l'Italie, & on ignoroit si Carloman. pouvoit la conserver ou non. L'Évêque desiroit d'autant plus la paix, qu'à en juger par le contenu de sa lettre, il habitoit l'Italie, depuis long-temps désolée par les guerres. Il prioit son ami de lui adresser ceux de ses protégés qui voudroient saire le voyage de Rome, leur offiant l'hospitalité. Il lui envoyoit quelques présens: Munuscula, quæ modo fuerunt ad manus vestræ dilectioni direximus; hoc est palliolum diacedrinum, & aliud coccineum, tertium saphirini coloris, stragulas duas, duos ramos palmarum virides, & partem amigdalarum, & thimiama novum. Ces présens consistoient dans trois manteaux ou robes; l'une de couleur tirant sur le citron, l'autre d'écarlate, & la troisième de couleur de saphir ou bleu; deux couvertures, deux branches vertes de palmier, des amandes & une composition de parfums nouvellement faite. C'est ainsi que M. de Zur-Lauben traduit thimiama novum. Le présent d'amandes envoyé par l'évêque de Brescia à son confrère, étoit vraisemblablement destiné pour le carême: c'étoit alors l'usage de distribuer dans

<sup>(</sup>b) Commentarii de re diplomatica Imperatorum, p. 270 & 271. (c) Commentarii de rebus Francia orientalis, T. II, p. 630 & 632.

les Chapitres un certain nombre de livres d'amandes à chaque Chanoine (d). L'évêque de Brescia prie son ami de lui envoyer

un étalon vigoureux & de bonne race.

La vingt-septième & dernière formule paroit être une Pag. 4484 réponse à la lettre précédente. L'Évêque anonyme répond d'abord à la question sur l'état des affaires publiques, & instruit son correspondant de l'union intime qui régnoit entre les trois frères. Il ajoute: Domnus quidem K. cum fratre HL. Hludovici junioris (e), id est Galliam Lugdunensem & Trevirim. cum omni Mosellana regione, necnon Agrippinensem provinciam & Burgundioniam inter se dividendas acceperunt. Italiam vero Thusciam & omnem Campaniam Domno K. regendas commiserunt, qui etiam modo sanitate indulta & indepta, quandocius vos per gratiam Dei visitabit, & omnem adversarium & prædonem de vestra provincia sugabit. La Gaule Lyonnoise, Trèves, tout le pays de la Mosellane, celui de Cologne & la Bourgogne étoient compris dans le partage que ces Princes sirent entr'eux l'an 878. L'Italie, la Toscane & toute la Campanie échurent à Carloman, roi de Bavière. L'Évêque fait entendre que ce Prince étoit rétabli de sa maladie, & qu'il alloit purger l'Italie des Brigands qui la ravageoient: mais Carlomann ne se releva pas; il tomba en paralisse en 879; & après avoir langui encore quelque temps, il mourut le 22 mars 880. Eccard (f) a cru que l'Évêque qui écrivoit cette lettre, étoit celui de Seben (g) en Tyrol, en latin Episcopus Sabionensis; mais, selon M. de Zur-Lauben, c'étoit l'évêque de Constance, ville située dans l'Allemannie. En effet, après avoir beaucoup plaint la dévastation de l'Italie, il déplore également la malheureuse situation de sa propre province, dont le sol très-aride ne fournissoit pas les mêmes ressources que l'Italie qui est la mère des richesses. Les expressions dont il se sert, rappellent

(d) Congii Glossarium, voce amigdala, T. I, p. 386 & 387, nova edit. (e) Eccard croit qu'on peut ici fire, Hludovici imperatoris regnum, le royaume de l'empereur Louis II, fils de l'empereur Lothaire.

(f) Commentarii de rebus Francia orientalis, T. II, p. 631.

<sup>(</sup>g) A trois lieues de Brixen. L'évêché de Seben fut transféré à Brixen vers l'an 1000.

206 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE à M. de Zur-Lauben un vers de Notker le Begue, moine de Saint-Gall à la fin du IX.º siècle, qui disoit de l'Allemannie en général, & en particulier du territoire de Saint-Gall:

Dura viris, & dura fide, durissima glebâ.

Après l'article des nouvelles, l'Évêque remercioit son confrère des présens qu'il en avoit reçus. Il lui mande qu'il lui envoie le cheval qu'il destroit; & pour le dépeindre, il Cap. XXXIX. emprunte de Job & de Virgile tous les traits qu'il emploie. vers. 19-25. Cette description mérite d'être lûe pour sa singularité. L'Évêque assure son ami, que ce cheval est de la race de ceux dont parle Virgile:

Æneid. l. VII, verf. 283. Illorum de gente, patri quos Dadala Circe Supposita de matre, nothos furata creavit.

Et pour preuve de cette origine, il dit que c'est un étalon de poil de couleur céleste (h), qui surpasse en vîtesse Cillarus (i), en ardeur Rhébus (k), en rareté Bucéphale, & qui procréera des poulains excellens: c'est un coursier qui sent de loin la guerre, que le son de la trompette réjouit, que dans le combat la vue du sang enslamme; qui franchit avec joie & allégresse les montagnes, passe à la nage les sleuves les plus rapides, & même les plus grands lacs; à qui on peut appliquer ce qu'on lit dans Virgile:

Georg. lib. 111, yers. 204.

Belgica vel molli meliùs feret esfeda collo.

Un cheval enfin qui connoissant l'habileté de son cavalier, se cabre sous la main de l'ignorant, tandis qu'il est souple & docile sous celle d'un écuyer exercé. Cette description, quoiqu'un peu enssée, est d'un coloris qu'on ne s'attend pas de trouver dans un auteur du 1x.º siècle. Ce qui suit, concerne le régime qu'il faut observer pour une nourriture propre à

(h) L'édition d'Eccard (Leges Francor. Sal. p. 246) porte aëtius, au lieu d'aërius, ce qui peut être la vraie leçon, laquelle indiqueroit une couleur d'aigle, ou brune (color aquilinus.)

(i) Ainsi se nommoit le theval dompté par Pollux.
(k) Cheval de Mézence, suivant Virgile. Æneid. lib. x, vers 861.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. maintenir & à fortifier les rares qualités du cheval. La fin de cette pièce manque, & oblige M. de Zur-Lauben à terminer ici la notice des formules d'Alsace, & les observations qu'il a faites sur un recueil qui présente beaucoup de traits propres à éclaircir la Géographie & les usages des 1x. & x. fiècles.

## VISION

## DE L'EMPEREUR CHARLES-LE-GRAS.

## Roi de France & d'Italie.

A Vision de Charles le Gras, que le Moine de S. Denys 7 Juillet 1769. & d'autres Chroniqueurs ont attribuée par ignorance à l'empereur Charles le Chauve son oncle, & sur laquelle M. le baron de Zur-Lauben a communiqué à la Compagnie des observations historiques & critiques, offre un tableau qui paroît avoir été en partie emprunté des descriptions que les poëtes Grecs & Latins avoient faites des Enfers & des Champs-élysées. On ignore le nom de l'auteur de cette vision; c'étoit vraisemblablement un Moine. Ce qui est certain, c'est qu'il a fait dans ce tableau un mélange bizarre des fables du Paganisme & des vérités de la Religion Chrétienne. Ce n'est pas la seule pièce en ce genre qui nous reste du siècle Carlovingien. Là vision de Wettin, moine de Richenau, de quelque manière qu'on l'envisage, est conforme aux mœurs de son temps. Wettin vit dans le Purgatoire Waldon, qui après avoir été d'abord abbé de Richenau, mourut abbé de S. Denys en France, l'an 814. Il y vit encore l'évêque Adalhelm (a), l'empereur Charlemagne &

(a) On conserve dans la bibliothèque de l'abbaye de Richenau, un manuscrit qui a pour titre: Aldelhebni orientalium

matibus ac pedum regulis. La préface de ce traité n'a pas encore été imprimée. L'auteur ne peut avoir été l'évêque Saxonum Episcopi liber de metris, anig- Adalhelm dont il est parlé dans la vision

plusieurs Comtes de son empire. On place cette vision à l'an 824. Hetton, évêque de Bâle & abbé de Richenau. le même Prélat que Charlemagne avoit envoyé, l'an 811, Ambassadeur à Constantinople, écrivit en prose le détail de cette vision (b). Walafrid-Strabon la mit depuis en vers. & la dédia, par ordre de l'abbé Adalgise, à Grimald, chapelain du Palais & proche parent de Wettin. Mabillon (c) croit qu'on ne doit pas rejeter toutes les visions rapportées dans les Écrivains du moyen âge, entr'autres celle de Wettin, qui fut d'abord décrite par Hetton, homme grave & respectable, viro gravi; mais il ne dissimule pas en même temps. qu'il y eut aussi des visions imaginées même par des personnes pieuses, pour rappeler les hommes à la vertu, en leur faisant redouter la punition dûe à leurs désordres. C'est dans cette vue qu'on répandit pareillement des lettres comme envoyées du Ciel. Telle est une épître écrite au nom de Jésus-Christ, pour recommander particulièrement l'observation du Dimanche: elle se trouve dans l'Appendix de Baluze, aux Capitulaires.

On doit aussi placer dans le même rang les douze Chapitres de l'Archange Gabriel (d), que l'aveugle Albric sit présenter à l'empereur Louis - le - Débonnaire par l'abbé Einhard ou Eginhard, ainsi que l'atteste Éginhard sui - même, dans le troissème livre des miracles des saints martyrs Marcellin &

de Wettin; c'étoit S. Aldhelm, qui d'abbé de Malmelburi fut fait en 705 évêque du royaume de Wetlex, Episcopus occidentalium Saxonum, à la mort de S. Hedda ou Hedde, & qui mourut en 708 ou 709. Hermann Contractus le nomme dans sa chronique, vir doctus T eloquens, prosa metroque facetus. On a de cet Évêque un traité de laude Virginum. Bède (hist. lib. v, c. 19) en parle avec de grands éloges, & le Martyrologe Romain place sa sête au 25 mai. S. Aldhelm est le premier des Anglois qui se soit appliqué à la poesse latine. Il a fait des énigmes à l'imitation de Symposius. Son siège épiscopal étoit la petite ville de Schirburn. Mais à

l'égard de l'évêque Adalhelm que Wettin vit dans les tourmens, M. de Zur-Lauben avoue avec D. Mabillon & M. Basnage, qu'il ignore de quelle ville il étoit Evêque.

(b) Mabillon. Sæcula Benedictin. T. IV. Canissi Lectiones antiquæ cum notis Basnagii, Tom. II, parte II, p. 180 & 204 — 221.

(c) Annales Benedictin. Tom. II, lib. XXIX, p. 492 & 493.

(d) Il y a un passage fameux dans l'Annaliste Saxon, sur ces douze chapitres, sous l'année 875. (p. 212, apud Eccardum, T. 1. Corpus historic, medii avi. Francosurti, 1743, in-fol.)
Pierre.

Digitized by Google

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Pierre. Mais une des visions les plus célèbres du 1x. e siècle. a été celle (e) d'Audrad le Petit ( Audradus modicus ). On a encore le détail de ses révélations (f). Il les dédia à Wenilon qui étoit chorévêgue de Sens. Dans ce livre de révélations. Dieu faisoit paroître les Rois devant lui. Le premier qui parut à ce tribunal terrible, étoit l'empereur Louis le Débonnaire. On reprochoit à ce Prince la discorde de ses enfans: l'Empereur la rejetoit sur l'orgueil de Lothaire. Ce fils dénaturé étoit chassé par jugement de Dieu, & Charles le Chauve placé sur le trône, à cause de son obéissance & de son humilité. Mais le Ciel lui ordonnoit une expédition, sous la conduite de S. Martin, contre les Maures en Espagne, pour la délivrance des Fidèles. Il lui prescrivoit aussi, pour l'année suivante, une expédition en Bretagne. Ce qui est remarquable, c'est qu'Audrad soutint la vérité de ces visions, à Sens, en 853, en présence de Charles le Chauve, de la reine

Ermentrude & de plusieurs Archevêques. La vision de Charles le Gras, qui a fait l'objet des observations de M. le baron de Zur-Lauben, annonce l'abdication de ce Prince foible & valétudinaire, qui avoit réuni sur sa tête tout l'empire de Charlemagne, sans avoir la force de le conserver. Les causes qui le précipitèrent du trône, y sont en partie désignées d'une manière mystérieuse: c'est ce que M. de Zur-Lauben se propose de faire sentir; mais auparayant il rend compte des manuscrits où elle a été rapportée. Il ne s'arrête pas aux manuscrits de la bibliothèque du Vatican, dans lesquels on lit la vision de Charles le Gras; il observe seulement que dans l'un de ces manuscrits, qui avoit appartenu à la reine de Suède, & qui est coté N.º 567, on trouve Visio Caroli III, Imperatoris. D. Montfasticon (g) a cité ce manuscrit & le suivant; mais il dit que ce Prince étoit Charles le Chauve. L'autre manuscrit du Vatican (h) porte Visio Caroli

Hist. Tome XXXVI.

(e) lidem Annales Benedict. T. 111, lidem Annales Benedict. T. 111, bouquet, Recueil des Hist. de France, T. VII, p. 291.

(g) Bibliotheca Bibliothecarum manufcript. nova, T. I, p. 27, A, & table.

(h) Ibidem, p. 83, B.

Calvi antequam Imperium Romanum amissset. On voit clairement qu'il y a erreur dans ce titre. Charles le Chauve n'a jamais perdu l'Empire; il s'agit ici de Charles le Gras son neveu, troissème Empereur de ce nom depuis Charlemagne.

Parmi les manuscrits de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, celui qui est coté N.º 495, est du commencement du XII.º siècle, & renserme plusieurs sermons de Fulbert, évêque de Chartres (i), qui mourut vers l'an 1028; la vie de saint Leufroi, abbé de la Croix en Normandie, & le traité de Paschase Ratbert, de Corpore & Sanguine Domini. A la suite de ce traité, on trouve en latin la vision de Charles, Roi des Germains, Patrice des Romains & Empereur des Francs. Elle est écrite sur parchemin, de même que tout le recueil qui est in-folio. On rencontre dans ce manuscrit quelques lacunes, auxquelles M. de Zur-Lauben a suppléé par les variantes des manuscrits suivans, moins anciens que le précédent.

Fol. CXIII & CXIIII. Fol. CCLI — CCLIII.

On conserve dans la même bibliothèque un manuscrit du XIII. siècle, coté N.º 1085, in-fol. & sur parchemin, à la tête duquel on trouve la vision de Charles le Gras. L'auteur de ce recueil l'attribue à l'empereur Charles le Chauve, & la rapporte d'après le détail que ce Prince en avoit fait lui-même. Ce qu'il en dit, paroît tiré des Chroniques de Saint-Denys, ainsi qu'on le juge par le préambule de la vie de Charles le Chauve, qui précède le récit de la vision. Il y a quelques petites lacunes dans ce manuscrit, mais on y trouve des variantes importantes.

La Bibliothèque du Roi conserve un manuscrit (k) qui Fol. 173 — vient de M. Bigot, & dans sequel on trouve, Visso quam vidit Karolus Tertius Imperator de suo nomine. Ce manuscrit est sur parchemin, & porte le caractère du XIII. siècle: c'est un recueil de vies des Saints. On y trouve à la tête,

(i) Fol. 1. Sermo in Nativitate beate ac gloriofissime Dei Genitricis Mariæ quæ colitur VI idus septembris. Ce sermon a été imprimé parmi les œuvres de Fulbert, D. Fulberti Car-

notensis Episcopi opera varia, p. 131. Parisiis, 1607, in-12. (k) Coté 5296. Voyez le catalogue imprimé de la Bibliothèque du Roi. celle de Saint Martial; & à la page 322, la passion ou le martyre de Saint Ofuald, roi des Anglois. Il offre dans la relation de la vision de Charles-le-Gras, des variantes remarquables, que M. de Zur-Lauben a jointes au manuscrit de Saint-Germain-des-Prés.

L'Académicien a encore eu communication d'un autre manuscrit de cette abbaye, où l'on trouve la même vision, mais avec des variantes considérables. Ce manuscrit coté 1417, est de la fin du xv.º siècle, & écrit sur papier. Il contient In-4.º différentes Collections faites par Guillaume le Maire, religieux de l'abbaye de Saint-Denys en France, & prieur de Saint-Clair en Vexin, mort en 1482. La vision de Charles y commence ainfi: Visio Karoli Calvi, de loco penarum & felicitate Justorum. Ego Karolus gratuito Dei dono Rex Germanorum ac Patricius Romanorum atque Imperator Francorum, &c. Guillaume n'a pas manqué de faire intervenir dans cette visson, le Patron de son abbaye; il se met dans se nombre des intercesseurs de Charles, entre S. Pierre & S. Remi. Il est bon d'observer que S. Denys est toujours omis dans les deux manuscrits des XII. & XIII. slècles qu'on a cités, & même dans la Relation de cette vision (1) que Guillaume de Malmesburi, Bénédictin Anglois, a insérée dans son histoire d'Angleterre; mais il ne l'est pas dans les Chroniques de Saint-Denys. On connoît l'origine du recueil qui a été publié en langue Gauloise sous ce titre. Il auroit été à desirer qu'on cût donné à côté du texte gaulois, l'original qui étoit en

(1) S.1 Antonin, archevêque de Florence, qui vivoit en 1446, a rapporté la vision de Charles le Gras sous l'année 885, deux ans avant la mort de ce Prince, (Chronicorum secunda purte, cup. 11, tit. 16, p. 604, edit. Lugduni, 1586, in-fol.) Il cite pour gerant Vincent de Beauwais, auteur du XIII. É hècle, qui avoit inféré la même vision dans son Miroir hiswist, Speculum historiale, cap. 49, d'après le recit de Guillaume ( de Malmesburi). La relation de Saint Antonin a été extraite par Martin Crusius, historien Protestant qui a écrit vers la fin du XVI. Hècle, une Chronique latine de la Souabe, dont l'édition en deux volumes in-fol. est devenue trèsrare. Jean-Jacques Moser en a donné une traduction en allemand; & c'est à la page 344, tome I de cette traduction, qu'on trouve la vision de Charles le Gras.

Dd ij

latin (m), & dont on voit plusieurs lambeaux dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Denys, écrite par Doublet. C'est dans ces chroniques qu'on trouve les Gestes de Challe le Chauf sil Loys le Debonaire; & c'est au chapitre douzième de ces Gestes, qu'on lit la vision que l'auteur attribue mal-à-propos à Charles le Chauve. Le Moine compilateur n'a pas manqué de ranger dans cette vision, S. Denys son Patron entre S. Pierre & S. Remi: il croyoit devoir cet hommage à l'Apôtre de Paris & au Patron tutélaire de son abbaye.

L'Abbréviateur des Gestes des rois de France, dont le Coil N.º 419. manuscrit est conservé dans la bibliothèque de Saint-Victor de Paris, & qui finit à l'an 1137, a ajouté à l'éloge de Charles-le-Chauve, bienfaiteur de l'abbaye de Saint-Denys, un précis de la vision de ce Prince. On peut le voir dans Tom. VII, le Recueil des Historiens des Gaules & de France, par D.

F. 255. Bouquet.

Guillaume de Sommerset, moine de Malmesburi, qui vivoit en 1143, n'a eu garde d'attribuer à Charles-le-Chauve la vision de Charles-le-Gras: ce savant Bénédictin l'a rapportée dans son histoire d'Angleterre (n), comme un évenement merveilleux, digne d'être conservé (o); il l'a placée après l'année 885, que Charles roi de Souabe, rex Suavorum, fils de Louis roi de Bavière, avoit réuni sur sa tête la monarchie de tout l'empire des Francs & des Romains. Mais l'explication que le moine de Malmesburi a donnée de l'accomplissement de cette vision, n'est pas juste. M. de Zur-Lauben compare la relation de cet auteur avec les manuscrits où elle se trouve, persuadé que toutes ces variantes jetteroient du jour sur l'évènement. Après ce détail sur les sources où il a puisé, M. de Zur-Lauben donne la vision de Charles-le-Gras,

(in) La Chronique manuscrite de Saint-Denys, en latin, se trouve à la Bibliothèque du Roi, N.º 5925. Elle sinit à la mort de Philippe le Hardi. Voy. la Dissertation de M. de la Curne de Sainte-Palaye, Tone XV des Mém. de l'Acadénie, p. 580.

(n) Willielmi monachi Malmesburiensis, de Gestis Regum Anglorum, lib. 11, p. 21, inter Scriptores rerum Anglicarum, collectio Henrici Savile, Londini, 1596, in-fol.

(o) Cujus visionem, quia memorabilem puto, hic dignum duco intexere.

VISIO QUAM VIDIT KAROLUS. In nomine (p) Christi Regis Regum. Ego Karolus gratuito Dei dono Rex Germanorum & Patricius Romanorum atque Imperator Francorum. Sacra nocte Dominici diei post celebratum matutinarum horarum divinum ossicium. dum irem (q) repausationis cubitum & vellem carpere dormitionis somnum, venit vox ad me terribiliter dicens. « Karole exiet a te modo spiritus tuus. & venies & videbis justa Dei judicia. « & tibi aliqua presagia. & tamen revertetur ad te iterum spiritus « tuus. in hora non modica. » Statimque sui raptus in spiritu. & qui me sustulit erat candidissimus. tenuitque in manu sua glomerem (r)

(p) Le moine de Malmesburi lisoit: Innomine Domini summi Regis Regum. Ego Carolus Dei gratuito dono Imperator, Rex Germanorum, & Patricius Romanorum, atque Imperator Francorum. Sacra nocte Dominica diei, & c.

Manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, qui est du XIII.º siècle, coté N.º 1085. VISIO K. CALVI. Ego Karolus gratuito Dei dono Rex Germanorum ac Patricius Romanorum atque Imperator Francorum. Sacra nocte Donnini Dei, post celebratum. 27 c.

Le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, qui est du XIII. siècle, porte: In nomine Dei summi Regis Regum. Ego Karolus gratuito Dei dono Rex Germanorum & Patricius Romanorum atque Francorum Imperator, Sacra nocle Dominici diei, &c.

Le manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain - des - Prés, qui est de l'an 1482, commence tout-à-coup: Ego Karolus gratuito Dei dono Rex Germanorum ac Patricius Romanorum asque Imperator Francorum. Sacra nocle Dominici diei, & c.

(q) Malmelburi. Dum irem repau-Sationis cubitum, & vellem dornitionis capere formum, venit vox ad me terribiliter dicens, « Karole exiet a te modo spiritus tuus in hora non modica ». Statimque fui raptus in spiritu, & qui me sustulit in spiritum, fuit candidissimus.

Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, du XIII.º siècle. Dun — & vellem carpere dormitionis — ad me dicens terribiliter « Karole — videbisque judicia Dei. — spiritus tuus. in hora modica ». Statinque sui raptus in spiritu. & qui me sustain spiritu fuit candidissinus.

Manuscrit du Roi. Dum irem repausationis cubitum & vellem dormitionis capere sommum. venit vox ad me terribiliter dicens, Karole, exiet modo a tespiritus. & venies & videbis justa Dei judicia. & tibi aliqua presagia. & tamen revertetur ad te iterum spiritus tuus in hora non modica. Statimque fui raptus in spiritu. & qui me sustulit in spiritu, & c.

Manuscrit de Saint-Germain, de 1482. Dum irem causa cubitum. & vellem carpere dormitionis sonpnum. (Le reste comme dans le manuscrit du texte.)

(r) Malmelburi. Temitque in. manu sua glomerum lineum clarissimi jubar luminis emittentem, sicut solens

lineum clarissime emittentem jubar luminis sicut solent facere cometæ quando apparent. Cepitque illum dissolvere & dixit mihi. « Accipe silum glomeris micantis & liga ac noda sirmiter in pollice tuæ dextræ. quia per illum duceris in laberintheas infernorum penas ». Et hoc dicto precessit me velociter, distorquens lucissuum glomus duxitque me in profundissimas valles & igneas. quæ erant plene puteis ardentibus pice. & sulphure plumboque & cera, & adipe: ubi inveni Pontifices patris mei & avunculorum meorum: quos cum pavens interrogarem ob quod tam gravia paterentur tormenta, responderunt mihi: « Fuimus Episcopi patris tui & avunculorum » tuorum (s). & dum debuimus illos & populum illorum pacem & coucordiam admonere & predicare, semenavimus discordias. & " incentores malorum suimus. unde succendimur in issis tartareis

cometæ, Uc. in pollice tuæ dextræ manus, quia per illum duceris in labirinthicas infernorum pænas, Uc. ubi inveni Pontifices patris mei, Uc. quid tam gravia paterentur tormenta, Uc.

Manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, du XIII.º siècle. Tenuitque in manu sua glomerem lineum — distorquens lucifluum glomerem. — & sulphure plumboque — quos con interrogarem pavens —

Manuscrit du Roi conforme au texte de Malmesburi jusqu'à ces mots: in labirintheas infernorum penas, &c. ubi inveni Pontifices, &c. ob quid tam gravia termenta paterentur, &c.

gravia termenta paterentur, &c.

Manuscrit de 1482. Tenuitque in manu mea glomerem lineum clarissume emitentem jubar luminis. cepitque illud disolvere. & dixit ad me Accipe hoc filum & liga. & liga ac noda firmiter in pollice dextro. quia per illum duceris in laberintheas infernerum penas, &c.

Destorquens luiceserum glomerem, &c.

ubi inveni plures Presules patris mei averum meorum. quos cum pavens interrogarem ob quam rem tam gravia paterentur tormenta, &c.

(f) Malmesburi. « Et dum debuinus illos & populum eorum de pace concordia admonere, & prædicare, & c. unde nunc succendimur, & c. «
huc etiam tui Episcopi & satellites «
venient, qui similiter amant nunc «
facere, & c. » cum uncis igneis, & c.
& ad se attrahere, & c. non valebans
filum attingere, & c.

Manuscrit de Saint-Germain-després, du XIII.º siècle. « Fuinus Episcopi — unde incendinur — qui « similiter amant nunc talia sacere. — » cum uncinis ferreis & igneis volebant apprehendere silum glomeris quein — non valebant filum contingere. & c.

Manuscrit du Roi. « Et dum debuimus illos & populum illorum de pace « & concordia admonere, & c. unde nos « incendimur, & c. huc etiam & tui « Episcopi & satellitii populi venient. « qui similiter amant nunc sacere, & c. » non valebant filum contingere.

Manuscrit de 1482. « Fuinus Episcopi patris tui & dverum tuorum « & dum debuimus illos & populum « illorum pacem & concordiam anuno- « nere, & c. unde incendimur, & c. huc « etiam & tui Episcopi & populi « satellitum venient qui similiter nunt « amant facere, & c. » cum uncis ferreis & igneis volebant apprehendere filum meunt glomeris quem in manu tenebum, & c. non valebant filum contingere, & c.

Suppliciis. & nos & alii homicidiorum & rapinarum amatores. « huc etiam & tui episcopi & populi satellitum venient, qui similiter « amant nunc facere ». Et dum hæc tremebundus auscultarem, ecce nigerrimi Demones advolantes cum uncinis igneis volebant adprehendere filum glomeris quem in manu tenebam & ad se trahere. Sed reverberantibus radiis illius glomeris non valebant illud contingere. Deinde post tergum meum currentes. voluerunt me aduncinare & in ipsos putcos sulphureos precipitare. sed ductor meus qui portabat glomerem jactavit super scapulas meas filum glomeris. & duplicavit illud (t). & traxit me post se fortiter, sicque ascendimus super montes altissimos igneos, de quibus oriebantur paludes & flumina ferventia, & omnia metallorum genera bullientia ubi repperi innumeras animas hominum & Principum patris mei & fratrum meorum precipitatas. alios usque ad capillos. alias usque ad mentum, alias usque ad umbilicum. clamaveruntque ad me hejulando. « Dum amavimus tecum. & cum patre tuo. & cum avunculis tuis, prelia & homicidia & rapinas, pro cupi- « ditate terrena. ista ideo bullientia flumina & metallorum diversa «

(t) Malmesburi. Et duplicavit illum, traxitque post se fortiter, &c. alias usque ad capillos, &c. ejulando, «dum » viximus amavimus tecum &cum patre » tuo, &c cum fratribus tuis, &c avun- » culis tuis facere prælia, &c. terrena, » ideo in ista bullientia slumina, &c » metallorum diversa genera sustinenus tormenta. » &c cum ad hæc timidus attenderem. &c.

Manuscrit de Sant-Germain-des-Prés, du XIII.º siècle. Jaclavit super scapulas meas filum glomeris. — precipitatas alias usque ad capillos precipitatas. alias usque ad mentum, alias usque ad umbilicum. — ejulando. « dum viximus » amavimus & tecum & cum patre tuo » & cum avunculis tuis facere prelia. » & homicidia — terrena. ideo in ista » bullientia slumina metallorum. diversa sustinemus tormenta. » & com ad hec timidus intenderem.

Manuscrit du Roi. Duplicavit illum.

traxitque me post se fortiter, &c. & principum patris mei & fratrum meorum & meorum precipitatas. alias usque ad capillos. alias, &c. « amavimus tecum & cum patre tuo &c cum fratribus « tuis. &c. pro cupiditate terrena. « ideo in ista bullientia summa &c « metallorum diversa genera sustinenus « tormenta. » &c cum ad hec timidus intenderem, &c.

Manuscrit de 1 482. Jactavit super scapulas meas globum sium glomeris et duplicavit illud. traxitque me post se fortiter, Ic. I emnia metallorum genera ebulliencia. ubi repperi, Ic. patris mei I fratrum meorum. alias usque ad capillos precipitatas, Ic. o dum amavimus tecum I cum patre tuo a atque cum fratribus tuis sacere pre-a lia, Ic. ideo in hiis stuminibus bullienatibus metallorum diversa. sustinemus a tormenta. I quum ad hec timidus intenderem, Ic.

fustinemus tormenta ». Et dum ad hæc timidus intenderem. audivi animas retro me clamare. « Potentes (u) potenter tormenta paciuntur». Et respexi & vidi super ripam fluminis bullientis fornaces piceos & sulphureos plenos magnis draconibus & serpentibus diversi generis. ubi etiam vidi aliquos patris mei Principes & fratrum meorum & meos. dicentium ad me. « Heu nobis Karole. » vides quam gravia patimur tormenta. propter nostram malitiam. » & superbiam & mala consilia quæ Regibus nostris & tibi dedimus pro cupiditate ». Cumque hæc flendo congemiscorem, concurrerunt contra me dracones apertis & plenis faucibus. igne volentes me glutire. at ductor meus triplicavit super me filum glomeris. a cujus claritate

(u) Malmelburi. « Potentes potenter tormenta patientur, & C.» fornaces piceas & Sulphureas, plenas magnis draconibus, & Scorpionibus, & Serpentibus diversi generis, ubi quoque vidi aliquos patris mei Principes, & meos & fratrum meorum, necnon & avunculorum meorum, dicentes mihi: « Heu nobis » Carole, & C. quant gravia habemus » tormenta, & C. & tibi dedimus propter cupiditatem ». Cunque ad hac dolendo congemiscerem, cucurrerunt ad me dracones apertis faucibus, & plenis igne, & Sulphure, & pice, volentes me inglutire, & C. filum glomeris a cujus radiis claritatis, & C.

Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, du XIII.º siècle. Audivi fluminis bullientes fornaces — U serpentibus diversis generibus. ubi - patris mei Principes . T meos . T fratrum meorum . necnon & avunculorum meorum dicentes - « Karole . vides consilia que » Regibus nostris — dedimus propter rem cupidicie ». Cumque hec dolendo congerniscerem cucurrerunt — faucibus igne & Sulphure. & pice volentes me inglutire. - Super me enixius filum glomeris a cujus claritatis radiis superata - U protraxit me validius — in unam vallem maximam que - velud clibanus ignis . ex alia -

Manuscrit du Roi. a Potentes po-

tenter, &C. » fornaces piceos & sulphureos plenos magnis draconibus &
scorpionibus & serpentibus diversis generibus. ubi etiam vidi aliquos patris
mei Principes & meos & fratrum meorum necnon & avunculorum meorum
dicentium ad me « Heu nobis &C. quam
gravia habemus tormenta, &C. & «
tibi dedimus propter rem concupiscentie».
Cunque hac dolendo congeniscerem,
cucurrerunt contra me dracones apertis
& plenis faucibus igne & sulphure &
pice volentes me inglutire, &C. triplicavit super me enixius filum glomeris.
a cujus claritatis radiis superata suerunt
ora, &C. & protraxit me validius, &C.

Manuscrit de 1482. Potentes, &c. U respexi U ecce vidi super ripas fluminis bullientes fornaces ferreas piceas & Sulphureas plenas magnis draconibus of scorpionibus of serpentibus diversi generis . ubi etiam vidi aliquos patris mei Principes & ineos atque fratrum meorum avorumque meorum. Et dixerunt ad me, « Heu nobis Karole, vides quam gravia tormenta habeinus propter nof- « train, &c. propter cupiditatem ... Cumque hiis dolendo congemiscerem. cucurrerunt contra me dracones apereis oculis & plenis faucibus igne ac sulphure U pice volentes me inglutire . at , Uc. filum glomeris super me, a cujus claritate fuperata funt cra eorum ignea . protraxit me validius, &c.

Superata

fuperata sunt ora illorum ignea, & pertraxit me validius & descendimus in unam maximani vallem. quæ erat ex una parte tenebrosa ardens velut clibanus. ex alia vero parte tam amænissima & pulchra (x) ut nulla ratione dicere queam; vertique me contra tenebrosam & flammivomam partem vidique ibi aliquos Reges mei generis esse in magnis suppliciis, & tam nimis constrictus angustia. putavi me statim demergi in ipsis suppliciis a gigantibus nigerrimis. qui ipsam vallem inflammabant cunctis generibus ignium. At valde tremens. filo glomeris inluminante oculos meos vidi e latere vallis. paulisper albescere lucem ibique duos fontes sluere. unus nimium calidus, alter vero clarus & tepidus. & erat ibi duo dolia: Cumque illuc irem. filo glomeris regente gressus meos. intuitus super unum dolium ubi erat fervens aqua vidi ibi genitorem (y) meum Hludovicum stare usque ad femora. & nimis

(x) Malmelburi. Tam amænissina & splendidissina, ut, &c. vidique ibi aliquos Reges generis mei in magnis suppliciis, & tunc nimis perterritus & constrictus angustia, &c. & valde tremens, glomeris silo illuminante, &c. vidia latere, &c. albescere lumen, &c.

Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, du XIII. siècle. Amenissima & splendidissima, ut nulla racione — supplicies. & tunc nimis constrictus — ignium. & valde tremens — glomeris illuminante — vidi a latere vallis paulisper albescere — & erant ibi duo dolia. Cunque illuc eram —

Manuscrit du Roi. Tam amenissima & splendidissima, & c. vertique contra tenebrosam, & c. generis esse in magnis suppliciis. & tunc nimis constrictus angustia, & c. & valde tremens silo glomeris illuminante, & c. e latere vallis paulisper albescere. ibique duos sontes sucre unus, & c.

Manuscrit de 1482. Ardens welut clibanus ignis. ex alia vero parte tam amenissima & splendidissima ut, &c. dicere valeam, &c. generis esse ibi in magnis suppliciis. & tunc ninnis constrictus angustia, &c. demergi in ipsa Hist. Tome XXXVI.

fupplicia, ITc. IT valde tremens filo glomeris illuminante oculos meos vidi a latere, ITc. unus nimium erat calidus, ITc.

(y) Malmeld. Ludovician stare, &c. &c. mimis d'alore gravatus &c. angore per-cussus dixit ad me; « Donnine meus Carole noli timere, &c. quod revertetur « runsus spiritus, &c. ut videres propter « quæ peccata ego, &c. quos vidisti, talia « toleramus, &c. sum in isto ferventis « dolii balneo, &c. sum in isto suavissimo altero aquæ dolio, « &c. hoc sit precibus sancti Petri, &c. « sancti Remigii cujus patrociniis hacte- « nus genus nostrum Regale regnavit, « sed mihi cito subveneris tu, &c. »

Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, du XIII. siècle. Filo glomeris regente gressus — perculsus & angore aggravatus dixit ad me. « Domine meus Karole noli — ut videres propter que « peccata ego talia & onnes quos vi- « disti — in isto serventis Bulnei dolio. « sed alia die transinutor in isto altero « suavissimo aque dolio — Petri sanctique « Remigii — subveneris cito tu & sideles « Episcopi mei.»

Manuscrit du Roi. Vidi ibi stare

Еe

dolore perculsus dixit ad me Dominus meus; « Karole noli timere; » scio quia revertetur spiritus tuus ad corpus tuum. Et permist te » Deus huc venire ut videres cur ego talia & omnes quos vidisti » toleramus supplicia; uno enim die sum in isto dolio servente. sed » alio die transmittor in isto altero suavissimo dolio. Hocque sit » precibus sancti Petri sancti Remigii cujus patrociniis hactenus genus » nostrum regnavit; sed si mihi subveneris tu & mei sideles Episcopi » & Abbates & omnis Ordo ecclesiasticus (7) in missis o oblationibus

genitorem meum Hhudovicum usque ad femora. I nimio dolore perculsus I angore aggravatus. dixit ad me. « Do- mine meus noli timere. scio quia rursus » revertetur, I c. ut videres propter quæ » peccata ego talia I onnes quos vidisti » toleramus, I c. sum in isto ferventis » balnei dolio. sed alia die transinutor in » isto altero suavissimo aquæ dolio. hoc- » que sit precibus sancti Petri sanctique » Remigii cujus patrociniis hactenus » genus nostrum Regale regnavit. sed si » mihi subveneris cito tu I mei sideles » Episcopi I Abbates I onnis ordo Ecclesiasticus, I c. »

Manuscrit de 1482. Cumque illic essen filo glomeris regente, &c. dolium in quo erat aqua fervens, vidi ibi stare genitorem meum Ludovicum, &c. & nimis dolore perculsus & magno angore aggravatus dixit ad me . « Filimi Karole . » noli timere. quia rursus revertetur. & c. » ut videres propter que peccata ego talia » & oinnes quos vidisti tolerainus, &c. » uno die sum in isto ferventis dolii balneo. » alio vero die transinitor in istud alterum » suavissimum aque dolium, hocque fit » precibus sancti Petri . sancti Dionysii » & Sancti Remigii. quorum patrociniis » genus nostrum hactenus regnavit. scd » si michi subveneris cito tu scilicet & fideles mei Episcopi & Abbates, & c. »

(7) Malmelb. Ecclesiasticus missis orationibus (al. oblationibus) psalmodiis, vigiliis & eleemosymis, velociter liberatus ero, & c. Ludovicus sancti Petri sanctique Remigii precibus ex-

empti sunt de istis pænis, & jam dusti sunt in gaudium Paradisi Dei; & c. duo dolia altissima bullientia; ista, inquit, tibi sunt preparata, nist te emendaveris, & pænitentiam egeris de tuis nefandis delistis; & c. Cerneret dustor meus, & c. pavore esse spiritum meum, dixit ud me; & c. « ad dexteram luculentissima vallis Paradisi: » & cim graderenur, contemplatus sum, & e. Lotharium, avunculum meum super lapidem topazium miræ magnitudinis, coronatum diademate pretioso, & c.

Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, du XIII. siècle. « Ordo Eccle-siasticus. missis. oblacionibus... vigiliis. « elemosinis. velociter — Ludovicus inter-« cessionibus sancti Petri. sanctique Re-« migii exempti — jam deducti sunt in « gaudia Paradisi. — altissima dolia bul- « liencia. — sunt ni te emendaveris & « penitentiam egeris de tuis nefandis de-« lictis. » — pavore spiritum meum esse— toronatum diademate preciosissimo.

Manuscris du Roi. « Et omnis ordo Ecclesiasticus missis ollationibus psal- « modiis . vigiliis . elencsynis . velociter « liberatus ero de isto bullientis aque « dolio . nam , & c. Hlotharius & silius « ejus Hludovicus . intercessionibus sancti « Petri sanctique Remigii exempti sunt « deistis penis . & jam deducti sunt . & c. « dolia bullientia ista , inquit tibi sint « preparata . ni te , & c. & penitentiam « egeris de tuis nesandis delictis . & c. » pavore esse spiritum meum . & c. vallis Paradysi. & gradientes . contemplatus

ac elemosinis, cito liberabor de isto bullientis aquæ dolio; nam «
frater meus Lotharius & silius ejus Hludovicus meritis predictorum «
Sanctorum erepti sunt de istis penis & jam deducti sunt in Paradiso «
Dei ». Dixitque ad me. « Respice sinistrorsum ». Cumque respexissem vidi ibi duo altissima dolia; « Isla, inquit, tibi preparata sunt nisi te emendaveris & penitueris de tuis delictis»; cæpique tunc graviter horrere. Cumque cerneret comes meus in tanto pavore me esse dixit ad me; « Sequere me ad dexteram partem luculentissime vallis Paradisi ». Et gradientes contemplatus sum in ingenti claritate cum gloriosis Regibus, sedere Lotharium meum avunculum super lapidem topazion mire magnitudinis coronatum diademate precioso. & juxta eum (a) Hludovicum silium suum

sum ingenti claritate, Uc. Hlotharium ounculum meum super lapidem, Uc.

Manuscrit de 1482. « Ecclesiasticus » missis oblationibus psalmodiis vigiliis » elemofinis velociter liberatus ero, Uc. nam frater Lotharius & filius meus " Ludovicus intercessionibus sancti Petri » sancti Dionysii & sancti Remigii » exempti funt de istis penis & jam ducti » sunt în gaudia Paradisi . & c. duo dolia » altissima bulliencia ista inquit tibi pre-» parata sunt nisi, &c. & penitentiam egeris de tuis nephandis delictis. » cepi autem tume, &c. pavore spiritum meum effe, &c. & gradiens contemplatus sum in ingenti claritate cum gleri sissimis Regibus sedere Lotharium avunculum meun super lapidem thopazion mire magnitudinis. coronatum diademate preciofi∬imo, & c. (a) Malmesburi. Et juxta eum

filium suum Ludovicum similiter coronatum: videns me comminus accersivit
me blanda voce dicens, a Carole, successor
meus, nunc tertius in imperio Roinanorum, & c. scio quod per poenalem
locum venisti, ubi est pater tuus, frater
meus positus, & c. citissime de illis
liberabitur pænis, sicut & nos liberati
funnus meritis fancti Petri, sanctique
Remigii precibus. cui Deus magnum
Apostolatum dedit super Reges, &

fuper gentem Francorum; qui nisi a quisquiliis nostra propaginis suffraga-a tus fuerit, & adjuverit, jam deficiet a genealogia (21. progenies) nostra reg-a nando & imperando, & c. quoniam a tolletur ocius potestas imperii de manu a tua, & postea brevissimo vives tem-a pore. » Tunc conversus ad me Ludovicus, & c. a Imperium quod hactenus » tenuisti jure harreditario, debet recipere Ludovicus filius filia mea. »

Manuscrit de Saint-Germain-després, du XIII.º siècle. Juxta eun Hludovicum filium ejus similiter — comminus accersivit me . blanda voce dicens . « Karole — ad me. sapio quoniam venisti per penarum loca, ubi est pater tuus. «. fraterque meus positus - misericordiam « Dei citissime liberabuntur de illis pe- « nis. sicuti & nos liberati sumus meritis « sancti Petri . sanctique precibus Re- «. ınigii. cui Deus magnını Apostolatum & dedit super onnes Reges & super « onnem gentem Francerum. qui nisi « quisquilias — deficiet nostra genealogia « regnando 17 imperando unde - mo- «. dernis tolletur ocius diebus potestas a imperii de manu tua. & postea — « quod hactenus tenuisti. jure hereditario « debet recipere Hludovicus filius filie « mee. » & hoc dicto -

Manuscrit du Roi. Et juxta eum Ee ij

similiter coronatum; vidensque me comminus vocavit me dicens:

«Karole successor meus nunc iij." in imperio Romanorum veni ad

» nie; scio quoniam venisti per penalem locum ubi pater tuus est

» positus in thermis sibi destinatis. sed per misericordiam Dei cito

» liberabitur de istis penis. meritis sancti Petri sanctique Remigii

» sic. & nos. sancto enim Remigio Deus dedit Apostolatum super

» gentem Francorum; qui nisi quisquilias nostre propaginis suffragatus

» fuerit jam desiciet nostra progenies regnando. Unde scito quoniam

» modernis diebus tolletur a te potestas Imperii. & postea parvissimo

vives tempore » tunc conversus Hludovicus contra me dixit mihi.

« Imperium Romanorum quod hactenus tenuisti jure hereditario

» recipere debet Hludovicus silius filia mea»; & hoc dicto. visum

» est mihi adesse Ludovicum (b) infantulum; tunc intuens eum avus

Hludovicum filium ejus similiter corona ornatum, vidensque cominus me, accersivit me blanda voce dicens. « Karole » fuccessor meus nunc tercius in imperio » Romanorum. veni ad me. sapio quo-» niam venisti per penalem locum ubi est » pater tuus fraterque meus positus, &c. » citissime de illis liberabitur penis ficut » or nos liberati sumus meritis sancti » Petri sanclique precibus Remigii cui » Deus magnum Apostolatum dedit » super Reges & super onnem gentem » Francorum. qui nisi quisquilias nostræ 20 propaginis suffragatus fuerit & adju-» verit. jain deficiet nostra genealogia » regnando & imperando. Unde scito » quoniam modernis tolletur otius diebus .» potestas imperii de manu tua . & » postea, &c. imperium Romanorum » quod actenus tenuisti. jure hereditario » debet recipere Hludovicus filius filiæ mea, Uc. »

Manuscrit de 1482. Et juxta eum Ludovicum ejus filium similiter coronatum, vidensque me cominus accersivit me blanda voce dicens. « Karole successor » meus nunc tertius in imperio Roma» norum, & c. per penarum loca ubi est » frater tuus. fraterque meus positus in » tornentis sibi destinatis. sed per Dei » misericordiam citissime liberabuntur de

illis penis. sicut liberati sunus & nos « meritis sancti Petri precibusque sancto- « rum Dionysii & Remigii . quibus « Deus magnun Apostolatum dedit « Super onnes Reges. & Super onnem « gentem Francorum, qui nist quisquis « nostre propaginis fuerint & averterint « (il faut lire, quisquilias nostrae propaginis Suffragati fuerint & adjuverint) jann deficiet nostra genealogia reg- « nando U imperando, unde scito quo-« niam modernis diebus ocius tolletur « potestas imperii de manu tua & postea « parvissimo vives tempore, &c. dixit « ad me. imperium Romanorum quod « hactenus tenuisti jure hereditario debet « recipere Ludovicus filius filie mee, &c. »

(b) Malmesburi. Visum est miniaffore in prasentiarum Infantulum. Tunc
intuens in eum Lotharius avus ejus
dixit, &c. « Ille Infans esse, qualis ille
puer fuit, quem statuit Dominus in «
medio discipulorum, & dixit, &c. «
Coclorum. dico vobis, quod Angeli «
ecrum semper vident faciem Patris «
mei, qui in Cœlis est, &c. redde illi «
potestatem imperii per illud filum glo- «
meris, quod in manu tenes. » Dispodans
ergo filum de pollice dextræ meæ, donabam illi unonarchiam omnem imperii
per illud filum. statinque ipsum glonus

illius Hlotharius dixit mihi; « Talis videbitur iste puer qualis ille suit: quem Dominus ponens in conspectu discipulorum suorum & « dixit. Talium est enim regnum Celorum; Tu vero redde illi Im- « perium per silum glomeris quem manu tenes ». Tunc ego disnodans silum de meo pollice dabam illi omnem monarchiam Imperii; statimque ipsum glomus coadunatum in manu ejus. Sicque post hoc reversus est spiritus in corpore meo valde sessus econtritus. Sciant ergo omnes velint aut nolint quoniam secundum Dei voluntatem in manu ejus revertetur totum Imperium & quod ego super illum non prevaleo agere preripiente me articulo nieæ evocationis a Domino qui vivorum Dominator & mortuorum illud persiciet & complebit sine sine in secula seculorum. Amen.

fulgidum sicut jubar solis coadunatum est teum in mami illius; sicque post hoc sactum inirabile, reversus, &c. fessus & conterritus. Denique sciant onnes (velint aut nolint) quoniam secundum destinationem Dei in manu illius reverteur totum imperium Romanorum, & quod super ipsum non pravaleo agere, pracipiente me articulo vocationis mea, Deus qui vivorum dominator est, & mortuorum, & illud persiciet, & confirmabit; cujus aternum regnum permanet sine sine in secula seculorum, amen.

Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, du XIII. fiècle. Visum est mihi affire in presentiarum Hludovicum infantulum. Tunc continens puerum Hlotharius avus ejus. dixit mihi. « Talis » videtur iste esse Insuns. qualis — quem » statuit Dominus in medio — talium > inquit regnum Celorum. dico vobis. » quia Angeli corum in Celis. semper » vident faciem patris mei qui in Celis » est. tu vero redde ei potestatem imperii. > per illud filuin glomeris. quem in manu tenes. » Tunc ergo disnodans filum de pollice dextere mee. donabam illi omnem monarchiam imperii per ipsum filum. statinque ipse glomus fulgidus sicut jubar folis coadunatus. totus in manu ipfius. sicque post hoc factum mirabile visu. reversus. - contritus. Denique sciant

omnes velint aut nolint quoniam secundum destinationem Dei in manu illius revertetur totum imperium Romanorum. & quod ego super illum — articulo mee vocationis a Domino. Deus qui vivorum & mortuorum dominatur illud perficiet & adimplebit. cujus eternum regnum. & sempiternum imperium permanet sine sine secula seculorum. amen.

Manuscrit du Roi. Visun est mihi affore in presentiarum Hludovicum infantulum. Tunc contuens Hlotharius ayus illius dixit mihi. «Talis videtur iste esse Infans, qualis ille puer fuit quem « statuit Dominus in medio discipulorum a T dixit. talium est inquit regnum « Celorum . dico vobis . quia Angeli « eorum semper vident faciem patris mei « qui in Celis est. tu vero redde illi a potestatem imperii per illum filum a glomeris quem in manu tenes. » Disnodans filum de pollice mea dextera donabam illi omnem monarchiam imperii per ipfum filum. statimque ipfum glomus fulgidum sicut jubar solis. coadunatum est totum. in manu illius. sicque post hoc factum mirabile vifu reverfus est spiritus meus in corpore meo valde fessus T contritus. Denique sciant onnes velint aut nolint quoniam secundum destinationem Dei in manu illius revertetur totum imperium. & quod super illum

M. de Zur-Lauben avoit ensuite sû à la Compagnie, la traduction gauloise de la même fable, tirée des Chroniques de Saint-Denys, & telle que l'a publiée D. Bouquet dans le Recueil des Historiens, & C. Tome VII, pages 147 — 149. Il seroit inutile de l'insérer ici; il suffit pour les lecteurs qui voudroient la comparer avec le latin, d'indiquer où elle se trouve. Passons aux observations de M. de Zur-Lauben.

Guillaume de Malmesburi, après avoir rapporté la vision de Charles le Gras, dit que ce Prince conserva à peine pendant deux ans l'Empire & la monarchie des Francs, & qu'il eut pour successeur au royaume de France, Charles sils de Louis qui étoit mort à Compiegne. C'est le même Charles, ajoute-t-il, qui épousa la fille d'Édouard roi d'Angleterre, & qui donna la Normandie à Rollon, avec sa fille Gisla ou Gilla, pour être le sceau de l'alliance, qua esset vas pacis, pigneratrix que sa deris. Il ajoute que Charles le Gras eut pour successeur dans l'Empire, le roi Arnulf qui étoit de la Maison impériale, & tuteur de Louis l'Enfant dont parle la vision de Charles le Gras: Tutor Ludovici pueri, de quo visio superior narrat. Malmesburi termine ainsi son récit: Arnulpho ergo post xv annos defuncto successit Ludovicus idem, quo mortuo, Cunradus quidam rex Teutonicorum imperavit, & c. Il y a plusieurs erreurs dans ce récit. Arnoul

non prevaleo agere, preripiente me artículo meae vocationis a Domino. Dominus qui vivorum dominatur & mortuorum, illud perficiet & adimplebit. cujus æternum regnum & sempiternum imperium permanet sine sine in secula seculorum, amen.

Manuscrit de 1 4.82. Visum est michi affore in presentiarum Ludovicum infantulum. Tunc continens puerum Lotharius ejus dixit michi. « Falis videtur » esse infantulus isse qualis ille suit quem » statuit Dominus in medio discipu-» lorum & dixit. talium est regnum » Celorum. dico vobis quia Angeli eorum » in Celis semper vident saciem patris » mei, tu vero redde ei potestatem im-» perii per silum glomeris quod in manu tenes. » Tunc ergo denodans filum de police dextre mee dabam illi omnene monarchiam imperii, per ipfum filum. statimque ipse glomus fulgidus sicut jubar solis coadunatus est totus in manu ipsius. Sicque post hoc sactum mirabile visu reverfus est spiritus meus in corpus meum valde fessus & contritus. Idemque sciant omnes quia velint nolint secundum destinationem Dei revertetur in mamm illius totum imperium Romanorum & quod ego super eum non prevaleo agere. preripiente me articulo vocationis mee a Domino.Deus qui vivorum dominatur 👉 mortuorum illud perficiet cujus regnum & imperium permanet in secula seculorum amen.

qui déposséda Charles le Gras, à la fin de 887, & qui étoit fils naturel de Carloman roi de Bavière & frère aîné de cet Empereur, n'a pas été tuteur de Louis l'Enfant dont parle la vision. Guillaume de Malmesburi a confondu Louis l'Enfant qui succéda à son père Arnoul en 900, au royaume de Germanie, & qui loin d'être né en 887, ne vint au monde qu'en 803, avec Louis fils de Boson roi de Provence, qui descendoit par sa mère de l'empereur Lothaire. C'est ce Prince dont parle la vision, & que les mécontens vouloient subftituer à Charles ke Gras qui n'avoit point d'enfans légitimes. Ils vouloient également exclure du trône son neveu Arnoul. parce qu'il étoit fils d'une concubine. On fait que suivant l'ulage établi dans la seconde Race, les enfans naturels n'avoient aucun rang. Il n'en a pas été de même sous les Mérovingiens. L'histoire n'a pas oublié les difficultés qu'on sit aux enfans de Louis le Begue, roi de France. Ce Prince avoit eu d'Ansgarde qui étoit de basse extraction, Louis & Carloman; en l'épousant il n'avoit songé qu'à tranquilliser sa conscience, mais il n'avoit accompagné ni pu accompagner ce mariage des solennités en vertu desquelles une femme participoit au rang de son mari. Jamais Charles le Chauve, père de Louis le Begue, ne voulut reconnoître Ansgarde pour la bru: il obligea même son fils à la quitter, & lui fit épouser Adelaï de que l'on croit avoir été une princesse d'Angleterre. Par-là Louis & Carloman réduits à l'état de fils de concubine, devinrent incapables de succéder; mais ils ne ressèrent pas d'être légitimes. Le mariage de Louis le Begue avec Adelaïde, fait à la face du public, par l'autorité du père de Louis, fut un mariage solennel, & les enfans qui pouvoient en naître, devoient être légitimes, & par conséquent héritiers nécessaires de la Couronne. Charles-le-Simple, unique fruit de cet hymen, & même posthume, étoit seul cet héritier nécessaire; mais ses deux frères aînés lui furent préférés, quoique nés d'un mariage qui n'avoit pas été solennel. Ils étoient en âge de régner, & l'assemblée de la nation leur déféra la couronne. Mais ce qui est singulier, c'est qu'après leur mort, la foiblesse

de l'àge écarta pour la seconde fois du trône leur frère Charles, qui n'y monta réellement qu'en 898, quoique sacré dès 893. Ce n'est point par les loix & les ulages d'aujourd'hui qu'il faut juger de ce qui se pratiquoit dans le 1x.º siècle. Si Charles-le-Simple eût été d'âge à régner, lorsque Louis le Begue mourut, ce dernier n'eût pas manqué, selon l'usage d'alors, de partager le royaume entre ses trois sils. Il est vrai que Louis, roi de Saxe ou de la France orientale, second sils de Louis-le-Germanique, & srère aîné de Charles-le-Gras, sit la guerre à Louis & à Carloman: il resusa de les reconnoître pour sils légitimes de Louis le Begue; majs ils l'appaisèrent en lui cédant la partie de la Lorraine dont Charles le Chauve & Louis le Begue avoient joui.

L'Académicien observe encore que Louis & Carloman, fils de Louis-le-Bègue & d'Ansgarde, avoient succédé à leur père en 879. Le premier eut la France & la Neustrie; le second, l'Aquitaine & la Bourgogne. Ils vécurent toujours dans la plus parsaite union. L'aîné mourut en 882, & le puîné en 884. Il sembloit que le jeune Charles, fils posthume de Louis-le-Bègue, devoit être appelé à la succession du royaume après la mort de ses frères, qui ne laissèrent point d'ensans; mais il avoit à peine sept ans. La France, exposée continuellement aux déprédations des Normands, avoit besoin d'un Roi qui sût en état de la désendre. Ce sut donc à Charles le Gras qu'on envoya offrir la couronne, au commencement de 885 (c).

Ces observations sur la naissance des deux sils de Louis le Bègue & d'Ansgarde, rendent moins odieuse la prétention qu'Arnoul, sils de Carloman roi de Bavière, & d'une noble Carinthienne sa concubine, appelée Liuthwinde, sit éclater à la mort de son père, en 879. Il obligea son oncle Louis, roi de la France orientale, de sui laisser (d) la Carinthie, que son

Digitized by Google

<sup>(</sup>c) Regino. Chr. Fontanel. Eccardi, Commentarii de rebus Franciæ orient.
Tom. II, p. 680.
(d) Regino, ad an. 880. Annales

Metenses, ad ann. 880. Chronograph.
Saxo. ad ann. 880. Eccardi, Comment. de rebus Franc. orient. Tome II,
p. 643 — 651 — & 764, &c.
père

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. père lui avoit autrefois donnée. Selon M. de Saint-Marc (e). il paroît qu'Arnoul naquit avant que Carloman se fût marié solennellement, & qu'ainsi l'on peut regarder sa naissance comme légitime, quoiqu'elle ne lui donnât par elle-même aucun droit à la Couronne. Mais quand on fait attention au texte de Réginon (f), l'époque de la naissance d'Arnoul paroît indécise. Ce qui semble singulier, c'est que suivant les Annales de Fulde. Carloman étant au lit de la mort, recommanda à Louis son frère, sa femme & son fils. L'état de la naissance d'Arnoul auroit-il été légitimé? & sa mère, de concubine, auroit-elle été élevée au rang de femme légitime? L'Histoire ne nous apprend pas que Carloman ait laissé un autre fils qu'Arnoul. Charles-le-Gras, troisième fils de Louis, roi de Germanie, avoit été déclaré, par le testament de son père. roi d'Allemannie ou de Souabe. Le 6 janvier 880 il fut couronné roi d'Italie à Milan, & Empereur à Rome au commencement de février 881. Couronné roi de France en 885, à la mort de Carloman, fils de Louis-le-Begue, il devint un des plus puissans Princes de la terre; mais trop foible pour soutenir le poids d'une si haute fortune, il n'en jouit pas long-temps. Il s'étoit révolté, en 871, contre son père, & le vif repentir qu'il en conçut le plongea dans une si noire mélancolie que, suivant les Annales de Fulde & de Saint- Ad an. 870. Bertin (g), il se crut démoniaque, & se soumit, en 873, à pag. 43, edition Freheri. Francfort, aux exorcismes usités. L'idée de cette effrayante cérémonie ne sortit jamais de son esprit. Incapable de gouverner, il confia son autorité à Liutward, évêque de Verceil, & au

(e) Abrégé chronolog. de l'histoire d'Italie, Tome II, p. 652.

Heumann. Cominentarii de re Diplomatica Imperat. ac regum German.

pag. 287 & 288.

(f) Ad ann. 880, pag. 58, edition Pistorii. Huic (Carolomanno) ex legitimo matrinonio non est nata soboles, propter infæcunditatem, sed ex quadam ncbili fæmina filium elegantissinæ spetiei suscepit, quein Arnolphum nominari ju¶it, &c.

Hist. Tome XXXVI.

(g) Annales Fuldenses ad an. 871 d 873, p. 34 & 36, edit. Freheri. Annales Bertiniani ad annum 873. Hermanni Contracti, Chronic. ad an. 873. Sigeberti Gemblac. Chronic. ad an. 873. Chroniques de Saint-Denys, pag. 116 & 138, Tome VII du Recueil des Hist. de France par D. • Bouquet. Eccardi, Commentarii de rebus Franciæ orientalis, Tom. 11, pag. 565, 566, 568, 577 & 690, &c. Ff

comte Wickbert, qui régnant despotiquement sous son nom, le rendirent odieux aux François, aux Allemands & aux Italiens. Le mépris & la haine furent portés à un tel point qu'on chercha les moyens de secouer le joug; & pour attaquer le Prince, on entreprit de perdre son principal Ministre. Liutward sut accusé d'un commerce criminel avec l'impératrice Richarde, sille du comte Erchanger, en Souabe.

Charles étoit extrêmement délicat sur cet article; il se laissa aisément persuader ce qu'il craignoit. Le Prélat sut chassé de la Cour en 887, & la Princesse répudiée dans une assemblée générale, où le Monarque jura qu'il ne l'avoit jamais touchée, quoiqu'ils eussent vécu ensemble plus de dix ans. Richarde offrit inutilement de prouver, par le combat ou par l'épreuve du ser chaud, non-seusement son innocence, mais sa virginité; elle se retira ensuite dans l'abbaye d'Andlau en Alsace, qu'elle avoit richement dotée, & où elle mourut en grande réputation de sainteté.

Charles abandonné à lui-même, n'en sentit que mieux son incapacité. Il forma le dessein de déclarer successeur de tous ses États, un fils nommé nommé Bernard, qu'il avoit eu d'une concubine. Rempli de ce projet, dont l'exécution ne pouvoit rencontrer que de grandes difficultés, il convoqua, vers la mi-novembre, un Parlement à Tribur, entre Mayence & Oppenheim. C'est-là même qu'il sut résolu de le détrôner, & de lui donner un successeur. Tant de couronnes regardoient uniquement le jeune Prince Charles, fils de Louis-le-Begue, comme le seul descendant en ligne directe de Charlemagne; mais exclu de tous les trônes, sous prétexte de sa grande jeunesse, il ne succéda pas même encore pour cette fois au royaume de France. Ils furent offerts au fils naturel de Carlomann, qui s'étoit mis à la tête des mécontens. Arnoul accepta sans balancer un sceptre qu'il étoit prêt d'envahir. La révolte sut si générale, qu'en moins de trois jours toute la Germanie lui rendit hommage, & le reconnut pour son souverain. Charles, chassé de son palais, dépouillé de tous ses biens, réduit à l'indigence, abandonné de tout le monde, sans domestique pour le servir dans sa maladie, privé de tous les secours de la vie, n'osant même les demander, personne ne voulant le recevoir, de peur de se rendre suspect, tomba du faîte de la grandeur dans la plus triste de toutes les situations. Le seul Lutbert, archevêque de Mayence, sans être effrayé des suites d'une générosité plus chrétienne que politique, eut l'humanité de le recueillir dans sa disgrâce totale, & de lui procurer les soulagemens nécessaires. Ce Prince infortuné écrivit à l'usurpateur son neveu, non pour se plaindre, mais pour le supplier de lui accorder une pension alimentaire. Il lui recommandoit en même temps son fils Bernard. Arnoul assigna à son oncle quelques petits fiefs dans l'Allemannie, autrement la Souabe. Mais le chagrin, ou, selon quelques-uns, le poison enleva Charles de ce monde, trois ans après cette funeste catastrophe. Ce sut un bonheur pour lui de ne pas furvivre long-temps à l'horreur de sa situation. Il mourut dans le village de Neidingen (h), sur le Danube, en Souabe, âgé de cinquante-six ans, le 13 janvier 888, & fut enterré dans l'abbaye de Richenau (i), sur le lac de Constance. La Chronique d'Hermannus Contractus (k) porte que dans le temps quelques-uns crurent qu'il étoit mort étranglé par un de ses

(h) Hermannus Contractus appelle ce village, par corruption, in villa Alamannia indinga ou indigna.

(i) Le corps de Charles-le-Gras fut transporté dans l'église de l'abbaye de Richenau, Augia dives, & inhumé auprès de l'autel de la Vierge; on y montre sa pierre sépulcrale. Un évêque de Constance sit graver à son honneur une épitaphe, dans le XVI.º siècle, sur un marbre incrusté dans la muraille. Cette inscription a été rapportée par plusieurs Écrivains. Dom Calmet nous apprend, dans la Relation du voyage qu'il sit à Richenau en 1748, que peu d'années auparavant on avoit ouvert le tombeau de Charles-le-Gras, & qu'on n'y avoit trouvé que ses ossemes, qui, quoique courts, prouvoient par leur

épaisseur, que ce Prince devoit avoir été gros. C'est le témoignage qu'en rendit à Dom Calmet le prieur de Richenau, Dom Maur Hummel, qui avoit été présent à l'ouverture du tombeau. On montre, dans la sacrissie de Richenau, une dent molaire du même Empereur. Marianus Scotus dit que ce Prince avoit les jambes tortues, cum distortis cruribus. Boecler. Hist. facul. 1x, pag. 194. Struvii, Syntagma hist. Germanicæ, pag. 267, Jenæ, 1716, in-4°. Calmeti, Diarium Helveticum, pag. 67 & 68. Mariani Scoti. Chron. p. 269, apud Dom Bouquet. Recueil des hist. de France, Tome VIII.

des hist. de France, Tome VIII.

(k) Ad an. 888, pag. 254, editio
Basnagii. Annales Vedastini, ad an.
887, pag. 86, editio Bouqueti.

Ff ij

domestiques. On croyoit apparemment qu'Arnoul avoit hâté la mort de son oncle, pour n'être point inquiété dans ses usurpations. Bernard son fils naturel, à qui il avoit destiné la succession de ses États, mourut aussi dans la même année 888.

Chr. ad annum 888, p. 254, Lib. 11. p. 62.

editio Pistorii.

Les Annales de Fulde, publiées par Freher, parlent de la Pag. 49,
Herman Contr. disgrâce de Charles comme d'une abdication volontaire de sa part, pour ne s'occuper plus que de son salut. Ces mêmes editio Basuagii. Annales disent qu'à sa mort, plusieurs personnes virent le Ciel ouvert (1) pour le recevoir. Réginon loue sa piété & sa résignation dans l'infortune.

> Tel est le précis que M. de Zur-Lauben a cru devoir donner de la révolution qui renversa du trône Charles le Gras, avant d'exposer les motifs politiques qui donnèrent cours à la vision publiée sous le nom de ce Prince.

Albéric, moine des Trois-Fontaines, a inféré cette vision dans sa Chronique, sous l'année 887. Il cite à ce sujet du Recueil des Guillaume de Malmesburi, dont il abrège le récit. Par-tout Hust. de France par les Bénédict. où il s'agit du peloton, qui est désigné dans les manuscrits par glomus, Albéric dit, filum lucidissimum; c'est ce que le chroniqueur de Saint-Denys nommoit un luissel de fil (m). La fin du récit d'Albéric mérite d'être rapportée; elle confirme l'explication que M. de Zur-Lauben donne du motif politique qui fait attribuer cette vision à Charles-le-Gras, pour disposer les peuples à reconnoître pour successeur Louis, fils de Boson, roi de Provence, & arrière-petit-fils de l'empereur Lothaire, par sa mère Hermengarde, qui étoit fille de l'empereur Louis II. Voici comme Albéric fait parler Charles le Gras, au moment qu'il passe du Purgatoire dans le séjour des Bienheureux: Vidi & dolia duo, unum aquæ glacialis, alterum vero aquæ bullientis, patremque meum, nunc in uno nunc in alio stantem dolio Ludovicum, mihique dicentem quod ab hujus calamitatis

> (1) Hermannus Contractus, en | parlant de la mort de Charles-le-Gras, dit: Idibus januarii vita decessit; &, quibusdam videntibus, Coelo aperto & lumine super eum apparente, Augiam

delatus, juxta altare S. Mariæ sepultus est.

(m) M. de Zur - Lauben met en question s'il ne faut pas lire linsel, ayant lin pour racine, au lieu de luissel. onere levaretur, si per orationum & eleemosynarum suffragia juvaretur, super quo contremiscens & ingemiscens educor a ductore meo a locis illis & introducor in amænissimos vallis deliciosa sinus & Paradisiaca voluptatis; ibique conspicio sedentes super thronos ex lapidibus pretiosis Lotharium cum filio Ludovico, simul & quibusdam aliis Regibus gloriosis, a quibus blande vocatus, admonitus sum, quod ob morum correctionem meorum illuc missus, & qua videram, sueram pramissus videre, paulo post reducturus, (rediturus) ad corpus & animam iterum rediturus (recepturus) unde praccipiemibus ipsis, videbatur mihi quod imperialem reddere potestatem velim in prasentiam astanti puero Ludovico, cui jure debebatur hareditario, quia suerat genitus ex imperatoris Ludovici filia Ermengarde & Bosone Regulo. Cum hac vidissem in spiritu Ego Karolus Imperator, statim reversus est spiritus meus, & corpus meum valde sessim suit & contritum. Huc usque visio.

Louis l'Enfant est simplement désigné dans la vision. par l'empereur Louis, filius filia mea; il n'y est pas dit fils d'Ermengarde ni de Boson, qualifié par Alberic, Regulus, Roitelet, parce qu'il n'avoit été que roi du petit royaume de Provence. La Chronique de Saint-Denys porte aussi: Lors se retorna contre luj Loys & li dist; « Li empires des Romains que tu as tenu jusques-ci, doit par droit recevoir après toi Loys « le fiuz de ma fille ». Et quant il ot ce dit, il li sembla que il veist devant lui cel enfant Loys, & Lothaires ses aieus le prist lors, &c. A ces traits on ne peut, dit M. de Zur-Lauben, s'empêcher de reconnoître Louis dit l'Aveugle, depuis roi d'Italie, fils de Boson & d'Hermengarde. Les partisans de Boson vouloient exclure de l'Empire & de toute la monarchie de Charlemagne les descendans de ce Prince; mais Arnoul, Prince actif & vigilant, prit si bien ses mesures qu'il fit déposer son oncle l'empereur Charles le-Gras, dans l'assemblée de Tribur.

C'est ainsi qu'on imagina dans la suite, en faveur de Hugues-Capet, une vision, dont on trouve le détail dans l'histoire d'Ordéric Vital (n), dans la Chronique de Sithieu ou

(n) Orderici Vitalis, Uticensis mo- Dans le Rec. des hist. de Fr. Tome X. nachi Ecclesiast. histor. lib. 1, p. 234. Orderic, Anglois, écrivit son histoire

de Saint-Bertin, écrite par Jean Ipérius (0), & dans celle d'André (p), moine de l'abbaye d'Anchin. Ce dernier Auteur a écrit l'histoire des rois de France, depuis la fondation de la monarchie jusqu'en 1248. Il la dédia cette année à Pierre, évêque d'Arras. Si nous en croyons ce Bénédictin, S. Valeri dit en songe à Hugues-Capet: Tu in regno Francorum & tui successores usque in septimam generationem regnabitis. Mais Ipérius fait entendre que l'apparition de S. Valeri avoit été inventée pour légitimer l'élection de Hugues-Capet au trône des François.

Peut-être seroit-on étonné que l'auteur de la vision de Charles-le-Gras ait placé dans le Purgatoire Louis-le-Germanique, dont Réginon a fait un bel éloge, & que l'Histoire représente comme un des plus grands Princes, si l'on ignoroit ses torts à l'égard de son père, & ses injustices envers ses frères & ses neveux.

Les Évêques que Charles vit dans les tourmens de l'enfer, avoient été attachés à son père Louis le Germanique, & à ses oncles Lothaire, Pépin & Charles le Chawe. L'Histoire a conservé le souvenir des intrigues & des ressorts que ces Prélats & les Grands firent jouer pour entretenir la rébellion de ces Princes contre leur propre père Louis le Débonnaire. Ils surent aussi la principale cause de la guerre civile que ces frères se firent entr'eux après la mort de leur père, & qui ne sut terminée que par la bataille de Fontenai, dans le comté d'Auxerre. Quand on sait dire à Lothaire que sa race doit sa conservation à S. Remi, l'apôtre de la nation des Francs: Sancto enim Remigio dedit Deus apostolatum super gentem

Ecclésiastique depuis la naissance du Sauveur jusqu'en 1141. Il étoit alors agé de soixante-sept ans.

(o) Même Recueil des hift. de Fr. Tome X, p. 298. Martène, Tome III. Anecdot. col. 565.

Ipérius conduisst sa Chronique depuis 500 jusqu'en 1294.

(p) Chronic. fratris Andreæ, mo-

nachi Aquicinctini, de regib. Francor. lib. 111, p. 289. Même Recueil des hist. de France, Tome X. Voy. austi dans Duchesne, Tome IV de sa collection des hist. de France, page 99. De pietate Hugonis ducis, postea regis Franconum versibus. Ex libro quarto miraculorum sancti Richarii. L'Auteur de ces vers vivoit du temps de Hugues Capet.

Francorum, qui, nist quisquilias nostre propaginis suffragatus suerit, jam desiciet nostra progenies regnando; l'expression quisquilia ne pourroit-elle pas offrir un trait de malignité de la part de l'Auteur, qui, instruit des foibles commencemens de la maison Carlovingienne, donnoit à entendre que son berceau n'avoit pas été plus illustre que celui de Boson, père de Louis l'Aveugle, qu'il vouloit élever au trône de Charlemagne à la saveur d'une prétendue révélation?

On sait que l'empereur Lothaire Ier, après avoir abdiqué l'Empire, & ses royaumes d'Italie & de France, en 855, mourut la même année, en habit de moine, dans l'abbaye de Prum, laissant trois sils, Louis II, empereur & roi d'Italie; Lothaire, roi de Lorraine; & Charles, roi de Provence.

Louis II, qui avoit été déclaré roi d'Italie par son père en 844, associé à l'Empire en 849, mourut le 12 août 875. Il avoit épousé, en 850, Angilberge, Ingilperge, Engelberge, ou Ingelberge, qu'on croit (4) avoir été fille d'Ético Welf (1), fils du

(9) Sainte-Marthe, Hist. généal. de la Maison de France, Tome I, page 265.

Saint - Mare, Abrégé chronologique de l'histoire générale d'Italie, Tome II,

0. 506

(r) Le savant Eccard (Comment. de rebus Franciæ orientalis, Tome 11, pag. 603 & 614) a cru que cette impératrice étoit fille de Louis-le-Germanique & de Hemma. Elle eut donc époulé son cousin-germain; mais il est disticile d'admettre cette alliance, fi contraire aux Canons qu'on observoit alors avec tant de rigueur. Aussi Eccard, qui vouloit lever la difficulté, dit ailleurs dans le même ouvrage (pag. 480 & 481), que Hemma, avant que d'épouser le roi Louis-le-Germanique, avoit eu un autre mari, & que de ce premier mariage étoit née Angitherge. Comme Eccard avoit lû, dans un ouvrage de Dom Mabillon, (Itin. Italia, p. 210), qu'on conserve dans le monastère de Saint-Sixte de

Plaisance, plusieurs diplomes dans lesquels Charles - le - Gras confirmoit les donations qu'Angelberge fa sœur (sorer sua ) avoit faites à ce monastère, il en concluoit que cette Princesse étoit fille de Hemma, mère de Charlesle-Gras. Mais Muratort (Antiquie. Italic. T. VI, Diff. LXXI), & M. da Saint-Marc (Abrégé chronol. de l'hist. d'Italie, T. II, p. 506), disent que la preuve que cette impératrice n'étoit pas fille de Louis-le-Germanique, c'est que dans un diplome de 876, il la nomme sa filleule: Dilecta ac spiritalis filia nostra Engilperga. Le docte Heumann a soutenu le sentiment contraire (Commentarii de re diplomatica Imperatricum, pag. 57 – 64. Idem, de re diplomatica Imperatorum ac regum Germanorum, pag. 174, 216 & 239), il a rapporté des diplomes dans lesquels le roi Carloman, & son frère Charles-le-Gras, appellent l'impératrice Angilberge leur sœur, soror nostra amantissina, veuve de l'empereur

## HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE comte Etico, en Souabe. Il en eut plusieurs filles, dont nous

ne connoissons qu'Irmingarde ou Hermengarde, semme de

Boson, roi de Provence.

Louis III, dit l'Aveugle (s), est l'enfant désigné dans la vision de Charles-le-Gras, ainsi que l'a très-bien observé Albéric des Trois-Fontaines. Son père Boson, fils de Baudouin. comte d'Ardenne. & frère de l'impératrice Richilde, seconde femme de Charles-le-Chauve, eut le bonheur de plaire à Hermengarde, fille unique de l'empèreur Louis II, & la plus riche héritière qui fût en Europe. Il l'enleva, en 876, à Trévise, & l'emmena en Lombardie. On prétend qu'ayant formé le projet de cet enlèvement, il avoit empoisonné sa première femme. Le mariage de Boson avec Hermengarde se fit à Verceil, & leurs nôces furent célébrées aux dépens de l'empereur Charles-le-Chauve & de l'Impératrice Richilde, avec une magnificence extraordinaire. Ce fut en faveur de ce mariage que Charles fit Boson duc de Provence; & celui-ci. à la sollicitation d'Hermengarde, femme impérieuse & hautaine, gagna la plupart des Prélats & des Seigneurs de son duché, les fit assembler à Mantale, près de Vienne, en 879, où il fut élu Roi d'un consentement unanime, & couronné par les Évêques. Tel fut le commencement du royaume d'Arles, ou de Provence, ou de Bourgogne Cis-jurane. Boson en jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 887. Il laissa un fils en bas âge, nommé Louis. La reine Hermengarde, sa mère, obtint de Charles le Gras, qu'il le reconnût roi de Bourgogne

Louis, leur frère & cousin-germain. dive memorie Hludowici piissimi Imperatoris fratris nostri & consobrini nostri conjux Augusta. Mais ces Princes pouvoient appeler Angilberge leur sœur, parce que Louis-le-Germanique, leur père, l'avoit tenue sur les fonds de Baptême; & Iorsqu'ils donnoient à l'empereur Louis, mari de cette Princesse, les deux qualités de frère & de cousin-germain, ils rapportoient vraisemblablement le premier de ces titres à la fraternité usitée entre les Rois d'une même maison, & à l'alliance spirituelle qui les engageoit à regarder comme leur sœur Angilberge, semme du même Empereur, qui n'étoit proprement que leur cousin-germain.

(f) Eccardi, Commentar. de reb. Francia Orient. Tom. 11, pag. 272, 273, 477, 551, 611, 612, 692, & 801, 802.

Saint-Marc, Tome II, pag. 523 -533, 6 674 - 676.

Cis-jurane

Cis-jurane cette même année 887 (t). Louis fut reconnu de même (u), en 800, par Arnoul, roi de Germanie, à condition de l'hommage. Il fut fait roi d'Italie en 900, & couronné empereur d'Occident au commencement de février 901. Il régna, comme roi d'Italie en concurrence avec Bérenger. jusqu'en 902, & seul, comme Empereur, depuis 901 jusqu'à la même année 902, que Bérenger l'ayant surpris dans Vérone, lui fit crever les yeux. Depuis il ne prit aucune part aux affaires d'Italie, quoiqu'il se parât toujours du titre d'Empereur. Bérenger, après l'avoir tenu quelque temps en prison, sui avoit permis de se retirer dans son royaume de la Bourgogne Cis-jurane. On ne sait pourquoi le P. Daniel & M. l'abbé Velly b ont avancé que Louis mourut quelques France, T. III, jours après le supplice barbare que Bérenger lui avoit fait de 1755. souffrir, en lui faisant crever les yeux (x); les Mémoires b Tome 11.

(t) Annales Fuldenses, ad an. 887, pag. 48, edit. Freheri. Ces Annales portent que Charles alla au-devant de Louis jusqu'à Kirchheim sur le Rhin, qu'il y reçut son hommage & le reconnut pour son fils adoptif. Suscepit ad hominem, sibique adoptivum filium cum in unxit. Ces expressions d'adoption sont très-relatives à l'esprit qui fit imagioer la visson de Charles-le-Gras. Ainsi on peut placer cette vision au temps qui s'écoula entre la mort de Boson, qui arriva le 1 1 janvier 887, & celui où Louis son fils, encore enfant, sut reconnu en la même année son successeur dans le royaume de Provence par l'empereur Charles-le-Gras, qui en étoit le souverain suzerain. Cette reconnoissance se fit avant le mois de novembre de la même année durant lequel Charles fut déposé.

(u) Eccardi, Commentar. de reb. Franc. orient. T. II, p. 715 & 716.

(x) Nous ne savons point au juste de quelle façon Louis fut aveuglé, on exerçoit cette barbarie de trois manières différentes; on arrachoit les yeux de la tête, ou on les crevoit, ou on

Hist. Tome XXXV I.

les brûloit en forçant celui qu'on tenoit de regarder fixement dans un bassin d'acier poli & préparé pour cet effet, que l'on présentoit au Soleil. Le supplice de crever les yeux avoit été emprunté des Grecs. Ce cruel usage subsissoit encore dans le x.º siècle, entre les tyrans qui déchiroient l'Oc-cident. Chorier (Histoire générale du Dauphiné, l. x, p. 715.) pense que l'empereur Louis, fils de Boson, sut obligé de subir le troissème genre de supplice qu'on avoit imaginé pour ôter la vue; il se fonde sur ce que depuis cette catastrophe, il se trouve deschartes signées de la main de ce Prince, d'où l'on doit conclure que sa vue ne fut pas entièrement éteinte, & qu'il en conserva quelques foibles restes, qui, fortifiés par les remèdes dont il usa, étant de retour à Vienne en Dauphiné, suffirent pour le mettre en état de signer son nom. Il resta néanmoins incapable de conduire les affaires de son royaume, & le besoin qu'il eut du secours de ses parens & de ses amis, inspira à plusieurs d'entre eux l'audace de s'agrandir, & d'établir leur autorité assez

234 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE, &c. de l'histoire du Dauphiné prouvent qu'il vivoit encore en 928 ou 929.

folidement, pour démembrer le royaume après sa mort. M. l'abbé Charvet, dans son Histoire de l'église de Vienne (p. 243 — 252), rapporte un diplome de cet Empereur en faveur de Rainfroi, Archevêque de cette ville: cet acte est daté de Vienne, le 31 octobre 904. Il en rapporte un autre du 26 octobre 906, donné l'an cinquième de l'empire de Louis. Le même Savant a extrait une charte à la fin de laquelle on lit: Actum Viennæ publice.... die Dominico in mense Augusti in anno XII, quo Domnus Ludovicus est Imperator. Ce qui revenoit à l'an 913. Il reste

encore un diplome, daté de Vienne le 7 des calendes de septembre, l'an 28 de l'empire de Louis, c'est-à-dire le 26 août 928 ou 929. Charvet place la mort de ce Prince à l'une de ces deux dernières années. Eccard (Comment. de reb. Franciæ orientalis, T. II, p. 831.) a cité un diplome de Louis en faveur de Remi, évêque d'Avignon, daté de Vienne le 16 mai, indiction XIV<sup>e</sup>, la onzième année du règne de cet Empereur, c'est-à-dire 911; année que couroit l'indiction XIV.

# DEVISES, INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES FAITES PAR L'ACADÉMIE.

L'ACADÉMIE, pendant les années 1767, 1768, 1769, a fourni, suivant l'usage, les Devises qui lui ont été demandées pour le jeton de l'Extraordinaire des guerres.

En M. DCCLXVIII, elle fit une médaille & une inscription, demandée par M. le Duc de Choiseul de la part de Sa Majesté, pour les sondemens de l'église de l'École royale militaire.

En M. DCCLXIX, elle fit une médaille pour le mariage de M. F le Dauphin.



# ÉLOGES

DES

# ACADÉMICIENS

MORTS

DEPUIS L'ANNÉE M. DCCLXVII,
JUSQUES ET COMPRIS M. DCCLXIX.

Gg ij



## ÉLOGE DE M. HARDION.

JACQUES HARDION naquit à Tours le 17 octobre 1686. Il apporta en naissant les talens qui servent à former l'homme de Lettres, & les qualités du cœur qui le font aimer. Il parcourut la carrière des études avec une heureuse facilité. Les Humanités, la Philosophie, la Théologie dont il acheva le cours à dix-huit ans, ouvroient des routes diverses à la passion qu'il avoit de savoir. Son goût, secondé des conjonctures, le détermina en faveur des Lettres. Il leur voua dès l'enfance une amitié tendre, & leur sut sidèle toute sa vie. Elles s'accordoient avec un caractère sensible & délicat, qui cherchoit à cueillir des sleurs avec des fruits. Plein d'amour pour la vérité, il aimoit à la voir revêtue d'une parure décente & assortie à ses charmes.

Les succès de ses études lui méritèrent la protection de M. Turgot intendant de Tours. Ce Magistrat éclairé engagea, non sans beaucoup de peine, le père de M. Hardion à l'envoyer à Paris, & le plaça en qualité de précepteur chez M. de la Chapelle premier Commis au département de la Marine. Un jeune homme de dix-huit ans, étincelant de vivacité, passant si rapidement de la poussière des écoles à la qualité de maître, confondu dans la soule d'une grande ville qui offre encore plus de distractions que de moyens de s'instruire, pouvoit aisément perdre le goût des Lettres: mais il avoit trop d'esprit pour se persuader qu'il savoit assez, parce qu'il enseignoit quelque chose; & sa passion pour l'étude écarta toutes les autres. Partagé entre le soin d'instruire & celui d'apprendre, il mettoit à prosit les momens que lui laissoit son Elève; & après avoir donné ses leçons, il alloit

Affemblée publique de Pâques 1767.

238 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE prendre celles de M. l'abbé Massieu & de M. Boivin. Pro-

fesseurs de langue grecque au Collége royal.

M. d'Armenonville charmé de ses tasens & de la douceur de ses mœurs, sui consia l'éducation de son fils; & M. le comte de Morville ayant trouvé dans un si bon maître les agrémens de l'amitié & les ressources d'un sage conseil, voulut le conserver aussi chèrement que les instructions qu'il en avoit reçues; il sui donna toute sa confiance sous le titre de Secrétaire.

En 1721, M. Hardion fut nommé Écrivain principal de la Marine; & lorsque M. de Morville passa de ce département à celui des Affaires étrangères, M. Hardion le suivit sans perdre le titre ni les appointemens de la première commission. Ce grade avant été supprimé en 1762, le Roi qui croit gagner tout ce qu'il donne au mérite, lui réserva une pension sur les fonds des Invalides de la Marine. Après la retraite de M. de Morville en 1727, M. Hardion resula constamment les emplois qui lui furent offerts. Sourd aux invitations de la fortune, qui n'avoit pour lui rien de séduisant, il se livra fans réserve à son goût pour les Lettres. Il s'v étoit encore consacré par une sorte de vœu solennel, en entrant dans cette Académie, où M. l'abbé Maffieu l'avoit introduit dès 1711. sous la qualité d'Élève, qui étoit alors en usage. Trois Difsertations sur l'Oracle de Delphes, justifièrent le choix de M. l'abbé Massieu. & déterminèrent celui de l'Académie. qui le présenta au Roi pour une place d'Associé en 1715. Il fut admis en 1730 à l'Académie Françoise.

Ce fut vers ce temps-là que présenté par M. le comte de Maurepas, le Roi le nomma pour Adjoint à M. l'abbé Perot Garde des livres du cabinet de Sa Majesté. C'étoit placer le courtisan de la Littérature au milieu de ses intrigues & de ses connoissances. Il sit le choix des livres & en dressa le catalogue. Très-instruit dès-lors de toute la science historique, il orna ce cabinet de cartes chronologiques de sa composition. Sans parler du mérite de s'ouvrage, s'exécution en est si parsaite, que dans la vente des meubles de notre

'Académicien, le prix de ces cartes, qui ne sont qu'au nombre de quatre, sans aucun ornement étranger, a été porté jusqu'à treize cents cinquante livres. Madame Victoire, plus curieuse d'avoir devant les yeux le tableau des leçons de cet habile maître, que les peintures les plus exquises, les a fait placer dans son cabinet.

Cette Princesse, après avoir reçu à Fontevrauld les principes solides d'une éducation royale, apportoit à la Cour 1748, le desir d'acquérir ces connoissances utiles & agréables, qui dans la plus haute élévation font la richesse de l'esprit & les charmes du loisir. Le Roi chargea M. Hardion de satissaire cette noble curiosité. Des instructions nettes. précises, bien digérées, énoncées avec grâce, attirèrent bientôt Mesdames Henriette & Adélaide. Mesdames Sophie & Louise, à leur retour de Fontevrauld, s'empressèrent d'en profiter. Le savant Instituteur assis au milieu de ce cercle auguste, tel qu'Apollon représenté dans l'Olympe, distribuoit presque tous les jours, dans des séances de quatre heures. des leçons aussi facilement saisses qu'ingénieusement présentées. Les langues anciennes & modernes, la Fable, la Géographie. l'Histoire, la science même qui dirige les opérations de l'esprit. qui règle les mœurs, qui développe les procédés de la Nature, firent successivement la matière de ces conférences. Dans les routes quelquesois difficiles de ces diverses études, il arrachoit les épines, il savoit semer des fleurs. Quel honneur pour M. Hardion d'avoir été le guide de ces augustes Princesses & le confident de leur savoir!

C'est pour seur usage qu'il a composé une histoire poëtique & deux petits traités, s'un de la Poësse, l'autre de l'Ésoquence. On doit le premier de ces deux traités à une dispute qui s'étoit élevée entre Madame Henriette & M. Hardion. La Princesse alarmée de la scandaleuse audace de certains poëmes dont elle entendoit parler, s'étoit prévenue contre la Poësse en général; elle proscrivoit ce talent comme ennemi de la Religion & des mœurs. M. Hardion osa en prendre la désense; il plaida cette cause avec assez de succès pour remettre la Poësse en

grâce auprès de Madame, & pour convaincre la Princesse que ce bel art, né dans le sein de la Religion dès les premiers siècles du monde, peut encore prêter des attraits à la vertu, & sournir à la vérité des armes aussi sortes que brillantes.

L'Europe entière doit à Madame Adélaïde cet abrégé de l'Histoire universelle, que plusieurs Nations se sont hâtées de s'approprier par des traductions, avant qu'il fût achevé. Elle en avoit tracé le plan, & M. Hardion l'a suivi avec une application infatigable, & une rare intelligence. Entre les ouvrages qui portent ce titre, nul n'est aussi célèbre que celui de M. Bossuet. Mais cet illustre Prélat, l'honneur du Clergé de France, n'a voulu voir dans les évènemens du monde que leur rapport avec la Religion. Ce n'est pas un historien, c'est un génie inspiré, qui pressé par un souffle divin, traverse en un instant l'étendue de tous les pays & la durée de tous les âges. Dans ce sublime essor, il s'élève jusqu'au sein de Dieu même; & le globe de la Terre décroissant à ses yeux, il n'y aperçoit que les points lumineux qui annoncent le Messie ou qui marquent ses conquêtes. Son stile aussi rapide & aussi brillant que l'éclair, vole sur la surface des siècles, depuis la naissance des temps jusqu'au règne de Charlemagne, où il laisse son lecteur plus rempli d'admiration que de connoissances historiques. M. Hardion considère la Terre de plus près: non content de fixer les époques, il en parcourt l'intervalle: dans chaque siècle, il promène le lecteur d'un bout du monde à l'autre, par des routes abrégées; sa marche légère & dégagée. sans être trop rapide, laisse le temps d'apercevoir les faits principaux, d'en suivre le fil, de reconnoître la diversité des gouvernemens & des mœurs, & de démêler ce tissu d'intérêts qui s'attachant les uns aux autres de proche en proche, sont enfin parvenus, dans ces derniers temps, à lier ensemble presque tous les peuples de la Terre. Cet ouvrage est le fruit d'une vieillesse encore verte & vigoureuse, dans laquelle un esprit nourri d'une lecture immense, mûri par la réflexion, éclairé par l'expérience & par un long usage du monde, sait pénétrer dans le Conseil des Princes, sans s'ériger en maître; louer louer & blâmer leurs actions, ainsi que feroit la vertu, sans prendre le ton ni de la slatterie ni de la satyre. Les dix-huit volumes qu'il a mis au jour, conduisent l'Histoire jusqu'à la fin du xv. siècle. Le dix-neuvième, qui est très-avancé, seroit entre les mains du public, si l'auteur eût été moins sensible au triste évènement qui consterna toute la France au mois de décembre 1765. Il perdoit un Prince dont il admiroit les vertus & dont il étoit chéri. Ce coup sunesse amortit dans son ame cette séconde chaleur qui avoit résisté aux glaces de

la vieillesse. S'il est vrai que l'homme de Lettres vit & respire principalement dans ses études, on peut dire que M. Hardion a vécu dans les beaux jours de la Grèce. Persuadé que les arts ont pris leur naissance, leur accroissement & leur perfection dans cette heureuse contrée, & que comme l'Arabie porte l'encens, comme chaque partie de la terre renferme des germes qui lui sont propres, la Grèce a fait sortir de son sein l'Éloquence, l'Histoire, la Poësse, il aimoit à voir ces riches productions de l'esprit humain dans seur sol natal; il le baignoit avec plaisir dans ces sources pures; le génie d'Homère, les grâces touchantes d'Euripide, l'ingénieuse naïveté de Théocrite faisoient le plus doux entretien de son loisir: c'étoit sur les côteaux du Parnasse, sur les bords du Céphise & de l'Aréthuse qu'il alloit cueillir des fleurs, pour les présenter à notre Académie. Il a embelli nos Mémoires d'un grand nombre de Dissertations, dans lesquelles il explique ces auteurs; il développe leurs beautés; il les venge tantôt de l'ignorance des copistes qui en ont altéré le texte, tantôti de celle des critiques présomptueux qui osent censurer ce: qu'ils ne peuvent entendre. Il avoit entrepris de montrer: l'origine & le progrès de l'Éloquence dans la Grèce. Il prenoit cet art dans son berceau; il le voyoit éclorre dans les temps héroiques, & devoit le conduire jusqu'au siècle d'Alexandre, où l'éloquence régna avec autant d'empire que ce conquérant. Douze Mémoires n'ont pu atteindre que le' Hist. Tome XXXVI. Hh

siècle de Socrate. L'ouvrage sut interrompu par les soins qu'il sut chargé de donner à l'instruction des Princesses. Après avoir servi les Lettres par ses Écrits, il s'occupa tout entier à les introduire sur les degrés du Trône, & à seur ménager la connoissance & la protection de nos Souverains.

Sa manière d'écrire est pure, claire, noble dans sa simplicité, ornée de grâces naturelles, prenant toujours le ton du sujet, également éloignée de la bassesse & de l'enssure. Il faisoit facilement des vers françois, & c'étoit pour cette raison qu'il en faisoit rarement. Il se défioit de cette facilité, & se persuadoit que sur le Parnasse, ainsi qu'ailleurs, ses plantes qui croissent plus aisément & plus vîte, portent aussi moins de sève, & sont de plus courte durée.

Juge aussi équitable qu'éclairé, il apprécioit tout ouvrage d'esprit à sa juste valeur: franc & sincère, aucun désaut, aucune négligence n'échappoient à son discernement, lorsqu'il étoit consulté. Plus sévère encore pour lui-même, docile à la censure, il corrigeoit sans regret, ou se désendoit sans orgueil. Il étoit toujours pris pour arbitre dans les discussions qui étoient de son ressort, auquel on ne donnoit presque pas de bornes; mais il savoit s'en prescrire & ne parloit que de

ce qu'il connoissoit parfaitement.

Si ses talens donnoient du lustre aux qualités de son cœur, les qualités de son cœur ajoutoient un nouveau prix à ses talens. Zélé pour sa patrie, il en ressentoit les malheurs plus vivement que s'ils lui eussent été personnels. Plein de respect pour ceux qui gouvernent, il ne censura jamais que ces politiques téméraires, qui sans aucun usage des affaires publiques, s'arrogent l'emploi de censeurs, emploi facile & qui ne suppose que de l'humeur. Doux, affable, complaisant, il ne sortoit de son caractère que lorsqu'on lui parloit de certains ouvrages, dans lesquels il voyoit avec un chagrin qu'il ne pouvoit cacher, la guerre déclarée à la Religion & la dépravation des mœurs. Sa probité, la sureté & les agrémens de son commerce, sa discrétion, sa modestie attentive à voiler

l'étendue de ses connoissances, sui avoient procuré la plus grande considération. Toujours plus occupé des autres que de sui-même, détaché de ses propres intérêts, mais ardent pour ceux de ses amis, il ne se permettoit pas néanmoins de rien demander pour eux qui ne s'accordât avec la plus exacte justice.

Quoique son tempérament sût aussi soible & aussi délicat que son esprit étoit vif, cependant sage dans son régime, ainsi que dans ses discours & dans sa conduite, il a vieilli sans maladie, il a vécu cinquante ans à la Cour sans disgrâce. Près de la source des saveurs, sa succession entière ne monte pas à vingt-trois mille livres. Vraiment philosophe, sans se slatter de l'être, il connoissoit toute l'étendue de ce terme; il pensoit que ce nom honorable supposoit un rare assemblage de vertus, & qu'en le prodiguant on l'avilissoit, comme il est arrivé à certains Ordres de chevalerie.

Dans ses dernières années, son amusement étoit un jardin, où il aimoit à cultiver des sleurs. Dès que les approches du printemps offroient quelques jours sereins; il alloit y considérer les premiers efforts de la Nature. Il en rapportoit presque toujours quelques belles quenouilles de jacynthes qu'il présentoit à Mesdames, trois ou quatre odes d'Anacréon traduites en vers françois, & un rhume. C'étoit la seule incommodité qu'il eût jusqu'alors ressentie; & ce sut la cause qui lui sit quitter ce jardin; à la sollicitation de ses amis.

La maladie à laquelle il a succombé, a eu, dit-on, pour principe un squirre au petit lobe du foie. Il devint sujet à d'assez fréquens étourdissemens. Le 16 janvier 1764, étant restê seul pendant quelques minutes, il tomba près de son seu. L'épiderme de la joue gauche sut brûlé; on le trouva sans connoissance: mais un prompt secours l'ayant ranimé, il ne montra aucune émotion; sa santé n'en sut point altérée; il en sut quitte pour des pansemens qui durèrent assez long-temps.

Depuis quelques années, il avoit loué un appartement à H h ij

Saint-Germain-en-Laye, où il passoit les beaux jours de l'automne. Le 18 septembre dernier, se trouvant incommodé, il se hâta de retourner à Versailles, & se mit au lit, qu'il ne quitta presque plus. Averti de sa fin prochaine par l'état d'anéantissement où il se sentoit réduit, il demanda les derniers Sacremens. Son agonie, dans laquelle il sut assisté par M. l'ancien Evêque de Limoges, sut longue, sans paroître douloureuse. Il mourut la nuit du premier au second octobre, âgé de quatre-vingts ans moins quinze jours.



## ÉLOGE

## DE M. TERCIER.

Jean-Pierre Tercier, né en Suisse, dans le canton de Fribourg. La Nature l'avoit également formé pour les études & pour les affaires. Bien disposé d'esprit & de corps, appliqué sans effort, vif à saisse les objets & constant à les suivre, maître d'une imagination séconde qu'enrichissoit une mémoire prompte & sidèle, franc & ouvert avec discrétion, il sui étoit aussi facile de bien parler que de se taire. Ses talens se montrèrent dès ses premières années, & se développant ensuite de plus en plus, ils sui tinrent lieu de protecteurs pour parvenir sans recommandation & sans intrigue aux premiers emplois.

Au sortir de ses classes qu'il avoit saites au collége Mazarin, il étudia les principes & la pratique du Droit civil sous les yeux de M. Baizé. Il ne cherchoit, dans la maison de ce célèbre Avocat au Conseil, que des instructions; il ne prévoyoit pas alors qu'il y trouveroit le bonheur de sa vie. Une épouse qui devoit un jour couronner ses travaux par l'union la plus tendre, n'étoit pas encore au monde. Mais M. Tercier se faisoit aimer. & M. Baizé le mettoit déjà au nombre de ses ensans.

Il le fit connoître au marquis de Monti, nommé Ambassadeur en Pologne, qui ayant besoin d'un homme sage, intelligent, laborieux, pour le seconder dans une négociation délicate, prit M. Tercier en qualité de Secrétaire.

Il partit de Paris le 25 mai 1729, & arriva le 4 juillet à Varsovie. Il s'agissoit d'une de ces opérations politiques, qui par leur difficulté & leur importance petivent balancer le mérite des plus brillantes conquêtes. Il falloit détacher de l'alliance de l'Empereur un Roi qui lui devoit sa couronne, & sur lequel la maison d'Autriche avoit conservé plus d'empire qu'il n'en pouvoit prendre lui-même sur ses sujets. L'Europe, les yeux

Assemblée publique de Pâques

tournés vers le Nord, attendoit en silence la révolution que devoit causer la mort du roi de Pologne. Le pays des Aquilons préparoit des orages. La France devoit à la Pologne une Reinte que la vertu avoit placée sur le trône; elle vouloit lui rendre un Roi que la Providence n'avoit tenu élevé qu'un moment, pour montrer un modèle aux monarques; Prince sait pour régner sur des peuples qui auroient voulu vivre heureux.

Le marquis de Monti ménageoit avec prudence ce grand évènement. Fécond en expédiens, toujours sûr dans le choix des moyens, génie supérieur & simple à la fois, serme sans humeur, souple sans artifice, il écartoit les obstacles; il rallumoit l'ardeur de la nation pour un Prince qu'elle n'avoit abandonné qu'à regret. Stanissa régnoit déjà dans les cœurs, lorsque la mort d'Auguste II sit revivre les droits qu'il avoit

à la couronne de Pologne.

Si le Marquis sut l'ame de cette négociation, M. Tercier en sut l'organe; il sut faire jouer ensemble tant de ressorts, réunir tant de caprices, tant d'intérêts divers, & accorder tant

de voix, souvent dissonantes.

Stanissa étoit élu. Il falloit le faire venir en Pologne, sans en donner connoissance à l'Empereur. Son déguisement trompa toute l'Allemagne, qu'il traversa sous le nom du neveu du marquis de Monti. On lui avoit adressé un plan si exact du palais de l'Ambassadeur, qu'il vint descendre au milieu de la nuit droit à la porte du jardin. M. Tercier s'y attendoit, son hommage sut le premier que le Souverain reçut dans ses États. Il étoit seul dans le secret; & comme il importoit beaucoup de le garder encore pendant plusieurs jours, M. Tercier, sous prétexte de maladie, ne sortit point de sa chambre; un valet lui apportoit un dîner qu'il avoit l'honneur de servir lui-même au roi de Pologne.

Varsovie appeloit à haute voix le roi Staniss: elle se plaignoit de la France, qui retenoit si long-temps l'objet des vœux de la Nation. Quel sut l'étonnement des Grands & du peuple, quand le bruit se répandit qu'il étoit à Varsovie, & qu'il alloit paroître! Il parut en esset, comme s'il sût descendu

du ciel; & les Polonois, pouvant à peine en croire leurs yeux, le virent avec des transports de joie sortir, habillé à la Polonoise, du palais de l'Ambassadeur, & se rendre à Sainte-Croix, où les cantiques de l'Église consacrèrent l'allégresse publique.

Une si brillante aurore sembloit annoncer un jour serein, & le cœur paternel du Monarque promettoit un règne heureux & tranquille. Mais les enfans du Nord peuvent-ils supporter le calme? Combien avons-nous vu s'élever, dans ces climats orageux, de ces tempêtes qui renversent les trônes? Plusieurs Palatins, cédant à de fortes impulsions, se séparent & concertent une élection nouvelle. Tout se confond, tout se désunit. Stanissas conserve sa majesté & sa gloire; mais la Pologne

perd Stanislas.

Dantzic, ville à jamais mémorable par sa fidélité, le seul asyle de son Prince, réduite à désendre celui qu'elle avoit élu pour la protéger, soutint pendant plus de quatre mois un siége meurtrier. Le Roi trouva dans le marquis de Monti toutes les ressources de la prudence & du courage, & dans M. Tercier le zèle le plus infatigable. La place n'étoit plus qu'un monceau de ruines, lorsque le Roi, moins sensible à la perte d'une couronne qu'à celle de tant de sujets fidèles, de tant de généreux Alliés, résolut d'en sauver le reste au péril de sa propre vie. Ce fut M. Tercier qui assura l'évasion du roi de Pologne; ce fut lui qui l'habilla en paysan, qui lui donna la main pour le conduire hors de la maison du marquis de Monti, à dix heures du soir; & dans cette séparation douloureuse, où Stanissas, pour ne pas ensévelir avec lui ses plus zélés serviteurs, alloit braver la mort au travers de deux armées ennemies, il embrassa tendrement M. Tercier, en lui disant, adieu, mon cher, priez pour moi. Il le laissoit chargé d'une lettre adressée au Primat & aux seigneurs Polonois, qui croyoient encore le Roi à Dantzic. Retardé par mille obstacles, ce Prince n'en étoit qu'à un quart de lieue, au milieu du limon des marais, dans une misérable cabanne, voyant & entendant sans cesse les partis de Cosaques qui le cherchoient, lorsque

M. Tercier s'acquitta de cette dangereuse commission, en

traversant une place foudroyée par les bombes.

Cependant le général Munick, furieux de la retraite de Stanissa, qu'il s'étoit slatté de conduire à Pétersbourg, condamnoit au plus ignominieux supplice tous ceux qu'il soupçonnoit d'y avoir contribué. Il n'oublia pas M. Tercier. Mais la soumission de la ville sit modérer la sentence que le premier emportement avoit prononcée.

Dantzic assiégé depuis le 20 février, se rendit le 28 juin. En vain le marquis de Monti, dont les Russes demandoient l'extradition, réclamoit-il le droit des gens & les priviléges du sacré caractère d'Ambassadeur; il fallut se rendre au camp des Russes avec tous ceux qui lui étoient attachés, prêts à supporter les maux qu'on leur préparoit. On ne leur fit grâce que de la vie; on les retint dans la plus dure captivité. M. Tercier traîné d'abord de prison en prison, avec le Marquis, à Elbing, à un château près de Marienbourg, fut enfin détenu à Torn pendant dix-huit mois, enfermé dans une chambre étroite & mal-saine, environné jour & nuit, de sentinelles la bayonnette au bout du fusil, sans avoir la permission de s'entretenir avec personne, d'écrire, de recevoir des lettres. La confession lui fut interdite; on le gardoit à la Messe; on l'eût empêché, s'il eût été possible, de parler à Dieu même. Malgré tant de précautions, il trouvoit le moyen d'être informé de ce qui se passoit au dehors.

Lorsqu'il sortit des mains des Russes, sa santé étoit ruinée; & à son retour en France, en 1736, sa vie sut encore en danger. Il sut obligé pendant plusieurs années, d'aller en dissérentes saisons aux eaux de Plombières, où il trouva du

soulagement.

Sa conduite en Pologne, pendant les sept années qu'il y séjourna, lui mérita la protection du roi Stanissa, qui n'oublia jamais ses services; & la Reine partageant les sentimens du Roi son père, l'a toujours honoré de sa bienveillance.

La mort du marquis de Monti, arrivée deux ans après son retour, ne mit pas sin à la reconnoissance de M. Tercier.

Il n'a cessé d'en donner des marques aux neveux de l'Ambassadeur, & particulièrement au marquis de Monti, Colonel du régiment Royal-Italien, avec lequel il a conservé la liaison la plus intime.

Ses talens étoient trop connus pour devenir inutiles. Le cardinal de Fleury sut en faire usage. M. Tercier sut employé sans titre dans les affaires du Ministère jusqu'en 1748. Il eut ordre alors d'accompagner M. le comte de Saint-Severin aux Conférences d'Aix-la-Chapelle. Ce Ministre & ceux des autres Puissances prirent tant de confiance en ses lumières, qu'il sut chargé de dresser les articles préliminaires & de les

porter au Roi. Tant de services attendoient leur récompense; mais M. Tercier la trouvoit dans ses travaux même, utiles au Prince & à l'État. Loin de la solliciter, il se défendit long-temps d'accepter la place de premier Commis des Affaires étrangères. Il craignoit que les devoirs importans & multipliés de cet emploi ne le missent hors d'état de satisfaire le goût qu'il avoit pour les Lettres. Il les aimoit avec passion. Mais ne peut-on pas dire que les Lettres jalouses des soins assidus qu'il donnoit aux affaires, voulurent le posséder seules, même aux dépens de sa fortune? La qualité de Censeur royal, devenue dangereuse en ces derniers temps, lui fit perdre le fruit des travaux de trente années. On jeta au travers de ses occupations un ouvrage qui avoit besoin des distractions du Censeur. La droiture de son cœur, sa confiance dans les personnes intéressées, le nuage d'affaires dont il étoit enveloppé, tout concourut à lui fermer les yeux. Sa vertu réveillée par le cri public, s'étonna de se voir trahie par une imprudence; il reçut sans murmurer l'orage qui éclata sur sa tête. La sagesse de sa conduite en cette occasion couvrit la faute d'une aveugle sécurité; & les personnes équitables ne firent que le plaindre, tandis qu'il se condamnoit lui-même. Sa retraite ne le fit pas oublier. Il conserva l'estime qu'il s'étoit acquise à la Cour. M. le duc de Choiseul le chargea de rédiger Hist. Tome XXXVI.

une suite de Mémoires historiques sur les Négociations, que M. le Dauphin vouloit avoir sous les yeux. Personne n'étoit plus capable de dresser le plan de ce labyrinthe dont il avoit tant de sois parcouru les détours. C'étoit le talent de M. Tercier, de porter la lumière dans les matières les plus obscures. On sut satisfait de son travail. Il recevoit à ce titre une gratissication annuelle de six mille livres: il avoit deux Commis payés par le Roi. Cet ouvrage immense, conduit avec une assiduité toujours soutenue, sait partie du dépôt

des Affaires étrangères.

Comme il connoissoit le prix du temps, il n'avoit point de momens perdus: l'étude saississit tous ceux que lui laissoient ses autres occupations. Il lisoit beaucoup; la réflexion suivoit la rapidité de ses lectures, & ses pensées couroient se peindre dans un stile toujours prêt à les rendre fidèlement. Plusieurs de ses extraits, sans paroître sous son nom, ont été insérés dans la Bibliothèque raisonnée, & en divers autres ouvrages de ce genre. Un esprit net, méthodique, prompt à saisir l'analogie, aidé de la plus heureuse mémoire, lui donna la facilité d'apprendre un grand nombre de langues. Outre le latin & le grec, il entendoit l'arabe & le turc; il parloit l'allemand & le polonois; il possédoit parfaitement l'italien, l'espagnol & l'anglois. Il entra dans notre Académie en 1747, & fut peu de temps après Associé à celles de la Rochelle, de Nanci & de Munich. La connoissance qu'il avoit des langues turque & arabe, nous a procuré plusieurs Mémoires curieux sur la conquête de l'Égypte par le sultan Selim, sur l'origine de la dynastie des Sophis, sur la prise de Rhodes par Soliman. Je ne parle pas des autres, où son érudition se montre avec les agrémens du stile; mais ce seroit en nous une sorte d'ingratitude de ne pas tenir compte à sa mémoire des veilles qu'il a confacrées à composer les extraits que les deux Académies des Belles-Lettres & des Sciences sont dans l'usage réciproque de se présenter de leurs travaux mutuels, à la fin de chaque semestre. Il s'est acquitté de cette fonction avec autant de

succès que de zèle. Nos ouvrages ne perdoient rien à passer par ses mains; & ce qui est encore plus difficile, aucun auteur

ne croyoit y avoir rien perdu.

La vie domestique de M. Tercier fut un beau jour sans nuages. Le calme de son ame répandoit autour de lui une joie douce & toujours égale. Civil, obligeant, fidèle à tous les devoirs de la société, il en évitoit le tumulte; il savoit se renfermer dans un petit cercle d'amis, & prêter le moins de surface qu'il étoit possible à la malignité humaine. Son mariage fut heureux. Il épousa la vertu & les grâces, en donnant la main à la fille de M. Baizé Avocat au Parlement & ancien Échevin de la ville de Paris, petite-fille de celui qui lui avoit ouvert la première entrée dans les affaires. Pour ajouter à ce mariage le seul honneur qui ne dépendît pas de lui, il obtint du roi de Pologne des lettres de noblesse que Sa Majesté sui permit d'accepter, & qui furent enregistrées au Conseil souverain de Nancy & dans les autres tribunaux de Lorraine. Il a vu croître sous ses yeux deux filles dignes de leur mère, & un fils qu'il laisse âgé de sept ans, & dont les heureuses dispositions semblent annoncer qu'il suivra les traces de son père. La tendre & constante amitié d'un beau-père & d'une belle-mère, faits pour vivre avec lui, & dont il ne s'est jamais séparé, augmentoit son bonheur. Une si douce société multiplioit la joie de ses succès & effaçoit le sentiment de ses disgrâces. Jamais il n'étoit plus à son aise qu'au milieu de ses enfans qu'il chérissoit sans foiblesse. Il s'amusoit avec eux, lorsqu'une chute malheureuse lui fit à la jambe une blessure qu'aucun remède n'a pu guérir.

Il avoit un frère qui après plusieurs années de service; mourut en 1759, Aide-major de Philippeville, laissant une veuve accablée de dettes & chargée de trois enfans sans autre ressource que la générosité de leur oncle. Elle ne leur a pas manqué. Il prit chez lui la mère & les enfans. Il a procuré à la mère une seconde alliance, en intéressant pour elle la bienveillance dont M. le duc de Choiseul a toujours

continué de l'honorer. Le second mari a été pourvu de l'aide-majorité de Philippeville. M. Tercier a placé les filles dans un couvent, le fils dans un collége, & n'a cessé d'en

prendre autant de soin que de ses propres enfans.

Tant de personnes avoient le plus sensible intérêt à le conserver long-temps. Une funeste apoplexie, qui ne s'étoit point annoncée, le frappa subitement le 21 janvier dernier, à six heures du soir. Son beau-père qui l'avoit laissé quelques heures auparavant plein de vie & de santé, n'eut pas le temps de recueillir ses derniers soupirs. Sa famille perd un mari, un père, un gendre digne de tous ses regrets; & l'Académie un Consrère aussi estimable par la douceur de son commerce que par le mérite de ses connoissances.



# ÉLOGE

## DE M. MÉNARD.

ÉON MÉNARD, fils de Louis Ménard, Conseiller au Présidial de Nîmes, & d'Anne Chalamont, naquit à Tarascon le 11 septembre 1703. Après ses premières études, qu'il fit au collége des Jésuites de Lyon, il prit des degrés en Droit dans l'Université de Toulouse, & alla s'établir à Nîmes. où il exerça la même charge que son père. Sa probité & ses lumières lui acquirent l'estime publique. Sa fidélité à remplir les fonctions de la Judicature n'étoussa pas le goût des Lettres. qui lui mérita une place dans l'Académie de Marseille. En 1744, député par la Magistrature de Nîmes, il vint à Paris. où il demeura cinq mois. Ce séjour lui donna le temps de connoître combien l'étude trouvoit de secours dans cette grande ville, & ce qu'il y avoit de différence entre les sources. répandues dans les provinces, & ce vaste océan de Littérature ainsi que de vertus & de vices. De retour à Nîmes, il ne longea plus qu'à recueillir les matériaux de l'histoire de cette ville, qu'il avoit entreprise, & revint à Paris à la fin de 1747, pour achever ce grand ouvrage.

La mort de M. Fréret lui ouvrit, deux ans après, l'entrée de notre Compagnie. Assidu à nos assemblées, il écoutoit beaucoup, parloit peu; mais persuadé que les présens qu'il faisoit au public ne l'exemptoient pas du tribut qu'il devoit à l'Académie, il sut exact à le payer, par ses recherches sur plusieurs points d'Histoire, de Critique, de Géographie. Le succès de son histoire de Nîmes porta les magistrats d'Avignon à le choisir pour composer celle de leur ville. Il partit de Paris au mois d'octobre 1762, & passa deux ans à ramasser les instructions qui lui étoient nécessaires. Il se rendit ensuite à Nîmes, dans le dessein de les rédiger, & d'exécuter le plan qu'il s'étoit formé. Sa longue absence n'avoit pas fait oublier

Assemblée publique de Pâques 1768.

les services qu'il avoit rendus à la ville en qualité de Juge. Le Présidial, dont il étoit devenu le Sous-doyen, le revit avec joie; on le pressa d'en partager les occupations. Il ne put se refuser aux desirs de ses concitoyens, & ne passa point de jour sans se trouver aux audiences. Enfin le temps que le Roi sui avoit accordé pour s'absenter de l'Académie étant expiré, il revint à Paris au mois d'août 1766. Une langueur qui le consumoit, ne l'empêcha pas d'assister à nos séances avec la même affiduité qu'auparavant. Il nous lut encore plusieurs Mémoires. Sa santé s'altérant de plus en plus, sans qu'il en fit aucune plainte, même à ses amis, ses forces l'abandonnèrent plutôt que le courage; il ne garda le lit que trois jours, & mourut le 1. et d'octobre de l'année dernière. Il a été marié deux fois. Un fils, né du premier mariage, après avoir fait à Paris ses études d'Humanités & de Philosophie, s'est fait recevoir Avocat au Parlement de Toulouse.

Nous n'en savons pas davantage sur le détail de sa vie. L'exacte retraite dans laquelle il a vécu au milieu de Paris, ne nous a laissé apercevoir que sa discrétion & la douceur de son caractère.

Nous connoissons mieux ses ouvrages. Je vais en rendre compte en peu de mots, sans parler de ceux qui sont contenus dans hos Mémoires. Au sortir de ses études, sa vocation à l'état d'homme de Lettres se déclara par un Roman. A cet âge un Roman paroît une œuvre de Littérature. Il en composa un qu'il intitula Callisshène: c'est l'aventure d'Aristoclée & de ses deux amans, racontée par Plutarque en une demi-page. Étendue & revêtue des circonstances que la jeunesse trouve aissément dans son propre sonds, elle parvint entre les mains de M. Ménard à l'honneur de deux volumes. Le vent qui sousse avec les seuilles de l'automne. J'avoue qu'elle m'auroit échappé, si l'auteur ne s'en étoit ressouvenu en 1765 qu'il en donna une seconde édition.

Il étoit né pour des travaux plus sérieux & plus utiles. Plusieurs auteurs avoient écrit sur la ville de Nîmes, mais ils s'étoient bornés aux évènemens politiques. M. Ménard fit l'histoire de se Évêques. La consussion des guerres civiles n'avoit laissé subsister que les cartulaires de la cathédrale & de l'évêché. Ces monumens joints à une chronique du XII.º siècle, sont les principales sources où M. Ménard a puisé: c'est sur la soi de ces guides authentiques qu'il s'est quelques ois écarté du Gallia Christiana; mais il a soin de rapporter les raisons qui l'y ont déterminé. Il conduit cette histoire depuis Felix, premier évêque de Nîmes au commencement du v.º siècle, jusqu'à M. de la Parisière mort en 1736. Les troubles des Cevennes sont décrits fort en détail dans la vie de M. Fléchier.

En 1743, il fit imprimer un petit Traité sur les mœurs & les usages des Grecs, ce qui le rapprochoit des travaux de notre Académie.

Il eut aussi quelque part aux Écrits qui surent publiés pour maintenir le cardinal de Richelieu dans la possession de son Testament politique, dont on lui disputoit la propriété.

Mais son plus grand ouvrage, celui qui lui a coûté le plus de recherches, de travaux & de dépenses, & qui caractérise son degré de mérite dans la République des Lettres. est son histoire de Nîmes. Peu satisfait des ouvrages composés jusqu'alors sur ce sujet, qui ne pouvoient être considérés que comme des ébauches, il entreprit de le traiter dans toute son étendue. Non content des lumières que lui fournissoient les archives, les bibliothèques, les monumens que le temps avoit épargnés, il fouilla dans les entrailles de la terre, pour en tirer les antiquités ensévelles; il déterra les anciens dieux de Nîmes, qui lui parlèrent par leurs inscriptions; il erra long-temps entre les sépultures & les tombeaux; & l'on peut dire que les siècles se renversant & s'affaissant les uns sur les autres dans le sein de la terre, il descendit jusqu'aux temps les plus reculés, pour les rappeler à nos yeux. Cet ouvrage compose sept gros volumes in-4. Cette ville célèbre, dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps, république puissante avant la domination des Romains; colonie Romaine

fous Auguste, dépouillée de son ancienne splendeur sous les Visigoths, rétablie sous l'empire des Rois françois, est fidèlement représentée dans tous les états par lesquels elle a passé jusqu'à nos jours. Chaque volume contient trois parties; l'histoire, les notes où sont discutés à la manière de M. de Tillemont les points qui ont besoin d'éclaircissement, les pièces justificatives de l'histoire. L'auteur a fondu dans cet ouvrage celui qu'il avoit donné sur les évêques de Nîmes, & il s'a enrichi d'un grand nombre de planches & d'inscriptions.

Nous lui avons encore l'obligation d'avoir procuré l'édition de trois volumes in-4.° de pièces pour servir à l'histoire de France. Elles lui ont été communiquées par M. le marquis d'Aubaïs, dont la bibliothèque est un riche dépôt de monumens de notre histoire, comme il est lui-même un trésor de

connoissances & de l'érudition la plus exacte.

M. Ménard, sur la fin de sa vie, s'occupoit d'une autre entreprise qui feroit honneur à la France, s'il est vrai que rien n'est plus efficace pour assurer la gloire des Nations, que les Écrits immortels des heureux génies qui naissent dans leur sein. Il avoit recueilli toutes les Œuvres de M. Fléchier, qui devoient remplir huit volumes in-4. Dans cette collection entroient plusieurs pièces anecdotes que des circonstances particulières avoient dérobées au public. Il n'a été imprimé que le premier volume de ce recueil; il seroit à souhaiter que quelqu'un vînt à bout de surmonter les obstacles qui en ont interrompu la continuation.



ELOGE

## 

## ÉLOGE

## DE M. DE NOINVILLE.

TACQUES-BERNARD DUREY DE NOINVILLE naquit Lûàlaséance à Dijon le 3 décembre 1683, de Pierre-François Durey la S. Martin & de Jeanne-Magdeleine Brunet. La famille de son père & celle de sa mère, originaires du duché de Bourgogne, tenoient dans cette province un rang distingué par leurs biens & par leurs alliances. Il fit le cours entier de ses études chez les Pères de l'Oratoire de la ville de Beaune. Comme il y réuffissoit & qu'il étoit le dernier de sept enfans mâles, ses parens auroient souhaité qu'il se consacrât au service de l'Église. Dans ce dessein, ils lui firent recommencer sa philosophie à Paris, dans le collége de Beauvais; mais trop humains & trop sages pour disposer seuls de son état, ils s'abstinrent même de lui faire prendre l'habit eccléssastique, souvent l'unique engagement & ensuite la preuve unique de la vocation. Ils lui laissèrent la liberté du choix, & il choisit la magistrature. Il fut Conseiller au Parlement de Metz en 1721, Maître des requêtes en 1726, Président au Grand-conseil en 1731.

Il fit en 1735 un mariage honorable; il épousa Marie-Pauline-Françoise de Simiane, fille unique de François Comte de Simiane, Maréchal des camps & armées du Roi, & Chevalier d'honneur de son Altesse royale Madame la Duchesse d'Orléans.

Le Roi ayant jugé à propos, en 1738, de supprimer la charge de premier Président du Grand-conseil, & celles de huit autres Présidens de cette Cour, M. de Noinville sut de ce nombre. Rendu alors à lui-même, pour se sauver de l'ennui du désœuvrement, maladie souvent mortelle à ceux qui se trouvent transportés hors du cercle de leurs occupations accoutumées, il se tourna du côté des Belles-Lettres. Elles

Hist. Tome XXXVI.

l'accueillirent avec les égards & la déférence qu'elles devoient à un bienfaiteur. Il avoit fondé un Prix dans cette Académie en 1733, & il y avoit été reçu sous le titre alors unique d'Associé-Libre. Cette liberté qui le dispensoit même de se trouver à nos assemblées, ne l'y rendit pas moins assidu. Sa noble curiofité lui tenoit lieu de devoir. L'amour des Lettres l'intéressoit vivement à leur succès. Si la Littérature honore ceux qui lui consacrent seurs veilles, si elle paye de ses éloges l'auteur d'une seule production estimable, quelle reconnoissance ne doit-elle pas à une ame généreuse qui lui sacrifie une portion de sa fortune, qui prend soin de semer les fleurs dont elle compose ses couronnes, qui réveille une émulation féconde, & qui par l'heureuse chaleur de la gloire & de la récompense, fait éclore une suite perpétuelle & une génération non interrompue de bons ouvrages? C'étoit dans les beaux jours de la Grèce, un honneur signalé de faire la dépense de ces fêtes célèbres dans lesquelles Sophocle & Euripide ont recu des couronnes que la longueur des siècles ne slétrira jamais. Tel est parmi nous le mérite de M. de Noinville. Sa mémoire vivra dans nos fastes; elle se renouvellera tous les ans dans nos proclamations; & les concurrens de cette noble carrière, dont les efforts auront obtenu le Prix, lui devront l'avantage d'avoir tiré leurs études de l'obscurité & du silence. pour les produire au grand jour & mériter les applaudissemens de cette Académie.

M. de Noinville avoit conservé une santé florissante pendant près de quatre-vingt-cinq ans; une goutte remontée nous l'a enlevé le 20 juillet de cette année.



# MÉ MOIRES DE LITTÉRATURE, TIRÉS DES REGISTRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

DEPUIS L'ANNÉE M. DCCLXVII,
JUSQUES ET COMPRIS M. DCCLXIX.

MÉMOIRES



# MÉMOIRES

DE

# LITTÉRATURE,

Tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions

Belles-Lettres.

HUITIÈME MÉMOIRE SUR LES PHÉNICIENS.

Histoire des premiers hommes, selon Sanchoniaton:

Par M. l'Abbé Mignot.

ANCHONIATON qui nous a expolé, dans la Lû le 15 de Colmogonie, la formation du premier homme, Juin 1767-d'une manière assez consorme à la narration de Moyse, ne nous dit rien de son séjour dans le Paradis terrestre, ni de la vie heureuse qu'il y mena,

tant qu'il demeura fidèle à Dieu; mais le silence de cet auteur Tome XXXVI.

n'est point une preuve que cet état heureux ait été ignoré des Phéniciens.

Parmi eux, comme chez les Hébreux, les délices du jardin d'Éden étoient passés en proverbe. Ézéchiel, qui avoit reçu de Dieu l'ordre de faire une lamentation sur le roi de Tyr, voulant exprimer le bonheur dont ce Prince avoit joui jusqu'alors, lui dit Ede. XXVIII, qu'il avoit été dans Éden; le jardin de Dicu, c'est-à-dire aussi beau, aussi orné, aussi environné de délices que le jardin même d'Eden, planté de la main du Seigneur; comparaison que le Prophète n'auroit pu faire en parlant à un Prince qui n'auroit eu aucune idée de ce séjour délicieux.

12,

2.343.

Plat. in Philabo, 7. 156.

2.1

La tradition s'en étoit conservée chez les Grees, à eui elle n'avoit pu être transmile que par le canal des Phéniciens & des Égyptiens, à qui les Grecs se reconnoissoient redevables de la plupart de leurs idées religieules. Cette tradition est la source de ce qu'ils ont débité sur l'âge d'or, si vanté par leurs historiens, leurs philosophes & leurs poëtes. Dicaarque parlant des premiers hommes, dit que sortis immédiatement des Dieux, ils étoient naturellement bons; qu'ils s'étolent distingués par l'innocence & par la pureté de leur vie, & que c'étoit ce qui avoit fait donner au siècle dans lequel ils avoient vécu le nom d'âge d'or, dont il fait une description assez étendue. Platon, dont les ouvrages peuvent être regardés comme un recueil des traditions des Anciens, parle des communications de Dieu avec l'homme. Il reconnoît que toutes les connoissances des hommes, celles sur-tout dont l'objet étoit la divinité, leur venoient des Dieux, qui les avoient instruits. Il appelle ces connolssances une tradition que nous avoient transmife les Anciens, qui étoient meilleurs & plus proches des Dieux que nous. La description qu'il fait de l'âge d'or n'est pas moins belle que celles qu'on lit dans les poctes; mais il ne croyoit point qu'il fallut prendre à la lettre tout ce qu'ils en avoient dit; il étoit au contraire perfuadé que c'étoit une allégorie, sous le voile de laquelle étoit cachée quelque vérité qu'il auroit souhaité de découvrir; mais habile lui en donne l'explication.

désespérant de le faire par lui-même, il attend que quelque interprète

La fable rapportée par le même philosophe, de Porus enivré

Ť

de nectar dans le jardin de Jupiter, & de Pénia ou la Pauvreté, qui s'étant glissée dans ce jardin, eut commerce avec Porus, & en conçut l'Amour, la source du mélange de biens & de maux qui régna depuis sur la terre: cette sable, dis-je, ne seroit-elle point un reste de l'ancienne tradition de la chute de l'homme dans le jardin d'Éden? Ce qu'on lit dans Platon n'est point une siction qui soit le fruit de son imagination; ce philosophe ne la rapporte que comme une tradition qu'il avoit apprise de Diotima.

Dieu, selon Moyse, ne laissa point le premier homme sans ressource après sa chute, il daigna sui faire part du plan qu'il avoit formé de le retirer, lui & sa postérité, de la perdition dans laquelle à désobéiffance l'avoit précipité. Malgré l'ignorance & la dépravation introduites par l'idolatrie, la tradition de cette promesse s'est encore assez conservée pour que l'on en aperçoive des traces chez les Anciens. L'opinion qui a régné parmi tous les peuples, & qui a eu cours chez eux des le commencement, de la nécessité d'un médiateur, ne paroît en être la fuite. Tous les hommes, convaincus de leur ignorance & de leur misère, le sont jugés trop vils & trop impurs pour oser se flatter de pouvoir communiquer par eux-mêmes avec Dieu; ils ont été universellement persundés qu'il leur falloit un médiateur, par lequel ils pussent lui présenter leurs voeux, en être favorablement écoutés, & recevoir les secours dont ils avoient besoin. Mais la révélation s'étant obscurcie chez eux, & les hommes ayant perdu de vue le seul médiateur qui leur avoit été promis. ils lui ont substitué des médiateurs de leur propre choix; de-là est venu le culte des planètes & des étoiles, qu'ils ont regardées comme les tabernacles & la demeure des Intelligences qui en régloient les mouvemens: prenant ces Intelligences pour des êtres snitoyens entre Dieu & eux, ils ont cru qu'elles pouvoient leur servir de médiateurs; en conséquence, ils se sont adresses à elles pour entretenis le commerce toujours nécessaire entre Dieu & sa créature; ils leur ont offert leurs voeux & leurs prières, dans l'espérance que par leur canal ils obtiendroient de Dieu les biens qu'ils lui demandoient. Telles ont été les idées généralement reçues, parmi lespeuples de tout pays & de tout temps.

Mais ceux qui étoient plus instruits des premières traditions du

genre humain cont parfaitement senti l'insuffisance de tels médiatems? ils out non-seulement desiré d'être instruits de Dieu, ils ont même

espéré que l'Etre suprême viendroit un jour à leur secours, qu'il leur enverroit un Docteur qui dissiperoit les ténèbres de leur ignorance, qui les éclaireroit sur la nature du culte qu'il exige, & qui leur fourniroit les moyens de réparer la Nature corrompue. Plat. in Epinom. Ces souhaits & ces espérances se trouvent encore dans Platon. le dépositaire des anciennes traditions du genre humain. Ce philosophe, après avoir prouvé dans un de ses dialogues, par le témoignage des barbares & des Grecs, que le bonheur n'étant point pour le temps de cette vie, on doit l'attendre après la mort, & que la piété est la vertu qui doit nous y conduire, convient que pour être instruit de ce qui la concerne, il faut trouver de bons maîtres. & qu'il n'y en aura point si Dieu lui-même ne leur sert de guide. Dans un autre dialogue il avoue que l'homme ignore le culte qui est agréable aux Dieux, & il juge qu'il est à propos d'attendre que nous soyons instruits de la manière dont nous devons nous conduire Min Akib. 11, envers eux & à l'égard des hommes. Alcibiade, l'interlocuteur de ee dialogue, demande à Socrate quand viendra ce temps, & qui sera celui qui l'instruira, parce qu'il desure ardemment de connoître ce personnage? « Celui dont il s'agit, lui répond Socrate, s'intéresse » à vous, mais il le fait de la manière dont Homère fait agir » Minerve à l'égard de Diomède; la Déesse écarta le nuage qui » empêchoit le héros de la voir : il oft pareillement nécessaire, » ajouta-t-il, que le brouillard épais qui couvre maintenant les yeux » de votre entendement soit dissipé, afin que vous puissez discerner » au juste le bien d'avec le mal, distinction que vous n'êtes pas trop » capable de faire. Qu'elle vienne donc cette personne, interrompt » Alcibiade, qu'elle dissipe mes ténèbres & qu'elle fasse tout es qui

> » lui plaira, car je suis disposé à me soumettre à tout ce qu'elle me » prescrira pour devenir meilleur. Soyez affuré, kai dit Socrate, qu'elle n'est pas moins bien disposée à votre égard.» Alcibiade conclut qu'il est à propos de différer les sacrifices & les offrandes aux Dieux jusqu'à la venue de ce personnage;:Socrate applaudissant, lui dit qu'il a raison, & qu'il vaut mieux prendre ce parti que de courir le risque de ne savoir si, en offrant des sacrifices, on plaira

p. 635.

Digitized by Google

Bux Dieux ou non: « à la bonne heure, replique Alcibiade, nous ferons nos offrandes aux Dieux quand ce jour sera venu, & j'espère 🔌 de leur bonté qu'il ne tardera pas. » Porphyre étoit également Ap. S. Ang: persuadé que l'état souillé de l'ame exigeoit une purification générale; il ne pouvoit croire que la Providence eut laissé le genre humain privé d'un tel remède; il cherchoit par-tout ce remède, & il étoit forcé de convenir qu'aucune secte de Philosophes, parmi les barbares ou chez les Grecs, ne le lui offroit.

Moyle, dans son histoire des premiers hommes, nous apprend que Dieu le communiquoit quelquefois à quelques-uns d'entr'eux. Les différentes espèces de divinations en usage chez les Phéniciens. comme chez les Égyptiens, ne pouvoient avoir de fondement que le souvenir conservé par ces peuples, du commerce médiat. ou immédiat de la Divinité avec les hommes dans les premiers temps: ce n'étoit que parce qu'ils avoient appris que Dieu se communiquoit aux hommes, soit en leur faisant entendre des voix, soit en les avertissant par des songes & par des visions, ou en leur faisant parler par des Anges, qu'ils avoient pu se persuader que les oracles leur annonçoient la volonté des Dieux, & qu'ils pouvoient être instruits de l'avenir par les visions dont ils étoient frappés pendant le sommeil. Dans l'âge d'or, sous le règne de Saturne, dit Platon, Dieu gouvernoit le monde par Plat. in Polit; lui-même; il étoit le pasteur & le gardien des hommes; mais ? la corruption étant survenue, il s'est retiré dans son secret, & ayant quitté les rênes du gouvernement, il les a abandonnées aux Génies, dont la nature est mitoyenne entre les Dieux & les mortels. La fonction de ces Génies et d'entretenir le commerce lden, in Symps entre les Dieux & les hommes; ils portent aux Dieux les sacri- p. 187. fices & les prières des hommes, & ils rapportent à ceux-ci les préceptes des Dieux, les règles & l'ordre qu'ils veulent que l'on suive dans leur culte: placés entre deux, ils remplissent l'intervalle qui est entre le ciel & la terre, & ils forment & entretiennent la liaison de toutes les parties de l'univers; c'est d'eux que viennent toutes les prédictions; ils ont prescrit aux Prêtres les rites auxquels ils doivent se conformer dans l'exercice de leurs fonc-

tions; on leur est redevable de l'institution des sacrifices, des

2.134.

expirations & des enchantemens: ils sont les auteurs des diverses sortes de divination & de magie; Dieu ne se mêle point avec l'homme, mais ces Génies entretiennent toute la liaison & tout le commerce entre les Dieux & les hommes, soit que nous veillions ou que nous dormions. Ce Philosophe convient que ce qu'il suppose être sait par ces Génies. Dieu le faisoit immédiatement lui-même, avant que la corruption des hommes l'eût déterminé à se retirer dans son secret. Quoique les Égyptiens eussent réduit la divination en art, ils ne l'attribuoient point au Devin, mais à l'esprit du Dieu dont ils le croyoient animé. Hérodote, après avoir indiqué les moyens par lesquels ces peuples crovoient être parvenus à la connoissance de l'avenir, ajoute Horder 11, qu'ils n'attribuoient point la divination à aucun mortel, mais à tel ou tel Dieu. Les Phéniciens qui avoient été instruits par le même maître, sur les mémoires duquel Sanchoniaton avoit écrit son histoire, pensoient de la même manière sur ces objets, sur lesquels tout l'Orient a été unanime.

La connoissance que les Phéniciens avoient des différentes

visites dont les Anges avoient honoré Abraham, avec lequel ils avoient mangé & converlé, étoit aussi ce qui leur avoit fait imaginer que les Dieux, c'est-à-dire ces Génies tutélaires auxquels ils crovoient que Dieu avoit abandonné le gouvernement de ce Diodor. 1, p. 8. monde, parcouroient de temps à autres les différens endroits de la terre, & qu'ils apparoissoient quelquefois aux hommes, tantôt sous une figure humaine, & d'autres sois sous celle des animaux sacrés. Homère, qui n'étoit pas moins redevable de ses Hom Odf. connoillances aux Phéniciens qu'aux Égyptiens, dit aussi que #VU, 2.484. les Dieux prenant la forme de voyageurs, se transportoient quelquefois dans les villes, pour y examiner la conduite des habitans, & s'assurer par eux-mêmes de leur justice ou de leur injustice. Je suis bien éloigné de croire qu'il faille chercher dans l'Écriture toute la mythologie paienne; mais il est des fables dont tous les traits sont si conformes à l'Histoire sainte, qu'il est bien difficile de penser que ces fables n'aient point été forméss sur des saits de cette histoire, qui auront été racontés par les Phéniciens dans leurs voyages. De ce nombre est la fable

Digitized by GOOGLE

## DE LITTÉRATURE

l'Hyriée, rapportée par Ovide dans ses Fastes, & par Palæphate dans son livre des Histoires incroyables; elle doit vraisemblablement la naissance au récit que les Phéniciens avoient faits aux Grecs de la visite qu'Abraham avoit reçue des trois Anges. & de la naissance d'Isac, qui en avoit été la suite. Les rapports qui ont été remarqués avant moi, sont trop sensibles pour luisupposer une autre source. Le fait rapporté par Moyse, est Gen xviii, 7 qu'Abraham âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, assis à l'entrée de la tente, dans la grande chaleur du jour, aperçut trois hommes. qui approchoient du lieu où il étoit; qu'il courut au-devantd'eux, les pressa de se reposer sous un arbre voisin, où il leurlava les pieds, leur fit servir du pain, du lait & un veau, & qu'après le repas, un de ces hommes lui promit que l'année suivante il auroit un fils. La fable dit de même, qu'Hyriée ou Orid. Fast. v. Ouriée avancé en âge, étant à la porte de sa maison, à l'heure credit. c. 6. à laquelle on détèle les bœufs de la charrue, aperçut dans le. chemin trois Dieux, Jupiter, Neptune & Mercure, qui voyageoient; qu'il alla au-devant d'eux, les invita d'entrer chez lui, & qu'il les y engagea par ses instances; il leur servit à manger, & leur offrit un bœuf, qu'il immola & qu'il fit ce : ces Dieux lui proposèrent de leur demander ce qu'il voudroit, & lui promirent de le lui accorder; Hyriée, qui n'avoit point d'enfans, les pria de lui donner un fils; ils prirent la peau du bœuf qui avoit été immolé, & ayant fait ce qu'Ovide a exprimé par ces. mots, pudor est ulteriora loqui, ils lui ordonnèrent d'enfouir cette peau dans la terre, & de ne l'en retirer que dix mois après. ce qu'il fit; & le terme expiré, il eut un fils auquel fut donné le nom d'Ourion ou Orion. Tout est conforme entre la fable & l'histoire. Abraham, à la vérité, n'est point nommé dans celle-là, mais il y est désigné par le lieu de sa naissance. Hyriée, que l'auteur Grec écrit Yesus, remis en langue phénicienne, est TIR Ouri on Uri, l'habitant d'Our ou Ur, ville de la Chaldée, dans laquelle Abraham étoit né : ce Patriarche a pu être défigné par ce nom chez les Phéniciens, qui l'avoient reçu chez eux,. comme il le fut aussi par celui d' lbri, l'étranger, qui étoit. venu de l'autre côté du fleuve. Toutes les autres circonstances

de la fable s'accordent également avec l'histoire. Hyriée étoit âgé, n'avoit point d'enfans, & desiroit ardemment d'en avoir; Abraham aussi avancé en âge, avoit, il est vrai, Ismaël, mais prévenu que ce fils ne seroit point l'héritier des promesses qui lui avoient été faites, il en souhaitoit & en attendoit un autre: il fut effectivement père après cette visite, comme la fable dit qu'Hyriée le devint après celle des trois Dieux; la différence n'est que dans la manière dont l'un & l'autre le devinrent; ce fut Sara qui donna un fils à Abraham, & Hyriée tint le sien de la peau du boeuf immolé, qui avoit été cachée dix mois en terre; mais cette différence ne provient que de l'imagination de l'auteur de la fable, qui, pour mettre plus de merveilleux dans Son récit, aura, comme il a été déjà observé par quelques Savans (a), abusé de l'équivoque de quelques termes: cette fable une fois admife, aura fait croire aux Grecs que des Dieux & des Déesses pouvoient naître des enfans sans aucun commerce précédent.

Au reste, que les Dieux voyageassent sur la terre, & qu'ils se rendissent quelquesois visibles aux hommes, c'étoit une opinion commune & genéralement répandue par-tout, lors de la première prédication de l'Évangile. Corneille le Centurion, se prosterne aux pieds de S. Pierre pour l'adorer, & cet Apôtre resuse cet honneur, en lui représentant qu'il n'est point ce qu'il pense, mais un homme semblable à lui. Paul & Barnabé étant à Lystre en Lycaonie, donnent l'usage de ses jambes à un homme qui n'avoit jamais marché depuis sa naissance; tous ceux qui surent

(a) Les Phéniciens, qui les premiers avoient raconté cette histoire aux Grecs, en rapportant les paroles de l'Ange à Abraham, s'étoient vraisemblablement servis de ces termes phéniciens: קארוז ביין אין דיין אין אין בונגע ב

un veau; & celui d'Inon, ischetka, votre semme, avec Inon, ischeka, qui signisse votre holocauste. Cette consusion aura fait traduire la phrase phénicienne par ces mots grecs: Oco i some miqua eix reuper some uniquante oru; ce qui aura donné lieu à la fable, telle qu'elle est rapportée par Ovide & par Paléphate, ou par Euphorion, de l'ouvrage duquel quelques critiques croient qu'elle a été transportée dans celui de Paléphate.

témoins

ténoins de cette merveille, s'écrièrent dans leur langue, que Aa. xiv. 7. des Dieux ayant pris la forme humaine, étoient venus les visiter; ils donnèrent à Barnabé le nom de Jupiter, & à Paul, qui portoit la parole, celui de Mercure; & le Prêtre de Jupiter amena un taureau, dans le dessein de le sacrifier à ceux qu'il prenoit avec tout le peuple, pour des Dieux. Les deux Apôtres curent beaucoup de peine à les dissuader de ces hommages qu'on vouloit leur rendre, & ils ne le firent qu'en répétant avec force, qu'ils n'étoient que des hommes semblables à ceux qui vouloient les adorer. S. Paul étant à Malte, est mordu par une vipère que la chaleur avoit fait sortir du fagot que cet Apôtre avoit mis au feu; on le prend d'abord pour un homicide que la vengeance des Dieux poursuivoit; mais quelque temps après, lbid. xxvin, il est pris pour un Dieu, parce qu'il ne sui étoit point arrivé 3. de mal de cette morsure. Catulle, qui composoit ses poëmes peu de temps auparavant, nous apprend que l'on croyoit que dans les premiers temps les Dieux se communiquoient souvent Caral epit. Pel. aux hommes, & que si ces communications étoient cessées, u ibid. les crimes dont la terre étoit inondée, en étoient la cause. Quelques recherches que l'on fasse sur l'origine de ces opinions. je ne crois point que l'on puisse en assigner d'autre que le Souvenir qui s'étoit conservé dans l'Orient, des communications médiates ou immédiates que Dieu avoit avec les Justes des premiers temps.

Je reviens à Sanchoniaton: cet auteur fait suivre la formation du premier homme, de l'histoire de ceux qui nés de lui, peuplèrent la terre. L'objet de l'auteur Phénicien, en rapportant cette histoire, paroît avoir été de persuader que sa nation étoit la première & la plus ancienne; que son culte remontoit à la plus haute antiquité, & que les autres peuples de la terre lui avoient l'obligation d'avoir inventé les arts, & de leur avoir procuré les commodités de la vie. Il fait descendre les Phéniciens du premier homme; il imite en cela Moyse, qui avoit tracé de la même manière la généalogie des Israëlites dont il écrivoit l'histoire; mais il diffère de l'historien sacré, en ce que ses générations se déduisent de Cain, le premier fils d'Adam, au lieu que

Tome XXXVI.

Ev. 1, 10.

Moyle déduit les siennes de Seth, le troisième fils du premier homme. Ceux, dit l'auteur Phénicien, qui naquirent d'Éon & de Protogonos, ce sont les noms qu'il donne à Adam & Eve, furent appelés l'évos & l'eréa, Guenos & Guenea. Ces noms grecs, que Philon de Biblos a substitués à ceux qui étoient dans son original phénicien, ont tant d'affinité avec ceux de 173, Cain, & de 1737. Caina, qu'il y a tout lieu de croire que ces derniers noms sont ceux qui avoient été donnés, par Sanchoniaton, aux premiers enfans d'Adam & d'Eve. Mais les Phéniciens ne descendant point effectivement de Cain, pourquoi cet auteur le donne s'il pour le chef & la tige de sa nation? Deux raisons peuvent l'y avoir engagé; la première, pour donner à la nation le droit de primogéniture sur les Israelites ses voisins, qui remontant aussi à Adam, avouoient cependant qu'ils n'en descendoient que par son troisième sils; la seconde, parce qu'il croyoit que Cain, obligé de s'éloigner de la demeure d'Adam, s'étoit retiré dans la Phénicie, où il s'étoit fixé. Cette opinion n'avoit rien de contraire à ce qu'on lit dans Moyfe, Gen, pr. 16. qui parlant de la retraite de ce fils d'Adam, dit qu'il demeura à côté ou vis-à-vis du pays d'Éden, dans un canton qui fut appelé Nod, parce que ce fut le lieu de son exil: c'est le sens que présente le texte hébreu, & celui dans lequel il a été entendu par les traducteurs Grecs de la Bible. Sanchoniaton a pu être confirmé dans cette opinion, parce que dans le pays qu'il habitoit, c'està - dire dans celui de Canaan, il voyoit une ville qui portoit le nom de Cain, Man, dans la portion échue à la tribu de Juda,

premier fils d'Adam.

Moyse nomme Hénoc fils de Cain à la troisième génération. & ne dit rien de ses autres enfans; mais Sanchoniaton en nomme trois, que son traducteur a appelés Pas x Tive x Phos. Ces mots. qui sont grecs, répondent aux hébreux ou phéniciens 71N. our, חוד, nour, & להבה, lahabah, qui signifient le feu, la lumière & la flamme. Ces noms, comme tous ceux des Orientaux, sont fignificatifs, & n'avoient été donnés à ces enfans de Cain que parce qu'ils avoient trouvé le feu, & la manière de l'entretenir pour le faire servir aux différens usages auxquels il est propre. Le froissement

& qu'à cause de ce nom il a pu croire avoir été bâtie par ce

des arbres, dit Sanchoniaton, leur fit trouver le feu, & ils en Ap. Euf. pra

enleignèrent l'ulage.

La quatrième génération, ou les enfans des précédens, furent des hommes d'une taille & d'une fierté extraordinaire. Ils donnèrent bia. leurs noms à certaines montagnes dont ils se rendirent les maîtres. & de-là les dénominations du Cassus, du Liban, de l'Anti-liban & du Brathy. Ces différentes montagnes étoient en Syrie, voilines les unes des autres. & elles sont encore connues, à l'exception du Brathy. Le terme cue river, employé par le traducteur grec, annonce que ceux qui sont nommés dans cette génération disputèrent à d'autres la possession de ces montagnes. & qu'ils ne s'y établirent ou ne s'y maintinrent que par la force & à main armée. Le nom que Moyse donne à cette génération, indique pareillement des hommes qui se rendoient redoutables aux autres par leurs violences; Ty, irad, vient d'Ty, arad, ou de Ty, raad, qui l'un &

l'autre signifient trembler & faire trembler un autre.

Cette génération donna naissance à la cinquième, dans laquelle Sanchoniaton nomme, suivant ce que nous lisons dans Eusèbe, deux personnages, l'un nommé Memroumos, & l'autre Upsouramos; mais ce texte est altéré, Upfouranios ne doit point être distingué de celui qui le précède: ce nom n'étoit point dans l'original phénicien, c'est un terme grec par lequel Philon de Biblos a prétendu tradoine le terme phénicien qu'il a conservé, comme il paroît tant par les significations de l'un & de l'autre, que par l'article qu'il a joint à Upsonranios, mais qui se trouve aujourd'hui déplacé dans les éditions d'Eusèbe; ainsi, au lieu de Mempres xì o Y Jouggnes qu'on y lit, il devoit y avoir, dans le texte de Philon de Biblos. Mempres o' x Y Jourgirios, Memrumus, qui & Upfouranius; Memrumus, autrement nommé Upsouranius. Cette faute n'est point la seule que je remarque dans ce texte : à ce *Memrounios*, autrement nommé Upsouranios, Sanchoniaton avoit joint immédiatement le nom d'un autre personnage. Sa phrase, qui commence par un pluriel, E'k Trans exerni Snow, & qui continue de même, exige deux noms au moins; en effet, Sanchoniaton à Memraumos avoit joint Oufoos, que quelques lignes après il appelle son frère. Pour rétablir ce texte, El qu'il devoit être dans l'exemplaire original de Philon de Biblos,

on doit donc lire. Ε' κ τώτων εγεννή Эποτεν Μεμράμος ο κ' Υ Ιουράνιος. n' ο Ο'υσωος; de ceux-ci naquirent Memrumus, autrement nommé Uplouranius, & Oulous. Le terme grec Y Loveginos, aussi haut que le ciel, par lequel Philon de Biblos a rendu le mot de son original. a fait soupçonner avec raison à Bochart que le mot phénicien employé par Sanchoniaton n'étoit pas , Memroum; en effet. Y Jourginos est composé de deux mots, vilos, hauteur, élévation ou élevé, & s'egros, le ciel. Ces deux mots devoient correspondre à deux mots phéniciens, qui sont min, roum, altus, & muni, schamaim ou schemen, le ciel ou les cieux. Le nom phénicien, rendu par le grec Y Joupginos, étoit donc שמים, (chamaim roum ou schemen roum, aussi haut, aussi élevé que le ciel: le terme qui désigne la comparaison n'étoit peut-être point exprimé, parce qu'il est assez d'usage, dans la langue hébraique, de le supprimer. Ce nom est une expression hyperbolique, qui caractérise ceux que Sanchoniaton dit avoir été d'une taille & d'une fierté extraordinaires. L'auteur Phénicien attribue à cette génération les commencemens

tentatives de la navigation, & l'usage des peaux des animaux pour Ap. Eus. prap. se vêtir. Upsouranius, dit - il, s'avisa de faire des huttes ou des

cabanes de roseaux, de jonc & de l'écorce de l'arbre papyrus. Ousois son frère, ajoute-t-il, fut le premier qui sut se couvrir des

de l'architecture, c'est-à-dire les huttes & les cabanes; les premières

Gen, 111, 21, peaux des bêtes qu'il avoit prises à la chasse. Moyse avoit dit que Dieu même avoit revêtu de peaux nos premiers parens après leur péché; mais Sanchoniaton vouloit faire passer ses Phéniciens pour les premiers auteurs de toutes les commodités de la vie. Les arbres,

Ap. Eus. prap. dit encore cet auteur, qui étoient dans le canton de Tyr, agités Ev. 1, 10.

par de grands vents, ayant pris feu & brûlé une forêt, cet Oulois se saisst d'un arbre, &, en ayant coupé les branches, il eut le premier la hardiesse de se mettre en mer sur les solives qu'il en avoit faites. L'industrie avec laquelle cet homme façonna le bois, pour en faire des radeaux, lui a fait donner le nom d'Ousous, que Philon de Biblos n'a point expliqué. Cet Oulous vient du phénicien YV, etz, lignum, du bois, un arbre; d'où a été formé le

verbe yny, outz, qui en arabe signifie encore travailler du bois: de-là יווין, outzoi, &, avec la terminailon grecque, outzoos & oufoos,

Ev. 1, 10.

Digitized by GOOGLE

un bûcheron, un ouvrier en bois. Cette génération conserva le caractère de celle qui lui avoit donné naissance; elle ne fut ni moins violente. ni moins portée à la guerre; Upsouranius la déclara à Ousois son propre frère. Aux désordres que ces guerres occasionnèrent, ils ajoutèrent la dépravation des mœurs & la corruption du culte. Ils prenoient leurs noms, dit l'auteur Phénicien, des femmes, qui alors sans pudeur se prostituoient au premier venu; & Ousous consacra au feu & au vent, qui avoient occasionné son travail & sa navigation, deux colonnes, devant lesquelles il se prosterna, & auxquelles il fit des libations du lang des bêtes qu'il avoit prises à la chasse.

Sanchoniaton paroît omettre la génération descendante immédiatement d'Upsouranius, & celle qui vint d'Ousous son frère: il ne dit point, comme dans les précédentes, que d'eux naquirent ceux dont il va parler, mais que bien du temps après Xegrois à ugrego Ap. Eul. prop. πολλοίς, de la race d'Upsouranius, son & Υ Jouegas y veras, étoient nés Agreiis & Alieiis, inventeurs l'un de la chasse & l'autre de la pêche, d'où cette génération fut appelée celle des chasseurs & des pêcheurs. Le traducteur de l'auteur Phénicien ne nous a point conservé les noms correspondans qu'il avoit trouvés dans son original, comme il l'a fait à l'égard de quelques-unes des générations précédentes. Ces noms étoient, selon toutes les apparences & comme l'a conjecturé M. Fourmont אירי (Traïad, venator: בירים) Traïadim, venatores; traduits par Philon de Biblos A'reus & A'reus. le chasseur & les chasseurs: & 27, Daïag; , Daïaghim. rendus en grec par A'lieus & A'lieus, le pêcheur & les pécheurs. Ousous s'étant déjà exercé à la chasse, puisqu'il s'étoit couvert des peaux & fait des libations du fang des animaux qu'il avoit pris. comment attribuer à une génération postérieure l'invention d'un exercice qui étoit en usage avant elle? Pour sauver cette contradiction apparente, je crois qu'il s'agit, dans cet endroit de Sanchoniaton, d'une espèce particulière de chasse à laquelle on ne s'étoit point encore exercé, & c'est le sens qu'il faut donner à son texte. L'auteur le donne à entendre lorsqu'il parle de la pêche; quoiqu'il en attribue l'invention à cette même génération, il en excepte tacitement celle à l'hameçon, puilque dans la génération suivante il dit que cette espèce de pêche commença d'être en usage.

Les arts se perfectionnèrent, mais les superstitions s'accrurent Ap. Enf. prap. aussi parmi les enfans de ces chasseurs & de ces pêcheurs: Chrysor. Ev. 1. 10. l'un d'eux, perfectionna le langage, fit des enchantemens & mit en vogue les divinations. Le fer & la manière de le travailler furent découverts dans cette génération; on y fit des hamecons. des lignes & des nacelles. Ce nom de Chrysor ou Chrysor s'est Hefiod. Theog. conservé dans la mythologie grecque; Hésiode dit que Persée ayant v. 281. coupé la tête de Méduse, le grand Chrysaor & le cheval Pégase sortirent de cette tête: puis voulant donner l'étymologie du nom du premier, il dit qu'il fut ainsi appelé parce qu'il tenoit à la main une épée d'or; mais c'est un grec, qui veut trouver dans son pays & dans la langue le nom d'un dieu prétendu qui lui étoit venu d'ailleurs: car ce nom, comme l'a remarqué Bochart, est purement phénicien, TIK NUTIA, chorescha or; il vient de WID, charasch, fabriquer, & d'Tin, or ou our, le feu; & les deux mots réunis lignifient celui qui travaille au feu ou qui se sert du feu dans son travail. Cette étymologie est d'autant plus certaine, qu'elle exprime la profession de ceux à qui ce nom fut donné. Moyle s'est servi de la même expression pour désigner la fabrique de l'airain, à laquelle Tubalçaina excitoit les ouvriers, רוטש כן חרש נחושת, lotefch col khorefch nekhoscheth, excitans, erudiens omnem fabricantem as, vel ex are; excitant ou instruisant tous les ouvriers en airain. Si l'on en croit Philon de Biblos, le Chryfor de Sanchoniaton est le Vulcain des Grecs; mais le Phénicien & le Grec n'ont rien de commun, finon que l'un & l'autre furent adorés après leur mort. Sanchoniaton observe que Chrysor ayant été le premier qui eût navigué, c'est-à-dire qui eût été sur la mer dans des barques ou des nacelles plus commodes & plus sûres que les radeaux d'Ousous, il sut après sa mort révéré comme un Dieu, ce qui n'est point surprenant, puisque les Phéniciens durent à son invention leurs richesses & leur puissance. Hésiode met de même le Chrysaor ou le Vulcain des Grecs dans le ciel, où il s'est établi parmi les Immortels, & où il habite le palais de Jupiter, à qui il fournit le tonnerre & les éclairs. Philon Ap, Euf.prap. de Biblos ajoute que le Chrysor Phénicien a été appelé le chieu machiniste, Διαμίχιον on Διαμήχιον, sans doute à cause des diffé-

rentes sortes d'instrumens que son industrie à travailler le ser &

Digitized by Google

l'airain lui avoit sait inventer. Les frères de Chrysor contribuèrent Ap. Ens. prap. aussi à la persection des arts; l'un sut appelé Texvierns, & l'autre Ev. 1, 10. Prime ou Auro Dair: ils inventerent la manière de faire les briques. en mélant la paille avec la terre & faisant sécher cette composition au soleil; ils employèrent ces briques à faire des murailles; ils trouvèrent aussi l'art de faire des toits. Les noms phéniciens de ces deux frères ne nous ont point été donnés par Philon de Byblos. mais les noms grecs, qu'il leur a subflitués, ont fait soupconner à M. Fourmont que celui qu'il a traduit par Texvirms, l'artifle ou l'architecte, étoit 7113, boneh, adificator, de 713, banah, adificavit : & qu'où il a mis Triros ou A'uro Doir, qui signifient des gens de terre, des hommes sortans de la terre, c'est-à-dire des onvriers en terre, des gens qui fouillent la terre pour en tirer l'argile, la faconner er la mettre en œuvre, il avoit lû, dans son exemplaire phénicien. may, aphari, ouvrier en terre, d'app, aphar, de la terre, de la poullière.

Dans la génération qui suivit immédiatement celle-ci, l'architecture, ou l'art de construire les maisons & de les rendre plus commodes, acquit une nouvelle perfection. Agros & Agronéros ou Agroses, qui étoient nés des précédens, joignirent aux maisons luis des cours ou places vagues, des enclos & des souterrains. Le nom d'Aeros semble indiquer ici un laboureur, un homme qui cultive la terre; & il y avoit, selon les apparences, dans le texte phénicien אכר, Acar ou Icar, qui signifie Agricola. Le second nom, Agrouéros ou Agretès, qui exprime cclui qui vit à la campagne, pourroit avoir la même étymologie. La nécessité de se mettre, eux, leurs familles & tout ce qu'ils possédoient, à l'abri des insultes auxquelles ils étoient continuellement exposés, de la part de ceux qui couroient les campagnes & qui ne vivoient que de brigandage, leur avoit fait maître la pensée de chercher les moyens de rendre leurs demeures plus sures; ils les fermèrent de murailles, & s'y ménagèrent des fouterains pour y mettre leurs troupeaux à couvert. Cette invention fut jugée si utile, que l'on éleva à l'un de ceux à qui elle étoit due une statue, & qu'on lui consacra un temple ou une chapelle portative à Byblos, où il fut appelé le plus grand des Dieux; mais ces honneurs ne lui furent rendus que long-temps après sa mort.

car la ville de Byblos, comme nous l'apprenons de Sanchoniaton, ne fut bâtie que quelques générations après, par Cronos.

Ap. Euf. præp.

1614.

Dans le même temps ou pendant la même génération, continue l'auteur Phénicien, vivoient des personnes nommées par son traducteur Azeora, & d'autres appelés Kurnzol, c'est-à-dire des gens qui demeuroient paisiblement à la campagne, où ils étoient occupés du labour & de la culture des terres; & d'autres qui ne vivoient que de la chasse, ou du brigandage qu'ils exerçoient accompagnés de chiens: mais cette addition n'est qu'une explication de ce qu'il venoit de dire, & l'exposé de la raison qui avoit déterminé ceux dont il venoit de parler à assurer davantage leurs demeures. Le nom de Titans, qu'il donne à ceux qu'il vient d'appeler Azeorg, indique qu'il n'a eu en vue que ceux qu'il a précédemment délignés par les noms d'Azeos, Azevegs & Azeotus, qui s'étoient procurés des habitations plus sûres, en bâtissant leurs maisons d'une manière plus solide, & en fermant de murailles leurs enclos; car le mot de Titans a signifié dans toute l'antiquité des bâtisseurs de maisons. de villes ou d'enclos. פים, thith en phénicien, exprime de la terre; & MM, thithan, un homme qui emploie la terre & qui s'en sert pour travailler & construire un édifice. Tirans, en grec, a la même fignification; selon Hésychius, Tiravis, M. La fable faisoit ces Titans enfans de la Terre, parce qu'ils passoient une grande partie de leur vie sous la terre, où ils étoient occupés à en tirer la pierre & les autres choses nécessaires à leurs travaux. Les autres, Kumpl, conducteurs de chiens, étoient ces brigands qui menoient une vie errante & vagabonde, couroient les campagnes, ne subsistoient que de leur chasse & de leur pillage, & qui avoient obligé les premiers, pour se garantir de leurs insultes, à employer viv, thith, la terre, c'est-à-dire les pierres & le mortier, à se faire des habitations plus fortes que celles dont on s'étoit contenté dans les générations précédentes. Le nom d'A'Amai, qui signifie coureurs et vagabonds, indique suffisamment le caractère sous lequel je les représente. Ce terme grec aura été substitué par le traducteur au mot phénicien ווְרָדִין, nodedim, errans, coureurs, vagabonds, qu'il aura trouvé dans son exemplaire de Sanchoniaton,

A cette génération succéda celle d'Amynus & de Magus. Les hommes,

hommes, qui dans la génération précédente s'étoient contentés de mettre chacun leur maison en état de défense, furent obligés dans celle-ci, pour résister plus facilement aux brigandages qui se multiplièrent, de se réunir les uns auprès des autres dans des villages. où ils sussent plus à portée de se désendre, & de se secourir mutuellement en cas d'attaque de la part des brigands. Amynus & Magus, dit Sanchoniaton, apprirent aux hommes l'utilité des villages, & celle des étables pour y renfermer leurs troupeaux. Les noms de cette génération ont été laissés par le traducteur tels qu'il les avoit trouvés dans son exemplaire phénicien, & il s'est contenté de leur donner une terminaison grecque. Ces deux noms paroissent en opposition l'un à l'autre; le premier signifie un défenseur, & le second celui qui a besoin de défense. Anynus vient du phénicien mu, aman, être fidèle, véritable; défendre, soutenir quelqu'un: les Grecs en ont formé leur verbe a μύνω, a μύνομεμ; tueor fideliter defendo. Le second, Magus, doit être no, mog en phénicien, qui signific être foible, s'écouler, se dissiper, se répandre, se fondre, s'évanouir. Ces noms nous apprennent qu'il en fut de cette génération comme de la précédente, qu'il y eut des hommes violens. qui par leurs courses & par leurs brigandages inspirèrent la terreur aux autres; & que les foibles, exposés à leurs insultes, trouvèrent parmi leurs compatriotes des personnes généreuses & bienfaisantes. qui les défendirent & les protégèrent contre ces brigands.

Jusqu'ici Sanchoniaton paroît d'accord avec Moyse: quoique l'historien sacré se soit particulièrement attaché à nous donner la suite des descendans du premier homme dans la ligne de Seth. il n'a point entièrement négligé celle de Caïn; il nomme les descendans de ce dernier, mais en omettant quelques générations. comme Sanchoniaton l'a fait, en passant de la cinquième à la septième. Cette omission de génération semble marquée dans Moyse, par la manière dont il exprime la naissance d'Irad: après avoir dit que la femme de Cain mit au monde un fils qui fut appelé Hénoch, תובר את הפקד, Vatheled eth Hhanok, & genuit Henochum, il ne Ga, IV, 18, dit point qu'Hénoch engendra Irad, qu'il nomme ensuite, mais feulement que d'Hénoch fut engendré Irad, ניולד לוזור את עירד vaioualid Lahhanok eth Irad, & genitus est Henocho Irad; expression Tonie XXXVI.

qui semble ne point marquer une descendance immédiate, car toutes les sois que l'auteur sacré a voulu désigner cette espèce de descendance, il s'est toujours servi de l'actif 72, ialad, genuit,

ou יוֹרֶד, ioled, gignens.

Moyse attribue, comme Sanchoniaton, l'invention des arts à la famille de Caïn: c'est Caïn qui bâtit la première ville; Jabel, l'un de ses descendans, sut le père des Pasteurs & de ceux qui demeurèrent sous des tentes, c'est - à - dire qu'il sut l'inventeur des tentes, sous lesquelles il rassembla sa famille & ses troupeaux; Jubal, autre descendant de Caïn, inventa quelques instrumens de musique; Tubalcaïn ne sut point l'inventeur du fer, ni de l'airain, ni de la manière de les employer, qui avoit été trouvée avant lui, mais s'étant rendu plus habile que les autres dans cet art, il le persectionna, ce qui est exprimé par les termes hébreux: nous les ouvriers en airain. Moyse a également parlé de ces hommes d'une grandeur & d'une sierté

extraordinaires, qui n'étant retenus ni par la religion, ni par la

vi, 4. Voulant exposer les causes qui attirèrent le déluge, il dit qu'il y avoit sur la terre des géans, qu'il qualifie d'hommes très-puissans & très-fameux dans l'antiquité; il indique aussir la corruption

bid. 2. générale répandue dans les mœurs: « Les hommes, dit-il, pre-» noient pour femmes toutes celles qu'ils vouloient. La malice des

Bid 5. » hommes, ajoute-t-il, étoit grande sur la terre, & toutes les pensées » de leur cœur étoient appliquées au mal; toute chair avoit corrompu sa voie, & toute la terre étoit remplie d'iniquités; » enfin l'oubli de Dieu & la négligence de son culte accompagnoient la dépravation des mœurs, ou plutôt ils en avoient été la source

& le principe.

Ces désordres, qui attirèrent la colère de Dieu sur les hommes, & qui le déterminèrent à purifier par un déluge la terre qu'ils avoient souillée par leurs crimes, sont avoués par Sanchoniaton. Dans la suite de ses générations, dont je viens de rendre compte, il reconnoît qu'il y avoit des hommes d'une taille extraordinaire & d'une sierté intolérable, ennemis du repos & de la paix, qui

faisoient la guerre à leurs propres frères, qui courant le pays. ne vivoient que de pillage, dont les femmes sans pudeur se prostituoient à tout venant, & qui oubliant ce qu'ils devoient à Dieu, lui avoient substitué ou du moins associé des mortels & des choles inanimées, auxquels ils rendoient un culte profane: mais Sanchoniaton passe sous silence l'effet que produisit cette dépravation, c'est-à-dire la punition qu'elle attira au genre humain: paroissant oublier que tous les descendans de Cain dont il a donné les générations successives, avoient péri dans l'inondation générale, il semble continuer sa race & l'étendre à des générations postérieures; il donne à Amynus & à Magus, qui le trouvent à la même génération que Noé, & qui doivent avoir été engloutis dans les eaux, deux fils, Misor & Sydyk. auxquels il dit que l'on est redevable de la manière de faire le sel; mais je soupçonne qu'il y a dans cet endroit de Sanchoniaton quelque déplacement, auquel la perte de l'original ne nous permet point de remédier, quelque sensible qu'il soit.

Quoique Sydyk ou Sydek, le juste, soit l'épithète que Moyse donne à Noé, le Sydyk de Sanchoniaton ne doit point être confondu avec ce Patriarche. Noé, selon Moyse, est à la dixième génération, & le Sydyk de l'auteur Phénicien, dans le fragment qui nous reste de lui, est à la onzième. Ce que nous lisons dans le même fragment, oblige de le faire descendre encore plus bas: ce Sydyk nous y est donné comme frère de Misor; or Misor est le même que Mitzraim, dont, selon Moyse. Cham fils de Noé étoit le père. Sanchoniaton en convient dans la suite; car donner, comme il le fait, Taaut ou Hermès pour Ap. Ens. pragi fils & successeur de Misor, c'est nous assurer que Misor est le Ev. 1, 200 même que Mitzrajm ou Menès, le fondateur de la monarchie Egyptienne, à qui Thoth ou Athotès succéda. Dans un autre endroit, Sanchoniaton nous dit qu'Isris étoit le frère de Kna. Isris n'est point distingué de Mitzraïm, ni Kna de Canaan: or Mitzraim & Canaan, fils de Cham & petits-fils de Noé. sont à la douzième génération; ils ne peuvent donc être placés à la onzième, ni être nés d'Amynus ou de Magus, qui se trouvant à la dixième, ont dû périr dans les eaux du déluge. Sanchoniaton

Cij

affigne en effet une autre origine à Misor; dans un autre endroit du fragment, il lui donne, non Magus ni Amynus pour père, mais Cronos, qui étant allé, dit-il, dans le pays du midi, donna toute l'Egypte au dieu Taaut, pour lui en faire un royaume qui lui appartînt en propre: ce Gronos est le même que Misor, puisqu'il avoit dit auparavant que Taaut avoit été le fils de Misor. Cronos, père de Taaut, n'étoit point fils d'Amynus ni de Magus; Ap. Ess. prap. son père se nommoit Cronos comme lui, & étoit fils d'Ouranus: or Ouranus, père de Cronos premier, & grand-père de Cronos second, père de Misor & de Sydyk, se trouve, en remontant, au même degré qu'Amynus & que Magus, & ne doit point être distingué de Noé, qui étant à la dixième génération, survécut au délattre du genre humain. Sanchoniaton fait assez connostre que cet Ouranos n'étoit point de la ligne de Caïn, puisqu'il n'indique aucun de ses ancêtres, & qu'il se contente de marquer d'une manière vague le temps où il vivoit. De ces observations il résulte assez clairement, comme il me semble, que Misor & Sydyk son frère ne peuvent être placés à la onzième génération; qu'ils n'étoient point fils d'Amynus ni de Magus, & par conséquent que le texte du fragment qui les fait descendre immédiatement de l'un ou de l'autre, a été déplacé, ou qu'il a souffert quesque altération. J'ai ajouté que cet Ouranos, qui est à la même génération que Noé, ne doit point être distingué de ce Patriarche, qui seul avec **la famille fut lauvé des eaux du déluge. Sanchoniaton lemble** nous conduire à le penser, en donnant à cet Ouranos un nom presque synonyme à celui qui est donné par Moyse au Patriarche. Can. 12, 20. L'historien sacré dit que Noé étoit un homme de la terre, attaché à la terre & à la culture : אש האדקה ifch haadama, vir terra, que les Septante ont rendu par ailemnos rempros, & la Vulgate par vir agricola. Sanchoniaton de même, en parlant d'Ouranos, l'appelle 'Strycos, qui fignifie aussi un homme terrestre, occupé de la terre, appliqué à la cultiver.

Ap. Eus. prap. Ev. 1, 10.

> Sanchoniaton changeant de ligne pour la suite de ses générations, auroit dû nous indiquer la cause qui l'y obligeoit; & il n'auroit pu nous en donner d'autre que la destruction du genre humain par le déluge, auquel il n'y eut que Noé, le même

qu'Ouranos, qui ait échappé avec sa famille; il n'en fait cependant aucune mention. Son silence est-il affecté, ou bien n'a-t-il point parlé du déluge, parce qu'il n'en avoit rien trouvé dans les monumens qui lui avoient servi de mémoires pour composer son histoire? c'est ce qu'il n'est pas possible de décider. Quoi qu'il en soit, on ne peut conclure du silence de Sanchoniaton, ni de celui des mémoires qu'il avoit consultés, que cet évènement funeste ait été ignoré des Phéniciens; le souvenir s'en étant perpétué par-tout, il n'est point à présumer qu'il leur ait été inconnu.

Il étoit configné dans les annales des Chaldéens, où on lisoit que Xisuthrus, qui étoit à la dixième génération depuis Alorus. Ap. Esf. Grac. que ces peuples disoient avoir été le premier homme, sut averti Scalig. p. 8. en songe que le monde alloit périr par un déluge. & qu'il recut ordre de construire un vaisseau, d'y entrer avec sa famille & ses amis, d'y faire entrer aussi des oiseaux & des bêtes à quatre pieds. & de se munir de toutes les provisions nécessaires; que Xisuthrus se conforma à cet ordre, & qu'il sit exactement tout ce qui lui avoit été prescrit; que le déluge survint & inonda la terre. & que les eaux commençant à décroître, il fit fortir de son vaisseau quelques oiseaux, qui ne trouvant point de quoi se nourrir, ni où se reposer, revinrent au vaisseau; que quelques jours après, il lâcha de nouveau ces oileaux, qui revinrent encore, mais les pieds chargés de boue; qu'il les lâcha une troisième fois, & qu'ils ne revinrent plus, ce qui fit comprendre à Xisuthrus que les eaux étoient retirées; qu'alors il défit quelques planches de son vaisseau, & que regardant autour de lui, il s'aperçut qu'il étoit sur une montagne. Peu de temps après, lui, sa femme & le pilote qui les avoit conduits, sortirent du vaisseau, & après avoir sacrifié aux Dieux, ils disparurent de manière qu'on ne les vit plus depuis. Ceux qui étoient dans le vaisseau, en sortirent quelque temps après, & les ayant cherché inutilement, ils allèrent dans le pays où fut depuis bâtie Babylone. J'ai observé dans un de mes Mémoires sur les Indiens, que le souvenir de ce même évènement s'étoit conservé chez ces peuples, & que les fables dont ils l'avoient surchargé, n'empêchoient point qu'on ne le reconnût.

Suid. Nárra-

Un proverbe commun dans la Grèce, retraçoit le souvenir de cette ancienne inondation. Pour exprimer un évènement fâcheux de la plus haute antiquité, les Grecs nommoient le temps Steph. I'noviov. d'Annacus. Cet Annacus, disoient-ils, étoit un Roi plus ancien que Deucalion, qui ayant été averti qu'après sa mort, tout le genre humain périroit par un déluge, voulut porter les contemporains à fléchir la colère des Dieux; il les assembla dans un temple, pour détourner par leurs prières & leurs larmes, le malheur dont ils étoient menacés; l'oracle les assura que ce défastre seroit différé jusqu'après sa mort. Bochart, qui a remarqué Phaleg. 17, 13. que l'Annacus des Grecs est le même que le patriarche Hénoch. dont il est parlé dans la Genèse, ajoute que ce que les Grecs disent avoir été différé jusqu'après la mort d'Annacus, n'est arrivé qu'après celle de son fils, qu'ils auront confondu avec lui; en effet, le nom sous lequel le fils d'Hénoch est connu. a un rapport marqué avec la destruction du genre humain par le déluge, qui n'arriva qu'après sa mort. Mathusala, ou selon l'hébreu. מתושלם methou scelach, dont la traduction littérale est mortuo illo entissio, indique que sa mort sut l'époque du déluge. & que lorsqu'elle arriva, les cataractes du ciel furent ouvertes pour inonder la terre. In meth signifie moriens ou mortuus:

UII, p. 429.

Outre ce proverbe, il régnoit dans la Grèce une ancienne Plat. de Legib. tradition que Platon nous a conservée, suivant laquelle tout le genre humain avoit péri dans un déluge, à l'exception de quelques pâtres, qui retirés sur le sommet des montagnes, avoient repeuplé le monde. Il y avoit de plus en différens pays, des fêtes & des cérémonies qui rappeloient chaque année, la mémoire de ce défastre; dans l'île de Samothrace, que l'on croyoit avoir été habitée avant le déluge, il y avoit sur les hauteurs, des autels,

ou est le pronom, ille, & n'y schalach veut dire laxavit,

Diod. Sic. v. qui y avoient été dressés, disoit-on, en mémoire de ce que 7. 423. l'île submergée par le déluge, avoit été délivrée de l'inondation. & l'on alloit une fois chaque année sur ces hauteurs, offrir aux Dieux des facrifices en mémoire de ce bienfait. Les premières habitations des différens peuples sur les montagnes, les principaux

milit, emilit, d'où שַׁלָּח (chileach, ou חַלָּשׁי emissio.

temples placés sur les hauteurs, & le culte religieux rendu sur les leux élevés, n'ont point d'autre cause que cet évènement. Les hommes échappés à l'inondation, craignirent long-temps de descendre dans la plaine, & ayant dans les premiers temps, rendu leurs actions de grâces sur les montagnes, ils se sont accoutumés à les regarder comme des lieux facrés & plus propres au culte

religieux qu'ils devoient à Dieu.

Enfin, toutes les circonstances avec lesquelles on racontoit dans la Grèce & ailleurs, les déluges d'Ogygès & de Deucalion. ne pouvoient convenir à ces inondations particulières, que le laps des temps avoit fait confondre avec une plus ancienne, dont le souvenir, quoiqu'obscurci, n'étoit point entièrement perdu. Le déluge d'Ogygès avoit, disoit-on, duré neuf mois, ce qui est précisément la durée de celui qui arriva du temps de Noé. Les Anciens parlent de ces inondations, non comme particulières à l'Attique & à la Thessalie, mais comme répandues par-tout. Platon les suppose générales; Varron & Pline s'expriment de manière à les faire juger telles, & ce dernier les étend jusqu'en Plin. 171, 14. Italie. Les détails particuliers de celui de Deucalion, ne diffèrent en rien de ceux qu'on lit dans la Genèse. Deucalion nous est représenté dans les auteurs grecs & latins, comme un homme Ovid. Met. 1; de bien, que sa piété empêcha de périr avec le reste du genre humain: averti de la destruction dont les hommes étoient menacés, il fit construire une arche, dans laquelle il se renferma avec sa femme & ses enfans; des animaux de toutes espèces, deux de chacune, y entrèrent avec lui; les eaux étant survenues avec abondance, & couvrant toute la terre, l'arche sut portée Steph. Hapsur une montagne, où elle s'arrêta; quand les eaux furent baissées, il lâcha une colombe, pour reconnoître l'état de la terre, & anim. p. 1783. savoir s'il étoit temps de sortir de l'arche dans laquelle il étoit renfermé; cette colombe alla & revint jusqu'à ce que les eaux fussent entièrement retirées; enfin, lorsque le déluge sut passé, Deucalion sortit de l'arche, dressa un autel, & offrit un sacrifice, Syr.p. 1060. pour remercier les Dieux de la conservation. C'est par ce Deucalion que le genre humain a été réparé, & tous les hommes Ovid. Met. 1, descendent de lui, parce que tous ceux avec lesquels il avoit Luc. de Dea

vécu, avoient été engloutis dans les eaux : car les Anciens prétendoient que ce déluge n'avoit point été particulier à un pays. Tout, disoient-ils, avoit été submergé, & ce n'étoit que dans l'arche que s'étoient conservées l'étincelle & la semence qui avoient servi au renouvellement de l'espèce humaine. Enfin, ils attribuoient ce défastre à la dépravation de ceux qui étoient alors sur la terre. Ils se portoient à toutes sortes de crimes, ils violoient la sainteté des sermens, ils resusoient d'exercer l'hospitalité, & ils rejetoient avec dureté les prières des milérables qui s'adressoient à eux, ce qui leur attira le malheur qui les fit périr. Ces récits sont trop semblables dans toutes leurs parties, à celui que nous tenons de Moyse, pour qu'il soit nécessaire d'en faire le parallèle. Mais comment les Grecs ont-ils pu être instruits de ces détails. s'ils étoient inconnus aux Phéniciens & aux Égyptiens, de qui ils tenoient toutes leurs connoissances?

On veut cependant que les Égyptiens n'aient rien su du déluge

Plas. in Tim. arrivé au temps de Noé. Ceux qui conversèrent avec Solon. ... voulurent, à la vérité, lui persuader qu'il n'en étoit pas de seur pays comme des autres contrées de la terre. & qu'ils n'avoient rien à craindre des inondations, parce qu'il ne pleuvoit point en Égypte. C'étoit effectivement ce que pensoient quelques Égyptiens, mais ce n'étoit point un sentiment généralement reçu; Diodo. p. 7. il y en avoit parmi eux qui croyoient que lors du déluge de Deucalion, tous les animaux ou êtres vivans de l'Égypte avoient péri dans les eaux, & que le sol de l'Égypte, auquel ils attribuoient cette propriété, les avoit reproduits. Le Deucalion dont ils parloient, n'étoit point sans doute le roi de la Thessalie, parce que l'Égypte ne put souffrir de l'inondation qui arriva sous ce Prince. C'étoit Noé auquel ils donneient ce nom; & il y a lieu de croire que le déluge arrivé sous ce dernier, avoit été connu dans les premiers temps, non-seulement de ceux dont je parle, mais aussi de toute la nation. Un hiéroglyphe anciennement en usage dans ce pays, ne paroît point avoir une autre origine. Lorsque les

> d'un oracle, étoit revenu d'une grande maladie, ou qu'il étoit échappé à la mort, ils peignoient un pigeon tenant dans son bec

Hon. Apol. 11. Égyptiens vouloient exprimer qu'un homme après la réponse

iné branche de laurier. Horus-Apollo dit qu'ils avoient imaginé cette peinture, parce que le pigeon malade portoit des feuilles de kurier dans son nid; mais cette observation étant fausse. & ne rendant pas même une raison suffisante de l'hiéroglyphe, on est obligé de donner à cet usage une autre origine; & quelle autre est plus vraisemblable que le souvenir de ce qui étoit arrivé à Noé, à qui Dieu avoit promis qu'il survivroit à la destruction du genre humain. & qui fut averti de la cossation du déluge par le retour de la colombe portant à son bec une branche d'arbre?

Ce même évènement devoit être configné dans les monumens de la nation Phénicienne, puisque ceux qui les avoient consultés pour écrire son histoire, en avoient fait mention. De ce nombre étoit. comme nous l'apprenons de Josèphe, Hiéronymus l'Égyptien; qui avoit écrit sur les antiquités Phéniciennes. Le culte que ces Phéniciens, comme tous les autres Syriens, rendoient aux Divinités auxquelles étoit confacré le temple d'Hiérapolis, leur rappeloit annuellement le souvenir de ce jugement que Dieu avoit exercé sur tous les hommes. On attribuoit, selon le rapport de Lucien, Luc. de Dea la confiruction de ce temple à Deucalion de Scythie, sous lequel étoit arrivé le déluge. Il avoit été bâti sur une ouverture que l'on disoit s'être faite à la terre, & par laquelle toutes les eaux dont elle avoit été couverte, s'étoient écoulées. En mémoire de cet heureux évènement, non-seulement les Prêtres de ce temple, mais encore des gens de tous pays, des différentes provinces de la Syrie, de l'Arabie, d'au-delà de l'Euphrate & d'autres contrées, ldem, ibidem à alloient deux fois l'année à la mer, y puisoient de l'eau qu'ils " apportoient à Hiérapolis, & la répandoient dans le temple, où elle se perdoit dans la terre par l'ouverture en question; cette cérémonie, disoient les dévots, avoit été instituée par Deucalion même, pour perpétuer le souvenir du malheur arrivé au genre kumain, & celui de sa délivrance. Dans le lieu le plus secret du temple, où il n'étoit permis qu'à peu de Prêtres d'entrer, il y Idem, ibidem avoit trois statues d'or: celles des côtés représentoient des per- 10701 sonnages assis; la première, à laquelle Lucien donne le nom de Junon, étoit portée par des lions; & la seconde, qu'il nomme Tome XXXVI.

Jof. Antig. 13

Luc. de Dea

Jupiter, parce qu'il y avoit recommu les traits avec lesquels on a. coutume de représenter ce Dieu, étoit sur des taureaux : cette dernière statue ne portoit point cependant le nom de Jupiter, elle en avoit un autre, que Lucien ne dit point, parce qu'apparemment les Prêtres le tenoient secret. Celle qu'il appelle Junon. avoit, dit-il, quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune. de Rhéa, de Némélis & des Parques; d'une main elle tenoit un sceptre, & de l'autre une quenouille; sa tête étoit surmontée d'une tour, & couronnée de rayons; elle étoit revêtue d'un celte, espèce Helych. Ke- d'habillement qui ne se donnoit qu'à Vénus céleste. Entre ces deux statues étoit une troisième statue aussi d'or, qui n'avoit point de Luc. de Dea nom particulier. & qu'on appeloit simplement la statue. Les uns disoient qu'este représentoit Bacehus, d'autres Deucation, & quelques-uns Sémiramis, parce qu'elle avoit une colombe d'or: sur la tête. On portoit cette statue du milieu deux sois l'année à la mer, lorsqu'on alloit y puiser l'eau que l'on apportoit dans le temple. La statue à laquelle Lucien donne le nom de Junon, quoiqu'elle n'eût aucun attribut particulier qui pût faire juger qu'elle appartînt à cette Déesse, ne pouvoit représenter ni la Lune, nila planète connue sous le nom de Vénus, parce que les Syriens-12. 16. ne faisoient point de simulacres des astres, qui étant visibles à tout le monde, n'avoient pas besoin de représentations. Le Soleil même, auquel ils rendoient un eulte particulier, n'avoit point de statue chez eux; ils se contentoient de placer son trône à l'entrée. de leurs temples. Le ceste ou l'habillement dont étoit revêtue cette première statue dont parle Lucien, étant, selon la remarque dumême auteur, particulier à Vénus céleste, j'en conclus que cette. statue représentoit Astarté, déesse Phéniciens comme des Syriens, à laquelle les Grecs ont donné les noms d'Obeana & Cic. de Nat. d'AgegNern: cette Assarté étoit Syrienne, selon Cicéron, & même Phénicienne, puisque cet auteur la fait naître à Typ. Sanchoniaton, qui en fait mention, la fait régner en Phénicie, & dit que pour marque de sa royauté, elle avoit sur sa tête celle d'un taureau; mais le symbole avec lequel elle est plus communément représentée sur les médailles & les autres monumens Phéniciens. est celui d'une tour dont la tête de la statue du temple d'Hiérapolis

Etat chargée. Le personnage représenté par cette première statue. une fois connu. il n'est point difficile de distinguer celui que la seconde représentoit : c'étoit sans doute Cronos, dont Sanchoniaton nous apprend qu'Astarté avoit été la femme. Quant au Deucalion représenté par la statue du milieu, ce ne pouvoit être celui des Grecs, qui ne devoit point être connu en Phénicie, & dont le déluge ne s'étoit point étendu jusqu'à ce pays. Lucien en convient, en nous avertissant que le Deucalion du temple d'Hiérapolis étoit de Scythie: ce Deucalion de Scythie ne doit point être distingué de Noé, auquel les Phéniciens, après l'avoir mis au nombre de leurs Dieux, avoient donné un nom que les Grecs out rendu dans leur langue par celui d'O'upgeros. La colombe d'or que l'on voyoit sur la tête de cette statue du milieu. indiquoit que c'étoit ce Patriarche que les Syriens avoient voulu représenter. La Scythie que ces peuples lui donnoient pour patrie, ne s'oppose point à cette identité. Outre la Scythie près du Palus Méotide & du Pont-Euxin, il y avoit un autre pays qui a porté ce nom anciennement: ce pays étoit situé près de la Bactriane, entre la mer Caspienne à l'occident, & le mont Imaiis à l'orient, où étoient les Saces, à qui Hérodote donne le nom de Scuthes, & qu'il fait voisins des Bactriens. Les Syriens p. 463. purent donner à Noé ou Deucalion ce nom de Scythe, parce qu'ils croyoient que c'étoit sur le mont Imaiis que l'arche s'étoit unétée; & cette croyance ne seroit pas difficile à concilier avec Moyle. Cet auteur sacré dit que les hommes, pour aller de Gon, XI, 24 l'endroit où l'arche s'étoit arrêtée dans le pays de Sennaar, partirent de l'orient, ce qui convient mieux au mont Imaiis ou à quelque montagne voiline, qui étoit réellement à l'orient de la Chaldée, qu'aux montagnes de l'Arménie, où la plupart des interprètes placent l'Ararat (b) nommé par Moyle. Quelque

Herod. VII.

(b) Genes. VIII, 4. Requievitque aca mense septimo, vigesimo septimo die mensis, super montes, montes Armenia. ארים , al Hanci Aranach, Sai te on te A exper. Ce texte, dans l'hé-bren de dans la version des Septente, me dit point que ces miputagnes fusicot situées en Arménie, mais seulement que l'arche fe repofa fur des montagnes qui furent depuis appelées Ararath. Ce repos de l'arche dur ses montagnes, que l'autour sacré place à l'orient du canton de Sennaar, est peut-être ce qui leur a fait donner ce nom par Moyle;

jugement que l'on porte de ce sentiment particulier, il doit être certain que les Phéniciens, qui adoroient les divinités révérées dans le temple d'Hiérapolis, & qui affistoient aux cérémonies qui s'y pratiquoient, ne pouvoient ignorer le déluge arrivé au temps de Noés

Sanchoniaton déclarant avoir pris tout ce qu'il a écrit de l'origine des choles, dans les mémoires que Taautus avoit laitlés, on pourroit conclure affez legitimement qu'il n'y avoit rien trouvé sur le désuge; mais on auroit tort d'inférer que Taautus avoit gardé le silence sur un évènement aussi digne d'être transmis à la postérité. Lorsqu'ils furent consultés par l'auteur Phénicien. il v avoit déjà long-temps qu'ils avoient été altérés, soit par le retranchement de choses contraires au système de religion que les înterpolateurs avoient voula établir, soit par l'addition de ce qu'ils avoient jugé favorable à leurs vues. Ce docteur des Phéniciens & des Égyptiens, avoit, comme tous les Anciens, écrit d'une manière simple & concise, les saits dont il avoit cru devoir instruire la postérité, & les enseignemens qu'il avoit jugés nécessaires au peuple. Lactance prétend que dans ses écrits il avoit établi la majesté d'un seul Dieu souverain, & cette prétention est d'autant plus probable que les Savans ou les Prêtres en Égypte. malgré la corruption du culte populaire, conservèrent de Dieu des sentimens dignes de la majesté, qu'ils communiquèrent aux Philosophes qui viment s'instruire à leur école. Les faits étoient écrits avec la même simplicité; on le voit par ce que Sanchoniaton rapporte d'un en particulier. « Lorsque Cronos alla, dit-il, vers • le sud. il établit Taautus sur toute l'Égypte, & les Cabires dressèrent des mémoires de cet évènement. » Tels étoient les premiers écrits des hommes, de simples mémoires de ce qu'ils faisoient, & des enseignemens courts & précis; mais sorsque le goût des fables & du merveilleux eut commencé de se répandre. & qu'on se sut laissé aller aux spéculations physiologiques, on

Lactant. de falfit Beigi1, 6

> comme on lit dans le samaritain, paroît composé de הרר, harar, ou חרר, har, mons; & de וויס, natha, projecit, con-

ear CTM, ararath, out TTM, kararath, fi jecit, ou TTM, iarath, divertit, declinavit, oberravit; de lapfus est: ce qui signifieroit les montagnes sur lesquelles l'arche sus jetée ou portée par les eaux.

cut les embellir en exprimant allégoriquement ce qui avoit été dit dans des termes simples, & en le surchargeant des principes d'une fausse philosophie. On peut le recueillir de Philon de Byblos, qui se plaint de ce que ceux qui étoient venus depuis, Ap. Ens. prape avoient tourné en allégories tout ce qui avoit été dit des Dieux, & avoient donné à tout des explications physiques. Sanchoniaton reproche au fils de Thabion, qu'il dit avoir été le plus ancien Hiérophante de la Phénicie, d'avoir altéré de cette manière les Ibid. 101 mémoires que les Cabires avoient dressés par l'ordre de Taautus, & il accuse de la même infidélité ceux qui étoient venus depuis. Taut, dit-il encore ailleurs, avoit écrit sur la religion d'une bid. manière opposée à la superstition du vulgaire; plusieurs siècles après, Syrmubélus & Thuro entreprirent de dégager sa théologie des allégories dont on l'avoit apparemment surchargée dans l'intervalle. Il convient enfin qu'il n'étoit pas facile de discerner les faits véritables qui pouvoient s'être conservés dans les mémoires de Taaut, des fictions & des fables qu'on y avoit ajoutées. Ces additions ou interpolations ne pouvoient point se distinguer ailément, parce qu'on attribuoit à Mercure ou Taaut, tout ce qui avoit été écrit par les Savans, sur quelque matière que ce fût, lamble de My lorsqu'il avoit été approuvé par ceux qui avoient le droit d'en juger. Sanchoniaton attaché à la religion de son pays, n'a point soupconné que ce qu'il trouvoit de favorable à cette religion dans les mémoires qui portoient le nom de Taautus, y eût été inséré par des mains étrangères, & il l'a donné comme faisant partie. de la doctrine de celui qu'il regardoit comme le maître des Phéniciens.



## NEUVIÈME MÉMOIRE SUR LES PHÉNICIENS.

## Origine de l'idolâtrie chez les Phéniciens.

## Par M. l'Abbé MIGNOT.

Mars 1768.

ANT que la tradition des vérités que j'ai exposées dans les deux Mémoires précédens, s'est conservée sans mélange & sans attération, les hommes ne se sont point écartés de ce qu'ils devoient à l'Etre suprême, la religion a subsisté dans sa pureté. & le culte a ésé aussi simple que les maximes sur lesquelles il étoit fondé; mais des hommes vains s'étant écartés de la route que leurs pères leur avoient tracée, avant perdu de vue la lumière qui devoit les guider, se livrèrent à de fausses spéculations & à des raisonnemens frivoles; prenant leurs propres imaginations pour des vérités incontettables, ils altérèrent la doctrine que leurs pères leur avoient transmile, & ils défigurèrent la religion dans laquelle ils avoient été élevés; se précipitant ensuite d'erreur en enreur, ils enfantèrent cette théologie monftrueuse qui sem à jamais le déshonneur de l'esprit humain.

L'origine de cette corruption du culte est attribuée à dissérens Incian de Dea peuples. Si l'on s'en rapporte à la plupart des auteurs Grecs. ce furent les Egyptiens qui les premiers introduissrent cette multiplicité de Dieux qui ont été adorés dans le Paganisme: mais les Éthiopiens leur disputoient cette honteuse prérogative, & ils prétendoient être les auteurs de la religion suivie en Egypte.

Lactan. 11. Lactance veut que l'on cherche la source de l'idolâtrie chez les Éus. prap. Eu. Cananéens; Eusèbe la trouve aussi chez le même peuple, qu'il ne distingue point des Phéniciens; mais le peu qui nous est connu de l'histoire ancienne, nous oblige de chercher ailleurs l'origine de l'idolâtrie. L'Égypte & la Phénicie ne paroissent point en avoir été infectées lorique Abraham voyagea dans l'un & dans l'autre pays.

Ouand ce Patriarche fot obligé par la famine, de descendre en Egypte, il y fut reçu sans aucune difficulté, & il ne paroît point de différence entre le culte des Egyptiens & celui qu'Abraham rendoit à Dieu. Pharaon & toute la maison surent frappés de grandes plaies, à cause de Sara qui avoit été enlevée; mais ce Prince averti, vraisemblablement en songe, qu'elle étoit la femme d'Abraham, facrifia sa pussion à l'ordre qu'il avoit reçu de la renvoyer, & témoigna par sa conduite, qu'il craignoit Dieu. & que cette crainte régloit ses actions. Il n'en sut pas ainsi. lorsque les Égyptiens surent tombés dans l'idolâtrie. Quand Joseph fut amené en Egypte, toute communication avec les Hébreux leur étoit interdite, ils regardoient comme une chose défendue. de manger avec aucun Hébreu, parce que leur religion n'étoit plus la même. Les noms donnés à quelques-uns des Princes qui ont régné en Égypte avant le voyage d'Abraham, & qui paroiffent être ceux de quelques - unes des fausses divinités qui y ont été adorées, ne prouvent point, suivant la remarque de M. Jablonski, que l'idolâtrie soit plus ancienne en Egypte. Athorés ; qu'Eratosthène a traduit par Epuoying, ne désignoit que celui qui avoit fait graver sur des colonnes les principes des arts. & des sciences qu'il avoit enseignés; Thoth, Thuoth ou Thuothi. dans la langue égyptienne, désignoit une colonne, non de toute espèce, mais celle sur laquelle on écrivoit quelque chose. Les Phéniciens avoient un terme semblable; MM, taouah, signavit. friplit, descripfit; d'où FIND, taouath ou thoth, scriptio, designatio, Ignum. Pemphos ou Semphos, l'un de ces Rois, tiroit son nomde Sem, Som ou Dsom, qui dans la suite sut donné à Hercule: mais ce nom ne désignoit que la grandeur, la force & la puissance... somme dans l'arabe, qui nous a confervé beaucoup de mots hébreux & phéniciens; 100, samo ou somo, être grand et élevé au-dessus des autres. Enfin le nom de Marès, interprété par Eratosthène don du Soleil, peut aussi-bien avoir été donné avants l'introduction de l'idolâtrie, que celui de Samfon, qui vient de 300, Schemesch, le Soleil, l'a été à un juge des Hébreux adorateur du vrai Dieu-

La religion des Cananéens ne paroît point différente de celle

d'Abraham; pendant tout le temps que ce Patriarche demeura chez eux il n'y fut point inquiété sur son culte, il fut au contraire toujours respecté par les habitans, qui le considérèrent comme un Prophète & comme un homme chéri de Dieu. Melchisédek, qui régnoit alors à Salem, & qui étoit un adorateur du vrai Dieu, le reçut & le traita comme un favori du Seigneur, ainsi qu'il paroît par la bénédiction qu'il sui donna. Abimélech, roi des Philistins à Gérare, étoit un Prince bon & vertueux, que Dieu daigna honorer de ses avertissemens immédiats, qui par sa prompte obéissance sit voir qu'il étoit un véritable serviteur de Dieu, & qui respecta toujours Abraham, parce qu'il étoit persuadé que Dieu étoit avec lui, & qu'il le bénissoit dans tout ce qu'il faisoit.

GER. AA, 31

Bid, XXXI.

Il n'en étoit pas de même de la Chaldée, puisque le faux culte qui s'y étoit déjà introduit avoit obligé Abraham d'en sortir. L'Astronomie, à laquelle ses habitans s'appliquèrent les premiers. occasionna la dépravation. Le mouvement non interrompu du Soleil, son éclat toujours brillant, sa chaleur vivifiante, les révolutions réglées de la Lune, & les influences de ces deux astres par rapport à la production, à la vie & à la conservation des animaux & des plantes, excitèrent leur admiration. Ils avoient entendu dire à leurs pères que Dieu avoit sait ces luminaires pour présider au jour & à la nuit, & le terme dont ils sesservoient pour exprimer la fin pour laquelle ils avoient été créés, marquoit une autorité & un empire: 700, maschal, qui est celui qui a été employé par Moyle, signifie dominari, dominium, imperium exercere; ils en conclurent qu'ils pouvoient & qu'ils devoient les regarder comme des ministres que l'Etre souverain avoit établis pour régir & pour gouverner ce monde sublunaire; & comme c'est honorer un Prince que de rendre des hommages aux Officiers qu'ilemploie, ils crurent ne point déroger à l'honneur ni au culte qu'ils devoient à Dieu, en les parageant avec ses créatures. Les progrès qu'ils firent dans l'Astronomie, & les nouvelles connoissances qu'ils acquirent dans cette science, au lieu de les ramener au point d'où ils s'étoient écartés, ne lervirent qu'à multiplier leurs erreurs & augmenter leurs superstitions; mais dans les commencemens ils me rendirent leur culte qu'au Soleil & à la Lune, qui furent les premiers

Digitized by Google

premiers objets dont ils furent frappés. Le Soleil fut chez eux le roi & le maître du ciel, & ils donnèrent à la Lune les titres de reine, de dame & de maîtresse. Ils communiquèrent à ces planètes, & à toutes les fausses divinités qu'ils adorèrent dans la suite, tous les noms dont leurs pères s'étoient servis pour désigner le Dieu véritable & unique qu'ils avoient adoré. El ou Elioun, nom qui exprimoit le Très-haut, sut donné à des créatures infiniment au-dessous de lui. Adonai & Baal, noms dont on s'étoit servi pour marquer le souverain domaine de l'Etre suprême, furent employés à défigner des êtres subalternes, qui n'avoient de mouvement & d'action que ce qui leur en avoit été communiqué par leur auteur. Schaddai, le Tout-puissant, devint aussi le nom des êtres les plus dépendans & les plus imparfaits. Cet exemple des Chaldéens a été imité par tous ceux qui ont suivi leurs égaremens; toutes les nations idolâtres appliquèrent à leurs faux Dieux & à leurs idoles, tous les noms qui dans leur première origine avoient été consacrés au vrai Dieu. Le nom de Jupiter, devenu si célèbre dans l'antiquité paienne, n'est que celui de Jehovah, qui caractérise l'essence de Dieu qui existe par lui-même, & par lequel seul tous les autres êtres peuvent exister. Ce nom se prononçoit & s'écrivoit autrefois Jao ou Jou; c'est ainsi que Diodore de Sicile appelle le Dieu de Moyse. L'oracle d'Apollon-Clarius, qui étoit de la p. 59. plus haute antiquité, nommoit, selon le témoignage de Macrobe, Macrob. le plus grand des Dieux Jao, Suivant Aulu-gelle, l'ancien nom Sirab, x111, de Jupiter étoit Jovis, qui ne diffère de Jao ou de Jou que par p. 442. la terminaison. Les Étrusques appeloient de même Jupiter Jove ou 12. Juve, &, en prononçant ce nom, ils y attachoient encore la même idée qu'il avoit représentée avant l'introduction de l'idolâtrie; ils le regardoient comme la première cause qui avoit donné l'être à tout ce qui existoit, le principe du mouvement & de la vie, le gouverneur & le modérateur de l'Univers.

Le culte rendu au Soleil, à la Lune & successivement aux autres astres, suppose qu'ils ne furent point regardés comme une matière deflituée de sentiment & de connoissance. La régularité de leurs mouvemens & leurs influences avoient fait croire, à ceux qui les adoroient, que dans chacun d'eux réfidoit une Intelligence qui Tome XXXVI.

Diod. Sic. 1, Senec. Nat.

prélidoit à son cours & qui dirigeoit tous les mouvemens. Cette doctrine de l'animation des aftres, née de très-bonne heure dans l'Orient, étoit admise par les Chaldéens. On voit, par le compte<sup>1</sup> que Diodore de Sicile rend de leur doctrine, que ces peuples étoient persuadés que les astres prenoient connoissance de ce qui se passoit dans le ciel; qu'ils étoient instruits de ce qui arrivoit sur la terre, & qu'ils observoient les actions des hommes, ce qui ne peut convenir à une matière brute: ils croyoient que douze Dieux. c'est-à-dire douze Intelligences, gouvernoient les douze signes du Zodiaque; & le même historien nous apprend que ces peuples pensoient que l'ordre & l'arrangement du monde venoit d'une Intelligence divine, & que tout ce qu'on voyoit dans le ciel & sur la terre étoit l'effet, non d'un mouvement fortuit ou nécessaire, mais de la fagesse & de la puissance des Dieux. Ces Intelligences motrices & directrices des astres étoient, selon la doctrine orientale. émanées du premier Etre; le culte qu'ils leur rendirent ne leur fit point oublier l'Etre souverain; seur crime sut de lui avoir associé des créatures dans les honneurs qui n'étoient dûs qu'à lui. Cette altération de la religion, dans la Chaldée, dut vraisem-

p. 64.

blablement sa naissance à Ninus, fondateur de l'empire d'Assyrie: Chron. Alex. il enseigna, dit-on, à ses sujets à adorer le sea, ce qui ne doit point s'entendre du feu commun & ordinaire, mais du feu élémentaire ou du Soleil, que les Anciens croyoient être, aussi-bien que les Étoiles, compolées de feu, opinion adoptée depuis par Phit. de plac. Thalès & par Empédocle. Cette époque de l'idolâtrie, dans la Chaldée, s'accorde avec ce que nous lisons d'Abraham; son histoire

prouve que le culte profane étoit déjà introduit dans ce pays Jef. XXIV. 2. Iorfqu'il y demeuroit. L'Ecriture nous apprend que Nachor & Tharé. père d'Abraham, avoient adoré des Dieux étrangers. Ce Patriarche est né l'an 1996 avant Jésus-Christ, la quarante-troissème année du règne de Ninus, peu de temps après la nouvelle ordonnance de ce Prince, dont l'exécution fut pressée avec tant de rigueur, par lui & par les successeurs, que ceux qui refusèrent de s'y conformer furent contraints de s'expatrier. Josèphe & les Orientaux parlent de la perfécution à laquelle Abraham fut exposé, & ils en racontent différentes circonstances : quoique plusieurs de ces circonstances

puillent être fabuleules, la perfécution est certaine. & confirmée par le témoignage d'Achior. Ce chef des Ammonites interrogé sur les Juiss par Holopheme, lui répond que ce peuple étoit Judith. V. 6. originaire de Chaldée; qu'il avoit habité dans la Mésopotamie. parce qu'ils ne vouloient point adorer les Dieux de leurs pères. qui demeuroient dans le pays des Chaldéens; qu'avant abandonné les cérémonies de leurs ancêtres, qui servoient plusieurs Dieux. ils n'avoient rendu leurs hommages qu'au seul Dieu du ciel, qui leur avoit commandé de sortir du pays & d'aller demeurer à Charan. Une erreur étant ordinairement la source d'une autre, les Chaldéens ne s'en timrent pas long-temps au culte du Soleil & de la Lune; la découverte de la planète de Mars, & les observations qu'ils firent sur son cours, les déterminèrent à lui décerner aussi un culte particulier; &, si l'auteur de la chronique d'Alexandrie est croyable, ils attèrent encore plus loin, car ils donnèrent le nom de cette planète à Thuro, successeur de Ninus, & après sa mort ils le révérèrent comme un dieu sous ce nom, y ajoutant celui p. 89. que dans les temps antérieurs ils avoient donné au véritable Dieu, Comp. p. 13. c'est-à-dire qu'ils l'appelèrent Baal atzar ou Bel atzar, le dieu Mars; car Baal ou Bel, dans leur langue, signifioit le Seigneur ou le Dieu, & Atzar étoit le nom par lequel ils désignoient la planète que nous appelons Mars.

La même cause a produit le même effet chez les Égyptiens: « Contemplant, dit Diodore, la forme de l'Univers, & admirant son ordre & la beauté, les Égyptiens furent saiss d'admiration à «P. 7. la vue du Soleil & de la Lune; ils regardèrent ces deux astres « comme deux divinités principales & éternelles: ce sont-là, dirent-ils, « les Dieux qui gouvernent le monde, qui entretiennent la vicissitude « des saisons, le printemps, l'été & l'hiver, dont le retour fixe & « immanquable fait l'harmonie & la beauté de l'Univers. Ces deux « divinités, ajoutèrent-ils, contribuent à la génération des êtres subal- « ternes; l'une leur communique l'esprit & le feu, l'autre leur fournit « la terre & l'eau, & toutes les deux leur donnent l'air: ainsi tout « naît & tout prend accroissement par les influences du Soleil & de « la Lune. » Bien-tôt après ils augmentèrent leur culte de celui des autres astres, & sur-tout de l'étoile du chien ou de la canicule,

Chron. Alex. Cedren. Hift.

Εij

à laquelle ils se croyoient redevables de la crûe du Nil qui sertilisoit leurs terres, & ils allèrent jusqu'à diviniser chacun des cinq élémens, l'éther, le seu, la terre, l'eau & l'air, qui, selon eux, constituoient le monde entier; comme les mains, les pieds, la tête & les autres parties du corps humain constituent l'homme.

Apud Syncel. [

Le docteur Schukford attribue ce changement de religion, en Égypte, aux spéculations de Suphis ou Souphis. On lit en effet, dans Manéthon, que ce Prince fut contemplateur des Dieux: 8705 ી પૂર્ણ હ જિન્ના તેમાં લોક ભાષ્ટ્ર દેશ કે ક્યારા Marsham a entendu ces mots de la présence des Dieux, dont ce Prince disoit avoir joui, & des conversations qu'il prétendoit avoir eues avec eux, comme Abraham, les autres Patriarches & Moyse en avoient eues avec Dieu: mais ce n'est point-là le sens des paroles de Manéthon: elles fignifient seulement que Souphis réfléchit sur la nature des Dieux, & cette explication est justifiée par ce qui suit, car Manéthon ajoute que ce Prince composa un livre sacré, c'est-à-dire qu'il fit graver le résultat de ses méditations, ou les prétendues découvertes qu'il avoit faites, sur des colonnes de pierre, de terre cuite ou de bois, car ce furent-là les premiers livres. La doctrine de ce Prince sut estimée en Égypte; on l'y reçut avec avidité. elle fut regardée comme le fondement de la religion, & l'on s'y conforma avec une exactitude extrême. Manéthon étant en Egypte y fit l'acquifition du livre qui la contenoit, comme de quelque chose de très-précieux; & Eusèbe assure que tous les Égyptiens suivoient la doctrine de Suphis. On lit, dans ce dernier auteur. que ce Prince avoit été un contempteur des Dieux, os une exales eis Oers yézorer; mais que s'étant repenti, il avoit écrit un livre sacré très-estimé des Égyptiens, qui en suivoient la doctrine. Marsham a observé avec raison que ce texte étoit fautif, & qu'il falloit s'en tenir à la leçon de Jules-Africain, qui ayant l'ouvrage de Manéthon sous les yeux, avoit copié ses propres paroles. comme il paroît par le texte même de l'auteur égyptien, dans lequel on lit: Suphis a été contemplateur des Dieux, & il a écrit un livre sacré, que j'ai acheté en Égypte comme une chose précieuse. Les spéculations de ce prince Égyptien ne différoient point, sans doute, du précis que Diodore de Sicile nous a donné de la doctrine

Digitized by Google

commune de l'Égypte. Ce furent, selon toutes les apparences, ces mêmes spéculations de Suphis, qui occasionnèrent la révolution dans la religion de ce pays; & je présume que ce fut à elles que ce Prince dût le nom qu'il porte dans Manéthon, & sous lequel il est inscrit dans les dynasties des rois de l'Égypte; car ce nom peut désigner un contemplateur: Toy, Tzaphah, dans la langue hébraïque signifie speculari, contempler.

L'époque de cette innovation, qui a eu des suites si fâcheuses pour la religion, ne paroît point difficile à fixer. Suphis, qui en fut l'auteur, est le second Roi de la quatrième dynastie de Manéthon, qui est la seconde des rois de Memphis. La première dynastie de ces Princes, en la comptant depuis Ménès, a duré, suivant les calculs de l'auteur Egyptien, deux cents quarante-huit ans, à quoi ajoutant les vingt-neuf années du règne de Soris. le premier de la dynastie suivante, & le prédécesseur immédiat de Suphis, nous avons l'an 277 ou 278 de l'ère de l'Égypte, qui ayant commencé l'an 2197 avant Jélus-Christ, fait concourir le commencement du règne de Suphis avec l'an 1920 avant l'ère Chrétienne, qui fut celui auquel Abraham revint de l'Égypte dans le pays de Canaan. La manière dont ce Patriarche avoit été reçu en Egypte, comparée avec ce qui se passa lorsque Jacob son petit-fils y descendit deux cents quatorze ans après, prouve assez clairement qu'Abraham ne trouva point de différence marquée entre la religion qu'il professoit & celle des Égyptiens; mais Suphis, qui monta cette même année 1920, sur le trône de l'Égypte, fit pendant le cours de son règne toutes les altérations qui changèrent l'objet & l'état de la religion de ce pays. Ce même Prince régna soixante - trois ans, & sa dernière année concourut avec l'an 1857 avant Jésus-Christ. Il résulte de ce calcul, que l'idolâtrie en Egypte est postérieure, au moins d'un siècle, à son établissement dans la Chaldée; car du commencement du règne de Ninus à celui de Suphis, on compte cent vingtfix ans.

Les Cananéens ou Phéniciens, conservoient encore le culte du vrai Dieu, comme il paroît par toute l'histoire d'Abraham, qui n'eut rien à souffrir à cet égard de la part des Cananéens,

ni de celle des Philistins, tant qu'il séjourna dans leur pays: mais ces peuples ne tardèrent point à adopter sur la religion. Les idées des Chaldéens ou Assyriens, & celles des Égyptiens. Les premières traces de ce changement dans la religion s'apercoivent chez les Héthéens, pendant la vie d'Isac: ce sut, à ce que je crois. cette corruption du culte religieux, qui fit dire à Rebecca, semme Gen. XXVII. d'Isac, que les filles de Heth lui rendoient la vie ennuverse. & que si Jacob en épousoit une, elle ne pourroit plus vivre. La même raison détermina Isaac à défendre à son fils de se marier avec une Cananéenne. Ce discours de Rebecca à son mari. & la défense d'Isac à son fils, sont de l'an 1760 avant l'ère Chrétienne, postérieurs par conséquent de cent soixante ans au commencement du règne de Suphis. & d'un siècle au moins à

l'établissement de l'idolâtrie en Egypte.

La religion fut corrompue chez les Canancens ou Phéniciens. de la même manière qu'elle l'avoit été dans la Chaldée, & qu'elle le fut depuis en Égypte; & la corruption fut occasionnée par le commerce fréquent entre l'un & l'autre peuple. Les Cananéens ou Phéniciens, adorèrent d'abord comme eux, le Soleil & la Ap. Euf. prap. Lune. Ils élevèrent leurs mains, dit Sanchoniaton, vers le Soleil: car ils crurent qu'il étoit le seul Dieu du ciel, & ils l'appelèrent pour cela Beellamen, ce qui signifioit dans leur langue le Seigneur du ciel. Regardant le Soleil comme leur Dieu, ils se tournèrent vers lui pour lui adresser leurs prières; de-là est venue la coutume chez presque tous les peuples, de se tourner vers le Soleil en priant. La Lune fut appelée chez eux Baalath, Belth. Malckak ou Melecheth, c'est-à-dire la Dame ou la Reine du ciel. Du culte du Soleil & de la Lune ils passèrent à celui des autres planètes, des étoiles & de toute la milice céleste. Sanchoniaton nous dit que Cronos fut confacré dans l'astre qui portoit le même nom, c'est-à-dire dans la planète de Saturne, ce qui n'a pu se faire qu'on ne fût déjà accoutumé à rendre un culte particulier à cette planète. Cette espèce d'idolâtrie des Cananéens est constatée par l'Écriture. Dieu voulant précautionner les Israëlites contre les Exad. XX, 4. cultes profanes qu'ils verroient pratiquer dans le pays où ils Deut. 1V, 19; alloient entrer, leur répète souvent la désense de faire aucune

Ev. 1, 1 0.

XXVIII, I.

Digitized by GOOGLE

Jerem. V 11.

image des choses qui sont dans le ciel, pour les adorer; & l'on trouve dans les Prophètes, de fréquens reproches de la part de Dieu aux Hébreux, de ce que se conformant aux usages de leurs voisms, ils adoroient la Reine & la milice du ciel. Ils étendirent aussi leurs hommages aux élémens auxquels ils rendirent un culte. Oulous, dit encore Sanchoniaton, confacra au feu & au vent Ap. Enf. prop. deux colonnes; il les adora & leur fit des libations du fang des bêtes qu'il avoit prises à la chasse. Les Carthaginois, Phéniciens d'origine, comptoient parmi leurs Dieux, le soleil, la lune, la terre, les fleuves, les prés & les eaux; dans le traité qu'ils firent avec Philippe de Macédoine, ils invoquèrent ces divinités comme témoins & garans des conditions qu'il contenoit.

Polyb. VII;

Diod. Sic. 1.

Phut. de Isid.

Les premiers objets qui paroissent avoir été consacrés à ces nouvelles divinités, sont les plantes & les arbres. En Égypte, selon le rapport de Diodore de Sicile, le laurier fut consacré à Apollon, le lierre le fut à Osiris, & cette dernière plante sut nommée dans la langue égyptienne, chenosiris, c'est-à-dire. suivant l'interprétation donnée par Plutarque, plante d'Osiris. Ce nom égyptien confirme ce que j'ai déjà répété plusieurs fois, que la langue égyptienne avoit beaucoup d'affinité avec la phénicienne : car dans celle-ci np, kane, kanah on ken, signisie une plante. & dans le syriaque אחספנים, mikenatho, qui a la même racine, désigne une plante verte, ce qui convient fort au lierre, que les Egyptiens choisirent pour être le symbole d'Osiris ou du Soleil. parce que conservant toujours sa verdeur, cette plante est plus propre qu'aucune autre à représenter cet astre qui ne change point. Les Phéniciens imitèrent encore les Egyptiens en ceci. Ils prirent, dit Sanchoniaton, les productions de la terre pour des Ap. Enf. prap. êtres sacrés; ils les estimèrent des Dieux & les adorèrent, parce qu'ils en vivoient, & que leur possérité devoit en vivre, comme ceux qui les avoient précédés en avoient vécu. La mercuriale fut par eux consacrée à Mercure, & ils l'appelèrent pour, asumes, Auduar. Diosc. d'un des noms qu'ils avoient donnés à ce Dieu, qu'ils regardoient Aniccosse. comme le serviteur & le ministre des autres; car la racine de ce nom est word, schemasch, ministravit. Ils consacrèrent aussi à Esculape le solanum ou la morelle, qu'ils appelèrent pour cette

Σπεύχιος.

\* Cè nom (era

'Auctuar. Diofe. raison, חציר השמוני , hhatzir ischemouni: חציר, hhatzir, en hebreur ou phénicien, signifie une plante: & noun, heschmouni \*, le huitième, est le nom qu'ils avoient donné à Esculape. Nous Mémoire sui- savons aussi par le témoignage de l'Ecriture, qu'ils consacrèrent des arbres & des bosquets à seurs divinités; c'est pourquoi Dieu ordonne souvent aux Israëlites, de couper & d'abattre les bois qu'ils trouveront ainsi destinés au culte de la religion dans le pays de Canaan. Cette superstition passa des Egyptiens & des Phéniciens à tous les peuples. Tous, selon le témoignage de Prodicus de Chio, divinisèrent non-seulement le soleil, la lune & les astres, Empiricus, adv. mais aussi les fontaines, les fleuves & généralement tout ce qui étoit utile à la vie de l'homme.

Cicer. de Nat. Deor. 1. Sexius Mashem VII, p. 311.

Le culte des animaux vint après celui des plantes; des raisons prétendues philosophiques l'introduissrent chez les Égyptiens: persuadés que la matière éthérée ou subtile, qui abondoit dans les astres, & qu'ils croyoient les rendre intelligens, résidoit aussi dans les plantes & dans les animaux, ils conclurent que ces différens êtres pouvoient aussi participer au culte qu'ils rendoient Diod. Sic. 1. aux astres; ils respectèrent jusqu'à l'adoration, suivant Diodore, plusieurs animaux, non-seulement pendant leur vie, mais encore après leur mort; comme les chats, les ichneumons, les chiens, les éperviers, les ibis, les loups, les crocodiles & plusieurs autres de différentes espèces. Le premier auteur de ce culte paroît avoir été Cæachus, roi d'Égypte: ce fut sous le règne de ce second Prince de la dynastie des Thinites ou Thanites, selon Manéthon, que l'on a réputés Dieux le taureau Apis à Memphis, le taureau Mneüis à Héliopolis, & le bouc à Mendès. Cæachus fut le second Roi de la seconde dynastie des Thinites de Manéthon. Boëthus, le premier Roi de cette même dynastie, prédécesseur immédiat de Cæachus, avoit régné trente-huit ans : ce nombre d'années joint aux deux cents soixante-trois ans qu'avoit duré la première dynastie, qui a commencé par Menès, nous donne l'an de l'ère de l'Égypte 30 r, qui répond à l'an 1896 avant Jésus-Christ, c'est - à - dire vingt - quatre ou vingt-cinq ans depuis le commencement du règne de Suphis, qui innova le premier dans la religion de l'Égypte. Ce mauvais exemple fut encore imité

P. 54.

p. 52.

par

par les Phéniciens, qui confacrèrent aussi des animaux à leurs divinités. La colombe fut sacrée dans Hiérapolis, où l'on suivoit les superstitions Phéniciennes; la vache le fut aussi, puisque les Porph. de Abst. Phéniciens se faisoient un scrupule d'en manger; plusieurs d'entre 11, p. 13 8. eux s'abstenoient aussi du poisson par la même raison; c'étoit peut-être 1d. ibid. p. 235; aussi par ce motif qu'aucun d'eux ne vouloit manger de la chair de porc. Ils avoient encore confacré des chevaux au Soleil, ou du moins leur figure : car lorsque Josas voulut purifier son royaume de toutes les traces d'idolâtrie que ses prédécesseurs, y avoient laissées, il est dit qu'il enleva les chevaux qu'ils avoient offerts au Soleil, & qu'il brûla les chars de cet astre. Les Égyptiens représentoient le Soleil faisant sa course dans une barque, au lieu que les Phéniciens la lui faisoient faire dans un char attelé de plusieurs chevaux. Il faut aussi compter parmi les animaux consacrés en Phénicie, le serpent qui y étoit regardé comme un symbole de la Divinité, à laquelle ils donnoient même son nom. Le culte de cet animal étoit commun aux Phéniciens & aux Egyptiens. On voyoit chez ces derniers, auprès de Thèbes, des serpens sacrés qui ne faisoient de mal à personne, & qu'après seur mort on enterroit dans le temple du Dieu auquel ils étoient consacrés; & dans une ville du même pays, qu'Élien appelle Mélite, on Æl. de Anima conservoit un serpent dans une tour, où il avoit des Ministres, des Officiers & un Prêtre destinés à le servir : il avoit une table sur laquelle étoit une coupe, dans laquelle on mettoit chaque jour, de la farine détrempée avec du miel, qui se trouvoit mangée le lendemain. Ce culte s'est répandu par-tout, & sur-tout dans la Grèce, où il a été vraisemblablement porté par les Phéniciens.

Quelque groffiers que l'on suppose les premiers hommes, on ne se persuadera point qu'ils aient pu être assez stupides pour regarder des êtres si inférieurs à eux, comme leurs Seigneurs & feurs Dieux. Le culte qu'ils rendirent à quelques animaux, ne se rapportoit point à ces animaux, mais à l'être dont ils les regardoient comme les symboles. Quelque persection, ou quelque qualité réelle ou imaginée, leur avoit fait croire qu'ils pouvoient leur servir à représenter leurs Dieux. Apis, chez les Egyptiens, Tome XXXV I.

Phu. de Isd. n'étoit considéré, selon Plutarque, que comme une image vivante p. 645.

d'Osiris. Ils s'imaginoient apercevoir dans le serpent, dans le chat. Wibid.p.678. dans l'escarbot ou dans les autres des qualités qui leur retraçoient les attributs de leurs Dieux, & qui représentoient, du moins obscurément, leur puissance, à peu près comme on voit l'image du Soleil dans un seau d'eau. Ces êtres vivans, qui avoient la faculté de voir, qui contenoient en eux le principe de leurs mouvemens.

qui pouvoient discerner ce qui leur convenoit de ce qui leur étoit Mibid.p. 680. nuisible. & qui participoient, disoient-ils, en quelque chose à cette Providence qui gouverne le monde, leur paroissoient être plus propres à représenter la divinité & ses perfections, que des êtres

111, 12,

P. 128.

brutes & inanimés. Ce qui prouve, dit Eusèbe, qu'ils ne croyoient point que ces animaux fussent des Dieux, c'est qu'ils ne faisoient aucune difficulté d'immoler, dans leurs solennités, ceux qu'ils avoient consacrés, & que, selon le témoignage d'Hérodote, ils n'adressoient point leurs prières à l'animal, mais au Dieu dont il étoit le symbole. Les Phéniciens, qui n'étoient pas plus grossiers que les Égyptiens, ne s'étoient point formé d'autre idée de leurs animaux facrés.

Ces différens cultes furent suivis de celui des mortels qui s'étoient rendus recommandables pendant leur vie, des chefs des empires, des fondateurs des villes, des légissateurs, & de ceux qui avoient inventé les choses les plus nécessaires à la vie. Les honneurs qui leur furent rendus purent dans les commencemens n'être que civils, & n'avoir été établis que pour conserver leur mémoire, perpétuer la reconnoissance des services qu'ils avoient rendus au genre humain, & exciter parmi les hommes une noble émulation de se rendre utiles à la société; mais dans la suite, la réputation de ces hommes illustres s'étant accrue par l'éloignement des temps, on le persuada qu'ils avoient été d'une nature supérieure à celle du commun des mortels, & les honneurs que l'on étoit dans l'habitude de rendre à leur mémoire, furent insensiblement convertis en honneurs religieux.

Ce dernier culte est contesté par quelques Savans, qui ont prétendu que jamais les païens n'avoient imaginé que des mortels pussent devenir Dieux: ils ont même blâmé les premiers apologistes

de la religion Chrétienne, d'avoir attaqué le paganisme par cet endroit, comme si ces Docteurs n'avoient pas été mieux instruits que nous, des principes d'une religion qu'ils avoient professée avant que de se soumettre à celle de Jésus-Christ, L'opinion que les Dieux avoient été des hommes n'est, disent ces modernes, que le fruit de l'imagination d'Évhémère, dont l'ouvrage souleva contre lui tout ce qu'il y avoit d'hommes sages & instruits; mais ces hommes lages & instruits n'étoient que quelques Philosophes, qui ne pouvant digérer l'affemblage monstrueux des fables extravagantes du paganisme, qu'ils n'avoient pas le courage d'abandonner ouvertement, & qui, honteux des reproches qu'on leur faisoit des crimes de leurs Dieux & de la bizarrerie de leurs différens cultes, cherchèrent à étayer une religion qui ne pouvoit le soutenir & qu'ils ne pouvoient plus défendre. Ils prétendirent qu'on les accusoit mal-à-propos de rendre leurs hommages à des hommes qui avoient été sujets aux mêmes passions qu'eux, & qui étoient ensévelis dans la poussière des tombeaux. Pour rendre leur défense plus plausible, ils prétendirent que toute la mythologie païenne étoit allégorique, & ils essayèrent d'en donner des explications. L'époque de ces explications allégoriques n'est pas aussi ancienne que l'établissement universel de l'idolâtrie; Zénon de Citium. chef de la secte des Stoiciens, mort la première année de la CXXIX. Olympiade, c'est-à-dire deux cents soixante-trois ans avant Jélus - Christ, est le premier qui y ait eu recours (a), Euseb. Chront environ trente-cinq ou quarante ans après la publication de l'ou-craix. vage d'Évhémère (b). Ce Philosophe ne persuada point tous ses disciples (c); Persée, l'un d'entre eux, continua de penser (d),

Eufeb. Chron)

(a) Cicero, de Natur. Deor. 111, Magnain molestiam suscepit & minime necessariam primus Zeno, post Cleanthes, deinde Chrysippus, commentitiarum fabularum reddere rationem.

(b) Évhémère étoit contemporain d'Antipater & de Cassandre, rois de Macédoine, dont le dernier mourut l'an 298 avant J. C.

(c) Cic. Tuscul. quæst. 1. Sed qui nondum ea quæ, multis post annis, tractari cæpissent, physica didicissent, tantum sibi persuaserant quantum natura admonente cognoverant, rationes & causas rerum non tenebant, visis quibusdam sape movebantur hisque maxime noclurnis, ut viderentur ii qui vità excesserant, vivere.

(d) Id. de Nat. Deor. I. Perseus ejusdem Zenonis auditor eos dicit esse habitos Deos, à quibus magna utilitas ad yitæ cultum effet inventa.

Fij

Deer. 1.

comme tous l'avoient fait avant son maître & avant lui, que les Cicer. de Nat. honneurs divins avoient été déférés à ceux qui avoient inventé les choses utiles à la vie. D'autres adoptèrent le système de Zénon, mais les différentes routes qu'ils suivirent. l'opposition entre eux & les contradictions dans lesquelles ils tombèrent, convainquirent tous les bons esprits de la fausseté de leurs principes, & jetèrent un nouveau ridicule sur la religion au secours de laquelle ils avoient dessein de venir. Il résulta de leurs diverses tentatives, encore plus clairement qu'auparavant, que la théologie païenne n'avoit pas été le fruit des méditations de gens sages & raisonnables, qui en eussent tracé le plan & qui eussent dirigé ses différentes parties. Le paganisme n'ayant été enfanté que par l'ignorance & entretenu par la superstition, ce que les Philosophes les plus subtils ont pu imaginer pour la défense, n'a servi qu'à dévoiler de plus en plus sa turpitude; & les plus sages ont pensé, avec Cicéron, qu'en voulant donner des explications sérieuses à des fables frivoles & ridicules. ils s'étoient donné une peine aussi inutile que fatigante. Leurs écrits ne convainquirent point les Savans, qui rejetèrent intérieurement la multiplicité des Dieux, & le peuple resta dans la persuasion que plusieurs de ceux auxquels il rendoit un culte religieux, avoient été du nombre des mortels.

'2d. ibid. 111.

soulevés contre l'écrit d'Évhémère? On ne le dira point sans doute du savant Ennius, qui en sit un si grand cas qu'il le traduisit en latin pour le faire connoître à les compatriotes, ni de quantité d'autres qui ont traité la même matière. & qui le sont proposé le même objet que lui. Leurs écrits sont à la vérité perdus, comme celui d'Evhémère, mais leurs noms sont parvenus jusqu'à nous.

Mais est-il vrai que tous les bons esprits de l'antiquité se soient

Arnol. 1. Nous savons que Patrocle, de Thurium, avoit dit que le tombeau de Saturne se voyoit en Sicile; que Nicagoras de l'île de Chypre,

145. Léontès de Pella, Théodore de Cyrène, Hippon & Diagoras, de Mélos, après les plus scrupuleuses recherches, avoient avancé que ceux auxquels on rendoit des honneurs divins n'avoient été que des hommes. Labéon avoit aussi écrit un livre sur les Dieux qui

avoient une origine mortelle, c'est-à-dire sur les ames humaines qui avoient été changées en Dieux. Comment le soulèvement contre

Evhémère auroit - il pu être général, puisqu'avant lui c'étoit un sentiment commun, que'des mortels avoient été mis au nombre des Dieux. & qu'après lui plusieurs ont encore répété la même chose? Hérodote opposant la religion des Perses à celle des Grecs, dit Hand, 1, p. 62. que les premiers n'avoient ni statues, ni temples, ni autels. & qu'ils regardoient comme des insensés ceux qui en élevoient, parce qu'ils ne pensoient point, comme les Grecs, que les Dieux fussent nés des hommes. C'étoit donc, au temps de cet historien, une opinion admise, du moins dans la Grèce, que plusieurs des Dieux qu'on y adoroit avoient été des mortels. Léon, prêtre d'Égypte contemporain d'Alexandre, disoit à ce Prince que les Dieux que Aug. de conf. l'on adoroit avoient été des hommes. Cette opinion, il est vrai, n'avoit point été celle des premiers habitans de ce pays, ils n'avoient adoré d'abord que les astres & les élémens: mais la communication avec l'Égypte & avec la Phénicie avoit fait changer leur système. de religion. Cicéron, à qui l'histoire de la religion de la Grèce ne pouvoit être inconnue, dit de même, que ce pays étoit rempli Cier. de Nat., de Dieux qui auparavant avoient été des hommes, & il fait une assez longue énumération de ces Dieux. Le ciet, dit-il dans un Idem, Tuscul. autre endroit, est presque entièrement peuplé de mortels déifiés. quast. 1, Si l'on consulte, ajoute-t-il, les monumens & les écrivains de la Grèce, on y trouvera que ceux que les nations les plus considérables adorent comme leurs Dieux, sont montés de la terre au ciel: & il en donne pour preuve, comme Évhémère, les tombeaux qu'on voyoit encore dans la Grèce, & les instructions que l'on donnoit à ceux que l'on initioit aux mystères; à qui l'on apprenoit, sans doute, que ceux que le vulgaire adoroit n'avoient été que des hommes semblables à exix; mais qui, par les services qu'ils avoient rendus au genre humain ou à leur patrie, avoient mérité les honneurs qu'on leur déféroit. Quelques-uns même des termes usités dans la Grèce pour désigner des temples & des autels, annoncent qu'on. ne les avoit regardés originairement que comme des tombeaux ou des lieux de sépulture. Enzos, qui dans le grec exprime un sépulcre. fignifie aussi, selon Hélychius & Suidas, un temple, & même l'adyum; ou le lieu le plus secret du temple, dans lequel la divinité

étoit censée résider. Tuncos, qui dans sa première acception ne signifie qu'un monument, qu'un tombeau, est aussi employé Lycophr. Cass. pour désigner un autel; Lycophron s'en sert pour exprimer l'autel d'Agamemnon, que les habitans de Sparte révéroient comme un Cic. de Nas. Dieu. C'étoit en effet, selon les témoignages de Persée, disciple de Zénon, de Cicéron, de Pline & de plusieurs autres, un usage qui remontoit à la plus haute antiquité, de consacrer la mémoire des Princes, des législateurs, & de ceux qui s'étoient distingués par des services considérables rendus à leur patrie, ou qui lui étoient devenus utiles par quelque invention nouvelle ou par quelque découverte avantageule. Cet ulage avoit son fondement dans la Cicer. de Nat. politique; on les avoit mis au rang des Dieux afin d'exciter entre Deor. 111. les citoyens une noble émulation, & de les porter, par l'espérance de recevoir de pareils honneurs, à tout entreprendre, & à s'exposer aux plus grands dangers pour le service de leur patrie. Qu'y avoit-il. en effet, de plus propre à encourager les Princes & les citoyens à procurer de toutes leurs forces l'avantage public, que de savoir qu'ils en seroient récompensés par l'immortalité! L'apothéose des légiflateurs affuroit l'exécution de leurs loix; les peuples persuadés que ceux qui leur avoient donné les loix sous lesquelles ils vivoient ctoient au nombre des Dieux, qu'ils s'intéressoient à leur maintien & qu'ils avoient le pouvoir d'en punir les infractions, s'y soumettoient plus facilement & s'y conformoient avec plus d'exactitude. Enfin Plutarque, quelqu'opposé qu'il paroisse au système d'Évhémère, est obligé de convenir, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il

y a eu des mortels élevés au rang des Dieux, & que l'on a décerné Plut. de Virt. les honneurs divins à quelques-uns de ceux, que dans les commen-

mul. 1.1,455 eemens on n'avoit révérés que comme des héros.

Ouelques modernes ont entrepris de disculper les Egyptiens de cette dernière espèce d'idolâtrie; ils ont voulu que tous les Dieux adorés dans cette nation ne fussent que des symboles, ou des représentations du Soleil, de la Lune, des astres & des élémens. Les historiens cependant nous donnent une autre idée du culte égyptien. Diodore de Sicile, qui avant que d'écrire son histoire Diod. Sic. praf. avoit parcouru la plus grande partie de l'Europe & de l'Asie. &

qui avoit vu la plupart des lieux & des monumens dont il a parlé dans son ouvrage, nous dit, après avoir rapporté ce que les Égyptiens racontoient de leurs Dieux célestes & immortels. qu'il y avoit aussi, selon eux, des Dieux terrestres nés mortels. qui par leur sagesse, ou par les biens procurés aux hommes, avoient Diod. Sic. 1, obtenu l'immortalité; que quelques-uns de ceux-ci avoient été Rois p. 8. dans l'Egypte même, & que de ces Rois les uns avoient eu des noms communs avec certains Dieux, c'est-à-dire que lors de leur apothéose on leur avoit donné les noms de ces Dieux. & que les autres avoient eu des noms particuliers. Il ajoute que les Egyptiens ont regardé comme les plus grands des Dieux ceux la ibid. p. 10. auxquels ils devoient leur nourriture, & que les bienfaits que l'Égypte avoit reçu d'Osiris, avoient mérité à ce Prince le nom de Dieu & le culte qu'on rend aux Dieux; que cet Osiris étant ld. ibid. p. 12. passé de la terre au ciel, Isis & Mercure lui avoient offert des facrifices, & qu'ils avoient institué des mystères avec des cérémonies secrètes en son honneur. Les Éthiopiens, qui prétendoient que les Égyptiens tenoient d'eux, comme de leurs ancêtres & de leurs auteurs, la plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages, vouloient aussi plupart de leurs loix & de leurs usages plupart de leurs loix & de le que ce fut d'eux qu'ils eussent appris à honorer leurs Rois comme des Dieux. Les Egyptiens étoient si peu opposés à ce genre d'idolâtrie, qu'il y en avoit parmi eux qui adoroient des hommes vivans. Un peuple qui prostituoit son culte à des brutes, étoit-il bien éloigné de rendre ses hommages à la plus noble des créatures? Ils rendent, dit Porphyre, des honneurs divins à un homme: ils Lui offrent des sacrifices & font brûler sur l'autel la victime entière. de manière que ni lui, ni ceux qui sont présens n'y participent. Le bourg de l'Égypte, où ce culte singulier se rendoit, est nommé Anubis dans quelques exemplaires de Porphyre; mais Eusèbe, qui a inséré ce texte en deux endroits de sa Préparation évangélique. Le nomme dans l'un Anabis & dans l'autre Anamis. Ces différens Eufis. prap. noms ne le trouvent dans aucun des anciens Géographes; mais on Eviz. n'est point en droit de conclure de leur silence qu'il n'y a point en en Egypte de canton ni de lieu qui ait porté ce nom. Tous les noms des différens villages, bourgs ou villes de ce pays, ne sont

ld. ibid. 111,

Porphyr. de

point parvenus jusqu'à nous, & parmi ceux dont les historiens & les géographes nous ont conservé les dénominations, il en est pluseurs dont ils ne nous ont transmis les noms que traduits dans leur langue, sans nous apprendre comment les Égyptiens les appeloient. Le bourg en question est vraisemblablement de ce nombre, & je penle qu'il faut s'en tenir à la dernière leçon d'Eusèbe & l'appeler Anamis. Ce qui me fait préférer cette leçon aux autres. c'est l'autorité de Moyse, qui parmi les descendans de Mitzraim. le fondateur de la colonie égyptienne, nomme des Anamims ou Anaméens, qui devoient par conséquent avoir seur établissement dans l'Égypte, ou du moins dans son voisinagé. Le paraphraste Chaldéen les place dans la Maréote, le Targum de Jérufalem, dans la Pentapole, & l'auteur de la version Arabe, dans le canton où fut depuis bâtie la ville d'Alexandrie; mais Bochart a cru que ces Anamims ou Anaméens étoient un peuple qui habitoit aux environs du temple de Jupiter - Ammon, & les preuves dont ce Savant a appuyé son sentiment le rendent du moins fort probable. Je reviens au culte égyptien. Quoique le système allégorique

fut devenu dominant en Égypte, lorsque Plutarque écrivoit ses Traités, il n'y étoit pas cependant encore généralement reçu. Plusieurs Égyptiens vouloient qu'on expliquât historiquement la mythologie de seur pays; ils prétendoient que les sables qui s'y débitoient n'avoient pour objets réels qué les dissérens évènemens de la vie des Rois & des Princes qui, à cause de seur mérite on de seur puissance, avoient été élevés au rang des Dieux. Plutarque est obligé de convenir que seur prétention n'étoit point destituée de raison, & qu'ils pouvoient en trouver des preuves dans les histoires reçues. Ils avoient, en effet, chez eux de quoi établir que seurs Dieux avoient été des mortels. Ofinis, seur principale divinité, avoit, au rapport d'Eudoxe, son tombeau dans la ville de Busiris. Leurs Prêtres disoient que les corps de tous ceux auxquels ils rendoient des honneurs divins; étoient construés dans le pays: quand leurs Prêtres ne seur auroient point sait cet aven, ils auroient

du le conclure des mystères qu'ils célébroient. Ces mystères n'avoient été établis que pour être des images & des représentations

Phu. de Ifid.

Id. ibid. Id. ibid.

actant. India

de ce qui étoit arrivé dans des siècles plus éloignés, ce qui leur avoit fait donner le nom de mémoriaux. Ceux d'Osiris, qui étoient les plus célèbres en Égypte, avoient été institués pour cette fin: Iss fa femme ne voulant point, dit Plutarque, que tout ce qu'elle Plut. de Isd. avoit fait & souffert fut enséveli dans l'oubli, joignit aux sacrifices p. 644. qu'elle institua, des images & des représentations de ce qui lui étoit arrivé, tant pour donner des leçons de piété, que pour fournir des motifs de consolation à ceux qui éprouvent des revers de la fortune. Ces mystères se célébrant avec toutes les cérémonies qui se pratiquoient dans le deuil de leurs Princes & de leurs parens, les avertissoient que celui qu'ils honoroient ainsi avoit été un mortel. & que la fête qu'ils célébroient tous les ans étoit l'anniversaire de son deuil. Varron remarque que toutes les cérémonies qui se pra- S. Aug. de conf. tiquoient dans le culte des Dieux, n'étoient que des mémoriaux établis pour rappeler le souvenir de ce qui leur étoit arrivé pendant leur vie & à leur mort. La même observation a souvent été faite par des Philosophes & par des Poëtes. Xénophanes, de Colophon; assistant à une sête égyptienne, & voyant ceux qui la célébroient le frapper, se déchirer & pousser des cris lugubres comme dans le deuil, leur dit que si c'étoient des Dieux qu'ils prétendoient Plus de Superfle honorer, ils ne devoient point pleurer; que si au contraire c'étoient p. 298. des hommes, ils ne devoient point leur offrir de sacrifices; & Lucain adressant la parole à un Egyptien, sui dit que par ses pleurs VIII, v. 833 il témoignoit qu'Osiris avoit été un mortel. L'Écriture lui donne, ainsi qu'à Adonis, le nom de mort, qui ne convient qu'à un homme. Les Israëlites, dans la protestation que Moyse leur ordonna de faire à Dieu, en lui offrant les prémices de leurs fruits, devoient déclarer Dan XXVI, qu'ils n'en avoient rien donné au mort; & le Psalmiste leur 14. reprochant leur idolâtrie en Égypte, les accuse d'avoir mangé des Pfalm. cv. 28. choses offertes aux morts.

Ce culte rendu aux mortels, n'étoit pas plus absurde que celui qu'on avoit rendu jusqu'alors aux astres & aux élémens; il n'en étoit point distingué. Les Anciens en adorant ceux auxquels ils avoient déféré les honneurs divins, ne croyoient rendre leurs hommages qu'au soleil, à la lune, aux autres planètes, aux étoiles

**Fome** XXXV 1.

& aux élémens qui avoient été les premiers objets de leur culte; ils étoient persuadés que les ames de ces mortels déifiés, résidoient depuis leur mort dans les corps célestes ou dans les élémens, & qu'elles avoient une puissante influence sur tout ce qui se passoit sur la terre, & plus particulièrement sur le pays qu'ils avoient habité pendant leur vie mortelle. Les prêtres Égyptiens disoient que les ames des Dieux dont ils conservoient les corps chez eux, brilloient dans le ciel, & qu'elles étoient des étoiles. Dans les cantiques qu'ils chantoient aux solennités d'Osiris, ils invoquoient celui qui étoit caché dans les bras du Soleil. L'ame d'Iss, après sa mort, étoit entrée dans l'étoile du Chien; & dans une inscription que Diodore de Sicile nous 2 conservée, on fassoit dire à cette Princesse, qu'elle se levoit dans l'étoile de la Canicule. Horus avoit été consacré dans la constellation d'Orion, & Typhon dans celle de l'Ourse. Ces sortes d'apothéoses étoient fondées, comme je l'ai remarqué dans d'autres Mémoires, sur la doctrine de l'animation des astres, admise de très-bonne heure dans tout l'Orient, d'où elle passa ensuite aux Grecs & à d'autres peuples. On croyoit non-seulement que Dieu avoit placé dans les astres & dans les élémens, différens

Génies, diverses Intelligences, chargés de gouverner le monde

sous ses ordres; on étoit de plus persuadé que de ces Intelligences.

quelques - unes guittoient le lieu de leur séjour. & qu'elles descendoient sur la terre, où elles prenoient un corps sujet à toutes les misères & à toutes les infirmités humaines, pour instruire les hommes, leur donner de bonnes loix, & leur procurer les nécessités & les commodités de la vie; lorsque cet objet étoit rempli, ces Intelligences laissant ici bas le corps qu'elles y avoient pris, retournoient dans l'astre ou dans l'élément

6401

Diod. Sic. Z.

Clem, Alexand. Prom, 1, p. 3 0 3 4

> d'où elles étoient venues. Ces Héros ne furent point déifiés auffitôt après leur mort; le souvenir trop présent de leurs foiblesses & de leurs impersections s'opposoit à ce culte; il fallut que ces foiblesses, du moins en partie, fussent ensévelies dans l'oubli, & que le temps eût accru la réputation de ces Héros, pour que l'on pût se déterminer à

leur déférer les honneurs divins; & lorsqu'on les seur décerna, on eut l'attention de changer les noms qu'ils avoient portés pendant leur vie. Diodore de Sicile exposant la théologie des Atlantes, qui croyoient que les Dieux qu'ils adoroient, étoient nés chez eux, dit que le nom de Titée, femme d'Ouranus, Diod. Sic. 1117 avoit été changé lors de son apothéose, & qu'on l'avoit appelée Gué ou la Terre: ces mêmes peuples dissient que Zéus ou Jupiter avoit été nommé Zen après sa mort, parce qu'ayant 14.181d.p. 13 64 parcouru la terre pendant sa vie, pour policer le monde, punir les méchans & récompenser les bons, il avoit procuré aux hommes une vie douce & tranquille. Lorsque Romulus fut mis au nombre des Dieux, le nom qu'il avoit porté pendant sa vie. suffi changé; & parce qu'on le regarda comme le Dieu de la guerre, on l'appela Quirinus, du mot quiris, qui dans l'ancienne Rom. 87. langue significit une lance: cette ancienne langue étoit celle des Sabins. La plupart de ces Princes ou Héros déifiés, avoient poné différens noms pendant leur vie; car c'étoit la coutume dans l'antiquité, d'imposér de nouveaux noms à l'occasion de quelque nouvel évènement considérable, ce qui se pratique encore à la Chine (e). Après leur mort, on suivit encore cet usage: & lorsqu'ils furent mis au nombre des Dieux, on donna à ces mortels déifiés, différens noms; quelquefois ils furent appelés du nom de l'étoile, de la planète ou de l'élément dans lequel on supposoit qu'ils avoient été transportés; d'autres fois on donnoit leur nom au lieu de leur séjour prétendu, & souvent le même Dieu étoit confondu avec différentes planètes ou différens astres; de-là vint que chez les Grecs le mot πολυώνυμος fut donné comme une épithète à la Divinité en général & à quelques Dieux en particulier: ces noms ainsi changés, multipliés ou confondus, firent entièrement oublier ceux que ces mortels avoient ponés pendant leur vie; ou si la mémoire s'en conserva, ce ne sut que parmi ceux qui avoient été initiés aux mystères; on leur apprenoit ces noms, pour les convaincre que œux qu'ils

(c) Syncell. p. 63. Διώτυμοι 3 ε πειώτυμοι πολλάχου τ Α'ιγυπίων βασιλας WPHTEN.

avoient adoré jusqu'alors, n'avoient été que des mortels semblables à eux; c'étoit ainsi que l'on découvroit le véritable nom

Pha. de Ifd. d'Osiris à ceux que l'on admettoit à ses mystères.

Ces mêmes usages passèrent dans la religion des Phéniciens; au culte des planètes, des étoiles & des élémens, ils joignirent aussi celui de leurs Princes chess de leur nation, & de ceux auxquels ils attribuoient l'invention des arts. Le détail de ces Dieux mortels nous mèneroit trop loin, je le réserve pour le Mémoire qui suivra celui-ci.



## DIXIÈME MÉMOIRE SUR LES PHÉNICIENS.

Des Dieux mortels adorés en Phénicie.

## Par M. l'Abbé MIGNOT.

E premier écart de la religion primitive consista, comme Lû le 8 Juil on l'a vu dans le Mémoire précédent, à associer au culte de 1768. l'Etre souverain, que l'on reconnoissoit pour l'auteur & la cause de toutes choses, celui des Dieux que toute l'antiquité a appelés naturels & immortels; c'est - à - dire, du soleil, de la lune, des astres & des élémens: c'est par-là que commença l'idolâtrie chez les Phéniciens, comme parmi toutes les autres nations de l'Univers: mais ces peuples ne se bornèrent point à cette innovation.

Les fausses spéculations d'une vaine philosophie avoient fait croire que les astres étoient animés par des Esprits émanés de Dieu, & avoient donné naissance à leur culte; d'autres spéculations aussi vaines que celles-là, introduisirent dans la suite une autre espèce de culte non moins repréhensible. On observa que l'apparition de certaines étoiles, ou la conjonction de quelques planètes, étoit suivie d'effets avantageux au pays; ces effets furent regardés comme des influences bénignes de ces astres, & pour rendre raison de ces influences, on imagina que les astres dont on les prétendoit émanées, devoient être conduits & gouvernés par des ames qui premoient un intérêt particulier au bien des pays; on se persuada que ces ames ne pouvoient être que celles des anciens Princes qui pendant leur vie avoient donné des preuves de leur attachement à ce pays par les biens & les avantages qu'ils avoient procurés aux habitans. Telle est, je pense, l'origine de l'anthropolâtrie ou dù culte des mortels. Cette nouvelle espèce de Dieux, si l'on en croit Philon de Byblos, naquit chez les Phéniciens & chez les Égyptiens. « Les plus anciens barbares, les Phéniciens sur-tout, dis cet auteur, & les Égyptiens, dont l'exemple a été suivi par prapar. Ev. 1.

» les autres nations, ont regardé comme les plus grands Dieux » ceux qui ont inventé les choses nécessaires à la vie. & qui ont » rendu quelque fervice important au genre humain. Les Phéniciens » en reconnoissance des biens qu'ils avoient reçus, décernèrent à " ceux de qui ils les tenoient, les honneurs divins; ils firent servir " à leur culte les temples qui étoient déjà construits; ils dressèrent » des colonnes auxquelles ils donnèrent les noms de ces hommes » bienfaisans, & ils établirent des sêtes solennelles en leur honneur: " ils firent plus, car ils donnèrent à ces nouveaux Dieux les noms " des élémens & des autres êtres auxquels ils avoient attribué la divinité. »

Ev. X, p. 35.

Le premier mortel révéré comme un Dieu par les Phéniciens; Ap. Euf. prap. fut Chrysor, qui avoit inventé ou du moins perfectionné l'art de fondre les métaux, qui leur avoit appris à faire quelques inflrumens pour le labourage & pour la pêche, qui le premier s'étoit exposé sur la mer, & qui leur avoit enseigné les principes de la divination. Son nom, qui signifie celui qui travaille au feuou avec le feu, indique l'obligation qu'ils lui avoient de leur avoir procuré l'usage des métaux les plus nécessaires à la vie. Les instrumens d'airain ou de fer dont il les pourvut, lui firent aussir donner, selon le traducteur de Sanchoniaton, le nom de Zeus μίχιος ou plutôt μήχιος, de Dieu machiniste. Les termes phénicièns auxquels répondent œux du traducteur, devoient être אָל-אָאָ, El mechi. Le premier nom, אָל, El, est celui de Dieu; & le second, 'ma, meche, signifie une machine, un instrument? dont la racine est חַבְּים, machah, percussit, d'où אָבָּים, percussio & machina bellica. Les Grecs en ont peut-être aussi formé leurs mots unios & uniam, machine, outil, instrument.

> Les Phéniciens portèrent le culte de cette prétendue Divinité; par-tout où ils établirent des colonies. Les Carthaginois, qui avoient les mêmes Dieux que les Tyriens leurs auteurs, avoient confacré à ce Dieu une des montagnes ou collines qui étoient à l'orient de la nouvelle Carthage qu'ils avoient bâtie en Espagne.

Polyle x, Polybe appelle cette montagne Byros H'odigs, la colline de Vulcain; car ce fut, dit Philon de Byblos, le nom que les Grecs donnèrent à ce dieu Phénitien. Hésiode cependant sui a conferve tehi qui lui avoit été donné par ses premiers adorateurs : ce Poète parlant de son apothéole, dit que Chrysaor, c'est ainsi qu'il Hefod. Theog. l'appelle, étoit allé vers les Immortels, & qu'il habitoit le palais de Jupiter, à qui il fournissoit le tonnerre & des éclairs; mais ce prétendu Dieu, dont le nom conservé par Hésiode, indique suffiamment l'origine orientale, n'a dans les fables grecques, rien de commun avec celui de Phénicie, que son travail en airain & en fer.

On apercoit plus de conformité entre le Chrylor Phénicien & le Ptha ou le Vulcain des Égyptiens. Chez ces derniers, comme chez les Phéniciens, Vulcain est le plus ancien des Dieux, & ils le mettoient à la tête de ceux qui avoient régné chez eux. Dans l'obélisque de Ramessès, transporté à Rome, il est appelé le père Amm. Marcel des Dieux, & c'est parce qu'il y avoit régné le premier, que xvii. le nom d'H'ouisia ou pays de Vulcain, avoit été anciennement Siephan. v. donné à l'Égypte. Lorsque les Égyptiens voulurent donner des A'1201805. misons allégoriques de leur culte, ils lui conservèrent son rang, & ils le prirent pour le feu matériel, duquel se servent la plupart Phura. de Nat. des artisans; mais ceux qui n'adoptèrent point le nouveau système, continuèrent de regarder avec les Phéniciens, ce Vulcain comme un mortel à qui les services rendus au genre humain avoient mérité les honneurs divins. Il y a des Prêtres, dit Diodore de Sicile, Diodor. 1, p. 8. qui prétendent que Vulcain, l'inventeur du feu, est le premier roi d'Égypte, & que c'est à cause de cette découverte qu'il avoit été élevé sur le trône. Le feu du ciel, disent-ils, ayant pris à un arbre sur une montagne, & ce seu s'étant communiqué à une forêt voisine, Vulcain accourut à ce nouveau spectacle, & comme on étoit en hiver, il se sentit agréablement réchaussé; quand le seu commençoit à s'éteindre, il l'entretenoit en y jetant une nouvelle matière; après quoi il appela ses compagnons pour venir profiter avec lui de la découverte; mais ce n'est pas tant la découverte que l'usage du feu qui lui a mérité les honneurs divins. Vulcain, dit ailleurs Diodore, est le premier auteur U.V.P. 2356 des ouvrages de fer, d'airain, d'or, d'argent, en un mot de toutes les matières fusibles; il enseigna aussi tous les usages que les hommes peuvent faire du feu; c'est pour cela que tous ceux qui

travaillent en métaux, ou plutôt tous les hommes en général; donnent au seu le nom de Vulcain, & qu'ils offrent à ce Dies des sacrifices en reconnoissance d'un présent si avantageux.

· Cicéron veus que ce Dieu, qu'il fait fils du Nil, & que les

Égyptiens regardoient comme le gardien & le protecteur de leur pays, se nommat Opas dans seur langue; ce nom ne peut être que la corruption de Phta, Phtas ou Aphtas, qui est celui que Gien. de Nat. les Egyptiens donnoient effectivement à Vulcain. Les Phéniciens en le nommant Chrysor ou Chrysor, nous ont transmis le souvenir de son travail & des instructions qu'il avoit données à ses contemporains sur l'usage du feu & sur la manière de s'en servir pour les différens ulages de la vie; mais les Égyptiens en l'appelant fimplement Phia ou Phias, ont indiqué l'élément dans lequel il a été confacré. & dans lequel ils ont supposé que son ame s'étoit retirée. lorsqu'il avoit cessé de vivre sur la terre; car ce nom dans Clement. Hom. leur langue signification le feu, & c'est une des significations qu'il conserve dans la langue arabe, qui nous représente plusieurs termes de la langue primitive. En arabe, on se sert encore du mot non, phthahh, pour exprimer un grand feu. Dans ces sortes d'apothéoses. on donnoit quelquefois le nom de la planète, de l'astre ou de l'élément à celui dont on avoit conservé la mémoire; d'autres fois, c'étoit le nom de celui auquel les honneurs divins étoient décernés, qui étoit communiqué à l'astre ou à l'élément,

IX, z.º 6.

Les Phéniciens affocièrent à ce premier Dieu, Agroueros ou Agrotès, qu'ils disent avoir vécu quelque temps après. On lui érigea dans la Phénicie une statue très-révérée; un temple portatif fut aussi dressé en son honneur; & à Byblos, on sui donna le titre de le plus grand des Dieux. Le labourage qu'il avoit perfectionné en le rendant plus facile, lui avoit fait donner ce nom, qui peut venir du phénicien אמר , akar ou ikar , fossor terra , agricola , un homme qui travaille à la terre, un laboureur. La reconnoissance d'une invention si utile, lui sit désérer les honneurs divins; mais ce ne dut être que très-long-temps après sa mort, à en juger du moins par les circonstances dont Sanchoniaton a accompagné son apothéole; car les statues & les chapelles portatives ne sont point de la première inftitution du culte rendu aux mortels, & Byblos;

où il dit qu'il fut honoré, n'a été bâtie que plusieurs générations

Ce personnage & celui qui le précède, sont antérieurs au déluge, & font compris dans les générations qui l'ont précédé. Le culte qui leur a été rendu par les Phéniciens, prouve que tous les arts n'avoient point péri avec les hommes engloutis dans les eaux, & que ceux qui survécurent au déluge, avoient conservé la connoissance de ces arts. & les transmirent à leurs descendans: mais il ne s'ensuit point que la déification de ces personnages soit aust ancienne, ni qu'elle ait la même époque que le temps de leur mort. Les Juifs, il est vrai, prétendent que l'idolâtrie a commencé pendant la vie d'Énos, fils de Seth & petit-fils d'Adam, c'est-à-dire dans le 1v.º ou v.º siècle de la création du monde; mais quand leur prétention seroit admissible, elle ne pourroit l'être que pour le culte des astres, & non pour celui des mortels, qui n'a commencé que long-temps après le déluge: je doute même que ce premier culte soit aussi ancien que le veulent les Juiss. Moyse ne nous en fournit aucune preuve; & il paroît, par son récit, que ce qui attira sur le genre humain la vengeance du ciel ne sut point la dépravation du culte, mais la corruption générale des mœurs, tant parmi les descendans de Cain que dans la famille de Seth. Le sentiment des Juifs n'a point d'autre fondement que l'équivoque du verbe hébreu 47n, hhalal, qui signifie également commencer & profaner; c'est en le prenant dans ce dernier sens qu'ils ont traduit ces mots de la Genèle אָץ הוחל לְקרא בְשֵׁים יְהוָה, atz houhhel Gen, IV, 264 likro be schem Jehovah, par ceux-ci, tunc prophanatum est in vocando nomine Jehova: on commit alors une profanation en prononçant le nom de Jehovah, c'est-à-dire en communiquant à des créatures le nom de Dieu; mais le sens simple & naturel de ce texte est qu'on commença alors d'appeler des hommes du nom de Dieu, pour les distinguer des autres avec lesquels ils vivoient, c'est-à-dire, comme il est expliqué dans le sixième chapitre de la Genèse, que Bid. VI, 2. ce fut pendant la vie d'Enos que les descendans de Seth, dont la vie étoit plus simple & les mœurs plus innocentes, furent appelés les enfans de Dieu, בני־הארהים, bnei haelohim, par opposition aux descendans de Cam, qui, à cause de leurs mœurs dépravées, Tome XXXVI.

furent nommés , buei haqdam, les enfans des hommes.

La religion des Égyptiens partant de la même source que celledes Phéniciens, & en étant si peu différente quant au fond, le culte rendu par ces derniers à des mortels antérieurs au déluge. pourroit servir à confirmer l'opinion de ceux qui pensent que ces dieux & ces héros ou demi-dieux, dont on trouve les listes à la tête des dynasties de l'Égypte, ne sont autre chose que les chefs des familles ou des tribus qui avoient vécu avant l'inondation générale. & dont ceux qui passèrent en Égypte après ce terrible évènement y portèrent le souvenir, qui leur avoit été transmis par leurs pères.

Je mets encore au nombre de ceux qui avoient vécu avant le

déluge, celui que Sanchoniaton a appelé Elioun, & dont le nom a été rendu par son traducteur par le grec Y-4905, le Très-haut. Ap. Eus. prap. Cet homme, dit l'auteur Phénicien, demeuroit avec sa femme, nommée Bérouth, dans le voisinage de Byblos, c'est-à-dire du lieu où cette ville fut bâtie depuis. Elioun ayant été attaqué par quelques bêtes féroces, mourut en se défendant contre elles; après sa mort il fut mis au nombre des Dieux. & ses enfans lui firent des libations & lui offrirent des sacrifices. On voit dans ce récit une des sourcesde l'idolâtrie, telles qu'elles sont décrites par l'auteur du livre de Sap. XIV, 15. la Sagesse: des enfans qui pleurent la mort d'un père qui leur

avoit été cher, honorent la mémoire par des cérémonies qu'ils pratiquent sur son tombeau, auprès duquel ils se rassemblent en certain temps de l'année; & ces cérémonies, instituées uniquement d'abord pour s'en rappeler le souvenir, sont dans la suite changées en pratiques religieules. Elioun est le nom qui lui fut donné par ceux qui le déifièrent, suivant l'usage, dont j'ai déjà fait mention, de changer les noms de ceux à qui l'on déféroit les honneurs divins après leur mort; & ce nom est celui par lequel les Cananéens avoient distingué le vrai Dieu, avant qu'ils eussent altéré son culte; c'est celui que Melchisédech, roi de Salem, répète plusieurs fois Ga, xiv, 18. dans la bénédiction qu'il donna à Abraham, lorsque ce Patriarche

eut remporté la victoire sur les cinq Rois.

Le nom que ce mortel divinilé avoit porté pendant sa vie me paroît avoir été Lamech; c'est à quoi conduit la généalogie donnée par Sanchoniaton, car cet Eliquy fut père d'Ouranus, de qui naquit

Cronos Ier, père de Cronos II, qui régna en Egypte, & qui euf pour successeur Taaut ou Thaut; or Cronos II du nom est le même que celui que l'Écriture nomme Mitzor ou Mitzraim; ce Mitzor étoit fils de Cham, puisqu'il avoit pour frère Canaan; le père de Cham est Noé, c'est donc celui qui dans la généalogie phénicienne est nommé Ouranus; Elioun, père d'Ouranus, doit donc être Lamech, père de Noé. Par les enfans qui lui firent des libations & lui offrirent des facrifices, il ne faut entendre que ses descendans, même éloignés de plusieurs générations; car Noé, ni les enfans de Noé, ni leurs descendans immédiats ne s'écartèrent point du culte du vrai Dieu, & ce ne fut que plusieurs générations après que la corruption commença de s'introduire.

Les autres Dieux des Phéniciens, nommés par Sanchoniaton, sont les descendans de cet Elioun, & les auteurs de la nation Phénicienne. D'Elioun & de Bérouth sa femme naquirent E'nizelos Ap. Eus. praps ου Αυτόρθων, c'est-à-dire le Terrestre où celui qui est né dans le pays, & Tr ou la Terre. Les noms Grecs, qui sont de Philon de Byblos, ne sont que la traduction des noms phéniciens, que œ traducteur ne nous a point conservés; & ces noms étoient ceux que ces mortels avoient portés pendant leur vie. Le premier, E'mizeios, signifiant celui qui est de la terre ou le terrestre, me paroît très-propre, comme je l'ai déjà observé, à désigner Noé. que l'Écriture a appelé איש הארמה, Isch handamah, ce qui, rendu mot à mot, exprime un homme de la terre, ou occupé du travail de la terre, tel que l'étoit ce Patriarche; & la généalogie tracée par l'auteur Phénicien ne permet point de chercher sous ce nom un autre homme que le restaurateur du genre humain.

L'Écriture nous le représente comme un homme juste; mais le portrait que les Phéniciens faisoient de lui n'étoit ni honorable, ni avantageux; ce qui ne les a point empêchés de le mettre au nombre de leurs Dieux, parce que la seule qualité d'avoir été le père & l'auteur d'une nation célèbre étoit, chez les anciens païens, un titre suffisant pour mériter les honneurs divins. Les Phéniciens le représentoient comme un époux malheureux, à qui la jalousie de la femme cansa divers chagrins qui l'obligèrent de s'éloigner bia. delle. Cette séparation cependant ne l'empêchoit point d'aller -

H ij

il faisoit, dit-on, périr les enfans qu'elle sui donnoit. Gé ou Gué. c'étoit le nom de cette femme, le croyant méprisée, engagea plusieurs personnes dans sa querelle, & sur-tout Cronos son propre fils, qui, sous prétexte de venger sa mère, s'opposa souvent à sonpère, lui déclara la guerre, lui enleva son royaume & régna en sa place. Ouranus, car c'est ainsi qu'E'mixios sut appelé dans la suite, fit différentes tentatives pour reprendre l'autorité que son fils avoit usurpée sur lui; mais tous ses efforts furent inutiles: Cronos. s'étant mis en embuscade dans un vallon, entre des fontaines & des rivières, le fit eunuque. Ouranos mourut de cette opération. car ce fut-là, dit l'auteur Phénicien, qu'ayant perdu tout son sang & rendu l'esprit, il sut consacré, aque san, c'est-à-dire apothéosé. Cette prétendue castration d'Ouranus, par Cronos son fils, ne peut être qu'une allégorie, dont l'ignorance où nous sommes de l'histoire de Noé, depuis sa sortie de l'arche, ne nous permet point de développer le sens. Bochart a cru qu'elle ne devoit son origine qu'à une mauvaise interprétation de ce que Moyse a dit de Cham dans la Genèle, qu'ayant vu la nudité de son père, il en donna avisà ses frères. Le terme 721, vaiagged, & nuntiavit, venant du verbe. , nagad, indicavit, notum fecit, annuntiavit, employé par Moyse. lû sans points, a pu être prononcé 717, vaiagad, & exsecuit, qui. viendroit de 771, gadad, secuit, incidit, exscidit. Quelque vraisemblable que paroisse cette origine, je penserois que cette sable ne seroit qu'une allégorie dans le goût oriental, & qui exprimeroit le retranchement d'une partie du domaine de Noé, & la soustraction. violente de Cham à son autorité, pour se faire un royaume indépendant. Les autres circonstances n'auront été ajoutées que pour justifier en quelque manière l'usurpation de l'auteur de la nation Phénicienne.

Ev. 1, 10.

Sanchoniaton nous apprend qu'E mixios fut dans la suite appelé Ap. Euf. ruap- Ouranos, & son traducteur ajoute que c'est à cause de l'air majestueux & de la beauté de ce Prince, que le ciel a été nommé par les Grecs O'vegros. Il suivroit, de cette remarque de Philon de Byblos, que l'on auroit donné au ciel le nom de ce Prince. Les Atlantes, habitans d'une des côtes maritimes de l'Afrique, & qui étoient

vaisemblablement une colonie Phénicienne à laquelle Atlas, l'un des fils d'Ouranos, avoit donné son nom, disoient qu'Ouranos avoit été leur premier Roi; & ils ajoutoient que le croyant d'une p. 133. nature plus qu'humaine, ils lui avoient décerné les honneurs divins: qu'ils avoient donné son nom à la partie supérieure du ciel. & l'avoient appelé le Roi éternel de toutes choses. On a quelquefois. en effet, appelé un astre ou un élément du nom de celui dont la mémoire a été consacrée dans cet astre ou dans cet élément: mais le contraire est arrivé dans cette occasion : c'est le nom de l'élément qui a été donné à ce Prince depuis sa mort. Sanchoniaton ne permet point d'en douter; ce n'est, dit-il, que dans les temps postérieurs qu'il a été appelé Ouranos, à ugregr enginemen O'upgror; & ce nom n'est point originaire de la Grèce, comme Philon de Byblos semble l'insinuer; c'est un terme phénicien, auguel les Grecs n'ont fait qu'ajouter la terminaison ordinaire dans leur langue. THE, our, en hébreu signifie la lumière, & NTIE, ouro, en syriaque l'air, c'est-à-dire le ciel ou cet espace immense qui est au-dessus de nous. Les Grecs, chez lesquels les Phéniciens avoient aussi porté leur religion, disoient qu'Ouranos avoit été le premier Roi. Apollod. 1; 12. du monde entier. Pour des peuples tels que les Grecs, qui ne connoissoient rien au-delà du déluge, Noé devoit avoir été le premier Prince.

E'mixios ou O'upgros ayant été mis au nombre des Dieux. par ses descendans, sa femme participa au même honneur, &... suivant l'usage pratiqué par-tout, en lui décernant un culte onchangea son nom. Comme son mari portoit celui du ciel ou de. l'air, dans lequel il avoit été consacré, on lui donna celui d'un autre élément, on l'appela In ou la Terre. C'est de sa beauté, dit le traducteur de Sanchoniaton, que la Terre a été appelée In par En. 1, 100 les Grecs. La théologie des Atlantes réforme cette erreur de Philon. de Byblos; cette femme pendant sa vie ne porta point le nom de In ou de la Terre; ce ne fut donc point son nom qui fut transporté à la Terre, mais au contraire ce fut le nom de In qui fut donné à la femme d'Ouranos après sa mort & lors de son apothéole. Son nom mortel étoit Titaa ou Thitée. Comme elleépoit fort prudente, disoient les Atlantes, & qu'elle surpassoit en Diodor. 1775,

Ap. Enf. prage

toute sorte de vertus les autres semmes, elle sut mise au rang des divinités par œux qu'elle avoit comblés de biens pendant sa vie. Le nom de Tithæa, que cette semme porta pendant sa vie mortelle, prouve que la religion des Atlantes venoit originairement de Phénicie, car ce nom est phénicien; il vient de 200, thith, qui signifie limus, lutum; une terre bourbeuse à limonneuse. L'humidité étant le principe de la corruption, ce nom ne convenoit plus à une immortelle, que l'on vouloit regarder comme la souche & la mère du genre humain, & qui l'étoit en esset; on le changea donc lorsqu'on voulut consacrer sa mémoire, & on l'appela du nom que l'on avoit coutume de donner à l'élément de la terre, comme on avoit communiqué celui de l'air à son mari; mais Phison de Byblos ne nous a point conservé le terme phénicien auquel il a substitué celui de In.

Je ne suis point surpris de retrouver dans Hésiode le fond & la substance des récits de Sanchoniaton, sur ces deux prétendues divinités & sur leurs descendans; les Grecs ne furent point les premiers auteurs de leur religion & de leur culte, ils les avoient recus, on en convient, des Égyptiens & des Phéniciens, dont les principes différoient peu. Hésiode ne doit donc point être regardé comme l'inventeur de la Théogonie, elle n'est point le fruit de son imagination; ce poëte n'a fait que recueillir & mettre en vers, dans cet ouvrage; ce que l'on croyoit dans son pays, & ce que ses ancêtres avoient appris de ceux par qui ils avoient été instruits, c'est-à-dire ce que ses Beeotiens ses compatriotes, tenoient des-Phéniciens, qui s'étoient établis chez eux sous la conduite de Cadmus. S'il se trouve des différences entre l'auteur Phénicien & lui, on doit les attribuer à l'éloignement des temps, qui avoit fait confondre l'histoire de ces mortels déifiés avec les qualités des aftres & des élémens dans lesquels leur mémoire avoit été consacrée: cette confusion, qu'il est aujourd'hui presque impossible de démêler, a répandu d'épaitses ténèbres sur des objets que dans les commencomens il devoit être facile de discerner & de comprendre.

Cet homme & cette femme, mis au nombre des Dieux, sont en même temps la souche de la nation Phénicienne, & les auteurs Ap. Ens. prop. des autres divinités de ce peuple. Ouranos eut, de plusieurs semmes, Ev. 1, 10,

une race nombreuse, mais les plus considérables de ces enfans furent ceix qui lui naquirent de I'm ou de la Terre sa semme, au nombre de quatre, Ilus, appelé aussi Cronos, Betylus, Dagon & Atlas. Le plus célèbre de ces quatre fut Cronos. La généalogie donnée par Sanchoniaton, comparée avec celle que Moyse nous a laissée. conduit à prendre Ilus ou Cronos pour Cham, fils de Noé. Les Phéniciens dissient de lui, qu'étant parvenu à l'âge viril il avoit Ap. Euf. prage époulé la querelle de la mère contre son propre père, & que sous le prétexte de la venger des dédains d'Ouranos, il s'étoit révolté contre lui; qu'il lui avoit fait la guerre, & qu'il avoit remporté fur lui des avantages tels qu'il l'avoit enfin obligé d'abandonner les États, & qu'il avoit régné en la place. Hs le représentoient enel, non-seulement envers son père, qu'il avoit rendu eunuque, bid. mais encore envers la famille & contre les propres enfans. Avant, dissient - ils, conçu quelques soupçons contre Atlas son propre Bid. frère, il le fit jeter dans une fosse où il sut enterré vis; il coupa la tête à sa propre fille, &, sur quelques soupçons contre un de les fils nommé Sadid, il le frappa lui-même de son sabre & luiôta la vie. Ces actions inhumaines n'étoient peut-être de sa part que des actes religieux, dans le système de la théologie Phénicienne. qui autorisoit, pour fléchir la colère de Dieu, à sui sacrifier ce que l'on avoit de plus cher; car dans un autre endroit Sanchoniaton dit que la famine & la peste s'étant fait sentir, Cronos offrit son fils à Ouranos son père; & Porphyre, qui avoit lû la traduction de l'auteur Phénicien & peut-être son histoire originale, après avoir dit que c'étoit anciennement la coutume, dans les calamités publiques, d'offrir ce que l'on avoit de plus cher, même ses propres enfans, ajoute que ce fut pour cela que Cronos sacrifia un fils unique, qu'il avoit eu de la nymphe Anobret, pour appaiser les Dieux vengeurs & pour détourner les fléaux dont il étoit menacé. Rar un motif semblable, il se circoncit sui-même & il obligea tous ceux qui étoient avec lui de suivre son exemple. Les Grecs, qui ont adopté le Cronos Phénicien, disent qu'il dévoroit ses enfans qui lui naissoient de Rhéa sa femme; mais Lactance, qui juge que ce langage étoit allégorique, prétend qu'il significit que ce Lastant, 133 Prince mettoit ou faisoit mettre dans le tombeau ses enfans qui

mouroient peu de temps après leur naissance; ce qui est assez conforme à la manière de s'exprimer des Anciens, qui donnoient

Anemid. 1.82. souvent aux sépulcres les noms de bouche & de ventre; comme ils appeloient aussi quelquesois la bouche de l'homme & des animaux

Plata. v. un tombeau. On attribuoit à Cronos l'invention des cimeterres & des piques, & la première fondation de la ville de Byblos en Phénicie: ce fut-là qu'il fixa sa demeure, & il y séjournoit encore Ajollod. 11, quand Isis, après la mort de son mari & la perte de son fils,

vint implorer fon secours.

Cronos, après la mort, sut regardé comme un Dieu, & l'on supposa que son ame avoit été transportée dans la planète la plus éloignée de nous, que nous appelons Saturne. Cronos est le nom que les Grecs ont donné à ce Prince déssié, & à la planète dans laquelle il sut consacré; mais ce nom n'est grec que par sa terminaison, il est originairement de Phénicie, & signifie un Roi; il vient de pp, keren, qui dans son acception propre désigne une corne, & dans le langage métaphorique, si commun dans l'Orient, la force, la puissance, l'autorité royale, celui qui en est revêtu &

Dan. VII, 8. l'État sur lequel il l'exerce. Le prophète Daniel désigne, par le terme de cornes, les empires & les monarchies qui sont l'objet de ses prédictions; long-temps avant lui Anne, mère de Samuel, voulant exprimer la puissance souveraine dont son fils jouiroit un

Reg. 11, 10. jour dans sa nation, dit que Dieu lui donnera l'empire & qu'il relèvera sa corne. Cette métaphore a même passé chez les Latins, qui l'ont employée pour exprimer la force, la consiance & la hardiesse : c'est dans ce sens qu'Horace, dans une ode adressée à

Horat. od. 111, sa bouteille, sui dit qu'elle donne des comes au pauvre. Les Phéniciens, & tous ceux qui ont été instruits dans seur religion, ont toujours rendu seurs hommages à Cronos; les Carthaginois avoient même pour ce Dieu un si grand respect qu'ils n'osoient prononcer son nom; ils substituoient à ce nom celui de l'ancien

plus souvent appelé chez eux le bourg du vieillard, que le bourg de Cronos ou Saturne.

Ce Prince, après son apothéose, sut, suivant l'usage, décoré de plusieurs noms. Les Ammonites, descendans de Loth, neveu d'Abraham,

d'Abraham, qui étoient voisins des Phéniciens, & qui adoptèrent leur culte en partie, l'appelèrent Moloch & Milcom: ce mêmenom paroît lui avoir été aussi donné par ses-propres sujets; car il se retrouve dans celui de Melcander que portoit, selon l'histoire d'Égypte, le roi de Byblos, mari d'Astarté, auquel Isis vint demander du secours; & les Carthaginois, Phéniciens d'origine. l'appeloient Hamika. Ces noms qui n'exprimoient que l'autorité souveraine dont il avoit été revêtu pendant sa vie, furent communiqués à la planète dans laquelle on croyoit qu'il faisoit son sciour depuis sa mort. L'image ou la figure de Moloch étoit iointe à cette planète dans le culte qu'on lui rendoit. Amos reproche aux Israelites, d'avoir porté dans le désert le tabernacle Ames, v. 261 de leur dien Moloch, les images de leurs idoles & l'étoile de leur Dieu; dans le texte hébreu, dans la version syriaque & dans la paraphrase chaldaïque, cette étoile, ou plutôt cette planète, est nommée אבין, Kioun, ou ביוא, Kiouan; mais les Septante, S. Etienne dans les Actes & la version arabe qui a été saite sur 🗚 🗥 🗥 celle des Septante, l'ont appelée Paipar, P'empar ou P'ompar; car œ nom se lit ainsi diversement écrit dans les différens exemplaires. On convient assez que ces différens noms désignent la planète de Saturne, mais il n'est pas si facile de deviner pourquoi on lui a donné ces différens noms, ביון, kioun, ou ליוא, kiouan, selon quelques-uns, signifie ce qui est obscur, & vient de la racine naz. kahah, obscurus, caliginosus siut; ce nom pourroit en effet convenir à la planète de Saturne, qui étant plus éloignée de nous, s'aperçoit plus difficilement : d'autres lui donnent pour étymologie le verbe 113, koun, perfecit, firmavit, obfirmavit, & prétendent que cette planète a été ainsi nommée, parce que, suivant les idées astrologiques, qui ont eu cours de si bonne heure dans le monde, elle procuroit une forte & robuste constitution à ceux qui étoient nés sous son aspect.

Quant au nom Pagar, Peupar ou Poupar, il y en a qui ont cru qu'il n'étoit qu'une corruption de kiouan ou keouan; le 3, kaph, qui est la première lettre du mot hébreu, ayant, ont-ils dit, le trait inférieur effacé dans l'exemplaire que les Septante avoient sous les yeux, a été pris par ces interprètes pour Tome XXXVI.

un 7, resch, & au lieu de keouan, ils ont lu rephan ou reinhan: mais il auroit aussi fallu qu'ils eussent pris le 1, vau, pour un p phe, ce qui n'est point probable, sur-tout dans un même mot: ces critiques n'ont point fait attention que raiphan ou remphan étoit un terme ulité dans l'ancienne langue commune à l'Égypte & à la Phénicie. Un ancien roi d'Egypte porta, selon Diodore Diod 1, p. 39. de Sicile, le nom de Remphis, c'est le Rampsinite d'Hérodote: & l'on fait qu'en Égypte, comme dans l'Assyrie & dans les autres parties de l'Orient, l'usage ancien étoit de donner à lours Princes les noms des Dieux adorés dans la nation; ce roi d'Égypte a donc pu être ainsi nommé à cause de la planète dont on supposoit qu'il étoit l'ami & le protégé. Ce nom n'auroit-il point été donné à cette planète par la même raison qui l'auroit fait appeler Kioun! car NOT, rapha, qui peut être la racine, signifie aussi donner une santé forte & vigoureuse.

ju Esai, c. s.

Si l'on en croît S. Jérôme, Cronos fut aussi adoré par les Moabites, qui l'appelèrent Chamos ou Chémos; mais ce nom paroît convenir au soleil plutôt qu'à toute autre planète; venant de voi, kamasch, se hâter, aller vîte, il est plus propre à exprimer la vîtesse & la rapidité du soleil dans sa course; mais il est souvent arrivé aux Anciens, de placer les ames des mêmes Héros, après leur mort, dans différentes planètes ou étoiles. Enfin on communiqua à Cronos déifié tous les noms qui dans leur première Institution avoient servi à exprimer la Divinité suprême. Il sut Ap. Eus. prap. nommé Ilus, dit Sanchoniaton, c'est-à-dire le Dieu suprême, élevé au-dessus de tout; car c'est l'idée que présente le mot 38, el, dont celui d'I vos, employé par Philon de Byblos, ne diffère que par la terminaison grecque. On lui donna aussi celui de 773, Baal, Maître & Seigneur, que les anciens Hébreux avoient Osco, 11, 16. donné à Dieu, mais que le Seigneur avoit rejeté depuis qu'il

avoit été donné aux idoles du Paganisme. On trouve dans l'Écriture plusieurs Baaks; il y est pailé de Baalphégor, de Baalmeon, de Baalhatzor & de plusieurs autres; mais ces noms ajoutés ne défignent point des divinités différentes, ils n'indiquent que les divers lieux où la même divinité étoit adorée, & quelquefois la forme du culte qui lui étoit rendu. Cronos portoit ce nom de

Bud, non-seulement en Phénicie, mais dans toute la Syrie, & même en Assyrie: mais ce dernier nom ne lui étoit point Eupol. ap. Euf. tellement particulier qu'il ne fût quelquesois attribué au soleil, prap. auguel on communique souvent tous les autres noms des différentes divinités.

Cronos fut représenté, selon Sanchoniaton, par une figure Uid. 1, 10. symbolique de l'invention de Taaut. On lui donna pour signe de la royauté, quatre yeux, deux par-devant & deux par-derrière: on supposa que deux de ces yeux se fermoient & demeuroient; en repos, pendant que les deux autres veilloient; on lui mit sur les épaules quatre ailes, dont deux étoient éployées comme s'il voloit. & les deux autres abaissées : il avoit de plus deux ailes: sur la tête. Le dessin de ce symbole étoit de faire entendre par les yeux, que Cronos couché veilloit, & que veillant il se reposoit; les ailes attachées à les épaules figuifioient qu'en se reposant il ne cessoit point d'être en mouvement, & que dans ce mouvement même il étoit en repos; enfin des deux ailes plaçées au formenet, de la tête, l'une marquoit son génie supérieur dans l'att du gouvernement, & l'autre la délicatesse de ses sensations. Ces symbole conforme au génie oriental, & que l'on voit en parties dans la prophétie de Balaam & dans le Cantique des cantiques, Num. XXIV. 4. ne le trouvoit peut-être que dans les mémoires de Taxut ou des v. 2. Cabires; car il ne reste aucun vestige de figure ou de statue de Cronos faite selon ce dessin. Dans les premiers temps, il ne sut représenté, comme les autres Dieux, que par des colonnes de: bois ou de pierre; dans la suite, on donna à sa représentation la figure d'un homme; telle étoit apparemment la figure du Moloch des Ammonites; la pelanteur de la couronne, que David enleva & qu'il set suspendre sur son trône à Jérusalem, prouve que cette 11. Reg. XII) figure étoit colossale, puisque cette couronne, qui étoit chargée 30. de différentes pierres précieuses, pesoit de plus un kikar (a) ou un talent d'en. Le Cronos des Carthaginois étoit repréfenté sous une figure humaine dont les mains étoient étendues & inclinées en bas.

Les Phéniciens portèrent par-tout le culte de Crones, Les

(a) Eisenchmid évalue le kikar ou talent 87 livres 3 onces 6 gros 48 grains chi poids de Rasis.

Solymes, originaires de Phénicie, & qui demeuroient dans le voisinage des Lyciens, l'honoroient d'une manière particulière: Plus de defectu mais la perte qu'ils firent de trois de leurs Chefs, & qu'ils lui attribuèrent, leur fit négliger son culte dans la suite. Les Carthaginois, qui avoient la même origine que les Solymes, furent plus constans dans son culte; les personnes les plus distinguées dans leur république, pour marque de leur dévouement, portoient son nom. Dans Hannibal, Asdrubal, Maherbal & autres, on trouve Baal ou Bal, qui est une des dénominations de Cronos; Hamilear, Himileo, Himileo, présentent celle de Milchom ou Moloch. La ruine de leur empire ne les détacha point de son culte: les Romains devenus maîtres de Carthage, furent obligés de leur défendre, sons les peines les plus sévères, les sacrifices inhumains qu'ils étoient dans l'ulage d'offrir à ce Dieu prétendu.

Ev. 1. 10.

La femme de Cronos étoit Astarté sa sœur, selon Sanchoniaton. Ouranos, qui ne pouvant réluter aux forces de Cronos son fils. avoit été contraint de prendre la fuite, avoit envoyé Aslanté avec Rhéa & Dioné ses deux soeurs auprès de ce fils rébelle. comptant qu'elles le feroient périr; mais Cronos sut les gagner. & les ayant engagées dans ses intérêts, il les retint auprès de lui. & il en fit les femmes. Aftarté eut le premier rang, & c'est vraisemblablement ce qui lui a fait donner le titre de Grande par Sanchoniaton. Cronos l'affocia effectivement au trône. & elle régna, dit l'auteur Phénicien, de son consentement & par ses conseils: elle demeuroit à Byblos avec son mari, quand Iss vint y chercher du secours. Pour marque de sa royauté, elle mit Luc. de Dea sur sa tête celle d'un taureau : ce symbole la fait confondre avec Europe, fille d'Agénor, enlevée, disoit-on, par un taureau, c'est-à-dire par Taurus, Capitaine d'un vaisseau Crétois, ou emmenée dans un vaisseau qui avoit à la proue la figure d'une tête de taureau; mais il y avoit eu en Phénicie une Princesse nommée Astarié, plus ancienne qu'Europe; c'est ce que pensoient, Bid au temps de Lucien, ceux des Syriens qui ne vouloient point que l'Astarté adorée dans le temple d'Hiérapolis, fût la fille d'Agénor: cette Astarté plus ancienne, choisit pour attribut particulier la tête d'un taureau, parce que chez les Anciens, cet

animal, à cause de sa force, étoit le symbole de la puissance & de la rovauté: c'est pourquoi dans la langue hébraïque, qui différoit peu de celle des Phéniciens, le terme אָלאָ, alouph, ou אַלוּף, aluph, qui signifie un taureau, exprime aussi un Prince, un Chef. un Conducteur. Aftarté fut placée après sa mort, dans la planète de Vénus, c'est-à-dire que l'on se persuada que son ame étoit entrée dans cette planète, comme on croyoit que celle de son: mari avoit été transportée dans celle de Saturne. On la confondit dans la suite avec la Lune, de même que Cronos, après son apothéose, sut souvent confondu avec le Soleil, ce qui fait qu'on la trouve délignée dans Jérémie par le nom de שֶּׁלֶבֶת הַשְׁבֶּת , Jerem. V FI; Melcheth haschamaim, la Reine des cieux.

Son nom en hébreu étoit minuy, Aschthoreth, & en fyriaque אַסְתְרָתָּא, Aschtharta: ce nom qui signifie un troupeau. principalement de brebis, lui fut donné, soit parce qu'elle préfidoit aux troupeaux, auxquels on s'imaginoit qu'elle donnoit la fécondité, ou parce que les victimes qu'on lui offroit le pluscommunément, étoient des brebis. Son culte étoit principalement établi à Sidon, car l'Écriture l'appelle souvent la Déesse des 111. Reg. Sidoniens; elle étoit aussi honorée dans plusieurs villes de la Palestine, qui portoient son nom, comme Asharoth - Carnaine & Asharoth-Edrai. Son culte fut aussi établi chez les Philistins. comme le prouve l'histoire de la mort de Saül, premier roi des Mraélites, qui porte que ces peuples suspendirent les armes de ce 1. Ry. xxx1. Prince dans le temple d'Assharoth, comme un monument de leur victoire. Cette prétendue Déesse, qu'Hérodote appelle Ougaria ou Vénus céleste, avoit dans la ville d'Ascalon, capitale d'une des Satrapies des Philistins, un temple célèbre, que cet historien dit avoir été le plus ancien de ceux qui avoient été Harda, 14. élevés en son honneur: ce qui peut être vrai, si on l'entend des p. 490 édifices stables & fixes en un lieu; car les Phéniciens, de qui les Philistins tenoient le culte de cette Déesse, lui avoient érigé des temples auparavant; mais ces temples étoient des chapelles. que l'on transportoit d'un lieu dans un autre, sur des chariots. tirés par des bœufs, semblables à celui sur lequel les Philistins renvoyèrent l'Arche d'Israël.

Dercéto ou Atergatis, adorée à Ascalon, étoit-elle la mêmedivinité qu'Astarté! Différens témoignages d'auteurs anciens por-Machab. XII. teroient à le croire. L'auteur du second livre des Machabées. parlant de la ville d'Asteroth-Carnaim, qui adoroit Astarté dont elle portoit le nom, dit que dans cette ville étoit le temple Anemid. Onei- d'Atergata. Artémidore semble aussi regarder Dercéto & Astarté recrit. I, g. comme une même divinité, en attribuant aux adorateurs de la dernière, ce qui convenoit à ceux qui rendoient leurs hommages à la première. Les peuples de Syrie, dit-il, mangent du poisson. à l'exception de ceux qui adorent Astarté. Strabon enfin croit p. 540. que l'on a fait le nom Athara, qui est le même qu'Astarté, de celui d'Atergata, & qu'Athara ell la même que celle qui a été ldem, ibidem, nommée Dercéto par Ctélias; & dans un autre endroit, il remarque P. 515. que la Déesse de Syrie, qui étoit certainement Assarté adorée à Hiérapolis, étoit la même qu'Atergatis. Si elle étoit effectivement la même, la représentation ne l'étoit point. La statue de la première. Luc. de Dea à Hiérapolis, représentoit, selon Lucien, une semme dans toutes Diodor, 11, les parties, au lieu que, selon Diodore de Sicile, Dercéto avoit le visage d'une femme & tout le corps d'un poisson; mais, selon Lucien, qui avoit vu plusieurs de ses statues en Phénicie. la tête Luc. de Dea & le haut du corps étoient d'une femme, & le reste, depuis la ceinture jusqu'en bas, étoit d'un poisson. Elle étoit ainsi représentée à cause de la fable, suivant laquelle on disoit qu'elle s'étoit précipitée dans un lac voisin d'Ascalon, où elle avoit été métarmophosée en poisson, ce qui lui avoit fait donner les deux noms qu'elle portoit, de *Dercéto*, & d'Atergatis ou Adergatis. Dercéto exprimoit sa chute ou l'action par laquelle elle s'étoit, disoit-on, précipitée dans le lac, & venoit du verbe 177, darag, qui dans l'ancienne langue significit tomber ou se précipiter. Le second nom, composé de deux mots de la même langue, 75%, addir, & 17, dag. le grand ou magnifique poisson, indiquoit la métamorphose; mais cette prétendue métamorphole n'étoit qu'une allégorie, qui exprimoit. le pouvoir & l'influence qu'an lui donnoit lur les eaux, depuis son apothéose, qui avoit fixé son séjour dans la Lune. Si Dercéto n'est point le même qu'Astarté, l'apothéose dans la même planète les aura fait confondre l'une avec l'autre ; car les Phéniciens plaçoient

melauefois leur Affarté dans la Lune. Lucien qui nous parle de la statue d'Astarté qu'il avoit vue dans le temple d'Hiérapolis, remarque cependant que les Syriens n'avoient point d'images ni de simulacres du Soleil ni de la Lune: cette observation qui paroit impliquer une contradiction, nous instruit de la nature du culte des Syriens & des Phéniciens, & de la différence qu'ils mettoient entre celui qu'ils rendoient aux Dieux naturels & immortels, & celui dont ils honoroient leurs Dieux montels. Pour le culte qui se rapportoit immédiatement au Soleil ou à la Lune, ils ne le servoient point d'images ni de simulacres, parceque ces objets étant toujours présens à leur vue, ils n'avoient besoin de rien qui leur en rappelât le souvénir. Il n'en étoit point de même de leurs Dieux mortels; ces Dieux n'étant plus visibles à leurs yeux, il leur falloit des statues pour leur renouveler la mémoire de celui ou de celle qu'ils vouloient honorer dans telle ou telle planète; ainsi quoique, suivant leurs idées, Cronos sût uni au Soleil ou confondu avec lui, & qu'Astarté fût regardée comme la Lune, & qu'en les honorant ils crussent n'honorer que le Soleil & la Lune, ils en mettoient les statues dans leurs temples, & ces statues servoient à leur rappeler ceux dont ils avoient confacré la mémoire dans ces planètes. Il femble que dans les commencemens, afin de faire connoître aux dévots quel astreétoit devenu le léjour du mortel qu'ils avoient déifié, ils joignoient à la statue quelque image de cet astre. Le char que les Israëlites. suivant le témoignage d'Amos, traînèrent dans le désert, réunissoit la flatue de Moloch ou Cronos, & la figure de l'étoile de Saturne.

Le culte d'Astarté s'est répandu dans tout l'Orient. Il fut établi Clim Alemand. à Babylone, à Suze, à Echatane, chez les Perses, dans la Bactriane p. 432 & ailleurs. Les Phéniciens le portèrent par-tout avec leurs colonies, en Afrique, dans l'île de Chypre, dans la Laconie, en Sicile; mais cette prétendue Divinité sut représentée diversement dans les différens lieux où son culte fut admis. Sur la monnoie des Sidoniens, c'étoit une femme affise sur un taureau, ce qui l'a fait confondre avec Europe, fitte d'Agénor. Dans le temple 57. p. 1057. d'Hiérapolis, d'une main elle tenoit un sceptre & de l'autre un ldem, ibidan,

Luc. de Dia

Luc. de Dias

fuleau: la tête étoit environnée de rayons & surmontée d'une tour: elle avoit de plus le ceste, ornement particulier à Uranie Apul Met. V. ou Vénus céleste. En d'autres endroits, elle étoit portée sur un Helychius, v. lion, & faisoit ainsi le tour du ciel. Dans l'île de Chypre & à Paufan. Lacon. Cythère, c'étoit la statue d'une femme armée, qui tenoit une lance ou une pique à la main, & qui représentoit la Victoire. Macr. Saturn. Sur le mont Liban, suivant Macrobe, sa statue avoit la tête voilée en partie & un air triste; elle soutenoit sa tête de la main gauche couverte d'un pan de sa robe. & elle sembloit verser des larmes: mais ceux qui l'avoient ainsi représentée, avoient eu en vue la fable d'Adonis, dont la scène étoit sur le Liban.

p. 106.

A osia.

Cronos eut d'Astarté sept filles, que Sanchoniaton appelle Ar. Enf. prap. Artémides & Titanides: ces noms, quoique de différentes significations, se confondoient dans l'ancienne mythologie: Diane y est Nicand, Ther. nommée tantôt Titanide & d'autres fois Arténitée. Le premier nom fut donné à ces filles, parce qu'elles descendoient de Tithée, femme d'Ouranus, & le second à cause de la divination à laquelle on s'imagina qu'elles s'étoient appliquées, & des oracles que l'on fuppola qu'elles avoient fondés. הרשמים, hhartumim, dans l'ancien langage phénicien, significit des devins & des diseurs de bonne aventure. Sanchoniaton ne nous a point transmis les noms Apolle 1, 6.1, de ces filles; les poètes Grecs les nomment Téthys, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phabé, Dioné & Théa; ils les disent filles d'Ouranus & de Gé. De ces sept filles nommées par les Grecs, il n'y a que Rhéa & Dioné qui aient eu le père & la mère qu'ils leur assignent. & elles ne peuvent être du nombre des Titanides que les Phéniciens disent être filles de Cronos & d'Astarté.

Ap. Euf. præp. Ev. 1, 10.

Outre ces filles, Astarté donna à Cronos deux enfans mâles, dont l'aîné est nommé dans la traduction de Philon de Byblos. Hoses ou Cupidon, & le second E'ess ou l'Amour: ce traducteur ne nous a point donné les noms phéniciens auxquels répondoient ceux qu'il leur a substitués. Quoique ces noms désignent des qualités abstraites ou des affections de l'ame, il ne s'ensuit pas qu'il ne s'agisse point ici de personnages réels. Les Anciens donnoient quelquefois de ces noms abstraits à leurs enfans: celui du fecond fils du premier homme en est un exemple; הבל, Abel. fignific sumifie la vanité. Ces enfans, tant mâles que semelles, étoient nés à Cronos dans la Chaldée, avant qu'il se fût séparé de son père pour se faire un royaume indépendant; car l'auteur Phénicien parlant de trois autres de ses enfans, dit qu'il les eut dans la Pérée. c'est-à-dire dans le pays à l'orient du Jourdain : cette observation annonce que les premiers étoient nés ailleurs.

Les trois enfans nés dans la Pérée, furent Cronos qui porta le même nom que son père, Zéus autrement nommé Bélus, & Apollou. Le premier, comme nous l'apprenons d'Eupolème, est le même que Mitzraim, fondateur de la colonie Égyptienne. & frère de Canaan, l'auteur des Phéniciens; le second, nommé Zwe en grec, & בעל, Baal ou Bel, en phénicien, depuis son apothéose. doit être, suivant le texte de Moyse, Chus, dont le fils Nembrod ieta les fondemens de la monarchie Assyrienne. & dont les autres enfans se répandirent dans l'Arabie: le troissème enfin est Phut. que l'Écriture fait aussi fils de Cham, dont le nom s'est conservé Gen. x, 6 dans l'épithète MuSnos donnée par les Grecs à Apollon, qui est le nom que Philon de Byblos a donné à ce troisième fils de Cronos. Lorsque les Phéniciens jugèrent à propos de déférer les honneurs divins à leurs ancêtres & aux chefs de leur nation, ce qui n'arriva, comme je l'ai déjà remarqué, que long-temps après leur mort, ils comprirent dans leur culte ces enfans de Cronos, & en particulier celui auquel fut donné le nom d'Apollon, dont ils portèrent le culte dans leurs colonies. Les Carthaginois. qui descendoient d'eux, avoient une telle confiance dans ce prétendu Dieu, qu'ils lui élevèrent un temple dans la place publique de leur ville, & ils le comptèrent parmi leurs Dieux dans le traité qu'ils firent avec Philippe de Macédoine. Les Tyriens n'eurent pas en lui la même confiance; car lorsqu'Alexandre assiégea seur ville, ils attachèrent la statue d'Apollon à l'autel d'Hercule, dans la crainte que le premier ne les abandonnât, & qu'il ne livrât leur ville à l'ennemi; mais cette défiance ne provenoit que de ce que la statue de ce Dieu étoit étrangère; elle leur avoit été envoyée par les Carthaginois, qui l'avoient trouvée à Géla en Sicile, lorsqu'ils s'étoient rendus maîtres de cette ville.

Tome XXXVI.

Ap. Euf. prapi

Id. ibid. 1X2

K

'Ap. Euf. prap. Ev. 1. 10.

· La feconde femme de Cronos fut Rhéa, fille d'Ouranes: cette femme fur aussi mise au rang des Déesses après sa morts. & son culte se répandit par-tout. Les épithètes de Miran, Mère, & Maja, Nourrice, qui lui ont été données par les Grecs, lorsqu'ils eurent adopté son culte, prouvent que les honneurs qu'on lui décerna. furent unis à ceux que l'on rendoit à la T'erre chargée de ses fruits; c'est ce que semble annoncer aussi le nom que le traducteur de Sanchoniaton lui donne. & qui n'est peut-être que le terme phénicien mis en caractères grecs; car Rhéa peut bien n'avoir point d'autre étymologie que le verbe 777, rhahah, sociavit, congregavit, gregem passum egit, pavit, nutrivit, ce qui convient à la terre, qui par les fruits qu'elle produit, nourrit les hommes & les animaux.

™. ibid.

74. ibid.

P. 233.

- Cette femme donna à Cronos sept enfans, dont le plus jeune, dit Sanchoniaton, fut mis au nombre des Dieux à sa naissance même, ce qui ne signifie peut-être autre chose, sinon que ce fils mourut plutôt que les autres, & dans sa jeunesse. Sanchoniaton ne nous donne point le nom de ce fils; mais plus bas il parle d'un autre fils de cette même femme, auquel les honneurs divins furent déférés après sa mort; il ajoute que le nom donné par les Phéniciens à ce fils étoit Mouth, qui peut se rendre en grec par Θαναπος ou Πλουπος, la mort ou Pluton. On ne peut douter que ce prétendu Dieu ne fût originaire de Phénicie, puisqu'à Gadès & dans l'île de Samothrace, il avoit un culte qui y avoit été Enflat. in Dion. établi par des navigateurs Phéniciens. On voyoit son autel à Pring. v. 456. Gadès, mais selon Philostrate il n'en avoit point ailleurs; cependant Apollon. V. 11 parmi les hymnes d'Orphée ou d'Onomacrite, on en trouve une Orph. hym. 86. qui est adressée à la Mort. Quant à Pluton, dit Diodore de Diodor. V. Sicile, on prétend que c'est lui qui le premier a établi l'usage d'ensévelir les corps, de les déposer dans un sépulcre, & de rendre d'autres honneurs aux morts, dont on ne prenoît aucun soin; il a mérité par-là d'être appelé leur Dieu, & d'obtenir l'inspection & la domination des enfers: mais les Grecs avant reçu des Orientaux les cérémonies des funérailles, l'établissement de cet usage doit être plutôt rapporté à un, prince Phénicien qu'à l'Aidonée des Grecs, roi des Molosses.

Cronos eut une troisième semme, nommée Dioné, fille d'Ouranos comme les deux précédentes; Cronos lui donna en toute propriété la ville de Byblos qu'il avoit bâtie pour lui : cette femme après la mort sut nommée Baaltis, c'est-à-dire la Danse ou la Reine, parce que l'on imagina que son ame avoit été réunie à la Lune, qui étoit réputée la Reine du ciel. Rhéa avoit eu deux filles, Persephoné ou Proserpine, & Athéna ou Minerve: la première mourut fille, & Cronos donna l'Attique à la seconde. Les Grecs nommèrent la première Moondorn, mais Platon nous assure que son véritable nom étoit Dipienale; elle étoit connue sous Plat in Crayle ce nom chez les Cyzicéniens, qui appeloient la fête Appendient sopra. Le nom grec Mesoron ne lui avoit été donné, selon pegogo Platon, que parce que la signification de l'ancien étoit inconnue, & l'on n'avoit perdu cette signification que parce que le terme étoit phénicien. Perféquific étoit, comme tous les noms usités en Orient, significatif, & marquoit que celle à qui on l'avoit donné, avoit trouvé quelque moyen de faciliter la culture, & multiplier les productions de la terre; car ce nom exprime un fruit aboudant. 79, pheri ou peri, en hébreu, & NIMO. phar ou par, en syrizque, signifie un fruit; & 750, phatch, dans les mêmes langues, déligne être étendu ou abandant: cette dénomination convenoit à celle qui étoit falle d'une mère que l'on avoit appelée l'Abondance, & que l'on représentoit avec une corne remplie de toutes fortes de fruits. L'origine du nom de Dio ou Ann, donné à la mère, est 7, dai ou di , abundantia. Ces étymologies me paroiffent d'autant plus certaines que les Grecs, qui ont admis ces deux divinités, ont donné à la mère & à la falle l'épithète Parfan. Arcal, de raprispoeu, frugifera, qui n'est que la traduction de leurs, noms Phéniciens.

La seeur de Phéréphatta étoit nommée par les Grecs Alsma. Ce nom fut formé par la transposition des lettres de celui qu'elle porteit en Egypte, comme en Phénicie, où on l'appeloit Nals ou Nasa. M. Jablonski dérive ce nom d'un verhe cophte qu'il dit signifier decerno, definio, ordino, & il prétend que par meit il faut entendre decernens, constituens, ordinans; anxis ce mot est assant phénicien qu'égyptien, puisqu'il avoit été donné à une des

Phu, in Lucull

K ij

m 288.

Hefych. O'y a.

Sigh.O'yuqqu.

Apollod 111,

Paulan. Ban. portes de la ville de Thèbes, où étoit une colonie Phénicienne: & je croirois que dans la langue de ces derniers ce nom fignifioit celle qui habitoit un lieu agréable & délicieux: 13, naouah exprime demeurer dans un lieu agréable. & MI, neoth, une demeure agréable. un lieu délicieux. Cette prétendue décsse portoit encore, en Phénicie. le nom d'Onga ou d'Onga, & les portes de la ville de Thèbes avoient reçu le nom d'Oncées, d'Oncaïdes & d'Ogygies. Tous ces noms, qui sont les mêmes & qui ne diffèrent que dans la prononciation, sont dérivés du phénicien , aggah, pugnare, praliari, & furent donnés à Athéna ou Minerve, parce qu'on la regarda comme la Déesse de la guerre, qui présidoit aux combats.

Les trois femmes de Cronos, Astarté, Rhéa & Dio ou Dioné. ont été appelées déesses de les furent représentées debout ou assisses, tenant en leurs mains des cornes d'abondance, ou des fruits qu'elles portent quelquefois sur leurs genoux ou dans leurs robes retroussées. Les Phéniciens avoient établi leur culte dans l'île de Crète, & les Crétois l'avoient porté en Sicile, où ils leur avoient bâti un temple, dans la ville d'Engyum, long-temps avant la guerre de Troie. Les Grecs de l'Attique & les Phocéens, qui avoient admis le culte de ces prétendues déesses, les honorèrent sous ce

Phut in Marcel. p. 563.

même titre, & les appelèrent Fereruxlides & Ferraides. Le fils aîné de Cronos porta le même nom que son père & fut appelé Cronos II; c'est celui qui dans l'Écriture est connu fous le nom de Misor ou Mitzraim, le fondateur de la colonie égyptienne, qui dans l'histoire de cette colonie porte le nom de Ménès, & qui dans la mythologie de ce pays est révéré sous le nom d'Ofiris.

Thoth ou Athotes, selon les dynasties de Manéthon & d'Ératosthènes, sut son successeur dans la monarchie de l'Égypte. Sanchoniaton le fait fils de Misor, dit qu'il fut très-attaché à Cronos I<sup>cr</sup>, & qu'il devint son secrétaire & son principal conseilles. Par son éloquence, dit l'auteur Phénicien, il sut enchanter & charmer les troupes de Cronos, & les déterminer à faire la guerre

à Ouranos, & ce fut lui qui engagea Cronos à faire faire des cimeterres & des piques. Il fut l'inventeur des premiers caractères, & on doit le regarder comme le père de l'histoire, par l'ordre qu'il

Ap. Euf. prap.

donne aux Cabires de configner sur des monumens durables tous Ap. Euf. pratiles évènemens dont ils avoient été témoins; enfin il fit les portraits des autres Dieux, c'est-à-dire les figures symboliques ou hiéroglyphyques qui les représentoient. Il demeura auprès de Cronos l.er pendant que Cronos II ou Mitzmim régnoit en Égypte, & il ne passa en Egypte qu'après sa mort, lorsqu'Iss sa veuve étant venue à Byblos, en Phénicie, implorer le secours de son beau-père. il fut envoyé pour commander les troupes qui furent accordées à cette Princesse. Taaut remporta des avantages sur le parti de-Typhon, c'est-à-dire, comme je l'ai marqué ailleurs, sur les Phéniciens ou rois Pasteurs; il affermit Isis sur le trône, gouverna l'Egypte sous ses ordres le reste de la vie de cette Princesse, & luis succéda après sa mort.

Les Phéniciens le nommèrent Taaut; les Égyptiens, sur lesquels il avoit régné, l'appelèrent Thoor; mais ceux d'Alexandrie lui ont donné depuis le nom de Thouth, & il fut connu des Grecs sous celui d'Hermès. Ces noms, qui lui furent donnés tant en Phénicie 44 1664 qu'en Egypte, ont la même origine, puisque les langues de ces deux pays, les mêmes au fond, ne différoient que par quelques inflexions ou quelques règles particulières de grammaire. M. Jablonski prétend que thot, thuoth, thuoti, en langue cophte, fignifie des colonnes; mais je ne pense point que ce soit-là la première acception de ce terme, qui ne signifie point des colonnes quelconques, mais seulement des colonnes inscrites. Ce Prince fit graver sur de la pierre, du bois ou de la brique, les choses dont il vouloit transmettre la connoissance à la postérité; ces choses, ainsi gravées, s'appeloient, dans la langue ancienne, thoth: ce mot, dans cette langue, signifie premièrement des gravûres ou des choses sculptées & inscrites. AM, thaouah signific signare, describere; & nin, thothe ou MRD, thaoth, qui est formé de ce verbe, exprime res signata, inscripta, descripta. Ce nom sut communiqué aux matières sur lesquelles étoient grayés ces caractères, & peut-être fut-il transporté dans la suite aux colonnes faites de la même matière & dans la même forme que celles qui servoient de monumens. Le nom. d'Hermes, que les Grecs ont donné à Thoth, est aussi phénicien: d'origine; ce nom, qui dans la langue grecque n'a point d'autre:

signification connue que celle de Mercure, désigne en phénicien un homme fibril, fin, adroit, délié, dont l'étymologie est -v. aram, assute, callide sugaciter, prudenter egit. Ce prétendu dieu aura été appelé de ce nom à cause de sa grande sagacité.

On lui donna aussi, en phénicien, le nom de Sumes ou Asimies:

Ap. Eus. prap.

c'est du moins ainsi que les Africains & les Carthaginois l'appelèrent, parce qu'il avoit été le ministre & le conseiller de Cronos I<sup>ee</sup>. & parce qu'il étoit réputé le ministre & l'interprète des Dieux. du verbe buy, schamesch, ministravit. La même raison l'avoit sait Auct. Dioscor. appeler Kamanos par les anciens Grecs, Casmilus par les Latins, Phu, in Num, & Cadmilus par les Étrusques, c'est-à-dire ministre & serviteur de Dieu ou des Dieux, comme l'expliquent ceux qui ont employé ce terme, composé de deux mots phéniciens, le premier 'hhadam ou chadam, qui s'est conservé en arabe & qui signifie ministravit; & le second , el, deus. Les habitans d'Édesse, en

Sol

Varr. de ling.

Serv. in Æn. 11.

v. 162.

Lycophr. Caff.

Syrie, le nommoient encore Monime, selon lamblique & Julien Julian. orat. in l'apollat. & ce nom, suivant Bochart, lui avoit été donné à cause de son éloquence & de la donceur de ses discours : www.nahham. fignifie en effet être doux & agréable; & Tyo, manhham, une chose douce, agréable et gracieuse. Cette même divinité portoit encore divers autres noms en Egypte; outre celui de Thoth, elle avoit encore celui d'Orus, qui lui avoit été donné à cause de sa lumière & de la grande sagesse que l'on supposoit avoir été en lui. Ce nom venoit d'IN. our, lumière. La fagacité qui avoit été remarquée dans ce Prince lui avoit fait donner le chien pour symbole. & le nom du symbole ayant été transféré à l'objet qu'il représentoit, ce dieu sut appelé Anubis, le chien ou l'aboyeur, latrator Amibis, du mot תבח, nabahh, latravit. C'étoit peut-être la même divinité qui étoit adorée par les Havims, envoyés par Salmanafar dans le royaume d'Israël, sous le nom de 1721, nibhliaz, qui peut avoir la même étymologie, & dont l'idole avoit, selon les Juiss, la figure d'un

IV. Reg. XVII,

chien. Cronos avoit un frère né d'Ouranos & de Gé, comme lui; ce frère ayant trouvé le blé & inventé la charme, c'est-à-dire ayant facilité & perfectionné la manière de multiplier le blé & de le cultiver, mérita les honneurs divins, & lors de fon apothéose

il sut nommé Zeus A'egrasos, le Dieu laboureur; mais son nom phénicien sut Dagon, qui lui sut donné à cause de la même invention, car dans la langue de ce pays: 27, dagan, fignifie le froment: quelques-uns cependant veulent que son nom vienne de II. dag., piscis, & qu'il fut représenté sous la figure d'un poisson. ll avoit un culte particulier dans la ville d'Azot appartenante aux Philistins. La statue qui le représentoit dans son temple avoit une figure humaine, du moins en partie, car il est dit que lorsque 1. Reg. V. 4. l'arche du Seigneur, prise par les Philistins, eut été mise à côté de lui, il fut renverlé, & que sa tête & ses deux mains surent trouvées sur le seuil de la porte. Si sa statue avoit la figure d'un. poillon, ce ne pouvoit donc être que par le bas du corps, & peut-être que de sa queue, comme de celle de l'Oannès des Babyloniens, fortoient des pieds.

Dagon avoit époulé une concubine d'Ouranos, que Cronos avoit enlevée & qu'il lui avoit donnée; cette femme étoit enceinte Ap. Euf. praglorsqu'elle fut prise par Cronos, & elle accoucha dans la maison de Dagon du fils qu'elle portoit dans son sein: à sa naissance elle le nomma Démareus. Ce nom lui fut donné par la mère à cause de l'enlèvement inopiné qui avoit été fait de la personne par Cronos, ce que l'attachement qu'elle avoit en pour Ouranos lui avoit fait regarder comme un souverain malheur; car ce nomlignifie un évenement malheureux, subit & imprévu : 727, damar, dont la signification se retrouve dans l'arabe, qui nous a conservé quantité de mots de la langue primitive, signifie maluna repente advenit; un mal qui survient tout d'un comp & auquel on ne s'étoit point attendu.

Il n'est point dit que les honneurs divins aient été désérés à ce Démarous, mais son fils, devenu célèbre chez les Phéniciens, y a reçu les plus grands honneurs. Il fut appelé Melearthus, & autrement Héracles & Hercule: ces noms sont phéniciens, comme ldem, ibidem. je l'ai fait voir dans un des Mémoires précédens. Cet Hercule devint une des divinités principales de la Phénicie; &, comme. en Egypte on faisoit honneur à Thoth de toutes les inventions & de toutes les découvertes, quoiqu'elles lui fussent postérieures, de même, les Phéniciens attribuèrent à ce premier Hercule toutes

les entreprises périlleuses qui exigeoient du courage & de la forces: Cet Hercule fut adoré non-seulement à Tyr, mais encore dans les îles, en Grèce, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules, & par-tout où les Phéniciens conduissrent des colonies. Le nom de Macéris ou Macérides, qu'il paroît avoir porté en Afrique & dans l'île de Sardaigne, signifie le terrible en phénicien: סחריר. mahharid ou macharid, vient de 770, hharad ou charad, trepidayit, tremuit, & dans la conjugaison hiphil, terruit, terrefecit. Ce dieu redoutable présidoit néanmoins à l'amour & à l'union conjugale, dans la Cappadoce & dans tout le territoire d'Ilium, sous le nom Euf. Chron. 1. de Diodan, qui paroît venir du phénicien 777, dod, l'amour. Les Num, Dianys, Gaulois le révéroient comme le Dieu de l'éloquence, & ils attrixL,v.374 b buoient à l'énergie de ses discours les conquêtes dont les autres Lucian. Herc, peuples faisoient honneur à la force de ses armes: parce qu'il leur Gallic.p. 855. étoit étranger, & qu'il étoit venu chez eux d'un pays éloigné qui Idem, ibidem, leur étoit inconnu, ils l'avoient nommé Ogmius, dont on pourroit trouver la racine dans le mot arabe \(\box\mathbb{M}\), lihagam ou ogam. barbarus, peregrinus, un étranger qui est venu de loin.

P. 854.

Paulan. Phoc.

P. 3 3 2 . .

Une nation établie sur la côte de la mer, & dont toute la splendeur & les richesses étoient dûes à la navigation & au commerce, devoit avoir des Dieux marins; aussi les Phéniciens comptoient-ils parmi leurs divinités Nérée, père de Pontus, duquel étoit né Poseidon. Ce Poseidon, autrement nommé Neptune, est vraisemblablement le Dieu de la mer honoré à Sidon, & nommé Zeus Suzalos par Hélychius. Pontus son père, dit Sanchoniaton, étant mort, son corps sut déposé à Béryte par les Cabires, qui consacrèrent sa mémoire. Ces différens noms, dont on chercheroit inutilement la fignification dans les langues grecque & latine, étoient originaires de Phénicie, & ont rapport à l'eau, à son cours & à fon lit, auxquels présidoient ces divinités: ', naharei, qui signifie des fleuves, a servi à former le nom de Nereus; Pontus vient de 12, bethen, qui dans l'arabe signifie un cours d'eau dans am grand lit, & dont la signification primordiale est venter, uterus. Poseidon & Neptune sont formés de deux mots, qui l'un & l'autre fignifient être étendu: le premier vient de 2009, paschath ou pasath, extendit se, expansus est; & le second de ADD, niphtah, dilatatus, exten us

ld. ibid. p. 39.

extensus est, de la racine TDD, phatah, dilatavit. Ces prétendues divinités des eaux & de la mer n'étoient point, comme les précédentes, de la famille de Cronos; l'auteur Phénicien dit seulement que ces prétendus Dieux étoient ses contemporains : s'ils ont réclement existé, ils doivent être les descendans de Japhet, qui eurent pour leur partage les côtes de la mer & ses dissérentes sles.

Les Cabires, qui déposèrent le corps de Pontus à Béryte, recurent aussi des honneurs divins après leur mort, &, chez les nations qui adoptèrent leur culte, ils furent appelés Dioscures. Corphantes & Samothraces. Les services qu'ils avoient rendus au genre humain leur méritèrent l'apothéose. Ils avoient, dit Sanchoniaton, trouvé les premiers l'art de construire un vaisseau, & leurs ensans avoient découvert l'usage des simples, la manière de guérir les morfures des animaux, & l'art des enchantemens ou les guérilons par des paroles. Quoiqu'ils ne fussent point du nombre des enfans de Cronos, & qu'ils descendissent de Sydek, qui paroît être Sem. Cronos leur donna la ville de Bérythe, où, de l'ordre de Taaut, à qui ils s'attachèrent comme des disciples à leur maître. ils gravèrent sur des monumens tout ce qui étoit venu à leur connoissance. Ces Cabires étoient au nombre de huit, mais il n'v a que le dernier dont le nom soit venu jusqu'à nous. Le traducteur de Sanchoniaton l'appelle A'ondrimos, mais ce nom est celui que les Grecs lui donnèrent lorsqu'ils eurent adopté son culte. Son nom phénicien étoit, selon Damascius, Esmunus; les Égyptiens, qui lui bâtirent des temples, l'appelèrent Smin ou Smun. Ces noms d'Esmunus, & de Smin ou Smun, sont les mêmes que le mot 2007, haschemini, qui chez les Phéniciens significit le huitième. Bochart croit que le nom d'Esculape est aussi phénicien, & qu'il a été donné à ce Cabire à cause du chien que l'on avoit coutume de représenter à côté de lui, & des chiens qui gardoient son temple: en effet 'בְּלְבֵּי, Isch kalebi, d'où se forme aisément Esculape, lignifie dans la langue phénicienne l'homme du chien. Le nom commun de Cabires est encore un terme de la même langue, signifiant puissant, & venant de 723, kabar, prævaluit, superavit, d'où בָּבִיר, kabir. validus, fortis. C'est en suivant cette étymologie que Varron les appelle Divos potes, Dieux puissans. Tome XXXVI.

Ap. Euf. prap. Ev. 1, X, p. 3 00

35.

Les Phéniciens furent les premiers qui honorèrent ces Dieux. dont le culte passa en Égypte & fut ensuite reçu par-tout. Nonseulement le nom commun qu'ils portèrent, mais encore ceux qui leur furent donnés, depuis même que le laps du temps eut introduit des changemens considérables dans leur culte, prouvent qu'ils étoient originaires de Phénicie. Mnaséas, cité par le scholiaste d'Apol-

Schol. Apoll. Ionius, qui ne compte que quatre Cabires, différens de ceux qui B 9171 furent honorés les premiers sous cette dénomination, leur donne néanmoins des noms dont on ne peut trouver la fignification que dans la langue phénicienne: ces noms sont Axieros. Axiokersos. Axiokersa & Casmilus, qui désignent, selon le même auteur. Césès. Pluton & Proferoine, divinités infernales, & Mercure, dont une des fonctions étoit de conduire les ames aux enfers. Bochart, en faivant l'indication donnée par Mnaléas, a expliqué ces noms, dont

il a retrouvé la signification dans la langue phénicienne. Axieros. Bochart, Can. selon lui, est la souveraine de la terre: Axiokersos, le seigneur de 1, 12. la mort; Axiokersa, la dame de la mort; & Casmilus, le ministre ou le serviteur des Dieux. Kons, qui étoit le terme dont en se

servoit pour désigner les Prêtres de ces divinités, étoit encore un: mot phénicien, venant de MJ, Kollen, qui dans cette langue signifie un Prêtre. Enfin le langage usité dans les mystères de Samothrace.

Diodor. V. que Diodore de Sicile dit être ancien & particulier à ces mystères, p. 223. étoit le langage phénicien, dont plusieurs expressions s'étoient conservées dans d'autres mystères de la Grèce.

Sanchoniaton parle encore d'un autre Prince, contemporain de Apr.Euf. prap. Cronos, dont la mémoire fut audit conferée par l'apothéole; il le nomme Adod ou Adad, mais il ne nous donne point sa généalogie: ce nom a été colui d'un Dieu très-respecté dans la Syrie, & dont les Syriens vantoient l'angienneté. Suivant l'ulage pratiqué dans l'Orient, de donner aux Princes les noms des Dieux qui y étoient adorés, on trouve phisieurs rois de Syrie & Gon, XXXVI, d'Idumée appelés Adad; mais qui étoit cet Adad ou cet Adad

dont ces Princes portoient le nom! c'est ce qu'il est difficile de conjecturer. Je soupconnerols cependant que Sanchoniaton, qui dans cette partie de son histoire ne veut nous présenter que des mortels, aura désigné Chus fils de Cham ou Nembrod, qui ent

régné dans l'Assyrie. Il appelle cet Adod le Roi des Dieux. parce que tous ceux qui dans ce pays jouirent de quelque autorité. dépendoient de lui & lui étoient soumis; c'est ainsi que le même auteur a nommé E'Asau, Elohim, Dieux, les compagnons d'Ilus ou Cronos. & ceux qui étoient à ses ordres. La souveraineté d'Adod ne peut être expliquée autrement; car il dépendoit luimême de Cronos, par le consentement & la volonté duquel il Ap. Euf. 1940. rémoit: c'est-à-dire qu'il tenoit de Cronos ou Cham la puissance qu'il exerçoit en Assyrie, & l'autorité dont il jouissoit sur les Princes inférieurs à lui. On sait que dans le style de l'Écriture. & même chez les Grecs, les Rois & les Princes étoient appelés Dieux. Macrobe, qui dans ses Saturnales parle de ce Dieu, prétend que son nom signifie un, unus; il faudroit pour cela que dans le Masrob. Sat, pays il cut été appelé 77, hhad ou chad, ou bien 77, ahhad ou achad, qui sont les termes dont les Syriens se servoient pour exprimer un. Il faut donc lui chercher une autre étymologie, & ie n'en vois point de plus vraisemblable que le mot 717, hod. qui signifie la gloire, la célébrité, la majesté, d'où les Assyriens avoient formé le nom 1797, hadah, qu'ils avoient donné à la June.

A ces Dieux il faut joindre Adonis, prince Phénicien, qui avoit régné sur le Liban, & dont j'ai parlé dans d'autres Mémoires; les Dieux Pataiques ou tutélaires des vaisseaux de cette nation, sur lesquels je n'insulte point, parce qu'il en a été parlé dans les Mémoires de cette Académie; & enfin Zauanas, qu'Hélychius Zauanas, dit avoir été adoré à Sidon, mais sur lequel je ne trouve rien dans les autres auteurs.

Tels sont les Dieux qui, suivant Sanchoniaton, étoient révérés dans la Phénicie. Le témoignage de cet auteur ne permet point de douter que tous ces Dieux n'aient été des mortels, dont l'ancienneté & les services rendus à leur patrie, ont fait consacrer la mémoire par leurs descendans; & ce témoignage se trouve confirmé par le traité des Carthaginois, Phéniciens d'origine, avec Philippe, aroi de Macédoine, dans lequel plusieurs de ces Dieux qui y sont nommés, sont distingués des Dieux naturels, du soleil, de la lune. de la terre, des fleuves, des prés & des eaux. Lij

Polyb. VII;

Ouelque nombreux que paroissent ces Dieux, ils ne multiplièrent point les objets du culte qui avoit précédé leur apothéose: Les hommes, dans les premiers temps, ne croyoient point que les corps de ceux dont les talens étoient supérieurs aux autres. fussent animés par des ames communes & ordinaires : ils se persuadoient que les Génies ou Intelligences que Dieu avoit produits pour résider dans les astres & diriger leur mouvement felon ses ordres, quittoient quelquefois leur demeure par affection pour le genre humain, descendoient dans ce bas monde, & qu'y prenant un corps par la voie de la génération ordinaire, ils le soumettoient à toutes les misères de la vie humaine, pour être utiles aux hommes, les instruire & leur donner des loix; lorsque leur carrière étoit finie, ces Génies ou Intelligences retournoient dans l'astre ou l'élément qu'ils avoient quitté pour venir sur la terre. J'ai fait voir que c'étoit aussi la manière de penser des Indiens. On lit dans leur Shaltrah ou plus ancien Védam, que les Esprits ou Intelligences demourés fidèles à Dieu, avoient obtenu de lui la permission de descendre dans les lieux habités par les Esprits rébelles, pour y subir pour l'amour d'œux, toutes les misères auxquelles ils étoient expolés, & qu'ils avoient paru sur la terre avec la figure humaine, sous les noms d'Endéer, de Bramah, de Jaggernaut, de Wishnou & autres. Ces mortels associés aux astres & aux élémens, dans lesquels on supposoit qu'ils étoient retournés. après leur vie mortelle, n'eurent point d'autres honneurs que ceux. que l'on rendoit à ces Dieux naturels; quelques cérémonies ajoutées servirent seulement à marquer ce qu'ils avoient été ici bas : ce ne furent, dans leur première origine, que des mémoriaux des principales actions de leur vie & de leur mort; la suite des temps & les fables dont leur histoire fut surchargée, augmentèrent & multiplièrent tellement ces cérémonies, qu'il est presque impossible de démêler leur véritable objet. Le fait de cette affociation paroît eertain, mais il seroit difficile d'en fixer l'époque précise. L'histoire prouve seulement qu'elle est antérieure à la guerre de Troie, avant laquelle les Phéniciens avoient déjà couru les mers & communiqué à d'autres nations leurs idées religieules.

Clem. Alexand. Protrept. p. 3 6.

Le culte de ces-différens êtres introduit par-tout, n'éteignit

point la connoissance de l'Etre souverain ou de la première cause: cette connoissance se conserva au milieu de la plus grande dépravation de la religion. Les Égyptiens ou du moins leurs Prêtres, furent toujours persuadés qu'il y avoit une Intelligence ou un Esprit qui ne tenoit son existence d'aucun autre, qui étoit éternel, par la puissance duquel tout avoit été produit, qui vivisioit & conservoit toutes choses. Cet Esprit est reconnu par Pharaon, à qui Joseph expliqua le songe qui l'inquiétoit; & ce sut en Égypte que les Gan ZLI, ES. Philosophes les plus célèbres de la Grèce prirent les hautes & nobles idées de Dieu que l'on trouve dans leurs ouvrages. Les Phéniciens, quoique plongés dans l'idolâtrie la plus grossière. conservèrent aussi la connoissance d'un Dieu qui ne dépendoit que de lui-même, & supérieur à tous les autres. On a vu par leur cosmogonie, telle qu'elle est rapportée par Sanchoniaton, par Thalès & par Phérécyde, qu'ils admettoient une première cause. un esprit distingué de la matière, qui avoit débrouillé le cahos & formé les astres & les élémens. Hiram leur Roi, dans le compliment qu'il envoya faire à Salomon, à l'occasion de son avènement au trône après la mort de David son père, bénit le même Dieu qui étoit adoré par les Israëlites, Jehovak, d'avoirdonné un Roi sage à un peuple nombreux. Ceux auxquels les 111. Rig. v. 7.7. Phéniciens communiquèrent leur religion, conservèrent aussi la même connoissance; & l'on peut dire avec S. Augustin (a), que l'idolâtrie n'a point essacé l'idée du Dieu unique & véritable auteurde quelque être que ce soit.

(a) S. August. contra Faustum, 1 Manich. XX, 19. Discat ergo Faustus, vel potiùs illi qui litteris ejus delectantur, Monarchice opinionem non ex gentibus | quo omnis qualiscumque natura.

nos habère: sed gentes non usque aded ad falsos Deos esse delapsas, ut opinionem amitterent unius veri Dei, en



# ONZIÈME MÉMOIRE SUR LES PHÉNICIENS

### Du CULTE RELIGIEUX des Phéniciens.

#### Par M. l'Abbé MIGNOT.

Lû le 21 Avril 1769.

L'imprême, & un hommage des biens dont elle est la source: ce culte, dont il ne lui revient aucun avantage, ne lui est point nécessaire; Dieu se suffisant pleinement à lui-même, n'attend & n'emprunte rien des êtres qui tiennent de lui leur existence; il trouve sa gloire dans ses propres attributs, & il est à lui-même son bonheur. S'il exige un culte des créatures intelligentes, leur utilité particulière est le motif unique du devoir qu'il leur impose; en les obligeant de penser à ce qu'il est à seur égard, & à ce qu'elles sont par rapport à lui, il leur fait sentir intimement leur néant, il les convainc de leur dépendance continuelle & absolue, & il les rappelle aux devoirs qu'il leur a imposés, dont la pratique peut seule faire leur félicité.

Sauc. ep. o c.

L'honneur qui est dû aux Dieux, disoit un Ancien, consiste premièrement à croire qu'ils existent, ensuite à reconnoître leur majesté, à être intimement persuadé de seur bonté, sans laquelle seur majesté ne subsisteroit point, ensin à être convaincu qu'ils président à ce monde, qu'ils le gouvernent par seur puissance, & qu'ils prennent soin du genre humain; c'est-à-dire qu'on ne peut honorer Dieu véritablement, ni sui rendre un custe digne de sui & qu'il agrée, si s'on ne seur rend hommage: cet hommage n'est point distingué des sentimens dont la considération des attributs de Dieu est le principe. Sa majesté suprême excite l'admiration, le respect & l'adoration; sa bonté fait naître la reconnoissance & l'amour; sa sainteté inspire s'horreur de toute injustice; son souverain domaine assujettit vodontairement à ses loix; & le soin qu'il prend des choses d'ici-bas,

dispose à tous les évènemens: ces sentimens fondés sur ce qui nous est connu des persections de Dieu, nous portent à imiter ces mêmes perfections, autant que le permet la foiblesse naturelle à des êtres finis; sans cela, l'hommage rendu à Dieu ne peut luiêtre agréable, il n'est point honoré comme il l'exige. Voulezvous. dit encore Sénèque que j'ai déjà cité, vous rendre les Dieux Senec. en 9 36. favorables? sovez bon; car c'est les honorer comme il convient. que de les imiter. Ces différens devoirs forment le culte intérieur qui est dû à Dieu par toutes les créatures intelligentes; mais ce culte n'est pas le seul que l'homme lui doive.

L'homme tient de Dieu son ame & toutes ses facultés: il a de plus reçu de lui un corps qui est l'instrument de la substance intelligente par laquelle il est distingué des autres êtres : son hommage seroit imparfait s'il ne lui rapportoit point l'un & l'autre... c'est-à-dire son être entier: au culte intérieur il faut donc qu'il joigne encore le culte extérieur, qu'en honoment Dieu par sespenlées, par les lentimens & par les dispositions intérieures, il l'honore aussi par les actions; ce dernier culte, quoique moinsessentiel, est néanmoins nécessaire, eu égard à la constitution de l'homme: livré aux objets sensibles, continuellement distrait par les soins qu'exigent les besoins de la vie, occupé des devoirs de la société, la connoissance des perfections de Dieu s'effaceroit bientôt de son esprit, le respect qu'il doit à sa majesté souveraine. ne tarderoit point à s'altérer, & les devoirs qui lui sont imposés. feroient infensiblement oubliés, s'il n'y étoit de temps en temps. rappelé par un culte extérieur & même public. La nécessité de es deux cultes a été reconnue dans tous les temps, & il n'est point. de neuple chez lequel on ne trouve l'un & l'autre. Avant les altérations introduites dans la religion, ces deux cultes n'eurent point d'autre objet que celui qui mérite seul nos adorations; mais dans La suite, les hommes s'étant sait des symboles de la Divinité, & avant communiqué le nom de Dieu à des êtres inférieurs à lui. ces cultes furent transportés à ces symboles & à ces êtres.

Il en fut à cet égard des Phéniciens comme des autres peuples. de la terre; le culte extérieur qu'ils rendirent à leurs Dieux, ne fut que le signe & la démonstration du culte intérieur qu'ils croyoient

thag. init.

leur devoir. Le peuple grossier put s'arrêter à ce culte extérieur; mais les personnes qui résléchissoient, étoient convaincues que ces démonstrations ne pouvoient être agréables aux Dieux, si elles n'étoient accompagnées des dispositions du cœur & de l'esprit. convenables à la sainteté de Dieu, à sa justice & à ses autres attributs. Pythagore, que quelques Anciens ont prétendu avoir été Phénicien, & même être né à Tyr, mais qui, de l'aveu de tous, avoit été instruit par les Philosophes de la Phénicie. & qui s'étoit fait initier à tous les mystères de ce pays, enseignoit à ses Iambl.vit. Pyth. disciples que les Dieux n'avoient point égard à la quantité des Porph. de Abst. victimes qui leur étoient immolées, & qu'ils ne considéroient que les dispositions de ceux qui les offroient. Les meilleurs Philosophes, les Poetes même, tâchoient d'inspirer ces sentimens à tout le monde. « Je vous demande, disoit Perse aux Prêtres de » son temps, à quoi sert cet or dans les lieux saints? à rien du tout, » non plus qu'à Vénus ces poupées que lui offrent les jeunes filles. » Que ne donnons-nous aux Dieux des choses que les Messala » ne puissent leur présenter dans leurs magnifiques bassins chargés » des offrandes les plus précieules? que ne leur offrons-nous un cœur » droit, généreux, sincère & pénétré des plus viss sentimens de la » justice & de l'honnêteté? Je ne veux que cela pour le leur pré-» senter, & je suis sûr d'en obtenir tout ce que je leur demanderai, » quand je ne leur offrirois que de la farine & du sel mélés

Quant au culte extérieur, les termes dont les Phéniciens se servoient pour l'exprimer, nous apprennent en quoi ils le faisoient confister. Le premier & le plus ancien qu'ils aient employé pour exprimer leur respect, leur soumission & leur adoration, est pui, vaschak, qui signifie baiser. Job voulant éloigner de lui le soupçon Job. XXXI, d'idolâtrie, dit qu'il n'a point regardé le Soleil dans son éclat, ni la Lune dans son plein, & qu'il n'a point porté sa main à sa bouche pour la bailer. Cette manière d'adorer, en usage dans l'Arabie au temps de Job, se pratiquoit aussi dans le pays de Canaan ou chez les Phéniciens voisins des Juifs. Dieu ordonnant au prophète Élie de sacrer Jéhu roi d'Israël, & Hazaël-pour le royaume de Syrie, lui dit que ceux qui échapperoient au glaive de

26.

ensemble. »

de l'un, périroient par celui de l'autre; mais que ceux qui lui demeureroient fidèles, & qui n'abandonneroient point son culte pour suivre celui de leurs voisins, seroient épargnés. « Je me réserverai, dit-il, dans Israël, sept mille hommes qui n'auront a 111. Reg. point fléchi le genou devant Baal, & tous ceux qui ne l'auront « point adoré en bailant leurs mains. » L'objet du culte étant éloigné. celui qui vouloit lui rendre son hommage, levant les yeux au ciel, qui étoit regardé comme la demeure particulière de Dieu. ou se tournant vers le Soleil ou la Lune, qui furent considérés comme les premiers symboles de la Divinité, & qui devinrent les premiers objets du culte, lorsque la corruption eut commencé de s'introduire dans la religion, celui, dis-je, qui vouloit adorer, leur présentoit sa main droite & la portoit ensuite à sa bouche.

Cette espèce d'adoration est sans doute la première & la plus ancienne, puisqu'on l'aperçoit non-seulement chez les Phéniciens. mais dans tout l'Orient, & que l'usage s'en est conservé chez les Grecs, chez les Romains & même chez les Gaulois. Lucien obleve que les pauvres, qui n'ont point autre chose à offrir aux Lac. de Sacrif. Dieux que le baiser de leurs mains, ne sont point privés du mérite p. 186. du facrifice; & le terme dont les Grecs se servent encore pour exprimer l'adoration, ne désigne dans sa première acception que le baiser. Megonureir, adorare, venerari, vient du verbe wie. osculor. Pline témoigne que de son temps, lorsqu'on vouloit Pin. Hist. Nar. adorer les Dieux, on portoit sa main droite à sa bouche, & il ajoute que cela se pratiquoit non-seulement en Italie, mais aussi dans les Gaules. Cette pratique subsiste encore aujourd'hui chez les Chrétiens de Syrie. Quand ils assissent à la liturgie, après vie de M. Chai la confécration, ils étendent leurs mains ouvertes vers les faints mystères, puis les baisent, & ensuite ils les appliquent sur leur vilage & fur leurs youx.

Lorsque l'objet auquel on vouloit témoigner son respect, étoit proche, on le baisoit effectivement, au lieu de baiser sa main; æ qui étoit si ordinaire & si fréquent que les statues des Dieux en étoient souvent salies & usées. Cicéron parle d'une excellente fig. p. 320, statue d'Hercule, qui étoit à Agrigente en Sicile, & dont les joues & la barbe étoient usées par les fréquens bailers que donnoient à

Tome XXXVI.

ce Héros ceux qui venoient le prier. Les performes religieuses qui paffoient devant la statue de quelque Dieu, s'ils ne la buisoient point, de moins ils la saluoient par le baiser de seurs mains. Minut. Felin. Cæcilius, dans Minutius-Felix, ayant aperçu la statue de Sérapis, approcha fa main de sa bouche & sa baisa: c'étoit même une espèce d'impiété que de passer devant un temple sans donner cette marcale de respect. Apulée fait un crime à Émilien, de passer devant un temple sans baiser sa main.

p. 293.

ld. Meran. IV . 2. 671

L'usage, suivant le même auteur, étoit de joindre le premise doigt au pouce que s'on tenoit élevé, & d'approcher ains la main de sa bouche; en rendant ainsi son respect à la Divinité, on tournoit tout son corps à droite, du moins chez les Romains, Plant. Circul. suivant les témoignages de Plante & de Pline; mais les Gaulois-Plin. Hill. Nat. le tournoient à gauche, prétendant témoigner par - la plus de respect. Ce mouvement, qui se saisoit, disoit on, pour imiter & représenter celui des cieux, supposoit que l'on étoit debout. mais après on s'affeyoit; c'est du moins un des préceptes que

XXV 111, 2.

Pythagore donnoit à ses disciples, & qui a été adopté par Numa. L'un & l'autre l'avoient ainsi ordonné, pour infinuer qu'il ne Militid-p-126. falloit pas prier les Dieux comme en puffant, mais avec la tranquilité, l'attention & le recueillement convenables à leur majesté.

Au baifer de la main les Phéniciens substituoient quelquesois une branche de pairnier qu'ils tenoient devant eux & dont ils se couvroient le vilage lorsqu'ils adressoient leurs prières à leurs Dieux. Les Mrachites souvent livrés au culte idolatre de leurs voifins, les imiterent en cela. Dieu voulant faire connoître au prophète Ézéchiel les abominations que commettoient ceux qui avoient abandonné fon culte, lui fit voir plufieurs Israëlites qui appliquoient des rameaux ou branches d'arbre fur leur vilage : cette pratique passa de la Phénicie dans la Grèce, où ceux qui adresseient leurs prières & leurs supplications aux Dieux, ne se présentoient devant Ampl. de antro eux qu'en tenant à leurs mains des branches d'olivier, dont, pour témoigner leur crainte & leur respect, ils se couvroient le

> világe. Du culte religioux cot ulage fut transporté dans la viecivile & ordinaire. Le rameau de palmier ou d'offvier y devint

la marque du respect & de la soumission; ceux qui déstroient obtenir quelque favour ou qui demandoient quelque grâce, ne paroissoient point devant ceux de qui ils l'attendoient, sans une branche d'arbre à la main. Dans Homère, le prêtre Chrysès Hom. lhad. 1, verant demander la fille Chryleis aux Grecs, tient en la main Enquer A'mélhanes, or qu'Harpocration explique d'une branche Harpocration explique d'une branche l'aumeia. d'olivier, & Eustathe d'un rameau de laurier. Dans Virgile, ceux qui avoient été envoyés par Latinus, demander la permission Mad. 1. d'enterrer les morts après le combat, portoient aussi devant leur v. 100. vilage des branches d'olivier; c'est pourquoi les Grecs nommoient ces fortes de branches nurruena, supplicatoires.

Harpoer. voc. Virg. An. XI.

Les autres termes ulités chez les Phéniciens pour exprimer l'honneur, le respect & l'hommage envers leurs Dieux, désignoient les différentes postures de œux qui se présentoient devant œux. Une sample inclination de tête étoit marquée par le mot Tiz. kadad, qui signific proprement baisser la tête, l'incliner par respect. Ce sut ainsi que tout le peuple d'Israël, & Moyse sui - même, Emd. XII. 27. adora quelquefois le Seigneur dans le défert. D'autres fois, 21. en inclinant la tête, on courboit & plioit tout le corps, ex l'abaiffant julqu'aux genoux, & cette manière d'adorer étoit exprimée par le verbe 172, karakh, curvare incurvare. Les autres fignes de l'adoration étoient la génuflexion & la prosternation de tout le corps; le premier appelé 7272, brakah, de 772, barak, genua flexie, & dans un autre sens benedixie; le second nommé אוויסי, hischikhaouah, conjugaison hitphael, du verbe אוויסי, schahlah ou schachah, humiliarit, prostravit. Ces différens termes, qui expriment les diverses manières d'adorer, sont employés dans l'Écriture, tant pour désigner le culte du vrai Dieu, que pour sparquer celui que les peuples voisins des Israélites, & par conséquent les Phéniciens, rendoient à leurs Dieux.

Ces témoignages extérieurs de respect accompagnoient les louanges que l'on donnoit aux Dieux, les prières qui leur étoient adressées pour obtenir d'eux les faveurs que l'on desiroit, & les actions de grâces qu'on leur rendoit des biens que l'on croyoit en avoir reçus. Les Phéniciens étoient persuadés que la Divinité étant la source de tout bien, & aimant les hommes, ce n'étoit

Мij

qu'à elle qu'il falloit s'adresser. Pythagore instruit à seur école: disoit que ceux qui demandent des grâces à d'autres qu'aux Dieux étoient aussi ridicules & insensés que ceux qui vivant sous le gouvernement d'un Roi, s'adresseroient à quelque Officier & négligeroient le Prince. Dieu, ajoutoit-il, gouvernant l'Univers, c'est de lui, sans contredit, qu'il faut attendre le bien. Nous faisons volontiers, disoit-il encore, du bien à ceux que nous aimons & qui nous sont agréables; l'amour que Dieu a pour les hommes, doit donc leur faire espérer tout de lui; sa puissance ne mettant point de bornes à son amour & s'étendant à tout, il n'y a rienqui ne puisse lui être demandé. Pour inspirer à tous les hommes une confiance générale dans la bonté, les disciples de ce Philosophe chantoient souvent un cantique, qu'ils dissient avoir été composé par l'un d'entr'eux, auquel ils donnoient le nom de Linus, c'està-dire par un Poète Phénicien; car c'est ce que significit ce nons dans la langue phénicienne, dans laquelle Linus désignoit un Poete M'Mid: ou un Chantre. Le prélude de ce cartique étoit: Espérez tout; ne désespérez de rien; Dieu fait tout avec facilité, rien ne s'oppose à. son pouvoir.

Mais les prières que l'orr adressoit aux Dieux, exigeoient des préparations pour être agréées: cette persuasion étoit commune à tous les peuples de l'Orient; elle étoit aussi par conséquent celle des Phéniciens. Pour se procurer la pureté extérieure, ils avoient recours aux lustrations, qui précédoient tous leurs actes religieux; ils se lavoient & changeoient d'habits. Jacob revenu dans le pays de Canaan, & voulant dreffer un autel pour y facrifier au Gal. XXXV, 2. Seigneur, ordonne à toute sa maison de se layer & de changer d'habits. Job en Andie étoit soigneux de se purisser. & il se plaint que, malgré son attention à se laver dans de l'eau de neigo,

1.13.30. & à entretenir la pureté de ses mains. Dieu le réputoit toujours impur. Rien n'est plus souvent répété dans la loi, donnée aux Israelites, que l'ordre de purifier leur corps & de laver leurs mains. Ces purifications dans l'ordre de la religion étoient connues de tous les peuples de l'Orient comme de l'Occident. Pythagore

Dieg. Laire, vouloit que l'on ne s'approchât des Dieux & qu'on ne les louât. Y111, fegm. 33 gu'avec un corps pur 8s. des vêtemens nets, 8s. il ordonnois, deLe préparer aux actes de religion par des lustrations & des aspersions. Les Babyloniens qui avoient eu commerce avec leurs femmes, Hand. 1, p. 92le purificient avec des parfums & en le lavant dès le point du jour; sans cette cérémonie préalable, ils n'auroient osé toucher aucun vale, à plus forte railon le leroient-ils fait un scrupule de se présenter devant leurs Dieux. Les Arabes pratiquoient la même chose, suivant le témoignage d'Hérodote. Les Egyptiens & sur-tout 1d. ibid. leurs Prêtres étoient des plus attentifs à entretenir la pureté du 11.11, p. 126, corps; ils se baignoient deux fois le jour, & autant de fois la nuit. Les plus religieux d'entr'eux préféroient l'eau dans laquelle ils avoient vu boire un ibis, comme étant la plus pure; ils défen- Pha, de léd. & doient même l'entrée de leurs temples à ceux qui après le commerce Ofind. p. 679. du mariage ne s'étoient point purifiés par le bain. Les Grecs, qui Clem. Alexand. tenoient des Phéniciens & des Égyptiens toutes les cérémonies de firon. 1V. leur religion. n'étoient pas moins exacts. Dans Homère, on voit A ax & Ulisse layer leurs mains awant que de faire des libations Hom. Iliad. 12. à Jupiter; Télémaque se prépare par l'ablution des mains à prier "172. Minerve: Pénélope se lave & se revêt d'habits purs pour faire ses ». 260. prières à Pallas. Les Romains étoient également religieux à cet. Id. ibid. 14. égard. Plante fait dire à un de les acteurs, qu'il va le laver pour " 719 Plant. Aufal. offrir son sacrifice. Perse dit que Macrin se lave deux ou trois sois att. 111, sc. v1, la tête dans le Tibre, afin que ses prières soient exaucées. Servius "Af. Sat. 11,. commentant ces paroles de Virgile, purâque in veste Sacerdos, v. 15. dit que l'habit pur étoit celui que l'on portoit les jours de fête, Sim in Æn-& lorsqu'on vouloit offrir un sacrifice; que les Magistrats & ceux 311, 20-1640 qui se disposoient à sacrifier, prenoient la prétexte, qu'ils se lavoient les mains & les essuyoient avec des serviettes de lin.

Ces pratiques anciennes & communes à tous les peuples, sont une preuve du respect que tous les hommes de tous les temps. & de tous les pays, ont toujours été persuadés qu'ils devoient à la Divinité; mais ce respect eût été insuffisant, s'ils ne l'eussent fait consister que dans une pureté extérioure. Les peuples:même plongés dans l'idolâtrie, ne regardoient cette espèce de pureté que comme un avertissement & un signe de la pureté intérieure, qui seule pouvoit plaire aux Dieux; aussi avoient-ils soin d'éloigner des temples & des cérémonies de la religion, ceux qu'ils savoient être:

Virg. Æn. VI. souillés de quelques crimes, & ils ne les y admettoient qu'après qu'ils s'étoient fait expier par les cérémonies proferites : ces expiations, dont nous trouvons des exemples fréquens dans la Grèce.

1. 7. p. 72.

avoient été apportées de l'Orient par Orphée, sous le règne de Mam. Arund. Pandion, fils de Cécrops. On les trouve en effet établies de très-bonne heure dans l'île de Crète, qui étoit une colonie des Paufan. Corinth. Phéniciens: ce fut - là qu'Apollon se sit expier par Carmanor. On défendait même à ceux qui pouvoient le reprocher quelque iniquité secrète, ou qui avoient de mauvais desseins dans le cœur.

d'approcher des temples ou d'assister aux sacrifices. Cyneges.

Les prières qui exigeoient ces dispositions &cces préparations, n'étoient point réglées par un formulaire particulier; chacun les faisoit suivant ses besoins, & dans la forme qui lui paroissoit la plus convenable; mais dans la suite, on composa des hymnes & des cantiques pour les assemblées religienses: ces sortes de cantiques sont très-anciens; c'étoit la manière dont on célébroit les bienfaits que l'on avoit reçus de Dieu, & dont on en perpétuoit le souvenir. A peine les lsraelites curent-ils passé la Mer rouge. que Moyse en fit un, pour remercier Dieu de la délivrance mi-End. xv. 1. raculeule de son peuple. Le peuple ne trouvant point d'eau dans le désert, Dieu dit à Moyse d'assembler les chefs d'Israël. & qu'il lui en donneroit; Moyse seur montre l'endroit d'où l'eau devoit sortir; avec leurs bâtons ils se mettent à creuser un puits, Princes d'Israël, que les Chefs du peuple & ses Législateurs ont

Num. XXI. aussitôt ils chantent: Moutez ou remphisez-vous, puits, que les creusé avec leurs bâtons. Moyse n'ordonna point de cantiques pour les fêtes & les cérémonies de la religion, mais il n'en est pas moins certain que les sacrifices offerts par les kiraëlites, étoient accompagnés du chant des cantiques. Un peuple accoutumé à célébrer par des chants tous les bienfaits qu'il recevoit de Dieu, à lui renvoyer par des cantiques la gloire de tous les évènemens qui lui étoient favorables, à célébrer en vers ceux qui s'étoient fignalés par quelque action héroïque, à en composer pour les occasions même particulières de la vie, auroit - il célébré ses solemnités sans chanter les louanges de Dieu qui en étoit l'objet?

On voit les filles d'Israël danser à Silo où étoit le tabernacle du

Sciencur, & leurs danses étoient sans doute animées par le chant des cantiques, car l'un n'alloit pas sans l'autre. Les Égyptions, chez lefonels les Israëlites avoient demeuré long-temps, & où ils avoient été témoins des solennités de ce peuple, chantoient aux sêtes de leurs Dieux. Ils avoient un cantique compolé pour celle d'Offris dans lequel ils dissient que son ame reposoit dans le sein du Soleis.

L'usage pratiqué par les Egyptiens, & suivi par les Israélites éablis dans le pays de Canaan, nous donne lieu de conclure que les Phéniciens, comme les autres peuples, avoient des hymnes & des cantiques, quand même nous ne pourrions l'établir par aucune preuve particulière; mais ce qu'Hérodote nous dit ne nous permet point d'en douter. Cet historien sait mention d'une espèce de antique en ulage chez eux, & semblable à celui qui se chantoit p. 13-34 en Égypte à la fin des repas. Dans les repas que les Égyptiens riches le donnoient les uns aux autres, dit Hérodote, lorsqu'ils évoient sortis de table on apportoit dans un cercueil la figure d'un mort, saite de bois peint de différentes confeurs convenables. & de à longueur d'une ou de deux coudées; en la présentant à chacun des convives, on lui disoit: Regardez ce mort, buvez & réjouissez-vous. mais souvenez-vous que vous serez un jour comme lui. La présentation de ce mort étoit accompagnée ou suivie du chant d'un cantique. qu'en Egypte on appeloit manéros, qu'en Phénicie, dans l'île de Chypre & dans la Grèce on nomment lines, & qui dans d'autres pays portoit d'autres noms. M. de Guignes, dans son Mémoire: sur l'inscription du tembeau de Sardanapale, a établi l'universalité de cet usage dans l'Orient; il a aussi prouvé que le motif de son établissement avoit rapport à la religion, & que son objet étoit de rappelez les convives à la modération, & de les faire penser au compte encils seroient tenus de rendre après seur mort, du bonou du mauvais usage des biens qu'ils avoient reçus de Dieu; mais tous ceux qui adoptèrent cet usage ne surent point sensibles à ce motif, ils en abusèrent, &, contre les vues de ceux qui l'avoient établi, il y en out phisiours qui le farent servir à autoriser lours débanches\_

2 3 . Petron Sass-Hérodote est embarrasse sur l'étymologie du nom de linos, p. 50. donné par les Phéniciens, par les Cypriots & par les Grecs à ce

Herodot . 1.1.,.

Digitized by GOOGLE

Kai. XXIII.

p. 1222.

cantique, qu'il dit être le même que le manéros des Égyptiens. On aperçoit le même embarras chez les autres auteurs qui onti-Holych. voce parlé de cette espèce de cantique. Quelques-uns, comme Hésychius & Eustathe, ont prétendu que ce cantique avoit été ainsi nommé Mid. XVIII, parce que les cordes de l'instrument, que le muficien touchoit en le chantant, étoient de lin; mais pour donner quelque vraisemblance à cette étymologie, le nom du cantique étant le même en Phénicie & dans la Grèce, il faudroit que les Phéniciens eussent désigné le lin par le même terme dont les Grecs le servoient, ce qui n'est point, car la plante connue des Grecs sous le nom de xiror étoit appelée en Phénicie אַ, bad, ou אָשָׁם, pischeth, ou הָאַן, kitan, termes qui n'ont aucune espèce d'analogie, ni prochaine, ni éloignée, avec le nom grec. Paulanias & d'autres auteurs, qui conviennent que le xiros des Grecs est la même chose que le manéros des Égyptiens, ont cru que cet air ou ce cantique avoit emprunté son nom de Linus, soit parce qu'il en avoit été l'auteur, soit parce qu'il avoit été chanté pour déplorer sa mort funeste; mais ces auteurs varient sur ce Linus. Malgré leurs incertitudes & leurs variations, on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu un Ancien qui ait porté le nom de Linus, auquel on a attribué des ouvrages philosophiques composés en vers, suivant l'usage des premiers temps, dans lesquels il avoit traité du cours du Soleil & de la Lune, de la génération des animaux & de la production des plantes; ces ouvrages commençoient par ces mots: H y a eu un temps auquel toutes choses ont été faites ensemble, paroles qui prouvent que ce Philosophe étoit opposé au système de l'éternité du monde. Il croyoit aussi que Dieu avoit formé ce monde, puisqu'Anaxagore, qui l'avoit copié, après avoir dit que tout avoit été fait dans le même temps, ajoutoit que toutes choses avoient été disposées & arrangées par l'intelligence divine. Suidas lui fait aussi l'honneur d'avoir le premier porté de la Phénicie dans la Grèce l'usage des Lettres, ce que tous les autres auteurs ont attribué à Cadmus. Mais quelque réalité que l'on donne à ce personnage, il

> suffit que l'air ou le cantique dont il s'agit portât en Phénicie le nom de linos, pour se persuader qu'il n'a point été emprunté des Grecs; ceux-ci, au contraire, tenant des Phéniciens & des Égyptiens

Diog. Lacrt. in Proam. segm. 4.

p. 303.

ld. ibid.

Suidas, voce

Digitized by Google

leur

leur religion, leurs sciences & leurs arts, il est plus vraisemblable qu'ayant reçu d'ailleurs cet air & ce cantique, ils auront en même temps adopté le nom qu'il portoit dans le pays qui le leur avoit communiqué. Peut-être même que dans les premiers commencemens ils donnèrent le même nom à ceux qui composèrent des pièces dans le même genre; mais dans la suite ayant perdu la trace de cette origine, ils eurent, suivant leur usage, recours à des fables; & , pour s'attribuer l'honneur de l'invention, ils publièrent que ces airs ou cantiques avoient été appelés xivos, parce qu'ils avoient été faits pour déplorer la mort d'un de leurs poëtes qu'il leur plut d'appeler Linus. Ce qui donne de la vraisemblance à cette conjecture, c'est que le terme employé, tant en Phénicie qu'en Grèce, pour déligner cette sorte de composition, en exprime le caractère dans la langue phénicienne. Ceux des Grecs qui nous en ont parlé nous apprennent que cetoient ues aus ou un privote de la la felon Plutarque, θρηνοδείς απάρχαι, selon Eustathe & selon p.2073.

Plutarque, θρηνοδείς απάρχαι, selon Eustathe & selon p.2073.

Eustath. is nous apprennent que c'étoient des airs ou des cantiques lugubres, n'avoient été composés que pour rappeler le souvenir de la mort, p. 1222. dans lesquels, selon toutes les apparences, on célébroit la mémoire Pauson. Bane des ancêtres prédécédés; & c'est ce, qui étoit désigné par le nom P-3033 qu'on leur donnoit en Phénicie. לנה, linah, ou הֹלְנָה, halinah, avec l'article, signifie, dans la langue de ce pays, une complainte, & vient du verbe 7, loun, ou 17, lin, qui veut dire demeurer dans un lieu, y passer la nuit; mais qui dans sa conjugaison hiphil fignifie murmuravit, conquestus est, ejulavit: du phénicien לנה, finah, complainte, lamentation, les Grecs, qui ont adopté cette sorte de composition, auront fait aisément xiros, en lui adaptant la finale ordinaire dans leur langue. Mais ce nom, qui dans sa première signification ne désignoit que des chants tristes & lugubres, fut employé dans la suite pour exprimer aussi les chants inspirés par la gaieté (a).

Ce que je dis des Grecs est aussi vrailemblablement arrivé aux Egyptiens, chez lesquels ce cantique étoit en usage, mais sous le nom de manéros. Ils disoient qu'il avoit été composé pour déplorer

(a) Athen. lib. XIV, cap. 6. Airos de naj Airnes i pagror de reir Store aira Tome XXXVI.

Handet. 11, la mort prématurée d'un jeune Prince qui portoit ce nom, & que

Julius-Pollux, Onom. IV, 7. Helychius, Mavipws.

c'étoit pour cela que ce cantique avoit été appelé manéros. Hérodots donne ce jeune Prince pour le fils unique du premier roi d'Egypte, qui ne peut être autre que Ménès, autrement nommé Osiris. Julius - Pollux dit qu'il fut disciple des Muses, & qu'il inventa l'agriculture: Hélychius lui donne les Mages pour maîtres: mais aucune de ces différentes circonstances ne s'accorde avec ce que nous connoissons de l'histoire de l'ancienne Égypte. On n'y trouve point que Ménès ou Osiris ait eu un fils de ce nom, qui soit mort dans son jeune âge, armes, comme s'exprime Hérodote. Ce jeune Prince, décédé dans un âge tendre, n'a pu être l'inventeur de l'agriculture, que les Egyptiens ont consamment attribué à Osiris & à Iss sa femme. Il ne peut avoir été élevé par les Mages. avec lesquels les Égyptiens n'ont pu avoir de commerce que depuis la conquête de leur pays par les Perses, ou tout au plutôt sous le règne de Sélostris: il fut encore moins disciple des Muses, divinités d'origine grecque, & inconnues aux Égyptiens sur-tout dans les premiers temps. D'autres disoient que Manéros étoit le nom du jeune homme qui étoit tombé dans la mer, ou qui étoit mort de frayeur du regard terrible qu'Iss avoit jeté sur lui, lorsqu'elle se fut aperçue qu'il l'avoit vu ouvrir la caisse dans laquelle étoit le corps de son mari, & qu'elle avoit rapporté de son voyage de Phénicie. Mais en Egypte même plusieurs nioient l'existence de ce prétendu personnage; manéros, selon ces derniers, n'étoit que le nom qui avoit été donné au cantique qui se chantoit à la fin des repas, lorsque l'on présentoit aux convives le squelette de l'image d'un mort. Le sentiment de ces derniers paroît le plus vraisemblable & le plus ancien. Les fables qui ont réalisé & personnifié Manéros, sont postérieures & de l'invention des Prêtres. qui trop éloignés de la première institution du cantique, ne méritent point d'être crus sur leur parole. Ces Prêtres, qui ne savoient point l'origine d'un usage qui se pratiquoit chez eux de temps immémorial, aignèrent mieux débiter une fable que de demeurer courts sur la question qui leur avoit été proposée par Hérodote, & que

d'avouer leur ignorance. Les paroles dont Hérodote nous apprend que la présentation du mort étoit accompagnée, nous apprennent

Flue, de If. & Ofir. p. 637.

Id. ibid.

que cet usage n'avoit été établi que pour rappeler aux convives leur mortalité. & les avertir de ce qu'ils seroient un jour: Regardez ce mort, leur disoit-on, buvez et réjouissez-vous, mais souvenez-vous aue vous serez un jour comme lui. Un pareil discours, si l'on fait attention à la sévérité des mœurs des Anciens, & sur-tout des Phat. de Mufici, Egyptiens, ne peut être une invitation à la débauche, mais un p. 2097. avertissement de n'user des plaisirs qu'avec modération. Ceux qui parmi les Égyptiens nioient que Manèros eut été un homme. prétendoient que manéros ne significit autre chose que l'avis donné offer. p. 637. aux convives de ne point s'écarter des bornes de la modération & de la sobriété. L'ancien mot égyptien mahar ou maner, que les Grecs ont rendu par uniess, ne significit qu'un avertissement ou un fignal. Dans les langues orientales און, nir, און, nour, ou הודר, חודר, חודר, חודר, חודר, חודר מודר מודר מודר nahar, lumière, signific aussi conseil, souvenir, instruction, avertissement, fignal; de-là le nom encore en usage dans tout l'Orient 7KID. minar, ou מנארת, menareth, pour désigner le lieu d'où l'on donne le signal & l'avertissement pour la prière. Le cantique, qui n'avoit été composé, suivant plusieurs Égyptiens, que pour faire souvenir l'homme de sa mortalité, pour l'avertir de ce qu'il seroit un jour. pour l'instruire & lui conseiller d'user sobrement & avec modération des biens & des plaisirs de la vie, a pu à juste titre être appelé manar ou maner.

Le linos & le manéros ne se chantoient que dans les maisons particulières, mais on ne peut douter qu'il n'y eût aussi des cantiques pour les assemblées religieuses. La poësse & la musique qui s'accompagnoient toujours, furent premièrement employées dans les temples; elles n'eurent dans les temps les plus reculés, d'autre objet que le culte des Dieux & l'instruction de la jeunesse. 14. ac 11. Julius-Pollux nous a conservé le nom d'un de ces cantiques que les Phéniciens chantoient dans leurs fêtes à l'honneur de leurs Dieux. Selon cet auteur, les paylans Mariandyniens avoient une chanson ou cantique qu'ils appeloient A'den paosd's: ces Mariandyniens étoient habitans de la Bithynie & une colonie de Phéniciens qui avoient apporté dans leur nouvelle demeure le culte & les pratiques du pays qu'ils avoient quitté. Bochart a soupconné avec fondement, que ce contique commençois par ces mots phéniciens:

Jul. Pollur: A'daripandès.

Boch. Chan

100

1. Paral. XXIX,

שנקני כודים אנקני לי Adoni modim anachnou lak, Adonai; ou Seigneur, nous vous louons, nous célébrons vos louanges. David s'est exprimé de la même manière dans le cantique rapporté dans le premier livre des Paralipomènes: אַרְהִינוּ בּוֹדִים אַנַקנוּ לִּרָּדִּעָּ בּוֹדִים אַנִקנוּ לַּרָּגָּי, Elohenou, modim anachnou lak, Seigneur notre Dieu, nous chantons vos louanges. Le cantique qui commençoit par ces mots, ou ceux qui se chantoient sur le même air, ont été désignés par les Grecs par le mot A'δωνιμασιδώς, qui conserve des traces assez marquées de son origine.

The koran by Georg. Sale. The prelim. dife. fect. 1, p. 27.

'Ashen. Deipnof. XIV, 6. Nymphis, cité par Athénée, parle d'une autre espèce de cantique lugubre, par lequel le même peuple déploroit la mort d'un jeune homme d'une beauté extraordinaire, fils d'un homme riche & puissant, qui étant allé voir ses moissonneurs, voulut leur donner à boire, il alla au bord d'une rivière voisine, & le pied lui ayant manqué, il tomba dans l'eau & disparut, c'est-à-dire qu'il s'y noya: ce jeune homme s'appeloit Búpros, Borcus, dit cet auteur, & son nom sut donné au chant lugubre dont on honoroit la mémoire de ce personnage, comme quelques Égyptiens appeloient Manéros leur complainte sur la mort de celui qu'ils supposoient avoir porté ce nom chez eux; mais cette espèce de cantique ne doit point être distinguée de la précédente; il saut

lire dans le texte cité par Athénée, Buenner ou Busquer, comme l'ont remarqué Scaliger & Casaubon, dont l'observation est appuyée fur Hesychius, qui a sû Βωρμον, & qui expliquant ce mot, a dit Βωρμον. que ce cantique avoit été composé pour Bormos le Mariandénien. qui avoit été enlevé par les Nymphes, c'est-à-dire, suivant le langage allégorique, qui s'étoit noyé. Dans ce cantique, le Poëte faisoit parler un jeune homme très-beau, riche & puissant, enlevé à la fleur de son âge, pour rappeler à ceux qui le chantoient, ou qui l'entendoient, que ni la jeunesse, ni la beauté, ni les richesses. ni la puissance n'exemptoient point de la mort, & pour leur insinuer qu'il ne falloit point abuser des avantages d'une vie qui pouvoit être enlevée dans le temps qu'on y pensoit le moins. Tel étoit l'objet de ce cantique, entièrement semblable à celui du xivos chez les Phéniciens & du parées en Égypte. Son institution n'avoit point eu d'autre motif, & ce que des auteurs possérieurs en ont dit doit être rélégué avec les fables.

Le chant de tous les cantiques, tant dans les assemblées religienses que dans les maisons particulières, ou même dans les champs, étoit ordinairement accompagné du son de quelques instrumens. Cet usage étoit des plus anciens; Laban faisant des reproches à Jacob son gendre, de s'être ensui secrètement de sa maison, lui dit que s'il eût été prévenu de son départ, il l'auroit Gan. XXXII accompagné avec des chants de joie au son du kinnor. Les Phéniciens jouoient sans doute, dans leurs solennités, de tous les instrumens qui étoient en usage chez les Israëlites leurs voisms; il est même à présumer que la plupart de ceux dont il est parlé dans l'Ancien Testament venoient originairement de la Syrie & de la Phénicie, car avant l'entrée des Israëlites dans le pays de Canaan, on en trouve très-peu qui fussent à leur usage. Lorsqu'ils furent fortis de la mer Rouge, Marie, sceur de Moyse, & toutes ses femmes. tenant en leurs mains des instrumens que le texte original appelle nn, toph & \(\bigcirc\text{p\lambda}\text{n}\), tuphim, chantèrent, en dansant, le cantique que Moyse venoit de composer pour remercier Dieu de la délivrance de son peuple. Cette espèce d'instrument, que je crois être le même que les cymbales des Anciens; & que l'on retrouve encore dans l'Orient, c'est-à-dire deux petits bassins creux de

Helvch. rcs.



métal fonnant, garnis chacun de sa poignée par laquelle on les tenoit. & que l'on frappoit en cadence l'un contre l'autre, avoit sans doute été apporté de l'Egypte par ces femmes: mais elle n'étoit point particulière à ce pays, on la connoissoit en Arabie. Job en parle dans la description qu'il fait du bonheur des méchans Job. XXI, sur la terre: « Leurs ensans, dit-il, semblables à des agneaux que

» l'on voit se répandre & bondir dans la prairie, sont en grands » nombre & topiques dans la joie; ils dansent au son du toph & du: kinnor. & ils se divertissent sans cesse au son du Ingraib. » Quand les Israëlites se disposoient à entrer dans la terre promise. Dieux

ordonna à Moyle de faire deux n'illi, hhatzotzéroth d'argent : qui devoient servir à assembler le peuple pour la guerre, dans les facrifices solennels, dans les festins de religion. & pour annoncer les néoménies, l'année sabbatique & celle du jubilé. Cet inflrument est nommé par les Septante occhming, c'est-à-dire une trompette.

Ces traducteurs ont donné le même nom à l'instrument que Moyse Enod. XIX, a exprimé dans un autre endroit par le mot Tore, schophar, qui doit aussi signifier une trompette, comme il paroît par divers textes de l'Écriture. Ces différens noms semblent indiquer qu'il y avoit

deux sortes de trompettes, soit qu'elles différassent par la forme ou par la matière. L'épithète , naiobelim, arietina, comes de bélier, qui est quelquesois donné à ces trompettes, désigne qu'outre celles qui étoient droites, d'argent ou d'airain, il y en avoit d'autres qui étoient courbées comme les cornes du bélier, ou du moins qu'elles étoient faites de la come de cet animal. On ne voit point que Dieu ait ordonné aux. Hébreux d'autres instrumens que ces trompettes, pour le service du tabernacle. On n'en trouve point d'autres avec elles que le toph, que le kinnar & le huggeb, que

Gm. 17, 21: Moyle dit avoir été inventés avant le déluge, dont Job a parlé dans le texte que j'ai déjà cité, & qui devoient être depuis longe temps en usage chez les Cananéens ou Phéniciens. Mais depuis que les Israelites se furent mis en possession du pays qui leur avoit été promis, ils firent ulage de diverses sortes d'instrumens, qu'ils avoient fans doute empruntés des Syriens & des Phéniciens leurs voisins; tels sont le nebel, le hatzur, le chalil, le motgrockità, les galzelim, les schelischim, les metzilothaim: & autres. Il rientre: point

dens mon plan d'expliquer la nature & la forme de ces différens instrumens; il me suffit de parler de ceux dont l'invention est attribuée aux Phéniciens.

Du nombre de ces instrumens étoit le nable, c'est pourquoi Sopater dans Athénée l'appelle Sidonien, & Strabon le compte Athen. 1V. 24 parmi les instrumens que les Grecs avoient reçus des Barbares, 20, 324. c'est-à-dire des Orientaux. Les Héhreux en adoptèrent l'usage dans leurs pompes & dans les cérémonies de leur religion: mais ce ne fut que sous le règne de David; car il n'en est parlé dans aucun des livres de l'Écriture antérieurs à ce Prince, au lieu que dans coux qui ont été écrits depuis, il en est souvent fait mention: ils le nommèrant בן; nebel, אבן, nabla, ou וברא, nibla. La traduction grecque attribuée aux Septante, ne nous est d'aucun segours pour découvrir la véritable forme de cet instrument, parce que le nom oriental n'a point été traduit d'une manière uniforme dans cette version: souvent il est rendu par Nachau, mot sormé 11. Reg. VI. 5. de l'Hébreu; quelquefois il est traduit par Yanthewr; on le trouve 8; xv, 16; dans un endroit exprimé par Kiduege, & dans un autre par O'pyaror XXV. 1, 6.11. ou O'pare. Il est certain que cet instrument étoit de bois; ceux 11. Est. x11, que Salomon fit faire pour le service du temple étoient d'un bois 27, P. XXXII. nommé 137187, almugim, dans le texte hébreu. La plupart cvii, ci, 3. des interprêtes le prennent pour de l'ébène: c'étoit une espèce de P.LXXXI, 3. bois rare & précieux que les flottes de Salomon & d'Hiram leur 12. apportoient du pays d'Ophir ou de Souphir; & les auteurs des livres des Rois & des Paralipomènes observent que depuis Salomon julqu'au temps auquel ils écrivoient, on n'en avoit point apporté de pareil dans leur pays. Josèphe dit que le nable étoit d'un métal qu'il appelle H'Auxieur, & qui étoit un composé d'or & VIII, 30 d'argent; mais ce qu'il dit, ne peut être vrai que du nable dont on le servoit de son temps. Le bois dont étoit fait cet instrument, devoit être creux pour rendre du son, & c'est vraisemblablement ce qui lui a fait donner le nom de nable; car נבל, nebel, dans les langues de l'Orient, signifie une outre, une bouteille, quelque chose de creux & de vide. Sur ce bois creusé étoient tendues des condes, que Josèphe dit avoir été au nombre de douze; mais ce lidem, v11; nombre peut avoir été moindre dans les commencemens, & avoir

Sirab. X .

Aiker. 17, 24. été augmenté dans la suite. Selon Jobas, cité par Athénée : Alexandre de Cythère le remplit de cordes, & après l'avoir ainsi augmenté, il le consacra à Diane dans le temple d'Éphèse. On touchoit cet instrument avec les doigts & même des deux mains. felon Ovide, qui ajoute qu'il étoit propre aux airs tendres & Athen, 14, 24. doux. Il n'avoit pas toujours été tel; car Sopater dit que le son Helychins, qu'il rendoit, n'étoit point fort harmonieux, & Hésychius prétend qu'il étoit dur & grave. Si dans la suite on s'en est servi pour les airs tendres, il aura été adouci par quelque changement qui Hieronim. in y aura été fait. S. Jérôme, Cassiodore, lsidore de Séville & Cassion praf. quelques autres, fondés sur la traduction attribuée aux Septante in Palm. c. 4. qui ont le plus souvent exprimé le mot hébreu גבָל, nebel, par Orig. 111, 6.7. le terme grec Yantheur, ont prétendu que le nable étoit le psaltérion des Anciens, fort différent de l'instrument que nous connoissons aujurd'hui sous ce nom; ils disent qu'il avoit la forme du A Sanze, ayant un ventre creux par le haut; que les cordes étoient tendues de haut en bas; qu'on le touchoit par le bas & qu'il résonnoit par le haut, en quoi il différoit de la cithare, qui étoit creuse par le bas, & que l'on touchoit par le haut. Quelle que fût la forme de cet instrument, il étoit admis dans toutes les symphonies, & le son qu'il rendoit, se marioit avec celui de tous les autres instrumens. Chez les Hébreux, qui avoient imité en cela leurs voisins, on jouoit de cet instrument dans le même temps 71. Reg. VI. 5. que l'on battoit le toph ou les cymbales, que l'on sonnoit du II. Paralip.V. schophar ou des hatzatzeroth, que l'on touchoit le hazur ou l'ins-Pl. xxx11, 2. trument à dix cordes, & que l'on jouoit du kinnor, des metzilothains 11. Est. XII, & d'autres instrumens aujourd'hui peu connus. 27. . Pfalm. CL, 4 Les Grecs croyoient aussi qu'ils étoient redevables aux Phéniciens **b**'s. de l'instrument que dans leur langue ils appeloient ziruge ou xirruege. Cet instrument, nommé par les Orientaux 703, kinnor, ou בנרא, kinnara, étoit en effet très-commun chez les Phéniciens. Exch. XXVI, Ézéchiel prédifant la ruine de Tyr, annonce que Dieu fera cesser 73. la multitude de ses cantiques, & que l'on n'entendra plus chez elle le son de ses kinnors; & le prophète Isaïe prédisant à la même ville le rétablissement de son commerce soixante - dix ans après · Yan xxvIII, sa ruine, lui dit de reprendre le kinnor, & de jouer de cet instrument

instrument. Les Grecs disoient que c'étoit de cet instrument que Enstath in Mad. Cinyras, roi de Chypre & fils de Théias, avoit reçu son nom, parce qu'il en jouoit parfaitement, ce qui lui avoit inspiré la Kniegtéméraire vanité de disputer avec Apollon, qui l'ayant vaincu l'avoit fait mourir. Selon quelques-uns ce Cinyras étoit contemporain de la guerre de Troie: il avoit promis avec serment à Ménélas un secours de cinquante vaisseaux, mais il ne lui en envoya qu'un, & pour éluder le serment par lequel il s'étoit engagé, il fit faire les autres de terre, & les garnit de figures d'hommes de la même matière. Si ce Cinyras est le père d'Adonis, comme plusieurs le prétendent, il régna en Phénicie long-temps avant la guerre de Troie. Sa domination pouvoit cependant s'étendre dans l'île de Chypre, qui fut premièrement peuplée par ses sujets. Les Phéniciens pouvoient avoir perfectionné cet instrument, qui étoit fort commun chez eux; mais ils n'en étoient point les premiers inventeurs. On voit qu'il étoit connu dans la Mésopotamie, puisque Laban en parle dans les reproches qu'il fait à son gendre: il étoit même beaucoup plus ancien que Laban; Moyse en attribue l'invention, avant le déluge, à Jubal, qu'il dit avoir été le père de ceux qui jouoient du kinnor & du houggab. Les Hébreux avoient admis cet instrument; David en jouoit en présence de Saül, pour calmer les accès de sa fureur mélancolique; & l'on voit par les pleaumes qu'on le touchoit dans les fêtes & dans le service de la maison du Seigneur. Les auteurs de la version grecque de l'Ancien Testament donnent à cet instrument divers noms; quelquefois ils l'appellent xi Juga (b), & dans d'autres occasions ils le nomment Jarmeior. Ces variétés de traduction mettent dans Bain. LXXXII l'impossibilité de décrire, d'une manière précise, la forme de cet Exech. xvi, instrument. Il étoit certainement de bois, car ceux que Salomon " destina au service du temple étoient de la même espèce de bois que celle dont il avoit fait faire les nables; & ce bois étoit garni de cordes, car l'auteur du livre des Rois, pour exprimer que David

Suidus, voce

Gen. XXXI;

Ibid. IV, 21.

1. Reg. XVI;

(b) Gen. XXXI, 27. 11. Paralip. X, 28. Job. XXI, 12; XXX, 31. Pfalm. xxxIII, 1; xLIII, 4; LXXI, 22; xCII, 4; CL, 3. 1. Reg. xV1, 16 & 23.
111. Reg. x, 12. Ifa. xVI, 11; xXIII, 15.

Tome XXXVI.

iouoit de cet instrument, dit qu'il le touchoit. Josèphe, qui avoit vu ceux dont on se servoit de son temps dans le temple de Jérusalem, dit qu'ils avoient dix cordes, & qu'on les touchoit avec des archets, en quoi ils différoient des nables, qui avoient douze cordes que l'on touchoit des doigts: c'est-là tout ce que l'on peut dire avec quelque certitude de cette espèce d'instrument. Suidas prétend que c'étoit la lyre, & son sentiment est rendu probable par la fable, qui suppose une dispute entre Apollon & Cinyras au sujet de cet instrument; car la lyre étoit l'instrument propre à ce Dieu, & qui lui étoit consacré, soit qu'il en fût regardé comme l'auteur, ou qu'elle lui eût été donnée par Mercure, qui l'avoit inventée. Quelle que soit la forme de cet instrument, il paroit que chez les Grecs on n'en tira d'abord que des sons trisses & lugubres. Hésychius lui donne les épithètes d'on rea & de sommun, hamentant & plaintif, & c'est du nom xivuez qu'ont été formés xirrupia du, que le même auteur explique par Ophren & x Agieur, lamenter & pleurer, & Horat. ad. 111, mruegr, qu'il rend par ourreor, plaintif. Horace avoit dit de même, que dans les commencemens la lyre, avant que Mercure l'eut perfectionnée, n'étoit ni sonore, ni agréable; mais que depuis elle étoit devenue si douce, qu'on en jouoit aux tables des riches & dans les temples. Il n'en étoit pas de même en Orient, où cet instrument avoit toujours servi, dans les occasions, à témoigner sa joie & à exprimer son bonheur. C'étoit du son de cet inflrument que Laban auroit voulu accompagner les cantiques de joie pour la Job. xx1, 12. conduite de son gendre. Job exposant la sélicité des méchans sur la terre, dit que leurs enfans, toujours dans la joie, jouent du Mai. XXIII, kinnor. Les femmes de Tyr, selon l'expression d'Haïe, devoient exprimer, par le son de cet instrument, leur joie du rétablissement du commerce de leur ville. Quoiqu'il ne fût point impossible de Job. XXX, tirer de cet instrument des sons tristes & plaintifs, il étoit néanmoins tellement consacré à la joie, que dans les temps de calamité, de tristesse & de deuil, on n'en faisoit plus usage. Les PJalm.

CXXXVI, 1. Israëlites, captifs à Babylone, suspendent leurs kinnors aux saulx qui bordoient l'Euphrate, & quelques instances que leur fassent les

Babyloniens, ils ne peuvent le résoudre à les reprendre pour en

Suidas, voce Knugg.

od. 11.

jouer. La désolation de Tyr fit entièrement cesser dans la ville le son de cet instrument, & sous la tyrannie d'Antiochus-Épiphane on n'en jouoit plus à Jérusalem.

Il y avoit une autre espèce de lyre, qu'Athénée dit avoir été Athen. 17, 24, inventée par les Syriens, & que l'on nommoit ou m Guxa, sambuque; mais par les Syriens cet auteur entend les Phéniciens, puisqu'il nous dit que ce même instrument se nommoit aussi Auegoonie, lyre phénicienne. Hélychius en fait aussi une espèce de lyre; c'étoit par conféquent un instrument à cordes, dont l'usage avoit passé de l'Orient dans la Grèce, & de-là en Italie. Festus, qui en parle, Festus, lui joint, comme Hélychius, une machine de guerre qui portoit le même nom, parce que l'on tendoit les cables de la machine militaire comme on tendoit les cordes de l'instrument de musique. Il avoit quatre cordes, selon Euphorion cité par Athénée, en quoi il différoit de la lyre ancienne, qui n'en avoit que trois, & le son qu'il rendoit étoit aigu. C'étoient les femmes qui le plus ordinairement touchoient cet instrument. Il avoit reçu son nom, suivant Athénée, de celui qui l'avoit inventé, & qui s'appeloit Sambyx: 1d. ibid. c. 136 mais comme cet instrument étoit en usage dans l'Orient, c'est-à-dire chez les Syriens & les Phéniciens, dans la Chaldée, chez les Troglodytes & chez les Parthes, avant qu'il eut été connu des Grecs, il est plus vraisemblable que le nom que ces derniers lui donnèrent étoit formé de celui qu'il portoit chez les Orientaux. Il est nommé dans Daniel ADD, sabbeka, dont il a été facile de faire σεμβύχη, en changeant le premier 🗅 beth du mot oriental en M. Ce nom lui avoit été apparemment donné à cause de la manière dont ses cordes étoient dispersées; car le verbe 720, sabak, qui est sa racine, signifie plexit, implexit, implicavit, plier, entrelasser, entortiller.

La Magade étoit aussi un des instrumens anciens, dont on attribuoit l'invention aux Phéniciens. Quelques auteurs anciens Ailen. 17, 24 cités par Athénée en ont fait un instrument à vent & une espèce de flûte; mais les autres l'ont mis au nombre des instrumens à corde & l'ont regardée comme une espèce de sambuque. Elle 14. xiv. 141 étoit devenue commune à Mitylène, où on la voyoit à la main d'une des muses, dont la statue avoit été faite par un sculpteur

Athen, XIV.

nommé Lesbothémis. La Magade étoit montée de cinq cordes; Athen. XXIV, selon quelques-uns, & de sept selon d'autres; on la touchoit sans archet de l'une & de l'autre main, avec vîtesse & légèreté; aussi étendue que la cithare & la lyre, elle rendoit des sons graves & ld. ibid. aigus; propre à accompagner le chant, elle se marioit aussi-bien Id. 1V, 24. avec la voix des enfans qu'avec celle des hommes faits. Duris, Lam, XIV, 14. dans son traité de la Tragédie, en attribuoit l'invention à un Thrace nommé Maydis; mais cet instrument étant phénicien d'origine, le nom qu'il portoit a dû lui être dorné par le peuple. qui le premier s'en est servi, & je croirois qu'il fut ainsi nonmé du mot phénicien Magad superavit, excelluit. Cet instrument, en effet plus étendu que les autres & se mariant ailément avec toute sorte de voix étoit supérieur aux autres; de ce mot les Grecs ont formé Mazasi au pour exprimer chanter à l'octave.

L'instrument nommé *Pestis* étoit une espèce de Magade, dont dem, 1V, 24. il ne disséroit que parce qu'il n'avoit que deux cordes. On le 1d. XIV, 14. touchoit de la main sans archet, & il étoit propre à accompagner 1d. IV, 24. toute sorte de chant. Sappho, dit on, est la première qui s'en

soit servie dans la Grèce.

Aristoxène, compte encore parmi les instrumens venus de Phénicie, le Scyndapte composé de quatre cordes, l'Enneachorde qui en avoit neuf, & le Clepsiambe sur lequel on jouoit certaines pièces toutes composées de vers iambes, mais on ignore la forme de ce dernier instrument, aussi-bien que celle de l'instrument auquel on donnoit le nom de Phenix, parce qu'il avoit été inventé par les Phéniciens. On sait seulement que l'on jouoit du Phenix à la table des rois de Thrace: ces dissérens instrumens dérivoient tous de la lyre, qui paroît avoir été le premier & le plus ancien de tous. C'est une remarque faite par Euphorion dans Athénée, que les instrumens à plusseurs cordes ne disséroient guère que de nom; comme ils étoient très-anciens, les changemens qu'ils avoient subis leur avoient fait donner dissérens noms, quoiqu'au sond il y eut peu de dissérence entr'eux.

On mettoit aussi au nombre des instrumens à corde le Trigone l'Am, 17, 24. ou Triangle, dont Aristoxène attribue encore l'invention aux Phéniciens. Jobas disoit qu'il avoit été inventé par les Syriens,

d'antres lui donnoient l'épithète de Phrygien, & quelques-uns de Persique. Il étoit aussi en usage dans l'Égypte. Les Prêtres de ce pays Ashen. IV. 24: s'en servoient dans leurs fêtes & dans leurs festins: cet instrument Josepp. Hypomn. avoit neuf cordes, & se touchoit avec l'archet; les femmes & les ap. Gale not. in lambl. p. 215. filles en jouoient plus communément que les hommes. On trouve dans l'Ecriture des instrumens dont le nom pourroit désigner des trigones: ce sont les schalischim, avec lesquelles les semmes vinrent an-devant de David, pour célébrer son triomphe après la victoire qu'il venoit de remporter sur Goliath. La racine de ce nom étant & Schalosch, qui signifie trois, on pourroit croire que Schelischim signifieroit un instrument d'une forme triangulaire: mais les auteurs de la vertion grecque ont rendu ce terme par xuubaxa des Cymbales, dont la forme est entièrement différente. Saint Jérôme l'a traduit par Sistra, ce qui peut avoir plus d'analogie avec le terme hébreu; car le sistre, quoiqu'il fût de figure ovale avec un manche alongé, étoit traversé de trois verges de bronze mobiles dans leurs trous où elles étoient arrêtées Apal. Merana par leurs têtes; on en jouoit en le remuant en cadence. & il rendoit un son aigu & perçant. Cet instrument étoit commun en Égypte, on en attribuoit l'invention à Isis, & ses Prêtres en portoient ordinairement dans les cérémonies : c'étoit de ce pays que les femmes Israëlites l'avoient apporté, & l'usage s'en étoit Lans doute communiqué aux Phéniciens, desquels les Grecs l'avoient recu. On connoissoit dans l'antiquité un autre instrument de figure triangulaire; il étoit de fer ou d'acier poli, & dans chacune de ses branches étoient plusieurs anneaux du même métal, que l'on touchoit & faisoit promener dans ce triangle avec une verge aussi de fer : cet instrument étoit assez semblable à celui que l'on voit ici entre les mains de ces enfans qui accompagnent la vielle. Pignorius nous a donné la description d'un de ces instrumens, Pignor de Serre qui à la vérité n'est point triangulaire, mais d'une forme ovale p. 88. par le haut, dans les branches duquel sont passés plusieurs anneaux que l'on remuoit & faisoit jouer avec une baguette.

Outre ces instrumens à cordes, les Phéniciens en avoient aussi à vent. Dans leurs cérémonies & leurs fêtes, ils jouoient de différentes espèces de flûtes; ils en avoient d'ivoire qui étoient

Athen. 1V, 24. de leur invention. Tryphon cité par Athénée. dit qu'ils furent les premiers qui percèrent l'ivoire pour en faire des flûtes. Une de ces flûtes s'appeloit Tiyyea ou Tiyyeu; elle avoit une palme, c'est-à-dire huit pouces ou environ de long. & rendoit un son trifte & plaintif; on s'en servoit dans les cérémonies du culte d'Adonis que l'on appelois aussi Gingras. Ce nom lui avoit-il été donné à cause de l'instrument employé dans son culte, ou cet instrument avoit-il été ainsi appelé à cause du Dieu, dans les mystères duquel il servoit? Vossius croit que cette flûte étoit ainsi nommée parce qu'elle étoit faite de l'os de la jambe d'une oie ou d'une grue, que dans les langues orientales on appeloit Tiv. hagor, ou NIV, hagra, dont changeant, suivant un usage assez ordinaire. V l'Ajin, qui est la première lettre, en G, on a fait Gingor ou Gingra. Il se fonde sur Festus, qui dit que l'on exprimoit la voix des oies par le terme gingrire, & que de-là étoient venus le terme gingrinæ, pour exprimer une sorte de flûte, & celui de gingeriator ou gingriator, un joueur de flûte; 11. 181d. mais la plupart des auteurs, comme Démoclides dans Athénée. Jul. Poll. Onom. Julius-Pollux, Eustathe, disent en termes précis que cette espèces Enflath in Iliad. de flûte avoit été ainsi nommée à cause d'Adonis, dans le culte duquel on l'employoit. Bochart rejette cette étymologie & fait venir ce nom d'אש, hhara, ou, par réduplication, d'אשע, hharara ou hhairara; qui signifie fort, robuste, puissant, & il prétend qu'en changeant les y hhajin en G, & l'un des 7 resch en N, ce qui est assez commun, on a formé le nom de Gingara ou Gingra, qui

III, p. 396.

Platon, qui n'estimoit qu'une musique mâle, propre à former les mœurs & à exciter à la pratique de la vertu, bannit de sa Plat. de Republique l'usage de la plupart de ces instrumens, qu'il croyoit ne pouvoir servir qu'à amollir & énerver le courage; mais cette musique instrumentale n'avoit point produit ces effets dans les commencemens: destinée d'abord au culte des Dieux & à l'inftruction de la jeunesse, elle n'avoit rien de mou ni d'efféminé: toujours grave, elle régloit les mœurs, calmoit la fougue des Athan XIV, passions, faisoit nastre des sentimens dignes de l'homme, & c'est parce qu'elle produisoit ces effets, que les loix & la coutame

a été effectivement donné à Adonis, divinité Phénicienne.

avoient introduit dans les festins le chant des cantiques en l'honneur des Dieux: on comptoit par-là retenir les convives dans la mo- Adieu. x, 101 dération & prévenir tout excès. Telle étoit dans son origine celle des Phéniciens. Dieu, dit Pindare, fit entendre à Cadmus une musique sublime & régulière, fort différente, ajoute Plutarque, Plut. de Pyth. de la musique moderne, qui est molle & efféminée.

Les hymnes chantés au son des instrumens, étoient animés par des danses. La danse étant aussi naturelle à l'homme que le chant. l'une & l'autre remontent aussi haut que lui. Les Anciens, dit Lucien, ne célébrèrent aucune solennité & ne firent aucune céré- Lucian. de Salic monie qu'elles ne fussent accompagnées de danses : ces danses p. 504. faisoient partie du culte religieux dans toutes les nations: on les voit en usage chez les Israëlites, quoique Dieu ne leur eût rien prescrit à cet égard. Après le passage de la Mer Rouge, Marie. sceur de Moyse, & toutes les semmes d'Israël, délivrées de la crainte des Égyptiens, chantent en dansant & en jouant de leurs Enod xv. 202 infirmmens, un cantique d'action de grâces. Jephté revenant en triomphe, après la victoire qu'il venoit de remporter sur les Ammonites, rencontre sur son chemin sa fille qui venoit au-devant de lui avec une troupe d'autres filles qui dansoient au son des Judic. XI, 34, instrumens. L'enlèvement des filles par les Benjamites à Silo, où étoit le tabernacle du Seigneur, nous apprend que les filles & les lidem, xx1, semmes des Hébreux dansoient aux plus grandes solennités. On 21. voit des danses dans la procession que sit David pour amener 11. Reg. VI. l'Arche d'alliance sur la montagne de Sion; il y en eut aussi à la dédicace de Jérusalem sous Néhémie, où deux chœurs qui avoient 11. Est. XII, chanté sur les murailles de la ville, vinrent s'unir ensemble dans 39, le temple. Enfin les chœurs dont il est si souvent fait mention dans les Pseaumes & dans les Prophètes, ne sont autre chose que des troupes de danseurs & de danseuses. Il paroît que la danse n'étoit point séparée du son des instrumens; car le même terme qui signifie jouer de la flûte, exprime aussi la danse: חלל, hhillel, ou אותר, hholel, tibiis canere, veut aussi dire saltare. La danse n'étoit point inconnue aux Arabes; Job compare leurs enfans qui Job. xx1, 11, dansoient au son de leurs instrumens, à des troupeaux d'agneaux qui bondissoient dans les prairies. Cette manière naturelle d'exprimer

des Israelites. & même dans les cérémonies de leur religion. Les

1 6.

Cananéens de Sichem, que Gédéon s'étoit assujettis, s'étant révoltés après sa mort, contre Abimélech son fils, après avoir ravagé les champs & les vignes, se rassemblèrent en troupes, & allèrent Vadic. 1x. 27. en chantant & en dansant, au temple de leur Dieu. Isaïe prédisant Ifai. XXIII, le rétablissement du commerce à Tyr, dit que ses habitans reprenant

en main le kinnor, feront, en chantant des hymnes & des cantiques, le tour de cette ville, ce qui désigne suffisamment les danses que la joie de cet heureux évènement devoit occasionner. Ces danses proportionnées à la musique, qui n'avoit rien que de sérieux & de grave chez les Hébreux, servoient à les pénétrer

des vérités qui étoient l'objet de leurs cantiques, & à les faire passer jusqu'au cœur. Les personnes les plus austères ne faisoient aucune difficulté de danser: les Thérapeutes, ces gens si graves & si sérieux, dont Philon nous a conservé la mémoire, avoient leurs

danses sacrées: & ce que cet auteur nous en rapporte, peut nous donner quelque idée du caractère de ces danses. Ils chantoient: dit-il, leurs hymnes à deux chœurs; celui qui présidoit à l'assemblée commençoit : auffitôt les hommes & les femmes se mettoient à danser; c'étoit d'abord séparément, mais ensuite, comme saissis d'un saint transport, ils se réunissoient tous pour ne former qu'une

seule danse, La corruption qui dans la suite des temps s'introduisst dans le culte Phénicien, ne permet point de croire que les danses

de ce peuple eussent conservé la gravité qui pouvoit les avoir accompagnées dans les commencemens.



MÉMOIRE

## MÉMOIRE HISTORIQUE ETCRITIOUE SUR LES LANGUES ORIENTALES.

Par M. DE GUIGNES.

Es Langues dont il s'agit dans ce Mémoire, & que l'on Lû le 9 appelle communément les Langues orientales, ne sont point toutes celles que parlent les peuples de l'Orient en général. Il existe dans ces contrées orientales plusieurs peuples différens, qui ont un langage particulier; & ce langage, malgré les différences que l'on y remarque, semble n'être que celui d'une famille qui en se divisant & en s'éloignant de sa source primordiale & du pays qu'elle habitoit dans son origine, a souffert des changemens & des altérations considérables, d'où il est résulté autant de langues. que l'on regarde communément comme des langues différentes. Il s'agit ici de ce langage ou, si l'on veut, des langues que parloient autrefois les Hébreux, les Phéniciens, les Syriens, les Chaldéens, & que parlent encore aujourd'hui les Arabes & les Éthiopiens: on doit y ajouter, pour les temps anciens, les Égyptiens qui n'existent plus & dont les Cophtes sont les descendans. Toutes les langues de ces peuples, regardées en général comme des langues différentes, ont entr'elles une telle affinité, qu'il seroit plus exact de les prendre pour de simples dialectes d'un langage général que l'on parloit dans les contrées que ces peuples habitoient: en conséquence il est inutile de s'occuper ici de la question si souvent agitée parmi les Savans, je veux dire de rechercher quelle est de toutes ces langues la plus ancienne & celle que les premiers hommes ont parlée. Chacune a eu ses partisans; les uns se sont décidés en faveur de l'hébreu, les autres pour le chaldéen ou le syriaque; mais laissons ces recherches inutiles, d'où il ne peut résulter que des conjectures toujours incertaines & toujours détruites par de nouvelles conjectures.

On voit par ce que je viens de dire, ce que j'entends par Tome XXXVI.

langues orientales, & quelles sont ces langues qui vont être l'objet de ce Mémoire. Je me propose d'en donner une idée, de faire voir qu'elles ne doivent être que des dialectes l'une de l'autre; d'indiquer en quoi elles se ressemblent & en quoi elles dissèrent; que ces dissérences ne sont point assez considérables pour faire regarder ces langues comme autant de langues particulières; en un mot, qu'elles ne sont qu'un même langage, qui parlé dans dissérentes provinces, a souffert de légères altérations, telles qu'en éprouvent avec le temps toutes les langues que l'on parle dans un pays fort étendu. Le grec avoit ses dialectes, qui ne disséroient pas beaucoup l'un de l'autre; il en est de même des langues orientales: les racines ont toutes produit les mêmes dérivés; elles sont communes à toutes; la dissérence ne consiste que dans une orthographe & une prononciation changées, comme on le verra par la suite de ce Mémoire.

Je ne puis me dispenser d'entrer ici dans des détails de grammaire qui doivent être désagréables; mais je prie de considérer que ce Mémoire peut être utile à ceux qui veulent s'occuper de ces langues, & qu'il est destiné à les faire connoître à ceux qui n'en ont aucune idée : cependant, pour épargner, autant qu'il me sera possible, ces détails, je rejetterai dans des notes ce qui tiendra trop à la grammaire, lorsque je ne pourrai pas le supprimer. Je commencerai par les lettres & par l'écriture, dont je développerai le système; je passerai ensuite aux mots, & j'expliquerai leur mécanisme grammatical, en ne cessant de comparer tous ces dialectes entre eux. Ce Mémoire est donc divisé en deux parties; 1.° les lettres; 2.° ce qui résulte de seur assemblage, ou les mots & toutes les formes dont ils font revêtus. On voit que ce Mémoire est une suite de celui que j'ai communiqué à la Compagnie sur les hiéroglyphes Egyptiens & Chinois, & c'est pour cette raison que je ne parle pas des caractères chinois considérés comme caractères émancs des hiéroglyphes & conservant les racines orientales.

### PREMIÈRE PARTIE.

1. Toutes ces langues ont un alphabet formé de lettres qui s'écrivent Les Lettres de droite à gauche, & qui portent les mêmes dénominations:

ainsi la lettre A est appelée par les Hébreux aleph, olaph par les Syriens, aliph par les Arabes; de-là les Grecs ont pris le nom d'alpha, & ainsi du reste de l'alphabet. Il est inutile de s'étendre sur ces dénominations, on peut les voir dans les grammaires. J'ignore quelle peut être la raison qui a déterminé la plupart des peuples de l'Asie à écrire de droite à gauche. Les Grecs les ont d'abord imités, ensuite ils ont écrit en boustrophédon, & se sont ensin déterminés à écrire de gauche à droite, & avec eux tous les peuples de l'Europe.

Les Orientaux dont il s'agit dans ce Mémoire, ont un alphabet composé de vingt-deux lettres qui sont toutes consonnes, car les voyelles ne sont point comprises parmi les lettres comme dans nos alphabets. Les Arabes, qui suivent le même procédé, en ont vingt-huit, parce qu'ils ont distingué quelques-unes de ces lettres en une prononciation douce & en une prononciation forte & aspirée. Du temps de Cadmus, il n'en existoit que seize, que ce Chef de colonie communiqua aux Grecs; mais à mesure que ces langues se sont perfectionnées, l'on a senti la nécessité d'inventer de nouvelles lettres, qui servissent à mettre une plus grande distinction dans les sons ou dans les prononciations, & à former de nouveaux mots. Les Grecs & les Latins ont également ajouté de nouvelles lettres à l'ancien sonds qu'ils avoient reçu de l'Orient.

Toutes ces langues orientales ont chacune un alphabet, qui actuellement est absolument distérent quant à la figure des lettres. Le caractère hébreu est très-quarré, celui des Arabes très-arrondi & lié; le syriaque tient le milieu entre les deux, c'est-à-dire qu'il est moins quarré que l'hébreu & moins arrondi que l'arabe. Le caractère hébreu actuellement en usage, est, suivant s'opinion de quelques Savans, celui dont les Chaldéens se servoient, & que les Juiss ont adopté après la captivité, en quittant le caractère samaritain, qui étoit leur ancien caractère, & en le laissant aux Samaritains, qui nous s'ont conservé avec le Pentateuque.

Le caractère dont les Arabes se servent maintenant, a été inventé sous les Khalises, par Ben-Moclah: mais quand on le compare avec les anciens caractères arabes nommés kousiques à cause de la ville de Kousa où ils étoient particulièrement en usage,

il est aisé d'apercevoir que Ben-Moclah n'a fait que rendre cet ancien caractère plus dégagé & plus cursif; ainsi son opération se réduit à une simple réforme. & non à l'invention de nouvelles figures. Les Arabes d'Afrique ont plus conservé l'ancienne forme, & leurs caractères sont une espèce de koufique. Sur les monumens. les Arabes emploient encore cet ancien caractère koufique : ce caractère. l'origine du caractère arabe actuellement en usage, a été inventé par un Arabe nommé Moramer, qui vivoit peu de temps avant Mahomet; avant ce temps, cette espèce d'Arabes n'avoient point d'écriture qui leur fût propre. On prétend qu'il est fort différent de l'ancien alphabet des Hémiarites ou Homerites, nommé mosmad. Les lettres de celui-ci n'étoient point séparées les unes des autres. Quelques auteurs Arabes rapportent qu'on a trouvé dans l'Iémen une inscription dans ce caractère, qui étoit du temps de Joseph. Ils disent encore qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de se servir de ce caractère, qu'on ne l'enseignoit pas publiquement: ce qui confirmeroit ce que je dis dans la suite, que très-peu de personnes étoient initiées dans les Sciences. Les auteurs Anglois de l'Histoire universelle croient que cet ancien caractère des Hémiarites est le même que celui qui a été publié par Kircher, comme étant celui des Sarazins d'Afrique. Dans ce cas, l'hémiarite ne différeroit du koufique que par des liaisons, & seroit dans le fond le même, puisque celui de Kircher n'est qu'un koufique lié. M. l'abbé Barthélemy m'a communiqué un alphabet des Homerites qu'il tient de M. Assemani: cet alphabet est pris d'un manuscrit arabe du Vatican, parmi ceux que M. Assemani apporta de l'Orient; il ne consiste qu'en vingt-quatre lettres qui s'éloignent un peu plus du koufique, mais on ne peut se fier beaucoup à cet alphabet qui n'est plus en usage.

Pour les vingt-huit lettres arabes il n'y a que dix-sept figures. Des points, que l'on appelle diacritiques, & qu'il ne faut pas confondre avec les points voyelles, placés au-dessus ou au-dessous de la figure, au nombre d'un, de deux ou de trois, servent à former autant de lettres différentes; ainsi une même figure avec un ou plusieurs points dessus ou dessous, est un B, un T, une N, un J, &c. ce qui rend la lecture des caractères arabes plus difficile

Hift. sniv. des Angl. tome XII, p. 540. que celle des hébreux. Toutes les lettres hébraiques ont une figure absolument différente. Je crois devoir avertir ici que les Turcs & les Persans ont adopté l'alphabet arabe; mais comme les langues de ces deux peuples, qui sont essentiellement différentes entr'elles, diffèrent également de l'arabe, je n'en parle point ici. Leur grammaire s'éloigne entièrement de celle des Arabes. & le principal fonds des mots est étranger. Le turc est dérivé des langues de Tartarie; le persan est une langue particulière, qui s'est enrichie de mède, de parse, de grec, de latin & même de quelques mots germains.

Les Syriens ont aussi, comme les Arabes, deux alphabets: un ancien, nommé stranghelo, qui n'est usité à présent que dans les titres de livres. Les Chrétiens de S. Thomas dans l'Inde. qui sont Syriens, se servent d'une espèce de stranghelo. Le caractère moderne, nommé simple, est plus arrondi, & n'a été inventé que postérieurement à celui-ci. Toutes les figures des lettres syriaques sont différentes, à l'exception de celles du daleth & du resch; un point mis dessus ou dessous, marque la différence de ces deux lettres. Le caractère employé par les Chrétiens de S. Jean établis dans les environs de Bassora, est aussi une espèce de syriaque.

M. Assemani nous apprend qu'un prêtre Syrien, nommé Paul Bibliot. Orient d'Antioche, avoit voulu ajouter quelques lettres à l'alphabet syrien. & qu'il en avoit chargé Jacques d'Édesse, mais que celui-ci resusa de faire cette addition, dans la crainte que les livres écrits avec l'ancien alphabet, ne vinssent à périr, parce qu'on les négligeroit: il inventa cependant sept figures de voyelles qu'il envoya à Paul d'Antioche.

Le caractère phénicien ne nous est connu que depuis peu. Rheinferdius a tenté de lire & d'expliquer plusieurs monumens ou médailles, mais comme il ne faisoit que tâtonner, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sur la valeur des lettres, ses explications sont hasardées, incertaines, forcées & très-souvent contraires au génie des langues orientales. Ceux qui lui ont succédé, n'ont pas mieux réussi. M. l'abbé Fourmont a donné l'explication d'une inscription phénicienne qui est à Malte; mais on peut ranger cette explication avec celles de Rheinferdius. J'en dirai autant de celle d'une

autre inscription conservée en original à Oxford, qui vient d'être proposée par M. Swinton; elle n'est pas plus heureuse, & prouve combien cet Antiquaire connoît peu le génie & le tour de phrase des langues orientales. Il force le sens des mots, leur donne des significations imaginaires, ce qui ne vient que d'une mauvaise lecture : ce savant Anglois avoit expliqué auparavant plus heureusement quelques inscriptions; mais elles ne contiennent que deux ou trois noms d'hommes, qui ne sont formés que de cinq à six lettres, & ce petit nombre ne suffit pas pour expliquer l'inscription d'Oxford. L'explication d'une autre inscription conservée à Malte, qu'il a entreprise encore, n'est qu'une copie de celle que M. l'abbé Barthélemy avoit donnée. M. Swinton s'en écarte en quelques endroits, & paroît vouloir rectifier l'explication de M. l'abbé Barthélemy; mais quiconque est instruit de ces langues, ne peut adopter les observations de l'antiquaire Anglois: & malgré quelques difficultés que M. l'abbé Barthélemy n'a pu résoudre, ses explications sont simples, naturelles, conformes au génie des langues orientales & au goût des inscriptions. La valeur qu'il assigne aux différentes lettres, paroît incontestable; il ne s'agit plus que d'avoir toutes leurs variations dans les formes des lettres pour lire les monumens.

L'alphabet phénicien est composé du même nombre de settres que l'alphabet hébreu : les formes en sont assez grossières, mais elles sont mieux sentir la conformité qui existoit entre ces lettres & celles des plus anciennes inscriptions grecques : ce caractère phénicien est contourné disséremment suivant les dissérens cantons où il a été en usage. Le caractère de Palmyre semble tenir plus de l'hébreu; celui de Carthage ou le punique, & celui de la Sicile ou de l'Espagne, avoient une origine commune, & tenoient de celui des Phéniciens; mais malgré l'identité des figures, l'on y aperçoit des contours, des nuances, des altérations, qui en rendent la lecture très-difficile à ceux qui ne liroient que le caractère usité en Phénicie. Chaque province, chaque siècle, ont leur goût particulier dans la manière d'écrire; il faut donc rassembler un grand nombre d'alphabets pour parvenir à la lecture de tous ses monumens.

Ce caractère, commun aux Phéniciens, aux Hébreux, aux Arabes, &c. a l'avantage d'être l'origine de celui de toutes les nations qui sont à l'occident de l'Asie: il a passé en Afrique par les Carthaginois; il a été en usage dans la Sicile & dans l'Espagne avant que les Romains eussent sait la conquête de ces pays: Cadmus le porta chez les Grecs; il a été adopté également par les Étrusques, toujours en s'altérant dans ces différens passages: enfin toutes les nations de l'Europe l'ont reçu. Du côté de l'Orient, il a été en usage dans la Perse pendant long-temps, en sorte qu'il est peut-être l'origine de toute écriture, soit directement, soit indirectement. L'alphabet grec, formé d'après le phénicien, a repassé en Asie, où il s'est multiplié & a fait naître dissérens alphabets. Si nous avions affez de monumens, peut-être verrionsnous que toute nation qui écrit, a emprunté ses lettres ou de ce caractère oriental ou de quelqu'un de ceux qui en descendent. Toutes les nuances d'altération qui se sont faites successivement. nous manquent à présent, & nous ne connoissons que le premier, que nous voulons comparer avec un descendant très-éloigné; en conséquence il est impossible d'apercevoir la liaison & la chaîne de communication.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire générale, nous verrons que les peuples qui n'ont point eu de commerce avec ceux dont il est question dans ce Mémoire, ont été privés de l'écriture. Dans toute l'Amérique, on a trouvé chez les seuls Mexicains une peinture grossière & imparfaite des idées: ce sont des espèces d'hiéroglyphes, tels que des ignorans peuvent en imaginer, & qui n'ont jamais été perfectionnés. Les Tartares n'ont une écriture que depuis l'établissement du Christianisme par les Nestoriens dans leur pays; ils ont emprunté ou imité leurs lettres du syriaque. Dans l'Afrique, on ne voit que les nations qui ont communiqué, soit avec les Égyptiens & les Phéniciens, soit avec les Grecs. qui aient des lettres; les peuples de l'intérieur n'en ont point. Les Gaulois avoient pris des Phocéens l'alphabet grec. Les Grecs se sont dispersés par-tout, & leur domination après Alexandre s'est étendue jusque sur les bords de l'Indus. Nous savons que bien postérieurement à cette époque, la philosophie grecque & la Abussarder

manière de philosopher des Grecs ont été portées dans l'Inde par les Arabes & adoptées par les Indiens: ce fait nous apprend que des peuples très-éloignés sont redevables à d'autres, de certaines connoissances, & que, faute de monumens, nous en faisons honneur à ceux chez lesquels nous les trouvons, quoiqu'ils les aient empruntées. Par le commerce des Grecs depuis Alexandre, ou bien encore par celui des Phéniciens & par les conquêtes des Égyptiens, les Indiens ont dû apprendre ce que c'étoit que l'écriture, inventer des alphabets, ou peut-être les former en partie d'après ceux de ces étrangers. Ils ont à présent des lettres, mais nous ignorons si elles sont de la première institution, ou se elles n'ont pas succédé à d'autres qui nous sont inconnues. Je conclus en général que l'écriture a pris naissance en un seul pays. soit en Égypte, soit en Assyrie, & que tous les autres peuples, par le commerce avec ceux-ci ou avec leurs descendans, l'ont adoptée, en la prenant toute entière ou en partie, relativement à la constitution de leurs organes, ou en inventant de nouvelles figures, pour paroître ne rien tenir des étrangers, auxquels cependant ils étoient redevables de l'invention.

C'est ainsi que, quand on examine les monumens de tous les peuples, on s'aperçoit qu'ils nous ramènent à une première source, dans laquelle tous les hommes ont puisé; que cette source est placée dans les pays où Moyse nous apprend que les premiers hommes étoient rassemblés. Mais laissons ces réslexions, & revenons à l'écriture des peuples qui sont l'objet de ce Mémoire.

Pour terminer tout ce qui concerne les lettres, il est nécessaire d'observer encore que les Orientaux s'en servent pour exprimer les chissires ou les nombres. Les dix premières lettres désignent les unités, c'est-à-dire depuis l'm, aleph, jusqu'à l'n, jod, qui vaut 10; les autres lettres augmentent d'une dixaine (a). Ce procédé est commun à tous les Orientaux; & les Arabes, qui ont un alphabet plus nombreux, mais dans un ordre distérent, reprennent, pour les nombres, l'ordre hébraïque. Dans cet ordre, le nombre 15 doit

être

<sup>(</sup>a) Le kaf vaut 20, le lamed 30, &c. jusqu'au couph, qui vaut 100, resch, 200. Les autres nombres sont marqués avec les mêmes lettres accompagnées de points.

être exprimé par un , vod & un n he. Les Juifs, qui ont poussé fort loin leurs scrupules, ont changé ce nombre composé du dix & du cinq, & l'ont exprimé par le neuf & le six, up, parce que m, yod & he, forment le nom de Dieu. Les autres peuples n'ont pas imité en cela les Juifs. Indépendamment de cette manière de chiffrer, les Arabes ont emprunté des Indiens un chiffre qui a passé chez nous, & que nous appelons chiffre arabe; ils s'en servent comme nous. Ils ont encore quelques autres figures pour les chiffres, mais elles sont inutiles ici.

Je ne dirai rien des anciens caractères égyptiens, j'ai eu occasion d'en parler ailleurs. On sait que ces peuples écrivoient avec des hiéroglyphes, & que de plus, pour l'usage ordinaire, ils avoient, suivant Plutarque, un alphabet composé de vingt-cinq lettres. Les figures ne nous sont pas connues, je présume seulement qu'elles le rapprochoient des autres figures orientales; & peut-être étoient-elles les mêmes que celles des Phéniciens, puisque l'on a découvert un monument égyptien, que l'on voit actuellement à Carpentras, qui représente une offrande faite à Osiris, & au-dessous une inscription en lettres & en langue phéniciennes, que M. l'abbé Barthélemy a expliquée. Le caractère dont le servent à présent les Cophtes n'est autre chose qu'un caractère grec, avec quelques additions de lettres qui probablement sont d'anciennes figures égyptiennes. Nous savons encore, par Hérodote, que les Egyptiens écrivoient de Likn, droite à gauche, en quoi leur écriture est conforme à la marche de l'hébreu, de l'arabe, &c. Le cophte s'écrit au contraire de gauche à droite, comme le grec.

Anciennement les Éthiopiens écrivoient, comme les Égyptiens, avec des hiéroglyphes; mais ils avoient aussi des lettres vulgaires, L'alphabet actuellement en usage est un phénicien très-altéré. La stuation de l'Éthiopie nous feroit croire que ce caractère est sormé d'après le punique, qui tire son origine du phénicien, sentiment Hist. des Angl. qui a déjà été proposé & qui paroît fondé; mais il semble que l'on a inséré dans l'éthiopien des lettres prises de l'alphabet grec, Cet alphabet est construit sur un plan tout différent de celui des autres alphabets. En grec, en latin les voyelles font partie de l'alphabet & ont leur figure particulière; dans toutes les langues

Tonie XXXVI.

De Ifide &

orientales, avec des figures particulières, elles sont excluses de l'ordre des lettres ou des consonnes; en éthiopien elles tiennent à la consonne, ce qui cause un changement dans la figure de la consonne qui exige plus d'attention pour la lecture; ce procédé, probablement imaginé pour la facilité de l'écriture, ne sert qu'à rendre la lecture plus difficile. Quelques nations de l'Inde ont suivi le même procédé. Les Éthiopiens ont deux alphabets, l'un éthiopien proprement dit ou axumitique, qui n'est que de vingt-six lettres; l'autre amharique, qui a les mêmes lettres avec sept de plus, de sorte qu'il est composé de trente-trois lettres; ce dernier est le plus moderne. Les Éthiopiens diffèrent des autres Orientaux en ce qu'ils écrivent de gauche à droite.

En général, lorsqu'on examine de près tous les caractères dont je viens de parler, on aperçoit qu'ils partent d'un même fonds, & de la figure imaginée par les premiers inventeurs. C'est un seul & même caractère que tous ces peuples ont adopté, mais qui a souffert les altérations que les temps & l'éloignement d'un peuple à l'autre ont dû nécessairement produire: l'un a rendu ce caractère plus ou moins carré, l'autre plus ou moins arrondi; quelques-uns ont prolongé davantage les extrémités supérieures ou inférieures, en comprenant dans la figure de la lettre ce trait léger que l'on sait ordinairement en posant la plume pour écrire, ou en se donnant plus de liberté à la fin de la lettre, ce qui a considérablement altéré le corps du caractère.

Les voyelles.

Une des singularités des langues orientales, qui les rend dissérentes de toutes les langues que nous connoissons, c'est que les voyelles non-seulement ne sont pas partie de l'alphabet, mais encore que l'on n'écrit qu'avec les consonnes, sans y joindre les voyelles qui doivent les accompagner; on laissoit au lecteur le soin de les substituer en lisant, procédé qui ne pourroit pas être appliqué à nos langues. La régularité & la marche d'une racine à l'égard des dérivés, toujours uniforme pour toutes les racines & pour tous les dérivés de la langue, instruisent le lecteur des voyelles qu'il doit mettre sur un assemblage de consonnes; il faut seulement connoître toutes les formes dont une seule racine est susceptible, alors instruit de quelle sorme est ce mot, on substitue les voyelles qui conviennent

à cette forme & qui sont données par la grammaire. Au premier coup-d'œil, & pour ceux qui ne sont pas assez instruits des règles grammaticales, ce procédé paroît présenter de grandes difficultés: en conféquence quelques Grammairjens modernes, pour les résoudre. ont proposé de retrancher absolument les figures destinées à exprimer ces voyelles, & de donner à chaque confonne la voyelle qui l'accompagne dans sa dénomination; ainsi le b, nommé beth par les Hébreux, sera toujours bé; le ghimel toujours ghi, &c. ce qui est changer absolument les sons de la langue hébraique. Cette langue, qui procède avec la plus grande régularité dans toutes ses parties, & qui, par la variété des voyelles, a distingué les personnes les unes des autres, les substantifs d'avec les adjectifs, &c. devient par-là une langue dans laquelle tout est confondu: il n'existe plus aucune de toutes ces distinctions que donne la grammaire dans toutes les Langues du monde, ce qui est contraire au mécanisme des Langues. Si quelques mots, avec les règles grammaticales, sont difficiles à distinguer, par ce nouveau système cette difficulté se rencontre pour la moitié des mots de la langue. On ne peut objecter que la prononciation, qui résulte actuellement des points-voyelles. est l'ouvrage des Massorèthes, par conséquent qu'elle est une invention moderne, & que cette prononciation peut être fort différente de l'ancienne. Outre que ces docteurs Juifs avoient pour eux une tradition non interrompue, c'est que dans le nombre de mots hébreux dont la prononciation nous a été conservée par les Pères de l'Église, il en existe beaucoup qui sont conformes à la ponctuation des Massorèthes. Ajoutons de plus, & cette réponse est prise dans la nature de la langue même, que toutes les formes des mots hébreux, telles qu'elles nous sont données par la prononciation des Massorèthes, sont conformes à la prononciation actuelle des mots de la langue arabe qui sont dans la même forme; l'on n'y aperçoit d'autre différence que celle qui est occasionnée par la diversité de dialecte. Ainsi l'opération des Massorèthes est une opération conforme au génie de la langue hébraïque; elle est faite d'après la tradition & la connoissance qu'ils avoient de cette langue, & ils ne pouvoient donner à une forme ou à un mot d'autres voyelles que celles qu'ils y ont appliquées. Au reste, s'ils

se sont trompés à l'égard de certains mots qu'il étoit difficile de déterminer, si d'autres points produisent un meilleur sens, seur ouvrage n'étant à cet égard qu'une espèce de commentaire, on peut ou adopter ou rejeter le sens qu'ils ont donné à ce mot; mais il ne faut pas oublier en même temps que, dépositaires d'une ancienne tradition, ils nous présentent le sens dans lequel on avoit toujours pris ce mot. Quelle est la langue dans laquelle il n'y ait point ainsi des termes équivoques? dans le gree & dans le latin tous les jours les Commentateurs essaient de donner un autre sens à un mot, ce qui, en hébreu, est substituer d'autres voyelles, parce que le changement de voyelles à un même corps de consonnes produit une signification dissérente.

Presque tous les livres orientaux sont ainsi écrits sans voyelles; & le lecteur est obligé de les substituer, ce que les Orientaux sont, & ce que nous pouvons saire par le moyen des règles qui prescrivent les voyelles que l'on doit mettre sur chaque consonne; mais on n'acquiert la facilité de la lecture qu'autant que l'on fait des progrès dans la connoissance de la langue. Au reste, cette lecture sans voyelles, qui paroît si difficile à quelques - uns, peut être comparée à ce que nous appelons en latin la quantité. Par le moyen des règles nous savons qu'une telle syllabe est longue ou brève, & nous la prononçons sans que la longue ou la brève soient

marquées: il en est de même des voyelles orientales.

On regarde comme modernes les figures de ces voyelles, telles qu'elles sont à présent. En effet, dans les inscriptions phéniciennes qui nous restent il n'y a aucune trace de voyelles: le Pentateuque Samaritain, imprimé pour la première sois dans la Polyglotte de le Jay, les médailles phéniciennes & samaritaines en sont également destitués. Seroit-ce qu'anciennement il n'y auroit eu aucune figure pour les exprimer? Cependant les Grecs, en recevant de Cadmus l'alphabet phénicien, ont regardé comme voyelles l'aleph, le he, le yod, le vau, l'ain, le khet, que les Orientaux actuellement ne prennent que pour des consonnes. Il a pu arriver que les Grecs, peu instruits, entendant prononcer des consonnes aspirées dont le son se rapprochoit de leurs voyelles, en aient sait des voyelles: on ne peut proposer sur ce sujet que des conjectures. Nous concevons

En réfléchissant sur le caractère des Orientaux, & sur les ouvrages qu'ils ont fait sur la grammaire, & dans lesquels tout est plutôt ramené à la mémoire qu'à la critique & au jugement, je serois tenté de croire que les mots se lisoient comme des hiéroglyphes, qu'on les apprenoit de mémoire & à force d'étude; d'autant plus que tout le monde ne se livroit point aux Sciences, que le nombre des Savans étoit petit, que ceux-ci, jouissant de la plus haute considération, n'étoient pas curieux d'admettre parmi eux beaucoup de personnes, & que les Sciences étoient toujours des myssères & des secrets qu'on ne s'empressoit pas de publier. La difficulté de la lecture étoit un premier obstacle, c'étoit un voile qui cachoit aux veux du public l'entrée du fanctuaire, & ces difficultés surmontées par un petit nombre d'initiés, les rendoient l'objet de la vénération publique; c'est pour cela que chez les Egyptiens tout ce qui avoit rapport aux Sciences étoit abandonné aux Prêtres. Les Phéniciens avoient également leurs Hiérophantes, auxquels tout le reste de la nation, trop occupée du commerce, abandonnoit les Sciences. Les Orientaux ont toujours été jaloux de leurs connoissances; ils sont naturellement mystérieux, peu communicatifs, & aiment tout ce qui est abstrait & obscur.

Ce procédé, de n'écrire ainsi que les consonnes, prouve singulièrement l'antiquité de ces langues, & il est une suite incontestable de l'écriture hiéroglyphique: dans cette manière d'écrire, les idées étoient représentées aux yeux par des figures qui n'étoient ni consonnes ni voyelles; lorsque l'on voulut appliquer le discours à ces figures, chacune devint un mot ou une syllabe invariable; c'est-à-dire qu'elle sut toujours la même syllabe, parce qu'elle représentoit toujours la même idée: or la base & la charpente d'un mot sont les consonnes, que les voyelles ne font qu'animer & mettre en mouvement. Ensuite les Orientaux persectionnèment, dans chaque dialecte, cette prononciation; mais ils gardèrent toujours l'ancien système de lecture, c'est-à-dire qu'ils n'imaginèment pas de figures pour exprimer les voyelles. Ce ne sut donc que lorsque quelques-unes de ces langues cessèrent d'être en usage qu'il faillut y avoir recours, afin de conserver les sons que l'on appliquoit naturellement aux consonnes, dans le temps que tout le monde parloit la langue qu'il avoit apprise dès le berceau. En général les Orientaux sont attachés à ce que nous appelons la routine.

Quoique nous comprenions difficilement qu'une écriture ait pu sublister sans voyelles, c'est cependant un fait incontestable; quoiqu'il nous semble qu'il soit impossible, en conséquence de cette marche, d'enseigner à lire, je citerai ici l'exemple des Chinois, pour faire voir que malgré ces difficultés on peut parvenir à la lecture, puisque ces peuples, qui dans leur écriture n'ont ni voyelles ni consonnes. ont encore des difficultés plus considérables à surmonter. La langue parlée des Chinois n'a pas le plus léger rapport avec l'écriture de ces peuples. Les caractères chinois, que l'on peut envilager comme des hiéroglyphes, ne tiennent en rien au son que les Chinois leur donnent, c'est-à dire qu'un caractère prononcé pien, par exemple, ne porte en lui aucune marque qui désigne les lettres p, i, e, n, de sorte qu'on pourroit le prononcer tout autrement : il n'y a donc, dans cette écriture, aucune distinction de consonnes ni de voyelles. Tels ont dû être les premiers hiéroglyphes des Egyptiens, qui étoient un mot ou une syllabe. Il résulte de - là une impossibilité d'analyser dans l'écriture le son de pien que j'ai cité. Comment font donc maintenant les Chinois, pour apprendre dans les dictionnaires que tel ou tel caractère doit être ainsi prononcé pien, puisqu'ils n'ont aucune distinction de consonnes ni de voyelles, ou plutôt qu'ils n'ont aucune idée de ce partage de lettres? Ils le font cependant, & pour y parvenir ils prennent, par exemple, un caractère connu qui se prononce pa, ensuite un second de la même

espèce prononcé mien; & ils indiquent par un troissème caractère, qui signifie couper, diviser, qu'il faut couper en deux le son de pa & celui de mien: ainsi de pa ôtez a, & de mien ôtez m, ce qui reste produit le son de pien. Pour rendre un son plus simple, pa, par exemple, on prend un caractère prononcé vien. ou un autre semblable, avec celui de ma, ou de ta, ou de na. & en coupant en deux le son, il en résulte pa. Voilà un procédé bien singulier. Il y a lieu de croire que lorsqu'on a voulu former d'après les hiéroglyphes, des lettres alphabétiques, on a eu ainsi recours aux hiéroglyphes les plus simples & les plus communs, qui sont devenus autant de lettres consonnes, celles - ci étant la partie principale d'un mot sur laquelle sont appuyées les voyelles, qui ne sont que le mouvement imprimé à la machine: c'est pour cette raison que les Orientaux nomment les voyelles motiones, & qu'ils donnent le nom de mobiles aux consonnes qui sont accompagnées d'une voyelle, & celui de quiescentes à celles qui n'en ont point.

Malgré la difficulté du procédé des Chinois, que je viens d'indiquer, quoiqu'ils n'aient aucune connoissance de consonnes ni de voyelles, & qu'il faille plutôt avoir recours à la mémoire qu'à la réflexion, ils apprennent dans leurs écoles à lire, à écrire. & cultivent leur langue avec le plus grand soin. Les difficultés qui doivent se rencontrer dans cette manière d'étudier une langue. sévanouissent presque toutes dans les langues orientales, qui ont fait un pas de plus, puisque les parties essentielles du mot, les consonnes, y sont distinguées; que l'on peut les prendre les unes après les autres, & en former un mot: la seule difficulté que l'on doive éprouver, est la substitution des voyelles. Mais dans une langue parlée & apprise dès le berceau, ces difficultés ne sont pas aussi considérables que nous le pensons, en ne considérant que nos langues, dans lesquelles les voyelles marchent avec les consonnes. D'ailleurs, je le répète, il ne faut pas croire que tout le monde apprit à lire & à écrire dans ces temps anciens : cette science. ainsi que toutes les autres, étoit réservée à un petit nombre d'hommes, & on ne cherchoit pas à la mettre à la portée de tout le monde. Pour apprendre à lire à ceux qui se destinoient aux

Sciences, on le faisoit par une voie fort longue. & qui n'avoit besoin que de mémoire. Dans les langues orientales, après avoir ácquis la connoissance des consonnes, on s'exercoit à lire en substituant les voyelles assez facilement, puisque le sens dirigeoit le lecteur, & que la langue qu'il étudioit, étoit la sienne propre. D'ailleurs il devoit exister quelques préceptes, pour faire connoître les variations des personnes, des temps, & les formations des noms: l'ulage & la mémoire faisoient le reste. On sait combien les Orientaux étoient attachés à leurs anciennes pratiques. & combien, lorsque par hasard ils les ont un peu altérées, ils avoient soin d'en conserver le souvenir: or dans les synagogues, quoiqu'il y ait des bibles avec des points, quoiqu'il y en ait d'imprimées, par respect pour l'antiquité, l'exemplaire que l'on tire de l'armoire pour la cérémonie, est manuscrit & sans points voyelles modernes, parce que dans l'institution ces points n'existoient pas. Les lettres a ou i n'y tiennent pas non plus lieu de points, parce qu'anciennement elles ne servoient pas à cet usage; autrement le respect pour les anciennes pratiques, auroit laissé subsister ces lettres voyelles, qui étoient plus nécessaires dans un livre de cette espèce que dans tout autre. Les Samaritains, qui ont conservé les anciens caractères des Hébreux, ont toujours lû & lisent encore sans ces sortes de voyelles; donc tout ce que l'on regarde aujourd'hui comme voyelles, n'existoit pas anciennement. En un mot, conformément aux progrès successifs de l'esprit humain, l'écriture a dû commencer. comme je l'ai déjà remarqué, par être sans consonnes ni voyelles, c'est-à-dire hiéroglyphique: on a fait ensuite un pas, & l'on n'a tracé que les consonnes; un second pas, qui a été le terme de la perfection, a fait naître des figures pour les voyelles; alors l'écriture a exprimé en entier la parole ou la voix, ce qu'elle ne faisoit pas dans l'origine, & ce qu'elle faisoit très-imparfaitement dans le **fecond** période.

Peut-être a-t-on fait trop d'honneur à l'inventeur des lettres; quel qu'il soit, en supposant qu'il a ainsi disséqué la voix en deux parties, & imaginé des figures de deux espèces, les unes pour exprimer les consonnes, les autres les voyelles; il est plus naturel de croire que peu à peu on abrégea, comme je l'ai dit, le système

de l'écriture hiéroglyphique, en supprimant un grand nombre de figures, & que celles qu'on adopta, conservèrent toujours le son qu'elles avoient auparavant; qu'on les lut comme on avoit lû les hiéroglyphes; qu'elles furent toujours des mots, mais très-simples. & des mots dont la base n'étoit qu'une consonne; enfin, que ramenées à l'ordre alphabétique, elles ne furent regardées que comme des consonnes susceptibles d'être diversement revétues par par la simple prolation de la voix, qui en général ne forme point un mot. & qui conséquemment n'a jamais dû exister parmi les hiéroglyphes, qui n'étoient que des peintures d'une idée ou d'un mot. Les voyelles d'ailleurs étoient sujettes à quantité de variations relatives à chaque dialecte; elles ont toujours été la partie la moins fixe de l'écriture & de la prononciation; les confonnes au contraire étoient reçues par tous ces peuples: ainsi l'on n'inventa point des figures pour les voyelles; on continua de lire comme auparavant, c'est-à-dire de mémoire, conformément à l'ulage où l'on étoit de prononcer de telle ou de telle façon, tel assemblage de. figures, comme aujourd'hui les Chinois lisent leurs caractères, qui n'ont aucun rapport avec le son qu'ils leur donnent; ces peuples n'ont aucune idée de voyelles.

J'ai dit au commencement de cette discussion sur les voyelles; que les Grecs entendant prononcer des consonnes aspirées dont le s'approchoit beaucoup de celui des voyelles, en ont peut-être fait, soit par erreur, soit à dessein, dans leur alphabet, de véritables voyelles: cette conjecture examinée de près, devient plus vraisemblable. En effet, les Grecs paroissent n'avoir pas osé destituer entièrement ces voyelles de leur ancien état de consonnes. gutturales ou aspirées, puisqu'en même temps qu'ils les ont prises pour des voyelles, l'esprit rude qu'ils ont imaginé pour leur rendre l'aspiration dont elles devoient originairement être accompagnées. les fait redevenir gutturales & en quelque façon semblables à notre lettre h. De plus, le vau, que l'on prend pour la voyelle ou, a été rendu par les Eoliens & par les peuples de l'Italie, par la consonne f ou le digamma; le keth dont les Grecs ont fait l'H. les Latins l'ont pris pour leur h: donc alors on ne les regardoit pas comme des voyelles ou de simples prolations de la voix, mais comme des aspirations dont le mécanisme dans la prononciation appartient plus à la consonne qu'à la voyelle. (b)

En général, si toutes ces lettres avoient été anciennement regardées comme voyelles, les Orientaux qui ont procédé si différemment lors de l'invention des voyelles, s'accorderoient-ils tous à rejeter ces lettres au rang des consonnes, & tous auroient-ils imaginé des figures différentes pour exprimer ces voyelles? ne retrouveroit-on pas chez quelques-uns l'ancien procédé? De plus, comme ils s'en passent communément en écrivant, & qu'ils se croient en état de les substituer de mémoire, lorsque ces langues étoient vivantes, n'étoit-on pas à portée de le faire avec plus de sûreté, comme font encore les Arabes? En un mot, nous voyons que les points voyelles actuels ne sont qu'une invention moderne pour conserver les sons de ces langues qui étoient sur le point de leur décadence. (c)

(b) La lettre ou, 1, n'a pas toujours exilté, puisque Cadmus ne la donna pas aux Grees, qui ont adopté tout l'alphabet phénicien; ce qui prouve que du temps de Cadmus cette prétendue voyelle n'étoit pas en usage: ce seroit donc une voyelle de moins dans les matres lectionis des Hébreux. Il en faut dire autant du khet, que l'on fait répondre à l'a des Grees, puisque long-temps après Cadmus, ceux-ci exprimoient encore l's long par deux ss. Les Grees n'ont augmenté que successivement le nombre de leurs voyelles.

(c) Les lettres a, ou, i, ', 1, R, n'ont pas été regardées comme des voyelles ni des matres lectionis, puisque tous les grammairiens Arabes, & même les autres Orientaux en général, ainsi que les Européens qui les ont suivis, ont mis ces trois lettres au rang des consonnes; que tous attestent que les alphabets orientaux ne sont composés que de consonnes. J'ajoute ici une obfervation qui consirme tout ce que j'ai dit précédemment, & sur ces trois lettres ', 1, R, a, ou, i, & sur les gutturales n, khet, n, he, y, ain,

dont les Grecs ont fait des voyelles: tous les Orientaux, après avoir fait connoître leur alphabet, le soudivisent en lettres gutturales, labiales, palatiales, dentales & linguales. Les gutturales font l'aleph, le ke, le khet & l'ain, dont les Grecs ont fait les voyelles a, e, n, o. Parmi les labiales les Orientaux rangent la lettre 1, ou, que l'on regarde comme une des matres lectionis. Le yod,, ou la lettre prise pour la voyelle i, est placée dans la classe des palatiales. Ces classes ne sont-elles pas destinées aux seules consonnes, & peut-on y ranger des voyelles! il réfulte de-là que la lettre yod étoit prononcée autrement que comme un i simple. Nous dirons la même chose du vau, qui tenoit de la lettre ve ou f, puisqu'elle est parmi les labiales. En arabe la lettre he, la même que le ke des Hébreux, ne peut être absolument regardée comme une voyelle, elle n'est sujette à aueun des changemens que le herdes Hébreux éprouve. Il seroit singulier que la même lettre fût voyelle dans un dialecte & consonne dans un autre; mais ce qui lui assure encore la qualité de consone,

Il en est de ces lettres comme de quelques-unes des nôtres, qui dans dissérentes circonstances perdent une partie de leur son: le c & le t s'adoucissent au point qu'ils deviennent s; l'h dans héros est très-aspirée; dans d'autres mots, cette aspiration se perd, & la lettre est insensible. Ces lettres orientales ont dû être soumises aux mêmes caprices de l'usage, c'est-à-dire plus aspirées & plus appuyées dans certains mots, moins dans d'autres, de manière qu'elles semblent, pour ainsi dire, inutiles. Je conclus de toutes ces réstexions, que primordialement elles n'ont pas été instituées dans l'alphabet pour être de simples voyelles (d), comme a, e, i, o, u;

c'est que dans toutes ces langues cette lettre, à la fin de certains mots, se prononce très-fréquemment comme un  $\epsilon$ , & qu'elle se change en  $\epsilon$ : est-il dans la nature des voyelles de soussir un pareil changement. Les gutturales pourroient tenir un certain milieu entre la consonne & la voyelle, mais bien examinées elles ne peuvent cependant être que des consonnes, à l'aspiration desquelles les Grecs n'ont pas sait assez d'attention, ce qui les a déterminés à en faire des voyelles.

Martellotto, qui a examiné avec un très-grand soin la prononciation des lettres arabes, & qui dans son ouvrage copie les grammaires orientales, dit, en parlant de la valeur de l'aleph, que pour rendre le son de cette lettre il a employé l'aleph hébreu, parce que la lettre a des Latins n'est pas la même chose. Differt igitur eliph ab omnibus latinorum consonantibus, quoniam nullius earum imitatur sonum. Differt verò a vocalibus eorumdem, quoniam eliph, consonans cum sit, penes motiones (ut aiunt) varias superadditas, cujusque latinorum vocalis æmulatur sonum, atque proinde valorem earum omnium continere veluti virtualiter dici potest, nisi quòd sono paululum vehementer extat.

Le même Martelotto met le vau & le yod au rang des consonnes.

(d) Erpennius dit: Arabum litteræ consonantes sunt 28. Ce sont les vingt-

huit lettres de l'alphabet, du nombre desquelles sont l'aleph, le vau & le yod. Aleph, dit-il, spiritus lenis Græsorum. Vaw, W nostrum, germanicum, anglicum. Martelotto lui donne une espèce de son du g, comme dans le mot Waltherus. Ja ou jod est i consona.

Sionita & Efronita, qui étoient Orientaux, dans la grammaire arabe qu'ils ont donnée, mettent également ces lettres au rang des consonnes; l'aleph au rang des gutturales, le van au rang des labiales, & le yod au rang des palatiales. Ils rapportent une autre division que les Arabes font encore de leur alphabet, en lettres fortes, en lettres foibles, & en lettres qui tiennent le milieu entre ces deux classes: parmi les lettres foibles, on conte l'aleph, le vau & le ja. Ils appellent encore ces trois lettres lettres douces, parce que, par comparation avec les autres, habent fonum valde tenuem, imo verò frequenter carent omni prorsus sono. Je ne finirois point si je voulois citer ici des autorités pour prouver que tous les grammairiens mettent ces lettres au rang des con-fonnes: qu'on les prenne si l'on veut pour des csprits, il faut avouer que quelques-unes de ces lettres seroient des esprits très-durs & très-aspirés; mais je demande, l'esprit que l'on ne met point au rang des lettres en grec, s'il le falloit classer, dans quel ordre le mettroit-t-on! susceptible de tous les Rij

qu'elles sont, comme les autres lettres, de pures consonnes, maisssusceptibles d'adoucissement; que dans l'écriture on ne les a pas mises ni employées pour exprimer les voyelles; & que cette écriture n'a toujours consisté qu'en consonnes, les voyelles proprement dites se substituant de mémoire par le lecteur. Telle a été la marche des langues orientales; espèce d'impersection, pour la réparation de laquelle on s'est attaché à mettre un si bel ordre dans les racines, & un rapport si régulier entre ces racines & tous les dérivés, par l'uniformité qui règne entre les uns & les autres, que le lecteur en voyant une forme de mots, connoît sur le champ les voyelles qui conviennent à cette forme. Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait des circonstances où l'on soit embarrassé; l'usage, dans le temps, faisoit éclipser ces difficultés. D'ailleurs, quelles sont les langues dans lesquelles it n'y ait pas des mots de cette espèce?

Il y a apparence que ce n'est qu'après l'entrée des Grecs en Asie,. & depuis le grand commerce qu'ils eurent avec les Orientaux, que ceux-ci, convaincus que la présence des voyelles facilite la lecture, imaginèrent des figures qu'ils placèrent avec les confonnes. non dans la même ligne, mais au - dessus ou au - dessous; en les placant ainsi hors de la ligne, c'est faire voir, en quelque saçon, qu'elles sont un corps étranger au fond de l'écriture ou aux consonnes. Les Hébreux portèrent cette opération à un tel degré de perfection, que je suis persuadé que leurs voyelles, dans l'état où elles sont, ne peuvent être qu'une invention moderne. Malgré la sagacité des Orientaux, on n'écrivoit pas ainsi du temps de Moyse. En effet, les Hébreux ont renchéri sur les Grees: ceux-ci ont des longues & des brèves, mais ils n'ont que deux figures de voyelles, qui sont toujours longues, l'H & l'O. Les Hébreux en. ont imaginé cinq pour les longues, cinq pour les brèves & trois nour les très-brèves.

sons, par la voyelle que l'on y joint d'une manière presque insensible, ne seroit-il pas mieux placé dans la classe des consonnes, comme les Orientaux ont fait, que dans celle des voyelles! & puisque l'on est obligé d'y joindre anne voyelle, ces esprits n'ont donc pu

fervir eux-mêmes de voyelles, dans le fystème oriental, d'autant plus qu'uno grande partie des mots seroient entièrement destitués de voyelles, pendant que d'autres en auroient plus qu'il n'en est besoin : ce ne sont donc que des consonnes.

Ces voyelles sont ce que les grammairiens appellent les points hébreux. La consonne précède toujours la voyelle (e), c'est-à-dire qu'une seule syllabe ne commence jamais par une voyelle. Toute consonne accompagnée de sa voyelle, est appelée mobile. & l'on nomme quiescente celle qui n'en a pas. Les trois voyelles trèsbrèves en hébreu ne doivent point être considérées comme de véritables voyelles, mais plutôt comme des scheva, c'est-à-dire des e muets, ou mieux encore pour ce son muet que produit une consonne destituée de voyelle. En hébreu, on a inventé ces voyelles très-brèves, parce que parmi toutes les consonnes, les gutturales ne sont point susceptibles du scheva (f): ce principe qui prouve jusqu'à quel point on a poussé la délicatesse de la langue, est cependant fondé dans la Nature. Toute consonne doit être prononcée; mais les gutturales, l'ain, par exemple, qui est a, i, o, &c. étant destitué de voyelle, c'est-à-dire, ayant sous lui un scheva, ne peut point être entendu dans la prononciation; on a donc imaginé un scheva qui est en même temps un a ou un o très-bref. Nous avons en françois un e muet que nous pouvons appeler un e très-bref; les Hébreux ont de plus un a & un o que l'onpourroit par comparaison nommer muets. A l'aide de ces voyelles muettes, la gutturale étant accompagnée d'un son très-bref, qui lui convient, peut être prononcée & aspirée.

Dans le chaldéen & le syriaque, on n'a pas cherché une signande exactitude; on s'est borné à cinq voyelles, qui sont naturellement brèves, & que des accidens particuliers rendent longues. Il est vrai que quelques-uns en ont admis six, d'autres sept; mais je me borne ici au nombre plus communément reçu. Dans le syriaque, il y a deux sortes de figures pour exprimer ces voyelles; les plus anciennes ne sont autre chose que les voyelles grecques légèrement désignrées, ce qui prouve que dans ces langues on n'a commencé à inventer les voyelles, & à les employer dans l'écriture; que depuis le commerce des Grecs dans l'Orient, & lorsque ces langues commencèrent à n'être plus parlées; les autres-

<sup>(</sup>e) Il y a un très-petit nombre d'exceptions à cette règle.

<sup>(</sup>f) Il faut observer néanmoins que le sheva composé n'est pas affecté aux seules gutturales. 1717, aurum. Gen. 11, 12, &c...

figures ne sont que des points, comme en hébreu, & seur position

différente ou leur nombre, en détermine le son. (g)

Les Arabes, qui étoient moins à portée de commercer avec les Grecs. & qui ne leur ont jamais été soumis, en adoptant le procédé des voyelles, l'ont réduit à ce qu'il y a de plus simple: ils n'ont imaginé que deux figures, une petite ligne qui placée dessus la lettre est a, dessous est i, & un petit o qui est toujours dessus, & qui est ou; ainsi ils n'ont que trois voyelles, a, i, ou, qui dans les différens cantons souffrent quelque altération dans la prononciation, c'est-à-dire que l'a est prononcé e, l'ou, o, &c. ce qui semble former dans l'arabe plusieurs dialectes; car les voyelles contribuent beaucoup à mettre de la différence dans un langage. Du chaldéen au syriaque, cette différence ne consiste qu'à changer en o tout ce qui est en a: ana est du langage chaldéen, & eno est du syriaque; il en est souvent de même pour les autres langues. Le participe de la première conjugaison hébraïque, a sous la première consonne un a, phoqued; en arabe, c'est un à long, phâqued ou phâquid, parce que l'a prononcé très-ouvert. se rapproche du son de l'o.

Points orthographiques.

Îndépendamment des figures qui servent à exprimer les voyelles, on en a encore imaginé d'autres, qui sont destinées à exprimer dissérentes parties de l'orthographe; on les appelle par cette raison points orthographiques. Les Juiss qui ont recherché dans tout ce que je viens de dire, une exactitude minutieuse, ont considérablement multiplié cette espèce de figures; ils en ont même inventé quelques-unes qui tiennent lieu de points & de virgules, d'autres de notes musicales: il faut avoir recours aux grammaires, je me borne ici aux principaux.

La première figure est celle qui exprime l'absence de la voyelle ou l'e muet. Les Arabes en ont également une, mais les Syriens l'ont négligée. Une particularité de l'hébreu, qui se rencontre aussi,

(g) Voy. Abulfarage, p. 147. On pense que les voyelles des Syriens n'ont été inventées que vers la fin du VIII. Grècle, par Théophile d'Édesse, astronome du khalise Mahadi, qui les emprunta du grec. Celles que Jacques

d'Édesse, dont nous avons parlé, avoit imaginées, n'eurent pas lieu. Tous les Syriens, excepté les Nestoriens, adoptèrent l'invention de Théophile. Assemble. ton. I, n.º 64.

mais moins fréquemment dans les autres langues, c'est que la lettre noun ou n, accompagnée d'un scheva ou destituée de voyelle. se retranche; alors on donne plus de force à la consonne suivante. c'est-à-dire qu'on la double. Il faut avoir égard à cette règle & à quelques autres pour l'étymologie & pour la recherche de la racine des mots que les Grecs ont pris des Orientaux. Quelquefois le mim, le noun, le tau (h), qui sont formatifs de mots dans les langues orientales, sont devenus racines dans le mot grec, qui n'est formé alors que d'après un dérivé; par la même raison, quelquefois une racine grecque est plus simple qu'une racine orientale. parce que dans quelques formes grammaticales le noun, par exemple. est supprimé.

Les Orientaux se sont singulièrement appliqués à perfectionner leur écriture; pour la simplifier & ne point répéter de suite deux fois la même lettre, ils ont inventé un point ou une figure, que les Juiss appellent daghesch, & les Arabes taschdid, qui sert à faire connoître que la lettre à laquelle elle est jointe, est double; ainsi phaccad ne s'écrit qu'avec un couf, quoique dans la prononciation il y en ait deux. Le daghesch attaché à ce couf, équivaut au second couf; par conséquent de deux mêmes lettres de suite. on en supprime une dans l'écriture: mais comme elle ne doit point être retranchée dans la prononciation, la figure dont je viens de

parler, indique la reduplication de cette lettre.

Les Arabes ont une espèce de second daghesch, qu'ils nomment madda, & qui n'est destiné que pour l'aleph; lorsqu'on le rencontre sur cette lettre, il indique que sa prononciation doit être prolongée, & que pour abréger, l'on a supprimé un aleph. On sent ailément que toutes ces petites perfections de l'écriture orientale doivent être d'une invention moderne, puisque l'on n'en voit aucune trace sur les monumens.

Comme la quantité ou la mesure, ne dépend que des voyelles,

phal, socors, negligens fuit, texit, ve-

Nóme, morbus, vitium; en arabe 'DM, asa, douleur, maladie.

Nigo, sobrius sum; en arabe AJ,

(h) Tuesoc, excus; en arabe gha- | aph & apha, abstinuit, temperarit se, purus, sincerus fuit.

Nássa, æquo, complano; no, saoua, æquare, complanare: en latin testis vien & de אחם, testis fuit; en nom verball teschdouta, testimonium.

il est nécessaire, après avoir parlé des lettres, des voyelles & des figures orthographiques qui tiennent lieu de lettres, de s'arrêter un moment sur cette partie, qui bien approfondie, rend raison d'une foule d'irrégularités que l'on trouve dans les conjugaisons orientales. Une partie de ces irrégularités procède du principe que les Orientaux se sont formé, d'abréger l'écriture, c'est-à-dire de supprimer toute lettre inutile: j'appelle lettre inutile, celle qui peut être suppléée par son équivalent. Un b avec une simple voyelle forme une syllabe brève; si la voyelle a est suivie d'un aleph, la syllabe est longue, bâ. Toute syllabe formée de deux consonnes. dont la dernière est accompagnée du scheva, ou destituée de voyelle, comme dan, est également longue; & comme il est inutile d'exprimer dans l'écriture un second sujet de prolongation, on supprime l'aleph, l'yod ou le vau qui se rencontrent dans cette circonstance, après les voyelles a, i, ou (i): cette abréviation qui se fait dans l'écriture, ne cause aucune altération dans la prononciation; aussi en hébreu, au lieu d'un point long devant une consonne accompagnée du scheva, met-on un point bref qui devient long (k). Voilà en peu de mots le principe d'irrégularité d'une grande partie des verbes orientaux, l'abréviation de l'écriture. De deux lettres de suite, de même valeur, l'une est supprimée; d'une syllabe dans laquelle il y a deux sources de longueur, on exclut la dernière.

L'euphonie est un second principe d'irrégularité. On appelle verbe irrégulier, tout verbe dans lequel on n'aperçoit pas dans l'écriture les trois radicales; & comme il s'en trouve un grand nombre qui ont pour une de leurs radicales, ou un aleph, ou un yod, ou un vau, ou un he, &c. ces lettres se trouvant souvent précédées d'une voyelle dont se son leur est opposé, & étant elles mêmes destituées de voyelles, ou n'ayant pas de mouvement elles-mêmes, on change ces lettres dans une autre qui est conforme

trouve l'alongeant encore, se retranche, parce qu'il est inutile de marquer doublement la longueur de la systabe.

<sup>(</sup>i) Coultou, dixi, doit être écrit, relativement aux radicales, avec un couf au-dessus duquel est la voyelle ou, ensuite un vau sans voyelle; le lamed est avec le scheva ou sans voyelle, & il fait partie de la syllabe, qui devient pécessairement longue; le vau qui s'y

<sup>(</sup>k) בנת, banta, est pour, bânta, & lorsque ce feheva ne se rencontre plus dans le reste de la conjugation, on reprend la voyelle longue בנו, bânou.

## DE LITTÉRATURE.

au son de la voyelle; ainsi l'aleph précédé de la voyelle i, se change en yod, & ainsi du reste. Lorsque cet aleph est radical, les Arabes mettent une petite figure sur l'yod ou sur le vau, qui indique qu'elle est là pour l'aleph. Nous parlerons ailleurs d'autres

inégularités.

Il existe encore dans toutes ces langues, d'autres figures moins essentielles, qu'il faut apprendre dans les grammaires. En général, les Orientaux, & principalement les Arabes, ne mettent aucune marque pour distinguer les phrases ni leurs différentes parties; un texte entier est écrit de suite, & cela ne cause aucun embarras dans la lecture. Ceux qui seroient arrêtés à chaque mot dans un texte françois qui ne seroit point ponctué, ont éprouvé que dans un texte arabe cette difficulté n'avoit pas lieu: cependant dans des livres écrits avec soin, on marque par une figure la fin de la phrase; dans les ouvrages qui sont écrits d'un style recherché, les phrases & leurs différentes parties sont marquées d'une manière plus singulière. La prose en est rimée, & cette rime est la même à la fin de chaque phrase; ensuite entre ces deux grandes rimes on en trouve d'autres qui s'accordent également entr'elles, & qui marquent les différentes parties de la phrase. Il faut bien distinguer cette prose poëtique des vers, & c'est peut-être par cette raison que nous trouvons dans les Pseaumes des rimes, sans pouvoir les réduire en mesure de vers.

Tel est le système d'écriture des Orientaux. On a dû remarquer dans l'exposé que je viens d'en faire, combien il y a de rapport entre l'écriture de tous ces peuples; mais comme ces rapports pourroient exister sans influer sur les langues, je passe à celles-ci pour en développer également tous les procédés & le plan, pour faire connoître ce qu'elles ont de semblable & en quoi elles dissèrent l'une de l'autre, faire voir que ces dissérences ne sont point assez considérables pour former des langues; en un mot qu'elles ne sont les unes à l'égard des autres, que de simples dialectes, comme les dialectes dorique, ionique, &c. avec cette dissérence qu'en grec il y a peu de consonnes qui soient changées d'un dialecte à l'autre, & que ces changemens tombent principalement sur les voyelles; au lieu que dans les langues orientales, les consonnes elles-mêmes en Tome XXXVII.

plus grand nombre, sont changées; mais que ces changemens fixes, déterminés & susceptibles d'être ramenés à des principes généraux & à des règles immuables, ne sont point arbitraires ni variables. au gré de celui qui s'applique à l'étymologie, c'est-à-dire qu'un mot hébreu est absolument le même qu'un mot arabe ou syrien, malgré le changement d'une consonne, comme en grec Suzacra est le même que Szizarla; l'un n'est pas plus arbitraire que l'autre.

## SECONDE PARTIE.

Les Orientaux partagent tous leurs mots en quatre classes, le verbe, le nom, le pronom, & les mots ou particules indéclinables. La troisième personne masculine du prétérit est regardée comme la racine de tout; en effet elle est la plus simple, c'est-à-dire qu'elle n'est formée que des trois consonnes radicales. sans aucune addition d'autres lettres. Dans toutes ces langues, la plus grande partie des racines est composée de trois lettres, que l'on nomme pour cet effet radicales, & celles que l'on y joint, pour en former les temps, les personnes, les noms, les participes, &c. sont nommées lettres serviles.

Ces racines, dans toutes les langues orientales, ont en général la même signification, & c'est-là ce qui constitue l'identité de ces langues. On sent aisément qu'il est inutile de citer ici une multitude d'exemples, pour prouver ce que j'avance; on peut s'enconvaincre en ouvrant les dictionnaires. Lorsqu'une de ces racines qui existe en arabe, ne se rencontre pas, par exemple, en hébreu, nous ne devons pas en conclure qu'elle n'est pas hébraïque; nous ne connoissons cette langue que par un seul livre, qui ne peut la contenir dans toute son étendue.

Si toutes ces langues ne forment qu'un même langage, si elles ont toutes les mêmes racines, pourquoi voyons-nous que dans l'Écriture on distingue une langue de l'autre, & que l'un de ces peuples a besoin d'interprète pour se faire entendre de l'autre? Cop. XLII. Dans la Genèle, les frères de Joseph étant en Égypte, le font librement des reproches en sa présence, dans seur langue hébraïque, persuadés qu'étant Égyptien, il ne les entendoit pas: Nesciebant autem quòd intelligeret Joseph, eò quòd per interpretem loqueretur

7. 23.

ad eos. Il falloit donc aux Égyptiens un interprète pour converser avec les Hébreux. Jacob faisant un traité avec Laban, éleva un monceau de pierres, que Laban appela tumulus testis, igar schah- Gen.c.xxxII douta; & Jacob, acervus testimonii, galaad: quem vocavit Laban tumulum testis, & Jacob acervum testimonii, utcrque juxta proprietatem linguæ suæ: ce passage serviroit à prouver que la langue hébraïque seroit différente de celle du pays de Canaan, comme le précédent qu'elle diffère de la langue égyptienne. En voici un autre qui établiroit la même différence pour la langue syrienne: Precamur ut loquaris nobis servis tuis Syriace, si quidem intelligimus hanc linguam: & non loquaris nobis Judaïce, audiente populo, qui est super murum.

IV. Reg. cape

C'est en examinant la nature & la forme des racines orientales. & les lettres serviles que l'on y ajoute pour former les dérivés. qu'il est facile de répondre à cette objection.

1.º Toutes les lettres qui servent à former ses personnes, les temps, les noms dérivés, comme on le verra dans la suite, sont les mêmes dans toutes ces langues, mais elles sont accompagnées de voyelles différentes; les racines elles - mêmes d'une langue à l'autre sont ponctuées différemment; ainsi eno, qui signifie moi en syriaque, est prononcé en arabe ana, en hébreu ani, en chaldéen anah. Les voyelles étant ce qui frappe le plus l'oreille, ne laissent pas dans la prononciation, lorsqu'elles se présentent différemment, de surprendre celui qui n'y est pas accoutumé. Comme cette différence se trouve également dans les conjugations, quoique celles-ci aient les mêmes consonnes, il peut en résulter qu'un homme qui n'a pas étudié sa langue par principes, ne saissife pas promptement le sens d'un terme. J'ai déjà observé que tous les mots qui étoient accompagnés de la voyelle a en chaldéen, étoient prononcés en o en syriaque.

2.º Nous avons vu, au commencement de ce Mémoire, de quelle étendue étoient les pays où l'on parloit ces langues; comme dans chaçun de ces pays il y avoit quelques ulages & quelques coutumes qui pouvoient être particulières à un de ces pays, mais qui rentrent dans les loix générales du corps national, de même, dans le langage, un mot usité communément pour exprimer une

chose, dans un canton particulier ou chez une de ces nations. n'étoit pas toujours le même chez une autre. Ainsi milkhamah est un terme très-ulité & très-fréquent, en hébreu, pour signifier un combat, il est dérivé de lakham, combattre, qui existe en arabe dans le même sens; mais lorsque les Arabes parlent de combat; ils ne se servent point communément du mot milkhamath, & ils emploient ordinairement celui de catal, qui est également hébreu. mais moins usité dans cette dernière langue : chez les Hébreux l'usage a prévalu pour milkhamah, & chez les Arabes pour catal. Les Arabes d'Afrique emploient fréquemment milkamah, & je ne l'ai jamais vu, pour l'ulage ordinaire, chez ceux de l'Asie. De même, que l'on se serve en françois du mot de huis, au lieu de porte, & que dans une phrase il y en ait plusieurs de cette espèce, il est certain que cette phrase ne sera pas entendue avec la même facilité par tout le monde. Plus il y a, dans un langage, de mots de cette espèce, accompagnés encore de voyelles différentes, plus ce langage s'éloigne de celui de la nation voiline, & semble former un langage différent, quoique ces mots soient également dans les deux langues: l'usage a rendu familier, chez un de ces peuples. un mot ou une racine que l'autre peuple n'emploie pas communément, & à laquelle il en a substitué une autre que le premier a en quelque façon oubliée.

Cette variété dans l'emploi des mots, sur-tout sorsqu'ils sont multipliés, jette une très-grande diversité dans un langage qui originairement est le même, & ceux qui sont moins instruits que

les autres sont moins à portée de les entendre.

3.° Indépendamment de l'emploi différent de ces mots synonymes, il existe une autre différence beaucoup plus essentielle, qui est bien propre à caractériser un dialecte dans un langage commun, & qui en même temps rend ce langage beaucoup moins facile à être entendu par ceux qui ne sont accoutumés qu'à un dialecte. Il s'agit de la même racine employée par un de ces peuples dans une acception un peu dissérente: par exemple, amar, en hébreu, signisse dire; ce mot est également arabe, mais il est toujours employé dans cette langue pour signisser ordonner, ce qui est dire avec autorité. Les Arabes se servent ordinairement,

pour signifier parler, du mot cal, qui est également hébreu. Haïah. qui signifie être en hébreu, & que les Syriens prononcent houo, n'est jamais usité chez les Arabes dans ce sens, quoiqu'il existe dans leur langue, dans laquelle il signifie respirer; au lieu de ce mot ils se servent de celui de kân, esse, aussi existant en hébreu. mais avec une acception un peu modifiée.

4.º Il faut encore considérer les racines orientales sous un autre point de vue, c'est-à-dire relativement à certains changemens ou à certaines altérations, occasionnés par la différence des organes de deux peuples de contrée différente. On fait que chaque nation, & même chaque partie d'une même nation, a ses organes particuliers. qui mettent une différence dans la prononciation des consonnes. & qui constituent l'accent particulier d'un canton; nous le voyons dans nos provinces. L'Orient est sujet aux mêmes loix; tout le monde se rappelle l'histoire des Ephraimites, que les Galaadites Juge, XII, 64 distinguoient à leur prononciation du mot schibbolet, qui signifie épi, les Ephraimites ne pouvoient prononcer que sibbolet : cette prononciation ou cet accent, plus ou moins fort, plus ou moins varié, cause dans les mots radicaux des changemens assez considérables pour faire regarder ces racines comme autant de racines différentes, par ceux qui n'ont pas étudié ces langues dans leurs véritables principes; & ces mots, sur-tout dans un discours prononcé ou dans une conversation, ne sont pas saiss facilement par l'auditeur, qui, en conséquence & d'après les autres changemens que j'ai indiqués, doit avoir besoin d'un interprète, comme je l'ai remarqué, & doit regarder la langue qu'il entend parler comme une langue différente de la sienne. Le Savant seul, qui ramène cesaltérations à des principes généraux, lait que ces mots qui frappent diversement l'oreille ne sont originairement qu'un même mot, & que la différence qu'il y remarque ne procède que de la variété des organes, & de leur facilité plus ou moins grande à prononces une consonne.

C'est une règle établie & généralement reconnue, que de l'hébreu au syriaque ou au chaldéen ou à l'arabe, certaines lettres d'une racine sont changées en d'autres lettres, la racine conservant toujours sa même signification: ces changemens arrivent communément

aux lettres qui sont de même organe; je n'en puis citer ici qu'un petit nombre d'exemples dans les notes (1).

(1) באוני B. Ainsi le beth & le phé se changent l'un en l'autre, de l'hébreu au syriaque; ברול, bardzel en hébreu, est en syriaque phardzelo, ferrum; שום, naschaf en hébreu, & שום, naschab en chaldéen, signissent également sufflavit.

3, 3. Il en est de même du ghimel & du kaf, les Hébreux disent 30, sagar, & les Syriens skar, clausit.

1, 7. Pour le dzain & le daleth les Hébreux écrivent am, dzahab, les Syriens dahbo, les Chaldéens am, d'hab, les Arabes dhahab, aurum.

D, v. Le samek en schin est également fréquent dans ces langues; en hébreu DDD, kanas, en syriaque knasch, congregavit; yDv, schaba en hébreu, sba en syriaque, saturavit; de même, pour l'arabe, le sin répond souvent au schin hébreu.

J. p. Le kaf se change en quouf, had, kafal en hébreu, hap, cfal en chaldéen, duplicavit. Souvent les Arabes ont la même racine sous les deux lettres, & alors elles sont regardées comme des racines différentes qui ont la même

fignification.

7,3,7. Le lamed, le noun & le resch
sont sujets à de pareils changemens;
nant, almanah en hébreu, armalto
en syriaque, vidua; sus, natan en
hébreu, ntal en syriaque, dedit; sus,
air en hébreu, ilo en syriaque, pullus.
Ces changemens se rencontrent même
dans la langue grecque.

p, j. Le mim en noun, sur-tout dans les finales grammaticales, ainsi la finale , im, qui est le pluriel en hébreu, est, en syriaque & en arabe, in; mais indépendamment de ce changement, qui est ordinaire, on le rencontre quelquesois dans les racines mêmes: les Arabes disent racam & racan, notavit; par la même raison les Grecs font leur accusatif en r & les Latins en m.

Y, v. Le tsadé en thet; yan, kha-phats en hébreu, khapheth en syriaque, studuit. En arabe les lettres ssad, dhad, tha & dha, répondent au tsadé & au thet des autres langues, quelquesois la dernière au dzain, c'est-à-dire que toutes ces lettres se changent réciproquement dans le passage d'une langue à l'autre.

ש, ש, ח, ח. Le schin en tau, changement très - fréquent de l'hébreu au syriaque & au chaldéen; ainsi l'on dit en hébreu schalesch, שלש, en chaldéen telat, חלח, tres; c'est la même chose en syriaque : en arabe la lettre tha répond au schin des Hébreux, & l'on dit thalith, tres.

np, caschar en hébreu, np, qetar en chaldéen, ligavit. C'est relativement à ce changement que les Grecs ont dit, dans le dialecte Attique, suraile, mare, pour suraisse, & les Latins tu pour le su des Grecs.

v, L. Le schin se change encore en ghinnel; en hébreu pro, schakhac, risit, est le même qu'en syriaque gkhac. En daleth, v, sché en hébreu, qui, quæ, quod, répond au syrien de, qui a la même signification.

y, y. Mais un des plus singuliers, qui n'est fondé sur aucun rapport d'organe, & qui semble ne venir que de la ressemblance de la figure des lettres, est le tsadé en ain. y n, erets, terra, est le même mot que le chaldéen y m, ara, & aro en syriaque. Seroit-ce que les peuples se seroient communiqué des mots par le moyen de l'écriture.

R, 11, 1, 2. Je ne parle point ici des changemens qui se font ordinairement entre les lettres aleph, vau, iod & he, ils sont trop connus par les grammaires, parce qu'ils sont cause de la plus grande partie des irrégularités dans les mots. Mais un changement d'une autre espèce, qu'il est nécessaire d'indiquer, c'est que

à ces changemens de lettres il faut ajouter certaines additions faites aux racines, additions qui sont devenues racines elles-mêmes; telle est, en hébreu & en syriaque, celle d'un schin. Dans toutes les langues orientales mala signifie plenum fuit; les Syriens emploient ce mot dans ce sens, ce qui ne les a pas empêchés d'en former un second avec cette addition, & ils disent dans le même sens schamela. L'arabe ne fournit pas d'exemples de ce procédé: on trouve dans la langue latine quelques mots de cette espèce (m).

Les mutations des lettres que je viens d'indiquer ne sont point 1712. arbitraires, elles sont données comme autant de règles constantes par tous les Grammairiens, & elles sont aussi invariables que les changemens de voyelles d'un dialecte grec à l'autre. Dans les dialectes grecs les changemens dans les consonnes sont moins multipliés, parce que les Grecs occupent un pays beaucoup moins étendu que tous les différens peuples qui parlent ce langage oriental: en conséquence les organes de la prononciation ont été sujets à moins de variations.

Tous ces changemens dans les racines ont lieu dans toutes ces langues, & altèrent les mots assez considérablement pour qu'ils soient regardés, par ceux qui n'approfondissent pas, comme des mots particuliers, & la langue comme une langue différente; & on ne peut, dans une conversation, faire sur le champ les réflexions nécessaires pour rapprocher ces racines les unes des autres, & les dégager du déguisement sous lequel elles sont cachées.

Ces observations détruisent les conséquences que l'on pourroit tirer du passage du livre des Rois que j'ai cité, dans lequel les Juifs prient Rabsacès de leur parler syriaque, que les autres Juifs n'entendoient pas; celles qui peuvent réfulter du passage de la

la plupart des mots hébreux qui ont pour première radicale un jod, en arabe ces mêmes mots commencent par le yau; de même, ceux qui en hébreu sont terminés en he, ont en arabe un jod. Les deux lettres you & vau sont changées en tau dans le syriaque; ainsi takal en hébreu, ouakal en arabe, & yakal en syriaque ne doivent être regardés que comme une même racine; pour tegetes; stris res, pour tres res.

٦,٠

dans une des conjugaisons arabes même le vau souffre ce changement. Il n'y a presque point de mots en hébreu qui commencent par le vau, & l'on en trouve beaucoup qui ont pour première radicale un jod; c'est le contraire en arabe : en cela le syriaque est plus conforme à l'hébreu.

(m) Scoruscatio, de corusco; stegetes,

Passer. de List. int. fe cogu, page Genèle, dans lequel Laban & Jacob donnent au monceau de pierres chacun un nom dans leur langue particulière, c'est-à-dire pour Laban tumulus testis, & pour Jacob acervus testimonii. Les mots chananéens dont se sert Laban, & les mots hébreux employés par Jacob, existent encore dans toutes ces langues orientales. La langue des Chananéens n'étoit point différente de celle des Syriens. Le nom de tumulus testis est exprimé par ces mots, ינר שהדותא. igar schahdouto, qui sont dans la forme syrienne ou dans le langage de Laban: cependant ces deux mots existent également en hébreu: dans cette langue, אגר, agar, signifie congessit, cumulavit, & schahad, duquel est dérivé schahdouto, signifie dans toutes les langues orientales, testis fuit; par la même raison, le nom hébreu galaad, donné par Jacob, est composé de deux racines. qui existent également en syriaque ou en chaldéen. & en arabe. גל, gall, signifie cumulus, & און, ada, testatus est; la seule différence, c'est que l'un est moins usité dans un de ces dialectes que dans l'autre. La finale outo, du mot schahdouto, est une forme pour les noms substantifs, particulière aux Syriens & aux Chaldéens.

Quoique la langue égyptienne nous soit peu connue, nous pouvons assurer qu'elle avoit les mêmes rapports avec les autres Jangues. Le peu de mots qui nous en reste, & dont on a conservé la fignification, peut être mis au nombre des racines orientales. La langue cophte, dans laquelle on doit trouver beaucoup d'anciens mots égyptiens, a les mêmes pronoms que ceux des autres Orientaux: ces mots continuellement en ulage, sont ceux qui doivent se perdre le moins; mais autant que l'on peut en juger par ce qui nous reste de ce cophte, & du petit nombre de mots égyptiens, la marche grammaticale, c'est-à-dire tous les accidens auxquels les racines sont sujettes, s'écartoit davantage des autres langues dont il s'agit, & c'est probablement d'après cette langue que les Grecs ont formé leur grammaire. En égyptien, comme en grec, il y a des articles, des mots composés, &c. ce qui n'empêche pas que les racines égyptiennes n'aient été les mêmes que celles des autres langues orientales, & par conséquent que cette langue n'ait une origine commune avec elles. En effet, peut-on imaginer quç

que les Égyptiens, qui étoient environnés des Arabes, des Phéniciens & des Éthiopiens, qui vivoient même avec les Arabes, dont plusieurs tribus étoient établies en Égypte, & avec les Phéniciens qui étoient comme leurs facteurs pour le commerce. qui ont dû avoir des relations singulières avec les Ethiopiens, dont l'écriture étoit hiéroglyphique comme la leur; peut-on croire, dis-je, que les Égyptiens aient eu une langue différente de celles de tous les peuples qui les environnoient; ajontons encore de tous les peuples avec lesquels ils avoient une origina commune, puisque ces Egyptiens descendoient de Misraim, fils de Cham; les Chanancens ou Phéniciens, de Chanaan, fils du même Cham; les Philistins, des Égyptiens; les Babyloniens & Assyriens, encore de Cham par Chus? Les ancêtres des Hébreux, quoique descendus de Sem, étoient établis avant leur migration, avec ceux de Cham dans la Chaldée ou la Babylonie: Abraham sortit de ce pays pour passer dans celui de Chanaan, ainsi ses descendans vécurent toujours avec les descendans de Cham. Toutes ces différentes branches devoient donc avoir un même langage, que la succession des temps a insensiblement altéré d'une manière différente, suivant les différens cantons où ils étoient établis. Quant aux Arabes, ils étoient comme frères des Hébreux. Les Ethiopiens plus éloignés que tous les autres, ont un langage qui se rapproche également des autres langues orientales; l'écriture seulement, comme je l'ai dit, en est différente: ces peuples tenoient à l'Égypte, & y ont fait des courses; quelquefois ils ont soumis l'Arabie; dans d'autres temps, ils ont été soumis aux Arabes; aussi leur langue suit le même plan & la même marche que celle des Arabes, des Hébreux, &c. Celle des Égyptiens doit donc avoir les mêmes rapports avec les autres. Aussi S. Jérôme a-t-il dit: Lingua quoque punica L. 111, c. 7. que de Hebreorum emanavit fontibus. Ailleurs il dit encore: Hanc Hebrai & Syri propter lingua inter se vicinium Cephan nuncupent. Il s'agit du nom de Céphas donné à Pierre : ces deux passages concernent les langues phéniciennes & hébraïques; en voici un pour la langue égyptienne: Quandiu in Ægypto sumus...... non possumus loqui linguâ hebræâ, sed linguâ chanamitide, quæ inter ægyptiam & hebræam media est, & hebrææ magnå ex parte Tonue XXXVI.

Ibid. L. VIII.

confinis. La langue chananéenne ou phénicienne, tenoit donc beaucoup de l'égyptienne; par les passages précédens elle tenoit auffi de l'hébraïque, & étoit le chaînon intermédiaire de l'hébreu à l'égyptien. Les Phéniciens étoient les mêmes que ceux qui dans l'Écriture portent le nom de Chananéens, puisque, suivant le témoignage de Moyse, Sidon étoit fils de Chanaan. Des colonies de ces peuples passèrent en Afrique, où elles portèrent leur langue, qui est celle que nous nommons punique ou carthaginoise: mais nous ne pouvons parrendre un compte exact de la grammaire de ces peuples, Phéniciens ou Carthaginois; nous voyons seulement par tous les mots qui nous restent, par la scène de Plaute, que le punique étoit composé des mêmes racines que les autres langues orientales, & qu'il fuivoit à peu près les mêmes principes de grammaire; ce sont les petites différences que nous ne pouvons indiquer. Le petit nombre d'inscriptions phéniciennes qui nous restent, servent cependant à prouver que le langage phénicien étoit moins altéré que le syriaque d'à présent; on y reconnoît les mêmes Mén. de l'A- formes grammaticales. Le mot adonau de l'inscription de Malte. est dans la forme syrienne; du reste, tous les mots & la tournure de la phrase sont hébraiques. Le syriaque qui nous reste, est une dégradation de cet ancien phénicien, & une espèce de langage rustique; il a été corrompu extraordinairement depuis que les Séleucides, & après eux les Romains, se sont emparés de la Syrie; il est rempli d'une foule de particules qui semblent le rapprocher du grec; quantité de mots sont réunis & composés comme les mots grecs, d'autres font purement grecs ou latins. Si l'on eût continué de parler ce langage, il le seroit entièrement corrompu comme l'égyptien qui est devenu cophte. Malgré ces altérations, les racines syriennes, à l'exception de quelques mots étrangers, Assentant Bibl. existent toutes en hébreu ou en arabe. La langue syriaque a été usitée dans la Syrie, la Mésopotamie & la Chaldée : elle a trois dialectes; l'araméen ou syriaque, qui est le plus élégant, c'étoit le langage de la Mélopotamie & de Roha; le dialecte de Palestine, parlé par ceux de Damas, du mont Liban & de la Syrie; enfin le chaldéen en Assyrie & en Babylonie.

2.426.

p. 476.

Si nous jugions du syriaque en général par ce qui nous en

reste, nous regarderions cette langue comme très-pauvre; mais elle a dû être plus abondante & plus riche avant le temps des Séleucides: elle est assez facile pour que quiconque sait l'hébreu & l'arabe, ne se donne pas la peine, pour ainsi dire, de l'étudier.

La langue arabe, qui a toujours subsisté, a été moins exposée à ces altérations, parce que les Arabes n'ont pas été expolés à tant de révolutions, & que les étrangers ne se sont pas établis dans l'Arabie; elle est restée conforme aux principes de l'hébreu. & a confervé la pureté, plus cependant encore dans les campagnes & dans les déferts que dans les villes, ce qui est le contraire des langues d'Europe, où les habitans des villes parlent avec plus d'exactitude & de pureté. Anciennement cette langue étoit divilée en deux principaux dialectes; celui des Omérites ou Hémiarites qui descendoient de Jestan: ce langage, suivant les Orientaux, tenoit plus du syrien. L'autre est le pur dialecte arabe, celui des dekendans d'Ilmaël; c'étoit la langue de Mahomet. On prétend que ce langage tenoit plus de l'hébreu; mais depuis Mahomet, ces dialectes se sont confondus ensemble: ce qui confirme la prétention de ces Orientaux sur la ressemblance de l'un ou de l'autre dialecte au syrien & à l'hébreu, c'est qu'en examinant avec attention l'arabe actuel, on y trouve des termes qui semblent tenir singulièrement du syriaque, & d'autres qui sont plus conformes à l'hébreu. Une des principales causes de la conservation de l'hébreu & de l'arabe, est la religion, c'est-à-dire les livres fondamentaux de la religion de ces peuples, l'Écriture pour les Juifs, l'Alcoran pour les Arabes: ces ouvrages regardés avec respect, écrits avec pureté, exactitude, élégance & élévation, ont été pris pour modèles de style & de langage; on s'est toujours efforcé de s'en rapprocher. & par-là le langage s'est toujours conservé conforme au langage plus ancien. La religion égyptienne ayant été en partie détruite par les Perses, encore plus par les Grecs & par les Romains, & enfin entièrement par les Chrétiens, il ne s'est plus trouvé de livres religieux que l'on respectat assez pour être étudiés, expliqués au peuple, & imités par les écrivains. On ne connoît & l'on n'a connu pour les Phéniciens aucun livre de cette espèce, leur religion a été également détruite; en conséquence, le langage des

Égyptiens s'est perdu, celui des Phéniciens s'est beaucoup altéré: c'est pour cette même raison qu'en Europe le langage est si sujet à tant de variations. Le livre fondamental de la Religion n'est point un ouvrage écrit dans la langue d'aucune des nations Européennes; chez toutes, il n'est qu'une traduction d'après une langue étrangère; ce n'est point un texte respecté quant au style & aux mots. Les Arabes ont conservé quelques pièces de vers antérieures de plusieurs siècles à Mahomet. Le style de l'Alcoran, ainsi que les mots, est le même que dans ces anciens monumens du langage arabe, & aujourd'hui les bons écrivains se consorment au style de l'Alcoran; ainsi l'arabe est toujours le même.

Monum.vesuft. Arabiæ,

Les Chinois qui ont leurs king ou livres sacrés, pour lesquels ils ont le plus grand respect, se sont de tout temps attachés dans leurs compositions à en imiter le style, & à en employer les expressions; aussi leur langue, celle des livres, malgré les grandes révolutions arrivées dans l'Empire, excitées par les étrangers, s'est toujours conservée; & plus un auteur s'approche du style des king, plus il est admiré.

Ajoutons encore à cette cause de la conservation de ces langues, cet attachement singulier que les Orientaux ont pour leurs anciens usages. Les Arabes vivent encore comme ils vivoient du temps d'Abraham.

La constitution régulière de ces langues a dû également contribuer à leur conservation. Chaque racine fixée à trois lettres consonnes, qui forment deux syllabes, est moins susceptible d'altération que les mots grecs ou latins, qui sont irréguliers dans leur longueur. Chaque racine chez les Orientaux est comme un nombre donné; les additions pour former les temps, les personnes, & toutes les inflexions également déterminées, s'attachent à cette racine, & une lettre différente que l'on y inséreroit, désigneroit cette composition, & choqueroit les oreilles; tout est presque compté & calculé dans les racines & dans leurs dérivés, tout par conséquent est moins sujet aux variations.

Ludolph. Gram. Eng. Amhar. La langue actuelle des Habissins ou Éthiopiens, est appelée amharique, du nom de la contrée nommée Amhara; elle est commune à tout l'empire, & on l'appelle encore langue royale.

Il v a indépendamment de cette langue, ou des langués différentes. ou de simples dialectes dans les différentes provinces. La langue amharique n'a commencé à être commune qu'à l'extinction de la famille Zagéenne, qui régnoit dans la province appelée Tigra. Auparavant, ce privilége appartenoit au dialecte tigréen ou axumitique, que l'on appelle maintenant éthiopique; c'est la langue savante & celle de la religion, on ne la parle plus.

Ces deux langues ou dialectes s'écartent un peu plus des autresdialectes orientaux, c'est-à-dire qu'il y a des mots qui sont particuliers à l'éthiopien, & qui ne se rencontrent pas en hébreu ni en arabe, &c. La variété des nations qui demeurent dans l'Éthiopie a pu causer cette altération. Quelquefois les racines communes à toutes les langues orientales y sont prises dans une acception un **Deu changée**, ainsi gabar, en éthiopien, signifie fecit; dans les autres il n'est jamais employé dans ce sens, mais dans celui depotens fuit.

En général la langue éthiopique ressemble singulièrement à

l'hébreu & au syriaque, mais plus encore à l'arabe.

Les racines orientales sont presque toutes formées, comme ie l'ai observé, de trois consonnes que l'on appelle radicales, & celles qu'on y ajoute, pour désigner les temps & les personnes, sont nommées serviles; toutes les consonnes peuvent être radicales, mais

toutes ne sont pas serviles (n).

Dans toutes les langues il y a des verbes réguliers & irréguliers; Réguliers, irréguliers. en latin & en grec ces verbes sont irréguliers, ou parce qu'ils sont hijets à quelques contractions, ou parce qu'ils s'écartent de la conjugation régulière par des finales différentes, comme possum, ou parce qu'ils ont des temps pris d'autres, verbes, comme fero, ou parce qu'ils sont actifs & passifs tout-à-la-sois, quant au sens, comme fio, &c. ou par pluseurs autres moyens qui sont connus & affez nombreux, puisqu'une grande partie des verbes latins, aux prétérits & aux lupins, sont irréguliers...

(n) Les Arabes ont fait de celles-ci te mot technique yatasanmanou, qui fignifie pinguefient; c'est-à-dire que le ya, le ta, le sin, &c. servent à former zous les accidens dont un verbe peut

être susceptible. Les Hébreux les nomment lettres hémantiques, mot également technique, qui renserme toutes les ferviles ה, ג, מ, נ, מ, ג, ת, נ, מ

Réguliers &

Il n'en est pas ainsi dans les langues orientales: les différens temps sont toujours formés de même, & l'irrégularité ne procède que d'une contraction dans une ou deux consonnes radicales (0).

Une autre classe de verbes irréguliers, & que l'on appelle quiescents, contient les verbes dont une ou deux ou quelquesois les trois consonnes radicales sont un aleph, un vau & un vod chez les Arabes; un aleph, un yod & un he chez les Hébreux, les Syriens & les Chaldéens: ces lettres se changent l'une en l'autre. suivant la voyelle qui les précède; souvent elles se retranchent lorsque la syllabe, longue par sa nature, se trouve avoir encore une de ces lettres qui l'alonge davantage, & lorsque cette augmentation de longueur est inutile, comme je l'ai déjà remarqué. Tous les autres verbes sont réguliers.

Conjugations.

Toutes les racines formées de trois consonnes, composent un mot, qui est la troisième personne masculine du prétérit, comme je l'ai dit : cette racine est comme une masse à laquelle on joirs les serviles, avant ou après, pour former tout ce qui peut en dériver. Les conjugaisons diffèrent entièrement de ce que nous appelons ainsi en grec, en latin & dans nos langues Européennes; dans celles-ci les conjugations sont exprimées par une différence de voyelle dans la terminaison, ajoutée à la fin de la racine; dans les langues orientales cette addition se place au commencement. ou avant ou après la première radicale, ou elle n'est qu'une réduplication de la seconde. Les quatre conjugatsons latines n'expriment qu'une même action, qui est active ou passive ou neutre, suivant la fignification du verbe. Dans les langues orientales elles expriment toutes les modifications dont cette signification peut être susceptible, & répondent plus exactement à ce que nous nommons les dérivés en latin; c'est-à-dire que duco, qui est une racine, seroit la première conjugation, abduco la feconde, conduco la troisième, & ainsi du reste, avec cette dissérence cependant que les formatives des conjugaisons orientales ne sont point des prépositions comme en

lorsque deux consonnes radicales étant la même lettre, l'une est supprimée & l'autre doublée, ou lorsqu'une des radicales est la même qu'une des ser-

(0) Cette contraction n'a lieu que I viles, & qu'elle se trouve en concurrence avec elle; les deux lettres étant les mêmes, on en supprime une, c'est ce que l'on appelle verbes défedifs.

rcr

latin. où elles ont leur signification particulière. Les Hébreux comptent sept conjugaisons, les Syriens ou Chaldéens autant, les Arabes quatorze; la première, comme phacad, est la racine: la seconde, niphcad, en est la passive; viennent ensuite hiphquid, hophquad; phiqqued, phuqquad & hitphaqqued. Les quatorze conjugations des Arabes ont toutes chacune leur passif, c'est une différence de cette langue avec les autres; du refte elles sont formées de même, & celles des Hébreux, qui sont toutes du nombre des quatorze arabes, ont aussi les mêmes modifications de signification. Les Éthiopiens ont également un assez grande nombre de conjugations qui se rapprochent de l'arabe, & qui sont modifiées de même. Ainsi le mot aimer, qui est la racine, dansles autres conjugaisons, sera faire aimer, s'entr'aimer, desirer d'être aimé. &c. On sent que tous les verbes n'étant pas susceptibles de toutes ces modifications, ils ne sont pas également usités dans toutes les conjugations, comme une racine latine n'est pas usitée dans a composition avec toutes les prépositions; ainsi on fait de duco. transduco, & l'on ne fait pas d'amo, transamo. Les conjugaisons orientales seroient mieux nommées modifications de fignification. à examiner de près le latin & le grec, on ne trouveroit également qu'une seule conjugation, puisque les formatives de la conjugation. sont les mêmes dans toutes les quatre, & que la différence en latin, par exemple, n'est établie que sur la voyelle antérieure à eette formative.

Si la multitude des temps & des modes jette de la clarté dans le discours, il faut avouer qu'elle rend l'usage du langage plus & les mœurs difficile, & que peut-être, par une voie plus simple, on seroit. auffi clair, parce qu'en beaucoup de circonstances la suite du discours indique par elle-même le temps dont il s'agit. Quant aux Imodes, une langue peut le passer aisément du subjonctif, aussi les Orientaux. n'en ont-ils point: l'indicatif & l'impératif, voilà leurs modes; le participe & l'infinitif qu'ils ont ne sont que des noms, l'un-Substantif & l'autre adjectif. Ils ont réduit tous les temps à deux, Le passé & l'avenir; le présent n'indique qu'une action qui tient de l'un & de l'autre; en ajoutant les pronoms après cette action, ils ont formé le passé, ainsi phacad-atta, visitare tu, visitassi, & ils

ont contracté ces deux mots phacad ta: une partie de ce même pronom, mile devant l'action, a formé le futur, & pour atta phacad, tu visitare, ils ont dit tiphcad, visitabis. Tous ces pronoms ainst ajoutés soit avant, soit après, à mesure que le langage s'est perfectionné, ont été abrégés & contractés pour ne plus former qu'un seul mot avec la racine. Une attention que les Orientaux ont eue, & qui a été négligée par les Grecs & par les Latins, c'est qu'ils ont distingué si celui qui agit est homme ou semme (p).

Plusieurs de ces Orientaux, en suisant ces additions, ont abrégéle commencement du mot, & formé toujours la syllabe de deux consonnes, ce qui cause un léger changement dans les voyelles. Ils conjuguent en commençant par la troisième personne masculine & séminine, passent ensuite à la seconde, distinguée également en masculine & séminine. & sinissent par la première, qui est commune aux deux genres : ces sinales sont les mêmes pour toutes les conjugaisons, ce qui, en les prenant dans le sens des conjugaisons latines, les réduit toutes à une seule. Pour sormer le pluriel l'on a employé les pronoms du pluriel.

Les Éthiopieus, dans quelques personnes, ont employé les pronoms affixes, au lieu des séparés, ce qui semble tenir de l'ancien égyptien, puisque les Cophtes se servent des mêmes pronoms pour le même usage. Il est assez naturel que les Éthiopiens, peuples voisins de l'Egypte, & qui se servoient d'hiéroglyphes, aient des rapports plus marqués avec les Égyptiens, & que l'on aperçoive dans seur langage des vestiges de la plus haute antiquité. (q)

Le futur est aussi formé des pronoms & des marques du séminin, mis avant les racines, comme je l'ai déjà remarqué; ces pronoms y sont également abrégés: l'on a ajouté au pluriel une finale pour le distinguer du singulier. Dans toutes les langues

(p) Ainsi phacad est la troisième personne masculine du verbe, c'est-àdire visitavit; en ajoutant à ce mot la marque du féminin, qui est un he ou un t, ils ont formé une troisième personne séminine: phacadah signisse, en hébreu, elle a visité; les Arabes disent phacadat, & les Syriens phecdat.

(q) Par exemple, ils nous donnent

la raison pour laquelle la première personne singulière du prétérit est terminée, en hébreu, en arabe, en syriaque, &c. en t; it, en éthiopien, est le pronom affixe de la première personne; il ne s'est pas conservé sous cette sorme dans les langues dont je viens de parler.

orientales;

orientales, ces quatre lettres n k 2, y, t, a, n, sont les caractéristiques du futur. Les Syriens se sont écartés de cette règle générale; au lieu du jod, ils ont mis un noun, ce qui semble être une ignorance de leur part. Vraisemblablement ils ont confondu la première avec la seconde, parce que ces deux settres ont une grande ressemblance entr'elles dans l'alphabet syriaque: cette particularité n'existoit pas autresois, puisque dans les inscriptions phéniciennes elle ne se trouve point, & que le sutur y est exprimé, comme dans les autres langues orientales, par le yod. Les Arabes ont dans les verbes une chose qui les distingue des autres, c'est un duel qu'ils expriment par un aleph placé à la fin. Les Éthiopiens ne s'éloignent point des autres langues orientales pour les initiales.

L'impératif est la racine même prononcée avec plus de rapidité, phcod, ce qui est le caractère du commandement: en effet, dans toutes ces langues, l'impératif est toujours le mot le plus court; aussi plusieurs grammairiens ont-ils voulu le prendre pour la racine. L'impératif n'a que la seconde personne; les autres se font avec le futur, par le moyen d'une particule. Les Arabes ont exprimé ce mode un peu disséremment des autres peuples.

Les initiales & les finales que je viens d'indiquer, sont les mêmes pour toutes les conjugaisons des verbes, soit réguliers, soit irréguliers, tant à l'actif qu'au passif. Les Arabes, qui ont formé des passifs pour toutes leurs quatorze conjugaisons, ne sont que changer les voyelles de ces conjugaisons, qui, malgré leur étendue, sont plus faciles qu'une seule des Grecs ou des Latins.

Le présent, l'imparfait & le plus que parfait, sont formés du

futur ou du passé par l'addition d'une particule.

En syriaque, le participe avec la troisième personne du prétérit du verbe être, forme l'imparsait schobec houo, relinquens suit, pour relinquebat; c'est un présent avec un passé. Deux prétérits (r)

(r) Les Romains paroissent avoir conservé quelques traces d'un semblable procédé, seur plus que parsait semble n'être sormé que d'un imparsait & d'un prétérit; eram est l'imparsait du verbe auxiliaire qui joint au prétérit

Tome XXXVI.

a fait le plus que parfait; anaveram pour anavi eram, j'étois, j'ai aimé; de même, pour le subjonetif effen, amavi essem, amavissem: fueram est pour sui eram, j'étois, j'ai été. Impératif.

Å

forment, d'après la même idée, un plus que parsait; schbac hous reliquit suit, reliquerat.

Le participe a aussi ses lettres formatives.

L'infinitif, comme je l'ai dit, est un simple nom, comme

nasar il a aidé, nasr aider, ou l'aide, le secours.

Les noms & les déclinations.

De toutes les conjugaisons usitées dans ces langues, sont dérivés autant de noms substantifs, & des adjectifs ou participes. Mais il y a encore d'autres formes particulières, qui consistent à ajouter quelques lettres serviles après une des radicales; comme il servit trop long de les indiquer ici, je me borne à quelques-unes qui sont particulières à ces langues: par exemple, en arabe, un mim avec la voyelle a, ma, ajouté à une racine, désigne le lieu ou le temps de l'action; ainsi daras veut dire étudier, madras l'endroit où l'on étudie, un collège. La même lettre avec la voyelle y, mi, désigne l'instrument de l'action, phatahh ouvrir, miphtahh une cles.

Les dérivés que l'on peut former d'après une racine, sont infinis; & produisent une très-grande abondance dans ces langues: on peut en juger par la langue arabe; mais il est inutile de répéter ici tout ce que l'on a dit de la richesse de cette langue, qui surpasse celle des autres langues orientales. Si on prend celles-ci dans l'état où elles sont actuellement, on les regardera comme pauvres; mais nous ne les avons pas telles qu'elles étoient lorsqu'on les parloit, elles devoient être plus riches. La langue hébraïque, par exemple, dans laquelle nous n'avons qu'un seul livre, n'a pas conservé cette multitude de dérivés, parce que probablement l'on n'a pas eu occasion de les employer dans l'Écriture; mais si elle nous paroît dépourvue de ces richesses factices ou du second ordre, elle possède celles du premier, je veux dire qu'elle est très-séconde en racines.

On ne connoît point de neutre dans l'Orient; les genres; comme dans toutes les langues, y sont sujets à quelques irrégularités, c'est-à-dire qu'il y a des mots qui avec la forme masculine sont cependant séminins. La forme séminine la plus ordinaire est le he, n, ou le tau, n, ajouté à la sin d'un mot composé ou d'une racine. Le pluriel est distingué du singulier par deux sinales, l'une pour le masculin & l'autre pour le séminin; & comme il

n'y a pas de cas dans ces langues, ces terminaisons ne sont sujettes à aucun changement dans l'état absolu. L'arabe seul doit en être excepté, puisqu'il a trois cas qui s'expriment par les voyelles ou, i, a: mais dans le parler, ces voyelles sinales ne sont pas prononcées; alors ces cas s'éclipsent, & la langue arabe revient à la marche ordinaire des autres langues orientales.

On voit par-là que dans ces langues il n'y a point proprement de déclinaison, & que dans l'arabe il n'y en a qu'une seule. On se sert de particules ou de prépositions pour indiquer les cas. Dans l'arabe même, quoiqu'il y ait des cas, on emploie les mêmes particules qui reviennent aux prépositions latines ad, de ou ex. Quoique les Syriens aient un pluriel en in, ils se servent souvent du singulier, ajoutant en écrivant, deux points au-dessus du mot. ce qui indique que ce mot singulier doit être pris dans le sens d'un pluriel. Indépendamment des pluriels que je viens d'indiquer, les Arabes en ont d'autres qui n'ont aucune terminaison indicative du pluriel, & qui se forment du singulier, par quelque addition dans le corps de la racine; ils ressemblent à des singuliers, & sont proprement des noms collectifs. J'ai déjà dit que ces peuples avoient le duel; les Hébreux en ont également un pour les noms, quoiqu'ils n'en aient pas pour les verbes ni pour les pronoms. Les Syriens, dont le langage ressemble à l'espagnol pour la prononciation emphatique, à cause de la fréquente répétition de la voyelle o, ont imaginé un procédé qui leur est particulier; ce sont deux formes pour le même mot, l'une simple & l'autre emphatique.

En arabe, tous les noms, excepté dans certains cas de confinuction, sont accompagnés de l'article al, qui répond à notre article françois le, la: Les Hébreux, &c. qui ne le connoissent point, emploient le he dans le même usage, mais moins fréquemment que les Arabes l'al: ces espèces d'articles ne sont sujets à aucun changement; ils servent également pour le masculin, le séminin, le singulier & le pluriel. Les Égyptiens avoient aussi des articles; pi étoit pour le masculin, ni ou t pour le féminin. Les Hébreux en ont encore un qui indique l'accusatif, c'est na, et, qui leur est particulier. C'est ainsi que ces langues ont quelques petites singularités qui les distinguent; ce sont des habits distérens

dont la même racine est revêtue. & qui la déguisent aux veux de ceux qui n'approfondissent point; elles n'en sont pas moins pour cela une même langue.

Les pronoms.

Les pronoms sont le premier fonds d'un langage, & ce qui le différentie plus particulièrement d'un autre. Chaque nation a les siens qui lui sont propres, parce que tous les hommes, avant que d'être policés & instruits, ont dit mol, toi, lui, & n'ont pas eu besoin d'emprunter ces termes d'une autre nation; ainsi, lorsque deux peuples ont les mêmes pronoms & toute la même forme grammaticale, on peut conclure que leur langage a une origine commune; & quand on y trouve de plus l'identité des mots radicaux, malgré quelques altérations, ces deux langages ne doivent plus être que des dialectes l'un à l'égard de l'autre. Les Grecs & les Latins ont emprunté une partie des pronoms orientaux, mais tout le reste du système grammatical est différent; aussi leur langage, mêlé de beaucoup d'oriental, diffère-t-il de ces langues, & ne peut plus être regardé comme dialecte oriental, mais comme un descendant éloigné, qui a contracté des alliances étrangères, ou plutôt comme un étranger qui s'est allié avec l'Orient.

Les pronoms, dans toutes les langues orientales, sont les mêmes; ils procèdent tous de la même manière, mais ils s'écartent de la marche des pronoms des autres langues; j'entends ici les pronoms personnels, ils ne sont sujets à aucune déclinaison : ces pronoms sont ou malculins ou féminins seulement pour la seconde & la troisième personne; ils sont singuliers ou pluriels, & en arabe duels: mais ce qui est plus particulier à ces langues, c'est qu'il y a des pronomsséparés & des pronoms affixes; les séparés sont comme en latin ego, tu, ille; les affixes, qui répondent aux possessifs, sont d'autres pronoms monosyllabiques, qui sont toujours attachés à la fin d'un mot & qui ne sont jamais employés seuls; les Cophtes les mettent indifféremment au commencement, à la fin & même dans le corps du mot. Ces pronoms ne semblent faire qu'un seul mot avec celui auquel ils sont joints; par exemple, i est le pronom de la première personne, ainsi kitâbi, mon livre; kitâbna, notre livre; kitâbkoum, votre livre: on ne pourroit point employer pour cet usage les pronoms léparés.

Voilà tout ce que l'on peut remarquer pour les pronoms; je ne dirai rien des adverbes, des prépositions, des conjonctions, &c. ce sont des particules très-courtes, j'observerai seulement qu'en arabe on fait des adverbes en mettant un nom à l'accusatif.

On voit, par ce qui précède, que les langues orientales sont plus simplement composées que celles des peuples moins anciens, telles que celles des Grecs & des Latins. On a multiplié considérablement dans celles-ci les distinctions & les finales, soit des déclinations, soit des conjugations, en admettant plusieurs formes des unes & des autres, & en augmentant le nombre des temps & des modes: de plus, celles-ci sont remplies d'exceptions aux principes généraux; combien de conjugations latines & grecques sont-elles irrégulières à leurs prétérits? Les Orientaux s'en sont tenus au simple nécessaire, mais nécessaire réfléchi & combiné avec la plus grande régularité; on n'y voit point un verbe former un temps d'une façon différente, tous suivent le même ordre; amis de la rime, qu'ils ont conservée dans leur poësse & qu'ils ont même introduite dans leur prose, ils ont profité de cette fréquente répétition dans les finales pour avoir plus de rimes à employer. Les Grecs & les Latins, au contraire, qui l'ont exclue de leur poësse & encore plus de leur prose, ont cherché à mettre dans les finales de leurs mots une variété extraordinaire, & ils y ont réussi en multipliant les formes des déclinations & des conjugations; mais ils ont en même temps multiplié les difficultés du langage: tous cependant cherchoient l'harmonie, les uns l'ont trouvée en ne donnant à leurs noms & à leurs verbes qu'un petit nombre d'inflexions, d'où résulte dans le discours une fréquente répétition des mêmes finales: les autres en fuyant ces répétitions, qu'ils ont regardées comme délagréables à l'oreille.

Il y a apparence que dans l'origine cès langues, le grec & le latin, n'avoient pas toutes ces formes, soit pour les noms, soit pour les verbes, dans une même contrée; qu'elles étoient comme particulières à chaque canton; que dans la suite les petites sociétés se réunissant de plus en plus, on adopta dans le langue commun différentes formes de décliner & de conjuguer, & qu'à mesure que la langue s'est persectionnée, on en détermina le nombre d'une

manière fixe. C'est ainsi que ces langues, formées en partie sur le modèle de celles de l'Orient, s'en sont insensiblement écartées: que de réformes n'ont pas dû essuver le latin & le grec, depuis seur première origine & depuis que les peuples qui les parloient ont été policés par les Orientaux? & combien ont dû s'effacer les rapports qu'elles pouvoient avoir avec les langues de ces peuples? Aussi ne faut-il pas les prendre dans l'état où elles sont, pour juger de leur formation, & encore moins de celle du langage en général; il faut remonter à celles de l'Orient, d'après lesquelles on a pris les premiers principes de la grammaire. On en retrouve encore quelques vestiges dans les langues grecque & latine, mais les additions que l'on y a faites sont bien éloignées de cette première simplicité. & ces langues paroissent avoir été sujettes à plus de variations ou de révolutions que celles de l'Orient. Si l'on veut donc parler de leur origine & de leur formation, il ne faut pas les prendre dans l'état où nous les avons actuellement : les finales que nous voyons dans le latin ne sont pas absolument les mêmes que celles qui existoient anciennement. On peut consulter le latin qui nous reste de la colonne de Duilius, où l'on trouve pugnandod, navebos, marid, altod, pradad, &c. pour pugnando, navibus, mari, alto, prada; & ailleurs, triompavet, duxet, depreset, pour triumphavit, duxit, depressit. Peut-on assurer que les déchnaisons & les conjugaisons fussent alors ce qu'elles sont à présent? Les langues orientales n'ont pas été sujettes à tant d'altérations, comme je l'ai observé; formées avec la plus grande simplicité, elles l'ont toujours confervée. Il est vrai qu'il a dû être un temps dans lequel elles étoient moins policées; nous apercevons, en les examinant de près, des traces d'un langage plus barbare; mais le temps de teur plus grande perfection étoit celui de la naissance ou de l'enfance du grec & du fatir. Le grand nombre de racines orientales qui ont passé dans le grec & dans le latin s'y retrouvent dans le même état qu'elles sont en hébreu ou en arabe, c'est-à-dire ramenées à un nombre fixe de radicales; dès-lors on avoit réuni plufieurs racines monosyllabes pour en faire une de deux syllabes ou de trois lettres. La Grèce est le berceau des Sciences pour l'Europe, l'Égypte & la Phénicie l'ont été pour la Grèce. Aucun monument ne nous

apprend que les Égyptiens, les Phéniciens & les autres peuples voisins aient été chercher ailleurs les principes de leurs arts & de leurs sciences; les premières sociétés humaines, rassemblées dans ces contrées, les y ont inventées & les y ont conservées; elles sont le fruit de leur demeure constante dans le même pays. Les bandes qui ont abandonné ces ches du genre humain, en se dispersant & menant une vie errante jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un pays qui leur convint, ont oublié la plupart de ces premières connoissances, qui n'avoient pas encore été portées assez loin pour acquérir une certaine consistance: ces bandes ont été replongées dans la barbarie, & elles n'en sont sorties que lorsque les peuples orientaux, Égyptiens & Phéniciens, se dispersèrent de tous côtés par le commerce & la navigation.

Il ne me reste plus à parler que de la construction de la phrase dans ces langues orientales; elle est, à peu de chose près, la même dans toutes; les expressions, en général, suivent les idées & il n'y a pas d'inversion comme en latin. J'omets ici tout ce qui est conforme à la marche ordinaire du langage, & je ne m'arrête qu'à quelques constructions singulières qui heurtent nos idées. Il est dans l'ordre de la Nature de mettre une certaine symétrie dans le discours, c'est-à-dire de faire accorder entre elles toutes ses différentes parties, de se servir du singulier s'il ne s'agit que d'un seul, du masculin s'il est question de ce genre. Ce sont des principes qui tiennent à la Nature, & qui sont la suite nécessaire des premières réflexions; aussi sont-ils communs à toutes les langues, & n'a-t-on pas eu besoin de convention pour les établir : mais il en existe en même temps d'autres qui sont propres à chaque langue, & qui en sont comme le caractère distinctif; ils forment une espèce de syntaxe nationale, & instruisent des idiotismes particuliers; cependant ils supposent toujours les premiers après lesquels ils marchent. Ces premiers existent donc dans les langues orientales, mais, d'après les principes particuliers, c'est une élégance dans ces langues de s'en écarter en quelques occasions : un verbe au singulier s'accorde donc avec un nom qui est au pluriel. En hébreu, on fait accorder souvent un adjectif masculin avec un substantif léminin; cette irrégularité existe entre un verbe & un nom

substantif, celui-ci féminin s'accorde avec un verbe qui est au masculin. La même discordance est dans les personnes. Ne seroit-ce pas-là des restes du plus ancien langage que l'on auroit voulu conserver dans ces langues? moi faire, lui faire, eux faire ont dû être la manière de parler avant qu'on eut perfectionné la grammaire & établi la concordance dans les mots; c'est ainsi qu'en chinois on s'exprime encore.

Il est ordinaire, en syriaque & en hébreu, de substituer un pronom dans une phrase où il est inutile; לך לך, lek leka, abi tibi, vas-t-en; אמר חב לד, teb lek, sede tibi, asseyez-vous; אות אות אות eno odzel li, ego abeo mihi, je m'en vais. Souvent un nom substantis, mis au génitif, sert d'adjectif, spiritus sanclitatis pour spiritus sanclus. On fait un fréquent usage des pronoms, & l'on détache pour cela le nominatif du reste de la phrase, ainsi pour dire le livre de Pierre

est beau, on dit Pierre, le livre de lui est beau.

Mais en voilà assez sur ce sujet, mon dessein n'est pas de faire une grammaire, je ne veux que donner une idée générale de ces langues, indiquer leur mécanisme, faire voir qu'elles suivent toutes la même marche, qu'elles ont les mêmes racines, les mêmes inflexions grammaticales, & qu'elles ne diffèrent que par la variété des voyelles ou par la prononciation; qu'en conséquence elles ne sont, les unes à l'égard des autres, que de simples dialectes; qu'en apprenant d'abord la langue arabe, on sait presque toutes les autres. c'est-à-dire qu'il ne s'agit que de se mettre au fait de leurs variations grammaticales. Il résulte de-là qu'on ne sait parfaitement une de ces langues que quand on les étudie toutes, que l'une sert à faire entendre l'autre, & principalement à faciliter l'intelligence de la langue hébraïque, qui n'est plus usitée: celle des Arabes est de la plus grande utilité pour cet objet. Cette connoissance épargnéroit souvent aux Commentateurs la peine de tenter des corrections halardées & dangereules, qu'ils font à un texte sur lequel on ne peut & on ne doit pas prendre de si grandes libertés. Faute de cette connoissance, on entreprend de rétablir cet accord que l'on suppose devoir exister entre les genres & les nombres; on regarde comme faute de copiste ce qui est une manière élégante de parler, & on change une lettre dans un mot, parce que ce mot ne paroît pas présenter

présenter une signification convenable, signification que l'on retrouveroit si l'on vouloit avoir recours aux autres langues, sur-tout à l'arabe, langue vivante, qui a toujours conservé son même génie, ainsi que celui de toutes les autres, qui sont à présent des langues mortes.

Je ne dis rien ici du style oriental, on le connost par l'Écriture sainte; celui des autres langues est le même, ou simple & noble, comme dans la Genèse, ou rempli d'énigmes, de symboles, de métaphores, d'allégories, comme dans les Prophètes, les Pleaumes & les Proverbes.

Après avoir ainsi examiné la marche que tous ces Orientaux ont suivie dans leur grammaire, & comment, d'après leurs racines de trois lettres, ils ont formé des dérivés & toutes les inflexions grammaticales, on pourroit remonter jusqu'à l'origine des racines elles-mêmes, & à leur formation, ce qui indiqueroit le langage commun & plus ancien, dont toutes ces langues descendent. En effet, en examinant ces racines avec attention, on voit que ces trois radicales forment deux syllabes, dont une est la racine, qui a sa signification particulière, & l'autre une espèce de servile, qui ne sert qu'à modifier cette première signification. J'en ai donné des exemples dans mon Mémoire sur les hiéroglyphes; i'v ai fait voir que tous les mots en cas ou en cat, significient primordialement couper, retrancher; que de - là on a fait catal, cetaf, catar, catan, cafam, cafar, & ainsi du reste; que cente lettre ajoutée servost à exprimer des modifications particulières de la signification radicale, & devenoit comme une lettre servile. C'est en recueillant tous ces premiers monosyllabes, & en examinant en quoi la seconde syllabe ou la troisième lettre, a changé ou modifié cette première syllabe, que l'on peut parvenir à connoître cette première langue, qui est la mère de toutes les langues orientales; mais cette opération ne produiroit qu'un catalogue de mots, qui seroit trop long pour entrer dans un Mémoire; je me borne ici à l'indiquer. Le petit nombre de monosyllabes qui en résulte, compose la plus ancienne langue du monde, & probablement celle des premiers hommes, puisqu'on ne peut refuser d'abord une très-haute antiquité à tous les peuples qui parlent les différens Tome XXXV I.  $\mathbf{X}$ 

langages formés d'après ces premières racines, & que d'ailleurs nous savons que ces mêmes peuples descendent des sondateurs du genre humain: ces premières racines sont donc la langue de ces premiers hommes. A mesure que le besoin l'exigeoit, on les a multipliées, en leur attachant une seconde racine ou une troisième lettre; ensuite à cette racine de la seconde classe on a ajouté d'autres lettres, & les pronoms, qui ont servi à former les temps, les mœuss, les personnes & toute espèce de dérivés; voilà les langues orientales: car le premier langage devoit être barbare, avoir peu de dissinctions, & peut-être n'en avoir aucune pour toutes les différentes parties qui servent à rendre le discours plus intelligible; tout devoit y être sans inflexion grammaticale; un monosyllabe qui exprimoit le

pronom & un autre l'action, formoient tout le langage.

La langue chinoile, qu'il ne faut pas faire marcher, ainsi que les autres langues, avec son écriture, & qui relativement aux sons ou mots, tels qu'ils sont prononcés actuellement, n'a aucun rapport avec les langues orientales; cette langue, dis-je, conserve assez le caractère d'un langage qui n'est pas encore formé ni poli. Ses mots monosyllabes sont tous détachés les uns des autres. & n'ont pas été réunis ensemble, comme on a fait dans les langues orientales: ainsi, indépendamment du travail réfléchi que les Orientaux ont fait sur leurs racines, & que les Chinois n'ont pas fait, ceux-ci n'ont pas encore identifié en un seul mot, l'action & celui qui en est l'auteur, c'est-à-dire le pronom avec le verbe, d'où il est résulté qu'une racine n'a pas été revêtue des différentes formes qui indiquent les temps, les personnes & les nombres. En chinois. tout est donc indéclinable & sans conjugation, & l'on dit, moi faire, toi faire, moi passé faire, moi à venir faire; aimer & amitié sont le même mot, ainsi que bon & bonté. Pour jeter quelque clarté dans le discours, on a seulement imaginé quelques particules qui se mettent après un monosyllabe, & indiquent s'ils sont noms adjectifs ou noms substantifs, & les cas, encore dans le King & dans les bons ouvrages, en supprime-t-on autant qu'il est possible. Voilà le tableau d'une langue assez barbare, qui a été appliquée aux caractères hiéroglyphiques de l'Egypte, avec lesquels elle n'a aucun rapport: ceux-ci ont été regardés par les anciens habitans

de la Chine, comme autant de tableaux isolés, que l'on a désignés par des noms différens de ceux que les premiers inventeurs seur avoient donnés, en conservant cependant le rapport que ceux-ci avoient établi dans le sujet; ainsi la langue parlée de la Chine ne peut entrer en parallèle avec les langues orientales. & sans ses hiéroglyphes il n'y auroit aucun rapport à cet égard entre les Chinois & les peuples dont il s'agit dans ce Mémoire. S'ils n'avoient pas emprunté leurs caractères, ils les auroient imaginés avec les rapports que toute écriture doit avoir avec la langue pour laquelle elle est destinée. Les autres peuples, en adoptant des alphabets étrangers, ont augmenté ou diminué le nombre des lettres, ou ont modifié leur valeur, pour les faire correspondre à la disposition de leurs organes; c'est ainsi que les Arabes ont ajouté des lettres à l'alphabet hébreu, & chaque figure a sa valeur particulière. Les Chinois ont attribué à deux cents figures différentes la même valeur, qu'ils ont été obligés de modifier par des sons que leur écriture ne présente pas; & ils se trouvent dans le cas de ne pouvoir plus adopter une écriture alphabétique. Il y a apparence qu'un trop grand respect pour leur ancien langage, les a empêchés de changer la forme de leurs monolyllabes, & même d'en augmenter le nombre: mais la nécessité de multiplier leur langage, les a jetés du côté de la prononciation, qu'ils ont cherché dans un seul mot à varier autant qu'il leur a été possible; ils n'ont pas eu le même respect pour leurs caractères, qu'ils ont multipliés à l'infini; procédé opposé à celui des autres Orientaux, qui ont multiplié leurs mots. & réduit au plus petit nombre possible leurs lettres. Il semble que les Chinois n'aient eu envie que d'écrire, & non de parler; tout est clair dans l'écriture, tout est obscur dans le langage pour la distinction des mots. J'ai cru qu'étant occupé à faire voir les rapports qui penvent exister entre les Chinois & les Egyptiens. je devois m'arrêter un moment sur leur langue, & faire voir en quoi elle diffère des langues orientales, quoique je sois persuadé que l'écriture est la même.

X ij

EXAMEN CRITIQUE DES ANNALES CHINOISES,

OU

'MÉMOIRE SUR L'INCERTITUDE

DOUZE PREMIERS SIÈCLES DE CES ANNALES, ET DE LA CHRONOLOGIE CHINOISE.

## Par M. DE GUIGNES.

EPUIS que nous connoissons la Chine, & que d'habiles Missionnaires sont parvenus à l'intelligence de la langue & des livres des Chinois, l'histoire de ce peuple a paru mériter une attention singulière. De savans hommes en Europe, M. Fréret & M. Fourmont, ont encore augmenté l'estime que l'on avoit pour les monumens de cette nation: ces Savans adoptant entre les calculs de l'Écriture, celui qui donne plus de durée aux temps écoulés depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ, ont fait voir que l'histoire Chinoise se concilioit avec les écrits de Moyse; mais de concert en quelque façon avec les Missionnaires, ils ont trop vanté l'étendue, la suite non interrompue & la fidélité de cette histoire. Des témoignages si favorables en ont imposé, sur-tout à ceux qui médiocrement instruits, ne lisent point pour comparer ni pour discuter, & qui s'empressent d'adopter le faux comme le vrai, ou plutôt sur lesquels le paradoxe & le merveilleux font toujours plus d'impression que la vérité: ceux-ci ont donc poussé plus loin cette admiration, & admettant toutes les fables que les Chinois rejettent eux-mêmes, & s'appuyant sur les témoignages favorables des Missionnaires & des autres savans Européens, ils ont porté au-delà des temps connus la haute antiquité de ces peuples; ils ne cessent de vanter les annales Chinoises, & de les préférer aux monumens historiques de toutes les autres nations.

Ce n'est pas pour combattre les idées de ces derniers, que je

me propose d'examiner dans ce Mémoire, l'antiquité & la certitude des annales Chinoiles; je le destine pour ceux qui moins entêtés dans leur opinion. & qui n'étant pas en état d'examiner par euxmêmes les hittoriens Chinois, sont cependant bien aise de les connoître. Je vais donc décrire en historien, l'état dans lequel se trouvent actuellement les annales Chinoiles, afin que l'on puisse juger quel degré de confiance elles méritent, jusqu'à quel temps Le certitude historique peut remonter, quelle est leur étendue, si elles abondent en détails de faits. & si ces faits sont accompagnés d'observations astronomiques, qui fixent le temps dans lequel ils se sont passés. Voilà mon plan; je vais tâcher de le remplir d'une manière courte & précise, avec la plus grande impartialité, en faisant abstraction des rapports que je crois trouver entre les Égyptiens & les Chinois; mais avant que d'entrer en matière, je donnerai une idée générale de l'histoire Chinoise. Si nous devons en croire les Chinois, ils ont pris des précautions singulières pour transmettre à la postérité les faits de leurs ancêtres. Ils prétendent que dès le règne d'Yao, environ deux mille trois cents trente-sept ans avant J. C. ils avoient des historiens publics chargés de ce soin, & des Astronomes qui avoient la commission d'examiner tous les mouvemens célestes; c'est ce que nous apprenons dans le Chou-king. Deux cents treize ans avant J. C. un empereur de la Chine fit brûler tous les monumens historiques; mais peu de temps après, on rassembla avec un très-grand soin ce qui avoit pu être épargné, soit par la répugnance que l'on eut d'exécuter de pareils ordres, soit parce que ce Prince n'étoit pas encore maître de toute la Chine, soit enfin parce qu'il excepta plusieurs sivres d'une autre espèce, à la faveur desquels on put sauver quelques livres historiques. Comme le temps depuis cette persécution (a) jusqu'au rétablissement des Lettres, n'a duré qu'environ cinquante ans, on parvint à former un corps de tous ces anciens monumens, qui avec l'histoire des fiècles suivans composent aujourd'hui les annales Chinoises. Ces annales remontent, dit-on, sans interruption, depuis le temps présent jusqu'au règne d'Yao, deux mille trois cents trentesept ans ou environ avant J. C. elles nous présentent une liste non

(a) Cet ordre sut donné l'an 213 avant J. C.

interrompue d'Empereurs. « Les Chinois sont si persuadés de » l'existence de ce Prince vers s'an 2357, dit le P. du Halde, » qu'on s'exposeroit à de grandes peines, si s'on osoit soutenir le » contraire. Cette chronologie, ajoute-t-il, & c'est le sentiment de » tous les Missionnaires & de plusieurs autres Savans, mérite en » esset qu'on y ajoute soi.

1.º Parce qu'elle est fort suivie & bien circonstanciée.

» 2.° Parce qu'elle n'a pas l'air de fable comme celle de plusieurs » autres peuples.

» 3.º Parce qu'elle est appuyée sur plusieurs observations astro-» nomiques qui se trouvent conformes au calcul des plus savans » Astronomes de ces derniers temps.

4.º Parce que toutes les parties de cette ancienne histoire ont

été écrites par des auteurs contemporains. »

J'omets ici plusieurs autres raisons moins importantes, alléguées par le P. du Halde & par tous ceux qui ont écrit en faveur des annales Chinoises. J'ajouterai encore à cet éloge, qu'il existe à présent un corps complet de vingt-un historiens qui ont écrit l'histoire de chaque dynastie. On y rapporte l'histoire de chaque Empereur, celle de toute sa famille en particulier, des Ministres. des Généraux, & de tous ceux qui se sont distingués en quelque genre que ce soit, & même des femmes célèbres; on y donne encore la Géographie du temps, & même des listes de tous les Écrits d'une certaine importance, qui ont paru pendant le règne de la dynastie; on y a joint l'histoire de tous les rébelles. & celles des petits royaumes voifins. Indépendamment de ce grand corps d'histoire, on en a un abrégé authentique, estimé universellement, & qui est intitulé Kang-mo, fait en sorme d'annales: cet abrégé peut être comparé à celui de Mézerai; & pour les temps anciens il contient tout ce que l'on sait de l'histoire de la Chine.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent des annales Chinoises, est vrai dans le général, & absolument faux relativement à certains temps. Que nous importe que les Chinois aient pris le plus grand soin pour écrire leur histoire, s'il ne nous en reste rien, ou si ce qui nous reste, ne consiste qu'en fragmens dont la liaison soussire les plus grandes difficultés, & si toutes les observations astronomiques

que l'on vante, ne tombent que sur des temps pour lesquels nous n'en avons aucun besoin? L'histoire depuis Jésus-Christ est telle que nous venons de la décrire; mais il n'en est pas de même de celle qui précède cette époque.

Examinons d'abord l'étendue des annales par proportion dans toutes leurs parties: ce procédé pourra faire impression, parce qu'il est susceptible d'être sais par tout le monde. En esset, de cet immense recueil de vingt-un historiens, qui peut contenir environ cinq cents volumes, quatorze petits volumes, composés par Se-mat-sien. dont l'ouvrage est intitulé Se-ki renserment tous les mémoires historiques depuis Yao jusque vers l'an 200 avant J. C. tout le reste appartient aux temps possérieurs: de ces quatorze, près de la moitié sont employés à de simples tables généalogiques. Mais établissons ce parallèle sur l'abrégé dont j'ai parlé, dans lequel on a employé ces Mémoires, & dans lequel par conféquent il n'y a

pas de répétitions comme dans l'ouvrage de Se-mat-sien.

L'abrégé dont il s'agit est en dix enveloppes, qui renferment cinquante-six volumes; la moitié du second volume, c'est-à-dire soixante-quinze pages, & le troissème volume entier, qui est de cent onze pages, remplies d'une multitude de notes pour éclaircir le texte, & qui sont plus étendues que ce texte, contiennent l'histoire depuis le règne d'Yao jusqu'au commencement de la troisième dynastie, c'est-à-dire toute celle de la dynastie de Hia, qui a duré quatre cents quarante ans, & ensuite celle de la dynastie de Chang, dont la durée est de six cents quarante-six ans; ajoutons à cela cent cinquante ans pour la durée des règnes d'Yao & de Chun: telle est l'étendue de l'histoire de la Chine pendant environ les douze cents trente-six premières années. Celle de la troisième dynastie, appelée Tcheou, & celle de la quatrième, nommée Tsin, à laquelle la dynastie des *Han* a succédé l'an 207 avant **J. C.** est plus étendue, ou plutôt devient plus étendue à mesure qu'elle s'éloigne des temps anciens; elle est renfermée dans neuf volumes. Les quarante-quatre autres volumes de cet ouvrage contiennent toute l'histoire depuis l'an 207 avant J. C. jusque vers l'an 1368. On voit qu'il y a une très-grande disproportion de ces différentes parties avec la première, qui renferme douze siècles, & l'on doit

penser, d'après cet examen, que cette partie, qui est la principale par rapport à la chronologie ancienne, ne doit présenter que trèspeu de détails. Ce n'est cependant que sur cette première partie que ceux qui sont entêtés des antiquités chinoises peuvent insister, puisque ce n'est que d'après elle que l'on peut juger de l'ancienne origine des Chinois.

Il faut encore ajouter ici, afin de faire connoître la véritable étendue de ces annales, que si quelques règnes paroissent remplis de détails, ces détails ne nous apprennent rien, parce que ce ne sont que de longs morceaux tirés du *Chou-king*, qui ne renferment que des discours moraux, très-beaux à la vérité, mais qui ne

peuvent servir ni pour la chronologie, ni pour les faits.

Tel est l'état des annales chinoises pour les temps anciens, à ne les considérer qu'à l'extérieur. L'on pourroit cependant en avoir encore une idée favorable, en supposant que, malgré la sécheresse des détails, elles présentent une suite exacte de règnes & de générations accompagnées d'observations astronomiques, ce qui seroit de la plus grande utilité pour connoître l'intervalle du temps qui s'est écoulé depuis la fondation de l'empire jusqu'à J. C. & pour juger par conséquent si cette durée s'accorde avec celle qui nous est donnée par l'Écriture. Entrons donc dans un examen particulier à cet égard, en commençant par les observations astronomiques. Nous avons vu plus haut que l'on a beaucoup vanté cet accord de l'Astronomie avec l'Histoire; en esset, dès le temps d'Yao les Chinois paroissent s'être occupés singulièrement du soin de régler leur calendrier conformément aux saisons, d'examiner tous les phénomènes & de prédire les écliples : ils ont établi des gens éclairés, qui étoient chargés de veiller à tous les mouvemens du ciel; & l'on est tenté de croire qu'ils doivent avoir une longue suite d'observations, qui constatent les règnes de chaque Prince sous lequel elles ont été faites. Cependant, malgré cette application fingulière des Chinois à l'Astronomie, il ne nous reste pour les premiers douze siècles, c'est-à-dire depuis Yao jusqu'aux Tcheou, qu'une seule éclipse de Soleil, encore est-elle énoncée d'une manière si obscure, qu'on douteroit volontiers qu'il s'agit d'une éclipse dans le passage de Chou-king, où elle est rapportée. Voici ce passage:

Hi & Ho, plongés dans le vin, n'ont fait aucun usage de leur talent, ils ont agi contre le devoir de leur charge, & sont soriis de leur état; ils sont les premiers qui ont mis le désordre & la confusion dans les nombres fixes du ciel, & ils ont abandonné la commission qu'on leur avoit donnée. Au premier jour de la dernière Lune d'automne, le Soleil & la Lune, dans leur comjonction, n'out pas été d'accord dans FANG; l'aveugle a frappé le tambour. les Officiers & le peuple sont d'abord accourus avec précipitation. Hi & Ho, dans leur poste, comme le CHI (b), n'ont rien vu. ni rien entendu. Aveugles sur les apparences célèstes, ils ont encouru la peine portée par les loix des anciens Rois; selon ces loix, celui qui devance ou recule les temps, doit être, sans rémission, puni de mort.

Le P. du Halde fait un éloge outré de l'habileté des anciens T.111, p. 2721 Chinois dans l'Astronomie; il cherche à éblouir le lecteur par le nombre d'éclipses qu'il présente, & par la certitude qu'il attribue à celle-ci. Il semble qu'on ne puisse douter des calculs qu'il rapporte; mais on peut consulter tout ce que M. Fréret a dit sur cette éclipse : ce Savant fait voir que les astronomes Chinois Mén. de l'A? postérieurs, qui ont voulu la calculer, ne s'accordent pas entr'eux, page parce que le Chou-king ne marque ni l'année du règne de Tchong-kang, dans laquelle elle arriva, ni le jour du cycle; d'où il conclut que cette écliple, qu'il ne rejette pas à la vérité, ne peut être regardée comme l'époque fondamentale de la chronologie chinoise. & qu'elle ne peut servir que comme un moyen de vérifier les différens systèmes de cette chronologie. Tout système. dit-il, dans lequel on trouvera, sous le règne de Tchong-kang, une éclipse de Soleil dans la constellation Fang, & à quelques degrés au-delà de l'équinoxe d'automne, pourra être reçu, si d'ailleurs il paroît appuyé sur des fondemens suffisans, & s'il remplit toutes les conditions nécessaires. C'est ainsi que M. Fréret s'exprime fir cette écliple, quoiqu'il paroisse persuadé de la haute antiquité que les Chinois s'attribuent. On voit par-là que c'est un abus de prétendre que l'histoire chinoise est accompagnée d'observations

(b) C'est-à-dire comme une statue; Chi désigne la petite statue qui, dans les cérémonies des funérailles, représentoit celui qui étoit mort. Tome XXXVI.

d'éclipses, puisqu'il n'y en a qu'une seule, qui est énoncée de manière qu'on ne peut en faire usage pour les douze premiers siècles de cette histoire. M. Fréret propose ses conjectures sur cette éclipse; à l'exemple du P. Gaubil, qui avoit supposé qu'elle pouvoit être arrivée la sixième année du règne de Tchong-kang, & qui en conséquence l'avoit fixée à l'an 2154 avant J. C. M. Fréret faisant la même supposition, d'après le calcul de M. Cassini, la met à l'an 2007 avant J. C. le 23 septembre (c); mais ce ne sont que des conjectures, & non des certitudes telles que doivent en avoir des observations astronomiques destinées à conslater l'époque des évènemens (d).

Indépendamment de cette écliple, le Chou-king nous indique encore l'observation des solstices du temps d'Yao, mais avec tant d'obscurité & avec si peu de détails que les Astronomes ne peuvent s'accorder pour leurs calculs. Le P. Gaubil lui-même, dans sa traduction du Chou-king, remarque qu'en vertu de ces observations des solstices sous Yao, on ne peut déterminer l'époque précise de ce Prince, parce que l'année de son règne n'est pas indiquée, & qu'on ne détaille pas comment il fixa les quatre faisons. De plus, ce sont Hi & Ho qui font cette observation, c'est-à-dire les mêmes Astronomes qui oublient d'observer dans la suite l'éclipse de Tchong-kang, quoiqu'il y ait un intervalle de deux cents ans. Ces mêmes Astronomes paroissent encore avant Yau, & l'on débite à leur sujet beaucoup de fables.

Dans le second espace de temps, c'est-à-dire depuis le commencement de la troissème dynassie, onze cents vingt-deux ans avant J. C. jusqu'à l'an 722, ce qui comprend encore quatre cents ans,

(c) En 724 après J. C. l'astronome Y-hang, qui entreprit de régler la chronologie d'après ses hypothèses astronomiques, met cette éclipse à l'an 2128 avant J. C. la cinquième année du règne de Tchong-kang; suivant la chronologie ordinaire elle est placée à l'an 2155 : l'auteur du Tien-yuen-li-li, qui vivoit en 1661, la met en 1948. (d) Le Tsou-chou, qui parle de cette éclipse, la met la cinquième

année du règne de Tchong-kang, dans. l'automne, à la neuvième lune, au jour Keng-su, premier jour du mois. Malgré cette précision, que le Tjouchou apporte dans l'indication de cette éclipse, plusieurs Astronomes l'ont placée à la sixième année, parce qu'ils ne sont pas perfuadés de l'authenticité de ce livre, qui n'a été fait que sur la fin des Tcheou, & parce qu'ils établifient. d'autres hypothèles.

con trouve sous le règne de Vou-vang une autre observation d'un folftice, faite entre l'an 1104 & l'an 1098; c'est, dit M. Fréret, Mém. de l'Ala première qui ait quelque certitude. De-là jusqu'à l'an 776 on p. 192. ne trouve qu'une écliple, arrivée sous Yeou-vang. Voilà toutes les oblervations astronomiques des seize premiers siècles de l'histoire chinoise; celles du premier invervalle, qui est de douze cents ans, n'ont aucune certitude, puisque les Astronomes les calculent tous différemment, & par conféquent elles ne peuvent servir pour fixer la chronologie i les deux dernières ne sont pas assez anciennes. relativement à l'antiquité que l'on veut attribuer aux Chinois. puisqu'elles sont postérieures aux douze premiers siècles. Si ces oblervations, principalement les premières, étoient accompagnées des circonstances qui servent à déterminer l'année, le jour & l'heure, malgré les incertitudes que l'on trouve dans les parties intermédiaires de la chronologie chinoise, on pourroit les employer pour fixer invariablement quelques points principaux qui seroient des époques fixes, comme en Géographie, à l'aide de trois points connus, on forme un triangle qui sert à déterminer à peu près d'autres lieux moins connus; mais ces observations n'ont pas cet avantage.

Cette imperfection de l'histoire chinoise n'est réparée que longtemps après, & ce n'est qu'en l'an 722 avant J. C. dans l'ouvrage intitulé Tchun-tsieou, composé par Consucius, que l'on voit les écliples marquées avec exactitude, & qu'elles servent à confirmer l'histoire. Depuis cette époque jusqu'à l'an 480, Confucius a rapporté trente-fix écliples, dont trente-une sont parsaitement conformes ? 5410 au calcul astronomique de nos Tables modernes. Il est bien singulier que les Chinois, qui paroissent de tout temps s'être appliqués à l'étude de l'Astronomie, n'aient pas conservé une plus longue liste d'écliples, & que les observations suivies ne commencent qu'en 720. Il est encore plus singulier que cette époque d'une suite d'observations concourre avec l'ère de Nabonassar, de laquelle partoient les astronomes Grecs pour le calcul de teurs observations. Ptolémée s'en sert pour dater toutes les observations astronomiques qu'il rapporte dans son Almageste, soit les siennes propres, soit celles qu'il avoit tirées des écrits d'Hipparque & des autres Astronomes: cette époque de Nabonassar étoit sixée au premier jour d'une

Ibid. tome XV

Bid. t. XVI

172

année égyptienne, qui avoit commencé le 26 février de l'année 747 avant J. C. à midi, sous le méridien de Babylone; elle est antérieure d'une vingtaine d'années à l'époque du Tchun-ssieou. Par quel hasard a-t-on commencé alors à la Chine à marquer les éclipses dans l'histoire? la première des éclipses du Tchun-tseou, qui est solaire, est du 22 février de l'an 720, postérieure de vingt-sept ans à l'époque de Nabonassar. Les premières éclipses du canon de Prokémée sont de l'an 721 & 720 avant J. C. elles sont lunaires & ont été observées à Babylone, rapport assez singulier, qui nous feroit croire que Confucius, auteur du Tchun-tseou, & qui est né en 550 avant J. C. avoit eu connoissance des opérations astronomiques des Chaldéens, & que ces opérations ont alors servi à augmenter les progrès de l'Astronomie à la Chine, comme elles ont fait dans la Grèce. En effet, depuis que les Grecs eurent connoissance de cette ère de Nabonassar & des observations des Chaldéens, ils se trouvèrent, dit M. Fréret, en état de prendre des notions plus exactes des mouvemens céleftes. Les Chinois ont toujours eu besoin du secours des Astronomes étrangers pour rectifier leurs connoissances astronomiques; du temps des Khalifs, plusieurs astronomes Mahométans passèrent à la Chine, comme dans la suite nos Missionnaires ont sait, & ces étrangers étoient mis à la tête du tribunal des Mathématiques. Ainsi, malgré la grande application des Chinois à l'Astronomie, ils n'y ont jamais sait des progrès bien considérables; aussi dans les douze premiers siècles de leur histoire ils ne nous présentent, comme je Lai remarqué, qu'une seule observation, ou plutôt que le récit d'une éclipse arrivée dans un temps imprévu, & depuis cette époque on voit tout-à-coup un très-grand nombre d'observations. On peut tirer de ce raifonnement telle conclusion que l'on jugera à propos; mais je suis très-porté à croire que les astronomes de Babylone & ceux d'Égypte avoient porté leurs connoissances à la Chine, & qu'il y avoit alors, entre ces peuples, des liaisons qui nous sont inconnues; peut-être même ces observations de l'an 720, à la Chine, sont-elles empruntées des Babyloniens. Les remarques suivantes me porteroient à penser que tout ce que les Chinois disent de leur ancienne Astronomie ne leur appartient point; s'ils avoient cultivé, comma

'Mân. de l'Acad. tome XVI, on le dit, l'Astronomie, il n'est pas possible qu'avec une pareille application ils n'y eussent fait des progrès, ou au moins qu'ils n'eussent conservé une foule d'observations, bonnes ou mauvaises.

En effet, il semble, quand on lit ce qu'ils disent de leur 'Astronomie, qu'ils aient copié les astronomes Chaldéens & Égyptiens. Par exemple, Simplicius nous apprend d'après Porphyre, que dans le séjour que sit Alexandre à Babylone, s'an 33 L avant Jésus - Christ . Callisshène découvrit de très - anciennes. observations astronomiques, parmi lesquelles il y en avoit de dix - neuf cents trois ans d'ancienneté, ce qui remonte à l'an 2234 avant J. C. Or Yao qui, dit-on, établit à la Chine, des personnes pour veiller à tous les mouvemens célestes, pour avoir soin de les annoncer au peuple, qui forma le calendrier, fixa la durée de l'année, & fit observer les solstices; Yao, dis-je, régnoit. suivant quelques Chronologistes, en 2227 avant J. C. ce qui ne diffère que de fix à sept ans de l'époque donnée par Callisshène. De plus, suivant Aristote, les Egyptiens avoient de très-anciennes observations astronomiques; il parle d'une conjonction des Planètes entr'elles avec les étoiles fixes, qui arriva dans la plus haute antiquité. De même chez les Chinois, sous le règne de Tchuen-hio, que l'on fait régner environ deux mille cinq cents ans avant J. C. on trouve une pareille conjonction. Ce n'est 1.º qu'à cette observation faite dans des temps que les Chinois regardent comme incertains, 2.º à celle d'Yao pour les solstices, 3.º au récit de l'éclipse de Teliong-kang, que se réduisent toutes les observations Chinoises pour les deux premières dynasties, & pour les temps incertains qui les précèdent, ce qui renferme un intervalle de minze cents ans. Sous la troisième dynastie, on trouve encore l'observation d'un solstice, & une éclipse jusqu'à l'ère de Nabonassar. Un si petit nombre d'observations, énoncées d'une manière si vague & si obscure, prouve qu'on ne les rapporte que d'après des traditions confules, qui ont été conservées. On pourroit objecter ici que peut-être en lisant avec plus d'attention les livres chinois, on en trouveroit un plus grand nombre, & que nous n'avons pas une assez grande connoissance de tous leurs écrits; mais cette objection tombe d'elle-même, quand on sait que les Chinois

ont fait des catalogues exacts de leurs observations. J'ai consuité la bibliothèque de Ma-tuon-lin, qui les rapporte toutes, & qui pour ces premières cite les textes d'où elles sont prises: cet écrivain n'indique pour les éclipses que celles de Tchong-kang, dont le Chou-king a parlé le premier, & celle de Yeou-vang, Prince de la troisième dynastie; & il cite le passage du Chi-king, qui la rapporte; ensuite il fait connoître les éclipses indiquées dans le Tchun-tsieou de Consucius, & ensin toutes celles qui sont arrivées depuis: celles - ci sont accompagnées de tout ce qui peut servir à les constates.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les règnes des premiers empereurs de la Chine. On sera surpris de voir, indépendamment de la stérilité des évènemens, combien il y a d'incertitude sur

chacun de ces règnes. Je ne dirai rien ici des règnes de Fo-hi, de Chin-nong & de Hoang-ti, dont l'histoire n'est remplie que de fables; on y trouve les mêmes répétitions sur chacun de ces Princes; on peut dire que les Chinois n'ont conservé que leurs noms: ces règnes tiennent encore des temps mythologiques. Selon le calcul des annales. Fo-hi auroit commencé à régner l'an 2952, ou, suivant d'autres, 3 300 avant J. C. mais aucun ouvrage authentique ne peut constater ces époques: les règnes de Fo-hi & de Chin-nong ne sont déterminés qu'au hasard & par des écrivains assez modernes, comme M. Fréret l'a remarqué. On sait seulement qu'ils ont régné avant Hoang-ti (e), que les annales placent vers l'an 2697 avant J. C. Mais l'histoire de ce Prince & celle de ses successeurs, n'ont été écrites qu'après l'ère chrétienne; tout ce que l'on pourroit conclure en rigueur, c'est que ces Princes ont existé, mais que s'on n'a rien de certain sur leur histoire, & que ce que l'on en rapporte, ne contient que des fables inventées par les bonzes Tao-se. Quant à ce qui précède Fo-hi, c'est à peu près comme le règne des

P. Amiot, datée du 3 novembre 1769, que Kien-long, empereur de la Chine actuellement régnant, vient de fixer l'époque de l'établissement de l'empire à la loizante-unième année

du règne de Hoang-ei, ce qui répond à l'an 2637 avant J. C. mais on sent facilement que l'Empereur ne peut avoir à cet égard que des systèmes de des conjectures à proposer. Dieux ou celui des élémens personnissés. Les Lettrés Chinois rejettent tous ces temps mythologiques, devons-nous être plus crédules qu'eux? Ils ne doutent point de l'existence des règnes d'Yao & de Chun; c'est à ce Prince que leur histoire est dégagée de fables, & qu'elle peut avoir quelque certitude; mais ils ne sont point d'accord sur les époques, ce qui est ici le principal objet pour déterminer la fondation de l'empire.

Suivant le calcul de la chronologie de Se-ma-tsien, le père de l'histoire Chinoise, Yao a commencé à régner au - delà de l'an P. 5541 2000 avant J. C. En général, il ne donne rien de précis sur l'époque de ce Prince; il place la naissance de Confucius à l'an. 5 5 1 avant J. C. de-là à la mort de Tcheou-kong il compte cinque cents ans, ce qui tombe à l'an 1051 avant J. C. & de Ven-vang.

père de Tcheou-kong, il met mille ans jusqu'à Yao.

(

Pan-kou\*, presque contemporain de Se-ma-tsen, d'après les Vers l'an 85. hypothèles de l'astronome Lieou-hin, le mettoit en 2303, & il parle de quelques chronologistes qui le plaçoient à l'an 2132; Ko-ching-tien vers 2200 & 2300. En 976 après J. C. on tenta. encore de fixer l'époque d'Yao; & d'après une inscription du 111. siècle, on la détermina à l'an 2 326 : d'autres Chronologistes. dans le même temps, la mirent à l'an 2411, & le tribunal des-Mathématiques se détermina pour l'an 2330 ou 2331. Il y a encore plusieurs autres opinions qui ne diffèrent entrelles que de peu d'années; mais l'on voit qu'il y a plus de trois cents ans de différence entre celle qui le place à l'an 2411, & celle de 2132. Ces dates, comme le remarque M. Fréret, ne sont données que par voie de raisonnement, ou d'une manière conjecturale, & non. fur des témoignages positifs. Quoique ce Savant n'ait travaillé que d'après les mémoires que lui envoyoient les Missionnaires, car il: n'entendoit pas la langue chinoise, ses dissertations sont remplies. de discussions curieuses, d'après lesquelles on peut se convaincre en partie de toutes ces variations de l'histoire, quoiqu'il n'ait pas eu deffein de faire connoître toute l'incertitude qui y règne; d'ailleurs il n'est pas toujours exact dans ce qu'il dit. M. Fourmont a moins examiné cette matière, parce qu'il s'est occupé principalement: de l'étude de la langue. Dans sa table chronologique des Empereurs,

Hist.des Huns.

il met le commencement de Yao en 2357; c'est le résultat des annales Chinoises, intitulées Kang-mo, ouvrage que j'ai suivi dans les Tables que j'ai données. Yao a régné cent ans, ou selon d'autres quatre-vingt-dix-huit, & il en a vécu cent dix-huit, c'est-à-dire qu'il est monté à l'âge de dix-huit ans sur le trône. Chun son successeur. règne cinquante ans, & vit cent douze ans; mais le Tou-chou met après ce dernier, un interrègne de trois ans, dont les autres ne

parlent pas.

C'est au règne d'Yao seulement que remontent les premiers & les plus célèbres historiens Chinois, Se-ma-tsen, Pan-kou & quelques autres, pour fixer la chronologie, chacun suivant son système. Après eux & dans le premier siècle de l'ère Chrétienne, Tchao-hoa crut pouvoir aller plus haut, c'est-à-dire jusqu'au règne de Tchuen-hio, qu'il place en 2592. Dans le 111. siècle & après la découverte du Tsou-chou, en 265 de J. C. Hoang-fou-mi remonta jusqu'à Hoang-ti & Fo-hi. Se-ma-kouang, qui vivoit l'an 1086 de J. C. adopta les règnes de Fo-hi, de Chin-nong & d'Hoang-ti, mais rejeta des règnes intermédiaires que quelquesuns avoient mis. Enfin Lieou-yueu (e), dans son Vai-ki, ramassant tout ce que Se-ma-kouang avoit rejeté, & adoptant toutes les traditions des Tao-se & des autres Bonzes, remonta jusqu'à Puou-ku, plusieurs milliers d'années avant Fo-hi; l'auteur & son ouvrage furent méprilés par cette raison des Chinois. On voit par-là quel cas on doit faire de tout ce qui précède Yao: ce ne sont que des traditions des Bonzes, ou des suites de la crédulité des peuples. C'est ce qui a formé ce grand nombre de fables pour les temps qui précèdent Fo-hi & pour le règne de Fo-hi lui-même, pour celui de Chin-nong & de Hoang-ti. Il paroît, comme je l'ai dit, que ces trois derniers Princes ont existé, mais que leur histoire est également chargée de fables: ce n'est donc qu'au règne d'Yao que l'on doit commencer l'histoire Chinoile; mais nous avons vu combien les historiens Chinois étoient peu d'accord sur l'époque du règne de ce Prince.

Les deux dynasties suivantes, celle de Hia & celle de Chang, sont également sujettes à de grandes diversités pour la durée de

(e) Il avoit travaillé avec Se-ma-louang.

chaque

chaque règne, & conséquemment pour la durée totale. Suivant les uns, la dynastie de Hia a subsissé pendant quatre cents soixante-onze ans, suivant d'autres pendant quatre cents trente-deux ou quatre cents quarante; celle de Chang pendant quatre cents quatre-vingt-seize, ou pendant six cents, ou six cents quarante-cinq, ou six cents quarante-six, ce qui fait une différence très-considérable; mais asin que l'on puisse en juger avec plus de certitude, & pour éviter une longue énumération de calcul, je joins à la suite de ce Mémoire, une Table des Princes de ces deux dynasties, avec-la durée de chaque règne, suivant les différentes opinions des historiens Chinois que j'ai pu rassembler.

A cette incertitude de la chronologie, joignons la stérilité des détails historiques, on verra que cette histoire ne peut servir à nous donner une idée de la durée précise des temps qui se sont écoulés depuis la fondation de l'empire jusqu'à J. C. ou jusqu'aux temps connus, & sur lesquels tous les chronologistes sont d'accord.

Les règnes d'Yao, de Chun & de Yu doivent l'étendue des détails qu'ils paroissent présenter au premier coup d'œil, comme je l'ai déjà dit, à de longs discours moraux qui sont tirés du Chou-king, au récit des sacrifices que les Empereurs alloient faire sur les montagnes, à de beaux règlemens, & à plusieurs autres circonstances qui annoncent un bon gouvernement, & qui ne sont communément qu'indiquées. Les autres Empereurs punissent quelques rébelles, ou recevoient quelques soumissions, ce qui n'est toujours marqué qu'en peu de mots; & l'on ne trouve que deux ou trois évènemens de cette espèce sous chaque Empereur, encore n'est-on pas communément instruit quels sont les personnages & quel est leur pays; tout y est indiqué d'une manière vague. Il y a plusieurs Empereurs sur lesquels on ne dit rien. La seconde dynastie, nommée Chang, n'est pas mieux traitée; son histoire est aussi stérile. On voit que pendant ces deux dynasties, il y avoit de petits Souverains en différentes provinces, mais ils ne sont pas connus ni même nommés. Les suites généalogiques qui ont rapport aux deux premières dynasties & à celle du fondateur de la troisième, ne sont ni plus claires ni plus certaines. Suivant les uns, Yao se trouve précéder Hoang-ti d'une génération, pendant que d'autres le placent à la cinquième génération, après Hoang-tu Selon quelques - uns. le même Hoang-ti ne précederoit que de deux générations le fondateur de la seconde dynastie, en sorte que les générations de la première se trouveroient éclipsées. Te! est le peu d'accord de ceux qui les premiers ont recueilli l'histoire Chinoise. Par ces différences, Vou-vang, de la troisième dynastie. devroit être contemporain du quatorzième Empereur de la prernière, & précéder de deux générations le fondateur de la seconde. De plus, dans un même auteur, Chun qui descend de Hoang-ti à la neuvième génération, se trouve contemporain d'Yao, qui n'est qu'à la cinquième; & ce même Chun épouse une fille d'Yao. Les Chinois aperçoivent ces difficultés, ils les propolent pour les expliquer ou pour détruire le système de ceux qui les admettent; ils ne croient donc pas leurs annales aussi certaines ni aussi claires qu'on voudroit nous le persuader; ils riroient de l'intérêt aveugle que nous prenons à cette prétendue certitude de leurs annales pour ces temps anciens. On attribue au règne d'Yao une description de la Chine qui se trouve dans le Chou-king; mais en l'examinant de près, on est tenté de soupçonner qu'elle est beaucoup plus moderne, & qu'il y a des détails qui ne conviennent pas à la Chine. puisque parmi les tributs qu'une province voisine du Kiang fournit, on y parle de dents d'éléphans : ce passage arrête les commentateurs, parce qu'on ne trouve des éléphans que vers les frontières du Tonquin & de la Cochinchine.

On voit encore par cette description, que la Chine ne comprenoit alors que les pays situés le long du Hoang - ho jusqu'au Kiang; & il ne paroît pas que pendant douze siècles on se soit étendu, quoique l'on parle de Princes qui ont sait des conquêtes que l'on n'indique point. A l'établissement de la troissème dynastie, la Chine étoit encore dans le même état; mais à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 1122, son histoire change de sace, je veux dire qu'elle est beaucoup plus détaillée: il y a cependant encore des règnes dont la durée n'est pas certaine, & des synchronismes qui ne peuvent se concilier, non plus que dans les dynasties précédentes. Ce n'est précisément qu'à la seconde branche de cette dynastie des school, sous le règne de Ping-vang, que les historiens

sont d'accord entr'eux: cette époque tombe à l'an 720 ou 722. année à laquelle Confucius commence les annales, intitulées Tchun-theou.

Se-ma-tsien ne croyoit pouvoir remonter avec certitude que Mim. de l'As jusqu'à l'an 840 avant J. C. & Lieou-quen à l'an 827.

Cette troisième dynastie, nommée Tcheou, commença vers l'an 1122. Un grand nombre de Généraux qui accompagnoient le nouvel Empereur, partagèrent entr'eux toutes les provinces, dont ils devinrent comme autant de petits Souverains: tous ensemble dressèrent sur une montagne du Chan-tong, soixante-douze pierres, sur chacune desquelles ils firent graver une inscription. pour faire connoître à la postérité qu'ils s'étoient rassemblés en cet endroit. Leurs descendans ont régné pendant long-temps dans chaque province. Quelques-unes de ces principautés s'étendoient au-delà du Kiang, mais non jusqu'à la mer du Midi; & ce n'est que depuis l'ère Chrétienne que la Chine s'étant accrue vers le midi & l'occident, on a formé les quinze provinces que nous connoissons. La liste de tous ces petits Princes, depuis l'an 1122 jusque vers l'an 800 avant J. C. est communément destituée de faits & de dates, la durée du règne des Empereurs souffre encore quelques difficultés. Parmi toutes les principautés il y en a une nommée Tsin, qui régnoit dans le Ho-nan: c'est de cette dynastie que descend l'Empereur qui fit brûler tous les livres historiques. Il commença à régner l'an 246 avant J. C. On prétend qu'il excepta l'histoire de la famille & plusieurs autres ouvrages concernant les arts & les sciences: cette exception n'a pas rendu les Chinois plus riches en monumens; il ne leur reste aucun de ces anciens livres; & l'histoire de cette première branche de la dynastie de Tsin, n'est ni plus étendue ni plus certaine que celle des autres dynasties; elle ne remonte pas au-delà de l'an 897 pour les dates chronologiques.

Les autres petites dynasties que l'on regarde comme ayant été fondées du temps de Vou-vang, vers l'an 1122 avant J. C. ne remontent pas jusqu'à cette époque. Par exemple, pour le petit royaume de Tçu, on ne commence à marquer la durée des règnes que depuis l'an 887; les cinq Princes antérieurs ne sont que nommés. Pour celui de Yen, on ne date que de l'an 867: avant on le contente de dire qu'il y a neuf anonymes & le chef de la dynastie qui est connu. Pour le royaume de Tcy, de l'an 879. quatre Princes ont régné avant, sans que l'on connoisse la durée de leur règne. Pour le royaume de Tchin, on ne remonte qu'à l'an 855; le règne de quatre Princes qui ont existé auparavant. n'est pas connu. Pour le royaume de Tça, cinq règnes sont sans date jusqu'à l'an 864. Pour le royaume de Tçao, quatre sont également sans époque jusqu'à l'an 865. Pour le royaume de Lou, patrie de Confucius, on remonte jusqu'à l'an 1115 avant J. C. Mais entre l'an 920 & l'an 826, il y a un cycle entier de foixante ans qui est oublié. Les Chinois, qui l'ont remarqué, ne peuvent en rendre raison. Toutes ces petites dynasties & plusieurs autres. qu'il seroit trop long de rapporter ici, ne remontent donc pour la certitude des dates, que vers l'an 800 ou 850: c'est à peu près l'époque affignée par Se-ma-tsien, pour la certitude de l'histoire générale; tout ce qui précède, n'est qu'une suite de systèmes & de conjectures.

Rien n'est moins favorable ençore à la haute idée que l'on a conçue de l'ancienne histoire de la Chine, qu'un examen de la manière dont cette histoire a été restituée. Chi-hoang-ti, qui mount l'an 210 avant J. C. a fait brûler tous les monumens historiques. En effet, sous la dynastie suivante, sous le règne des empereurs Ven-ti, cent cinquante-sept ans avant J. C. & sous celui de Vou-ti. cent quarante ans avant J. C. l'histoire de la Chine étoit dans le plus grand désordre. Se-ma-tan & après lui son fils Se-ma-then. eurent ordre de rassembler tous les monumens historiques, qui étoient en très-petit nombre & très-imparfaits: c'est ce recueil qui forme l'ouvrage intitulé Su-ki, dont nous avons déjà parlé: il ne contient que de très-courts mémoires historiques pour tous les temps anciens. D'après la dictée d'un vieux Lettré, on tranfcrivit le Chou-king: ce Lettré l'avoit appris autrefois par cœur; mais on fut affez heureux ensuite pour en découvrir un exemplaire dans un tombeau, & cet exemplaire se trouva conforme, à peu de chose près, à celui que le Lettré avoit dicté. On découvrit aussi le Tchun-tsieou de Confucius, qui ne remonte qu'à l'an 722

Evant J. C. Le Chou-king commence à Yao; mais il faut observer que ce livre, dans l'état où il est, n'est qu'un recueil de fragmens historiques: ce sont ces fragmens que nous appelons le Chou-king. ouvrage plus moral qu'historique, puisqu'on y garde un profond filence sur un très-grand nombre de Princes, dont on ignoreroit l'existence si l'on n'avoit que ce Chou-king; de plus, ce livre est destitué de toute chronologie.

Confucius en le rassemblant, a pu rectifier beaucoup de choses. & y inférer ou au moins ajuster les évènemens aux connoissances que l'on pouvoit avoir acquises de son temps en Astronomie; car il faut qu'il ait eu une haute idée de cette science, pour avoir.

apporté dans son Tchun-tsieou trente-cinq éclipses.

Le cycle Chinois, que l'on connoît assez par les ouvrages de M. Fréret & Fourmont, & de plusieurs autres, pour que je sois Mém. de l'Adispensé d'en parler ici avec étendue; ce cycle, dis-je, qui sert sad. 1000 x 17. à marquer les années, ne garantit pas la chronologie des erreurs qui peuvent s'y glisser, parce que chaque chronologiste donnant plus ou moins d'étendue à un règne, prend l'année du cycle qui convient à son système. D'ailleurs, ce cycle ne part d'aucune époque radicale, c'est-à-dire que depuis son établissement jusqu'à l'ère Chrétienne, par exemple, on n'a point un nombre déterminé de cycles, & que l'on ne peut dire que tel cycle est le premier, ou le second, ou le troisième, cette manière de supputer variant selon la durée de temps que l'on donne à l'intervalle écoulé entre ces deux époques; ainsi l'un mettant quarante-cinq cycles, & l'autre un plus grand nombre, le premier cycle, que l'on recule autant que l'on veut, ne sera pas le même dans les deux systèmes. De plus, dans le Chou-king, ce cycle ne sert qu'à exprimer les jours & non les années. Ce qui semble nous porter à croire que cette application aux années n'est pas si ancienne, c'est un doute que les Chinois eux-mêmes ont élevé, parce qu'il semble que sous les Hia l'on comptoit par lunaisons: c'est pourquoi un vieillard du pays de Tsu, où l'on suivoit sous les Tcheou le calendrier des Men. de l'A-Hia, pour indiquer son âge, dit qu'il avoit vécu tant de sunaisons. P. 2040 On voit par ce détail, que ceux qui rétablirent l'histoire Chinoise dans le siècle qui précéda l'ère Chrétienne, étoient bien éloignés

des temps dont ils recherchoient l'histoire, & que n'avant qu'uni très-petit nombre de mémoires, ils furent souvent exposés à ne donner que des conjectures; de-là ces diversités sur la durée des règnes, & cette incertitude sur l'époque précise de la fondation de l'empire, de-là encore cette stérilité & cette sécheresse dans les détails. d'où il résulte que cette histoire n'est ni suivie ni bien circonstanciée, comme on l'a avancé; que pour ces temps reculés. elle n'est point appuyée sur des observations astronomiques. & enfin que toute cette partie qui nous reste, n'est pas écrite par des auteurs contemporains, puisque ce n'est que bien des siècles après, que l'on a commencé à rassembler les connoissances que l'on pouvoit avoir de l'antiquité: mais il faut avouer en même temps que cette ancienne histoire n'est pas un tissu de fables, je veux dire qu'on n'y en trouve point, ou au moins que le peu qui s'y rencontre, est semblable à ces présages & à quesques autres traits de la même espèce, tels qu'on en voit dans l'histoire Romaine. qui n'excitent aucun doute sur l'authenticité de cette histoire. Un des grands défavantages des annales Chinoiles, est le défaut des synchronismes; comme les Chinois n'y parlent d'aucune nation étrangère, on ne peut établir entre les Empereurs & les Princes de ces nations conques, des synchronismes qui serviroient à constater le temps d'un règne; les histoires de tous les autres peuples, se prêtent mutuellement ce secours: ce que je dis ici, ne concerne que les temps anciens: cette histoire qui souffre tant de difficultés, ne peut donc d'abord remonter au-delà du déluge, ni ensuite servir pour donner au monde une plus haute antiquité.

L'enthousaime que l'on a pour les choses nouvelles, ne permet pas souvent de les examiner; on s'est tellement empressé d'admirer l'histoire de la Chine, que l'on auroit paru se retracter, si l'on avoit fait connoître ses défauts: on en impose donc en donnant ces annales comme certaines, suivies, détaillées dans toutes leurs parties, & accompagnées de tout ce qui peut établir la vérité historique depuis le commencement de l'empire jusqu'à présent, puisque la durée des règnes pour les premiers temps, n'est pas déterminée avec cette précision que l'on a tant vantée, & que les chronologistes Chinois sont tout aussi partagés dans leurs

opinions à cet égard, que nous le sommes sur la durée des anciennes monarchies. Cependant, malgré ces défauts, ces annales forment un corps précieux pour l'histoire; elles sont plus suivies. plus détaillées & moins douteules que ce qui nous reste des Égyptiens & des Babyloniens. Je ne parle pas ici des autres nations Assatiques, qui ne nous présentent pour les temps même voilins de l'ère Chrétienne, que des traditions obscures, dont il est difficile de tirer parti. Les Arabes, par exemple, n'ont que quelques fragmens historiques, les Perses beaucoup de fables. L'ancienne histoire Chinoise doit donc être sue avec circonspection: il faut l'examiner en critique, comparer toutes ses parties, discuter les différens sentimens des chronologistes Chinois, en proposer même de nouveaux, qui puissent le concilier avec l'histoire générale du monde, & sur-tout ne pas adopter aveuglément les fables que les Chinois ont la bonne foi de rejeter. Que dirions-nous d'un Chinois qui admettroit ces descendances & les généalogies de nos Rois que quelques-uns de nos vieux chroniqueurs font remonter au siége de Troie? En se dépouillant de cet enthousiasme, & en examinant l'histoire Chinoise avec impartialité, malgré son impersection, malgré les défauts de la chronologie, l'ancienneté des détails historiques qu'elle nous a conservés, doit la rendre précieuse: en les examinant de nouveau sous un autre point de vue, nous pourrons les faire servir à éclaireir l'histoire générale; je pourrois même dire ici que cette incertitude des Chinois sur l'histoire de leurs deux premières dynasties, le peu de connoissance qu'ils en ont, forment un préjugé que tous ces évènemens le sont passés ailleurs qu'à la Chine, & que c'est pour cette raison que cette pation, malgré son attachement à écrire l'histoire, n'en est pas plus instruite. Mais j'ai promis dans ce Mémoire, de faire abstraction de toutes les idées que j'avois sur le passage des Égyptiens à la Chine.

TABLE chronologique des premiers Empereurs de la Chine. YAO vit 118 ans, règne 100, selon d'autres 98, dont 70 seul, le reste avec Chung Chun vit 112 ans, règne 50 seul & 8 avec Yu.

Première dynastie, nommée HIA.

NOMS	DURÉE DE LEUR RÈGNE,				Í
des Empereurs.	Selon le <i>Kang-mo</i> ,	Selon le Tjou - chou.	Selon Ma-tuon-lin.	Selon la Table chronologique,	
ı. Yu	8 <sup>ans</sup> feui	8ans	20 <sup>2ns</sup> feul	2 1 ans	f O <sup>land</sup> feel M. Fee
Interrègne	-9 · · · · ·	3• 16,.	9	9	pour les que je sa pas , il
3. TAI-KANG Interrègne	29	4	29	194	Kang - 1 même, 1 Table d
4. TCHONG-KANG Interrègne	13	7·····	13	13.	la fuise toire de quête de
5. SIANG HAN-TÇO, <i>rébelle</i>	40	3		28,	26 felon Fourn
Interrègne		37.	41	39•	
6. Chao-kang 7. Tchou	17	17	17	·17•	23 felon Fourn
Interrègne 8. Ho AI	26	1. 44	26	26.	
9. MANG	18	51	18	18.	! 
to. SIE	16	25	16	16.	:
11. Po-KIANG	594	59	59	59:	
Interrègne		18 3•	21	\$1.	
13. KIN Interrègne,	21	8	21.,,,,,	afi	
14. KUNG-KIA Interrègne	31	31 26.	31	316 .	
15. KAO	11	3	11.,,,,,,	11.,,	a i selon Fourn
16. FA	19	7	19	19.	52 fe <sup>l</sup> ai
17. KUEI	53	31	43	51	Four

Suite

Suite de la Table I.

Seconde dynastie, nommée CHANG.

NOMS	DURÉ	E DE	LEUR	RÈGNE,	
des Empereurs.	Selon le Kang-mo.	Selon le Tjou - chou.	Selon Ma-suon-lin,	Selon la Table chronologique.	
1. TCHING-TANG VAI-PING TCHONG-GIN 2. TAI-KIA 3. VOU-TING 4. TAI-KENG 6. YUNG-KI 7. TAI-TCHING 8. TCHONG-TING 9. VAI-GIN 11. TÇOU-YE 12. TÇOU-SIN 13. VOU-KIA	13****	29ma 4 12 19 17 12 75 9 19 19 19 14 5	13*ne	20ans. 4. 2. 33 29. 25. 17. 17. 15. 13. 16. 25.	13 <sup>ans</sup> felon Má Fourmonts
14. TÇOU-TING 15. NAN-KENG 16. YANG-RIA 17. PUON-KENG 18. SIAO-SIN 19. SIAO-YE 20. VOU-TING 21. TÇOU-KENG 22. TÇOU-KIA 23. Lin-SIN 24. KENG-TING 25. VOU-YE 26. TAI-TING 27. TI-YE 28 CHEOU-SIN	32 7 21 28 39 7 33 4 37 33	9 6 4 3 59 4 8 35 13 9	32	32. 25. 7. 28. 21. 28. 59	50 felon M. Fourmont,  32 felon M. Fourmont.

Tome XXXVI.

Aa

## Suite de la Table I.

## Troisième dynastie, nommée TCHEOU.

NOMS des Empereurs.	DURÉE DE LEUR RÈGNE,				
	Selon le <i>Kang-mo</i> .	Selon le Tjou - chou,	Selon Ma-tron-lin.	Selon ia Table chronologique.	
1. Vou-vang	7:ans	17 <sup>ans.</sup>	7 <sup>ans.</sup> ·····	, ,	
2. Tching-vang 3 Kang-vang		37	37		
4. Tchao-vang 5. Mou-vang	1	55	55	22 - 1	57 <sup>th</sup> Fo
6 Kong-vang 7. Y-vang	12	12 25	25		
8. HIAO-VANG 9. Y-VANG	•		15		
10. LI-VANG Interrègne			17	17	5 9 f
11. SIUEN-VANG	46	46.77.7.	46	47•	

Ici le Tjou-chou cesse de s'écarter pour ses dates, des autres historiens, & l'histoire Chinoise est plus certaine; ainsi je ne donne pas la suite de la dynastie des Tcheou, que l'on peut voir dans ses Tables chronologiques de l'histoire des Huns, tome 1. Après Siuen-vang, règne Yeou-vang pendant onze ans, & c'est à son successeur Ping-vang que commence le Tchun-tseou de Consucius. Le Tsou-chou sinit à la vingtième année du règne d'un Prince qu'il nomme In-vang, qui est l'avant-dernier roi des Tcheou: il cessa de régner yers l'an 297 avant J. C. l'auteur du Tsou-chon yivoit alors.

# Notes sur la première Table.

- 1. LA Table chronologique, qui est à la quatrième colonne, a été publiée à la Chine sous le règne de Kien-long, à présent régnant: elle prélènte des différences confidérables dans la durée des règnes & dans la suite des Empereurs. Après Chou, le septième des Hia. elle met huitième Mang, neuvième Hoai, dixième Po-kiang, onzième Sie, douzième Kin, treizième Kiung, quatorzième Kaq, quinzième Kung-kia, seizième Kuei, dix-septième Fa; ainsi toute cette dynastie est renversée. Cette Table commence aux temps fabuleux, c'est-à-dire à Puon-ku, & finit à notre temps; on y a marqué les noms des Empereurs, la durée de leur règne, & le cycle Chinois auquel tombe la première annee. Au reste, c'est une Table assez commune, & pareille à ces simples Tables chronologiques que l'on publie ici; en conséquence je suis tenté de ne la pas regarder comme une Table d'une grande autorité: elle nous présente toujours un sentiment différent, qui sera pris dans quelque auteur; & l'objet que je me propose, exigeoit que je la fisse connoître. Il ne faut pas confondre cette Table avec une autre qui est plus connue, mais qui ne commence qu'à Goei-lie-vang, après les temps que je regarde comme incertains. D'après l'édition chinoise, le P. Fouquet en a donné à Rome une autre édition en chinois avec la traduction à part.
- 2.° J'ai rejeté hors des colonnes les différences que j'ai trouvées dans la Table donnée par M. Fourmont, parce qu'elles pourroient n'être que des fautes d'impression, & que d'ailleurs je ne veux parler que d'après les Chinois eux-mêmes.

# Notes fur la seconde Table.

CETTE Table est prise du Se-ki de Se-ma-tsien, pour les générations depuis Hoang-ti jusqu'aux fondateurs de chaque dynastie, Hia, Chang, Tcheou; les Empereurs de chacune de ces dynasties sont tirés des historiens ordinaires.

- 1.º On voit par cette Table, que Chun, qui régna immédiatement avant Yu, & qui succéda à Yao, est à la neuvième génération, pendant qu'Yu n'est qu'à la septième, & Yao à la cinquième, ce qui peut souffrir quelque difficulté.
- 2.° Tching-tang, fondateur de la seconde dynastie, qui doit être contemporain de Kuei, dernier Empereur de la première dynastie, A a ij

puisqu'il le dépouilla du trône, est à la dix-huitième génération; Kuei est à la vingtième. Celui qui lui répond en nombre de générations, est Kao qui régna onze ans, ensuite Fa dix-neus ans, & après celui-ci Kuei cinquante-trois ans, ce qui fait quatre-vingt-trois ans. Tching-tang règne ensuite treize ans: il doit avoir vécu plus de quatre-vingt-dix ans; il n'avoit certainement pas quatre-vingts ans lorsqu'il monta sur le trône. Je sai que les générations ne marchent pas toujours ensemble, ainsi je n'appuie pas sur ce raisonnement.

- 3.° Mais voici un anachronisme plus marqué. Vou-vang, sondateur de la troisième dynastie, se trouve à la même génération (la vingtième) que Kuei, dernier de la première; que deviennent alors toutes les générations de la seconde, & comment faire redescendre Vou-vang, qui est à la vingtième génération, jusqu'à la trente-cinquième, qui est celle de Tcheou, dernier Empereur de la seconde, & qui étoit véritablement son contemporain! Quelques historiens Chinois se sont aperçus de cet anachronisme, & ont ajouté quinze générations d'anonymes, comme on peut le voir dans la Table donnée parle P. Couplet.
- 4.° Par ce même anachronisse, Confucius, qui est né sous le règne de Ling-vang, vers la fin, c'est-à-dire à la quarante-deuxième génération, devroit par générations être à la quarante-neuvième.
- 5.° Dans une Table généalogique, qui est à la tête d'une édition Chinoise du Chou-king, mais qui ne fait pas partie de ce livre, on ne compte également que quatorze générations depuis Heou-tcie jusqu'à Tching-tang, fondateur de la seconde dynastie, & seulement quinze depuis Sie, frère de Heou-tcie, jusqu'à Ven-vang, père de Vou-vang, fondateur de la troissème, en sorte que ces quinze générations devroient équivaloir à trente-une, ce qui est impossible.
- 6.° Sur la même Table, Kuen, père de Yu, est fils de Tchuen-hie, & se trouve précéder d'une génération Yao. Dans le Su-ki, il y a deux autres générations anonymes entre Tchuen-hio & Kuen: d'autres historiens en mettent cinq; ils donnent à Tchuen-hio un fils nommé Lo-min, ensuite quatre générations anonymes, & ensin Kuen. Toutes ces générations paroissent donc fort douteuses, & n'ont pas cette certitude qu'on attribue à l'histoire Chinoise dont elles font partie. Je ne sai pourquoi tous les Monarques Chinois aiment à descendre de Hoang-ti. J'ai vu dans les historiens, que des sondateurs de dynastie, par exemple, celle des Ming, qui commença vers l'an 1368 après J. C. remontoit ainsi jusqu'à Hoang-ti; on lui avoit sabriqué cette généalogie pour l'illustrer.

## DE LITTÉRATURE

48a

7. Suivant le Su-ki, Tchao-ki est fils de Hoen-tun, fils de Hoang-ti; suivant d'autres historiens, il est fils de Chao-hao, frère de Hoen-tun.

8.° Ma-tuon-lin fait Tchong-kang, qui est à la neuvième génération, sils de Tai-kang, qui selon d'autres est son frère. Kiung, à la seizième génération, & qui est frère de Po-kiang, le même le fait son fils. Kung-kia, fils de Po-kiang, & par conséquent cousin de Kin, il le sait sils de ce dernier. Vo-kia, à la vingt-sixième génération, il le sait sière de Tçou-sin, & Tçou-ting se trouve frère de Vo-kia. Yang-kia est, selon cet écrivain, sils de Tçou-ting, Puon-keng frère d'Yang-kia; de même les deux autres sont frères d'Yang-kia. Tçou-keng, à la trentième génération, est srère de Vou-ting, de même que Tçou-kia.

Hiao-vang, à la vingt-huitième génération, est frère de Kang-vang qui est à la vingt-cinquième; & Y-yang, de la vingt-huitième, est fils d'Y-yang, de la vingt-sixième.



# I D É E

DELA

LITTÉRATURE CHINOISE EN GÉNÉRAL

PARTICULIÈREMENT DES HISTORIENS ET DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE À LA CHINE,

#### Par M. DE GUIGNES.

L'AI essayé de donner dans un premier Mémoire, une idée exacte de l'authenticité de l'ancienne histoire Chinoise; j'ai fait voir que cette histoire, c'est-à-dire celle des quinze premiers siècles, malgré tous les soins que les Chinois se vantent d'avoir pris pour la composer, est aussi obscure, aussi difficile à concilier avec elle-même, que le sont toutes les autres histoires qui font le sujet de nos recherches; ensin qu'après cette époque elle devient plus détaillée, sans cependant l'être considérablement, jusqu'aux environs de l'ère Chrétienne. Mais autant on doit douter de l'authenticité & de la certitude de ces anciennes annales, & se désabuser de l'idée trop avantageuse qu'on s'en étoit formée, & que l'on s'essorce tous les jours de nous inspirer, autant on doit essimer l'histoire des temps postérieurs à l'ère Chrétienne, puisqu'aucune nation ne peut en présenter une semblable, qui soit aussi étendue & faite avec autant de soin.

Jusqu'à présent on a fait beaucoup d'éloges de cette histoire; mais on ne nous a mis que très-imparfaitement en état de juger si elle en étoit également digne dans toutes ses parties; c'est pourquoi je me propose de donner dans ce Mémoire, une idée générale de l'étude de l'histoire chez les Chinois, des soins qu'ils ont pris dans tous les temps, pour la composer, & des différens ouvrages qui forment chez eux la classe historique: mais pour n'omettre rien de ce qui peut avoir rapport à mon sujet, j'indiquerai également ce qu'ils disent sur la composition de seur ancienne

101

histoire: ce détail me fournira d'ailleurs l'occasion d'établir un parallèle entre les Chinois & les Égyptiens, de faire voir que ces deux peuples ont suivi la même marche dans la composition de leur histoire, & que vraisemblablement les Chinois n'en ont ainsi parlé que d'après la tradition qu'ils ont conservée de ce qui se pratiquoit en Egypte. Mais avant que d'entrer en matière, qu'il me soit permis de m'arrêter un moment sur la Littérature Chinoise en général.

# Idée de la Littérature Chinoise en général.

Les Chinois rangent tous les ouvrages de Littérature qu'ils ont compolés, de quelque espèce qu'ils soient, sous quatre classes principales, qu'ils subdivisent ensuite en différentes parties: ces classes sont, 1.º celle des King, c'est-à-dire des Livres sacrés; 2.° celle des Su ou Che, c'est-à-dire de l'Histoire & des Historiens; 3.° celle de Tsu ou Tse, ou des Philosophes; 4.° enfin

celle des Tcie ou des Mélanges.

1.º Les King ou Livres facrés, & tout ce qui peut y avoir Des King. rapport, répondent à ce que nous appelons la Théologie. Les King, comme on le sait, sont au nombre de cinq; l'Y-king, le Chou-king, le Chi-king, le Li-ki & le Tchun-theou: ces cinq livres ne sont ainsi réunis qu'à cause de seur antiquité, & parce qu'ils sont les seuls monumens dans lesquels la nation trouve les principes de la religion, de la morale & de son gouvernement: car l'un peut appartenir à la classe des Historiens, un autre à celle de la Philosophie, un troisième à celle des Mélanges, &c. C'est ainsi que parmi nous les cinq livres de Moyse & tous ceux de l'Écriture en général, quoique les sujets soient différens, sont placés à la tête des livres théologiques.

L'Y-king des Chinois est, selon eux, de la plus haute anti- Y-king. quité, puisqu'ils l'attribuent à Fo-hi. On débite sérieusement beaucoup de fables sur l'origine de ce livre, le plus obscur & le plus inintelligible de tous les livres: il ne consiste qu'en lignes. horizontales, entières ou coupées, multipliées & combinées enfemble jusqu'au nombre de soixante-quatre; c'est ce que l'on appelle les koua. On sent que ces mystères sont impénétrables: cependant ceux qui se sont attachés à les expliquer, ont cru y



trouver le développement de la création des êtres. les principes de la Physique la plus obscure. & toute la science des nombres & de l'harmonie des différentes parties de l'Univers. La matière se divise en 2, 2 en 4, 4 en 8, 8 en 16, 16 en 32, 32 en 64, qui est le nombre des 64. Koua de l'Y-king; ils rapportent ainsi tout aux nombres, la Phylique & la Morale. Ven-vang, qui vivoit plus de onze cents vingt-deux ans avant J. C. ensuite Tcheou-kong. & après lui Confucius, sont les premiers commentateurs de cette Table énigmatique de Fo-hi. Tout ce que l'on débite sur ce livre: paroît tenir beaucoup des idées Égyptiennes; on retrouve dans ces premiers commentaires les mêmes principes que Pythagore nous a conservés: ce rapport extraordinaire dans la manière de philosopher des Chinois avec celle des Égyptiens, a été vu par T. 1. p. 395. Morhoff, qui ne comprend pas trop comment les Chinois ont pu en imaginer une pareille: Non aliena illa Chinensium videtur, dit-il; mirum, continue-t-il, certe videri possit quomodo in illas speculationes primi devenerint Chinenses. Ce n'est pas seulement par les lignes de l'Y-king que les Chinois expliquent les secrets de leur Physique, ils appliquent encore les nombres à toutes ces lignes. Ainsi le nombre 1 est le yang, ou la matière la plus pure & la plus subtile. de laguelle le ciel, le soleil, le seu, la lumière & le mâle ont été formés. Le nombre 2 est le m ou la matière groffière, principe de la terre, de la lune, des ténèbres & de la femelle: c'est ainsi que Pythagore s'exprime sur ces mêmes nombres; il appelle mâle & père le nombre 1, & femelle le nombre 2. 9 est le grand & le parfait yang; 10 est le très-imparfait yn. Le nombre du ciel est 1, 3, 5, 7 & 9; celui de la terre, 2, 4, 6, 8, 10. Ils attribuent au ciel les cinq nombres impairs, qui forment le nombre 25 ou le nombre parfait du ciel (a); à la terre, les cinq nombres pairs qui sorment 30, nombre imparfait de la terre: ces deux nombres réunis produisent 55; c'est ce qu'ils appellent la parfaite & la grande mutation, le principe de toutes choses. Cette méthode est celle que Pythagore apporta d'Égypte en Grèce. Plusieurs Missionnaires frappés des choses merveilleuses que les anciens

(a) Il y a, à la Bibliothèque du Roi, un livre intitulé Traité sur le 25, ce qui ne signifie autre chose que Traité sur le ciel.

Chinois

Chinois débitent sur le nombre 3, ont cru trouver quelques rapports avec les dogmes du Christianisme; mais il est visible que tout cela n'est qu'une suite du système de Pythagore. Je pourrois m'étendre davantage sur cette matière, mais je m'écarterois trop de mon sujet; il me suffit de faire remarquer ce rapport entre les Égyptiens & les Chinois.

L'Y-king, à cause de son obscurité, a été encore employé à pénétrer dans l'avenir; les Chinois s'en servoient autresois & s'en servent encore pour les sorts, les présages & pour tout ce qui concerne la divination, comme les Egyptiens employoient un de leurs sivres sacrés nommé Ombres: ces deux peuples sont éga-

lement superstitieux à cet égard.

Le Chou-king (b) renfermoit proprement les annales authentiques de la nation, écrites, dit-on, par les historiens publics; mais ce qui nous en reste, ne contient que des fragmens recueillis par Confucius. Dans cet ouvrage, un des plus beaux de l'antiquité, on ne parle que des Princes dont la conduite pouvoit servir d'exemple à la postérité; on a moins recherché les détails historiques que les préceptes & les instructions donnés par ces Princes à leurs ministres & à leurs sujets; par-tout ces Empereurs ne paroissent occupés que du soin de se corriger de leurs défauts, de bannir le vice de leurs États, & de faire respecter les loix & la religion: ainsi, quoique ce livre soit assez étendu, à ne le considérer que du côté de l'histoire & de la chronologie, il est d'un médiocre secours, puisqu'il n'y est parlé que de vingt Empereurs qui ne se succèdent pas immédiatement, & que la durée de leur règne n'y est pas toujours indiquée. On ne pourroit donc d'après le Chou-king, composer qu'une histoire très-imparfaite & sans aucune date chronologique. Les Chinois ont une vénération singulière pour le Chou - king & pour Confucius qui le leur a transmis; mais nous ne devons pas porter si loin le respect.

Le Chi-king (c) est un livre de poësses, que leur ancienneté Le Chi-king

(b) Ce livre a été traduit en françois par le P. Gaubil, & sa traduction est à la Bibliothèque du Roi. Je l'ai sevue & corrigée sur le texte chinois, Tome XXXVI.

& je l'ai fait imprimer en 1770.

(c) On en a une traduction latine.

à la Bibliothèque du Roi.

Bb

Her. Appola

Le :: Chou-king.

a rendu respectables : elles roulent sur différens sujets. & sans doute, dans le temps que ces pièces ont été composées, elles n'étoient pas destinées à former un livre sacré; elles ne commencent qu'avec la troisième dynastie.

Le Li-ki.

Le Li-hi contenoit tous les rites & toutes les cérémonies religienses. mais malheureusement ce livre est pordu. & ce qui en reste, n'est eu'un recueil formé par les Savans du temps des Han, peu avant l'êre Chrétienne; auffi ce livre, quoique regarclé comme King, n'eft pas auffi estimé que les autres. Nous devons regretter le premier: parce que nous y verrions les changemens que les Chinois ont faits à leurs anciens usages & dans leur religion depuis Confucius.

Tchurz-ssiecu.

Le dernier des cinq King, est le Tchun - theou, ouvrage de Confucius, qui contient les annales de douze rois (d) du pays de Lou, patrie du Philosophe. Le premier de ces douze Rois commença à régner l'an 724 avant J. C. Cet ouvrage est peu étendu & ne fournit pas de grands détails. Tchun fignifie proprement le printemps, & Theou l'automne: c'est ainsi qu'anciennement les Chinois appeloient l'histoire, comparant le gouvernement, tel qu'il doit être, à ces deux saisons, qui sont les plus douces & les plus tempérées de l'année (e). On dit que pour la composition de cet ouvrage, Confucius chargea ses disciples de rassembler les histoires de tout l'empire, & qu'ils sui apportèrent les annales de cent vingt royaumes. Il faut avouer que Confucius les a furieusement abrégées. Tío-kieou-ming, autrement Tío-chi, qui travailloit avec lui, y ajouta un commentaire, intitulé Tso-tchuen, dans lequel cet auteur rapporte beaucoup de traits de l'antiquité, mais en même temps des preuves de la superstition & de la crédulité pour les sorts & pour les présages.

Ma-tuon-lin, L CLXXXIII, etweloppe I, I.V. Che-ming.

Le même To-kieau-ming a fait un autre livre, intitulé Koue-yu; page 23. Han. qui contient les discours de plusieurs petits Souvernins de dissérens goeistcong chu, royaumes: on l'a appelé pour cette raison Vai-tchuen, Histoire Lili, p. 17 du externe; & le Tchun-tsieou est à cet égard Noui-tchuen, l'Histoire

> (d) Le premier de ces douze est Ing-kong; & la dernier, nommé Guei-kones mourut en 468 avant J. C.

(e) On appelle ausse l'année le printempe de l'automne.

insérieure. On verra dans la suite, plus en détail, ce qu'il faut entendre par ces dénominations: ce Koue-vu, quoique respecté comme

un ancien livre, ne fait cependant pas partie des cinq King.

Il existoit encore anciennement un autre King, nommé Yo-king ou le livre de la musique: cet ouvrage est entièrement perdu, & celui qui porte le même nom aujourd'hui, est moderne; ainsi il n'est pas mis au nombre des King. L'examen de la musique Chinoife fourniroit encere beaucoup de parallèles entre les Chinois & les Egyptiens. De part & d'autre, on rapportoit les différens sons mux corps vélestes, aux saisons, aux étémens & à la morales Les Egyptiens faisoient répondre l'aign à l'été, le grave à l'hiver, le moyen au printemps: on donnoit à la musique Chinoise la même influence for les mours. Les Chinois regrettent à cet égard cette ancienne mulique, comme les Grees, d'après les Égyptiens. regrettoient la leur; ils débitent les mêmes fables sur la lyre, sur le mombre de les pondes ex lur les effets de cet instrument, en forte qu'on diroit que les uns unt copié les autres. Tant de rapports de disférent genres, concourent à établir que les Chinois doivent toutes leurs connoissances à l'Egypte.

Après ces King du premier ordre, vienment ceux du second. que l'on appelle Su-ohu ou les quatre tivres: ce sont des ouvrages Les Su-chu, monaux de Confecius & de les disciples, béaucom moins difficiles

que les précédens; ils ont été traduits en latin.

Tous ces ouvrages, principalement les cinq premiers, à camé de dour difficulté, unt fait naître un grand nombre de commentaires, qui ont pour objet ou les termes obleurs, ou les ulages anciens, ou la ductime, & ils font faits avec le plus grand soin. Dans les préliminaires qui accompagnent ces King, on a raffemblé tout ce qui peut concerner les artiquités ou monumens, commé les anciens instrumens, les vales, les habillemens, &c.

On a fait à la Chine, de grandes collections, & de ces Kimp & de leurs commentaires; je n'en indiqueni que deux, que l'on peut comparer à nos variorant ou à tros ad ufum. La première est nommée Ghe-san-king, c'est-à-dire les treize King, parce que l'on 2 joint aux cinq premiers King, les quatre livres de la secondé classe, dont j'ai parlé, & quelques autres ouvrages, tels que le Bb ii

L'Yc-king.

Hino-king on traité de l'obéissance siliale, le Koue-yu, le Ulh-ya; qui est un ancien dictionnaire sort court, &c. Cette collections qui est à la Bibliothèque du Roi, en cent trente-quatre volumes; renserme les meilleurs commentaires saits sous les dynasties des Han & des Tang. L'autre collection, en cinq cents cinquante-neus volumes, est intitulée Sin-kan-king-kiai, c'est-à-dire nouvelle édition des commentaires sur les King: ceux - ci ont été saits par des Savans qui vivoient sous les Song & sous les Yuen. En dissérens temps, & pour l'éducation des Princes, on a donné des éditions de ces King, avec des commentaires qui étoient à la portée du jeune Prince; c'est ce qui a été sait par les plus habiles docteurs, pour Kang-hi, lorsqu'il étoit jeune: ces sortes de commentaires ont été appelés Ge-kiang, comme ceux que Tchang-ko-lao a saits sous la dynastie précédente, pour le jeune Prince qu'il avoit à instruire, sont nommés Tching-kiai.

Tout Chinois qui veut s'instruire, apprend dans les quatre livres, la morale, l'art de se gouverner, de se conduire & de diriger les autres; il se persectionne dans le même art, dans une morale plus sublime, dans la connoissance d'une Divinité & du culte qu'it lui doit, en lisant les King. Comme ce sont-là les premières instructions que tout homme doit acquérir, & que pour y parvenir, il doit d'abord connoître sa langue, les Chinois comprennent dans cette classe les grammairiens & les auteurs de dictionnaires: cette lous-division est nommée Siao-hio, l'étude ou la Science des petits. Aucun livre à la Chine n'a plus besoin de dictionnaire que les King; aussi les Chinois en ont-ils de toute espèce, pour les anciens & pour les nouveaux caractères. Ceux-ci sont rangés ou par cless, comme qui diroit par racines, ou par tons ou prononciations. Les explications font toujours accompagnées d'autorités priles dans les meilleurs écrivains, dont on cite les passages entiers. On n'a pas toujours travaillé avec le même soin : sous les *Han*, les dictionnaires n'étoient que de petits vocabulaires assez mal faits; ce n'est que sous les dernières dynasties qu'on en a composé qui peuvent le disputer aux nôtres. On trouve encore dans la classe générale des King, tous les petits ouvrages qui sont nécessaires à l'instruction de la jeunesse.

. Avant que de terminer cet article, je ne dois point oublier un fait extraordinaire qui nous donne une idée peu favorable du soin que les anciens Chinois ont pris de conserver leur langue. Dans toutes les préfaces de leurs dictionnaires, on lit ce passage: Dans la plus haute antiquité, on avoit des sons & point de carastères: dans l'antiquité movenne, on rendit les sons par des caraclères: mais dans la suite, quoiqu'on eût réglé tout ce qui concernoit les caraclères, on perdit leur son, parce que les principes qui concernoient les sons, n'étoient pas clairement exposés, & cette erreur s'est perpétuée. Ainsi les Chinois n'ont plus la prononciation qui convient à chaque caractère, ni par conféquent le rapport qui doit naturellement exister entre la langue & l'écriture: ce ne sut qu'après l'ère Chrétienne qu'on s'attacha à cette partie, c'est-à-dire à attribuer à chaque caractère le son qu'on crut devoir lui appartenir. Je ne m'arrête point ici aux inductions qu'on peut tirer de ce passage. & je reviens à l'état actuel des Sciences.

La Bibliothèque du Roi est riche dans cette première classe de livres chinois, c'est-à-dire qu'elle possède un grand nombre d'éditions dissérentes, plus ou moins belles, & des King & des Su-chu ou livres sacrés du second ordre, accompagnés tous de commentaires fort étendus: elle est riche encore en dictionnaires

de toute espèce.

Ce que je dis ici sur cette classe de livres, peut suffire pour les faire connoître en général; il n'est pas nécessaire d'entrer dans un grand détail sur tous ces différens commentaires des King qui ont paru successivement depuis l'ère Chrétienne; on peut dire que les Chinois en ont autant que nous en avons pour l'Écriture sainte.

2.° Après cette première classe de livres qui contiennent la morale, la religion & l'étude de la langue, vient celle des historiens, sans doute parce qu'un homme, après avoir été instruit de ce qu'il doit nécessairement savoir pour sa propre conduite, ne doit pas ignorer l'histoire de son pays, d'autant plus que cette histoire, plus tournée du côté de la morale que celle des autres nations, lui fournit les exemples de ce que les autres livres ne lui avoient donné qu'en préceptes. Comme cette classe de livres

De l'Histoire. fait l'objet principal de ce Mémoire, avant que de m'y arrêter: ie continuerai de faire connoître en peu de mots, ce que renferment les deux autres classes.

De la

2.º Celui qui est instruit & dans la morale & dans l'histoire Philosophie. de son pays, peut alors se livrer à toutes les autres Sciences; ainsi la troilième chasse de livres est celle des Tsu ou des Philosophess elle contient tous les ouvrages de la secte des Lettrés, ceux de toutes les autres lectes & des religions étrangères, que les Chinois me regardent que comme des opinions philosophiques; les livres mui concernent les Arts & les Sciences, les Mathématiques, l'Aftronomie, la Médecine, l'art Militaire, le Calcul, l'art de la Divination, celui du Labourage, &c.

La Philosophie à la Chine a eu comme l'histoire ses révolutions: anais il est affez singulier que le siècle philosophique de l'ancienne Chine soit à pen près le même que celui de la Grèce. Confucius est né l'an 551 avant J. C. & a vécu soixante-treine ans. c'est-A-dire qu'il oft mort vers l'an 478. Lao-tle, plus aucien que lui. étoit né, à ce que l'on croit, vers l'an 604. Dans cet intervalle esseurissoient en Grèce Solon qui avoit voyagé en Egypte, Andximènes, Anacharlis, philosophe Scythe, qui vint en Grèce, Anaximandre, Phérécyde & Pythagore son disciple, Kénophanes, Phocylide, Héraclite, Parménide, Démocrite, Zénon, &c. Les aphilosophes de la Chine, comme ceux de la Grèce, se divisèrent en plusieurs écoles, qui disputoient les unes contre les autres. Directon que les philosophes Grecs qui alloient étudier en Égyste, se rendoient également à la Chine! Les philosophes Chinois de ce Aemps ainnoient à voyager; ils conroient le monde pour s'inféruire. & souvent ils finissoient par aller vivre dans les déserts. Suivant Kao-tse-chuen, Hoenig-sou-mi, le philosophe Lao-tse, qui étoit vontemporain d'Amechanis, vogagen beaucoup, & vint vister les Sages mi elemeuroient dans le Ta-ssin. Ce nom est celui des pays qui sont strués à l'occident de la mer Caspienne, comme la Syrie, l'Egypto, Szc. Il fut donc à portée de converser avec les philosophes Greca-

p.8. - . .

On a fouvent cité-cette parole de Confucius: Si faing yeau chime gin; c'est-à-dire, dans l'Occident est le Sage, ou som les Suger. :Quelquer-uns de nos Millionanires ont cru que c'étoit une

prophétic qui avoit repport à Jesus-Christ. En examinant ainst les saisons qui paroissent anoir existé alors entre la Chine & l'Orcident, est paroles semblent n'avoir rapport qu'au grand nombre de Philosophes qui steurissoient dans ce temps, soit en Grèce, soit en Egypte & en Syrie, où se rendoient ceux de la Grèce. A l'occasion de quelques ouverges chinois, on verra plus bas, qu'à bien des égards les philosophes de la Chine panoissent avoir empranté des Egyptiens la méthode de raisonner, & plusieurs points des dostrine. J'en ai déjà fourni quelques preuves à l'occasion de ll'hime.

Dans le x.º siècle de l'ère Chrétienne, l'étude de la Philosophie reprit de nouvelles forces à la Chine, on étudia davantage, & l'on consmenta les Anciens; mais l'esprit de système s'empara des Chinois, & à sorce de vouloir tout approsondir, ce qui étoit contraire à la méthode de Consucius, qui ne vouloit pas qu'on remontat jusqu'à la connoissance de certaines choses, on tomba dans une multitude d'erreurs; c'est pour cela qu'il faut bien distinguer les anciens Philosophes d'avec les modernes. Mais en voilà asser sur cette matière, & je reviens à mon sujet.

4.º La quatrième & dernière classe est celle qu'ils appellent Tois ou Mélanges: elle renserme tous les livres qui ont rapport à la Poisse, à l'Éloquence, les chansons, les romans, les pièces tragiques & comiques; en général, les Chinois n'ont négligé aucune des parties relatives à ce genre de Littérature, & ils ont des modèles qu'ils s'efforcent d'imiter.

Des Mélanges.

# Des Historiens & de l'étude de l'Histoire à la Chine, dans les temps anciens.

Le R. du Halde & M. Fréret ont déjà parlé de l'Histoire Chinoise; mais le premier en dit peu de chose; le second, rempli des préjugés des Missionnaires en faveur des antiquités de la Chine, manque quelquesois d'exactitude, & s'égare en rédigeant les extraits eu mémoires qui lui étoient envoyés: ses dissertations cependant contiennent des détails curieux & intéressans sur la Chine, mais il n'a parlé que de quelques historieus. Je me propose un plan

plus étendu. & je l'exécuterai ayant sous les yeux les historiens mêmes de la nation, auxquels je joins un écrivain Chinois nommé Ma-tuon-lin, qui me sert de guide. Il n'est peut-être pas inutile de donner d'abord une idée de son ouvrage, qui mérite d'être connu: cette courte notice nous préviendra déjà en faveur des

travaux littéraires entrepris par les Chinois.

Ma-tuon-lin (f), qui intitula son livre Ven-hien-tong-kao, le présenta pour la première fois l'an 1314 de J. C. à Ging-tsong. empereur de la dynastie des Mogols: ce grand ouvrage, qui est à la Bibliothèque du Roi, est divisé en trois cents quarante-huit kiuen ou livres; ce mot de kiuen signifie proprement volvere, rouler, & répond à celui de volumen. Ces trois cents guarante-huit livres traitent de vingt-quatre sujets différens, qui sont comme autant de parties de l'ouvrage, dans lesquelles l'auteur rapporte tout ce qui concerne les droits, les impôts, les dénombremens des peuples. les charges & offices, les colléges, les édifices publics destinés à la religion, les cérémonies, la milice de l'empire, les loix, l'histoire littéraire, les généalogies impériales, les Princes tributaires, les phénomènes de toute espèce, la Géographie tant ancienne que moderne, & l'Histoire étrangère; chacune de ces parties est accompagnée de préfaces & de préliminaires, dans lesquels l'auteur donne une idée du sujet qu'il va traiter. M. Fréret s'est donc trompé sur Mêm. de l'A- cet ouvrage, en ne l'annonçant que comme une histoire de la littérature chinoise; les Sciences n'en sont qu'une vingt-quatrième partie. C'est cet ouvrage que j'ai suivi en partie dans ce que je vais dire de l'histoire & des historiens Chinois.

cad. some XV, p. 508.

> - Dès la plus haute antiquité, les Chinois prétendent s'être occupés avec le plus grand soin, de l'étude & de la composition de leur histoire. L'Empereur & les Princes tributaires avoient chacun leurs historiens publics; ainsi la rédaction de l'histoire n'étoit point

(f) Il mourut l'an 1322, après la destruction des Song, qui régnoient avant les Mogols: Ma-tuon-lin s'étoit çaché, & s'occupoit de son travail dans sa retraite; des Commissaires Impériaux le découvrirent & le présentèrent à l'empereur Ging-tsong. Le père de Ma-tuon-lin avoit été ministre. d'État sous les Song. Il a laissé plusieurs ouvrages; celui dont il s'agit a été imprimé l'an 1525. Son titre lignific proprement Recherche exacte des anciens monumens.

abandonnée

abandonnée à toutes sortes de personnes. Ma-tuon-lin dit que sous les deux premières dynasties, celle de Hia & celle de Chang, il Liv. cxc1; y avoit deux historiens; celui de la gauche, T/o-su (g), qui étoit p. 1. chargé d'écrire les paroles des princes; & celui de la droite. Yeou - su, qui écrivoit leurs actions. Sous la troissème dynastie. appelée Tcheou, on en établit quatre; le Tai-su ou le grand Historien, le Siao-su ou le petit Historien; le Noui-su, l'Historien de l'intérieur; & le Vai-su, l'Historien de l'extérieur.

Comme la Chine étoit alors divisée en plusieurs petits royaumes. tous les Souverains de ces États avoient à cet égard imité l'exemple de l'Empereur : ces historiens apportoient un soin extraordinaire pour ne rien mettre que de vrai dans leurs écrits, auffi jouissoient-ils de la plus grande considération auprès des Princes. Ils faisoient en leur présence la lecture des anciennes annales, afin que l'exemple des Princes vertueux servît à rectifier la conduite de celui qui régnoit. Plusieurs de ces historiens ont mieux aimé souffrir la mort, que de manquer à la vérité, & de ne pas transcrire dans les annales. Les défauts du Souverain. Le Grand-historien étoit un des principaux Officiers de l'empire; il alloit de pair avec le premier Ministre de l'État, & avec celui qui présidoit aux rites sacrés, qui étoit comme le Grand-prêtre; quelquesois il réunissoit ces deux fonctions de Grand-prêtre & d'Historien. On voit dans le Chou-king, à l'installation de Kang-vang, que le Grand-ming. historien est chargé de lui remettre le testament de l'Empereur mort, & c'est en le lui remettant qu'il dit ces paroles: « Notre grand Maître appuyé sur la petite table faite de pierres précieuses, a « déclaré ses dernières volontés & donné ses ordres. Il vous enjoint « de suivre les instructions de vos ancêtres, d'avoir grand soin de « l'empire qu'il vous laisse, d'observer les grandes règles, de maintenir « la paix & les bonnes mœurs parmi vos sujets, de suivre les ma-« ximes des empereurs Ven-vang & Vou-vang, & de publier leurs « grandes actions. »

L'histoire étoit faite alors, moins pour donner la connoissance des temps & des règnes, que pour instruire par des exemples.

(g) On prononce aussi che, & l'on dit par conséquent Tso-che, Yeon-

Tome XXXVI.

Cc

Chap. Kou-

ceux qui étoient à la tête du gouvernement. On y trouvoit la condamnation des mauvais Princes, & l'éloge de ceux qui s'étoient distingués par leurs vertus: c'est pour cela que le Chou-king parle beaucoup d'Yao, de Chum, d'Yu, de Tching-tang, de Ven-vang. de Vou-vang & de quelques autres, & que plusieurs n'y sont pas même nommés. L'histoire étoit sous ce point de vue, un ouvrage de morale & de préceptes : le Grand-historien étoit comme chargé d'inspirer au Prince, par les lectures des annales qu'il lui faisoit, les principes d'un bon gouvernement. « Quels hommes, dit un phi-Du Halde, posophe Chinois, nommé Yu-tsing, dans un discours contre les » augures & contre les historiens qui les rassemblent; quels hommes » que nos anciens Rois! Leurs paroles étoient autant de maximes propres à servir de loix à tout l'Univers, leurs actions autant » d'exemples propres à servir de modèle à tous les siècles : cependant » tout sages & tout vertueux qu'étoient ces grands hommes, ils se » défioient encore d'eux-mêmes; ils craignoient de se relâcher & de » s'oublier. Pour se tenir en haleine, ou pour être redressés en cas » de besoin, parmi les Officiers de leur suite, ils en avoient dont » l'emploi étoit de remarquer leurs paroles & leurs actions, d'en » porter un jugement équitable, & de les faire passer aux siècles " futurs. Telle étoit, dans la première institution, la fonction prin-» cipale des historiens: tenir un registre des mois & des jours, pour » avertir à temps des cérémonies réglées, n'étoit que l'accessoire de Chap. Liu-hing. cet emploi ». Aussi dans le Chou-king, l'histoire y est-elle appelée les anciens documens: telle a été la manière de penser des plus anciennes nations du monde, au sujet de l'histoire. Dans la suite. on perdit de vue cette manière d'instruire; on s'attacha davantage aux dates chronologiques, & l'on institua des ères. Auparavant on ne les avoit point imaginées, parce qu'elles ne sont d'aucune utilité pour former les hommes; on le contentoit, tout au plus, d'indiquer les années d'un règne, & chaque règne étoit une nou-

Nous retrouvons dans cette conduite des anciens Chinois, toute celle des Égyptiens. On sait que chez eux les Prêtres étoient les dépositaires de toutes les sciences & des rites sacrés; eux seuls Lib.1,p.73. savoient lire. Diodore de Sicile dit que les Égyptiens suivoient

le métier de leurs pères, qu'ils n'apprenoient pas tous à lire, & que cela n'étoit permis qu'à ceux qui étoient destinés aux sciences: ainsi les sciences étoient en quelque façon concentrées dans des familles particulières, qui étoient de race sacerdotale. Il y a beaucoup d'apparence que les anciens Chinois ne s'occupoient pas davantage des sciences. & qu'elles n'étoient cultivées que par un petit nombre d'hommes, qui en conséquence jouissoient de la plus haute considération: c'étoit parmi eux que l'on choisissoit ceux qui devoient écrire l'histoire.

Nous voyons dans Josèphe, que de tout temps les Égyptiens Com. Appion; faisoient transcrire avec soin dans des registres publics tout ce qui p. 1084. arrivoit. Strabon nous apprend que les prêtres de l'Égypte ras-Lib. xv11, sembloient tout ce qu'ils pouvoient apprendre, pour l'insérer dans propose leurs livres sacrés; & Hérodote, qu'ils tenoient un compte exact des années. On voit encore dans cet historien, que les Egyptiens L.11, p. 146. parloient peu des Princes qui n'avoient rien fait.

Indépendamment de cette attention commune aux deux peuples. nous apprenons de Diodore, qu'un écrivain sacré faisoit tous les Lib. 1, p. 644 jours au roi d'Égypte, une lecture, qui contenoit le récit de quelques actions ou de quelques maximes, afin que le Prince apprît à gouverner. Plus bas, il ajoute que c'étoit la fonction ordinaire 16id. p. 66, de ces Prêtres, de prendre dans les livres sacrés, des traits de cette espèce, pour servir d'exemple aux Rois: cette fonction étoit aussi celle du Grand-historien à la Chine, & l'on s'y proposoit le même but.

La vérité étoit en Égypte, comme à la Chine, le premier devoir d'un historien; il ne devoit point se laisser corrompre. Les Chinois s'exposoient à tout le ressentiment d'un Prince, à la mort même, plutôt que de lui communiquer, s'il le vouloit exiger, ces écrits, qui devoient être tenus secrets pendant sa vie, & que de s'écarter de la vérité. En Égypte, dit Diodore, on coupoit la Lib.1, p. 71 main aux écrivains qui avoient supposé ou inséré dans les actes publics, de fausses pièces, ou qui en avoient supprimé de véritables. La sévérité à cet égard étoit d'autant plus nécessaire en Egypte, que l'estime & le respect que l'on devoit avoir pour le Prince après sa mort, dépendoient de la vérité de ces annales. On sait

qu'on y jugeoit tous les hommes & même les Souverains quand ils étoient morts. Vraisemblablement on avoit recours dans cette occasion à ces registres publics; ainsi ils ne devoient pas être altérés. Les Chinois ont été également sévères à l'égard de leurs Princes dans les jugemens qu'ils en ont portés; ils ont même conservé l'usage Egyptien de juger en forme les hommes après leur mort. Dans les cérémonies funéraires, on écrit sur une pièce d'étoffe l'éloge du défunt, s'il le mérite, & le plus considérable des assissans y met le sceau par une marque particulière; alors le défunt est admis à rester avec ses ancêtres & dans sa famille: cette cérémonie est une espèce de jugement, semblable à celui des Égyptiens. qui conservoient dans leurs familles les corps embaumés de leurs parens, au lieu desquels les Chinois conservent des tablettes. A la Chine, le Grand-historien étoit comme le juge & le censeur de la conduite des Empereurs, & il ne devoit jamais cacher la vérité. Les Égyptiens en usoient de même. Hérodote raconte que Darius voulant faire poser sa statue devant le temple de Vulcain. & la faire précéder celle de Sésostris, le prêtre Égyptien ne voulut jamais le permettre, non par religion ni par attachement à un Prince de son pays, mais uniquement par une suite de la comparaison qu'il avoit faite des mérites & de la vertu de l'un & de l'autre. Sélostris lui avoit paru supérieur à cet égard, & Darius lui sut gré de sa fermeté. On avoit chez l'un & l'autre peuple, le même respect pour les

annales & pour tout ce qui avoit rapport aux sciences. En Egypte, ces livres sacrés étoient conservés dans les temples & dans des archives secrettes; à la Chine, ils faisoient partie du trésor de Lib. 1, p. 45. l'empire. Diodore nous apprend qu'on avoit déposé dans le tombeau d'Osymandias, un recueil de livres que l'on appeloit le remède de l'ame; de même à la Chine, aux funérailles de Tching-vang. on pose à côté de ce Prince une sphère céleste appelée tien-kievu. le ho-tou, ancien monument, qui étoit comme l'origine de l'écriture chinoise & des livres appelés les grands documens, expression qui dans le style figuré de ces Orientaux, se rapporte assez à celle des Chap. Liu-hing. Egyptiens, le remêde de l'ame. On voit par le Chou-king, que les Chinois appeloient leur ancienne histoire les anciens documens?

ces dénominations conviennent à l'histoire, qui par les exemples qu'elle fournit aux hommes, doit servir à les corriger. Les livres historiques étoient donc portés aux funérailles des Rois en Égypte comme à la Chine.

Je ne puis me dispenser de m'arrêter un moment sur la sphère dont il est fait mention dans le même texte du Chou-king. Diodore de Sicile nous apprend qu'il y avoit dans le tombeau d'Osymandias. un cercle d'or, d'une coudée de largeur, & qui en avoit trois cents soixante-cing de circuit: chaque coudée répondoit à un jour de l'année; on y avoit marqué le lever & le coucher des astres, avec tous les signes astrologiques que la superstition des Égyptiens y avoit attachés. On sait combien les Égyptiens étoient superstitieux: ils avoient, suivant Hérodote, inventé plus de présages & de prodiges que tous les autres hommes; tout ce qui arrivoit d'extraordinaire, étoit écrit, & l'on observoit exactement les évènemens qui venoient ensuite, afin de juger par-là, dans une pareille circonstance, ce qui devoit arriver. De même les Chinois avoient fait un art de la divination, & s'en occupoient singulièrement. Dans les temps anciens, il y en avoit de deux sortes; l'une autorisée par les loix & par la religion; l'autre qui étoit défendue, parce qu'elle tendoit à la corruption des mœurs. Ils ont même conservé l'usage d'écrire tout ce qui arrive d'extraordinaire dans la Nature: & quoiqu'ils soient persuadés que les éclipses sont fort naturelles, ils ne laissent pas de s'en servir comme d'un évènement propre à engager le Prince à se corriger.

D'après ce que je viens de rapporter, on ne sauroit s'empêcher de reconnoître entre les deux nations, des traits singuliers de ressemblance dans ce qui concerne les historiens & l'état de l'histoire: l'un paroît avoir imité l'autre; & si nous y joignons quelques points de doctrine que j'ai exposés plus haut, les Chinois paroîtront tenir toutes leurs sciences des Égyptiens. C'est en réunissant ainsi des traits de toute espèce, que l'on peut parvenir à établir un pareil

fentiment.

Perte des Monumens historiques.

Tous les soins pris en Égypte pour écrire & pour conserver

communiquoit peu aux étrangers, parce que ceux qui s'en réservoient la connoissance, étoient en petit nombre, & plus encore parce que la nation a été entièrement détruite, d'abord par les Perses, ensuite par les Grecs, & ensin par les Romains. Quelques fragmens conservés par les Grecs, sont parvenus jusqu'à nous: mais pourquoi les Chinois, si l'on suppose qu'ils sont aussi anciens qu'ils le prétendent, qui, dit-on, ont toujours conservé leurs loix. leurs usages, la forme de leur gouvernement, en un mot qui ont toujours existé tels qu'ils sont, depuis la fondation de l'empire: pourquoi n'ont-ils presque rien conservé de leur ancienne histoire? Il devoit se trouver chez eux un grand nombre de livres historiques. puisque chaque petit royaume avoit, comme l'empire, ses historiens publics. Si l'histoire de quelques - uns a pu se perdre, celle de l'empire devoit au moins être conservée. Les Chinois attribuent cette perte, 1.º aux guerres civiles qui arrivèrent sur la fin de la troisième dynastie. Alors l'empire, qui étoit partagé depuis long-Ma-mon-lin, temps en un grand nombre de petits Souverains, se trouva exposé à des guerres presque continuelles, pendant lesquelles on perdit de vue ces établissemens utiles, & on négligea d'écrire l'histoire. Il y avoit cependant à la cour de ces petits Souverains beaucoup de Lettrés, qui devoient au moins conserver les anciens monumens, d'autant plus que dans ces petits royaumes on se conduisoit toujours dans le gouvernement selon les anciens usages. Il ne reste aucun monument des deux premières dynasties; & la partie la mieux, connue de toute l'ancienne histoire, est celle de la troisième, & plus encore celle de tous ces troubles. Les monumens qui nous restent, n'ont même été faits, pour ainsi dire, que dans ce temps; ainsi les guerres civiles ne causèrent pas autant de dommages qu'on le prétend.

2.º On allègue encore, & avec plus de raison, l'incendie des livres ordonné l'an 213 avant J. C. par l'empereur Chi-hoang-ti. Jusqu'alors les Chinois avoient vécu sous une espèce de gouvernement féodal; l'Empereur avoit son domaine particulier, & les différentes provinces de l'empire étoient occupées par de petits Souverains, qui les tenoient par héritage de leurs ancêtres; ceux-ci

étoient obligés de rendre certains hommages à l'Empereur; du reste ils étoient libres & indépendans; ils faisoient à leur gré la paix ou la guerre à leurs voisins, quelquefois même à l'Empereur. Des loix communes réunissoient ce corps, mais chacun de ces poyaumes avoit quelques loix & quelques usages qui lui étoient particuliers. Les Chinois étoient attachés à cette forme de gouvernement. Il paroît que c'étoit celui de l'Égypte; la multitude des dynasties conservées par Manethon, nous porte à le croire. Les unes régnoient à Tanis; d'autres à Memphis, à Diospolis, &c. & cependant Hérodote, Diodore, ne parlent que d'un roi d'Égypte. Chi-hoang-ti en parvenant à l'empire de la Chine, voulut détruire ce corps, qui alors ne laissoit presque aucun pouvoir à l'Empereur. Il falloit, pour réuffir, changer la forme du gouvernement, abolir les loix & les anciens usages, en faire perdre même la connoissance. d'autant plus que les Lettrés, qui s'y opposoient de toutes leurs forces, citoient perpétuellement les exemples des ancêtres, pris dans les monumens publics; ce qui prouve qu'il devoit en exister quelques-uns, & que les guerres civiles précédentes ne les avoient pas détruits, autrement l'ordre de brûler les livres eût été inutile. En faisant jeter au feu cette espèce de livres, on enlevoit à ces Lettrés le moyen de critiquer la conduite de l'Empereur & de blâmer la forme de gouvernement qu'il vouloit introduire. « Il n'y a que les Lettrés, dit Li-su dans le mémoire présenté à l'Empereur pour obtenir cet ordre, qui blâment votre gouvernement, « & qui ont toujours dans la bouche les règles des anciens; ils « excitent le peuple à la révolte, en condamnant toutes les loix que « vous publiez ». Pour parvenir à les arrêter, Li-su, qui étoit Lettré lui - même, mais attaché à l'Empereur, veut qu'on oblige ces Lettrés à ne se servir que des nouveaux caractères qu'il venoit d'inventer; que l'on supprime les anciens; qu'on brûle les livres Chou-king, Chi-king & plusieurs autres qui traitoient de l'histoire. qu'il jugeoit ne devoir pas être entre les mains de tout le monde. & dans lesquels on pouvoit découvrir des traces de l'ancien gouvernement: il en exceptoit ceux de médecine, d'astronomie, d'astrologie, de divination, & ceux qui contenoient l'histoire de la dynastie de Tin, qui étoit alors la famille impériale; ainsi cette

611, p. 39.

persécution n'avoit pas pour objet d'abolir l'étude de toutes ses sciences, mais seulement certains livres d'histoire & de morale, qui étoient contraires au gouvernement présent & à la réforme qu'on vouloit faire. En conséquence, l'an 2 1 3 avant J. C. il fut ordonné Kang-mo, de brûler tous ces livres, & défendu, sous peine de mort, d'en conserver chez soi, & même d'en parler. On ne pouvoit plus avoir que ceux qui étoient écrits dans les nouveaux caractères. Plus de quatre cents Lettrés périrent dans cette persécution, & furent brûlés avec leurs livres : ces Lettrés s'étoient retirés dans les montagnes pour y cacher leurs livres & fauver leur vie. Plusieurs familles, qui avoient recélé des livres, furent entièrement exterminées. L'Empereur exila son propre fils, qui avoit voulu sui faire quelques représentations. Voilà où conduisit l'esprit de réforme que Li-su inspira à son Maître. L'étude de l'antiquité, des loix & de la morale, lui paroissoit une étude stérile, qui ne servoit qu'à entretenir une foule de gens dans l'oissveté & dans l'esprit de révolte. « Cette étude, disoit-il, étoit bonne dans le temps que » l'empire étoit divisé en plusieurs petits États, mais se trouvant à » présent réuni sous un seul Prince & sous les mêmes loix, on ne » doit s'occuper que des sciences utiles, & sur-tout de l'agriculture. le fondement & la source du bonheur de l'empire ». C'est par-là que la Chine se trouva plongée dans la barbarie & l'ignorance: il fallut faire dans la suite de grands efforts pour en sortir, & on , regrette encore les monumens que l'on n'a pu recouvrer que trèsimparfaitement. Sous le gouvernement de Chi-hoang-ti, on fit . tout brûler; & sous le gouvernement des Han, qui suivit immédiatement, le plus petit fragment antique étoit un trésor.

Cet ordre dut causer la perte de beaucoup de ces sivres; on fit mourir plusieurs Savans qui ne voulurent pas obéir, mais leur résistance dut auffi en sauver plusieurs; on les cachoit dans les tombeaux ou dans d'autres endroits: cependant il faut observer que l'Empereur n'avoit pas encore soumis tous les petits royaumes; que dans ceux qu'il venoit de soumettre, sa puissance n'étoit pas encore solidement établie; qu'il mourut peu de temps après; & que son successeur, qui régna peu, sut déponillé du trône l'an 206 avant J. C, huit ans après l'édit de Chi-hoang-ti; par conséquent

tet édit ne put être pleinement exécuté. En effet, les nouveaux caractères de Li-su ne furent point adoptés; ainsi il dut échapper beaucoup de livres. Il est vrai que les annales publiques n'étoient pas entre les mains de tout le monde, parce que le peuple ne s'occupoit point des sciences, & par-là il sut plus aisé de les détruire.

Quoi qu'il en soit de cet évènement, que l'on a peut-être exagéré, la conservation des annales de la dynastie régnante devoit fournir de grandes connoissances sur l'ancienne histoire de la Chine. puisque cette dynastie remontoit presque à l'établissement de la dynastie des Tcheou. Le premier roi de Tcin commença à régner l'an 897 avant J. C. & ses ancêtres remontent plus haut : cependant cette histoire des Tein est tout aussi incomplette, aussi désectueuse & aussi incertaine que celle du reste de l'empire. Quelle peut être la raison de cette stérilité de monumens dans une nation qui prétend s'être toujours attachée à écrire son histoire, & avoir toujours conservé ses loix & ses usages? Tous les ouvrages qui nous restent. ne sont que du temps de la troisième dynastie, appelée Tcheou, & du temps de Confucius, ou après ce Philosophe; il n'en existe aucun des deux premières dynasties, qui avoient cependant, à ce que l'on dit, leurs historiens. On seroit tenté de croire que tout ce que les Chinois rapportent de ces temps anciens, ils ne le disent que par tradition & par souvenir de ce qui se pratiquoit en Egypte: ils n'ont rien d'exact sur ces deux premières dynasties; on peut même dire qu'ils n'en ont que des notions confuses. Le Chou-king que nous avons, n'est qu'un abrégé fait par Confucius, à la vérité d'après les anciennes annales du pays; mais il ne nous les représente pas telles qu'elles étoient, & cet extrait ne peut avoir l'autorité d'un ouvrage original, d'autant plus qu'on ne peut le regarder comme une histoire suivie: cependant ce Chou-king est toujours un morceau précieux, parce que du temps de Confucius on devoit avoir sur l'antiquité, des connoissances & des traditions, peut-être même quelques mémoires qui se sont perdus dans la suite.

Tome XXXVI.

D d

Rétablissement des Lettres & Recherches des anciens Monumens historiques.

I. Après la mort de Chi-hoang-ti, la dynastie des Tein ne tarda pas à être dépouillée de l'empire: celle des Han lui succéda l'an 207 avant J. C. Les troubles & les guerres civiles dont la Chine fut alors agitée, ne permirent pas que l'on s'occupât des Lettres ni de l'Histoire. Les choses restèrent en cet état jusqu'au. règne de Venti, cent soixante-seize ans avant J. C. trente-sept ans après l'incendie des livres. Pendant le règne de ce Prince, on avoit Matuon-lin, fait copier un Chou-king, qu'un Lettré, nommé Fou-seng, qui le favoit par cœur, répéta tout entier. On découvrit ensuite plusieurs, fivres sous le règne de Vou-ti, vers l'an 104 avant J. C. On trouva dans un vieux bâtiment, un ancien exemplaire du Chou-king, que l'on compara avec celui de Fou-feng; ces deux exemplaires différant peu l'un de l'autre, on fut assuré de l'authenticité de ce livre. Le même Prince, dans le dessein d'imiter l'exemple des Empereurs qui avoient précédé la dynastie des Tcin, rétablit la charge de Grand-historien, & donna à Su-ma-tan, qui en fut revêtu, le titre de Tai-su-kung. Su-ma-tan rassembla donc tout ce qu'il put découvrir d'anciens monumens historiques, mais il mourut avant que de pouvoir terminer son ouvrage. Son fils Su-ma-then; qui lui succéda dans la même charge, travailla sur ces mêmes. mémoires, & publia sous le règne de Vou-ti, vers l'an 97 avant J. C. l'ouvrage que nous connoissons sous le titre de Su-ki. Voilà te premier historien Chinois que nous ayons. Il eut, comme Hérodote, la réputation de menteur, quoique d'ailleurs son ouvrage fut estimé à cause du style & de l'ordre. Il contient à peu près. tout ce qui existe sur les antiquités Chinoises; & quoiqu'il commence à Hoang-ti, il ne remonte cependant pour la Chronologie. que vers l'an 841 avant J. C. Su-ma-tsien rapporte tout ce qu'il a pu savoir de l'histoire des trois premières dynasties, ce qui n'est pas d'une grande étendue, l'histoire des Tcin & celle du commencement des Han. L'ouvrage est divisé en cent trente livres. Dans la suite on y a fait plusieurs supplémens. L'époque de Su-ma-tsien, qui commence à Hoang-ti, est parmi les différentes

époques qui ont été proposées depuis sur l'antiquité de la nation, la troissème, parce que quelques-uns ont cru pouvoir remonter plus haut; mais ces époques ne sont qu'une suite de systèmes & d'inductions qui se détruisent les uns les autres, puisque Su-ma-ssient n'a cru pouvoir remonter avec certitude, que vers l'an 84 si avant J. C. en quoi on s'accorde assez généralement.

Tous les historiens postérieurs à Su-ma-tsien, ont écrit l'histoire authentique des dynasties suivantes: plusieurs cependant ont entrepris de travailler sur ces mêmes antiquités, mais sans avoir plus de secours; c'est-à-dire qu'ils n'ont pu consulter que le *Chou-king*; le Chi-pien ou Chi-pen, livre de généalogies, qui remonte fort haut, mais qui est très-court; le Chun-tsieon de Confucius, dont j'ai parlé; le commentaire de Tho-chi sur le même livre; le Chen-koue-tse ou l'Histoire des guerres civiles; le Koue-yu, & quelques autres moins authentiques. Tous ces ouvrages n'ont été faits que par Confucius ou après lui; aussi les Savans du temps des Han, eurent-ils beaucoup de peine pour arranger ces mémoires & pour en tirer une suite de chronologie: ceux qui vinrent après eux abrégèrent beaucoup la durée du temps qu'on avoit donné à l'empire, & proposèrent d'autres systèmes; c'est donc dans le siècle qui précéda l'ère Chrétienne, que l'on commença à rassembler les fragmens historiques & les anciennes traditions; on augmenta beaucoup celles-ci dans la suite. Les partisans des antiquités Chinoiles, qui promènent leur imagination dans les siècles obscurs des environs du déluge, auront bien de la peine à faire remonter la certitude de ces traditions jusqu'à cette époque.

On a découvert encore après les Han, quelques autres livres; tels sont une histoire des Tcheou ou de la troisième dynastie, une chronique intitulée Tsou-chou; mais ces ouvrages, quoiqu'anciens, ne jouissent pas à la Chine d'une certaine authenticité, parce qu'ils ne s'accordent pas pour la chronologie ni pour quelques détails, avec les idées reçues, ce qui ne doit pas nous empêcher d'en faire usage. J'aurai occasion dans la suite, de m'étendre sur ces deux ouvrages. Il y en a encore un troisième sur lequel les Chinois sont fort partagés; les uns le croient très-ancien, dans ce cas il seroit le plus ancien monument des Chinois; d'autres pensent que

Dd ij

San-fen.

l'exemplaire qui existe, est supposé. Il en est de ce livre chez les Chinois, comme parmi nous du fragment de Sanchoniaton, & il n'est guère plus étendu: cet ouvrage, qui pourroit être antérieur au Chou-king, est intitulé San-fen (h); quoique rare à la Chine, il est à la bibliothèque du Roi (i). Les Chinois disent qu'il y en a trois exemplaires dans le monde, qui sont cachés dans de hautes montagnes; que le meilleur exemplaire est dans celle de Gno-moei. qui peut passer pour fabuleule, en sorte qu'on les regarde comme perchis. To-chi (k), contemporain de Confucius, parle du San-fen & de plusieurs autres anciens livres, qui avoient été hûs par quelques Savans, & qui se sont perdus dans la suite: celui qui existe à présent à la Chine, n'a paru que sous les Han, après Pan-kou, c'est-à-dire après l'an 85 de J. C. en sorte que cet historien ne l'a pas connu: il a été trouvé dans la maison d'un particulier. Est-il le même que l'ancien San-fen dont Tso-chi parle, ou est-it supposé? les Chinois n'osent rien décider à cet égard. Suivant Kong-gan-koue, ce titre San-fen fignifie grande règle ou grande loi, Ta-tao. Il n'en existe que trois chapitres, qui contiennent une cosmogonie, l'histoire de Fo-hi auquel cet ouvrage donne le titre de Tien-hoang, celle de Chin-nong qui porte celui de Gin-hoang, & celle de Hoang-ti surnommé Ti-hoang; en sorte que suivant ce San-sen, Tien-hoang, Gin-hoang & Ti-hoang; que d'autres écrivains ont fait des Princes antérieurs à Fo-hi, ne seroient que Fo-hi, Chin-nong & Hoang-ti. L'histoire de ees trois Princes est précédée de maximes sur la conduite des Rois envers leurs sujets, & des sujets envers le Souverain. Cette morale, énoncée en peu de mots, est disposée de manière qu'elle se rapporte en même temps aux huit Koua & aux nombres de I'Y-king, & qu'elle est combinée avec la physique obscure de ce livre; elle n'est qu'un tissu d'énigmes & de symboles (1), que le vulgaire n'entend pas; tout y est allégorique & mystérieux : c'est ainsi que les Egyptiens débitoient leur doctrine & qu'ils la cachoient

(h) Ou Kou-fan-fon, c'est-à-direancien San-sen.

<sup>(</sup>i) Il est le premier volume de la gollection intitulée Han-goei-scong-chu.

<sup>(</sup>h) Le mêmo que Tjo-kieou-ming, dont j'ai parlé plus haut.

<sup>(1)</sup> Ce livre a été commenté, sous. les Fein, par Keng-hien.

aux péuples. Presque toutes les maximes de ce San-fen ne sont exprimées qu'avec trois caractères; par exemple, celui de Prince. celui de choses & celui de dragon signifient le Prince est le dragon ou le serpent des choses, pour dire que c'est le Prince qui change & convertit toutes choses, en bien ou en mal, par son bon ou son mauvais gouvernement. On reconnoît ici la forme & le style obscur des Égyptiens; de plus, l'idée est la même chez les deux peuples, car pour exprimer un Prince qui dominoit sur toutes Hor. Appoli choses, les Égyptiens représentaient un serpent.

J'ai dit plus haut que Kong - gan - koua traduisoit les deux caractères san-fen par grande doctrine; cette interprétation ne peut être qu'allégorique, le vrai sens des mots san-fen est la loi des trois (Empereurs): fen signifie aussi une élévation, alors ce seroit les trois élévations, ce qui pourroit être une traduction confuse de ces selæ ou colonnes, attribuées par les Égyptiens à Thot, d'après lesquelles Platon & Pythagore, suivant lamblique, avoient appris Vid. Jablonski toutes leurs sciences. Ces colonnes contenoient l'histoire de ce qui l.v. c. s. s'étoit passé & les principes des sciences: on dit encore qu'elles avoient été enfouies sous la terre, & Ammien-Marcellin les nomme pour cette raison syringes subterranei. On voit que toutes ces circonstances conviennent assez au livre San-fen, qui peut-être aura été imaginé anciennement d'après ces traditions. Il est divisé en trois parties; la première est intitulée Chan-fen, le feu des montagnes; toutes les maximes sont prises de la différente situation des montagnes au nombre de huit, relativement au huit kona de l'Y-king; les princes, les grands, les ministres, les élémens, les faisons, les astres, &c. sont les objets de comparaison; c'est après ces maximes que l'on donne l'origine du monde & l'histoire de

La seconde partie est le Ki-fen, ou fen de l'air; les maximes: encore au nombre de huit, sont prises du ciel, de la terre, du bois, du vent, du feu, de l'eau, des montagnes & des métaux. combinées avec les différens états de l'air & ses effets: on rapporte ensuite l'histoire de Chin-nong.

Enfin la troisième partie est le Hing-fen, ou le fen des figures. ou symboles; les maximes sont prises également des différens élémens, du ciel, de la terre, du in, du yang, &c. combinés les uns avec les autres, & l'on finit par la vie de Hoang-ti. Chacune de ces parties, combinées de huit avec huit, forment le nombre de soixante-quatre, qui est celui des koua de l'Y-king; ainsi il y a trois sois soixante-quatre maximes. Ces idées ont beaucoup de rapport à la doctrine des nombres, enseignée par Pythagore.

Quoi qu'il en soit, suivant le San-fen & quelques autres livres à Fo-hi seroit moins un empereur de la Chine qu'un Chef du genre humain. L'auteur du San-fen établit un cahos & un développement de toutes les parties de la matière; il suppose un esprit sans intelligence, dispersé dans toute cette matière : cet état étoit appelé hoen - tun ou le cahos, dont pluseurs ont fait dans la suite un empereur de la Chine; on le nomme encore Tai-chi ou la grande origine. Le San-fen dit que le nombre de ce Tai-chi est 1. & que 1 est le grand terme, qui est le père & la mère du ciel & de la terre; que l'esprit s'étant mis en mouvement, & ayant été comme épris d'amour, il créa les animaux & l'homme : cet esprit est nommé Tai-kou ou le très-ancien. Ce système est le même que celui qui est exposé dans le fragment de Sanchoniaton, où il est dit que l'esprit devenu amoureux de ses principes, il se fit une conjonction qui fut appelée l'amour; que cet esprit ne connoissoit pas fa propre production. (m)

Les Chinois ne s'accordent pas sur les générations qui précédèrent Fo-hi. Le San-sen est dissérent de tous ceux que j'ai vus, Ce sut Fo-hi qui apprit aux hommes à vivre en société. Du reste, ce livre ne donne aucune époque, & la Chronologie n'en peut tirer aucun avantage. Pour désigner l'année, il se sert d'une phrase bien singulière, & qui annonceroit son ancienneté: cette phrase est composée de ces trois mots, ye tçao mou, c'est-à-dire un changement des plantes et des arbres. Je n'ai vu cette expression dans aucun autre livre chinois. Les Orientaux, c'est-à-dire les

(in) M. Fréret a voulu parler de ce l'ivre (Méin. de l'Acad. t. XV, p. 533) il le nomme Fene-tiene, titre inconnu à la Chine. Il s'agit dans ce qu'il veut dire, du livre San-fen, & d'un second appelé Ou-sion. Il a pris une partie de

chacun de ces titres, dont il a fait un fivre qui n'existe pas. Le Ou-tien contenoit l'histoire de Chao-hao, de Tchuen-yo, &cc. jusqu'à la dynastie de Hig,

### DE LITTÉRATURE.

Hébreux, les Arabes, &c. ont employé la même idée, mais ils l'ont rendue par un seul mot; ainsi schanah signifie chez eux amus. & ce mot dérive de la racine schanah, changer, renouveler, parce que, disent les Grammairiens, le soleil revient au même point d'où il étoit parti: l'expression chinoise nous apprend au contraire que c'est du retour des feuilles & non de celui du soleil, que l'année a été ainsi nommée (n). En général, les Chinois regardent l'année comme une suite de temps nécessaire pour la maturité de tous les fruits & plantes.

L'historien Lo-pi a fait grand usage du livre San-fen; & Ma-tuon-lin, qui le cite, le met à la suite du Chou-king. J'ai cru devoir 'm'étendre un peu sur ce livre singulier, & je reviens aux écrivains qui après Su-ma-tcien ont continué l'histoire de la Chine, ou ont recherché les antiquités Chinoises, en profitant de ces

anciens livres que l'on découvroit de temps en temps.

Le second est Pan-kou, qui a composé l'histoire de la première branche des Han: c'est pourquoi son ouvrage est intitulé Han-chou: chou. c'est un supplément à ce que Su-ma-tcien avoit omis, & une continuation de son ouvrage. Pan-kou vivoit vers l'an 8 9 de J. C. Lexes, per se Il examina de nouveau tous les mémoires historiques anciens, & proposa un système de Chronologie qui donnoit plus de durée à l'empire Chinois. Dans ce commencement du rétablissement des Lettres. les Savans ne savoient trop quel parti prendre sur l'ancienne histoire. Il est nécessaire d'observer ici que pendant le règne des Han, les Chinois qui avoient fait de grandes conquêtes dans la Tartarie, jusqu'à la mer Caspienne, avoient eu occasion de connoître les Romains & plusieurs nations voismes: peut-être ces communications influèrent-elles sur ces systèmes de chronologie & d'antiquité que plusieurs écrivains proposèrent alors. Le P. Gaubil soupçonne en Objerv. astron.

Tcien-hane

(n) La dénomination de l'année 1 ne se trouve dans aucun autre livre, zinsi exprimée par une phrase; on se sert par-tout d'un seul caractère. Avant le règne des Hia, c'est-à-dire sous Yao & Chun, on employoit un caractère que l'on prononce Tcai, qui signifie conninencement, perficere, complere. Sous | du caractère Mien.

les Hia, on s'est servi du caractère Soui, nom que l'on donne encore à la planète de Jupiter, & qui désigne de plus un astre d'une influence maligne. Sous la dynastie suivante, on a employé le caractère Su, qui désigne un sacrifice. Enfin, depuis les Tcheou, on le sort

effet que quelques-uns de ceux que Pan-kou rejetoit, avoient pris leurs idées de chronologie d'après le texte hébreu, qui avoit été porté à la Chine par les Juiss. J'ajoute qu'il est plus que vraisemblable que les Chinois ont connu les antiquités & quelques monumens des différens peuples Occidentaux, & qu'ils les ont suivis en arrangeant leur propre histoire; ils paroissent même en avoir copié les fables. C'est, sans le savoir, sur ces additions faites alors à l'histoire Chinoise, que pose le système de ceux de nos critiques. qui, comme Schukfort, croient trouver les Patriarches dans les premiers empereurs de la Chine. Il me semble qu'il faudroit écarter ces traditions modernes, pour ne suivre que celles qui sont conservées dans les plus anciens monumens de la nation. Ouoi qu'il en soit. Pan-kou ne put achever entièrement son ouvrage: Matuon lin, & après sa mort, ce sut sa sœur, nommée Tchao, qui le continua,

Lexel, p. 13. & qui le publia par l'ordre de l'empereur Tchang-ti : ce Prince, cessa de régner l'an 88 de J. C. L'histoire particulière de ces premiers Han, contient tout ce qui est arrivé pendant deux cents trente-neuf ans.

Id. ibid. p. 17. chou,

Fan-hoa, qui vivoit dans le y.º siècle, a écrit en particulier celle de la seconde branche de cette dynastie des Han.

Sous les Tang, dans le VII. fiècle, plusieurs Savans y ont fait des notes, & ont revu cet ouvrage, qui n'étoit pas complet. On avoit fait avant Fan-hoa quelques histoires de ces Han; mais elles ne furent pas miles au rang de cette suite d'historiens authentiques qui forment une collection que l'on appelle les vingt-un historiens,

Ma-tuon-lin.

chou,

Sous les Tcin, dans le 111. fiècle, Tchin-cheou composa l'histoire Lexel, p. 19. de la troisième branche des Han, à laquelle il joignit celle des dynasties de Goei & de Ou. L'empire étoit alors partagé en trois parties, qui avoient chacune un Empereur. Tchin-cheou intitula San-koue-chi. son ouvrage San-koue-chi, histoire des trois royaumes; mais on fut Ma-won-lin, peu content de cet ouvrage, qui est en soixante-cinq livres; c'est Lexel, p. 21. pourquoi, dans la suite, Siao-tchang sit une nouvelle histoire en So beou-han- quarante livres, qu'il intitula supplément à l'histoire des seconds Han; On reprochoit à Tchin-cheou, d'avoir donné le titre d'Empereur aux princes de Goci, pendant qu'il appartenoit à la troisième branche des Han, nommée Cho. Je remarquerai en passant, que M. Fréret ſe

Le trompe, lorsqu'il dit que ces Goei sont des Tartares Topa; il Men. de l'Ales confond avec d'autres Goei qui sont venus après, & qui étoient prop. véritablement Tartares: ceux - ci sont Chinois. Il n'est pas plus exact dans ce qu'il dit du San-koue ou des trois royaumes que je viens d'indiquer; il supprime la dernière branche, au lieu de laquelle il met les Tchin: en général il est difficile d'entendre tout ce qu'il dit de ces historiens des Han, tant il a confondu ces dissérentes Bid. p. 50 Ft. branches & leurs historiens.

Jusqu'ici l'histoire authentique de la Chine n'avoit été composée que par une seule personne; ce qui prouve qu'on n'y a pas toujours apporté la même attention, & qu'elle ne se faisoit pas alors avec autant de précaution qu'aujourd'hui. Sous la dynastie des Tang. vers l'an 627, plusieurs écrivains en furent chargés, pour travailler Ma-tuon-lini de concert. Pendant le règne de cette dynastie, qui fut une des plus célèbres de la Chine, les Sciences furent cultivées avec beaucoup plus de succès qu'auparavant, & le commerce que les Chinois avoient alors avec les peuples qui sont à l'occident de la Chine, tels que les Arabes & les Grecs, ne nuisit pas à ce progrès: l'Aftronomie sur-tout y gagna beaucoup: c'est ainsi que les Chinois ont toujours eu l'adresse de profiter de leur communication avec les étrangers, quoiqu'ils paroissent ne devoir qu'à eux seuls toutes

leurs connoissances; cette réflexion doit s'appliquer également aux temps anciens, & faire naître des foupçons, lorsque nous aperceyons

quelques traits de ressemblance ou quelque apparence de communication avec d'autres peuples.

L'histoire des Tcin, qui a donné lieu à cette réflexion, a été faite sous les Tang, par plusieurs Savans, dont le Chef portoit le nom de Fang-kiao: cet ouvrage, qui est en cent trente livres, comprend l'histoire des *Tein* occidentaux qui ont régné pendant cinquante-quatre ans, celle des Tcin orientaux pendant cent deux ans, & celle de seize petites dynasties qui s'étoient établies en différentes provinces. L'histoire de la dynastie des Song sut faite sous les Tcy, vers l'an 490, par Tchin-yo, en cent livres; celle des Tcy méridionaux en cinquanteneuf livres, a été composée par Siao-tsu-hien & par d'autres, qui vivoient sous les Leang, dans le vi. siècle. M. Fréret réunit mal-à- Nan-icy-chou, propos ces trois ouvrages en un seul, dont il fait auteur Chin-yo.

Tome XXXVI.

217

Tcin-chom,

Song-chou. Ma-tuon lin, Ibid. p. 3

Leang-chou.

Ma-tuon-lin,

l. cxcII. p. 6

chou - ki.

Pendant le règne de la dynastie des Tang, dans le vn. 6 sècle? Tching chou. Tiao-su-lien fit l'histoire de la dynastie des Leang en cinquante-six livres. & celle de la dynastie des Tchin en trente-six livres.

> Sur la fin de la dynastie des Tcin, vers l'an 410 de J. C. la Chine avoit été divilée en deux empires; l'un étoit situé dans le Midi, qui étoit véritablement l'empire Chinois, c'est celui dont je viens d'indiquer les différentes dynasties, & de faire connoître les historiens; l'autre contenoit les provinces du nord & étoit soumis aux Tartares Goei. Sous une autre dynastie nommée Tcv du nord, dans le vi. c siècle. Goei-cheou composa l'histoire de ces Tartares Goei en cent trente livres; il l'intitula histoire des seconds Goei. afin de distinguer ces derniers d'une autre dynastie qui avoit porté le même nom, & qui régnoit à la Chine dans le 111.º fiècle. Une partie de cet ouvrage a été perdue; ce qui en reste, a été rédigé en un livre par Goei-tan, qui l'intitula Heou-goei-chou-ki. On & encore perdu un autre ouvrage sur la même dynastie, sait sous les Tang par Tchang-tai-so; il n'en reste que deux sivres, qui sont intitulés Heou-goei-chou-rien-ven-chi, qui ont rapport à l'Astronomie de ces Goei.

Pe-tci-chou.

Sous la dynastie des Tang, vers l'an 627, Li-pe-90 fit est Tcheou-chou, cinquante livres l'histoire des Tcy du Nord; Ling-kua-te sit en autant de livres celle d'une autre petite dynastie nommée Tcheou; enfin plusieurs Savans, dont Goei-tching étoit le Chef, composèrent en quatre-vingt-cinq livres celle des Soui, ce qui termine l'histoire de toutes les dynasties impériales qui depuis les Tein ont régné soit dans le Nord soit dans le Midi: mais on vient de voir combienl'histoire du Nord étoit imparfaite, puisque celle des Tartares Goei, qui avoient régné pendant cent cinquante-fix ans, étoit perdue; c'est pourquoi, dans le VIL siècle, Li-yen-cheou sit un nouvel ouvrage, dans lequel il réunit l'histoire du Nord & celle du Midi, chacune en quatre-vingts sivres. Son histoire du Nord renserme tout ce qui s'est passé pendant deux cents quarante-deux ans; elle commence avec les Goei: celle du Midi, qui commence avec les Song, contient l'histoire de cent soixante-dix ans-M. Fréret, qui a parlé de quelques-uns de ces historiens, confond tellement encore ces différens ouvrages faits depuis les derniers

Ma tuon-lin, LCXCII,p. 10.

Nan - fu. Pe-fu

cad. some XV, p. 510.

Han, qu'il est impossible de remettre de l'ordre dans ce qu'il

en dit.

On a composé plusieurs histoires de la célèbre de mattie des Mattion lin, lexell, p. 11 Tang, pendant le règne même de cette dynastie, ce qui est contraire 6/12. à l'usage actuel de ne publier une histoire qu'après l'extinction de la dynastie. Goei-mi en sit une en cent trente livres : ensuite Tang-chou. plusieurs écrivains réunis en composèrent une autre en deux cents livres; enfin fous le règne de Gin-100ng, de la dynastie des Song, dans le XI.º siècle, pluseurs Savans, parmi lesquels étoit le célèbre Ngeou-yang-sieou, en publièrent une nouvelle en deux cents vingtcing livres: celle-ci est la plus estimée & la plus complette.

Après l'extinction de la dynastie des Tang, l'an 907 de J. C. cinq petites familles régnèrent succeffivement dans la Chine. Dès le commencement de la dynastie des Song, dans le xi.º siècle. l'empereur Tai-tçou fit faire une histoire de ces cinq dynasties. Ou-mi-suqui fut intitulée Histoire des cinq familles: elle étoit en cent cinquante livres. Dans la suite, Ngeou-yang-seou, dont j'ai déjà

parlé, en fit une nouvelle en soixante-quinze livres.

Ma-tuon-lin, qui me fournit la plus grande partie de ces détails. vivoit, comme je l'ai dit, sur la fin de la dynastie des Song, & au commencement de celle des Yuen on Mogols, vers l'an 1214; ainsi de son temps l'on n'avoit pas encore composé l'histoire des Song, mais on avoit publié successivement celle de quelques règnes. Liu-y-kien & plusieurs autres Savans, donnèrent un ouvrage intitulé koue-su. Histoire des trois règnes, en cent cinquante livres, c'est-à-dire celle des trois premiers empereurs des Song; savoir Tai-tçou, Tai-tong & Chin-tong, depuis l'an 960 jusqu'à l'an 1022 de J. C. Vang-kuei & quelques autres, publièrent celle des deux Leang-tchao: règnes suivans, de Gin-tçong & d'Ing-tçong, en cent vingt livres. Sous le règne de Kao-tçong, vers l'an 1159, plusieurs écrivains firent, par ordre de ce Prince, l'histoire des quatre autres Empereurs, ce qui forme l'histoire complette de la première branche de la koue-su. dynastie des Song. Enfin, sous la dynastie des Ming, après l'expulsion des Mogols, on recommença dans le xv. siècle, toute cette ancienne histoire, depuis la fin de la dynastie des Tang, Hungkien lou, l'an 907 de J. C. c'est-à-dire qu'on donna de nouveau l'histoire

Sin-tang-chou.

Sin-ou-tai-fu-ki:

des cinq petites familles impériales, celle de la dynastie entière des So-hung kien Song, & dans un supplément celle des Yuen ou Mogols: ce morceau est altrutant plus curieux qu'on y donne en même temps l'histoire de plusieurs dynasties Tartares, dont les Princes avoient pris le titre d'Empereur; telles sont celles des Leao ou des Khitans. & celle des Kin ou des Niutche. On a entièrement achevé & publié en 1739, la quatrième année de l'empereur Kien-long. l'histoire authentique de la dynastie des Ming, en cent ou cent vingt volumes. En 1750, on en imprima un petit abrégé fait par cet Empereur lui-même.

> Telle est la suite des historiens authentiques de la nation: il faut avouer qu'aucun peuple actuellement existant n'a entrepris de faire ainsi composer son histoire par les plus habiles écrivains & sur des mémoires aussi exacts. Cette belle suite, que l'on appelle en général Nien-y-su ou les vingt-un historiens, est toute entière à la Bibliothèque du Roi. Il en faut excepter cependant ceux de ces ouvrages qui dans leur temps n'ayant pas été généralement approuvés, ont été recommencés, & les histoires particulières de quelques règnes que j'ai indiquées, histoires qui le trouvent re-

fondues dans les ouvrages que l'on a faits ensuite.

Voilà ce que les Chinois appellent Tching-su ou l'Histoire directe d'authentique de la nation, ce qui est la première classe des livres historiques. Chaque ouvrage, divisé en plusieurs livres. contient l'histoire des Empereurs, des Impératrices, des Princes leurs enfans; celle des grands Officiers, Ministres ou Généraux d'armée; celle des petits royaumes voisins ou tributaires; les liaisons avec les pays étrangers; l'histoire de toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe qui se sont distinguées par leur science, par leur mérite & par leurs qualités; l'histoire particulière des rébelles; les observations astronomiques, les phénomènes, & en général l'histoire des sciences & des arts; les nouvelles inventions, les livres qui ont paru pendant le règne de la dynastie, la géographie de l'empire. les loix & ce qui a rapport à l'administration; en un mot, toutes les parties qui peuvent entrer dans l'histoire, y sont traitées, mais chacune léparément, ce qui met de la lécheresse dans chaque article; chaque sujet y paroît avec ce qui lui est propre, & n'est point

Embelli par des détails étrangers: mais tous ces détails ne commencent qu'avec l'histoire des Han, environ deux siècles avant l'ère Chrétienne; tout ce qui précède, comme je l'ai déjà dit,

n'est composé que de fragmens.

II. Après cette première classe vient celle des ouvrages, que l'on appelle Pien-nien ou des chroniques: cette classe de livres fait encore partie de l'histoire authentique. Pan-kou avoit fait l'histoire des Han. L'empereur Hien-ti, dans le 111.º siècle, voulut que Sun-yue, se conformant au plan du Tchun-tsieou, fait par Confucius, Ma-mon-lin; en forme d'annales, composat une chronique des Han, & cet ouvrage, qui est en trente livres, est le premier de cette espèce quis Han-kia ait été fait après le rétablissement des Lettres. Il seroit trop long d'indiquer ici toutes ces chroniques, il suffit de dire qu'on en fit de semblables pour plusieurs dynasties particulières, & sur-tout pour celle des Tang (o). On en fit aussi d'autres qui ne contenoient que des espaces de temps assez courts; enfin on en composa de générales, qui remontoient jusqu'à la fondation de l'Empire: celles-ci parurent sous la dynastie des Tang. Tçao-kuei, dans le VII. siècle, Ma-mon-lini, cxciii, p. 74 en fit une qui commençoit aux San-hoang, qu'il conduisit jusqu'à la Ou-yun-lou. fin des Soui; elle est en douze livres. Le célèbre Se-ma-kouang (p), dans le x1.º siècle, en fit une autre en vingt livres, qui commence également aux San - hoang; mais l'ouvrage le plus important en Ki-kou-lou. ce genre est celui que le même auteur a fait, sous le titre de Tçu-chi-tong-kien, en deux cents quatre-vingt-quatorze livres: il y a Ma-tuon-lin, joint une table en trente livres, & quelques discussions, intitulées p. 11. Kao-y, également en trente livres. Dans cet ouvrage, généralement estimé à la Chine, Se-ma-kouang commence au règne de Gocilie-vang, empereur de la dynastie des Tcheou, quatre cents vingt-cinq ans avant J. C. C'est la cinquième & dernière époque parmi les historiens Chinois, aucun n'ayant commencé plus bas l'histoire de

(o) Nous en avons une, à la Bibliothèque du Roi, pour la dynastie des Ming, intitulée Ming-ki, chronique des Ming, autrement Tung-kien-ki-su; de plus, une histoire parficulière de la dynastie des Song & des Yuen ou Mogols, intitulée Song-yuen-tung-kien.

(p) Il étoit Colao ou ministre d'Étas sous Ing-tsong, cinquième empereur des Song, qui monta sur le trône l'an-1064; il présenta ses Annales à l'Empereur, suivant Chin-tsong, la dixseptième année de son règne, l'am 1084. ~

p. 18.

l'Empire. Cet ouvrage est à la Bibliothèque du Roi. Dans le même temps Lieou-tao-chou (q) fit une autre chronique, dans laquelle il mit ce que Se-ma-kouang avoit retranché de l'antiquité. & l'intitula également Tçu-chi-tong-kien, mais il y ajouta les mots Ma-tuon-lin, vai-ki. c'est-à-dire chronica extranea: il commence aux San-hoang: c'est-à-dire aux temps les plus reculés, & à Puon-ku ou le cahos, dont on a fait un Empereur. Il a été suivi par Tching-tsu-king, auteur du Tong-kien-lou-pien, qui vivoit sous les Mogols, & par Yuen-leao-fan, qui vivoit sous les Ming, dans le xv. siècle; celui-ci est l'anteur d'un Abrégé de l'histoire générale, intitulé Kang-kieu-pou, ouvrage estimé, qui est à la Bibliothèque du Roi. Voilà les historiens qui remontent le plus haut les antiquités chinoiles, c'est-à-dire à des millions d'années avant J. C. Il faut y joindre encore Lo-pi, qui vivoit sous les Song, dans le x1,º siècle, & qui est l'auteur d'un livre intitulé Lou-su. Dans cet ouvrage, qui est à la Bibliothèque du Roi, Lo-pi ne descend pas plus bas que la dynastie des Hia, environ dix-sept cents soixante-six ans avant J. C. Vang-fong-tcheou. a fait un Abrégé de l'histoire, sous le titre de Tching-su-tciuen-pien, dans lequel adoptant le sentiment de Se-ma-tching, il ne remonte qu'à Fo-hi,

L'ouvrage de Se-ma-kouang, que j'ai indiqué plus haut, parut 14.14. 2 25. si utile que le grand philosophe Tchu-hi (r), autrement nommé Tchu-ven-kong, qui vivoit sous les Song, dans le x11.º siècle, se servant de la table qui y étoit jointe, en fit un autre ouvrage. sous le titre de Tong-kien-kang-mo ([), en cinquante-neuf livres; c'est par conséquent un abrégé de celui de Se-ma-kouang: différens

(q) Nommé par M. Fréret Lieou-jou, il faut lire Chou.

(r) Il fleurissoit sous Hido-tçong; il entreprit d'écrire ses Annales la dixième année de ce Prince, l'an 1172; il mourut la sixième de Ning-tsong, en

(s) M. Fréret (Mém. de l'Acad. some XV, p. 511.) traduit ces mots kang-mo, la mère ou la source de la narration; cette traduction n'est certainement pas celle d'un Missionnaire, ni d'un homme instruit dans la langue l

Chinoise. M. Fréret a cru que mo signifioit ici mater, mais le caractère est différent & signifie oculus, les yeur ou les petits vides d'un filet; kang, la corde du filet à laquelle toutes les petites sont attachées: ces deux mots pris métaphoriquement signifient compendium, un abrégé qui embrasse toutes les parties en les resserrant. Tong-kien signifie un miroir, ainsi le titre entier signifie abrégé du miroir que doivent considérer ceux qui sont chargés du gouvernement.

Savans l'ont enrichi de notes. Ce nouvel ouvrage est à la Chine. entre les mains de tout le monde, & est regardé comme un livre classique: mais on y a fait différentes additions: Kin-gin-chan, qui vivoit sous les mêmes Song, y ajouta l'histoire depuis Yao jusqu'à Goei-lie-vang, sous le titre de Tcien-pien. Cette époque est la quatrième parmi les historiens Chinois. Sous la dynastie des Ming on continua cette histoire, en commençant où avoit fini Se-ma-kouang, c'est-à-dire à l'an 960 de J. C. & on la conduisit jusqu'en 1368, ce qui comprend toute l'histoire des Song & des Yuen ou Mogols. Enfin Nan-hien, autrement nommé Quei-chang. se conformant au sentiment de Se-ma-tching, ajouta, à la partie faite par Kin-gin-chan, l'histoire depuis Fo-hi jusqu'à Yao. Nan-hien vivoit au milieu du xvi. siècle (t). J'ai une édition de tout ce Kang-mo, postérieure à celles qui sont à la Bibliothèque du Roi, dans laquelle on a fait une nouvelle addition intitulée Vai-ki; on y remonte jusqu'à Puon-ku. On a fait encore un abrégé de ce Kang-mo, qui est intitulé Tong-kien-iche-kiai; ces ouvrage, rédigé sous la dynastie précédente, est à la Bibliothèque du Roi.

Dans toutes ces chroniques, on se sert du cycle chinois de soixante ans pour base de la chronologie, c'est-à-dire que les années de règne sont ramenées à une année correspondante du cycle, ainsi une première année qui concourra avec la vingtième année du cycle, la seconde sera la vingt-unième & ainsi du reste, & au bout des soixante ans on recommence le cycle. Cet usage, comme je l'ai observé ailleurs, ne paroît pas ancien, puisque dans le Chou-king le cycle n'est employé que pour les jours. Le Tsou-chou, composé sur la sin des Tchebu & un peu avant les Han, s'en sert pour marquer la première année de chaque Prince; & tous les écrivains, depuis les Han, s'ont employé pour les années, même dans les chroniques des temps plus anciens qu'ils ont données, comme nous nous servons de l'ère Chrétienne avant ou après.

On attribue, dans ces Annales, l'année entière au Prince, quand même il mourroit dans les premiers mois; si celui qui lui succède

<sup>(</sup>t) C'est cet ouvrage, avec toutes ses additions, que le P. de Mailla : traduit; son manuscrit est dans la Bibliothèque de Lyon.

n'entamoit pas l'année suivante, il ne seroit pas compté dans la liste des Empereurs. Au commencement d'une dynastie, ou dans les temps de troubles, les partisans du Prince sui attribuent l'année entière, dans le cas où il n'auroit commencé à régner que sur la fin; ainsi un Empereur qui auroit monté sur le trône en novembre, qui auroit régné pendant l'année suivante, & qui seroit mort en janvier ou février de l'année d'après, seroit censé avoir régné trois ans, dans une succession paisible on ne sui attribueroit que deux ans, quoique dans les deux cas il n'eut régné effectivement que quatorze ou quinze mois; les détails de l'histoire apprennent à quoi doivent se réduire ces règnes.

Ouoique l'on fasse correspondre les années des cycles à celles des Princes, on ne s'en sert pas cependant quand on veut indiquer une époque ou une année de règne; ainsi les Chinois ne disent pas l'an Kia-tlu, ou première année du cycle sous tel Prince; ils ont imaginé une autre méthode qui leur est particulière: ils donnent au Prince régnant un titre qui subsisse pendant trois, quatre ou cinq ans, & ils disent la première, la seconde ou la troisième, &c. de tel titre: ensuite ils donnent un nouveau titre. & ils recommencent de même à compter de ce titre: ces qualifications s'appellent Nien-hiao, ou noms d'années. Cet ulage vient du grand respect qu'ils ont pour leurs souverains, dont ils ne croient pas devoir prononcer les noms propres. Après la mort ils leur donnent des titres fastueux, & c'est sous ces titres que ces Empereurs sont connus tlans les Annales; après ces titres on joint le nom d'année courant, & l'année première, seconde ou troisième qui lui répond. Ainsi l'empereur des Han, qui dans les Annales porte les titres de Kouang-vou-ti, de son vivant eut d'abord pour nom d'annés Kien-vou, & l'on a dit par conséquent la première de Kien-vou, & ainsi du reste jusqu'à la trente-unième année qu'il a subsisté ; ensuite ayant pris celui de Tchong-yuen, la trente-deuxième année a été nommée la première de Tchong-yuen, &c.

III. Une nouvelle classe d'ouvrages, regardés comme authentiques, est celle qui est appelée Ki-kiu-tchu, actionum commentaria, comme les commentaires de César. Nous avons vu que sous les Tcheou il y avoit plusieurs historiens en charge, dont un, qui portoit

portoit le titre de Noui-su, ou d'historien de l'intérieur, étoit obligé d'écrire ce qui le puffoit. & même ce qui le disoit au dedans du palais; cette charge a voit été abolie pendant les troubles qui arrivèrent fur la fin de seas Tcheou: les Hou, dans le 11.º siècle avant J. C. voulant le conformer aux anciens ulages, la rétablisent : mais comme il falloit être dans l'intérieur du palais, ils la donnérent à une de leurs femmes. Ces Mémoires ont servi à compléter l'histoire générale.

Sous la dynastie des Tang, qui commença à régner en 610 de J. C. on a publié heaucoup de ces Mémoires; il n'y a presque point d'Empereur de cette dynastie qui n'ait eu les siens, mis au jour par des Ministres & par des Savans en place; mais alors on changea l'ancien nom Ki-kiu-tchu, & on les appela Che-lou, histoire véritable. Comme la dynastie des Tang a eu beaucoup de liaison avec les étrangers, ces Mémoires doivent contenir des anecdotes très-curieuses. Ceux de Kao-teu, sondateur de cette dynastie, ont été rédigés, par ordre de Tai-sçong son successeur, Ma-suon-fin; par Fang-hiven-ling, & par phusieurs autres, en vingt livres: ceux & fain. de Tai-tong font en quarante; le même Fang-hiuen-ling y travailla, avec Hiu-king-teong & d'autres. Ce Fang-hiuen-ling est le Ministre qui, par ordre de l'Empereur, alla au-devant du prêtre Nestorien Olo-puen, dont il est parlé dans le Monument chinois. Les Mémoires de Tai-tçong doivent contenir les détails de ce que fit cet Empereur à ce sujet; ils nous apprendroient encore beaucoup de choses sur la destruction de l'empire des Perses par les Arabes. puisque le dernier roi de Perse avoit fait des traités avec la Chine. On continua de publier, de règne en règne, des Mémoires de cette espèce pour les empereurs de la dynastie des Tang, des dynasties suivantes & de celle des Song.

Comme les Chinois se proposent toujours d'imiter leurs anciens livres, un ouvrage intitulé Mo-tien-tsu-tchuen, c'est-à-dire histoire 12 ibid. p. 16 de l'empereur Mou-vang, leur servit de modèle; il fut trouvé dans un tombeau l'an 285 de J. C. sous le règne de Vou-ti, empereur des Tein, la sixième des années Tai-kang. Mou-vang, empereur des Tcheou, vivoit vers l'an 947 avant J. C. il aimoit à voyager, & il se fit accompagner dans ses courses par un historien,

Tome XXXVI.

qui écrivoit tout ce qui se passoit de remarquable. Mou-vant tourna du côté de l'Occident, & vint dans un pays nommé Si-vang-mou-koue, c'est-à-dire le royaume de la mère du roi d'Occident; cette femme étoit regardée comme une espèce de divinité: l'Empereur, dit-on, s'entretint long-temps avec elle: son pays étoit situé au - delà de tous ceux qui sont à l'occident de la Tartarie, &, comme disent les Chinois, à l'extrémité du monde. Se-ma-tsien le place du côté de la Perse, mais il ajoute que cette situation n'est pas certaine: Pan-kou le met à l'occident de la mer Caspienne, Fan-hoa à l'occident du Ta-tsin, & il dis que l'on trouve dans le voisinage une rivière appelée Jo-choui, c'est-à-dire eau foible, & des sables mouvans. Ces traditions nous porteroient à croire que dans ce temps-là les peuples voisins de la Syrie avoient des liaisons particulières avec les Chinois. Ces Mémoires, qui nous les découvriroient s'ils étoient détaillés & plus clairs, seroient très-importans; mais les Chinois eux-mêmes n'osent les mettre au rang des livres authentiques; ils sont à la Bibliothèque du Roi, &, il le faut avouer, ils ne nous donnent pas une grande idée de ces anciens écrivains: il n'en est pas de même de ceux qui ont été faits depuis le rétablissement des Lettres.

IV. Tous les livres que je viens d'indiquer, ou plutôt ces trois classes de livres, concernent l'histoire de l'Empire ou l'histoire générale & authentique de la Chine; mais les Chinois ne se sont pas bornés à ces seuls ouvrages, ils ont écrit un grand nombre d'autres histoires; ainsi une quatrième classe, qu'ils appellent Tça-su, c'est-à-dire histoire diverse, renserme diverses histoires & diverses chroniques, moins authentiques que les précédentes.

Nous avons vu que sous les Tcin, l'an 213 avant J. C. on avoit brûlé beaucoup de livres; sous les Han on en découvrit un nommé Tchen-koue-tce, qui renfermoit l'histoire des guerres civiles arrivées sur la fin des Tcheou. Ce livre, qui est à la Bibliothèque du Roi (u), sit naître l'idée de composer l'histoire particulière des petits royaumes tributaires, & l'on en sit quesques-unes: telle est

<sup>(</sup>u) On le joint communément au Koue-yu de Tso-kieou-ming, dont j'ai déjà parlé; ce Koue-rse a été fait par différens auteurs, antérieurement à l'incendie à li ne contient que des réflexions & des maximes relatives à ce temps.

in Tchun-theou des royaumes de Ou & de Youe, en douze livres, Ou youe tchun-theou. par Tchao-ya; ce livre est à la Bibliothèque du Roi : ces deux tchun-tireou. principautés existoient du temps des Tcheou. Sous les Tang, dans Lexer, p. 10 Le vii. siècle, Hoang-pou-tçun y ajouta un commentaire. Sous of suiv. la même dynastie des Tang, Tchang-siun-ku fit une histoire de 1d. ibid. p. 14. cinq petites dynasties, qui ont précédé ces Tang. Sou-tche-tsu-veou. qui vivoit sous les Song, dans le XI.º siècle, composa une ancienne histoire de l'Empire intitulée Ku-su; cet écrivain commence à Ku-su. Fo-hi, & finit à Chi-hoang-ti des Tsin, qui fit brûler les livres. On trouve encore, dans cette classe, une histoire des Goei du nord, & plusieurs Mémoires historiques sur la dynastie des Tang: ainsi elle renferme des ouvrages sur l'histoire générale, mais faits par des écrivains non autorisés.

On range encore dans cette classe quelques livres qui ont été découverts l'an 285 de J. C. avec l'histoire de l'empereur Mou-vang dont j'ai parlé plus haut. Des voleurs de la ville de Kie, ouvrirent un ancien tombeau, qui étoit celui d'un roi de Goei, nommé Gan-li, mort l'an 243 avant J. C. par conséquent sous le règne de Chi-hoang-ti, qui monta sur le trône en 246: ainsi la mort du roi de Goei est antérieure à l'incendie, qui ne fut ordonnée. que l'an 213. On aura caché dans le tombeau d'un Prince mort environ trente ans auparavant, les livres en question, afin qu'ils y fussent à l'abri des soupçons & des recherches. L'ouvrage dont il s'agit, étoit en six livres, & contenoit huit mille cinq cents quatorze caractères, tous antiques. Les Chinois ont poussé leur attention à Ma-tuon-sin, l'égard d'un affez grand nombre de livres, jusqu'à en compter les caractères (x). Ces six livres, écrits sur des feuilles de roseau, renfermoient des ouvrages qui sont à la Bibliothèque du Roi; c'est-à-dire l'histoire de l'empereur Mou-vang; une histoire des Tcheou, que Kie-mungl'on nomma pour cette raison, histoire des Tcheou du tombeau de Kie; & le Tsou-chou. Autant que je puis le croire, tous ceux qui en ont parlé, en fixent vers le même temps la découverte. J'ignore pour quelle raison Ma-tuon-lin ne sait aucune mention de ce dernier ouvrage. M. Fréret dit qu'on le découvrit l'an 264, Mém. de l'A-cad. 10me xv,

(x) Ils l'ont fait pour leurs King, ainsi, dans les deux premiers chapitres P. 215. du Chou - king, ils comptent deux cents dix-huit caractères.

Ff ii

de J. C. dans le tombeau de Siang-vang, roi de Goel, ce qui est différent, & pour l'époque & pour le Prince, de ce que dit Ma-tuon-lin pour les deux ouvrages dont je viens de parler. Je n'ai rien vu dans les auteurs Chinois qui puisse éclaireir ce fait. Une petite préface à la tête de l'édition que nous en avons (y) à la Bibliothèque du Roi, lèveroit cette difficulté; mais l'auteur n'a pas jugé à propos d'en mettre. Du reste, on convient que ce livre fut trouvé avec d'autres par des voleurs dans un tombeau. ce qui me fait soupconner que c'est la même découverte. Quoi qu'il en soit, le Tsou-chou sut publié avec des notes par Chin-yo., historien de l'empire, qui vivoit vers l'an 502 de J. C. il est divilé en deux livres. C'est à tort que M. Fréret dit que chacun de ces livres est accompagné d'une préface; il en a apparemment eu un exemplaire en chinois, & ce qu'il a pris pour des préfaces, ne sont que quelques détails sur Hoang-ti & sur Vou-vang.

Cet ouvrage commence à Hoang-ti & finit à In-vang, autrement Gan-rang, l'avant-dernier prince de la dynastie des Tcheou, qui cessa de régner vers l'an 297 avant J. C. temps où vivoit apparemment l'auteur. Entre chaque Empereur, il met toujours un interrègne de deux ou de trois ans, dont les autres historiens ne parlent pas, & il diffère, pour la chronologie, des autres écrivains; ausse mit-il la division parmi les chronologistes Chinois, qui se déciderent pour ou contre. Enfin le tribunal de l'Histoire ne l'ayant pas adopté, cet ouvrage ne fut point regardé comme

authentique.

La petite histoire des Tcheou, trouvée dans le tombeau de la ville de Kie, subit le même sort, parce qu'elle ne s'accorde pas avec le Chou-king: elle fut publiée sous les Tchin, avec un commentaire de Kong-tchao. Le respect trop superstitieux que les Chinois ont pour tous les ouvrages de Confucius, est cause qu'ils rejettent tout ce que ce Philosophe n'a pas approuvé: mais ce motif ne doit point nous décider; & cette histoire, malgré les fables qui peuvent s'y trouver, doit toujous être regardée comme un morceau précieux. Avec les commentaires, elle est en dix petits livres. dans lesquels il y a quelques lacunes.

(y) Le troissème volume de la collection Han-goei-teong-chie.

V. La classe nommée Tchuen-ki, comprend un très-grand nombre d'ouvrages, qui renferment des histoires particulières de quelques évènemens: celles des hommes célèbres, des Philosophes, des femmes qui le sont distinguées, & l'histoire des pays étrangers. Il v a à la Bibliothèque du Roi plusieurs livres de cette classe, entre autres l'histoire des femmes illustres: les Chinois appellent ainsi celles qui se sont fait connoître par leur exactitude à remplir les devoirs de leur état. Nous avons encore dans cette Bibliothèque, un livre intitulé Kao-su-tchuen, dont M. Fréret a beaucoup parlé: Mém. de l'A-cud. 10me xv. il a été composé par Hoang-fou-mi, qui vivoit dans le 111.º siècle. p. 557. M. Fréret rend ce titre par Tradition des Lettrés: il prétend que dans cet ouvrage, qu'il dit être fort rare, & que le P. Gaubil n'a jamais pu découvrir, l'auteur Chinois examine l'ancienne chronologie. & il fait l'analyse des principales époques d'Hoang-fou-mi; muis outre que ce livre n'est pas fort rare, puisqu'il est imprimé dans une collection connue, il n'a aucun rapport à la chronologie. L'auteur Chinois y donne l'histoire de quatre-vingt-dix Lettrés ou Philosophes, dont le premier vivoit sous Yao, ce qui est conforme au titre qui signifie Histoire des Lettrés. Le mot tchuen a les deux sens, histoire & tradition; ici il doit être pris dans le premier. Il est visible que M. Fréret a confondu cet ouvrage avec un autre du même auteur, intitulé Ti-vang-chi-ki, Chronique des auciens Empereurs, qui appartient à la classe précédente, mais dont Ma-tuon-lin ne parle pas: c'est dans celui-ci qu'il doit être parlé de chronologie. Je ne connois cet ouvrage que par des citations, qui prouvent que cet écrivain débite beaucoup de fables. J'ai trouvé un de les calculs cité d'après son second ouvrage, dans une note que l'éditeur du livre intitulé Po-ya, fait à l'occasion d'un texte. Il y est dit que Houng-fou-mi compte depuis la création Han-goeidu monde & l'établissement de Gui-hoang (du premier homme), relation. jusqu'à la seconde des années dites hien-lu des Goei (deux cents soixante-cinq ans après J. C. ) vingt-sept millions sept cents quarante-cinq ans, qui comprennent les dix ki ou périodes. Le livre Po-ya, qui a donné occasion à cette note du commentateur, & qui est plus ancien que les Han, compte davantage; c'est-à-dire chap. Che tien. depuis la même époque, la création du monde & l'établissement

Ibid. fect. g;

de Gin-hoang, jusqu'à la quatorzième année de Gnai-kong, roi de Lou ( quatre cents quatre-vingt-un ans avant J. C. ) vingt-sept millions dix mille ans, qui sont, dit-il, partagés en dix ki ou périodes, que l'on appelle, 1.º Kieou-teou, 2.º Ou-long, 2.º Ting-ti, 4.º Ho-hiong, 5. Kien-tong, 6.º Yu-ming, 7. Sieou-poei, 8.º In-ti, 9. Chen-tong, 10. Lieou-ki. J'ai déjà remarqué que quelques-uns de ces noms n'étoient pas les mêmes chez tous les historiens. On voit de plus que ces anciens Chinois admettent une création, & que leurs premiers Souverains appartiennent à tout le genre humain; c'est ce que l'on peut induire de quelques passages du même livre Po-ya. L'auteur y donne à l'empire de vel. I, tome IV. Chin-nong une étendue immense, & qui convient à celle de toute sea. 9. chap. la terre, & à Yu un empire peu considérable, en comparaison de l'étendue qu'occupoient les prédécesseurs. On est d'ailleurs peu d'accord sur plusieurs de ces Souverains, que quelques-uns ne regardent que comme des Ministres.

Che-ui.

VI. L'histoire indirecte & celle des rébelles forment une classe

à part, que l'on appelle Goei-su & Pa-su: cette classe renferme les histoires de quantité de petites dynasties, qui se sont établies dans les provinces de l'empire, & qui ne reconnoissoient point l'autorité des Empereurs; celles des peuples voisins qui ont été en guerre avec les Chinois, tels que les Hiong-nou, les Khitans, les Niu-tche, &c. Ma-tuon-lin fait mention d'un livre intitulé Si-Ma-tuon-lin, yu-tchi: c'est une histoire des pays occidentaux, en douze livres, lir. cc., p. 11; faite par un bonze nommé Pien-ki, & traduite en chinois par un autre bonze nommé Hiuen-tcang, qui vivoit sous les Tang. Ma-tuon-lin, qui parle encore de cet ouvrage dans l'article de la Géographie, dit que ce dernier étoit un Docteur de la religion appelée San-tcang-fa, la loi des trois mystères. On sait que la religion Chrétienne confondue par les Chinois avec celle de Fo. étoit alors établie à la Chine: ces ouvrages sur les pays situés à l'occident de la Chine, pourroient nous fournir sur plusieurs objets, des connoissances que nous n'avons point, & que nous n'aurons que par les Chinois; celui dont il s'agit, est encore intitulé Tatang-si-yu-ki, Histoire de l'Occident sous les Tang.

. VII. Les Chinois ne se sont pas bornés à donner des histoires

de leur empire & de toutes les parties qui peuvent le concerner. même celle des pays voisins; comme dans l'Histoire il se rencontre des difficultés qu'il est nécessaire d'éclaireir, ils ont encore composé pluseurs ouvrages qui forment une classe appelée Su - ping & Su-tcha, ou Observations critiques sur l'Histoire. Parmi les différens ouvrages qu'elle renferme, plusieurs concernent le Tong-kien dont j'ai parlé dans les Chroniques, d'autres le Se-ki de Se-ma-tsien, & l'histoire des Han par Pan-kou. Un ouvrage intitulé Pan-Matton-lin ma-y-tong, en trente-cinq livres, est le parallèle de ces deux Historiens; ces observations critiques ont pour objet toutes les parties de l'histoire Impériale, mais on les trouve souvent réunies dans les dernières éditions. Je ne dois pas oublier ici le commentaire de Se-ma-tching, autrement nommé Siao-se-ma ou le petit Se-ma, pour le distinguer de Se-ma-tcien. Dans son ouvrage sur le Se-ki, intitulé So-yn, il fait remonter l'Histoire jusqu'à 14. 16id. Fo-hi; époque qui a été adoptée par plusieurs auteurs, entre autres par Vang-fong-tcheou, & par Ouei-chang, autrement Nan-hien. dont j'ai parlé plus haut: cette époque est la seconde qui soit suivie par les Historiens.

Ma-tuon-lin.

VIII. La classe que les Chinois nomment Ku-su, anciennes hilloires, renferme beaucoup d'ouvrages: ce sont des collections des règlemens faits sous les différentes dynasties. & l'histoire du gouvernement, les monnoies, le commerce. Les Chinois ont rassemblé avec soin dans leurs ouvrages, des suites de toutes leurs monnoies. Nous avons un de ces ouvrages à la Bibliothèque du Roi : il est intitulé Tsuen-tchi. Mais un livre que je ne dois point passer sous silence, & qui est aussi à la Bibliothèque du Roi, est celui qui porte le titre de Ku-ven-yuen-kien ou Recueil d'anciennes nièces: elles ont été rassemblées par ordre de l'empereur Kang-hi. en vingt-quatre volumes magnifiquement imprimés (7): ces pièces

Idem, ibidem, D. 201 & Juy,

(3) Ce titre signifie proprement anciennes pièces sirées de la Bibliothèque de l'empereur Kang-hi, nommée Yuen-kien. Sous la dynastie des Song, Lu-tsou-tsien fit un recueil qu'il intitula Ven-kien, Miroir d'éloquence; Kang-hi y fit ajouter de nouvelles.

pièces; Su-kien-hio, second président du Li-pou, & plusieurs autres Lettrés, y firent des notes qui sont imprimées: en rouge; celles que le premier auteur y avoit faites, ainsi que celles des anciens Lettrés morts sont en bleu; & celles que Kang-hi y ajouta lui-même.

d'éloquence sont ou des édits & des déclarations des différens Empereurs, ou des rémontrances & des mémoires faits par les Ministres pour la réforme du gouvernement; des instructions des Empereurs à ces mêmes Ministres: des discours sur les calamités publiques, sur les moyens de soulager les peuples, sur l'art de régner, sur la guerre, sur les Lettres, &c. Toutes ces pièces, rangées par ordre de règnes, sont accompagnées de notes & de réflexions faites par l'empereur Kang-hi lui-même. Le P. du Halde a fait Descript. de la imprimer un très-grand nombre de ces pièces; elles suffisent pour faire connoître ce livre. & pour nous donner une idée du gouvernement Chinois, plus juste que nous ne la prendrions dans tout autre ouvrage. La Bibliothèque du Roi possède encore quelques autres livres de cette classe, mais ils ne concernent que le gouvernement de la dynastie des Ming; tel est le Ta-ming-hoei-tien

p. 387.

IX. La liste & l'histoire de tous les Officiers publics, forment Ma-tuon-ling, une autre classe que l'on appelle Tche-kuon, c'est-à-dire les Charges.

ou Collection des loix des Ming. (a)

Li. l. cciii.

X. Cette classe est suivie de celle que l'on nomme Hing-fa, sous laquelle on range les collections d'ordonnances sur la justice & les peines décernées contre les criminels : ces loix émanées de l'autorité impériale, sont regardées comme actions des Empereurs, & par conféquent font partie de leur histoire; cette classe & les deux précédentes, contiennent donc les livres qui renferment les loix de chaque dynassie, & l'histoire de ceux qui sont chargés de les faire exécuter.

M. l. cciv. 2. 1 & Juiv.

XI. La Géographie, que l'on nomme Ti-li, forme la onzième classe de l'Histoire. Les Chinois sont riches en ce genre, & je ne crois pas qu'il y ait de nation qui ait décrit son pays avec tant de soin & d'exactitude. L'analyse d'un ouvrage de cette espèce, qui est depuis peu à la Bibliothèque du Roi, donnera une idée de leur attention à cet égard. Il porte le titre général de Tong-tchi ou de connoissance exacte: c'est un recueil de différens ouvrages,

sont en jaune, couleur affectée à la 1 (a) La collection des loix de la famille Impériale, comme le bleu est dynastie régnante s'appelle Tai - tsingaffecté pour les morts, · dont

Digitized by GOOGLE

dont chacun contient la description d'une des quinze provinces de l'empire; il a été fait sous la dynastie régnante, par ordre de l'Empereur, à l'ulage des principaux Officiers de chacune de ces provinces, afin que lorsqu'ils paroissent devant ce Prince, ils soient en état de répondre à toutes les questions qu'il pourroit leur faire; une réponse peu exacte causeroit la perte de leurs places.

Ces quinze ouvages forment un recueil de cinquante-deux enveloppes Chinoiles, c'est-à-dire de plus de trois cents volumes; & ils ont été faits par différens auteurs, qui n'ont rien négligé de ce qui concerne la province dont ils étoient chargés de donner la description. Dans chaque ouvrage, on trouve la carte géographique de la province entière, le plan de toutes les villes du premier ordre & de leurs environs; celui des bâtimens remarquables, comme temples, ponts, palais, &c. quelques vues de montagnes & des cours des fleuves. On y donne l'état du ciel relativement à la province; les observations astronomiques; une suité exacte de tous les phénomènes, des débordemens, des épidémies, des tremblemens de terre, des famines, &c. De-là on passe à la Géographie ancienne & moderne de l'empire, en donnant toutes les différentes divisions de la province, suivant les différens siècles, les changemens de noms; car à la Chine, les villes & les provinces ont presque changé autant de fois de nom qu'il y a eu de dynasties, ce qui rend l'étude de la Géographie assez difficile. On indique la situation de toutes les villes relativement à celles du premier ordre dont elles dépendent, les montagnes, les rivières, les lacs, les gorges qui servent de passage, & les ponts: on fait connoître en quel temps les murailles des villes ont été construites ou rétablies; on parle de même de tous les bâtimens publics, comme temples, falles, colléges de toute espèce, tribunaux, tombeaux, &c. on rapporte le dénombrement des troupes, celui des peuples; on indique les tributs & les productions de la province, les minéraux, les végétaux & les animaux; on parle des hommes célèbres qui en sont sortis, en commençant par les Empereurs & les Princes; on donne la liste de tous les Officiers qui ont gouverné successivement la province; on termine cette description par une histoire abrégée des hommes & des femmes qui se sont Tome XXXVI.

. Gg

distingués dans les sciences & les arts; on commence pour tous ces différens objets, à la fondation de l'empire, & on finit au règne de Kang-hi, sous lequel cette description a été faite; on a par conséquent. dans cet ouvrage, un état exact de la Chine, telle qu'elle a été successivement dans tous les siècles jusque vers l'an 1600 de J. C.

tong-chi.

Les dynasties précédentes ont été également curieules de faire Ta ming-ye composer de semblables descriptions; la Bibliothèque du Roi en possède encore une publiée sous les Ming; elle renferme à peu près les mêmes objets, mais avec moins d'étendue, puisqu'elle n'est qu'en quarante-neuf volumes (b). Sous les dynasties antérieures plusieurs auteurs ont donné de ces Géographies, dont quelques-unes Ma-tuon lin, sont en deux cents livres; telle est celle qui est intitulée Fang-vu-tchi. composée sous les Song; une autre intitulée Yu-ti-ki-ching: il y en a une multitude d'autres moins étendues.

1. CCIV, p. 6. Id. ibid. p. s.

ld. ibid. p. 1.

Le plus ancien de ces ouvrages a été publié sous les Han, il est intitulé Chan-hai-king, livre des montagnes & des mers, en dix-huit livres: on ignore qui en est l'auteur; les uns l'attribuent à l'empereur Yu, d'autres à un ancien personnage nommé Pe-y, ce qui supposeroit qu'il est de la plus haute antiquité. C'est encore un de ces livres découverts depuis le rétablissement des Lettres. Il contient la description du monde, au milieu duquel l'auteur place de mont Kuen-lun: on y parle de plusieurs monstres & de quantité de choses fort extraordinaires & fabuleuses, dont les poëtes Chinois font beaucoup d'usage dans leurs poësies; c'est pour cette raison que M. Fourmont, dans le Catalogue de la Bibliothèque du Roi, l'a placé au rang des romans: il doit être mis dans la Géographie. & il peut avoir son utilité.

M. Ibid. p. 7.

Un autre livre de la même espèce, qui a paru sous le règne de Tching-ti des Han, vers l'an 51 avant J. C. est intitulé Choui-king, le livre des fleuves; il est rempli également de fables & de traditions obscures; d'abord il n'étoit qu'en trois livres, mais avec les commentaires on en a fait quarante.

Outre ces grands traités de Géographie, les Chinois en ont encore de particuliers, comme des descriptions d'une province.

(b) La Bibliothèque du Roi possède encore un autre ouvrage, mais beaucoup plus abrégé que ce dernier; it est insitulé Kuang-yu-ki.

d'une ville, d'un fleuve, de quelques montagnes & de lacs; des relations de voyage: mais les cartes géographiques qui accompagnent ces ouvrages sont mal faites & sans graduation.

XII. La classe des livres appelée Chi-ling, ordre des temps, contient les calendriers; anciennement elle étoit réunie aux Traités du labourage. Dans ces ouvrages on indique l'ordre des temps, & l'on donne des observations sur les saisons.

XIII & XIV. Ces deux classes, nommées l'une Pou-tie, ou les généalogies & la connoissance des familles, l'autre Mo-lou, ou les tables chronologiques, renferment tous les livres qui ont rapport à ces deux objets. Les premiers contiennent des généalogies ou des dictionnaires historiques. Il y en a un à la Bibliothèque du Roi, intitulé Van-sing-tong-pou, en quarante volumes; c'est un ouvrage dans lequel l'auteur donne en peu de mots l'histoire de toutes les personnes connues, comme chez nous le Moréri: les seconds sont des Tables historiques. Ma-tuon-lin indique un assez grand nombre d'écrivains pour ces deux classes.

Parmi les différens ouvrages que les Chinois composent dans tous les genres de Littérature, il y en a, comme nous l'avons vu, qui sont très-considérables, mais il s'en trouve un grand nombre qui à peine formeroient un volume; pour conserver ceux-ci, ils les font réimprimer dans de grandes collections, qui par cette raison deviennent très-précieuses. La Bibliothèque du Roi en possède deux qui contiennent cent quatre-vingt-quinze ouvrages différens, dont plusieurs ont rapport à l'histoire. La plupart de ces ouvrages sont fort rares, & n'ont pas été vus par les Missionnaires, qui avouent eux-mêmes ne les avoir pu trouver, parce qu'ils n'ont pas assez feuilleté ces collections. La première est intitulée Han-goei-tçong-chu, & contient les livres qui ont été découverts ou compolés sous les Han & les Goei, immédiatement après le renouvellement des Lettres: ces livres sont les premiers efforts que les Chinois ont faits dans les sciences. La seconde collection est intitulée Tcin-tai-pi-chu; elle renferme également des livres rares & anciens dans tous les genres.

On voit, par tout ce que je viens de dire, combien les Chinois ont été attentifs à recueillir ce qui peut concerner leur histoire,

Ggij

qu'ils n'ont négligé aucune de ses parties; mais que malgré ces soins ils n'ont, pour les temps antérieurs à l'an 200 avant J. C. qu'un très-petit nombre de monumens, & encore moins pour les temps plus anciens, & enfin qu'au-delà des Tcheou, onze cents ans avant ·J. C. l'histoire n'est qu'une suite de systèmes proposés par les modernes: mais depuis le rétablissement des Lettres cette histoire. qui devient d'une étendue immense, est supérieure à celle de toutes les autres nations. Sans doute cette belle suite de monumens historiques en a imposé à nos Missionnaires, qui n'ont pas d'abord fait attention que ce grand corps d'histoire manquoit, pour ainsi dire, de tête; ils ont tout envisagé d'un même coup-d'œil. Le soin que les Chinois prennent encore à présent de se conformer à ce qui se pratiquoit chez leurs ancêtres, quoique dans le fond ils s'en écartent quelquefois, a été, pour les Missionnaires, un nouveau motif de croire & de publier qu'aucune histoire n'étoit plus exacte ni plus complette dans toutes ses parties que celle de la Chine: voilà ce qui a fait dire qu'elle remontoit jusqu'à Fo-hi sans aucune interruption.

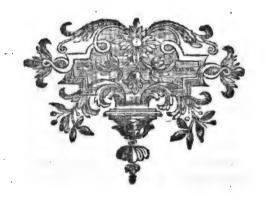
Du Halde, 1.111, p. 290 F fuiv.

Quoique sous une domination étrangère, les Chinois prennent encore les plus grandes précautions pour composer leur histoire & n'en point altérer la vérité. Des Savans choisis pour ce travail. & qui sont à portée de connoître tout ce qui se fait dans le gouvernement, d'entendre ce que dit l'Empereur, écrivent chacun séparément ce qu'ils apprennent, sur une feuille volante qu'ils iettent ensuite dans un bureau par une ouverture qu'on a pratiquée: ce bureau ne s'ouvre point durant la vie du Prince, ni même tandis que sa famille est sur le trône; ce n'est qu'après son extinction qu'il doit être ouvert; alors on examine toutes les feuilles, on les confronte ensemble & on compose l'histoire de la dynastie. Il y a, dans les provinces, de lemblables bureaux, où l'on dépose le récit de tout ce qui arrive; ceux-ci s'ouvrent tous les quarante ans, & alors on fait l'histoire de la province. Mais ces soins & ces précautions, pour dire librement la vérité, ne mettent pas l'histoire à l'abri de la corruption; comme il est honorable pour les familles d'être nommées dans ces histoires, l'argent & les présens y font introduire des détails flatteurs & altérés; probablement à la Cour les grâces

& les faveurs du Prince produisent le même effet. Mais quelque inconvénient qui puisse se rencontrer dans ce bel établissement, il fait toujours l'éloge de la nation chez laquelle il existe: il paroît avoir commencé en Égypte, & chez les peuples voisins qui étoient policés; il s'est perpétué & perfectionné à la Chine, malgré les grandes révolutions qui sont arrivées dans ce pays, parce que les Chinois, qui ont conservé autant qu'il leur a été possible leurs anciens usages, n'ont été soumis que par des peuples qui étoient sans loix & sans police, & qui ont adopté les loix des vaincus. Mais leur vanité, le mépris qu'ils ont pour les autres peuples, a privé leur histoire d'un avantage qui se trouve chez presque toutes les autres nations, je veux dire les synchronismes avec l'histoire des peuples voisins; les Chinois ne parlent, pour ainsi dire, que d'eux seuls. Tous nos anciens monumens se prêtent à cet égard des secours mutuels, en nommant les Princes voisins, ce qui sert à établir des synchronismes & à fixer des époques. De plus, ce défaut de synchronismes, dans l'histoire chinoise, fait échapper aux yeux d'un critique des difficultés existantes, mais dont on ne s'apercoit pas, parce qu'une liste de Princes, lorsqu'elle est isolée. peut paroître exacte & suivie, & fautive lorsqu'on peut la comparer avec des listes d'autres Princes contemporains: il est vrai que, pour l'ancienne histoire, ce défaut peut être excusable, puisque nous n'avons pas de monumens suivis ni détaillés.

En général, les Chinois n'étant curieux que de ce qui ses concerne, ne s'attachent point à écrire l'histoire des nations étrangères & éloignées, dont ils ont connoissance par le commerce, comme nous le faisons à leur égard; ils n'en parlent, pour ainsi dire, qu'en passant: malgré ce désaut, quelques traits épars dans leur histoire peuvent être précieux, & servir à répandre du jour sur quelques évènemens que nous connoissons peu, comme sur le commerce des Romains, sur celui des Arabes, & sur d'autres objets importans pour l'histoire générale & pour la géographie des pays voisins de la Chine. Je crois même, pour revenir au but que je me suis proposé, de donnér une idée générale de la littérature Chinoise, qu'en examinant les livres des Chinois, & en recherchant ceux qui sont rares chez eux, on retrouveroit des traductions ou

des fragmens d'ouvrages faits par des étrangers, soit Grecs, soit Romains, soit Perses, soit Arabes, & par-tout des traces de communication avec toutes ces nations pour les sciences & les arts, parce que les Chinois n'ont jamais cessé d'être en relation avec les peuples civilisés de l'Occident. Plus curieux qu'eux à cet égard, nous rassemblons les monumens de toutes les nations. On a dû voir, dans ce Mémoire, combien la Bibliothèque du Roi étoit riche en livres qui, chez les Chinois, forment la classe historique; elle l'est également dans les trois autres classes, mais il seroit trop long ici de faire connoître ces ouvrages.



## DISSERTATION PHILOLOGIOUE ET CRITIOUE

LES VOYELLES DE LA LANGUE HEBRAÏOUE. ET DES LANGUES ORIENTALES. OUI ONT UNE LIAISON INTIME AVEC ELLE.

Par M. Dupuy.

ANS la république des Lettres, comme dans le peuple, il Lû en 1767, le répand quelquefois des opinions qu'on adopte sans savoir trop pourquoi, qu'on suit en quelque sorte par habitude, qu'on regarde peu à peu comme certaines, & sur lesquelles enfin on juge que personne ne peut lever des doutes sans s'exposer au rilque d'être au moins taxé de bizarrerie & de singularité. Je mets dans cette classe un système qui a pris naissance durant la querelle si vivement agitée au dernier siècle, sur l'origine & l'antiquité des points-voyelles de la Langue sainte. Ce système porte sur l'affertion qu'avant l'ulage de ces points inventés par les Masorèthes, il y avoit certaines lettres de l'alphabet hébreu qui, quoique regardées comme des consonnes par le commun des Grammairiens, avoient fait anciennement dans le Texte sacré, la fonction de véritables voyelles: cette opinion fut reçue également des Savans des deux partis, quoique divisés alors sur un objet qui leur paroissoit d'une plus grande importance. Depuis ce temps - là, prenant faveur insensiblement, elle a été embrassée par une foule de critiques qui ont écrit ou sur les Livres sucrés ou sur la langue des Hébreux. Il s'en trouve néanmoins encore quelques - uns que l'exemple n'a pas léduits; mais leur nombre, en comparaison des autres, est peu considérable. J'ose avancer que cette matière n'a pas encore été considérée sous toutes les faces, ni envilagée dans toutes ses conséquences. Quelque frivole qu'elle puisse paroître à la première

vue, on réconnoîtra qu'elle tient aux plus importans objets, &

qu'elle est digne du plus sérieux examen.

Je partagerai cette Dissertation en trois chapitres: dans le premier, j'examinerai quelle est la nature de ces lettres, & quelle a été à cet égard l'opinion de S. Jérôme; je traiterai dans le second, de l'opinion des critiques qui en sont d'anciennes voyelles, qu'ils appellent matres lectionis; je rechercherai dans le troisième, si avant l'invention des points-voyelles, il y avoit dans le Texte sacré, quelques marques, quelques signes, qui en sixassent la secture, au moins dans les endroits les plus importans.

## CHAPITRE I.

Où l'on examine si les lettres aleph, hé, chet & hain (R. A. B. Y) doivent porter le nom de consonnes ou de voyelles, & quel est le sentiment de S. Jérôme à cet égard.

I. Différentes Jettres aspirées, chez Jes Hébreux. Les Hébreux ont dans leur alphabet quatre caractères qui n'indiquent que des aspirations plus ou moins fortes. L'aleph (n) est, selon le sentiment ordinaire, une aspiration très-foible, qui peut répondre à l'esprit doux des Grecs, comme le he (n) peut être représenté par l'esprit rude; mais-le chet (n) est une double aspiration que les Grecs ne pouvoient rendre en leur langue, & que les Septante ont remplacé par le chi (x), comme S. Jérôme l'a remarqué (a). Le son du hain (v) étoit bien plus rude encore; l'organe des Grecs ne pouvoit se prêter à sa prononciation, & leur alphabet ne leur fournissoit que le  $\Gamma$ , qui néanmoins n'en approchoit guère; c'est pourquoi les Septante ont écrit Segor, Gaza, Gomorrha, &c. & S. Jérôme en parlant de ce dernier mot, a cru devoir avertir que le G n'entre point dans sa composition chez les Hébreux: Sciendum quod G literam in Hebraïco non

(a) Quælt. Hebr. Gen. IX, 18. Frequenter Septuaginta interpretes non valentes heth literam, quæ duplicem adspirationem sonat, in græcum servnonem vertere, chi græcam literam addi-

derunt, ut nos docerent in isliusmedi vocabulis adspirari debere: unde & in præsenti loco Cham transtulerunt pro es quod est Ham. Voyez aussi Ibidem, Gen. XLI, 2 & ailleurs.

habet i

habet, sed scribitur per vocalem ain, Il ne faut pas croire qu'en conféquence les Septante & S. Jérôme lui-même, aient toujours rendu cette lettre par un T ou par un G; le seul mot Hébreu prouve le contraire, car ils auroient prononcé Guébreu, puisqu'il commence par un ain. D'ailleurs le S. Docteur est peu soigneux de marquer les différentes aspirations qui se trouvent dans la langue des Juiss. Quelquesois il emploie l'H des Latins indifféremment pour les quatre aspirations hébraiques, Histol, Histoleth ( x ). Hiram ( n ), Hiras ( y ), &c. d'autres fois il écrit absolument sans aucune aspiration, des mots qui dans le texte en ont de trèsdifférentes; Urim ( אורים ), Arada ( חרדה ), Ain ( עין ), &c. mais on vient de voir qu'il donne le nom de voyelle à la plus forte de ces aspirations, & on pense bien qu'il n'a pas resulé cette dénomination aux autres; aussi pour rendre raison de l'H qu'il avoit placée à la tête des mots Histob, Hiram, Hisboseth, Hiras, tirés du second livre des Rois, il dit que ces mots sont écrits en grec & en hébreu avec une diphtongue, parce que l'aspiration est suivie d'un iod (') ou un i: Idcirco cum adspiratione hac nomina posuimus, quia & apud Gracos & apud Hebraos per diphtongum scribuntur.

Dom Martianay donne de grands éloges à S. Jérôme, pour avoir su & pour nous avoir appris par ce passage, que chez les Jugemens divers de quesques Savans anciens Hébreux l'aleph, le chet & le hain étoient des voyelles, sur les expressions non des consonnes, & que chacune de ces lettres, suivie d'un iod, formoit une diphtongue. D'autre part, Jean le Clerc s'est moqué & de S. Jérôme & de son éditeur, pour avoir mis ces caractères au rang des voyelles. Qu'auroit-il donc dit si S. Jérôme ne leur avoit même pas permis de figurer parmi les lettres? car pourquoi n'auroit-il pas pu les traiter de la même manière que l'H des Latins a été traitée par d'anciens Grammairiens, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même? H à pletisque adspiratio putatur esse, ex Deuteron. non litera (b). C'est alors qu'il auroit sans doute échauffé la bile de G. J. Vossius; car ce Savant, après avoir dit que les Hébreux

I 4.

De Nomin. Hebra

(b) Gellius, I. II, c. 3. H literam, sive illam spiritum magis quam literam dici oportet, inserebant veteres nostri plerique vocibus firmandis roborandisque. Tome XXXVI.

Jovius Pontanus, lib. 1, de adspiratione, s'étend beaucoup pour prouvez que l'h n'est pas une lettre.

Ηh

5. 27.

ont eu dix-huit lettres, cinq voyelles & treize consonnes, ajoute qu'il faut avoir perdu le sens pour se laisser persuader que les voyelles 'Ar. Gram. 1. 1, chez les Hébreux ne sont pas des lettres: Nam eos qui vocales apud Hebraos literas esse negant, sententiam suam non persuadere nisi judicio defectis. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ensuite il dit que des vingt-deux consonnes de l'alphabet hébreu, il faut retrancher les quatre aspirations dont nous parlons, parce qu'une aspiration n'est pas une lettre: Ex 22 consonantibus sequestrari debere 4 pneumaticas, aleph, he, het, haim; nam spiritum non esse literam, &c. Il est clair que si on retranche de l'alphabet ces quatre caractères, il n'y en restera que dix-huit; mais dans ce nombre de dix-huit, quelles sont les cinq voyelles dont il venoit de parler? Je conçois que le vau & l'iod, lorsqu'ils sont quiescens, sont des voyelles, & par conséquent, selon lui, des lettres; mais il en faut cinq, au lieu de deux, pour faire avec treize consonnes le nombre de dix-huit lettres. D'ailleurs si, outre les quatre aspirations, on retranche encore le vau & l'iod, il ne restera plus que seize lettres, au lieu de dix-huit.

ÍΙΙ. Faut-il placer, ou non . dans les lettres aspirées des Hébreux! question de mot.

Mais qu'étoit - il nécessaire de prendre feu sur un objet qui n'est au fond qu'une pure question de mots? Si d'après Mariusla classe des voyelles Victorinus, on définit la voyelle, une lettre qui par elle-même a un son déterminé & seule peut faire une syllabe, vocales sunt qua per se proferuntur, & per se syllabam faciunt, il est évident que l'aspiration n'est pas une voyelle, car elle n'a point par ellemême de son fixe & articulé; elle est incapable de former une syllabe, elle ne peut se faire sentir qu'avec une voyelle. Si l'on observe encore qu'à mesure que l'aspiration devient plus forte & plus dure, elle approche du son propre à quelque consonne, on sera encore plus porté à l'exclure du nombre des voyelles; c'est par cette raison que les Grecs & les Latins se sont servis du \(\Gamma\) & du G pour exprimer le hain des Hébreux.

> Si, d'un autre côté, on considère que l'aspiration n'est qu'une voyelle quelconque, prononcée avec plus de force; qu'elle n'est même, pour ainsi dire, que la modification intime de chaque voyelle; qu'elle ne fait qu'en fortifier le son, sans l'addition d'un son étranger, on ne croira pas devoir la placer au rang des consonnes.

parce que toute consonne ajoute le son qui lui est propre, à celui de la voyelle : mais peu importe pour quel parti on se décide. & que de part & d'autre on s'exprime différemment, la pensée est la même, & l'accord est au fond très-réel. Lorsque S. Jérôme place l'aleph, le he, le chet & le hain des Hébreux dans la classe des voyelles, il nous avertit en même temps, que ce ne sont que des alpirations: aussi, dans l'impossibilité de les rendre en sa langue, il les supprime très-fréquemment, comme si elles n'existoient point dans l'original. Que d'autres Grammairiens, convenant avec lui que ce ne sont que des lettres pneumatiques, jugent à propos de leur donner rang parmi les consonnes, ou même de les exclure du nombre des leures de l'alphabet, la différence ne consistera que dans les termes, la division ne sera qu'apparente, & la pensée réellement la même: en effet, malgré la diversité des expressions; la nature, les propriétés, les fonctions de ces caractères ne seront elles pas également reconnues & bien déterminées?

Mais S. Jérôme ayant donné à ces lettres le titre de voyelles; a cru pouvoir dire qu'elles formoient des diphtongues lorsqu'elles étoient suivies du iod ou du vau, celles-ci étant alors aussi de véritables voyelles. En cela il s'est conformé au langage des Grammairiens, qui donnent toujours le nom de diphtongue à la jonction de deux voyelles en une syllabe: c'est un abus contre lequel on eût peut-être mieux fait de réclamer; car à prendre l'idée de la chose, telle qu'elle est désignée par le nom même, deux voyelles réunies en une seule syllabe, ne forment une diphtongue que lorsque chacune d'elles conserve le son qui lui est propre, de manière que les deux sons concourent à n'en former qu'un total. Or d'après cette notion, on se convaincra sans peine, que parmi nous le nombre des véritables diphtongues est bien moins grand qu'il ne paroît: ui souvent en est une, comme dans ces mots, huître, fuite, luire, &c. parce que le son de l'u & celui de l'i, quoique réunis, se font sentir très-distinctement; ce n'en est pas une dans ces mots, qui, guide, où le son de l'i seul est conservé; au, eu, ou ne sont que des diphtongues écrites, parçe que le son qui en résulte, n'est point composé des sons particuliers de l'a, de l'e, de l'o, réunis à celui de l'u. Il faut dire la même chose de l'ai, qui tantôt n'a que le son de l'é masculin, comme dans plaisir; tantôt celui de notre e ouvert (é), comme dans plaire, taire, braire. &c.

Si en cette matière on se faisoit une loi de parler avec touté la précision possible, on pourroit demander aux Grammairiens pourquoi ils n'ont donné le titre de diphtongue qu'à la jonction de deux ou de plusieurs voyelles, à l'exclusion des consonnes; car celles-ci paroissent avoir autant & souvent même plus de droit à cette dénomination que les premières. Deux ou plusieurs consonnes réunies ne forment-elles pas un son composé du son particulier de chacune? Dans la prononciation de ces mots, traître, plâtre, stratagême, &c. les sons propres du t, du p, de i's, & de l'r, ne se sont dans le mot nuire! Ces consonnes réunies en une syllabe, forment donc réellement des diphtongues; mais ce seroit être trop pointilleux de faire à cet égard une querelle aux Grammairiens. Je reviens à S.º Jérôme.

I V.

Le 1 & le 1 pris quelquesois pour de vraies consonnes par S.\* Jérôme.

Difficulté de savoir quel son les Anciens donnoient au V.

Puisque ce S. Docteur a pris pour des diphtongues l'union des aspirations hébraïques au vau & au iod, it est clair qu'il a cru que ces dernières lettres n'étoient quelquefois que des voyelles; il l'assure même expressément en d'autres endroits : mais il ne s'ensuit pas qu'il ne les ait jamais regardées comme des confonnes. En prononcant David, Bethaven, vau, &c. il nous fait comprendre qu'il ne prenoit pas toujours cette lettre pour une voyelle. Je ne puis dire précilément quel étoit le son qu'il attachoit au V, avec les Latins de son temps; mais je suis persuadé que ces peuples ne prononçoient pas cette lettre, lorsqu'elle étoit voyelle, de la même manière que lorsqu'elle étoit consonne. L'embarras où se sont trouvés les Grecs, quand ils ont voulu exprimer en leur langue le son du V latin, en fournit, ce me semble, une preuve convaincante: ordinairement ils emploient à ce dessein leur diphtongue &, comme O'ua lieus, Valerius; mais souvent aussi ils se servoient de l'Y, Φλάυιος pour Flavius, dans deux médailles de Vespasien rapportées par Occo; YECHACIANOC, Vespasianus; dans les Antiquités de Golzius, **ETHPOC** Severus, &c.

D'autres fois ils se servoient du B; dans Étienne de Byzance

Bilinea, Velitra, ville d'Italie, dont le nom est écrit O'velineau dans Dion\*: Bioré Cios dans Strabonb, le mont Vésuve, que Plutarque Lib. 1. appelle BioGior opos; Bioxixios, Virgile, sur un monument élevé. sous Honorius, à la mémoire du poëte Claudien. Kép (85 / Corvus) dit Suidas, Tès Kopanas par Pougjoi; dans le même, Besideir, Baderniviavos, Beamuniavos, Bneos, Debneos, Bepons, &c. pour vestiarium, Valentinianus, Vespasianus, Verus, Severus, Verres, &c. de même que dans le Talmud bibar, ביבר, pour vivarium.

Les Latins eux-mêmes donnoient, en effet, à cette consonne un son qui approchoit de celui du b; rien de plus ordinaire que de voir dans les anciennes inscriptions abe, dedicabit, baleas, bibas. berna, flabialis, jubentus, serbus, unibersus, &c. pour ave, dedicavit, valeas, vivas, verha, flavialis, juventus, servus, universus, &c. (c) Caffiodore, après Adamantius Martyrius, qui avoit fait un Traité sur les lettres v & b, vouloit qu'on écrivit berna, besica, &c. au lieux de verna, vesica; cependant le b des Latins ne leur paroissoit pas bien propre à marquer le son qu'ils donnoient à leur consonne v. Quintilien, Velius Longus, Terentius Scaurus, Victorinus Afer remarquent que le son de cette lettre étoit le même que celui du digamma éolique, ou presque de l'f latin; mais l'empereur Claude vouloit qu'on se servit d'un F retourné & renversé (1); aussi trouve-t-on, dans les monumens de son siècle AMPLIAIIT Vid. Not. V. d. Probi. Liu. F. TERMINALITQUE, comme le remarque Juste-Lipse.

Le digamma éolique, comme nous l'apprend Priscien, sur le Liber, s. 3. témoignage de Varron & de Didyme, portoit le nom de vau. & il l'avoit sans doute tiré des Hébreux. V loco consonantis posita. eandem prorsus in amnibus vim habuit apud Latinos, quam apud Æoles habuit olim F diganıma, id est vau, ab ipsius voce profectum. teste Varrone & Didymo, qui id ei nomen esse ostendunt; pro quo (Claudius) Cafar hanc figuram a scribere voluit: quod quamvis illi rectè visum est, tamen consuetudo antiqua superavit.

Nous ne sentons point aujourd'hui cette nuance de prononciation, qui avoit engagé les Grecs & les Romains à se servir de différens caractères pour marquer le son qu'ils attachoient au v consonnes

(c) Voy. Alphab. Grae. Sylburgii; & Antiqui novique Lat I Orthograph. Claudii Dausquii, tom. 1, tract. 2, sect. 4.

Vid. Not Valeri

Pour la connoître, il faudroit les avoir entendu prononcer: d'ailleurs nous n'avons vraisemblablement pas dans les organes de la parole cette souplesse, ni dans ceux de l'ouïe cette délicatesse qui leur étoient propres. La lettre consacrée à l'aspiration pouvoit précéder chacune des voyelles & en rendre le son plus dur; nous avons à peu près cela de commun avec eux; mais elle pouvoit aussi être précédée de l'une de ces quatre consonnes c, p, r, t, & la prononciation qui en résultoit nous est absolument inconnue. En françois la prononciation du th est la même que celle du t simple. elle est différente chez les Anglois: la prononciation du ph ne diffère pas parmi nous de celle de l'f, &c. Il n'en étoit pas de même chez les Anciens. Priscien nous dit qu'il falloit moins serrer les lèvres pour la prononciation de l'f que pour celle du ph, & Cicéron se moque d'un témoin Grec qui ne pouvoit pas prononcer la première lettre de Fundanius, parce que, selon Quintilien, il l'articuloit avec une aspiration trop forte; d'où Juste-Lipse conclut que ce Grec faisant sentir à la fois & le p propre à sa nation, & l'aspiration rude, prononçoit comme si le mot eût été écrit Pfundanius. Victorinus Afer parlant des consonnes aspirées, dit: H quoque inter literas otiosam grammatici tradiderunt, eamque adspirationis notam conjunctis vocalibus præfici: ipsi autem consonantes tantum quatuor præponi, quoties Græcis nominibus latina forma est, persuaserunt, id est c, t, p, r; ut Chori, Thymos, Phylis, Rhombus, qua profundo spiritu, anhelis faucibus, exploso ore fundetur. Voilà des variétés & des nuances d'articulation qui nous sont totalement étrangères, & dont nous ne pouvons même nous former une idée juste.

V.
Les afpirations moins nombreufes chez les Grecs & les Latins que chez les Orientaux.
Expreffion de S. Jérôme disculpée.

4

Lib. I, c. s.

Néanmoins chez les Grecs & les Latins, les aspirations ou les lettres pneumatiques, étoient moins nombreuses qu'elles ne l'avoient été chez les Hébreux, & qu'elles ne le sont encore chez les Arabes. Il n'y avoit chez les premiers que deux sortes d'esprits, le doux & le rude: celui-ci, chez les seconds, se divisoit encore en deux espèces, & les Arabes ont de plus des consonnes aspirées, qui donnent des nuances particulières à leur articulation. On ne doit donc pas être étonné que les langues grecques & romaines n'aient pu fournir des caractères propres à exprimer tous les sons des langues

orientales, & que, dans cette indigence, S. Jérôme n'ait pas toujours tenté de rendre en sa langue les aspirations qu'il trouvoit dans le texte hébreu. S'il a mis ces caractères originaux au nombre des voyelles, quel reproche a-t-il mérité? Il n'avoit fait qu'imiter des auteurs plus anciens que lui, & sur tout l'historien Josèphe, De Bell. Juda des auteurs plus anciens que lui, & sur tout l'historien Josèphe, lib. VI, cap. 15. qui avoit avancé que le terme hébreu Jehora (mm) étoit formé de quatre voyelles: il auroit même pu impunément les exclure du nombre des lettres; d'autres l'ont fait, sans qu'on puisse avec raison le trouver mauvais. Il nous dit que ces caractères hébreux sont des aspirations: telle est leur essence, & on ne sauroit le contester. Qu'après cela, on leur donne place parmi les voyelles ou parmi les consonnes, ou même que, suivant le principe de Vossius, spiritus non est litera, on leur refuse le nom de lettres, leurs propriétés effentielles seront - elles altérées on changées par ces divers arrangemens? Quelque dénomination qu'on leur donne, quelque place qu'on leur assigne, quelque rang qu'on leur resule, leur nature ne restera-t-elle pas toujours invariablement la même? Ce feront toujours des aspirations, & rien de plus ni de moins. Or toute aspiration est, par sa nature, susceptible de motion avec chaque voyelle; & sans voyelle elle reste muette, immobile, inarticulée. Ne se rendroit-on pas ridicule si l'on demandoit quel est le son de l'esprit rude des Grecs ou de l'h des Latins, lorsque l'un & l'autre ne sont accompagnés d'aucune voyelle? Un esprit n'a point de son par lui-même: seul & isolé, il ne s'articule pas; ce n'est qu'à l'aide de quelque voyelle qu'il peut se produire & se faire sentir.

Si l'on se persuadoit que l'aleph hébreu devoit être quelque chose de plus qu'un esprit, parce que dans l'alphabet grec, qui vient des Orientaux, l'alpha est une véritable voyelle, on seroit dans l'erreur. L'ehf des Arabes, l'olaph des Syriens, l'alph des Ethiopiens, n'ont-ils pas la même origine? sont-ils même autre chose que l'aleph hébreu? Tous ces caractères néanmoins n'ont aucun son par eux-mêmes, ils ne s'articulent qu'à l'aide des voyelles, & s'allient à chacune d'elles suivant les loix propres à chacune de

ces langues.

Après ces observations, n'ai-je pas lieu d'être surpris que seu M. Schultens ait donné tant d'importance à la question qui concerne placer dans la classe

VI.

tables voyelles. Preuve dens le sens rigoureux.

des voyelles, ou d'en la dénomination qu'on doit donner aux caractères hébreux dont exclure les lettres aspirées des Orientaux, je viens de parler? Ce Savant, qui avoit sait une étude profonde quand on reconnoît les des langues orientales, & dont les ouvrages méritent d'être lûs par-fonctions qui leur sont propres, & qui les tous ceux qui se livrent à ce genre de travail, a pensé que si s'on distinguent des vériplace les quatre settres pneumatiques des Hébreux, avec le vau & que S. Jérômeneleur l'iod, au rang des voyelles, on ruine de fond en comble les langues pas donné ce nom hébraïque, chaldéenne, syriaque & arabe, & que d'un édifice maguifique on fait un cahos informe & ténébreux. C'est ce qu'on peut remarquer, dit-il, dans l'ouvrage du chanoine Mascles: témérité à laquelle je ne sai quel nom donner; ce n'est pas se jouer du monde savant, c'est lui insulter. Que S. Jérôme ait pris ces lettres pour des voyelles, je le lui pardonne, ajoute-t-il; il avoit. pour son temps, une assez grande connoissance de la grammaire hébraïque, affez médiocne pour le nôtre; je le pardonne encore aux Savans du xvi. fiècle, dans un temps où le mécanisme de la langue des Hébreux n'étant qu'ébauché par Reuchlin & Munster. on étoit subjugué par l'autorité de S. L' Jérôme: mais je ne le pardonne pas à Richard Simon, qui a écrit dans un temps où les principes & le génie des langues syriaques, chaldaïque & arabe, avoient été développés (d).

J'écarte de la discussion présente les lettres vau & iod, dont je dois parler dans la suite, quoique j'aie déjà montré que S. Jérôme les a souvent prises pour des consonnes; mais, à l'égard des lettres pneumatiques, je conviens que ce S. Docleur partageroit les reproches qu'ont mérités plusieurs modernes, s'il avoit cru, comme reux, que ce sont des voyelles proprement dites; s'il ne les avoit pas prises uniquement pour des aspirations, qui par elles-mêmes

(d) Institut. ad fundam. ling. Hebr. pag. 22, 23, 24. Repeto ergo quod supra posui, & summa cum siducia confirmo, nec linguam Hebraeam, nec dialectos ejus Chaldean, Syram, Arabicam stare posse, si litera y, 1, 11, 1, 11. N vocalibus annumerentur. Id Hieronymo condonare possum, cui pro ratione fui temporis satis magna, pro nostri, exigua fuit grammatien Hebrara cognitio. Ignoscere quoque possum tum pontificiis, tum nostris, quos sub initio reformationis saculo XVI auctoritas traxit Hieronymi, quam grammatica Hebraa per Reuchlinum, Munsterum, aliosque delineata, rudis adhuc esset, U informis: neque lux dialecterum ei esset illata. Sed non video qui ignosci queat Rich. Simonio, post grammaticam Chaldaicam, Syriacam & Arabicam, sœculo XVII , felicissinè constitutan , idem illud recoquenti, & confidenter inculcanti, &c.

n'ont

n'ont point de son fixe, qui ne s'articulent qu'à l'aide des voyelles. & qui, se mariant à toutes les voyelles, en sont très-distingnées. Gasa, Elau, Hiras, Gomor, Segor, &c. dans tous ces mots se trouve la même aspiration hain, que S. Jérôme, en prononcant. a jointe à différentes sortes de voyelles. Je le répète donc, la question se réduit uniquement à savoir si une aspiration doit être mile dans la classe des voyelles ou dans celle des consonnes; on peut apporter des railons pour & contre, mais peu importe quel parti on adopte, si l'on convient que toute aspiration a besoin de quelque voyelle d'une autre espèce pour se rendre sensible. Dès-lors on reconnoît que l'aspiration, morte & inanimée par sa nature. & susceptible de toute espèce de motion avec le secours des voyelles proprement dites, n'a réellement pas d'autres propriétés que la consonne, puisque seule & livrée à elle-même elle est incapable; comme la consonne, de former un son articulé & de fixer la prononciation d'une langue. C'est de quoi S.t Jérôme convenoit. & ce qu'il a prouvé lui-même par son exemple; ainsi la dénomination qu'il a donnée aux caractères dont il s'agit, ne le met point réellement en opposition avec ceux qui les placent dans une classe différente.

Quoique ce Père reconnoisse que des Grammairiens ne vouloient même pas placer l'h latine dans la classe des lettres, il paroît qu'il lui donnoit place parmi les voyelles; c'est ce que prouve le passage que nous avons cité, où il dit qu'il écrit Hiram, Hiras, Hisboseth, parce qu'en hébreu & en grec ces mots sont écrits avec une diphtongue, quia & apud Gracos & apud Hebraos per diphtongum scribuntur. Il a donc cru que, dans ces mots, l'h suivie de l'i formoit une diphtongue semblable à celle qu'il voyoit dans le texte original; c'est-à-dire qu'en latin hi n'étoit pas moins une diphtongue que עי, חי אי א עי en hébreu: or cela ne peut être qu'en supposant que l'h des Latins est une voyelle. Conclura-t-on de-là qu'au jugement de S. Jérôme l'h des Latins est une véritable voyelle, dans le sens exact & rigoureux? ce seroit vouloir s'abuser grossièrement. On ne doit donc pas en inférer non plus qu'il ait pris les aspirations des Hébreux pour des voyelles proprement dites, dans le lens que l'entendent les critiques modernes.

Tome XXXVI.

Je ne sais même s'il n'a pas donné le nom de voyelle au  $\chi$  des Grecs, car le mot hiram est ordinairement écrit  $\chi_{ex}$ , par les Septante, & il dit que la première syllabe de ce mot, & d'autres qu'il cite, est une diphtongue chez les Grecs comme chez les Hébreux; ce qui suppose que le  $\chi$  est une voyelle, qui jointe à l'iota forme une diphtongue. Quoi qu'il en soit, il assure en plusieurs endroits que pour rendre la lettre n des Hébreux, qui est une double aspiration, les Septante ont souvent employé le  $\chi$  grec, comme lorsque pour exprimer le nom de  $\chi$  ils ont écrit  $\chi_{a}$ . Par conséquent, dans son idée, le n des Hébreux n'est pas plus une véritable voyelle que le  $\chi$  des Grecs. Mais les expressions dont il s'est servi, & dont il étoit à propos de fixer le sens, ont occasionné un abus bien plus important, que je vais tacher de dévoiler dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE II.

Où l'on prouve que les lettres aleph, hé, chet & hain, n'ont jamais servi de voyelles dans le texte hébreu.

I.
Diverses opinions fur l'origine des points - voyelles.

Après avoir montré que les lettres aleph, hé, chet & hain n'ont été, par leur nature, que de simples aspirations, qui par conséquent disséroient essentiellement des voyelles proprement dites, & n'avoient de mouvement & de vie que par leur secours; il s'agit d'examiner maintenant si les anciens Hébreux ne les conserèrent pas à un autre usage, en les faisant servir de véritables voyelles. On sait que si l'on retranche de l'alphabet hébreu les quatre aspirations dont nous avons parlé, avec le sau & le iod, il ne restera que seize lettres, qui sont autant de consonnes, & qu'aujourd'hui les voyelles saisant bande à part, n'entrent point dans le corps de l'écriture, de manière que si elles y paroissent, ce n'est jamais qu'au-dessus ou au-dessous des lettres: il faut excepter le mau & l'iod, qui ont toujours seur place parmi les autres caractères, soit qu'ils n'y fassent que la sonction de voyelles, soit qu'ils y segurent comme consonnes.

Long-temps avant Elias Lévita, tous les Juiss étoient persuads

que les points-voyelles, qui sont des figures destinées à marquer les vovelles différentes, existoient dans le texte sacré, au moins depuis Eldras; car plusieurs font remonter leur origine jusqu'au temps de Moyle, tandis que d'autres les font aussi anciens que la langue même. Le rabbin Élias Lévita, qui vivoit au xvi. fiècle. a fait honneur de cette invention aux Masorèthes de Tibériade. postérieurs à la composition du Talmud: Vers le commencement du vi.º siècle de notre ère, il y eut, dit-il, dans cette ville de la Galilée, près du lac de Génélareth, une assemblée célèbre, composée de tout ce qu'il y avoit de plus savans parmi les docteurs Juifs: ces doctes critiques, pour fixer à jamais la lecture & le sens des livres Saints, dans un temps où la dispersion des Juifs faisoit craindre pour ce dépôt sacré, imaginèrent les points-voyelles, qu'ils placèrent dans le texte, suivant la tradition constante qui s'étoit conservée jusqu'à eux. Ainsi, selon la pensée d'Elias Lévita. quoique ces figures de voyelles soient l'ouvrage des Masorèthes. la lecture & le sens qui en résultent n'en sont pas moins d'une autorité divine, parce que ces critiques, loin de ponéquer à leur gré, ne firent que marquer & transmettre à la postérité la manière dont chaque mot avoit toujours été lû depuis la composition de chaque livre.

D'autres critiques ont donné une date bien plus récente à l'invention des points - voyelles; ils ne placent leur origine qu'au milieu du x1.º siècle, temps où vivoient Ben-Ascher & Ben-Nephtali; c'étoient deux doctes Rabbins, chacun à la tête d'une Académie, l'une dans la Babylonie, l'autre dans la Palestine. Ils eurent des disputes entr'eux sur la manière de ponétuer & d'accentuer certains mots de l'Écriture Sainte, quoiqu'ils sussent d'accord sur le sens de ces mots: les Juiss orientaux ou Babyloniens prirent le parti de leur docteur Ben-Nephtali; les occidentaux ou habitans de la Palestine se déclarèrent pour Ben-Ascher, de sorte qu'aujourd'hui la plupart des Juiss, & tous nos exemplaires de la Bible; suivent la ponétuation de ce Rabbin. La dispute rouloit sur environ neus cents mots, qu'on peut voir à la fin de la Bible hébraïque de Buxtors; mais cette querelle est elle-même une preuve de l'existence antérieure des points-voyelles, puisqu'il s'agissoit de savoir

si certains mots du texte étoient bien ou mal ponclués. Depuis long-temps on avoit les remarques des Masorèthes, qui ont souvent parlé de ces points. Aussi les plus savans Rabbins, tels qu'Aben-Esra, David Kimchi & d'autres, qui ont vécu dans ces temps-là, & qui parlent dans leurs écrits de Ben-Ascher & de Ben-Nephtali, loin de leur attribuer l'invention dont il s'agit, en sont honneur à Esdras

& aux membres de la grande Synagogue.

Comme cette opinion n'étoit donc pas soutenable, d'autres critiques ont prétendu que l'ouvrage de la ponctuation, commencé d'abord par les Masorèthes vers le commencement du vi. fiècle. n'avoit été consommé qu'au milieu du x1º: Louis Cappel s'est déclaré pour ce sentiment, & a mis au jour plusieurs écrits pour le soutenir : il a entraîné dans son parti un grand nombre de critiques, malgré les efforts des Buxtorfs & d'autres, qui par leur imprudence ont fait triompher leur adversaire. Ils avoient, en effet, presque autant de tort que lui; imbus des préjugés Rabbiniques, ils faisoient remonter à Adam ou à Moyle, ou du moins à Esdras l'origine des points - voyelles que nous avons aujourd'hui. Ils divinisoient en quelque sorte non-seulement ces figures, mais encore la foule des accens tant orthographiques que musicaux; leur nom même étoit sacré, aussi-bien que l'irrégularité qu'on remarque quelquefois dans la poncluation : les lettres majuscules, minuscules, renversées, suspendues cachoient quelque mystère plus qu'humain. En falloit-il davantage pour s'exposer à la risée des gens sensés? Pour décrier une bonne cause, ne suffisoit-il pas de lui associer des idées si frivoles & si puériles? En convenant de l'origine récente des points-voyelles, à quelque siècle qu'elle remonte, parce que c'est un fait sur lequel les critiques sont partagés, quoiqu'en général ils conviennent qu'elle est postérieure au Talmud, il falloit demander, il falloit rechercher si avant leur invention rien n'en avoit tenu lieu, rien absolument n'avoit rempli les fonctions auxquelles ils ont été consacrés.

1 i.
Diverse, opinious
de
Louis Cappel
&
drautres critiques

On ne conçoit pas qu'une langue aussi régulière, aussi étendue, aussi riche que celle des Hébreux, telle qu'elle existoit avant & après Moyse, & essentiellement la même que l'Araméenne & l'Arabe, ait pu s'écrire seulement avec des consonnes & sans aucune

voyelle; cette idée seule révolte la raison & choque le sens commun; s'usage des settres très-difficile à trouver, & qui auroit nécessairement donné lieu du van & du iod à une infinité de mérciles. l'écriture eût été une espèce de chiffre, dont la clef auroit été souvent à une infinité de mépriles. On comprend ailément que si l'on possède la langue, & qu'on se soit exercé sur un texte ponctué. ou chargé de marques qui distinguent & fixent le sens avec la poncluation, on pourra lire ensuite & entendre le même texte, quoique dépourvu de tous les fignes caractéristiques des voyelles différentes: les langues orientales donnent même, en ce genre. des facilités qui leur sont propres. Mais quiconque osera se flatter de lire à la première vue & d'entendre, sans le secours des signes appropriés aux voyelles, un ouvrage d'un genre relevé & poëtique, tel que Job, les Pseaumes, l'Ecclésiaste, les Proverbes, Isaïe, &c. quelque connoissance qu'il ait d'ailleurs de la langue, reconnoîtra bientôt son erreur & son incapacité. Ce qui trompe, c'est qu'on commence par s'instruire à l'aide des points-voyelles; & parce qu'ensuite on s'en passe assez souvent, on s'imagine qu'un pareil secours peut n'avoir jamais existé.

Louis Cappel étoit trop habile pour ne pas sentir cette difficulté. & pour la lever, il soutint qu'avant les Masorèthes il y avoit trois lettres, aleph, vau & iod, qui servoient de voyelles, & qu'on appeloit par cette raison matres lectionis; l'aleph servoit pour l'a & pour l'e, le vau pour l'o & pour l'u, l'iod pour l'i & quelquefois pour l'e: il le dit & on le crut. Cette assertion, aussi gratuite que hardie, & dans laquelle il y avoit du mal-entendu, étourdit tellement tous les esprits que même Buxtorf le fils, ni ses partisans. n'osèrent le contredire. Cappel crut voir, dans le texte d'aujourd'hui. quelques traces légères de l'ancienne manière d'écrire, qui avoient échappé à l'attention des Masorèthes; & on ne s'avisa seulement pas de soupçonner qu'il s'abusoit : on reçut bonnement pour des preuves de son opinion ce qu'il auroit fallu auparavant bien démontrer.

Dans cet arrangement, l'aleph étoit la seule des lettres pneumatiques à qui on attribuât les fonctions de voyelle; le hé étoi oublié: cela parut injuste à quelques critiques, ils l'élevèrent donc a ffi a la même dignité. Le chet & le hain parurent à d'autres

chez les Hébreux.

n'avoir pas moins de droit que les lettres précédentes; ils leur firent donc aussi partager les honneurs de la maternité. Au fond toute cette marche étoit assez suivie; on étoit parti de ce principe: S. Jérôme a dit, après les Hébreux de son temps, que les quatre aspirations x, n, n, y sont des voyelles, pourquoi donc ne donner ce titre qu'à l'm! pourquoi le refuser aux trois autres? S. L' Jérôme a dit de plus que ces quatre aspirations, suivies du vau ou du jod, forment des diphtongues; donc le vau & l'iod sont aussi, au moins quelquefois, des voyelles: c'est d'ailleurs un point décidé par le témoignage formel du S. Docteur. Néanmoins la plupart des critiques, jugeant absurde de faire du hain, & même du chet, autant de voyelles, s'obstinèrent à leur refuser cette prérogative. Ce procédé n'étoit ni raisonnable, ni conséquent; seur maternité étoit fondée sur le témoignage de S. Jérôme, qui n'étoit concluant pour aucune des aspirations, ou qui l'étoit également pour toutes: c'est ainsi que raisonnèrent Richard Simon . Étienne Morin & quelques autres.

Hist. criv. de l'Ancien Testam. lib. 1, c. 3 1. Exerciv. de Ling. primav.

I I I.

Deux remarques préliminaires, l'une fur les expressions de S. Jérôme, l'autre fur le vau & l'iod

des Hébreux.

Je dois observer ici quelles idées un seul mot est quelquesois capable de faire naître, contre l'intention de son auteur. Si S. Jérôme eût dit que les quatre aspirations des Hébreux ne sont pas des lettres, comme quelques Grammairiens l'ont dit de l'h des Latins, jamais peut-être ne se seroit-on avisé d'en appeler à son témoignage, pour prouver que ces caractères avoient autresois sait les sonctions de véritables voyelles: on l'a cité pour garant de cette opinion, parce qu'il n'a pas cru devoir placer ces sigures dans la classe des consonnes, & qu'il leur a donné le titre de voyelles. Ni cet arrangement néanmoins, ni cette dénomination ne prouvent la thèse qu'il s'agissoit d'établir, puisque ces caractères n'en sont dépend leur articulation, comme je crois l'avoir suffisamment montré.

Je dois encore avertir, avant de passer outre, que le vau & l'iod ont cela de particulier, qu'en certain cas ils ne sont effectivement que des voyelles, & qu'on peut, si on le juge à propos, les nommer alors matres lectionis, parce qu'ils forment des voyelles longues. Ces lettres peuvent être radicales ou serviles; dans le premier cas, si elles sont seules, c'est-à-dire sans signes de voyelles,

elles laissent dans la plus grande incertitude pour la lecture & pour le sens. Ou'on propose de lire le mot 777, on pourra prononcer ioled, יולר, gignet, jiwaled, יולר, nascetur; joulad, יולר, gignetur. De même בושב peut le lire noschab, בושב, collocatus est; niwascheb. בושב, collocabimur; nouschab, ששו, sedere jubebimur. La fiaison neut, dira-t-on, décider alors de la manière de lire. & du sens qu'il faut adopter. J'en conviens; mais il peut arriver aussi trèssouvent que rien ne décide du sens que la lecture même, tandis que la lecture ne peut être fixée que par les voyelles: il en a fallu beaucoup moins pour partager les plus habiles critiques sur l'interprétation d'une infinité de passages des anciens auteurs. Et quant à l'Écriture Sainte, il seroit aisé de produire une multitude d'exemples de division entre les interprètes, quoique tous se soient cru guidés par la liaison des parties du texte: au pleaume xc1, les Septante ont traduit a fermone and Nove, parce qu'ils ont cru devoir lire ימרבר; on traduit maintenant a pelle, parce que le texte porte מרבר; Nous lisons au pleaume v11 72, ad me, mot que les Septante ont traduit ὁ θεός μ8, pour avoir lû, De même, au pleaume xL, où nous lisons , posuit, les Septante lisant , ont traduit To ovoka, nomen, &cc.

Verf. 7. Verf. s.

Lorsque les lettres vau & iod sont serviles & quiescentes, leur son se confond avec celui de la voyelle qui les accompagne, de sorte qu'on peut alors les prendre pour de véritables voyelles, mais nécessairement longues, selon le génie & le mécanisme des langues orientales, dont je serai obligé de parler encore dans la suite. Je reviens.

On ne peut qu'applaudir aux longs raisonnemens qu'a fait Étienne Morina, pour prouver qu'un alphabet est informe s'il est de l'exposition Lens voyelles, parce que les voyelles sont l'ame de toute langue, soit parlée soit écrite; rien n'est plus vrai, à moins que l'écriture Exerc. de ling. ne soit ou une peinture ou un symbole: mais, quand il veut conclure prim. p. 340 b que les aspirations dont nous parlons, ont servi de voyelles aux suiv. Hébreux, je ne vois pas la nécessité de cette conséquence. Si la langue de ce peuple n'a pu se passer de voyelles, il ne s'ensuit pas qu'elle ait dû adopter celles que l'auteur imagine, plutôt que d'autres; & si elle a donné une préférence marquée aux consonnes sur les

I V. Suite du lentiment des Critiques. voyelles, elle y a été déterminée par son génie, avec lequel les langues étrangères ont si peu de rapport.

Hist. crit. de l'Anc. Testam. lib. 1, c. 7.

Quand, d'un autre côté, Rich. Simon assure que les langues orientales ont eu, dès leur origine, d'autres voyelles que celles d'aujourd'hui, cette assertion est trop raisonnable pour n'être pas adoptée. Il ajoute que comme les voyelles nées avec ces langues, n'assuroient pas assez la lecture, on inventa dans la suite des pointsvoyelles, pour suppléer à leur défaut; & ce sut vers le viii. È siècle qu'on s'avisa de cet expédient. Il doit paroître d'abord assez singulier qu'on n'ait aperçu l'insuffisance des anciennes voyelles, ou du moins qu'on n'ait essayé d'y apporter remède qu'après quelques milliers d'années: mais enfin, quand cela seroit, s'ensuit-il que les lettres qu'il imagine, soient précisément ces anciennes voyelles dont l'origine est, selon lui, la même que celle des langues orientales? Il avance dans un autre endroit, que depuis la perte des autographes sacrés, l'emploi des lettres ehevi a été fort incertain & fournis à la volonté des scribes; qu'il a consulté un grand nombre de bons manuscrits, & qu'il y a compté plus de six mille de ces lettres qui ne se trouvent point dans nos éditions du Texte sacré. Ses paroles (e) sont remarquables; elles méritent d'être rapportées: Incerta omnino fuit ehevi scriptura ex eo tempore que autographa sacri contextus exemplaria à Judais deperdita sunt: illaque sapius à scribarum voluntate dependit, uti probare facillimum esset ex codicum MSS. & quidem optimæ notæ cum editis comparatione. Illi siquidem in infinitis prope locis distant, ita ut supra sex millia ejusmodi literarum ehevi seu aleph, he, van & jod numeraverim. quæ in editis codicibus non exstant.

Cette assertion ne peut que donner lieu à des réslexions bien sérieuses. La perte des autographes, sur-tout de ceux de Moyse, date d'une haute antiquité; elle est antérieure de plusieurs siècles à l'origine qu'on assigne aux points-voyelles; & si dans cet intervalle,

(e) Disquisit. crit. de var. per diversa loca & tempora Bibliorum editionib. cap. VII, p. 44, ed. Lond. 1684; & cap. x, p. 76. Quis nesciat plin in contextu hebrao literam jod,

ante inventa puncta vocalia, modo i, modo e vocalium, locum tenuisse; & hanc non solum, sed & alias vocales, quas vulgò chevi appellant, pro scribarum arbitrio neglectas suisse!

l'emplei

l'emploi des anciennes voyelles a dépendu de la volonté des copistes. rien de plus équivoque & de moins certain que l'intégrité du texte d'aujourd'hui. Mais, sans trop insister en ce moment sur cet objet. je soupconne que dans le nombre des manuscrits dont l'auteur veut parler, il y en a plusieurs de l'espèce qu'il a décriée lui-même (f), de ceux qu'il a trouvés remplis de fautes, & qui se rencontrent fréquemment dans nos bibliothèques. D'ailleurs il ne nous parle que des lettres ehevi, & ne dit rien du chet & du hain, qu'il prétend avoir servi de véritables voyelles, du temps de S. Jérôme: ses manuscrits ne lui ont donc rien appris à leur égard. Néanmoins ces deux lettres, en qualité de voyelles, ont dû dépendre, comme les autres, de la volonté des copistes, depuis la perte des autographes, c'est-à-dire avant & après l'invention des points-voyelles; comme les autres, elles ont dû être tantôt ajoutées, tantôt négligées. pro scribarum arbitrio. Enfin, que doivent penser & de l'autorité de les manuscrits, & de la conséquence qu'il en tire, ces habiles critiques qui, quoique d'accord avec lui sur la nouveauté des pointsvoyelles, soutiennent que le he n'a jamais pu être qu'une consonne. fans parler de ceux aux yeux desquels l'opinion qui place le chet & le hain au nombre des voyelles anciennes, paroît ablurde? Ce partage, cette division, ces guerres intestines, ne peuvent que nuire à la cause commune, & ne doivent pas nous en donner une idée favorable: mais rien n'est plus propre à la décrier que l'abus qu'en a fait Ric. Simon; c'est où l'a conduit la fausse idée qu'on avoit prise du sentiment de S. L' Jérôme, tant il étoit important de découvrir la vérité à cet égard. En développant la pensée du S. Docteur, j'ai montré combien elle étoit éloignée de celle des critiques modernes; cela ne suffit pas, il faut que l'autorité dont ils ont abusé, se tourne contre eux-mêmes; le raisonnement sera si simple qu'on s'étonnera peut-être que jusqu'ici il ait été oublié.

S.t Jérôme parlant de la ville où régnoit Melchisédech, peu L'opinion de ces importe, dit-il a, qu'on la nomme Salem ou Salim; & la raison Critiques résusée

(f) Disquisit. crit. de var. per diversa loca & tempora Bibliorum editionib. cap. 11, p. 9. Qui (codices) parten magnam literis minusculis exarati & minori forma, multa habent Tome XXXVI.

incuriosiùs descripta, nec pauca in iis de S.' Jérôme. deprehenduntur spannara. Ejusmodi Epist. ad Evang. complures reperiuntur in plerisque Christianorum bibliothecis.

Marian.p. 574:

Kk

V.
L'opinion de ces
Critiques résutée
par l'autorité
de S.' Jérôme.

\* Epist. ad Evang.
Monach.t. 11, edit.
Martian.p. 574:
ou epist. 126, autoedit.

qu'il en donne, c'est que les Hébreux sont très-rarement usage des voyelles au milieu des lettres: Nec resert utrum Salem an Salim nominetur, cùm vocalibus in medio literis perrard utantur Hebrai. Auroit-il tenu ce langage, s'il avoit regardé les aspirations des Hébreux comme de véritables voyelles? Quoi? ces quatre lettres se trouvent très-rarement entre deux consonnes? Cette assertion est d'une saussert qui saute aux yeux. Il falloit dire au contraire qu'elles s'y trouvent très-souvent: il n'y a peut-être pas une ligne dans le texte qui n'en fournisse des exemples.

Ces paroles seules auroient dû convaincre les critiques modernes. que le sens qu'attachoit S. Jérôme à la dénomination de voyelle. en parlant des lettres aspirées de la langue sainte, est bien différent de celui qu'ils lui donnent. Ils auroient dû encore voir leur système réprouvé par la manière dont le S. Docteur prononçoit différens mots hébreux. Nous en avons déjà rapporté plusieurs exemples, joignons-y une décission formelle. A la tête de son livre des noms hébreux, S. Jérôme (g) avertit que si l'a est la première lettre de l'alphabet latin, comme l'aleph la première de l'alphabet hébraïque, il ne faut pas s'imaginer que tous les noms qui en latin commencent par un a, commencent dans le texte par un aleph; leur initiale en hébreu est tantôt un hain, tantôt un he, & quelquefois un chet, parce que ces lettres changent mutuellement leurs aspirations & leurs sons vocaux: quæ ( literæ ) adspirationes suas vocesque suas commutant. Il est évident que S.t Jérôme n'entend pas qu'en hébreu ces lettres se placent indifféremment l'une pour l'autre. parce qu'elles s'aspirent également ou avec la même force. Il nous a prévenus (h) que le chet & à plus forte raison le hain, sont de

(g) De nominib. Hebr. Non statim ubicunque ex a litera, quæ apud Hebræos dicitur aleph, ponuntur nomina, æstimandum est ipsam solam esse quæ ponitur. Nam interdum ex aïn, sæpe ex he, nonnumquam ex heth literis, quæ adspirationes suas vacesque commutant, habent exordium.

(h) Comm. in epist. ad Tit. c. 3.

LXX interpretes... specialiter heth literam, & ain, & cateras istiusinodi, quia cum duplici adspiratione in gracam

linguam transferre non poterant, aliis additis literis expresserunt. Verbi gratia, ut Rahel, Rachel diterent, & Hieriho, Hiericho, & Hebron, Chebron, & Seor, Segor. In aliis verò eos conatus iste deficit. Les Grecs ont pu rendre, avec leurs esprits, les aspirations aleph & he; qu'entend donc S. Jérôme par ces mots, & cateras hujusmodi, & par les suivans, in aliis verò, & s. J. le Clerc (Quast. Hieron. p. 90), a cru que S. Jérôme vouloit parler

doubles aspirations, que les Septante ne pouvant rendre en leur langue, ont tâché de représenter par le  $\gamma$  & par le  $\Gamma$ : il veut donc dire que ces quatre lettres s'aspirent indifféremment en a dans la prononciation, de manière que le son n'est pas plus propre à l'une qu'à l'autre, & qu'ainsi le mot latin dont la première lettre est un a, peut avoir en hébreu pour initiale également l'une ou l'autre des quatre aspirations. J'ai déjà montré par plusieurs exemples. que S. Jérôme allioit ces mêmes lettres à d'autres sons, les traitant à cet égard comme des consonnes. Est-il possible de concilier la décision & le procédé du S. Docteur avec le système des critiques modernes? Ils ne s'accordent pas entr'eux sur le son qu'ils attribuent à leurs prétendues voyelles anciennes, d'où résulte un préjugé qui ne leur est pas favorable; mais s'ils disent avec S. Jérôme. que les quatre aspirations pouvoient se mouvoir indifféremment en a, & s'allier à chaque espèce de son vocal, sans désigner l'un plutôt que l'autre, ils détruisent eux-mêmes leur système, & en font un composé bizarre de contradictions.

Origène, Philon & d'autres anciens, cherchant le sens du nom d'Abel, en hébreu אבל, ont dit qu'il signifie luctus ou vanitas, des Critiques c'étoit une erreur; ces deux sens viennent de deux racines différentes; l'initiale de la première est un aleph, celle de la seconde par l'autorité est un he, han: ces deux initiales n'étoient donc pas regardées des Anciens, alors comme de véritables voyelles, parce que le son du he n'eût pas été le même que celui de l'aleph, & l'on n'auroit pas confondu deux choses très-différentes. Les critiques modernes sont obligés d'avouer que l'aleph se prononçoit tantôt a, tantôt e; mais ils se gardent bien de dire que le he eût le son de l'a; l'erreur des Anciens, dont je viens de parler, atteste le contraire. L'usage qui régnoit alors, est une preuve sensible qu'on pouvoit prononcer Abel, soit que l'initiale de ce mot fût un aleph ou un he. S. Jérôme lui-même nous dit encore, en parlant du nom d'Abraham, que souvent les Hébreux prononcent a la lettre he: Idioma illius linguæ

plus vraisemblable qu'il avoit en vue des consonnes hébraïques, qui renfermoient quelquesois une aspiration, ceux comme le caph & le tau: aussi, dans dita,

du tsadé & du schin; mais il me paroît | son ouvrage de nominibus Hebr. distingue-t-il lui-même les noms qu'il faut écrire avec un c ou un t simples, de ceux qu'il faut lire adspiratione ad-

Kkij

L'opinion

est per he quidem scribere "sed per a legere..... he litera qua per a legitur. Voilà donc des voyelles d'une espèce toute particulière: elles adoptent tous les sons, sans en avoir aucun qui leur soit propre; tout est commun entr'elles; chacune a précisément toutes les propriétés des consonnes, il ne lui manque que celle d'une véritable voyelle.

Si l'on vouloit observer tous les mots hébreux que les Septante ont conservés dans leur version, & ceux qui se trouvent dans ce qui nous reste des hexaples d'Origène, on verroit mille preuves de cette vérité. Je ne citerai, pour abréger, que deux exemples. Gones, vers. 1. Dès le commencement de la Genèse on lit, dans les Hexaples. צמבספה; ce mot est l'hébreu החארץ, dont la seconde lettre est un he, la troissème un aleph, & toutes deux ont ici le son de l'a; au verset suivant, אומר, אומר, la seconde lettre est un iod, la troisième est un aleph: or, selon le système des nouveaux critiques. l'aleph avoit le son de l'a ou de l'e; il falloit donc prononcer ouiamer ou bien ouiemer; l'aleph enfantoit donc tantôt un a, tantôt un e, tantôt un o, &c. c'étoit une mère d'une merveilleuse fécondité. En un mot, plus on examinera ce qui nous reste de la prononciation des Hébreux avant le v.º siècle, plus on trouvera de preuves que les aspirations de leur langue étoient susceptibles de tous les sons, de même qu'elles le sont aujourd'hui dans le texte ponctué; & comme il est certain que maintenant elles n'y font point les fonctions de véritables voyelles, on le convaincra que jamais elles ne les ont exercées (i).

(i) S.' Grégoire de Nazianze dit que le mot grec πάσα est prononcé phaska par les Hébreux, & qu'il signifie passage; mais que les Grecs croyant qu'il signifioit la Passion du Sauveur, avoient changé ce terme à leur manière, en y mettant un π au lieu du φ, & un χ au lieu du κ. Τὸ πάσα πῶτο τὸ μάγα τὸ σεδασμιον Φάσκα τοῦς Ε΄ Εσρίοις Θεσσαγρρεύεται, Τὸ τιὰ ἀκείτων φωνὴν, δηλοῦδ τὸ φωνὴν τιὰ διβέασην....
Τὰ σωτηρεία πάθους ὁνομα πότο είναί πίνες νομίσαιτες, είπα τὸληνίζοντες τιὰ φωνὴν, κὸ τὰ κ, Θεὸς τὸ π, κὶ τὰ κ, Θεὸς τὸ χ μεπαπόμισην πάσα τιὰ τημεσαν Θεο-

en poé una en. Gregor. Naz. orat. 42, edit. Morell. pag. 682 & 683. Voy. austi Isidor. Etynolog. lib. VI, c. 17; & de Eccles. offic. lib. 1, cap. 32.

Si S.º Grégoire de Nazianze avoit eu quelque connoissance de l'hébreu, il auroit bien vu que dans le mot original les Grecs n'avoient pas changé le x en x, puisque le n s'y trouve, lettre qui est aspirée, & que les Septante rendent ordinairement, comme l'observe S.º Jérôme, par le x des Grecs; mais je conclus de son témoignage, que de son temps les Hébreux prononçoient phaska, en donnant au chet le son du

Mais, après avoir enlevé aux critiques modernes l'autorité de S. Jérôme, quel appui reste-t-il à seur opinion? aucun. On cite des manuscrits dans sesquels on a trouvé plus de six mille estevi qui ne sont point dans nos éditions, d'où l'on conclut que depuis la perte des autographes, ces settres ont dépendu du caprice des copistes; mais ces variantes ont pu n'êure que le fruit de l'inattention & de l'inexactitude. D'ailleurs, si cette espèce de preuve étoit admise, elle seroit aussi concluante pour le changement des consonnes que pour l'addition des prétendues voyelles. Quelle variété ne trouve-t-on pas dans les manuscrits à l'égard des unes & des autres? Ensin, depuis que les settres aleph, vau & iod, surent introduites dans le langage des Rabbins, pour la facilité de la secture & pour la clarté du sens, est-il bien étonnant que des copistes accoutumés à cette manière d'écrire, aient inséré par mégarde dans leurs copies, quelques-unes de ces settres, quoiqu'elles ne sussent dans le texte?

Pour prouver que les points-voyelles sont possérieurs au siècle VIII. de S. Jérôme, on produit une foule de mots tirés de l'Écriture que les lettres, fainte; & de la manière dont ils ont été ou lûs ou discutés par le nommées

m grec; & par conséquent qu'ils ne regardoient pas cette lettre comme une voyelle proprement dite: car on ne conçoit pas qu'on puisse prendre, pour le son d'une véritable voyelle, celui du x, sur-tout en le distinguant du son attaché au x.

On pourroit, à l'égard du hain, tirer un pareil raisonnement de ce que les Septante & d'autres interprêtes ont prononcé Gomor, Gaza, &c. Si l'on avoit pris le hain pour une véritable voyelle, jamais on ne se seroit avisé de la rendre par un I, accompagné de toute espèce de voyelles. Que si l'on veut se convaincre que du temps de S. Jérôme les aspirations des Hébreux s'allioient au son de différentes voyelles, il suffit de jeter un coup d'œil sur les amots du texte que ce S. Docteur a exprimés par des caractères latins, soit dans son sivre de Nominib. Hebr. soit en d'autres endroits. On y verra le hain prononcé en a dans Ammon, populus; Anmo, populus ejus; Abad, fervus; Araba, occidens; Azaria, adjutor Dominus; Azor, adjutus; Alma, adolescentula. (Quast. in Gen. 111,43), &c. La même lettre prononcée en e dans Esau, Eglon, vitulus mæroris; Esri, auxilium meum; Ezriel, adjutus à Deo, Rebe, quatuor; Bale, devoratio (Ibidem, XIV, 4.) Bace, semuncia (Ibidem, XXIV, 22). On la trouvera prononcée en o dans Obed, serviens; quoique S. Jérôme eût prononcé Abad, servus.

On y verra le chet prononcé en a dans Aser, atrium sive beatus, c'est-àdire soit que le mot commençât par un aleph ou par un chet; Ares, sol; Aaz, continens; Amas, indignatio; Aasia, apprehendens Deum. La même lettre prononcée en o dans Opher, ignominia; Rooboth (Ibidem, XXVI, 22), &c. Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail.

V I I. Eile reste sans aucun appui.

VIII.
Preuve directe
que les lettres,
nommées
par les Critiques
marres lectionis,
n'ont jamais fait
les fonctions
de véritables
voyelles.

S. t Docteur; on conclut que ces points n'existoient pas de fon temps, parce que la lecture auroit été déterminée par leur moven. comme elle l'est aujourd'hui, & qu'ainsi le texte n'auroit pu fournir matière ni à ses doutes ni à ses observations. La manière dont les Septante ont lû & interprété certains mots, donne lieu à une induction pareille. J'admets ce raisonnement, mais je dis: Les prétendues voyelles anciennes exilloient-elles dans le texte du temps des Septante & de S. Jérôme! Si elles y manquoient, d'où sait-on que c'étoient des voyelles? D'ailleurs la lecture du texte seroit restée incertaine & vacillante pendant un grand nombre de siècles, puisqu'elle n'auroit pas été fixée par les lettres ehevi (k), qu'on prétend néanmoins être nées avec la langue, & qu'on érige en voyelles pour assurer la lecture. Si elles existoient alors dans le texte, ou elles suffissient pour décider de la lecture & du sens. ou elles ne suffisoient pas. Suffisoient-elles? il étoit donc inutile d'en chercher d'autres: ni les Septante ni S. Jérôme ne devoient héliter, ayant pour règle ces prétendues voyelles, sans lesquelles on assure que la langue auroit été imparfaite & défectueule, & qu'on a imaginées pour sa perfection. Si elles n'étoient pas suffisantes, que devient donc cette idée de persection dont on se flattoit? Mais d'ailleurs à qui persuadera-t-on que six voyelles ne suffisoient pas pour assurer la lecture & pour fixer le sens? Les Latins n'en ont eu que cinq; car il importe peu ici que leurs voyelles, sans changer de forme, aient été longues ou brèves, elles n'en ont pas moins déterminé invariablement le sens des écrits: celles des langues orientales ont pu, avec le même sort & le même emploi. avoir aussi le même avantage. Quand il n'y en auroit eu que quatre, comme d'autres le prétendent, elles devoient suffire encore: leur absence seule auroit pu désigner celle qui n'avoit point de caractère propre. On dira peut-être qu'il y avoit plusieurs mots où elles manquoient absolument. Et pourquoi y manquoient-elles,

(k) Je me sers de ce mot technique, pour abréger, en lui donnant plus d'extension qu'il n'en a par lui-même; car dans l'usage que j'en fais je comprends le n (chet) & le y (hain) des Hébreux, quoiqu'il n'ait été sormé

que pour désigner l'aleph, le he, le vau & l'iod: & quant à ces deux derniers caractères, il faut toujours sous-entendre la restriction dont j'ai parlé n.° III.

la par leur institution elles étoient faites pour s'y trouver, pour les vivifier, pour les animer? Où est donc cette persection qu'on annonçoit devoir résulter de leur maternité! Enfin de l'incertitude & des variations des interprètes on a conclu que les pointsvoyelles n'existoient pas de leur temps dans le texte; je n'aj pas moins de droit d'en conclure que les ehevi n'y existoient pas non plus en qualité de voyelles.

Ce raisonnement, dans sa généralité, me paroît décisif contre le système des critiques modernes; mais, pour en faire mieux sentir toute la force, il ne sera pas hors de propos d'entrer dans un détail particulier. Il y a dans le texte sacré une infinité de mots où il ne se trouve aucune des lettres ehevi; il y en a une infinité d'autres qui en ont une ou plusieurs. Arrêtons-nous un

moment à considérer séparément chacune de ces espèces.

A l'égard de la première, qui embrasse tous les mots du texte, où il ne se voit aujourd'hui aucune des ehevi, il n'y a que deux de cette preuve, partis à prendre; c'est de soutenir, ou que ces lettres y ont toujours manqué, ou qu'elles ont été supprimées & remplacées par les points - voyelles inventés par les Masorèthes. Si les critiques modernes embrassent le premier parti, ils sont en contradiction avec aucune des lettres eux-mêmes, ils ruinent de fond en comble leur système. A quoi se réduisent alors ces beaux raisonnemens, qu'un alphabet sans voyelles est de la plus grande imperfection, qu'une langue écrite sans voyelles est un corps inanimé, qu'elle n'offriroit qu'un tissu d'équivoques & d'énigmes qu'il ne seroit presque pas possible de déchiffrer : d'où ils ont conclu la maternité des ehevi aussi ancienne que la langue des Hébreux? Ce nombre prodigieux de termes. qui ne fut jamais fécondé par aucune des ehevi, ne fut donc de tout temps & jusqu'au vi. ou vii. siècle, qu'un amas de corps sans ame, sans mouvement, sans vie; un cahos ténébreux d'énigmes & de chiffres. Qu'ils accordent, s'ils le peuvent, ces défauts énormes avec les idées de perfection que l'antique maternité de leurs prétendues voyelles faisoit briller à leurs yeux. D'ailleurs à qui feront-ils croire que les écrivains sacrés ont laissé subsister dans une grande partie du texte, des doutes & des incertitudes qu'il leur étoit si facile de dissiper à l'aide des voyelles qu'on prétend

IX. Développement relativement aux mots hébreux qui, dans le texte. n'ont nommées matres lestionis.

avoir existé de seur temps? Cette idée seule révolte; ce parti par

conséquent n'est pas soutenable.

Il ne leur reste donc qu'à soutenir que les Masorèthes ont banni de ces mots, les anciennes ehevi, pour y substituer leurs pointsvovelles. On fait effectivement dépendre ces vovelles, qu'on dit si anciennes, de la volonté des scribes; & quand on assure qu'ils en ont ajouté à leur gré, on veut peut-être faire entendre qu'ils en ont aussi retranché, on dit du moins qu'ils les ont négligées: mais l'accusation seroit aussi grave que téméraire, & absolument sausse; ce seroit charger les Juiss du plus hardi attentat, d'un sacrilége énorme. Dès les premiers temps du Christianisme. S. Justin. S. Irénée & d'autres Pères, avoient paru accuser cette nation, d'avoir volontairement altéré l'Écriture sainte. & S. Jérôme n'a pu s'empêcher d'en prendre la défense. Des Savans modernes. suivis par Ric. Simon, pour venger à la fois les Chrétiens, les Juifs & l'intégrité des livres faints, ont montré que les anciens Pères n'ont point acculé les Hébreux d'avoir réellement falsifié le texte original, mais seulement d'avoir donné à quelques passages, des interprétations fausses, parce qu'elles ne s'accordoient pas avec la version des Septante, Seroit-il réservé à la critique moderne d'imprimer sur le front d'une nation entière, le sceau du déshonneur, en lui imputant l'altération la plus réelle, la plus audacieuse, la plus criminelle & la plus funeste au texte original? Si elle se portoit à cet excès, elle seroit bientôt confondue & convaincue de ca-Iomnie & d'imposture.

Il faudroit supposer que les Masorèthes auroient bien dégénéré de leurs pères. Il n'est aucun de nous, disoit Philon (1), qui ne donnât cent vies, plutôt que de souffrir la moindre altération dans notre loi. Rien de plus maniseste, disoit Josèphe, que l'attachement inviolable que nous avons toujours montré pour nos saints livres; il s'est écoulé bien des années depuis que nous les possédons, & jamais aucun de nous n'a osé y rien ajouter (m), ni en rien retrancher,

(1) Ap. Euseb. de Præpar. Evang.
Tib. VIII. Μπ ρπικόγ μότον την υπ' αυξ
(Mose) γεχαμμένων κινώσαι, άλλα κάν μυειάκις άμπος ώποθανείν ύπομιώναι βαθον, π'
φος εκώνε νόμοις μ' έθεση ένώνσα πιοθήναι,

-4

(m) Lib. I, cont. Appion. Δίλονδ είν τρομ πως ήμως πες ίδιος γράμμασα πεπιςίνησμαν. Του τε γδ αμώνος είν περιχώνους, επι του εξείναι πε είδεν, επι αφελείναι πεκλμαν.

OD

ou y faire le moindre changement. Toutes les histoires, en effet, déposent qu'en tout temps ce peuple a montré la plus grande vénération pour les livres sacrés; on lui reproche même de l'avoir portée jusqu'à la superstition. La critique trouve encore mauvais que, dirigés par un respect mal entendu pour le texte original. les Malorèthes, dans leur travail énorme, aient poussé l'attention jusqu'au scrupule & à la minutie. Mais enfin, s'ils avoient eu l'impiété de faire main-basse sur les anciennes mères de la secture, à qui l'ancien texte devoit la vie, comment auroient-ils eu l'imbécillité d'en laisser subsister quelques-unes, en petit nombre, à la vérité, qui décèlent l'ancien état du texte, s'il en faut croire leurs adversaires? N'étoit-il pas plus simple, ou de les conserver toutes, : ou de les exterminer entièrement, si on en avoit formé le projet, que d'avertir de l'irrégularité qu'elles causent par leur présence dans les endroits où on leur permettoit de rester, ou par leur absence dans les endroits d'où on les chassoit? Pourquoi ne pas suivre constamment la même méthode? pourquoi écrire avec des variétés. le même mot en différens endroits? & qui plus est, pourquoi porter la sottise au point d'avertir soigneusement de ce défaut d'uniformité?

Mais heureusement la Providence a mis à couvert la probité des Masorèthes & de leurs prédécesseurs, si la critique osoit l'attaquer; elle leur a ménagé un témoin irréprochable, qui dépole conftamment en faveur de leur innocence. & feroit taire la calomnie. S'il étoit vrai qu'ils eussent supprimé les anciennes ehevi, pour mettre à leur place leurs points-voyelles, il y auroit nécessairement une différence énorme entre le texte qu'ils nous ont transmis & le Pentateuque Samaritain, antérieur de plusieurs siècles au Talmud; il ne faut ici que des yeux pour décider : or rien de plus frappant que la conformité des deux textes, dont l'un a été conservé par les plus mortels ennemis des Juifs. Je ne dis pas qu'il n'y ait entr'eux quelques différences légères & peu nombreules: s'il n'y en avoit absolument aucune, depuis que ces textes existent & ont passé par les mains de tant de copistes, ce seroit une merveille sans : exemple, qui par sa singularité deviendroit suspecte; mais ces variétés ne roulent pas plus sur ce qu'on appelle metres, lectionis, que sur

Tome XXXVI.

les autres caractères (n); & si la raison permattoit d'en tirer une induction suisser contre la bonne soi des Juiss, on en concluroit aussi qu'ils ont également porté leurs mains sacriléges sur toutes les lettres du texte sacré. Si quelques auteurs modernes ont osé accuser le peuple Juis, d'avoir comonpu, de dessein prémédité, le dépôt qui lui avoit été consé, on a réprimé avec succès seur témérité, en leur opposant la conformité étonnante des deux textes. La comparaison de ces originaux, qui réellement n'en sont qu'un, écrit en différens caractères, no triompheroit pas avec moins d'avantage de la critique qui oseroit accusen les Masorèthes d'avoir exterminé les anciennes voyelles, pour seur substituer des figures nouvelles: ce parti est donc moins soutenable encore que le premier; il ne reste par conséquent aucune ressource aux critiques modernes, pour le soutien de seur système par rapport à la première classe: passons à la seconde.

X.
Développement
de la même

Elle embrasse, tous, les mots où se trouvent une ou plasseurs de ces prétendues voyelles. Je ne finirois pass'il falloit considérer

(n) Dans le Pentateuque hébreufamaritain, on voit quelques mots où se trouvent le vau ou l'iod, qui manquent dans le texte Masorétique; mais en revanche il y en a dans celui-ci où. ces lettres se trouvent, tandis qu'elles manquent dans le premier : variétés qu'on ne peut attribuer qu'à l'inattention des copilles, de même que celles des endroits ou l'on voit, dans le Pentateuque hébreu-samaritain, des hé pour des chet, & des hain pour des aleph. Depuis long - temps les Samaritains, dont la langue est un chaldéen inspur, confondent les quatre aspira-tions R, II, II, & les emploient l'une pour l'autre. Ainsi on ne doit pas être surpris que les Scribes, accoutumés à cet ulage, se soient quelquesois mépris à cet égard, en copiant le texte sacré. Que sera-ce si l'on désère au témoignage de Benjamin de Tudèle, qui, revenu de ses voyages vers l'an 1173, écrivoit que de son temps les Samaritains ne connoissoient ni n'em-

ployojent dans leur écriture le hé, le het & le hain, & qu'au lieu de ces leures ils ne se servoient que de l'aleph! Scaliger n'en vouloit rien croire, parce que les Samaritains lui avoient envoyé leur alphabet, où ces caractères se trouvoient; mais devoit-il juger des Samaritains du XIII siècle par ceux de son temps! Ce n'est pas qu'on doive adopter entièrement le récit de ce voyageur, si même il a voyagé dans les pays dont il parle. Il aura vu ou appris que, pour le langage & l'écriture vulgaires, les Samaritains n'employoient que l'aleph dans certains, mots hébreux où doit se trouver quelqu'une des trois autres aspirations: il en aura conclu généralement que leuralphabet, & même leurs livres sacrés, étoient dépourvus de ces trois caractères. Ce raisonnement lui étoit sans doute commun avec les Juiss de son temps; la haine & l'esprit de parti n'en, enfantent que trop souvent de pareils.

auclau'une des

cette matière sous ses rapports, & la suivre dans toutes ses preuve; relativement branches; chaque pas offriroit une nouvelle preuve: je daiffe à couk aux mots où se qui voudront s'en convaincre, le soin de fournir cette carrière. Me bornant à quelques idées particulières, je commence par une matres lectionis. réflexion générale, qui doit fermer la bouche aux critiques modernes, pour peu qu'ils soient modestes. Je leur demande donc s'ils croient posséder plus perfaitement la langue des Hébreux que les Masorethes, en avoir mieux sais les principes, mieux pénétré le génie, mieux découvert la vraie & ancienne prononciation. Or les Masorèthes n'ont jamais regardé les lettres aspirées, qu'ils ont trouvées dans le texte sacré, comme des voyelles proprement dites. puisqu'ils ont marié chacune d'elles à tous les sons vocaux.

D'ailleurs, si les mots dont il s'agit n'ont qu'une de ces prétendues voyelles, la syllabe qui en est destituée rentre dans la classe précédente, & prête à toutes les difficultés que nons y avons expolées: leur prélence ne décide même pas toujours de la prononciation sur laquelle porte le sens. Louis Cappel, pour prouver que les Septante, ni S. Jérôme, ni les anciens interprètes ne s'étoient point servis de textes ponctués, a produit, dans les IV.º & v.º livres de sa Critique sacrée, une soule de passages qu'on a interprétés diversement, parce qu'on ne les a pas lûs de la même manière. Dans ce nombre on en remarque plusieurs qui n'étoient pas dépourvus du fecours des matres léctionis; j'en citérai feulement quelques-uns. Pleaume x, Januar fe; les Septante ביתי pour avoir iû און. Pleaume xvII, און, videbo; les Septante, oponsogy, avant lû Thirk. Pleaume LXXXVIII, mortui; les Septante ia resi, parce qu'ils ont lû miss. Lament. ROW, terribilis; les Septante Suucos, en lisant ROW. Ch. vi, vers. 27 Olée, 1877; DIP, perfecutus est eum; dabunt; les Septante norte- Chop. VIII. Nocas, refordus snoovieu, pour avoir lû 1877, UP. Olée, Tid, Ch. XII, v. I. pascitur; les Septante mornegr, lisant און, באין האין, Ch. 111, v. s. fel & molestia; les Septante ont pris le premier mot, rosh, pour eapit, & ont traduit le second euis Inver, fisant निष्ट्रित (au futhiph). Osée, TIM, similitudines propositi; les Septante oposicions, C. XII. v. 101 ayant lû 內口條 (en kal ), ou 可切帐 (au niph). Joël, 1年以 , accipiet Ch. vi, ». 10 t eum; les Septimite Andarray, parce qu'ils lisoient 1843. Pleaume

Vaf. 3: Verf. 15. Verf. 11.

Llii

Verf. g. Verf. z. LXXIV, NOM, nobiscum; les Septante nuas, NOM. Au chapitre 1v de la Genèse il y a trois mots de suite auxquels les Septante ont donné des sens très-différens de ceux que présente le texte d'aujourd'hui, parce qu'ils ont lû les mêmes lettres d'une manière aussi très-différente. Au chapitre xvIII de la Genèse il s'en trouve quatre de suite, dont le sens textuel est possquam senui, eritne mihi obsessatio! les Septante supposant aux mêmes lettres d'autres voyelles, ont traduit ênte puès pur suppre sus res vivo. Dans tous ces passages, comme dans une multitude d'autres qu'on pourroit citer, de quelle utilité a donc été, pour le vrai sens, la présence

des prétendues mères de la lecture! Louis Cappel déclare qu'il y a une infinité de ces différentes

leçons, occasionnées par l'absence des points-voyelles, & qu'il se Crit. sac. l. iv. contente d'en rapporter un petit nombre pour échantillon: Infinita sanè possent variæ issus lectionis, quæ vocales spectat, afferri exempla,

de trois ou quatre mille noms propres d'hommes, de femmes, de villes, de montagnes, &c. il s'en trouve très-peu, ajoute-t-il, que les Septante aient écrits avec les voyelles que présente le texte

d'aujourd'hui. Sa conclusion est que les Septante, en traduisant, n'ont pas eu sous les yeux un texte ponctué, puisqu'ils s'écartent si souvent de la ponctuation des Masorèthes: Ut hinc constare possit LXX Interp. usos esse codice non punctato, siquidem tam sæpe

nos pauça tantum speciminis gratia hic proferemus. Dans le nombre

abeunt diversi ab hodierna punctatione. Je ne réclame pas contre cette conséquence, mais j'en tire une autre qui est pour le moins aussi juste: c'est que de tout temps les prétendues mères de la lecture, dévouées à un silence funesse, manquent si souvent au

besoin, & donnent tant de preuves de stérilité, qu'elles sont indignes du beau titre dont on a voulu les décorer. On les fait aufsi anciennes que la langue même, dont on veut qu'elles assurent la lecture &

déterminent le sens. Qu'arrive-t-il? jointes aux autres caractères, elles n'en fixent point la prononciation; elles laissent subsister les équivoques; le sens reste aussi indécis que si elles n'existoient pas.

Il y a plus, elles ne se suffisent pas à elles-mêmes; il leur faut un secours étranger pour se mouvoir, pour former un son, pour présenter un sens: seules elles sont muettes & inanimées; elles nous

Digitized by Google

laissent totalement incertains sur la manière de les lire, & par conséquent sur la pensée qui doit en résulter. On en pourroit produire mille exemples, outre ceux qu'on a déjà vus : dans le mot איל, à quoi servent l'aleph & l'iod pour en déterminer la lecture & le sens? on peut lire 7, c'est fortitudo; si on lit ce fera aries; lit-on 7'N, c'est planicies; enfin איל fignifiera cervus; Pans cet autre, חבר, à quoi sert le het! הֶבֶל fignifie dolor gravis : חבר, pignus: חבר, malus navis; חבר, nauclerus. Ou'on hésite sur la facon de lire ces mots. & une infinité d'autres qu'on pourroit citer. & par conséquent sur l'idée qu'ils doivent réveiller dans l'esprit. la présence de ces prétendues voyelles diffipera-t-elle les doutes & les embarras? c'est en vain qu'on s'en flatteroit; il est évident qu'à cet égard elles sont de la plus grande inutilité. A quoi se réduisent donc les avantages qu'on leur attribuoit, pour perfectionner la langue, pour en fixer les incertitudes, pour déterminer les sons, & par-là le sens des termes & des expressions? Voilà des voyelles d'une espèce toute particulière, qui par elles-mêmes ne disent rien, n'articulent rien, ne forment aucun son, ne conduisent à aucun sens si d'autres voyelles, d'une nature différente, venant à leur secours, ne leur communiquent une vertu qui leur manque.

Il faut observer encore que la plupart de ces prétendues voyelles sont tantôt radicales, tantôt serviles, c'est-à-dire qu'elles sont partie de la racine, ou qu'elles lui sont étrangères & surajoutées. Si nos critiques ne connoissoient point les principes grammaticaux des Masorèthes, & si n'ayant jamais vu de texte ponctué, ils étoient uniquement dirigés par les lumières du système qui fait des lettres dont il s'agit autant de véritables voyelles, pourroient - ils se flatter de bien distinguer les endroits où elles ne sont que serviles, de ceux où elles sont radicales (o)! Dans une infinité de mots les Masorèthes, suivant le génie de leur langue, ont joint de vraies voyelles à ces lettres, ce qui augmente le nombre des syllabes. Des critiques tels que je les suppose, ne trouveront point ce nombre

(o) Par exemple, dans la suppofition que l's est la voyelle a, si je trouve ג, je puis lire אבו; ce dernier mot signisse frumentum: au lieu que l'aleph étant radical, אבן

claravit, & TRA puteus. De même, si le he est la voyelle e, je puis croire que sa doit être lû 3, filius; au lieu que sa signific pollex,

de syllabes en suivant leurs principes; je ne cite qu'un exemple; s'ils prennent l'aleph pour a, & le hé pour e, ils liront le mot MIDMA en trois syllabes, Tâmanek, ou même Tâmnek, en deux. su lieu de Téâmanah, en quatre, nutricantur. Ensuite à peine pourront-ils soupconner l'existence d'une conjugation nommée phiel, qui redouble la seconde des radicales, & de son passific. Si néanmoins ils se croient dans la bonne route, il faut qu'ils se perfuadent que les Masorèthes ont tout brouillé, confondu, bouleversé dans le langage de leurs ancêtres; qu'ils ont formé de leur tête une Jangue nouvelle, différente de l'ancienne & inconnue à leurs pères. Mais l'analogie, toujours subsistante, & de leur langue & des règles de leur grammaire, avec la langue & la grammaire des Araméens & des Arabes, dépolera constamment en leur faveur, & couvrira d'un ridicule éternel la témérité de quelques critiques,

XI. Fausse induction tiréc de matres lectionis.

C'est néanmoins l'usage des peuples Orientaux qu'on invoque en preuve de l'ancienne maternité des ehevi; ce titre même, dont la dénomination l'aleph, le vau & l'iod jouissent depuis long-temps, a paru justimer l'emploi que la critique moderne a voulu leur affigner. Mais on n'a pas pris garde que cette dénomination leur étoit dûe, quoique celle de véritables voyelles, ainsi qu'on l'a entendu, ne leur convint aucunement. Elle leur étoit acquise pour deux raisons; 1.º parce que n'ayant souvent que la fonction de ces lettres serviles qu'on appelle éhémantiques, elles caractérisent, pour les verbes, ou des conjugations particulières, ou des personnes de différens temps; & pour les noms, divers nombres & régimes: par la nature de ces emplois, elles doivent paroître fréquemment dans les écrits. & ne peuvent manquer de contribuer, plus que toute autre, à la lecture & à l'intelligence d'un texte non ponctué. 2. Le vau ajouté à la racine, en qualité de lettre servile, devient quiescent avec le son de l'a ou celui de l'e des Grecs; il conserve même ordinairement ces sons, étant radical, lorsque précédé de l'a ou de l'u il devient quiescent. L'iod, soit servile, soit radical, en devenant quiescent, se termine en e ou en i longs. L'aleph, dans les langues orientales, prend souvent une fonction servile à la termination féminine des noms, où il est quiescent en a long; lorsqu'il est radical, il est toujours quiescent à la fin d'une syllabe, souvent avec

le son d'une voyelle longue, quelquesois avec celui d'une brève. A l'égard du hé, s'il est véritablement radical, il n'est jamais quiescent. quoi qu'en disent les Grammairiens, parce qu'il se soutient assezpar la force du son qui lui est propre; il est donc bien éloigné de pouvoir être alors une véritable voyelle. Je ne puis qu'indiquer ici ces principes, qui sont du ressort de la Grammaire: Commedonc, toujours le vau & l'iod, souvent aussi l'aleph, quiestens, se fondent, pour ainsi dire; en voyelles longues, de manière qu'ils donnent pour la lecture des facilités qu'on ne peut attendre des brèves, qui sont bannies d'un texte non ponctoé, on a justement donné à ces lettres le titre de matres léctionis, qui n'a qu'un rapport fort éloigné à celui de voyelles: proprement dites.

On voit: par-là qu'il y ai bien du mécompte & beaucoup à rabattre dans ce que les critiques modernes ont avancé sur l'usage des lettres aleph, van & iod chez les peuples Orientaux; mais: comme ils: ont principalement insisté sur la pratique des Arabes. on ne trouvera peut être : pas : manvais : qu'à cet égard je reprennela chose de plus haut; en suivant la route tracée par le savant: "Claris dialette

Schultens.

Anciennement les caractères arabes, suivant une tradition transraise par les écrivains de cette nation, étoient bien différens de Fausse induction ce qu'ils furent ensuite, & de ce qu'ils sont aujourd'huit leur alphabet l'alage de Arales; étoit le même que celui des Hébreux, pour l'ordre comme pour à l'origine duquel le nombre des lettres; aussi est-il appele abgadhever, nom qu'il tire du rang même de ces lettres; intian: cette tradition affigne à peu près la même antiquité aux langues de ces deux peuples. Bochart a prouvé que Joctan, un des sils d'Héber, s'établit avec ses douze frères, principalement dans la péninfule nommée Arabie heureuse: On ne peut du moins douter qu'Hazarmot (p) & Saba, fils de Joctan, selon l'Écriture sainte, quoique les Arabes sassent celui-ci sen petit-fils, n'aient habité dans cette contrée: l'un & l'autre y ont donné leur nom à deux provinces fort connues. Golius nous apprend Saba. que l'ancien nom de Sanâa, capitale de l'Iémen, étoit Ozal, qui est ausse celui du sixième sits de Joctan, suivant Moyse. Les Hémiarites, que Ptolémée appelle Homérites, descendus de Hémiar,

(p) En hébreu (Gen. X.) mertan, d'où le nom d'Adpapairile.

Arab. p. 302 3.

XII.

Voy. d'Herbel. Bibl. Or. au mos Gol. for Alfrage cande.

mos Hemiar.

fils de Saba, se vantoient d'avoir conservé ces anciens caractères pendant une longue suite de siècles. « Al Bergendi & Aboulfeda Au moi Samar-, disent, ce sont les termes de d'Herbelot, que la tradition du pays est » que la ville de Samarcande a été bâtie par un des Tobai ou roi " de l'Arabie heureuse, & rapportent pour preuve, une inscription » trouvée à une de les portes, & gravée sur une lame de fer, en » caractères hémiaritiques, qui sont les mêmes dont les Hémiarites ou Homérites de l'Arabie heureuse se servoient autresois ». Le premier D'Herbel, au de ces auteurs avertit que cette inscription, écrite en caractères que personne n'entendait, subsistoit de son temps. Quoi qu'il en soit de cette particularité, l'ancien alphabet étoit en usage chez ces peuples long-temps avant que le couphique passat de la Chaldée dans l'Higiaz, une des provinces de l'Arabie heureuse; ce dernier fut reçu à la Mecque, sur-tout par les Coraischites; & Mahomet, qui étoit de cette tribu ou famille à laquelle l'administration & la garde du temple étoient confiées, s'en servit pour son Alcoran. Le caractère couphique étoit grossier, quarré, & ne pouvoit s'écrire que lentement. Vers l'an 322 de l'hégire, le visir Ibn-Mocla (a). homme ingénieux, mais brouillon, qui se vit même couper successivement les deux mains & la langue, par l'ordre de deux

\* Voy. d'Herbel. An mor Bauab.

par Jacuth a,

XIII. Suite de la même discussion.

On a dit qu'avant la réforme d'Ibn-Mocla, les Arabes n'avoient point de figures pour les voyelles; Schultens prétend au contraire qu'il en diminua le nombre pour la célérité de l'écriture & la promptitude des expéditions dans une si vaste monarchie; de sorte qu'au lieu de dix figures qui marquoient, comme chez les Hébreux, cinq voyelles longues & cinq brèves, Ibn-Mocla trouva le merveilleux secret de n'employer, avec le même avantage, que trois ou même deux signes, sans s'écarter du génie de sa langue, comme sans donner lieu à la méprise. Il remarqua que la prononciation n'étoit pas la même dans toutes les provinces, & que tandis qu'ici la même syllabe étoit prononcée a ou o, là elle se prononçoit e

Caliphes, imagina un caractère plus facile & plus coulant, qui fut encore perfectionné, environ cent ans après, par Bauab & ensuite

(q) C'étoit un surnom; son vrai nom étoit Abou-Ali-Mohanuned-Ben-Ali-Ben-Hussan. Voy. d'Herbel. au mot Moclah.

QU

ou n, ce qui n'empêchoit pas qu'on ne s'entendît réciproquement: c'est à peu près ainsi que chez les Grecs, les uns disoient èuos, τω, κήρυξ, ποίδα, tandis que les autres prononçoient άμως, τὰν, καρυξ, ποιεύσι, &c. Il y a lieu de croire qu'un usage pareil subsistoit en partie chez les Hébreux, qui disoient indifféremment ou \_\_\_\_\_, uterus. D'après cette observation, Ibn-Mocla n'employa que deux signes pour les voyelles brèves: une figure semblable à notre accent aigu \*, délignoit l'a ou l'e, s'il étoit placé au-dessus \* Cette figure des lettres, & l'i, s'il étoit au-dessous; une espèce de petit vau ou est placée horizontalement de virgule, un peu couchée, au-dessus du caractère, servoit pour par les Maures. l'o & pour l'u: chacun par ce moyen avoit la liberté de prononcer suivant l'usage particulier de sa province. Ensuite, pour marquer les voyelles longues, Ibn-Mocla ne fit qu'ajouter une des trois evi quiescentes à l'un des signes précédens. L'élif joint à l'accent supérieur, indiquoit l'a ou l'o longs; l'iod avec l'accent inférieur, désignoit l'e ou l'i longs; & le vau accompagné de l'espèce de virgule dont nous avons parlé, annonçoit l'e grec.

L'accent tonique, chez les Hébreux, n'a que deux places: il se trouve, ou à la dernière syllabe, & le mot qui en est affecté; se nomme milrah; ou à la pénultième, & le mot est nommé milhel. Chez les Arabes, la syllabe finale ne souffre jamais l'accent tonique, qui n'affecte que la pénultième, si le mot est de deux syllabes, ou l'antépénultième, s'il est de trois, à moins que la pénultième ne soit longue par l'interposition d'une des evi; car alors celle-ci retient l'accent. De-là Ibn-Mocla tira un double avantage; car d'abord il n'eut besoin d'aucun signe approprié à l'accent tonique; ensuite, comme cet accent supposé à l'antépénultième, rendoit cette syllabe longue, il fut dispensé d'y faire entrer aucune des evi, insertion qui auroit jeté dans la langue beaucoup d'obscurité & de confusion.

On peut voir dans l'ouvrage cité (r), l'analogie ou la différence qui se trouve entre ce système de ponctuation & celui des Hébreux; le détail dans lequel je luis entré, suffit pour montrer avec combien peu de fondement, des critiques ont avancé que chez les Arabes cette discussiona

XIV. Conféquence qui réfuite

(r) Pag. 325 & Suiv. de Clavis Dialect. à la suite de la Grammaire arabe d'Erpenius, publiée par Schultens, à Leyde, 1733. Μm Tome XXXVI.

tout ce mécanisme portoit sur les evi : ces trois lettres n'ont rien de commun avec les cinq voyelles brèves, a, e, i, o, u. Veut-on néanmoins savoir si avec leur secours, & de plus avec celui de trois cas différens pour les noms, ressource inconnue aux Hébreux; il est aisé de lire & d'entendre les ouvrages arabes non ponctués felon la nouvelle méthode? Voici ce que le Savant dont je viens de parler, en juge d'après une longue expérience. « Je foutiens, » dit-il (1), & j'assure très-sermement que ces evi ne s'étendent pas » à la dixième, que dis-je? à la centième partie de la langue écrite » sans points. Il y a une infinité de formes de verbes, de noms & » de particules, où ces lettres n'ont aucun lieu. Il en résulte des » ambiguités & des incertitudes qui vous laissent perpétuellement » en danger de vous tromper. On n'affurera pas le contraire quand » on aura, je ne dis pas parcouru seulement, mais expliqué & bien » entendu les manuscrits non ponctués. Une apparence spécieuse en » a imposé aux Savans: ils ne doivent attendre qu'une défaite certaine » de l'argument qu'ils ont cru victorieux en leur faveur : c'est ce » que Buxtorf leur auroit fait sentir s'il eût été aussi fort & aussi versé dans la Littérature arabe qu'il l'étoit dans le Rabbinisme. »

Dans le nombre des critiques, dont les uns ont décoré six caractères hébreux du titre de matres lectionis, tandis que d'autres ne l'ont accordé qu'à trois, on peut remarquer aussi que les premiers ont bien moins connu la langue arabe que les seconds: quoique réunis d'ailleurs sur un point commun de doctrine, ces critiques ne doivent pas tous être mis sur la même ligne, parce qu'ils n'ont pas poussé aussi loin les uns que les autres, les conséquences du

(f) Instit. ad fundam. ling. Hebr. p. 36. Sentis decantatas illas matres lectionis per quas punctis-vocalibus non indiguissent veteres Arabes ante coranum conscriptum, non posse sustince onus illud, quod issem substituta. Nego et pernego, illa substitua vetad decimam, quid! vel ad centessimam partem lingua, sine punctis legenda, pervenire. Infinitas sunt forma verborum, nominum, et particularum, in quibus nihil loci hisce no relictum. Harum ambiguit item citra notulas vocalium posse distingui, sine

continuo periculo erroris, nemo adfirmabit, qui libros mff. iifdem deftitutos non evolvere tantum, fed & enucleare, conatus fuerit. Nimis magnifice hæc in orbe erudito jacla. Species quædam impofuit viris doctis. Studium eos ulterius implicuit: atque vincere fibi vifi funt eo argumento, quo certiffine vincuntur: atque jam tum grave vulnus a cepiffent, fi Clar. Buxt. tam potens fuiffet in Arabicis, quam in Rabbinicis, atque adversarium fuifinet armis refutare valuisfet.

279

fystème général. Je n'examinerai pas si les restrictions, les limitations, auxquelles quelques-uns ont eu recours, s'accordent bien avec les principes qui étoient communs à tous; il me suffit d'avoir essayé de sapper l'édifice par les fondemens; & je ne regarderois pas cet écrit comme infructueux, s'il pouvoit déraciner des esprits, une opinion dangereuse, qu'on paroît avoir adoptée avec trop de légèreté.

## CHAPITRE III.

Où l'on examine si, du temps de S.' Jérôme, & avant l'invention des points-voyelles, il y avoit dans le Texte sacré quelques signes qui en sixassent la lecture, au moins dans les endroits les plus importans.

Nous avons déjà observé que les critiques modernes ont Lû en 1767, regardé comme une vérité incontestable, que les voyelles proprement dites, sont l'ame de toute langue, soit parlée, soit écrite; mais ils se sont partagés sur les conséquences qu'il falloit tirer de

ce principe.

Les uns en ont conclu que les quatre aspirations des Hébreux, avec le vau & le iod, avoient fait anciennement les fonctions de véritables voyelles, & ils ont cru leur opinion fondée sur l'autorité de S. Jérôme. Nous avons montré que ce système ébranlé d'une part par les divisions de ses désenseurs, présente de l'autre une théorie insuffisante par sa nature, & absolument inutile, puisque ces caractères inanimés & incapables de se mouvoir par euxmêmes, dévoués par conséquent à une inertie totale, s'ils ne sont vivissés par une sorce étrangère, laissent presque par-tout subsister le doute, l'incertitude, l'indécision & l'équivoque; que d'ailleurs cette opinion, dont les conséquences peuvent être funestes à l'intégrité du Texte sacré, n'a rien de commun avec la doctrine de S. Jérôme, & qu'un mal-entendu a fait naître l'idée d'une prétendue consormité entre des choses essentiellement dissérentes.

D'autres ont établi sur le même principe, que les points-voyelles d'aujourd'hui sont bien antérieurs aux Masorèthes, & peut-être aussi anciens que la langue. Quoique cette opinion, soutenue par

Mm ij

les Buxtorfs, & combattue par Louis Cappel, ait perdu de son crédit, elle ne laisse pas d'avoir encore des partisans. Depuis peu, un docteur Anglois a publié un ouvrage (t) pour la défendre. Il prétend que les points-voyelles existoient du temps d'Origène, de S. Épiphane & de S. Jérôme; il place vers l'an 120 le Zohar, ouvrage attribué à Ben-Jochai, dans lequel il est parlé & de ces points & des accens du Texte sacré, tandis que d'autres donnent à cet écrit une date bien plus récente; il soutient aussi que les Targums de Jonathan & d'Onkelos, qui vivoient dans le premier siècle de notre ère, étoient ponctués; il est même disposé à croire que, pour l'ordinaire, les écrivains sacrés mirent dans leurs écrits ces points-voyelles que nous y voyons aujourd'hui.

Quelques-uns, guidés par feu M. Schultens, quoique convaincus de la nouveauté de ces points, soutiennent néanmoins que les Hébreux ont eu de tout temps, des signes particuliers, appropriés aux voyelles, mais que ces marques étoient dissérentes de celles que nous avons maintenant, & que les Masorèthes ont substituées aux anciennes: c'est à quoi les a conduits la nécessité indispensable des voyelles, pour fixer dans la lecture, la prononciation & le

sens des termes & des expressions d'une langue.

Mais ces critiques ne devoient-ils pas craindre de pousser troploin la conséquence du principe certain d'où ils partoient? Car, pour déterminer la prononciation & le sens du texte, étoit-il. nécessaire que chaque consonne, dans chaque mot, sût animée par une de ces anciennes voyelles qu'on suppose? Pour peu qu'on soit versé dans la connoissance des langues orientales, on est assuré du sens d'une infinité de termes & d'expressions, sans le secours d'aucune voyelle écrite: elles donnent en ce genre, comme on l'a déjà dit, des facilités inconnues aux autres langues. Ne suffasoit-il donc pas que les mots qui pouvoient prêter au doute & à l'équivoque, portassent quelque marque qui empêchât de les consondre avec d'autres qui, quoique composés des mêmes caractères, présentoient des sens très - différens? Dans cette supposition, ces marques n'étoient point, à parler exactement, des figures appropriées

<sup>(</sup>t) A differentian concerning the antiquity of the Hebreu language, letters, you'vel-points and accents. By John, Gill. D. D. in-8.° 1767.

aux voyelles, mais des signes caractéristiques, à l'aide desquels on distinguoit certains mots de certains autres, auxquels des notions différentes étoient attachées, quoique dans les uns & dans les autres. les consonnes fussent les mêmes. Voilà un nouveau plan d'écriture très-possible, dont il falloit examiner la réalité, un nouveau système dont il s'agissoit de discuter la solidité: c'est à quoi je vais m'attacher. après avoir montré en peu de mots, que les exemplaires du Texte facré, dont S. Jérôme s'est servi, n'étoient pas ponctués comme les nôtres le sont aujourd'hui. On voit par-là les bornes que je me prescris; car je ne prétends point examiner si du temps du saint Docteur, ou avant lui, les Hébreux, pour apprendre à lire à la jeunesse, désignoient par quelques figures particulières, les voyelles qui entrent nécessairement dans la prononciation d'une langue.

#### S. I.

1.º Quand on compare quelques passages de S.º Jérôme. on s'aperçoit sans peine, que le texte dont il se servoit, n'étoit point ponctué. Des mots dont la prononciation & le sens dépendoient de leur liaison avec les autres parties du texte, quelquesois de la volonté des lecteurs, & qu'en conséquence les uns avoient lûs d'une manière, tandis que d'autres les sissoient & les interprétoient d'une manière différente, étoient destitués des voyelles qui en fixent aujourd'hui la lecture, & en déterminent la signification. Or l'exemplaire dont se servoit S. Jérôme, contenoit plusieurs termes de cette nature : tel est le mot hébreu דבר, composé de trois consonnes sans aucune voyelle; de sorte que si on sit dabar, c'est verbum, & pestis si on lit deber (u). « Ce mot, dit-il ailleurs (x), est destitué de voyelles, de sorte que sa liaison avec les parties

mots: Ante faciem ejus ibit mors. Pro co, dit-il, quod nos transtulimus mortem, in Hebraro tres literae funt positar , absque ulla vocali, qua si legantur dabar, verbint significant, si deber, pestein.

(x) In Hierem. IX, 22. Verbum hebraicum qued tribus literis scribitur אכר, vocales enim in medio non habet,

(u) In Habac. 111, 5, sur ces | pro consequentia & legentis arbitrio, si legatur dabar, sermonein significat, si deber, mortem, si daber, loquere. Unde & LXX & Theodotio junxerunt illud præterito capitulo, ut dicerent; disperdet parvulos de foris, juvenes de plateis morte. Aquila verò & Symmachus transtulerunt reinnou id eff loquere.

" du texte, & la volonté du lecteur, décident de sa prononciation. " Peu importe, dit - il dans un autre endroit (y), de prononcer " Salem ou Salim, parce que les mots hébreux ont au milieu " très-rarement des voyelles, & qu'ils se prononcent diversement selon

l'exigence du texte & les divers usages des pays. »

Nous avons fait observer précédemment, que si S. Jérôme eût regardé comme de véritables voyelles, les aspirations des Hébreux, jamais il n'auroit pu avancer que les termes de leur langue étoient très-rarement accompagnés de voyelles: la même observation n'est pas moins décisive contre l'existence des points-voyelles, tels que sont ceux d'aujourd'hui.

Ch. XXXVI,

2.º La Genèle fait mention d'Ana, qui trouva dans le désert : il est question de savoir si ce mot signifie des mulets; c'est ainsi que plusieurs l'ont entendu; mais d'autres, dit S.¹ Jérôme (z), lui sont signifier des mers (maria), parce que dans l'un & l'autre sens il est écrit avec les mêmes lettres. Si les points-voyelles eussent existé, l'équivoque n'auroit pas eu lieu: ces quatre caractères prononcés comme aujourd'hui, iemim signifient des mulets, & iamim des mers. On voit ici un exemple de l'insussissance du iod, quoique répété deux sois, & à plus sorte raison celle des aspirations, qu'on a voulu décorer de la qualité de voyelles proprement dites, pour déterminer la prononciation & le sens des mots hébreux.

3.° On lit dans Osée, un terme que les Septante ont rendu par locusta, & les autres interprètes par fumarium, ou, selon Théodotion, xextrodizor; S. Jérôme cherche la raison de cette différence, & dit (a) que le terme original, écrit avec les mêmes

(y) Epist. ad Evag. 126, de Melchisedech. Necrefert utrùm Salem, an Salim nominetur, cùm vocalibus in medio literis perrarò utantur Hebrai, & pro voluntate lectorum atque varietate regionum eadem verba diversis sonis atque accentibus pronuncientur. Tom. 11, p. 570, edit. Martian.

(7) Quæst. in Gen. sur ces mots:

Ipse est Ana qui invenit i amim indeserto.
Alii putant i amim maria apellata, iisdem
enim literis scribuntur maria quibus &
nunc hic sermo descriptus est; & volunt

illum, dum pascit asinos patris sui in deserto, aquarum congregationes reperisse, qua juxta idioma lingua Hebraica maria nuncupentur, quod scilicet stagmon repererit, cujus inventio in eremo difficilis est. Nonnulli putant aquas calidas juxta Punica lingua viciniam, qua Hebraica conternina est, hoc vocabulo signari.

(a) In Ose, XIII, fur ces mots: Ideireo erunt quasi nubes... & sicut funus, &c. Quærimus autem quare LXX pro fumario, quod Theodotio transtulit nanvosbor, locustas interpretati

lettres, signifie ces deux choses; de manière que si on lit אַרְבָה. arbah, c'est locusta; mais si on lit אַרֶבֶּה, arubah, c'est fumarium, ou, selon Aquila, χαπαράκτη, c'est-à-dire une ouverture pratiquée dans un mur pour la sortie de la fumée: la leçon ou la prononciation de ce mot, n'étoit donc point alors déterminée comme aujourd'hui, par des voyelles qui ne souffrent aucune indécision. Autre exemple de l'insuffisance de l'aleph & du he, pour assurer la lecture & le sens, malgré le titre de véritables voyelles qu'on a voulu leur décerner.

4.º La Genèle donne à Hiras, selon quelques-uns, la qualité CXXXVIII. de pastor, &, selon d'autres, celle d'amicus: la raison de cette différence, dit S. Jérome (b), est l'ambiguité du terme original nya, qui dans l'un & l'autre sens est'écrit avec les mêmes lettres; de sorte qu'il signifiera ou amicus ou pastor, selon les véritables voyelles qu'on voudra supposer à ces caractères. Les prétendues voyelles he & hain ne décideront donc rien ici, non plus qu'ailleurs; & puisque le texte laissoit indécis & le sens & la prononciation. il est clair qu'il n'étoit pas ponctué.

Il est inutile de produire d'autres citations, pour prouver que les exemplaires dont se servoit S. Jérôme, étoient destitués des points - voyelles d'aujourd'hui, & même d'autres figures qui en remplissent exactement les fonctions. Il s'agit maintenant de montrer qu'en plusieurs endroits ils portoient des signes particuliers, qui fixoient le sens avec la prononciation, & empêchoient de confondre des mots dont les caractères étoient les mêmes & la signification différente.

## II.

1.º Dans ses questions sur la Genèse, en vain, dit ce saint Docteur (c), quelques-uns prétendent que Jacob adora le haut du

funt; apud Hebraos locusta & fumarium iisdem scribitur literis ארבה; quod si legatur arba, locusta dicitur, si aruba funarium, pro que Aquila ramegartus, Symmachus foramen interpretati sunt. Cataractain autein proprié vocant foramen in pariete fabricatum per quod fumus egreditur.

(b) Quast. in Gen. sur ces mots: Ipse U Hiras paster, U.c. pro pastore amicus legitur; sed verbum ambiguum est, quia iisdem literis utrunque nomen scribis tur. Verum amicus re, pastor ro legitur.

(c) In Gen. CXLVII, verf. ult. Les interprètes censurés ici par S. Jérôme sont les Septante, suivis par S. Paul.

sceptre de Joseph; car on lit bien autrement dans se texte hébreu: où l'on voit un mot qui signifie lit au lieu de sceptre : Hoc loco quidam frustrà simulant adorasse Jacob summitatem sceptri Joseph. audd videlicet honorans filium, potestatem ejus adoraverit, cum in hebræo multúm aliter legatur, & adoravit Israël ad caput lectuli. Le mot dont il s'agit, est nun, composé de trois lettres; il peut signifier un lit ou un sceptre, selon qu'il sera écrit avec différentes voyelles. Mitthah ( ਜ਼ਰੂਤ ), c'est sceptrum; mattheh ( ਜ਼ਰੂਤ ), c'est leclus: or c'est ce dernier que portoit la leçon du texte, suivant le témoignage de S. Jérôme; il y avoit donc une marque distinctive qui faisoit connoître qu'il falloit lire mattheh (lectus), au lieu de mitthah (sceptrum ). Imaginons un texte où se trouve un mot composé de ces trois seules consonnes, mn s; l'un lit manus, tandis qu'un autre prétend qu'il faut lire minas; conçoit - on qu'alors l'un des deux, pour preuve de son assertion, ose en appeler uniquement au texte même, s'il ne peut y montrer un signe particulier qui décide incontestablement en sa faveur? il se rendroit ridicule; tel seroit néanmoins le procédé de S. Jérôme dans l'exemple que j'ai cité, & dans une foule d'autres qu'on peut produire: je bornerai mon choix à quelques-uns.

2.º On trouve dans la Genèle un mot composé de cinq lettres, parque, qui signifiera ou assimatio ou hordeum, selon qu'il sera ponctué, & dont la leçon ne peut être fixée à s'aide des prétendues mères de la lecture; c'est en parlant de ce terme, que S.¹ Jérôme fait la remarque suivante (d): Licet in aliena terra seminaverit ssac, tamen non puto quòd tanta sertilitas hordei suerit; unde melius puto illud esse quod in hebrao habetur, & Aquila quoque transsuit, & invenit in anno illo centuplum assimatum, id est ana qui ence ence ence est est materiale de la serio legument, hordea everò seorim \*. S.¹ Jérôme condamne ceux qui croient que dans ce passage de la Genèle il s'agit d'orge, parce qu'il vaut mieux.

\*L'édition de verd seorim \*. S. Jérôme condamne ceux qui croient que dans Vallarsi porte ce passage de la Genèse il s'agit d'orge, parce qu'il vaut mieux, dit-il, s'attacher à ce que porte le texte hébreu. Ce mot n'avoit donc pas dans le texte original, le sens d'hordeum; il pouvoit

néanmoins

<sup>(</sup>d) Quast. in Gen. XXVI, sur ces mots: Seminavit autem Isaac in terra illa, & invenit anno illo centuplum hordei.

néanmoins l'avoir si on lui supposoit certaines voyelles, comme il ne l'avoit pas quand on lui en supposoit d'autres, ainsi que le S. Docteur le déclare lui-même: il y avoit donc dans le texte, un signe caractéristique qui faisoit connoître qu'il ne falloit pas lire shehorim (hordea), mais sheharim (assimatio).

- 3.° S.¹ Jérôme s'étonne que S.¹ Paul ait cité, selon la version la sai. cap. v1. des Septante, ce passage d'Isaïe, incrassatum est cor populi hujus, au lieu de excæca cor; car l'Apôtre, dit-il, savoit bien que le texte hébreu, par son exactitude & sa pureté, méritoit la préférence, reclum esse hebraicum. Le mot dont il s'agit est composé de quatre lettres, poun; on peut lire hoschman au prétérit d'hophal, comme ont sait les Septante, & il signifie incrassatum est; ou haschman à l'impératif d'hiphil, comme a sû S.¹ Jérôme, & il signifie incrassa: or ce Père assure que le texte original portoit haschman à l'impératif, & non hoschman au prétérit passif, & il est surpris que S.¹ Paul n'ait pas suivi la leçon de ce texte; preuve sensible qu'une marque particulière prévenoit toute équivoque, & ne permettoit pas de se méprendre ni sur la prononciation ni sur le sens de ce mot.
- 4.° On lit au chapitre IV d'Osée, ne ascenderitis in, μκης; les Septante prenant le dernier mot pour un nom propre, ont traduit δίκον Ω''ν; Théodotion, δίκον της αλλιίας, domum iniquitatis; Aquila & Symmaque, δίκον ανωφελή, id est, dit S. Jérôme, domum inutilem, quæ nihil prosit, & alio verbo idolum nuncupatur. Est autem Bethel, & quæ priùs vocabatur domus Dei, postquam vituli in ea positi sunt, appellata est Bethaven, id est domus inutilis & domus idoli, quod nos ut in hebræo legitur expressimus. Ensuite il s'étonne que les Septante aient traduit autrement: Miror, dit-il, cur Septuaginta domum Ω'v interpretati sunt, nist fortè, errore consueto, pro iod litera media quæ aleph & nun literis ex utraque parte vallatur, vau quæ solà differt magnitudine putaverunt. Il me paroît évident que la fin de ce passage est altérée, ce dont je renvoie la discussion à une note (e): mais il sussit sussit pour notre objet,

<sup>(</sup>e) La conjecture de S. Jérôme, gulière, qu'il convient lui-même que fur ce qui a pu porter les Septante à le vau se prononce ordinairement o; prononcer Ω'r, est d'autant plus sin- Vau litera quæ apud illos per o legitur Tome XXXVI.

que S. Jérôme ait lû aven dans le texte, comme il l'assure positivement, & qu'il soit surpris que les Septante aient lû  $\Omega'$ ; car le mot hébreu pa, sans voyelles, & malgré la présence des prétendues mères de la lecture, vau & aleph, peut se lire on, aussirbien que aven; & si on ne lui associe de véritables voyelles, il est impossible de se décider pour le son & pour le sens: donc S. Jérôme avoit trouvé dans le texte, une marque qui lui faisoit lire aven, ( quod nos ut in hebræo legitur expressimus.)

5.º Mais quelle étoit la forme du signe caractéristique qui fixoit la prononciation & le sens des termes équivoques? c'est sur quoi S. Jérôme ne s'est pas nettement expliqué; il s'est contenté de le désigner sous le nom d'accent, & il en fait mention en

plufieurs endroits de ses ouvrages.

Au commencement du livre de Jérémie, on trouve un mot composé de trois lettres, TPU; selon que l'accent varie, ce terme; dit-il, signifie ou nucem ou vigilias; ce qu'il répète ailleurs: Verbum sur signifie secuntus, à nucem significat à vigilias. En effet, signifie sedulò observavit, advigilavit, & TPU amygdala; la distérence n'est que dans la seconde voyelle; a bret dans le premier, e long dans le second: ainsi, selon que l'accent varioit, on lisoit, ou schakad, vigilavit, ou schaked, amygdala, & chaque leçon présentoit un sens particulier, qui n'avoit rien de communa avec l'autre. Si les quatre aspirations des Hébreux avoient été destinées aux sonctions de véritables voyelles, c'eût été le cas d'en

In cap. ahim. Ecclefiastis,

(in Gen. XXIII, 16). Donc si les Septante ont vu pin dans le texte, ils ont dû prononcer D'r, plutôt que s'ils y avoient vu pin. Ce faint Docteur n'a pas néanmoins toujours pris le 1 pour un o, puisqu'il lit Bethaven, & même vau; ce qui prouve qu'il a regardé cette lettre tansôt comme mobile, tantôt comme quiescente. Mais, pour revenir au passage cité, la plus légère attention suffit pour s'apercevoir qu'il est fautis: il y est dit que peut-être les Septante ont pris pour un vau l'icd qui, dans le texte d'Osée, est placé entre l'aleph & le nun; quæ aleph & nun literis ex utraque parte vallatur. C'est au con-

traire un vau, & non un iod, qui est rensermé entre l'aleph & le um: ît l'étoit de même du temps de S.\* Jérôme, puisqu'il lit aven, leçon qu'il n'auroit pu admettre s'il y avoit eu un iod; d'où il résulte que dans le passage de S.\* Jérôme il faut mettre vau où l'on voit iod, & iod où il porte vau. Cette correction néanmoins suppose toujours que, suivant S.\* Jérôme, les Septante ayant lû pr, avec un iod, ont pu traduire \( \Omega v; \) ce qui étonne: car on pouvoit lui demander, si les Septante avoient vu pr, avec un vau, ne devoient-ils pas sire \( \Omega v, \) plutôt que si le texte eût porté pr, avec un iod?

faire usage, pour éviter toute méprile; mais S. Jérôme nous apprend que toute la différence ne consistoit que dans un accent, qui distinguoit & le son & le sens.

Dom Martianay a cru que S. Jérôme vouloit parler du point diacritique qu'on voit aujourd'hui sur l'une ou sur l'autre des branches extrêmes du U: mais cette particularité étoit ignorée du S. Docteur; il a eu souvent occasion d'en purler, & jamais il n'en a fait mention: on voit au contraire qu'il n'a point connu deux espèces de shin chez les Hébreux; il suffit, pour s'en convaincre, de consulter ses remarques sur les mots de la Genèse qui commencent par une s. Il observe que les Hébreux ont trois s: l'une appelée samech, qui répond à l's des Latins; la seconde nommée sin, in qua stridor quidam non nostri sermonis interstrepit: la troisième, sade, quam nostra aures penitus reformidant. Il répète la même chose sur le chapitre III. de l'épître à Tite, où il remarque pourtant que dans le mot *l'Iraël*, quoiqu'écrit avec un **v**. on prononce (: I/raël per fin, & tamen nou sonat hoc quod scribitur. N'étoit-ce pas le lieu d'indiquer la marque qui différentioit le v du 😇, s'il y en avoit eu quelqu'une de son temps, ou du moins si elle lui eût été connue? (f)

(f) Il ne faut pas conclure de ce paffage & de quelques autres, comme fait le chanoine Mascles, que S. Jérôme ignoroit que le p eût quelquesois une double prononciation. Ce faint Docteur savoit qu'on adoucissoit quelquesois le son rude de cette lettre, & qu'on la prononçoit alors à peu près comme le sigma des Grecs ou le samech des Hébreux. C'est ce qu'il observe dans ses questions sur la Genèse, chap. XXVI, vers. 33, sur le mot Ber-Sabée. Voici ses termes: Isaac ad nomen civitatis, quæ ita vocabatur, alludens, declinavit paululum literam, & pro stridulo Hebræorum sin, a quo sabee incipitur, Gracum sigma, id est Hebratorum samech posuit. Dans son Commentaire sur se troissème chapitre de l'épître à Tite, il fait la même remarque sur le mot Israël, où le w a une prononciation adoucie. Mais alors, comme il l'observe aussi, le son qu'on donnoit à cette lettre ne répondoit pas à l'écriture, non sonat hoc quod scribitur, parce que ce son étoit celui du samech. C'est pourquoi l'auteur du livre des Juges, pour exprimer la manière dont les habitans d'Ephratah prononcoient sibbolet, au lieu de schibbolet, ecrit ce mot avec un samech, au lieu du schin.

Mais on a raison de conclure que S.' Jérôme ne connoissoit point de signe diacritique sur le schin, qui indiquât, comme aujourd'hui, les deux sons différens de cette lettre, parce qu'il n'en a jamais rien dit, quoiqu'il ait eu plusieurs occasions d'en parler: il auroit même dû ne pas garder le silence, s'il avoit eu la connoissance qu'on lui attribue.

Nnij

ï

Chap. XLI, Dans ses questions sur la Genèse, miror, dit-il, quomodo verbum vers. 29. hebraïcum sabee quod nos suprà abundantiam sive satietatem, in puteo quem foderunt postremum servi Isaac, interpretati sumus, nunc LXX reclissime transferentes, ibi juramentum interpretati sunt. cum & juramentum, & septem, & satietas, & abundantia, prout locus & ordo flagitaverint, possit intelligi. Il s'agit de deux mots radicaux, ソコゼ & ソコゼ, qui dans le texte d'aujourd'hui ne different l'un de l'autre que par la position diverse du point diacritique sur le w: le premier signifie satietas, & le second septem, & de-là iuramentum, à cause des sept brebis qu'on immoloit alors, comme Quaft. Hebr. le remarque S. Jérôme. Il importe peu de lavoir si l'étonnement du S. Docteur à l'égard de la traduction des Septante est bien 32633. fondé, d'autant gu'on peut soutenir que ces interprètes ont eu raison de traduire juramentum; il suffit d'observer que pour se décider fur les différentes significations de ces mots, il faut, selon lui, recourir à l'endroit où ils sont placés, & examiner l'ordre & la suite des parties du texte. Si la différente position du point diacritique

donc pas ce qu'il entendoit par accent.

6.º Dans son commentaire sur le 111.º chapitre de Jonas (g), où la ruine de Ninive est fixée à quarante jours après la piédiction du Prophète, il observe que les Septante ont traduit trois jours, ce qui lui paroît fort étrange, puisqu'en hébreu les termes qui signifient quarante & trois, n'ont rien de commun, ni quant aux lettres, ni quant aux syllabes, ni quant aux accens: Satis miror cur ita translatum sit, cum in hebreo nec literarum, nec syllabarum, nec accentuum, nec verbi sit ulla communitas: tres enim dicitur viv, & quadraginta wire. Voilà encore les accens donnés par S. Jérôme pour des signes qui servoient à dissinguer les mots & les significations.

cût alors déterminé, comme aujourd'hui, les diverses significations de ces racines. S. Jérôme auroit-il oublié d'en parler? ce n'étoit

Quaft.in Gen. 6.11, v. 23.

7.º Il remarque dans un autre endroit, que le mot hébreu qui répond au latin mulier, vient de wn, vir: néanmoins Théodotion, ajoute-t-il, a eu une autre idée; il fait signifier à ce terme adsumptio, & c'est un sens que l'accent peut lui donner: Theodotio alians.

(g) Sur ces mots: Adhuc quadraginta dies, & Ninive subvertetue.

etymologiam suspicatus est, dicens, hac vocabitur adsumptio, quia ex viro sumpta est; potest quippe issa secundum varietatem accentus (h) à adsumptio intelligi; c'est-à-dire que si le mot nun s'étoit trouvé dans le texte, comme venant de la racine nun, sumpsit, un accent différent auroit empêché de le consondre avec nun, venant de une. Le même signe, selon ce Père, décidoit des différentes significations du mot Bersabée: Bersabea, dit-il, pro varietate accentuum vertitur in linguam nostram puteus juramenti, aut puteus satietatis, aut septimi.

la Amos; cap.VIII.

- 8.º Il ne s'explique pas moins clairement dans ses questions sur le chapitre xxx111.º de la Genèle, qui porte, selon lui, que Jacob étoit venu à Salem, même ville que Sichem. Il seroit inutile d'observer qu'il peut se tromper sur le sens qu'il donne à ce passage (i), car ce n'est pas de quoi il doit s'agir ici. Il pense donc que cette ville où Melchisédech pouvoit avoir régné, étoit la même que Jérusalem; opinion qu'il réfute lui-même ailleurs; Epist ad Erap & après plusieurs conjectures sur le nom de cette ville, il ajoute, Aut certe istam quæ nunc pro Sichem nominatur, dicimus hîc Interpretari consummatam atque perfectam, & illam qua postea Jerusalem dicta est, pacificam nostro sermone transferri; utrumque enim, accentu paululum declinato, hoc vocabulum sonat. C'est que le mot hébreu , prononcé schalam, signifie persectus, au lieur qu'il signifie pacificum ( sacrificium ) quand on prononce schalem. Or S. Jérôme nous apprend qu'un accent, plus ou moins incliné. fervoit à la distinction des deux sens.
- 9.° Ce signe distinctif étoit si nécessaire que sans son secours on ne conçoit pas comment ce S.¹ Docteur auroit pu, en plusieurs endroits de l'Écriture, s'écarter de l'interprétation des Septante: je ne rapporterai qu'un exemple remarquable de cette espèce. Nous lisons dans la Vulgate, comme dans le Texte hébreu d'aujourd'hui, Gan. XV, 112 que les oiseaux venoient sondre sur les victimes immolées par

(h) M. Vallarsi convient qu'il ne sait ce que S.' Jérôme entend par ce mot, quoiqu'il ne pense pas, comme D. Marcianay & d'autres, qu'il s'agisse du point diaccitique placé quelque-

fois sur une branche du shin.

(i) Des interprètes prétendent qu'il faut traduire, Jacabus incolumis pervenit in urbem Sichem.

Digitized by Google

Abraham, & que ce Patriarche les chassoit; les termes de l'original. destitués de véritables voyelles ou de toute marque qui supplés à leur défaut, sont si ambigus & si équivoques, que le sens adopté par l'auteur de la Vulgate, n'est pas celui qui se présentera le plus naturellement à ceux même qui seront au fait de la langue. Le Texte porte אתב ארבו; il paroit tout simple & conforme & sedit cum eis, en supposant que le premier mot est la racine שבי, sedit, mansit; c'est aussi de la sorte que les Septante ont sû & expliqué les termes originaux (k): mais on peut supposer que le premier vient de la racine au , perflavit, dont la première lettre radicale disparoît en la conjugation hiphil, & que le second mot est un pronom; alors on lira ANN ANN (vaijasscheb otam), & difflavit, abegit eas (aves): cette manière de lire est moins naturelle, plus recherchée, plus difficile à trouver /1); c'est néanmoins celle que prescrit le Texte hébreu, au rapport de S. Jérôme (m). Quelle raison a pu le forcer de voir dans l'original. autre chose que ce que les Septante y avoient aperçu, puisqu'il n'y trouvoit précilément que les mêmes lettres? Des critiques ont cru qu'à cet égard il avoit été décidé par de véritables voyelles qu'il voyoit dans son exemplaire : je me contente de conclure séulement que ces signes particuliers, dont il parle si souvent, ne lui ont pas permis d'adopter ni la leçon ni l'idée des Septante.

Ouast. Hieron. P. 95 0 453.

Jean le Clerc, tout imbu qu'il étoit de l'opinion qu'autrefois les ehevi avoient fait les fonctions de véritables voyelles, quoique les exemples mêmes cités par S. Jérôme attestent leur inutilité. n'a pu s'empêcher de convenir que du temps de ce Père, il v avoit dans le Texte de petites lignes tracées au-dessus des mots.

(h) Karish de oprea ... rai ouverainor | qu'a dit S. Jérôme, sur les mots falem & shakud.

airnis A'Cegu.

<sup>(1)</sup> On peut remarquer que chacun de ces mots hébreux a la même espèce de 12, & qu'ainsi ce qui décidoit S. Jérôme, en lisant le texte, n'étoit pas une marque appropriée au v, comme le vouloit D. Martianav.. La même remarque doit s'appliquer à ce digebat eas Abrain.

<sup>(</sup>m) Quælt. in Gen. Descenderunt autein volucres super cadavera .... & sedit cum eis Abram. Non pertinet ad prælens opulculum ejus expolitio lacramenti. Hoc tantum dicimus: quia pro his qua possimus, in Hebrato habent: IT descenderunt volucres super cadavera,

qui avec les mêmes caractères avoient différentes significations: que ces lignes transversales sont ce que S. Jérôme entend par accens ; que quelquefois, par une inclination plus ou moins confidérable. elles désignoient les sens divers d'un mot composé des mêmes caractères; enfin qu'il reste encore plusieurs de ces lignes dans le Texte samaritain que nous avons aujourd'hui, sur quoi il renvoie à la grammaire samaritaine de Cellarius, chapitre 11.

Je n'oserois assurer que les accent dont parle S. Jérôme, aient eu précilément la forme de ces lignes horizontales; mais il est certain qu'aujourd'hui, chez les Samaritains, elles sont connues sous le nom d'accent appelé marohino, & qu'elles font dans le Texte les mêmes fonctions que ce S. Docteur attribuoit aux Vid. Joan. Hilaccens dont il a fait mention tant de fois. Pietro della Valle ne Aram. part. 1, savoit trop ce que pouvoient signifier ces lignes qu'il voyoit dans a 1,5,11. un Pentateuque traduit en famaritain, dont il avoit fait l'acquisition en Syrie; il soupçonnoit même que répondant au phatha des Arabes modernes, elles désignoient l'a, ou plutôt le son d'une voyelle qui tient le milieu entre l'a & l'e clair: il consulta le P. Morin, qui lui apprit l'ulage de ces figures.

Les Syriens ont quelque chose d'approchant, c'est-à-dire des be. epist. xix points diacritiques, qui en une infinité de cas suppléent au défaut & xx1. des voyelles: deux points horizontaux placés au-dessus du mot. en défignent le pluriel; souvent ils n'en emploient qu'un, qui par la position différente a divers usages: au-dessus, il marque 1.º les premières personnes du prétérit & du futur, 2.º le participe présent actif; au-dessous, il indique 1.º les autres personnes du prétérit & du futur, 2.º l'infinitif & l'impératif: on le met encore souvent au-dessus ou au-dessous, pour différencier des mots qui étant écrits de même, ont des sens différens; ainsi de prononce melco, & fignifie confilium, & MJD, qui se prononce malco, signifie rex. On observe encore quelquesois, en le plaçant au-dessus d'un mot, de le mettre ou à la droite ou à la gauche d'une même lettre; & cette position détermine des prononciations & des significations différentes: ainsi NIN doit se prononcer otho, & fignifie fignum; mais KIK se prononce ohté, & c'est le participe veniens: quand il déligne la troisième personne séminine,

Voy. Antiquiti Eccles. Oriental.

il suit toujours la lettre caractéristique de la terminaison, impo

( phekdat ), præcepit illa.

Il est très-vrailemblable que les Syriens firent autresois usee de ces points, avant qu'ils empruntassent des Grecs, les figures de leurs voyelles. Quelques facilités que donnent les langues orientales pour lire & pour saisir la pensée d'un auteur sans le secours des voyelles proprement dites, il y a néanmoins un grand nombre de termes qui, selon qu'ils sont prononcés différemment. présentent des idées très-différentes, & font naître des doutes & des embarras que l'ordre & la suite des parties du Texte ne peuvent diffiper. Le bon sens permet-il de croire qu'on n'ait songé que du temps des Masorèthes à remédier à de pareils inconvéniens. qu'il étoit si facile & si important de prévenir? cette idée seule est si révoltante qu'elle a donné naissance au système qui a érigé en véritables voyelles les aspirations des Hébreux; mais avant de le proposer, il falloit bien examiner de quelle utilité il pouvoit être. Est-il propre à garantir des méprises, à dissiper les doutes, à fixer les incertitudes? Loin de lever, il ne fait que multiplier les difficultés & les embarras, puisque très-souvent les termes dont ces prétendues voyelles font partie, sont eux-mêmes équivoques. & présentent divers sens, selon qu'ils sont articulés avec des prononciations différentes: donc absolument inutile, insuffisant par lui-même, & traînant de plus à sa suite, de nouvelles perplexités, ajoutées aux anciennes, l'admettre, c'eût été choquer la raison, & s'écarter volontairement du but qu'on se seroit proposé. Quelque ignorance qu'on suppose dans les anciens grammairiens Orientaux. il n'est pas permis de la porter à ce degré d'imbécillité.

Tout considéré, le système des critiques qui ont cru les signes des voyelles aussi anciens chez les nations de l'Orient, que leur écriture, est plus raisonnable & mieux lié au principe qu'ils ont de commun avec leurs adversaires: nous avons néanmoins montré qu'il n'en résultoit pas par une conséquence nécessaire, puisque, sans avoir des signes appropriés à chaque voyelle, ces peuples pouvoient employer des marques particulières, pour déterminer la prononciation & l'idée des termes ambigus. Tel étoit l'état du Texte hébreu dont S. Jérôme se servoit; & ce Père nous apprend que

que ces signes caractéristiques étoient connus sous le nom d'accens. Quoiqu'il ne nous ait pas donné une connoissance précise de leur. figure, il ne nous permet pas de douter de leur existence.

On peut conjecturer néanmoins, avec beaucoup de vrailemblance, que ce n'étoient pas des points tels que ceux des Syriens: ce n'est pas que déjà de son temps les critiques Hébreux n'eussent mis des points sur quelques endroits du Texte sacré, mais ils n'en avoient pas fait le même ulage; ils les avoient confacrés à des remarques particulières, qui n'intéressoient en rien la prononciation ni le sens des mots. S. Jérôme nous apprend (n) que sur un mot de la Genèle, בקומה, ils avoient mis un point, pour faire remarquer un fait extraordinaire & comme incroyable, raconté par l'Historien Sacré: Appungunt desuper, quasi incredibile, & quod rerum natura non capiat, coire quenquam nescientem. Quelques-uns ont conclu de-là que si cette espèce de ponctuation irrégulière avoit lieu, à plus forte raison la ponchuation syllabique & régulière devoit être pratiquée. Il semble qu'on doit en inférer au moins que si les critiques Hébreux ont donné leur attention à des objets de cette espèce, ils ne peuvent avoir négligé des choses infiniment plus importantes, telles que la distinction des sens d'une infinité de termes ambigus par la nature de leur composition: ce qui peut donner quelque poids à cette remarque, quand elle ne seroit pas prouvée d'ailleurs, c'est que nous savons les subtilités & les rastnemens que les Juifs anciens ont portés dans leur méthode de commenter l'Écriture sainte. S. Jérôme parle de l'Atbasch, dont la Jerem. XXVI les Cabalistes ont fait un usage si fréquent pour leurs explications mystagogiques; & il dit que pour connoître cette méthode, il suffit d'avoir une légère teinture de la langue des Hébreux.

Au reste, il importe peu de savoir si les accens dont parle le S. Docteur, étoient de la nature des accens prosodiques, c'està-dire de ceux dont les uns marquent le ton grave ou aigu, les autres indiquent la longueur ou la brièveté d'une voyelle ou d'une syllabe. Quand ils n'auroient eu que les mêmes fonctions, ils n'en auroient pas été moins propres à caractériler les diverles acceptions

(n) Quaft. in Genef. XIX, 33. Sur ces mots: Ille (Lot) non sensit, mec quando accubuit filia, nec quando surrexit. Oo Tome XXXVI.

d'un même mot. Il paroît néanmoins qu'il ne faut pas les confondre avec les accens destinés à la longueur ou à la brièveté des voyelles: S. Jérôme semble mettre entre les uns & les autres une distinction réelle, autant qu'on en peut juger par la manière dont il en parle (o); de sorte que d'après ses expressions, on pourroit conjecturer tout au plus que ces signes, qui distinguoient les sens dissérens d'un même terme, avoient quelque affinité avec les accens toniques, propres à désigner dans la prononciation, le ton grave ou aigu d'une voyelle.

Pour terminer ces discussions, il ne nous reste maintenant qu'à rappeler encore une réslexion naturelle, qui en doit être comme le résultat général. Des caractères qui laissent le Texte hébreu dans un tel état d'indécision, que très-souvent on y voit des termes ambigus, dont on me peut découvrir le sens que par la suite & la siaison des parties du discours, dont la prononciation est abandonnée avec le sens à la liberté des lecteurs, dont pluseurs ont besoin d'un accent ou d'une marque particulière pour n'être pas consondus avec d'autres d'une signification très-dissérente; des caractères,

(o) Voici de quelle manière il s'explique (Epist. ad Tit. cap. 3). Si forse erraverinus in accentu, in extensione & brevitate syllaba, vel brevia producentes, vel producta breviantes, folent (Judæi) irridere nos, maximè in adspirationibus, & in quibusdam cum rasura guliz proferendis. On voit que S.1 Jérôme met de la dissérence entre l'accent & la longueur ou la brièveté d'une syllabe. Au reste, c'est pour n'avoir pas affez comparé les expressions du saint Docheur, sur la matière traitée dans cet écrit, que des Savans font convenus qu'il s'étoit expliqué d'une manière inintelligible pour eux. Loefcher, dans un ouvrage singulier, où il adopte ou réforme ou amplifie les idées de Gaspar Neuman, après avoir rapporté quelques expressions de S. Jérôme, ajoute: Quid hac sibi velint, Delii natatores judicent (De causis ling. Hebraa, libri tres, &c. Francof.

& Lipsia, 1708, in-4.º pag. 299). L'un & l'autre font dépendre la parfaite intelligence de la langue hébraïque de confidérations métaphyliques, austi arbitraires qu'ingénicules. Mais j'ai été étonné de voir, dans un des ouvrages de Neuman, intitulé Exodus linguæ Sancte, &c. Normb. 1897, in-4, une comparaison de l'hébreu avec le chinois. Pour justifier l'idée de ce parallèle, quod quidem exemplum, dit-il, ex ultimo Afin angulo petitum alienum tamen omnino videri non poterit, si venam fuerit, effe Sinenses coloniam ex Ægypte Patriarcharum diverticulo deductam. H en parle auffi dans un autre ouvrage. intitulé Genesis lingue sancle, &c. Norimb. 1696; & il regrette fort de n'avoir pu voir l'ouvrage anglois Joh. Webber's Essay that the language of China is the primitive langage. Lond. 1669, in-8. C'est sans doute John Webb, dont il veut parler.

## DE LITTÉRATÚRE.

dis-je, de cette espèce n'ont jamais pu être doués de la propriété essentielle aux véritables voyelles, jamais ils n'ont été capables d'en remplir les fonctions: or il est prouvé, & par le fait & par le témoignage de S. Jérôme, que telle est la nature des aspirations des Hébreux; nous devons donc conclure, sans héster, qu'elles n'ont jamais existé dans le Texte original, avec la qualité de voyelles proprement dites, & que ceux qui ont prétendu les décorer de ce titre, sont tombés dans une erreur qu'il importoit de relever.



# RECHERCHES SUR L'ORIGINE ET LA NATURE DE L'HELLÉNISME,

o U

DE LA RELIGION DE LA GRÈCE.

Cinquième Mémoire.

Les Théophanies Paiennes.

Par M. l'Abbé Foucher.

JUPITER & les autres Dieux de la première élasse, étoient des Divinités étrangères, dont les Phéniciens & les Égyptiens apportèrent la connoissance & le culte dans la Grèce; les principales & les plus merveilleuses aventures de ces Dieux, faisoient partie de cette religion que les Grecs avoient adoptée, même avant l'arrivée de Cadmus: c'est ce que j'ai prouvé dans les Mémoires précédens, & sur-tout dans le dernier.

D'un autre côté, j'ai montré que ces Dieux n'étoient pas tout-à-fait étrangers aux Grecs; qu'il avoit paru parmi eux, des hommes singuliers, sous les noms connus de Jupiter, d'Apollon, de Mars, &c. à qui ces peuples abusés avoient dressé des autels.

Ces deux points constatés par la mythologie grecque, & même par les monumens de l'antiquité, ont donné naissance à deux systèmes opposés.

Les Allégoristes, s'appuyant sur le premier fait, en ont concluque les grands Dieux étant étrangers, aucun d'eux n'a paru ni vécu dans la Grèce.

Les Évhéméristes, au contraire, se fondant sur le second sait; n'ont vu dans ces Dieux que des héros Grecs, & dans la Mythologie, que l'ancienne histoire de la Grèce, désigurée par des sables.

## DE LITTERATURE. 293

Le vice de ces systèmes est désormais palpable. Un système vrai doit admettre tous les saits prouvés, & n'en être, pour ainsi dire, que le résultat: il falloit donc trouver une hypothèse qui, sans'en rejeter aucun, conciliât ceux qui semblent les plus opposés; & c'est à quoi je me suis appliqué dans le Mémoire précédent.

Un auteur qui vient de donner au public un ouvrage assez. L'aigine des considérable sur l'origine des Dieux du Paganisme, & dans lequel il Dieux du pagan. 11, se déclare singulièrement allégoriste (a), a néanmoins la bonne soi p. 63 tr suivantes de la proper de la page de la proper de la page de

(a) Je dis fingulièrement: car rejetant comme trop sublimes, les allégories ingénieuses que les Anciens avoient imaginées pour expliquer les fables, il y substitue une physique grossière, plus à la portée de peuples sauvages. Suivant cetauteur, les noms des Dieux & des Héros ne signifient que des sontaines, des lacs, des sleuves, des rochers, des montagnes. Les actions de ces Dieux ne sont que des constructions de digues & des travaux rustiques, pour faire écouler les eaux & garantir les campagnes des inondations. Les généalogies des Dieux sont les effets successifs des causes naturelles; leurs galanteries, des mélanges de fontaines & de fleuves. En un mot, l'auteur ne trouve dans les fables d'Homère & d'Hésiode, qu'une topographie dé-taillée de la Grèce: non content de n'y rien voir d'historique, il prétend même que les héros, tels qu'Inachus, Danaus, Cecrops, Cadmus, Minos, Persée, Thésée, Bacchus, Hercule, &c. sont des êtres imaginaires: il ne fair pas plus de grâce aux héros de la guerre de Troie, qui ne lui paroît qu'un roman. D'où il faudroit conclure que les Grecs, qui avoient si bien conservé la mémoire des petits évènemens topographiques du Péloponèse, de l'Attique, de la Borotie, de la Thesfalie, n'avoient retenu aucun trait de leur ancienne histoire politique, aucun nom de leurs chess, de leurs législateurs, des fondateurs de leurs

cités: cette ignorance profonde pa-

roîtra peu vraisemblable.

Je n'entreprendrai pas de fuivre l'auteur dans le détail de ses explications sur Hésiode. Quoique plusieurs soient heureuses, & qu'on puisse s'en servir pour expliquer quelques fables particulières, ou des circonstances qui visiblement ne sont fondées que sur des termes équivoques, mal prononcés ou susceptibles de plusieurs sens, il est difficile de se persuader que cette cles unique soit capable d'ouvrir tous les secrets de la mythologie, & qu'avec cette méthode on puisse rendre raison des principaux traits. Comment l'auteur a-t-il pu croire que les Grecs sauvages eussent dans leur langue, qui ne pouvoit être que très-pauvre, une multitude inconcevable de mots, pour exprimer seulement les eaux, les montagnes & les vallées : voilà néanmoins le fondement de son système.

Mais en l'admettant, comment pourroit-on concevoir que les Grecs aient
pris pour des Dieux les montagnes, les
ruisseaux & les fontaines de leur pays!
L'auteur se tire de cette difficulté, en
disant que les Grees plaçoient des
Génies dans chaque partie de l'Univers, & non-seulement dans le ciel,
dans la mer, dans les astres, mais
encore dans les parties de la terre les
plus bornées. A la bonne heure; mais
il ne voit pas qu'il retombe par-là
dans les explications historiques; car les
grandes actions des Dieux, si vantées

de convenir que tout système exclusif est ordinairement désectueux. Il descrevit qu'on pût trouver un sage milieu entre les deux partis; & que par un choix prudent des faits les mieux prouvés ou les plus vraisemblables, & des allégories les plus naturelles, on parvint à contenter tous les esprits & à réunir tous les suffrages: mais, dit-il, je renonce à la gloire d'un si beau projet; je l'ai tenté souvent, & toujours sans succès. Il s'en console, parce qu'il le croit impossible. Écoutons la principale raison qu'il en apporte:

un temps où la navigation n'étoit pas connue! &c.

M. l'abbé Bergier a raison. Tant qu'on prendra cette voie, la conciliation est impraticable. Les grands Dieux chez les Grecs ont tous la même origine, soit divine, soit humaine; il faut opter: il n'y a pas moyen de rompre la chaine qui les lie, eta introduisant de purs hommes parmi des êtres purement célestes. D'aisseurs j'ai prouvé dans le cours de ces Mémoires, & M. l'abbé Bergier le prouve aussi très-solidement, que dans l'opinion des peuples, sans en excepter les Grecs, les grands Dieux étoient tels par nature; qu'ils ont existé de tout temps, ou, pour le moins, depuis la sormation du monde; & qu'aucun d'eux n'a commencé par être un homme avant de devenir Dieu.

par les Grecs, n'étant autre chose, dans son opinion, que les travaux utiles qu'on avoit faits dans les campagnes pour mettre la terre en état d'être cultivée, les Grecs devoient attaibuer ces opérations aux génies bienfaisans; ét comme il étoit certain que des hommes avoient dirigé ces travaux, ils devoient croire que les génies s'étoient revêtus d'un corps humain pour rendre cea

firwises aun habitans de la Grèce; c'est-à-dire, en bon françois, que certains hommes s'étoient annoncés comme des génies métamorphosés, de qu'on avoit eu la sottife de les croire. Or la vie de ces hommes étant remplie d'actions humaines, de souvent trop humaines, ne pouvoit manquer d'entrer dans la mythologie d'un peuple crédule de supersistieur.

Mais est - il impossible que ces Dieux ou Génies se soient revêtus d'un corps humain pour venir visiter les hommes? ou, pour parler plus exactement, est - il impossible qu'on se le soit imaginé? La supposition non-seulement n'a rien qui répugne, mais il sussit de lire avec attention ses anciens Poëtes & les Historiens, pour être convaincu que telle étoit l'opinion des peuples. Or ces Dieux devenus hommes, ou plutôt ces hommes regardés comme des Dieux descendes du ciel, out fait des actions humaines, dont la mémoire a dû se conserver & saire partie de seur histoire; par conséquent la mythologie Greoque, quoique remplie d'ailleurs d'allégories de toute espèce, doit contenir des traits historiques.

Telle est l'hypothèse que j'ai proposée dans mon dernier Mémoire, & que je crois avoir solidement établie par la suite des saits les plus constans, & par l'autorité d'Hérodote & de Diodore de Sicile. Mais, quand même on en contesteroit la certitude, on me peut nier au moins qu'elle ne soit d'une commodité infinie. A sa lumière, les difficultés s'évanouissent, les contradictions se concilient; les Dieux sont en même temps anciens & nouveaux, Égyptiens, Phéniciens & Grecs; ils sont éternels & nés dans le temps: citoyens du ciel & habitans de la terre: immortels, & sont morts. Ils ont paru en divers lieux & en divers temps, & sont toujours les mêmes. La Mythologie qui les représente consusément dans tous ces états, est un tissu mal ourdi de fables étrangères & de fables grecques; un mélange sans goût, de peintures allégoriques & d'actions divines & humaines: c'est à la critique qu'il appartient d'en saire le discernement. (b)

(b) L'auteur de l'Antiquité dévoilée par ses assages, quoique d'ailleurs trèsponé à ne voir dans les Dieux du paganisme que des idées astrologiques et physiques, convient néammoins que les Anciens attendoient des Dieux libérateurs, qui devoient régner sous une forme humaine; et que des imposteurs profitant de cette disposition, ent souvent profité de la crédulité; des peuples pour se faire honorer comme des Dieux descendus du ciel. Il trouve cette opinion prosondément enracinée dans

l'esprit de toutes les nations, & il en cire des exemples frappans. C'est ainsi qu'il explique en détail toute l'histoire du Bacchus grec, pris pour une apparition ou une manisestation de l'ancien Osiris. Il ajoute: Diodore de Sicile nous apparend qu'Hercule avoit été prédit par Bacchus. Il étoit affez naturel qu'en conséquence de cette prédiction, quelqu'un ait pris le nom d'Hercule, se soit fait passer pour le conquérant annoncé aux peuples de la Grèce, d'en cette qualité ait enyahi leur pays. Que dis-je s'

Voy. 11. \* pær. '3. \* felt,

J'ai trouvé le germe de ce système lumineux dans les Mémoires de feu M. Fréret, & spécialement dans ses nouvelles observations sur la chronologie de Newton. Il est le premier, que je sache, qui ait distingué nettement la théophanie d'avec l'apothéole, & qui ait donné de ces deux manières de diviniser les hommes, des idées préciles. Les Évhéméristes les confondoient fort mal-à-propos: comme on avoit pris certains hommes pour des Dieux . ils concluoient que ces Dieux n'étoient que des hommes. Mais, dit M. Fréret, les Grecs ont toujours mis une extrême différence entre les anciens Dieux & les Héros divinilés: les premiers étoient tels par essence & austr anciens que le monde; & les seconds n'ont pu devenir que des Demi-dieux, des Dieux adoptifs, agrégés à la Cour céleste par la faveur des anciens Dieux. Si donc on a cru que quelques-uns de ces anciens Dieux avoient paru sur la terre. c'est qu'on supposoit qu'ils étoient descendus du ciel; on croyoit voir une théophanie, & l'on ne prétendoit point faire une apothéole.

Je suis saché que M. Fréret n'ait pas été plus soin, & qu'après avoir si bien défini les théophanies, il n'ait pas voulu les apercevoir dans la religion des Grecs. En accordant aux Évhéméristes ce qu'il pouvoit y avoir de vrai dans seur système, il seur sermoit la bouche; au lieu qu'en seur contestant tout, il demeuroit en bute à seurs objections, que le suffrage des Savans anciens & modernes, qui ses ont prises pour des raisons solides, ne permettra jamais de mépriser. J'ai prosité de ses lumières; j'ai bâti sur ses sondemens qu'il a posés, pour terminer, s'il se peut, une dispute que jusqu'à présent l'on a regardée comme interminable.

Je ne conteste donc point l'existence de certains hommes adorés par les Grecs sous les noms de Jupiter, de Neptune, d'Apollon

par les Grecs tous les noms de Jupiter, de Neptune, d'Apollon ou de quelques autres des anciens Dieux; je dirai même, si l'on

plusieurs ambitieux ont pu profiter de l'attente des peuples crédules, & prendre, en différens temps, le nom d'Hercule pour faire valoir leurs projets. Cela nous fournit peut-être un moyen de concilier les faits, souvent contradictoires, que la mythologie ou l'histoire ont souvent accumulés sur le

même personnage. Tome H, liv. IV,

chap. 3, pag. 369 & fuiv.

M. Boulanger ne fait que soupconner un moyen si simple & si naturel. Je l'avois découvert & développé long-temps avant d'avoir pu lire son ouvrage.

ACTIT!

veut, qu'il n'en a pas paru pour un seul, & que divers temps & divers lieux ont droit de les revendiquer. Que les Évhéméristes ne triomphent pas de cet aveu. Je leur demande comment on a procédé dans la désfication de ces hommes singuliers: est-ce par la voie de l'apothéose ou par celle de la théophanie? Par l'apothéose, un homme devient Dieu; par la théophanie, un Dieu devient un homme mortel, sans cesser d'être Dieu: la dissérence est grande. Je demande donc sous lequel de ces deux aspects les Grecs ont envisagé les personnages qu'ils ont consondus avec leurs anciens Dieux?

Eh! qu'importe, dira-t-on; sans entrer dans cette distinction subtile, en est-il moins certain que ces personnages n'étoient que des hommes & même de grands scélérats!

Il importe peu sans doute, si l'on veut se borner, comme ont fait les Pères de l'Église, à manisester la turpitude de l'Hellénisme. Car il est au moins aussi absurde & aussi impie d'avoir pris le Jupiter de Crète pour un Dieu descendu du ciel, que d'en avoir sait un Dieu après sa mort. Mais quand il s'agit de fixer les notions religieuses des Grecs à l'égard de leur Jupiter & des autres Dieux, de saissir leur manière de penser & leurs raisonnemens, il n'est plus égal de les saire procéder par l'apothéose ou par la théophanie, parce que ces deux manières de diviniser les hommes, s'excluent matuellement.

Si les Grecs, en divinisant leur Jupiter de Crète, ont prétendu créer un Dieu, ils ont dû penser qu'avant eux il n'y avoit point de Souverain du ciel & de la terre, & que l'Univers destitué jufqu'alors de Chef, venoit d'acquérir un Maître, ou bien que celui-ci avoit supplanté ceux qui l'étoient avant lui.

Au contraire, s'ils l'ont cru le même Jupiter qu'ils adoroient auparavant, ils n'auront pas borné leur culte à cet homme qu'ils avoient devant les yeux; mais perçant cette enveloppe grossière, ils auront porté leurs hommages jusqu'au Jupiter éternel, manisesté sous une forme humaine, d'abord en Égypte, & depuis dans la Grèce.

Ces deux manières d'envilager les choses, forment, comme l'on voit, deux religions très-différentes; & par conséquent, pour juger Tone XXXVI. Pp

quelle étoit celle des Grecs au siècle de Cadmus, il est indispensable de déterminer comment ils concevoient la divinité de leur Jupiter.

& des autres Dieux.

Un Prince de Crète s'approprie un nom auguste & respecté (c): il est manifeste qu'il s'annonce comme un ancien Dieu qui se rajeunit en quelque sorte, en faveur de les concitoyers. On le croit, & enconféquence on le décore de toutes les qualités du Dieu: on dit que le Jupiter de Crète est le souverain Maître du ciel & de la terre: on lui attribue toutes les actions & toutes les aventures de l'ancien Jupiter. Il falloit être auffi crédule que l'étoient alors les habitans de la Grèce, pour penser que ces deux personnages n'enfaisoient qu'un. Mais l'identité une fois admise, la conséquence est nécessaire: car si le même Génie céleste qui avoit autresois animé le Jupiter d'Égypte, animoit encore un prince de Crète, on devoit dire de celui-ci tout ce qu'on avoit dit de l'ancien. Or les Grecs n'ont iamais douté de l'identité: ils n'ont jamais distingué deux Jupiter: ils ont conflamment mis sur le compte du principal objet. de leur culte, tout ce qu'on avoit jamais dit du Dieu. Ils ont donc pris leur Jupiter pour le même Génie célefie adoré dans les deux nations: ils ont donc cru voir une théophanie.

Avant l'apothéose, les honneurs divins rendus à un homme. font un facrilége; mais dans la théophanie, l'adoration proprement dite est dûe à l'homme dès le premier instant qu'il voit le jour. Ainsi, pour décider la question présente, il s'agit de savoir si le Jupiter Grec a été adoré de son vivant. Mais pourroit - on le révoquer en doute! Jupiter, selon la mythologie, ne parcouroit tant de contrées, que pour faire reconnoître par tout la divinité: il combloit de biens ceux qui le croyoient, & punissoit les indociles. D'ailleurs, les principaux traits de sa vie sont marqués au coin d'une puissance divine. Il fut sauvé, nouri, élevé comme un Dieu: it se transformoit à son gré en taureau, en cygne, en pluie d'or: en quelques occasions, il étaloit la pompe brillante du souverain.

vie par essence, le principe de la vie. Jupiser est das-pater; de Jas, prononcé Jouh, on a fait Jovis. On sent combien ces noms font augustes, ils ne

(c) Zeus signifie vie, le vivant, la | conviennent qu'au seul Dieu suprême. Zeus n'est pas un nom propse, mais un nom appellatif; aussi Pluton est quelquefois nommé Zeus zazzatories & Neptune Ziúc instancione.

du ciel & de la terre: enfin il disposoit de la soudre pour écraser ceux qui lui résistoient. N'est-ce pas dire clairement qu'il étoit dieu avant sa mort? le fait est tellement indubitable dans la Mythologie, qu'Évhémère lui-même est forcé d'en convenir.

Il est vrai que les Grecs employoient aussi l'apothéose pour diviniser les hommes; & voilà la source de l'illusion, parce qu'on a cru que ces deux procédés étoient à peu près les mêmes: mais pour peu qu'on y sasse réslexion, on sentira que l'idée d'une apothéose n'a pu venir qu'après coup, & qu'on a dû commencer par imaginer des théophanies. En esset, on ne peut se porter à regarder un homme comme un dieu, que par un excès d'admiration pour les grandes qualités qu'on reconnoît en lui, & pour les actions surhumaines qu'on lui voit saire. Dans ce cas, il est bien plus natures de penser qu'une divinité biensaisante vient nous visiter, en prenant une forme semblable à la nôtre, que de métamorphoser cet homme en Dieu, sorsque la mort semble l'avoir anéanti. Pour en venir à croire cette métamorphose, il faut y être conduit par degrés, & par une chaîne d'idées qui certainement ne se présentent pas d'abord à l'esprit.

Mettons-nous à la place des Grecs, lorsqu'ils s'avisèrent pour la première fois de diviniser un homme, Jupiter de Crète, par exemple. Avant ce temps ils avoient d'autres Dieux, car ils n'étoient pas athées; ces Dieux étoient le Ciel, la Terre, les Aftres, &c. ou plutôt les Génies éternels qui prélidoient au gouvernement de l'Univers. Supposons encore que malgré les merveilles de la vie de Jupiter, il n'eut été pour les Grecs qu'un pur homme, comment. ont-ils pu inaginer qu'après la mont il fût devenu de même nature que ces Dieux éternels, qu'on avoit adorés de tous les temps; car enfin les peuples devoient le figurer d'une façon quelconque ce changement incroyable! Pensoient-ils que l'ame de ce Prince, qui n'avoit pu se garantir de la doudeur & de la mort, eût acquis, au fortir de son corps, assez de force pour s'élever au rang le plus Sublime! mais d'où lui seroit venue cette puissance soudaine! qui peut se faire Dieu, l'est déjà. Il falioit donc regarder cette élévation comme une fayeur des Dieux antérieurs, qui, pour récompenses la vertu du héros, l'autoient sendu participant de la divinité; muis

Pp ij

un dieu adoptif est un bien petit dieu. Comment donc tout-à-coup ce Jupiter est-il le roi des Dieux & des hommes, le souverain du Ciel & de la Terre, le maître du Soleil & de toute la Natures ce nouveau venu auroit-il subjugué ses patrons? ou-bien ceux-ci se seront-ils de plein gré soumis à son empire? Il faut opter, car dès le temps de Cadmus, Jupiter étoit déjà le plus grand des Dieux, jusque là qu'il éclipsa les Dieux naturels, dont à peine on conserva quelque trace dans les cérémonies religieuses de la nation.

A l'apothéose substituez la théophanie, & toutes les difficultés s'évanouissent. Jupiter étoit déjà regardé comme le plus grand des Dieux. On avoit dit aux Grecs qu'il s'étoit manisesté en Égypte sous une forme humaine: il seur plut de croire qu'il vouloit bien leur faire le même honneur. Mais en quelqu'état qu'il sût, c'étoit toujours le grand dieu Jupiter, sans qu'il sût nécessaire de lui saire parcourir en un instant la distance immense qu'il y a d'un homme à un dieu. Par conséquent la théophanie a dû précéder l'apothéose, même dans la Grèce; mais la première une sois admise, a bien-tôt donné naissance à la seconde.

C'est par un effort de raison que nous concevons ses Anges comme de purs esprits. Les Anciens, se livrant à leur imagination, revêtoient les Génies d'un corps très-délié à la vérité, mais de la même forme que le nôtre; &, par une suite assez naturelle, leur attribuoient nos inclinations & nos passions. On les regardoit donc; comme le dit Hérodote, comme une espèce d'hommes \* qui ne disséroient des hommes terrestres que par la subtilité, l'intelligence & le pouvoir. On s'imaginoit qu'ils avoient l'art d'épaissir leurs corps pour le rendre palpable, ou qu'ils s'en approprioient un réel, quant d'il leur plaisoit d'habiter sur la terre.

La conduite de ces hommes, réputés Dieux, n'étoit pas propre à maintenir l'idée qu'on avoit de la majessé divine: leurs désauts, & même leurs vices, étoient trop grossiers pour qu'on pût se les dissimuler. On en conclut qu'il n'y avoit donc pas une aussi grande dissérence qu'on le disoit entre un homme & un Dieu; & l'on pensa qu'un mortel vertueux; & recommandable par des qualités éminentes, méritoit bien d'être agrégé à la troupe des Génies célestes. C'est ainsi que l'apothéose s'établit.

Voy. le troifième Mémoire.

\* A'r9pwm**p**vias.

101

Mais il faut observer que cette opinion étoit une espèce d'hérésie nationale: les Orientaux ne connurent l'apothéose que lorsqu'Alexandre le grand & ses successeurs la leur portèrent; & les Égyptiens. au rapport d'Hérodote, étoient fort scandalisés lorsqu'ils entendoient Voy. le troissime dire aux Grecs qu'un homme pouvoit devenir un Dieu.

A mesure que la Grèce se poliça, les théophanies y devinrent plus rares. On ne croyoit plus si aisément qu'un homme, sujet à tous les accidens de la vie, fût un Dieu caché sous une enveloppe grossière: la théophanie du fils de Sémélé ne fut admise qu'avec beaucoup de contradictions, & celle d'Hercule souffrit encore plus de difficulté. Mais en revanche on fut prodigue d'apothéoses. On décernoit, sans beaucoup d'examen, les honneurs héroiques, & ensuite les honneurs divins, à des gens souvent obscurs & quelquefois même affez décriés: cela ne faisoit ombrage à personne: chaque famille le flattoit d'avoir le crédit de placer quelqu'un des siens dans la cour céleste. La théophanie tiroit bien autrement à conséquence. On ne se résout pas aisément à supposer entre son

semblable & soi une telle disproportion; & des imposteurs ne se hasardent guère à jouer un rôle si périlleux au milieu d'une nation

éclairée.

Alexandre essaya de renouveler les théophanies en sa personne: en se faisant déclarer fils de Jupiter-Ammon. Les peuples conquis. faits à la servitude, se soumirent à tout ce qu'on voulut : les courtisans sans en rien croire, s'épuisèrent en sophismes pour appuyer la prétention du monarque: les Macédoniens seuls s'obstinèrent à ne pas reconnoître pour dieu un homme vivant. Ils avoient souffert. sans murmurer, l'apothéose d'Ephestion: ils assuroient qu'on rendroit au Roi, après sa mort, les mêmes honneurs & de plus grands encore: on ne put les déterminer à pousser la complaisance plus loin.

L'apothéole étoit de même affurée aux empereurs Romains: mais ces Princes ambitionnoient les honneurs de la théophanie. sans oser les exiger: ils souffroient avec plaisir que les provinces leur élevassent des temples & des autels, signe le moins équivoque d'une théophanie reconnue, & les flatteurs s'efforçoient de nourrir leur vanité. Virgile a l'impudence, au milieu de Rome, de dire qu'Auguste est un Dieu à qui l'on doit des sacrifices:

Voy. le troisseme

302

### MEMOIRES

Ler Eglogue,

Deus nobis hac otia feciti

Namque erit ille mihi semper Deus: illius aram Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus (d).

Horace garde encore moins de mesures. Dans les malheurs dont il voit l'Empire menacé, il desire que quelque Dieu descende sur la terre pour sauver l'État: d'abord il prie Jupiter d'envoyer Apollon, Vénus ou Mars; puis il voit Mercure déguisé sous la sigure d'Auguste:

L. I, od, IL.

Sive mutată juvenem figură Ales in terris imitaris, alma Filius Maia.

Quelque brillante que fût la dignité Impériale, un Dieu du premier ordre le dégradoit en l'acceptant. Quitter le ciel pour être le vengeur d'un mortel, ou tout au plus d'un Dieu de nouvelle date! c'étoit une condescendance singulière:

Patiens vocari

Cafaris ultor.

Le poëte ajoute:

Serus in culum reduas, diuque Lætus interfis populo Quirini.

Un homme apothéolé va au ciel, eas: un Dieu descendu du

ciel y retourne, redeas.

Mais un Dieu descendu du ciel, doit être rebuté de l'indocilité de ses sujets. Peut - il se plaine au milieu du torrent de crimes dont l'Empire étoit alors inoudé, & n'être pas teuté de quitter brusquement un séjour affreux?

Neve te nostris vitiis iniquum Orier oura

Tollat.

(d) Il est clair que Virgile, dans sa 1v. églogue, déstit la venue d'un Dieu naissant, dont l'attente tenoit alors tout l'Univers en suspens. Quel étoit l'ensant Romain auquel le Poète

vouloit faire cet honneur? ce n'est pas ici le lieu de l'examiner; mais on voit à quel point l'idée des décophanies était familière à Vingile.

Ces exemples montrent que les Grecs & les Romains ne confondoient pullement la théophanie & l'apothéole, & qu'ils comprenoient parfaitement qu'il étoit plus honorable d'être pris pour un Dieu descendu du ciel, que pour un homme qui n'y seroit recu qu'après la mort.

Je me suis assez étendu, dans les Mémoires précédens, sur les apothéoles; je consacre le reste de celui-ci aux théophanies: je vais exposer toute l'étendue de ce dogme, adopté par la plupart des nations: je chercherni dans quelles sources elles le puisèrent, &c quels étoient les Dieux qu'on croyoit propres à le manifester sous une forme humaine.

# Deux sortes de Théophanies admises par les Anciens : fondemens de leur opinion sur ce sujet.

Les Anciens reconnoissoient deux sortes de théophanies; les unes passagères, & les autres permanentes.

J'appelle shéophanie passagère, la manisestation d'un Dieu sous une forme humaine, mais dans un corps d'emprunt, & seulement

pour un temps affez court.

J'appelle théophanie permanente, la manifestation d'un Dieu dans un corps réel, & tellement propre à lui, qu'il naît comme les autres hommes, croît, vieillit & meurt comme eux, soit de mort naturelle, soit de mort violente.

Les Grecs admettoient les théophanies passagères. Il suffit Théophanies d'ouvrir Homère, pour être convaincu qu'ils poussoient la crédulité sur ce point jusqu'à l'extravagance: par-tout, à tout propos, ils voyoient des Dieux, sous l'apparence même des personnes qui teur étoient les plus connues. J'en ai rapporté, dans le troisième Mémoire, une multitude d'exemples que je ne répéterai pas: ie me contente de rappeler le discours d'un des amans de Pénélope. parce que les théophanies y sont présentées sous une forme doctripale. & comme un sentiment généralement reçu. Vous avez odf. 1. xx. grand tort, disoit cet homme à l'un de ses compagnons qui matraitoit Ulisse déguilé en mendiant, d'outrager ce pauvre qui vous demande Laumone. Que deviendrez-vous, malheureux, si c'est

L. 1, fet. 1.

derf. 2.

auelau'un des Immortels! car les Dieux qui se revêtent comme il leur plaît, de toutes sortes de formes, prennent souvent celle d'un étranger, & parcourent les villes & les contrées, pour être témoins des violences au'on y commet & de la justice au'on y rend.

Dans ces occasions, les Dieux n'avoient qu'un corps d'emprunt. soit réel, soit phantastique; car dès qu'ils avoient rempli l'objet de leur visite, ils disparoissoient tout-à-coup, sans laisser aucune trace de leur présence. Pour l'ordinaire, ces apparitions étoient momentanées: la plus longue dont Homère fasse mention. est celle de Minerve qui conduit Télémaque sous la figure de Mentor.

On ne peut douter que les Égyptiens n'aient apporté cette doctrine dans la Grèce, puisqu'au rapport de Diodore de Sicile. ils croyoient que les Dieux parcourent, de temps à autre, tous les lieux du monde, tantôt sous une figure humaine, tantôt sous

celle de quelques animaux sacrés.

D'un autre côté, les Phéniciens vantoient leurs théophanies: disons mieux, tout l'Orient en étoit imbu; c'étoit la tradition du genre humain. Nous en trouvons dans les Livres saints une infinité d'exemples qu'on ne pourra jamais expliquer allégoriquement. Nous y voyons que les Anges revêtus d'un corps apparent, visitoient fréquemment les Patriarches, tant avant le déluge que depuis. Quelquefois les apparitions ne duroient que quelques momens: d'autres fois les Ministres divins conversoient pluseurs jours de suite avec les habitans de la terre. Exercez l'hospitalité, Chap. XIII, dit S. Paul aux Hébreux, car c'est en la pratiquant que quel-

ques-uns, fans le favoir, ont reçu pour hôtes des Anges mêmes. La plus longue apparition est celle de l'ange Raphaël, qui sous la figure du Juif Azarias, fut le guide du jeune Toble. On diroit qu'Homère avoit lû ces histoires de l'ancien Testament, & qu'il n'a fait que substituer aux Anges, les Dieux de son pays; mais non, toutes ces histoires étoient connues en Phénicie & dans l'Orient; il n'en falloit pas davantage pour que le bruit s'en répandît dans la Grèce, & y donnât occasion d'inventer des histoires approchantes.

On croyoit donc également par-tout, que les Esprits célestes le manifestoient d'une manière sensible, avec cette différence néanmoins

méanmoins qu'ils n'étoient pour les Hébreux que des créatures Supérieures à l'homme, qui s'annonçoient toujours comme ministres & serviteurs de Dieu qui les envoyoit; & pour les autres peuples. des Divinités proprement dites, qui venoient presque toujours d'elles-mêmes, & lans être envoyées par un Dieu supérieur. A l'égard de ceux-ci, l'apparition d'un Génie céleste étoit une théophanie en toute rigneur, quoiqu'elle ne le fût pas ordinairement pour les Hébreux.

Je dis ordinairement, c'est-à-dire, toutes les fois qu'il n'intervenoit dans ces visites que des ministres du Très-haut; car il paroît qu'en quelques occasions, Dieu lui-même se communiquoit immédiatement & fous une forme humaine, aux Patriarches & aux Prophètes.

Les anciens Pères de l'Église ont cru que le Verbe de Dieu préludoit quelquefois à son incarnation future, en se montrant à des hommes choisis, sous la forme qu'il devoit prendre un jour; & de savans Théologiens appuient ce sentiment par des textes précis de l'Écriture. En effet, c'est le Dieu suprême, Jehovah, qui parle dans les apparitions dont il s'agit: il y reçoit des adorations qui ne sont dûes qu'à Dieu; & ceux auxquels il se communique de cette manière, croient s'entretenir avec lui. N'auroient-ils pas été induits en erreur, s'ils n'avoient eu affaire qu'à un simple envoyé? Je n'entrerai point dans le détail de ces manifestations divines, faites à Adam, à Noé, à Abraham & autres, sur respuelles on pourroit peut-être contester; je citerai seulement quelques exemples, où les visites des Anges sont si nettement distinguées de celles de Dieu, qu'il est clair qu'elles étoient d'une nature toute différente.

Jacob endormi voit une échelle mystérieuse où les Anges montoient & descendoient; mais Jehovah qui lui parloit, étoit appuyé sur le haut de l'échelle; & Jacob juroit toujours depuis par le nom de Jehovah qui lui étoit apparu.

Moyse & Elie s'entretinrent avec Dieu sur le mont Sinai; Jehovah leur parloit d'une voix humaine, mais il ne se montra point à eax sous une figure sensible. Il eut plus de condescendance pour d'autres Prophètes. Isaie étant en extale dans le temple, vit le Chap PIS Seigneur (Adonai ) affis sur un trône sublime, & les Séraphins Tome XXXVI. Qq

autour du trône, qui disoient: Saint, saint, saint est le Seigneur le Dieu des armées (Jehovah sabaoth). Le Prophète le voit sous une figure humaine, l'entend, sui parle, & ne le confond point avec les Séraphins ses ministres.

Ézéchiel voit un trône de saphir porté sur les ailes des Chéchap. 1. rubins: sur ce trône parolssoit un homme assis.... depuis les reins
jusqu'en haut, il ressembloit au métal composé d'or èr d'airain; èr
depuis les reins jusqu'en bas, il étoit comme un feu qui jetoit sa
lumière tout autour, &c. Dieu se maniseste au Prophète sous une
forme humaine, mais bien distinguée des Chérubins. Ézéchiel
ne sut pas tenté de prendre pour Jehovah, l'Ange qui le transporta
en esprit à Jérusalem, pour sui montrer les mesures du temple.

Aucun Prophète n'eut de plus fréquentes communications avec les Anges que Daniel; mais il ne confond point avec eux celui qu'il appelle l'ancien des jours: il le vit assis sur un trône de seu, environné de mille millions d'Anges qui le servoient, son vêtement étoit blanc comme la neige, & les cheveux de sa tête étoient comme la laine la plus blanche, &c. Dieu paroissoit donc sous une figure humaine.

Je pourrois m'étendre davantage; mais ces exemples suffisent de reste pour prouver que les Hébreux reconnoissoient des théophanies passagères proprement dites. Les autres peuples ne connurent point ces distinctions; & sachant par tradition, que Dieu s'étoit autresois communiqué aux pères du genre humain, sous des formes sensibles, ils consondirent les visites de Dieu & celles de se envoyés; ils prirent ceux-ci pour des Elohim, & leur décemèrent les honneurs divins: ce sut-là sans doute une des sources du Polythéisme.

Mais, dira-t-on, les peuples étrangers n'étoient nullement instruitsde ces apparitions d'Anges, si fréquentes chez les Hébreux: Dieu ne favorisoit pas de pareilles visites, des gens livrés à un culte idolâtre. Ils savoient, il est vrai, que les Génies célestes conversoient avec leurs ancêtres communs; mais depuis la confusion des langues, ils n'avoient rien vu de semblable: comment donc pouvoient-ils être si fortement persuadés que les Dieux venoient souvent s'entretenir avec les hommes?

Je réponds 1.° que les Phéniciens ne pouvoient pas ignorer les

Chap. VII.,

Tayeurs multipliées qu'Abraham, Isaac & Jacob recevoient du Ciel. Ces Patriarches vivoient familièrement avec eux; étoit-il naturel qu'ils ne s'entretinssent jamais de matières de religion? Celle des Chananéens n'étoit pas alors si perverse qu'elle le devint deux ou trois siècles après. Ils regardoient Abraham comme un homme singulièrement chéri de Dieu; & les bénédictions qu'il recut de Melchisedech, roi de Salem & Prêtre du Très-haut, font voir en quelle estime il étoit dans toute cette contrée. La visite que les trois Anges rendirent à ce Patriarche, le voyage de ceux-ci à Sodôme, les outrages que les habitans méditoient contre eux, la destruction de la ville & de trois autres des environs. un lac bitumineux qui couvrit cette vallée autrefois si délicieuse, dûrent faire une forte impression sur tous les esprits. Les Phéniciens voyageant par tout le monde, y portèrent la nouvelle de ces évènemens, que chacun racontoit ensuite à sa manière. Il n'en falloit pas davantage pour persuader à des gens crédules, que les Dieux ne dédaignoient pas la société des hommes, & qu'ils descendoient volontiers sur la terre, pour veiller à leur conservation.

2.º Quoique Dieu eût laissé les nations errer dans leurs voies. La providence n'abandonna pas le soin des Etats & des Empires. Daniel nous apprend que l'ange Gabriel ne put arriver jusqu'à lui, qu'après avoir surmonté les efforts de l'ange des Perses, qui s'opposoit à sa mission: cette expression donne lieu de conjecturer que Dieu avoit prépolé à chaque nation, un Ange particulier, pour veiller à ses intérêts. Or qui oseroit assurer que jamais cet Ange ne se rendoit visible, pour donner à quelques citoyens des avis salutaires, qui pouvoient parer aux plus grands malheurs? Il paroît que Nabuchodonosor étoit initié dans ces mystères. Ayant fait jeter les trois Hébreux dans la fournaise, J'en vois quatre, dit-il, qui ne sont point liés, qui marchent au milieu du feu, sans qu'il leur fasse aucun mal, & le quatrième est 91. semblable à un des ensans de Dieu. Il connoissoit donc ces ensans de Dieu, & la manière dont ils se manifestoient aux hommes: ce sont ceux qu'il appelle ailleurs les veillans, ministres puissans de celui qui veille & qui est saint. L'Histoire sainte ne nous rend

Chap. 1X2

Dat. 1173

Bid. IV, To;

Qqij

pas compte de tout ce qui s'est passé d'extraordinaire parmi: les nations.

3.° Les peuples, même après leur séparation, conservèrent plus ou moins long-temps la religion de Noé: cette religion ne se corrompit que peu à peu & par des degrés insensibles. Depuis même que la dépravation sut devenue générale, Dieu se conserva des adorateurs sidèles: c'est ainsi que Job au milieu d'une nation livrée au culte du soleil & de la lune, avoit une soi pure. La religion de Balaam étoit saine, quoiqu'il eût le eceur gâté. Jéthro, beau-père de Moyse, étoit sans doute du nombre de ceux que le torrent n'avoit pas emportés. Combien d'autres dont les Livres saints ne sont pas mention? Or il est très-vraisemblable que Dieu envoyoit souvent ses Anges, pour consoler & soutenir ces gens de bien; & ces apparitions connues en diverses contrées, entre-tinrent la croyance où l'on étoit déjà, que les habitans du ciel venoient quelquesois visiter ceux de la terre.

4.º Enfin, tous les Génies ne sont pas célestes, & les mauvais Anges n'ont pas été privés après leur chute, de tout le pouvoir qu'ils avoient dans le monde corporel. Or qui de nous oseroit assurer que Dieu n'ait pas quelquesois permis à Satan de se transformer en Ange de lumière, pour punir les nations coupables, pour les séduire par les prestiges, & pour obtenir d'elles le culte qui n'est dû qu'à l'Etre suprême? Les Païens eux-mêmes craignoient de s'v méprendre: Ah! dit Oreste ( dans le quatrième acte de l'Électre d'Euripide), ah! si c'étoit un mauvais Génie qui m'eûs trompé sous la forme d'un Dieu! (Il s'agissoit du meurtre de Clytemnestre ordonné par Apollon). Les Anciens nous rapportent. au sujet des apparitions des Dieux, de leur pouvoir & de leurs révélations, des faits si singuliers, en si grand nombre, & si bien circonstanciés, qu'il est disficile de croire qu'il ne soit rien arrivé de surnaturel dans le Paganisme, & qu'il faille tout imputer à l'imposture des Prêtres & à la crédulité des peuples.

Je sais que cette manière de penser n'est guère du goût de notre siècle: on ne veut point que les Anges, bons ou mauvais, se mêlent de nos affaires; cependant, en mettant même à l'écart l'autorité de nos Livres saints, je ne vois rien dans cette supposition dui puisse alarmer un vrai Philosophe. Si Dieu a pu joindre étroitement à des corps grossiers, des substances intelligentes, pourquoi d'autres esprits qui, quoique plus parfaits que nos ames, n'en diffèrent pas par leur nature, ne pourroient-ils pas prendre un corps réel ou apparent, pour converser avec les hommes? Dieu le leur a-t-il quelquefois permis? C'est une pure question de fait : & le fait est attesté non-seulement par un témoignage au-dessus de tout soupçon, mais encore par la déposition de toute l'antiquité. On a sans doute multiplié ces histoires à l'excès; on les a défigurées, déguilées, altérées; on en a controuvé d'absolument fausses: mais jamais les fables n'auroient acquis tant d'autorité dans l'esprit de tous les peuples, si des faits incontestables ne leur eussent donné quelque espèce de vrailemblance.

On ne doit donc plus être surpris que les Grecs aient admisles théophanies passagères; on en voit la source. Je passe aux phéophanies permanentes, qui méritent la plus sérieuse attention.

J'ai déjà dit qu'une théophanie permanente est la manifestation d'un Dieu dans un corps réel, & tellement propre à lui, qu'il naît comme les autres hommes, croît, vieillit, & meurt comme eux, soit de mort naturelle, soit de mort violente.

On ne voit pas d'abord de quelle fource les nations ont pur tirer un dogme qui paroît si étrange. La croyance des théophanies passagères étoit sondée sur les apparitions constantes des Génies célestes, que les Païens prenoient pour des Divinités: mais iciles faits nous manquent absolument. Il n'y a jamais eu de théophanie permanente avant celle qui fait le fondement de notre religion : jamais ni Dieu ni les Anges ne s'étoient manifestés de la sorte. Par quelle analogie les peuples ont-ils donc été conduits à l'idée d'un Dieu qui s'incarne; qui naît comme nous; qui, malgré sa puissance, est en butte à la misère, aux mauvais traitemens, sujet. aux mêmes besoins que les autres hommes, & qui comme eux devient enfin victime de la mort? (e)

d'Alexandrie, que les barbares ont ap-pelé Dieux & honoré counne tels leurs

(e) Il est constant, dit S.! Clément | les arts & les sciences; car ils étoient persuadés, ainsi que Platon le pensoit, que ces ames excellentes (Yuxàs exactlentes) législateurs et ceux qui leur ont enseigné l'avoient eu la complaisance de quitter le

Théophanies permanentes.

Cette opinion suppose que l'homme est tellement éloigné du Dieu suprême, qu'il ne peut s'en rapprocher, si quelque Dieu ne descend jusqu'à lui, pour l'instruire, le guider & lui servir de médiateur: elle suppose que l'esprit de l'homme est tellement offusqué par le voile épais d'un corps opaque, que ne pouvant percer jusqu'à la Divinité, Dieu est obligé d'en tempérer l'éclat, & de se faire semblable à l'homme, pour le rendre capable de communiquer avec Dieu: elle suppose que des apparitions pas-· fagères d'un Etre divin, quelque fréquentes qu'elles soient, sont insuffisantes; qu'un Dieu dans cet état est encore trop élevé au-dessus de nous; & que pour être notre libérateur, il faut qu'il devienne notre frère, qu'il naisse & qu'il meure comme nous: elle suppose enfin qu'un Dieu peut être touché de compassion pour nous, jusqu'à descendre du séjour de la félicité, pour s'assujettir aux misères de notre condition. Si cette doctrine est fondée, c'est le comble de la sagesse; & le comble de la folie, si c'est une pure invention de l'esprit humain.

Mais comment les hommes l'auroient-ils inventée? elle répugne à toutes les idées qu'ils ont jamais eues de la Divinité. Si nous en avons de dignes d'elle, l'incarnation d'un Dieu paroît incroyable; il faut que Dieu lui-même nous en assure, pour le croire capable d'un tel abaissement en notre faveur. Mais si, comme les Païens, nous prétons aux Dieux toutes nos passions, nous ne les croirons jamais assez complaisans, pour faire à de vils sujets un sacrifice que des ambitieux & des voluptueux ne feroient jamais à leurs meilleurs amis.

eéleste séjour, pour destendre dans cette espèce d'ubime que nous appelons la Terre (eix m' Tapragey), d'y prendre un corps grossier, & de se soumettre à tous les maux qui sont une suite nécessaire de la génération charnelle, pour procurer aux hommes le plus grand de tous les biens, c'est-à-dire les loix & la philosophie. Les Égyptiens se sont sur-tout empressés à mettre ces grands personnages au nombre des Dieux. Strom. liv. 1, p. 303, édit. de Paris, 1629.

Platon croyoit que les ames de tous

les hommes venoient du ciel, & qu'elles avoient été jetées dans des corps grossiers en punition de leurs sautes. Les ames des législateurs, au contraire, étoient sans tache, aparair, & n'avoient pris un corps que par un excès de bonté. S. Clément se seroit exprimé plus correctement s'il eut dit Daspara au lieu de Yozas. A cela près il a très-bien sais la nature de la théophanie permanente, & l'avilissement que subit un génie céleste qui veut bien y condescendre pour le bonheur des hommass.

Les théophanies passagères n'ont pas les mêmes inconvéniens. Il ne paroît pas trop étrange qu'un Génie bienfaisant se fasse voir aux malheureux mortels sous l'apparence d'un corps dont il se dépouille un moment après: inaccessible à la douleur & aux insultes. il ne peut attendre de sa condescendance que des hommages & des sentimens de gratitude. Mais la théophanie permanente emporte avec elle un tel mélange de bassesse & de majesté, de soiblesse & de force, de misère & de bonheur, que jamais on n'auroit été tenté d'admettre un composé si monstrueux en apparence, s'il nefût sorti que du cerveau d'un visionnaire. Supposera-t-on que dans le même temps & dans tous les pays, des sophistes, sans aucun concert, le seront avisés de débiter un dogme qui choque toutes les idées reçues? l'accord de tant de nations, dont plusieurs ne se connoissoient pas même de nom, prouve invinciblement que toutes avoient puisé dans une source commune, c'est-à-dire dans la religion. primitive, dont la mémoire a bien pu s'altérer, mais non se perdre tout -à - fait.

Où ce dogme de la religion primitive étoit-il contenu? ici le lecteur me prévient. Il se rappellera aisément la promesse que Dieu sit à notre premier père, immédiatement après son péché, d'un Libérateur divin, qui néanmoins naîtroit de la semme; d'un Sauveur dont la force écraseroit les puissances insernales, & qui néanmoins éprouveroit de seur part des atteintes cruelles dans l'instrmité de sa chair.

Ċ

1

1

ć

.70

;; !\*\*

Ç.

7.1 11.1

. (

خيس

油土

Cette promesse, renouvelée à Noé, second père commun dir genre humain, dût faire sur ses descendans une impression d'autant plus vive, qu'ils surent accablés de maux dans les contrées où ils-le dispersèrent après la consusion des langues, Soupirant après le libérateur promis, se croyant toujours au moment de sa venue, ils s'irraginèrent le voir dans ceux qui par la supériorité de leur force, de leur esprit & de leurs talens, paroissoient destinés à gouverner leurs s'emblables. Quiconque leur apportoit des artsutiles, qui par des loix sages réprimoit les désordres, qui leur proquires qui par des loix sages réprimoit les désordres, qui leur proquire l'abondance, la victoire ou la paix, étoit pour eux plus qu'uns homme, sur-tout si dans un enthousiasme inspiré par l'ambition,

Gen. c. 31

il s'annonçoit comme un des Dieux bienfaisans qui venoit au secours des mortels (f).

Peu

(f) Cette attente (d'un Dieu luge réparateur) n'a servi, dit l'auteur de l'Antiquité dévoilée par ses usages, gu'à donner au monde tantôt de nouvelles idoles, & tantôt de nouveaux tyrans. Qui sait si les Sésostris, les Ninus, les Nabuchodonosor, les Odin, & ces conquérans fameux qui ont autrefois aspiré à la monarchie universelle, ne se sont point servi de semblables moyens (de s'annoncer pour d'anciens Dieux connus) pour soumettre les peuples & pour L'en faire adorer! Qui sait s'il n'y a pas eu de faux Osiris, de faux Jupiter, dont les actions IT l'histoire, confondus avec les idées dogmatiques & théologiques attachées à leur nom, ont porté la confu-Sion que nous voyons dans la religion U l'histoire des anciens peuples! Tome II. liv. IV, ch. III, p. 377.

M. Boulanger a vu quelque chose, mais j'ose assurer qu'il ne l'a pas bien vu. Il suppose que les hommes, frappés du terrible évènement du déluge, furent pendant long-temps dans un état de crainte & de tremblement, s'attendant à chaque jour, à chaque semaine, à chaque mois, à chaque année, &c. à voir la Nature se bouleverser de nouveau. Cela est un peu fort; car les hommes, au bout d'un temps, sont naturellement portés à le rassurer; mais il y a plus ici, & M. Boulanger prouve trèsbien que tous les peuples reftoient intimément persuadés que cette catastrophe ne manqueroit pas d'avoir lieu après un intervalle de temps plus ou moins long; qu'un Dieu sevère paroîtroit pour juger les hommes & les punir; qu'il construiroit de nouveaux cieux & une nouvelle terre, & qu'il rétabliroit l'âge d'or. Or la crainte seule ne peut opérer une conviction si ferme & si générale; car qui dit crainte, dit espérance du contraire. Ainsi la certitude de l'évènement ne pouvoit être sondée que sur des révélations expresses, saites à Noé & à ses enfans. Il faut bien que ces Patriarches l'aient déclaré trèspositivement à leur postérité, puisque toutes les samilles emportèrent avec elles, jusqu'aux extrémités de la terre, ce dogme effrayant, sans que jamais il se soit affoibli.

Si M. Boulanger avoit fait cette réflexion, il n'auroit pas déclamé indécemment contre la certitude de ce dogme; il ne l'auroit pas traité d'absurde & de pernicieux; il n'auroit pas dit qu'on n'auroit jamais dû parler aux hommes de l'immortalité de leur ame, ni de l'état de récompense & de punitions qui les attend après leur mort, de peur de les détourner de l'agriculture : c'est-à-dire que pour leur épargnet des idées tristes, il falloit les laisser vivre & mourir comme des bêtes, sans penser à l'avenir. M. Boulanger étale les abus que ce dogme a pu produire dans les sociétés naissantes; mais de quoi n'abufe-t-on pas! Il ajoute que les législateurs ne trouvèrent point d'autre moyen d'y remédier qu'en donnant le change au peuple, & en ensévelissant ce dogme, autant qu'il étoit possible, dans le secret des mystères. A la bonne heure; mais c'est que les anciens légiflateurs ne pensoient qu'à former des citoyens, & qu'il étoit réfervé à Jésus-Christ de former des hommes pour être citoyens du ciel, après avoir été de vertueux pélerins sur la terre.

2.º Il y a deux avènemens du Dieu que les nations attendoient; l'une en humilité & mansuétude, l'autre avec tout l'appareil de la gloire & de la justice. Le premier avènement sut promis à Adam, & la promesse fut

.

Peu délicats sur les loix de l'austère vertu, ils sermoient les yeux sur la morale pratique de ces prétendus Dieux, ou pensoient que leur rang les mettoit au-dessus de ce qui n'est un devoir que pour les gens du commun. Peu touchés des vrais biens, ils adoroient quiconque leur procuroit quelques biens derrestres & grossiers. S'écartant de la lettre même de la révélation, qui ne promettoit qu'un seul libérateur à l'Univers entier, ils le multiplioient selon leur caprice. Ne croyant pas que le Dieu suprême pût s'abassser jusqu'à nous, ils n'attendoient certe faveur que des Dieux insérieurs, dont le nombre pouvoit sournir à toutes les théophanies imaginables. Et comme ces saux libérateurs ne répondoient point à leurs espérances & à leurs besoins, ils en attendoient sans cesse de nouveaux, & le vrai Messe étoit toujours, sans qu'elles le sussent elles-mêmes, le desiré des nations.

On reconnoît ici la marche de l'esprit humain, lorsque partant d'un principe vrai, il s'égare dans ses raisonnemens & dans ses

sans doute confirmée à Noè, après le déluge. Il fut encore révélé à celui-ci qu'il y auroit, à la fin des temps, un autre renversement de la Nature plus terrible que le premier; que le même Dieu, qui devoit venir d'abord en qualité de Sauveur, & de la venue duquel la plupart des hommes prositeroient peu, reviendroît un jour dans l'éclat de sa majesté pour juger les vivans & les morts, & rendre à chacun selon ses œuvres; que cette dernière venue seroit amonoée par les signes les plus effrayans; & que le grand Roi des siècles formeroit de nouveaux cieux & une terre nouvelle, où il régneroit avec les justes pendant toute l'éternité.

Il n'est pas douteux que toutes les nations n'aient été sont occupées de ce second avènement; mais il est si vraique lorsqu'estes crurent voir des théophanies, soit passagères, soit permanentes, elles ne crurent pas pour cela être à la fin du monde. Elles regardoient ces Dieux prétendus, quoique qu'eux, il ne voit avènemens dans l'aux & cette autente, il la sur des craintes & didées neuves & d'idées neuves & d'

Tome XXXVI.

revêtus des infirmités humaines, comme des Dieux sauveurs & libérateurs.

Il est encore vrai que depuis que les théophanies eurent cessé, ou qu'elles furent tombées dans le discrédit, on ne distingua plus ces deux avènemens; & les Juiss même y furent trompés comme les autres peuples. Ils ne reconnurent pas le Messie dans son abaissement, parce qu'il n'avoit pas les caractères qui ne conviennent qu'à sa dernière manisessation. Mais tous les caractères du Messie, annoncé par les Prophètes, sont inalliables dans un seul & même état, & par conséquent supposent deux avènemens fort dissérant l'un de l'autre.

M. Boulanger n'est pas plus éclairé, qu'eux, il ne voit point ces deux avènemens dans l'attente des peuples? & cette attente, il la sonde uniquement sur des craintes & des préjugés. Il est triste que son ouvrage, plein d'ailleurs d'idées neuves & de savantes recherches, n'ait pas été composé par un auteur religieux: il n'en seroit que plus solide & plus utile.

·Rr

# 314 TAMÉMOTRES

conjectures. Les peuples n'ayant plus de guide dans l'interprétation d'une promesse saite à leurs pères communs, & n'en conservant qu'un souvenir vague, ne pouvoient manquer de s'y méprendre. Mais les Hébreux la connoissoient infiniment mieux, parce qu'elle étoit consignée dans les livres de leur législateur, & que Dieu la

leur développa plus clairement de siècle en siècle.

Ainsi prémunis, les Hébreux ne furent pas même tentés de prendre pour le libérateur promis, les libérateurs particuliers que Dieu leur suscitoit de temps en temps. Quelque vénération qu'ils eussent pour Abraham, pour Moyle, pour Josué, jamais ils ne les crurent au-dessus de la condition humaine: quoiqu'enclins à l'idolâtrie, jamais ils ne dressèrent des autels aux héros de leur nation. Cependant quels hommes qu'un Moyle, qu'un Jolué, qu'un Élie! maîtres des élémens, ils commandent en souverains à la Nature: Dieu semble être à leurs ordres, pour exécuter à l'instant tout ce qu'ils desirent; le Soleil, ce grand dieu des peuples abulés, est un esclave qu'ils font avancér, arrêter, retrograder; & Moyse est établi le dieu de Pharaon. Si, par impossible, de tels hommes se fussent annoncés pour des divinités bienfaisantes aux Égyptiens, aux Phéniciens, aux Grecs, avec quelle admiration, avec quelle reconnoissance n'auroient-ils pas été reçus? qu'un Osiris, qu'un Jupiter, qu'un Hercule auroient paru méprisables! Mais les nations étrangères ne pouvoient les regarder que comme des Dieux ennemis & terribles: les Hébreux seuls ne prenoient point le change, parce qu'ils savoient que seur puissance seur étoit étrangère, qu'ils n'étoient forts que de la force de Dieu, & que d'eux-mêmes ils n'étolent que de simples mortels, sujets à toutes les misères de l'humanité.

Les Hébreux, d'ailleurs, avoient une haute idée de la théophanie promise. Ils n'attendoient point un Michel, un Gabriel, mais le Verbe de Dieu, qui devoit descendre sur la terre, pour être notre Emmanuel. Les Anges se prosterneront devant sui; tous les peuples sui seront assujettis. S'il est le fils de l'homme, il est aussi le sils de Dieu par excellence; s'il est fils de David, il est en même temps le Dieu de David son père.

Ce Dieu deviendra véritablement homme; il en prendra

# DE LITTERATURE.

non-seulement la nature, mais encore toutes les infirmités, excepté les passions & les vices. Bien différent de ces hommes que les Païens érigeoient en Dieux, il sera saint & juste, le saint des saints & le principe de toute justice: il apprendra au monde quels sont les vrais biens & les vrais maux: il ne régnera que sur les ames jusqu'à la consommation des siècles; & ses conquêtes seront toutes spirituelles, parce que, dans son premier avènement, il viendra pour sauver & non pour détruire.

Les Prophètes, dépositaires de la révélation, ont vu dans le Dieu Sauveur, ces contrariétés apparentes, & ce mélange incompréhensible de grandeur & de bassesse, que la théophanie entraîne après elle. Il est le Dieu fort, le puissant, l'admirable : son pouvoir n'est point un pouvoir d'emprunt : il a dans ses mains la vie & la mort : il ne déploie sa force que pour faire du bien : il chasse les démons : il guérit les malades : il fait entendre les sourds, rend la lumière aux aveugles, le mouvement aux paralytiques : il ressissite les morts, & se ressuscite ensin lui-même, en sortant glorieusement du tombeau.

Mais en même temps il s'assujettit à toutes les misères humaines. Ce n'est pas un homme, mais un ver de terre: il est rassasse d'opprobres & d'ignominies: sa charité l'engage à satisfaire pour les hommes à la justice de Dieu son père, par le plus cruel & le plus insâme de tous les supplices; mais il trouve sa gloire dans son abjection même: il triomphe parce qu'il succombe, & sa défaite est le principe de sa victoire.

Les autres peuples, sans être aussi instruits que les Hébreux sur tous ces détails, n'en attendoient pas moins la venue d'un Dieu sauveur. Les Patriarches, occupés de la consolante promesse qu'ils en avoient reçue, ne cessoient d'en entretenir leurs enfans, & la tradition s'en conserva parmi tous les peuples. L'ignorance & l'impatience occasionnèrent des méprises déplorables: on prit pour des Dieux descendus du ciel, des héros qui dans les siècles suivans n'auroient peut-être pas été regardés comme de grands hommes; mais on s'aperçut bientôt que ce n'étoit pas encore

tà le libérateur après lequel les Sages & le peuple soupiroient également. (g)

(g) Dans le second Alcibiade, Socrate, après avoir montré que Dieu n'a point d'égard à la multiplicité & à la magnificence des sacrifices, mais qu'il regarde principalement & même uniquement la disposition du cœur de celui qui les offre, nose pas entreprendre d'expliquer quelles sont ces dispositions & ce qu'il faut demander à Dieu. Il seroit à craindre, dit-il, qu'on se trompât en demandant à Dieu de véritables maux que l'on prendroit pour des biens. Il faut donc attendre, conclut-il, jusqu'à ce que quelqu'un nous enfeigne quels doivent être nos sentimens envers Dieu & envers les hommes. Mais, dit Alcibiade, quel sera ce Maitre, U quand viendra-t-il! je reconnoîtrai avec grande joie cet homme, quel au'il soit. C'est celui à qui des-à-présent vous êtes cher, répond Socrate, mais pour le consoître il faut que le brouillard qui offusque votre esprit, & qui vous empêche de discerner clairement le bien du mal, Soit dissipé ; de même que Minerve, dans Homère, éclaircit les yeux de Diomède pour lui faire distinguer le Dieu caché Jous la figure d'un lionme. Qu'il m'ôte donc cette nuée épaisse, reprend Alcibiade, car je suis prêts de faire tout ce qu'il m'erdonnera pour devenir meilleur. Je vous répète encore, dit Socrate, que celui dont nous parlons desire infiniment votre bien. Si cela est, dit Alcibiade, je ferai mieux de remettre mon sacrifice jusqu'au temps de sa venue. Vous ferez bien, dit Socrate, cela vaut mieux que de vous, exposer au danger de l'offrir d'une manière qui seroit désagréable à Dieu. Je le différerai donc, conclut Alcibiade, jusqu'à ce que je voie ce jour si desiré, & j'espère de la bonté des Dieux qu'il ne tardera pas à venir. ( Plato, Mars. Ficin. Francosurti, 2602, Alcibiad. 11, p. 459).

On voit, par ce dialogue, que l'attente certaine d'un Docteur universel du genre humain étoit un dogme recu, qui ne souffroit point de contradiction. Socrate avant dit simplement qu'il falloit suspendre le sacrifice jufqu'à ce que quelqu'un vienne nous enseigner de qu'elle manière il faut honorer Dieu; Alcibiade, qui voit tout d'un coup à quoi Socrate fait allusion, s'écrie: quel sera ce Maître! If quand viendra-t-il! win &v mapigue à regros Ems. & Sansans; rai no 6 mu-Abour, S'il ne se fût agi que d'un Philosophe éclairé, qui l'étoit plus que Socrate, au moins aux yeux d'Alcibia e! celui qu'on attendoit étoit donc au-dessus de Socrate & de tous les Philosophes du monde. Ce précepteur du genre humain devoit être un homme: holsa 30 av 1991 dexa, die Alcibiade, ideir कार्यका को बां कि आका मंद दिशा; & encore, one not beir o as Spares. Mais pour reconnoître son excellence, il fautque Dieu ôte le bandeau qui nons couvre les yeux, afin qu'ils puissent percer au travers de l'enveloppe grofsière qui cache le divin législateur. # doit donc être un Dieu. Mais ce Dieu n'est pas un Dieu nouveau, formé par l'apothéose, mais un Dieu descenda du ciel. Il étoit lorsque Socrate s'expliquoit ainsi, & déjà il chérissoit les honmes, qu'il devoit un jour instruire :-ซึกร Gir ผู้ แม่งผ 🚓 mu. Socrate le répète une leconde fois : an à il rainires செய்யாக விர் வேர் விக்க் வ வகு செய்யா தேது.

Telles étoient les idées que Socrate se faisoit de la vraie théophanie. Je n'ai garde affurément d'en faire un prophète. Toutes les nations attendoient la venue d'un divin médiateur; mais Socrate en sentoit mieux qu'aucus autre la nécessité; & comme il connoissoit mieux les vrais besoins de

## DE LITTÉRATURE.

Le bruit de sa venue prochaine se réveilla, lorsqu'en effet il étoit près d'éclore. Fondés sur d'anciens oracles, l'Orient & l'Occident s'émurent pour le recevoir (h). Il parut en effet; mais les dispositions de la plupart de ceux qui l'attendoient, étoient telles qu'ils devoient le méconnoître, & la méprise étoit prédite.

Que des Écrivains frivoles ne nous disent donc plus que la théophanie Chrétienne n'est qu'un réchaussé des théophanies qui avoient cours parmi les Païens; c'est prendre ridiculement l'esset pour la cause. Jamais on n'eût admis ces fausses théophanies, jamais même on ne les eût imaginées, si l'on n'eût pas su qu'il devoit y en avoir une véritable. Elses ont été toutes mal calquées, non sur une théophanie réelle, qui n'étoit pas encore, mais sur la promesse qui en étoit faite au genre humain dès le commencement du monde.

# Quels étoient les Dieux qui dans l'opinion des nations pouvoient se manifester sous une forme humaine.

Il ne me reste plus qu'à déterminer quels étoient les Dieux que les peuples croyoient propres aux théoplianies. Selon s'idée de S. Clément d'Alexandrie, dans le passage que j'ai cité plus haut, il sembleroit que cette sonction humiliante ne pouvoit tomber que sur des Divinités très-subalternes, qu'il appelle Yuzar apa pui, & nullement sur les anciens Dieux, les grands Dieux, les Dieux physiques & naturels, qui paroissent ne pouvoir pas quitter le district auquel ils sont préposés, pour se réduire à la petitesse de l'homme.

Cependant il est certain que les peuples assujettissoient aux théophanies tous leurs Dieux sans distinction; & de-là naît une difficulté considérable, à laquelle il faut chercher une réponse satisfaisante.

Les peuples, dira-t-on, ont d'abord commencé par adorer les

l'homme, il se formoit de ce divin médiateur des idées bien supérieures à celles de la multitude, qui ne soupiroit qu'après les biens du corps. (h) Voy, la IV. églogue de Virgile.

Ce bruit général, fondé sur d'anciens oracles, y est attesté de la manière la plus expresse. Je m'abstiens de citer d'autres témoignages, qui sont connus de tout le monde.

Digitized by Google

Dieux naturels & physiques, le Ciel, la Terre, le Soleil, &c. ce n'est que dans la suite qu'ils ont imaginé des divinités plus à leur portée; ce sont les Dieux animés, qu'on s'est représenté comme des Génies assez semblables aux hommes, quoique sort supérieurs en pouvoir & en intelligence.

On conçoit ailément que des Dieux de cette espèce peuvent paroître sur la terre revêtus d'un corps humain, ou réel ou apparent, parce que ce sont des personnes isolées, qui ne tenant inséparablement à aucune partie de la Nature, peuvent se transporter

invisiblement par-tout où elles jugent à propos.

Mais il est absurde qu'on ait jamais imaginé la même chose des Dieux naturels. Quelque brut que soit un peuple, vous ne lui serez pas croire que le Ciel ou le Soleil, la Terre ou la Lune, se soient incorporés dans tel homme ou telle semme qu'il voit devant ses yeux. Si Manco-capac & sa semme, arrivant au Pérou, avoient dit, nous sommes le Soleil & sa Lune, on se seroit moqué d'eux, parce qu'on voyoit dans le ciel le Soleil & sa Lune, & que Manco-capac & sa semme ne ressembloient en aucune sorte à ces astres; mais ils dirent, nous sommes les ensans du Soleil & de la Lune, ce qui ne présente pas une absurdité si palpable.

Cependant, s'il faut reconnoître des théophanies réelles dans la théologie des payens, elles tombent sur les Dieux naturels comme fur les Dieux animés. On ne peut nier que Saturne ne soit le tempe & une planète; Jupiter, l'éther pur; Neptune, la mer; Pluton, les lieux souterrains; Apollon, le Soleil; Diane, la Lune: Cérès. la Terre: cependant toutes ces divinités paroissent avoir été des hommes & des femmes, au moins les peuples le croyoient, ce qui revient au même quand il s'agit de fixer leurs idées théologiques. Les Mythologies & les Mythologues attribuent à l'homme toutes les qualités du dieu, & au dieu toutes les qualités & les actions de l'homme; c'est absolument le même être, le même individu, la même personne. Jupiter enlevant Europe, séduisant Sémélé, est le roi du Ciel, le Ciel même, le grand Dieu qui lance le tonneme: Apollon gardant les troupeaux d'Admète, poursuivant Daphné, est le dieu de la lumière, le Soleil qui luit dans les cieux. Osiris tué par Typhon, & dont les membres sont dispersés en Egypte,

est le Soleil, l'étoile Sirius, le Nil; Isis sa femme est la Lune ou la Terre. Ainsi, dans la théologie des peuples, ce sont les Dieux naturels & physiques, les grands Dieux qui auroient paru sur la terre, tantôt avec des corps d'emprunt, & tantôt avec des corps qu'ils s'identifioient. Voilà jusqu'où il faut aller, ou renoncer aux théophanies.

J'avoue qu'il n'est pas possible que de pareilles absurdités aient jamais été admiles, ni qu'il y ait jamais eu des gens assez stupides pour croire que le globe du Soleil, celui de la Lune ou de la Terre, se soient revêtus d'un corps humain. Tâchons de débrouiller ce chaos, & ne prêtons aux anciens peuples que des idées qui aient au moins de la suite, & qui ne démentent pas grossièrement ce que tous les hommes sont à portée de voir & de sentir.

Toute la difficulté roule, comme l'on voit, sur la distinction célèbre des Dieux naturels & des Dieux animés. Les Mythologues anciens & modernes ont tous supposé que les nations, après avoir long-temps persévéré dans le culte de la première espèce de Dieux, se sont avisés d'y joindre & même d'y substituer ceux de la seconde espèce. Mais cette distinction n'est nullement exacte, & ne présente que des idées louches, propres à répandre de nouvelles ténèbres sur une matière qui, par elle-même, n'est déjà que trop obscure.

On comprend très-bien que les Dieux naturels sont les objets de l'Univers, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, &c. Mais que veut-on dire lorsqu'on les distingue des Dieux animés! prétend-t-on que ces Dieux sussent fans liberté! Ce seroit une erreur très-grossière; car on n'adore les Dieux que pour leur faire des prières & solliciter leur protection. On suppose donc qu'ils nous entendent, & qu'ils ont le pouvoir & la volonté de nous accorder nos justes demandes. Par conséquent, si les nations ont d'abord borné leur culte à ce qu'on appelle les Dieux naturels, c'est qu'elles les croyoient animés, c'est qu'elles en faisoient des personnes pensantes & voulantes. Le passage, qu'on a imaginé, du culte des Dieux naturels à celui des Dieux animés, est donc une chimère.

Jugeons des autres peuples par les Perses, qui n'ont constamment reconnu d'autres Dieux que ce qu'on nomme les Dieux naturels.

Ils croyoient que la divinité étoit le feu vital, répandu dans l'Univers pour le mouvoir & l'animer; que ce feu, pur & sans mélange dans le ciel, son séjour naturel, est plus pur & plus abondant dans le Soleil. & dans les planètes que dans la Terre; plus abondant dans l'homme que dans les animaux, & dans les animaux que dans les plantes.

Mais, dans ce système, l'Univers est un grand tout pensant, voulant, ordonnant; & chaque portion du monde est un petit tout plus ou moins considérable, & formant une personne isolée, qui pense & qui veut à part, quoique subordonnément aux volontés & aux loix du grand tout. Ainsi, dans le système des Perses, les Dieux naturels sont des Dieux animés, doués d'intelligence, de raison & de liberté: c'est ce que j'ai expliqué & prouvé sort au

long dans les Mémoires sur la religion de ce peuple.

Il est vrai que cette espèce de Dieux, quoiqu'animés, quoiqu'individus personnels, n'étoient pas de nature à se prêter à des théophanies humaines; car chaque homme ayant la portion du feu vital qui convient à l'étendue de son corps & au lieu qu'il habite, n'est pas susceptible d'en recevoir une plus grande quantité, d'autant plus qu'il ne pourroit l'acquérir qu'aux dépens d'un autre être, qui, privé de sa portion de feu, seroit nécessairement détruit. Si, par exemple, le feu vital du Soleil, abandonnant son globe, venoit s'enfermer dans le corps d'un homme, le globe deviendroit ténébreux, & l'homme seroit un Soleil sur la terre. Il est donc impossible que le Soleil, ou le dieu Mithra, se manifeste sous un corps humain réel ou apparent. Aussi les Perses, comme je l'ai observé dans le temps, n'ont jamais admis ces théophanies; ils traitoient, au contraire, de réveries & d'impiétés ce que les Grecs débitoient à ce sujet. On doit dire la même chose des nations qui auroient pensé de la même manière que les Perses, sur la divinité des Etres naturels. Et de-là je conclus que la plupart des autres peuples, admettant la manifestation de tous les Dieux sans distinction, ne pensoient pas comme les Perses sur l'animation des Dieux naturels, quoiqu'ils les adorassent comme eux.

Quel étoit donc leur système? le voici. Ils regardoient le ciel & la terre, non comme la Divinité même, mais comme le principe

principe de son existence; les diverses portions du monde, moins comme la substance des Dieux, que comme leur habitation & le siège de leur empire; le Soleil-Dieu, moins comme le globe lumineux qui nous éclaire, que comme un Génie divin qui règne dans cet astre, qui le gouverne, & qui dirige son cours & ses influences pour le plus grand bien de l'Univers.

Ce système a quelque chose de commun avec celui des Perses: car si l'amas immense de tous les êtres, connu sous le nom de chaos, est le principe ou la matrice des dieux & des hommes, il mérite de leur part, un respect silial, une vénération religieuse; & ces sentimens n'ont pu que se fortisser, depuis que le chaos ayant été débrouillé par une cause quelconque, il en est résulté ce

beau tout que nous appelons le Monde.

Mais, comme dans ce système, on ne donne aux diverses portions de l'Univers, qu'une ame brute, destituée de raison, quoique bien pourvue d'instincts, d'inclinations, de tendances & de force, ce système dissere de celui des Perses, qui supposoient une Intelligence au seu vital dont le ciel, la terre, les astres & les élémens sont essentiellement animés. Ainsi, suivant les Perses, le Monde se conduit par lui - même, parce qu'il est intelligent & raisonnable; au lieu que dans l'autre système, la Nature a besoin d'être guidée, conduite, corrigée par des Intelligences particulières, qui aient en partage le pouvoir & la raison, sans quoi tout retomberoit bientôt dans le chaos primitif, par la violence même de la force aveugle, seule règle des mouvemens de la Nature. On supposoit donc que ces Intelligences, ces Dieux ou ces Génies, avoient partagé entr'eux l'empire & le gouvernement de l'Univers, & que chacun avoit eu dans son lot, un district particulier.

Cela posé, on peut considérer une portion quelconque se l'Univers, le soleil par exemple, ou dans sa substance matérielle, comme un globe de seu; ou dans sa partie intelligente & conductrice, & c'est le Génie qui règne dans le soleil; ou enfin comme un tout composé de l'une & de l'autre: & comme le soleil, sous chacun de ces trois aspects, paroissoit mériter un culte religieux, les Anciens ne se donnoient pas toujours la peine de les distinguer avec précision; mais, dans le yrai, les prières & les actions de

Tome XXXVI.

grâces ne pouvoient s'adresser qu'au Génie conducteur, étant absurde de demander quelque chose à un être aveugle & sourd, qui n'a ni raison ni liberté.

Cette remarque explique la contradiction apparente que l'on trouve dans le langage des Anciens au sujet du même Dieu, que tantôt ils dépeignent comme un être purement physique, une portion de l'Univers, & tantôt comme une personne isolée & raisonnable: c'est le même Dieu, mais considéré sous des rapports dissérens. Il n'est donc pas vrai que les peuples imbus de cette manière de penser, aient jamais changé les Dieux naturels pour les Dieux animés: ces deux sortes de Dieux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ont toujours marché de front & dans une liaison indissoluble, les uns comme gouverneurs, & les autres comme gouvernés.

Suivons les conséquences de ce système. Les Génies isolés, quoique préposés d'une manière spéciale à certaines portions du monde, n'y étoient pas tellement attachés qu'ils ne pussent les quitter quand la raison ou le caprice les y portoit. Un grand Prince, après avoir établi le bon ordre dans ses États, peut bien se distraire quelquesois de ses occupations royales: la machine bien montée va toute seule pendant quelque temps; le Monarque

C'est ainsi que les Anciens raisonnoient sur les Génies gouverneurs du Monde. Il paroissoit dur de les assujettir sans relâche à un travail dont l'uniformité perpétuelle devoit les accabler d'ennui. Le Roi du soleil, par exemple, avoit à ses ordres des Génies inférieurs, chargés de le suppléer en cas de beloin: il pouvoit donc s'éloigner sans crainte; instruit de loin comme de près, de ce qui se passoit chez lui, il s'y rendoit en un clin d'œil, pour

peu que sa présence y fût nécessaire. (i)

(i) Je fais encore trop d'honneur aux Dieux du paganisme. Dans Homère, Thétis dit à son fils qu'elle ne peut parler à Jupiter, parce qu'il étoit allé chez les Éthiopiens, & qu'il ne reviendroit au ciel que dans douze jours (Iliad. liv. 1). Neptune en colère, voyant Ulysse approcher de

s'en repole sur ses Ministres.

l'île des Phéaciens, s'écrie: Qu'est-ce que je vois! les Dieux ont donc changé de résolution en saveur d'Ulysse, pendant que j'étois chez les Éthiopiens (Odysselb. V). Les Dieux d'Homère, hors de leur empire, ne savent pas qui s'y passe.

Les Génies conducteurs devoient même, de temps en temps, se rendre à l'assemblée des Dieux, pour y conférer avec leur Chef, sur les affaires générales; car, quoique chacun eût son district particulier, tous étoient intéressés par indivis au bien du Monde entier. En effet, l'Univers est composé d'une infinité de mouvemens & de ressorts, qui doivent concourir au même but. En vain plusieurs roues feroient leur office, le dérangement des autres n'en entraîneroit pas moins la ruine du tout. Souvent même, dans un désordre notable, l'activité trop unisorme de certains ressorts ne feroit que hâter la destruction de la machine.

Le Chef des Génies, placé dans le plus haut des cieux, & chargé de l'inspection générale, devoit remédier sur le champ aux désordres instans; mais, pour l'ordinaire, il assembloit les grands Dieux, pour leur communiquer ses vues, entendre le compte qu'ils rendoient de seur gestion, & prendre avec eux des résolutions auxquelles

chacun d'eux étoit obligé de se conformer. (k)

Dès qu'une fois il étoit reçu que les Génies conducteurs pouvoient s'absenter de leur domicile, on avoit le champ libre pour leur supposer des motifs quelconques de voyages, & souvent on leur en supposoit de ridicules & d'indécens. Parlez plus haut, disoit le prophète Élie aux prêtres de Baal: Baal sans doute est un Dieu; mais il parle peut-être à quelqu'un; peut-être est-il en chemin ou dans une hôtellerie; il dort peut-être, & il faut le réveiller.

III. Rois; XVIII,27<u>.</u>

Il est incontestable que Baal étoit chez les Phéniciens, le Soleil, le Dieu de la lumière, le Chef de l'armée céleste. Mais si les Phéniciens n'eussent entendu par leur Baal que le globe lumineux du

(k) Ne traitons pas de chimères ces idées des Anciens, elles tenoient à la véritable religion. L'Écriture sainte nous apprend que les esprits célestes, auxquels le soin du monde corporel est consié, se rassemblent de temps en temps pour assister au conseil du Très-haut. Michée (autre que celui dont nous avons la prophétie) fait une description frappante de cette assemblée (111. Rois, c. XXII, 19). Tout le monde sait ce qui est dit de ce conseil dans le livre de Job (chap. 1,

11). Mais celui que Nabuchodonosor vit en songe mérite une attention particulière: Alors, dit ce Prince, celui qui veille & qui est saint descendit du ciel, & criant d'une voix sorte, il dit; abattez l'arbre, & c. Dieu ajoutez c'est ce qui a été ordonné par ceux qui veillent: c'est la parole & la demande des Saints (Dan. IV, 10, 14). Le décret est publié, non-seulement au nom du Très-haut, mais encore au nom de tous les veillans qu'il a daigné consulter.

Sſ ij

Soleil, l'ironie du Prophète tomberoit à faux; car le Soleil étant alors en plein midi, comme il est expressément marqué, on auroit dû dire qu'il étoit sourd & sans pouvoir, mais non pas qu'il fût en chemin ou qu'il dormît; on ne pouvoit parler ainsi que d'un Génie personne, que d'un Génie libre. Mais tout se concilie parfaitement, en supposant que Baal étoit dans l'esprit de ses Prêtres, moins le Soleil que le Roi du Soleil: c'étoit à ce Dieu qu'ils adressoient leurs prières, sans doute en levant les yeux vers l'astre; & comme il ne leur donnoit aucune marque de protection, ils devoient eux-mêmes penser que, dans ce moment, leur Dieu étoit absent de son empire; & l'ironie piquante que leur faisoit Élie tomboit à plomb sur Baal & sur ses adorateurs.

Je ne doute point que les Phéniciens ne racontassent de Baal, ce que les Grecs disoient de leur Jupiter; & c'est à ces aventures absurdes & scandaleuses que le Prophète fait allusion, en les couvrant du ridicule le mieux mérité. Nous voyons par-là que les peuples ravaloient déjà leurs Dieux, jusqu'à leur attribuer les inclinations & les passions des hommes. Croira-t-on en esset qu'ils prissent ces Génies pour de pures Intelligences, dégagées de toute enveloppe matérielle? c'est assurément ce qui ne leur venoit pas à l'esprit. On les revêtoit donc d'un corps qui leur étoit propre; corps, à la vérité, subtil, aërien, igné, mais pourtant corps tout semblable au nôtre, & composé des mêmes membres; & bientôt on fut jusqu'à leur donner des sexes. On préposa les Génies mâles aux portions du Monde dans les influences desquelles on croyoit apercevoir quelque analogie avec la virilité, & des Génies femelles aux portions du Monde qui sembloient tenir davantage de la nature passive.

Des Dieux ainsi constitués, ne pouvant être qu'une espèce d'hommes supérieurs aux hommes terrestres, devoient se porter naturellement à converser avec leurs insérieurs, à venir à leur secours, à les instruire, à les guider: il ne s'agissoit que de se rendre visibles, en prenant un corps palpable, réel ou apparent, propre à eux ou d'emprunt; & voilà les théophanies tant passagères que permanentes. Tous les Génies y sont également propres, tant ceux qui sont absolument isolés, que ceux qui sont attachés à quelque district;

tant les Génies inférieurs, que les grandes & anciennes Divinités, sans en excepter Jupiter même. Ces Génies sont en même temps, mais sous disférens rapports, des Dieux naturels & physiques, & des Dieux animés & personnes. On pouvoit donc dire en un sens, que le Ciel, le Temps, le Soleil, le Feu, avoient paru avec des corps d'hommes; & la Terre, la Lune, Vénus, avec des corps de semmes. Ainsi le problème est résolu; & cette difficulté, qui paroissoit formidable, s'évanouit dans le système que je viens d'exposer.

Mais ce système est-il le plus ancien, & celui que les hommes ont d'abord embrassé en tombant dans l'idolâtrie? ne pourroit-on pas dire au contraire qu'on a commencé par n'avoir d'autres Dieux que la Nature elle-même, avant d'en venir au système des Génies-

gouverneurs? c'est ce qui nous reste à examiner.

Pour décider cette question, il faut se rappeler un principe certain; c'est que les hommes ne passèrent pas dans un instant, de la vraie religion à l'idolâtrie, & que par conséquent le système qui tient le plus de la tradition primitive, est celui qui fut adopté le premier par les nations. On fut sans doute frappé de la beauté de la Nature: on reconnut que la plus grande partie des biens que nous recevions, nous étoient transmis par son canal: on confondit mal-à-propos ses influences avec l'efficace des opérations divines; mais en même temps on étoit fort occupé des théophanies. On favoit que Dieu avoit souvent parlé aux pères du genre humain: on favoit qu'il leur envoyoit ses Anges pour les instruire & les consoler; & comme par une fausse humilité on ne se croyoit plus en état de communiquer directement avec le Dieu suprême, on prit ces ministres célestes pour les seuls Dieux dont il fût permis de s'approcher: on attendoit d'ailleurs avec impatience la venue du divin Libérateur, si souvent promis. Voilà quelle étoit la manière de penser des peuples lorsqu'ils devinrent idolâtres; & c'est-là précisément le système des Génies-gouverneurs, qui par conséquent doit être le plus ancien.

Aussi voyons-nous que, de toute antiquité, il étoit celui des nations voisines du berceau du genre humain, des Égyptiens, des Phéniciens, des Chaldéens, des Assyriens, des Indiens, comme

je le montrerai dans la suite. Les autres nations plus éloignées, perdirent peu à peu le souvenir des anciens évènemens, & ne retinrent qu'un respect religieux pour la Nature, sous laquelle Dieu cachoit ses opérations bienfaisantes, & qu'ils confondirent biensôt avec la Divinité même. En conséquence ils donnèrent à cette Nature & aux portions qui la composent, l'intelligence, le pouvoir, la raison & tous les attributs qui dans le vrai ne peuvent convenir qu'à des Génies.

Mais, à l'exception des Perses, & peut-être (1) de quelques autres peuples, qui s'approprièrent ce second système, & s'y affermirent par raisonnement & par une métaphysique abstruse, la plupart revinrent d'eux-mêmes au système des Génies-gouverneurs, & aux théophanies, dont il seur restoit encore quelques notions générales; & comme ils avoient perdu le fil de l'ancienne tradition, ils en créèrent d'imagination, qui ne ressemblent point à ceux des Égyptiens, des Phéniciens & des Grecs, encore moins aux Anges des Hébreux. Je traiterai ce sujet dans quelque autre Mémoire.

Les Grecs, ainsi que les autres Barbares, n'adoroient d'abord que les Dieux naturels (Dieux animés cependant, dans le sens que je l'ai expliqué ci-dessus); mais ils reçurent des Phéniciens & des Égyptiens, la doctrine des Génies-gouverneurs, qui leur sitt presque oublier leurs anciennes idées religieuses; & leur mythologie ayant pris par ce moyen une teinture orientale, on ne doit pas être surpris d'y trouver plus que dans la mythologie

(1) Je dis peut-être, car quelques nations paroissent avoir stotté entre les deux systèmes, sans en avoir un bien décidé. On diroit, par exemple, que les Péruviens adoroient la substance même du Soleil, sans penser qu'il eût besoin d'un Génie conducteur; cependant ils le regardoient comme une divinité mâle, & la Lune, comme une divinité femelle, puisqu'ils croyoient que Manco-capac & sa femme avoient été engendrés par l'union de ces deux Astres. Or rien n'est plus opposé au système des Perses que cette distinction

de sexes & ces filiations dans Ja nature divine. Et en esset, si la divinité n'est que le seu vital qui anime l'Univers, tout y est actif, comme tout est passif dans la matière, à qui les Perses n'accordoient aucunement la divinité. Ces idées de génération procurèrent aux Péruviens des théophanies par milliers; car la race des Incas, issus de Mancocapac, étoit pour-eux une race plus qu'humaine, race vraiment divine, à qui l'on croyoit devoir les honneurs divins.

# DE LITTÉRATURE.

des autres peuples, des traits de l'histoire primitive du genre humain.

A cela près, le système des Génies-gouverneurs prit le dessus par-tout; aussi est-il le système le plus naturel & le plus assorti à la trempe de l'esprit humain. La Religion suppose entre Dieu & l'homme, un commerce, une communication mutuelle de pensées & de sentimens: elle suppose un Dieu qui nous donne des loix. qui punit & qui récompense; un Dieu toujours présent & toujours prêt à nous écouter: un Dieu plein de bonté & de miléricorde. toujours disposé à se laisser fléchir par nos prières & par nos facrifices. Or est-il naturel d'attribuer ces caractères à quelque portion que ce soit de l'Univers, au Soleil, par exemple, de la présence duquel on est si long-temps privé? est-il aisé de regarder un être si disparate au nôtre, comme une personne raisonnable avec qui nous puissions nous entretenir? Nous sommes si portés à rapprocher de nous la Divinité, à lui prêter nos idées & nos affections, que Dieu lui-même, pour condescendre à notre foiblesse, a bien voulu en prendre le langage, afin que nous puissions l'entendre. Le système des Génies-gouverneurs étoit donc le plus naturel. D'où je conclus qu'il a dû le premier entrer dans l'esprit des peuples. & que l'autre système est un écart de l'ancienne manière de penler.

D'ailleurs, un Dieu que l'on invoque, doit être censé avoir la puissance de nous accorder les grâces que nous lui demandons, être libre par conséquent. Cette liberté se conçoit dans le Géniesgouverneurs, mais nullement dans les objets de la Nature. L'uniformité constante de leurs mouvemens & de leurs productions, nous annonce qu'ils sont assujettis à la nécessité; & l'on ne peut, sans se faire une extrême violence, se persuader que leurs opérations soient l'effet du dessein & d'un choix libre: cette réflexion est si palpable, que les plus zélés adorateurs du Soleil en étoient frappés. On prétend, disoit un des Incas, que le Soleil est l'auteur Hist. des Incas; de tout ce qui arrive dans le Monde: mais pour agir, il faut être présent; & combien ne se fait-il pas de choses en l'absence du Soleil! S'il étoit vivant, il se lasseroit comme nous, en courant sans cesse, sans jamais s'arrêter; s'il avoit une pleine liberté, il

tome 1, p. 3 0 4.

iroit dans les endroits du ciel où il ne va jamais: c'est un animal à l'attache, qui fait toujours le même tour; c'est une stèche qui vole au but où l'archer la pousse, & qui n'y va point de son propre mouvement (m). Seroit-il possible qu'un raisonnement si simple ne sût pas venu à l'esprit des anciens peuples? mais la plupart n'en avoient pas besoin, parce que se contentant d'honorer le Soleil & les autres parties de la Nature, avec un respect religieux, ils n'attribuoient l'intelligence, la raison, la liberté, qu'aux seuls Génies-gouverneurs.

(m) Un autre Inca, possérieur, faisoit encore les mêmes réslexions au sujet du grand Dieu de son pays (Hist. des Incas, tome I, p. 335), & ces raisonnemens ont d'autant plus de quoi nous surprendre, que ces Princes

alloient contre leurs plus grands intérêus, puisque leur noblesse & leur autorité dépendoient uniquement de la persua-sion où l'on étoit de la divinité du Soleil.



RECHERCHES

#### RECHERCHES

SUR L'ORIGINE ET LA NATURE

DE L'HELLÉNISME,

o v

DE LA RELIGION DE LA GRÈCE.

Sixième Mémoire.

Les Théophanies Égyptiennes.

Par M. l'Abbé Foucher.

J'AI dit dans le Mémoire précédent, que la doctrine des théophanies n'étoit point une invention des Grecs, & qu'ils la tenoient des Égyptiens & des Phéniciens: j'ai ajouté que la plupart des anciens peuples avoient la même croyance: j'ai supposé le fait, qui déjà paroissoit au moins très-vraisemblable, & j'en ai renvoyé les preuves à des Mémoires particuliers: cette discussion ne sera pas étrangère à la religion de la Grèce, mon objet principal. On ne sera pas surpris que les théophanies en soient le dogme fondamental, si les Égyptiens, les Phéniciens & la plupart des autres peuples conspiroient à les reconnoître. Je tiens donc dès aujourd'hui mes engagemens, & je commence par les Égyptiens.

Je ne prétends point donner ici un Traité complet de la religion Égyptienne; cette entreprise m'écarteroit trop, & seroit peut-être au-dessus de mes forces; je me borne à l'article des théophanies, & je me propose d'examiner les trois questions suivantes:

- 1. Les Égyptiens ont-ils admis les théophanies, & spécialement les théophanies permanentes!
- 2. Supposant la première quession résolue affirmativement, en quel temps faut-il placer les grandes théophanies d'Égypte!

  Tonne XXXVI.

3.° Les Égyptiens, après les anciennes théophames, en ont-ils imaginé de nouvelles dans les temps postérieurs?

## PREMIÈRE QUESTION.

## Les Égyptiens ont-ils admis des Théophanies permanentes!

Pour décider la question, il suffiroit de jeter les yeux sur la croyance de ceux que les Egyptiens ont instruits. Si la doctrine des maîtres est difficile à découvrir dans sa source, nous la reconnoîtrons dans celle des disciples; & c'est la première preuve

que j'apporterai des théophanies Égyptiennes.

Lere Preuve.

Avant l'arrivée des colonies étrangères, les Grecs ne se doutoient pas des théophanies, & ne pouvoient pas même s'en douter. Ainsi que les autres nations barbares, ils n'avoient d'autres Divinités que le ciel, la terre, le soleil & les autres astres: or, comme je l'ai remarqué dans le Mémoire précédent, ces Divinités ne se prêtent pas aux théophanies, parce qu'il ne peut venir dans l'esprit de qui que ce soit, qu'un homme puisse être le ciel ou le soleil, ou qu'une femme soit la terre ou la lune, à moins qu'à la place de ces objets naturels on ne substitue les Génies qui les gouvernent.

Mais à peine les colonies Égyptiennes sont-elles établies dans la Grèce, qu'on y voit les théophanies éclore de toutes parts. Dans l'Argolide, dans la Laconie, dans l'Arcadie, en Crète, en Breotie, en Phrygie, paroissent des Jupiters, des Apollons, des Bacchus, des Junons, des Cérès, des Dianes, &c. il semble que tous les Dieux soient descendus dans la Grèce, pour y vivre familièrement avec les hommes. Cette fureur, qui se ralentit peu à peu, ne pouvoit provenir que d'une effervescence subite, produite par une cause étrangère. Les Grecs ne se seroient jamais avisés d'eux-mêmes de changer tout-à-coup toutes leurs idées, s'ils n'avoient entendu dire mille sois à leurs instituteurs, que des Dieux avoient autresois paru dans le monde.

Il est certain que ces étrangers entretenoient les Grecs de ce qu'on pensoit chez eux sur l'origine de l'Univers, sur le débrouil-lement du chaos, sur la formation & l'influence des astres; ils

racontoient à leurs hôtes la génération des Dieux, leurs combats contre les Titans, les merveilles qu'ils avoient opérées dans l'Égypte, où ils avoient régné pendant plusieurs milliers d'années, & les biens dont les hommes leur étoient redevables. Ces histoires furent adoptées & altérées en passant de bouche en bouche. Les Grecs en conclurent que puisque les Dieux avoient vécu si long-temps en Égypte, ils pouvoient bien vivre quelque temps dans la Grèce; & des charlatans habiles profitèrent de cette prévention, pour faire croire qu'ils étoient eux-mêmes ces nouveaux Dieux qu'ils annonçoient.

On dira, peut-être, que ces récits dans la bouche des Égyptiens n'étoient que des paraboles & des emblèmes; que les Grecs, trèsnovices dans ce style figuré, les prenoient pour des histoires réclles; qu'on ne peut douter qu'ils n'aient souvent donné dans de pareilles méprises; que leurs fables sont remplies de mille circonstances qui ne peuvent avoir de fondement historique, de personnages qui n'ont jamais existé, de contes qui choquent toute vraisemblance. En remontant jusqu'à la source, on trouve souvent que ces histoires viennent d'une aliégorie orientale que les Grecs n'ont pas comprise: souvent l'équiveque d'une expression étrangère, un seul mot ressemblant dans la prononciation à quelqu'autre mot d'une signification dissérente, a fait naître un roman entier, qui n'avoit aucun

Je reconnois sans peiné la solidité de cette observation: je dirai même que c'est une des cless les plus heureuses pour entrer dans le sens des fables; mais je soutiens qu'elle n'a point d'application à la question générale que nous examinons. Qu'on s'en serve pour expliquer des circonstances de détail, quelques fables détachées, à la bonne heure; mais il s'agit ici du sond même de la Mythologie, de la génération desi grands Dieux & de leurs actions les plus importantes. Les Grecs comprirent que les nouveaux Dieux qu'on leur annonçoit, avoient habité sur la terre, sous une forme humaine: ils crurent qu'on leur racontoit des histoires & non des paraboles. Je demande s'ils purent se tromper sur cet objet général.

Si les Égyptiens qui les inffruisirent, n'eussent été que des voyageurs, on pourroit supposer que leurs leçons rapides n'auroient

pa été bien entendues, ou qu'eux-mêmes se seroient fait un plaisir malin de se divertir aux dépens de leurs auditeurs; mais ce soupç on s'évanouit, quand on pense que ces colons étrangers prirent des étu dissements fixes dans la Grèce, qu'ils en civilisèrent les anciens habitans, & se mêlèrent avec eux, pour ne faire plus désormais qu'un seul corps de nation. Quel intérêt auroient-ils eu de les tromper? Ils voyoient bien que les Grecs prenoient au pied de la lettre ce qu'ils teur débitoient de l'histoire des Dieux. Est-il vraisemblable que de gaieté de cœur ils eussent jeté & entretenu leurs nouveaux concitoyens dans une illusion si grosssière? Ils étoient donc tous

les premiers persuadés de ce qu'ils débitoient.

Ils le croyoient si bien, qu'eux seuls furent les auteurs des nouvelles théophanies de la Grèce. Apis, fils de Phoronée & petit - fils d'Inachus, qui le premier se donna pour un Jupiter vilible, étoit certainement d'origine Égytienne, aussi-bien que Prcetus, frère d'Acrifius, qui sous le nom de Jupiter, & en saisant pleuvoir l'or, déshonora sa nièce Danaé. Le Jupiter de Crète. qui parut encore avec plus d'éclat, ne pouvoit être, comme je l'ai prouvé dans mon quatrième Mémoire, qu'un Égyptien nouvellément débarqué dans l'île : les naturels du pays étoient trop fauvages pour entreprendre de jouer un rôle qui demandoit de la finesse d'esprit, de la dextérité & des connoissances. Or comment ces trois Jupiters & les autres qui parurent vers le même temps, & qui ne se connoissoient pas, auroient-ils pu se rencontrer si juste dans le projet de créer un système tout neuf? s'en seroient - ils avilés, auroient-ils osé le proposer, s'ils n'eussent été eux-mêmes imbus des théophanies Egyptiennes, & s'ils n'en eussent trouvé la croyance bien établie dans la Grèce! Tous en croyoient donc la réalité, puisque ces imposseurs vinrent à bout de séduire nonseulement les Grecs, mais encore les Egyptiens naturalisés dans le pays.

Dira-t-on que Cadmus qui donna la naissance de son petit-fils pour une nouvelle manissessation d'Osiris, ne croyoit pas l'ancienne? dira-t-on qu'Amphytrion & Alemène, Egyptiens d'origine, qui voulurent faire reconnoître l'ancien Hercule dans seur fils Aleide, ne croyoient pas que cet Hercule avoit autresois vécu sur la terre?

Qu'on dise que Cadmus & Amphytrion ne croyoient pas euxmêmes la divinité de leurs enfans, à la bonne heure; mais jamais l'ambition ne leur auroit inspiré ce projet, jamais ils n'auroient espéré d'y réussir, si les théophanies Égyptiennes n'eussent pas été regardées comme constantes, tant par les anciens que par les nouveaux habitans du pays. On croyoit donc en Égypte la réalité des théophanies, puisque c'est de-là & par des Égyptiens que cette opinion sut établie dans la Grèce.

En parlant ainsi, je choque peut-être les préjugés de plusieurs Savans, qui, d'après les nouveaux Platoniciens, spiritualisent tout dans les fables Égyptiennes, & ne voient dans les longs règnes des Dieux, que des révolutions d'astres & des systèmes de Cosmogonie.

Mais quand je leur accorderois que les premiers auteurs de ces fables n'avoient d'autre but que celui qu'ils leur supposent, il faudroit toujours convenir de bonne foi, que les sens sublimes de ces allégories étoient si bien cachés sous un voile historique, que peu de gens pouvoient les découvrir. Le secret en étoit réservé, si l'on veut, au collége des Pontises, & à quelques personnes d'élite initiées aux mystères; mais certainement le gros de la nation prenoit les sables dans le sens le plus littéral: c'étoit même l'intention des Prêtres, qui ne jugeoient pas que le peuple sût capable de s'élever à ces hautes spéculations (a). Pour en interdire absolument l'accès aux gens du commun, ils avoient inventé une écriture sacerdotale qu'eux seuls entendoient, parce qu'en employant les hiéroglyphes connus, ils seur donnoient un sens de convention tout dissérent de celui que les loix de l'écriture symbolique indiquoient: c'étoit un chiffre dont ils avoient seuls l'intelligence.

Le peuple pouvoit-il même soupçonner qu'on lui en sît accroire;

(a) L'ancienne Physiologie, nonfeulement des Grecs, mais des barbares, n'étoit autre chose que l'explication de la Nature, mais explication enveloppée de farles; d'où résultoit une théologie obscure, dont les mystères prosonds étoient converts d'énignes & d'allégories. La anultitude ignorante entendoit fort bien ce qu'on lui disoit, sans se douter de ce qu'on vouloit lui taire, tandis que les esprits sensés, voyant bien qu'on ne leur disoit pas tout, soupçonnoient quelque chose d'important sous ces voiles grassiers. Plutarque, dans le livre intitulé de la sête de Dédale chez les Platéens, apud Euseb, præp. Evang. lib. 111, c. 1. lorsqu'il voyoit les Prêtres se conformer aux idées communes; raconter en détail les aventures des Dieux; montrer les lieux où les Titans avoient été vaincus, la contrée qu'habitoit Osiris, l'endroit où Typhon l'avoit mis à mort, les pays qu'Iss avoit parcourus pour chercher le corps de son mari & pour en rassembler les membres, l'île flottante où Latone avoit caché les ensans d'Osiris, le lieu où Iss avoit enchaîné Typhon, ceux où ce tyran avoit été battu par Horus, le lac Serbonide où il avoit été englousi après sa mort? On rappeloit au peuple les instructions qu'Osiris avoit données à ses sujets sur l'agriculture, & les loix salutaires qu'il avoit établies. Dans les sêtes solennelles, on célébroit les grandes actions de ce Prince, & spécialement son expédition dans les Indes, qui ne dénote pas un Dieu invisible.

Que cherchons-nous ici, si ce n'est la religion nationale de l'ancienne Égypte? Or cette religion ne consiste pas dans les opinions secrètes de quelques Prêtres, mais dans la croyance commune, fondée sur l'enseignement public. Je dis de quelques Prêtres, car il ne faut pas s'imaginer que tous sussent admis à l'intelligence parsaite: la tribu sacerdotale étoit trop nombreuse pour que le secret n'eût pas été bientôt éventé. Dans un si grand nombre, combien n'y avoit-il pas d'esprits bornés, crédules, superstitieux? M. Fréret en fait l'aveu dans l'endroit même où il trace le plus magnissique tableau de la religion Égyptienne. « Les plus crédules, Desente de la voit de la religion Égyptienne, à force de

Défense de la Chronologie, 203790

» dit - ii , & les moins éclairés des Prêtres Egyptiens, à force de
 » débiter ces fables au peuple, vinrent à les regarder du même œil
 » que lui. Il y a, ajoute-t-il, dans le fanatisme une sorte de réci » procation, par laquelle les esprits agissant mutuellement les uns sur les autres, rendent la persuasion contagieuse.

On allégueroit en vain que le peuple même n'ignoroit pas que les fables renfermoient des mystères secrets: mais si la multitude s'en doutoit, si même elle en entrevoyoit quelque chose, elle n'en étoit pas moins attachée au sens historique. Prétendroit on que la nation Égyptienne comptoit autant de Philosophes que de citoyens? Si l'on en croyoit quelques Savans, on la prendroit pour l'unique source de la lumière & du goût; tous les peuples de la terre lui devroient tout, je dirois presque jusqu'à la faculté

de penser. Rabattons quelque chose de ces éloges excessifs. Quelque recommandable que soit l'ancienne Egypte à beaucoup d'égards. le peuple est peuple par-tout, & celui d'Egypte l'emportoit sur tous les autres, par un attachement plus aveugle à des superstitions absurdes. Je ne croirai jamais qu'une nation qui, l'encensoir à la main, adoroit des Dieux cachés dans un vil animal, se soit fait scrupule de les revêtir d'une forme plus décente.

Mais qu'est-il besoin de raisonnement, lorsqu'on prend les Egyptiens sur le fait? Arrivés dans la Grèce, ils prêchent la réalité des anciennes théophanies: ils en persuadent les naturels du pays; & pour en cimenter la croyance, ils en inventent de nouvelles, ou les adoptent avec la même crédulité que les sauvages

qu'ils prétendoient instruire.

Ces Egyptiens, en quittant leur patrie, en avoient-ils tout-àcoup oublié les principes religieux? Ils les altérèrent sans doute dans la suite, lorsque confondus avec les tribus de la Grèce, ils perdirent la trace de leur origine. Mais quels sont les articles d'innovation? Apprenons le des Prêtres Egyptiens avec lesquels Hérodote conféra. Ces Prêtres réduisoient leurs reproches à ces deux points uniques; 1.º de donner aux Dieux des passions & des bâtards mortels, 2.° de croire qu'un homme pouvoit devenir Dieu après sa mort. Quant aux nouvelles théophanies Grecques, il ne paroît pas que les Égyptiens s'en soient scandalisés. Ils pouvoient bien les croire fausses dans le fait, s'en moquer même, si l'on veut, mais ils ne pouvoient en nier la possibilité; car il est évident que si les Dieux s'étoient manisestés en Égypte sous une forme humaine, rien ne les empêchoit d'accorder la même faveur à d'autres nations. Ainsi dans l'Égypte, comme dans la Grèce, la manifestation des Dieux étoit un dogme fondamental de la religion.

Ne nous en tenons pas à de simples inductions: quelque rai- II.º Preuve fonnables qu'elles soient, on ne s'y rend jamais qu'avec une sorte d'hésitation. Allons donc à la source; interrogeons les Egyptiens. eux-mêmes dans leur propre pays, & tâchons de lever quelques

coins du voile qui couvre leur doctrine mystérieuse.

Les fables Egyptiennes sont connues de tout le monde, &

chacun les interprète à la manière. Sans entrer dans un détail qui donneroit matière à des contestations sans sin, je ne les considère qu'en gros; & pour en donner une notion juste, quoique générale, je me contenterai d'établir deux points importans, qui nous développeront la théologie de l'Égypte autant que nous en avons befoin.

Ler Point de la doctrine Égyptienne.

Je dis d'abord qu'il seroit absurde de ne voir que de l'historique dans le corps de la mythologie Egyptienne: l'allégorie y perce de toutes parts; & le rapport des aventures des Dieux avec les influences des astres, la formation de l'Univers & ses diverses révolutions, s'y montrent si clairement qu'il faudroit être aveugle

pour n'en être pas frappé.

Les théogonies des anciens peuples, sont de vraies cosmogonies: on l'a dit mille fois; & pour en être persuadé, il suffit d'y jeter les veux. Toutes débutent par une description du chaos & du mélange informe des élémens: ce chaos le débrouille successivement par une fermentation fortuite, ou bien par l'action d'un esprit divin & vivifiant, qui s'insinue dans la matière, pour en corriger le désordre: & c'est alors que paroissent les premiers Dieux, source d'autres Divinités plus distinctes, qui s'emparent de l'empire du Monde: ainsi la première histoire des Dieux n'est autre chose que celle du ciel & de la terre, du soleil & des astres, racontée dans un style figuré & sous l'image d'actions humaines. Le génie connu des Égyptiens, les statues visiblement emblématiques de leurs Dieux, la nature même de leur écriture symbolique, montrent assez que ces images leur étoient familières. Lorsque les Hébreux sortirent de l'Égypte, il y avoit déjà long-temps que les Égyptiens représentoient la Divinité sous des figures d'hommes & d'animaux: & les Israëlites n'étoient que trop portés à les imiter, comme on le voit dans l'érection du veau d'or, par lequel ils prétendoient représenter, non de faux Dieux, non des Dieux subalternes, mais Jehovah lui-même, le Dieu suprême, le Dieu de leurs pères. (b)

(b) C'est pour détourner les Israë- 1 lites de ces représentations profanes & dangereuses, que Moyse leur adresse ces paroles: Vous n'avez vu aucune figure | quelqu'image de sculpture, quelque

ni ressemblance, au jour que Jehovah vous parla à Horeb au milieu du feu, de peur qu'étant séduits vous ne vous fassiez

Mais

Mais d'où venoient ces Dieux que l'on chargeoit du gouvernement du Monde? étoient-ils renfermés dans le chaos comme dans une matrice, ainsi que toutes les productions naturelles? grande question parmi les anciens peuples. A la honte de l'esprit humain a plusieurs nations tenoient pour l'affirmative, & spécialement les Grecs, comme on le voit par la théogonie d'Hésiode: ce système conduisoit directement à l'Athéisme, ou, si l'on veut, au Spinozisme; car il s'ensuivoit que la Divinité fait partie du Monde, & que bien loin de l'avoir formé par son intelligence suprême, c'est au Monde même débrouillé qu'elle doit son existence.

Les Égyptiens ne tombèrent pas dans cette erreur. S'ils reconnoissoient un chaos éternel & incréé, pour lequel ils avoient un respect religieux, & dont ils firent une espèce de déesse Athor(c),

figure d'homme ou de femme, ou de quelqu'une des bêtes qui sont sur la terre, ou des animaux qui rampent, ou des poissons qui sont sous les eaux. Deuter.

1v, 15, &c.

(c) Athor, Athyr, Adyr est le nom du troisième mois de l'année égyptienne. Dans la langue cophte, reste de l'ancien égyptien, il signifie la mit. Il est certain qu'avant la création de la Jumière, tous les êtres étoient enveloppés d'épaisses ténèbres : Terra autein erat inanis & vacua, & Spiritus ferebatur super aquas (Gen. 1, v. 2). Sanchoniaton admet pour Principes de toutes choses le vent, Kolpia, spiritus, & sa femme Baau, qui répond à l'inane de la Genèse. Hésiode fait aussi mention de cette très-ancienne déesse: E'x Χάτος δ', Ερτδός π, μέλαμα π Νυξ έχένοτη; Νυκτός δ' αὐ! Α' ιθήρ π η Η μέρη έξερενοτη. Hésiode fait ici la Nuit fille du Chaos, d'autres la font sa mère, d'autres sa semme. Dans le vrai c'étoit le Chaos même, considéré comme ténébreux. En séparant par la pointe de l'esprit la qualité d'avec la substance, on en avoit fait une personne dissérente.

Si le Chaos est éternel & incréé, comme la plupart des peuples le penfoient, sans en excepter les Égyptiens,

Tome XXXVI.

on ne pouvoit guère lui refuser une vénération religieuse. On en faisoit une déesse, & non pas un dieu, parce que la matière est passive, vis-à-vis de l'agent suprême qui la met en œuvre. Quelques Anciens ont donné le nom de Vénus à l'Athor des Égyptiens. Ce n'étoit pas la nouvelle Vénus. dont les Grecs ont conté tant de fables inconnues aux Égyptiens, mais une très-ancienne Vénus, antérieure à Jupiter même, ainsi nommée par allusion à sa fécondité. Les Grecs, qui confondoient volontiers les anciens & les nouveaux Dieux, continuèrent à donner pour marià leur Vénus, Vulcain, le plus laid de tous les Dieux; c'est que dans la mythologie égyptienne la déesse Athor, ou le Chaos, avoit pour époux mystique le dieu Phthas, formateur de l'Univers, engrec H'oaisos.

Il ne faut pas confondre l'ancienne Nuit avec la Nuit diurne; cette dernière étoit aussi une décsse, mais plus moderne. Les Grecs ne se donnèrent pas toujours la peine de les distinguer exactement; de-là le nom de H'xam, donné quelquesois à l'ancienne, parce que la Lune est la reine du ciel pendant la nuit. Voy. Jablonski, dans son Pantheon Egyptiacum, liv. 1, ch. 1,

Vu

ils plaçoient dans une région très-supérieure, un Dieu souverainement puissant, souverainement intelligent, lumière inaccessible, seu vivant mais invisible (d). Ce Dieu suprême étoit honoré à Memphis sous le nom de Phthas; à Thèbes, sous celui de Cneph; & peutêtre encore ailleurs sous d'autres noms significatifs. (e)

(d) C'est en Égypte que Thalès apprit à distinguer avec précision les principes matériels dont l'Univers est formé, d'avec l'Intelligence suprême qui l'avoit construit: Thales Milesius, dit Cicéron (de Nat. Deor. lib. 1, cap. 10), qui primus de talibus causis quasivit, aquam dixit effe initium rerunn: Deunn autein, eam inentem, quae ex aquâ cuncta fingeret. C'est parmi les prêtres Égyptiens que Pythagore apprit à penser de Dieu plus noblement qu'on n'avoit fait encore dans sa patrie, & qu'il s'éleva à la contemplation de la divine monade, source de tout ordre, de toute beauté & de toute harmonie.

(e) On convient que le dieu Phthas (qu'on rend ordinairement par Vulcain) étoit une des principales divinités de l'Égypte, & peut-être la première de toutes. Son nom, dans la langue cophte, fignifie opifex, artifex, constitutor, ordinator. Voilà bien le caractère du Dieu suprême, en qualité de premier auteur souverain de toutes

choles.

Les Grecs, en recevant ce Dieu des Égyptiens, en ont, à leur ordinaire, dégradé l'idée. Phthas est le seu, non le seu matériel & sensible, comme l'H'paisse des Grecs, mais un seu vivant & intelligent, source de tout ce qui a vie & intelligence dans l'Univers. Phthas est le grand ouvrier, le suprême formateur du monde; au lieu qu'H'paisse ne préside qu'aux arts mécaniques qui ont besoin du seu. Aussi H'paisse n'est, chez les Grecs, qu'un Dieu du second rang, sils de Jupiter & de Junon. Voy. Jablonski, liv. 1, c. 2.

Les Egyptiens regardoient le dieu

Cneph, comme un Dieu invisible & immortel. Les habitans de Thèbes, au rapport de Plutarque, ne vouloient point contribuer aux funérailles des aninaux sacrés, parce qu'ils ne reconnoissoient aucun Dieu mortel, & qu'ils n'adoroient qu'un seul Dieu, nonmé Cneph, qu'ils disoient être sans commencement ni sin (Traité d'Isi & d'Osiris). Cependant Ammon ou Jupiter étoit le Dieu spécial de Thèbes. Cette ville s'appeloit No-Ammon, en grec Diospolis. Il y a grande apparence que le peuple de ce nome consondoit Ammon avec Cneph.

Jablonski prétend que les Égyptiens prononçoient *Gnuphis*: or, dans la langue cophte, *Nuphi*, *Enuphi*, *Anuphi* lignifie bon; à insi *Cneph* ou *Cnuphis* étoit le bon par excellence, nom trèsconvenable au Dieu suprême. C'est en se conformant à cette étymologie que les Grecs donnoient souvent à ce Dieu le nom d'Agathodamon. Voy. Ja-

blonski, liv. I, chap. 4.

Pan, autre Dieu de la première classe en Égypte, n'étoit encore que le Dieu suprême, mais considéré comme Principe actif des générations de l'Univers, & comme possédant éminemment la force virile. Les Égyptiens le nommoient Mendès & Pan. Ce dernier mot ne vient pas du grec ms, omnis, mais de l'ancien égyptien Pan-os, notre Seigneur, Adonai.

Les Grecs, en dégradant ce Dieu, lui conservèrent ses caractères égyptiens: ils en faisoient le Dieu des bois & des forêts, trompés par l'équivoque du mot van, qui dans seur langue signifie également forêt & matière. Pan étoit amoureux d'van, parce que c'est

Dans un temps quelconque, que les Égyptiens ne fixoient pas exactement, le Dieu suprême sortit, pour ainsi dire, hors de lui-même, & descendit vers le chaos, où il introduisit des Esprits sortis de sa substance, pour l'animer, le vivisier, & pour y répandre les semences viriles & séminines, qui devoient être la source de toutes les productions de la Nature: car tous les anciens peuples aimoient à peindre la formation de l'Univers sous les traits de la génération; & les Égyptiens en particulier représentoient le dieu *Phthas* sous l'emblème d'un homme qui tient un œuf à sa bouche.

Ce symbole a quelque chose de noble & de grand; il est même autorisé par les Livres saints. Moyse dit que l'esprit de Dieu Gen. 1, vers. 1, étoit porté sur les eaux, & dans l'énergie du terme hébreux, couvoit les eaux, incubabat; mais il faut n'entrevoir ce symbole que d'une vue générale, autrement on le feroit dégénérer en descriptions obscènes. & l'on se formeroit des idées très-injurieuses à la Divinité.

Toutes les nations païennes donnèrent dans cet écueil, & les Égyptiens ne s'en garantirent pas. Comme Dieu est le principe de toute vertu génératrice dans les agens qui concourent à leur manière à la production des êtres, ils transportèrent en Dieu cette double force, le firent mâle & femelle à la lettre, & le représentèrent sous des symboles qui tenoient tàntôt de l'un & tantôt de l'autre, & quelquesois de tous les deux. Tous les spéculatifs adoptèrent cette idée avec une espèce de fureur, & spécialement les Orphiques. (f)

par l'influence de l'esprit divin que la matière est devenue séconde. Voy. Ja-blonski, liv. 11, ch. 7.

Neith, autre divinité de la première classe en Égypte, avoit un temple fameux à Saïs: elle étoit fort au-dessus d'Isis, quoique depuis on l'ait confondue avec cette dernière. Les Grecs en sirent leur Athèné ou Pallas. Il paroît que Neith étoit encore le Dieu suprême, mais considéré comme Principe passif des productions de l'Univers, & possédant éminemment la force séminine. C'est pourquoi les

Égyptiens en faisoient une Déesse. Idem, liv. I, ch. 3.

Il paroît en général que les huit dieux Égyptiens de la première classe n'étoient autre chose que le Dieu suprême, considéré selon les principaux attributs qui lui conviennent, comme auteur & formateur de l'Univers; mais comme on lui donnoit des noms dissérens, relativement à ces attributs, & qu'on le représentoit sous dissérens symboles, on en sit bientôt huit divinités.

(f) Apulée (de Mundo, p. 753.) rapporte des vers attribués à Orphée,

**V**u ii

Digitized by Google

Les Esprits détachés de la source de la sumière & du seu; devoient réunir ce double caractère. Les Mystiques en esset les faisoient mâles & semelles; mais comme ils étoient dispersés dans le chaos, & chargés de dissérentes opérations, on appela Dieux mâles ceux qui répandoient par-tout le principe actif, & Dieux femelles ceux qui disposoient la matière à recevoir les influences productives.

Après que ces premiers Dieux renfermés dans le chaos, eurent construit l'Univers, ils se retirèrent dans les voûtes de l'Empirée, & chargèrent du soin de conserver leur ouvrage, & sur-tout le bas monde, quelques Esprits auxquels ils avoient donné la naissance; Esprits mâles ou femelles, selon la nature des emplois qui leur furent consiés. Ces Esprits qui formèrent la dernière classe des Dieux (g), surent Osiris, Isis & leur famille; & ce qui surprend,

c'est un portrait de Jupiter, dans lequel le poëte concentre tous les Dieux & toutes les parties de la Nature; il n'oublie pas de le faire mâle & femelle: Ζειὸς ἄρσην χίνεπ, Ζειὸς ἄμδερπς ἔπλεπ νύμφη.

Varron (apud August. de Civ. Dei, lib. VII, cap. 9.) cite ces vers de Valérius-Soranus, ancien poëte latin:

Jupiter omnipotens, regum, rerunque Deûmque Progenitorgenitrixque Deûm, Deus unus & omnis.

Synésius, qui dans ses poesses est plus païen que Chrétien, plus philosophe que théologien, ne craint point de peindre le vrai Dieu avec ces traits profanes qu'on auroit peine à justifier:

Σὐ δ'έστὶ ρίζα
Παρέοντων, τος τ'ένντων,
Μετεόντων, ένεόντων,
Σὐ πατήρ, τῦ δ'έστὶ ματήρ,
Σὐ δ'άρρην, τῦ δέ Θῆλυς.
Hymn. 11, v. 90.

Synéfius trouve cette idée si juste, qu'il y revient encore dans un autre endroit:

Σπώμα το πάντων

Pila nad öpnak, Púns ár rotegüs, Oñdu nad ápper. Hymn. III, v. 184.

(g) Hérodote, instruit par les prêtres Égyptiens, dit qu'ils partageoient leurs Dieux en trois classes. La première en comprenoit huit, tous éternels & incréés; c'étoit le Dieu suprême. La seconde en comprenoit douze, issus des huit premiers; c'étoient apparemment les Intelligences superieures émanées du grand Dieu, employées à la formation du monde dans son tout. La troisseme classe comprenoit huit autres Dieux, issus de ceux de la seconde classe, préposés au gouvernement du bas monde, & par conséquent plus accessibles aux hommes que les Dieux des deux premières classes. Selon les apparences, le culte de ces trois espèces de Dieux ne s'établit que par degrés. Dans les siècles voisins du déluge, on ne connoissoit que le Dieu suprême, & peut-être commença-t-on des-lors à personnifier ses attributs. Dans la suite on crut qu'il n'étoit pas assez respectueux de s'adresser directement à lui, on se forma de hautes

c'est qu'ils avoient pour sière & sœur, Typhon & sa semme Nephthé. La discorde se mit bientôt entr'eux. Osiris ne s'appliquoit qu'à faire tout le bien possible; & Typhon n'étoit occupé qu'à traverser ses projets, & à bouleverser la Nature. La haine qu'ils se portoient, dégénéra en une guerre surieuse, dans laquelle Typhon eut d'abord les plus grands avantages: s'il sut vaincu à son tour, ce ne sut qu'avec beaucoup de peine. Osiris rendu à la vie, recouvra l'empire de l'Univers, mais resta dans un état de soiblesse dont jamais il ne s'est relevé. Qui ne voit que par ces images, les Égyptiens ont voulu décrire la destruction d'un ancien monde, & la reconstruction d'un monde nouveau, qui se ressent toujours de sa ruine précédente, & qui présente un air de débris & de délabrement. (h)

idées des Génies qui gouvernoient les astres, & qui se rendant visibles aux hommes, par la lumière majestueuse dont ils étoient environnés, paroissoient être des objets plus proportionnés à leur culte. Ce fut peut-être-là une invention du roi Siphoas, qu'on croit être le second Thoth. Un troisième trouva ces Génies encore trop élevés au-dessus des hommes; occupés uniquement du bien général de l'Univers, sans s'écarter jamais du mouvement uniforme, qui seul pouvoit le con-ferver, ces Dieux ne pouvoient se plier aux desirs & aux besoins variés des mortels : on en créa d'une troisième espèce, plus mobiles, plus humains, plus matériels, à qui l'on donna le soin du monde sublunaire; ce furent Osiris & sa famille. Voyez Jablonski, dans ses prolégomènes de son Panthéon.

Ces nouveaux Dieux ne furent pas adoptés d'abord, & sans contradiction, par tous les Égyptiens. Le nome de Thèbes conserva plus fidèlement que les autres l'ancienne religion, le culte d'Ammon & de Cneph; & la nation des Pasteurs, si puissante alors en Égypte, n'avoit garde de goûter les innovations introduites par leurs ennemis. De-là vient que les premières

colonies qui s'établirent dans la Grèce, y firent prévaloir le culte de Jupiter, & qu'Osiris n'y fut connu que plus tard, sous le nom de Dionysus.

(h) Osiris & Typhon ressemblent trop a Oromaze & a Arimane, pour ne pas voir dans les Perses & dans les Egyptiens une conformité d'idées & de système. Comme rien n'arrive par hasard dans l'Univers, & que les biens & les maux y sont mêlés & s'y combattent perpétuellement, on en conclut qu'il y avoit dans le monde un Principe général de tout bien, & un Principe général de tout mal. Mais dans le système des Perses, Oromaze seul est issu du Dieu suprême, & Arimane est une puissance étrangère, à qui Dieu avoit permis (par des vues profondes) de s'introduire dans l'Univers: au lieu que dans le système Égyptien, Typhon étoit propre frère d'Osiris, & par conséquent avoit, comme lui, une origine divine. Le système Perse étoit plus philosophique, & l'Égyptien plus conforme à l'ancienne tradition, selon laquelle tout le désordre du monde provenoit d'un des premiers Génies célestes, perverti & révolté contre son auteur. Comme Oromaze, dans le système Perse, étoit issu immédiatement

La fortune de ces nouveaux Dieux fut rapide. Comme on les plaçoit immédiatement au-dessus des hommes, toute la dévotion se tourna de leur côté: on négligea les Dieux plus anciens, ceux même dont ils tenoient l'existence; à peine Phthas conserva-t-il un temple à Memphis, Cneph à Thèbes, Neith à Saïs. Ces Dieux, au rapport d'Hérodote, n'étoient honorés que dans des nomes particuliers, pendant qu'Osiris & Isis l'étoient dans toute l'Égypte. Ils devinrent les grands Dieux du pays; les sêtes les plus solennelles leur étoient consacrées, & les cérémonies du culte Égyptien n'étoient connues dans le monde que par rapport à ces deux Divinités.

On fit plus, on réunit en eux toute la puissance & tous les attributs des Dieux supérieurs. Ofiris, fils du Soleil, devint le Soleil; il étoit Pan, Sérapis, Anmon, Hercule. On confondit de même dans Isis, Neith, Latone & les anciennes Désses. Osiris étoit le principe de toute vertu masculine dans l'Univers, comme Isis, de toute vertu féminine; & les mystiques Égyptiens & Grecs concentrèrent tout dans ces deux Divinités. S'ils daignèrent les distinguer encore du premier Principe de toutes choses, ce sut pour faire d'Osiris son Lieutenant immédiat, sans qu'il eût besoin de remonter jusqu'à lui par des gradations intermédiaires.

On voit assez par ce tableau abrégé de la religion Egyptienne; qu'elle devoit être chargée d'allégories. Je n'entreprendrai pas de les expliquer en détail: ceux qui seroient curieux d'approfondir ces abstractions mystérieuses, trouveront de quoi se satisfaire dans le célèbre traité de Plutarque, dans la lettre de Porphyre au pontise Anébon, dans le traité des Myssères d'Iamblique, en réponse à la lettre de Porphyre; enfin dans le dialogue intitulé Asclépius, qui est une version du faux Hermès faite par Apulée.

Si j'avois néanmoins à traiter à fond de cette matière, je douté fort que j'adoptasse toutes les idées de ces écrivains. Comment se

du Dieu suprême, on ne pouvoit lui donner Arimane pour frère, parce qu'il répugnoit que la bonté par essence eut produit un tel fils. La chose étoit plus adoucie dans le système Égyptien, parce qu'Osiris & Typhon ne provenoient pas immédiatement des Dieux

de la première classe, mais seusement de ceux de la seconde; & qu'il paroît plus aisse à concevoir que les générations divines vont en s'altérant, à mesure qu'elles s'éloignent de la première source. persuader, en effet, que dans les siècles qui suivirent le déluge. les hommes fussent assez désoeuvrés pour le livrer à de pareilles spéculations; qu'ils se soient occupés de la première & de la seconde Intelligence, de la puissance demi-ourgique, du Principe actif bon ou mauvais, du Principe passif résidant dans la matière; & que ressemblant toutes ces idées, ils en aient formé un système où rien ne se dément?

Dans ces temps reculés, la religion des Égyptiens étoit plus simple. On reconnoissoit un Dieu suprême, principe de toutes choses; des Génies célestes, commis au gouvernement du monde: on n'avoit déjà qu'une trop haute idée de leur excellence & de leur pouvoir : c'étoit les enfans du Très-haut, issus de la substance, & par conféquent une espèce de divinités inférieures. On adoroit le Ciel, le Soleil, la Lune & les Étoiles, parce qu'on y croyoit voir quelque chose de divin; c'étoit le séjour des Dieux. le lieu où ils manifestoient seur éclat & leur majesté: mais on s'arrêtoit principalement au Soleil & à la Lune, les seuls astres dont l'influence se fasse sentir aux hommes (i). Prenez garde, dit Moyse Dener. ch. 17. aux Israëlites, qu'élevant vos yeux au Ciel, & y voyant le Soleil, La Lune & tous les astres, vous ne tombiez dans l'illusion & l'erreur. & que vous ne rendiez un culte à des créatures que le Seigneur votre Dieu a faites pour le service de toutes les nations qui sont sur la terre.

C'étoit pour prémunir les Hébreux contre les superstitions de l'Égypte, que Moyle leur parloit ainsi; par conséquent les Égyptiens adoroient alors le Soleil & la Lune pour eux-mêmes, & sous leurs noms communs.

Job, plus ancien que Moyse, parloit de ce culte avec la même simplicité: Je n'ai point, disoit-il, adoré le Soleil dans son grand posse. XXXI; éclat, ni la Lune lorsqu'elle avançoit avec majesté.

(i) Il ne paroît pas que les Égyptiens aient fait des Dieux particuliers des cinq autres Planètes: on ne sait pas même quel nom ils leur donnoient. On ne trouve aucune trace, dans la Mythologie égyptienne, qui puisse faire soupconner qu'on leur ait rendu un culte spécial. Tous les Dieux de la

seconde & de la troissème classe se rapportent au Soleil, à ses positions & à ses effets; & toutes les Déesses à la Lune & à ses différentes phases. Les Egyptiens confondoient donc les cina Planètes avec les autres Étoiles; cela ne fait pas honneur à leur science astronomique. Voyez Jablonski, Prolégom.

Cependant on leur donna de bonne heure des noms significatifs; des épithètes d'honneur; & dans la suite ces nouveaux noms prirent tellement le dessus, qu'on se seroit fait un grand scrupule de nommer, dans le langage religieux, le Soleil & la Lune par seurs noms propres, quoiqu'on s'en servit encore dans le langage ordinaire (k). Ces noms honorifiques étoient déjà connus en Égypte au temps de Moyse, puisque les colonies qui vinrent dans la Grèce, de son vivant, les y portèrent.

Pour se faire une idée juste de la religion égyptienne, il faudroit la suivre depuis son origine jusqu'à son extinction. Il me paroît ridicule de la supposer, du temps de Moyse, telle qu'elle étoit lorsque l'Égypte devint une province de l'empire Romain. Il est certain que depuis se départ des Israëlites cette religion se corrompit de plus en plus, & dégénéra en des superstitions si folles & si révoltantes, qu'elle devint un objet de risée pour les Perses d'abord; & ensuite pour les Grecs & pour les Romains. Pour la tirer de cet opprobre, les Prêtres les plus savans & les Philosophes de la nation imaginèrent des sens sublimes que personne avant eux n'y avoit aperçu: l'allégorie outrée, soutenue de la philosophie orientale & platonique, seur ouvroit un port assuré, ils y entrèrent à pleines voiles.

II.º Point de la doctrine Égyptienne.

Mais en convenant que la mythologie égyptienne fut de tout temps un tissu d'allégories, je demande si elle ne rensermoit rien d'historique? Ces deux choses ne sont nullement contradictoires,

(k) En égyptien le Soleil, comme astre, se nomme Phré, & la Lune Ioh; mais le Soleil-dieu étoit Amon, Dom ou Hercule, Sérapis, Harpocrate, Osiris, Horus; & la Lune, Isis, Bubastis, &c. Il en étoit de même dans toutes les autres nations. Cette diversité de noms, donnés au même objet, cette multitude de symboles représentatifs & de sêtes consacrées en son honneur, le multiplia en autant de Dieux. Ainsi (pour nous renfermer dans l'Egypte) quoiqu'Ammon, Hercule, Sérapis, Osiris, Horus fussent reconnus pour divinités solaires, on les regardoit néanmoins comme autant

de Dieux différens; & cela étoit affez naturel, depuis qu'on avoit attaché la divinité du Soleil moins à la substance de l'astre qu'au Génie-gouverneur; car les peuples pouvoient varier dans les notions que chacun d'eux se formoit de ce Génie-gouverneur. Et d'ailleurs on pouvoit croire (comme on le croyoit effectivement en Égypte) qu'un seul Génie ne suffisoit pas pour gouverner le Soleil; qu'il en falloit pour le Printemps, pour l'Été, pour l'Automne, pour l'Hiver; & d'autres, pour diriger tous les effets que cet astre étoit capable de produire, Voy. Jablonski, Prolégom.

car

car on peut décrire par des symboles & des emblèmes les évènemens passés & les actions des grands hommes, sur-tout lorsqu'on y croit voir une direction spéciale de la divinité. Ammon, Pan, Hercule, Latone, Osiris, Isis, Horus, Anubis, Typhon sont des Dieux sans doute; mais ne sont-ils pas aussi des hommes? & s'ils le sont, la mythologie égyptienne n'a-t-elle pas dû les peindre sous ce double

aspect?

Elle suppose tellement qu'ils étoient des hommes, qu'il est impossible de s'y méprendre. Comment Osiris auroit - il appris l'agriculture, & tous les arts utiles, aux anciens habitans de l'Égypte. s'il n'avoit pas conversé avec eux! comment un Dieu invisible auroit-il formé la société, établi des loix? comment, à la tête d'une armée, auroit-il parcouru la terre & conquis les Indes? Comment Osiris, en partant, a-t-il confié le gouvernement de l'Egypte à son frère Typhon! comment ce frère dénaturé l'a-t-if massacré cruellement à son retour, si Osiris & Typhon ne sont pas deux princes Égyptiens? Comment Iss a-t-elle pu chercher le corps. de son mari dans la Phénicie & dans tous les lieux de l'Égypte, en raffembler les membres, les déposer dans un tombeau? Comment Latone a-t-elle caché dans l'île de Chemnis les enfans d'Osiris. & d'Is, si Latone & Is ne sont pas des femmes? Comment le combat des Dieux contre les Titans s'est-il donné sur les bords du lac Tritonide, ou autres endroits de l'Egypte? comment les Dieux effrayés se déguisèrent-ils sous la forme de divers animaux? comment Typhon fut-il englouti, après sa mort, dans le lac Serbonide, si l'on ne suppose pas que ces évènemens se sont passés fur la terre? Comment Thoth a-t-il pu graver sur des colonnes les principes des arts & des sciences? comment un second Thoth a-t-il découvert ces instructions déjà presque oubliées, si les deux Thoth n'avoient pas été des hommes? Comment enfin les Dieux ont-ils pu règner en Égypte pendant des milliers d'années, avant que le sceptre passat aux mains des hommes, si l'on ne place pas leur séjour dans l'Égypte même? car s'il ne s'agissoit que des révolutions des astres, leur règne ne regarderoit pas plus l'Egypte que toutes les autres contrées de la Terre. Les Egyptiens n'étoient pas assez fous pour s'imaginer que leur pays comprenoit toute la Terre Tonie XXXVI.

habitable, & que le Soleil ne luisoit que pour eux. Ils ne pouvoient donc s'approprier des Dieux particuliers, qu'en supposant que ces Dieux les ayant pris en affection, les avoient visités d'une manière

spéciale.

Je n'examine point la vérité de ces évènemens. On dira, si l'on veut, qu'ils ont été controuvés à plaisir, pour des motifs quelconques; mais on les croyoit en Égypte, & il n'est ici question que de la croyance des Égyptiens. Quand même quelques chess des colléges sacerdotaux se seroient élevés au-dessus de la crédulité du vulgaire, il n'en est pas moins vrai que ces histoires prétendues étoient prises à la lettre, non-seulement par le corps de la Nation, mais encore par la plupart des Prêtres. Le secret des mystères, réservé à des chess d'élite; leurs précautions étonnantes pour empêcher que ce secret ne transpirât à la multitude, qu'ils croyoient indigne ou incapable d'une instruction solide, attestent la croyance nationale qui nous est transmise par la mythologie, & par conséquent cette mythologie nous peint les dieux Égyptiens comme ayant été véritablement des hommes.

Quel parti prendrons - nous au milieu de ces contrariétés? rejetterons - nous tout historique, pour ne trouver dans la religion égyptienne que des Dieux intelligibles & les phénomènes de la Nature? renoncerons - nous à toute allégorie, pour n'y voir que d'anciens faits altérés & défigurés? en un mot serons - nous, par rapport à l'Égypte; purs Allégoristes ou purs Évhéméristes? Mais j'ai déjà montré que ces systèmes exclusis ne conduisent point au vrai : il faut une hypothèse qui réunisse tous les faits & qui concilie les contradictions apparentes. Il est également certain, dans l'opinion des Égyptiens, 1.° que les Dieux sont aussi anciens que le monde; 2.° que les Dieux ont paru sur la terre sous une forme humaine : voilà le problème à résoudre:

Les Anciens ont très-bien vu qu'il falloit admettre ces deux points. Je n'en citerai que deux, dont le suffrage doit avoir d'autant plus de poids qu'ils avoient sur cette matière des opinions fort différentes.

Désense de la Plutarque, dit M. Fréret (le témoignage de ce Savant ne sera chron. p. 300 pas suspect) Plutarque parle souvent d'Osiris comme de l'ame du

monde, ou comme du Soleil, c'est-à-dire comme du Principe sensible de toutes les générations & de toutes les productions de l'Univers. Mais d'autres sois ce même Osiris est un Roi, un Législateur, l'inventeur du labourage & des arts; c'est un Prince qui après avoir régné avec éclat sur l'Egypte, a péri d'une mort cruelle à la sleur de son âge. C'est néanmoins le même Osiris.

Il en est de même d'Isis, continue M. Fréret d'après Plutarque, quelquesois c'est la substance de l'Univers, la matière première & commune à tous les êtres particuliers. C'est aussi la Lune, principe des générations, mais Principe passif & séminin, duquel découle la force nutritive. Mais le plus souvent c'est la semme d'Osiris, une Reine illustre, qui apprit aux hommes l'art de tisser les étosses, d'en faire des habits, & celui de construire des maisons. Elle avoit ensin vengé la mort de son mari, & régné glorieusement sur l'Égypte. C'étoit pourtant la même Isis; mais Plutarque, en admettant des choses si contraires en apparence, ne s'est jamais mis en peine de les accorder.

Diodore de Sicile, le second de mes témoins, a poussé plus loin la critique: Les premiers Dieux de l'Égypte, dit-il, surent Lib. 1, set. 1, le Soleil & la Lune, Osiris & Iss. Dans la suite les Égyptiens divinisèrent les élémens, l'Éther pur ou Zeus, qui signifie source de vie; le Feu ou H'ousses, Dieu du premier ordre, & qui contribue le plus à la production & à la persection de toutes choses; la Terre, qu'ils appellent mère, dont les Grecs ont fait leur Dupurte, &c.

Les Égyptiens, ajoute-t-il, reconnoissoient aussi des Dieux terrestres, nés mortels, & qui par leur propre sagesse, ou par le bien qu'ils ont fait aux hommes, ont obtenu l'immortalité. Quelques-uns de ceux-ci ont régné dans l'Égypte; & de ces Rois, les uns ont eu des noms communs avec certains Dieux, & d'autres en ont eu de particuliers. Les premiers sont, par exemple, H'hos ou le Soleil, Saturne, Rhéa, Jupiter ou Ammon, Junon, Vulcain, Vesla, Mercure; & dans la suite Osiris, Isis, Typhon, Horus & Vénus, & c.

Diodore parle ici conformément à ses préjugés. Il insinue que ces Rois ne ressembloiems aux anciens Dieux que par le nom seul; & que n'étant point par eux-mêmes au-dessus de la condition X x ij

humaine, ils n'avoient été aggrégés à la troupe céleste que par la voie de l'apothéose. Mais, outre que cette manière de diviniser les hommes étoit absolument inconnue en Égypte, comme Hérodote nous en assure, il est certain que les Égyptiens n'ont jamais distingué ces différens êtres, & qu'ils ont regardé comme une seule & même personne l'homme & le Dieu.

L'épitaphe d'Osiris & celle d'Iss, rapportées par le même 2: 11, 12, 15. Diodore, en sont une preuve sans replique; voici celle d'Osiris:

J'ai pour père le plus jeune de tous les Dieux: je suis le sils aîné de Saturne, formé de son plus pur sang, & frère du jour: je suis le roi Osiris, qui, suivi d'une armée nombreuse, ai parcouru la Terre entière, depuis les sables inhabités de l'Inde jusqu'aux glaces de l'Ourse, & depuis les sources de l'Isler jusqu'aux rivages de l'Océan: & s'ai porté par-tout mes découvertes & mes biensaits.

Voici celle d'Isis:

'Je suis Isis, Reine de tout ce pays: j'ai été instruite par Hermèsi'Nul ne peut abolir mes loix. Je suis la fille aînée de Saturne, le plus jeune des Dieux. Je suis sœur & femme du roi Osris: je suis la première qui ait donné aux homnes l'usage des fruits. Je suis mère du roi Horus. Je me lève avec l'étoile de la canicule. C'est moi qui ai bâti la ville de Bubaste. Réjouis-toi Égypte, terre qui m'as nourrie.

Quoique Diodore dise que ces inscriptions étoient gravées en caractères hiéroglyphiques, auprès de la ville de Nyse, sur des tombeaux qu'on croyoit être ceux d'Osiris & d'Is, je n'ai garde de les donner pour des monumens authentiques & fort anciens, d'autant plus que Diodore lui-même assure qu'il y avoit en Égypte plusieurs tombeaux d'Osiris, & que les Prêtres ne vouloient pas dire quel étoit le véritable, pour ne pas révéler les secrets des Dieux. Mais l'auteur de ces épitaphes, quel qu'il soit, a certainement voulu exprimer la croyance de la nation; & Diodore auroit dû en conclure que cet Osiris, roi mortel & mort, étoit l'Osiris sils de Saturne, formé de son plus pur sang, & srère du jour; & qu'Is, sœur & semme de ce Prince, avoit le même père & se levoit avec la canicule.

Il avoit déjà dit ailleurs, qu'Osiris, dans ses grandes expédi- L.1, sa. 13 tions, n'avoit pas couru de grands dangers, parce qu'on le recevoit par-tout comme un Dieu qui portoit avec lui l'abondance & la sélicité.

Diodore de Sicile, ainsi que tous les Évhémérisses, ne s'apercevoit pas qu'il renversoit son système, en supposant, comme il le fait continuellement, que ces hommes, dont on a fait des Dieux, ésoient regardés & révérés comme tels de leur vivant. Car il est évident que, dans cette supposition, on les prenoit pour des Dieux descendus du ciel, pour d'anciens Dieux connus, qui se rensermoient dans un corps humain pour vivre avec les hommes, & non comme des Dieux de nouvelle création, qui devoient grossir la cour céleste après leur mort.

Or, que telle fût la manière de penser des Égyptiens, le même Diodore ne nous permet pas d'en douter: Selon les Égyptiens, dit-il, les Dieux parcourent de temps à autre tous les lieux du monde, & se manisessent aux hommes, tantôt sous une figure humaine, & tantôt sous celle de quelques animaux sacrés. Or s'ils se sont manisestés sous une forme humaine, c'étoit sans doute sous celle de ces Rois célèbres qui portoient leur nom. C'est la conclusion

que les Égyptiens devoient tirer.

La véritable hypothèle sort d'elle-même de cet exposé. Le système des Théophanies concilie tout, sait sace à tout, lève les contradictions, aplanit les difficultés. La mythologie égyptienne est l'histoire des Dieux dans leurs différens états, soit dans le le Ciel, soit sur la Terre. Le même Dieu est peint sous différens symboles, qui caractérisent tantôt ses actions divines, & tantôt ses actions humaines. Mais la mythologie égyptienne, non plus que celle des autres nations, n'ayant pas été digérée par des Philosophes, les différens états des Dieux sont confondus dans des récits informes: c'est à la critique qu'il appartient d'en faire le discernement.

Je demande à présent si cette doctrine n'étoit que celle du peuple, celle de la multitude ignorante? Les Prêtres, & spécialement les chess de l'ordre sacerdotal, en avoient-ils une plus relevée? J'ai bien voulu le supposer pour un moment; mais j'ose dire maintenant que tous les Égyptiens, sans exception, admettoient les Théophanies,

d'Ofris.

& que tous croyoient, comme Diodore l'affure, que les Dieux se manifestoient de temps en temps, tantôt sous la forme humaine. & tantôt sous celle des animaux sacrés.

Que l'on spiritualise tant que l'on voudra la théologie égyptienne. que l'on y découvre le Dieu suprême, le Dieu invisible, il faudra toujours convenir, 1.º que dans le système égyptien, le chaos subsistoit éternellement, indépendamment de Dieu. La création proprement dite étoit inconnue; & les Philosophes de cette nation, malgré la sagacité qu'on leur attribue, n'avoient pu percer jusqu'à cette vérité fondamentale.

- 2.º Ces Philosophes prétendoient que pour animer & rectifier la matière, Dieu avoit détaché une partie de cette lumière & de ce feu vivifiant qui fait l'essence de son être, & l'avoit répandu dans le chaos. Ces parcelles de l'esprit divin ayant chacune leur district & leurs fonctions particulières, étoient autant de Génies isolés. autant d'esprits personnels plus ou moins grands, plus ou moins puissans. C'est ainsi que les philosophes Egyptiens concevoient les ministres du Très-haut, ses Lieutenans dans le gouvernement de l'Univers. Or ces Génies n'étant pas tirés du néant ni de la matière, n'avoient d'autre substance que celle de Dieu. Ils étoient donc des Dieux, non le Dieu suprême, mais des Dieux inférieurs, des Dieux plus ou moins subalternes, dépendans de leur Principe comme le ruisseau de la source qui lui fournit ses eaux.
- 3.º Dans le système égyptien, les Génies divins n'étoient point inséparablement attachés à certaines portions de l'Univers. Ils avoient, il est vrai, des influences & des vertus différentes; mais ils exerçoient leur pouvoir dans toute l'étendue de la Nature, & se portoient par-tout où leur présence étoit nécessaire. Osiris étoit le Soleil, le Nil, l'astre Sirius, c'est-à-dire qu'il en avoit l'intendance. Il étoit même tout l'Univers en un sens, comme Principe masculin de toutes les productions.

Is jouissoit du même privilége, comme principe universel féminin: elle étoit la terre, l'air, la lune; aussi lui appliquoit-on l'inscription gravée sur le frontispice du temple de Saïs, qui Traité d'Iss portoit, selon Plutarque: Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est

& tout ce qui sera. Aucun mortel n'a pu encore lever le voile qui me couvre. (1)

Ces Dieux, à force d'être tout, n'étoient rien en particulier; c'étoient des Génies bienfaisans qui veilloient à la conservation du monde & au bonheur des hommes, pendant que Typhon & les Génies malfaisans de sa suite, ne s'occupoient qu'à leur nuire. Aussi ces Génies se faisoient une guerre implacable, soit invisiblement dans le ciel, soit visiblement sur la terre, & se disputoient l'empire du Monde. Osiris & Iss ne sortoient pas toujours victorieux du combat, & Typhon s'emparoit quelquesois de leur domaine. Lorsque le soleil, au lieu de séconder l'Égypte par une chaleur modérée, en desséchoit les plaines par ses rayons brûlans, & faisoit périr les hommes, les animaux & les plantes; sorsque le Nil, au lieu de répandre ses eaux salutaires, se tenoit resserté dans ses canaux, le Soleil & le Nil n'étoient plus pour les Égyptiens, Osiris, mais Typhon.

On conçoit aisément que des Génies si peu attachés à des districts particuliers, pouvoient bien, de temps à autre, paroître sur la terre revêtus d'un corps grossier, pour répandre plus immédiatement sur les hommes, les biens & les maux qu'ils avoient dessein de leur procurer. Et comment les Prêtres auroient-ils pu se désendre d'admettre une conséquence qui couloit si naturellement de leurs principes? Tous les peuples voisins croyoient fermement que les Génies célestes venoient très-fréquemment visiter les hommes, sous une forme semblable à la leur; par quelle raison les prêtres Égyptiens, se seroient-ils roidis contre la tradition générale du genre humain? ils devoient croire les théophanies au moins possibles; & s'ils les croyoient possibles, ils ne pouvoient manquer de les réaliser.

(1) E'zoi eiu nar n zazoros, g or g confiduor n no euro nentrator sideis nu sunnis cintralaviar. Cette inscription regardoit la déesse Neith, qui, selon Jablonski, étoit le Dieu suprême, en qualité de souverain Principe de la vertu séminine dans toute la Nature, comme le même Dieu suprême étoit, sous le nom de Phthas ou de Cneph, Principe souverain de la vertu masculine. Mais ses Égyptiens ayant perdu peu à peu de vue le Dieu suprême, transsérèrent toutes leurs prérogatives aux Dieux subalternes, Osiris & Isis, qui exerçoient le pouvoir souverain dans le monde subsunaire, chacun dans sa partie. C'est selon cette doctrine dégénérée qu'il faut expliquer l'inscription trouvée à Capoue: Tibi una que es onnia Dea Isis,

En peut-on douter, lorsqu'on leur voit pousser le fanatisme jusqu'à un excès qui ne fut guère imité par les autres peuples? Ils dissoient que les Dieux parcouroient la terre, non-seulement sous la forme humaine, mais encore sous celle des animaux sacrés; S'ils s'étoient contentés de faire prendre cette forme ignoble à Typhon, ils auroient été fondés sur l'ancienne tradition, qui nous apprend que Satan se déguisa sous la forme du serpent, pour séduire les premiers pères du genre humain. Mais les Anges de lumière. les Dieux célestes, ne paroissoient jamais, dans l'opinion des autres peuples, que sous une enveloppe plus décente & plus majestueuse (m). Les Grecs même, quoiqu'instruits par les Egyptiens, ne purent plier leur imagination à cette doctrine monstrueuse. Ils dissient bien, d'après leurs instituteurs, que lors de la guerre contre les Titans, les Dieux effrayés de l'horrible figure du géant Tiphée, se cachèrent sous la forme de divers animaux. & s'enfuirent en Egypte; que Jupiter se déguisa en taureau pour enlever Europe. en pluie d'or & en cygne pour abuser de Danaé & de Léda; qu'lo fut changée en vache, & ne reprit sa première forme que lorsqu'arrivée en Égypte, elle sut reconnue pour la déesse les. Mais après avoir payé ce tribut à des doctrines étrangères. & pour des occasions extraordinaires, ils n'admirent plus de pareilles théophanies, & supposèrent toujours que les Dieux ne se communiquoient aux hommes que sous la forme humaine; c'est ce qu'on voit clairement dans Homère, dans Hésiode & dans les anciens Mythologues.

Les anciens Grecs croyoient voir les Dieux par-tout, & prenoient à tout propos les hommes pour des Dieux: tel est l'esset de la superstition dans un peuple crédule. Que ne devoit-elle pas opérer en Égypte sur des esprits prévenus que les Dieux paroissoient

(m) J'en excepte les Indiens, qui, de toute antiquité, pensoient à cet égard comme les Égyptiens: les premiers cependant n'avoient que la vache pour animal sacré, au lieu que les Égyptiens en avoient un très-grand nombre. Quelle est la source de ce dogme absurde, dans deux nations

féparées par une si grande distance: les Indiens l'ont-ils reçu des Égyptiens, ou les Égyptiens des Indiens! c'est un problème difficile à résoudre. Il ne seroit pas impossible que les deux peuples eussent été conduits à la même conclusion par une suite de raisonnemens assez semblables.

Souvent

souvent sous la figure des animaux sacrés? Qu'un taureau, qu'un bouc, qu'un bélier, sit paroître quelque chose d'extraordinaire dans son regard ou dans ses mouvemens, un Égyptien devoit naturellement soupçonner la présence de la Divinité, & se prosterner devant le stupide animal.

Je ne puis croire que cette folie ait régné de tout temps en Égypte: elle ne lui est point reprochée dans les livres de Moyse; & d'ailleurs on ne parvient ordinairement à des excès de cette nature que par degrés. Il est vrai que les Égyptiens commencèrent de très-bonne heure à représenter la Divinité par des images de certains animaux, ou réunies ou séparées, & qu'on se prosternoit devant ces sigures symboliques (n): voilà le premier degré de la superstition.

Bientôt après, le respect pour les symboles s'étendit sur les animaux dont ils étoient la représentation directe. L'Égypte les regarda comme sacrés, & crut qu'elle devoit s'abstenir de les tuer & de s'en nourrir. On voit des traces de ce second degré de la superstition dès le temps de Joseph; mais il s'étoit accru & fortissé depuis la mort de ce Patriarche jusqu'à Moyse. Cependant il ne paroît pas que dès-lors les Égyptiens adorassent leurs Dieux sous le symbole d'une bête vivante; on en a la preuve dans l'érection du veau d'or. Les Israëlites qui voulurent se donner un Dieu sensible, à la manière des Égyptiens, n'imaginèrent pas d'élever sur une estrade un taureau vivant, sans doute parce qu'on ne s'en étoit pas

(n) Cet usage est de la première antiquité; il n'ésoit pas rensermé dans l'Égypte, quoique les Égyptiens, à leur ordinaire, l'aient poussé jusqu'à des excès inconnus aux autres peuples. La statue de Moloch, chez les Phénitiens, avoit une tête de taureau. On sait comment ils représentaient Dagon & Astarté (Voyez Selden, de Diis Syris). Les Perses eux-mêmes peignoient Dieu avec une tête d'épervier. Voy. les Mém. sur la relig. des Perses, dans le requeil de l'Acad. tame XXVII, pag. 347 de suiv.

Les Égyptiens oublièrent bientôt les | Tome XXXVI.

vraies raisons de cette institution, & quand ils voulurent l'expliquer, ils eurent recours à des fables puériles, peu propres à satisfaire un homme sensé.

Il seroit intéressant de pouvoir remonter jusqu'à l'origine d'un usage qui nous paroît si bizarre, & d'en découvrir les sondemens; mais ce n'est pas l'affaire d'une note. Cette question mérite un examen réslechi, que je remets au Mémoire suivant. J'y proposerai des conjectures neuves, qui, d'une première vaie, me paroissent déjà plus que vraisemblables.

Digitized by Google

encore aviléen Égypte. Aussi Moyse ne proscrit point cette cérémonid inustitée, il proscrit seulement les images sculptées ou jetées en sonte.

Nous voyons encore que quelques siècles après, Jéroboam, qui avoit résidé long-temps en Égypte, voulant établir dans ses États un culte selon le rit Égyptien, se contenta d'élever un veau d'or à Bethel & à Dan, & ne pensa pas à proposer à ses sujets un véritable taureau; preuve certaine que ce culte n'étoit pas encore établi, ou

du moins bien accrédité en Égypte.

Cependant, comme la superstition va toujours en croissant, it n'étoit pas possible que le respect pour les animaux sacrés, ne dégénérât dans un culte proprement dit; car les Égyptiens pensant que ces animaux avoient dans leur nature quelque chose de divin, devoient croire que les Dieux se cachoient volontiers sous seur enveloppe, lorsqu'ils vouloient venir visiter les hommes sans en

être aperçus.

Cette imagination bizarre n'alloit à rien moins qu'à faire autant de Dieux qu'il y avoit de taureaux, de boucs & de béliers. Les Prêtres crurent devoir y mettre ordre : ils établirent des règles fixes, des marques certaines, pour reconnoître quand le Dieu venoit résider au milieu d'eux d'une manière sensible, dans le corps de l'animal qu'il avoit choiss. Il seroit difficile de marquer l'époque de ce règlement, mais affurément il étoit en vigueur lorsque les Perses firent la conquête de l'Egypte. Un veau naquit dans cette circonstance, avec tous les signes de la divinité: cet évènement répandit une joie immodérée dans le pays; & Cambyle qui crut, avec quelque fondement, y voir les semences d'une révolution, se fit amener par les Prêtres le prétendu Dieu, & ne pouvant retenir son mépris & son indignation à la vue de cet indigne objet, il plongea son épée dans la cuisse de l'animal, qui mourut de sa blessure. Sa mort répandit la consternation dans le collége des Prêtres, au moins autant que parmi le peuple. (0)

Malgré le respect que l'on avoit en Egypte pour les animaux facrés, on ne pouvoit cependant les regarder, pour l'ordinaire,

<sup>(</sup>o) Ochus, roi de Perle, poussa dans la suite l'insulte bien plus loin; il sit tuer le bœuf Apis, se le sit servir & le mangea avec ses courtisans. Plus de Isid. & Osirid.

que comme des types vivans du Dieu auquel ils appartenoient. Des signes, quoique non décisifs, faisoient penser que le Dieu les animoit par quelque influence momentance; mais il se rendoit en personne dans le bœuf Apis, dans le bœuf Mnévis & dans le bouc de Mendès, pour y recevoir les hommages de ses adorateurs. La mère qui le portoit, ne l'avoit conçu que par un coup de tonnerre. A peine étoit-il né, qu'on lui rendoit tous les honneurs divins sans exception: il étoit servi par les Prêtres dans des vases d'or; on l'amenoit en triomphe dans le temple qu'il devoit occuper; tout le peuple se prosternoit devant lui; on lui offroit de l'encens & des victimes; on lui demandoit des grâces; on lui parloit comme s'il eût entendu; on le consultoit sur toutes sortes d'affaires, & l'on prenoit pour des oracles, les moindres signes qu'il donnoit, & que l'on interprétoit selon certaines règles; & ce qui montre encore plus qu'on le croyoit un Dieu présent, c'est que les semmes se faisoient honneur de se présenter devant lui dans la situation la plus indécente. Hérodote dit que les Égyptiens, ainsi que les Grecs, représentaient le Dieu Pan moitié homme & moitié bouc, non qu'ils lui crussent une conformation si bizarre, mais pour des raisons qu'il savoit bien & qu'il n'osoit pas dire. Je dois imiter sa retenue, & ne pas exprimer ce qui se passoit à la vue de tous les assistans dans le temple que ce Dieu avoit à Thmuï.

Le malheureux animal devoit maigrir & périr d'ennui au milieu de tant d'honneurs. Pour prévenir cet inconvénient, les Prêtres le noyoient secrètement dans un puits. On disoit que le Dieu, après avoir terminé sa visite, avoit disparu, & l'on attendoit avec impatience qu'il voulût bien revenir une autre sois. Et telles étoient les idées religieuses d'une nation que l'on nous propose comme le modèle d'une sagesse consommée.

Mais, au moins, on ne pourra méconnoître à ces traits, tous les caractères d'une théophanie proprement dite. L'animal sacré est Dieu dans le ventre de sa mère; il naît Dieu, il vit Dieu, il meurt Dieu; & ce Dieu est toujours le même, quoiqu'il paroisse en divers temps & en divers lieux: ce Dieu, quoique nouveau, est aussi ancien que le monde; c'est toujours le même Pan, le même Osiris, à qui l'Univers doit sa formation.

Yy ij

Après cela, pourroit-on douter que les Égyptiens n'aient reconnue des théophanies humaines? S'avisa-t-on jamais de donner aux Dieux pour habitation le corps d'une brute, exclusivement à celui d'un homme? Si donc, dans le système Égyptien, les Dieux poussent la condescendance jusqu'à paroître sous une forme animale, ce n'est qu'après avoir épuisé, pour ainsi dire, ce qu'ils pouvoient faire sous une forme humaine.

Cette opinion, au reste, a une connexion très-intime avec le dogme de la Métempsycose, auquel on sait que les prêtres Égyptiens étoient fort attachés. En esset, si les Dieux mêmes ne dédaignoient pas d'animer le corps d'une brute, il est tout simple que l'anne de l'homme subisse le même sort, & qu'il y ait une circulation perpétuelle de toutes les ames dans tous les corps vivans. Les Indiens qui, de temps immémorial, admettoient des théophanies animales, en tiroient la même conséquence. On dit communément que c'est d'eux que Pythagore apprit la Métempsycose; muis comme il est très-douteux que ce Philosophe ait été dans les Indes, pour conséner avec les Gymnosophistes, & qu'il parost au contraire qu'il demeura long-temps en Égypte, & qu'il y sut initié aux mystères les plus secrets, il est vraisemblable que ce sut-là qu'il puis sa doctrine.

Ce seroit en vain qu'on soupçonneroit que le dogme populaire des théophanies auroit été contredit par l'enseignement secret des

mystères.

J'ai toujours été surpris de l'assurance avec laquelle plusieurs savans hommes parlent de cet enseignement secret, comme s'ils y avoient assisté: chacun l'explique selon ses préventions. Il ne tient pas à quelques-uns de nous persuader que l'Hiérophante dévoisoit aux initiés toute la turpitude de l'idolâtrie; qu'il déclaroit que les Dieux populaires n'avoient été que des hommes très-méprisables; auxquels la stupide crédulité avoit érigé des autels; qu'il établissoit l'unité d'un seul Dieu, créateur de toutes choses se conservateur de l'Univers; qu'il développoit, en un mot, un système de religion naturelle dans toute se pureté (p)

(p) Les partisans de cette opinion se fondent principalement sur ces paroles de Cicéron (Tuscul, libi 1, cap. 12):

| Quid! totum propé calum, ne phate persequar, nonne humano genere completum est! Si verò scrutturi veteru, or

D'autres se persuadent que les mystères n'étoient qu'une farce, des représentations propres à inspirer la terreur dans des esprits qui s'attendoient à des merveilles divines, &, pour conelusion, des infamies réelles, dont il importoit de ne pas divulguer le secret.

Prenons un milieu entre des opinions peut -être outrées. Convenons qu'on proposoit dans les mystères une religion plus épurée & plus sublime que la religion vulgaire; mais n'allons pas jusqu'à dire que l'interprète des Dieux contredit diamétralement celle - ci, & ne faisons pas de ces Prêtres, des hommes plus instruits que les Philosophes les plus célèbres de l'antiquité.

Transportons-nous en esprit dans une de ces assemblées secrètes de l'Égypte, où l'on n'admettoit que ceux qui, après de grandes épreuves, étoient jugés dignes de l'initiation. Je vais faire parler l'Hiérophante, comme lamblique & Porphyre l'auroient fait parler eux-mêmes, s'ils avoient été chargés de lui composer un discours; c'est peut-être lui faire plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

« Vous êtes enfin parvenus au terme de vos travaux; la lumière de la vérité va briller à vos yeux, & les ténèbres épaisses qui les « couvrent, vont se dissiper. «

Jusqu'ici confondus avec les hommes vulgaires, yous concentriez « votre culte dans les Dieux inférieurs, gouverneurs de ce bas monde. « Vous attendiez tout d'Osiris, d'Iss & des autres Divinités de cette «

ex his ea que scriptores Gracia prodiderunt, eruere coner, ipsi illi majorum gentium Dii qui habentur, hinc a nobis profecti in cadum reperientur. Quære quorum demonstrantur sepulcra in Græcia: Reminiscere', quoniam es initiatus, que tradantur mysteriis e sum denique, quam late hoc pateat, intelliges. Ces dernières paroles paroissent décisives. Mais prehons garde que c'est un Evhémériste que Ciceron sait parler ici, c'est-à-dire un homme de parti qui veut amener tout à son but. Il est vrai qu'on apprenoit aux initiés que les Dieux, & les plus grands Dieux, avoient paru sur la terre sous une forme humaine, qu'ils avoient été

de véritables hommes. Donc ils n'avoient été que des hommes; donc, de
mortels ils étoient devenus des Dieux;
Fausse conséquence. On disoit, dans
les mystères, que les Dieux aussi
anciens que le monde, que les Dieux
qui l'avoient sormé de qui le gouvernoient, avoient, sans cesser d'être
Dieux, pris une forme humaine, &
habité parmi les hommes. On y enseignoit la théophanie & non pas l'apothéose, doctrine nouvelle, inventée
dans la cour de Cadmus, & qui ne
pouvoit saire partie de l'enseignement
secret dans des mystères modelés sur
ceux des Égyptiens.

» trempe; vous ne leur demandiez que des grâces terrestres, seules

» qu'il soit en leur pouvoir de donner.

» Ce culte suffit aux ames du commun, qui n'étant pas capables 
» de s'élever plus haut, bornent leur ambition à se procurer sur la 
» terre quelque bonheur passager; mais ces ames, au sortir du corps, 
» passeront dans d'autres corps humains, & peut-être dans des corps 
» de bêtes, jusqu'à ce que purissées de leurs souillures & de leurs 
» vices, elles soient devenues capables d'envisager sixément la lumière 
» dans sa source. Pour éviter cette longue suite de malheurs, osez 
» dès-à-présent porter directement vos hommages jusqu'au Dieu 
» souverain, père des Dieux & des hommes, & auteur de toutes 
» choses.

» Ce Dieu, avant tous les siècles, habitoit une lumière inaccessible: 
» concentré en lui-même, il se suffisoit, & n'avoit pas besoin d'une 
» gloire étrangère; mais quand les temps arrêtés dans sa haute sagesse, 
» furent arrivés, il porta sa vue sur le chaos immense qui rensermoit 
» les substances matérielles, dont les élémens mêlés consusément, 
» s'agitoient & se combattoient avec une espèce de sureur; il résolut

» d'en faire un ouvrage digne de lui.

Auffitôt une multitude de Génies & d'Intelligences plus par-» faites les unes que les autres, se détachèrent de sa substance, & pénétrant dans le chaos, y portèrent par-tout des principes féconds » d'ordre & de vie. La matière la plus déliée, maniée par leurs » mains savantes, s'étendit dans l'immensité de l'espace, & forma » cette voûte asurée, brillante d'une infinité d'étoiles, vrai séjour » des Intelligences les plus pures. La matière grossière tomba par » son propre poids dans les régions les plus basses; & le soin en fut » confié à des Génies d'une classe inférieure, qui, malgré leur » habileté, ne purent en corriger tous les vices. Le soleil, océan de » lumière & de feu sersible, fut placé dans une distance convenable » pour éclairer & pour échauffer la terre, sans la dessécher; & la » lune au-dessous, pour suppléer à l'absence du soleil, & tempérer » par ses influences humides, les ardeurs brûlantes de l'astre du jour. Mais Osiris, Isis & les Dieux de leur famille, tout Dieux » qu'ils soient, ne sont pas exempts d'imperfections: ils aiment les

» plaisirs des sens qu'on goûte dans teur domaine; ils se plaisent &

respirer l'encens qu'on brûle en leur honneur; ils se nourrissent du « sang des victimes & de la sumée des chairs que le seu consume « sur leurs autels: ils aiment à vivre avec les hommes; & pour les « visiter d'une manière sensible, ils veulent bien paroître au milieu « d'eux, tantôt sous une sorme humaine, & tantôt sous celle d'un « animal sacré.

Il est juste de les honorer; il faut s'unir avec le peuple pour "
leur rendre le culte qu'ils exigent. Vous leur devez respect & "
reconnoissance; ils sont les Princes du monde que vous habitez, "
& les arbitres des saveurs que vous pouvez espérer dans cette vie "
mortelle. Mais élevez - vous au - dessus de la multitude, qui ne "
connoît rien au - desà de ces Dieux. Quelque puissans, quelque "
supérieurs qu'ils soient à vous, ils ne sont ni votre centre ni votre "
sin dernière. Souvenez - vous que comme eux vous tirez votre "
origine de l'Etre suprême; que l'étincelle d'intelligence qui vous "
est départie, a été allumée au flambeau de la sumière éternelle: "
c'est vers elle que vous devez tendre. Purisiez donc votre ame; "
ornez-la de vertus, afin qu'au sortir de son corps, elle puisse s'envoler vers son principe, sans être obligée de rester dans les sphères "
insérieures, & d'errer de prisons en prisons."

Ce n'est pas tout: je vais vous dévoiler le grand secret que « nous cachons aux prophanes; écoutez donc & tremblez. ... «

Ces Dieux, qui vous paroissent si formidables, ne seront pas « toujours les maîtres de l'Univers: chargés de le conduire & de le « conserver, ils ont négligé leurs fonctions; jaloux les uns des autres, « ils se sont livrés aux intrigues & aux factions, pour se supplanter « mutuellement, & se sont fait des guerres scandaleuses. Pendant leur « inaction, l'ame brute de la matière, qu'ils devoient toujours tenir « enchaînée, a brisé ses entraves. Typhon soulevant les slots de la « mer, a inondé toute la terre, & enveloppé le soleil & les astres « d'un voile obscur: c'en étoit fait de l'Univers, si le Dieu suprême, « touché de l'affliction d'Osiris, ne l'eût rappelé miraculeusement à « la vie. Typhon sut vaincu & écrasé sous le poids de montagnes « énormes, & Osiris reprit de nouveau les rènes de l'empire. «

Mais il n'a jamais pu recouvrer sa première vigueur: tout se « ressent de sa foiblesse; les maux, en tout genre, l'emportent sur «

» les biens, & le monde tend sensiblement à sa ruine. Un jour viendra, » & ce jour n'est peut-être pas éloigné, qu'un seu vengeur embrasera » le ciel & la terre. Alors un Dieu supérieur, envoyé par le Très-haut, » paroîtra avec l'éclat & la majesté que demande son ministère: il

» citera à son tribunal les Dieux gouverneurs de l'ancien monde, & relèguera les coupables dans des abîmes ténébreux, pour les punir

» de leur négligence & de leurs crimes. Il formera de nouveaux

» cieux & une nouvelle terre, dont il confiera la conduite à des » Génies plus fidèles, & lui-même régnera à jamais avec les hommes

vertueux (q). »

Tel est le discours que je mets dans la bouche des Hiérophantes Égyptiens. Je ne veux point garantir qu'ils en tinssent de pareils: je leur prête les idées les plus sublimes qu'on pût avoir dans le paganisme, On voit qu'elles s'accordent parfaitement avec le système des théophanies; & j'en conclus que ce système admis par le corps de la nation, n'étoit pas de nature à être rejeté par les Prêtres.

(4) L'auteur de l'Antiquité dévoilée par ses usages, prouve très-bien, ce me semble, que c'étoit-là le vrai secret des mystères. Mais le secret avoit transpiré, ou-bien l'on s'avisa trop tard, en certains pays, d'en vouloir faire un secret; car cette doctrine étoit connue dans presque toutes les nations. On la trouve dans l'Orient, dans l'Occident, chez les Celtes, & les Grecs même en étoient imbus, comme je le montrerai dans la suite. Les Orphiques s'en occupoient singulièrement, & les mystères de Samothrace lui étoient en quelque forte confacrés. On y découvroit aux initiés qu'Osiris, auquel on donnoit le nom mystérieux de Phanes, quoiqu'en apparence un des moindres Dienx du monde actuel, étoit néanmoins le plus grand de tous, & qu'il étoit destiné pour être, à la fin des siècles, le Dieu vengeur; qu'il détrôneroit les autres Dieux & régneroit a leur place. On sait de reste que les païens ne regardoient pas leurs Dieux comme impeccables.

Une doctrine si répandue, & retenue si constamment pendant tant de siècles, doit certainement remonter jusqu'aux pères du genre humain. Noé, sans doute après le déluge, annonça à ses ensaus que le monde, sauvé des eaux, seroit un jour consumé par le seu; qu'alors le grand Juge paroîtroit pour rendre à chacun selon ses œuvres; qu'il créeroit un nouveau monde, où il régneroit avec les Saints, & précipiteroit les méchans, avec les Anges apostats, dans un seu ténébreux. C'est un des points de l'ancienne tradition qui se soit le mieux conservé.

## DE LITTÉRATURE. 361; II.º OUESTION.

En quel temps faut-il placer les grandes Théophanies des Égyptiens!

LE Jupiter Crétois & les Dieux de cette famille, ont une époque certaine dans les annales de la Grèce: ils parurent avant l'arrivée de Cadmus, & vivoient encore lorsque cet étranger régnoit en Bœotie. Pourroit-on de même fixer le temps où parurent les Princes que l'on prit en Égypte pour des manisestations d'Ammon, d'Hercule, d'Osiris, d'Is, &c. ces prétendus hommes Dieux ont-ils même existé ailleurs que dans l'imagination des Égyptiens?

Ce qui fait l'embarras, c'est que dans la très-ancienne histoire d'Égypte, on ne trouve point de personnages à qui l'on puisse, avec quelque vraisemblance, appliquer les grands évènemens de

la vie des Dieux.

Quelques Mythologues, trompés par une ressemblance imparsaite, ont cru voir ces hommes célèbres dans Sésostris, dans Moyse, dans Josué & dans quelques autres héros contemporains; mais la méprise est évidente. Les colonies Égyptiennes, qui vinrent dans la Grèce, sous le règne de Sésostris, y portèrent la doctrine des théophanies & la mythologie de leur pays, ce qui suppose qu'elle étoit dès-lors formée & populaire. Il y a plus: quelques-unes de ces transmigrations avoient précédé le règne de Sésostris; celle, par exemple, dont Inachus sut le Ches: or Inachus connoissoit déjà les théophanies, puisqu'Apis son petit-fils se donna pour un Jupiter nouvellement manisesté. D'ailleurs, ces étrangers, en racontant les grandes actions des Dieux d'Égypte, ne prétendoient pas en avoir été témoins: le merveilleux même qu'ils y mettoient, indiquoit des temps très-reculés.

Aussi les prêtres Égyptiens qu'Hérodote consulta, plaçoient le règne des Dieux immédiatement avant Ménès, le premier des hommes, disoient-ils, qui régna dans l'Égypte. En montrant à l'historien Hécatée, les statues de tous les Rois & de tous les Pontises, ils lui faisoient remarquer que ces monumens ne représentoient que des hommes, & qu'un Piromis étoit toujours fils d'un

Tome XXXVI. Zz

T ib. 7 7

Piromis, & jamais d'un Dieu (r). Manéthon, en suivant cette tradition constante, commence ses dynasties Égyptiennes par celles des Dieux, d'où il passe à celle des Demi-dieux, & ensuite à celle des hommes, dont Ménès fut le premier Roi.

Mais cette date augmente considérablement la difficulté. Ménès est le même que Misraim, petit-fils de Noé, ou au moins le fils de Misraim; car en remontant jusqu'aux premiers Rois d'Egypte, on trouve que le temps de Ménès coincide avec un fils ou un petit-fils de Noé. Or, avant Miliaim, l'Égypte étoit inhabitée: & par conséquent les Dieux qu'on y voudroit faire régner avant l'arrivée de ce Patriarche, ne pouvoient être que des personnages chimériques. Puis donc qu'il n'est pas possible de placer en Égypte, des hommes-dieux avant Ménès, ne vaudroit-il pas mieux supposer que les Égyptiens possérieurs, lisant dans seur écriture symbolique les opérations des Dieux exprimées par des actions humaines, en conclurent mal-à-propos que ces Dieux avoient été des hommes?

Mais, d'un autre côté, comment se persuader que les Égyptiens, vers le temps de Sélostris, eussent si parfaitement oublié l'ancienne histoire du monde, qu'ils ne pussent remonter au-delà de Ménès, & qu'ils fussent obligés de substituer des êtres phantastiques aux premiers habitans de la terre? comment croire qu'une peuplade qui n'étoit rien moins que barbare, ne vît dans sa tradition & dans les monumens, aucune trace des ancêtres communs du genre humain? On trouve dans toutes les nations, des mémoriaux du déluge, des fêtes où l'on en rappeloit le souvenir, des représentations du monde détruit & du monde sauvé; les Égyptiens auroient-ils été les seuls qui eussent perdu le souvenir de ces grands évènemens? Moyse les raconte avec une telle simplicité, qu'on voit bien qu'il ne prétendoit pas en approprier exclusivement la connoissance à

(r) Piromis, dans la langue des Cophtes, ne signifie qu'un homme; cela est constant par la Bible cophte, & le raisonnement des prêtres Égyptiens conduit à cette interprétation exclusive. Cependant Hérodote dit que ce mot égyptien significit rande à anade, ce aux loix de la justice. Voy. Ja qui seroit d'un Pironis un homme Prolegom. c. 11, n.º XVIII.

fort au-dessus des hommes ordinaires. M. Jablonski conjecture qu'Hérodote aura été trompé par le mot pi-re-mei, qui ressemble beaucoup à pi-ro-mis, & qui, dans la langue cophte, fignifie en effet un juste, un homme qui se conforme aux loix de la justice. Voy. Jablonshi,

lui & à son peuple. J'en conclus que l'histoire antidiluvienne avoit dû se conserver dans les monumens, dans les sêtes religieuses des Égyptiens; & que par conséquent leur mythologie, qui n'est que le précis d'une tradition consuse, fait une allusion continuelle à de très-anciens saits historiques, altérés par les symboles représentatifs & par des interprétations arbitraires. Pourquoi ne dirions-nous pas que ces personnages célèbres qu'on faisoit régner sur la terre avant Ménès, étoient les Patriarches antidiluviens? nous ne serions point obligés d'avoir recours à des hommes imaginaires, dont l'existence n'étant appuyée sur aucun sondement, ne pouvoit guère être adoptée universellement par une nation qui n'étoit pas destituée de connoissances. Suivons cette idée; elle mérite d'être approsondie.

Les Égyptiens avoient raison de croire qu'avant le déluge, la terre étoit habitée par des êtres raisonnables, revêtus d'un corps humain, & que cette espèce d'hommes étoit supérieure à celle qui a peuplé le monde depuis le déluge; mais ils se trompoient, en supposant 1.° que les premiers hommes avoient vécu en Égypte, & 2.° qu'ils n'étoient pas de purs hommes, mais des Dieux revêtus

d'un corps humain.

Ils tombèrent dans la première erreur par ignorance & par vanité: ils oublièrent, au bout de quelques siècles, qu'ils n'étoient qu'une tribu amenée de l'Orient par Misraïm ou Ménès, dans le pays qu'ils habitoient, & s'imaginèrent n'avoir d'autre origine que l'Egypte même: ils prétendirent que cette contrée étoit le berceau du genre humain, & qu'elle avoit peuplé le monde entier.

Les autres peuples n'en convenoient pas: chacun se faisoit gloire d'être autocthone, & par conséquent tous devoient placer chez eux le séjour des ancêtres communs. Ainsi ces anciens hommes, qui n'étoient ni Égyptiens, ni Phéniciens, ni Chaldéens, ni Chinois, ni Grecs, quoiqu'en un sens ils sussent tout cela à la fois, avoient habité l'Égypte selon les Égyptiens, la Phénicie selon les Phéniciens, la Chaldée selon les Chaldéens, la Chine selon les Chinois, & la Grèce seson les Grecs. C'est sur ce fondement que les nations, à l'envi, s'arrogeoient une antiquité outrée: chacune, en s'appropriant les pères communs, remontoit jusqu'à l'origine du monde. On savoit en gros que la durée de la vie des premiers hommes,

Zz ij

surpassoit de beaucoup celle de leurs descendans; & comme on avoit perdu la connoissance des principaux évènemens, on remplissoit ce vide par des fables: quelques milliers d'années ne coûtoient rien pour alonger les annales. Les Chaldéens plus exacts que les autres peuples, comptoient dix Patriarches antidiluviens depuis Alorus, qui est Adam, jusqu'à Xisuthrus ou Noé, sous lequel arriva le déluge universel.

Voy. le fragm. Le Bérofe, apud Syncellum,

Mais comment les Égyptiens & les autres peuples tombèrent-ils dans la seconde erreur? comment regardèrent - ils les Patriarches antidiluviens comme des Dieux revêtus d'un corps humain?

Je réponds que rien n'est moins étrange. Représentons-nous la situation des ensans de Noé après la catastrophe du déluge. Cette nombreuse société, dont ils avoient fait partie, avoit disparu comme un songe: la terre n'étoit plus qu'un vaste désert. La multiplication de leurs familles leur promettoit, il est vrai, une nouvelle société, plus satisfaisante que celle que Dieu venoit de détruire; mais vain espoir! la discorde s'y glissa bientôt: les passions reprirent leur sureur: Dieu consondit les langues, pour contraindre les hommes à se disperser sur la face de la terre; & les branches subdivisées de cette grande famille surent obligées de se séparer.

Misraim, à la tête de la sienne, parvint en Égypte, après un voyage qui dut être long & pénible; mais l'Égypte d'alors n'étoit point l'Egypte devenue dans la suite un jardin de délices, par le travail opiniâtre de ses habitans. Dans la détresse où ces premiers colons se trouvèrent réduits, avec quelle amertume ne se rappeloient-ils pas le bonheur de l'ancien monde auquel ils touchoient, pour ainsi dire, de la main? Bientôt on s'aperçut que la stature humaine n'étoit plus la même; que les maladies, inconnues autresois, désoloient la nouvelle peuplade; que la source de la vie étant altérée, on ne pouvoit plus se promettre de longs jours. Il y a cent trente ans, disoit Jacob à Pharaon, que je suis voyageur sur la terre; et ce petit nombre d'années, qui n'égalent pas celles de mes pères, a été traversé de beaucoup de maux. Si Jacob étoit touché de cette considération, quelle impression ne devoit-elle pas saire sur les premiers descendans de Noé?

Nous ne connoissons de l'ancien monde que le peu que la Genèse nous en apprend; mais les premiers hommes qui repeuplèrent la terre après le déluge, en savoient des particularités que nous ignorerons toujours: ce devoit être le sujet ordinaire de leurs entretiens. Les pères racontoient à leurs enfans les évènemens les plus remarquables de la vie de leurs ancêtres, leurs communications avec les Anges & avec Dieu même, les traverses qu'ils éprouvèrent de la part des méchans qui se multiplioient à vue d'œil, leurs efforts pour arrêter la progression du mal, & pour retarder l'effet des menaces du Ciel irrité. On se rappeloit les arts qu'ils avoient inventés, les connoissances qu'une longue expérience leur procuroit, les instructions dont on leur étoit redevable. Leur situation comparée à celle de leurs infortunés descendans, sembloit un état délicieux. Sous un ciel toujours serein, dans une contrée fertile & abondante, pourvus de tous les secours nécessaires pour fournir à leurs besoins, jouissant d'une santé inaltérable, au bout de neuf ou dix siècles, ils cessoient de vivre plutôt qu'ils ne mouroient. Est-il surprenant que les familles dispersées depuis le déluge, se soient formé une haute idée des citoyens de l'ancien monde? On ne les prenoit pas encore alors pour des Dieux, parce qu'on étoit trop près de Noé; mais on avoit une profonde vénération pour de tels ancêtres, & les pères la transmirent à leurs enfans.

Dans la suite, les idées se brouillèrent; on perdit de vue le Dieu suprême, & la dévotion populaire se tourna vers les Génies gouverneurs du monde. Des traditions altérées par des fables, prirent la place de la simplicité historique: les monumens & les symboles surent mal entendus: il ne resta que des notions vagues de l'excellence des premiers habitans du monde. Les Égyptiens, par une sausse humilité, se crurent indignes d'en descendre par la voie ordinaire de la génération, & se persuadèrent aisément que ces grands hommes étoient moins des hommes que des Génies divins, descendus du ciel pour régner visiblement sur la terre. Ce préjugé devoit être bien général, puisqu'il a pénétré jusqu'aux Juiss & même jusqu'aux Chrétiens. On sait que quelques Pères de l'Église prennent pour des Anges ces fils de Dieu qui séduits par la beauté des filles des hommes, s'allièrent

avec elles, & donnèrent naissance à des enfans d'une grandeur

démelurée (/).

Mais si les Égyptiens & les antres peuples faisoient de fréquent retours sur le bonheur dont on jouissoit dans l'ancien monde, ils devoient être encore plus occupés de la catastrophe qui le termina. Cet évènement laissa des traces profondes dans l'ame de ceux qui échappèrent au naufrage, & on les trouve confignées dans les usages religieux de toutes les nations. Plusieurs de leurs sêtes les plus solemelles commençoient par les marques sensibles de l'affliction: on pleuroit, on se lamentoit, on faisoit d'amples essusions d'eau; puis, tout d'un coup, on passoit à la joie la plus immodérée; & tes fêtes revenoient à des périodes remarquables, parce qu'on attendoit, à chacune, l'arrivée du grand Juge, qui devoit construire un nouveau monde, des débris de celui que nous habitons. Les peuples ont oublié dans la suite les vrais motifs de ces institutions, auxquels ils ont substitué des fables insipides; mais quand on y regarde de près, on ne peut s'y méprendre. Des usages universels, où le même esprit perce de toutes parts, ne peuvent être fondés que sur de grands évènemens qui intéressent tout le genre humain. Mais si tout rappelle la mémoire du déluge dans les nations les plus éloignées, & même jusque dans l'Amérique, on doit en trouver des traces encore plus sensibles chez les peuples qui par leur position étoient plus à portée d'en conserver le souvenir. Peut-on, par exemple, ne pas voir cet évènement dans la fable & dans les fêtes d'Osiris & d'Iss? Tout nous y rappelle un monde détruit & rétabli; tous les symboles, tous les emblêmes y sont relatifs: l'Arche même, instrument de la conservation de l'espèce humaine, n'y étoit pas oubliée.

Nous trouvons le même fond d'histoire & des symboles approchans, dans la Mythologie & dans les sètes des peuples voisins. La fable d'Adonis & de Vénus, d'Atys & de Cybèle, est visiblement la même que celle d'Osiris & d'Iss. Pour expliquer cette

(s) Les enfans de Dieu voyant que les filles des hommes étoient belles, prirens pour femmes celles qui leur avoient plu... En ce temps-là il y avoit des Géans sur la terre; & depuis que les ensans de Dieu eurent épousé les filles des hommes, elles leur donnèrent des enfans qui surent des hommes puissans & sameux dans le monde, Gen. cap. VI, vers. 2, 4. conformité remarquable, nos Savans ont recours à des colonies Égyptiennes; car il faut absolument que tout vienne des Égyptiens, comme si les autres peuples n'avoient pu sans leur secours, remonter jusqu'au désuge, & conserver les symboles représentatifs primitivement institués. Il est vrai que chaque nation interprétant ces symboles à sa guise, il en est résulté des histoires dont le fond est commun & les circonstances différentes, parce que si les Égyptiens plaçoient Osiris dans l'Égypte, les Phéniciens & les Phrygiens le mettoient sous les noms d'Adonis & d'Athys, dans la Phénicie & dans la Phrygie (1).

Mais laissons les peuples étrangers, & bomons-nous aux Égyptiens. On entrevoit déjà que leur mythologie n'étoit guère qu'une histoire allégorique du premier âge du monde. Mon assertion n'est encore jusqu'ici qu'une simple hypothèse; je vais tâcher de lui donner toute la certitude dont une hypothèse est susceptible. En comparant avec l'histoire du monde antidiluvien les principaux évènemens du règne des Dieux sur la terre, nous trouverons de

(t) M. l'abbé Mignot (dans son second Mémoire sur les Indiens, volume XXXI, page 138 & Suiv.), prouve très-bien que la fable d'Osiris ou d'Adonis étoit reçue dans toutes les nations orientales, depuis l'Égypte & la Phrygie jusqu'aux Indes, & que, par conséquent, le héros de la pièce étoit le même homme sous des noms différens. Chaque peuple plaçoit la scène dans son propre pays; & comme, à l'exception peut-être d'un seul, ils se trompoient certainement, M. l'abbé Mignot conjecture qu'Adonis étoit un roi d'Assyrie, & que de cette contrée, centre de l'Asse, le bruit de l'aventure fe répandit vers l'Orient & vers l'Occident. On dit que ce Prince étant à la chasse, fut blessé dans l'aine par un fanglier; qu'il en fut long-temps malade, & que sa femme, qui l'aimoit tendrement, le pleura comme mort; que cependant il revint à la vie contre toute espérance, & que sa semme, pour signaler sa joie & sa reconnoissance envers les Dieux, institua une sête folennelle, où, par des symboles expressis, on représentoit la blessure, la mort apparente & la guérison de son mari.

Mais, de bonne foi, conçoit-on qu'une aventure qui n'intéreffoit que peu de personnes, ait imprimé des traces profondes dans l'esprit de tous les peuples de l'Asie! Eh! quel intérêt si vif pouvoient prendre tous ces peuples à la blessure & à la guérison d'un petit prince Assyrien ou Phénicien, qu'ils n'avoient ni vu, ni connu! Un évenement si commun & si mince, peut-il être, dans toutes les nations, le sujet de la sête la plus célèbre & la plus mystérieuse! Osiris ou Adonis étoit un personnage précieux à tous les peuples, qui le revendiquoient à l'envi; sa maladie & son rétablissement les intéressoit tous: il leur appartenoit donc à tous, & par conséquent étoit leur père commun.

ces grands traits de ressemblance qui ne sont jamais l'effet du halard.

### Premier trait de ressemblance.

#### Le combat des Dieux & des Titans.

Nous voyons clairement dans la mythologie Égyptienne les combats d'Osiris & de Typhon; mais nous ne pouvons douter que les Egyptiens ne reconnussent une discorde plus ancienne entre les Dieux mêmes, c'est-à-dire entre les Dieux & les Titans.

Cette fable très-développée dans la mythologie grecque n'étoit Herod. lib. 11. pas de leur invention: Hérodote & Diodore de Sicile affurent Diod. lib. 11. que les Grecs la tenoient de Mélampus, fils d'Amythaon, qui l'avoit apportée d'Égypte, ou qui l'avoit lui-même apprise des compagnons de Cadmus (u). En effet, comment les Grecs sauvages se seroient-ils avisés d'eux-mêmes de diviser les Dieux en deux

partis contraires?

**čb.** 111.

On trouve cette même histoire racontée fort en détail dans Voy. Diod. la Théogonie des Atlantes. Jupiter & Dionysus y combattent non-seulement contre Typhon & les Géans, mais aussi contre Saturne & les Dieux de son parti, qui avoient appelé les Géans à leur secours: c'étoit donc une tradition Africaine.

> (u) Ce Mélampus, toujours qualifié de divin ou de devin, travailla avec zèle & succès à faire recevoir le culte & les fêtes d'Osiris ou Dionysus. C'étoit un enthousiaste, plein des traditions égyptiennes & phéniciennes, qu'il débitoit aux Grecs pour leur former un corps de doctrine. Outre la guerre des Dieux & des Titans, il enseigna ce qui concerne l'état des morts dans les enfers, le passage de la barque de Charon, le jugement des ames, la récompense des bons dans les Champsélysées, & la punition des méchans dans le Tartare. On voit par-là que Mélampus étoit fort au fait des traditions égyptiennes. On peut le regarder comme le père de la mythologie grecque. Au milieu de ces occupations

religieuses, il ne négligea pas ses intérêts. Ayant cu le bonheur de guérir les filles de Prætus, frère d'Acrisus & roi de Tirinthe, d'une maladie qui les rendoit furieuses, il en épousa une, en fit donner une autre à son frère Bias, ce qui procura aux deux frères la succession de Prætus. Ce roi de Tyrinthe est le même qui, sous le nom de Jupiter, avoit abusé de Danaë sa nièce, fille d'Acrissus. Il s'opposa long-temps à l'introduction du nouveau culte de Bacchus, désapprouvé par les anciennes colonies égyptiennes. Mélampus lui fit accroire que la maladie de ses filles étoit une punition du mépris qu'il avoit montré pour le nouveau Dieu.

Mais

Mais qu'est-il besoin d'inductions? Les Grecs même disoient que les Dieux esfrayés à la vue de leurs ennemis, s'étoient résugiés en Égypte, sous la forme de certains animaux : c'étoit convenir qu'ils tenoient des Égyptiens l'histoire de cette sameuse discorde.

Le rapport de cette guerre entre les Dieux, à l'histoire des premiers hommes, est visible. Nous lisons dans la Genèse, que des deux fils d'Adam, Caïn & Seth, sortirent deux races perpétuellement ennemies. Les enfans de Seth, quoique le cadet, surent présérés aux enfans de Caïn, & méritèrent par leur picté, le glorieux titre d'enfans de Dieu. Ils éprouvèrent, sans doute, les effets de l'inimitié, que la jalouse ne pouvoit manquer d'inspirer à la race de Caïn, privée du droit de primogéniture. Dans les anciennes fables, Titan étoit frère aîné de Saturne, & par sa naissance avoit plus de droit à l'empire que lui.

Dans la suite, les deux races se rapprochèrent par des mariages; il en sortit des Géans, qui dans la fable sont très-distingués des Titans, quoique comme eux ils eussent été procréés de la terre leur mère commune. Dans la vérité, les Géans étoient de la race de Seth, du côté paternel, & du côté maternel, de la race de Caïn.

Ces hommes monstrueux ayant embrassé le parti des enfans des hommes, ou des Titans, le parti des enfans de Dieu, qui diminuoit de jour en jour, auroit succombé, si Noé ne se sût opposé à leur rage comme un mur d'airain. Dans la fable, les Dieux; saiss de frayeur, prirent la suite: le seul Osiris tint ferme, &, sous la forme d'un lion, mit en pièces l'un des plus redoutables géans.

Les efforts de Noé furent inutiles: l'arrêt contre le genre humain étoit prononcé: toute chair vivante fut engloutie dans les eaux, & Noé lui-même parut enveloppé dans le délastre général. Il fut néanmoins préservé, & repeupla la Terre.

Dans la fable, Osiris, malgré sa valeur, ne put rétablir les affaires de son parti. Il succomba sous les efforts de son frère Typhon, & sut pendant quelque temps réputé mort, jusqu'à ce que ses membres ayant été rassemblés, il revint à la vie, pour régner de nouveau avec sa semme Iss & son sils Horus.

Tome XXXVI.

Je ne pousserai pas plus loin ce parallèle, que je reprendrai dans un moment. Mais cette première esquisse est frappante: ajoutons-y quelques réflexions, pour en faire sentir l'énergie.

Les Egyptiens, malgré la haute idée qu'ils avoient de leus Dieux, leur supposent des ennemis redoutables, qui sont des Dieux eux-mêmes, & qui, par-dessus leurs rivaux, ont encore

la prérogative de la primogéniture.

Si l'on suppose que les Dieux ont bien voulu régner pendant des milliers d'années en Égypte, n'étoit-il pas naturel de penser que leur règne y sut au moins glorieux & paisible. On nous dit, au contraire, qu'il sut toujours traversé. Toujours en guerre avec leurs aînés, ils succombent, & leur empire sinit de la manière la plus sunesse. Il est vrai qu'Osiris, le dernier d'entre eux, recouvre la vie; mais c'est une vie languissante, qui n'est pas même de longue durée.

Or il est évident que les Égyptiens, maîtres de se créer des Dieux à leur fantaisse, ne les auroient jamais formés sur ce modèle, s'ils n'eussent été génés par la certitude connue de l'histoire du premier monde, dont il ne leur étoit pas possible de s'écarter. Ils confondoient donc ces Dieux avec les Patriarches antidiluviens,

puisque les uns & les autres subissent le même sort.

Il est vrai que, dans la mythologie égyptienne, ces personrages ont une importance qu'on ne leur trouve pas tout-à-sait dans la Genèse. Ils dominent dans le ciel, dans l'air & dans la mer, comme sur la terre. Leurs combats sont des combats de Dieux: ils arrachent les montagnes, ils disposent à leur gré de la soudre, & leur chute entraîne la ruine du monde entier. C'est que Moyse les représente comme de purs hommes, tels qu'ils étoient en esset; au lieu que les Égyptiens les croyoient des Génies divins.

Leur erreur, au reste, avoit un sondement réel. On savoit; par l'ancienne tradition, que la discorde avoit régné dans le Ciel aussi-bien que sur la Terre; qu'un grand nombre d'Anges, & même des plus puissans, s'étoient élevés contre Dieu; & qu'après de grands combats dans les plaines célestes, les rébelles avoient été chassés par l'armée des Anges sidèles. Les uns & les autres avoient la même origine, la même noblesse; & le ches des conjurés

マフゼ

étoit peut-être le premier des Anges, & jouissant à ce titre du droit d'aînesse.

Ainsi dans le ciel & sur la terre il y avoit des fils du Très-haut & des Titans, & par - tout entr'eux une guerre implacable. Or les Égyptiens confondoient ces deux états, qui se ressembloient à bien des égards: ils prenoient donc les hommes antidiluviens pour les Génies gouverneurs du monde, qui non contens de se battre d'une manière invisible, pour s'emparer du soleil, de la dune & des astres, se disputoient d'une manière visible & sous la forme d'hommes, l'empire de la terre. Voilà l'origine des Dieux bons & mauvais, quoiqu'également issus du Dieu kuprême. L'atrocité de leurs combats n'a plus de quoi nous surprendre.

### Second trait de ressemblance.

#### Les Géans.

Je reviens aux géans, quoique j'en aie déjà parlé dans l'article précédent. Les Égyptiens, au rapport de Diodore de Sicile, placent Lib. 1, fed. 13 au temps d'Iss ces monstres à plusieurs corps, appelés géans. Les Prêtres les représentent encore dans les sacrifices, sous des figures énormes qu'ils accablent de coups. Ces monstres firent la guerre à Jupiter & à Osiris, & furent tous externinés.

Toutes les nations ont reconnu l'existence des géans dans les premiers siècles du monde: on les a toujours regardés comme une race impie & brutale, également odieuse aux Dieux & aux hommes. Les Cyclopes, anciens peuples de la Sicile, pouvoient être beaucoup plus grands que le commun des hommes; quel portrait les Grecs en faisoient-ils? cependant il n'approchoit pas de celui de Typhée, de Briarée, d'Encelade, &c. (x) parce qu'il

(x) Il est très-naturel de penser que le Typharé des Grecs étoit moulé fur le Typhon des Égyptiens, & je ne sais pourquoi M. Jablonski s'y refuse. 1.º Typhon étoit un géant; les Égyptiens, selon Plutarque, le nommoient Apopis; & Apoph, dans la langue cophte, signifie un géant. 2.º Les

noms de Typhon & de Typhæé sont semblables, ce qui est assez rare à l'égard même des dieux Grecs, qui ont le plus certainement une origine égyptienne. Typhon étoit le chef des géans qui firent la guerre aux Dieux; Typhώ a le même caractère chez les Grecs. Typhon, dans la langue cophte, signisse vent Aaa ii

étoit constant que les géans du second monde étoient très-insérieurs à ceux du premier. Au reste, le fait des géans antidiluviens est indubitable, puisqu'il est consigné dans la Genèse. En ce temps-là, dit Moyse, il y avoit des géans sur la terre; car depuis que les sils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sorit des ensans qui surent des hommes puissans de fameux dans le monde.

S'agit-il ici des géans proprement dits? Je sais que quelques commentateurs le révoquent en doute, sous prétexte que le mot neplulim, qu'on traduit par géans, se prend quelquesois dans l'Ecriture pour des impies, des scélérats; mais ils ne sont pas attention que si nephilim signisse des impies, c'est parce que les géans ont toujours été réputés tels. Il seroit plus que singulier que la première sois que Moyse emploie ce mot, ce sût dans un sens métaphorique, pendant qu'il le prend dans la suite dans le sens littéral. Les douze espions qu'il avoit envoyés pour considérer la vidimus nephilim, filios Anac, de genere nephilim. Eramus in oculis nostris sicut locusta, et su su sens un oculis nostris sicut locusta, et su su su sens un oculis eorum. Je me sers de la traduction de Vatable. Des gens auprès de qui les Israëlites paroissoient comme des sauterelles, étoient assurément des géans proprement dits.

Dans un autre endroit, Moyse parle des Émins sur le même

mauvais, vent brûlant, de Theu, ventus, & de Ph-hou, malus. Voilà pourquoi Typhon étoit le Dieu de la mer, à cause des vents & des orages auxquels cet élément est exposé. Typhæé, enterré sous le mont Ethna, étoit souvent le principe des tempêtes; & les Grecs appeloient Typhons les vents violens qui s'élevoient tant sur la mer que sur la terre. Il y a sans doute des différences entre les deux personnages, & Typhæé ne rend pas Typhon avec l'énergie égyptienne; c'elt que les Grecs adoucirent toujours, soit en bien, soit en mal, les traits des divinités qu'ils adoptoient : ils en faisoient des personnes plus isolées, & qui tenoient moins au système général de l'Univers. Si Typhaé est ennemi de Jupiter, &

non d'Osiris, c'est qu'il étoit connu des Grecs avant qu'ils eussent admis le culte d'Osris ou Bacchus. Dans la mythologie grecque, il fit grand peur à Jupiter; mais il en fut foudroyé: l'imagination des Grecs ne s'apprivoisoit pas avec l'idée d'un grand Dieu tué par un géant. Mais d'ailleurs ils convenoient que cette histoire leur venoit d'Egypte, puisque c'est-là qu'ils placoient le combat de Typhώ contre Jupiter. Au reste Typhon ou Typhoeé n'appartenoit pas plus aux Égyptiens qu'aux autres peuples : c'étoit un géant antidiluvien. Les Syriens lui donnoient pour tombeau une montagne de Cilicie, & les Grecs le mont Ethna, par la même raison physique qui lui assignoit en Égypte le lac Serbonide.

Digitized by Google

373

ton: Emin.... populus magnus & multus & excelfus heut Anacim. Nephilim reputabantur etiam ipsi sicut Anacim; & peu après: Terra Nephilim reputata est ( regio Ammonitarum ) et in ipla olim habitaverunt Nephilim quos Ammonita vocabant Zamzummin: populus magnus & multus & excellus sicut Anacim. Voila la vraie fignification de nephilini bien constatée dans le langage de Moyle: & par conséquent les nephilim antidiluviens étoient de vrais géans. Si depuis le déluge il y avoit des races d'une stature fort au-dessus de la stature ordinaire, est-il surprenant qu'il y en ait eu avant le déluge? Moyle remarque que ces anciens géans étoient fameux parmi tous les peuples; il se conformoit donc à leur égard à l'opinion générale, qui se les figuroit comme des géans proprement dits. L'imagination des poëtes en fit des Typhoeés, des Briarées, des Encelades; mais ces chimères même avoient un fondement historique. Moyle ajoute que ce furent des hommes puissans & fameux dans le monde. N'eurent-ils que la célébrité des brigands? je ne le pense pas. Baruch failant l'énumération des peuples les plus renommés pour leur habileté dans le commerce. dans les sciences & dans les arts, leur refuse la véritable sagesse: il met dans ce nombre les anciens géans, ces hommes célèbres dès. le commencement, ces hommes d'une si haute taille & qui savoient. la guerre. Mais, ajoute-t-il, Dieu ne les a point choisis, & il ne leur a point ouvert la voie de la sagesse; ils se sont perdus parce qu'ils n'ont point eu la sagesse; leur folie a causé leur ruine. Ils. pouvoient d'ailleurs être pourvus des qualités & des talens qui rendent les hommes recommandables. Ils excelloient peut-être dans les connoissances humaines: ils avoient inventé ou perfectionné des arts utiles; &, par leur éloquence & la subtilité de leurs. raisonnemens, ils entraînoient la multitude. Leur caractère propre étoit la suffisance & l'impiété. Déclarés contre ceux qui conservoient l'antique simplicité de la foi & des mœurs, ils se moquoient de Noé, tournoient en ridicule la construction de l'arche, & rassuroient leurs contemporains contre la crainte d'un déluge universel. C'étoient les philosophes de ce temps-là. Les géans superbes, dit l'auteur, de la Sagesse, périrent dans les eaux du déluge, pendant que le Sag. XIV. C. juste Noé, dépositaire de l'espérance du monde, sut sauvé sur un

Denter- 11 a

Baruch. FTF;

Exteriaftiq.

bois fragile. Les anciens géans, dit l'auteur de l'Ecclésastique; n'ont point obtenu grâce; ils out été détruits à cause de la constance qu'ils avoient en leurs propres sorces. Rien, en esset, n'inspire plus une fausse magnanimité, qu'une taille prodigieuse soutenue

d'une complexion robulle.

Les Égyptiens, d'accord sur ce point avec Moyse, plaçoient les géans avant le délastre du monde, c'est-à-dire, selon leur manière de parler, du vivant d'Ossiris, le plus jeune des Dieux. Cette coincidence de date & de caractère semble démontrer que le règne des Dieux sur la terre est l'histoire antidiluvienne, que les Egyptiens racontoient à leur facon. Moyse n'y voyoit que des hommes bons & mauvais, des justes persécutés & triomphans par la faveur du ciel, & des impies persécutans & ensuite exterminés. Au lieu que les Égyptiens voyoient dans cette histoire des Génies puissans, animant à la vérité des corps humains, mais en même temps Dieux de la Nature aussi anciens que le monde. Si Ofiris & Typhon n'eussent été que des hommes, leurs combats se seroient terminés comme tous les combats terrestres, par la mort de l'un ou de l'autre, ou de tous les deux. Mais comment leur chute auroit-elle entraîné celle du monde entier? Un simple homme, quelque grand, quelque robuste qu'on le suppose, pouvoit - il obscurcir le Soleil & la Lune, arracher les montagnes, faire sortir les feux souterrains, soulever la mer & la répandre sur la surface de la terre? Osciis & Typhon n'étoient donc pas de simples hommes, bornés à l'espace que seur corps pouvoit occuper. Le combat visible qu'ils se livroient sur la terre, n'étoit que l'image d'un autre combat invisible, mais plus terrible encore, dont la scène étoit le monde entier, ou du moins le monde sublunaire. Pendant qu'Osiris saisoit tous les efforts pour défendre le Soleil, la Lune & la Terre, & pour y maintenir l'ordre & l'harmonie, Typhon employoit la ruse & la violence pour se rendre maître de la Nature, & la replonger dans le chaos primitif. Telles étoient les idées des Egyptiens, qu'on ne peut expliquer que par des théophanies, & jamais par des apothéoses,

### Troisième trait de ressemblance.

Mort & renaissance d'Osiris.

On voit déjà qu'Osiris, vivant sur la terre, ne peut être que Noé: les grands traits de leur vie, mis en opposition, nous en convaincront de plus en plus. La diversité des noms n'y fait rien, parce que ces noms étant appellatifs, doivent varier selon les langues & les différentes idées des nations. Le même personnage, appelé Noach chez les Hébreux, étoit connu sous le nom de Thammus en Syrie, d'Athys en Phrygie, de Xisutrus en Assyrie, de Foë dans la Chine, de Deucation en Grèce, de Janus en Italie, d'Osiris en Égypte, &cc. C'est par l'identité des temps, des caractères & des évènemens, que l'on doit juger de l'identité des personnes.

1.° Les temps sont les mêmes. Le règne d'Osiris n'a précédé que de très-peu celui de Ménès; car entre Osiris & Ménès il n'y a que le roi Horus, que s'on compte parmi les Dieux, parce qu'il

avoit vu le jour avant le malheur de son père.

Noé, de même, n'a précédé que de très-peu de temps Misraime son petit-fils: entre eux il n'y a que Cham, né avant le déluge. Je ne parle point de Sem & de Japhet, qui sont étrangers aux Égyptiens.

2.° Osiris est dit le dernier des Dieux; car quoiqu'Horus ait régné, ce ne sut que conjointement avec son père & sous ses ordres.

Noé est aussi compté pour le dernier des Patriarches antidiluviens, parce que ses ensans, quoique nés avant le déluge, sont censés appartenir davantage au second monde. D'ailleurs Noé ayant vécutrois cents cinquante ans après cet évènement, ses ensans n'ont pului survivre de beaucoup; & quoique chess de seur famille particulière, ils ne l'étoient qu'en second, & sous l'inspection de seur père, ches souverain de la nouvelle race.

3.° Le caractère propre d'Ossis est la biensaisance envers le genre humain: il sut le protecteur, le sauveur & le réparateur des hommes: il arrêta tant qu'il put seur destruction, en s'opposant aux Titans & aux ensans monstrueux de la Terre. Ces traits

convienment parfaitement à Noé.

4.° Osiris à la fin succomba sous les efforts de Typhon, & toute la terre sut enveloppée dans sa ruine. Comment s'opéra ce désastre? Typhon nous l'indique, il étoit le Dieu de la mer: cet élément tumultueux, à la violence duquel rien ne résiste, étoit le siège de son empire. Les flots, soulevés par Typhon, remplirent l'air, couvrirent la terre, & tout sut enséveli sous les eaux. Ce trait n'a pas besoin d'application.

5.º Oliris fut mis en pièces par Typhon; les membres furent

dispersés, & il fut pleuré comme mort.

On voit ici un peu d'exagération, car Noé conserva la vie & l'intégrité de ses membres; mais d'ailleurs, ensermé dans l'arche, il y étoit dans un état de mort. Si nous eussions été témoins de cet évènement, sans y avoir part, aurions-nous pu croire que Noé survivroit à ce désastre? En voyant l'arche flotter sur la surface des eaux, aurions-nous pensé qu'elle résisteroit toujours à l'effort des vagues, ou qu'elle ne seroit pas brisée contre les rochers? Le contraire arriva contre toute espérance; & l'arche, après avoir été balotée & portée au-dessus de diverses régions, se reposa sur une haute montagne.

6.° Typhon entreprit d'éteindre la postérité d'Osiris: il la poursuivit sans relâche jusque dans un angle de terre, où Latone avoit caché ses enfans. Toute voie d'échapper étant interdite, Latone coupa le promontoire, qui devint une se flottante.

L'arche étoit le promontoire où la famille de Noé étoit renfermée. Typhon, ou la mer, alloit, ce semble, la renverser, ainsi que toutes les autres habitations; mais elle sut aisément détachée de la terre, &, à quesque hauteur que les eaux s'élevassent pour gagner le dessus, elle surnagea toujours, & devint une véritable île flottante.

Il paroît rependant ici un défaut de justesse; car, dans la vérité, les enfans de Noé ne furent point séparés de lui, comme ils le sont d'Osiris dans l'histoire allégorique. Mais la figure, après avoir peint longuement l'état d'Osiris, donne un coup de pinceau à part à sa postérité, l'unique espérance du monde. Ces enfans si précieux sont mis sous la garde non pas d'Isis, qui n'auroit pu les désendre, mais de Latone, c'est-à-dire de la Providence divine; car Latone,

ung

une des huit divinités de la première classe, étoit le Dieu suprême, considéré dans l'attribut de providence & de sagesse.

Mais que ferons-nous d'Iss, qui joue un si grand rôle dans la fable? L'application qu'on en feroit à la femme du véritable Osiris? seroit peu naturelle. Cette femme, renfermée dans l'arche avec fon mari, couroit les mêmes dangers que lui, paroissoit morte comme lui, & ne contribua certainement en rien à lui procurer le retour à la vie. C'est donc par erreur que les Égyptiens, dans la suite des temps, regardèrent Ilis comme la femme personnelle d'Osiris. Les Phéniciens & les Phrygiens donnèrent dans la même méprife à l'égard de leur Vénus-Aslarté & de leur Cybèle. Mais les premiers. descendans de Noé avoient une toute autre intention. Ils vouloient peindre la Nature, & spécialement la Terre, que, par une figure hardie & dans le goût des Orientaux, ils personnifièrent sous la forme d'une femme. Les Égyptiens la nommoiens Iss, ou plutôt-Iska, mère des vivans: Iss étoit donc la mère ou la femme par excellence. En prétant ainsi des sentimens à la Nature, ils ont dûla représenter comme une veuve éplorée, séparée peut-être pour jamais de son cher Osiris, privée de ses enfans, accablée elle-même du poids des eaux qui la couvroient, & craignant de retomberdans le chaos dont elle étoit sortie depuis si peu de temps. Dans cette détresse, elle ne s'abandonne pas elle-même. A force de secousses elle fait écouler les eaux dans leurs anciens réservoirs & reçoit enfin dans ses bras son cher Osiris, que la violence de Typhon avoit léparé d'elle; & tandis que cet époux myllique lui? promet de la repeupler, elle ranime ses forces pour fournir à ses nouveaux enfans des alimens convenables. Ainsi la joie succèdes à la tristesse, & la Terre célèbre son allégresse par la reproduction de ses plantes.

Tel est le plan du drame religieux qu'on représentoit tous les ans en Égypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, & sans doute end'autres pays. Il sut vraisemblablement institué peu après le déluge, dans un temps où toute la race de Noé rassemblée ne pouvoit se méprendre sur le sens des emblêmes. Ce sens s'obscurcit peu à peu, & les samilles séparées, en conservant le fond de la sête, altérèrent les symboles, & en ajoutèrent de nouveaux, qui surent l'origine.

Tome XXXVI.

d'une infinité de fables insensées dont les peuples se repaissoient. Ils s'avisèrent de diviniser le dernier Patriarche antidituvien, en le consondant avec le principe actif du monde planétaire. Il falloit donc aussi faire de sa semme une Déesse, c'est-à-dire supposer que le Génie séminin de la lune & de la terre animoit le corps de la femme, comme le Génie masculin du soleil animoit celui du mari: c'est ainsi que l'épouse mystique de Noé devint son épouse

propre & personnelle.

Quoi qu'il en soit, il est plus clair que le jour, que toute l'histoire d'Osirio retentit au Déluge. Les allégoristes même ne peuvent s'empêcher d'y voir une révolution qui changea le monde entier: ils croient même en trouver de plus anciennes dans le passage de la première classe des Dieux à la seconde, & de la seconde à la troisième; & c'est ainsi qu'ils tâchent d'expliquer littéralement les trente mille années du règne des Dieux en Egypte. Mais les révolutions précédentes sont chimériques, & n'ont été imaginées que par des gens qui ne connoissoient guère la réalité de la dernière. Un peuple occupé des besoins les plus pressans de la vie, avoit-il le temps de se perdre dans des calculs suiles? Dans le vrai, les Égyptiens, non plus que nous, ne connoissoient que deux mondes; l'ancien, qui finit par le déluge, & le nouveau, qui doit durer jusqu'à la venue du grand Juge. Achevoris notre parallèle.

7.º Isis, en rassemblant les membres de son époux, ne put trouver celui où réside le principe de la sécondité. Osiris rendu à la vie, en traîna les restes dans la langueur & la caducité. Il régna néanmoins encore avec gloire, & conservant toujours son caractère, il ne s'occupa qu'à combler de biens l'Égypte & les autres nations. Il leur enseigna les sciences & les arts, leur apprit la culture des grains, des arbres, spécialement celle de la vigne, & la manière de saire le vin (y). Il leur donna aussi des soix

pour les Indiens, pour les Phéniciens & pour les Grecs. Je conclus de-là 1.° que ces peuples avoient confervé, plus fidèlement que les Égyptiens, l'ancienne tradition, puisqu'il est certain que le père commun de la nouvelle

<sup>(</sup>y) Les Égyptiens ne cultivoient pas la vigne, & détestoient le vin, qu'ils disoient être le sang de Typhon. Ainsi Osiris n'étoit pas pour eux le Dieu du vin; mais, sous d'autres noms, il l'étoit pour les autres peuples,

379

falutaires pour le maintien du bon ordre dans la société. A la tête d'une armée d'Égyptiens, il entreprit de conquérir les Indes, ou plutôt de les civiliser; car les armes lui furent inutiles. Par-tout où il se transportoit, on se soumettoit à lui: on le recevoit comme un Dieu, parce qu'il ne paroissoit que pour répandre des bienfaits. Il ne quitta la terre que lorsqu'il eut mis les hommes en état de se passer de lui.

Diod. lib. Iz felt. 1.

Telles furent aussi les occupations de Noé: Chef d'une famille qui se multiplioit tous les jours sous ses yeux, il instruisoit ses enfans dans le culte dont Dieu vouloit être honoré: il leur donna des loix convenables à leur état présent: il leur transinit les arts utiles inventés avant le déluge, l'agriculture sur tout, le plus nécessaire de tous, & trouva, par la triste expérience qu'il en sit lui-même, l'usage qu'on pouvoit faire du fruit de la vigne. Il ne sut point avec une armée d'Égyptiens conquérir les Indes, ni avec une armée d'Indiens conquérir l'Égypte. Revendiqué par ces deux peuples & par tous les autres, il étoit leur père commun, également respecté de tous, comme étant à leur égard le dépositaire de l'autorité de Dieu.

Noé n'eut point d'enfans après le déluge, & cette circonstance put faire imaginer dans la suite, la ridicule aventure d'Osiris. Je crois néanmoins que par ce trait allégorique on vouloit plutôt dépeindre le dépérissement de l'espèce humaine. Les Égyptiens en conclurent que les hommes ne descendoient pas d'Osiris par la voie de la génération; conséquence absurde à tous égards: car en supposant tout ce que l'on voudra sur l'état d'Osiris. Horus son fils, né avant ses disgrâces, n'avoit rien qui le condamnât à une éternelle stérilité. Dans la vérité historique, Cham né avant le déluge, eut plusieurs enfans, entr'autres Misraim ou Ménès, père des Égyptiens.

génération fut l'inventeur du vin. 2.° Que ce Dieu n'appartenoit pas plus aux Égyptiens qu'aux autres peuples: si ceût été un Dieu spécial de l'Égypte, les autres nations ne l'auroient pas honoré sous une qualité que les Égyptiens n'avoient garde de lui attribuer. 3.° Ensin que les Grecs,

qui ne connoissoient guère leur Dionysus ou Bacchus que sous cet attribut, le tenoient plutôt des Phéniciens que des Égyptiens. En effet Cadmus, qui le premier leur en apporta le culte, étoit de Phénicie, quoique d'origine égyptienne, & tous ses compagnons étoient Tyriens.

Вьь іј

Il seroit, je crois, fort difficile de tirer au clair ce que les Égyptiens pensoient sur l'origine du genre humain. Croyoient-ils que pendant le règne des Dieux il n'y eût point d'hommes sur la terre? S'il n'y en avoit point, sur qui les Dieux régnoient-ils? & s'il y en avoit, comment auroient-ils pu échapper au désastre

général, qui fut si funeste aux Dieux mêmes?

Je crois que si les Égyptiens eussent agité cette question, ils se seroient décidés, par cette dernière raison, à ne dater que depuis le déluge l'existence du genre humain. Tous les peuples se sont accordés à croire les plus anciens habitans de la terre aussi différens de l'homme que l'homme l'est de la brute. Quelques Égyptiens prétendoient que ses hommes étoient sortis de la terre à peu près comme des champignons, par la fermentation que la chaleur du soleil avoit excitée dans les plaines limonneuses que le Nil avoit abandonnées.

Mais, dira-t-on, quelle étoit donc cette multitude de citoyens dont la terre étoit couverte avant le déluge? quels étoient les Rois? quels étoient les sujets? Je réponds pour les Egyptiens, que les uns & les autres étoient des Dieux, mais des Dieux de dissérens ordres. Toutes les nations, outre un certain nombre de Dieux principaux, reconnoissoient une infinité de Génies subalternes, plus ou moins intelligens, plus ou moins puissans, qui sans doute habitoient austi la terre sous une forme humaine. Voilà les sujets des Dieux, qui dans la discorde des Chefs, prirent parti, les uns pour Jupiter, & les autres pour Saturne; les uns pour Osiris; & les autres pour Typhon, sans compter les transsuges qui souvent passoient d'un camp à l'autre. Dans les anciennes sables, plusieurs des géans même servirent fort utilement le bon parti.

J'ajouterai qu'Adam & Eve eurent, outre Caïn & Seth; d'autres enfans qui furent la tige de plusieurs familles. Ces races cadettes devoient regarder comme leurs Chess les aînés de la branche de Seth; mais il y a grande apparence que la plupart, par le desir d'une vie plus licentieuse, s'attacherent aux aînés de la branche de Caïn; & voilà ce qui rendoit le parti de cette branche si formidable. Au reste, cette multitude d'habitans étoient, selon les Égyptiens, les sujets sur lesquels les Dieux régnoient ou devoient régner.

Quoi qu'il en soit, les hommes venus, on ne sait d'où, étoient déjà très-multipliés avant la fin du second règne d'Osiris, puisqu'il parcourut toute la terre, à la tête d'une armée; &, selon la vérité historique, Noé avant sa mort se voyoit déjà une postérité très-nombreuse.

Enfin Osiris, Iss, Horus & les Dieux de cette famille se retirèrent dans le ciel, & ainsi finit le règne des Dieux sur la terre. Ils y régnoient donc auparavant sous une forme visible & corporelle; ear s'il ne s'agissoit que d'un règne tel que celui qui convient au Soleil, à la Lune & aux Planètes, cet empire leur appartient depuis la prétendue retraite d'Osiris, comme auparavant.

Lorsqu'on est convaincu que le règne des Dieux sur la terre a beaucoup de rapport à l'histoire antidiluvienne, on est tenté de chercher dans celle-ci la succession des trois classes des divinités égyptiennes, & quels sont les Patriarches qui répondent à Amon, à Pan, à Hercule, à Thoth, & aux autres Dieux antérieurs à Osiris. J'en ai voulu faire l'essai, & je me suis convaincu qu'à l'exception des grands traits de ressemblance que j'ai marqués, il seroit assez inutile de vouloir pousser le parallèle plus loin.

On ne doit pas en être surpris. Les peuples étoient beaucoup plus occupés du Patriarche qui avoit vu les deux mondes, & qui, depuis le déluge, avoit peuplé la terre, que des Patriarches qui l'avoient précédé. L'histoire du second monde étoit, dans le fond, la seule qui pût intéresset le genre humain. Celle du premier, se perdant dans la nuit des siècles, n'a pu se conserver qu'avec des altérations qui la rendent méconnoissable. On lui donna une étendue prodigieuse, dont il fallut remplir les vides par des sables inventées après coup. S'il s'y trouve quelque chose d'historique, il est tellement consondu avec les spéculations physiques, qu'aucune lumière ne peut percer des ténèbres si épaisses.

Je me flatte qu'on sent à présent combien le système des théophanies répand de lumière sur la religion égyptienne. Ses Dieux ont été des hommes, c'est-à-dire ont habité la terre avec un corps humain; mais, en même temps, ces hommes étoient des Dieux aussi anciens que le monde, des Génies gouverneurs de l'Universatif

Voilà deux points constans qui semblent inalliables, & qui le sons

en effet, si l'on ne suppose pas des théophanies.

Les Évhéméristes prétendent que ces anciens personnages n'étoient que des hommes mortels, dont on s'est avisé de faire des Dieux après leur mort. Ce n'est pas ainsi que pensoient les Égyptiens, puisque c'étoit pendant la vie de ces hommes qu'ils plaçoient les évènemens merveilleux, qui supposent un pouvoir surnaturel & divin.

Les Allégoristes ne voient, dans les dieux d'Égypte, que l'action des élémens, les influences des astres, la puissance des Intelligences célestes. Mais les Égyptiens ne pensoient pas ainsi, puisqu'ils croyoient que ces mêmes Dieux avoient régné visiblement sur la terre. Ce n'est qu'en réunissant ce que les deux systèmes ont de vrai, qu'on peut se flatter d'avoir saiss l'esprit de la religion égyptienne; & cet accord ne se trouve que dans l'hypothèse des théophanies.

Dans la religion égyptienne, & dans les autres religions païennes, les Dieux ont un double état, un essentiel & un accidentel.

Dans leur état essentiel, ils sont constructeurs, conservateurs & gouverneurs du monde.

Dans leur état accidentel, ils se revêtent d'un corps visible, &

viennent habiter sur la terre.

Mais l'état accidentel ne détruit point l'effentiel, parce que le même Dieu est en même temps dans le Soleil, dans les astres, dans toute la Nature, où il agit invisiblement, pendant qu'il fait sur la terre des actions humaines. C'est pourquoi les Mythologies confondent ces deux états

Mais si, comme philosophe & critique, je distingue ces deux états & que je les envisage séparément, je raisonnerai, si l'on veut, sur les Dieux d'Égypte, dans leur état essentiel, comme lamblique & Porphyre; &, comme Évhémère, sur leur état accidentel: j'admettrai toutes les allégories & tous les faits historiques bien fondés, parce que les uns & les autres se concilient parsaitement, si s'on substitue les théophanies aux apothéoses.

Les Égyptiens ont-ils admis des Théophanies postérieures à Ménès, leur premier Roi!

LE temps des grandes théophanies est passé; la source des générations divines est tarie dans la personne d'Osiris. Plus de nouveaux Dieux par conséquent; & si les Grecs en ont fabriqué de plus récens par l'apothéose, ils ont encouru par cela même le mépris & l'indignation des Égyptiens.

Mais les anciens Dieux subsissoient toujours, & rien n'empêchoit, ce semble, qu'ils ne revinssent sur la terre, non dans la pompe avec laquelle ils avoient paru autresois, mais en prenant des corps proportionnés à la petitesse des hommes actuels. Les Égyptiens admettoient-ils ces secondes théophanies? c'est ce que nous allons

examiner.

Rappelons-nous que, selon Diodore de Sicile, les Égyptiens eroyoient que les Dieux parcourent de temps à autre tous les lieux du monde, & se manisessent aux hommes, tantôt sous une sigure

humaine, tantôt sous celles de quelques animaux sacrés.

C'étoit, selon Homère, une doctrine constante que les Dieux, qui se revêtent, comme il leur plaît, de toutes sortes de sormes, prennent souvent celle d'un étranger, & parcourent les villes & les contrées, pour être témoins des violences qu'on y commet, & de la justice qu'on y rend. Le génie égyptien perce dans cette maxime. Tous les peuples ont cru que les Dieux se manisestoient quelquesois sous une sorme humaine; il étoit réservé aux Égyptiens de leur saire prendre toutes sortes de sormes, même celle des animaux sacrés.

Il est donc hors de doute que les Égyptiens admettoient au moins les théophanies passagères, pour les temps postérieurs au règne de Ménès. Les connoissoient-ils par seur propre expérience! j'ai déjà dit, dans le Mémoire précédent, ce que j'en pensois, &

j'ajoute ici de nouvelles réflexions.

Si les visites angéliques eussent été réservées aux seuls Hébreux, comment toutes les autres nations ont-elles pu les regarder comme

la chose du monde la plus certaine, & prétendre en avoir été favorisées? Cela seroit encore plus surprenant de la part des Égyptiens, qui méprisoient les étrangers, & qui se piquoient de n'avoir jamais rien appris de personne.

Ce qui nous fait illusion sur ce point, c'est qu'il nous plast de supposer que les descendans de Noé perdirent tout-à-coup la vraie religion, & qu'elle ne se conserva que dans une branche de la race de Sem. Cette opinion est absolument opposée à la nature de l'esprit humain, qui ne change pas aisément de croyance d'un moment à l'autre. Il est bien plus analogue à ce que nous connoissons de l'antiquité, de supposer que les familles dispersées après la consusion des langues, surent sidèles pendant quelque temps à la religion de leur père commun; que cette religion s'altéra peu à peu par le mélange d'un culte superstitieux & par les principes d'une mauvaise philosophie; & qu'elle devint ensin si corrompue qu'il ne su plus permis à ceux qui l'avoient conservée dans son intégrité, de communiquer avec ceux qui en avoient perdu les notions les plus essentielles.

Cela posé, je ne vois pas pourquoi, dans les commencemens, Dieu n'auroit pas visité par ses Anges, ces familles dispersées. Au milieu des maux sans nombre dont elles surent accablées dans leurs nouvelles habitations, elles avoient grand besoin de consolation, de conseil & de support.

Il paroît que la religion étoit encore pure en Égypte au temps d'Abraham, & qu'à quelques superstitions près, elle étoit encore la même du temps de Joseph. Les Égyptiens pouvoient donc encore alors avoir quelques communications avec les Esprits célestes; & ces apparitions, dont la mémoire su conservée par tradition & sur les monumens, sournirent un prétexte pour en inventer une multitude de fausses.

Je passe aux théophanies permanentes, & je demande si les Égyptiens, depuis le règne de Ménès, en admettoient de cette nature. Les Prêtres qu'Hérodote consulta, semblent trancher la question. Ils sui dirent nettement que, depuis Ménès, aucun Dieu n'avoit paru en Égypte; & pour le prouver, ils sui firent voir, comme

comme ils l'avoient déià fait à Hécatée de Milet. la suite des statues des Rois & des Pontifes, tous nés les uns des autres.

Les Prêtres d'Égypte avoient raison; car dans le système Égyptien, contraire en cela au système des Grecs, le nombre des Dieux étoit complet lorsqu'Osiris quitta le séjour de la terre: & depuis ce temps là, il n'avoit paru ni ne s'étoit formé aucun nouveau Dieus c'étoit contre cette opinion des Grecs que l'assertion des Prêtres étoit dirigée.

2.º Si les anciens Dieux sont venus quelquesois sur la terre: ce n'est pas pour y régner visiblement comme autrefois, ni pour opérer ces miracles de puissance qu'on lit dans leur histoire. Cachés sous l'apparence d'un homme ou d'un animal sacré, qu'on avoit peine à distinguer de ceux de leur espèce, ils venoient visiter les hommes & recevoir les hommages de ceux qui pouvoient percer le voile qui les couvroit; au lieu que dans les nouvelles théophanies Grecques, les Dieux faisoient parade de leur pouvoir.

Voilà le véritable sens de l'affertion des Prêtres. Lui en donner un plus étendu, ce seroit les mettre en contradiction avec euxmêmes; car les théophanies animales subsistoient toujours; & quand on en reconnoît de cette espèce, on ne doit pas avoir honte d'avoyer les théophanies humaines. Mais comme c'étoit-là le foible de la religion Égyptienne, les Prêtres plissoient volontiers sur cet article, lorsqu'ils avoient affaire à des étrangers qui n'étoient pas assez au fait pour les pousser de questions & de difficultés. (7)

Mais les anciens Egyptiens n'étoient pas si réservés. Arrivés dans la Grèce, nous les avons vus ( au commencement de ce Mémoire ) prêcher avec zèle les théophanies anciennes & nouvelles, & les réaliser de toutes parts dans le lieu de leur exil; tant on étoit alors persuadé en Égypte, que les Dieux y vivoient familièrement avec les hommes.

Cette opinion régnoit certainement en Éthiopie: on croyoft

(7) Ces étrangers étoient bien simples, de se payer de la preuve qu'on leur alléguoit, & qu'Hérodote rapporte le plus lérieusement du monde. Qui croira jamais qu'on eut rassemblé, dans une salle ou gallerie, les statues |

Tome XXXVI.

de tous les Rois & de tous les pontifes Égyptiens; &, qui plus est, que chacune de ces statues eut été fabriquée. du vivant de ceux qu'elle représentoit ! C'est ainsi qu'on en fait accroire aux voyageurs

 $\mathbf{C} c c$ 

que les Dieux s'y rendoient tous les ans, pour affister aux sacrifices & aux festins que la nation leur offroit. Dans les jours solennels, les Pontises, jouant l'enthoussasme, persuadoient à la multitude, que les Dieux s'emparoient de leur personne, pour venir converser avec leurs sidèles adorateurs. Le bruit s'en répandit au loin, comme on le voit dans les poèmes d'Homère; & les Grecs qui pensoient bassement des Dieux, leur faisoient abandonner le ciel & leurs sonctions les plus importantes, pour aller passer douze jours en Éthiopie (a).

L'histoire d'Égypte avant Sésostris ne nous est pas assez connue pour y trouver beaucoup d'exemples de ces théophanies reconnues par la nation. Le premier qui se présente, est celui du second Thoth ou Thoyth, restaurateur des Lettres, & célèbre interprète des monumens écrits sur des colonnes par l'ancien. Thoth. On sait que les Égyptiens en comptoient trois: il y a grande apparence que le premier étoit un Patriarche antidiluvien; c'étoit la tradition de tout l'Orient. Quel étoit cet instituteur commun de tous les peuples? Les uns le nomment Seth; d'autres, Énoch; d'autres, Nocé-Énoch a prévalu; & de-là les prétendus livres d'Énoch si célèbres avant Jésus-Christ. On prétend que ce Patriarche prévoyant la ruine du monde, avoit gravé ses documens sur des colonnes de-

(a) Dans le 1.er livre de l'Iliade, Thétis dit à son fils qu'elle ne peut parler à Jupiter, parce qu'il étoit allé chez les Éthiopiens, qui l'avoient invité à un festin avec tous les autres Dieux, or qu'ils ne devoient revenir au ciel qu'au bout de douze jours. Dans le VI. livre de l'Odyssée, Neptune voyant approcher Ulvsse de l'île des Phéaciens, s'écrie en colère: Que vois-je! les Dieux ont donc changé de résolution en faveur d'Ulysse, pendant que j'ai été chez les Éthiopiens. Les Dieux ne leur faisoient cet honneur qu'à cause de leur piéte (augusta, A froznas); &, comme les Phéaciens passoient pour les plus pieux de tous les Grecs, ils se croyoient en droit de s'arroger la même prérogative. Alcinous est surpris qu'Ulysse, arrivé dans son île, y soit pris pour un

Dieu: Si c'est, dit-il, quelqu'un des Immortels, qui soit descendu du ciel pour nous visiter, c'est donc pour quelque chese d'extraordinaire; car jusqu'ici les Dieux ne se sont montrés à nous que lorsque nous leur avons inninolé des hécatombes : alors ils nous ont fait l'honneur d'assister à nos sacrifices, & de se mettre à table avec nous. Et quand quelqu'un de nous. est parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de se rendre visibles & de nous accompagner. Car, ajoute-t-il, nous leur ressemblons autant par notre piété & notre justice, que les Cyclopes ressemblent aux Géans par leur injustice & leur impiété (Odyss. l. VII). On voit ici, en passant, que, malgré leur taillegigantesque, Homère ne confondoit point les Cyclopes avec les anciens Géans.

pierres & sur des colonnes de briques, afin que les unes ou les autres fussent préservées à tout évènement, soit contre le seu, soit contre l'eau.

Quoi qu'il en soit, le second Thoth (b) est indubitablement un Égyptien; &, selon l'opinion la mieux fondée, un roi de Thèbes. nommé Syphoas ou Syphys, qui monta sur le trône quatre-vingts ans, ou environ, après le voyage d'Abraham en Égypte (c). Ce Prince, esprit méditatif, jaloux de la célébrité qu'Abraham s'étoit acquise dans tous les pays, & même en Égypte, par son habileté dans les sciences divines, voulut passer comme lui pour un Prophète, & devint, selon l'expression de Manéthon, contemplateur de la Apud Synculs nature des Dieux, resubilins es Ocis, ce qui signifie, ou qu'il avoit vu les Dieux mêmes & conversé avec eux, ou que par seur lecours & leur inspiration, ses méditations profondes l'avoient conduit à déterminer la nature des Dieux. Il mit par écrit ses découvertes religiences, & legar oureneads BiGNor; & Manethon prétendoit avoir lû ce livre, soit que ce fût l'ouvrage même de Syphys ou quelque ancien recueil de ses enseignemens. Selon Eusèbe, la In Chron. doctrine de Syphys étoit fort estimée des Égyptiens; & Marsham Can. Chronolog. conjecture avec beaucoup de raison, que les spéculations de ce ossessa, vojus Prince ( Ocontia ) étoient le fondement de toutes les erreurs & de fineme toutes les superstitions des Égyptiens.

Ce fut lui, sans doute, qui le premier altéra la simplicité de la religion primitive. Il crut voir que le Dieu suprême ne vouloit plus avoir de commerce immédiat avec les hommes; qu'il avoit établi son trône dans le ciel, dans les astres & dans les élémens; & que comme tous ses bienfaits arrivent jusqu'à nous par le canal des causes naturelles & par l'opération des Génies célestes, c'étoit par la même voie que nos prières & nos actions de grâces devoient remonter jusqu'à lui. Ce Roi philosophe inventa peut-être encore

c'est-à-dire de Dieu; ce qui convenoit aussi au roi Syphoas, s'il étoit l'ancien Thot manisesté de nouveau. C'est à peu près l'idée que Platon s'en étoit formé. Ein ng Ocis, Eine ig Seios ar Spaπος, ώς λόρος οι Α΄ ιγύπω Θεύθ πνα γένειθαμ λέρων. (in Phileb.)

Ccc ii

<sup>(</sup>b) Philon de Biblos le nomme Taautos, Piaton Theuth (in Phileb.), en coplite Thuothi ou Thyothi, six, columna.

<sup>(</sup>c) Θηδαίων δε εδασίλευσε Συρώας, ό Equis, vios Equisa (Eratofthènes). L'ancien Thoth étoit fils de Phthas,

ces rapports mystiques, dont les Égyptiens surent si entêtés, entre certains animaux & la nature de Dieu & de ses ministres; & pour représenter la Divinité dans les livres, sur les monumens, dans les temples, il ne trouva rien de plus expressif que la figure de ces animaux.

Les Égyptiens admirèrent la science suille de léur Roi, & se livrèrent au culte de Dieux plus proportionnés à leur grossièreté. Leur Prince leur parut un Prophète: ils crurent aisément qu'il avoit eu des communications intimes avec le Ciel; ils le décorèrent du nom de second Thoth, & se persuadèrent bientôt que l'ancien Thoth(d), qui, selon les idées actuelles, étoit un Dieu proprement dit, avoit bien voulu descendre du ciel, pour venir habiter parmieux sous la sorme d'un Roi, pour leur apporter les instructions dont ils avoient besoin. Ainsi le roi Syphys étoit dans l'esprit des Égyptiens une véritable théophanie.

J'en dis autant du troissème Thoth, qui probablement est antérieur à Sésostris & à Moyse. Ce nouveau Prophète, marchant sur les traces de son prédécesseur, & développant ses principes, acheva de corrompre la religion parmi les Égyptiens. Oserois-je hasarder une conjecture? c'est peut-être au second Thoth que les Dieux de la seconde classe doivent seur existence; & ceux de la troissème,

Je citerois pour un second exemple des nouvelles théophanies Égyptiennes, le patriarche Joseph, si je trouvois mieux appuyé ce que quelques Savans ont hasardé sur l'identité de ce grand homme avec Osiris. Sa haute sagesse, sa pénétration dans l'avenir, sa bienfaisance, étoient bien propres à le faire regarder comme un Génie divin descendu du ciel; & pour peu qu'il eût voulu se prêter à cette idée flatteuse, il auroit été difficile que les Égyptiens pénétrés d'admiration & de reconnoissance, ne se fussent pas empressés d'y

(d) Quelques Savans pensent que Athothès, fils de Ménès, pourroit bien être le premier Thoth. Ils ne peuvent se fonder que sur la ressemblance des noms, qui prouve peu. D'ailleurs, selon la remarque de M. Jablouski, Athothès signisse non pas Thoth, mais

au troisième Thoth.

fils de Thoth. Les Grecs rendirent ce nom par Hermès, E'puñs. Il y a grande apparence qu' Hermes, étoit en égyptien, un des noms de Thoth; car ce mot n'a point une origine grecque, & ressemble beaucoup à Armais, nom connu chez les Égyptiens. concourir. Mais il étoit si notoire que Joseph ne se croyoit qu'un homme ordinaire, uniquement distingué des autres par les grâces que Dieu avoit répandues sur lui, que personne vraisemblablement ne sut tenté de l'élever au-dessus de la condition humaine. Si quelqu'un s'en sut avisé, on l'auroit vu s'écrier, comme les Apôtres le firent dans la suite, Le ne suis pas un Dieu, mais un homme semblable à vous. Quoi qu'il en soit, cette prétendue théophanie n'auroit pas eu une fortune stable; puisque quelque temps après, il vint des Rois qui ne connoissoient pas Joseph, & qui persécutèrent sa nation à toute outrance. Cet évènement arriva lorsque les Égyptiens naturels, sortant de la haute Thébaïde où ils s'étoient résugiés, chassèrent de la basse Égypte la nation des Lasteurs qui depuis long-temps y dominoit.

Mais Sélostris, qui mit fin à cette glorieuse expédition, ne nous offre-t-il pas un exemple de ces Théophanies que nous cherchons? Son histoire a tant de rapport avec celle d'Osiris, que des Savans imbus du système d'Évhémère, ont pensé que le Dieunétoit que l'apothéose du Prince. Ils se trompent assurément; car les Égyptiens, qui n'ont jamais confondu ces deux personnages, placent s'un avant Ménès & l'autre dans l'époque qui lui convient. Mais on ne s'écarteroit pas du vrai, en disant que les Égyptiens crurent qu'Osiris venoit les honorer de sa présence & de sa pro-

tection dans la personne de leur Roi.

En effet, ils pouvoient regarder comme des espèces de Titans, les Rois-pasteurs qui les avoient dépossédés d'une partie de leur héritage. La guerre entre les deux nations sut longue, les avantages variés, & les Pasteurs sirent sentir plus d'une sois aux Égyptiens la pesanteur de seur bras. Sésostris victorieux sut proclamé vainqueur des Titans (e).

(e) Il est à remarquer qu'un des Rois-pasteurs se nommoit Apophis ou Aphoph, qui, dans la langue cophte signifie un géant. Ce Prince & les autres Rois-pasteurs pouvoient sort bien être pris, par les Égyptiens naturels, pour des théophanies de Typhon, pendant qu'ils donnoient les noms d'Osiris & d'Horus à leurs propres

Rois. Je m'imagine que la nation des Pasteurs leur rendoit le change, en décorant ses Princes du nom d'Hercule & d'autres Dieux.

L'origine de cette nation, son entréedans l'Egypte, les conquêtes qu'elle y fit, le temps qu'elle y séjourna & son expulsion sont un des points les plus importans & en même temps les Après avoir affermi sa puissance sur toute l'Égypte, il en sortit à la tête d'une nombreuse armée, ravagea la Palestine, la Syrie, l'Asie, & alla, dit-on, jusqu'aux Indes: nouveau trait de conformité avec le Dieu qu'il se proposoit pour modèle.

Herodos. lib. 11. Diod. lib. 1, Sect. 1.

Son frère, qu'il avoit laissé Gouverneur du royaume, & qui ne s'attendoit pas à son retour, sut le recevoir sur la frontière, avec toutes les démonstrations de la tendresse fraternelle; mais is sit mettre le seu autour de la maison où Sésostris étoit entré, & ce Prince eut été consumé par les flammes, si sa semme, nouvelle ssis, n'avoit eu le courage de s'étendre sur les brassers qui bouchoient la porte, & de faire ainsi de son corps une espèce de pont, sur lequel son mari passa avec ses ensans. On prétend que Danaüs, ches d'une des colonies Égyptiennes dans la Grèce, étoit ce frère dénaturé. Après un tel forsait, il devoit être pressé de sortir d'un pays où il ne pouvoit s'attendre qu'à des supplices.

Tant de traits de ressemblance avec Osiris, & plus encore les lauriers dont Sésostris revenoit couvert, persuadèrent aux Égyptiens que leur Roi étoit au-dessus de l'humanité, & cachoit un Dieu tutélaire sous la forme humaine. Sésostris lui-même se crut quelque chose de divin, & dans l'enivrement de la prospérité, il osa faire son entrée triomphale sur un char traîné par les Rois vaincus.

plus obscurs de l'histoire ancienne. M. Fréret s'est appliqué avec succès à le débrouiller dans plusieurs de ses Mémoires, & dans sa Désense de la chronologie contre M. Newton. M. l'abbé Mignot vient de traiter ce sujet de nouveau avec beaucoup de sagacité, dans le second de ses Mémoires sur les Phéniciens. Ces deux Savans ne s'accordent pas sur la durée de la domination des Pasteurs en Égypte. Le premier s'appuyant sur le texte de Manéthon, rapporté par Josèphe, lui donne cinq cents onze ans; & le second, fondé sur des raisons trèsplausibles, croit que le texte est fautif, & horne cette durée à deux cents cinquante-neuf ans, ce qui l'oblige de l

fixer l'expulsion des Pasteurs long-temps avant le règne de Sélostris. Je n'entre point dans cette discussion, qui m'est étrangère. On pourroit peut - être prendre un milieu qui accorderoit tout, en disant que la nation des Passeurs, après avoir dominé souverainement pendant deux cents cinquante - neuf ans ou environ, fut enfin assujettie par les Égyptiens naturels, & cessa d'avoir un Roi; que cependant elle se maintint dans la basse Égypte, d'où elle ne cessoit de donner des inquiétudes au gouvernement, par ses révoltes fréquentes, jusqu'à ce que Sésostris en eût purgé entièrement le pays. C'est en ce sens que je dis que ce Prince mit fin à cette guerre intelline.

Sil continua de gouverner avec sagesse, c'étoit en Dieu qui répand

les bienfaits, plutôt qu'en père de son peuple.

Hérodote nous apprend qu'on éleva dans le temple du Soleil, Herodot. Etc. Etc. à Thèbes, deux grands obélifques en l'honneur de ce Prince, ou de son vivant ou sous le règne de Phéron son fils. Si l'obélisque qui fut transporté de Thèbes à Rome, par l'ordre de l'empereur Constance, & que Sixte-quint a fait depuis relever, est un des deux dont parle Hérodote, comme il y a beaucoup d'apparence, il n'est pas douteux que l'inscription ne regarde Sésostris. Cette inscription sculptée en caractères biéroglyphiques, sut traduite en grec par l'Egyptien Hermapion, & la traduction nous a été conservée par Ammian-Marcellin. M. le Président de Brosses nous La donnée en françois avec des notes, dans son Traité de la formation T. 1; p. 3 8.8 mécanique des langues.

C'est un discours direct du Soleil au roi Ramestes, qui contient le panégyrique du Prince. Il ne seroit pas surprenant que Ramestès fût Séfostris: les anciens Rois, & spécialement ceux d'Egypte. avoient souvent plusieurs noms qui n'étoient que des épithètes fymboliques.

Rameslès est composé de deux mots; ram, élevé, & est, soleil,

seu: Ramestès est donc seu élevé, étoile brillante.

Séfostris, ou plutôt Seth-ocris, signifie Seth victorieux (f). Les Grecs rendoient Seth par Sothis, qui se prononçoit aussi Sir, Siris, Sirius, d'où vient O-firis: ainsi Sésostris pourroit être interprété Osiris victorieux. On dira encore, si l'on veut, que Ramestès étoit le nom ordinaire de notre roi d'Égypte, & Sésostris son nom de confécration. Je dois toute cette érudition à M. le président de Brosses, & j'en fais ulage avec confiance.

Mais l'identité de Ramestes & de Sésostris est encore mieux prouvée par l'inscription même. Il est dit de Ramestes, que sa force & son audace lui ont soumis toute la terre; qu'il a rempli les temples des Dieux des richesses de la Phénicie; qu'il a fauvé l'Egypte & vaincu les étrangers. Ces traits qui font une allusion

<sup>(</sup>f) On sait que Nitocris, nom de plusieurs Reines dans l'Orient, sighifie déesse victorieuse; on prononçoit Néith-ocris. Néith étoit une des divinités de la première classe en Egypte.

manifeste aux vastes conquêtes d'un roi d'Égypte & à l'expulsion

des Pasteurs, ne peuvent convenir qu'à Sésostris.

Or dans l'inscription, le roi Ramestes est appelé le sils du Soleil, le sils immortel du Soleil, l'immortel Seigneur du monde. Sésostris avoit honte; sans doute, d'avoir pour père le Roi son prédécesseur, comme dans la suite Alexandre le Grand dédaigna d'être sils de Philippe.

Mais à quel Dieu Égyptien répond le Soleil qui parle dans l'inscription? Il se dit fils de Héron, fils de Dieu, le maître du ciel, le maître de la lumière. Est-ce Osiris! est-ce le père d'Osiris!

il seroit difficile de le décider (g).

Cette prétendue manisestation d'Osiris ne pouvoit être du goût de la nation des Pasteurs & des autres mécontens; & c'est peutêtre par cette raison que ceux qui vinrent dans la Grèce, n'y voulurent pas faire connoître cette Divinité. Sésostris vivoit encore; & l'on pouvoit craindre qu'en établissant le culte de l'ancien Dieu, on n'accréditât le nouveau. Cadmus, qui n'arriva dans la Bœotie qu'après la mort de ce Prince, n'avoit pas la même répugnance. Lui & les Tyriens qui l'accompagnoient, annoncèrent ouvertement sous le nom de Dionysus; seur Thammus ou Adonis, le même que l'Osiris d'Égypte.

Les théophanies étant encore fort en vogue sous le règne de Sésostris, il est assez probable que les Égyptiens ont divinisé Moyse à leur saçon, c'est-à-dire en le prenant pour un Typhon manisesté. Le Législateur des Hébreux, établi le Dieu de Pharaon, frappant l'Égypte & son Roi avec un pouvoir irréstible, devoit passer dans cette nation pour un Dieu malsaisant. Il finit par dessécher la Mer rouge, au moyen d'un vent brûlant qui sousse toute la nuit; par saire passer à pied sec les Hébreux entre des murailles d'eaux suspendues, & par engloutir dans les slots l'armée Égyptienne, qui eut l'imprudence de s'engager dans un si sunes consent. Tout se

(g) Ofiris étoit le père d'Horus, ainsi Horus étoit fils du Soleil; cependant Horus est aussi le Soleil dans la mythologie égyptienne, qui ne faisoit aucune difficulté de préposer plusieurs Génies au gouvernement d'un même astre. Parmi les Dieux de la seconde classe, plusieurs, & peut-être tous, étoient chargés du district du Soleil; & par conséquent Osiris lui-même, quoique dieu du Soleil, pouvoit être dit fils du Soleil ou du Soleil-dieu.

réunissoit

réunissoit pour dépeindre Moyse aux yeux des Égyptiens sous les traits de Typhon. Il y a des gens, dit Plutarque, qui racontent que Typhon, après avoir été battu dans un combat, avoit pris la fuite monté sur un âne; & qu'après avoir marché sept jours, il s'étoit arrêté, & avoit engendré deux fils, Hierosolymus & Judaus. Plutarque ajoute que ceux qui contoient cette fable, l'avoient ajustée à l'histoire des Juiss. Malgré son absurdité, elle sait une allusion maniteste à l'idée que les Egyptiens s'étoient formée de Moyse.

Il est encore assez naturel que les Phéniciens, à la vue des exploits inouis & miraculeux de Josué, & des prodiges de valeur & de force de Jephté, de Gédéon, de Samson, aient pris ces héros pour des manisestations d'Hercule & d'autres Dieux. Dans cette supposition, les actions de ces grands hommes, que la renommée porta au loin, auront été mises sur le compte de ces Dieux, & insérées dans leur histoire mythologique. Voilà ce que j'accorderois à M. Huët & à ses partisans. Mais ils auront beau accumuler des passages, & trouver des rapports & des ressemblances, jamais ils ne prouveront que les Dieux des nations ne soient que des héros Hébreux apothéosés, & que ces mêmes Dieux n'aient pas été honorés dans les temps antérieurs.

On trouve encore un autre Roi dont il paroît que l'Égypte a fait une théophanie; c'est Protée, qui vivoit au temps de la guerre de Troie. Ce Prince étoit célèbre par son intelligence singulière; & par la sagacité avec laquelle il devinoit les pensées & les projets des autres, sans que personne pût le pénétrer sui-même. Les Grecs en sirent après sa mort, un Dieu marin; & les Égyptiens, qui rejetoient l'apothéose, le crurent un Dieu manisesté, s'il est vrai, comme Hérodote l'assure, qu'ils sui aient élevé un beau temple dans Memphis. L'historien en parse comme l'ayant vu.

Les ténèbres dont l'histoire d'Égypte est couverte jusqu'au règne de Psammétique, ne permettent guère d'y découvrir d'autres exemples incontestables de théophanies adoptées par la nation. Je croirois assez que la raison & l'expérience guérirent peu à peu les Égyptiens de cette démangeaison. On s'aperçut que les hommes les plus recommandables par de grandes qualités, n'étoient pas toujours exempts de désauts & même de vices; & l'on n'étoit pas d'humeur,

Tome XXXVI.

Traité d'Ifs Td'Osvis.

Lib. I to

Ddd



comme en Grèce, de les leur passer ou de les transformer en vertus, dans un pays où les Roismême, après leur mort, subissoient un jugement rigoureux, avant d'être admis aux honneurs de la sépulture.

D'ailleurs, il est dur à quiconque n'est pas dénué de sentimens; de reconnoître dans son semblable, une supériorité qui passe toute borne. Je conviendrai que tel & tel ont plus de force que moi, plus d'esprit, plus de connoissances, plus de talens; mais m'anéantir devant lui comme devant un Dieu! il faudroit que j'y susse contraint par des preuves de divinité auxquelles je ne pusse me resuler. Des imposseurs pouvoient réussir auprès d'un peuple grossier & sauvage, pour qui tout est neuf & miraculeux; mais une nation civilisée & instruite, telle que l'Égypte, n'étoit pas aisément la dupe de pareils charlatans.

Dans une nation ainsi constituée, la jalousie même devoit exciter des concurrences. Il est rare qu'on se rende justice à soi-même. Il plast au peuple de révérer mon camarade comme un Dieu; mais je me crois au moins aussi brave, aussi grand, aussi vertueux que lui : de-là des intrigues & des factions qui brouillent l'État & peuvent le bouleverser.

Il est vrai que les honneurs de la théophanie n'étoient guère accordés qu'à des Rois, que leur rang semble mettre hors de pair. Mais comme le Roi régnant veut assez ordinairement qu'on le croie le plus grand des Rois, chaque Prince auroit prétendu être traité à l'égal de son prédécesseur, & tous les Rois auroient été des Dieux, ce qui n'étoit pas du goût de la nation Égyptienne. On pouvoit admettre des exceptions pour un Sésostris, pour un Protée, qu'un mérite éminent & reconnu mettoit au-dessus de l'envie; mais les Sésostris & les Protées sont rares.

Les théophanies animales n'ont pas le même inconvénient. Personne n'est tenté d'entrer en concurrence avec des Dieux de cette espèce. On ne craignoit point d'être assujetti à leurs passions & à leurs caprices. Ainsi, tandis que les théophanies humaines tomboient insensiblement en désuétude, les animales s'accréditoient de plus en plus, tant les Égyptiens étoient attachés à la présence

#### DE LITTÉRATURE.

quelconque de leurs Dieux. Il semble qu'ils vouloient se déclormager par ces dernières théaphanies, de la perte des premières, auxquelles îls n'avoient renoncé que par des motifs extrinsèques à la chose même. On ne peut plus dire qu'ils aient cru au-dessous de la Majesté divine, de preudre un corps d'homme & de s'assurjettir aux misères & aux humiliations de l'humanité: c'est bien autre chose de naître, de vivre & de mourir taureau, bouc ou bélier; & les Égyptiens ont poussé jusque-là le fanatisme des sikéophanies.



Ddd ij

## PREMIER MÉMOIRE

SUR.

# LES MŒURS DES SIÈCLES HÉROÏQUES.

Par M. DE ROCHETORT.

1768.

Lû à la féance T 'ANTIQUITÉ Grecque se divise communément en trois. publique de la S. Martin différens âges: le premier comprend les temps fabuleux; le second, les temps héroiques; le troissème, tous les siècles qui les ont suivis, & qu'on peut nommer historiques. Le premier n'a laissé que des traditions confuses, défigurées ensuite par la superftition, la mauvaile foi, l'abus des mots & mille autres causes particulières; le second, dans lequel l'histoire se mêle à la fable & l'emporte sur elle, ne nous est parvenu que par les relations des anciens Poëtes, qui faisoient seuls la fonction d'Historiens; le troisième, qui est l'objet particulier des Historiens proprement dits, offre seul des évenemens suivis, & des époques certaines pour la Chronologie.

> Cette division peut s'appliquer à l'histoire de tous les peuples du monde. En est-il (, j'en excepte le Peuple élu ) qui n'ait eu ses fables dans des temps d'ignorance & de crédulité, son héroisme dans des siècles moins barbares, & sa splendeur ensuite dans des temps de lumière, où souvent on a vu la raison perfectionnée

sans aucun avantage pour la vertu?

L'examen des temps appelés communément les siècles héroiques dans l'histoire de l'antiquité Grecque, est l'objet dont je prétends ici m'occuper. La prévention où l'on est généralement contre lesmœurs décrites par Homère, est si mal fondée, & ce qu'on croit y trouver de barbarie, me semble si fort en contradiction avec ce que j'y ai remarqué de principes de morale & de politesse, que j'ai regardé ce sujet comme pouvant être la matière d'un Mémoire intéressant. Heureux, si ce champ sécond n'est pasdevenu stérile entre mes mains!

Il est à propos de distinguer les temps dont je veux parler:

les siècles héroiques ne doivent pas se confondre avec les temps Les temps barbares. Dans ceux-ci, l'homme faisant un usage entier & illimité distingués de sa liberté, ne suit que ses passions, & commerçant peu avec des tempsses semblables, ne considère que son existence, n'est occupé que barbares. d'elle seule, & ne sentant que la nécessité de vivre & de jouir. attaque avec fureur tout ce qui voudroit lui en ôter les facultés & les moyens. Son courage ressemble à celui du lion qui défend son repaire, sa femelle & ses petits. Mais les temps héroiques supposent la raison déjà exercée & employée à modifier, à étendre, par de nouveaux liens, ce sentiment, ce desir violent de notre conservation. Il ne faut donc point chercher les siècles héroiques dans ces temps obscurs & barbares dont Thucydide nous fait l'affreuse peinture au commencement de son histoire, & que Plutarque décrit ainsi dans la vie de Thélée: « Tous les chemins étoient remplis de brigands & de malfaiteurs. Ce siècle produisoit des hommes qui « n'estimoient que la force du corps, qui s'applaudissoient d'être « injustes & cruels, qui jouissoient avec une fierté barbare du plaisir « de ravager les pays vaincus, croyant que la pudeur, la justice & « l'humanité ne convenoient point à des hommes dont la puissance « n'avoit d'autre frein que leur volonté. » Le règne de Théfée semble avoir amené dans l'Attique cette heureuse révolution qui fit disparoître l'ancienne barbarie, & qui donna une nouvelle existence à la Grèce. Ce règne produitit de grands hommes, que Neslor. cite avec admiration & respect au 1.er livre de l'Iliade, Polyphème, Dryas, Pirithous, qui vainquirent les Centaures, & qui par cette victoire sur des peuples féroces facilitèrent peut-être cette révolution dont je parle. Ainsi je fixerois volontiers le commencement des Époque siècles héroiques de la Grèce au règne de Thésée, qui le premier. des siècles héroiques. fit cesser tant de tyrannies particulières où la force seule donnoit des loix. Il exécuta, dit Plutarque, un vaste & noble dessein: il rassembla dans une seule ville les citoyens de l'Attique, qui dispersés dans une infinité de bourgades & de hameaux, n'avoient pu connoître encore les avantages de la concorde & de la paix; il se démit de la royauté, pour devenir égal au reste des citoyens; il les convoqua tous, & c'est peut-être la première assemblée de nation où tous les citoyens rendus à leur première égalité.

délibérèrent d'un commun accord sur la forme de reuvement qu'ils vouloient adopter (a). Ce fut donc sous le règne de Thésée que les habitans de l'Attique cessèrent d'avoir une existence précaire, & se lièrent ensemble par de nouvelles affections & de nouvelles loix : voilà le moment de l'héroisme. L'enthousiasme d'un senriment nouveau, la jouissance d'un état plus heureux, l'exemple, l'émulation, enfin le développement des qualités sociales, qui jusqu'alors avoient été comme étouffées par l'intérêt personnel, tout concouroit à exalter l'ame, & à la mettre dans cet houreux état d'effervescence qui seul peut produire de grandes choses. Cet héroisme, qui établit de nouvelles mœurs dans la nation, ne conserva pas long-temps sa première vigueur; & quoiqu'on ne puitse pas marquer au juste les époques de ses dégradations, il y a lieu de croire que le siècle d'Homère vit en partie la décadence des mœurs héroiques. Ce Poëte se plaint souvent que son siècle avoit dégénéré. Il naquit dans les temps de ces fréquentes révolutions qui arrivèrent en Grèce après la prise de Troie. Les différens peuples de la Grèce, redevenus inquiets & turbulens, Les Héra- se resousoient les uns les autres: ceux-ci a redemandoient à main armée leurs anciennes possessions; ceux-là b quittoient leur patrie pour en chercher une nouvelle dans ces pays où ils avoient porté si long-temps la guerre. Ainsi cet intervalle de temps dont je vais examiner les mœurs, comprend à peu près l'espace écoulé depuis Thélée julqu'à Homère.

Elides.

De l'age d'or.

Ces siècles héroïques, que s'ai distingués des temps barbares; n'eurent rien de commun avec ces premiers siècles du monde que les Poëtes ont appelé l'âge d'or, & qu'ils ont embellis de toutes les richesses de leur imagination, sans s'embarrasser de contredire la vraisemblance & la vérité. On ne sait où placer dans l'histoire du monde, cet âge fabuleux dont Homère ne parle point, & qui n'a jamais existé que dans les rêveries des Poëtes, tels qu'Hésiode & Ovide, ou même des plus graves historiens qui les ont imités,

(a). On trouve dans l'histoire des | Juiss, sous Josué, un exemple aussi ancien d'une pareille convocation, qui regardoit plus partieulièrement la re- l'avec la politique.

ligion, mais qui servit aussi à déterminer le genre de leur gouvernement, par la liaison intime que la religion avoit comme a fait Tacite dans les annales: Vetustissimi mortalium nulla Annal 1.1114 adhuc malâ libidine, fine probro, scelere,.... agebant.

Les temps héroiques sont bien éloignés de nous représenter ce parfait état d'innocence & de paix. Si l'on y trouve de grandes vertus, on y trouve aussi de grands crimes. Thésée qui par de fages loix fit le bonheur de sa patrie, n'enleva-t-il pas la fille du roi des Molosses? Les passions avoient alors toute leur énergie: mais la Nature qui en donnant à l'homme des passions, les a balancées les unes par les autres, corrigeoit les inclinations injustes & destructives, par des sentimens d'amitié, d'humanité, de zèle du bien public, portés au plus haut degré.

L'amour de la patrie, qui animoit les citoyens, ne se bornoit De l'amour pas au seul gouvernement dont ils étoient sujets, il s'étendoit au de la Patriepays entier de la Grèce: ce sentiment devint l'esprit général de la nation; bien différent alors de cet amour de la patrie qui dans la suite sit de tous les peuples de la Grèce autant de peuples particuliers, divilés d'intérêts & ennemis les uns des autres, excepté dans quelques occasions où le danger présent les réunissoit pour augmenter ensuite leurs jalousies & leurs divisions. L'ancien zèle patriotique ressembloit en quelque sorte à l'esprit d'union de nos anciens Chevaliers; comme eux, tous les héros Grecs avoient même esprit, mêmes loix & même religion. Lorsque les Argonautes se séparèrent après la conquête de la Toison d'or (b), ils cimentèrent par des sermens leur fraternité d'armes, & se jurèrent d'être toujours prêts à se secourir les uns les autres : ce fut en vertu d'une pareille union, confirmée par sermens, que tous les Rois de la Grèce prirent les armes pour arracher Hélène des mains de son ravisseur; ce fut enfin par une suite de cet esprit d'association que s'établit & se maintint le fameux conseil des Amphictyons, lequel présidoit à toutes les entreprises de la nation, & avoit aussi pour objet de protéger le temple de Delphes, parce que les intérêts de la religion & de la politique résidoient alors dans les mêmes mains-& ne pouvoient être léparés.

Si, comme le prétend M. l'abbé Fleury, ce qu'Homère décrit la Religion. des Troyens & des Grecs, a le plus grand rapport avec ce que

(b) Soixante-dix-neuf ans avant la prise de Troie, suivant le P. Pétau.

Maurs des Ifraidius.

l'Écriture nous apprend des Hébreux & des Orientaux, c'est particulièrement dans ce principe fondamental de leur religion. l'influence continuelle de Dieu sur les actions des hommes. En considérant ce principe & de quelle conséquence il étoit pour les mœurs des Grecs, on est porté naturellement à prendre de la religion de ces peuples une opinion assez avantageule & digne, en quelque sorte, de la renommée imposante de ces siècles héroiques. Quand la religion est utile aux mœurs, lorsqu'elle élève l'ame, & qu'elle n'est point souillée d'un amas de superstitions qui rétrécissent le cœur & l'esprit, que peut-on demander de plus à des hommes que les lumières de la foi n'ont pas éclairés? Mais de crainte que la prévention que j'ai montrée en faveur de ces siècles, ne fasse regarder ce que j'avance, comme une vaine déclamation, hâtonsnous de rassembler les observations qui peuvent servir de preuves à mon sentiment.

La première & la plus importante, c'est que le culte des idoles l'Idolâtrie qui régnoit alors sur presque toutes les côtes de l'Asie mineure, n'étoit pas encore introduit chez les Grecs. Ce n'est que d'hier, Lib. 11. pour ainst dire, dit Hérodote, que les Grecs connoissent l'origine, l'immortalité et la forme de leurs Dieux. Comment donc les Grecs auroient-ils eu des statues à l'image des Immortels, puisque l'heureuse ignorance des premiers siècles n'avoit pas encore permis qu'on assignat une forme particulière à ces Dieux? Je joins à cette conjecture le témoignage du plus ancien Poëte de leur nation; je cherche vainement dans ses ouvrages, des traces de cette idolâtrie. & je vois par le silence de ce Poëte-historien, que la Grèce étoit alors exempte de cet abrutissement.

> Si la Grèce, au temps de la guerre de Troie, eût adoré les idoles, elle eût porté sur ses vaisseaux les images de ses Dieux: c'étoit l'usage des anciens peuples, dans leurs voyages & dans leurs guerres. Les Israelites forgèrent le veau d'or, pour avoir, disoient-ils, des Dieux qui marchassent devant eux dans le désert: mais je ne vois dans le camp des Grecs aucunes statues, aucuns symboles des Divinités qu'ils adoroient; c'étoit toujours à des Dieux invisibles qu'ils adressoient leurs prières & leurs sacrifices. Il n'y avoit point de statue sur l'autel de Jupiter que les Grecs avoient dressé

au milieu de leur camp. Les Troyens seuls avoient dans le temple de Minerve, une statue de cette Déesse: ils l'adoroient, ils sui présentoient des offrandes. Mais, comme nous l'avons dit, presque tous les habitans des côtes de l'Asie mineure, adoroient les idoles. Les Poëtes ont débité sur cette fameuse statue, mille fables de leur Invention. Suivant eux, elle étoit tombée du ciel; elle devoit défendre la ville tant qu'elle resteroit dans ses murs. Homère ne lui attribue aucune de ces qualités merveilleuses; on ne voit point dans ce Poëte, ni Diomède, ni Ulvsse, ni Aiax, aller enlever ce fameux Palladium: ce furent les Poètes postérieurs qui donnèrent à chacun (c) de ces héros l'honneur de cette belle entreprise: & c'est ainsi qu'en voulant enchérir sur Homère, ils ont désignré son système théologique: ils ont confondu tous les temps, & mêlant les opinions d'un siècle avec celles d'un autre, ils ont rendu presque inextricable le labyrinte de la Mythologie. Si nous voulons y pénétrer, prenons Homère pour guide: il est le seul qui puisse faire autorité pour ces temps anciens, & les autres Poëtes ne sauroient être lûs avec trop de précaution.

Je me garderai donc bien d'ajouter foi à ce que dit Apollonius de Rhodes, lorsqu'il raconte que les Argonautes entrant dans le bosphore de Thrace, coupèrent un tronc de vignes dont Argus leur fit une statue qui représentoit la Divinité des montagness Daimoros Speins itegr Brétas. En vain citera-t-on les relations suspectes de plusieurs historiens qui n'ont écrit que sur des traditions anciennes, & dans des siècles fort éloignés de ceux dont ils ont parlé. Pausanias fait mention d'une statue, Zoaror, placée dans un temple par Danaüs. Diodore de Sicile rapporte que ce Lib. 2 Prince quittant le Péloponèle pour passer en Asie, s'arrêta dans une île de Thrace, où il bâtit un temple à Minerve & autres grands Dieux dont il emportoit les statues. Si nous écoutons Plutarque, il nous dira que Thélée, après avoir établi des fêtes dans l'île de Chypre en l'honneur d'Ariane, lui avoit consacré deux statues. Quand on admettroit tous ces faits, contredits par le silence d'Homère, qu'en pourroit-on conclure? qu'il y eut quelques statues en Grèce avant les siècles hénoiques; mais de

(c) Seu genus Adrasti, seu furtis apeus Ulysses. Ovid. Fall. 1. v 1, Tome XXXVI.

petit nombre d'exemples rapportés si vaguement, ne sera jamais supposer que le culte des idoles sût généralement admis dans la nation.

Si cette idolâtrie avoit été familière parmi les Grecs, si leurs anciens Rois l'avoient professée, comment Homère auroit-il négligé de nous parler des statues érigées par ces Rois & adorées dans la Grèce, lui qui semble s'être attaché si particulièrement à la description fidèle de tous les rites de la religion? Quand il nous parle de sacrifices offerts aux Dieux, d'autels dressés en leur honneur, il n'est jamais question de slatues; & cette preuve négative dans un auteur aussi exact qu'Homère, me paroît avoir toute la force & l'évidence d'une preuve affirmative. Une réflexion vient encore à l'appui de ce sentiment. Lorsque les anciens Grecs adressoient leurs prières aux hommes dont ils attendoient quelque grâce, ils se prosternoient; mais lorsqu'ils prioient les Dieux, ils étoient debout & levoient les mains au ciel. Au contraire, chez les peuples qui avoient des simulacres de la Divinité, on n'adoroit les Dieux qu'en se prosternant; & comme ils s'étoient sait des statues des Dieux à l'image des hommes, ils croyoient ne pouvoir mieux honorer ces flatues, que par les mêmes signes de vénération dont ils usoient devant les hommes pour lesquels ils avoient un grand respect. Voilà pourquoi le mot mesocurer, si familier chez les peuples idolâtres de la Palestine, s'appliquoit également à l'adoration des hommes & à celle de la Divinité. Cependant, dira-t-on. les Romains qui avoient des statues de tant d'espèces, ne prioient anciennement les Dieux que debout & en levant les mains au ciel. Je répondrai que les Romains furent très-long-temps sans avoir de statues. S. Augustin, dans la Cité de Dieu, assure qu'elles ne furent introduites à Rome que cent soixante-dix ans après sa fondation: ainsi cette manière d'adorer les Dieux, commune à tous les peuples qui n'ont point de simulacres, dut subsisser quelque temps à Rome; mais l'ulage contraire prévalut enfin lorsque le culte des Idoles y fut pratiqué.

Je dois avertir ici que quoique j'aie distingué, par rapport à l'idolatrie, la religion des Grecs de celle des Troyens, je ne laisserai plus guère subsisser cette distinction dans la suite de ce

Mémoire, les ulages de ces deux peuples ayant trop de conformité à certains égards, pour que les exemples que j'aurai quelquefois à citer, ne puissent être pris indifféremment en Grèce comme en Alie.

Je reviens. Non-seulement l'ancienne religion des Grecs n'étoit point souillée de ce culte idolâtre dont nous venons de parler. elle étoit encore bien éloignée d'un grand nombre de superstitions

qui absorbèrent dans la suite sa simplicité primitive.

Adorer l'Etre suprême & ses agens répandus dans la Nature Simplicité entière, les invoquer, leur offrir des sacrifices, croire que ces êtres de la Religion supérieurs daignoient se communiquer aux chess de l'État & aux citoyens distingués par leurs vertus, regarder les phénomènes célestes & les songes comme des avertissemens envoyés par les Dieux, voilà en quoi consistoit principalement l'ancienne religion des Grecs, presque toute fondée sur ce principe dont nous avons déjà parlé, l'influence de Dieu sur les actions des hommes. La superstition est un délire de l'imagination, qui partant d'une idée simple & vraie, va de suppositions en suppositions jusqu'aux extravagances les plus outrées. C'est suivant cette pensée que Cicéron De Divin, lib. Li explique comment on est parvenu à croire que les intestins des animaux & l'appétit des poulets du Capitole, pouvoient être des signes envoyés par les Dieux: mais avant d'en venir à ces extravagances, on eut des idées plus simples & plus raisonnables. Si l'on réfléchit sur ce progrès naturel à l'esprit humain, on verra que je ne veux point faire des Grecs aux siècles héroïques, un peuple extraordinaire & privilégié, mais montrer que les siècles héroiques étoient pour ce peuple, le moment heureux où sortant de l'ignorance & de la barbarie, il suivoit avec ardeur les impressions de la Nature & le premier cri de la raison, même à travers les erreurs où son imagination le plongeoit (d).

C'étoit en obéissant à cette rectitude naturelle, qu'ils étoient

Explations.

des anciens

(d) C'étoit l'opinion d'un des meilleurs esprits de l'Angleterre, lequel disoit que la Nature, abandonnée à elle-même & dans sa simplicité primitive, étoit un meilleur guide pour le jugement, qu'une sagesse sophistique

& un savoir pédantesque. For even rude Nature it self, in its primitive simplicity, a better guide to judgement, than improv'd sophystry, and pedantick sleurning. Voyez Schaftesbury, avis à un autour,

Eee ij

encore bien éloignés d'admettre ces procédés fanatiques, ces expiations si fameuses dans l'histoire des siècles suivans. & qui ont rendu immortels les noms de Codrus & de Curtius. Manéthon rapporte qu'il étoit d'usage dans une ville d'Égypte, de brûler ceux qu'ils appeloient les Typhoniens, & de disperler leurs cendres, pour conjurer les rigueurs & les mauvailes influences de la Canicule. Lorsque les Marseillois étoient attaqués de la peste, ils choisstsoient un de leurs citoyens à qui la pauvreté rendit lu vie moins chère: ils le conduisoient par la ville, en le chargeant d'imprécations. & le lapidoient hors des murs. Ce ne fut pas de cette manière que Calchas proposa aux Grecs d'appaiser la colère des Dieux. & de faire cesser la peste qui dévoroit l'armée. Leur Chef suprême avoit commis une injustice, & ce n'étoit qu'en la réparant qu'il pouvoit arrêter la contagion dont son crime étoit la cause. Il fut donc un temps parmi les Grecs, où leur raison pressentit des rapports plus viais & plus nobles entre les Dieux & les hommes. où l'on n'imagina pas que la cruauté regardée avec horreur parmi les hommes, pût être une vertu devant les Dieux, & où enfinla religion, par un accord naturel, secondoit à la fois la morale & la politique.

Du droit d'asile.

C'étoit par une suite de cet accord, que le droit d'assle protégé long-temps par la religion aux dépens de la saine politique, n'étoit pas admis encore dans les siècles héroïques. En effet, ceux qui étoient coupables de quelque meurtre, n'avoient d'autre ressource que de quitter leur patrie & de fuir dans une terre étrangère. Ainsi ce n'est pas sur les temps héroïques que doivent tomber les plaintes légitimes que les Anciens faisoient de l'abus du droit d'assile. « Hélas! dit Ion dans Euripide, Dieu a mis bien peu de » sagesse dans les loix qu'il a établies parmi les hommes. Les asiles » ne devoient être ouverts qu'aux honnêtes gens persécutés & non » aux criminels: les Dieux auroient dû chasser ceux-ci de leurs autels, & ne pas traiter également le juste & l'impie. » Ces abus, contre lesquels la raison & la politique se soulevoient inutilement, Tacit. Annal. s'accrurent dans la Grèce jusqu'au règne de Tibère: Crebrescebat Gracas per urbes licentia atque impunitas asyla statuendi.

kb. 111.

On ne sauroit fixer au juste le temps de l'établissement des

assiles; mais il est aisé de voir que cet établissement eut le sort de la plupart des institutions humaines, inspirées d'abord par la raison, utiles dans leur naissance, & devenues dangereuses par les abus. Ainsi quand on voudroit le faire remonter jusqu'aux temps héroiques, nous aurions encore à observer que le droit d'assle chez les Grecs, fut le même que chez les Hébreux, & ne fut primitivement accordé qu'aux meurtriers involontaires. Les Rois Thueyd. 1, 11/4 étant les chefs de la religion, & ne laissant aux Prêtres & aux Devins, que le droit d'interpréter les signes des Dieux, sans même. affecter une soumission entière à ces mêmes interprétations; les Rois, dis-je, ne pouvoient pas pour leur intérêt, donner aux temples & aux Prêtres ce crédit illimité que la superstition leur acquit dans la suite. La raison & le droit naturel s'opposoient à ces franchises, qui ne tendoient qu'à multiplier les crimes par l'assurance de l'impunité.

Cette réflexion me porteroit presque à penser que les lustrations si fameuses dans l'antiquité, & dont l'abus pouvoit être aussi dan- l'ustrations, gereux que celui des asiles, n'étoient pas connues dans les temps héroïques; mais cette opinion est trop contradictoire à tout ce que les Poëres & les Historiens ont raconté de cet usage, qu'ils font remonter jusqu'aux temps reculés, pour que je m'attache à la soutenir. Cependant je pourrois encore, pour appuyer ce sentiment. alléguer le silence d'Homère qui doit être de quelque considération: car je ne mets point au rang des lustrations, cette espèce de purification qu'Agamemnon, au 1.er livre de l'Iliade, ordonne à ses. soldats. Cette purification, je l'avoue, tient aux rites de la religion. mais ne paroît avoir aucune ressemblance avec les lustrations dont je veux parler, & qu'on n'employoit ordinairement que pour laver les homicides du lang dont ils étoient souillés. Cette purification qu'Agamemnon ordonne à ses soldats, loin d'être, comme les lustrations, un abus de la religion, en étoit au contraire un des actes les plus fages & les plus respectables. Ces hommes qu'on nous peint si barbares, si avides de carnage, avoient une telle horreur du fang, qu'un simple meurtre, même légitime, les séparoit de la société civile; ils ne pouvoient plus participer aux festins publics. ni aux sacrifices. Thésée sut obligé de se purifier du sang qu'il

avoit répandu dans la glorieuse expédition contre les pirates; Hestor n'osa faire des libations aux Dieux avant d'avoir purifié ses mains souillées du sang des ennemis: & l'on veut que ces mêmes hommes à qui la religion inspiroit une telle aversion pour le sang, qui, malgré la gloire dont ils se couvroient en immolant les ennemis de la patrie, se regardoient comme souillés devant les Dieux & les mortels; on veut, dis-je, que ces mêmes hommes poussassent la barbarie jusqu'à sacrifier leurs semblables sur les autels des Dieux! Quelle foi devons-nous donc ajouter à ce que dit Pausanias, que les Achéens, avant la guerre de Troie, immoloient des victimes humaines à la déesse Triclaria! Quelle étoit cette Déesse dont Homère n'a point parlé? Toutes ces relations qui portent sur des traditions éloignées & confules, n'ont rien de précis, ni qui s'accorde avec le système général de la religion & de la théologie des anciens Grecs. Pour combattre l'autorité de Pausanias par une preuve de fait, nous pourrions citer une ancienne loi qu'on disoit avoir été dictée par Triptolème, & qui prescrivoit de ne présenter aux Dieux que les fruits de la terre, & d'épargner le sang des Popli de Abst. animaux: Ostis xaprois a zanher, (va mi oireday. Avouons-le: l'histoire de ces temps éloignés n'a jamais été suffisamment examinée; les faits & les principes n'ont pas encore été rapprochés & discutés avec cette critique judicieuse qu'on a si bien l'art d'employer aujourd'hui. On s'est contenté de redire tout ce qui a été dit, sans choix, sans ordre, sans examen; les suppositions les plus contradictoires ont été admises, & n'ont choqué personne, parce que personne n'a daigné prendre un grand intérêt à ces temps reculés. Il eut fallu, sans doute, une main plus habile que la mienne, pour éclaireir cette route embarrassée; mais j'indiquerai du moins la voie où l'amour de la vérité m'a conduit,

verf. 541

De même qu'il y avoit chez les Juifs des villes privilégiées, auxquelles le législateur avoit commis le droit d'asile, il y avoit chez les Grecs des lieux particuliers, qui jouissoient du droit des Argo. 1. 18. Justrations. On voit, dans Apollonius, qu'Hercule, coupable du meurtre de ses enfans, passa dans la ville de Macris, qui avoit été le berceau de Bacchus, & y fut lavé de son crime. Pausanias rapporte que, suivant une tradition répandue dans Trézène, les

407

Eaux de la fontaine Hippocrène avoient servi à purisser Oreste. Comment Homère auroit-il passé sous silence cet usage religieux, s'il eut été connu dans les temps héroïques, lui qui cite tant de héros obligés de quitter seur patrie pour des meurtres prémédités ou involontaires? Mais si, d'un côté, le silence d'Homère me semble contredire les historiens & les poëtes qui ont parlé de ces lustrations; de l'autre, considérant que ce pouvoir expiatoire résidoit dans la personne des Rois, ainsi que les autres sonctions principales de la religion, ce point de vue me semble savoriser un peu l'opinion qui fait remonter les lustrations jusqu'aux temps héroïques. En esset, le fils d'Actor sut lavé par Pélée dans les eaux lustrales, & Pélée lui-même sut lavé par Acaste du meurtre de Phocus:

Actoriden Peleus, ipsum quoque Pelea Phoci Cæde per Hæmonias solvit Acassus aquas. Ovid. Faft;

Circé, dit le poète des Argonautes, respectant les soix de Jupiter; le dieu des supplians, donna les secours expiatoires à Jason & à Médée, qui étoient venus les lui demander. Ce pouvoir se conserva long-temps entre les mains des Rois. On voit, dans Hérodote, qu'Adraste, fils de Midas, après avoir tué son frère, se retira chez Crésus, qui le purista de son crime, & l'historien ajoute que cette purification étoit à peu près la même en Lydie comme en Grèce. Le pouvoir d'absoudre les criminels étant ainsi remis entre les mains des Rois, qui étoient les ches de la justice & de la religion, les abus ne pouvoient pas être considérables; & cette opinion, qui tendoit à rendre la puissance des Rois plus sacrée & plus utile, ne pouvoit qu'être avantageuse au bien public (e). Ainsi, sans prononcer si les sustrations étoient connues dans les siècles héroïques; on ne peut s'empêcher de convenir qu'elles remontoient à des temps très-anciens, & que cet usage, lié aux principes du gouvernement,

Lib. 12

(e) Si Ovide eut considéré les sustrations sous ce point de vue, peut-être ne se seroit-il pas écrié, comme il le fait:

Alt! nimiùm faciles qui tristia crimina cædis Fhaninea tolli posse putetis aqua. Fat ib. portoit un caractère d'utilité qui le rendoit digne des siècles dont

nous parlons.

Je ne crains point de découvrir l'objet & le but de mes observations; elles tendent toutes à prouver que, conformément à la nature de l'esprit humain, la religion, dans ses commencemens, sut infiniment moins mêlée de superstitions qu'elle ne le sut dans la suite; que dans ces premiers siècles les hommes avoient des idées simples, justes & grandes, & que leurs mœurs se ressentent de la vigueur de leur ame & de la droiture de leur esprit.

Achevons le tableau que nous avons commencé, & avant d'entrer dans l'examen de ce qui constitue particulièrement les mœurs, continuons d'observer les opinions qu'on vit régner dans les siècles héroïques: ces sortes d'opinions générales sont d'autant plus importantes à remarquer, qu'elles constituent la saçon de penser d'une nation, & semblent donner à tout un siècle un caractère

particulier & distinctif.

Du culte des Héros.

Voy. Herodot.

Le culte des héros de la Grèce, quelque antiquité qu'on veuille lui supposer, n'étoit pas établi dans les temps héroïques (f). Il est vraisemblable que les premiers hommes, qui portèrent d'Egypte en Grèce les premières semences de religion, n'y portèrent pas le culte des héros, que les Égyptiens ne pratiquoient pas encore. Mais, sans nous contenter de vraisemblance, nous pouvons regarder comme une preuve de cette opinion le silence d'Homère, qui, parmi tant de héros, sils de Jupiter, de Neptune, d'Apollon, &c. qu'il a célébrés dans ses ouvrages, ne parle jamais ni de temples, ni d'autels élevés en son honneur. Hercule, Esculape, Castor, Pollux ne sont, dans ses ouvrages, que des hommes illustres, & le mot de héros ne désigne, dans ce poète, qu'un homme distingué par ses qualités personnelles (g). Je serois tenté de croire que le titre

(f) M. Fréret étoit de ce sentiment. Voy. le XXI. volume des Mémoires de sette Académie.

(g) Pausanias n'avoit pas assezréfléchis sur l'origine de ces apothéoses, lorsqu'il les fait remonter aux temps les plus anciens. Il prétend que dans ces siècles, où les hommes étoient en commerce avec les Immortels, Aristée, Britomartis de Crète, Hercule, Amphiaraüs, Castor & Pollux surent mis au nombre des Dieux (in Arcad.) Mais Homère, qui écrivoit dans des temps où cette opinion des apparitions des Dieux, étoit encore dans sa plus grande force, ne regarde tous ces héros, dont il parle, que comme des hommes illustres, & non pas comme des Dieux.

DE LITTERATURE.

de fils de Jupiter, ou d'Apollon, ou de Neptune, donné à tant de héros, occasionna dans la suite des méprises qui devinrent le fondement du culte qu'on leur rendit. Cette pompeuse expression' avoit souvent, chez les Grecs, le même sens qu'elle eut chez les Hébreux. lorsque Moyse seur disoit, vous êtes les fils du Seigneur Demer. ch. 144 votre Dieu: elle marquoit une prédilection particulière de la divinite. Cette expression, prise dans ce sens, est familière aux langues orientales; les disciples des prophètes y sont appelés leurs enfans, Note de Le Clare de même qu'Esculape & Orphée étoient appelés les fils d'Apollon. parce que ce Dieu étoit censé leur avoir enseigné les arts qu'ils professoient. On en vint insensiblement à prendre l'expression à la lettre, & cette méprife obligeante fut continuée en faveur de cente des grands hommes qui ne connoilíoient que leur mère, & quil devoient leur naissance à quelque amour clandestin. Mais, au temps d'Homère, ces expressions équivoques avoient eneore seur fignification originaire; & si cette méprise, dont je viens de parler, donna lieu aux cultes des héros, ce me fut que dans les fiècles ! qui suivirent les siècles héroïques.

En avançant qu'Homère n'a parlé ni de temples, ni d'autels l'élevés en l'honneur de ses héros, je suis obligé de contredire l'interprétation que quelques Savans ont donnée d'un passage de

notre poète, concernant Érechthée:

Ενθαδί μιν ταύροισι και αρνειοϊς ίλαονται.

Niad. lib. 11; To 57.

Feithius, dans ses Antiquités homériques, a cru, d'après ce passage, qu'Erechthée étoit adoré à Athènes, parce qu'il rapporte le pronom mir à Erechthée, comme a fait Barnès, au lieu de le rapporter à Minerve, comme a fait Eustathe. Ce savant commentateur sera, sans doute, un garant suffissant de mon interprétation: mais je ne pourrai guère me flatter d'avoir établismon opinion, avant d'avoir détruit une autre preuve plus sorte, qu'on pourroit citer en saveur des apothéoses.

Lorsqu'Ulysse évoque s'ame des morts, Homère dit que ce possible.

Roi ne vit que l'ombre d'Hercule, & que ce héros étoit dans que l'Olympe, àssis au festin des Dieux, ex jouissant des embrassements de la jeune Hébé. Si l'on prend ce pussage à la lettre, le système Tome XXXVI.

Fif

Digitized by Google

410

de l'apothéose est établi; mais pour en voir l'esprit, il faut nécessair rement faire quelques observations, tirées des anciennes opinions des Grecs.

du v.º livre de

Les champs-élysées ne furent pas d'abord connus chez ces peuples; ce léjour fortuné, tel qu'il a été chanté par les poètes, ne fut qu'une invention postérieure, qui faisoit allusion, comme Voy. son Com. L'a montré le savant Warburton, au bonheur dont jouissoient les Sages initiés aux mystères d'Éleusis. Les Grecs anciens, qui avoient emprunté leurs idées philosophiques des Égyptiens, pensoient, comme eux, que les ames des justes se réunissoient à la divinité. Homère, dans la description des enfers, ne nous varle que des supplices des méchans, & ne nous montre point, comme les autres poètes, à côté de ces lieux de tourmens, ces champs fortunés où la vertu trouvoit après la mort un asile éternel & tranquille (h). Étoit-il donc naturel qu'Homère décrivît les peines des méchans, & ne parlat point de la récompense des justes? aussi ne l'a-t-il point passé sous stilence. La récompense qu'il nous désigne est relative à la haute & belle idée qu'il a puilée chez les Egyptiens; & la faveur que les Dieux ont accordée à Hercule, est le symbole de Voyez Cuper, cette éternelle félicité, dont les justes avoient l'espérance de jouir aptès leur mort. Cependant, suivant Velléius Paterculus, l'apothéose de ce héros faisoit époque dans l'histoire des Grecs: cet historien la place cent vingt ans avant la rentrée des Héraclides dans le Péloponnèle, & quarante ans avant la prise de Troie. Mais comment supposer que cette apothéose eût précédé le siècle d'Homère, & qu'il n'y eût cependant ni temple, ni autels élevés en l'honneur de ce Dieu! J'ajouterai que, suivant le témoignage des Savans,

apol. d'Homère.

(h) Ce seroit induire le secseur en erreur, d'avancer qu'Homeren a point pané des Champs de lyfées; mais ce feroit confondte les temps, que d'attri-buer à Homère des opinions qui n'ont eu lieu que long-temps après lui. Ces Champs-élyffes, dont Homère parle au I v. livre de l'Odyssée, lorsque Protes prédit à Ménélas qu'il ira aux entrémités de la terre de habiter un lieu. où la vie des hommes coule sans peines

& sans soucis, où règne le zéphir & un printemps éternel; cette heureuse contrée, dis-je, étoit située à l'extrémité de l'Espagne, suivant Strahon (lib. 111); les Phéniciens l'avoient découverte, & y avoient établi leur commerce avant le siècle d'Homère. Ce Poëte avoit fait de cette tradition un embellissement poëtique, qui ne tenbit en rien à la religion. Little of the 15

& entre autres de M. l'abbé Mignot, dans son dernier Mémoire sur les Phéniciens, les grands hommes ne furent divinisés que long-temps après leur mort, & que lorsqu'Ulysse vit l'ombre d'Hercule, il n'y avoit pas long-temps que ce héros avoit fini les jours (i). Si l'on peut appliquer au temps comme à l'espace ce mot de Tacite, major ex longinguo reverentia, on peut conjecturer que le siècle qui produisoit les héros, n'étoit pas le siècle qui les divinifoit

L'interprétation que j'ai donnée de la défication d'Hercule, peut s'appliquer à la prétendue apothéose de Ganymède, & à l'enlèvement de ce Prince, dont les poètes postérieurs ont mal-à-propos chargé Jupiter: ce furent les Dieux qui, charmés de la beauté de Ganymède, l'enlevèrent dans les cieux pour servir d'échanson à Jupiter. Cette fable, ainsi décrite par Homère, se prête mieux à l'interprétation des Stoiciens, qui, suivant Cicéron, virent dans Tuscul, lib. 116 cette allégorie l'amour dont l'Etre suprême honoroit les Sages que leurs vertus, leurs nobles inclinations & la pureté de leur ame rendoient dignes du commerce des Immortels; puisque, par une suite du principe religieux de l'influence de Dieu sur les actions des hommes, les Dieux, dans la théologie ancienne, étoient des êtres moraux qui représentoient les différentes affections du cœur humain.

Cette opinion, des justes récompensés par la faveur d'être admis au banquet des Immortels, s'accréditant peu à peu, on parvint à regarder ces héros comme de nouveaux Dieux. Les législateurs leur établirent un culte semblable à celui des Immortels: une ancienne loi de Dracon portoit qu'il falloit honorer, les Dieux & les héros du pays: Oirs muar y H egas expociss. Platon dit que les héros deviennent des Dieux, & qu'il leur faut rendre le même 116, 116 honneur qu'aux Dieux. Le progrès de la superstition est difficile à suivre; il suffit, pour notre objet, d'avoir montré que le culte des héros n'étoit pas établi dans les fiècles héroïques.

Il ne seroit pas moins difficile de déterminer le temps où les

(i) Hercule vivoit du temps de Laomédon, le prédécesseur de Priam; Laomédon ne régna que trente-fix ans & Priam quarante, suivant le P. Péniu : Tlépolème, fils d'Hercule, ésoit au siège de Trois

De Legibi

Des Oracles proprement dits, tels qu'ils ont subsissé dans la Grèce, lorsqu'on ne pouvoit rien faire d'important sans leur attache. Je les distingue des présages & des autres espèces de divinations dont je parlerai ensuite; & je suis porté à croire que cette branche de la superstition païenne, beaucoup moins ancienne que les prélages, n'étoit pas encore fort accréditée dans les siècles héroiques. En effet, si les oracles eussent joui alors de la considération qu'ils eurent dans la suite, comment l'armée des Grecs ne se seroit-elle pas munie de quelque consultation favorable avant son expédition en Asie? comment, durant un si long siège, n'auroit-on pas eu recours à quelque oracle? Différens prélages, interprétés par Calchas, étoient les seuls oracles que les Grecs cussent entendus; & s'il y en avoit eu d'autres, Calchas, Nestor, Ulysse n'auroient pas manqué de les rappeler à la mémoire des Grecs, pour ranimer leur courage dans les situations désespérées où ils se trouvèrent. Les oracles concernant Iphigénie & Philoclète, sont d'une invention postérieure. Enfin, malgré : quelques exemples contraires qu'on pourroit trouver dans l'Odyssée. Le système de religion que je crois voir établi dans l'Iliade, me paroît entièrement contradictoire avec celui de la prépondérance des oracles dans les délibérations de la République. En effet, tant que les Rois & les Chefs du peuple furent les Chefs de la religion. stant qu'ils furent les maîtres d'interpréter les signes des Dieux, tant que ces Dieux eux-mêmes étoient censés se communiquer aux hommes & fur-tout aux Rois, qu'avoient-ils besoin d'oracles?

L'une des plus anciennes opinions chez les Grecs, est celle des théophanies. Ils pensoient que Dieu ou ses envoyés daignoient souvent se manisester aux hommes. Pausanias dit que les hommes renommés par leur justice & leur piété, étoient souvent les hôtes renommés par leur justice & leur piété, étoient souvent les hôtes des Dieux\*; mais comme cette opinion avoit pris naissance dans le temps de leur plus vive sensibilité, tout ce qui dans la Nature en imposoit à leur imagination, sembloit leur annoncer la présence d'un Dieu. Le silence & l'ombre épaisse d'une forêt remplissoient leur ame d'une religieuse terreur, & le moindre bruit qu'ils y entendoient, étoit la voix de quelque Divinité. Cependant, comme il y eut des hommes à qui les Dieux, disoit-on, daignoient se

Digitized by Google

Communiquer par préférence, il y eut aussi des lieux privilégiés où l'on croyoit que la voix d'un Dieu se faisoit particulièrement entendre. Mais les Rois, qui par politique ou par enthousiasme se dissient en commerce avec les Immortels, comme étoit Minos. gu'Homère appelle Διος μεγάλε δαρισής, n'avoient pas besoin d'envoyer dans une ville étrangère, solliciter des Prêtres, consulter des oracles. & contracter ainsi à leur égard une dépendance inutile & dangereuse. Ainsi les oracles pouvoient être déjà connus dans la Grèce. & consultés par quelques particuliers qui y ajoutoient foi, sans avoir encore l'influence politique qu'ils eurent dans la suite sur les différens peuples de ce pays.

Les inspirations, les songes & les présages, étoient les moyens dont les Dieux alors étoient réputés se servir pour annoncer leurs volontés aux hommes. Cette opinion naturelle à des peuples qui se croyoient toujours sous la main des Dieux, servoit à élever l'ame, & à la soutenir dans des entreprises difficiles. Les inspirations n'étoient point un art comme les autres sortes de divinations : c'étoit une faveur des Dieux, qui se communiquoient souvent aux particuliers comme aux Rois. Minerve, sous la figure de Mentès, annonce à Télémaque que son père reviendra bientôt: Je ne suis point instruit, dit-elle, dans l'art des divinations, mais les Dieux ref. 200.

m'ont inspiré ce que je vais vous prédire.

Je ne suis point étonné que des peuples qui se croyoient toujours Des Songer. entourés de la Divinité, qui se flattoient d'être en commerce avec les Dieux, enfin dont l'imagination étoit exaltée par les relations qu'ils croyoient avoir avec le Ciel, trouvassent quelque chose de merveilleux & de divin dans les songes. Cyrus prêt à mourir, dit Xéamph. Cyrop. ·à ses enfans, que dans le sommeil, qui est la plus parfaite image de la mort, l'ame s'élève au-dessus d'elle-même, & que dégagée du pouvoir des sens, elle va jusqu'à prévoir l'avenir. Suivant ce système des Anciens, la plupart des pensées qui leur venoient en songe, leur étoient envoyées par quelque Divinité. C'étoit par une conséquence de ce système, que ceux qui consultoient les oracles, se couchoient au pied de l'autel, & y attendoient qu'un songe favorable leur rapportât la réponse du Dieu qu'ils invoquoient. C'est ainsi

Des Inspirations.

Odell. lib. 12

que les Selliens, qu'Homère appelle Xaugiura, s'endormoient au pied de l'autel de Jupiter, & que, suivant Pindare. Bellerophon desirant de dompter Pégase, s'endormit au pied de l'autel de Minerve, & en recut un mords qui devoit servir à dompter ce cheval terrible.

De la Divination.

La divination, chez les anciens Grecs, formoit donc un système simple, qui dérivoit d'un seul principe. & qui n'avoit rien de commun avec les extravagantes superstitions qu'on vit depuis en ulage chez les Grecs & chez les Romains. Ce n'étoit point, je le répète, par des efforts de lagesse & de réflexion qu'ils étoient parvenus à cette simplicité; c'étoit par l'ordre éternel de la Nature, qui veut que dans la marche de l'esprit humain, les idées simples précèdent les idées composées. Les Devins même des siècles héroïques ne ressembloient en rien aux Devins des siècles suivans. Ils avoient tout l'extérieur de sagesse & de gravité qui convenoit à leur ministère. Leur pouvoir partagé avec celui des Rois, étoit trop équivoque & trop précaire pour leur permettre d'en abuser. Ce n'étoit point en les rendant insensés & furieux que les Dieux paroissoient les inspirer; c'étoit en leur donnant une éloquence pleine de force & de raison. On ne voyoit point en eux ces contorsions, ces grimaces, ces palpitations, ces fureurs prophétiques Lib. VI, v. 47. que Virgile représente dans la Sybille que consulte Enée:

> Ante fores, subitò non vultus, non color unus, Non comptæ mansere comæ, sed pectus anhelum Et rabie fera corda tument.

Tous les Devins des siècles postérieurs s'abandonnoient à ces convultions, ou par fanatilme, ou par fourberie. Ils écumoient, ils poussoient des hurlemens affreux, ils trembloient, ils s'agitoient le corps d'une manière effrayante. Enfin ces actes de phrénélie ont donné lieu de croire que le mot marns venoit de maires que insapire. Mais les Savans qui ont donné cette étymologie, n'ont pas fait réflexion que les anciens Devins, Calchas, Amphiarais Polydamas, n'étoient pas des Énergumènes, & portoient cependant le nom de Marms.

## LITTÉRATURE.

Il y a lieu de penser que plus l'ancienne croyance du commerce des Dieux avec les hommes s'affoiblît, plus les imposteurs qui se méloient de divination, cherchoient à en imposer au peuple par l'extérieur de fureur & de démence qu'ils affectoient. Les choses en vinrent au point que lorsqu'une Prêtresse vouloit prédire l'avenir, il falloit, pour qu'elle fût délivrée de l'esprit prophétique qui s'emparoit d'elle, qu'elle reçût ce qu'on a depuis appelé des secours, qu'on lui déchirât le corps à grands coups de fouet, qu'on lui sît des incisions sur tous les membres, qu'on lui enfoncât dans le côté une épée ou une longue pointe de fer. Je dois avertir que i'emprunte cette description d'un ancien poète Latin; car on croiroit Tib. Elez. que je veux parler de temps beaucoup plus modernes. Il est assez curieux de voir combien les hommes de tous les pays & de tous les siècles se ressembloient par leur extravagance. (k)

Il y avoit, suivant Cicéron, deux sortes de divinations; l'une De Divineti naturelle & l'autre artificielle: la première étoit fondée sur les lib. 1. fonges & sur les inspirations; c'est celle que nous avons vue particulièrement en ulage dans la haute antiquité: la seconde consissoit dans la connoissance des prodiges, des entrailles des animaux & des phénomènes de la Nature; celle-cì, qui servoit de fondement à l'art des Astrologues & des Augures, étoit encore peu répandue dans les siècles héroïques. Les philosophes du Portique ne pouvoient pas croire que Dieu pût se manifester par la dissection des victimes ou par le chant des oiseaux; mais ils admettoient de certaines inspirations divines, telles que le Démon familier de Socrate. La simplicité de la doctrine des premiers hommes, les avoit rendus à cet égard aussi sensés que ces Philosophes: ce n'étoit qu'aux infpirations divines qu'ils paroissoient ajouter une confiance entière: les prélages & les phénomènes célestes n'avoient pas le même

> (k) Hæc ubi Bellonæ motu est agitata, nec acrem Flamman, non amens verbera tortatimet. Ipsa bipenne suos coedit violenta lacertos, Sanguineque effuso spargit inulta Deam. Statque latus prafixa veru, stat saucia peclus Et canit eventus quos Dea magna monet. Tibel

crédit (1); les divinations par les entrailles des animaux n'étoient pas même en usage alors. Tant de victimes immolées dans les poëmes d'Homère, sans qu'il soit question de cet usage superstitieux, sont une preuve suffisante qu'il n'étoit pas alors établi; & je serois tenté de croire qu'Eschyle a fait un anachronisme, en faisant dire à Promethée, dans la tragédie qui porte ce nom, qu'il a instruit les hommes dans plusieurs genres de présages, reóntes de moddes pur mons économies, & qu'il seur a enseigné la forme & la couleur des entrailles qui pouvoient plaire aux Dieux. Mais Promethée étoit un personnage allégorique, qui désignoit simplement l'industrie des hommes; & ce passage d'Eschyle ne peut pas saire d'autorité contre mon opinion.

De l'Astrologie. L'Astrologie qui est encore un des genres de divination que les Anciens aient le plus pratiqué, ne paroît pas avoir été connue des Grecs au temps d'Homère. Soit que l'Astronomie, dont l'Astrologie est un abus, n'eût pas encore sait de grands progrès, soit que leur système de religion les empêchât d'attribuer aux astres des évènemens dont le Destin, c'est-à-dire la volonté de l'Etre suprême, étoit seul auteur; on ne trouve pas un mot dans Homère (m), qui puisse faire présumer que le système de l'influence des astres sur les destins des hommes, tel qu'il étoit depuis long-temps pratiqué en Égypte & dans la Chaldée, sût alors introduit en Grèce. Notre Poète parle quelquesois de certains astres dont les influences malignes versoient sur la terre toute sorte de siéaux & de maladies; mais c'étoient de simples erreurs physiques, qui n'avoient encore qu'un rapport bien éloigné avec l'Astrologie, quoiqu'elles en continssent peut-être le premier germe.

: (1) Nous en voyons me exemple dans la réponse qu'Hector fait à Polydamas, au XII.º livre de l'Iliade:
Turn d' διωνοίσι παναθερύγεσα κελεύεις
Πείθεσαμ τ τη μεπαπείπημ, εδ' αλεγίζω.

(m) Ce passage du XXII. slivre de l'Iliade, in d'aeg projust ajon, nous naquimes tous deux pour un deskin semblable, est présenté, dans la traduction de M. Pope, de manière à induire en

erreur ceux qui ne connoîtroient pas l'original; le traducteur Anglois a rendu ce passage en deux, vers, qui supposent mal à-propos l'établissement de l'astrologie:

For fure one flar its baneful beam display'd On Priam's roof, and Hippoplacia's shade.

La mêma étoile a répandu ses rayons malfaisans sur le palais de Priam & sur les bois de l'Hippoplacie,

• •

Je ne parle point de cette autre sorte de divination que dans des siècles plus modernes, on vit se répandre dans le monde, sous le nom de sorts & de sortilèges: ce genre de fourberie employé par Onomacrite, qui faisoit des conjurations par les sorts de Moschus, & qui surpris dans ses opérations magiques, fut chassé d'Athènes & recueilli ensuite à la cour de Xerxès, n'étoit point pratiqué au temps d'Homère.

J'ai cru qu'il étoit de mon sujet de rassembler ainsi les diverses Des Mœurs. opinions des siècles anciens, pour poser des limites qu'on s'est peu soucié jusqu'à présent de fixer, en distinguant entre ces opinions, celles qui furent établies dans les temps héroïques, & qui sont aisées à reconnoître par le caractère de simplicité qui leur est propre. Allons plus loin maintenant; & si les opinions qui constituent la façon de penser d'un siècle & d'une nation, doivent être regardées comme la base des mœurs, osons croire que nous verrons régner dans leurs mœurs & dans leurs usages, cette même simplicité que nous ayons remarquée dans leurs opinions.

Les mœurs peuvent être considérées sous deux points de vue: le premier regarde les sociétés en général, & les rapports des sociétés entre elles; le second ne considère que les individus & les rapports des individus entre eux. Examinons d'abord quelles étoient les loix qui généralement admises parmi des peuples différens, deur donnoient pendant la guerre la facilité de communiquer sans risque les uns avec les autres, les y invitoient pendant la paix, & formoient entre eux des liens respectables qu'on ne pouvoit rompre sans crime.

Lorsqu'on jette les yeux sur l'histoire de tant de siècles écoulés Du droit avant nous, on est presque tenté de croire, suivant le système des Gensaffligeant de Hobbes, que la guerre est l'état naturel de l'homme. Dans les temps héroiques, presque tous les pays connus n'étoient qu'un vaste théâtre de guerre; cependant les sentimens d'humanité, qui sont imprescriptibles, avoient déjà établi entre les hommes, les loix du droit naturel, & contrebalançoient en quelque sorte les maux que produisoit leur état habituel de guerre & de discorde. L'hospitalité unissoit les hommes des pays les plus éloignés, par des liens aussi sacrés que ceux de la Nature; & ces nœuds se Tome XXXVI.

Division.

De l'Ho pitalité

Ggg

Digitized by Google

conservoient avec la même force jusque chez leurs descendans. Deux amis qui le féparoient après que l'un des deux avoit recu l'autre dans sa maison, le faisoient des présens mutuels, & ces présens servoient à perpétuer dans leur famille, le souvenir & la reconnoissance du bienfait. La fureur des combats ne pouvoit donner atteinte à ces amitiés héréditaires. Glaucus & Diomède ne s'étoient jamais vus; mais en s'expliquant sur leur naissance, ils découvrent que leurs aïeux avoient été jadis unis par les nœuds de l'hospitalité. c'en est assez pour changer en témoignages d'amitié, l'ardeur martiale qui les animoit. Ce droit facré de l'hospitalité se conserva long-temps parmi les Grecs; & il est plus rare dans l'histoire des temps anciens, de voir ces nœuds profanés par des haines & des divisions, que de voir les plus sorts tiens de la Nature sacrifiés à des passions particulières. Il suffisoit d'être étranger & indigent, pour s'acquérir des droits à la bienfaisance & à la pieuse humanité des étrangers. Il n'y eut peut être jamais dans aucun pays, de maxime de morale plus édifiante que celle qui faisoit regarder les étrangers & les pauvres comme des envoyés de Dieu:

Odyll.

Πεος γαρ Διος εισι ξενοί τε πθώγοι τε.

Droits des Gens entre ennemis.

La guerre n'étoit plus parmi les Grecs, dans les temps héroïques, un métier de brigandage & d'incursions, sans autres loix que la Surprise & la violence: la guerre avoit son droit des gens. Quette que pût être la justice de leur cause, les Grecs ite commençaient point leurs hostilités sans les préliminaires qui sublissent ou doivent subsister parmi les nations policées. Ils envoyoient des députés chargés de demander satisfaction de l'offense que la nation avoit Mad. lib. 111. reçue. Ulysse & Ménélas furent envoyés à Troie avant les premières hostilités, pour redemander Hélèné; mais Antimaque, gagné par l'argent de Pâris, empêcha que cette Princesse ne sât rendue à son époux. Polynice, avant le siège de Thèbes, envoya Tydée vers son frère Étéocle, qui régnoit dans cette ville, pour l'engager à lui céder la moitié de ce trône qu'il occupoit à son préjudice.

Les traités que les peuples faisoient entre eux, n'avoient alors d'autres garans que leur parole & les Dieux qu'ils prenoient à témoins. Aussi le parjure étoit-il regardé comme l'action la plus odieuse & la plus criminelle. Quelles imprécations ne faisoient-ils pas contre celui qui violoit son serment! Au milieu des sacrifices Iliad lib. 114 & des libations, ils le dévoyoient à toutes les fureurs des Euménides.

Les hérauts, comme ministres des Dieux & des hommes. assistation à tous les traités, soit publics, soit particuliers, aux autels, aux tribunaux de justice, & jouissoient d'une grande considération, parce que la religion confacroit tout ce qui tenoit à la patrie, & qui constituoit le bien public.

La plus énorme prévarication contre le droit des gens, eût été d'empoilonner les armes offensives. Cette pratique étoit fort connue Hes Barbares; mais les Grecs, suivant Potter dans son Archaologie Grecque, en firent peu d'usage: on n'en trouve pas un seul exemple dans l'Iliade, parmi tant de combats différens; & je crois qu'en examinant avec un esprit d'équité, un passage de l'Odyssée assez connu, on conviendra que loin de détruire ce que j'avance en faveur des Gree, l'exemple qu'on y trouve, peut servir à prouver que si cette pratique inhumaine s'étoit introduite chez ces peuples, elle y étoit en horreur. Minerve, sous la figure de Mentès, dit à Télémague qu'Ulysse reviendra bientôt dans sa patrie, & qu'il a paru chez les Taphiens, en sortant de l'Epire, où il avoit été demander du poison à Ilus, pour en frotter ses flèches. Ilus lui en a refusé, dit Minerve, parce qu'il respecte les Dieux\*; mais \* E'mi ja Suis mon père qui l'aime tendrement, lui en a donné. Les anti-allégoristes "epusites dies ne me pardonneroient pas de dire, quoiqu'avec vraisemblance, que la dernière partie du discours de Minerve est allégorique. & que la condescendance de son père envers Ulysse, désignoit, en style obscur, la mort prochaine des prétendans destinés à périr par les trats de ce Roi. Mais qu'importe cette allégorie? Homère n'explique-t-il pas assez clairement la façon de penser de toute la -nation, en dilant qu'Ilus, retenu par le respect qu'il portoit aux Dieux, refula constamment à Ulysse le poison qu'il lui demandoit? La religion étoit donc censée défendre cette pratique inhumaine; - car ce respect pour les Dieux, attribué à Ilus, ne sauroit être regardé comme un sentiment d'humanité particulier à ce Roi. Ce

Ggg ij

respect suppose une loi, une désense, des peines réconnues. & enfin tout ce qui convient à la publicité d'une maxime de religion.

Malgré ce que j'ai dit de cet état de guerre qui sembloit commun à presque toutes les nations connues, les sociétés particulières commençoient cependant à sentir & à goûter les avantages de la paix: la guerre n'étoit plus leur unique occupation; tous les citoyens n'étoient plus, comme dans les premiers temps, voués uniquement à la profession des armes; on tiroit au sort dans une famille nombreuse, pour savoir lequel des enfans iroit à la guerre. Mercure en abordant Priam qui alloit au camp d'Achille, lui dit qu'il est Iliad. I. XXIV. fils de Polyctor, qu'il a suivi Achille, après avoir tiré au sort avec ses frères, pour savoir qui d'entre eux iroit au siége de Troie.

Ouelque glorieux que fût l'état militaire, il ne donnoit pas une distinction particulière au citoyen; & les plus grands guerriers, tels qu'Achille, ne rougissoient pas d'avouer qu'une vie tranquille au sein de sa famille, étoit présérable au tumulte des armes. Les Anciens n'ont point cru faire tort à la mémoire des deux plus grands Rois de la Grèce, en publiant qu'Ulysse avoit contressit l'insensé, & qu'Achille s'étoit déguilé en fille à la cour de Lycomède, pour éviter d'aller à la guerre de Troie. Ces fictions dont Homère ne parle pas, & auxquelles les récits sont même opposés en partie. puisqu'il dit que ce sut Pélée qui envoya son fils faire ses premières armes sous Agamemnon, peuvent être du moins regardées comme des monumens de l'opinion des anciens Grecs sur les dégoûts attachés à la profession des armes, & sont voir qu'on commençoit dans les temps héroïques, à pressentir des biens présérables au plaisir

Ibid. 1. XXIII. cruel du ravage & de la destruction. Echépole, suivant Homère. pour se dispenser d'aller à la guerre de Troie, & jouir en paix des grandes richesses qu'il possédoit à Sicyone, fit présent à Agamemnon d'un cheval superbe. Un citoyen qui dans Athènes ou dans Sparte eût tenu la même conduite, eût été déshonoré; mais les Grecs alors qui commençoient à jouir de quelques propriétés; & à diftinguer leurs intérêts de ceux de leurs Souverains, ne croyoient pas devoir attacher une distinction particulière à une profession qui destinée à servir l'ambition ou les quérelles des Rois, exposoit. la vie d'une multitude de citoyens, pour des intérêts qui les

Rouchoient fort peu. Il n'en étoit pas de même quand on combattoit pour défendre sa patrie; c'étoit alors le plus saint de tous les devoirs: l'ambition de combattre & de mourir pour elle, alloit jusqu'au fanatisme. Plus ce sentiment étoit vif, plus il sembloit le concilier naturellement avec celui dont nous venons de parler. l'indifférence des peuples pour les intérêts des Rois, & qui a servi de fondement à un ulage qu'on a vu sublister long-temps chez les Grecs & chez presque tous les anciens peuples.

Dès que les peuples cessèrent d'être errans & vagabonds, & Des combats de s'attaquer les uns les autres, moins pour posséder que pour particuliers. ravager; dès qu'ils cessèrent de vivre de rapines, dès qu'ils connurent enfin l'amour de la propriété, &, par une suite naturelle. l'amour de la paix, les Rois qui avoient des différends entre eux. & dont les intérêts n'étoient pas encore liés à ceux de leurs peuples. crovoient qu'il étoit de leur devoir de ne pas exposer leurs sujets pour des intérêts presque étrangers au bonheur de la nation. & de terminer leurs différends l'épée à la main. Cet usage avoit admis un droit des gens qui faisoit passer les peuples du Roi vaincu sous la domination du vainqueur. C'est ainsi qu'Hyllus. fils d'Hercule, rentra dans le Péloponnèle, après la mort d'Échémus, qui osa combattre contre lui; & c'est ainsi que Ménélas, après avoir vaincu Pâris dans un combat particulier, eût terminé la guerre qui avoit armé la Grèce contre l'Asse, & eût remmené Hélène, si les Troyens n'avoient pas éludé l'exécution du traité qu'ils avoient fait avec les Grecs.

Mais ces défis particuliers, qui ressembloient, pour les traits de valeur, aux combats à outrance de nos Chevaliers, y ressembloient encore mieux par les traits de générolité auxquels ils donnoient lieu. Qui ne croiroit lire un trait d'histoire de notre Chevalerie. en lisant dans Homère le combat d'Ajax & d'Hector? ces deux fiers rivaux, après avoir combattu d'une manière digne de leur réputation, sont séparés par deux hérauts, qui firent dans cette occasion l'office de nos juges de combat; mais en se séparant ils voulurent se laisser, l'un à l'autre, une preuve de leur estime réciproque; Hector donne son épée à Ajax, qui lui fait présent de son baudrier. Les hérauts accourant pour séparer ces deux braves

combattans, leur représentèrent qu'il falloit céder à la nuit; qu'il s'avançoit. Ce principe, de ne pas combattre pendant la nuit, est encore en usage chez pluseurs peuples, & étoit observé par les Pos. Antonio anciens habitans du Mexique; c'étoit une des maximes fondamentales du droit des gens, maxime qui, suivant le scholiaste de Thucyd, lib. 1. Thucydide, étoit scrupuleusement observée, même par les pirates.

Solis.

Tous les principes qui constituent le droit des gens, chez les Anciens, étoient, comme on a pu le remarquer, appuyés & fortifiés par la religion. C'étoit elle qui augmentoit le respect que les Anciens avoient pour les morts, qui failoit regarder les devoirs funèbres comme l'acte le plus saint & le plus indispensable, & qui. dans la guerre, engageoit les deux partis à suspendre les armes pour ne s'occuper que du soin de brûler leurs morts: les Grecs avoient si bien à quel point ce droit des gens étoit respecté, qu'après avoir été déjà trahis par les Troyens, ils ne firent point de difficulté de se joindre à eux, sans réserve & sans précaution, pour s'occuper. chacun de leur côté, du soin d'inhumer leurs concitoyens.

De la Piraterie.

Mais si l'on demande quel droit des gens pouvoit exister parmi des peuples chez qui le métier de pirates étoit une profession considérée, c'est qu'on a confondu les temps, c'est que dans quelques passages d'Homère, qui pouvoient soussirir deux interprétations, on a choisi celle qui étoit la plus contradictoire aux principes d'honneur & d'équité qu'il avoit clairement exposés ailleurs (n). Si l'on veut que l'art des parjures fut autrefois en honneur, pourquoi Homère nous montre-t-il, dans les Enfers, les Euménides occupées à punir les parjures? Si le vol & les rapines étoient regardés comme une profession estimée, pourquoi voyons-nous, dans l'Odyssée, Silyphe, ce fameux brigand, condamné dans le Tartare

(n) C'est ce qu'a fait Feithius, dans ses Antiquités homériques; il prétend que l'art des parjures & des. rapines étoit autrefois en honneur, trompé par une fausse interprétation de l'éloge qu'Homère donne à Autolycus. au XIX.° livre de l'Odyssée:

Φς ανθρώπες ενώκας συκκυπλοσύνη θύρκω τε. Il a cru qu'Homère louoit Autolycus

sur son habileté dans l'art des fourberies & des parjures, comme si la signification naturalle du mot prof, & celle qui peut convenir ici au mot xxxxlorire, ne désigne pas mieux, suivant les plus favans interprètes, l'art des ftratagemes dans la guerre & la fidélité à remplir ses fermens. Il oublioit un vers d'Héstode qui dit, en parlant des Furies: 

1 des peines cruelles & toujours renaissantes? Je ne vois rien même qui nous autorile à penfer que les Grecs, des siècles héroiques, fussent dans le système des Germains & des anciens Spartiates, chez qui le vol n'étoit pas regardé comme un crime. mais comme un exercice qui ontretenoit l'adresse des jeunes gens. Je sai que dans les temps dont parle Thucydide, au commencement de son histoire, la piraterie étoit honorable, & de brigand le plus adroit étoit le plus considéré : je conviens encore que cette coutume eut de la peine à s'abolir, même après que Minos eut donné la chaffe aux pirates qui infestoient la mer Égée. 186 qu'on en vit encore des traces dans les temps héroiques. Mais combien de coutumes barbares ne substitient-elles pas, malgré les plus sages règlemens, au milieu des peuples les mieux policés? La expettion n'est pas de savoir s'il y avoit des brigands & des pirates sen Grèce un siècle d'Homère, mais s'ils jouissaient alors de quelque considération. Lorsqu'on voit la Grèce couverte de villes hien bâties, le commerce établi, les étrangers accueillis avec confiance. des différens gouvernemens unis par les mêmes doix, comment Supposer que dans un tel pays la piraterie soit en honneur! Nétoit-ce ans plutôt pour la représenter comme un orime qui méritoit la punition des Dieux, qu'Homère dit que les rompagnons d'Ulvise furent punis pour avoir égorgé les troupeaux du Soleit, et, comme on peut le supposer, le poète ne vouloit désigner par cette expression que des troupeaux errans sur le rivage, sans guide & sans maître: car c'étoit la coutume d'abandonner ainfa les troupeaux que l'on confacroit à quelque divinité (o).

Il est important de ne pas oublier ici un exemple dont on s'est souvent autorisé, pour prouver que la piraterie étoit en honneur aux temps héroiques: lorsque Télémaque, allant de contrées en contrées pour chercher son père, arrive chez Nestor, ce sage vieillard s'acquitte d'abord, envers le sils d'Ulysse & ses compagnous.

troupeaux sacrés paissoient, pendant le jour, sur les bords du fleuve qui coule du mont Luctuon dans la men, &, pendant la nuir, les plus distingués des citoyens étoient chargés de les garder. Hérodote, the ext.

<sup>(0)</sup> Suétone dit que César, après le passage du Rubicon, abandonna sur le rivage du sieuve, les chevaux qu'il avoit consacrés à Mars (Vie de Cés. ch. 81). Il y avoit à Apollonie des troupeaux consacrés au Soleil; ces

424

des devoirs de l'hospitalité; il les interroge ensuite: Étrangers, leur dit-il, qui étes-vous! de quel port étes-vous sortis! voyagez-vous pour quelque affaire, ou à l'aventure comme des pirates, qui exposent sans cesse leur vie pour troubler celle des autres. Si le métier de pirates eût été en honneur, si la gloire eût suivi les dangers attachés à cette profession, Nestor en eût-il fait un tableau si désavantageux par ce vers:

Ψυχας παρθέμθροι κακών άλλοδα ποίσι φέροντες.

Thucydide cependant semble croire que la piraterie a subsissé du temps d'Homère, & que la distinction qu'on accordoit à ceux qui la profession, étoit relative à la manière dont ils s'exerçoient: ois xóoplos nellois trêto spar. Le scholiaste fait entendre qu'il y avoit un droit des gens établi chez ces pirates: ils ne prenoient point le bœuf qui labouroit; ils ne faisoient point leur incursion pendant la nuit; ils ne tuoient point. Homère n'admet point cette sorte de justification pour la conduite des pirates, & rien ne prouve mieux combien ce poëte étoit éloigné de penser que la vie qu'ils menoient pouvoit être approuvée ou justifiée, que ce qu'il dit au 1v.º livre de l'Odyssée: « Les scélérats qui vivent de brigandage; contens d'avoir rempli leurs vaisseaux du butin fait sur le rivage, n'osent pas y demeurer, & craignent la vengeance des Dieux.»

Καὶ μὲν τοῖς ὅπιδος χραπερον δεὸς ἐν φρεσὶ πίπθει.

L'avidité des guerriers, dans les combats, ne sauroit être alléguée pour prouver combien l'esprit de rapine dominoit encore dans les temps héroiques: non que les soldats ne sussent aussi avides du butin qu'ils l'ont été dans tous les temps; mais tous ces héros, qu'Homère nous représente si ardens à dépouiller leurs ennemis vaincus, pouvoient sans déshonneur se livrer à cette avidité, parce que ces dépouilles étoient des monumens honorables de seur victoire; monumens dont leur gloire & seur piété tiroient avantage, en les consacrant à leurs Dieux protecteurs. Ulysse consacre à Minerve les dépouilles de Dolon; Hector promet de porter & d'appendre dans le temple d'Apollon les armes du guerrier qui osera le combattre.

Nul

Nul usage, nulle coutume établie dans ces siècles sans l'empreinte d'une religion, qui, comme un esprit vivisiant, étoit répandue dans toutes les parties du corps politique. Pour conserver même une épèce d'identité de religion, la Grèce se rassembloit de toutes parts à ces sêtes publiques, qui devinrent dans la suite si fameuses, telles que les Thesmophories, établies par Triptolème; les Panathénées. qui eurent Thésée pour fondateur; la Panionie, où tous les habitans de l'Ionie s'assembloient; les fêtes de Délos, où, comme le remarque Thucydide, en citant un hymne d'Homère, les Ioniens accouroient Lib. 1114 avec leurs femmes & leurs enfans, & formoient, en l'honneur du Dieu, des jeux d'athlètes, des danses & des chœurs de musique. En effet, ce fut dans cet esprit que Thésée, après avoir rassemblé dans une seule ville tous les habitans de l'Attique, consacra ce changement par une sête publique, Euroixia, dont le nom servoit Thuryd. lib, 114 à rappeler le souvenir du bien qu'il avoit fait à la société. L'objet de ces fêtes étoit de lier ensemble tous les peuples de la Grèce par des motifs religieux, d'adoucir leurs mœurs par l'habitude de se voir, & de ne former de la nation entière qu'un seul & même peuple. L'établissement seul de ces sêtes suppose une sagesse de gouvernement bien opposée aux accusations de barbarie dont on charge si gratuitement les temps dont nous parlons.

Il faut cependant avouer qu'Homère ne désigne clairement Des Jeux aucune de ces fêtes si fameuses en Grèce; mais toute l'antiquité de la Grèce, s'accorde à en faire remonter l'origine bien au-delà du temps où il a vécu. Il en est de ces sêtes comme des jeux Olympiques & des autres jeux célèbres de la Grèce dont Homère n'a point parlé: cependant, s'il en faut croire Paulanias, les jeux Olympiques furent institués long-temps avant ce Poëte, par un Hercule de Crète, qui vint en Élide avec quatre de ses frères. Il est vrai que ces jeux tombés en oubli, malgré Clyménus qui voulut les renouveler, ne furent rétablis avec un certain éclat, que par Iphitus, qui vécut long-temps après Homère. Ainsi le moment d'éclipse que subirent ces jeux si célèbres dans la suite, peut avoir donné lieu au silence d'Homère à leur égard; & dans cette occasion. ce silence du Poëte se justifiant par les traditions de l'antiquité même, ne peut être employé pour nier l'existence d'un fait en

Tome XXXVI.

faveur duquel toute l'antiquité dépose. Presque tous les jeux dont ce Poëte fait mention, étoient des jeux funèbres. Tels étoient ceux d'Œdipe, où Euryale fut vainqueur, & ceux dont Achille donna le spectacle aux Grecs, pour honorer la mémoire de son ami. Homère ne dit point quelle fut l'occasion de ceux du roi Augée dans l'Élide; mais il ne nous laisse point ignorer qu'un trépied fut le prix du combat. Des présens considérables furent de même offerts aux combattans dans les jeux funèbres de Patrocle. Cette observation peut donner lieu à une question assez intéressante pour le sujet que nous traitons. Il est naturel de demander pourquoi dans les siècles héroïques, dans ces siècles renommés pour leur simplicité, on donnoit dans les jeux, des présens magnifiques aux vainqueurs, & que dans les siècles suivans, lorsque la Grèce, étoit dans la splendeur, lorsque son opulence sembloit égaler la gloire, on se contenta de leur décerner de simples couronnes de feuilles d'arbre ou de quelque plante,

Α Αλα δε των χόπινος, μίλα, σελίνα, πίτυς,

des feuilles d'olivier, de pommier, de persis ou de pin; & qu'ensuite ces mêmes couronnes furent changées en couronnes d'or. Quelle su la raison de ces changemens? voici celle que j'ose hasarder, & que je crois appuyée sur l'observation des usages & des mœurs auxquels ces changemens étoient nécessairement liés.

Lorsque les jeux Olympiques furent renouvelés par Iphitus, il y eut des Poëtes dont la fonction étoit de célébrer la gloire des vainqueurs. Le chant de ces Poëtes, qui jouissoient encore d'une grande considération, rendoit les couronnes immortelles, & suppléoit à la magnificence; mais dans les temps héroiques, où le principal & presque l'unique objet de la poësse étoit la religion, la gloire des vainqueurs étoit privée de cet avantage. Tous les Poëtes, avant Homère, ne chantoient que les merveilles de la Nature, & la religion qui y étoit liée. Homère fut un des premiers qui réunit en sa personne les qualités d'Historien, de Poëte & de Philosophe. Je dis un des premiers, car Sagaris, suivant Diogène-Laërce, étoit contemporain d'Homère, & chanta aussit la guerre de Troie, Les autres, comme Linus, Orphée, Musée,

### LITTERATURE.

ne chantoient que les Dieux & la génération des êtres. Ainfi la gloire des vainqueurs dans les jeux funèbres, aux temps héroiques. avoit besoin de témoignages précieux & durables. La plupart des Prix que les vainqueurs avoient remportés, le conservoient avec soin dans les familles, & passoient en héritage aux enfans, pour les exciter à l'amour de la gloire. Lorsqu'ensuite les couronnes de lauriers furent changées en couronnes d'or, c'est qu'apparemment il fallut compenser par la valeur des Prix décernés aux vainqueurs, les mauvais vers ou le discrédit des Poëtes qui les célébroient.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les combats qui étoient en usage dans ces jeux; Homère, au xxIII. livre de l'Odyssée, ne laisse rien à desirer sur ce sujet. Il y avoit encore dans ces siècles, une espèce de jeux établis pour l'éducation des jeunes gens: on y disputoit le Prix de l'éloquence, non d'une éloquence pompeuse & vaine, mais de celle qui consistoit à parler avec sagesse, pour mériter d'entrer dans les conseils de la nation. Homère dit

que Thoas remporta souvent ce Prix entre ses égaux.

Après avoir rassemblé sous le même point de vue, les principes généraux & les ulages sur lesquels étoient fondés les relations intimes qui subsistoient parmi les différens peuples de la Grèce, nous examinerons dans un autre Mémoire, cette partie des mœurs qui constitue proprement la morale, & qui doit être observée dans le caractère général de la nation, & dans les détails de la vie privée des citoyens.



Hhh ii

# SECOND MÉMOIRE

SUR

# LES MŒURS DES SIÈCLES HÉROÏQUES.

#### Par M. DE ROCHEFORT.

Lû à l'assemblée publique de Pâques 1769. J'AI parlé dans le Mémoire précédent, des principes religieux & politiques considérés dans leurs rapports avec les mœurs des Grecs aux siècles héroïques, il me rette à parler maintenant de ces mœurs proprement dites, observées sous un point de vue général & particulier. L'arrangement de ce discours n'a pas besoin de beaucoup d'art, les observations y naîtront sans peine les unes des autres; mais il faut, pour cet effet, remonter à la source, & commencer cet examen par celui des sentimens naturels qui font le lien principal des sociétés & le vrai fondement de sa morale.

Des Sentimens

Les plus anciennes de toutes les obligations que les hommes aient contractées les uns envers les autres, sont, sans contredit, celle des enfans & des pères; ce sont aussi les plus puissantes & les plus actives de toutes les loix naturelles: mais pour que ces loix agissent avec-une certaine force, il faut que la vie habituelle de l'homme ait acquis, par les avantages de la société, une consistance qui la distingue de celle des bêtes dans les forêts; & quoique les loix dont je parle, se fassent sentir parmi les animaux même. cependant les obligations naturelles n'étant entre eux que des pères aux enfans, & non rétroactives, comme elles le doivent être parmi nous, nous ne devons, en cette matière, arrêter nos regards ni sur les animaux, ni sur ces peuples sauvages, dui obligés de voyager toujours pour chercher leur nourriture, massacrent les vieillard dont l'existence leur seroit à charge. Plus la société se perfectionne, plus les sentimens naturels acquièrent de vigueur. J'entends par une société perfectionnée, celle où les sages impulsions de la Nature agissent plus que les soix, & où le bon ordre des familles fait celui de l'État entier.

C'est à peu près sous ce point de vue que je me représente les mœurs des Grecs dans les temps héroïques; & je crois voir que les sentimens naturels qui constituent les vertus civiles, n'avoient rlen chez eux qui tînt de la brutalité de l'homme sauvage, ni de la mollesse de l'homme policé.

Dans l'exposition que je viens de faire des mœurs de ces premiers temps, je sai qu'on peut m'objecter des exemples contraires à ceux que j'emploie; mais je demande qu'on fasse entrer dans cet examen les opinions générales, plutôt que les actions particulières. Si Oreste assassina sa mère (a), il ne faut point oublier qu'il fut tourmenté par les Furies, & que cette punition marque assez l'horreur qu'inspiroit un pareil forfait chez un peuple, qui fut long-temps assez heureux pour n'avoir point de loi contre les parricides (b).

L'objet de la Nature étant de contribuer à la conservation des De l'amour êtres qu'elle produit, nous a donné des facultés sociales, propres à remplir ses vues. L'amour des pères pour leurs enfans est une de ces facultés qu'on peut regarder comme la pierre fondamentale sur laquelle la Nature a posé l'édifice de la société (c). Il est donc plus que vraisemblable que cet amour eut, dans les premiers temps. toute la puissance & tout le degré d'énergie dont il est susceptible. & que les siècles héroïques eurent part à ce privilége heureux des lociétés naissantes: mais, malgré tout ce que j'aurois à en dire. & les exemples que je pourrois apporter, je ne veux point paroître

(a) Alcméon, pour le même crime, subit la même peine, & ne put trouver de repos sur la terre, contre les frayeurs qui le poursuivoient par-tout, que lorsqu'il eut quitté cette terre souillée du sang qu'il avoit versé, & qu'il eut passé dans une petite île, nouvellement sortie de la mer, à l'embouchure du fleuve Achéloüs. Thucyd. lib. 11.

(b) Homère, en racontant les horreurs de la famille de Laïus, Edipe devenu l'assassin de son père & le mari de sa mère, dit qu'on vit des abominations qui n'avoient point encore paru fur la terre :

A φαρ δ' ἀνάπυσα Θιοί Θίσαι ἀνθρώποιση. Odyst lib. xr, vert. 273.

Je donne au mot excinuse la lignification que lui donne Hésychius, & qui me paroît lui convenir le mieux, quoique je reconnoisse que d'autres écrivains l'ont employé en sens contraire, comme Hérodote, au liv. 1X, p. 630, édit. de Henri Étienne: Xegre & vegiorne מימאטקע איינדען דריסאני זוני לנ.

(c) Le premier précepte que le centaure Chiron donna au jeune Achille, fut celui-ci: Honore Dieu & ceuse qui t'ont donné le jour. v.º Pyth. de Pindare.

accuser les âgés postérieurs, ni chercher à prouver qu'un sentiment si précieux s'est insensiblement affoibli comme tous les autres; j'observerai seulement en passant, pour comparer la sensibilité des Grecs à la nôtre, qu'on traiteroit aujourd'hui de délire & d'extravagance dans un homme ordinaire, les démonstrations de douleur auxquelles se livroient les Rois même à la mort d'un fils qui leur étoit cher. On vit Priam, à la mort d'Hector, dépouillant la majesté du trône, se rouler sur la poussière au milieu de ses courtisans, & ne connoître plus ni réserve ni décence dans l'excès d'un désespoir, qu'on condamne d'autant plus facilement que notre ame est moins capable de le sentir.

Mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que dans des siècles qui se disoient plus éclairés, on a vu une infinité de gens, qu'une fausse philosophie avoit isolés, renoncer aux plus doux liers de la société, & uniquement occupés de leur existence, s'embarrasser peu de ce que deviendroit leur succession. Chez les Anciens, c'étoit un très-grand malheur de n'avoir point d'héritiers directs. La vie étoit à leurs yeux un intervalle trop court pour remplir les desirs de leur ame; & le sentiment de l'immortalité, qui ne les quittoit point, leur faisoit desirer de se voir revivre dans des ensans, qui pussent cultiver les champs dont ils étoient possesseurs. &

reproduire au monde leur gloire & leurs vertus.

De l'amour filial.

Quelque influence que l'amour parternel ait eue sur le sondement des sociétés, on sent aisément qu'une société uniquement
établie par cet amour, eût été de peu de durée, si la Nature n'eût
rendu nos cœurs capables de reconnoissance, & n'eût fait de œ
sentiment, sortisié par la raison, le second lien propre à unir les
hommes. L'objet de la Nature a donc été que les ensans, pénétrés
de ce sentiment de reconnoissance, rendissent à leurs pères dans la
vieillesse, ces soins qu'ils en ont reçus lorsqu'ils étoient incapables
de se procurer leur subsistance. A regarder les poësses d'Homère
comme un monument historique de ces siècles reculés, on ne
sauroit assez admirer à quel point ce sentiment y étoit en vigueur,
& combien ce devoir facré sut alors sidèlement rempli. Combien
de sois le sougueux Achille ne se rappelle-t-il pas avec douleur,
le souvenir d'un père qu'il a laissé dans son palais, languissant &

accablé sous le poids des années! Le dénouement de l'Iliade porte tout entier sur cet amour filial. Sans cet amour, jamais Achille ne se fût laissé fléchir aux larmes de Priam, jamais peut-être il n'eût rendu le corps d'Hector, que lui redemandoit ce père infortuné. Priam tombant aux genoux d'Achille, ne le conjure pas au nom des Dieux ni par tout ce que la religion a de plus sacré: Achille, lui dit-il, souvenez-vous de votre père; & ce ne sont pas des paroles hasardées & sans dessein, c'est un discours médité & relatif aux puissans effets, que l'amour filial étoit capable de produire. Priam voulant sortir de ses murs, pour aller trouver Achille, avoit dit à ses amis qui l'arrêtoient:

Laissez-moi voler seul vers cet homme sauvage; Il peut voir en pitié ma soiblesse & mon âge. Son père vit encor.

Had l. XXII

Quand l'armée des Grecs est en fuite, & que Nestor veut arrêter le désordre, il se jette à genoux devant les suyards, & les conjune au nom de ceux qui leur ont donné le jour, de soutenir leur gloire & de retourner au combat; & l'effet que produisit cette harangue, sit assez voir quelle impression elle avoit laissée dans le cœur de ceux qui l'avoient entendue.

La langue grecque est la seule que je connoisse, qui ait un mot propre pour exprimer ces soins, ces attentions, ces complaisances dont les enfans devoient compte à leurs pères. Les Grecs les désignoient par ce mot, spersheux ou spérsla. Homère plaignant la destinée d'Hippothous, mort à la sleur de son âge, dit qu'il n'a pas rendu à ses parens le prix des soins qu'il en a reçus:

Ο υδε τοπεύσι θρέπλα φίλοις απέδωπε.

Ibid. lib. XV 112

Indépendamment de l'instinct de la Nature, lequel a toujours plus de force, à l'origine des sociétés, plusieurs causes physiques & morales contribuoient à entretenir & à somenter cet amour silial. Les mères nourrissoient elles-mêmes leurs enfans, & en remplissant ce devoir de mère, elles resservoient plus étroitement le lien sacré qui les attachoit à leurs enfans, & leurs enfans à elles. Les semmes du rang le plus distingué, ne rougissoient pas de

s'acquitter d'un devoir si précieux : & quoiqu'on trouvé quelqués exemples contraires, il faut supposer qu'une impuissance naturelle ou des raisons aussi fortes leur avoient servi d'excuse (d). Hécube avoit nourri Hector, Pénélope avoit allaité son fils Télémaque: & en citant ces exemples pris parmi des femmes d'un rang illustre. ie crois faire voir assez combien cet usage devoit être commun dans tous les ordres des citoyens (e).

A cet usage, si propre à resserrer les nœuds de l'amour filial; s'en joignoit un autre qui n'avoit pas moins de pouvoir. Les enfans, également chéris de leur père, partageoient également dans l'héritage commun: on ne connoissoit point alors ce droit injuste & cruel, qui pour enrichir un aîné, appauvrit tous ses frères.

werf. 200.

Oss. L xIV. Ulysse dit à Eumée, auquel il ne veut pas encore se faire reconnoître, qu'il est fils naturel d'un père fort riche, dont les ensans légitimes divisèrent l'héritage, en tirant au sort les portions qu'ils en firent. Étéocle & Polynice ne voulant point diviser le trône de Thèbes, convinrent de régner tour à tour, & tirèrent au sort pour savoir qui des deux occuperoit le trône le premier. Et la fable, qui quelquefois est l'image des mœurs de ce temps, nous Biad, lib. xiv. apprend que le sort décida seul des partages des enfans de Saturne.

> Je sai que la différence des gouvernemens a introduit des différences nécessaires dans les coutumes, & que ce qui étoit injuste dans un temps, est devenu juste ou plutôt excusable dans un autre; mais, sans chercher à faire des comparaisons difficiles à établir, je ne prétends ici que rapporter simplement ce que j'ai vu dans les monumens des temps anciens; & il n'est pas de mon sujet de peler ce que nous avons ou gagné ou perdu,

> Si les aînés n'étoient pas distingués de leurs frères dans le partage de leur patrimoine, ils jouissoient d'une autre distinction moins révoltante pour l'intérêt personnel, moins sujette à devenir le germe des jalousies & des haines domestiques, & plus conforme aux loix

(d) On trouve, dans l'Odyssée, qu'Ulysse sur nourri par une semme étrangère; il dit à Euryclée:

Σύ μέτρεφες αύτή τη σῷ ἐπὶ μάζφ.

(e) Le mot Ashiya ne désignoit alors

que la femme entre les bras de laquelle reposoit l'enfant. Lorsque Ruth, épouse de Booz, eut accouché d'un fils, Noémi le reçut dans ses bras, & la version des Septante se sert de cette expression: E'arrign autol eig ugurer.

fimples

433

simples de la raison. La supériorité de l'âge & de l'expérience supposoit celle de l'esprit, & de-là s'ensuivoit naturellement que les aînés participoient à la douce autorité des pères, & au respect que les enfans leur portoient. En effet, Homère nous apprend que les Furies qui étoient toujours prêtes à servir la vengeance des pères, étoient de même aux ordres des aînés. Iris dit à Neptune, en lui représentant ce qu'il doit à Jupiter:

Πρεσθυτέροισιν έριννύες αλεν έπονται.

Sur les pas des aînés marchent les Euménides.

C'étoit par une suite naturelle des impressions profondes de l'amour filial, que les imprécations des pères & des mères étoient regardées comme le malheur le plus funeste dont les enfans pussent être accablés. Lorsqu'Amyntor vomit ses imprécations contre Phoenix, & Alté contre Méléagre, Pluton & les Furies les écoutent du fond des enfers, & sont prêts à servir leur vengeance.

Toutes ces opinions, où la Religion concouroit avec la Nature, contribuoient à ferrer les liens du gouvernement paternel, le premier de tous les gouvernemens, & le modèle du gouvernement monarchique dont nous parlerons bientôt; mais rien n'y contribuoit davantage que l'attachement réciproque des maris & des femmes. Le plus fameux exemple de la fidélité conjugale, est tiré de ces temps héroïques. Le nom de Pénélope a été regardé pendant une longue suite de siècles, comme le plus grand éloge qu'on ait pu donner à une femme; & cet ulage subsistera jusqu'à ce que le ridicole qui flétrit tout, ait mis son empreinte à ce nom respectable & aux vertus même qu'il représente.

J'ajoute que si le poëme de l'Iliade, dont le sujet a pour base l'infidélité d'Hélène, femble combattre & balancer la preuve que je voulois tirer de la fidélité de Pénélope, ce ne sera pas aux yeux de ceux qui se rappelant le repentir dont le cœur d'Hélène est tourmenté, auront fait cette réflexion naturelle, que dans des temps

moins scrupuleux ont auroit eu moins de remords.

L'attachement des maris pour leurs femmes, étoit une obligation Du Mariage. que l'impétuolité des passions pouvoit altérer dans quelques particuliers, mais qui subsistoit au cœur de la nation, comme un des Tome XXXVI. Iii

plus puissans liens des familles & de l'État: c'étoit un de ces principes si généralement avoués qu'il s'étoit converti en maxime populaire. Homère qui s'est attaché à placer dans son poëme, tant de maximes consacrées par la voix du peuple, met celle-ci dans la bouche d'Achille:

Mind lib. IX.

L'homme sage & sensé considère & chérit L'épouse que le sort a placée en son lit.

Dans des temps moins anciens & plus corrompus, on ofa & révolter contre la Nature. & regarder le mariage comme un joug onéreux & incompatible avec le bonheur; mais dans les siècles héroïques, le mariage étoit le vœu de la Nature, & le plus doux asile de l'homme contre les maux dont la vie est semée. Homère qui sut si bien en peindre les charmes, ne l'auroit pas fait si ce fentiment n'eût pas été connu de ses contemporains. Quel Poète ou quel Historien nous présenteroit un tableau plus touchant de la félicité qu'on peut goûter dans l'union conjugale? c'est Ulysse qui exprime à la fille d'Alcinous les vœux qu'il forme pour son Odyff, tib. v1. bonheur. « Que les Dieux, lui dit-il, en vous donnant un époux,

» mettent entre vous & lui cette douce sympathie qui fait la félicité " des familles! Quoi de plus heureux & de plus estimable que deux » époux qui n'ayant qu'une même pensée & une même ame, gouvernent avec intelligence leur famille & leur maison! »

On ne voit point d'exemples de polygamie (f) parmi les Grecs. Homère qui distingue toujours soigneusement les mœurs des Grecs de celles des Barbares, donne plusieurs femmes à Priam. Ce Prince avoit eu Hécube, Laothoé & plusieurs autres. Les Grecs cependant partageoient quelquefois leur tendresse entre leur femme & une concubine; mais la dot que l'épouse apportoit, la notoriété publique & la religion mettoient entre elles une grande différence.

Maurs des Kraëlises.

M. Fleury observe que les mariages chez les Israëlites n'étoient

(f) Ariston fut le premier, chez les Grecs, qui donna l'exemple de la polygamie & du divorce : il étoit roi des Lacédémoniens. N'ayant pas d'enfans de sa première semme, il en prit une autre; ce second mariage n'étant

pas plus heureux, il prit une troisième femme, en faveur de laquelle il renvoya la seconde (Voy. Hérod. liv. VI). Ariston sut père de Démarate, qui vivoit du temps de Darius, époque assez éloignée des fiècles héroïques.

revêtus d'aucune cérémonie de religion, qu'on n'offroit point de facrifices, qu'on n'alloit point au temple, que tout se passoit entre les parens & les amis. Il paroît qu'il en étoit à peu près de même chez les anciens Grecs, avec cette différence que pour donner à la cérémonie une notoriété publique, l'époux conduisant chez Illad. L. XVIII. lui sa nouvelle épouse, traversoit la ville, accompagné de flambeaux allumés, & précédé de danseurs & d'instrumens. On pourroit cependant citer des ulages anciens, appuyés sur de fortes autorités, Vid. M. Grac. fer. & qui donneroient lieu de présumer que dans la plus haute antiquité le mariage étoit précédé de cérémonies religieules, aportique. qui rendoient plus solennel & plus auguste le lien civil dont s'enchaînoient les deux époux. Tel étoit, par exemple, l'usage des Thucyd. lib. 11, eaux lustrales puisées dans la fontaine de Calliroé.

Les mariages entre proches parens étoient regardés avec horreur chez les Grees: ils abandonnoient aux Barbares cette coutume préjudiciable aux bonnes mœurs. Tois vo sa vo Baplaego vivos, dit Euripide; & l'exemple des Dieux ne tiroit point à conséquence. L'exemple de Jupiter & de Junon, qui tous deux enfans de Saturne, étoient encore unis par les nœuds de l'hymen, n'autorisoit pas les Grecs à l'inceste. Les actions des Dieux étoient toutes emblématiques & n'influoient point sur les mœurs des hommes. Ils ne raisonnoient point alors de la même manière que Chæréas, à qui Terence fait dire, en voyant un tableau de Jupiter changé en pluie d'or pour jouir de Danaé: « Quoi! ce que le plus grand des Dieux, le maître de la foudre, ne craint pas de faire; moi, « foible mortel, je m'en ferois un scrupule?»

At quem Deum! qui templa cæli summa sonitu concutit, Ego homuncio hoc non facerem!

Emuc.act, 112

On ne trouveroit rien dans Homère de semblable à ces vers de Théocrite:

Ω πάτερ, ω Ζω,

8.º Idyl.

Ου μόνος ήρφοθην, χαι τυ γυναμκοφίλης.

O Jupiter! si je cède à l'amour, tu m'as donné l'exemple.

Enfin, pour achever de nous représenter l'état de perfection Iii ij

que la société avoit acquis, par celui où étoit déjà parvenu le lien du mariage qui en est le principe & l'appui, il faut observer Du Divorce, que le divorce étoit fort rare dans les siècles héroignes, qu'il étoit défendu par les loix, & que le mariage étoit au rang de tous les engagemens solennels que les hommes contractoient entre eux, & dont les Dieux étoient les garans. Je ne me contenterai pas de dire que les poëmes d'Homère ne fournissent pas un seul exemple de divorce; je citerai ici les reproches dont Médée accable Jason qui l'a répudiée: « Pense-tu, dit-elle, qu'il n'est plus de » Dieux vengeurs? crois-tu qu'on peut se jouer impunément des » loix? & ne sens-tu pas dans le fond de ton cœur pariure, que tu as profané tout ce que les hommes ont de plus saint »? Médée eut-elle ainsi attesté les loix divines & humaines, si le divorce n'eut pas été une prévarication criminelle contre la religion & la Deut.c. xxiv. bonne foi? Moyse qui permit le divorce aux Hébreux, y sut apparemment déterminé par des raisons supérieures. Il est fort usité chez quelques sauvages qui sont encore abandonnés aux impressions d'une nature brute & grossière.

9ets. 494.

Les Romains pensèrent long-temps de même que les anciens Grecs, & ce ne fut qu'après que le luxe eut commencé d'altérer les principes du gouvernement, qu'on vit à Rome le premier \* L'an de divorce dont il soit parlé dans l'histoire de cet empire \*. Ainsi, pour ramener de temps en temps nos observations particulières à l'observation fondamentale de ce Mémoire, on voit, par tout ce que nous venons de dire, que l'état le plus propre à maintenir les principes de l'ordre civil & à fomenter les vertus, est celui qui tient le milieu entre la flupidité de l'homme sauvage & le rafinement de l'habitant des villes amolli par la société.

S'il faut juger des mœurs des femmes Grecques par la manière dont elles vivoient, l'opinion favorable qu'on ne peut s'empêcher d'en prendre, ne doit point être détruite par les invectives que quelques censeurs amers, tels que Simonide & Euripide, ont lancées contre elles, puisque leurs critiques ne tombent que sur leurs siècles, & non sur celui dont nous traçons les mœurs.

Les femmes vivoient fort retirées; leurs appartemens, séparés de ceux des hommes, étoient dans le lieu le plus élevé de la maison,

υπερωόν. Quoique leurs principales occupations consistassent à filer. à broder & faire des étoffes précieuses, qui devoient servir de parure à leurs époux ou de voiles pour le tombeau de leur père. on n'avoit point négligé de leur donner les connoissances & les talens qui pouvoient les rendre plus vertueuses & plus aimables.

Elles étoient chargées, pendant un certain nombre d'années, de l'éducation de leurs enfans. Héssode dit que dans l'âge d'argent. les hommes, durant une enfance de cent ans, demeuroient auprès de leur mère. Cette fable peut être regardée comme une tradition du long léjour que les enfans faisoient anciennement dans le Gynécée, avant de passer entre les mains des hommes: & la fable de la première éducation d'Achille, par Thétis, semble nous apprendre que ces femmes étoient dignes d'élever des héros. Homère ne dit point, à la vérité, que Thétis rendit Achille invulnérable; mais c'est une invention asségorique des siècles postérieurs, qui voyant avec admiration le courage surnaturel d'Achille. crurent devoir en faire honneur à sa mère.

Les femmes apportoient souvent une dot à leurs maris, & les maris apportoient un douaire qui n'entroit point dans la communauté, mais qui appartenoit au père de la femme; c'étoit une espèce d'échange, alors en usage dans les traités particuliers que les hommes faisoient entre eux. Lorsque Glaucus & Diomède se reconnoissent, c'est par un échange qu'ils scellent leur traité d'amitié. tous deux n'ayant égard qu'à l'objet, & non à la valeur de l'échange. Mais souvent aussi les talens, les grâces, la beauté faisoient la seule dot des femmes; & c'est à tort que Médée se plaint, dans Euripide, du malheur des femmes, obligés d'acheter un mari au poids de l'or:

### Χρημάτων ύπερβολή πόσιν σγίαωθαι.

Cette plainte convenoit au siècle d'Euripide, & non à des siècles plus rapprochés de la Nature, qui veut que l'amant qui poursuit & qui desire, dévoue sa vie & ses biens à l'amante qui fuit ou qui semble fuir. Cent fois heureux, disoit Ulysse à Nausicaa, celui Odystib. VI. qui vous offrant une fortune digne de vos attraits, pourra vous conduire en sa maison:

Κείνος δ'αι τως κών μακάρτατος έξοχον άλλων Ο'ς κε σ' είδνοισι βείσας οίκον δ' αγάγηται.

Nélée épousa la jeune Chloris, dit Homère, à cause de sa beauté, odys. lib. x1. ion sse xelxos, & acheta par un douaire considérable le bonheur de la posséder. Cet usage étoit commun chez les Patriarches; l'envoyé d'Abraham apporta des l'oucles d'oreilles, de riches habits, des vales Gan, c. xxiv. d'or & d'argent à Rébecca, à ses srères & à sa mère; mais Isac, qui l'épousa, n'en reçut aucun présent (g).

Dès que les hommes affemblés en société, eurent une maison pour recevoir leur famille. & un champ pour la nourrir, la possession exclusive devint naturellement leur principal desir. Les loix servoient à leur garantir la jouissance exclusive de leur patrimoine; mais la vertu de leurs femmes n'avoit point d'autre garant qu'elle-même. On ne connoissoit point encore en Grèce les horribles moyens que la jalousse employoit déjà dans l'Orient, pour préserver cette vertu de toute atteinte, en en confiant la garde à des hommes qui ne l'étoient plus. Agameinnon partant pour le siège de Troie, ne laissa pas auprès de son épouse un de ces êtres dégradés, mais un de ces hommes qui savoient employer à leur véritable objet la musique & la poësse. Que faudroit-il de plus pour concevoir une haute idée de ces temps où la sensibilité naturelle avoit été si heureusement dirigée, que les chants d'un Poëte qui célébroit la vertu, étojent les plus forts préservatifs contre l'impétuosité des passions?

Quoique les mœurs des siècles héroiques ressemblassent en quelque façon par leur simplicité, aux mœurs des Patriarches, les Grecs cependant avoient fait quelques pas de plus vers cette espèce de politesse, qui sans déroger à la simplicité antique, s'introduit plus facilement chez un peuple agriculteur,

Les mœurs des femmes Grecques avoient quelque chose de plus distingué que celles des femmes d'Isac & de Jacob. On voit dans l'Écriture, Rachel allant puiser de l'eau à une fontaine.

(g) Dans la langue des Hébreux, acheter une femme & se marier étoit la même chose. Voyez la Bib. de Donn Calmet, préf. sur le Deut. 425.

Rebecca menoit paître les troupeaux, ainsi que Ziphora & ses soeurs, filles de Jéthro, qui étoit à la fois prêtre & Roi des Madianites. Il y avoit loin de ces mœurs à celles de la cour de Pénélope. Les semmes en Grèce occupées du soin intérieur de leur maison (h), n'en sortoient guère que pour prendre part aux cérémonies de la religion dans les sêtes solennelles; & si la décence & la modestie sont les premières vertus du sexe, quelle manière de vivre étoit plus propre à les entretenir, & plus conforme aux sages institutions de la Nature?

Les femmes, dans les temps héroïques, étoient quelquefois consacrées au service de quelque Divinité; mais le mérite de garder leur virginité, n'étoit pas une vertu qu'on exigeât d'elles. On a vu depuis chez les Grecs, des prêtresses d'Hercule, de Minerve, de Diane, obligées à la continence, & d'autres dévouées à une virginité perpétuelle, comme la prêtresse d'Hercule chez les Thespiens; mais dans les siècles héroïques, les Grecs qui n'estimoient que les vertus qui pouvoient être utiles à la société, attachoient à l'état de fille, une idée d'abandon & de malheur. C'est sur cet état triste & solitaire, que tombe une partie des lamentations d'Électre dans Sophocle. Le mariage qui resserre les nœuds de la société, n'étoit point incompatible, dans l'un ni dans l'autre sexe, avec le ministère de la religion. Chrysès, prêtre d'Apollon, avoit pour fille la belle Chryseis; Théano, prêtresse de Vulcain, étoit mariée au jeune Anténor.

La religion des Grecs ne présentoit alors aucun caractère de mortification & d'austérité; toutes les cérémonies religieuses étoient mêlées de charits & de danses qui portoient à l'ame une joie douce & tranquille. Les jeunes filles s'assembloient dans les jours de sête, & déployoient dans ces assemblées les talens que l'éducation leur avoit donnés. Je ne parle point de ces jeux institués en l'honneur de Junon, où sous la direction de douze matrones, les jeunes

(h) Nous voyons, dans l'Odyssée, la fille d'Alcinous aller elle-même laver ses vêtemens; mais je ne trouve point d'autre exemple d'une pareille simplicité de mœurs chez les Grecs. L'île des Phéaciens est trop singulière, par le caractère & les mœurs de ses habitans, pour pouvoir nous servir d'exemple, dans ces dissérens tableaux que présentent les mœurs des siècles héroiques. Russan. lib. v. filles de l'Élide se disputoient le prix de la course, & où une couronne d'olivier étoit le prix de la victoire. Les Éléens avoient à cœur de faire passer cette institution pour sort ancienne; mais il suffiroit de la seule couronne d'olivier pour décéler la fausset de leurs prétentions; cette sorte de Prix n'étoit pas en usage dans les temps héroiques, ni pour les héros, ni pour les athlètes victorieux; comment l'eut-il été pour ces jeunes Grecques qu'on vouloit assimiler aux hommes?

Je ne vois guère non plus dans la haute antiquité, de ces fêtes exclusives, telles que le furent dans la suite celles de Cérès & de Bacchus (i), où les femmes évitant la présence & les regards des hommes, s'abandonnoient, dans des accès de démence, à tout ce qu'il y avoit de plus contraire à la pudeur & à la modestie du sexe. Ces sêtes, qui devinrent l'opprobre de la religion des Grecs, n'étoient pas telles dans les temps reculés, où la religion ayant pour but principal d'unir plus étroitement les citoyens & les familles, & dirigeant ses sêtes au même objet, aimoit à rassembler les deux sexes, pour leur apprendre à se plaire l'un à l'autre, & à mériter leur estime & leurs suffrages réciproques, quels que sussent les sinconvéniens qui en pouvoient résulter.

Je ne saurois m'empêcher d'observer en l'honneur d'Homère ou de son siècle, qu'on ne retrouve pas un seul mot dans ses ouvrages, qui puisse faire soupçonner qu'il ait eu connoissance des sêtes de Bacchus, telles qu'elles furent dans la suite célébrées par

(i) L'auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, parle d'une fête de Cérès, dans laquelle les femmes ne fouffroient la présence d'aucun homme; mais elles sacrifioient dans un carresour, & lorsqu'elles apercevoient un homme, la Prêtresse s'avançoit vers lui, & lui ordonnoit de s'éloigner, are son moitre de cet écrivain, & en faisant ainsi remonter cette sête jusqu'aux temps héroïques, on remarquera que si les semmes se séparoient alors de la société des hommes, elles étoient, du moins en quelque sorte, sous les regards du public. Telles

étoient, à leur naissance, les sètes d'Éleusis, où les semmes s'assembloient
autour du puits nommé Callichore,
Kanizaggs, & y exécutoient des danses
religieuses. (Vid. Pausan. in Attic.)
Les Thesmophories, dont l'établissement touchoit à la plus haute antiquité,
étoient particulièrement célébrées par
les semmes; mais je ne pense pas que
les hommes alors en sussent généralement exclus. Hérodote observe un
religieux silence sur ce qui s'y passoit,
mais ce silence même prouve qu'il ne
l'ignoroit pas: Taims poi asei évous
nisse.

les Grecs, avec des transports si insensés & des gestes de démence à outrés que les Scythes, en voyant ces extravagances, les rejetèrent avec mépris, & ne pouvoient pas croire qu'un Dieu en eut été l'instituteur. Homère, au xx11.º livre de l'Iliade, se sert d'une expression qui a trompé quelques interprètes. Il dit qu'Andromaque alarmée pour les jours d'Hector, s'élance de son palais & vole aux murs de Troie, uguas ion, semblable à une Mænade; mais ce mot ne fignifioit encore qu'une femme égarée, lymphata, comme Clarke l'à traduit. En effet, vous ne voyez dans Homère, aucune trace de ces fêtes infames, dans lesquelles les femmes un thyrse en main, & telles que Virgile nous les représente, couroient les bois & les montagnes, au mépris de toutes les loix de la pudeur, ou, suivant le rite égyptien, marchoient d'un pas grave Hand lib. 11. & composé, en portant à leur cou les figures les plus indécentes. Avant d'en venir à ces abus de la religion, & à outrager ainst le sentiment de la pudeur, qui étoit si particulier aux Grecs, il a fallu sans doute un long espace de temps. Hérodote dit cependant que Mélampus, suivant toute apparence, avoit appris cette cérémonie de Cadmus le Phénicien, & de ceux qui vinrent avec lui en Bœotie. Mais suivez Homère dans les voyages qu'il fait faire à Ulysse, ou chez l'enchanteresse Circé, ou parmi les voluptés de la cour d'Alcinous, ou dans les fêtes licencieuses des amans de Pénélope, vous reconnoîtrez toujours le poète d'une nation chaste, chez laquelle les indécences dont nous venons de parler étoient inconnues; & si vous vous rappelez les précautions d'Ulysse, quand sortant de la mer il voulut paroître devant la jeune Nausicaa, vous conviendrez que c'est au moins une prévention favorable pour cette idée de chasteté que j'aime à retrouver dans ces temps antiques.

On ne fauroit cependant le déguiler que ces sortes d'assemblées. où la religion prélidoit, ne le passoient pas sans amour, & même sans quelque hymen clandestin. Mais ce qui seroit aujourd'hui une source de désordres, n'étoit pas tel chez un peuple & dans un temps où les hommes, égaux par le titre de citoyens, n'avoient pas entre eux de distinctions qui pussent faire craindre les mésalliances:

-Polymèle, dit Homère, dansant dans un chœur établi en l'honneur Mad. lib. xvi; Tome XXXVI. Kkk

Digitized by Google

» de Diane, rendit Mercure épris de ses charmes; mais: suôt qu'elle eut mis au jour l'enfant dont elle étoit devenue enceinte, un citoyen opulent lui offrit la main & l'époula. » Cet exemple, & plusieus autres que je pourrois citer, servent à prouver qu'une file n'étoit pas déshonorée pour avoir été trop fensible; on en étoit quitte pour rejeter sur quelque Dieu les tendres foiblesses auxquelles elle s'étoit abandonnée. Les généalogistes ne manquoient pas de fabriques des histoires qu'on laissoit accréditer, parce que la qualité de sils d'un Dieu-ne tiroit point à conséquence, & ne donnoit aucune prérogative qui pût préjudicier aux droits des citoyens. Cependant des sentimens de pudeur & de respect sitial empêchoient que cette liberté ne dégénérat en licence. Que de précautions, que de caintes délicates agitent le cœur de Nausicaa, lorsqu'elle veut éviter les discours que tiendroient les Phéaciens en la voyant avec Ulvsse! Je serois, disoit-elle, la première à condamner celle qui oubliant ce qu'elle doit à ses parens, oseroit se marier saus leur aveu, &

Odyff. lib. V I, verf. 286.

contracter un hymen clandestin.

Dans cet examen des mœurs héroiques, tout sert à prouver que les hommes, durant ces siècles fameux, eurent en général des idés simples, mais justes, sur ce qui pouvoit contribuer à leur bonhar particulier. & à la tranquillité des sociétés dont ils étoient membres. Autant les principes religieux & politiques concouroient à lier entre eux les différens peuples dont la nation étoit composée, autant les sentimens naturels dont nous venons de parler, assuroient dans les familles la paix & la concorde. Cependant cette union même pouvoit devenir préjudiciable à la patrie, & les chefs des familles les plus puissantes pouvoient tour à tour entreprendre de soumette & de gouverner les autres familles à leur fantaisse. Pour remédier à cet inconvénient, on reconnut que les volontés particulières de tous les individus avoient besoin d'être réunies dans une seule volonté Tel fut l'objet du premier traité social que les hommes firent entre eux; &, comme je l'ai dit dans le précédent Mémoire, ce fut Thésée qui sit la première convocation où le peuple, par un acte libre de sa volonté, se donna lui-même un masure. Ni le gouvernement Aristocratique, ni le Démocratique, ni le mélange de ces deux gouvernemens n'avoient la simplicité requise pour

Du gouvernement . monarchique.

obtenir la préférence sur celui qui se présentoit le plus naturellement à ces peuples. C'étoit celui qu'Hérodote jugeoit le plus propre à réunir les forces d'une nation éparle & immense, telle que celle des Thraces, pour en faire un peuple invincible: E'i & va évos Herod. I. v. αρχοιτο, η φερτέοι κτι τετο, αμαχότ τ'αι είπ. Cette même justesse d'esprit, qui fit choisir aux Grecs ce gouvernement d'un seul, les. rengagea encore à le rendre héréditaire, malgré les inconvéniens. qui en pouvoient résulter. Ils pressentoient les désordres bien plus confidérables qui naîtroient d'un royaume électif, & ils craignoient de se voir replongés, à la mort de chaque Roi, dans cet état d'anarchie dont ils avoient senti les maux. J'ignore quelle sut la puissance qu'ils établirent dans l'État pour contrebalancer le pouvoir des Rois; mais comme ils supposoient, avec raison, que pour avoir donné à un homme la puissance suprême, ils ne lui avoient pas communiqué la sagesse & l'infaillibilité des Dieux, il y avoit un conseil établi, où les plus sages de la nation étoient chargés d'éclairer 18c de diriger la prudence du Monarque. Son devoir étoit de les écouter, & de déférer aux meilleurs avis; & il y étolt d'autant plus porté, que la gloire de l'entreprise n'étoit pas pour celui qui avoit donné le conseil, mais pour celui qui l'avoit exécuté : 260 lliad: 16. 17; நீழேக்கு, விர கா க்ஷா. Mais ee conseil des Sages n'étoit, par lui-même, revêtu d'aucune puissance qui sût capable de s'opposer au progrès de la tyrannie. Je suis tenté de croire que ces rafinemens de politique, rendus ensuite nécessaires, ne furent pas d'abord employés. Le mot de tyran, ce mot si odieux à la Grèce, n'étoit pas encore connu; il n'y en avoit pas même d'équivalent pour exprimer l'usurpation ou l'abus du pouvoir; &, comme le besoin seul a fait inventer les noms, l'heureuse ignorance de ce mot peut faire supposer que les Rois s'élevoient sur le trône par le consentement libre du peuple, & s'y maintenoient par une jonissance modérée de leur pouvoir.

Thucydide confirme cette conjecture, & nous apprend que la Thucyd. lib. 1, tyrannie ne parut en Grèce que quelque temps après le siége de p. 10. Troie, lorsque les richesses, accrues par le commerce, eurent servi d'instrument aux usurpations. Avant cette époque les peuples étoient, à l'égard de leurs Rois, ce qu'étoit, l'armée des Grecs devant Trole à

Kkkij

l'égard du chef suprême. Les ménagemens dont usoit Agamemnon pour retenir dans leur devoir les Grecs fatigués d'un long siège, font assez voir que ce n'étoit pas un despote qui commandoit, mais un Roi nouvellement élu, qui n'usoit qu'avec modération de l'autorité qui lui avoit été confiée. Ainsi les Rois, qui dans l'Attique venoient d'être établis par le consentement du peuple, conservèrent encore quelque temps le souvenir de ce même pouvoir qui les avoit élevés sur le trône & qui pouvoit les renverser: & ce que je dis de l'Attique peut encore s'appliquer à pluseurs autres États de la Grèce, où l'origine de la monarchie ne remontoit pas bien haut, par une suite de Rois non interrompue, & sans révolution (k).

Les loix politiques, fondées sur les passions & sur les intérêts des hommes, ont par-tout une certaine uniformité qui permet de tirer des conjectures & de suppléer aux faits lorsque l'histoire du pays est en défaut, & que celle des autres nations fournit des circonstances pareilles & des évènemens conséquens. Je crois donc qu'il seroit permis de citer ici ce qui arriva au commencement du règne de Roboam. Le peuple s'assembla pour demander à haute voix la diminution des impôts que Salomon avoit établis. Roboam consulta les vieillards qui avoient été du conseil de son père, & leur réponse montre assez que les Rois dont l'établissement n'étoit pas ancien, avoient besoin de condescendance pour se maintenir dans leur autorité. Si vous devenez en ce jour, lui disoient-ils, le serviteur de vos peuples, ils seront vos serviteurs le reste de votre vie.

'Arist. in Eshic. lib. 11L. Les Rois étoient alors Généraux, Juges & Pontifes, & la réunion de tant de pouvoirs étoit peut-être ce qui les empêchoit d'en abuser; car pourquoi auroient-ils employé des moyens violens, lorsqu'ils pouvoient régner par l'influence irréssible de l'opinion?

(k) Le sceptre d'Argos n'avoit pas passé en beaucoup de mains avant d'être transmis à Agamemnon, puisque, suivant Homère, les Dieux avoient donné ce sceptre à Pélops, Pélops à Atrée, Atrée à Thieste, & Thieste à Agamemnon (Il. l. 11). Le royaume de Mycènes avoit vu finir la maison des Persides dans la personne d'Eurysthée, & s'étoit soumis volontairement à la puissance d'Atrée (Thucyd. lib. 1). Le royaume de Sparte, qui avoit été quelque temps entre les mains des Héraclides, étoit devenu le partage de Ménélas. Le royaume de Thèbes ensin, suivant Hérodote (lib. V), ne comptoit que quatre Rois depuis Cadmus son son fondateur jusqu'aux temps héroïques, Cadmus, Polydore, Labdacus, & Laius père d'Œdipe.

Quoi qu'il en soit, le pouvoir de rendre la justice, résidoit spé- Des Juges cialement entre les mains des Rois: aussi les voyoit-on souvent occupés de ces honorables fonctions. Chez les liraëlites, le Roi se tenoit assis à la porte de la ville, & y juggoit tous les dissérends; mais bientôt les Rois ne pouvant suffire aux soins multipliés de la monarchie, commirent aux plus lages de la nation, celui de rendre la justice. Il y avoit des heures marquées pour entendre les plaintes & juger les différends: c'étoit ordinairement entre le lever du soleil & le milieu du jour, suivant l'expression dont se fert Hérodote, pour désigner l'heure qui partage la matinée, a papirs mangusons. Les Juges, dans ces premiers siècles, s'assembloient dans les places publiques, & sembloient chercher les regards du peuple.

Lorsqu'ils s'assembloient, ils prenoient des mains des hérauts, le sceptre qui étoit la marque de leur pouvoir, & le déposoient après le jugement de l'affaire: c'étoit alors qu'ils recevoient leur salaire, qu'on nommoit Angentor. Aristophane dit que ce salaire, pour chaque juge de l'Aréopage, étoit de trois oboles. C'est ce même salaire qu'Homère représente aux pieds des Juges sur le bouclier d'Achille; mais, au lieu d'être de trois oboles, il est de deux talens d'or, soit par une magnificence poëtique, soit qu'en effet ces deux talens devant être adjugés à celui des Juges qui auroit donné le meilleur avis, le Bareau fût alors regardé comme une espèce de gymnase, où l'on disputoit le Prix de la sagesse & de la justice, comme on disputoit ailleurs le Prix de la force & de la légèreté.

En parcourant l'histoire des siècles héroïques, pour y étudier la manière de rendre la justice chez ces hommes simples, plus instruits par la Nature que par les réflexions, l'imagination n'est pas du moins attriftée par l'image des cruautés judiciaires que les hommes le sont crus forcés d'exercer sur leurs semblables: cette févérité n'étoit pas connue chez les anciens Grecs, dont la sensibilité n'avoit pas besoin de ces exemples de cruauté qui révoltent l'imagination des honnêtes gens, & ne sont que trop souvent en pure perte pour les scélérats, comme l'a remarqué un des plus beaux génies du siècle, qui pouvoit citer en faveur de son opinion, Montese Espris

Supplices.

un des meilleurs esprits de l'antiquité. « Il est vraisemblable. dit Lib. 111, "Thucydide, qu'anciennement les fautes les plus graves n'étoient " punies que de peines très-légères; & ce ne fut qu'avec le temps "que plusieurs de ces peines augmentèrent de sévérité, & furent » converties en peines de mort qui devinrent aussi insuffisantes one les premières. »

> Les supplices cruels ne furent en usage que chez les peuples que les Grecs traitoient de barbares. Le supplice qu'Hostilius sit souffrir à Métius, n'est pas des beaux temps de l'histoire Romaine. & ne s'y trouve pas répété une seconde fois. Le supplice de la scie étoit ordonné pour certains crimes, par la loi des douze Tables; mais Aulu-Gelle affure qu'on ne le fit jamais souffrir à personne (1). Si je parlois du supplice que les Romains avoient ordonné contre les Vestales qui négligeoient le seu sacré, ou qui souilloient la chasteté de leur état, je ne pourrois m'empêcher d'observer combien les hommes ont été cruels toutes les fois qu'ils ont cru venger la querelle des Dieux; mals ceci n'est pas de mon sujet, puisque Hes anciens Grecs n'empiétoient point hir les droits du Ciel, & réservoient les peines temporelles pour les seuls crimes qui intéressoient la société.

> Ces peines le réduffoient à trois genres de punitions, suffisantes pour contenir des peuples sensibles, chez qui l'inégalité des fortunes & des conditions n'avoit pas encore fait de grands progrès, & qui n'avoient rien de plus à cocir que l'honneur & la patrie. Αφρήωρ, a θέμισος, aregios étoient les mots dont on le servoit pour désigner les criminels qui subissoient les punitions dont je veux parler.

Potter.

Archaol. de On nommoit a oppirtup, celui qui pour quelque crime étoit raye de la tribu & perdoit le privilége d'affister au festin de la communauté, qu'on appeioit de imos per recedi (ni). On nommoit

wers l'an 3a 1) de Rome; lorsque les Tribuns, succederent aux Décemvirs, parmi les conventions qui furent faites entre le peuple & les grands, il y teus | exécutée. une: loi que portoit que geux; des ... (m) Les Lacédémoniens conseque Tribuns qui, au bout de l'année, ne vèrent cette sorte de punition, qu'ils

(1) Il faut avouer cependant que | se démettroient pas de leur place seroient brûles vifs, ¿@rou, ne perte visires (Diod. de Sic. liv. XII). L'histoire ne dit point que cette loi ait jamais été

(in) Les Lacédémoniens conser-

reçu dans les tribunaux, ni pour juge, ni pour témoin, ni pour accusateur. A'vérres étoit celui qui banni de sa patrie, menoit une vie errante, sans avoir ni seu ni lieu. Ainsi, pour désigner combien étoient coupables & dignes de supplices ceux qui fomentoient les guerres civiles, Homère énonce formellement ces trois genres de punition:

Apphrap, adeposos, aversos 'Eir cheiros.

Mad. lib. 1x.

nommoient emple. Celui à qui elle étoit infligée ne pouvoit plus posséder aucune charge, & n'avoit pas même la faculté de vendre ni d'acheter (Voy. Thucyd. liv. V, p. 368). Mais cette peine n'étoit que momentanée, & le citoyen qui la subfissit pouvoit se réhabiliter. Combien ces sortes de loix ne semblent-elles pas accuser la cruauté & l'inflexibilité des nôtres!

(n) Le tribunal de l'Aréopage, institué, dit-on, par Cécrops, n'étoix pas établi pour ordonner des peines de mort, mais pour juger des affaires concernant les meurtres, telles que le différend de Mars & de Neptune, touchant le meurtre d'Halirrothius, & d'ordinaire la partie offensée n'avoit recours à ce tribunal que dans l'impuissance de se venger soi-même, & les Amphictyons, dans les cas les plus graves, ne condamnotent point à mort.

(o) Cette loi, du talion, paroît être !!
la première de toutes celles que l'équité
naturelle ait imposées aux hommes; on
Pappeloit la loi de Rhadanante, d'

Postepiaroses diguers elle émit emque

E's ne midos mi n' spete, dinn n' docin jévoso.

Aristote (in Ethicis, lib. V, cap. 8.) prétendoit que cette loi, pour être jutte, devoit, en beaucoup d'occasions, proportionner, & non égalen, la peine au mal commis. Aristote avoit raison de ne pas trop généraliser ce précepte légiflatif; car quoiqu'il foit certain que, relativement à la constitution faction des sociétés, la qualité du criminel de de l'offensé changé la nature du crime, il est cependant des cas où la sévérité de la justice, par égased pour les droits de l'humanité, fait disparoître ces distinctions, & prononce une peine égale contre l'assassin homicide, dans quelque rang qu'il soit placé. Le droit de la guerre, & la servitude qui en est la suite, peuvent quelque temps obsehreir cette loi natyfelle, mais il faut qu'elle soit rétablie des que le titre de citoyen a succedé à celui de ferf-ou d'estaves

avoit deux moyens de se dérober à la peine, la fuite ou un accommodement. Il falloit qu'il s'exilât pour toujours de sa patrie, ou qu'il appailat les amis du mort par quelque satisfaction pécuniaire. Cette sorte d'accommodement fut en usage chez les Francs, les Germains, les Hurons & tous les peuples guerriers. Ces peuples sentoient & connoissoient le prix des hommes, dont la multiplicité faisoit la force de la nation. Ils pensoient qu'on devoit être avare du sang des citoyens, qu'il convenoit aux intérêts de la patrie de ne pas perdre deux hommes pour un, pourvu que la partie offensée fût satisfaite, & enfin ne se croyoient point en droit d'exercer sur leurs frères une vengeance inflexible, que les Dieux eux-mêmes ne connoissoient pas.

Si cette jurisprudence criminelle paroît accuser d'ignorance & de grossièreté les siècles & les peuples où elle fut en usage, il faut observer qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre les anciennes villes de la Grèce & les nôtres; que les cités Grecques étoient composées de familles qui se connoissoient toutes; qu'elles n'étoient pas. comme nos grandes villes, peuplées d'étrangers dont le nombre surpasse de beaucoup celui des indigènes; que les loix qui convenoient aux Grecs seroient, à la vérité, insuffisantes parmi nous; mais que celles qui établissent aujourd'hui ha sûreté publique cussent été regardées comme barbares chez les Grecs, & comme

une source d'attentats à la liberté des citoyens.

Cependant, s'il en faut croire Sophocle, Créon, roi de Thèbes. donna un édit cruel, qui portoit que quiconque inhumeroit Polynice, seroit enfermé tout vivant dans un tombeau; mais un des objets de la tragédie étoit alors de rendre la monarchie odieuse. & Sophocle remplissoit cet objet en attribuant à Créon ce trait inoui de despotisme & d'inhumanité. Hérodote donne même à Berod. lib. v11, entendre que ce supplice étoit particulier aux Perses: Reporxòr & τὸ ζώντας χατορύσταν. On ne voit rien dans Homère qui puisse nous offrir l'idée de cruantés pareilles; si l'on y trouve quelques exemples de supplices, ce sont des genres de mort choisis pour

> déshonorer, & non pour faire expirer un criminel dans des tortures insupportables. Lorsqu'Ulysse cut vaincu les prétendans, il voulut

440

punir les femmes complices de leurs débauches, & leur faire subir une mort ignominieuse:

υβιίνος ενώ καθαρώ θανάτο ένο γομος ελοίμθρ

Ne les faisons point périr, dit-il, par une mort pure.

Pour cet effet il attache un cable de navire d'une colonne à l'autre, & y fait pendre cette troupe de courtisannes insolentes. L'ignominie attachée à cette mort étoit une opinion naturelle chez un peuple guerrier, qui croyoit que périr par le fer étoit mourir glorieulement, xa Jupa Jurata. Cette opinion, qui s'est perpétuée chez tous les peuples policés, est une de celles qui serviroient à prouver que malgré le mépris que nous affectons pour ces peuples, que nous nommons barbares, nous avons encore tant de loix, de coutumes & de préjugés qui nous rapprochent d'eux, que nous devrions du moins être plus réservés à leur égard dans nos dédains & dans nos censures.

Toutes ces opinions, dont je viens de parler, marquent un peuple humain & sensible, qui se gouvernoit plus par l'honneur que par la crainte; & il ne faut pas juger du caractère de la nation sur quelques traits particuliers d'inhumanité, occasionnés par des passions violentes, qui, dans tout autre temps & chez tout autre peuple, cussent produit les mêmes effets. Ainsi, de ce qu'Agamemnon refule d'épargner le fils d'Amphimaque, parce que ce même Amphimaque avoit voulu faire périr Ulysse & Ménélas, lorsqu'ils allèrent en députation à Troie, Potter a tort d'en conclure Archaol. Graci que les enfans portoient souvent la peine de l'iniquité de leurs pères. Je sais que plusieurs peuples étoient persuadés que le ciel punissoit le crime des pères sur leur postérité: Crésus fit consulter la Pythie sur son expédition contre Cyrus; l'oracle sui répondit Hared, tib. 18 que rien ne pouvoit changer l'ordre des Destins, & que le crime de Gygès seroit puni jusque dans la cinquième génération. Mais quand même cette opinion eut été connue dans les siècles héroiques, ce que je ne crois pas, il ne faudroit pas en conclure que les loix divines, sur cet article, eussent servi de modèles aux loix humaines, puisque chez les Hébreux elles étoient, sur ce point, entièrement Tome XXXVI.

Digitized by Google

Chap. xx. opposées, Dieu dit à Moyse, dans l'Exode, Ego sum Deus tuns fortis, zelotes, visitans iniquitatem patrum in silios, in tertiam et quartam generationem eorum qui oderunt me: & Moyse, parmi Deu. c. xxiv. les sages loix qu'il donne à son peuple, dit que les pères ne mourront pas pour leurs fils, ni les sils pour leurs pères; mais que chacun portera la peine de son péché.

On trouve cependant une loi qui remontant aux siècles héroiques, semble contredire les deux propositions que je viens d'avancer: 1.° que la peine de mort n'étoit guère en usage, en la confidérant comme une vengeance exercée par la patrie contre les citoyens; 2.º que les enfans n'étoient pas punis du crime de Lib. VII. leurs pères. Hérodote nous apprend qu'Athamas ayant conspiré la mort de Phrixus, & ayant été condamné par un oracle à servir aux Achéens de victime expiatoire, Cytissore, fils de Phrixus, vint arracher Athamas des mains de ceux qui alloient l'immoler: que pour cette raison l'aîné des descendans de Plyrixus est exclus du Prytanée, & que s'il a l'imprudence de s'y présenter, on le saist, on le conduit à l'autel, on le couvre de fleurs & on l'immole. comme une victime parée pour les sacrifices. Mais cet usage ne sert qu'à confirmer mon opinion, car ce n'étoit ni les Rois, ni les Magistrats qui avoient ordonné ces peines; le crime d'Athamas œut peut-être resté impuni si un oracle n'en eut demandé vengeance; & la profanation de cet oracle ayant jeté une espèce d'excommunication sur toute la famille de Phrixus, c'étoient les Dieux. & non les hommes, qui étoient censés poursuivre sur cette malheureuse race la vengeance du crime de son auteur (p).

Il paroît donc, en général, que les Rois n'avoient pas le droit de vie & de mort sur leurs sujets: ce droit ne peut être exercé que par les ministres de la loi, c'est-à-dire par les représentans de la partie publique; & si, dans les cas les plus graves, lorsqu'il

(p) Les Lacédémoniens, dont la discipline & les mœurs sévères sembloient se rapprocher davantage de celles de la première antiquité, peasoient, comme les Grecs des siècles héroïques, que les enfans n'étoient point comptables du crime de leurs pères. Lorsque

Pausanias voulut punir ceux des Thébains qui avoient suivi le parti des Mèdes, il renvoya absous les enfans d'Attaginus, disant que le crime du père ne devoit pas retomber sur les enfans. Voyez Hérodote, liv. 1X.

s'agissoit de punir un assassin, la poursuite du courable ne sembloit: pas appartenir à ces représentans, ne peut-on pas en conclure que les Rois ne pouvoient pas disposer judiciairement de la vie de seurs sujets? Le supplice dont Ulysse punit les courtisannes qui vivoient avec les prétendans de Pénélope, étoit un acte de vengeance exercé par un Roi vainqueur & irrité, & non l'exécution d'uno loi promulguée par le souverain & reconnue par la nation.

S'il est intéressant de voir comment les hommes ont pensé; dans les siècles les plus reculés, sur des matières si importantes, & si les conjectures ne suffisent pas pour satisfaire un esprit sagement curieux, qui cherche non des hypothèles, mais des faits reconnus dont il puisse tirer des inductions, il faut, suivant la règle que nous avons admise plus haut, faire servir à notre objet les montimens étrangers qui semblent s'y prêter d'eux-mêmes. It ne faut donc pas négliger d'observer que les rois de Perse n'avoient pas le pouvoir de faire mourir un criminel, quelque crime qu'il eût commis, avant qu'on eût mis en balance le bien & le mal qu'il avoit fait; c'étoient les Juges qui étoient chargés de cet examen, & la condamnation nétoit prononcée que lorsque le mai qu'il avoit Herod. lib. Li commis l'emportoit sur le bien qu'il avoit pu faire.

Il y avoit cependant des occasions pressantes où l'autorité des Rois devenue plus puissante, pour le bien général, alloit jusqu'à ordonner des peines de mort, & des supplices infamans, contre les infracteurs de leurs volontés. Agamemnon dit qu'il punira de mort les fugitifs & les lâches, & qu'il les laissera sans sépultures Hector menace de tuer de sa main, & d'abandonner aux vautours lliad. lib. xv. ceux de les soldats qu'il verm s'éloigner de l'attaque des vaisseaux. On sait quelles idées sunestes les Anciens attachoient au malheur d'être privés de lépulture; c'étoit la vengeance la plus cruelle qu'ils pussent exercer contre un homme, que d'abandonner son corps aux chiens & aux vautours; c'étoit celle dont ils usoient ordinairement envers leurs ememis particuliers. Ces hommes, si doux & si humains dans le commerce ordinaire de la vie, étoient terribles dans l'accès des passions : ces Grecs, si sensibles à la voix

de la nature & de l'humanité, pour qui l'hospitalité étoit l'obligation la plus sainte, & l'amitié le plus doux des liens; s'abandonnoient

LII ij

à tout ce qu'ils avoient imaginé de plus cruel, quand il s'agissoit de se venger; non qu'ils exerçassent jamais sur leurs prisonniers ces cruautés affreules, qu'on ne peut lire dans l'histoire des Sauvages sans frémir d'horreur; mais enfin ils poussoient la barbarie jusqu'à le faire un plaisir de tourmenter leurs ennemis après la mort. & de leur ôter, dans le sein du tombeau, le repos qui les attendoit. Tel étoit du moins l'objet de leur vengeance, lorsqu'ils laissoient leurs ennemis sans sépulture, exposés aux outrages des bêtes féroces & des oiseaux de proie. Mais tout ce qui tient à l'art terrible de dévasser la terre, a porté dans tous les temps, & même chez les peuples les plus polis, un caractère de férocité qu'on ne reconnoît plus dans la nation quand la paix l'a désarmée.

Des récompenses.

Si les Rois avoient le pouvoir d'ordonner des peines capitales contre les lâches, ils avoient aussi celui de décerner des récompenses à ceux qui se distinguoient dans le combat: Agamemnon promet à Teucer, pour le prix de ses exploits, un trépied. deux chevaux & une belle esclave. Tout le butin qu'on faisoit sur l'ennemi étoit remis entre les mains du Roi. & c'étoit lui qui présidoit au partage: Achille avoit daigné lui-même se soumettre à cette loi, & quoiqu'il ne fût pas, au commencement du siège, de l'armée d'Agamemnon, il avoit fait porter dans les tentes de Mad lib. 1x. ce Roi les dépouilles des villes qu'il avoit conquises. Lorsque Agamemnon veut fléchir ce Prince, il lui fait promettre, par ses députés, de charger ses vaisseaux d'argent & d'airain, & de lui donner la plus riche part des dépouilles de Troie.

Indépendamment de ces présens, qui sembloient n'être dûs qu'à la libéralité & à la munificence des Rois, il y avoit un autre genre de récompenses, décernées par la patrie aux héros qui l'avoient illustrée; elle leur assignoit des bois, des terres, des champs cultivés. On nommoit ces partages remérea, & par-là cet honneur ressembloit en quelque sorte à celui qu'on rendoit aux Dieux, gar les bois qui étoient confacrés aux Immortels portoient aussi le même nom. Toutes ces récompenses, utiles ou honorables, étoient de nouveaux liens qu'on contractoit envers la patrie; distingué du reste des citoyens par les honneurs, on devoit l'être aussi par le courage. Heureux les temps où les bienfaits excitoient les hommes

#### DE LITTÉRATURE.

à la reconnoissance, & étoient pour eux une nouvelle obligation de défendre avec plus de valeur la patrie qui les avoit honorés!.. Sarpédon, pénétré de ce sentiment d'équité, disoit à Glaucus.

> Pourquoi recueillons-nous, sur les rives du Xante, Des plus riches guérets la moisson abondante! N'est-ce point qu'au combat, devançant nos guerriers, Nous devons aux périls nous offrir les premiers!

Iliad lib. XIII verf. 3 1 0.

453

Il n'en falloit pas tant pour animer à la gloire des ames sensibles. qui n'avoient pas de plus grand aiguillon que l'estime de leurs concitoyens; aussi les distinctions les plus conformes à la simplicité antique, faisoient-elles souvent toute l'ambition des plus grands héros: c'étoit dans les festins qu'ils jouissoient de ces distinctions glorieuses. Les festins, comme on sait, étoient accompagnés de cérémonies religieuses, qui répandoient un air auguste & majestueux sur tout ce qui s'y passoit; & si ces distinctions étoient grossières en apparence, la religion les ennoblissoit. Celui qu'on vouloit honorer étoit servi le premier après les Dieux. Ajax, après avoir combattu contre Hector, fut reçu à la table d'Agamemnon, qui Bid lib. VIII lui servit une partie du dos de la victime qu'on venoit d'offrir à Jupiter. Je ne sais pourquoi l'on s'est tant moqué de cette marque de distinction, & je ne vois pas que toutes celles dont les peuples font usage, ne soient pas aussi susceptibles de ridicule, & n'aient pas autant besoin d'être interprétées par la connoissance des mœurs. & embellies des prestiges de l'imagination. Dans ces repas des Anciens, les Dieux avoient leur part désignée, les héros avoient aussi la leur: cette espèce d'association étoit assez honorable pour que la fierté de ces ames, vraiment grandes, en pût être flattée.

Le moment n'étoit pas arrivé où la vanité des citoyens qui avoient servi la patrie, demandoit qu'on leur érigeat des monumens pendant leur vie. Les Grecs avoient pour principe que la vertur des mortels étoit dans les mains de la Providence, qui pouvoit à son gré l'affoiblir ou l'augmenter. Ils pensoient à cet égard comme certain peuple qu'on n'accuse pas de manquer de courage; ils pensoient que la bravoure étoit journalière, & qu'un moment de

foiblesse pouvoit démentir la gloire de plusieurs années: ce n'étoit donc qu'après la mort de leurs grands hommes, qu'ils leur élevoient

des monumens. Le trépas assuroit la réputation: & de même qu'ils Herodot, lib. 1. prétendoient qu'il ne falloit donner à personne le titre d'heureux avant que la mort l'eût mis à l'abri des inconstances de la fortune. ils pensoient aussi qu'avant ce temps on ne devoit décerner à personne le dernier prix des héros. On ne leur élevoit point de statues: on bâtissoit sumplement en leur honneur des tombeaux (a) ou plutôt des cénotaphes, qui souvent éloignés du lieu où leurs cendres étoient renfermées, devoient rappeler à la postérité le nom & la gloire de ceux auxquels ils étoient confacrés. C'est ainst que dans des siècles fort postérieurs, les Magnésiens construisirent au milieu de leur place publique, un tombeau en l'honneur de Plutar. in vità Thémistocle, dont les cendres furent portées à Athènes.

Themist.

Avant d'élever des statues aux héros, il fallut commencer par en ériger aux Dieux; & cette forte d'idolâtrie, comme nous l'avons vu dans le premier Mémoire, n'étoit pas pratiquée en Grèce dans les temps héroïques. Si l'on suit avec attention dans l'histoire, le développement des mœurs des Grecs, on remarquera que cette espèce d'apothéose ne s'établit que par des progrès insensibles & liés aux changemens qui furvinrent dans les mœurs & dans les opinions (r).

Du Suicide.

Une raison politique s'opposoit encore naturellement à ce que la patrie confacrât des monumens aux héros pendant leur vie. Quelle que fût la gloire que ces grands hommes eussent acquise. un moment de désespoir qui les eût portés à se donner la mort, Arist. Ethic. les privoit des honneurs funèbres. On regardoit comme un ennemi de la patrie, celui qui avoit olé attenter sur lui-même. Ajax, après s'être donné la mort, fut inhumé, mais n'eut pas les honneurs

> (q). Ces sombeaux, des héros, étoient ordinairement délignés par une colonne, comme celui d'Ilus, qu'Homère (Illad. L. II.) place au milieu de la campagne, entre les murs de Troie & la mer. Les Lyciens élevèrent à Sarpédon un tombeau & une colonne, TOPE CON TE, SHANN TE (Ibid. lib. XXIII).

(r) Cet usage semble avoir commencé par la permission que la République accordoit quelquefois à ses Généraux, d'ériger des statues aux Dieux. Les noms des premiers citoyens à qui l'on en érigea, ne furent pas mis dans les inscriptions qu'on gravoit au has de leur statue. Voy. Esch. cont. Ctésiph.

455

de bûcher. Philostrate dit que ce sit Chalcas qui employa l'au- la Heria torité de la religion, pour empêcher que cette faveur ne lui fût accordée. La vie des citoyens étoit censée appartenir à la patrie; ils ne pouvoient en disposer sans sa permission; & dans les siècles brillans de la Grèce, la sévérité de cette loi alla jusqu'à faire regarder comme un crime, le noble désespoir d'un guerrier qui se jetoit au milieu des ennemis, à dessein d'y périr. Aristodème n'eut pas les honneurs qu'il méritoit, quoiqu'il eût fait des prodiges de valeur au combat de Platée; mais n'ayant pu supporter la honte d'être resté seul de ses compagnons à la journée des Thermopyles, il avoit été chercher la mort dans les rangs des ennemis; & cette action, qui marquoit affez une ame enivrée de l'amour de la gloire, fut punie comme un acte de démence qui l'avoit déshonoré, Hered. lib, 126 Bu enuign (().

Le plus ancien exemple de suicide que l'histoire nous présente, est celui d'Achitopel, qui se pendit de désespoir de ce que le conseil qu'il avoit donné à Abfalon, n'avoit pas été suivi. Il faut supposer que ces exemples étoient fort rares en Grèce, dans les siècles héroïques, puisqu'on ne sauroit en trouver un semblable dans les deux poëmes d'Homère (1). On ne sauroit cependant douter que la bravoure & le mépris de la mort ne fussent des vertus aussi célèbres alors qu'elles le furent jamais dans aucun siècle; il faut donc présumer que des opinions énergiques en arrêtoient le dangereux effet, soit le système de la nécessité, soit l'inquiétude du sort auquel leur cadavre seroit réservé, soit des sentimens plus puissans & dont nous parlerons bientôt: ces raisons, quelles qu'elles fussent, empêchoient les Grecs de se délivrer eux-mêmes du fardeau de la vie; mais ces mêmes raisons qui tenoient à la constitution de la société, ne paroissoient pas avoir tant de pouvoir

sur les femmes que sur les hommes. Les exemples de celles qui

(f) A Athènes on coupoit la main de celui qui s'étoit tué lui-même, & on enterroit cette main loin de l'endroit où le corps étoit enséveli. Esch. cont.

(t) Quant au passage du XVIII.º livre de l'Iliade, qui sembleroit donner à penser qu'Antiloque, voyant le désespoir d'Achille, lui retient le bras, dans la crainte que ce héros, égaré par la douleur, ne le frappe de son épèe, qu'il me soit permis de renvoyer le lecteur à la note que j'ai mise dans cet endroit de ma traduction.

456

se sont donné la mort, ne sont pas rares. Œdipe ne se tua pas à

Apollon.

mais Épicalte sa femme, que les Tragiques ont nommée Jocalle. O.b. l. 1x. ne pouvant supporter l'horreur de son sort, se pendit aux lambris de son palais. Phædre périt de la même manière. Clita, femme de Cyzicus, ne pouvant survivre à son époux, mourut encore du même genre de mort, a Jandin Geogán auzen. Érigone, fille d'Égyste & de Clytemnestre, étant venue à Athènes, pour faire condamner Oreste, & n'ayant pu l'obtenir, se pendit de désespoir. Sans entreprendre d'en expliquer les raisons, je remarquerai que le sexe le plus foible étoit alors celui qui fournissoit le plus de pareils exemples, & que le suicide n'est pas connu chez quelques peuples de l'Amérique, renommés par leur constance à soutenir les plus cruelles épreuves avant de commencer à porter les armes. & par leur fermeté dans les plus affreux tourmens, lorsqu'ils ont le malheur d'être faits prisonniers.

Mours des Sauv. de Laffit.

p. 62.

Platon se relâcha un peu à cet égard, de la sévérité des opinions In Phadon, anciennes: il prétendit qu'on pouvoit affranchir son ame des liens du corps, lorsque Dieu nous en envoyoit l'ordre par les malheurs dont il nous accabloit, & par l'absolue nécessité de recourir à cette Leg. lib. 1x. délivrance. Il veut que ceux qui se seront donné la mort par foiblesse » par lâcheté, soient inhumés dans des lieux écartés; mais il traite plus favorablement ceux qui ont cédé au poids de leur douleur, & qui ont eu des excuses plausibles dans l'excès de leur infortune.

> Je ne prétends point examiner cette opinion sur les principes de la religion que nous professons, ni même sur ceux de la morale & de la politique; je veux seulement distinguer ce que le premier instinct des hommes leur inspira, de ce que la raison nous conseille & nous persuade, & donner lieu d'observer combien cet instinct modifié nous fait faire de choses grandes & généreuses, conformes aux vues de la Nature, tandis que la raison nous met à la merci de tous les argumens des passions. Un amour extrême de la considération, empêcha les fauvages de calculer la peine qu'ils pouvoient supporter, & d'examiner dans quel temps il leur seroit permis de **se** donner la mort. Je suppose, avec vraisemblance, qu'il en fut de même, à peu près, chez les anciens Grecs & dans toutes les **fociétés**

sociétés naissantes, où les sentimens naturels, plus sentis que raisonnés, tournoient tous au profit de la société. L'amour de soimême s'étoit si bien joint alors avec celui du corps civil dont le citoven étoit membre, qu'ils sembloient ne plus faire qu'un sentiment: de-là mille affections généreuses, principes d'héroisme, & qui toutes partoient de cet amour propre identifié avec celui de la patrie. A force de ne se plus considérer soi-même dans son individu Isolé, mais uniquement dans ses relations avec tous les membres de l'État, l'existence particulière de chaque citoyen acquéroit une intensité active qui le rendoit capable des plus grandes choses, & qui l'attachoit à la patrie comme les membres le sont au corps. L'horreur de la destruction de son être, cette horreur machinale, commune à tous les animaux, n'étoit donc plus rien quand on combattoit pour la patrie; mais quel étoit le citoyen qui eût pu attenter sur ses propres jours, quand il sentoit sa main repoussée par la Nature & par le puissant lien de la société, aussi fort que la Nature même? C'est ainsi que je tenterois d'expliquer pourquoi ces anciens peuples, si renommés par leur bravoure, fournirent si peu d'exemples de suicide.

Euripide remettoit sous les yeux des Athéniens, la véritable Voy. l'Herende façon de penser de leurs ancêtres, lorsqu'il leur représentoit Hercule furieur, au comble du désespoir, destrant la mort & voulant se la donner. mais détourné de cette pensée par Thésée qui lui fait honte de sa foiblesse.

Mais sitôt que la raison eut analysé ce sentiment qui nous attache à la patrie & qui nous rend si jaloux de l'estime des autres, elle se permit, sous certaines conditions, ce que l'instinct seul n'eût iamais osé. Encore si ces conditions eussent pu se borner à celles que Platon avoit en vue, sans doute le danger eût été moins Voy. Le Place grand; mais chacun jugeant de ses malheurs par sa sensibilité ou par la foiblesse, quelle barrière opposer contre une maladie qui empire tous les jours, & dont la raison, sous une apparence de philosophie, contribue à augmenter la contagion? Ne pourroit-on pas dire avec le Poëte:

Parlez! quel est le moins barbare, Tone XXXVI. Mmm Rouff. od. IX.

De la raison qui vous égare, Ou de l'instinct qui les conduit!

Et qu'on ne croye pas trouver en cela même, de quoi déprimer les siècles antiques, en traitant d'insensibilité la fermeté dont nous faisons honneur à ces siècles, & en alléguant en faveur des temps plus modernes, la sensibilité des citoyens accrûe par les douceurs de la société persectionnée. Loin d'être une réponse à mes dissicultés, ce seroit un argument en ma faveur, puisque cette sorte de sensibilité n'a pour sondement que l'intérêt personnel, qui ramenant tout à notre seule existence, nous rend d'autant plus chers à nous-mêmes, que nous sommes plus indissérens pour les autres. C'est ainsi que se relâchent les liens de la société, qui se dépravant insensiblement, voit naître dans son sein, des vices & des crimes qu'elle ne connoissoit pas dans l'ancienne ferveur de son établissement.

Tant que l'homme écouta la voix de la Nature, toutes les actions tendoient à maintenir l'ordre; & lors même qu'il ne suivoit que son plaisir, il obéissoit aux loix divines qui constituent l'ordre universel. Mais ce même instinct sacré, qui long-temps lui avoit servi de guide dans ses goûts & dans ses affections, sut ensuite profané par les passions même qui devoient le mieux servir le but de la Nature. Les Philosophes & les Poëtes s'élevèrent en vain pour défendre ce que la Nature avant eux avoit défendu. Comment pouvoient-ils être écoutés, puisqu'elle ne l'étoit plus? Phocylide commence les préceptes moraux par celui-ci: Mi 7 aporta Kurpir betrer. Il est plus que vraisemblable que ce qu'on défend ainsi publiquement, doit être assez répandu. Et si Homère. qui a si bien célébré l'amitié, n'a jamais parlé de l'infame abus qu'on en a fait, n'est-ce pas une preuve évidente que cet abus étoit ignoré dans les siècles mémorables dont nous avons esquissé le tableau?

Toutes les observations que nous avons faites jusqu'ici, ne regardent les mœurs de la société que sous un aspect général, & ne portent que sur un petit nombre d'idées simples & de sentimens naturels, qui suffisoient pour donner à ces sociétés s'union, la sorce

### DE LITTÉRATURE.

& l'activité, d'où dépendent le bonheur & la gloire des nations; & c'elt, sans contredit, dans cet examen général qu'on peut plus ailément se représenter le tableau des mœurs d'un siècle : cependant nous croirions laisser ce tableau trop imparsait, si à ces traits généraux que nous venons de tracer, nous n'ajoutions, dans un autre Mémoire, quelques détails particuliers, puisés dans la conduite & le caractère des héros de ce temps; ce détail ne devant pas seulement servir à nous faire connoître les grandes qualités qui distinguoient ces héros, mais ençore à nous faire estimer le siècle où ils ont vécu, comme on peut juger par quelques traits des l'urenne & des Condé, ce que sut le siècle qui eut le bonheur de les posséder.



Mmm ij

# TROISIÈME MÉMOIRE

SIIR

## LES MŒURS DES SIÈCLES HÉROÏOUES.

#### Par M. DE ROCHEFORT.

PRÈs avoir exposé dans le Mémoire précédent, quelles Mai 1769. A PRES avoir export de la Grecs dans les siècles des Grecs dans les siècles héroiques, c'est-à-dire celles qui sembloient tenir de plus près à la constitution de la société, il ne me reste plus, pour finir ces observations, qu'à jeter un coup d'œil sur les mœurs particulières, en y joignant un léger examen des ulages qui pouvoient le plus influer sur la morale; mais avant de passer à ces détails, qu'il me soit permis de préparer mon sujet par une observation préliminaire.

Il n'est peut-être rien de plus propre à nous égarer dans nos opinions philosophiques, que ces sortes de propositions générales qu'on adopte sans examen, sur la foi du grand nombre, & qui n'étant vraies que d'un certain côté, nous séduisent par la vérité particulière qu'elles présentent, & par le consentement public qui les a converties en proverbes. Parmi ces propositions il n'en est point de plus fausse, vue d'un certain sens, que celle-ci, qu'on ne se lasse point de répéter: Les hommes, dit-on, ont toujours été les mêmes. Par cette assertion hasardée, on cherche à se flatter soi-même, & à flatter son siècle; on veut éviter, aux yeux des gens d'un certain monde & des partisans d'une philosophie commode, le ridicule d'une censure amère & sans fruit.

Il est vrai, l'homme, comme les animaux, a recu un certain nombre déterminé de facultés naturelles, tendantes à la conservation & au bonheur de son individu; facultés qui dans l'espèce générale sont inaltérables comme les premiers principes des choses; à cet égard l'homme est toujours le même: mais s'il s'agit du développement de les facultés naturelles, s'il s'agit des passions qui les mettent en jeu, alors les variations sont infinies. Tout ce qui a rapport à l'homme, est aussi changeant que lui-même; politique,

gouvernement, principes, opinions, tout change, tout varie: un siècle ne ressemble plus à un autre; les nations ne se reconnoissent plus elles-mêmes au bout d'un certain temps ; les noms & les lieux demeurent, mais les peuples n'existent plus. Que sont devenus les Grecs du temps de Périclès, & les Romains du temps de Caton? C'est donc abuser des mots & d'une vaine apparence de philosophie, de prétendre que les hommes ont toujours été les mêmes: cela n'est vrai ni pour le bonheur, ni pour la vertu. ni pour la gloire. Quelles sont donc les causes qui contribuent à ces changemens? Quelle est la marche ordinaire de la Nature dans la formation & dans la destruction des États? Quels sont les différens degrés par où ils passent pour parvenir à leur perfection & à leur déclin? Dans quel temps trouve-t-on réunis à la fois dans une nation, la plus haute idée d'elle-même & la plus grande simplicité. la plus grande bravoure & la plus parfaite soumission à la religion du pays, le moins d'inégalité possible dans les rangs & dans les fortunes des citoyens, & la plus grande subordination! Parcourons l'histoire de tous les pays, nous verrons que ces vertus ont leur saison & leur moment, & qu'elles ont par-tout ordinairement les mêmes préparations & les mêmes suites. C'est la réunion des vertus & des vices combinés ensemble, qui marque les différens âges d'un empire. A l'aspect de telle vertu ou de tel vice, un œil bien exercé pourroit apercevoir à quel degré de son agrandissement ou de son déclin un empire est parvenu; il seroit même en état de désigner par l'examen d'un viçe ou d'une vertu caractéristique. quels sont les autres vertus ou vices qui doivent régner dans le même moment. Je laisse à des génies plus heureux le soin de faire ces observations sur tous les gouvernemens connus qui ont eu une certaine durée; je me suis borné à saisir & à peindre une seule époque dans l'histoire des mœurs de la Grèce; & après avoir confirmé la réalité de cette histoire par les autorités, la vraisemblance par le cours ordinaire de la Nature, j'achèverai d'expliquer mon intention par ce mot de Tacite: Hac nobis ad majores certamina ex honesso maneant. Puissent les détails que je vais tracer. être du moins entendus dans le même esprit qu'ils ont été faits!

les Chefs.

Anciens, l'habitude qu'on a contractée de confondre la poësse & la fiction, fait passer sans réflexion sur les mœurs des temps antiques, & l'on ne fait admirer que ce qui féduit & qui emporte l'imagination; mais lorsque des lectures comparées nous ont mis en état d'étudier les hommes dans les monumens qu'ils nous ont laissés. une surprise raisonnée succède à l'enchantement, & l'on est autant satisfait qu'étonné de trouver des modèles de conduite dans des ouvrages où l'on ne croyoit trouver que des modèles de poélie. En effet, aux yeux des lecteurs un peu attentifs, les grands hommes des siècles héroïques s'annoncent par un caractère propre, qui les fait ailément distinguer entre tous les héros que la fable & l'histoire nous ont vantés. Ce caractère distinctif consistoit dans un grande Du respect respect pour les Dieux, & dans des sentimens religieux qu'on ne pour les Dieux. retrouve plus au même degré de noblesse & de force dans les siècles suivans, excepté parmi quelques hommes rares, tels qu'Agésilas, qui sut retracer aux yeux des Grecs la piété antique. Quelle que fût la valeur des anciens héros, ce sentiment dont nous parlons. les portoit à se mésier de leurs propres forces, à mettre toute leur confiance dans les Dieux, & à les implorer avant de commencer quelque entreprise importante. Ajax, le fier Ajax, brûlant de

Iliad. lib. v11. combattre Hector qui a osé proposer un défi au plus hardi des Grecs, invite ses soldats à élever seurs prières vers le Ciel. Achille

Bid, W. P. pe laisse point aller Patrocle au combat, sans offrir pour lui des libations à Jupiter. Souvent ils joignoient à ces prières, la promesse de quelque pompeux sacrifice, s'ils réussissionent dans leur entreprise. Cette espèce de traité qu'ils faisoient avec le Ciel, nous paroîtroit peut-être peu respectueux si les exemples que la Genèse nous offre de pareils vœux, ne les justifioient. Jacob allant en Mésopotamie. arrosa d'huile la pierre sur laquelle il avoit reposé sa tête en dormant.

Gen. chap. & prononça ce voeu: Si je retourne sain & sauf dans la maison de mon père, le Seigneur sera mon Dieu, cette pierre s'appellera la maison du Seigneur, & je lui offrirai la dîme de tout ce qu'il m'aura donné.

Ce respect pour les Dieux, étoit un des fondemens de celui Respect pour . qu'ils avoient pour leurs Chefs, à qui le Ciel, disoit - on, avoit confié le sceptre & les loix : c'étoit le plus ferme lien de la subordination établie dans les armées, qui étoit commune à tous les rangs.

Digitized by Google

& qui souvent n'étant que de convention momentanée, avoit cependant toute la force d'une soumission habituelle. Achille, dans un moment de fureur, parut méconnoître les loix de cette subordination. mais il s'y soumit bientôt après, en cédant Briséis aux hérauts qui vinrent la demander de la part d'Agamemnon. Diomède ne s'écarta pas de ce qu'il devoit au Chef de l'armée, lorsqu'Agamemnon lui reprochant mal-à-propos son oissve indolence, joignit à ces reproches, des insultes piquantes. Sthénélus, l'écuyer de Diomède voulut y repliquer, mais son maître lui imposa silence par ces mots:

> Au Souverain des Grecs nous devons des égards: Ami, dans les projets dont son ame est reniplie, S'il cède à son courroux, faut-il que je m'oublie!

Mad. lib. IV

A cette subordination si religieusement observée, se joignoit Respect pour le respect que l'on portoit aux vieillards. Combien Nestor n'étoit-il pas respecté à la cour d'Agamemnon? lui seul eut le pouvoir d'appaiser deux Rois fiers & courroucés, qui se menaçoient & étoient prêts d'en venir aux mains. Les hérauts, chargés des forêctions publiques, nous sont toujours représentés comme des vieillards, dont l'âge augmentoit encore la considération que leur donnoit leur ministère. On sait combien l'austère discipline des Spartiates, qui renouvela en partie les mœurs antiques, leur imprimoit de respect pour les vieillards. Les Anciens pensoient, avec raison, que l'expérience étoit la dernière & la meilleure éducation des hommes. & que rien n'y pouvoit suppléer. Aussi Ulysse ne craint point de dire au fils de Thétis, ce jeune Prince si soigneusement instruit par Phoenix & le centaure Chiron, qu'il le surpasse en sagesse parce qu'il a plus vécu: E'mi remens yérophy, y maiora oldu. Mad. I.x Achille, loin d'en être offensé, se rend à ses représentations.

Tant de respects, relatifs à l'âge, au rang & au mérite des personnes, devoient nécessairement introduire une certaine politesse de ces siècles. parmi les guerriers des siècles héroïques. Ce n'étoit pas une politesse de manières & d'étiquette, qui donne à tout un peuple la même physionomie; c'étoit une politesse d'égards & d'estime, inséparable de toute société bien constituée, & qui laissant à l'homme le

Miad. I. XIX,

la politesse

sentiment de sa liberté, portoit un caractère de vérité qui seule en faisoit tout le prix.

Maurs des Ifraël. p. 101.

M. l'abbé Fleury prétend que tout ce qu'Homère décrit des Troyens & des Grecs, a un rapport merveilleux avec ce que l'Écriture nous apprend des Hébreux & des Orientaux, sinon que les Grecs, comme moins anciens, étoient moins polis. J'ose croire que cette prévention, trop favorable aux Israëlites, ne seroit pas difficile à détruire, si l'on comparoit avec impartialité les mœurs des Grecs, dépeintes dans Homère, avec celles des Hébreux, telles qu'elles sont représentées dans l'Écriture. Mettant à part, dans cette comparaison, tout ce qu'il y a de divin dans l'histoire du peuple élu, on verroit certainement, parmi les Grecs, moins de penchant à l'idolâtrie & à la superstition, moins de cruauté, des mœurs plus douces, & généralement beaucoup plus de tout ce qui suppose la politesse nationale & qui la caractérise.

Lorsqu'au milieu de l'assemblée des généraux Grecs, Diomèdé s'offre pour aller découvrir ce qui se passe dans le camp Troyen, & qu'il demande un compagnon qui se seconde en cette entreprise, Agamsemnon, qui sent combien ce choix est important & délicat, l'invite à n'avoir aucun égard au rang & à la naissance. Ces égards étoient donc ordinaires à la cour d'Agamemnon; & qu'est-ce que la politesse! sinon ces sortes d'égards exprimés & sentis chez des peuples vraiment polis, & réduits en formalités & en pures grimaces chez des peuples qui ne le sont plus, mais qui sont jaloux de le paroître. Autant cette politesse affectée s'accorde avec la dissimulation & s'art de tromper, autant la politesse antique s'accordoit

avec la franchise de nos héros.

De **le**ur franchise.

C'est cette franchise que j'admire en Diomède, qui ne rougit point de demander un compagnon pour l'expédition proposée; avouant que son courage en sera plus serme & sa résolution plus sûre. Les héros anciens étoient, sur cet article, d'une bonne soi singulière; ils avouoient seur crainte & seur insuffisance aussi facilement qu'ils vantoient seur bravoure; ils ne connoissoient guère cette espèce de modestie, qui consiste à cacher avec art ses bonnes qualités pour les saire paroître avec plus d'avantage.

Cette même sincérité le faisoit connoître quand il falloit rendre justice

justice au mérite des autres. Lorsqu'Ulysse & Diomède reviennent du camp Troyen, ramenant les chevaux de Rhésus & rapportant la dépouille de Dolon, Ulysse, qui pouvoit partager avec son ami la gloire de cette expédition, s'empresse à la lui donner toute entière; il raconte en détail tout ce que Diomède a fait, & ne dit rien de ce qu'il a fait lui-même. Je doute qu'avec toute notre politesse nous pussions aujourd'hui contrefaire, en pareille occasion, ce que la véritable honnêteté inspiroit sans peine à ces ames simples & généreuses.

Mais rien ne me dispose plus favorablement en faveur de ces héros, que l'éloge dont Ménélas honore la mémoire de Patrocle, pour exciter les Grecs à sauver le corps de ce guerrier, qui vient de tomber sous les coups d'Hector: il ne vante point sa brayoure, sa prudence, ses qualités militaires; il vante sa douceur, sa bonté. La bienveillance. Si je me représente des peuples errans & vagabonds, lliad. lib. xv11. vivant de rapines, avides de carnage, ces qualités pacifiques n'y seront certainement pas une matière d'éloges; car on ne peut connoître le prix de ces vertus que dans un pays où l'on goûte les douceurs de la société, où la bienveillance est un mérite considéré, & où l'expérience a fait voir qu'un caractère d'humanité & de douceur peut faire autant de bien, qu'un caractère fougueux & indompté peut faire de mal.

Cependant ces héros si polis étoient d'un naturel inquiet & querelleur; un rien, un mot, un démenti suffisoient pour les mettre aux prises. Quels barbares, dira-t-on! quoi! dans des jeux où la Grèce assemblée ne s'occupe qu'à honorer la mémoire d'un de ses plus grands guerriers, une puérile contestation suffit pour enflammer de colère deux de ses Princes, & les voilà prêts d'en venir aux mains. Si cette critique étoit faite par des citoyens d'un pays renommé pour la politesse & pour l'extravagance du point d'honneur, elle auroit mauvaise grâce dans leur bouche, & peut-être,

leur pourroit-on répondre, avec Horace:

Mutato nomine de te

Fabula narratur.

Set. I.

Mais dans ces mêmes jeux, qu'Achille donne à la Grèce, l'emportement d'Antiloque ne dément-il pas tout ce qu'on peut Tome XXXVI. Nnn

alléguer en faveur de la politosse de ces arciens Grecs! Achille; pour consoler Eumélus, dont le char a été fracassé, veut lui donnez le prix qu'Antiloque a remporté; celui-ci s'irrite & s'écrie:

Cest le fer à la main qu'il faut me le ravir.

Un peuple qui n'auroit pas adopté l'ulage des Scythes & des Germains, d'être toujours armés, même au sein de la paix; qui ne se croiroit pas, par conséquent, une espèce de droit de se faire justice dans les occasions où il imagine que les soix sont sources ou trop sentes; ce peuple, dis-je, auroit peut-être quelque raison de regarder d'abord ce dést d'Antiloque comme un trait de grossièreté, qui supposeroit que les Grecs sont encore soin de cette sage administration, & de ces mœurs douces & polies où la philosophie seuse peut les conduire. Mais s'il observoit ensuite de quelle manière ce même Antiloque répare le tort qu'il a fait à Ménélas, il reconnoîtroit peut-être, dans ces deux actions, l'image du plus parsait état de siberté dont l'homme puisse jouir dans les gouvernemens positiques. Cet état est celui où l'homme, ayant le droit de se révolter contre l'injustice, cède à s'empire irrésitible de la raison & de l'équité.

De leur Censibilité. La plupart des actions des héros de l'antiquité portoient sur une sensibilité extrême, qui étant l'ouvrage de la Nature, réclamoit souvent pour elle contre les conventions particulières, qui ne sont que l'ouvrage des hommes. Cette sensibilité les poussoit avec ardeur au bien comme au mai, à la douceur comme à la cruauté, à l'humanité comme à la vengeance. Ne disons donc point que ces peuples étoient barbares, parce que dans l'accès des passions ils commettoient des actes de barbarie dont nous ne serions peut-être pas capables, si d'un autre côté nous avouons que l'amitié, & tous les sentimens naturels, avoient acquis dans leur cœur une énergie que nous ne connoissons plus. Lorsqu'Euphorbe, prêt à combattre Ménélas, qui se vante d'avoir tué son sière Hypérenor, lui dit, en le menaçant,

Died. L XVII.

Heureux! si je pouvois, au bord de leur cercueil, D'un père, d'une épouse adoucir les alarmes, Et remettre en leurs mains & ta tête & tes armes:

ce langage de la vengeance devient, pour ainfi dire, excusable par le motif, & nous ferions peut-être aussi barbares que ces héros, a nous savions aimer comme ils aimoient.

C'est cette sensibilité extrême qui leur faisoit répandre si aisément des larmes, ces larmes qu'Homère dit être la preuve des cœurs bons, analy Pacedukeun ardres. Cette disposition, qu'on a traitée Obs. de foiblesse, n'a pas été épargnée par les détracteurs de l'antiquité. Mais pourquoi seroit-on plus sévère pour les larmes de ces héros, que pour les pleurs des grands hommes dont l'histoire nous offre tant d'exemples, & qu'elle nous fait admirer? Métellus, au désespoir de laisser la guerre de Jugurtha imparfaite, pleura de se voir Philosophe, de Pompie, supplanté par Marius sa créature. Alexandre ne put retenir ses pleurs en voyant ses soldats, après seur défaite, verser des larmes de honte & de rage. Ces larmes sont héroïques, sans doute; mais celles d'Ulysse ne le sont-elles pas, lorsqu'il pleure en écoutant les chants d'un poëte qui célébroit le nom d'Ulysse à la cour d'Alcinoiis? Que de marques de bonté dans celles qu'il répandit, lorsqu'à son retour en Itaque il vit ce vieux chien, qui l'avoit tant servi autrefois, le reconnoître, le flatter & mourir! Qu'on condamne tant qu'on voudra les larmes d'Achille,

J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront;

l'aime encore plus à les lui voir répandre pour son ami. Virgile; dont l'ame étoit si douce & si tendre, connut bien le prix de tette sensibilité, puisqu'il en fit une des premières qualités de son héros. On n'imaginera pas, sans doute, que cette sensibilité fût le fruit d'une trop moile éducation: ceux qui ont étudié les hommes savent bien que c'est la molle éducation qui endurcit le cœur, & qui concentrant l'homme en lui-même, pour lui faire oublier ses scanblables, le rend également incapable d'aimer & de hair; mais jamais éducation ne fut plus vigoureuse que celle des anciens Grecs. Si on considère les exercices auxquels ils se livroient, la course à pied, la lutte, le cefte, le disque, la danse armée, on conviendra qu'ils ne négligeoient rien pour augmenter la vigueur & la souplesse de leur corps, & donner à leur lang cette effervelcence qui échauffe l'imagination, & qu'on ne connoît plus dans la vie molle de nos cités.

Nnn ii

Plutarque, vie

De la pudeur.

Assez d'autres ont traité de la gymnastique des Anciens, mon objet n'étant que de m'occuper de la partie des mœurs, je dois remarquer combien la décence & la pudeur, qu'on vit ensuite si négligées chez les peuples qui pratiquoient le plus ces exercices. étoient alors respectées. Je ne mettrai point en question si ce sentiment est un préjugé ou un instinct, s'il a été inspiré par la Nature ou par l'éducation, je me bornerai à faire observer combien les anciens Grecs furent rigoureusement attachés aux règles de la pudeur. Jamais les athlètes ne descendoient dans la lice sans être garnis d'une ceinture; & ce n'étoit pas seulement en ces occasions que ce sentiment se manisestoit, on voit par-tout combien la pudeur étoit un sentiment vif & puissant parmi les Anciens. Priam faisant le tableau des malheurs auxquels est réservé un vieillard qui tombe entre les mains du vainqueur, paroît plus frappé de l'image Iliad. 1. XXII. de son corps exposé nu aux insultes du vainqueur, que de l'image

de la mort même. Ulysse, endormi sur le rivage de Schérie, s'éveille au bruit que font en jouant les compagnes de Nausicaa; il ne sait quel est ce bruit dont il est étonné, il sort précipitamment du buisson qui le couvroit; mais avant que de paroître, il n'oublie pas de ceindre son corps d'une branche d'arbre qu'il vient d'arracher. J'avoue qu'en voyant un sentiment si ancien, si vif & si général, je ne saurois m'empêcher de reconnoître l'ouvrage de la Nature; car si l'on en fait honneur à l'éducation, il faudra toujours prouver pourquoi cette éducation est presque universelle, & pourquoi les principes inspirés par les hommes étant si sujets à se démentir, ceux de la pudeur sont presque les seuls qui se conservent toujours entiers, malgré le laps de temps & la corruption des mœurs: car quelque atteinte qu'elle en reçoive, la pudeur ne va pas en se dégradant de génération en génération; mais si elle a été attaquée dans un siècle, on la voit, comme une plante vivace, se relever dans un autre. & annoncer ainsi la main de la Nature, qui l'a produite & qui l'entretient (a).

Lib. 111. Cependant quelques peuples de l'Inde, suivant Hérodote; n'avoient aucune idée des loix de la pudeur, ils satisfaisoient en

> (a) Les premières loix de la pudeur n'étoient pas inconnues aux habitans les plus sauvages de l'Ethiopie. Voy. Digd. de Sicile.

public les desirs de l'amour à la manière des bêtes : mais ces mêmes Indiens, pour la plupart, se mangeoient les uns les autres: ainsi le même abrutissement qui les égaloit aux bêtes féroces, leur avoit fait oublier ou négliger tous les sentimens socials, qui peuvent conserver à l'homme sa dignité & sa prééminence sur les autres animaux. Ces peuples étoient donc en même temps lauvages & corrompus.

Ce que je viens de dire, ne m'écarte point de mon sujet, & me ramène au contraire au principe que j'ai voulu établir & que je ne puis trop répéter, qu'il est des temps & des circonstances dans la formation des sociétés, où la Nature agit avec plus de pouvoir & de force, tant sur la société en général que sur les individus qui la composent, & que les siècles héroiques en Grèce se ressentirent plus que tout autre, des douces impressions de la Nature.

S'il étoit quelque marque encore plus particulière où l'on pût De l'amitié. reconnoître l'action & l'énergie de la Nature dans les siècles dont je parle, ce seroit aux sentimens d'amitié qui distinguoient nos héros, & dans lesquels on reconnoissoit ce même caractère de vigueur & de fermeté qui étoit le propre de toutes leurs affections.

La Nature a mis dans nos cœurs un sentiment vif & puissant qui rapproche les hommes les uns des autres, & qui est le principe originaire de toute société: ce sentiment est celui qu'on trouve exprimé ainsi dans le poëme de la Voluspa; Un homme fait plaisir à un autre homme; il est en morale ce qu'est en physique l'attraction des corps & la communication du mouvement: c'est lui qui nous fait partager & sentir le plaisir & la peine de nos semblables & des animaux même; c'est lui qui par une magie prompte & sûre. nous met à la place de ceux que nous voyons souffrir; c'est lui qui nous inspire de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait: ce sentiment, cette loi de la Nature. est la véritable source de l'amitié. Il nous porte d'abord vers nos semblables par un mouvement involontaire & machinal, mais il agit indistinctement jusqu'à ce que nous trouvions un être qui, pour ainsi dire, soit plus notre semblable que tout ce que nous avions vu jusqu'alors parmi les hommes : alors ce sentiment se

resserre, se concentre sur cet objet, & prend une nouvelle énergie; cette image de nous-mêmes nous devient aussi chère & même

plus précieuse que notre existence.

Mais pour que ce sentiment acquière le degré de force dont ie veux parler, il faut que toutes les passions naturelles soient dans une sorte d'effervescence qu'on ne connoît guère dans la langueur des sociétés, où tout se fait par une impulsion machinale & continue; il faut des ames grandes, courageuses & peu dissipées; il faut que l'estime soit la base de cette amitié. & qu'on puisse retrouver avec plaisir dans un autre soi-même, les vertus dont on fait son étude. Tels furent, dit-on, dans l'antiquité Hercule & Jolaiis, Pirithoiis & Thélée, Oreste & Pylade, Achille & Patrocle. Cette amitié, telle que j'ai tâché de la définir, étoit très-fameule chez quelques peuples sauvages, & portoit le même caractère de courage & de fidélité. Le trépas même n'étoit pas capable de mettre un terme à ces amitiés héroiques. Sans parler de ce que fit Thélée pour délivrer son ami Pirithous, de Pylade accompagnant par-tout Oreste, il suffit de lire Homère, pour voir la haute idée que ce Poëte avoit conçue de l'amitié; & l'auroit-il jamais su peindre, comme il l'a fait, s'il n'en avoit eu des modèles sous les veux? Quel est le Poëte moderne qui ayant à traiter un pareil sujet, sit faire à son héros pour un ami, tout ce qu'Achille dit & fait pour Patrocle? Et s'il le faisoit, ne regarderoit-on pas cette invention comme un genre de merveilleux beaucoup plus incrovable que toutes les fables de la Mythologie?

Si l'imagination nous cause beaucoup de maux, elle angmente aussi beaucoup nos plaisirs & nos consolations. Un ami qui perdoit l'objet auquel il étoit attaché, n'avoit plus de douceurs dans la vie, que l'espérance d'être uni avec lui dans le même tombeau. Ce sut une des consolations d'Achille, après qu'il eut perdu Patrocle. Il lui fait construire un monument simple & sans magnificence, en attendant, dit-il, que les Grecs réunissent ses cendres à celles de son ami, & seur élèvent à tous deux un monument plus superbe. La raison triste & froide, qui nous dit que des cendres sont incapables de sentiment, couvre de ridicule cette consolante illusion qui régna long-temps chez les Grecs, le people le plus sensible

Digitized by Google

de la terre. Ce seroit un grand problème à résoudre, de savoir si les hommes ont été plus heureux sous le règne de l'imagination & du sentiment, que sous l'empire de la raison.

Nous avons passé en revue les principes, les opinions, les mœurs générales & particulières des fiècles héroïques, il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les divertissemens. les occupations & la partie des arts qui avoient une influence fensible sur les mœurs.

Nous avons déjà parlé des festins que les Anciens mettoient Des sestins. au nombre des divertissemens les plus agréables. Ce genre de plaisir, tel qu'il existoit alors dans les sêtes solennelles, convenoit parfaitement à des sociétés naissantes, où une communauté de jeux & de divertissemens étoit aussi importante que celle des plus grands intérêts. Les festins unissoient les hommes par tout ce qui étoit capable de les amuser & d'intéresser leur cœur. Ils étoient accompagnés de toute la pompe que la majesté de la religion y apportoit, & de tous les plaisirs qui pouvoient flatter à la fois l'ambition & les sens. C'étoit dans les festins, comme nous l'avons dit, que les guerriers & les citoyens qui avoient bien mérité de la République. obtenoient les plus grandes distinctions. La musique agréable & voluptueule étoit particulièrement réservée pour les festins. Quelquefois les entretiens les plus variés, les délibérations les plus sages. étoient l'ame & le fruit de ces repas, où les seus satissaits & réveillés donnoient à l'esprit plus d'invention & de liberté. L'usage des festins publics s'est conservé long-temps en Grèce, & sur-tout à Sparte, où Lycurgue le confirma, comme un des plus fermes. liens de la société. Nous en voyons un exemple chez les Troyens. dans le festin que Priam leur donna dans son palais, après les funérailles d'Hector.

L'amitié qui présidoit à ces festins, invitoit les convives à s'en donner des témoignages; ils se saluoient les uns les autres, en tenant leur coupe à la main. Cet ulage, ce signe de bienveillance, qui s'est perpétué pendant un grand nombre de liècles, & qui a passé des Grecs à nous, est enfin aujourd'hui presque aboli, & ne subsiste plus que dans quelques provinces où le savoir - vivre moderne n'a pas encore pénétré.

De la danse. la Puesse.

36

Les danses & les chants faisoient originairement partie des festins; De l'origine de & luivant le Docteur Brown, étoient des restes de l'ancien état sauvage, qu'on retrouve également conservé chez les Egyptiens, les Indiens, les Asiatiques, & chez tous les peuples de l'ancien & du nouveau monde. Mais il y eut dans la suite, des danses particulières, qui étant indépendantes des festins, avoient cependant des relations intimes avec les mœurs; telles étoient les danses religieuses, usitées dans les solennités publiques. Les gestes ont été le premier langage des hommes, & la danse, qui étoit l'expression de la joie, sembloit particulièrement propre à annoncer les sêtes qu'on avoit dessein de célébrer. Lorsque les femmes de l'Attique alloient à Delphes, à la fête d'Apollon, elles dansoient le long du chemin. Cet usage se pratiquoit aussi dans les pélerinages à Panopée, qu'Homère appelle xellinges. Les anciennes sêtes d'Eleusis commençoient par des danses autour du puits de Cérès. Cette sorte d'exercice religieux n'étoit point inconnu aux Israëlites. Lorsque David dansa devant l'Arche, Michol son épouse ne lui reprocha pas d'avoir dansé, mais de s'être livré avec indécence à cet acte de religion devant les filles d'Israël.

Il y avoit aussi des danses profanes, qui ne paroissoient avoir d'autre objet que le plaisir même de la danse, mais qui considérées comme un exercice du corps, n'étoient point indifférentes chez un peuple où toute espèce de gymnastique entroit dans le plan de l'éducation générale. Cet exercice formoit quelquefois une sorte de combat entre les danseurs, qui devant des Juges nommés se disputoient un prix honorable, & surprenoient les yeux des spectateurs par la rapidité de leurs mouvemens & l'agilité de leurs mouvemens المرسمهميرمه de leurs

pieds.

Il y avoit encore des danses dont l'objet étoit de rassembler les deux sexes, & d'adoucir & de polir les mœurs par l'envie de plaire, cet aiguillon si puissant, inconnu dans l'état sauvage, & dont on pourroit dire ce qu'Homère dit de la pudeur, qu'il nous sert & nous nuit. Eustathe prétend que Thélée fut le premier qui établit cette sorte de danse dont nous voyons une si agréable peinture sur le bouclier de Vulcain, & qu'avant le règne de ce Princeles hommes & les femmes dansoient toujours séparément: ce changement

Odyff. lib. VIII,

verf. 257.

changement fut donc un de ceux que Thélèe crut nécessaires pour l'adoucitsement des mœurs & la perfection de la société.

Mais la plus fameuse de toutes les danses profanes, étoit la danse militaire, si connue sous le nom de Pyrrhique, & qui fut long-temps en usage chez les Lacédémoniens. Quoique l'origine en soit invertaine, il est, je crois, permis de conjecturer qu'elle n'étoit pas inconnue aux premiers Grecs, & que c'est peut-être à cette danse qu'Homère fait allusion, lorsqu'Hector voulant exprimer l'agilité avec laquelle il fait toutes les évolutions militaires, se sert du mot Miad. Bb. VIII μέλπεθα, qui veut dire dunser au son d'un instrument. Cette danse étoit exécutée par des danseurs armés de toutes pièces, & n'étoit proprement qu'un exercice militaire, fait en cadence, & dont le mouvement étoit réglé par celui de la lyre qui les accompagnoit : Athen lib. 1; Εντη όπλοποία δε παιδες κιθαείζοντος, άλλοί δομαρτή, μολπήτε, Ε. 15.

δργηθμώτε έσχαμερν.

Si les anciens romans peuvent servir, comme on le prétend avec raison, à faire connoître, aussi-bien que l'histoire même, les mœurs des siècles où ces romans furent écrits, on peut dire aussi que la fable des Sirènes, au défaut de l'histoire, sert à montrer le pouvoir que la musique avoit sur des peuples aussi sensibles que l'étoient les Grecs. En effet, jamais cette fable n'eût pris naissance chez un peuple qui n'auroit eu nulle idée des charmes séduisans de la mélodie. Le pouvoir de la musique fut poussé si loin que les mots chant & enchantement, qui ont conservé dans notre langue tant de ressemblance & si peu de rapport, étoient désignés par le même terme, inacion; & quand on attribueroit l'origine de cette omonymie à l'usage des Magiciens, d'accompagner de chants & de vers, les procédés dont ils se servoient dans leurs enchantemens. on pourroit toujours remarquer que pour surprendre & tromper les sens, ils se crurent obligés de les séduire.

Lorsqu'Homère, au 1x.º livre de l'Odyssée, parle de la blessure Vos. 45A el'Ulysse, il dit qu'on étancha le sang par le pouvoir de l'emaois. L'équivoque de ce mot a donné lieu de douter si cette guérison subite vint du charme de la musique ou du pouvoir de la magie. telle qu'elle étoit alors connue des Egyptiens. Quelque crédules que fussent les Grecs, leur sensibilité, dans les premiers temps,

Tome XXXVI.

la Musique.

alloit encore plus loin que leur crédulité; & je suis porté à croire que ce n'étoit point une cérémonie magique qu'Homère vouloit déligner par le mot exactly, mais plutôt un certain mode de mulique qui avoit le pouvoir de charmer les douleurs du corps. comme la lyre d'Achille calmoit ses fureurs & ses peines. Théophraste n'hésitoit point à attribuer tous ces effets de guérison miraculeuse au pouvoir de la musique (b).

Ainsi, tandis que les exercices du corps augmentoient la souplesse & la vigueur, les chants & les danses, que les Grecs retrouvoient par-tout, dans les sacrifices, dans les festins, dans les temples, sur les chemins publics, contribuoient à entretenir leur sensibilité. à répandre des couleurs agréables fur leurs occupations religieules ou militaires, & à faire goûter à ces peuples, les charmes de la société. Tout ce qui pouvoit contribuer à jeter quesque agrément dans leur manière de vivre, n'étoit pas négligé. La toilette de Junon, dont Homère composa sans doute la description sur le modèle de celle des beautés Grecques, montre jusqu'à quel point Du Luxe. l'art de plaire & l'étude de la parure avoient été déjà poussés. Les guerriers eux-mêmes ne dédaignoient pas quelquefois cette re-Biod. 1. XVII, cherche. Homère représente le jeune Euphorbe, les cheveux relevés sur la tête & attachés avec des éguilles d'or, à la manière des femmes. Il est vrai que cet Euphorbe, Pâris aussi esséminé que lui, Nirée si sameux par sa beauté, n'étoient pas des guerriers font renommés par leur bravoure. Ce n'est pas que tous les Grecs en général, qu'Homère appelle Kapnxouourus, n'eussent un soin particulier de leur chevelure, mais c'étoit, comme on disoit des soldats de Léonidas, pour paroître plus agréables à leurs amis & plus terribles

à leurs ennemis. Le luxe, cet enfant des arts, qui dans sa naissance contribue à adoucir les mœurs, commençoit donc à se répandre; mais s'il servoit à donner plus de pompe à la religion, à exciter le courage & l'ardeur des combattans par des prix dignes d'être enviés, à

(b) Les Phrygiens prétendoient que la déesse Cybèle avoit anciennement guéri les maladies des enfans & des troupeaux, par des purifications & des airs de musique. Diod. de Sic. liv. 111.

parer les femmes, qui comme Andromaque, au milieu des soins

vers. \$ 2.

domestiques, ne négligeolent point de relever leurs attraits de Iliad.1. xx11, tout ce que l'art pouvoit leur prêter, le luxe n'avoit pas amolli les véritables guerriers. Lorsqu'Agamemnon va durant la muit éveiller ses Généraux, il trouve Diomède couché sur une simple peau de bœus; Nestor seul, que son grand âge rend excusable, dormoit dans un sit: euri en paranti. Chez les Troyens, Rhésis est représenté couché sur la terre, endormi au milieur de ses guerriers, ainsi que l'Écriture nous représente Saül, jacentem in tentorio.

Mais, quel que pût être alors dans tous les États l'amour d'une aisance plus recherchée, & le progrès des arts, qui faisoient naître & satisfaisoient les desirs, deux puissans préservatifs s'opposoient au dangereux effet du luxe & à la corruption des mœurs, le désaut d'argent monnoyé & l'estime qu'on avoit pour l'agriculture.

Tant que le commerce se sit par échange, & qu'il n'y ent point de signes représentatifs (c), les hommes ne s'abusèrent point sur ce qui fait essentiellement la véritable richesse. L'agriculture & le soin des troupeaux, qui procuroient cette richesse véritable, avoient donc alors & à juste titre, un grand degré de considération: les mœurs générales participoient donc nécessairement de la simplicité de la vie champêtre, à laquelle tous les hommes avoient aussi nécessairement quelque rapport; bien différens de ces gens oissis, qui vivent soin des campagnes, dans la mollesse des villes, & qui consomment le produit de leurs terres, sans savoir seulement de quelles denrées il provient, & comment est venu le blé qui s'est changé en or pour être versé dans seurs cossines.

Quelques Savans ont prétendu que la monnoie étoit déjà connue au frècle d'Homère. Plutarque dit que Thésée sit le premier supper une monnoie qui portoit pour empreinte la sigure d'un bœuf, & que cette sorte de monnoie avoit donné lieu aux expressions employées par Homère, dans ce vers:

Χρύστα χαλκειών, έκαπόμβοι έννεαβοιών.

Iliad. lib. VI.

Pollux parle aussi d'une monnoie frappée par les Athéniens, qui portoit le nom de Bis, & qui, suivant lui, doit être celle

(c) E σαν γάρ νο πάλαι η αι τυραννίδες του αν βρώπων α δυνέες χρίμασι, ν μόνον, δίμος. Herodot. lib. VIII.

Oooij

Digitized by Google

qu'Homère a voulu désigner ici. Cependant, lorsque les vaisseaux de Lemnos vinrent apporter des vins au camp des Grecs, Homère ne dit point qu'on employât de l'argent monnoyé pour acheter les vins, mais qu'on y conduisit des troupeaux & des esclaves, qui servirent à faire des échanges, ainsi que le fer & le cuivre qu'on y avoit portés, & qui n'entroient, dans le commerce, que comme marchandise & non comme monnoie. En effet, les métaux anciennement ne se délivroient qu'au poids. Abraham acheta le Lépulcre où il vouloit enterrer Sara, quatre cents sicles d'argent, &, comme dit l'Écriture, appendit pecuniam.

Tel fut donc, pendant long-temps, l'avantage qui résultoit du défaut d'argent monnoyé, que les hommes s'occupant alors de ce qui pouvoit leur procurer l'aisance & les commodités de la vie, ne prirent point la représentation pour la réalité, & s'attachèrent à la culture de la terre, comme à une des sources premières des véritables richesses. C'étoit ce qui faisoit dire à Héssode, que Plutus, le Dieu des richesses, étoit né dans un champ trois fois labouré. Il faut avouer cependant que les causes physiques aidèrent

beaucoup les causes morales.

**E**Agriculture.

La manière de vivre de tous les peuples de la terre, n'a jamais été, pour ainsi dire, à leur choix. Le climat, la nature du sol ont toujours déterminé leur façon d'exister & de se nourrir. Les Scythes, quorum plaustra vagas ritè trahunt domos, ne cultivèrent pas la terre ingrate qu'ils habitoient: ils eurent des troupeaux, & furent toujours errans. Les peuples de la Lybie, qui s'étendoient depuis l'Égypte jusqu'au mont Atlas, étoient Nomades, parce que leur pays n'étoit qu'une plaine stérile & sablonneuse; mais Hend. W. 17. ceux qui, du côté de l'occident, habitoient un pays gras & montagneux, étoient agriculteurs. Ainsi les Grecs établis dans un pays fertile, suivant l'épithète me lo Comiege, qu'Homère donne à l'Achaïe, qui composoit alors la plus grande partie de la Grèce, dûrent s'adonner bientôt à la culture de la terre. Dès que ces peuples cessèrent de vivre de rapines, & formèrent un corps de communautés particulières, assujetties à des loix, ils eurent nécessairement des cultivateurs. Soit la nouveauté de la découverte de l'art, soit l'utilité dont il étoit pour les hommes, la reconnoissance pour

les arts utiles étant alors le seul sentiment qui fit donner les récompenses & les distinctions, l'agriculture étoit aussi honorée qu'elle le fut chez les premiers Romains, avec cette différence que les Grecs, plus policés alors que ne l'étoient les Romains dans les premiers temps de la République, ne cultivoient pas leurs champs eux-mêmes; mais ils affiftoient aux travaux de la campagne, ils animoient les laboureurs, ils ne dédaignoient point de leur verser à boire, pour les soutenir dans leurs travaux, ni de leur faire servir, auprès de leur table, un repas simple & rustique, liad. L. xv.1122. comme celui de leur maître.

Je ne répéterai pas ici ce que l'on a rebattu tant de fois, que l'agriculture est en grand honneur à la Chine; & que, pour y entretenir cette utile façon de penser, l'Empereur, une sois l'an, met la main à la charrue, & communique ainsi à cette profession. la confidération que l'on attache aux fonctions des Rois: je veux seulèment remarquer que cet usage de la Chine, qui de tous les empires du monde est le plus immuable dans ses loix & dans les usages, & où l'on retrouve par conséquent les mœurs des premiers siècles & les opinions antiques fidèlement conservées, est comme un monument qui dépose de l'estime que les premiers hommes ont eue pour l'agriculture, & de la possibilité de concilier cette estime avec la majesté d'un grand empire.

L'agriculture n'étoit pas la seule occupation de la vie champêtre. Du soin des qui eut des relations directes avec tous les membres de l'État. & qui, par cette raison, eut des influences sensibles sur les mocurs: le soin des troupeaux avoit aussi cet avantage. Dans ces siècles, où le commerce ne se faisoit que par échanges, & où il n'y avoit point de signes représentatifs, la plus grande partie des richesses des Rois ne s'enfermoient point dans leur trésor; elles étoient répandues de tous côtés, sur les terres de leurs domaines. Ces richesses consistoient en d'immenses troupeaux, dont l'intendance & la garde étoient confiées aux enfans mêmes des Rois; & cet emploi, de garder les richesses réelles de l'État, n'étoit pas plusavilissant que ne l'est aujourd'hui l'intendance & la garde desfignes représentatifs de ces richesses. Les sept fils d'Aétion, roi de l'Hippoplacie, étoient occupés à garder les troupeaux de leur père

lorsqu'ils furent tués par Achille. Je crois cependant remarquer aue cette occupation fut moins distinguée chez les Grecs que chez les peuples de l'Afie, qui tenoient des mœurs des Scythes. Pâris. Enée, Anchise, Lycaon, tous ces Princes, suivant Homère. avoient des troupeaux nombreux, dont ils daignoient prendre soin eux-mêmes. Chez les Grecs je vois Polyphème, fils de Neptime, conduifant les troupeaux; mais cette fable de Polyphème ne paroît être qu'un emblême ingénieux, de l'état de barbarie où étoient les hommes avant que les arts eussent policé leurs mœurs. Eumée. dans l'île d'Ithaque, n'est qu'un esclave de confiance, & le titre de Moimir, qu'Homère donne souvent aux Rois, n'étoit qu'un mot métaphorique, qui ne significit rien de plus que le mot de Palteur, donné aujourd'hui aux ministres ecclésiastiques.

Mais quoique les bergers, chez les Grecs, ne fussent peut-être pas d'une naissance aussi relevée que ceux des peuples de l'Asie, ils étoient bien éloignés de ressembler à nos malheureux pâtres. que la solitude, la misère & l'ennui condamnent à une espèce d'abrutissement. L'éducation qu'ils avoient reçue, & l'aisance dont ils jouissoient, donnoient à leur esprit assez de ressort & de politesse, pour que les agrémens de la vie champêtre ne fussent pas perdus pour eux; ils en goûtoient la douceur & la paix: on

ne pouvoit pas dire d'eux,

## O fortunatos nimium sua si bona norint!

Cette sensibilité si naturelle aux Grecs, sembloit être plus particulièrement le partage des bergers: toutes les douces sensations que les divers tableaux de la campagne peuvent faire naître dans une ame susceptible de ces impressions, Homère les donne aux bergers. Si, dans une nuit tranquille, les rayons de la Lune éclairent les bois, les champs, les promontoires & les vallons; si la voûte des cieux, resplendissante d'une lumière douce, invite les regards des hommes, c'est le berger qui jouit de toutes ces beautés, & qui That M. XII. fent son ame épanouie à la vue de ce magnifique spectacle, yémes

Se Opéra Morphir.

Il faut bien se garder de confondre les bergers dont je parle avec ceux de Théocrite; quelques siècles écoulés avoient déjà mis de grandes dissérences dans l'état & les mœurs des habitans des campagnes. La vie des bergers de Théocrite n'a rien de moins misérable que celle de nos pâtres (d), & leurs mœurs étoient aussi dépravées qu'elles pouvoient l'être; cependant la musique & la poësse leur étoient samilières; ils se disputoient le prix du chant, & quelque grossiers que ces arts sussent chez eux, c'étoit du moins un ancien monument des occupations de la vie champêtre. Mais ces pâtres, qui n'étoient plus que de vils esclaves, sans éducation, étoient bien éloignés de la politesse & de la pureté des mœurs des anciens bergers. Si, sans se contenter d'assertions générales, on veut des preuves de sait, qu'on se donne la peine de comparer le caractère d'Eumée, qu'Homère ne sait point de difficulté d'appeler sus par l'état, le langage, les mœurs & la conduite, ils ont rien qui se ressemble.

On me rendra bien la justice de croire que je ne consonds pas. Théocrite avec les bergers qu'il fait parler: rien de si doux & de si agréable que ses poësses; mais, malgré le coloris dont il a embelli leur langage ingénu & rustique, on y reconnoît toujours les traits originaux & les idées grossières qui appartenoient aux bergers, & par cela seul on doit juger ce que devoit être leur poèsse, quand elle étoit privée du charme qu'un poète tel que Théocrite savoit y répandre.

Occupés du soin de leurs troupeaux, d'exercer l'hospitalité De la Chassenvers les étrangers, d'offrir des sacrifices aux Dieux (e), les bergers des siècles héroïques, ainsi que les autres habitans de la campagne, ne manquoient pas d'occasions d'exercer leur courage, contre les bêtes séroces qui attaquoient les troupeaux & dévastoient leurs champs. Ils se réunissoient ensemble pour déclarer la guerre aux animaux destructeurs, & ces chasses étoient souvent l'occasion de sêtes rustiques & de pieux sacrifices, qui, parmi ces hommes éloignés du commerce des villes, prévenoient les inconvéniens de la solitude, & les saisoient jouir des avantages de la société,

Digitized by Google

<sup>(</sup>d) Comatas reproche à Lacon de lui avoir volé une peau qui servoit à le couvrir, & je suis, dit-il, maintenant toùt nu, rei vui pa pupurir innene.

<sup>(</sup>e) O'ud's कार्रिकार, अमंदीका' के बंदीकार्वत्रामा, कृष्वं पूर्व पर्वत्रहरीने बंदूकी मृत्वा

dans un exercice dont la Nature & l'industrie avoient donné à l'homme le goût & les moyens.

Avant que l'homme recueillit du grain, il ne se bornoit pas à se nourrir de gland; il vivoit de sa proie, comme se loup dans les forêts: l'industrie eut bientôt armé sa main des instrumens propres à frapper le sanglier ou le dain sugitif; il sut chasseur comme presque tous les animaux. Le changement arrivé dans les mœurs, par l'établissement des sociétés, ne sit qu'affoiblir cette inclination sans l'éteindre: l'intérêt du bien public entretint & ennoblit cette occupation; car la chasse n'étoit pas encore devenue un plaisir destructeur, sans autre objet que l'exercice & l'anussement.

Les habitans de la campagne n'étoient pas quelquefois suffisans pour détruire les animaux sauvages qui la dévastoient; les Princes & les héros alloient à leur secours : toute l'histoire de ces temps antiques est remplie des exploits de ces illustres chasseurs. C'est Hercule qui tue le lion de la forêt de Némée, le sanglier d'Erymanthe, &c. c'est Thésée qui vient à bout du sanglier de Crommyon, & de ce fameux taureau qui désoloit la Crète; c'est Méléagre qui renverse le sanglier de Calydon. Homère emprunte de cet exercice une foule de belles comparaisons. Ces sortes de chasses se faisoient avec grand appareil; les chasseurs n'avoient d'autre instrument que leurs voix, pour animer leurs chiens; mais cet organe avoit alors acquis, par l'habitude, une force singulière, dont nous ne pouvons guère avoir l'idée. Une voix forte étoit regardée comme une qualité nécessaire à un homme, & propre à caractériser le courage & la force. Homère appelle souvent ses héros gon a'zagos. Ainsi l'estime de ces anciens Grecs s'accordoit toujours particulièrement aux qualités & aux talens utiles, dont la Nature a fait présent aux hommes, & que l'éducation peut perfectionner.

Condution

Je crois avoir suffisamment indiqué, dans ces trois Mémoires, quels étoient les principes, les opinions & les mœurs, générales & particulières, des siècles héroïques; & peut-être me permettra-t-on d'en conclure que la noblesse de leur religion, qui les mettoit en commerce avec les Dieux; l'éloignement des superstitions avilifantes, si répandues ensuite chez les Grecs & chez les Romains,

162

les sentimens naturels qui les animoient, la vigueur de leur corps, entretenu par la gymnastique; toutes ces causes réunies mettoient dans l'ame des anciens Grecs une élévation qui a sait donner, avec justice, à leurs siècles le titre de siècles héroiques. Cette élévation leur inspiroit une si haute idée d'eux-mêmes & du titre d'hommes, que leurs Généraux, pour les animer aux combats, n'avoient point de sormule d'encouragement plus puissante que celle-ci, soyez hommes, arépes es pisson. C'est cette élévation d'ame que l'on retrouve si sortement empreinte dans le seul monument qui nous soit resté de leur histoire, je veux dire dans ces poèmes à jamais sameux, dont nous ne saurions admirer l'auteur sans rendre le même hommage à son siècle.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES
SUR L'ÉTAT DE LA GRÈCE
AVANT LE RÈGNE DE THÉSÉE,
Pris pour l'époque de la naissance des siècles
héroïques.

Par M. DE ROCHEFORT.

J'AI placé l'époque de la naissance des siècles héroïques au règne Lû le 25 de Thésée; j'ai dit qu'avant ce temps les Grecs étoient encore Nov. 1769. barbares, je devois dire qu'ils étoient peu disciplinés. On m'a objecté les villes considérables sondées en Grèce avant Thésée, la ville de Thèbes, par Cadmus; Athènes, par Cécrops, trois cents trente ans avant la prise de Troie. On pouvoit encore citer une suite de Rois qui descendant d'Hellen, sils de Deucalion, par ses trois sils, Æolus, Dorus & Xuthus, ont régné dans la plus grande partie de la Grèce. Mais toutes ces origines sont si obscures, si éloignées du temps des monumens, si mêlées de sables qu'il est impossible, malgré tant de royaumes sondés, tant de villes bâties, Tome XXXVI.

de regarder la Grèce comme un pays dont le gouvernement & les mœurs eussent, avant Thésée, quelque chose de stable & d'affuré. Plutarque, qui sans doute étoit mieux informé que nous de ce qu'il y avoit de certain dans l'histoire des anciens peuples de la Grèce, ne fait point de difficulté de dire qu'au - delà du règne de Thélée, on ne trouve qu'un pays de fictions, habité par les poëtes & les faiseurs de fables; qu'il en est de ces siècles comme de ces régions inhabitées, que les Géographes ne font que désigner aux extrémités de leurs cartes; & qu'enfin tout ce qu'on y rencontre n'a ni certitude, ni fondement. Thucydide, qui savoit de même combien étoient obscurs les évènemens de ces temps reculés, s'est borné à nous en donner une idée générale, d'après celle que les traditions avoient conservée. Je crois donc qu'il ne sera pas inutile. pour appuyer le système que j'ai suivi, de traduire ici le texte de cet historien, & d'y joindre quelques observations.

Je veux prouver que la Grèce étoit presque barbare avant le règne de Thélée; Thucydide m'en fournit la démonstration au commencement de son histoire, & le récit qu'il fait forme un ensemble de conjectures, de railonnemens & de faits historiques qui donne à mon opinion plus de force & d'évidence. C'eût été affoiblir l'une & l'autre que de le morceler, & de ne traduire que les passages sur lesquels principalement portent mes observations. Je dois prévenir que ma traduction n'est pas littérale, & que je ne me suis attaché qu'à y donner cette rapidité qui convenoit à

mon auteur & à mon sujet.

## Traduction du commencement de l'Histoire de Thucydide.

"J'ÉCRIS l'histoire de la guerre des Athéniens (a) & des habitans du Péloponnèle: je la prends dans son origine, en la » regardant comme une des plus vives & des plus intéressantes qu'on " ait connue jusqu'à présent (b). Je vois des deux côtés les plus

<sup>(</sup>a) Θυκυδίδης Α' Υπιαĵος ξυνέρεα φα τον πόλεμον .... άρξαμθρος .... η έλπίσας .... (b) A xualorus now ... જાયર વારામાં જાયદમ

grands préparatifs; la Grèce entière divisée entre les deux partis (c), « le mouvement de la nation communiqué aux Barbares &, pour « ainsi dire, à l'Univers. Il est impossible de se faire une juste idée « des guerres anciennes, le temps nous en a dérobé la connoissance; « mais, à en juger par conjecture, elles n'eurent rien qui pût se comparer à l'importance & à l'appareil de celle que je vais décrire. «

Les habitans du pays qu'on nomme aujourd'hui la Grèce, « n'avoient point anciennement de demeures fixes, & chacun d'eux, « chassé par un voisin plus puissant, quittoit sans peine celle qu'il « avoit choisse. Il n'y avoit point de commerce; les hommes ne « communiquoient point facilement les uns avec les autres, ni par « mer, ni par terre (d); ne cherchant qu'à vivre & non à posséder, « ne cultivant point la terre, expolés sans cesse aux incursions des « étrangers, sans murailles, sans remparts, à la merci de quiconque « venoit les dépouiller; ne songeant enfin qu'à fournir à leurs besoins « & à se procurer une nourriture momentanée, ils étoient toujours « prêts de quitter le lieu où ils étoient établis. Dans cet état, quelle « pouvoit être la grandeur de leurs villes & de leurs armées! Le « canton le plus fertile changeoit le plus souvent d'habitans: telle « étoit la Thessalie, la Bœotie, la plus grande partie du Péloponnèse, « excepté l'Arcadie. La fertilité de la terre attiroit dans ces pays « un grand nombre de colons qui se nuisoient les uns aux autres, « & qui dans leurs divisions devenoient la proie des étrangers. La « stérilité de l'Attique (e) la rendit moins sujette à ces révolutions, «

par-tout où il y a un plus grand nombre d'hommes, dûrent en conséquence être plus tôt & plus solidement établies à Athènes qu'ailleurs. Ainsi dans nos observations sur l'état ancien de la Grece, nous pouvons conjecturer avec quelque sondement, que lorsque l'Attique n'étoit pas encore policée, le reste de la nation étoit dans la barbarier ce sentiment est consorme à celui de Platon, cité par Porphyre, (vie de Pyrh. in sine). Il regarde Athènes comme celle de toutes ses villes de la Grèce, qui a le plus tôt inventé & perfectionné les arts.

Ppp ij

<sup>(</sup>c) Il y a, dans le grec, à mir évoir, no de à flavorinspor, soit dans le commencement, soit dans la suite de la guerre.

<sup>(</sup>d) Les Étoliens, au temps de la guerre du Péloponnèse, habitoient encore dans des villes ou des bourgs qui n'étoient point entourés de murs, so répues annéses.

<sup>(</sup>e) L'Attique fut donc de tous les pays de la Grèce, le premier policé. Plus tranquille & plus peuplé que les autres, les loix qui sont le fruit de la paix, & qui sont plus nécessaires lectionné les arts.

" & cette partie de la Grèce eut toujours les mêmes habitans : la » preuve en est qu'elle étoit beaucoup plus peuplée que les autres » parties, qui s'épuisoient par leurs émigrations; tandis que ceux que » la guerre ou la sédition avoient chassés de leur pays, cherchoient » parmi les Athéniens une retraite paisible, où acquérant le droit » de citoyens, ils jouissoient tranquillement de leur fortune, en » contribuant à augmenter la force & la puissance de leur nouvelle patrie. Le nombre de les habitans s'accrut au point qu'elle fut obligée " d'envoyer des colonies chez les Ioniens. Mais si quelque chose peut » nous prouver l'état foible & languissant où étoient nos ancêtres. » c'est qu'avant la guerre de Troie (f), il ne paroît pas qu'il y ait » eu de confédération parmi les Grecs. La Grèce même n'avoit pas » alors la dénomination générale qu'elle porte aujourd'hui; &t même » avant Hellen, fils de Deucalion, cette dénomination n'étoit pas encore connue chez les Pélasges & les autres nations qui l'ont " depuis communiquée à la Grèce: mais sitôt qu'Hellen & ses fils numero devenus maîtres de la Phtiotide, & qu'ils eurent occasion de mener les habitans au lecours des autres villes, cette longue » fréquentation fit insensiblement adopter par ces peuples le nom » d'Hellènes. Il fallut un long espace de temps pour consommer ce » changement. Homère en peut fournir la preuve; car ce Poëte, » qui naquit long-temps après la guerre de Troie, ne donne le nom national que nous portons aujourd'hui, qu'aux seuls habitans de , la Phtiotide, qui étoient les vrais Hellènes. Danaens, Argiens, » Achaens, sont les dénominations générales dont il se sert pour " désigner les Grecs; & comme il n'employa pas le mot d'Hellènes » pour spécifier toute la nation Grecque, il n'employa pas le mot » de Barbares pour désigner les nations étrangères. Tous ces peuples " enfin, Hellènes ou autres, qui n'avoient encore ni le même nom; ni les mêmes intérêts, ne s'étoient point confédérés, & n'avoient » point encore fait d'actions mémorables avant la guerre de Troie. » Cette expédition fut le fruit du soin qu'ils prirent de cultiver la navigation. Minos fut de tous les Rois que nous connoissons, » celui qui le premier eut une marine. Il en profita pour se rendre » maître de cette partie de la mer Égée que nous nommons la mer

(f) IIછે તુવરે વર્ષી Tepikan પંતરા વર્લાપાય જાઇમાછા પ્રભાગે દેશના માં દેમના.

Hellénique; il s'empara des Cyclades, chassa les Cariens, établit « ses fils dans les îles, & pour y rendre le commerce plus facile. « détruisit les pirates autant qu'il fut en son pouvoir. Car sitôt que « les Grecs & les Barbares, tant les peuples maritimes que les insu- « laires, eurent appris à construire des vaisseaux, les plus braves « d'entre eux se livrèrent à cette profession, pour satisfaire leur « avidité, & pour nourrir leurs enfans, leurs vieillards & leurs « femmes /g). Ils se jetoient sur des villes sans rempart & sans « défense, bâties comme nos hameaux; ils les pilloient, & trou- « voient ainsi les moyens de subsister; & loin que cette profession « eût rien de déshonorant, elle procuroit au contraire beaucoup de « gloire à ceux qui s'y distinguoient. On en peut juger par quelques « peuples du continent, chez qui la piraterie exercée avec une cer- « taine probité, est encore en honneur (h), & par les interrogations « qu'on trouve chez les anciens Poëtes, adressées aux étrangers qui « arrivoient dans un port. On leur demandoit s'ils étoient pirates, « & cette question n'avoit rien d'injurieux pour ceux à qui elle étoit « faite. Dans le continent même, ils se pilloient les uns les autres; « & les traces de cette coutume se retrouvent encore aujourd'hui « parmi les Étoliens, les Locriens & les Acarnaniens. L'usage où « ils sont d'être toujours armés, est un monument de la piraterie des « anciens siècles; car alors les villes étant sans défense, & les chemins « mal sûrs, les Grecs étoient obligés de ne quitter jamais leur épée. « Dans toutes les fonctions de la vie civile, ils étoient toujours « armés, à la manière des Barbares. Ce qu'on retrouve encore de " cet usage en Grèce, dépose que toute la nation y fut autrefois « soumise. Les Athéniens furent les premiers qui y renoncèrent, en «

(g) Καὶ τῶς ἀθνικο Εφῶς.

(h) Οἶς κόσμος καλῶς τότο ὁρᾶτ. Le fcholiaste explique ce mot καλῶς par ceux - ci, ἐνοιδῶς ἢ φιλανθρώπως; il ajoute qu'ils ne prenoient point le bœuf qui labouroit, qu'ils ne faisoient point leur incursion pendant la nuit, & qu'ils ne tuoient point. Il paroît que Thucydide avoit en vue un passage de l'Odyssée (lib. XIV) où Nestor interroge Télémaque arrivant à Pylos. J'ai tâché de montrer, dans mes notes sur

mon premier Mémoire des mœurs héroïques, que la question de Nestor, loin de faire supposer que la piraterie sût alors en honneur, donneroit plutôt lieu de penser le contraire. La peinture que Thucydide fait ici de l'état de barbarie où se trouvoit alors la Grèce, est confirmée par Plutarque: il dit qu'après qu'Hercule eut quitté la Grèce, tous les chemins qui menoient du Péloponnèse à Athènes étoient insestés de brigands.

» passant les premiers à une vie aisée & tranquille, qui tenoit même de » la mollesse; & ce relâchement alla si loin, qu'on voyoit encore (i), » il n'y a pas long-temps, parmi les gens riches, des vieillards porter » des tuniques de lin, & se servir de cigales d'or pour relever leurs » cheveux; & cette mode a subsisté long-temps chez les Ioniens, qui » la tenoient de nous. Les Lacédémoniens furent les premiers qui » mirent de la réforme dans le luxe des vêtemens, & qui rétablirent » l'égalité antique entre les plus riches & les plus pauvres des citoyens. » Ils introduisirent les premiers l'usage de descendre tout nus dans » l'arène & de s'arroser d'huile avant de combattre. Anciennement » les Athlètes, même dans les jeux Olympiques, mettoient une » ceinture autour de leurs reins, & il n'y a pas long-temps que cet » usage ne subsiste plus. On en voit encore des restes chez les Bar-» bares, qui ne combattent jamais, soit au ceste, soit à la lutte, » sans porter une ceinture; & il seroit aisé de faire voir que beaucoup » d'autres usages de l'antiquité Grecque se retrouvent aujourd'hui » chez les Barbares. Les villes nouvelles ayant été bâties dans des " temps plus heureux, le ressentirent de l'opulence où se trouvoit " la Grèce: on les entoura de murs; & leurs fondateurs choisirent. » par préférence, des isthmes ou le bord de la mer, pour mettre » ces villes à portée de jouir des avantages du commerce (k). Les

(i) Καὶ οι πρρεσβύτεροι αὐπίς τΗν ευσαμμόνων, όξει το άδροδζάττον, ε πολύς χρόνος έπειδ η χιτώνας τε λινές έπαύσαιτο φορέντες, ε χρυσών τεπιχών, ο έρσει κρωδυλον άναδ εμθμοι, τέν τη κεφαλή ποιχών.

(k) En effet, toutes ces villes, si fameuses par le nom de leurs sondateurs, Thèbes, Argos, toutes les anciennes villes de l'Arcadie étoient bâties loin des côtes de la mer. Ainsi, d'après les conjectures de Thucydide, on peut croire que les établissemens de Cadmus & de Cécrops se seront bornés à quelques chaumières, bâties les unes près des autres, que l'indigence où l'on étoit alors ne permit pas de ceindre de murs.

Cependant Homère donne à la ville de Corinthe le titre d'opulente, devine, le cette ville, comme on sait, étoit

bâtie sur l'isthme du Péloponnèse. Voilà donc une ville considérable bâtie fur un isthme, & qui pourroit passer pour très-ancienne, s'il étoit vrai que du temps de la guerre de Troie elle eût été déjà fameuse par ses richesses. Ceci contrediroit donc l'opinion de Thucydide, & en la contredisant détruiroit le système où je suis, qu'il n'y eut point de villes considérables bâties en Grèce avant Thélée. Mais st, suivant Apollodore, Sisyphe fut le fondateur de Corynthe, dont le premier nom fut Ephyre, la fondation de cette ville ne remonteroit guère plus haut que le règne de Thésée, & pourroit être ainsi mise au rang des villes nouvelles dont Thucydide veut parler. Patercule dit qu'on ne doit pas s'étonner qu'Homère donne le nom de Corinthe à cette

anciennes villes, au contraire, soit dans les îles, soit dans le continent, « étoient toutes bâties loin des bords de la mer, dans la crainte des « pirates. Les insulaires se pilloient les uns ses autres; les peuples « maritimes, tels que les Cariens & les Phéniciens, exerçoient de « même la piraterie, & s'emparèrent de presque toutes les îles. En « effet, lorsque les Athéniens, dans la guerre dont nous allons écrire « l'histoire, voulurent purisier l'île de Délos, & qu'ils enlevèrent « les tombeaux qui y étoient, on trouva que plus de la moitié de « ces monumens renfermoient des Cariens, qu'on reconnut aisément « à leurs armes placées auprès d'eux, & à la manière dont ils étoient « ensévelis.

Mais sitôt que Minos (1) se sut rendu maître de la mer, la »

ville, qui portoit anciennement celui d'Éphyre, parce qu'usant du privilége des poëtes, il a donné à cette ville, & à plusieurs colonies des Ioniens, les noms qu'elles avoient en son siècle, long-temps après la guerre de Troie. On peut donc supposer avec raison, qu'Homère, anticipant sur les temps pour donner à la ville de Corinthe un nom qu'elle n'eut que long-temps après, lui donna, par un même droit d'anticipation, le titre d'opulente, qu'elle ne méritoit pas encore; car du siecle de Thésée au siège de Troie, l'intervalle n'étoit pas assez grand pour que cette ville eut pu parvenir encore au degré d'opulence qui la rendit ensuite si fameule dans la Grèce.

(1) Le règne de Minos amena donc une révolution dans les mœurs des Grecs. On vit alors plus d'aisance dans les fortunes, plus de sûreté dans la navigation & dans le commerce, des villes mieux bâties, des peuples plus tranquilles. Or Minos étoit contemporain de Thésée, & c'est à Thésée que j'ai cru devoir placer l'époque de cet heureux changement d'état, qui amena les siècles héroïques. Je ne crois donc pas m'être trop avancé en disant que ce fut sous le règne de Thésée que les habitans de l'Attique cessèrent d'avoir

une existence incertaine & tunnultueuse. & commencerent à se lier ensemble par de nouvelles affections & de nouvelles loix. Ce n'est pas qu'il n'y eût peut-être alors des loix sages dans la Grèce, & particulièrement à Athènes. Cécrops fut le premier, suivant Pausanias, qui désendit que l'on offrît aux Dieux rien d'animé; il régla le culte qui devoit leur être rendu, & voulut qu'on se contentât de leur offrir de simples gâteaux de farine : mais, suivant toute apparence, les loix positives n'étoient alors ni fort étendues ni fort accréditées. Josèphe, dans son second livre contre Apion, prétend que les anciens Grecs ne connoissoient pas le mot de loi, parce qu'on ne trouve pas chez Homère le mot rouss en ce sens. Heinsius, dans une note sur le vers 276 de l'ouvrage d'Hésiode, ipa à Huseas, veut réfuter l'argument qu'on tire de cette omission, & prétend qu'il existoit d'anciennes loix, dont on ignoroit les auteurs, & qui pour cela même étoient attribuées à Jupiter. J'ose n'être pas de son avis, & je pense que ces anciennes loix n'eurent en effet d'autres instituteurs que la Nature même. Ces loix étoient les sentimens naturels gravés dans le cœur de tous les hommes, qui les chantèrent & les promulguèrent dans ces

» navigation fut exposée à moins de périls. Il attaqua les Pirates » jusque dans les îles qui leur servoient de retraite; il les en chassa » & y établit des colonies. Alors les habitans des bords de la mer, » bâtirent des murs, & devinrent plus sédentaires. Les plus puissans » étendirent leur domination, & les plus foibles portèrent le joug » des plus forts. Ce sut dans cette position que la Grèce arma contre » Troie; & je suis porté à croire que ce sut moins par les sermens » que les amans d'Hélène avoient faits à Tyndare, que par la puissance » qu'Agamemnon avoit acquise, qu'il se vit en état de rassembler » la flotte qu'il conduisit à Troie. Car ceux qui dans l'histoire du » Péloponnèse ont su distinguer ce que les anciennes traditions ont » de plus certain, assurent que Pélops venu d'Asse avec des richesses » considérables, soumit sans peine, des peuples indigens, & donna » son nom au Péloponnèse. La puissance qu'il avoit acquise, s'accrut encore entre les mains de ses descendans » a

proverbes où toute la morale ancienne étoit renfermée. Par la suite des générations, le respect qu'on avoit pour ces mêmes loix, religieusement observées, l'affentiment général qu'elles obtenoient encore, le pouvoir qu'elles avoient sur la raison & sur le cœur des hommes firent attribuer ces loix à Jupiter. Ces loix étoient les loix suprêmes, elles prévaloient sur celles des Rois. Antigone en reconnoît la puissance & l'autorité, lorsqu'elle répond à Créon, qui lui demandoit pourquoi elle avoit inhumé Polynice son frère, malgré la défense qu'il avoit faite de donner la fépulture à ce Prince: Etoit-ce Jupiter ou le dieu des Enfers qui nous avoit donné cet édit! je ne crois pas que vos loix puissent l'emporter sur les arrêts des Dieux, ces arrêts qui ne Sont ni écrits, ni sujets au changement,

anana Grav romma; ces arrêts éternels: dont on ignore l'origine. Il ne faut donc pas s'imaginer, parce qu'il y avoit chez les Grecs, avant Thésée, des loix sages, qu'on attribuoit à Cadmus ou à Cécrops, que la Grèce, qui connut ces loix, ne devoit pas être aussi barbare que je veux la représenter. Si des voleurs qui s'attroupent connoissent un droit naturel, si les pirates anciens s'y étoient soumis, ce droit naturel ne change point leur état de voleurs & de pirates. C'est donc à l'heureux esset de ces loix naturelles, dont la garde est commise à la personne publique, qu'il faut juger si des peuples sont policés ou non; & si je ne vois cet heureux effet que sous le règne de Thése, je ne puis placer qu'à cette époque l'extinction de l'ancienne barbarie.

Fin du Tome trente-sixième.

Section (Section (Sec